LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1916

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1916



LES DÉCOMBRES[1]

VIII

RUE MARIUS-ROUX

Louis-Albert subissait les objurgations de la comtesse de Thianges, indignée, effarée dans le hall de l'hôtel.

— Comment !... après cette épouvantable histoire, je quitte tout, je prends le premier train de nuit, je veux voir ma fille, l'embrasser, la consoler... Vous me dites qu'elle est partie, qu'elle n'est plus à Marseille... mais c'est un scandale, c'est effroyable... ça ne s'est jamais vu...

— Je vous répète, chère madame, que madame de Louville...

— Oh, ne prononcez pas le nom de ce misérable...

— Enfin que madame votre fille avait désiré du repos, de la solitude...

— Mais où est-elle?

Il chercha un instant, puis dit au hasard :

— A Florence.

— En Toscane... pourquoi pas en Chine? Comment! elle avait mon sein pour la recevoir, pour la consoler ; elle pouvait pleurer dans les bras de sa mère, et elle file, comme ça, sans dire gare... C'est à supposer des choses...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1916.

— Je vous assure que la pauvre femme avait surtout besoin de repos physique et moral.

— C'est ça, défendez-la maintenant. Mais voyons, mon cher duc, avouez que c'est une conduite inconcevable de la part d'une femme comme il faut. On n'a qu'une mère au monde et quand on est malheureuse, c'est à elle qu'on se confie. Qu'est-ce qu'on va dire à Paris, quand on me verra revenir seule, sans mon enfant?...

— On dira, ce qui est la vérité, que madame de... pardon, que mademoiselle Diane a été faire une retraite...

— Dans un couvent... voilà une excellente idée, par exemple! Elle ne pouvait venir que d'un homme comme vous. Ah, mon cher Louis-Albert, quel bien vous me faites! Oui, c'est cela, ainsi elle est dans un couvent, en Toscane. Pendant ce temps, nous poursuivrons à Paris le procès en divorce et en annulation. Mais quel vilain homme! Pourquoi avoir été choisir justement ma fille, cet ange, pour lui infliger cet affront?... Pourquoi, je vous le demande?

— Il y avait cette Marotte...

— Marotte, je vous demande un peu, une créature qui s'appelle Marotte. Qu'est-ce que c'est que cette fille-là?

— Il y a très longtemps qu'il vit avec elle ; tout le monde le savait, je m'étonne qu'on ne vous ait pas avertie.

— Eh, mon cher, dans ces cas-là tout le monde se ligue pour vous tromper.

M. de Lesdiguières s'ennuyait, mais il avait promis à son amie de raisonner et de calmer la mère; il était fort surpris d'avoir, sans s'y appliquer, aussi vite réussi. Son titre et son rang faisaient de l'effet sur madame de Thianges, née Tirard de Bois-Milon.

Des passants commençaient à envahir le hall où avait lieu cette scène; ils gênèrent subitement la comtesse qui dit, en manière de transition :

— Je suis brisée de fatigue ; je crois que je vais m'évanouir.

— Ah non, ne faites pas ça, je vais faire appeler votre femme de chambre. Quel numéro dans l'hôtel?

— Nº 52... qu'on demande Marthe, elle doit m'attendre dans ma chambre... mais comme je vous donne du mal, pardon, mon cher duc. Vous êtes bon.

Elle se pencha vers lui comme pour une confidence extraordinaire :

— Voyez-vous, mon cher ami, voulez-vous un conseil de mère : n'ayez jamais d'enfants...

Il riait encore quand l'auto, prise sur la Cannebière, le déposa devant la maison du faubourg où, sous de grands arbres, reposait la petite bastide habitée par Diane.

Bien que sa camaraderie avec la jeune femme se fût affirmée depuis deux jours, il était assez embarrassé pour lui répéter, sans les nuancer de comique, les propos de madame de Thianges. Mais Diane savait d'avance à quoi s'en tenir et, n'eût été le respect exigé, elle aurait pu lui dire, sans les avoir entendues, toutes les phrases dont sa mère s'était sérvi.

Elle fut cependant surprise et ravie de l'invention de couvent. C'était pour elle la tranquillité et pour le monde le meilleur des prétextes.

— Et maintenant, — dit-elle, — puis-je vous offrir une tasse de thé?

Louis-Albert dut avouer qu'en attendant l'arrivée du train il n'avait pas dîné et qu'il allait retourner dans Marseille pour remplir ce devoir.

— Moi non plus, je n'ai pas dîné ; j'étais trop tourmentée de ce qui pouvait se passer entre vous et maman. Mais on m'a apporté tout à l'heure un panier de la Réserve ; Louise doit l'avoir tenu au chaud. Dînez avec moi.

Il hésitait, refusait :

— Comment... vous m'avez offert à déjeuner hier matin et vous ne voulez pas accepter ce soir... C'est très vilain, c'est même très malhonnête.

— J'ai gardé mon taxi.

— On va le renvoyer ; il passe des trams tout le temps ; ils font même assez de bruit... Allons, décidez-vous, ça ne vous compromettra pas, soyez tranquille.

Comme ils n'étaient plus au restaurant, la nuance fut très marquée et Louise servit avec un certain décorum celle que, en dépit de toutes les observations, elle appelait toujours solennellement « madame la comtesse ». Ils causèrent comme ils l'eussent fait à un dîner de cérémonie, oubliant tout à fait

qu'ils étaient seuls. Même les méchancetés dédiées aux amis et connaissances fleurirent sur leurs lèvres moqueuses. Tout d'un coup, Diane dit :

— Nous potinons, mais ce qu'on doit aussi potiner sur mon compte... Il me semble que les oreilles me tintent. Avez-vous lu les journaux?

— Ils sont surtout pleins de notre lamentable affaire Mouriez. Tous les jours on révèle un nouveau détail de l'inconscience de ce malheureux. Vous savez que ma mère lui avait fait cadeau d'un très beau Fragonard, *la Convoitise*. On ne l'a pas retrouvé ; il a dû le vendre aussitôt que reçu ; il faisait argent de tout.

— Et c'est au jeu que?...

— Tout a été dévoré par la Bourse. Il jouait un jeu d'enfer ; du reste, assez simple dans sa vie.

— Et... de mon aventure? pas un mot?

— Si, une allusion dans le *Gil Blas*. Tenez voilà le journal.

Il lui tendit la feuille pliée et froissée dans la poche de son veston. Elle lut :

« *On parle à mots couverts d'une mésaventure arrivée à une* « *jeune mariée du meilleur monde qui, partie en voyage de noces* « *avec son mari, a découvert que celui-ci faisait voyager sa maî-* « *tresse dans le même train que l'épousée. Arrivés à Marseille* « *les deux conjoints se sont aussitôt séparés. On parle d'un* « *divorce et d'une annulation qui seront d'autant facilement* « *obtenus que, les experts le diront, rien n'a été cassé dans cette* « *cruche.* »

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Oh pardon, je n'aurai pas dû vous donner ça, je n'avais pas vu la fin.

— C'est une méchanceté bête?

— Idiote.

Il détournait le cours de l'entretien.

— Votre mère repart demain. Mais il faudra soutenir mon mensonge. Vous n'auriez pas, comme par hasard, une amie dans un sévère couvent de Toscane?

— Mon Dieu, non ; mais j'irai jusqu'à Florence s'il le faut.

— Vous êtes si bien ici.

— C'est vrai.

Leurs yeux se plurent ensemble sur la petite salle à manger, pourtant si banale, tendue d'andrinople et parée de faïences aux tons crus.

— Et si vous saviez quelle jolie vue on a. Allumez votre cigare et venez.

Ils sortirent sur la petite terrasse ; c'était nuit de lune et l'astre dessinait en blanc et noir, durement, les ombres et les clartés ; il étendait sur la mer une glace d'argent à peine frisée par la brise endormie, une glace qui se prolongeait au loin en longs plis lents de cristal ou, tout près, se brisait en éclats multiples, et scintillants. Le silence profond, ce silence lunaire, n'était altéré de temps en temps que par le bruit frais d'une lame venant défaillir contre le bord : un soir classique d'idylles et d'amour.

Mais l'une avait trop entendu parler de l'amour, elle l'avait frôlé de trop près; l'autre l'avait trop connu, l'avait trop échantillonné pour qu'ils fussent exposés à céder aux traditions. Le duc de Lesdiguières expliquait à Diane la situation des Pétroleries, comment, depuis deux jours, il avait réussi à mater le mauvais vouloir de Maïstre en mêlant la douceur à une certaine brutalité ; Diane de Thianges exposait posément ses projets de « démariage » ; elle avait feuilleté un Code, consulté un avocat de Marseille et savait maintenant à quoi s'en tenir sur ses droits. Ils parlaient sagement, sérieusement, en gens calmes qui jugent les choses et les hommes.

— Ce sur quoi je suis le moins bien renseignée, — disait-elle, — c'est la procédure en annulation. C'est long?

— Je ne crois pas. On m'a dit que la petite Juliette Lamotte, la fille du poète, avait eu son jugement rendu en six mois. Mais c'est un record. Elle avait de puissants protecteurs. C'est tout naturel. Le père était un anti-clérical connu. D'ailleurs, d'après la loi, il vous faut dix mois pour pouvoir vous remarier.

— Mais, je ne veux pas me remarier... Ah, non, Seigneur, assez d'une fois...

Louis-Albert se sentait maintenant un peu troublé auprès de cette jeune fille, à qui il pouvait parler comme à une femme. Leur dîner s'était organisé si brusquement qu'elle n'avait pas changé de costume, ayant gardé le peignoir où

tout le jour elle avait traîné ses lassitudes. Ce peignoir était si léger, — vêtement de jeune épousée, — qu'il voilait à peine des formes parfaites. Il en dévoilait même quelques-unes.

Diane devina ou sentit ce regard, elle dit subitement :

— Il fait froid ; rentrons.

Passant devant lui, elle ouvrit la porte du salon. Une mantille de Chantilly traînait sur un meuble, elle en couvrit ses épaules et ses bras.

— D'ailleurs, — disait le duc, en cherchant aussi son léger paletot, — il faut que je me hâte ; il n'y aura peut-être plus de tram pour rentrer à Marseille.

— Où êtes-vous maintenant?

— Au Méditerranean-Palace. Tout était plein au Noailles.

Diane comprit qu'il avait voulu fuir madame de Thianges et lui en sut gré.

— Il y a un drôle de monde, dans cet hôtel, ce serait amusant si je n'étais pas si embêté.

Elle demanda, divertie, déjà aguichée par le potin, cette plaie du monde actuel... et peut-être de tous les mondes.

— Que s'y passe-t-il donc?

— On dirait l'auberge de *Candide*, mais j'oublie que vous n'avez pas lu les contes de Voltaire.

— Je n'ai jamais lu que des bibliothèques roses ou bleues. Vous m'apporterez des livres, hein? Mais dites-moi donc ce qu'il y a dans votre hôtel?

— Figurez-vous d'abord que le duc de Ségovie est arrivé hier... avec une dame.

— Le duc de Ségovie?

— Lui-même. Charles-Antoine d'Aragon, duc de Ségovie. Je prenais mon courrier au bureau, quand j'entends les petits chasseurs glapir : « Monseigneur, Monseigneur. » Je me dis : tiens, il y a un évêque ici, je me retourne, je vois un grand diable à barbe blonde ; c'était le prince. Il n'y avait pas moyen de m'esquiver : je salue et je dis, comme les autres « Monseigneur », mais lui me serre dans ses bras et m'embrasse sur les deux joues. Il paraît que c'est le protocole en Aragon : le roi doit embrasser les ducs.

— Il n'est pas roi.

— Il est prétendant, c'est bien pis. Moi j'ai horreur d'être embrassé par un homme.

— Je comprends ça.

— Hein... qu'est-ce que vous dites ? voulez-vous bien vous taire.

— Et il est là... avec ?...

— Innocente !... vous savez bien pourtant ; l'ancienne marquise de Sillery.

— Amélie de Maillans. Madame... comment? Elle a un nom?

— Madame Rohrbach. Tranquillisez-vous. elle ne l'a plus. Depuis qu'elle est avec le prince elle a repris son nom de jeune fille. On l'appelle madame de Maillans.

— C'est plus facile à prononcer.

— Un instant après je les ai aperçus dînant tous les deux dans le restaurant, très à l'aise. Tout le monde les regardait.

— Ça doit être agréable. Et les autres, qui était-ce?

— Quels autres?

— Vous m'avez dit : d'abord ; alors il y a : ensuite.

— Oh, vous êtes logique, vous... Eh bien, ensuite, c'est la petite Marie-Louise de Dangeau qui a filé.

— Comme une lampe...

— Il n'y a pas mèche, vous avez trop d'esprit.

— Vous aussi; nous disions donc... Mais, Marie-Louise, nous avons été à l'Assomption ensemble.

— C'est la même... Comme elle était en voyage aux lacs d'Italie, elle s'est fait accompagner par Vimereux...

— Vimereux, le petit Vimereux qui est si bête...

— Elle lui trouve de l'esprit. Vous comprenez que quand je me suis vu nez à nez avec ce couple, j'ai été plutôt gêné.

— Et eux? pas du tout, je parie. Oh, je connais Marie-Louise.

— Elle était très nature, mais lui, excessivement attrapé. Il a essayé de m'expliquer que mademoiselle de Dangeau était sa cousine... au fond ça m'était égal. J'ai d'autres chats à peigner et puis le troisième couple était plus amusant.

— Il y avait un troisième couple?

— Oui, mais celui-ci plus normal, plus moral, si je puis dire.

C'est tout simplement le grand Latour-Rochard qui se promène avec Nina de Luxeuil.

— Luxeuil, je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Ne faites pas attention, c'est un nom de dentelle.

— Mais le grand Latour est marié, il a même épousé une amie à moi ; Berthe Desprez.

— Eh bien, oui, il l'a épousée, et même elle n'est pas contente. Vous allez voir. Comme en somme je trouvais que c'était le couple le plus convenable et le moins compromettant, j'ai accepté de dîner avec eux. Nina est très amusante. Nous avons ri beaucoup, seulement à la fin du dîner voilà qu'on apporte un télégramme à Latour. Il l'ouvre et fait un nez. La petite Luxeuil lui arrache la dépêche, pouffe et me la passe.

— Qu'est-ce qu'il y avait donc?

— Il y avait : « Je pars pour Dinard avec les enfants. Suis très froissée. Berthe. » Vous ne trouvez pas que « très froissée » est magnifique...

— Je trouve tout ça dégoûtant... Tenez, j'entends votre tram. Allez-vous-en ; mauvais sujet qui va dîner avec des Ninas.

La voiture pénible et tapageuse, tirée par son trolley, suivait les avenues d'arbres. On entendait au loin son tintinement continu et pressé. Diane avait suivi son ami sur le seuil de la porte. Il prit sa main, la porta à ses lèvres et sentit une douceur dans son cœur.

Diane rentrait, appelant Louise.

IX

JACINTHE

A quarante ans, Jacinthe de Mesmes n'était pas vieille. Le temps n'est plus où Balzac pensait faire une gageure en écrivant *la Femme de trente ans*, et Charles de Bernard un scandale en mettant en scène celle de *quarante*. Aujourd'hui, cet âge n'est autre chose que la consécration de la situation et

de la beauté. Une étrangère d'esprit disait un jour : « Quand j'aurai cinquante ans, je viendrai m'établir à Paris pour être une jeune femme. » Elle avait d'autant plus raison qu'elle eût pu être depuis longtemps notre compatriote.

La gracieuse et noble figure de madame Grandier des Ormes ne reflétait pas le passage des années; trois grossesses n'avaient pas épaissi sensiblement sa taille, et ses cheveux blonds avaient seulement un peu bruni. On remarquait en elle une paix heureuse et régulière ; elle était due à l'absence voulue de toute émotion et de toute sensibilité. Madame Grandier suivait avec intérêt, mais sans passion, le jeu des affaires de son mari, toujours continuées d'ailleurs d'une main si prudente et si ferme qu'aucun aléa n'y pouvait figurer ; elle n'avait point de préoccupations de cœur, le mariage ayant chez elle tué décidément l'amour, et les ambitions ou les déceptions du monde ne pouvant altérer son impassibilité. Un seul point eût été chez elle vulnérable : ses enfants, mais elle avait cette fortune de les voir bien portants et beaux sans que la nature leur eût conseillé de compenser par la sottise des qualités si heureuses et si rares.

Henriette, Georges et Maxence étaient donc en dehors des incidentes qui peuvent apporter du trouble à une vie ; cette certitude de paix, presque d'apathie, après les moments de trouble et de passion qui furent décrits dans l'histoire de la jeune femme (voir *les Façades*), n'était pas pour lui déplaire.

Certains amis disaient tout bas que cette euphorie était assurée par des doses de morphine discrètement dosée et dont elle avait pris l'habitude après une grave maladie ; d'autres assuraient que le meilleur stupéfiant n'était qu'un égoïsme supérieur et intangible dans lequel revivaient la hauteur et l'indifférence du marquis de Mesmes, son père.

Quand nous la retrouvons, elle est assise avec une certaine majesté sur la chaise longue à trois pièces de son boudoir, elle a fait disposer près d'elle une table à écrire, mais la boîte à papier qu'elle a même ouverte avec l'intention formelle de s'en servir, n'a pas perdu un de ses feuillets enguirlandés de couronnes, de chiffres et d'adresses. Jamais la comtesse Grandier des Ormes ne peut se décider à envoyer une lettre.

Un mouvement près d'elle lui fait tourner la tête avec

ennui ; elle a reconnu le pas de son mari. Le financier n'a pas changé, à peine sa barbe rousse s'est-elle un peu pâlie, à peine ses membres robustes se sont-ils un peu alourdis. En le voyant on sent une force, cette force que seul donne aujourd'hui l'argent. Sans ostentation, sans morgue, tout son être sue la richesse. Cela, évidemment corrige certaines vulgarités de type. Mais il y a longtemps qu'il a dépassé les rêves futiles qui firent de lui un comte du pape. Il regrette, tout en exécrant la République, de n'avoir pu être républicain.

Il s'approche de sa femme.

— Ma chère Jacinthe, j'ai reçu un coup de téléphone de la duchesse de Lesdiguières. Elle doit venir nous voir avec madame Ledru et la princesse. Vous vous doutez de ce qu'elles me veulent.

— Elles veulent vous demander de l'argent.

— Naturellement. J'ai rapidement fait examiner leur situation ; elle est compromise évidemment, mais pas si mauvaise que cela.

— Tant mieux.

— Oui, cette canaille de Mouriez gérait très bien leurs usines qui sont en pleine prospérité. La dégringolade de l'autre jour n'a été qu'un sauve-qui-peut de gogos effarés ; j'avais tout de suite prévu la chose et donné des ordres d'achat. D'autres vendaient et rachetaient de leur côté ; on m'a dit que c'étaient les fils Mouriez ; tout cela a soutenu les cours et prévenu un effondrement.

Avec une lassitude importunée, Jacinthe maniait une plume choisie dans l'écritoire.

— C'est très heureux, — dit-elle enfin.

— Oui ; ça vous est parfaitement égal. Et pourtant, ma chérie, je viens justement à ce propos vous demander un service.

— Bon Dieu, lequel?

Elle secoue pour cela son indifférence, soucieuse de faire croire à son mari qu'elle s'intéresse à quelque chose.

— Voilà, vous savez combien j'apprécie votre bon sens en affaires et combien votre collaboration m'est souvent précieuse.

Elle sourit, persuadée que ces éloges sont véritables et lui sont dus. Tout le monde d'ailleurs ne lui attribue-t-il pas la meilleure part dans le triomphe de Grandier. Elle dit :

— En quoi puis-je vous servir ?

— Je voudrais que vous puissiez recevoir ces dames à ma place. Entre femmes on s'entend mieux et, au besoin, je puis dire que vous avez été trop loin, que vous avez dépassé mes instructions.

— Enfin vous pouvez me désavouer.

— Cela ne vous contrarie pas ?

— Pas le moins du monde. Mais jusqu'où faut-il aller?

— Ah, voilà le délicat et voilà où j'ai compté sur votre doigté. S'il ne s'agit que d'argent de poche, d'argent mondain, presque d'un prêt de vous à elles, cent, même cent cinquante mille ; pas plus.

— Bien.

— Mais si des fonds sont nécessaires pour remonter les usines, pour les remettre en pleine exploitation, si c'est une affaire enfin, alors je fournirai un million de commandite, mais j'exige ma participation aux bénéfices et des garanties sérieuses. Vous voyez ça d'ici. Ah, mon entrée dans le conseil d'administration, naturellement.

— C'est entendu.

— Jacinthe, que vous êtes gentille, comment ferais-je sans vous ?

Elle savait que chacune des admirations et des reconnaissances de son mari se traduisait enfin par une instance passionnée à laquelle elle ne pouvait pas toujours se soustraire.

Jacinthe comprit le danger, reprit son air le plus hautain, le tenant à distance, conclut :

— Mais c'est mon devoir de vous aider, mon cher ami, vous n'avez pas à me remercier.

Il se pencha vers le front qu'on lui tendait, mais, soudain, malgré lui, ses mains descendaient jusqu'à la taille libre de corset.

— Allons, mon ami, vous n'y songez pas. Qu'est-ce que vous faites donc ?

Il était si ému qu'il titubait presque en rentrant dans son cabinet au moment où devant l'hôtel arrivaient en auto madame de Lesdiguières et la princesse, suivies de près par le petit fiacre que madame Ledru avait cru devoir choisir, quoiqu'elle eût encore tous ses équipages, par esprit de chicherie et affectation de pauvreté.

La séance fut longue. Madame de Commercy était aise de laisser éclater sa fureur. Madame Ledru tenait à discuter sérieusement l'affaire qu'elle venait traiter et madame de Lesdiguières voulait être aimable envers Jacinthe, ne pas la traiter en « banquière » ; chacune de ces femmes sans le savoir et sans le vouloir, reflétait la personnalité du mari mort. La mère parlait avec les gestes et la pensée de Michel Ledru, le fondateur de la fortune, l'ancien huissier hissé au sommet de la richesse à force de travail et d'audace ; la princesse se ressentait du caractère violent et dur de l'homme qui si longtemps avait dominé sa vie, et la veuve du duc de Lesdiguières gardait, comme un sachet conserve longtemps la douceur du parfum qu'il a contenu, le souvenir du gentilhomme doux et fin, un peu désabusé, d'une courtoisie si harmonieuse, qu'elle avait aimé et vénéré à la façon d'un dieu.

Comme Grandier l'avait prévu, les trois femmes n'avaient besoin que d'argent de poche et la question fut vite réglée, cent cinquante mille francs en trois versements de trois mois en trois mois. On rendrait par vingt-cinq mille dès que les raffineries auraient repris. Mais la duchesse, surtout à cause d'une certaine âpreté que sa mère venait de mettre à discuter le taux des intérêts, ne voulait pas partir sans faire dégénérer l'entretien d'affaires en conversation d'amies ; elle chérissait les potins quand ils affectaient une forme confidentielle.

— On n'a vraiment pas idée de ce qui se passe dans le monde. Mon fils m'écrit ce matin qu'il a été mêlé à un roman. C'est lui qui a recueilli et protégé cette pauvre petite Diane que ce Louville avait abandonnée dans le train pour suivre une coquine. Il me dit que la malheureuse femme ne veut plus voir ni sa mère ni personne.

Et madame de Commercy asséna cette conclusion :

— On ne croit plus à rien.

Madame Ledru n'avait plus qu'à s'en aller. Ses deux filles la suivirent. Devant l'hôtel le petit fiacre attendait, marquant des heures à son taxi. La vieille s'y installa avec orgueil.

Jacinthe restée seule s'enfonça dans la tristesse. Autour d'elle tant de choses avaient disparu ; tant d'autres avaient surgi. Jacinthe se rappelait ce livre, le livre des *Façades* où

une main avait crayonné des portraits qu'on croyait chargés ; comme elles s'étaient écroulées vite ces murailles qui du moins cachaient à moitié ce qui se passait derrière elles! Ce n'était pas de l'hypocrisie que de vouloir dissimuler le moral, l'impudence était de l'étaler et, maintenant, tout s'était effondré, les pans abattus ne révélaient que des ruines et des désastres.

« Il y aurait, pensait-elle, un autre livre à écrire en l'appelant *les Décombres*... »

Physiquement, elle commençait à souffrir, chacune des cellules de son corps saturées de poison demandaient, exigeaient la ration quotidienne, pour apaiser le monstre dévorant, sa chair avait besoin d'oublier comme son esprit.

D'un pas découragé, madame Grandier des Ormes se dirigea vers son cabinet de toilette, s'enferma. Elle alluma le petit fourneau électrique sur lequel elle posa une minuscule casserole d'argent à demi remplie d'eau qui, presque tout de suite, se mit à bouillir ; elle y versa alors une poudre blanche et minutieusement prépara sa petite seringue. Puis elle découvrit sa jambe, chercha la place où la peau n'était pas criblée par les piqûres et d'un coup sec, décidé, enfonça l'aiguille.

Un calme, une douceur se répandait dans tous ses membres, se communiquait à ses pensées. Elle les retrouvait réglées, équilibrées, si justes qu'elle s'en félicitait, si logiques qu'elle s'en admirait. Non, tout n'était pas perdu comme elle croyait un quart d'heure auparavant, tout était naturel, simple, équitable. Jacinthe sourit de ses terreurs ; bien assise pour déguster son bonheur, elle se plongeait dans la lecture d'un catalogue de magasin ou feuilletait avec une attention passionnée un annuaire mondain. Son imagination, décuplée par le poison, découvrait dans ces lectures des harmonies, des enchaînements, des imaginations merveilleuses, des pensées d'une beauté surprenante et inattendue.

Quiconque se fût penché sur l'épaule de la comtesse, eût été stupéfié de voir que depuis un quart d'heure ses yeux extasiés ne quittaient pas ces lignes d'annonce :

Maison Sauvajol, graineterie et fourrage
58, rue Réaumur. — Tél. : Montmartre-68.

X

LA CONVOITISE

Comme il descendait d'un petit train revenant de l'Estaque, Louis-Albert vit, tout d'un coup, l'express de Paris arriver avec des allures imposantes et, sitôt en gare, dégorger une foule de voyageurs. Il crut soudain rêver voyant passer un couple rapide, Armand de la Vingtrie et Thérèse. Comment étaient-ils là? Quel hasard malicieux les lui faisait rencontrer? Par musardise, il les suivit à travers la foule. C'était bien Thérèse, il reconnaissait sa svelte tournure et la grâce indécise de sa démarche, cet air un peu trottin qu'elle n'avait jamais pu complètement quitter malgré sa vicomterie. Il se souvenait qu'il l'avait aimée enfant, quand ils jouaient ensemble ; aimée d'un de ces amours sournois de petit garçon qui sont si délicieux et si troublants.

Comment avait-il pu si vite oublier cette tendresse sensuelle?

Quand Thérèse autrefois venait jouer avec ses cousines Guillemette et Yolande de Commercy, et la pauvre Marie-Ange de Lesdiguières, morte à quinze ans, c'était lui qui l'accueillait ; les petites étaient déjà dédaigneuses comme des femmes et n'aimaient pas beaucoup fréquenter « la fille du gérant de grand-père ». Mais eux, ils jouaient, sérieusement... amoureusement.

Tout en la voyant se faufiler à travers les groupes, il se la rappelait tout entière petite fille. Elle arrivait avec ses cheveux rejetés dans le dos qui faisaient une nappe ondoyante et blonde, ses mollets nus, ses bras nus selon le rite anglais ponctuellement observé par la mère Mouriez.

Il l'entraînait alors dans sa chambre sous couleur de lui montrer des livres dont elle était avide et tout de suite elle se perchait, les pieds posés sur les planches de la petite bibliothèque, cherchait dans les rangées le volume qu'elle avait dû laisser à sa dernière visite. Sans prendre le temps de descendre, elle ouvrait le roman enfantin, si absorbée qu'elle oubliait aussitôt son camarade.

M. de Lesdiguières crut retrouver certain mouvement impatient, qu'il connaisait bien, dans le geste moulé du genou tentant en vain d'atteindre un marchepied d'auto sous la jupe entravée ; il s'approcha :

— Voulez-vous que je vous aide?

— Oh... — fit-elle sourdement, — c'est vous?...

— Oui, je suis à Marseille pour mes affaires. Je vous ai vue sortir du train. Où est donc votre mari?

— Il s'occupe des bagages.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Nous venons... nous fuyons Paris. Vous êtes gentil de venir me parler ; vous ne m'en voulez donc pas à moi?

— Je ne vous en veux pas, à vous, non.

— Comme ça me fait plaisir! Est-ce que vous êtes ici pour longtemps?

— Non; le temps de réorganiser un peu les raffineries de l'Estaque.

— Nous, je crois que nous sommes ici pour quelques jours. Je voudrais vous voir, j'ai quelque chose à vous dire. Où?

— Au Méditerranean-Palace, écrivez-moi là.

— C'est cela, ces jours-ci. Allez-vous-en maintenant, voilà mon mari ; je pense que vous ne tenez pas à le rencontrer.

— Non; au revoir, Thérèse, à bientôt.

— Très bientôt.

Il s'éloigna rapidement, sauta dans un taxi, donnant l'adresse de Diane. Mais se retournant sur les coussins poudreux de la voiture, il fut attiré, au milieu des tableaux multiples et changeants de la gare, par l'éclat d'un point d'or, et il se souvint des cheveux blonds de la visiteuse enfantine qui étaient d'un parfum et d'un maniement si doux.

Diane de Thianges n'était pas chez elle quand le taxi s'arrêta devant la porte de la rue Marius-Roux ; Louise en avertit le duc ; il la trouverait dans une allée qui suivait la mer. Elle était d'ailleurs visible de loin à sa robe et à son canotier de piqué blanc.

Bien que le soleil et la brise, en sculptant sa taille de lumière et d'ombre, la montrassent d'une fière sveltesse de jeune déesse, les yeux de M. de Lesdiguières ne s'attachèrent pas à ce délicieux tableau, du moins avec la même impression qu'ils avaient

ressentie en rencontrant Thérèse dans la gare. Il était content de retrouver Diane, comme il l'eût été de retrouver un camarade et s'avança vers elle avec la même franchise et la même simplicité.

— Vous venez me voir, — dit-elle, — c'est tout à fait aimable. Je vais m'asseoir sur la plage pour faire un peu de broderie.

Le chemin qu'ils suivirent menait à une petite crique où déjà l'on équipait des cabines pour les bains de mer dont la saison commence de bonne heure en Provence. Ils s'installèrent, et Diane, les deux pieds blancs bien assurés sur une chaise en face d'elle, modula un petit soupir de satisfaction.

— Ah... comme on est bien ici! Dire qu'il va falloir s'en aller...

— Comment? Pourquoi?

— Oui, les lettres que vous m'avez apportées hier de l'hôtel de Noailles vont me forcer à rentrer à Paris, si j'ai une ombre de bon sens.

— Rentrer à Paris... Tant pis...

— Oui, et je crois que je regretterai toujours le temps que j'ai passé ici, si tranquille, en ne voyant de temps en temps qu'un ami comme vous. Mais on me rappelle.

— Votre mère?

— Elle d'abord, puis mon avoué, ce qui est plus sérieux. Il paraît que je suis encore en puissance de mari et que monsieur de Louville peut, si la fantaisie lui en vient, m'obliger à le rejoindre au domicile conjugal. Ainsi parle maître Retoré, mon avoué : tant que je n'aurai pas « introduit », comme il dit, mon instance en divorce, ce danger plane sur ma tête.

— Mais, où est Louville? Quelles sont ses intentions?

— Toujours d'après mon avoué, il est en Italie avec... cette personne. Et comme je suis censée être, moi aussi, en Italie, vous voyez quelles complications ça pourrait amener.

— Alors vous allez revenir à Paris? Vous savez que ma mère est des amies de monseigneur Capitolini, qui est très influent en cour de Rome. A votre service...

— Merci.

— D'ailleurs moi aussi je serai bientôt à Paris; mes affaires m'y rappellent. Quand je songe que moi qui jusqu'à vingt-

huit ans ai vécu comme un inutile, j'ai maintenant des affaires, je n'en reviens pas. Eh bien, je crois qu'avec un peu d'habitude je finirai par ne pas trop mal m'en tirer. Dire que c'était justement ce que je voulais quand j'ai demandé à Mouriez de me laisser diriger ma fortune! Je vous ai raconté ça et je suis sûr que c'est en partie cette demande qui a déterminé son suic'de et son krach. Le destin n'est jamais loin, on n'a qu'à siffler, il accourt.

— En somme, ça a l'air si simple d'être heureux!

L'heure passait dans ces propos; quand Diane se releva, rangeant et roulant sa broderie, Louis-Albert s'étonna de la rapidité du temps. Par un sentiment singulier et que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont pas pénétré la nature masculine, parfois aussi sentimentalement compliquée que celle de la femme, Diane en ce moment bénéficiait, — si on peut dire, — de la rencontre du duc avec Thérèse et des sentiments voluptueux que cette rencontre avait déclenchés en lui. Sous cette impression, et la vision étant changée, la jeune femme ne lui apparaissait plus tout à fait comme la camarade avec laquelle les jours d'avant, il « aimait à blaguer ». De tout cet ensemble psychologique naquit cette phrase inattendue :

— Ce que je regrette peut-être le plus, c'est ce Fragonard que ma mère a eu l'idée d'envoyer à ce Mouriez. Vous savez que la femme vous ressemblait beaucoup, c'est ma tante de Commercy qui avait trouvé ça et c'était vrai.

— Tiens... oh, comme je suis fâchée que vous ne l'ayez plus, j'aurais voulu le voir.

Mais il venait de penser aux jambes de la femme, fortes et grasses selon le goût de l'époque et leur comparait les élégantes finesses que la brise révélait en plaquant l'étoffe sur les formes de mademoiselle de Thianges ; il ajouta :

— Je crois que je vous fais tort avec mes comparaisons ; vous êtes tellement plus svelte.

Elle rougit un peu, comprenant à demi ce qui se passait dans l'esprit de son ami et dit :

— Voilà mon baluchon arrangé ; nous filons ?

Ils ne se séparèrent que devant le bastidon de la rue Roux en échangeant une poignée de main virile.

Louis-Albert rentra dans son hôtel avec une impression chagrine de solitude profonde. C'était l'heure du dîner et il fut sur le point de rechercher le couple Latour-Rochard et Nina, en esquivant la main fraternellement tendue du duc de Ségovie. Il dut cependant subir le récit des exploits sportifs de madame de Maillans.

— Ce matin nous avons pris un bain de mer, l'eau était bonne... j'ai nagé pendant deux kilomètres. Après ça, une heure de footing, pas de la petite marche, du faux entraînement, un régime sévère, chronométré. Après le déjeuner, énorme randonnée en auto et le soir, avant la douche, une demi-heure de salle, mais, vous savez, à l'épée ; je n'aime pas le fleuret, c'est trop léger.

Elle se tenait devant lui, grande, forte et presque hommasse, enviable pourtant par la belle santé du teint, des dents, la robustesse sculpturale des membres qu'on sentait frottés de plein air et tonifiés d'exercices. Comme ils s'étaient assis, commençant le repas, il vit que l'ancienne madame Rorhbach ne commandait que des pâtes et n'indiquait pour boisson que de l'eau minérale, avec du whisky.

Il traversa pensivement le restaurant à l'atmosphère affolée par les raclades des tziganes, remarquant l'absence de Marie-Louise de Dangeau et du petit Vimereux.

« L'aurait-elle déjà trouvé trop bête? », pensait-il.

Le duc de Lesdiguières dîna seul et se coucha après avoir passé une heure dans un cinématographe. Il eut la mortification de s'y voir représenté en pied, sortant des usines de l'Estaque sous l'étiquette : « *Un de nos hôtes distingués, visitant ses raffineries de pétrole* », et se souvint que Maïstre l'avait retenu la veille avec insistance devant son bureau. Maïstre aussi, d'ailleurs, figurait dans le film.

Il dormit de mauvaise humeur.

La chaleur était orageuse, déjà lourde, malgré la jeunesse du printemps ; Louis-Albert après avoir passé toute sa matinée à l'Estaque, écrivait dans sa chambre, après déjeuner. De temps en temps, il se levait, allait à sa fenêtre qui donnait sur la mer, caressait des yeux le spectacle de la rade et surtout le drame des nuages. Maniées par les courants qui, très haut,

entraînaient celles d'en bas, rasant la surface des eaux, on voyait les nues denses, grises, rouler pesamment ; parfois le soleil arrivait à percer, à disloquer cette épaisseur et alors il modelait tout, peignait d'or ou de rose les ventres ronds des nimbus, les faisait s'évaporer en vapeur blanchissante ; puis un autre courant ramenait vers la terre la masse sombre et jetait sur toutes choses un aspect de tristesse. On eût dit d'un grand fleuve entraînant une débâcle des glaces, tantôt noircies de toutes les saletés de la terre, tantôt éclairées de toutes les blancheurs du ciel.

Une cigarette aux lèvres, Louis-Albert songeait que Diane était partie la veille, qu'il l'avait accompagnée à la gare et, comme un gourmet qui digère le souvenir d'un bon plat, il se plaisait à se redétailler ses grâces. Un peu contrarié de cette obsession, il jeta sa cigarette d'un mouvement irrité, murmurant :

— Au fond, elle me préoccupe parce que depuis que je suis à Marseille, je vis dans une chasteté ridicule.

A ce moment le téléphone de service grinça, il y courut :

— Qu'est-ce que c'est?

— Une dame demande si monsieur le duc est visible. Elle a quelque chose de particulier à dire à monsieur le duc et ne veut pas attendre dans le salon.

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir si la pièce était en ordre.

— Dites à cette dame qu'elle peut monter.

Un sourire joua sur ses lèvres.

« Qui pouvait être cette dame? »

La déveine ne lui ménageait pas au moins un retour offensif de la comtesse de Thianges ? Non, elle était à Paris, prévenue par dépêche du retour de sa fille. Alors quoi ? l'aventure ?

Et l'aventure entra.

C'était Thérèse Mouriez, Thérèse très blonde, toute blonde dans le noir de son deuil. Thérèse déployant sur le seuil sa taille souple et glissante, sa figure contractée de petite midinette timide. Il courut à elle :

— Vous, Thérèse, comme c'est gentil!... Je pensais à vous.

Il ne croyait pas mentir, son esprit par une brusque trans-

position l'ayant mise à la place de Diane, même avant de l'avoir vue.

Ainsi l'on croit reconnaître un paysage absolument inconnu, parce que l'image s'en est déjà fixée dans l'esprit avant que la conscience vienne à le concevoir.

Elle entra, portant un paquet enveloppé de journaux.

— Asseyez-vous donc. Est-ce que je puis vous être utile en quelque chose?

— Ce que j'ai à vous dire est très difficile.

— Rien n'est difficile quand on parle franchement. Surtout entre de vieux amis comme nous. Vous rappelez-vous la bibliothèque, ma bibliothèque de collégien?

Son trouble indiqua qu'elle se souvenait.

— Je n'ai pas oublié, — dit-elle.

— Mais depuis vous vous êtes mariée; vous avez complètement délaissé votre camarade d'autrefois.

— Nous n'étions pas du même monde.

— Comment? Armand, votre mari, le vicomte de la Vingtrie!

— Ne vous moquez pas de moi, vous savez bien qu'il s'appelle Sirbacque. Tous les vachers en Limousin s'appellent Sirbacque.

— Vous avez des préjugés aristocratiques? Enfin, vous l'avez aimé.

— Comme toute jeune fille, je crois, aime son mari dans les premiers temps.

— C'est un poète. Vraiment il y a des choses très bien dans les *Soirs roses*.

— C'est un idiot. Devinez ce que je vous apporte?

— Ma foi, je n'en sais rien. Est-ce le bonheur?

— Peut-être.

Thérèse se baissa; d'un coup sec des doigts dégantés, elle déchira l'enveloppe du paquet, l'angle doré d'un cadre se montra, puis, comme dans sa hâte elle jonchait le sol autour d'elle, un tableau apparut. Elle le tenait sur ses genoux écartés, l'exposant au grand jour.

— Mais, c'est le Frago...

— Oui, le voilà; je sais que vous y teniez. Je vous le rends.

— Oh, Thérèse...

— Ne me demandez pas comment je l'ai eu ; je serai honteuse ; mais enfin, nous vous avons fait bien du tort, du moins celui-là est réparé.

— Je ne sais si je dois accepter... C'est un cadeau que ma mère avait fait librement à votre père ; c'est à vous.

— Non, car au moment où elle le faisait si elle avait su ce qui se passait, elle n'aurait pas envoyé ça.

Louis-Albert d'un mouvement instinctif se pencha sur le panneau.

— C'est vraiment très beau.

— Si beau que ça?

Un rais de soleil faufilé entre les nuages venait de toucher la peinture qui s'anima et sembla vivre. La tête de femme se dégageait de l'ombre et la ressemblance avec Diane s'accusa aux yeux du rêveur.

Pour dire quelque chose, il observa, employant des termes de peinture :

— Voyez comme ces chairs sont bien traitées.

Il s'était assis à côté de Thérèse, heureux de regarder avec elle la belle chose qu'il n'avait pas espéré revoir et, le divan étant étroit pour eux deux, il dut étendre son bras derrière elle, effleurant la taille. Ainsi tous deux se penchaient sur cette œuvre, à peine sauvée de l'égrillard par la Beauté.

Posé de la sorte, il admirait son cou d'une blondeur pleine et veloutée et les cheveux qui se jouaient dans ces plis légers que les anciens appelaient le *collier de Vénus* ; le cou se dégageait du vêtement noir, sans l'intermédiaire d'une dentelle ou d'un linge, carrément coupé assez bas, laissant voir la naissance des épaules et deviner les petits os de jeunesse jouant sous la peau mate et lisse.

Un parfum robuste et frais sortait du jeune être qu'il considérait ainsi de près, comme on se penche sur une étoffe. Pour dépapilloter le tableau, elle avait dû retirer ses hauts gants qui laissaient le bras à découvert jusqu'au coude, et jetant les yeux sur leur courbe, son attendrissement fut suprême d'y retrouver, se cachant et se montrant dans le va-et-vient des manches, le même signe que par jeu voluptueux il baisait tout enfant. Ses lèvres fouillèrent la douceur du cou qu'elle rengorgeait avec des frissons et des rires, tournant

tout d'un coup la tête pour le regarder en face, avec un vouloir de sévérité.

— Eh bien, Loupo, qu'est-ce que ça veut dire? Voulez-vous finir? mais je ne suis pas venue pour ça.

Elle perdait un peu la tête, haletait, consentait...

Un peu plus tard elle devait dire en montrant la porte :

— Et vous n'aviez même pas poussé le verrou.

XI

LE TANGO

Madame de Lesdiguières était occupée à enregistrer une pénalité exagérée qu'elle avait dû subir pour un « contre » imprudent et son humeur était un peu aiguë quand la princesse de Commercy entra en toilette flamboyante.

— Mais tu es parée comme la reine de Saba ; où vas-tu comme ça?

— A Lou-Phoc-City, c'est vendredi.

La duchesse laissa couler un « Ah!... » de surprise résignée et demanda :

— Toute seule?

— Monsieur de Mesmes doit me rejoindre avec les Silverstein.

— Il ne les quitte plus, maintenant ; à son âge il pourrait se tenir tranquille. Enfin il fait ce qu'il veut. Mais toi aussi tu pourrais un peu dételer? Surtout après ce qui nous est arrivé.

— Ce n'est pas une raison, ça.

— Non, ce n'est pas une raison, mais c'est un prétexte.

Elle s'était levée, son partenaire faisant le mort, elle entraînait sa sœur vers une fenêtre tout en surveillant de loin le jeu.

— Je parie que tu vas encore danser.

— Tiens, pourquoi pas?

— Écoute, il n'y a que moi qui peux te dire ça; tu sais, le

jeu des surnoms, on connaît ceux des autres, mais les siens jamais.

— Eh bien, quel est le mien?

— Tu ne te fâcheras pas?

— Va donc, tu meurs d'envie de me le dire.

Mais Marie-Anne, qui de loin n'avait pas quitté la table des yeux, y courait, impétueuse :

— Vous revenez à trèfle, quand la demande est à carreau, vous êtes fou, Nogent. Vous voyez bien qu'il a la dame sèche. Vous jouez comme un enfant, mon ami.

Isabelle la tirait par le bras :

— Tu sais, je m'en vais. On m'attend. C'est tout ce que tu as à me dire.

— J'ai à te dire qu'on te blague avec ta toquade de tango, on t'appelle : *la Danse à travers les âges.*

— Si ce n'est que ça, ça m'est égal. On n'a que l'âge qu'on paraît.

— Ou celui qui disparaît ; mais on t'en a donné encore un autre.

— Comme à toi celui de *la Poire Duchesse.*

— Je l'accepte, c'est très gentil. Eh bien toi, s'il faut que je te le dise, on te nomme : *la Princesse raffinée.*

— Raffinée ! Comme c'est bête ! Je te remercie du compliment. Au revoir, soigne ton mort.

Madame de Commercy rageait un peu quand elle se jeta dans son auto qui l'attendait devant la porte, mais bientôt, en vue des feux éblouissants de Lou-Phoc-City, son âme s'allégea et se rajeunit. Elle fit jouer la lampe électrique et se regarda furtivement.

Non, elle n'était pas vieille ; ses cheveux franchement teints au henné lui donnaient un air dur mais jeune et ses traits, délicatement duvetés de poudre et de fards, avaient encore de la finesse et de l'éclat. Seuls, les yeux accusaient la déchéance de cette beauté jadis parfaite ; ternes entre des paupières fripées, ils avouaient l'âge, mais un face-à-main habilement manié détournait l'attention de ce côté pour la laisser porter sur les épaules toujours fermes et rondes, d'une belle et opulente carnation.

En descendant de voiture et au moment de renvoyer son chauffeur, elle trouva le marquis de Mesmes qui lui présentait la main avec un grand salut, à la façon d'autrefois.

Il n'aimait ni n'admettait les ménagements pour les serviteurs et s'étonna :

— Vous le renvoyez, princesse? Mais si vous ne trouvez pas d'auto à la sortie.

— Pas d'auto? Il y en a toujours des centaines. D'ailleurs, vous êtes là, vous ne me lâchez pas, hein.

Ils entrèrent ; la princesse ne se laissait ni distraire ni tenter par les attractions de la porte, ni émouvoir par les cris déchirants que faisaient, dans le fond, retentir les victimes charmées du « scénique ».

Tout de suite, elle entraînait le père de Jacinthe vers l'escalier qui conduit à la salle de bal. Elle n'avait pas de monnaie sur elle et il fallut que son compagnon donnât le supplément exigé.

Il le fit avec une grimace, vraiment vexé dans l'avarice qui avait succédé chez lui, depuis qu'il était riche par sa fille, à la prodigalité de sa pauvreté passée ; M. de Mesmes attardé à changer une pièce vit la princesse s'envoler vers la salle de danse et quand il voulut la rejoindre, dut s'avouer qu'il l'avait perdue dans la foule. Toujours de mauvaise humeur, il erra dans la bousculade autour de la piste ; observant les couples dont un orchestre aux airs lugubres semblait régler péniblement les gestes. C'était un tango aux résonances plaintives ; chaque couple en s'avançant posait le pied avec hésitation et méfiance, comme craignant de se piquer à un clou. Et cette crainte semblait justifiée, car soudain, on voyait lever une jambe et la laisser un instant en l'air pour repartir ensuite avec plus de défiance et de précaution.

« Comme ils sont tristes », pensait le marquis, se souvenant de Mabille et du lointain Valentino.

Ces danseurs, très sagement, faisaient en procession le tour du « ring » sans varier dans leur course aussi invariable que celle d'un astre ; tout d'un coup dans un remous, il crut apercevoir la princesse passant au bras d'un grand jeune homme et ne voulut pas en croire ses yeux. Mais au second tour du circuit le couple ne reparut pas et le vieil homme eut un sourire en se rassurant.

« Allons, pensa-t-il, il faut que je me mette à sa recherche ; elle dirait que je l'ai plaquée. »

Il se frayait difficilement un passage, quand il aperçut tout d'un coup madame de Commercy assise un peu à l'écart dans un angle qui l'isolait. Une table encombrée de siphons d'eau de seltz la protégeait et, à cette table, en face d'elle, était installé le jeune homme avec lequel elle avait dansé.

C'était un beau garçon, de vingt-huit à trente ans, tout rasé, l'air propre et sage. Sur un gilet à revers très ouvert il portait une cravate en satin blanc, toute faite, attachée par une épingle-broche en imitation et il regardait la princesse avec un air de surprise craintive, tout en fourrageant de sa paille la glace pilée et le kummel qu'elle avait fait servir.

Mesmes, ne pouvant faire machine en arrière dans le courant qui l'entraînait, dut passer près de ce couple en évitant de le regarder, pour ne pas attirer les yeux de son amie. «Elle serait capable, pensait-il, de me présenter cet ostrogoth. » Il ne put cependant ne pas saisir ce bout de conversation :

— Alors vous croyez que vous m'avez déjà vue?

— Peut-être bien, madame... Il me semble...

— Vous allez dans le monde?

— Des fois...

Isabelle était si animée, si occupée de son compagnon qu'elle ne remarqua pas le passage du marquis. Celui-ci alla rejoindre les Silverstein qui avaient une table près de l'orchestre. La musique à ce moment, emportée d'une rage subite, s'élevait si violente qu'il put échapper aux questions des snobs, déçus de ne pas le voir arriver avec la princesse.

Le lundi suivant, Jacinthe disait à son père :

— Papa, tu serais bien gentil de voir cet homme qui s'offre comme valet de pied ; c'est Georges, le maître d'hôtel, qui le présente, mais je voudrais que tu me dises s'il a la taille, s'il est bien. Enfin tu t'y connais mieux que moi.

— Je veux bien ; où est-il?

— Georges va te l'amener dans le cabinet de monsieur Grandier.

Le marquis prit une pose, car, même en des circonstances si vaines, il aimait à montrer du prestige et il dit :

— Du moment, Georges, que c'est vous qui présentez ce garçon à madame la comtesse, c'est que vous en êtes sûr.

Mais ayant attendu d'avoir fini sa phrase pour jeter les yeux sur le candidat, il parut rester en suspens, car il était tout d'un coup persuadé qu'il connaissait déjà l'homme debout devant lui.

— Je vous ai déjà vu, il me semble.

— Oh, monsieur le marquis, Octave a toujours servi dans de bonnes maisons ; j'ai vu ses certificats.

Le plan dans lequel cette figure lui était apparue n'était pas celui d'une antichambre ; M. de Mesmes un peu décontenancé par ce mystère allait commencer l'interrogatoire par les inutiles questions d'usage, quand Isabelle entra comme une trombe :

— Ah, cher monsieur de Mesmes... Jacinthe me dit que vous êtes là, pardon si je vous dérange, mais...

Elle s'arrêtait, stupéfiée, exsangue.

Madame de Commercy venait de reconnaître son danseur de Lou-Phoc-City.

XII

LE MAGE

Le candidat dut à cette circonstance de n'être pas agréé par M. de Mesmes, malgré l'indignation silencieuse du maître d'hôtel habitué à voir ses présentations ratifiées. La princesse assista en baissant les yeux à cette exécution. Octave, brave garçon, ne réclama pas.

Mais Isabelle paraissait d'autant moins émue de l'incident, qu'elle ne savait pas avoir été vue par M. de Mesmes, lors des hasards du tango ; elle lui dit :

— Voilà pourquoi je vous cherchais, mon cher. Figurez-vous qu'on m'offre une magnifique occasion de rattraper tout ce que cette canaille de Mouriez nous a volé.

— Vous me faites frémir...

— Non, ne frémissez pas. Voilà : il y a dans ce moment, à

Paris, un Hindou d'une puissance psychique extraordinaire. Et ce qu'il y a de plus singulier, mon cher, c'est qu'il a tout à fait l'air d'un homme comme il faut. Du reste il s'appelle le comte de Sadock.

— Il me semble que madame de Monteleone m'en a parlé.

— Oui, elle a essayé de se glisser dans ce milieu, mais ça n'a pas pris. Le salon de Sadock est très fermé. Eh bien, cet Hindou a le pouvoir admirable, dans certaines conditions, de décupler l'énergie « thésaurique » — comme il dit — qu'on met entre ses mains. Ainsi, l'autre jour, madame de Montrésor et madame Victor Laureau... Vous les connaissez toutes les deux?

— Je crois bien.

— Eh bien elles ont eu l'idée de réunir deux mille francs en or, et Simone — madame Laureau — a joint au lot un saphir pour voir. Vous savez qu'elle a des bijoux magnifiques, mais ça c'était un petit saphir de rien du tout.

— Alors?

— Pour l'or elles ont attendu assez longtemps, même le comte...

— Quel comte?

— Sadock; il n'a pu leur rendre que douze cent cinquante francs parce que son fluide avait été contrarié par celui d'un fakir qui était en train de se désincarner à Bombay et qui lui est opposé. Mais le saphir, oh! le saphir...

— Eh bien le saphir?

— Il a rendu à Simone à la place un magnifique rubis, un rubis qui vaut au moins dix mille francs.

— Vous savez qu'on fait maintenant des rubis reconstitués...

— Non, non, c'est un vrai rubis, nous l'avons montré à Bachmann, le joaillier; il a été tellement jaloux qu'il a haussé les épaules sans vouloir l'examiner. Mais ce soir nous tentons autre chose. Puisque ça réussit mieux avec les bijoux, je vais lui apporter une partie de ce que cette canaille de Mouriez avait engagé et que j'ai pu retirer grâce à l'argent de cette chère petite Jacinthe. Sadock estime que nous pouvons doubler notre capital, surtout si ce sont des diamants. Aussi, mon cher, je vous emmène. Il faut que vous assistiez à

cette soirée. Venez dîner chez moi, nous irons ensuite rue Léo-Delibes.

— Il demeure là, ce fakir?

— Il a même un très bel appartement avec des valets de pied en livrée noire très simple. Il est marié, il a une femme, une vieille femme très comme il faut qui ressemble à madame de Dangeau, la mère, et un petit garçon très gentil, un petit garçon de douze ans.

— Je veux bien, je suis curieux de voir ça.

— Figurez-vous que sa force psychique est si prodigieuse, qu'il peut arrêter un train lancé à toute vitesse rien que par un effort de sa volonté.

— Allons donc...

— Madame de Montrésor me l'a assuré. Vous savez qu'elle est « assistante », elle aide le mage dans ses cérémonies. Elle est enthousiasmée. Elle m'a avoué que pour elle, ça avait remplacé l'amour.

— Il était temps.

— Son frère aussi, Raymond Gallois, doit venir ; il est rose-croix, avec le titre « d'Archonte ».

— Tiens, je croyais qu'il ne demandait qu'un titre de baron à Rome.

— Si vous entendiez Sadock parler sur le karma, le perisprit qui enveloppe nos corps, ce qui produit les fantômes...

Elle s'interrompit, comme pour faire excuser son enthousiasme et revenir à des données pratiques.

— Moi, ce que je vois de plus sincère, là-dedans, c'est que ça peut me faire rentrer en partie dans ma fortune.

— Prenez garde, chère amie, je suis un peu incrédule, moi.

— Vous ne le serez plus quand vous l'aurez vu. D'ailleurs on ne risque rien, je vous l'affirme. Simone vous montrera son rubis.

Madame de Commercy avait le culte de la cuisine et ses repas les plus ordinaires étaient soignés comme de grands dîners ; M. de Mesmes ne l'ignorait pas. Ils mangèrent tous deux seuls à la table que décorait le beau surtout et les candélabres d'argent, don de Louis XV au Maréchal et qui portaient : *d'azur aux croix florencées d'argent sans nombre*. Des

bougies éclairaient la table et l'électricité était reléguée aux angles des murs cachée derrière des verrières comme indigne d'un si noble office. Quant à l'huile de pétrole, madame de Commercy ne s'en était jamais servi.

— Vous savez, mon cher ami, c'est tout à fait à la fortune du pot.

Cependant, devant chaque couvert, dans un ovale d'argent, se dressait sous la couronne princière un menu somptueux aux services multiples.

— Peste... — dit joyeux et familier le marquis, — pour un dîner de tous les jours, vous vous mettez bien. C'est un repas d'ambassadeur, chère amie.

— Faites attention ; on va vous servir un vin que je ne donne pas à tout le monde parce qu'il ne m'en reste pas beaucoup. Il a été mis en bouteille en 1852, une bonne année et il avait déjà deux ans de fût.

Le liquide décoloré, exsangue, gardait dans sa vieillesse affaiblie une saveur fugitive qu'ils appréciaient en connaisseurs et la princesse dit, sans pose :

— Ça, ça vient de la cave du père Ledru, le père de mon père ; dame, on n'était pas riche en ce temps-là et je suis sûre que c'est lui-même qui a soigné cette barrique et l'a mise en bouteille. On commençait tout de même à avoir quelques fûts de bon vin dans sa cave. Maintenant, c'est fini ; il n'y a plus une cave qui ne soit troublée, agitée par le voisinage d'un métro ou plus simplement par la trépidation d'un autobus. Du reste on ne boit plus de vin, ou, quand on en boit!... avez-vous remarqué ce nouveau jeu? Pas une carafe sur la table ; on crève de soif jusqu'à ce qu'il plaise à un grand coquin de vous verser d'abord un verre d'eau. Puis plus tard, quand ça lui plaît, il vous sert parcimonieusement du vin dans de petits verres. Et si moi, j'aime boire mon vin trempé, comme nos pères, comme Louis XIV?

— Vous avez raison, — disait M. de Mesmes, qui approuvait aussi la cuisine et goûtait le vin, trempé ou non.

Ils convinrent qu'on leur servirait le café, — et pas la moindre camomille, — à table et bien qu'Isabelle s'élevât avec véhémence contre l'alcool, elle offrit au marquis un verre d'une eau-

de-vie merveilleuse datée de 1810. Mais elle avait dit « Cognac » en la demandant et cela fit une impression pénible au convive intransigeant sur les traditions.

— Vous permettez, mon cher, que j'aille m'arranger un peu.

La princesse quitta l'imposante salle à manger et traversa la chambre magnifique où s'élevait, sur trois marches d'estrade, un lit énorme paré d'une merveilleuse couverture en vieux damas brodé et surmonté d'un baldaquin aux bouquets de plumes d'autruche ; mais elle ne s'arrêta pas dans ce lieu de parade. Sa chambre, la vraie, était meublée d'une petite couche en fer et servait en même temps de cabinet de toilette ; on y voyait un de ces lavabos de modèle suranné qui comportent une cuvette, un pot à eau et que complète une glace ronde. Un bout de savon traînait discrètement dans une soucoupe.

Un vieux coupé, traîné par un vieux cheval et qu'un vieux cocher conduisait, les mena rue Léo-Delibes.

Le comte de Sadock, à l'entresol, habitait un bel appartement moderne ; il y vivait au sein d'un luxe confortable et de bon aloi. En sortant de l'ascenseur, des valets de pied les reçurent avec componction et les firent entrer dans un salon où déjà se trouvaient réunis quelques adeptes. La scène n'avait rien de magique ; une dame mûre, d'aspect modeste et timide, « la comtesse », présidait en robe sombre, passant de temps en temps la main sur les cheveux d'un bel enfant d'une douzaine d'années, et recevait les arrivants en balbutiant quelques mots d'une langue aux sonorités romanes. M. de Mesmes fut un peu déçu de trouver le mage vêtu d'un simple habit noir, très correct avec sa barbe couleur d'encre. Ce qui donnait un peu d'étrange à la soirée, était le silence qui régnait et surtout l'aspect de madame de Montrésor, tout en blanc, couronnée de feuilles de chêne. Une faucille d'argent pendait à la ceinture et sur son corsage des signes bizarres, triangles et cercles brodés à l'hindoue, dessinaient des emblèmes. A côté d'elle se tenait son frère, Raymond Gallois, en habit, mais ceint d'un tablier de satin blanc et portant en sautoir un large ruban bleu aux caractères mystérieux.

— La grande prêtresse et l'Archonte, — murmura madame de Commercy, les désignant au marquis d'un geste religieux.

Celui-ci qui s'ennuyait vite commençait à remuer la jambe gauche, — de ce mouvement machinal hérité de son grand-père le Maréchal de Termes et que Saint-Simon décrit dans ses mémoires, — quand le comte de Sadock annonça qu'il allait se livrer à des expériences et qu'il demandait à l'assemblée un moment pour changer de costume.

Il revint, portant une robe noire, en forme de soutane, constellée de signes, brodée de dessins magiques, et dont les plis répandaient une odeur de santal et de roses séchées, avec une autre essence que les narines curieuses de M. de Mesmes cherchaient à définir.

— Quel parfum étrange et pénétrant, — chuchota Isabelle, qui semblait dominée par l'envie de se prosterner.

D'un doigt levé, l'officiant réclamait le silence.

— Je vais, — disait-il, — vous faire assister à un phénomène unique au monde. Je ne puis le renouveler souvent, car il exige une dépense d'énergie qui m'épuise et finirait par me coûter la vie, je vous demande en conséquence de vous unir à moi dans la prière, le recueillement et le désir sincère de voir réussir l'expérience. Archonte, voulez-vous produire l'obscurité qui rend les esprits favorables?

— Archonte? — soufflait monsieur de Mesmes, — qui est-ce l'Archonte?

— Vous voyez bien, c'est Gallois.

— Ah, c'est vrai, c'est plus chic que baron.

Le frère de madame de Montrésor s'était levé et tournait les commutateurs; la nuit tomba sur le salon qui ne fut plus éclairé que par la lumière rouge d'une lanterne photographique placée sur la cheminée.

La voix de Sadock s'élevait du centre des ombres.

— Maintenant, mesdames et messieurs, je vais opérer devant vous le miracle que le grand initié, Jésus, fit jadis aux noces de Cana. Ce prodige très difficile à obtenir et qui n'a été renouvelé que par deux ou trois Époptes depuis l'ouverture du grand Arcane, va s'accomplir.

Le mage se recueillit; à travers l'obscurité rougeâtre on voyait vaguement ses doigts trembler en s'agitant et son corps frissonner, courbé comme sous un vent de tempête. De temps en temps, d'un ton rude et bas, il poussait une exclama-

tion, en monosyllabes, comme pour s'encourager ou décider le miracle. On avait fait disposer sur un guéridon au milieu de la pièce, une carafe au col évasé et pleine d'eau ; c'est vers elle que les mains énergiques et violentes du sorcier se dardaient. Il exhala encore un cri rauque comme celui de quelqu'un qui s'abat écrasé de fatigue et tous les regards se jetèrent sur lui. Au même moment le bruit frais du liquide coulant dans du cristal se fit entendre et Sadock annonça :

— Le miracle est accompli.

« L'Archonte » se hâtait de rallumer l'électricité et les assistants purent voir dans le verre, à la place de l'eau, une liqueur rouge.

Sadock essuyait la sueur sur ses joues ridées.

— L'eau s'est changée en vin ; aucune illusion n'est possible. Remercions le Seigneur de ce qu'il s'est, une fois encore, manifesté.

Il parlait d'une voix de défi et d'arrogance regardant autour de lui pour chercher dans les visages des assistants l'émotion ou la terreur. Ses yeux rencontrèrent les yeux ironiques du marquis et lancèrent un éclair.

— Il y a ici des gens qui ne sont pas avec nous de cœur et de foi. Voilà donc pourquoi j'ai eu tant de peine à obtenir le phénomène.

Tous les regards se tournèrent avec une réprobation indignée vers M. de Mesmes, qui, sans se troubler demandait :

— On peut goûter?

— Certainement. Versez du vin à ce catéchumène que la grâce n'a pas encore touché.

On apportait un verre, l'incrédule y trempa ses lèvres.

— Excellent vin, — prononça-t-il.

Et plus bas, s'adressent à madame de Commercy :

— C'est un assez bon Léoville, mais il ne vaut pas votre Larose de ce soir, princesse.

Cet incident avait jeté un froid, madame de Montrésor s'approcha respectueusement du mage.

— Maître, n'entendrons-nous pas la voyante?

— Si, madame.

« La comtesse » se leva d'un mouvement roide sur un signe de son mari et vint se placer dans un fauteuil à l'entrée

du salon ; à la surprise du sceptique M. de Mesmes, l'Archonte ne reçut par l'ordre d'atténuer la clarté. Le mage fit remarquer le fait, disant que l'intervention des esprits n'était pas nécessaire et qu'il allait commencer par une expérience où la force psychique était seule exploitée. Il fit quelques passes au-dessus du front de sa compagne qui, presque tout de suite, baissa la tête et parut engourdie dans le sommeil hypnotique. A ce moment un valet de pied apporta une balance pareille à toutes les balances de cuisine ou d'épicerie et qu'il avait été chercher à l'office. Avec ses deux plateaux de cuivre bien astiqués, elle avait un air popote et honnête qui jurait plaisamment avec la gravité du salon et des assistants.

— La voyante, — clamait Sadock, de sa voix stridente et agressive, — est en ce moment dans l'état premier de l'hypnose qu'ont décrit les professeurs Charcot, Luys, Richet et le colonel de Rochas. Je vais rendre cet état plus profond et plus intense sera, par suite, la puissance psychique développée par le sujet. Pour débuter, nous le verrons émettre de la force à distance et cette force dirigée sur un des plateaux de cette balance l'influencera assez sensiblement pour être appréciée par vous. Je vous prie, s'il est quelque incrédule ici, d'examiner cet ustensile qui sert aux soins de mon ménage et ne diffère en rien du type ordinaire qu'on achète dans les bazars.

On eût pris pour une impolitesse toute tentative de contrôle, pourtant Sadock insistant, le marquis vint avec son air habituel de nonchalance inspecter les plateaux et se rassit, disant avec autorité.

— Tout est parfaitement normal.

— Dormez plus loin ; descendez jusqu'aux confins de l'âme où la matière disparaît et se volatilise, où l'esprit est pur.

— J'y suis, — répondit une voix basse, changée.

— Pouvez-vous nous donner une preuve matérielle des forces avec lesquelles vous êtes en contact?

— Je le puis.

— Eh bien, essayez, projetez votre fluide, impressionnez le fléau de cette balance qui est là sur cette table.

La patiente parut se concentrer pour un effort suprême ; on eût dit que ses traits rentraient en eux-mêmes, aspirés par un travail intérieur et sa face sembla se rapetisser ; elle poussa

un faible gémissement. Des gouttes de sueur jaillirent de son front.

— Allons, plus d'énergie, faites un effort. *Je le veux.*

Il dardait des doigts presque menaçants, impérieux et rageur. Soudain, un bruit imperceptible et pourtant entendu de tous, se produisit du côté de la balance. Tous les yeux se ramassèrent sur elle et on vit un des plateaux s'élever légèrement pendant que l'autre s'inclinait.

— En pleine lumière, messieurs, en pleine lumière... — clamait le comte avec un accent de triomphe.

Aucune supercherie, en effet, n'était possible et c'était bien un phénomène incompréhensible qui venait d'avoir lieu. Le médium ranimé, et calmé par des passes, respirait plus librement et semblait dormir.

— Nous allons maintenant procéder à des expériences beaucoup plus graves et beaucoup plus mystérieuses. Mon sujet va se désincarner pour livrer son pouvoir vital aux esprits qui se tiennent autour de nous dans les degrés de l'atmosphère. Seulement, dès que ces esprits interviennent, les conditions des études se modifient et présentent pour le médium, pour moi, pour vous-mêmes, mesdames et messieurs, de réels et terribles dangers. Comme je vous l'ai dit précédemment, les entités dématérialisées que nous invoquons ne peuvent se mouvoir que dans les milieux obscurs qui sont la condition même de leur essence. Archonte, assemblez les ténèbres.

L'électricité s'éteignit brusquement et pendant quelques minutes ce fut l'aveuglement profond, intense. Puis la petite clarté rougeâtre de la lampe photographique commença à se répandre. On vit alors, confusément, que le médium retiré dans un angle disparaissait à moitié sous un rideau. On entendait sa voix répondant aux questions et aux ordres du mage.

— Vous n'êtes plus la comtesse de Sadock?

— Non.

— Qui êtes-vous?

— A Leipzig, on me nommait Elsa Friedlang.

— Où est votre corps astral?

— Dans le noir.

— Que faisiez-vous de votre vivant?

— Je donnais des leçons de piano pour vivre.

— Sauriez-vous jouer encore du piano?

— Je ne sais pas, peut-être.

— Essayez.

Des doigts traînèrent sur les touches de manière à former un air vague et les femmes jetèrent des petits cris de terreur.

— Maintenant je vais lui faire des passes longitudinales pour rendre encore le sommeil plus profond. Me suivez-vous ?

— Oui, mais vous me fatiguez

— Que voyez-vous?

— Une enveloppe qui m'entoure de toute part et qui tente de se substituer à mon corps...

— Mais, pardon, ce n'est plus Elsa qui parle.

— Non, c'est une autre.

— Son nom ?

— Je ne veux pas le dire, je ne dépends pas de vous, moi.

M. de Mesmes crut voir que le magnétiseur hésitait et se troublait. Il domina pourtant ses impressions en multipliant les passes. Tout d'un coup une guitare qui était suspendue au mur, plutôt comme un ornement que comme un instrument, se détacha de son clou et vint tomber sur le sol avec un bruit d'ais et de cordes brisés. La patiente, au milieu de l'émoi général articula d'un voix forte et qui domina le tapage :

— Tu es un fripon.

L'Archonte se précipita sur les commutateurs et la lumière resplendit : on vit Sadock penché sur son sujet qui traversait une crise aiguë de spasmes. La figure convulsée et de l'écume aux lèvres. Très agité, tremblant et pâle, il tâchait d'expliquer tout en soignant sa femme brusquement réveillée.

— Ce sont... ce sont de ces surprises de l'infini. On attire parfois sans le vouloir des êtres redoutables ou railleurs qui vous menacent ou vous bafouent.

Cependant la comtesse paraissait exténuée et hors d'elle. Sadock l'emportait dans ses bras, suivi du petit garçon revenu et qui pleurait. M. de Mesmes conclut :

— Il n'y a plus qu'à s'en aller sur cette parole de vérité.

XIII

LE TRAIN

Dans la gare du P.-L.-M. au milieu du roulement des camions et de la course des hommes d'équipes, un petit groupe s'abritait de la foule dans une salle d'attente des premières, vide d'autres voyageurs.

C'étaient la princesse de Commercy, madame de Montrésor, la duchesse de Joyeuse et madame Laurent-Smith, l'Américaine, avec M. Raymond Gallois. Les femmes étaient décolletées, parées, les épaules couvertes de sorties de bal légères. Un ordre du mage était venu les cueillir au moment du dîner à l'hôtel d'Orsay chez la milliardaire ; il était en train de haranguer les adeptes à voix basse avec des gestes discrets.

— Si je me suis permis, mesdames, de vous convoquer aussi précipitamment, c'est que l'heure est solennelle et l'occasion unique. J'ai été averti par mes fluides que ce soir, vers dix heures, — c'est le dernier quartier de la lune, moment favorable aux conjurations d'astres, — une force me serait donnée pour procéder à l'opération de la multiplication des métaux et de l'or. Le miracle aura lieu dans la chapelle abandonnée d'un couvent en ruines, aux environs de Montlhéry. Je dois vous attendre au pied de la grande tour.

— Mais le train ne s'arrête pas à Montlhéry.

— Si, madame, il s'y arrêtera. Vous vous rappelez, mistress Smith, l'expérience que je vous fis voir l'autre jour. Sur une projection de ma volonté, un train s'arrêta subitement sans raison, en pleine campagne. Est-ce vrai?

— C'est perfettement veritabel.

— Eh bien, je vais prendre les devants dans une auto ; et je serai dans trois quarts d'heure à la station de Montlhéry; l'express dans lequel vous allez monter y arrivera dix minutes ou un quart d'heure après moi ; vous le sentirez s'arrêter, s'immobiliser sans qu'aucune force humaine puisse le remettre en marche avant qu'il vous ait plu de descendre.

— Il aurait été plus simple de faire cette course en auto.

— Je n'avais pas le temps de vous prévenir ; l'avertissement m'a surpris : j'aurais voulu vous offrir ma voiture, mais elle n'a que deux places. Mon cher Archonte, soyez donc assez obligeant pour aller prendre les billets de ces dames.

— Mais on ne doit pas, dans ce train-là, donner des places pour Montlhéry.

— Prenez-en pour la station la plus rapprochée. Dépêchez-vous.

Gallois se rua vers les guichets, pendant que Sadock disait :

— Je pars. Ne vous endormez pas surtout. Il faut que vous assistiez au phénomène.

Il se pencha sur le bras de madame de Montrésor.

— Qu'est-ce que ce bracelet que je ne vous connaissais pas.

— Il est très précieux, c'est un cadeau de madame Élisabeth à ma grand-mère.

— Heureusement que je l'ai vu. Vous alliez tout nous faire manquer. C'est une opale ; c'est une pierre qui rompt et disperse les fluides.

— Oh, mon Dieu, comment faire? A qui confier ce bijou?

— Donnez-le moi ; sur moi son effet est annihilé. Et vous, mistress Smith, qu'est-ce que c'est que ce collier?

— Oh, — dit l'Américaine, sèchement, — il vient de ma mère et ne peut être nuisible. Je le garde.

— Soit ; à tout à l'heure.

Et il s'en fut, sans saluer, accompagnant son départ d'un geste de bénédiction ; Raymond Gallois arrivait au même moment, effaré, tenant ses billets en éventail.

— Mesdames, mesdames, vite, vite, le train va filer.

Ils furent d'abord un peu surpris de se trouver tous les cinq dans ce compartiment, en toilette de soirée et n'ayant pas dîné. La faim ne les talonnait pas encore, mais ils se sentaient avoir froid malgré les chaufferettes et se trouvaient un peu penauds d'être là, sans savoir où ils allaient. A cette saison les voyageurs pour le Midi sont peu nombreux et personne ne vint déranger leur émoi, sauf le garçon du restaurant qui passait en annonçant le premier service.

— Si nous dînions, — proposa madame de Commercy.

— Nous n'en avons pas le temps, — répondait la comtesse de Montrésor.

— Je voudrais cependant voir une telle chose, — murmurait madame Laurent-Smith.

— Moi, — disait la duchesse de Joyeuse, — je ne me suis jamais arrêtée à Montlhéry; mais il me semble que la tour est loin de la gare. Est-ce que nous trouverons des voitures?

— Le maître y aura pourvu, — dit le disciple Gallois.

— Soit, ne dînons pas ; il nous aura préparé un souper quelque part. Peut-être dans les ruines. Ce serait merveilleux.

— Oui, mais glacial. Si j'avais su j'aurais emporté mon hermine.

Le train filait à travers un paysage où la lune courait parmi les nuages, dans un affolement de fuite désordonnée. Tout en bondissant comme une balle légère, elle passait sur les maisons, timbrait d'un point les cheminées d'usines, dégringolait sur les toits des appentis ou jouait plus tard sur les eaux de la Seine et dans les haies de peupliers. Elle courait si vite qu'on eût dit qu'elle voulait devancer le train.

Les cinq se taisaient, gênés par cet astre que d'habitude ils ne voyaient guère, sauf les soirs d'été à la campagne et qui, à cette époque leur semblait inhabituel et anachronique.

Tout d'un coup madame de Joyeuse jeta un cri :

— Mon Dieu, mais cette tour, là-bas, c'est Montlhéry.

— Alors nous allons arriver.

— Nous marchons bien vite.

La lune dans tout son éclat, remplissait le ciel, et la haute tour décharnée se profilait avec une netteté puissante sur cette clarté blanche quand une lumière plus chaude, plus proche, détourna leur attention ; l'express venait de traverser en tonnerre une petite station aussitôt disparue, mais l'œil actif de madame Laurent Smith avait pu lire au vol ce nom : *Montlhéry*.

— Montlhéry, — cria madame de Montrésor, — nous y voilà ; arrêtez, arrêtez.

Tous se levaient, s'exclamaient dans le couloir. Gallois s'approcha de la sonnette d'alarme, mais madame de Commercy le retint.

— Nous n'avons aucune raison de faire arrêter. C'est de la police correctionnelle.

— Mais alors, « il » a donc manqué son coup?

— C'est à n'y rien comprendre.

— Ou il s'est moqué de nous.

La princesse jeta un cri sourd.

— Ah mon Dieu, mes bijoux, tout ce que j'avais sauvé des griffes de Mouriez.

— Vous les lui avez donnés? Moi aussi.

— Moi je lui ai remis trois mille francs en or et toute mon argenterie. Celle qui vient du maréchal de Saxe.

— Mais alors? — disait madame de Montrésor en regardant son frère qui se révoltait.

— Non, non, jamais je ne croirai rien de pareil de Sadock. C'est une erreur ou peut-être une épreuve à laquelle il nous soumet.

— Qu'est-ce que vous lui avez confié?

— Tous les diamants de ma femme et il a refusé les perles. Ainsi vous voyez.

Mais le bon sens pratique des Ledru reparaissait chez la princesse :

— Mes amis, nous sommes volés...

— Ce n'est pas possible...

— Si, c'est possible. Nous avons été bêtes, bêtes...

Chacun, de la pointe d'un crayon d'or, faisait sur des bouts de papier de rapides calculs ; puis, on se regardait sans mot dire.

Madame de Montrésor se leva d'un bond.

— C'est vous, madame, c'est votre collier que vous avez gardé qui a tout fait rater. Il vous l'avait demandé, vous avez refusé.

— Heureusement.

— Qu'est-ce que vous lui avez remis en outre?

— Oh, cinq louis, seulement ; mais ce n'était pas pour gagner, c'était... comment dites-vous, oui, c'était un sport.

— Et le train qui ne s'arrête pas.

— C'est un grand express. Nous n'arrivons à Laroche qu'à onze heures cinquante-cinq.

— Et voilà qu'il se met à pleuvoir...

Les nuages qui suivaient la lune venaient de s'assembler, de l'éteindre et maintenant se fondaient en pluie, une pluie qui battait les vitres et grelottait sur le toit du wagon.

Après l'agitation passionnée du premier moment, un morne silence les enveloppait. L'Américaine, indifférente, s'était franchement endormie ; la tête droite sur les coussins, les traits durcis par le sommeil. Gallois et madame de Montrésor discutaient passionnément entre eux à voix basse. Madame de Commercy monologuait, furieuse ; la duchesse de Joyeuse, la bouche pincée, l'œil bilieux, inspectait ses compagnons, comme des ennemis.

Les heures s'écoulèrent; le train s'activait, traversant des ponts, brûlant des stations, escaladant des viaducs, croulant dans des remblais. Et les petites villes qui dans l'ombre dormaient toutes lumières éteintes, ne se doutaient pas, habituées au bruit du passage, de la tempête d'eau bouillante qui grondait dans ses chaudières et de l'orage qui se déchaînait dans les cœurs de ceux qu'il entraînait.

Les roues patinèrent dans un arrêt brusque, un horrible concert s'éleva de grincements, de crissements, de chaînes battantes, de roues criantes, de vapeurs sifflantes, du halètement précipité de la machine et une voix pressée jeta :

— Laroche, Laroche...

Ils hurlèrent ensemble :

— Laroche, mais c'est Laroche. Il faut descendre.

— Ouvrez les portières.

— On ne peut pas.

— Regardez cette pluie.

— Un homme d'équipe ! Comment ! On ne peut pas trouver un homme d'équipe !

— Mais le train va repartir.

Ils dégringolaient sur les marches glissantes, lavées par l'averse :

— Madame Smith, réveillez-vous, venez.

Madame Smith répondit :

— Non, je dors. Cela ne fait rien, laissez-moi, je paierai le supplément.

Le train repartit ; ils se trouvaient sur le bitume ruisselant, sous les yeux étonnés des employés. Deux omnibus d'hôtels

attendaient devant la gare portant, écrit en lettres jaunes, l'un *Hôtel du Grand-Cerf, confort moderne*, l'autre *Hôtel des Voyageurs.* Ils se hissèrent dans la première voiture et s'assirent en frissonnant sur les coussins de cuir. Les vitres tremblèrent et la voiture, lamentable, partit dans un déluge.

— Dieu que j'ai faim, — murmurait faiblement madame de Commercy.

Elle eut la consolation en s'éveillant le lendemain sur un lit dur — mais elle était habituée à ces lits-là — de voir dans ses vitres un gai soleil qui trouait le tissu des rideaux fermés et remplissait la chambre d'une lueur rougeâtre. Levée, pieds nus, elle courut à la vitre, ouvrit et fut ravie.

Comment, après cette nuit cahotée dans le train de ténèbres, après la déception, la déconvenue humiliante, le ciel pouvait-il ètre si bleu, si léger, si lumineux? Comment cette tranquillité, ce calme gai qu'elle voyait de sa fenêtre pouvaient-ils exister? Des gens pouvaient-ils se promener sans avoir l'air de songer à rien sous les arbres en quinconces de la petite place où une église sonnait lentement huit heures?

Elle eut un peu frais, ferma la croisée et regarda autour d'elle. Sa jolie robe de dîner, de soie claire avec des applications de Chantilly, gisait sur un fauteuil, encore mouillée de pluie et les bords alourdis de boue ; ses souliers s'étaient avachis dans les flaques et sa sortie de bal pendait à un portemanteau, toute gluante d'humidité. Elle n'osa se regarder dans la glace et fut se recoucher pour sonner.

Elle entendit un petit remue-ménage au rez-de-chaussée, des voix qui s'appelaient, des conversations rapides et chuchotées : « On sonne au 8 », criait-on. Puis on vint frapper à sa porte.

— C'est-y vous qui sonnez? — questionna une voix masculine.

— Oui ; envoyez-moi la femme de chambre.

— La femme de chambre n'est pas là.

Elle se renfonça dans ses draps et dit avec résignation :

— Entrez, alors.

Un homme, qui avait passé un habit marbré de taches sur une chemise sale, pénétra dans la pièce ; roux, l'air maussade

et mécontent, il fit horreur à la princesse habituée aux faces doucereuses des domestiques de Palaces.

— C'est-y que vous voulez votre café au lait?

— Oui ; mais je voudrais d'abord téléphoner. Où est le téléphone ?

— Ah, il n'y a qu'un poste en bas ; dans le bureau de la patronne. Il faut descendre. Pour le petit déjeuner, c'est...

— Voulez-vous dire à la directrice de l'hôtel de venir me parler?

— Si vous croyez que madame Ledru se dérange comme ça.

— Votre patronne s'appelle madame Ledru?

— Ben oui ; qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? tout le monde peut s'appeler Ledru.

— Je m'en aperçois. Priez-la de monter; j'ai absolument besoin de lui parler.

— Je veux bien... et pour le petit déjeuner?

— Je vous le commanderai tout à l'heure.

Madame Ledru était heureusement une grosse mère assez accommodante. Elle avait d'abord été très étonnée, ensuite furieuse d'apprendre en se réveillant qu'on avait reçu la nuit cinq voyageurs sans bagages et de tournure bizarre, qu'ils avaient demandé à souper et dévoré un poulet froid. Elle n'était pas sans crainte au sujet de sa note, surtout en apprenant que la dame du 8 la faisait demander. Madame de Commercy la rassura, la conquit, lui conta une histoire quelconque et la pria de téléphoner à Paris pour qu'on lui envoyât tout de suite son auto et des vêtements de rechange. Quand madame Ledru crut comprendre de quoi il s'agissait et quelle était la qualité de ses hôtes, elle devint souple comme une couleuvre et se mit à la disposition entière d'Isabelle.

— Après avoir pris son petit déjeuner (du café au lait, naturellement?) madame pourrait faire un tour dans la ville.

— Et comment? Vêtue en carême-prenant? (Elle affectionnait ces expressions anciennes.) Il n'y a pas un magasin de nouveauté où l'on pourrait trouver des costumes tout faits ?

— Mais si, madame; *Aux Galeries de l'Yonne*, vous aurez tous les articles de Paris.

— Faites-m'en envoyer à choisir et demandez à ces dames si elles veulent qu'on leur en apporte.

Une heure après, les quatre femmes attifées d'une façon dont elles devaient éternellement se souvenir, et Gallois qui avait échangé son costume de soirée trempé contre un petit complet cannelle du meilleur goût, sortaient pour aller explorer la ville.

Madame de Commercy n'avait pas fait dix minutes de promenade sur les quinconces, qu'elle se heurtait au duc de Lesdiguières tenant sous le bras une gentille blonde.

Elle reconnut Thérèse Mouriez.

(*A suivre.*)

FRANÇOIS DE NION.

LA GUERRE

ET LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

Il serait puéril et dangereux de se le dissimuler ; il faut, au contraire, voir les choses en face telles qu'elles sont, sans pessimisme décourageant, mais sans optimisme trompeur : nos Universités, dont le récent essor faisait notre fierté, notre joie et notre espérance, pâtiront de la guerre.

Elles en pâtiront d'abord matériellement.

Grâce aux libertés que leur a données la loi de 1896, elles commençaient à être riches, et, pour remplir pleinement leur fonction, il est nécessaire qu'elles soient riches. Demain elles seront appauvries.

L'argent leur vient de trois sources : les étudiants, les particuliers et l'État.

Chaque année, les étudiants leur versent des millions sous forme de droits d'études. Tous nos étudiants en âge et en état de porter les armes sont au front. Combien sont déjà tombés ! L'hécatombe meurtrière va se renouveler, jusqu'au plein salut de la patrie, jusqu'au triomphe intégral du droit. Combien nous reviendront de ceux qui sont partis? Dans combien d'années retrouverons-nous les effectifs et les recettes de 1913?

Les particuliers commençaient à s'intéresser à la vie de nos Universités, et à contribuer à leurs progrès. De nouveaux enseignements, de nouveaux laboratoires, parfois même des instituts entiers, se créaient avec l'argent donné par eux.

Leur libéralité va être sollicitée par tant de misères dignes de pitié, les mutilés, les aveugles, les veuves, les orphelins, et les autres victimes, que sans doute elle s'éloignera de nous pour un temps assez long.

Restera l'État, l'État qui, après nos désastres de 1870, a si bien compris que le relèvement de notre enseignement supérieur était une des formes du relèvement national, et qui l'a si généreusement sorti de la misère où il avait végété pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle. Il comprendra certainement, aucun signe ne permet d'en douter, qu'à la France de demain un enseignement supérieur, vivant et fort, sera plus indispensable encore qu'à la France d'hier. Mais l'énormité de ses charges, le service d'une dette telle qu'il n'en fut jamais, les pensions des veuves et des orphelins, le relèvement des usines, la réparation des dommages de la guerre, la réalisation coûteuse de lois sociales qui sera impérieusement réclamée, ne font-ils pas craindre que les besoins du haut enseignement, sans être niés, soient tenus par l'opinion, qui fait loi dans un état démocratique, pour des besoins de luxe, de ceux que l'on peut ajourner à des temps meilleurs, et qu'ainsi l'enseignement supérieur, dont le développement était loin d'être terminé, quand éclata la guerre, ne soit réduit à se resserrer, au lieu de s'épanouir davantage. Heureux encore, si certains, fort mal inspirés et méconnaissant l'ordre des valeurs nationales, n'entreprennent pas de couper sur son maigre budget, pour contribuer à remplir le grand vide du budget général.

D'où l'obligation, pour quiconque le peut, de maintenir et de fortifier dans l'opinion publique cette idée que l'enseignement supérieur n'est pas un luxe, mais une nécessité primordiale de la civilisation française, telle que les siècles nous l'ont faite et léguée.

***

Cela, c'est plaie d'argent, donc plaie curable, du moins avec le temps. Une autre plaie, plus profonde, hélas ! qui saignera bien longtemps, à laquelle il n'est pas de remède immédiat, ni prochain, c'est la perte des hommes, de ceux en qui nous voyions déjà poindre les maîtres de demain. Chaque année apporte son contingent variable d'esprits supérieurs,

dont le talent, parfois le génie, soutient et souvent élève le niveau de la science. La mort aveugle a passé sur eux, abattant les meilleurs. Ils étaient marqués du signe des élus. Ils ont été élus par la mort pour la patrie. Ils sont allés à la mort, simplement, comme à leur fonction naturelle. Rien qu'à l'École normale supérieure, sur les cent quatre-vingt-neuf élèves présents au moment de la mobilisation, et qui sont partis, soixante-dix-sept ne reviendront pas.

Et ce ne sont pas les seuls. Après eux sont partis à leur tour les conscrits de vingt ans, ceux de dix-neuf, ceux de dix-huit. Parmi ceux-là, beaucoup qui déjà faisaient notre espérance, ont été moissonnés. Sur la série des générations qui combattent, combien de lumières, les unes naissantes, les autres déjà vives, ont été éteintes à ce jour? Combien encore sont menacées de l'être? C'est pour le pays un appauvrissement de ses forces intellectuelles. Pour l'enseignement supérieur, ce sera, pendant plusieurs années, une grande difficulté de recruter ses cadres. En attendant des floraisons nouvelles, le danger sera d'y introduire, sous le coup de la nécessité, des éléments inférieurs qui l'affaibliraient pour longtemps.

Cette inquiétude s'avive encore du fait que les fonctions de l'enseignement supérieur, surtout les fonctions auxiliaires, sont, en France, mal rémunérées, que vraisemblablement la vie devenue plus chère pendant la guerre restera plus chère une fois la guerre finie, qu'avec nos maigres traitements, il sera de plus en plus difficile de faire vivre une famille, et que si l'État n'y remédie pas, l'enseignement supérieur court le risque de voir s'éloigner de lui pour l'industrie rémunératrice les sujets les plus distingués. Déjà l'ingénieur fait prime sur le marché des valeurs intellectuelles.



A des signes divers, on peut craindre que l'enseignement supérieur ne pâtisse encore autrement de la guerre.

Dans un pays civilisé, l'enseignement supérieur est l'ensemble des institutions affectées à la science, à la création, à la diffusion, à l'expansion de la science, entendue au sens le plus grand et le plus général. Il est fonction de l'idée qu'un

pays se fait du rôle et des services de la science, surtout de l'idée que s'en fait la jeunesse.

Or, il y a quelques vingt ans, nous avions une jeunesse un peu rêveuse, inquiète, incertaine, analyste à l'excès, sceptique et dilettante, professant l'antinomie de l'action et de la pensée, et à l'action préférant la pensée. Il n'est pas douteux qu'en ces dernières années, la jeunesse de France s'était redressée, et qu'elle était devenue plus soucieuse de l'action que de la spéculation. De vieilles vertus ancestrales, déprimées par la défaite de 1870, mais qui n'étaient qu'assoupies, s'étaient remises à fermenter en elle, et quand surgit soudain le péril national, elles éclatèrent de toutes parts, fraîches, puissantes, irrésistibles, et la patrie fut sauvée.

Ce besoin d'action sera-t-il épuisé par le long effort de la guerre? Personne ne le croit, personne ne le souhaite. Après l'énergie du soldat, nous aurons besoin de l'énergie du citoyen. Une fois l'ennemi vaincu, la France, la France nouvelle, celle que les prophètes annoncent sous des traits assez divers, tracés d'après l'avenir que chacun rêve pour elle, n'aura pas fini de lutter. Quand le peuple des tranchées, ayant fait demi-tour, sera rentré dans la vie civique et se sera mêlé au peuple des sillons, au peuple des ateliers, au peuple des écoles, il y aura encore de la besogne pour le bon peuple de France.

Sans aller jusqu'à dire avec quelques-uns, qu'alors la France aura à se vaincre elle-même, elle aura, sans conteste, à triompher de maux d'autant plus menaçants qu'elle sera plus affaiblie, qu'elle aura perdu plus de bras, plus de cerveaux, plus de cœurs, plus de richesses. Il faudra, jusqu'à complet triomphe, défendre la race contre l'alcoolisme, la tuberculose et l'avarie ; lutter contre la dépopulation et le malthusianisme ; combattre la misère sociale et l'injustice sociale ; assainir la politique, la purger du favoritisme, du parasitisme, de l'esprit de clientèle et de camaraderie ; mettre en valeur notre immense domaine colonial, où tant de richesses gisent inexploitées ; exciter et développer notre industrie, l'affranchir de l'étranger, ouvrir à ses produits des marchés nouveaux et dans l'intérieur de la France, et dans nos possessions d'outre-mer et dans les pays les plus lointains.

Quels champs d'action ouverts devant la jeunesse de France!

Dès lors, n'est-il pas à craindre qu'en rentrant dans la vie de la cité, excitée par son action, après avoir triomphé de tout le machinisme formidable mis par la science au service des armées allemandes, confiante dans les forces morales, de quelque inspiration qu'elles relèvent, où elle aura trouvé son courage, son élan, sa patience, sa résistance et finalement sa victoire, elle ne revienne avec une foi encore diminuée dans la valeur et l'efficacité de la science, et qu'elle ne borne, — sauf exception, — l'ambition de ses esprits au minimum de science, indispensable aux fins pratiques de la vie? Ce serait, à bref délai, l'abaissement de nos hautes écoles, et leur réduction à ce qu'elles étaient, il y a quarante ans, — des écoles professionnelles, sans visées désintéressées et générales, — et nous verrions peut-être ce fait paradoxal que la foi dans la science serait plus vive dan l'enseignement primaire que dans l'enseignement supérieur.

Ainsi aurait été accélérée par la guerre cette défaveur relative, qui, depuis quelques années, s'attache en France, à la science positive. Vingt ans avant 1870 et trente ans après, la science fut, en ce pays, la directrice des esprits. C'était le temps des Claude Bernard, des Pasteur, des Berthelot, des Taine, des Renan. L'effort considérable fait pour animer notre enseignement supérieur, pour le réorganiser, pour l'enrichir, pour l'adapter à sa fonction, coïncide avec la seconde partie de cette période. Puis la confiance en la science fut insensiblement ébranlée. Un jour, un critique ardent et âpre, qui venait d'appliquer sans succès à l'évolution des genres littéraires les méthodes par lesquelles Darwin avait expliqué l'évolution des espèces vivantes, la déclara en *faillite*. Ce mot retentissant fit fortune.

Puis vinrent les philosophes, — peut-être même étaient-ils déjà venus, mais ils avaient fait moins de bruit, — qui énoncèrent, au bout de leurs analyses, que la science était toujours chose relative, conjecturale, et qu'à part les pures constructions d'idées, soumises aux seules lois de la logique, il n'y avait, dans le résultat de toutes les sciences, que probabilités, exposées sans cesse à la contradiction des faits. Puis, après les philosophes, de grands savants, qui renchérirent sur la thèse des philosophes, et enseignèrent, avec toute l'autorité de leur

génie, que l'ensemble des lois découvertes par la science, loin d'être, comme le voulait Auguste Comte, l'expression certaine et fixe d'une réalité stable, n'est que le symbole mouvant et fragile d'une insaisissable réalité.

Ensuite de quoi la jeunesse eut tout naturellement tendance à conclure que les sciences impuissantes ne valent pas la peine des patients et robustes efforts.

***

Il faudra réagir contre l'excès de ces thèses, et ce sera une des tâches de notre enseignement supérieur de demain.

La controverse serait longue à vider. Ce n'est pas le moment de l'entreprendre. Il suffit, pour l'instant, de dissiper la confusion fondamentale d'où elle est née.

Si la science a parfois failli, n'est-ce pas seulement quand elle a voulu sortir de son domaine propre et résoudre, par ses méthodes, des questions qu'elle ne peut même pas aborder? Demandez à Claude Bernard, demandez à Pasteur, de vrais savants qui n'ont pas fait de métaphysique, ce qu'est la science. Ils vous répondront qu'elle est essentiellement, limitativement, la constatation exacte des faits, et l'explication des faits par des lois, c'est-à-dire par des hypothèses ; que ces hypothèses sont toujours provisoires, qu'elles doivent être tenues pour vraies, tant qu'elles sont en accord avec les faits, mais qu'il faut les rejeter comme des erreurs, aussitôt qu'apparaît un fait qui les contredit. L'histoire des sciences, de toutes les sciences particulières, est la série de ces approximations successives, de ces clartés qui s'éteignent l'une après l'autre, mais qui sont suivies de clartés plus larges et plus vives, série de défaillances, si l'on veut, mais série aussi de triomphes de l'esprit sur la matière, ainsi que l'atteste l'empire sans cesse croissant de l'homme sur la nature.

Ils vous diront aussi, ces savants, qui ont fixé par la pratique la plus rigoureuse et par le précepte le plus clair, les règles de la méthode positive, qu'au delà des phénomènes la science est sans prise, et que si elle s'aventure dans cet au delà, comme elle est sans boussole pour s'y diriger, sans voile pour y avancer, sans sonde pour reconnaître les écueils, fatalement

elle est vouée à l'échec. L'homme a-t-il en lui-même d'autres moyens de connaître ce qui est inconnaissable à la science? Les uns disent oui, les autres disent non. La science, elle, dit simplement que la question n'est pas de son ressort et qu'elle peut cohabiter, — les exemples ne manquent pas, — ou avec la foi ou avec l'agnosticisme. Libre aux hommes de se construire ou d'accepter toutes faites des solutions extra-scientifiques, sur les questions extra-scientifiques. L'essentiel, pour la science, c'est qu'elle ne veuille pas sortir de son domaine, et qu'on ne la sollicite pas à en sortir.

Ainsi prémunie contre des ambitions ou contre des tentations condamnées d'avance par la constitution même de l'esprit humain, elle ne tardera pas à retrouver son autorité relative, et à être tenue par la jeunesse française pour le seul guide assuré dans le domaine qui lui est propre.

* * *

Ne nous dissimulons pas cependant qu'un sérieux obstacle sera l'horreur légitime de la France pour la « Kultur » allemande. Elle se donne en effet, cette « Kultur », pour un produit authentique de la science. Au vrai, c'est dans les universités allemandes, officines du nationalisme le plus ancien en date des nationalismes européens, que les pièces en ont été taillées, forgées et assemblées. Elle est l'œuvre de savants allemands, des philosophes d'abord, de Fichte, en 1811, puis des historiens, des juristes, des philologues, des savants de séminaire, et des savants de laboratoire. Or, c'est en son nom, sous son impératif, avec sa justification, en vertu de la prééminence divine qu'elle attribue au peuple allemand sur tous les peuples du monde, qu'ont été commis sur terre et sur mer tous les forfaits, toutes les atrocités dont l'Allemagne portera le poids devant l'histoire impartiale. Comment l'oublier? Et comment ne pas reporter sur la science dont elle se dit un produit légitime l'horreur de telles doctrines et de telles conséquences?

Pourtant, il faudra bien, un jour ou l'autre, faire une ventilation. Prise en son ensemble, la « kultur » allemande est un monstre, dans tous les sens du mot. Analysée, elle se résout

en deux groupes d'éléments fort divers : les uns spécifiquement germaniques, les autres universels.

Sont spécifiquement germaniques la prétendue supériorité de la race germanique sur toutes les autres races ; la vocation impériale qu'elle s'arroge ; la mission providentielle qu'elle s'attribue d'être venue au monde pour révéler, au-dessus des autres civilisations, en décadence, une civilisation supérieure, et pour l'imposer à tous, comme leur bien, fût-ce par la force des armes et les moyens de la barbarie ; la faculté qu'elle en déduit, pour elle-même, de tirer le droit, non de la conscience humaine, mais de l'acier des canons ; la prétention de tenir pour non avenus les traités, les conventions, la parole donnée et paraphée, du moment que son intérêt en fait une nécessité, ou simplement une commodité. Tout cela doit être condamné et rejeté.

Mais cette élimination nécessaire n'entraîne pas ce qui dans la « kultur » est universel, c'est-à-dire marqué du signe de la science. Pasteur a eu raison de dire : « Si la science n'a pas de patrie, le savant en a une. » Mais la réciproque est vraie : « Si le savant a une patrie, le science n'en a pas. » Aussitôt faite, une découverte scientifique se propage, comme une onde irrésistible, dans tous les cerveaux qu'elle peut impressionner. Que demain surgisse en Allemagne un nouveau Leibnitz, qu'il invente un procédé de calcul plus expéditif et plus souple que le calcul infinitésimal, aussitôt tous les mathématiciens du monde s'en serviront. Que, dans un laboratoire allemand, on découvre un sérum spécifique contre la tuberculose, tous les tuberculeux du monde, ceux de France, comme les autres, en réclameront l'application. Et, sans recourir aux hypothèses, en fait, depuis le commencement de la guerre, quelqu'un a-t-il songé un seul instant à priver nos blessés du bienfait de la radioscopie, sous prétexte qu'elle était une invention allemande?

Non, le fait d'avoir introduit de la science dans la « kultur » allemande ne disqualifie pas la science. Elle ne disqualifie que les savants qui pour composer la « kultur » ont mélangé de force avec la science des éléments qu'elle répudiait. La « kultur » allemande est la folie d'un philosophe, devenue par orgueil et par appétit de domination l'aberration de tout un peuple. La science reste en dehors.

Ce point de vue ne fut-il pas toujours celui de la civilisation dont nous sommes les héritiers et les continuateurs? Nous nous réclamons à juste titre de la Grèce et de Rome. Est-ce seulement parce que la Grèce et Rome nous ont laissé d'impérissables monuments dans les lettres et les arts? C'est aussi parce que Grecs et Latins réussirent à exprimer dans leur figuration de la réalité non les caractères spécifiques d'une race et d'une époque, mais ce qu'il y avait de permanent, d'universel et d'immortel sous les caractères d'une race, et sous les mœurs d'une époque. Ce souci du permanent, de l'universel, ne fut-il pas encore celui de nos écrivains, de nos penseurs du XVIIe et du XVIIIe siècle? N'eurent-ils pas pour objet principal l'homme, l'homme de tous les siècles et de tous les lieux, plutôt que les Français de leur temps et de leur milieu? Et n'est-ce pas par là, autant que par la perfection de la forme, qu'ils ont mérité d'être des classiques, dont les œuvres resteront à travers les siècles les agents les plus efficaces de l'éducation humaine?

*
* *

Je vais plus loin, et, pour inspirer à la jeunesse française plus de confiance dans la science, je n'hésite pas à lui dire, elle qui aime son pays par-dessus tout : « C'est une façon de l'aimer et de le bien servir, que de voir dans la science une des vocations naturelles de la France. »

Trop longtemps nous avons négligé de faire valoir auprès des autres nations nos mérites et nos gloires scientifiques. Pendant ce temps, les « autres » disaient et répétaient par le monde que la sève de France, pauvre en tous temps, était maintenant épuisée, que tout l'esprit d'invention s'était concentré dans les laboratoires et dans les séminaires de l'Allemagne. Sans doute, ils nous laissaient bien quelques dons : la pénétration de l'analyse, l'esprit de finesse, le sentiment des nuances, l'ordonnance des ensembles et la clarté de l'expression. Mais ils nous déniaient le don royal de l'invention. Notre lot, en ce monde, serait de débrouiller la confusion de leurs idées, de les filtrer, de les rendre intelligibles, à ceux qui n'ont pas, comme eux, la faculté de comprendre l'inintelli-

gible, besogne utile assurément, mais humble besogne, travail ancillaire et non travail de maître, vocation comparable à celle de l'abeille, qui va, butinant sur les fleurs, les sucs qu'elle n'a pas formés, pour en composer son miel, alors que, — la comparaison est de Fichte, — l'aigle, l'aigle allemand, bien entendu, « élève d'une aile puissante son corps pesant aux régions supérieures, montant toujours plus haut, entraînant toujours plus d'air, pour se rapprocher de plus en plus du soleil, dont la vue le pénètre d'enthousiasme ».

Donc, à les entendre, la sève créatrice de France a toujours été pauvre, et elle est maintenant épuisée. Vraiment. Examinons un peu, s'il vous plaît. — Est-ce que le doute méthodique, le *Cogito ergo sum*, le *Discours de la Méthode*, auxquels les philosophes du monde entier, même les historiens allemands de la philosophie, antérieure à la « kultur », rattachent toute la pensée moderne, ne sont pas du Français Descartes? Est-ce que des voies nouvelles n'ont pas été ouvertes à la spéculation philosophique par le Français Pascal, par les Encyclopédistes français du XVIIIe siècle, et par le Français Auguste Comte? Certes, le génie français n'a pas enfanté de ces métaphysiques fuligineuses, qui affirment l'identité des contraires, qui inspirent à un peuple l'orgueil de se croire Dieu lui-même réalisé dans l'histoire. Mais les idées claires de la philosophie française n'ont-elles pas fait plus, pour la promotion de la pensée humaine, que ces abracadabrantes constructions?

Est-ce que, par hasard, la chimie serait sortie du phlogistique scolastique de l'Allemand Stahl, et non de la claire découverte de la combustion par le Français Lavoisier? Est-ce qu'après Lavoisier, chacun des pas gigantesques de cette science nouvelle n'a pas été accompli par des Français, Laurent et Gerhardt, Berthelot et Pasteur? Est-ce que, dans chacun des autres champs des sciences d'observation et des sciences expérimentales, les idées directrices, les idées fécondes, celles qui font époque et révolution, ne sont pas sorties à foison de cerveaux français : dans la physique, le principe de Pascal, le tube de Mariotte, la marmite de Papin, les lois de Coulomb, celles de Berthollet, celles de Gay-Lussac ; la théorie analytique de la chaleur de Fourier ; le principe de Carnot, la polarisation de la lumière de Malus ; la polarisation chro-

matique et la polarisation rotatoire d'Arago ; la théorie de la lumière de Fresnel, l'action réciproque des aimants et des courants, l'action des courants sur les courants d'Ampère ; la dissociation d'Henri Sainte-Claire Deville ; la radioactivité de Becquerel et de Pierre Curie, etc., etc. ; dans un autre domaine, l'unité de composition d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire ; la corrélation des formes de Georges Cuvier ; la classification de Tournefort, antérieure à celle de Linné ; celle de Jussieu, celle de Cuvier?

Est-ce que la physiologie n'a pas pour ancêtres authentiques le Français Bichat, le Français Magendie et le Français Claude Bernard? Est-ce que la méthode si féconde de l'auscultation n'est pas du Français Laënnec? N'est-ce pas encore le Français Lamarck qui le premier a formulé cette hypothèse de portée infinie, que la forme des êtres vivants est un résultat de leur fonctionnement, fondant ainsi l'unité de la biologie et inaugurant, longtemps avant Darwin et de façon plus large, la doctrine transformiste? N'est-ce pas enfin le Français Pasteur qui a déterminé dans les sciences de la vie une révolution sans précédent, d'une ampleur sans mesure, en mettant au jour la vie des microbes, et en déterminant leur rôle dans les fermentations et dans les maladies?

Et je n'ai pas parlé de la pléiade innombrable de nos mathématiciens où, de Descartes à Henri Poincaré, ont brillé et brillent encore tant d'astres, dont beaucoup de première grandeur.

Je pourrais multiplier les exemples, après le champ des sciences de la nature, aborder celui des sciences morales, des sciences historiques, des sciences philologiques. Là encore, ce sont des Français que le plus souvent nous trouverions comme créateurs des idées directrices, des idées nouvelles qui tracent les cadres qu'ensuite, je le reconnais, à côté d'inventeurs de génie, la troupe innombrable des fourmis teutonnes vient remplir de son patient, incessant et méthodique travail.

Après une telle revue, et bien qu'elle ne dise pas le centième de ce qui pourrait être dit, comment douter que la science soit une des vocations naturelles de la France? Dès lors, n'est-ce pas pour la jeunesse française un devoir national en même temps qu'un devoir humain de soutenir cette vocation?

***

J'ai cru devoir exposer tout d'abord ces idées générales, — dussent quelques-unes paraître des hors-d'œuvre, — parce qu'elles sont, à mes yeux, l'atmosphère vivifiante de l'enseignement supérieur, hors de laquelle il ne peut que dépérir, s'étioler et languir.

Entrons maintenant dans les institutions et dans les faits.

Puisque, pendant quelque temps, nos ressources et nos forces vont être fatalement diminuées, le remède, le principal remède, est de bien user de celles qui nous resteront, de les mettre en commun, de les coordonner, pour obtenir d'elles le rendement maximum, comme disent les économistes.

En écrivant ces mots, je pense surtout à Paris. Là se trouve le plus bel ensemble des institutions du haut enseignement de la France : l'Université, avec ses Facultés et l'École normale supérieure, le Collège de France, le Muséum, l'École des Hautes-Études, l'École des Chartes, l'École des Langues orientales vivantes, pour ne pas parler des grandes écoles fermées, comme l'École Polytechnique, l'École des Ponts, l'École des Mines, où l'on n'entre qu'après de sévères concours.

Je parlerai net et franc. Ces divers établissements s'ignorent trop les uns les autres. Il y a une trentaine d'années, lors de la grande ferveur pour la restauration du haut enseignement, on avait tenté de les rapprocher et d'établir entre eux des liens scientifiques. Mais cette tentative ne fut pas soutenue. Les règlements pour la collation de certains grades admettent bien qu'on peut faire valoir devant les Facultés des études faites au Collège de France, au Muséum, aux Hautes-Études. Un professeur du Collège de France, même s'il n'est pas bachelier, peut siéger, à la Faculté des Lettres ou à la Faculté des Sciences, dans les jurys du doctorat. Tout cela est fort bien. Mais ce n'est pas assez. Facultés, Collège de France, Muséum, École des Hautes-Études, École des Chartes, École des Langues orientales vivantes organisent chaque année leurs enseignements dans l'isolement, sans souci du voisin. Il en résulte des doubles, des triples emplois, alors que restent béantes des lacunes qu'il serait aisé de combler par la coopération.

Je sais bien, pour dire tout, et il faut dire tout, qu'à un certain instant quelques-uns de ces établissements sont entrés en défiance envers l'Université, et lui ont prêté, bien gratuitement je vous assure, des visées conquérantes. Quand on l'eut vue se rattacher l'École normale supérieure, sans prendre garde que l'École normale était un essaim sorti d'elle, et qui rentrait en elle, parce qu'il y avait en fait deux Écoles normales, l'une à la rue d'Ulm, l'autre à la Sorbonne, et que ce dualisme avait toutes sortes d'inconvénients, quelques-uns s'imaginèrent qu'elle avait le secret dessein de s'annexer tout le reste. Elle n'y a jamais pensé, elle n'y pense pas, et je suis convaincu qu'elle n'y pensera jamais. Elle sait quelles sont les origines historiques et les raisons d'être des autres grands établissements d'enseignement de Paris ; elle sait quels services ils ont rendus à la science française, à elle-même dont ils furent souvent l'excitant, et à ses étudiants. Elle tiendrait pour un malheur public leur disparition ou leur affaiblissement. Le vœu que j'émets ici, en mon nom personnel, est simplement que ces forces diverses, tout en restant indépendantes, s'unissent et se coordonnent pour le bien du pays.

Voulez-vous un tout récent exemple de ce que peut cette union. Naguère, quelques professeurs ont pensé qu'il serait utile de faire connaître au public de nos écoles, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les pays slaves et le slavisme. Il y a des slavisants à la Faculté des Lettres ; il y en a au Collège de France ; il y en a à l'École des Langues orientales. Chacun de ces petits groupes n'eût pu suffire à lui seul à la tâche entière. Ces groupes se sont groupés, et de ce groupement volontaire, est sorti un institut d'études slaves de très respectable ampleur.

Pour le compléter, se sont adjoints aux professeurs français des professeurs étrangers, des Russes, des Serbes, que les circonstances avaient amenés à Paris. Cela encore, c'est une indication.

Depuis quelques années, les Universités françaises envoient des professeurs à l'étranger, et des professeurs viennent de l'étranger enseigner chez elles. Le premier, le Collège de France, eut des fonds spéciaux pour ces échanges; après lui, grâce à la libéralité d'un citoyen éclairé et généreux, l'Université de Paris en eut à son tour. Ces échanges ont réussi.

Nous avons tenu à ce qu'ils ne fussent pas interrompus, pendant la guerre. Deux professeurs de l'Université de Paris ont enseigné cette année à l'Université Columbia et à l'Université Harvard, aux États-Unis. Réciproquement, des professeurs de Harvard sont venus enseigner l'an dernier et cette année à la Sorbonne. Ces appels, nous avons l'intention de les multiplier, et nous avons l'espoir qu'ils seront entendus. Nous trouverons certainement dans les pays alliés, dans les pays amis, dans ceux des pays neutres dont les sympathies exprimées ou latentes sont pour la France, des savants heureux de venir pour un semestre ou deux compléter ou renforcer nos cadres temporairement diminués.

Ce rapprochement scientifique, cette mise en commun des ressources et des forces n'est pas seulement souhaitable entre établissements divers qui doivent conserver chacun sa physionomie, son originalité, son budget, son mode propre de recrutement et sa fonction spéciale ; elle l'est plus encore entre les diverses Facultés d'une même Université, et, dans chaque Faculté, entre les divers groupes de professeurs adonnés à des disciplines différentes. Cette union des Facultés était, vous le savez, la fin suprême de la constitution des Universités. Or, je ne fais pas difficulté de le reconnaître, il a été plus facile de modifier les institutions que les habitudes et les mœurs des hommes. Il en est toujours ainsi. Les habitudes sont tenaces ; les unes ont des racines ancestrales ; celles qui se forment deviennent tenaces aussi. Arrivés à un certain point de leur vie, les novateurs les plus hardis, les plus entreprenants, deviennent à leur tour hommes d'habitude, parfois même hommes de routine, et s'enferment dans leur œuvre comme la sève dans les canaux qu'elle a formés. C'est le signe que le moment est venu pour eux de disparaître et de faire place à ceux qui apporteront de nouvelles idées et de fraîches initiatives. En fait, sauf bien entendu certaines exceptions, le rapprochement rêvé, poursuivi entre les Facultés d'un même centre est moins profond qu'on ne l'avait espéré ; Facultés des Lettres et Facultés de Droit, Facultés de Médecine et Facultés des Sciences s'ignorent trop les unes les autres. Il en résulte un défaut réel de coordination, et par suite un mauvais emploi des ressources. On multiplie à l'excès les bibliothèques particu-

lières, les laboratoires particuliers. L'individualisme à outrance est une plaie qui coûte cher à entretenir. Ce qu'il faut, ce qu'il faudra surtout demain, c'est, avec le respect absolu de l'originalité et de la liberté scientifique de chaque professeur, la ferme résolution chez chacun de coordonner ses efforts et ses dépenses aux efforts et aux dépenses des autres, pour produire le plus aux moindres frais.

Cela, je le répète, c'est affaire, non de lois et de décrets, mais de mœurs, c'est-à-dire de volonté. A l'excès d'individualisme dont nous ne sommes pas sans avoir pâti déjà, dont nous pâtirions demain bien davantage s'il restait incorrigible, substituons, je ne dirai pas l' « organisation », — cette chose allemande, si prônée depuis quelque temps, sonne mal à des oreilles françaises, — mais tout simplement la coordination.

***

Abordons maintenant la question des études et des méthodes.

Je commence par déclarer, en toute franchise, que sur certains points nous aurons à secouer notre arbre de la science, à en faire tomber un certain nombre de feuilles mortes et quelques paquets de chenilles. Mais je ne vais pas plus loin, et je conteste de la façon la plus nette et la plus entière que nos Facultés, spécialement nos Facultés des Lettres, soient infectées de germanisme, et qu'elles aient à se purger de ce virus, si elles veulent refaire œuvre française. Je suis de ceux qui souhaitent et qui espèrent qu'après cette guerre où tous les Français auront pris l'habitude de tirer tous dans le même sens, sur l'ennemi, ils auront perdu celle de tirer les uns sur les autres. Nous ne reverrons pas, j'en veux avoir la confiance, ces mauvais jours où un professeur de Sorbonne était violemment pris à partie pour avoir accompagné ses étudiants dans un voyage d'études en Allemagne, comme si le patriotisme exigeait à la frontière un écran imperméable aux regards, et ne commandait pas au contraire de se tenir exactement, complètement au courant des faits, gestes, dispositions et préparatifs de l'étranger, surtout quand cet étranger peut d'un jour à l'autre devenir l'ennemi, et qu'il importe de se tenir prêt contre ses surprises.

Non, jamais nos Universités n'ont cessé de faire œuvre française. J'en ai pour preuve l'attitude de leurs maîtres depuis le commencement de cette guerre. Vous avez lu sans doute la réponse si simple et si digne qu'elles ont faite au manifeste des 93 intellectuels allemands, dont l'effet a été si heureux, pour notre cause, auprès des pays neutres. Voici en quels termes un publiciste célèbre, qui sait écrire et parler en français, le caractérisait : « Je ne crois pas que jamais l'esprit français ait plus clairement élucidé, en quelques lignes, un ensemble de questions sur lesquelles tant de cerveaux s'étaient acharnés de si belle ardeur à faire l'obscurité. » J'en ai pour preuve encore tant de pages viriles, éloquentes, courageuses, toutes soucieuses de vérité, à la fois œuvres scientifiques et œuvres civiques, par lesquelles les maîtres les plus réputés de nos hautes écoles, philosophes, historiens, juristes, littérateurs, savants et médecins, et parmi eux, ceux-là mêmes qui naguère étaient attaqués avec le plus de violence et d'injustice, ont soutenu à l'intérieur le moral du pays, et propagé à l'extérieur la notion de son bon droit et l'impression de sa force.

Non, il n'y aura pas à réagir contre l'abus de méthodes contraires à l'esprit français. Nos méthodes n'ont pas cessé d'être celles de Descartes, de Pascal, de du Cange, de Dom Bouquet, de Claude Bernard, de Pasteur, de Fustel de Coulanges et de Gaston Pâris. Toute réaction contre elles serait un recul. Pour ne citer que quelques exemples, qui proposerait aujourd'hui de réduire notre doctorat ès lettres, si riche en travaux définitifs, aux pauvres petites dissertations banales, sur quelques lieux communs, des premières années du XIXe siècle, et de l'abaisser ainsi bien au-dessous du doctorat allemand qu'il domine de si haut? Et croit-on que les membres de notre École d'Athènes, si féconde en travaux remarquables, accepteraient d'être ramenés au programme poétique et vague, qu'au temps de Louis-Philippe, le ministre Salvandy, en fondant l'école, traçait à leurs prédécesseurs : « Demander les secrets de la langue d'Homère aux échos du Parthénon, interroger de site en site l'âme des vieux poètes, découvrir à leurs vers, en face des lieux qui les ont inspirés, un nouveau charme et comme un sens nouveau? » Quel appauvrissement ce serait !



Si dans le régime de nos études supérieures, il y a à réagir, c'est contre un défaut bien français, je veux dire l'uniformité et la surcharge. La pleine liberté académique n'existe guère qu'au Collège de France et à l'École des Hautes-Études. Dans les Facultés des Sciences, des Lettres et de Droit, elle n'existe qu'au degré supérieur où sont libres le choix et la préparation des thèses de doctorat. Partout ailleurs, nos études sont esclaves de programmes édictés par l'État, comme garantie des grades qu'il délivre en vue de l'exercice de certaines professions. Est-ce un bon, est-ce un mauvais régime? Ce n'est pas le moment de le rechercher. Institué il y a plus de cent ans pour remédier à des abus criants et dangereux, il a fait ses preuves. Il est passé dans nos mœurs ; il y est si solidement implanté qu'à aucun instant les réformateurs les plus hardis de l'enseignement supérieur n'ont songé à le déraciner et à le remplacer par un régime analogue à celui des examens d'État de l'Allemagne, examens distincts des titres académiques, ou à celui de la liberté absolue si en faveur en d'autres pays où l'État n'intervient pas dans la collation des grades, et admet à exercer les professions savantes et libérales quiconque justfiie de grades académiques. Tout ce qu'ils y souhaitaient, à défaut d'une révolution impossible, tout ce qu'ils y souhaiteraient encore, ce serait plus de souplesse, plus de liberté, et un moindre poids des matières.

Cette souplesse plus grande, cette liberté relative, cet allègement, on les a obtenus, dans les Facultés des Sciences, avec le système des certificats. Chaque Faculté dresse la liste des matières qu'elle enseigne, calcul différentiel, astronomie, mécanique, physique, chimie générale, chimie appliquée, géologie, zoologie, botanique, biologie, etc. Elle délivre, après des examens dont les programmes sont déterminés par elle, autant de certificats différents qu'elle enseigne de matières. Entre ces matières et ces certificats, l'étudiant choisit. Quand il a obtenu trois certificats, il les produit à l'État, qui lui délivre un diplôme de licencié ès sciences, avec mention correspondant à ses études.

Mais pour la licence ès lettres et pour la licence en droit, on

est encore à l'état d'oscillation. Là, on a tâtonné ; on a fait et refait, parce qu'on ne s'accordait peut-être pas assez sur le but à atteindre. Les diverses réformes de la licence ès lettres, trop fréquentes à mon gré, ont été une série de compromis entre la vieille conception qui faisait de ce grade un baccalauréat à la seconde puissance avec exercices analogues à ceux des lycées et les exigences de l'enseignement supérieur proprement dit. Et c'est un mal, non pas seulement pour les étudiants, qui sont tiraillés par ces tendances contraires, mais aussi pour les professeurs, auxquels ce système impose la correction de nombreux devoirs, lourde besogne, ajoutée à la charge excessive déjà de trop nombreux examens, qui réduit leur travail personnel, comprime et diminue leur production scientifique.

A force de recevoir des accroissements, la licence en droit est devenue une construction massive, où tout est accumulé, les sciences juridiques, les sciences politiques et administratives et les sciences économiques, et en telles quantités qu'au jour de l'examen, si les jurys étaient sévères, la barrière serait à peu près infranchissable, ce qui fait qu'on l'abaisse peut-être un peu trop. A ces défauts, il n'est pas impossible de trouver des remèdes. Peut-être ne les trouvera-t-on pas du premier coup. Mais, si l'on s'oriente bien, et c'est chose faisable, si les spécialistes consentent, à ce degré de l'enseignement supérieur qui n'est pas encore le haut enseignement, à se départir un peu de leurs exigences, pour ne pas dire de leur intransigeance, on pourra alléger, simplifier et assouplir.

Quant à la médecine, la situation est particulière. Là, le grade professionnel est le doctorat. Il le restera. On avait songé, il y a quarante ans, à établir au-dessus un doctorat ès sciences médicales. On y a renoncé. Plus tard, un doctorat ès sciences biologiques. On y a renoncé de même. Plus récemment, des certificats d'études médicales supérieures. Il a fallu y renoncer également. La résistance des praticiens, qui ne veulent pas au-dessus du grade légal un titre supérieur qui paraîtrait accréditer aux yeux de la clientèle une catégorie de médecins supérieurs aux autres, paraît insurmontable. En attendant, les études vraiment scientifiques ne sont pas encore suffisamment organisées dans cet ordre de Facultés.

Elles se font assurément, mais un peu trop au hasard de la bonne volonté et de l'influence personnelle des maîtres. Les études professionnelles en vue du doctorat, qui, je le répète, n'est pas l'analogue de notre doctorat ès sciences, de notre doctorat ès lettres ou de notre doctorat en droit, si haut placés dans l'estime des hommes compétents de tous les pays, viennent d'être réorganisées, après le long travail d'une ample commission où siégeaient des médecins, des chirurgiens, des accoucheurs des hôpitaux, des praticiens syndiqués et non syndiqués, à côté des membres les plus autorisés de l'enseignement médical. La réforme venait d'entrer en application quand a éclaté la guerre. On ne peut donc encore juger en fait de ce qu'elle donnera. Théoriquement, à n'envisager que les programmes, c'est une belle réforme. Et si, en cinq années, l'étudiant parvient à s'assimiler l'ensemble de ces nouveaux programmes, le futur docteur en médecine sera tout à la fois médecin, chirurgien, bactériologiste, accoucheur, hygiéniste, neurologiste, aliéniste, laryngologiste, oculiste et dentiste. La clientèle, surtout celle des petites villes et des campagnes, ne s'en plaindra pas.

Mais la préparation des maîtres, la formation des savants, la culture de la science, seules génératrices du progrès, ne convient-il pas d'y songer davantage, et de ne pas se fier plus longtemps aux bonnes volontés individuelles du soin de l'assurer, sous prétexte qu'elles n'y ont pas trop mal réussi jusqu'ici, mais en des temps où les sciences positives n'avaient pas dans la médecine la part qu'elles occupent aujourd'hui. Puisqu'il est impossible d'avoir, au-dessus du doctorat professionnel, grade requis par la loi, un doctorat scientifique, organisons du moins résolument, solidement, des enseignements de perfectionnement et des enseignements de recherches. Un projet, qui j'espère ne sera qu'un commencement, est prêt à cet effet. La guerre seule en a retardé l'exécution. Espérons qu'après cette guerre, où professeurs de Facultés, médecins praticiens et médecins militaires se sont rencontrés dans les ambulances du front et dans les hôpitaux de l'arrière et ont rivalisé partout de dévouement et d'esprit de sacrifice, cette fraternité subsistera entre eux, et que l'organisation dont je parle sera faite par les Facultés de médecine,

sans exclusivisme, avec l'unique souci de mettre en commun toutes les forces, toutes les compétences, toutes les bonnes volontés.

***

Cette revue serait incomplète si je ne disais un mot des enseignements techniques de nos Universités. Voilà vingt-cinq ans environ qu'un professeur de chimie de la Faculté des Sciences de Lyon, Jules Raulin, ancien collaborateur de Pasteur, qui n'avait pas cru déchoir en étudiant avec le maître la maladie des vers à soie, frappé du nombre considérable de chimistes étrangers, allemands et suisses, qu'employaient les usines de la région lyonnaise, se résolut à ouvrir, dans son laboratoire, une école pratique pour former des ingénieurs chimistes. Grand émoi dans la Faculté. On était encore sous l'empire de cette maxime : aux Facultés, la science pure ; aux Écoles spéciales, les applications de la science. Le doyen refuse net de compter les nouveaux étudiants parmi les étudiants de la Faculté. Il fallut, pour l'y faire consentir, un ordre formel du directeur de l'enseignement supérieur.

Depuis lors, les choses ont bien changé. Usant des libertés que leur donnaient leurs nouveaux règlements, animées d'une émulation féconde sur un champ où elles avaient les coudées franches, presque partout, surtout dans les départements, les Universités ont, avec le concours des villes et des industriels, souvent grâce à de larges libéralités, créé et organisé des enseignements techniques, en rapport avec les besoins de leurs régions, et qui font en grande partie leur prospérité. Après Lyon, à qui revient l'honneur de la première initiative, Nancy a créé un Institut chimique, un Institut électrotechnique, une École de brasserie, justement renommés en France et à l'étranger. L'Université de Grenoble, justifiant son maintien par ses initiatives, s'est entourée d'un véritable polytechnicum. Toulouse, Bordeaux, Lille, d'autres encore ont voulu avoir et ont eu des instituts de cette espèce, et partout ils prospèrent, ce qui prouve qu'ils répondaient à des besoins réels.

Si déjà, avant la guerre, nos écoles spéciales ne pouvaient fournir en nombre suffisant les ingénieurs nécessaires à nos industries, que sera-ce après la guerre, quand la demande se

multipliera fatalement? Si notre industrie doit se trouver dans la nécessité de faire appel à la main-d'œuvre étrangère, il faut du moins qu'elle garde précieusement à des cerveaux français, la direction du travail. Cette portion de leur champ, où les Universités françaises ont déjà rendu d'inappréciables services, ira donc s'élargissant. Personne ne leur en contestera la possession. Le faire serait une faute contre le pays. Elles ont là, je ne dirai pas droit d'occupantes, mais, ce qui est un bien autre titre, droit de créatrices. Sur ce terrain aussi, leurs preuves sont faites, et ce sont preuves démonstratives et convaincantes. Personne d'ailleurs ne songe à leur faire subir une amputation désastreuse. A en juger par certains projets, on songe plutôt au contraire à confirmer, à consolider, à développer, à améliorer cette partie de leur œuvre. Sous quelle forme? Facultés techniques, avec un personnel distinct? Instituts techniques constitués avec le concours des Facultés des Sciences? Ce n'est pas le lieu de le rechercher. L'essentiel, c'est qu'il soit bien entendu que, loin de couper cette jeune branche, déjà verdissante et même florissante, de l'activité des Universités françaises, il faut la nourrir davantage et en faire un rameau vigoureux, porteur de fruits abondants.

***

Par là, sera en partie compensée la perte en étudiants que nos Universités subiront du fait de la guerre. Les étudiants vont à elles, les uns par vocation, la majorité par besoin d'une carrière. Leur répartition entre les Facultés ne se décrète pas ; elle se fait librement, et résulte d'un ensemble de considérations sociales et économiques. Nous avons connu une époque où la grande vogue était aux Facultés de Médecine. La profession médicale passait alors pour très rémunératrice. On se répétait, dans les familles, exacts ou exagérés, les gains des grands médecins et des grands chirurgiens, et nombre de jeunes gens, alléchés par ces perspectives dorées, allaient à la médecine. Ils y vinrent en tel nombre que très rapidement la carrière s'engorgea, et que, pour beaucoup de ces nouvelles recrues, la riche profession se trouva être littéralement un métier de meurt-de-faim. Du coup, l'afflux des étudiants vers

les Facultés de Médecine diminua chaque année, et il continuerait de diminuer encore, si la guerre n'était pas venue multiplier les vides sanglants dans le corps médical. Il est donc probable qu'après la guerre, la clientèle de nos Facultés de Médecine s'accroîtra légèrement.

Celle de nos Facultés de Droit restera-t-elle la même? Ce n'est pas à souhaiter. Elle est vraiment trop nombreuse. Autour d'un noyau solide et sain d'étudiants laborieux, sérieux, qui font leur droit par goût, par vocation, flotte une nébuleuse obscure, amorphe, d'étudiants oisifs, sans vocation arrêtée, que la Faculté ne voit guère qu'aux jours d'inscription et d'examen, qui se disent qu'après tout il n'est pas inutile d'ajouter à un diplôme de bachelier péniblement obtenu un diplôme de licencié en droit facile à gagner, qu'on pourra plus tard user de ce parchemin pour solliciter un emploi public, futurs quémandeurs de places, consommateurs sociaux, improductifs, parasites du budget, qu'il y aurait tout avantage à voir se diriger vers les carrières génératrices de la richesse. Ce phénomène se produira-t-il? Il n'est pas impossible qu'il soit déterminé par les nouvelles conditions économiques de la France, et la nécessité où l'on sera de supprimer toutes les fonctions publiques non indispensables. Dussent les Universités françaises y perdre une portion de leurs recettes déjà si diminuées, il faudrait se réjouir de ce déplacement.

***

Une partie du large vide ouvert par la mort dans les rangs de nos étudiants est en train d'être comblée par les femmes. On ne saurait trop admirer, trop glorifier l'attitude des femmes de France pendant la guerre. Je ne parle pas seulement des dames blanches des hôpitaux ; là, elles sont dans leur rôle naturel de pitié, de douceur et de bonté. Je parle de leur rôle économique et social. Partout où elles ont pu remplacer l'homme absent, dans les champs, dans les ateliers, dans les comptoirs, dans les services publics, dans les services privés, dans les écoles de garçons, partout elles l'ont remplacé. Si la France a pu s'adapter avec une souplesse et une rapidité

invraisemblables aux conditions nouvelles résultant du départ de millions d'hommes aux armées, si elle a pu tenir au delà des limites qu'autrefois les plus optimistes envisageaient comme extrêmes, si, à l'heure présente, elle se sent capable de tenir encore tout le temps qu'il faudra, c'est en partie aux femmes de France qu'elle le doit et le devra.

Il n'est donc pas étonnant que les femmes, celles du moins qui avant la guerre étaient en marche pour conquérir certaines professions jusque-là réservées aux hommes, soient convaincues que maintenant leur ère est arrivée. Nulle part cette conviction n'est plus ardente et plus agissante que dans les écoles, écoles publiques, écoles privées. Depuis plusieurs années déjà, le nombre des jeunes filles se préparant au baccalauréat allait croissant. L'an dernier, tout d'un coup, il a plus que doublé. Il y a vingt-cinq ans environ que, pour la première fois, une jeune Française se présenta pour prendre inscription dans une Faculté. Depuis lors, cette audacieuse a eu des imitatrices. Cette année, rien qu'à Paris, nous comptons 50 Françaises à la Faculté de Droit, 186 à la Faculté de Médecine, 18 à l'École supérieure de Pharmacie, 179 à la Faculté des Sciences, 196 à la Faculté des Lettres. Dans ces deux derniers groupes, la plupart se préparent à la licence, le grade qui ouvre aux hommes l'enseignement secondaire. Elles se disent que le nombre des manquants dans les rangs des jeunes hommes qui se destinaient au professorat sera tel, qu'il faudra bien recourir aux femmes pour subvenir aux besoins des lycées et des collèges de garçons, et elles veulent être prêtes. Peut-être ont-elles raison. Nous faisons bon accueil à leur courage, à leur résolution, mais sans nous faire illusion sur la force que nos Facultés, surtout la Faculté des Lettres, pourront tirer de l'accroissement de ces contingents féminins. Ces étudiantes sont à coup sûr une élite. Nombre d'entre elles ont obtenu le baccalauréat avec *mention supérieure*. Mais elles sont en majorité pourvues du baccalauréat latin-langues-vivantes, qui passe, à bon droit, pour le plus facile à obtenir. Les études de latin qui leur ont permis d'y réussir ont été brèves et rapides ; à ce qui leur manquait de fonds, elles ont suppléé par la merveilleuse intuition des femmes. Mais, à la Faculté, quand il s'agit de serrer les textes et d'en épuiser le

sens, l'insuffisance de leur bagage antérieur ne tarde pas à apparaître, et je sais qu'elle n'est pas sans préoccuper leurs professeurs.

***

Une clientèle sur laquelle nous pouvons légitimement compter est la clientèle étrangère. Depuis quelques années déjà, elle était abondante. Un des services rendus au pays par les Universités françaises a été de réapprendre aux étrangers le chemin des écoles de France. Avant la guerre, Paris, Montpellier, Grenoble, Nancy, Lyon, d'autres encore, étaient fières d'attirer à elles si grand nombre de jeunes étrangers. La guerre aura tout bouleversé. Certaines nations qui nous envoyaient leurs étudiants en abondance ne nous les enverront plus Mais, par contre, d'autres qui ne nous en envoyaient que fort peu sont disposées, nous en avons des indices certains, à nous en envoyer davantage : nos alliés d'abord, nos amis, puis certains grands peuples neutres qui, sans avoir ouvertement pris parti dans la lutte, ont cependant pour nous des sympathies qui ne demandent qu'à se rencontrer avec les nôtres.

L'enseignement supérieur des États-Unis, pour parler d'eux spécialement, a longtemps été tributaire des Universités allemandes. A part quelques professeurs de langues romanes et de littérature française qui faisaient un stage à Paris, c'est à Berlin que presque tous les autres allaient cher-la science. Désormais pour eux, la Mecque scientifique ne sera plus à Berlin. Si nous le voulons bien, c'est en France qu'elle sera.

Voici ce qu'écrivait tout récemment un professeur américain :

Pendant ces quarante dernières années, la grande majorité des étudiants se rendant à l'étranger étudiaient en Allemagne, ce qui leur a donné un respect exagéré et partial pour la science allemande, tandis qu'ils ignoraient la valeur au moins équivalente de la science française. Actuellement, ceux d'entre eux qui ont longtemps regretté cet état de choses croient qu'il serait maintenant possible d'utiliser le sentiment antigermanique qui règne dans ce pays, pour encourager les centaines de professeurs des États-Unis à concentrer leurs efforts pour influencer les étudiants dans cette voie.

Quelques mois plus tôt, un autre professeur des États-Unis

s'était exprimé d'une façon plus saisissante encore. Sa lettre vaut la peine d'être citée tout entière :

J'ai vécu plus de deux ans en Allemagne et j'y ai eu beaucoup d'amis, mais toute mon admiration pour les choses de ce pays s'est évanouie bien vite après le terrible 1er août 1914. Avec beaucoup, — et je puis dire la grande majorité, — de mes collègues américains, je me vois obligé de constater que si les Allemands possèdent l'érudition, l'habileté, le savoir-faire, du moins ils n'ont pas la civilisation !

Ils nous donnent le spectacle d'une grande nation européenne retournant à un stade de moralité internationale qui n'est autre en somme, — comme je le disais l'autre jour à mes étudiants, — que celui des temps d'Assurnasirpal et de Sennacherib.

J'ai à peine besoin de dire que l'un des avantages de cette guerre infernale sera de resserrer encore les liens qui unissent la France et l'Amérique. Aujourd'hui, on dit communément aux États-Unis qu'en somme, de toutes les grandes nations de l'Europe, la France est celle qui est la plus brave dans les combats, qui traverse sans faiblir les plus dures épreuves, et qui a accompli le moins grand nombre de ces actes qui appellent des « justifications » ou des « éclaircissements ». De cette guerre la France sortira avec une situation morale plus haute que celle qu'elle a jamais eue en aucun temps. Jusqu'ici trop d'Américains regardaient la France comme le pays des manières élégantes, des modes féminines et de la cuisine raffinée. Un côté entièrement nouveau et de beaucoup plus noble du caractère français se révèle maintenant à nous.

Un autre résultat plus direct encore de la guerre, c'est qu'à l'avenir, véritablement, notre jeunesse américaine ira en beaucoup plus grand nombre que par le passé à Paris pour s'instruire. Il est peu probable que nous soyons très bien accueillis à Berlin après tout ce qui s'est passé et nous ne sommes pas en humeur de nous imposer à « l'hospitalité » allemande.

C'en est fini : l'érudition allemande, la science allemande n'auront plus jamais à nos yeux la même autorité indiscutable qu'elles avaient avant 1914. Car il est impossible qu'une nation, qui est à ce point dominée par une philosophie nationale aussi dépravée, puisse garder sa vie intellectuelle intacte et toujours digne du respectueux accueil que lui faisaient les étudiants du monde entier. Et, au contraire, la noble attitude de la nation française se levant pour faire face à cette grande épreuve lui a valu un respect profond pour sa vie littéraire ou savante, pour sa culture nationale, et a donné plus que jamais aux Américains le désir de s'instruire à l'école de ses exemples.

Voilà des paroles qui sont pour nous d'agréables, d'encourageantes paroles. Oui, si nous savons tirer parti de tout ce que nous valons, de tout ce que nous représentons comme

civilisation ancienne et comme civilisation moderne, de tout ce qu'il y a en nous d'humanité accumulée et conservée, du don de sympathie qu'on nous reconnaît, nous pouvons attirer à nous et retenir ces étudiants lointains prêts à s'écarter de la barbarie atavique de l'Allemagne, brusquement renaissante, pour venir vers l'idéal latin dont le flambeau brille toujours en nos mains, nous assurerons à nos Universités, à nos hautes écoles une clientèle plus nombreuse encore qu'auparavant, et nous propagerons au delà de nos frontières et au delà des mers les amitiés françaises.

Le bénéfice qu'en retirera notre enseignement supérieur n'est rien auprès du bénéfice moral qu'en retirera la France.

Soyons bien convaincus en effet et disons-nous bien que l'enseignement supérieur français a, surtout en ce moment, un double office : maintenir et développer dans la nation ce qui est la raison d'être morale de la nation, le génie qui est le sien, l'idéal qu'elle a reçu, et qu'elle doit nourrir ; puis faire rayonner au dehors, par la force même d'expansion qui est en eux, et sans violenter le génie d'aucun autre peuple, l'esprit d'aucun homme, ce que notre génie et notre idéal ont de communicable.

Ainsi malgré les pertes qu'il aura subies, et qu'avec le temps il réparera, notre enseignement supérieur a devant lui, dès demain, une noble tâche, et il verra de beaux jours.

LOUIS LIARD

LETTRES DE SERBIE

A bord du *Bon-Voyage*, le 5 octobre 1915.

Nous sommes partis de Sed-el-Bahr[1] hier à 2 heures de l'après-midi. Nous nous sommes séparés de *River Clyde*, du château d'Europe et de ce coin de terre où j'ai vécu des heures inoubliables. A 7 heures nous étions à Moudros. Nous partons pour Salonique à 14 heures. Je vous écrirai de cette ville.

Salonique, 6 octobre.

Dès l'aube nous sommes sur le pont du vapeur. Une fraîcheur agréable nous pénètre. Le jour se lève lentement. Derrière nous disparaissent dans un amoncellement de nuages les fabuleux sommets de Pélion et d'Ossa. Un brouillard grisâtre assombrit la côte grecque, mais n'atteint pas la sérénité de l'Olympe. Nous avançons avec précaution à cause des mines dérivantes.

Nous passons entre Kara Bournou à droite et le delta du Vardar à gauche. Des bois de pins sur la terre plus proche du cap contrastent avec l'estuaire désolé du fleuve. Voilà le golfe de Salonique de proportions si majestueuses, encadré d'un cirque de montagnes idéales. C'est une des merveilles de l'Orient, le cadre digne de la cité que nous attendons. Elle se découvre enfin dans une féerie de couleurs et de lignes avec

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1915 : *Avec le Corps expéditionnaire d'Orient.*

une puissance de séduction incomparable qui fait battre nos cœurs. Salonique nous apparaît sous les traits d'une femme qui, lentement, au croissant du port, sort des flots verdâtres. Elle s'étend sur les pentes des collines, laissant voir entre les touffes sombres des cyprès et les flèches ardentes des minarets les splendeurs de son corps sculptural.

L'enchantement finit quand on foule le sol de la ville. D'ailleurs, nous n'y sommes pas admis comme cela ! L'armée grecque mobilisée a tout accaparé. On nous pousse vers la banlieue, à Zeitenlik, où nous planterons nos tentes avant d'aller en Serbie.

Le camp de Zeitenlik est vaste. Il s'étend jusqu'au Vardar. Le terrain est bossué, désertique, sans un arbre. Nos braves soldats travaillent, les cuisines fument, les tentes s'alignent par centaines. Avec le soleil, les contreforts neigeux de l'Olympe se projettent sur le ciel bleu. Plus près de nous Salonique montre sa couronne de remparts antiques, les joyaux de l'Heptapyrgion.

Je fais connaissance avec le séminaire de Zeitenlik dirigé par des Lazaristes. C'est là que j'installerai une de mes ambulances. Nous aurons l'aide si douce de sœurs qui ont tant de naïve pitié et l'âme de nos femmes de France. Elles ont cultivé un jardin de roses que je découvre. J'avais vraiment oublié qu'il y eût encore des roses !

J'ai dormi ma première nuit de Salonique à l'hôtel dans un lit. Je n'avais pas vu de vrai lit depuis huit mois et je ne savais plus ce qu'était une chambre.

13 octobre 1915.

Dans les loisirs plutôt rares de notre installation à Zeitenlik je viens à la ville qui m'attire. Elle est si variée, si chan-

geante qu'on ne la connaît jamais assez. Le long des quais, en bas, c'est le mouvement de la vie moderne, les cafés, les banques, les hôtels les cinémas et les villas, en face de la mer chargée de bateaux et de barcasses. Au milieu, la rue Ignatia, où passa longtemps la grande voie romaine entre Rome et Byzance. Les boutiques et le commerce, les hammams et les magasins y sont groupés.

Plus haut, ce sont les quartiers turcs, les ruelles étroites, les mosquées, les maisons à moucharabiehs, les costumes orientaux, les femmes voilées. Je pénètre par un couloir tortueux dans une cour dallée où s'élève une fontaine. Des femmes viennent y chercher de l'eau.

La mosquée tient tout un côté de la cour, mais c'est de plus loin, en partant, que j'en saisis tout le charme. Ses vieilles pierres sont encadrées d'un rouge particulier qui souligne aussi quelques lignes de faîte. Dans la perspective se profilent à la fois quatre coupoles, une porte de pur style arabe, un minaret blanc et des formes élancées de cyprès. Par les fenêtres qui restent toujours ouvertes sur leurs barreaux de fer, des rais de soleil traversent la mosquée et font briller les stèles d'un cimetière perdu. Des femmes enveloppées dans leurs noirs firadjés regagnent leurs demeures. Les vieillards à cheveux blancs, coiffés du fez rouge, s'abandonnent, sur le dos d'ânes cléments, à leurs pensées profondes. Un teinturier fait bouillir ses marmites presque sur la place publique; il suspend dehors les laines bleues, rouges, vertes, jaunes. C'est d'un bariolage un peu cru. Le soleil qui s'éteint adoucit les lointains violets et la mer bleue.

Une sorte de kiosque encombre le sentier maintenant. Est-ce le tombeau d'un saint? Des lampes brûlent à l'intérieur. Il y a, en effet, un modeste catafalque. Une peau sur le sol invite aux génuflexions et à la prière. Personne n'arrête ses pas.

18 octobre 1915.

L'ordre de départ de Salonique pour le front serbe est donné à 20 heures. On roule la tente mouillée par une pluie diluvienne. Le jardin du séminaire de Zeitenlik, où j'ai dormi

plusieurs nuits, se laisse envahir par l'eau, et les fleurs accablées n'ont plus aucun parfum.

On empile dans les cantines le linge trempé. Quand tout est chargé sur les charrettes et que les dispositions ont été prises, je vais faire mes adieux aux amis de Salonique. J'ai été reçu dans une famille sympathique et distinguée. Pour quelques heures, j'ai retrouvé là le milieu féminin et les attentions dont j'avais été si longtemps privé. Nous avons passé l'après-midi au cinéma.

C'était encore des scènes de meurtre et de guerre, des adieux déchirants et des cœurs brisés... J'ai pris congé vers 6 heures, pensant avoir beaucoup de temps pour attraper mon train ; mais la gare était à sept ou huit kilomètres en dehors de la ville, et personne ne la connaissait. J'ai erré comme une âme en peine. J'ai crevé des chevaux pour arriver juste à 20 heures moins deux minutes. Je me précipite dans le train : « Vous ne partez que demain matin ! » Mes bagages, chevaux et ordonnances, étaient déjà partis en avant. Il pleuvait, une boue gluante enlisait nos pas. Nous essayons de dormir dans les salles de la gare, mais elles sont déjà très exiguës et toujours encombrées. Nous dénichons dans l'obscurité un wagon, des bottes de foin fermenté et moisi, et nous voilà très confortables. Nous mangeons quelques conserves. Bientôt tous les officiers rappliquent. Notre wagon devient un dortoir où les ronflements ne manquent pas.

Gare de Miroftché, sur la ligne de Salonique à Uskub et Nich, le 19 octobre 1915, 14 heures.

Nous sommes partis vers 7 heures et demie par un temps très couvert et sombre, mais sans pluie. D'abord on passe dans les plaines de l'embouchure du Vardar, marécageuses, basses, encombrées de roseaux et de plantes aquatiques. Puis le pays devient montagneux. Le Vardar profond, boueux et assez peu large, vierge de bateaux et de radeaux, serpente lentement entre des collines rudes et dénudées. On est bientôt à la frontière serbe. Des soldats en mauvaises capotes kaki, ou des civils, gardent les voies, le fusil fixé à l'épaule par une méchante ficelle. L'arme est d'ailleurs en bon état et très

propre. J'aperçois une femme serbe. Elle est jeune, pâle, au regard assez expressif. Elle a des vêtements souillés et un paletot de coton ouaté noir.

A une autre gare, plus loin, nous sommes en plein milieu serbe. Il y a là des soldats réguliers, quelques officiers avec leur coiffure si originale qui tient à la fois du bonnet de police et de la tiare. Les habitants ont arboré quelques drapeaux alliés. Il paraît que les premiers arrivés ont bénéficié d'ovations et de bouquets.

La population, assez réservée et ne parlant pas notre langue, semble sympathique. Elle est manifestement pauvre ; les maisons sont pour la plupart en terre battue.

De la gare de Miroftché, on a une magnifique vue à l'est sur les montagnes de Stroumitza. Le Vardar coule à leur pied. Nous passerons bientôt le pont et nous nous trouverons en plein champ d'action. Nous allons soutenir les forces qui ont subi les premiers chocs des Bulgares. Nous formons la division d'avant-garde. Il y en aura d'autres et sans doute beaucoup d'autres. La place ne manque pas comme à Gallipoli. Espérons que nous saurons prendre sur ce théâtre nouveau un avantage important. Depuis plus de deux heures nous attendons ici sans comprendre pourquoi.

19 octobre.

Enfin nous sommes à Stroumitza-Station. Il pleut férocement. Personne pour nous recevoir. Cependant ma tente a été dressée dans un verger sous les arbres et dans un cloaque. Des cochons se devinent dans le voisinage, au bruit et à l'odeur !

Toute la nuit, bruit infernal des trains qui emportent des troupes serbes vers le nord.

20 octobre.

Je dois sous la pluie explorer le village qui est dans une cuvette entre les montagnes. Le Vardar et la voie ferrée passent par le défilé. Des deux côtés, des crêtes dominent : on ne les voit pas tant il pleut. La Serbie se révèle par ce village gluant de boue et de saleté. C'est nouveau et prodigieux.

Nulle part dans le monde il n'y a dans la crasse et la fange d'abominations pareilles. Les maisons sont abandonnées. Sur les matelas de coton éventrés, les Français et les Serbes. trempés, exténués, reposent côte à côte. Il y a partout des chiffons, des vêtements mouillés, des literies en morceaux. Quelques malades oubliés dans un coin tremblent de fièvre. Est-ce déjà le typhus? Dans les cours, on abat du bétail, ou saigne des porcs. Quels abris! Quelles habitations! Cependant il pleut. Dehors la boue, les mares infectes. J'ai trouvé un local pour servir d'annexe à l'ambulance. On inondera de crésyl, d'acide phénique et de sublimé; on blanchira à la chaux. Les brancardiers occuperont l'ancienne auberge du pays.

Maintenant, je fais dresser ma tente sur un terre-plein de deux mètres de haut, le long de la voie ferrée, à l'alignement de l'ambulance nº 4.

C'est bien le point le plus exposé si on attaque le pont, mais il y a de l'air et une vue incomparable.

Je dors sous ma tente. Il pleut toute la nuit comme tout le jour.

Stroumitza-Station, 21 octobre 1915.

Je suis ici depuis le 19 au soir. Ce n'est pas la ville bulgare de Stroumitza, mais le point de la voie ferrée Salonique-Uskub-Nish qui correspond à Stroumitza, distante de trente kilomètres environ au N.-E. N'empêche, il y a un pont ici et les Bulgares seraient contents de le faire sauter. Je vis maintenant sous la tente, non loin du fameux pont. Je suis déjà habitué au bruit des trains, mais pas à la pluie et à la boue. Je regrette l'atmosphère sereine et le décor admirable des Dardanelles. Il y a ici moins de poésie et moins de couleur. Les nymphes et les faunes se détourneront toujours des sombres défilés de la Macédoine et des vallées trop souvent ravagées.

Cependant, au moindre rayon de soleil, le pays se transforme, le mirage de l'Orient opère des merveilles. En dépit des réalités présentes et de souvenirs sanglants, on se prend à aimer les lignes bleues des monts lointains, les teintes nuan-

cées des contreforts plus proches et les taches vives des villages qui s'étayent des cimes jusqu'à la plaine.

Pendant que j'étais à déjeuner à Cestovo avec le colonel et le médecin chef du ... régiment, l'attaque de Valandovo s'est déclenchée. Comme c'était exactement sur les contreforts montagneux de l'autre côté de la vallée, nous avons suivi l'action sans perdre aucun détail. J'ai continué plus tard à cheval jusqu'à Guevgueli. Pour retourner à Stroumitza il m'a fallu éviter la grande route qui était balayée par la mousqueterie bulgare. Cela m'a permis de voir des convois lamentables de réfugiés qui fuyaient.

22 octobre.

Je dors sous ma tente. Il pleut sans arrêt toute la nuit. Dès le réveil, la fusillade. Des balles tombent autour de nous. Voilà revenus les sifflements bien connus. J'avais commandé mon cheval pour aller explorer des sources de Hudovo mais c'est là précisément que les Bulgares font le coup de feu. Il faut renoncer à la promenade. Je parcours le camp à cheval. Les soldats sous la pluie partent et garnissent les crêtes. En haut les fusils et les mitrailleuses tirent. Je m'arrête devant le cimetière serbe. Il y a plus de cent tombes, pareilles, alignées. A ce moment la signification est plus impressionnante. Ce sont des militaires et blessés serbes qui ont été massacrés par les Bulgares au guet-apens du 19 mars de cette année.

Mes ambulances ne semblent pas à l'abri des balles. Je vais étudier un emplacement de l'autre côté du Vardar pour l'une d'elles. Le pont très haut a 176 mètres de long. Il faut passer sur de nombreuses planches branlantes. Il n'y a pas de parapet. Le fleuve coule au-dessous en faisant des tourbillons effroyables : vous imaginez mon vertige. Un camarade me donne le bras. Les balles sifflent. Je reviens à une heure, ma mission terminée. L'état-major n'est pas d'avis de déplacer l'ambulance.

A peine avions-nous franchi le pont que des shrapnells éclatent au-dessus. Les coups se précipitent; nos batteries de 75 répondent; l'écho formidable fait vraiment sensation. Au reste la lutte devient sérieuse. Nous sommes attaqués par

des forces importantes qui menacent de nous déborder. Les blessés arrivent de partout. Un commandant et plusieurs officiers ont été tués à Hudovo. La situation est grave. Des obus éclatent en série à la gare et sur la voie ferrée. C'est alors que le colonel Na... commandant le 2e R. M. A. rassemble sa musique et fait jouer *la Marseillaise.*

Stroumitza-Station, 23 octobre.

Nous sommes restés sur le qui-vive toute la nuit. Nous pensions bien que les Bulgares nous attaqueraient en force après leur succès de Hudovo et leur bombardement de la gare. Mais comme il arrive quelquefois à la guerre, nous avions l'avantage sans nous en douter. Une batterie de 75 établie sur la rive droite au-dessus de Davidovo avait fait de tels ravages dans les rangs ennemis que la retraite s'en était suivie. On ne vit clair dans notre situation que le matin. Nous passâmes une nuit angoissante. Les blessés défilèrent d'ailleurs en grand nombre. J'avais déjà envoyé dans un terrain non battu des équipes spéciales de brancardiers. Ils ramenèrent des blessés qu'on n'avait pas pu relever en plein jour.

Je me promenais à la gare de grand matin quand je rencontre l'état-major de la division. Je reçois la mission d'aller installer une ambulance à Guevgueli. Un train va partir. Je saute dedans.

Guevgueli est une ville serbe assez importante de la frontière gréco-serbe, mais elle a beaucoup souffert des dernières guerres et des épidémies de typhus exanthématique. On me dit qu'il ne reste pas beaucoup de bâtiments disponibles (il a fallu loger les réfugiés et les soldats serbes) et que tous ont été largement contaminés. Pourvu que les désinfections aient été bien faites ! En tous cas, j'étais décidé à me montrer difficile pour nos soldats. Mieux vaudrait coucher en plein champ que de tomber au milieu d'un foyer typhique mal éteint. Je ne suis nullement ravi de mes premières impressions de Guevgueli. La voirie n'existe pas, la propreté des maisons est lamentable.

Je visite d'abord l'hôpital militaire serbe. C'est une ancienne usine très grande, mais où il n'y a pas d'isolement possible. Il

y a des soldats serbes partout, qui sont peut-être atteints d'affections contagieuses.

Je passe ensuite à un hôpital annexe situé près de la gare. Il nous a été réservé spécialement. « Vous n'avez pas eu de typhiques là-dedans? — Si, comme ailleurs. » Je vois des lits garnis en nombre respectable. « — Ils ont été désinfectés? — Oh oui ! tous ont été passés à l'étuve. » Je retourne le premier venu. Il y avait dans les draps un pou, une punaise, un papillon de nuit et une araignée. Je n'insiste pas. Cependant j'ouvre machinalement une porte avant de m'éloigner. Deux cadavres sont alignés sur le sol nu. « Qu'est-ce cela? — Rien. Nous mettons là les morts de la ville. »

Jugez des autres locaux qui me furent offerts. Quelles garanties peut-on attendre à Guevgueli? Enfin, de guerre lasse, presque à bout, j'avise à l'intérieur de la ville une construction neuve. « C'est l'école du gouvernement, me dit-on. Il n'y aura pas moyen de l'avoir. » Je la veux cependant. C'est le seul endroit où il ne soit pas mort de typhique. Tout est neuf, propre, coquet. Il y a une salle de théâtre magnifique où les malades seront fort bien.

Le soir même, l'ambulance 3 s'installe dans l'école du gouvernement.

Stroumitza-Station, 26 octobre 1915.

Comme il pleut par trop, je n'irai pas ce matin aux avant-postes. Vous êtes redevable à la pluie que j'ai une minute pour vous écrire. Autrement, je suis toujours dehors ou dans les rapports, lettres, états, papiers, que comportent mes hautes fonctions. Nous sommes division isolée. C'est pourquoi j'ai le titre de directeur ; j'ordonnance les dépenses ! Avant-hier j'ai demandé 50 000 francs au trésorier-payeur. Quant à l'hygiène des troupes, c'est prodigieux ce qu'il y aura à créer. Mais je suis bien secondé et je sais ce que je veux. Il a fallu aussi hospitaliser, soigner deux cents blessés, plus des malades, etc.

Stroumitza-Station, 31 octobre 1915.

La musique du 2e R. M. A. joue des airs délicieux que vous aimez. C'est dimanche. Cette musique a été achetée à Salo-

nique en quelques minutes, aux pères de Zeitenlick. Il ne pleut même pas.

Je vous vois déjà à Salonique !... Croyez-vous que ce soit prudent et sage, de venir jusqu'ici *où je ne pourrai peut-être pas vous voir une fois*, en dépit de la proximité. Ne pourriez-vous pas attendre que les événements aient pris une tournure moins incertaine. Je ne sais si vous vous rendez compte de notre situation exacte... Rien n'est moins clair. Et Salonique ! Ne sera-ce pas là que se livrera une des batailles décisives, même si les Grecs ne marchent jamais? Allons, je crois qu'il n'y a rien à faire.

J'ai connu à Salonique une famille très sympathique. Ce sont des gens très bien et fort accueillants. Les aimerez-vous pour vivre avec eux? Ils se mettraient en quatre pour vous être agréables, mais... Vous savez qu'il n'y aura pas d'hôtel. Les Anglais et les Français voudraient les louer à des prix exorbitants pour des hôpitaux, des bureaux, etc. La ville est encombrée de militaires qui ont toutes les audaces.

2 novembre 1915.

Hier je vous ai adressé quatre films qui ont été pris dans de bonnes conditions et par une lumière idéale. Ce fut le premier jour très beau. Pas un nuage. Le ciel infiniment bleu. Les montagnes se montraient tout entières. C'était comme un printemps venu de très loin. Vers l'après-midi le canon a tonné, au nord, à Krivolak. Demain, nous occuperons certains points de la route de Kosturino, mais *motus*! Vous en apprendrez sans doute plus long par les journaux de Londres...

Nous allons avoir des autos au service de santé. Aujourd'hui sont arrivées des autos-mitrailleuses.

Je finis ma lettre pendant que joue la musique du 2e R. M. A. régiment. On n'entend plus le canon.

Stroumitza-Station, 3 novembre 1915.

Le réveil est souligné de salves de 75. Une matinée limpide et claire puis un soleil radieux : c'est un temps propice pour

la grande attaque des passes de Kosturino. La préparation d'artillerie est importante. Les bruits sourds d'un bombardement lointain s'entendent sans interruption.

Je me rends à cheval à Valandovo où seront transportés les blessés de la journée. On arrive au village par des routes bordées de hêtres centenaires. Les maisons émergent des bosquets de grenadiers ; d'autres escaladent la montagne. Tous deux, le clocher de l'église et le minaret de la mosquée s'élancent vers le ciel bleu. Le mouvement de la bataille secoue Valandovo d'une fièvre inaccoutumée. Toutes les places, les rues, les cours des maisons regorgent de militaires, de caissons, de voitures, de chevaux. Des obus sifflent et vont éclater plus loin.

L'ambulance est installée dans la grande mosquée. Je pénètre dans une cour immense où les blessés attendent leur tour d'être transportés à la gare de Stroumitza. Faute d'autos sanitaires, on les mettra sur les charrettes à bœufs du pays. Ce sont des véhicules fort étroits et frustes qui ressemblent à ceux des Rois Fainéants. Les bœufs sont ridiculement petits; ils ont un poil laineux.

Je suis rentré à Stroumitza à la nuit. On nous avait amené trois blessés graves qui provenaient d'une auto-mitrailleuse. Le général avait envoyé en reconnaissance deux autos-mitrailleuses à quelques kilomètres sur la route de Kosturino assez défoncée.

Un moment elles ont dû ralentir. Des Bulgares sont sortis des deux côtés comme des diables et ont voulu s'emparer des autos. Elles ont dû reculer à toute vitesse. Une d'elles est tombée dans le fossé. Lutte terrible. Finalement, une seule a continué, l'autre est aux mains des Bulgares avec un lieutenant et plusieurs hommes. On prétend que la plupart ont été tués en essayant de se dégager.

Toute la nuit nous allons évacuer nos blessés. Il y aura au moins un train sur Guevgueli.

Il paraît que Uskub a été repris par les Serbes et que les Bulgares ont éprouvé de grosses pertes. Mais au nord le principal arsenal de Serbie, Kragoujévatz, serait aux mains des Allemands.

Stroumitza-Station, 5 novembre 1915, 17 heures.

Je reviens des premières lignes, où l'on se bat, et de l'ambulance de Valandovo. La guerre actuelle diffère totalement de celle de Gallipoli, où, faute de place, nous étions entassés les uns sur les autres sans pouvoir bouger. Ici, nous avons un front étendu, des montagnes devant nous qu'il faut franchir, des tas de défilés à garder, des crêtes qu'il importe d'occuper. Aussi le mouvement est partout. Ce n'est pas commode de relever les blessés, de les évacuer. Des malheureux ont attendu près de vingt-quatre heures avant de recevoir les soins de l'ambulance. Cependant tout le monde trouve que nous avons fait des prodiges. De Valandovo à Stroumitza, il y a quatorze kilomètres de route carrossable. Mais nous n'avons pas encore de service d'autos sanitaires.

Ce pays, qui semblait repoussant, a maintenant une grâce spéciale. Au début c'était le vent et le froid. La pluie ne cessait ni jour, ni nuit. On ne voyait pas les crêtes les plus voisines, on devinait avec peine qu'on était dans un pays de montagnes. Pour tout abri, un village ravagé au fond d'un défilé perdu d'immondices. La boue dans les rues atteignait des profondeurs incroyables. Avec cela une occupation précaire, des coups de fusil toute la journée et parfois des bombardements. Par des pluies battantes nos hommes, stoïquement, gardaient les tranchées. Ils ne pouvaient dormir. Ils ne pouvaient pas manger à leur faim, faute d'un ravitaillement encore à régler. Et les blessés, et les malades envahissaient tout...

Le soleil est venu. Tout a changé. Qui aurait cru que ce rude pays avait pour nous une réserve de sourires. Est-ce le même ! Les plans lointains sont d'une pureté parfaite. Les jeux de la lumière nous rappellent la Grèce.

Les échos retentissent sans discontinuer du bruit des canons vers Krivolac.

11 novembre 1915.

C'est jour d'attaque. On a commencé au petit jour. Le brouillard qui cachait nos mouvements s'est levé tout d'un

coup et les adversaires se sont trouvés face à face. « Il fallait les voir décamper », me disait un petit blondin de la classe 15. Il était blessé, mais il était « très content quand même, parce que tout avait bien marché ». La cote 350 sur la route de Kosturino est à nous... Le capitaine M..., engagé volontaire à soixante ans, vient d'être tué. Mes cinq autos rendent les plus grands services. Le service de santé reçoit beaucoup de compliments, et je me sens bien appuyé et écouté.

Le chef supérieur du service de santé a passé la journée avec moi avant-hier. Il a paru enchanté de ce que nous avons fait.

Je suis sorti ce soir une heure avec *Golden*. Les routes sont souvent transformées en rivières et c'est à souhait, car il reste un lit de sable très doux aux pieds des chevaux. Quand *Golden* arrive là-dessus, je ne puis pas le tenir. Il trépigne, se ramasse, puis quand je cède de la main, il s'allonge, se détend comme un arc et s'enivre du galop. Je me livre à sa fantaisie. Nous sommes grisés tous les deux.

Sur le soir, un orage est venu du nord. Des frissons ondoyaient sur les montagnes à fleur de peau. Les grandes ombres des nuages passaient vite sur elles. Sur un fond noirâtre les croupes devenaient violettes, puis pourpres et bleutées. Les plans se superposaient suivant une gamme de teintes prodigieuses. Enfin, une trombe de pluie franchit le défilé du Vardar. Tout un côté de la montagne disparut derrière un voile blanc tandis que l'autre étalait sa nudité souriante.

Stroumitza-Station, 12 novembre.

Le beau temps me décide à pousser en automobile jusqu'au lac de Doïran. Si nous étions coupés du Vardar et de la voie ferrée qui longe le fleuve, nous devrions nous rabattre sur Doïran où passe le chemin de fer Serrès-Salonique. Il faut prévoir une évacuation de blessés de ce côté.

Nous quittons Stroumitza avant midi. Nous nous arrêtons un moment à mon ambulance de Valandovo et nous prenons ensuite la route de Rabrovo. Avant d'arriver à ce village, nous côtoyons des lignes de tranchées qui ont été occupées succes-

sivement par les Serbes et les Français. Ce sera plus tard aux Anglais de s'y installer. Pour le moment les troupes anglaises effectuent leur concentration entre Guevgueli et le lac de Doïran. Elles ne semblent pas avoir pris leur position de combat. Nous aurions cependant besoin d'être remplacés. Notre front est trop étendu. Nous cèderions la route de Kosturino, y compris la cote 850 et les villages de Tatarli, Kayali, Dorol-Oba. Qu'attendent les Anglais? Un de nos officiers qui leur posait la question n'a pas été peu surpris de comprendre que toute conversation avec les Bulgares n'était pas arrêtée.

Nous franchirons, après Rabrovo, le gué de la Bojima, s'il est encore praticable. L'opération est risquée ; elle réussit. Nous voilà lancés sur la route en corniche de Guevgueli. Elle était dominée au début par les batteries bulgares des passes de Kosturino. Elle garde son caratère farouche et pittoresque, mais elle n'est plus dangereuse à fréquenter. On s'élève par une pente rapide jusqu'à un col que flanquent des assises de pierres du plus beau rouge. Derrière nous les lacets de la route serpentent jusqu'à la vallée et les derniers plans sont faits des monts neigeux de la frontière bulgare. L'aspect du pays change sur l'autre versant. C'est un plateau verdoyant aux longues ondulations, où les bois touffus ne manquent point. On se croirait transporté en Limousin. Nous commençons à croiser sur la route des soldats anglais et des convois de ravitaillement. Les camps anglais vont former une ligne presque ininterrompue jusqu'à Doïran. On retrouve le souci de crânerie qui caractérise le Tommy. Il est impossible de rien trouver à redire dans la tenue des bivouacs, dans les uniformes et les équipements des hommes. Quant aux chevaux, ils semblent prêts pour une parade de cirque.

Voici le lac de Doïran, une merveille, par ce jour lumineux. La nappe immense s'étend devant moi sans une ride. C'est un bleu subtil indéfinissable. Les montagnes à peine estompées font un cadre vaporeux de poussière d'or et de roses que les eaux reflètent.

Nous contournons le lac qui apparaît tantôt à travers les arbres tantôt à travers les roseaux desséchés. La ville de Doïran est remplie d'enfants qui se pressent autour de notre voiture. Tandis que nous achetons du poisson, dont le marché

regorge, nous sommes complètement entourés. Ces pauvre petits sont pour la plupart des réfugiés qui ont déjà beaucoup souffert.

La ville de Doïran est bâtie à la fois sur les bords du lac et sur les flancs de la montagne. C'est un ensemble pittoresque et charmant que la guerre n'épargnera sans doute pas. Nous sommes en effet à la frontière. La partie orientale du lac et la gare de Doïran appartiennent aux Grecs, tandis que la ville est aux Serbes. A la gare il y a beaucoup de mouvement. Les Anglais y sont plus nombreux, car c'est leur centre principal de ravitaillement. Mais il y a aussi des Grecs, des Serbes et des Français.

Nous reprenons assez tard le chemin de Stroumitza. Un vent violent s'est levé. Le lac a perdu sa belle sérénité ; il a l'air d'une mer en courroux et déferle sur le rivage. Ses bleus limpides se brouillent. Les nuages qui s'amoncellent tachent la surface d'ombres mauvaises. Il est temps de rentrer.

Stroumitza-Station, 13 novembre 1915.

Vous sembliez croire que j'avais besoin de repos. Quelle perspicacité ! Eh bien oui, j'ai même eu la jaunisse. Ne vous étonnez pas. Tout le monde y passe. Quand on n'a pas jauni aux Dardanelles, cela vient un beau matin en Serbie. C'est une machine médicale fort intéressante. Les docteurs discutent. J'ai des observations très complètes. Quel dommage de ne pas avoir mon microscope !

Il faisait si beau aujourd'hui que j'ai avancé de deux heures ma tournée d'inspection. Je déjeunerai dehors : Birama porte dans les fontes de sa selle tout un repas. Je ne tenais plus dedans. L'air est si léger, si pétillant que c'est une joie de le respirer. La nature est parée de couleurs si fraîches que les yeux s'ouvrent avec volupté.

J'ai d'abord traversé le village de Kaluchova. Les maisons violettes, blanches, bleues, émergent comme de grandes fleurs de la verdure des bosquets et garnissent amoureusement les pentes de la montagne. La mosquée avec son fin minaret s'étend à l'écart le long du torrent desséché. Elle

est d'un blanc immaculé. Pour elle sans doute un platane millénaire s'est couvert de feuilles d'or qui embrasent toute la vallée.

J'ai suivi ensuite les autres villages où sont nos troupes et j'ai escaladé les crêtes conquises. Nous déjeunons au bord d'un ruisseau. Au dessert nos batteries de Kalkova font passer au-dessus de nos têtes une série d'obus de 75. Les éclatements se produisent au-dessus d'Ahranli Terzeli.

Je poursuis la promenade jusqu'à Vézeli. Nous descendons presque à pic dans une rivière d'où jaillissent des platanes dorés. Le village est abandonné. Des cuisiniers appartenant à un régiment de zouaves sont venus. Ils ont leurs fourneaux jusque dans la mosquée, mais Allah punit les profanateurs en soufflant dans leurs yeux une fumée qui les aveugle. Les gamelles portées par des hommes à cause de la difficulté des sentiers arrivent deux heures après aux crêtes où sont les premières lignes.

Au retour, à l'heure des quiétudes du soir, on entendait une rumeur de tonnerre. Cela ne cessait pas un instant. Krivolak était encore sous une pluie d'obus. Rien n'était plus lugubre.

La plaine immense du Vardar s'étalait sous mes yeux. De tous côtés la ceinture des monts l'entourait d'une ligne d'un bleu sombre et profond comme la mer. *Golden* goûtait la douceur du sable sous ses pas et me reportait au galop à Stroumitza. Après avoir bu à même la source d'Hudovo, j'étais rendu à 5 heures frais et dispos.

Stroumitza-Station, 18 novembre 1915.

J'ai lu hier soir les journaux de France, qui ne semblent pas envisager notre situation sous un jour optimiste. Notre sort est lié à celui de l'armée serbe. Or nous savons qu'elle est coupée des Alliés et de Salonique et qu'elle est refoulée vers l'ouest dans les montagnes sans ressources, sans munitions. Il faudrait un miracle pour la sauver. Sans doute l'héroïsme serbe est prodigieux, mais il y a des limites. Alors que deviendrons-nous? Nos opérations particulières marchent

fort bien. Nous avons dégagé le Vardar de Krivolak à Doïran, rejeté les divisions bulgares au delà des frontières. Nous tenons les points stratégiques de la route de Kosturino et nous irions tout de suite à Stroumitza si les Anglais avaient assez de réserves à nous fournir. La 156e division tient ferme de Gradec à Tatarli. Tout le long, sur une étendue d'une vingtaine de kilomètres, imaginez des séries de montagnes dont quelques-unes ont plus de huit cents mètres. Du fond du Vardar où nous étions bombardés, nous avons bondi jusqu'à ces sommets. Les Bulgares accusent des pertes considérables. Sur des pitons on enterre leurs cadavres par centaines. Nous avons ramassé de pleines charrettes de leurs armes. Il est probable que nous laisserons la place aux Anglais quand la situation sera réglée. Mais nous sommes impuissants à décider de la Serbie et de Constantinople. Nous ne sommes que trois à quatre divisions contre les Bulgares, les Austro-Boches et les Turcs. Uskub et Velès sont aux mains des Bulgares; la vieille Serbie, la Serbie du Nord, n'existe plus. Nous ne sommes en retard que de deux mois... D'ailleurs nous ne savons rien en dehors des grands journaux. Ceux de Grèce ne disent pas un mot de vrai.

Aujourd'hui, j'ai fait une grande promenade avec une de nos autos. Au terminus, j'ai pris *Golden*, j'ai encore exploré des régions nouvelles. J'ai traversé à cheval un bois de hêtres qui valait les plus beaux pays de France.

19 novembre 1915.

J'ai mis aujourd'hui pour la première fois le fameux casque protège-shrapnells dont vous avez certainement vu la silhouette dans les journaux et revues. Cela pèse plus de 900 grammes. Je l'ai gardé toute la journée pour aller inspecter les postes de secours de Rabrovo et de Tatarli.

Nous avons maintenant pour le service de santé dix autos, ce qui nous rend les plus grands services. Tout le monde est content ; on loue beaucoup notre initiative et notre entrain. La lecture des journaux de Paris ou de Londres est peu rassurante. Nous, pour notre mission spéciale, d'ailleurs restreinte, nous allons très bien. Nos troupes sont pleines de bravoure et résistent à tout.

Stroumitza-Station, 20 novembre 1915.

Quand nous ne lisons pas les journaux, notre magnifique optimisme prévaut. Nos soldats sont si beaux, si résistants, si braves ! Mais il y a d'autres fronts. La mêlée décisive a lieu beaucoup plus haut, dans le nord. Peut-être quand nous serons assez nombreux, irons-nous voir.

Hier, j'ai fait une grande promenade d'exploration à cheval dans les montagnes de la rive droite du Vardar. Nous avons d'abord traversé le village de Mirovitza, puis nous avons gagné un col assez haut d'où nous avons découvert un panorama nouveau. Une série de murailles d'un vert sombre se succèdent les unes derrière les autres, dans le plus bel enchevêtrement de lignes et de courbes qu'on puisse rêver. Cela se termine dans le ciel par des sommets d'un blanc immaculé. Le détail est charmant. Des torrents bondissent en cascade dans les gorges abruptes, où les platanes d'automne mettent des touches éclatantes d'or. Le milieu est sauvage, désert. On prend les jumelles pour fouiller quelques buissons de temps en temps. Les comitadjis étaient là ces nuits dernières. N'avons-nous pas des armes? Birama, taillé en hercule, vaut bien deux Bulgares. Nous sommes arrivés à un pont diabolique, d'une ogive hardie et d'une construction ruinée, qui permet aux indigènes de franchir la Petroska à une vingtaine de mètres au-dessus des flots bruyants. Vertige et halte forcée. Il aurait été périlleux de risquer les chevaux.

Au retour, dans un chemin creux, nous rencontrons trois jeunes femmes serbes. Elles reviennent de la forêt couper du bois. Elles ont bien travaillé. Leurs ânons portent des charges énormes. Comme toutes les campagnardes, elles vont nu-pieds et la tête découverte. Elles ont le tablier, bariolé de rouge. L'une d'elles, qui a des bracelets de bazar aux poignets, semble fière d'un tablier plus riche. Celle-là rougit quand nous la croisons. Les ânes qui vont devant et semblent pressés de rentrer s'effraient de nos grands chevaux. En voilà un qui s'emballe. La charge tourne et le renverse. Il est là comme sur un bûcher, les pattes en l'air, ridicule. Je crie au secours... Birama se précipite. Il relève la pauvre victime. Les femmes,

qui sont restées à distance, ouvrent de grands yeux. Birama se met en demeure de recharger l'ânon, mais il faut être deux. Les femmes s'approchent. Le beau tablier rougit plus fort. Enfin une se décide et refait l'échafaudage des fagots. Elle n'est pas si grande que Birama ; elle est plus habile. On échange des sourires sur le dos de l'âne. Elle rit maintenant. C'est elle qui sangle les branches et l'animal d'un coup de genou et d'une cambrure énergique des reins. La gaillarde a une jolie ligne... Quand nous sommes loin des trois jeunes femmes serbes, leurs éclats de rire nous arrivent, les premiers dans ce pays morne.

Stroumitza-Station, 22 novembre 1915.

J'ai causé ce soir avec un Serbe qui arrive de Novibazar et a dû traverser toute l'Albanie. Il dit que l'armée serbe, refoulée vers l'ouest semble intacte. Elle reprendra l'offensive quand le moment sera venu. L'Albanie est calme. Il prétend même qu'elle ne bougera pas. Essad Pacha est très bien avec les Serbes et leur restera fidèle. Sans doute il y a eu quelques velléités de révoltes, mais très vite et facilement réprimées. Les Albanais sont capables de tenir parole. Ce sont des montagnards farouches, agiles comme des chèvres, taillés comme des lévriers. Leurs traits sont réguliers et fort énergiques. Dans ce pays, il y a des sentiers, point de routes, et quels sentiers! On travaillerait beaucoup à les améliorer. Mais allez-y faire passer une armée! Je vais avoir un interprète serbe pour m'accompagner dans les villages et pour traduire les plaintes des blessés. J'ai l'intention d'apprendre aussi quelques mots de serbe, mais vous connaissez ma paresse à user d'une langue étrangère...

Je ne sais pas si vous vous représentez exactement le cadre intime de ma vie. Stroumitza est une gare et un très modeste hameau ruiné. J'habite le petit pavillon de la garde-barrière. Vous voyez cela d'ici! Il y a dans ce pseudo-palais une partie de l'ambulance 4 et la *Direction du Service de santé.* On accède par un escalier extérieur de pierre. La direction est au premier. On entre dans le bureau où travaillent l'officier d'administration adjoint et mes secrétaires. Du bureau on passe directement dans

ma chambre. Deux fenêtres : l'une donne sur la cour, l'autre sur la montagne. Depuis hier, j'ai collé aux vitres des gravures qui s'accommodent plus aisément du soir. Au mur une carte d'Europe, une carte des Balkans, deux petites étagères faites très ingénieusement de boîtes superposées que nous avons trouvées ici à foison et qui étaient destinées à contenir des *Turkische Tafeltraube.* Ma capote, mes effets de caoutchouc pendent également à des clous. Dans un coin mon lit de camp renforcé d'un matelas et muni d'une paire de draps. Au-dessus de ma tête, pendu à des clous, revolver, jumelles, sabre, sacoche. Mes deux cantines s'alignent le long du mur, la tente fait un gros tas dans un coin. Ma selle et celle de Birama se prélassent sur un chevalet. Je garde pour la fin... le poêle. Il est minuscule, mince comme une pelure d'oignon, et rougit très vite comme une jeune fille. Quand Korka allume le poêle, c'est une joie sans pareille pour lui. J'avoue que cela ne me déplaît pas. Il faut le voir chauffer ses mains et les passer sur ses joues, sur ses yeux, vite, vite, quand elles sont encore chaudes.

23 novembre 1915.

J'ai refait aujourd'hui ma randonnée à cheval d'hier en y ajoutant quelques kilomètres — et la compagnie d'un jeune médecin. Nous nous étions tellement engagés dans les montagnes que le retour semblait très difficile si nous changions de sentier. Nous avons dû suivre le lit encaissé d'un torrent. Que d'aventures, que de bains émotionnants avant d'arriver au bout. Dans une région perdue, à l'écart de toute exploration et de toute indiscrétion humaine, apparaît un village. Une tour non achevée prend de loin des airs de donjon XIIIe siècle. Fond de platanes d'automne. Escarpements verdoyants et tourmentés. Rien ne bouge dans les premières maisons. Aucune fumée n'indique la vie. C'est un silence

absolu. Nous vérifions nos armes. Nous avançons avec précaution. Enfin voici quelques poules noires. Birama insiste pour s'en emparer puisque tout le monde est parti. Nous mettons pied à terre devant l'église. Alors une femme d'une soixantaine d'années, au regard clair et loyal, se présente. Elle nous dit bonjour en élevant la main à hauteur du front. Nous lui donnons une pièce blanche. Elle appelle une amie, plus âgée. Elles nous font les honneurs de l'église. Dans ce village abandonné elles restent toutes les deux. Ce sont les gardiennes des foyers éteints. Quel courage il faut à ces pauvres êtres pour rester seuls perdus dans la montagne à la merci d'un comitadji qui passe et qui égorge. Birama a eu sa poule, payée royalement. Nous sommes vite devenus de grands amis, avec les deux vieilles de Greista. Quand nous sommes partis, elles ont voulu nous accompagner jusqu'au premier sentier difficile. Elles nous ont dit adieu près d'une fontaine blanche qu'incendiait le soleil dans un bosquet de platanes dorés.

Pour vous, j'ai prié dans l'église une icone sainte, qui pourrait bien être l'ange Gabriel.

Stroumitza-Station, 25 novembre 1915.

Je n'ai pas de lettres de vous, sans doute parce que les nouvelles adresses sont sujettes à erreur. Cependant aujourd'hui un paquet de journaux, *la Vie Parisienne* et le *Times*. Comment ont-ils pu se trouver si longtemps ensemble sans se quereller?

Il commence à y avoir un certain malaise ici. Qu'allons-nous devenir? L'armée serbe est coupée en trois tronçons. Monastir est tombé entre les mains des Bulgares. Il paraît que la Grèce veut nous désarmer si nous repassons par chez elle. Pendant un temps des renforts énormes passaient sans arrêt, nuit et jour. Maintenant le mouvement est arrêté. Il nous reste cinq locomotives pour le service de Krivolak à Salonique! Si nous pouvons échapper, nous irons en Égypte défendre le canal de Suez. Les événements se sont précipités depuis la jonction des armées austro-germano-bulgares. Nous sommes arrivés deux mois trop tard.

Le temps est devenu très rigoureux. Il souffle une bise qui coupe la figure. Il gèle la nuit. Heureusement, je ne suis plus sous la tente, mon petit poêle rougit de plus en plus et ma chambre devient confortable. J'ai une bonne lampe qui éclaire bien. Quand je me réveille, Korka se présente avec un tas énorme de bois dans ses bras. Il est gelé. Il allume le poêle pour lui. Il ne me regarde pas. Il ne s'occupe de moi que lorsqu'il est dégelé. Alors il ouvre les persiennes, m'apporte mon déjeuner... Ce matin, le général B... est entré dans ma chambre, je n'avais que la moitié de la figure rasée, il était cependant 6 heures 45. Le général se lève toujours à 5 heures!

Hier, je suis revenu dans un village de réfugiés où je commence à inspirer moins de frayeur. Accompagné d'un jeune interprète, j'ai visité les maisons l'une après l'autre. On ramassait le maïs. Des enfants, des femmes, des chiens étaient couchés au soleil devant la porte dans les tas de débris de maïs. Il y eut d'abord un grand désarroi; les femmes se sauvaient dans les maisons, les enfants pleuraient, les chiens aboyaient.

La maison-type du village de Balincé est en terre battue, elle est assez vaste et ne comporte ni grenier ni cave. C'est un hangar recouvert d'un toit de briques sans plafond intermédiaire, et divisé en deux pièces. Dans la plus grande les bourriquots, les bœufs, les chiens et les moutons sont admis. La petite pièce est munie d'une cheminée où brûle un bon feu de bois. Le long des murs sont entassés des malles, des couvertures colorées, des couvre-pieds matelassés de coton. Il n'y a pas de lit, pas de chaises, pas d'armoire. On file de la laine, on cause. On moud entre deux pierres rondes du maïs. La farine sert à fabriquer une sorte de pain énorme, cuit à l'étouffée, feu dessus, feu dessous. La plupart des femmes qui sont là ont leur mari à la guerre. Il en est de vaillantes qui travaillent comme des bêtes et arrivent à nourrir leurs enfants. D'autres ont perdu toute espérance et se lamentent. Le mari n'a plus donné signe de vie, les enfants ont faim, ils ont froid. Des plaies couvrent leur pauvre petit corps. Quand je les interroge, ces femmes pleurent, elles disent leurs misères. Je ne comprends pas, je ne saisis pas les mots; je me sens néanmoins remué jusqu'au plus profond de mon être. C'est

la plainte de la femme qui souffre de la guerre. Partout c'est la même désolation; les sanglots couvrent les paroles et voilà la langue universelle de toutes les femmes maintenant.

Aujourd'hui 25, je suis allé à cheval dans deux nouveaux villages que je ne connaissais pas : Miletkovo et Smokvika sur la rive droite du Vardar. Miletkovo est à demi abandonné. On y accède par un chemin qui traverse un torrent. Les eaux coulent dans un lit de cailloux bleus ardoisés, sous un dais somptueux de platanes d'or. L'église est fermée. Comme dans tous ces villages, il y a surtout des femmes. Leur premier mouvement est la fuite. On ferme la porte derrière soi. Mais s'il y a une vieille, les choses s'arrangent. Elle, elle ne s'en va point, elle accueille la soldatesque avec un sourire. On cause ou plutôt chacun crie de son côté sans se comprendre. Pendant ce temps les fugitives reparaissent. Il est rare que l'une d'elles n'aît pas le charme de la jeunesse et de la fraîcheur. Les regards se croisent. Les visages se colorent. Adressez alors une parole à la belle. Elle s'esquive, toute honteuse. Quand vous partez elle est cachée derrière un buisson. Ce soir, lorsque nous avons salué la beauté de Miletkovo, qui se sentait très forte derrière sa haie, elle a porté la main à hauteur de ses lèvres, et le geste large embrassait la terre serbe tout entière dans le baiser qui nous revenait.

(La fin prochainement.)

JOSEPH VASSAL

SOUVENIRS

D'UN LYCÉEN DE 1814[1]

Il me reste à examiner la grande question des études et la tendance générale de l'enseignement. Rien n'y eût manqué, si l'Université, dès lors trop exclusivement vouée au culte du grec et du latin, avait pu faire à l'étude des langues vivantes et sciences naturelles une place d'autant plus nécessaire que l'Empire tentait en ce moment la fusion des races ou, tout au moins, celle des peuples en Europe. Nous voyions cette fusion s'opérer sous nos yeux par le passage quotidien des troupes hollandaises, espagnoles, allemandes, italiennes, esclavonnes qui combattaient dans les rangs de l'armée française, et déjà nous autres, enfants de cette glorieuse patrie, nous ne comprenions pas qu'on nous laissât dans l'ignorance de tant de langues qu'il nous aurait été si agréable et si facile d'apprendre, placés comme nous l'étions au passage de tous ces peuples éperdus et soumis. Cette lacune que j'ai si imparfaitement comblée, depuis, à force de travail, m'a toujours laissé de vifs regrets et partout où mon influence a pu s'étendre, soit par mes enfants, soit par les enfants d'autrui, j'ai toujours prêché l'étude des langues vivantes comme le premier élément de toute véritable instruction. J'ai encore peine à comprendre comment, dans les réformes successives que l'en-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1916.

seignement public a subies en France depuis quelques années, on a fait la part si petite à celui des langues vivantes, qui devrait être aujourd'hui le premier de tous.

Les sciences naturelles n'étaient pas moins négligées dans les lycées de l'Empire, en dépit des découvertes qui les illustraient chaque jour sous les auspices de cette brillante pléiade des professeurs du Jardin des plantes. Quel bonheur pour moi, si j'avais pu trouver au lycée de Nice des leçons de minéralogie, de zoologie et de botanique, comme j'y trouvais des leçons de latin et de mathématiques ! Que d'économies j'aurais pu faire d'un temps précieux employé plus tard à acquérir les éléments indispensables de ces sciences ! Mais ce qu'on ne saurait trop louer sous ce régime nerveux, tout incomplet qu'il était, c'est l'amour de l'étude inculqué jusqu'au plus vif de l'âme, c'est l'émulation, c'est le désir d'apprendre, c'est le sévère emploi du temps, le respect de la règle militaire, du devoir, *la subordination*, la déférence, l'art d'obéir comme introduction à celui de commander ! J'ai vu trente ans plus tard de mes yeux ébahis, les saturnales de l'individualisme et toutes ces populaces déchaînées dont le dernier goujat se croyait souverain, et je respecterai toujours un système d'éducation qui m'a laissé le sentiment du respect.

C'est à ce système d'éducation que je dois d'avoir persévéré pendant toute ma jeunesse dans un amour inébranlable pour le travail. Une main de fer m'y ramenait sans cesse malgré moi, comme la gravitation, comme une loi naturelle, toutes les fois que quelque défaillance morale ou quelque accès de paresse m'en écartait un seul instant. C'est par là que j'ai été dressé, dompté, civilisé à mon insu, sous l'influence de ce proviseur boiteux qui ne m'a pas parlé quatre fois en cinq ans, et qui pesait sur nous tous, invisible et réel comme l'atmosphère qui nous entoure. C'était la loi vivante qui n'était pas alors un vain mot, comme elle l'est trop souvent dans notre pays, lorsqu'elle passe à l'état de volcan et souffle l'incendie au lieu de verser la lumière. Cette éducation martiale et sévère m'a seule appris à traverser les orages de la vie, et je lui dois l'énergie tranquille et résignée qui ne m'a jamais fait défaut dans les circonstances difficiles. Tant que l'éducation publique ne sera pas établie sur ces bases de granit,

vous n'aurez plus d'obéissance au foyer domestique, ni de hiérarchie dans la société ; vous tomberez dans les excès de l'émancipation américaine. Vous aurez des petits, vous n'aurez plus d'enfants, vous peuplerez, vous ne civiliserez plus.

Telle est mon opinion sur le régime universitaire de l'Empire, je l'ai toujours considéré comme plus capable de former des caractères que de polir des intelligences et de préparer des vocations littéraires. S'il eût été armé d'éléments philosophiques comme il le fut de méthodes habiles pour accoutumer la jeunesse au travail, il aurait créé une génération plus puissante que les parlementaires taquins de la Restauration et du gouvernement de Juillet. Mais il est resté de ces mâles épreuves auxquelles la jeunesse de l'Empire a été soumise, des types d'hommes robustes et forts dont l'empreinte ne s'effacera pas de longtemps dans le flot où ils ont passé. Ceux-là du moins respectaient quelque chose : leurs successeurs n'ont plus rien respecté.

J'ai hâte de citer parmi ces nobles caractères celui de M. Maillet Lacoste, l'un de mes professeurs, créole de Saint-Domingue, qui avait été chassé de l'École polytechnique pour refus de *serment de haine à la royauté* par le Directoire exécutif[1].

1. Voici en quels termes il exprimait sa protestation dans les journaux du temps : publié dans le Censeur des journaux (24 janv. 1796).

« Je suppose que, transporté chez un peuple inconnu, je visse tout l'appareil « d'une grande fête nationale, je me dirais : peut-être est-ce aujourd'hui l'anni- « versaire d'une victoire éclatante ou d'une paix longtemps désirée ou d'une « révolution heureuse. Si j'apprenais que l'objet d'une telle fête fût le supplice « d'un homme qui aurait péri dans le cours d'une révolution sanglante, d'une « révolution souillée par des crimes inouïs, ces crimes, me dirais-je, auront été « son ouvrage. Peut-être est-ce un prince insensé et cruel[1] qui aura voulu « étendre au delà des bornes l'autorité de ses pères. Pour lui, la probité aura été « une chimère, la religion un ridicule, la contrainte salutaire des lois un attentat, « le cri respectable des peuples un blasphème ; ou, au lieu d'un prince né sur « le trône, peut-être est-ce un monstre né de la lie des factions[2] qui aura usurpé « tous les pouvoirs. L'envahissement des propriétés, la tyrannie des consciences, « la proscription des talents, auront signalé cette désastreuse époque. Je suppose « qu'un vieillard, auquel j'ouvrirais ainsi mon âme, m'arrêtât et me dise : « Les « derniers crimes, dont votre imagination vient d'ébaucher la peinture, et « d'autres encore, que je vous pardonne de ne pas pouvoir imaginer, ont effec- « tivement souillé notre âge. Mais ce n'est pas leur éclatante punition que nous « célébrons ici, nous célébrons plutôt leur affreux prélude.

1. Ce que Louis XVI ne fut pas.
2. Ce que Robespierre fut.

Cet homme est celui auquel je dois de n'avoir jamais dévié des vrais principes littéraires et de n'avoir eu ni préjugé classique ni romantique. Il avait été monarchique sous la République et républicain sous l'Empire ; mais avant tout fidèle au bon goût et plutôt ami platonique des Anciens que passionné pour des opinions politiques. Il nous lisait les discours de Mirabeau et les plus hardis fragments des œuvres de J.-J. Rousseau en même temps que les bulletins de la Grande Armée. Il savait par cœur les sermons du père Bridaine, les oraisons funèbres de Bossuet et les plus admirables passages de l'*Histoire des variations des églises protestantes* et c'était un charme pour nous de lui entendre lire, d'un accent qui allait jusqu'au fond de nos âmes, des fragments assez froids de Pline l'Ancien, même du Quintilien et surtout des lettres de Cicéron et de Pline le Jeune. Je n'ai jamais entendu depuis personne, même à Paris, même M. Villemain, expliquer de si haut les grands écrivains de l'antiquité ; M. Maillet Lacoste semblait avoir vécu avec eux, et il en parlait comme s'il venait de passer ses soirées chez Atticus ou chez Mécène.

Mais je m'aperçois que j'anticipe un peu sur mes jouissances et que je traverse trop rapidement une série de classes qui ne m'ont pas paru aussi courtes que celles de seconde et de rhétotique sous le professeur Maillet Lacoste. Le souvenir de cet excellent homme est pour moi comme la lumière de l'astre

« Le prince qui à pareil jour fut conduit à l'échafaud n'y avait fait monter « personne. S'il eût eu quelques vertus de moins, il n'aurait pas péri. Son prédé- « cesseur, au milieu des transports d'amour de son peuple, disait : « Qu'ai-je « donc fait pour être tant aimé ? » Lui, il aurait pu dire : « Qu'ai-je donc « fait pour être tant haï? » Revêtu d'immenses pouvoirs, il a mieux aimé les « communiquer que d'en user. Il est, dans une longue suite de siècles, le seul « prince qui ait voulu voir son peuple libre et le seul qui ait été puni comme « un tyran. »

« Surpris d'un récit aussi étrange, et déchiré tout ensemble par le contraste « de ce que j'aurais imaginé d'abord et de ce que je viendrais d'entendre, je me « croirais transporté dans une contrée barbare, où les idées de justice seraient « effacées ; je verserais des larmes amères sur l'aveuglement de ce peuple, qui « perpétuerait ainsi lui-même sa honte, en consacrant, en immortalisant ses « propres écarts ; et, me hâtant de fuir une terre *où le crime aurait des fêtes*, je « supplierais le ciel de préserver à jamais ma patrie d'aussi déplorables excès [1]. »

1. Je ne connais rien de plus beau dans aucune langue ni de plus courageux dans la nôtre que cette expression : *une terre où le crime aurait des fêtes*. Elle suffirait seule à honorer le caractère d'un écrivain quand on se reporte à l'époque où elle fut écrite.

qui éclipse tous les autres, et je me sens tellement reconnaissant pour lui, que je risque d'être ingrat envers mes autres professeurs, ses collègues, en dépit des services qu'ils m'ont rendus dans les rangs moins élevés de l'enseignement. L'abbé Scudéry, M. Nicod, depuis recteur de l'académie de Nîmes, étaient aussi des hommes très habiles, mais ils n'avaient pas l'originalité de M. Maillet Lacoste. Celui-ci était tout à la fois un puriste et un enthousiaste, un grammairien consommé et un écrivain élégant, un orateur et un poète. Il avait plus travaillé que nous-mêmes quand il commençait sa leçon. Il avait là toutes nos copies, il avait étudié jusqu'à nos fautes et il n'en laissait passer aucune sans la relever. Il était surtout admirable dans l'art de rédiger le sommaire des sujets qu'il nous donnait à traiter, et il poussait la sollicitude jusqu'à nous indiquer les auteurs où nous pouvions puiser des inspirations, comme des sources limpides pour nous désaltérer en chemin. Quand le travail ne répondait pas à ses vues, si la négligence était trop flagrante, il se bornait à déchirer nos copies sans humeur en disant : « ceci est indigne de vous, faites mieux », ou bien il ajoutait : « voici ce que j'aurais dit à votre place », et il composait d'un seul jet le morceau tout entier, comme une vaste improvisation qui ne semblait pas lui coûter le moindre effort.

Il s'était pris pour moi d'une véritable affection, dont il me donnait des preuves dans toutes les circonstances. La seule fois que je me suis fait punir au lycée pour une faute que je n'avais pas commise, mais dont j'avais eu le tort de me vanter, M. Maillet Lacoste obtint la permission de me venir voir dans ma prison. On y couchait sur la paille et on n'y recevait pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Aussi prenait-on la punition fort au sérieux et ces huit jours de régime commençaient à me sembler un peu longs, quand je vis apparaître mon excellent maître, à la suite du tambour de ma compagnie qui m'apportait ma ration accoutumée. « J'ai appris avec étonnement, me dit-il, que nous étiez ici ; « vous devez être encore plus surpris que moi de vous y voir, « et je vous plains surtout d'y être en ce moment, à cause « des beaux travaux que nous faisons. Espérez-vous sortir « bientôt? » Je n'en savais pas plus que lui, car notre pro-

viseur était impénétrable, et sa manière de doubler les peines consistait à n'en jamais laisser connaître la durée. Il nous écrasait, il nous broyait sous les dédains de son silence et la prison finissait par être la peine qu'on redoutait le moins, en présence du fatal *rapport au grand-maître de l'Université* suspendu sur toutes les têtes. Voilà ce que peut faire le principe d'autorité, quand on sait l'entretenir dans les habitudes et le gouvernement de la jeunesse !

J'ai passé trois ou quatre années sous ce régime sévère et fortifiant du travail et de l'obéissance, qui n'a jamais rien fait perdre à mon esprit de son indépendance et qui m'a transformé de fond en comble. Mais je ne saurais trop redire combien il y avait de variété dans cette existence en apparence aussi monotone ; combien les épisodes de chaque jour, les promenades dans les environs de Nice, l'odeur suave et pénétrante des jardins d'orangers qui nous entouraient, les mouvements du port de Nice, ajoutaient de charme à notre vie joyeuse et insouciante d'écoliers. Chaque année quand venait le moment de la distribution des prix, c'étaient des émotions, des craintes, des espérances, des agitations sans fin, et je dois dire que je fus toujours assez heureux à ce jeu pour que ma mère enfin avertie que je devais faire une moisson brillante, se décidât à redescendre de Puget-Théniers à Nice, afin d'assister, pour me récompenser, à la distribution des prix.

Cette distribution se fit avec une pompe inusitée dans une église de la ville, où les élèves du lycée se rendirent, précédés de leur musique, au milieu des autorités réunies à leurs familles. Ma mère brillait dans cette réunion de tout l'éclat de sa beauté. Elle attirait tous les regards par l'originalité de son costume, composé d'une robe de mousseline bleu de ciel émaillée de rubans blancs, et relevé par d'immenses boucles d'oreilles à la créole qui lui seyaient à ravir. Sa gracieuse figure, encadrée de cheveux blonds, était perdue dans un nuage de mousseline à la manière dont le fameux peintre Isabey représentait alors toutes les femmes.

J'étais déjà bien fier des hommages que ma mère recevait de toutes parts ; mais je le devins bien davantage, lorsqu'à

l'appel répété de mon nom, j'entendis les applaudissements redoubler et se diriger vers elle, de manière à lui faire perdre contenance et à la forcer à se réfugier derrière son éventail. Elle ne m'adressa pourtant aucun compliment et, pour la première fois, je sentis que mon père me manquait pour lui faire hommage de mon bonheur et de mes succès. Ma mère me laissa comprendre que je n'avais fait que mon devoir ; j'avais pourtant remporté à peu près tous les prix ! Ainsi d'année en année, je pris l'habitude de recueillir tous les lauriers universitaires et je me souviens même d'avoir remporté un prix de dessin à force de bonne volonté, malgré ma maladresse à tenir un crayon. Aucun intérêt extérieur ne troublait d'ailleurs la quiétude parfaite de notre asile et de nos occupations. Nous ne savions rien des glorieux événements de notre temps que par les salves d'artillerie du château de Nice qui retentissaient sur nos têtes, et qui nous commentaient poétiquement les grands noms d'Iéna, de Wagram, de Friedland, d'Eylau, plus tard ceux de Moscou, de Bautzen, de Lautzen, plus tard enfin ceux de la campagne de France, Montmirail, Craon, Brienne, Montereau, bientôt suivis de mécomptes si cruels. Aucun journal n'était admis dans l'enceinte du lycée, aucun accès n'était ouvert à la politique ; nous n'en avions pas d'autre qu'un amour tout à fait filial pour la personne de l'Empereur, au point d'ignorer jusqu'au nom des prétendants d'une autre dynastie. La sienne nous paraissait aussi vieille que le monde et nous le tenions pour être d'aussi bonne maison que les Carlovingiens et les Bourbons.

Un seul fait, qui a laissé dans mon esprit une profonde impression de tristesse et d'horreur, affaiblit vers cette époque le prestige de respect que j'avais toujours eu pour l'autorité. Ce fut un autodafé public de marchandises anglaises, exécuté en vertu des décrets qui avaient proclamé le blocus continental ; un beau jour, en plein soleil, on vit s'élever sur une des places de la ville, une pyramide immense de toile, de coton, de draps, de mousselines, de dentelles, de marchandises de toute espèce, à plusieurs mètres de hauteur, gardée par des douaniers et par des gendarmes. Elles étaient là, déballées, brillant de leurs mille couleurs, et flottant au gré

des vents, au centre d'un monceau de fagots de bois sec, prêts à les dévorer. Au signal donné par la douane, je vis mettre le feu à ces fagots, et bientôt la masse entière s'enflamma avec un bruit pétillant, et couvrit les spectateurs de feu et de fumée. « Pourquoi brûlait-on les belles marchandises, me disais-je : pourquoi ne les distribuerait-on pas aux pauvres? et quel résultat utile et logique pouvait-on espérer d'un tel acte de vandalisme! » La foule qui assistait à ces exécutions manifestait beaucoup d'humeur contre elles, et l'on avait beaucoup de peine à contenir, sinon ses tendances à faire main basse sur les marchandises anglaises, du moins l'expression de son mécontentement en les voyant brûler.

A partir de ce jour, je me fis expliquer par toutes les personnes compétentes le sens vrai de *l'autodafé* auquel je venais d'assister et qui m'indigna presque aussi profondément que si, au lieu de brûler des marchandises, on eût brûlé des hommes. Les préposés des douanes me semblèrent des suppôts de l'Inquisition et mon aversion pour cette institution n'a fait que s'accroître à mesure que j'ai mieux appris à la connaître par ses œuvres. Aux deux extrémités de ma vie, mon expérience et mes instincts se sont trouvés d'accord pour la flétrir et mon honnêteté d'enfant se révoltait il y a quarante ans, comme plus tard ma raison d'économiste, contre cette barbarie.

Quand finira-t-elle? Je n'en sais rien mais j'admire ces peuples remuants de notre temps qui ont bouleversé le monde par des mots et qui supportent avec tant de patience un régime en vertu duquel il n'est permis à personne d'acheter à Londres un paquet d'aiguilles ou une paire de ciseaux, sans commettre le délit de contrebande. Tout ce que je puis dire, c'est que l'incendie officiel des marchandises anglaises frappa mon esprit, dès ce moment, d'une indicible répulsion pour le système illibéral de nos douanes. Saisir, fouiller, arrêter, confisquer, brûler, tuer au besoin, m'ont toujours paru de tristes moyens de fiscalité, et tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines, je combattrai ce régime que je considère comme une honte dans le gouvernement des hommes.

Ma mère repartit pour Puget-Théniers après la distribution des prix et m'amena triomphant au chef-lieu de la sous-

préfecture. Tout avait pris à mes yeux une physionomie nouvelle. Je ne chantais plus au lutrin et déjà ma philosophie voltairienne commençait à railler mes anciens condisciples sur leur fidélité aux croyances de notre premier âge. A mesure que mon instruction augmentait, ma foi diminuait, et quoiqu'il me fût resté au fond de l'âme une grande disposition aux impressions religieuses, au point qu'à aucune époque de ma vie je ne suis entré sans émotion dans une église, c'est pourtant entre quatorze et quinze ans que ma foi a subi les plus rudes atteintes et que le doute amer est entré dans mon cœur. Tous les efforts que j'ai tentés depuis n'ont abouti qu'à faire naître en moi je ne sais quelle vague et ferme confiance en Dieu, toute de sentiment, plutôt que de logique, et de substituer la religion du devoir à celle du dogme et de la révélation. Je n'ai jamais pu sortir de là, et je dois avouer que les entretiens les plus intimes avec d'illustres prélats, les lectures solides que j'ai faites avec le désir sincère d'être convaincu, n'ont jamais pu rétablir cette candeur primitive, cette fine fleur de croyance enfantine qui me causait de si douces extases à l'âge de douze ans. Ma ferveur s'élevait alors pendant les sermons de la Passion jusqu'au besoin d'exterminer les Juifs et de brûler les hérétiques, et il m'a toujours fallu remonter jusqu'à cette époque de ma vie pour comprendre la naïveté des héros de nos guerres de religion, qui ont laissé de si étonnants récits de leur férocité.

C'est justement alors que grâce à quelques heureux larcins je pus mettre la main sur les *Mémoires de Montluc* et sur les histoires des guerres civiles d'Angleterre; plus tard sur l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain* de Gibbon et sur quelques volumes de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Mes idées se sont ainsi fixées peu à peu sans exagération d'incrédulité, sans mépris pour les conditions d'autrui, mais je dois le dire aussi, avec la ferme résolution de ne jamais céder un pouce de terrain à l'intolérance.

L'absolutisme religieux m'inspire autant d'horreur que l'absolutisme douanier et je repousse d'une égale aversion et le protestant qui m'interdit le travail du dimanche et le préposé qui m'interdit l'achat d'un petit couteau à l'étranger.

C'est cette disposition d'esprit qui m'a fait prendre en si grand

dégoût et ennui l'histoire de certaines époques et le caractère de certains hommes. Je n'ai jamais considéré les *cavaliers* et les *têtes rondes* que comme d'absurdes imbéciles, et je ne sache rien de plus assoupissant que les perpétuelles fureurs religieuses des presbytériens d'Écosse et de tous les dissidents protestants de tous pays, depuis les Anabaptistes jusqu'aux Illuminés de l'Allemagne. Le grand Gustave-Adolphe lui-même m'a toujours fort ennuyé par ses allures de prêtre en cuirasse et par ses prières théâtrales en plein air, même à la veille de ses plus formidables batailles.

Je m'arrête ici un moment pour signaler l'influence immense des premières lectures sur la destinée des hommes et même sur la direction de leurs opinions en matière de politique, de philosophie et d'art. Je vais jusqu'à penser que le style se ressent toujours des premiers auteurs qu'on a lus, comme les habitudes se ressentent des premiers hommes qu'on a fréquentés. J'ai fait marcher, quant à moi, deux ordres de lectures de front : celles que j'appellerai classiques et régulières sous la direction de mon habile maître, M. Maillet Lacoste ; il m'a nourri de Tacite et de Cicéron, de Bossuet et de J.-J. Rousseau. Je n'ai connu après lui aucun homme qui fît mieux comprendre Tacite jusque dans ses plus intimes profondeurs ; personne qui parlât de Bossuet en termes dignes de ce génie, de ce Michel-Ange de la prose française. Puis quand j'ai été saturé de ces magnifiques écrivains, mon âme a débordé dans la littérature prohibée aux écoliers et je me suis procuré en contrebande des Voltaire et des Gibbon. Gibbon m'a promené dans les catacombes de Rome, que je devais parcourir plus tard une torche à la main, en attendant ma visite aux ruines d'Herculanum et à celles de Pompéi. Voltaire m'a fait rire de tout, et m'a appris à écrire à l'aide de sa correspondance qui restera toujours la plus grande école de style que possède la France. Je considère comme un bonheur d'avoir lu cette correspondance dans ma première jeunesse, parce qu'elle est restée gravée dans mon esprit en termes ineffaçables [1].

1. Un des phénomènes physiologiques les plus étonnants que je connaisse, c'est la solidité de la mémoire à certaines époques de la vie. Ainsi j'ai appris il y a bientôt quarante ans, en grec, le premier chant de l'*Iliade* d'Homère et je le récite encore aujourd'hui vers par vers, sans en oublier un seul, tandis que j'ai perdu de mémoire une infinité de choses plus utiles.

L'habitude de vivre avec les grands historiens m'a inspiré une autre répulsion presque aussi vive que celle que j'ai toujours éprouvée pour l'intolérance religieuse, je veux parler de mon antipathie pour les romans, particulièrement pour les romans historiques qui devaient faire au commencement de ce siècle une fortune si brillante et si éphémère. Je n'ai jamais pu les souffrir, j'en ai très peu lu et j'ai fait d'inconcevables efforts pour les oublier. Je me souviens entre autres du singulier effet que produisit sur moi celui de *Quentin Durward* de Walter Scott. J'étais tout à fait homme quand il parut et j'eus la tentation de le lire à cause de la fidèle peinture que l'auteur y avait faite, disait-on, de Louis XI et des personnages si étranges de sa cour. Cette peinture est en réalité très fidèle, mais, comme il arrive toujours, elle est mêlée de tant de fantaisie, et le faux s'y allie si habilement au vrai, que tous deux bientôt se confondent et qu'on ne peut plus distinguer le canevas de l'historien sous les broderies du romancier. Je n'eus que le temps de désapprendre *Quentin Durward* dans Walter Scott pour étudier Louis XI dans Philippe de Commines, et depuis lors je n'ai fait à l'histoire aucune sérieuse infidélité. Je demeure convaincu que Walter Scott passera comme les romanciers pailletés de nos jours et que, sauf quelques curieuses peintures de caractères, tous ses livres iront se perdre dans le gouffre qui a déjà englouti sa mensongère histoire de Napoléon.

Je me suis arrêté avec intention sur cette première influence des lectures dans la vie, parce qu'il m'a paru qu'on en pouvait déduire une véritable loi, un principe efficace dans la direction des esprits pendant la jeunesse. Lire peu de livres, lire toujours des chefs-d'œuvre ; les relire souvent, les apprendre par cœur au besoin, telle doit être la règle à suivre en toute éducation littéraire bien ordonnée. Puisque j'ai pu apprendre cinq ou six cents vers de *l'Iliade* d'Homère à quatorze ans et les réciter couramment quarante ans après, de quoi n'aurais-je pu charger ma mémoire à cette heureuse époque où cette faculté semble taillée dans le roc, où de tout ce qui rentre rien ne sort, où tout ce qu'on sème lève et produit la récolte ! Ah ! combien il aurait mieux valu pour moi plonger à corps perdu dans l'étude des langues vivantes par exemple, plutôt que

de perdre mon temps à ces stériles exercices de mnémonique qui ont occupé la plus belle partie de mon enfance ! Je ne doute pas qu'entre l'âge de douze et vingt ans on ne puisse enseigner à un enfant laborieux et bien doué une foule de choses qu'on croit à tort incompatibles : les langues mortes et les langues vivantes, la géographie, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, l'astronomie, la chimie, la physique, le dessin, la musique et quelques autres arts d'agrément. On se porte si bien à cet âge, on est si avide d'apprendre, on apprend ce qu'on veut avec tant de facilité ! Il n'y en a jamais trop et, quelque laborieux que j'aie été, je confesse humblement que j'ai perdu pendant toute ma vie les cinq sixièmes de mon temps; avec le sixième restant j'ai trouvé le moyen de faire des études brillantes, des voyages nombreux, de suivre pendant dix ans les cours de la Faculté de médecine et de devenir membre de l'Institut, sans parler de quelques volumes dispersés çà et là tout le long du chemin.

Il ne manque généralement au succès d'un programme tel que celui que je viens de tracer, que des enfants bien doués et surtout des pères capables de sacrifier leur temps et leurs affaires à la direction des enfants. Rousseau a très bien fait comprendre dans *Émile* que tout instituteur doit s'immoler à son élève et lui dévouer sa liberté, son intelligence et sa vie. Je crois néanmoins que si quelque énergique instituteur se rencontrait, assuré de garder plusieurs élèves assez longtemps pour mener cette œuvre à bonne fin, il s'en présenterait pour l'entreprendre et pour préparer une génération d'un savoir encyclopédique. Mais quel concours espérer des familles quand on les voit si pressées de mettre un terme à leurs sacrifices et de livrer leurs enfants au grand air de nos luttes, sans savoir s'ils y entrent avec les provisions nécessaires pour cette longue traversée ! Combien n'en ai-je pas vu réussir pour avoir parlé une langue, et échouer pour en avoir négligé une autre ! Sous l'empire de la division extrême du travail qui règne aujourd'hui dans le monde, qui oserait se mettre en campagne avec une seule corde à son arc ! Malgré la simplicité apparente du mouvement social, tout est devenu bien plus compliqué de nos jours que par le passé. Nos besoins sont plus grands, plus variés ; nous mettons à contribution des zones d'un

rayon immense, et le savoir qui fut longtemps pour beaucoup d'hommes une question de luxe, devient de jour en jour pour la plupart d'entre eux une question d'existence, surtout dans les villes.

Je me suis surpris regrettant plus d'une fois que les devoirs administratifs de mon père ne lui aient pas permis de s'occuper plus spécialement de mon éducation, et que l'idée ne lui soit jamais venue de tenter sur moi la grande expérience d'une instruction complète et universelle. Mes succès avaient de quoi tenter sa curiosité et j'étais de plus l'aîné de ses enfants, à une époque où il restait quelque prestige au droit d'aînesse, quoiqu'il ne m'ait jamais imposé que des devoirs ni valu que des remontrances.

Mais mon père avait plusieurs enfants et il a eu, comme moi plus tard, son ver rongeur, *une manie* de campagne avec travaux d'endiguement sur le Var. A la fin de 1813, il comptait déjà sept enfants, quatre fils et trois filles, bientôt suivis de trois autres, ce qui porta un moment à dix cette lourde famille. Pour faire face à tant de besoins il ne possédait d'autre fortune que son modeste traitement de sous-préfet, et ma mère, on le verra plus tard, n'était pas économe. Ses goûts de depenses s'accommodaient fort peu avec l'exiguité de nos ressources : mon père crut qu'il se créerait une petite fortune, s'il parvenait à conquérir sur le Var des terrains stériles en endiguant ce torrent dévastateur.

Un beau jour, il nous annonça qu'il allait commencer de grands travaux, et bientôt, en effet, nous le vîmes qui faisait bâtir des pilotis dans le lit du fleuve, alignait des gabions d'osier remplis de pierre, élevait des remblais, établissait des épis pour amortir le cours des eaux. Il semblait animé de toute la fougue d'un ingénieur s'avançant à la sape au devant de l'ennemi. Il calculait déjà la valeur des arpents de terre qu'il venait de conquérir sur le Var, et il se plaisait à nous exposer, la larme à l'œil, le tableau de ses espérances et le bonheur qu'il éprouverait à nous *laisser quelque chose*. Déjà même il avait fait venir de Paris des assortiments de graines, d'arbres exotiques pour le Jardin des plantes et il attachait un grand prix à naturaliser dans les Alpes quelques-uns des puissants

végétaux de l'Amérique du Nord. Les gens du pays qui connaissaient mieux que lui le régime capricieux et foudroyant du Var, ne partageaient pas ses illusions, mais ils suivaient avec intérêt ses travaux de terrassement, dont la nouveauté les captivait et leur enseignait à eux-mêmes l'usage d'une foule d'instruments inconnus, introduits par les ingénieurs.

Cependant les dépenses allaient chaque jour croissant et le revenu semblait devoir bien peu répondre à d'aussi grosses avances, lorsque dans une crue nocturne et subite, le torrent emporta du même flot pilotis, gabions, remblais et toutes les espérances de mon père. En se mettant le matin à la fenêtre, il put voir les terrains transformés en une nappe d'eau immense qui mit à nu en se retirant le sol nettoyé jusqu'au tuf, sans laisser le moindre vestige de tous les travaux qui avaient été exécutés. Mon père supporta ce coup de la fortune avec un stoïcisme admirable, et recommença de nouveaux frais comme s'il n'avait rien perdu. Un second orage emporta, rasa, détruisit de fond en comble ses constructions nouvelles et mon malheureux père, dévorant son chagrin, renonça pour toujours à tenter de nouveaux efforts. Il lui restait des dettes qu'il se hâta d'éteindre, sans doute au prix de quelques privations, que ma mère lui fit vivement sentir, parce qu'elle les partageait. Ce que mon père en éprouva de plus pénible, ce fut de ne pouvoir consacrer à l'éducation de ses autres enfants les mêmes ressources que celles que je trouvais alors dans la munificence de l'État. Mon frère cadet dut rester au collège de la sous-préfecture, confiné dans les études élémentaires d'une véritable école primaire, et mes sœurs, abandonnées à elles-mêmes, ne reçurent d'autre instruction que celle que j'eus le bonheur de faire donner plus tard à quelques-unes d'entre elles, après les événements de 1814.

C'est de ce moment que date le refroidissement prononcé de ma mère à mon égard, et cette partialité inexplicable dont elle a poursuivi ma jeunesse et ma vie entière, probablement jusqu'à mon dernier soupir. Lui en a-t-il trop coûté de ne pouvoir élever ses filles et ses autres enfants au gré de son ambition de mère, ou bien dois-je attribuer à quelques explosions d'indépendance prématurée ma résistance à son autorité, disons tout, mon intervention en faveur de mon père, à la première

lueur que j'eus du rôle d'insoumis qu'elle prétendait lui faire jouer, dès qu'il manifestait la moindre velléité d'être le maître? Je ne me suis jamais expliqué cet acharnement à me poursuivre, qui dure depuis bientôt un demi-siècle et que ni l'âge de ma mère, ni le mien, ni mes maladies, ni les siennes, n'ont pu affaiblir. Ce mystère est devenu pour moi aussi impénétrable le premier jour que le dernier et il a miné ma vie entière comme un poison lent et inconnu qui aurait coulé dans mes veines, et qui me laisserait empreint du sceau de la fatalité, si ce que j'aurai à dire plus tard ne soulevait un coin du voile et ne laissait apercevoir la triste réalité.

Quant à mon père, son malheur me le rendit encore plus sacré et je m'honore d'avoir compris sa douleur et son silence comme d'un acte de rare intelligence à cet âge. Quand je revins à Puget-Théniers aux vacances suivantes et que je vis les ravages de son entreprise, j'essayai de le consoler en lui faisant admirer la belle venue de quelques jeunes arbustes qu'on lui avait envoyés du Jardin des plantes de Paris et qui avaient échappé à la débâcle. Une larme furtive s'échappa de ses yeux comme un remerciement: nous nous étions compris. Mon père avait désormais trouvé à qui parler dans sa famille et je crois qu'à partir de ce jour il se sentit assuré d'avoir enfin un fils. Pour moi, je m'aperçus que je n'avais déjà plus de mère, et ce que la mienne me pardonnait le moins, c'était la résistance même la plus respectueuse à ses caprices. Elle ne pouvait s'accoutumer à la présence d'un témoin, impassible et silencieux, de ses fantaisies les plus bizarres ; elle affectait une prédilection toute particulière pour ceux de ses enfants qui le méritaient le moins, et elle ne négligeait aucune occasion de les irriter contre moi et de nous diviser. J'aurais voulu ensevelir dans ma tombe ce funeste secret d'une mère qui a passé sa vie à semer la discorde parmi ses enfants: mais puisque c'est à lutter contre ces efforts que j'ai aussi passé la mienne, il faut bien que j'en parle, quelque regret que j'en aie. Ce sinistre refrain reviendra sans cesse troubler mes plus belles années et l'harmonie intime de tous les éléments de bonheur que j'ai su me créer.

J'emportai en revenant à Nice des impressions bien différentes de celles que m'avait toujours laissées mon voyage

à Puget-Théniers. Je n'étais plus cet enfant vif et alerte qui ne songe pour tout plaisir qu'à la chasse des grives ou aux distractions de la vendange : la tristesse de mon père était devenue la mienne, et je ne crois pas qu'un fils se soit jamais identifié, assimilé à l'un des auteurs de ses jours avec plus de sincérité. Je ne connais pas de bonheur possible pour un enfant en présence de la douleur morale de son père ; je souffrais réellement de la souffrance du mien. Ma mère me semblait incapable d'indifférence à son égard et quand il lui échappait une observation qui pouvait paraître un reproche, à propos des dépenses perdues dans cet endiguement malencontreux du Var, je la considérais comme un acte d'injustice et de cruauté, et je me révoltais intérieurement contre elle. Ma mère ne tarda pas à s'apercevoir de mes regards désapprobateurs et malgré le profond respect que je gardais toujours, son instinct lui fit bientôt deviner qu'elle rencontrerait un jour dans son fils l'opposition qu'elle avait brisée chez son époux. J'aimais pourtant beaucoup ma mère ; je la trouvais si belle ! j'étais si fier d'être son fils ! j'étais si heureux de lui plaire ! Mais j'avoue que de très bonne heure aussi, j'ai craint la domination des femmes et que je ne l'ai jamais subie. Le triste état où j'ai vu mon père réduit par la sublime délicatesse de sa conduite envers ma mère, aurait suffi pour ouvrir mes yeux à la lumière et pour me faire secouer vingt fois le joug, si ma nature indépendante ne m'en eût préservé sans effort.

En retournant au lycée, je croyais reprendre le cours paisible de mes études et j'entrai en rhétorique, mais déjà nous touchions à cette fatale année 1814, source de tous nos malheurs, année d'invasion et de ruine. Qui nous eût dit, quand nous entendions le bruit du canon qui proclamait nos récentes victoires, que ces victoires coûtaient si cher et n'étaient déjà plus que le commencement de nos défaites ! Notre confiance était néanmoins si grande en l'étoile de l'Empereur, que nul de nous ne songeait à l'effroyable dénouement de ce drame historique. Nous attendions chaque jour quelque péripétie nouvelle, qui refoulerait l'ennemi jusqu'au fond de l'Allemagne, et même quand nous en fûmes réduits à célébrer des batailles comme celles de Champaubert et de Montmirail,

aux portes de Paris, nous espérions que les cosaques seraient ramenés jusqu'aux bords du Niémen et de la Bérézina. Nous redoublions d'ardeur pour le travail, comme si nous comprenions déjà que c'est au travail seul que nous aurions bientôt à demander des consolations et des compensations pour tant de positions perdues, pour tant d'existences brisées.

M. Maillet Lacoste fut, cette année-là, véritablement admirable. Il voyait de plus près que nous souffler la tempête et il en prévoyait les désastreuses conséquences. Jamais il ne fut plus encourageant, plus bienveillant, plus paternel pour ses élèves. Jamais aussi son talent ne s'éleva à une plus grande hauteur. On eût dit qu'il avait hâte de verser toutes ses provisions dans notre bissac. Où irions-nous bientôt, nous, les premières victimes de ce grand naufrage? Qui nous recueillerait, dispersés sur ce champ de bataille européen, saturé de sang et de larmes, et quel début nous attendait au sein de la patrie dévastée par les hordes étrangères? De quoi nous servirait le mince bagage de grec et de latin que nous allions emporter du lycée de Nice? et nos malheureux parents vivant, pour la plupart, des fonctions publiques, quel sort leur serait réservé? Telles furent les questions que nous eûmes à méditer pendant cette longue année de vicissitudes qui mit pour la première fois nos jeunes imaginations aux prises avec la réalité.

Un incident politique des plus touchants nous initia de bonne heure aux mystères de la situation. Le pape Pie VII revint à cette époque de son exil à Fontainebleau, où rien n'avait pu vaincre *son inflexible douceur*, selon la belle expression de M. Villemain, et il s'arrêta quelques jours à Nice, à l'Hôtel de la Préfecture. J'ai su, depuis, qu'il avait été ordonné de le recevoir avec respect, mais sans empressement, afin de ne pas émouvoir le fanatisme des populations méridionales, alors fort exaltées. Nous fûmes tous présentés au Saint-Père qui me donna sa bénédiction et une petite tape sur la joue, après avoir été harangué dignement en latin par notre professeur de rhétorique. Une foule immense encombrait les avenues de la Préfecture et appelait le pape à grands cris; mais ses appartements donnaient sur la mer et soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'on ne lui eût pas permis d'y répondre,

le souverain pontife n'aurait jamais connu l'accueil triomphal qu'on lui réservait, lorsque tout à coup, à la tombée de la nuit, la mer se couvrit de plusieurs centaines d'embarcations, toutes illuminées de verres de couleur et pavoisées aux étendards de toutes les nations, Ce spectacle était admirable et le pape s'en montra profondément touché. Il s'avança du côté de la plage, qui est magnifique à cet endroit, et il donna sa bénédiction à la foule, dont les vivats lui répondaient en longs échos sur le rivage. Je n'oublierai jamais le touchant spectacle, bien fait pour inspirer une autre idée du christianisme que les épigrammes de Voltaire et les petitesses de quelques hommes de sacristie. Vu de cette hauteur, le catholicisme apparaît comme une montagne inébranlable, sur laquelle toutes les sectes chrétiennes dissidentes pullulent à l'instar des lichens et des cryptogames, sans affaiblissement pour lui, sans espérance de dominer pour elles.

Ainsi, les épisodes de chaque jour nous rappelaient la marche rapide du temps vers le dénouement de la grande crise à laquelle nous allions assister. Chaque courrier de France nous annonçait les progrès des Alliés sur Paris. Il devenait évident que nous ne finirions pas notre rhétorique sans trouble et que peut-être, violemment dispersés avant le terme régulier de l'année classique, nous serions bientôt étrangers les uns aux autres et forcés de quitter notre pays. M. Maillet Lacoste était soucieux, notre proviseur inquiet, notre censeur, M. Tranchand, dont je n'ai pas parlé, semblait tout agité d'espérances secrètes, en sa qualité de légitimiste, tant le monde était dans l'attente des grands événements qui ont si profondément bouleversé le monde à cette époque, et que n'oublieront jamais les hommes qui les ont traversés.

Moi-même, à partir de ce moment suprême qui me fit passer sans transition de l'enfance à la virilité, je ne me sens plus la force de parler d'études, de littérature, ni des plaisirs ni des amitiés du collège, car tout s'est évanoui comme un songe au premier avis de nos malheurs. Ce fut l'étourdissement, la stupeur causés par un incendie général et soudain, qui ne laisse à chacun d'espace libre que pour se sauver au plus vite, sans regarder derrière soi.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'un beau matin, après

avoir entendu une longue salve de coups de canon, tirée du château de Nice, nous reçûmes l'ordre de nous réunir en carré dans la cour d'honneur, pour une communication générale. Une sourde rumeur circulait déjà que les coalisés étaient entrés à Paris le 31 mars et que la paix était proclamée, l'Empereur déchu, exilé, et les Bourbons rétablis. Nice rentrait sous les lois du roi de Sardaigne et à partir de ce moment, moi, natif de cette ville, je ne savais même plus si je conservais ma qualité de Français. Pour comble d'embarras, en même temps que de grotesque, nous vîmes bientôt déboucher sous les platanes de la cour notre proviseur, M. de Orestis, et notre censeur, M. Tranchand, le premier affublé de deux cocardes, la cocarde blanche et la cocarde bleue, celle des Bourbons et celle de Sardaigne, une de chaque côté de son chapeau ; le second orné d'une seule cocarde, mais blanche, mais énorme, tortillée en manière de serviette après dîner, lui vêtu d'une culotte de casimir blanc, bas de soie, souliers à boucles d'or, bagues à tous les doigts, le type de Romoni par anticipation dans *l'Élixir d'amour*.

Ces messieurs étaient précédés de tous nos garçons de service, portant des corbeilles de cocardes blanches qu'on nous somma d'arborer sur-le-champ, aux cris de : *Vive le roi !* Il faut avoir assisté à cette scène pour se faire une juste idée des sentiments que la jeunesse d'alors portait aux excellents princes, dont nous entendions prononcer le nom pour la première fois. Ce furent des hourras, des sifflets, des éclats de rire à tout rompre, et je n'ose dire par quels gestes indignes et à quels usages peu politiques ces malheureuses cocardes furent vouées en un instant. Les plus polis et les plus sages parmi nous se bornèrent à les fouler aux pieds en pleurant, d'autres plus hardis les jetèrent dans l'égout ; plus d'une se perdit dans la fosse d'aisance. Chacun eut le soin de retirer de son chapeau pieusement la cocarde tricolore, et j'ai la mienne sous les yeux, en rappelant cette scène de ma jeunesse, qui m'est aussi présente que si elle se fût passée il y a quelques jours.

Le proviseur et le censeur demeuraient stupéfaits et ils allaient perdre contenance lorsque le censeur eut la fâcheuse idée de donner un grand coup de pied à l'un des récalcitrants,

qui tomba la face contre terre et baigné dans son sang. C'est la première fois que M. Tranchand, homme de mœurs douces et polies, s'oubliait à ce point, et ce mouvement de violence politique produisit sur nous tous une mauvaise impression. Il était donc vrai qu'un galant homme pouvait se montrer intolérant jusqu'à frapper un pauvre enfant, pour la manifestation d'un sentiment honorable ! Quelle honte ! Quelle misère! Mais que notre cher proviseur nous donnait une bonne comédie après ce petit drame ! Que ses deux cocardes le mettaient bien en règle avec la France et la Sardaigne ! Aussi, pendant toute la soirée, nos murs furent-ils tapissés d'inscriptions telles que celle-ci : « Je ne décide point entre Genève et Rome. » Ou bien : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. »

Dès ce moment, le charme tomba, nos chefs ne furent plus à nos yeux que des hommes vulgaires, et nous-mêmes, rendus au sentiment de la conservation, uniquement préoccupés de notre avenir, nous perdions, d'un seul coup, toutes nos illusions. Mon père m'écrivit les conséquences désastreuses pour lui de la chute de l'Empire : non seulement il était destitué, mais forcé de quitter le pays et rentrer dans les limites du territoire morcelé au gré des vainqueurs. Quel serait notre asile? Nous n'en savions rien : ce qu'il y avait de plus clair dans notre position, c'est que mon père restait chargé de huit enfants, dont un seul avait été élevé (c'était moi) et tous les autres en bas âge ; et que, loin de posséder les moindres ressources pour faire face à des éventualités aussi menaçantes, il n'avait à compter que sur un mince arriéré de traitement, lequel ne dépassait pas deux mille cinq cents francs. En y joignant le prix de vente d'un modeste mobilier, et défalcation faite des petites dettes courantes, la fortune de mon père, en ce moment suprême, ne dépassait pas cinq mille francs. Je demande pardon à mes lecteurs de leur soumettre ce chétif inventaire ; mais l'inventaire joue un si grand rôle dans les affaires humaines, depuis le compte du ménage jusqu'au budget de l'État, que l'on ne saurait trop y avoir les yeux, quand on veut apprécier sainement les situations.

Je reçus l'ordre de rejoindre ma famille et c'est à peine si je me souviens d'avoir pris congé de mes camarades et de mes

maîtres. Notre sortie du lycée ressemblait à une véritable débandade. Personne ne s'occupait que de rallier les débris de son trousseau, de ramasser ses livres, de faire ses paquets à la hâte. Les amis les plus intimes eurent à peine le temps d'échanger quelques poignées de main, avec promesse de se rechercher et de se revoir, quand la bourrasque serait apaisée. C'est ainsi que plus tard, j'ai retrouvé mes camarades Aubry, Le Comte, Ritt, Mannuel, Marquois, Devilaine et quelques autres, auxquels je suis heureux d'offrir ici un souvenir d'affection.

Me voilà donc en route pour la montagne, au mois d'avril 1814, obligé d'interrompre une rhétorique au plus fort de l'entreprise, de dire adieu à notre beau jardin d'orangers, de tourner le dos à la mer et de renoncer à toutes mes espérances de prix pour la fin de l'année ! Je ne savais pas à quel point, au sortir de ces illusions perdues, j'allais me trouver aux prises avec les misères de la vie et quelles rudes épreuves le sort réservait à ma jeunesse ! On peut penser si je parcourus cette route de Nice à Puget-Théniers, l'œil morne et la tête baissée ; mais le ciel m'est témoin que la seule résolution que je sentis bouillir dans mon cœur fut un ardent besoin de m'attacher, de me nouer de plus en plus à ma famille et de veiller avec mon père au salut de *nos enfants*. Mes préjugés sont allés si loin à ce sujet pendant toute la durée de ma jeunesse, que je n'ai jamais pu comprendre qu'un fils songeât à faire bande à part, tant qu'il restait à son père un garçon à élever ou une fille à établir. J'aurais vécu avec eux dans l'indivision toute ma vie, quoique la loi n'oblige personne à y demeurer, à ce que disent les jurisconsultes.

ADOLPHE BLANQUI

LES ARMÉNIENS

Le peuple arménien agonise sous les coups des barbares. Ce sera là le grand crime du XXe siècle, parmi les forfaits sans nombre dont rougissent ses jeunes années; ce sera la grande honte de la Turquie, dont l'histoire est déjà si riche en cruautés. Omar et ses bandes d'Arabes pillards, Djenghiz-Khân, Timour-Leng, et tous les grands conquérants de l'Islam, ont écrasé des empires, anéanti des royaumes, renversé des trônes; mais aucun d'entre eux n'a froidement ordonné l'extermination d'un troupeau d'êtres sans défense. Dans leur violence, ces destructeurs conservaient le respect d'eux-mêmes, et ne versaient le sang que dans les colères de la lutte. En 1453, dans la ville des Basileus prise d'assaut, cinquante mille Grecs tombèrent sous le yatagan du vainqueur. Mais Mahomet II arrêta le massacre. C'est au sultan sanguinaire, à l'ami de Guillaume II, et aux Jeunes-Turcs, dressés par la culture germanique, qu'il était réservé d'accomplir à la face du ciel, le plus monstrueux attentat qui se soit vu depuis les temps de la barbarie assyrienne.

Par leur langage, les Arméniens appartiennent à la branche indo-européenne de l'Occident. Ils sont proches parents des Grecs et de nous-mêmes; peut-être étaient-ils plus étroitement encore liés aux Pélasges. Ce ne sont pas des Indo-iraniens, ni des Sémites, bien que certains auteurs fantaisistes l'aient avancé; ce sont des Orientaux par leur habitat

seulement, mais des Européens, par leurs origines, leur parler, leur religion, leurs mœurs et leurs aptitudes.

L'histoire de ce peuple se perd dans la nuit des temps. Venus on ne sait d'où, peut-être des steppes de l'Asie centrale, en même temps que bien des hommes dont nous descendons, les Arméniens se sont présentés sur le Bosphore, arrivant de la Thrace, dans les siècles qui ont connu la grande lutte immortalisée par Homère. Entrés en Asie Mineure, ils se sont arrêtés en Cilicie; puis, après une longue station, contrairement aux lois générales des migrations humaines, ils se sont avancés vers l'Orient, pour venir se fixer dans les pays de l'Ararat et du lac de Van. On était alors aux derniers temps de la puissance assyrienne, époque où de grands mouvements de peuples se produisaient dans l'Iran, où les Mèdes s'emparaient de la suprématie, où disparaissait le royaume d'Ourarthou (Van). C'est alors, seulement, que les Arméniens commencèrent à jouer un rôle dans les événements politiques. Sous Darius Ier et ses successeurs, ils étaient déjà constitués en nation, élevaient des temples aux divinités de leurs ancêtres ; mais, en même temps qu'ils affermissaient leur autonomie dans les hauts pays du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe, les Mèdes (aujourd'hui les Kurdes), refoulés par leurs frères iraniens, les Perses, chassés de l'Atropatène (Azerbaidjan), gagnaient les montagnes, venaient s'établir dans cette longue chaîne qui, partant de l'Ararat, court au sud vers le golfe Persique, et débordaient en même temps dans les pays jadis assyriens, au sud et sur le flanc oriental de la Grande Arménie. Dès lors, le contact était établi entre les Kurdes et les Arméniens, peuples de tendances contraires qui, malgré deux millénaires et demi de voisinage, ne sont jamais parvenus à vivre en paix.

L'invasion turque, après avoir chassé les Iraniens de tout le nord de leur domaine naturel, après avoir colonisé la basse vallée de l'Araxe, celle de la Kourah, et la plaine persane, jusqu'à Hamadan, n'a fait que traverser le Kurdistan et l'Arménie. Elle est passée comme passe l'orage, en ravageant; mais sans modifier la nature ethnique de ces régions montagneuses. Les Turcs Seldjoukides, en détruisant Ani, portaient le coup fatal au dernier foyer de l'indépendance arménienne; tandis

que les Kurdes, insoumis, se retranchaient dans les hautes vallées, divisés en tribus, comme ils l'étaient jadis aux temps florissants de la Médie. C'en était fait du rôle politique de la Grande Arménie. Ses territoires furent partagés entre les Turcs et les Persans, et, beaucoup plus tard (1827), les Russes, en s'avançant jusqu'à l'Araxe, placèrent sous leur protection Etschmiadzin (Vagharchapat), la Rome des Arméniens orthodoxes et les ruines de leur infortunée capitale, Ani. Quant à la Petite Arménie, au royaume des Lusignan, peuplé d'un vieux fond demeuré en Cilicie, et d'émigrés de la Grande Arménie, à peine survécut-elle aux Croisades.

En dépit de leur patriotisme ardent et de leur glorieux passé, les Arméniens sont donc privés de patrie depuis bien des siècles et, ainsi qu'il arrive chez tous les peuples opprimés, ils se sont répandus dans les pays voisins de leur ancien patrimoine, cherchant, individuellement, par leur intelligence et leur travail, une place au soleil, alors que le Destin semblait pour toujours en refuser une à leur nation.

C'est ainsi que, de Téhéran au Bosphore, de la grande muraille du Caucase à la vallée du Nil, les Arméniens, grâce à leur activité et à leur entendement des affaires, sont parvenus à se rendre indispensables chez leurs maîtres moins bien doués qu'eux. Il suffira de citer Nubar-Pacha, Tigrane, Yakoub-Pacha Artin, en Egypte seulement, pour montrer le rôle très actif que les Arméniens ont joué dans les pays musulmans; mais à côté de ces hommes, dont les noms sont inscrits dans l'Histoire, il y avait la foule plus modeste des employés; et les Turcs, inaptes aux choses administratives, s'estimant trop heureux de trouver parmi les Arméniens d'habiles gens de bureau, leur avaient abandonné, comme autrefois les Byzantins, la plupart des fonctions qu'eux-mêmes se sentaient incapables de remplir. L'insouciance musulmane ne saurait se plier aux mille nécessités de la vie d'un État; aussi, peu à peu, la Turquie toute entière fut-elle entre les mains de ces chrétiens laborieux.

Tant que l'Empire ottoman fut grand, riche et puissant, tant qu'il eut le droit de ne pas compter, le petit fonctionnaire ne porta pas ombrage au Turc ; mais du jour où l'effondrement des rouages de l'État fit présager sa ruine, les

rancunes s'éveillèrent; on rendit les serviteurs responsables. Un mécontentement latent naquit chez les mahométans, sorte de jalousie mélangée d'humiliation et de crainte, qui n'attendait pour se transformer en haine violente qu'un signe parti d'en haut.

Ce signe était depuis longtemps prémédité par le Sultan et par la politique germano-turque. Respectueux de la foi de leurs ancêtres et très patriotes, les Arméniens caressaient, dans le fond de leur âme, le rêve de rétablir un jour cette nationalité qui leur était chère et, dans ces tendances, bien naturelles d'ailleurs, le Turc vit un danger pour son empire, une velléité de révolte de la part de ses serfs. Dès 1894, les massacres étaient déjà commencés dans les provinces : par une protestation violente irréfléchie, l'affaire de la Banque Ottomane (1896), des Arméniens venus des États-Unis, imbus d'idées qui ne pouvaient avoir cours sur le Bosphore, donnèrent aux brutalités turques un semblant de légitimité. Le tigre s'éveilla ; et, en moins de deux jours, par ordre de Yildiz, plus de dix mille Arméniens trouvaient la mort dans les rues de Constantinople. Ce fut un massacre effrayant, une terrifiante boucherie et, quand j'ai traversé la ville, quelques jours après ces horreurs sans nom, on voyait encore, sur les portes des martyrs, les signes tracés à la craie qui devaient les désigner à la colère des soldats et de la populace. Assaillis dans la rue ou dans leur demeure, la plupart avaient été tués à coups de matraques, beaucoup, ceux qui défendaient leur vie, avaient été passés par les armes. Et les Turcs traînaient au Bosphore leurs cadavres, aussi calmes que s'ils eussent exécuté ces chiens de Stamboul que, plus tard, ils ont condamnés à la famine dans l'une des îles des Princes.

Dans les provinces, le massacre fut plus horrible encore. Armés sous le nom de Hamidiyèh, les Kurdes, soutenus, encouragés par les autorités locales, commencèrent contre les paysans chrétiens d'Erzéroum, de Van, de Bitlis, une guerre d'extermination sans merci, satisfaisant ainsi leurs haines millénaires et leurs appétits de pillage.

Pour le musulman de ces pays, le chrétien est un être impur, méprisé, indigne de la pitié qu'on a pour les animaux, qui n'a droit à la vie qu'autant que le vrai croyant veut bien la lui

laisser. Ce sentiment barbare est dans le cœur de tout bon mahométan de la Turquie, comme de l'Arabie, comme de la Perse. Les parents l'inculquent aux enfants qui, moins réservés que les grandes personnes, insultent les voyageurs européens, même lorsqu'ils sont munis des plus hautes recommandations, même quand les grands personnages les reçoivent avec respect. On peut juger sans peine de ce que de pareils hommes ont pu faire dans les villages de l'Arménie contre de pauvres gens abandonnés par les États qui devaient les protéger et par leur Dieu même.

Aujourd'hui, sentant que les chrétiens, Grecs et Arméniens, sont hostiles à leur cause (on le serait à moins), les Jeunes-Turcs, malgré leur masque de libéralisme et en dépit de leur prétendue civilisation, n'hésitent pas à poursuivre cette indigne besogne d'extermination commencée par le souverain qu'ils ont détrôné et qui est voulue par la politique des Empires centraux. Ce sont des atrocités dignes des temps les plus hideux de l'Histoire, des massacres en masse, des supplices dont le récit seul fait frissonner d'horreur et, fait plus honteux encore parce qu'il ne trouve pas d'excuse dans la colère, on vend comme esclaves, sur les marchés des grandes villes de Turquie, des femmes et des enfants! Est-il possible que nous soyons au xxe siècle?

Telle est, dans ses grandes lignes, l'affreux martyre d'un peuple héroïque qui pendant des siècles a rendu tant de services à la civilisation gréco-latine. J'ai vu les Arméniens chez eux, en Russie, en Turquie et en Perse, dans leurs principales colonies ; je me suis trouvé à même de vivre de leur vie, d'apprécier leurs qualités, de reconnaître leurs défauts. Ce sont mes impressions et mes souvenirs que je désire relater.

Je viens de dire que la nation arménienne, jusqu'à ces dernières années, se trouvait répartie entre les territoires de trois puissances différentes : la Russie, de religion chrétienne orthodoxe, la Turquie, musulmane sunnite, et la Perse, mahométane chiite.

En Russie, les Arméniens habitent plus spécialement la plaine d'Erivan, la vallée de l'Araxe, le massif de l'Alagheuz, volcan éteint, frère de l'Ararat, le Quara-bagh ou

Jardin noir, et les environs du Gheuk-tchai (le Fleuve bleu, le Goktcha des Russes) et les districts situés au sud de la Kourah. Dans la plaine ils sont mélangés aux Tartares, tandis que, dans les montagnes, ils voisinent avec les Kurdes, à l'est, les Mingréliens et les Lazes, à l'ouest. Partout les villages de ces divers éléments ethniques sont distincts, et leurs territoires s'enchevêtrent les uns dans les autres. Mais ces gens vivent en paix ; la police du tsar veille et tous sont désarmés.

Le centre religieux et intellectuel des Arméniens orthodoxes est, on le sait, à Etschmiadzin, bourgade voisine d'Erivan, située dans cette belle plaine, riche et fertile, qui s'étend au pied de l'Ararat, du côté du Nord. Là, en face de la majestueuse double cime du volcan neigeux, se dressent les élégants clochers de la cathédrale arménienne, émergeant du groupe des habitations du clergé, au milieu de hautes murailles, semblables à celles de nos églises fortifiées du moyen âge. C'est dans cette enceinte que les patriarches ont réuni tous les souvenirs du passé de leur nation, tous ces précieux vestiges échappés aux injures des ans et aux fureurs des musulmans. Ornements sacrés sauvés du pillage d'Ani, reliques des saints, objets touchés jadis par des mains royales, manuscrits précieux, chartes des princes, documents historiques et religieux. Et, ces trésors, des prêtres aimables, hospitaliers, les montrent avec une parfaite bonne grâce, à l'étranger qui passe et ils semblent dire : « Voilà ce que nous avons été. »

Autour de la cité sainte est la bourgade, composée, comme le sont tous les centres de l'Orient, de petites maisons à terrasses en terre battue. D'immenses réservoirs d'eau, creusés aux frais de l'église métropolitaine, contiennent, pour les temps de sécheresse, des réserves de fraîcheur, et la plaine, habilement irriguée suivant les méthodes persanes, cultivée par une population laborieuse, donne d'abondantes récoltes de blé, de coton, de fruits et de ce fameux vin dont on dit que le vieux Noé abusa jadis.

Plus au couchant, de l'autre côté du massif de l'Ala-gheuz, sont les restes d'Ani. Ruines imposantes par leur situation sur un éperon de falaises, entre deux profondes déchirures du sol, impressionnantes par leurs murailles et leurs tours, par la silhouette de belles églises construites en lave rouge sang

ou jaune d'or, aussi légère que la ponce, par les vestiges du palais des rois. Depuis plus de six siècles, Ani est une solitude où ne passent que les curieux et les patriotes épris des vieux souvenirs. Un prêtre vit avec sa famille dans ce cahos de décombres. Il dessert la seule église qui soit encore livrée au culte et, laissant son troupeau paître l'herbe des ruines, vient, pour le rare visiteur, ouvrir à deux battants les portes du sanctuaire aux voûtes ornées de fresques, rappelant celles des Comnènes au monastère de Trébizonde.

D'ailleurs, dans toute l'Arménie, en Géorgie, en Mingrélie, un art fortement inspiré par celui de Byzance s'est développé et conservé avec une incroyable persistance. Chaque village possède son église, sa cathédrale, dont la masse imposante domine les modestes demeures des fidèles, et, dans les bois, on rencontre souvent des chapelles abandonnées, élevées jadis par la ferveur d'un seigneur ou d'un groupe de pieuses gens. Puis, ce sont d'anciens monastères, désertés par leurs moines, où, dans les fortifications à demi ruinées, se sont réfugiés les paysans; fragiles abris contre les coups de main des brigands, si nombreux encore dans ces pays, il n'y a pas cent ans. Tous ces monuments sont faits selon un type voisin de celui qui était usité dans l'empire des Basileus, peu de temps avant sa chute. Construit-on une église nouvelle? Ses plans, ses détails sont copiés sur les modèles anciens et, ainsi, se perpétue ce style, gardant toujours son originalité. Parfois même, on voit les belles coupoles de bronze byzantines remplacées par d'affreux dômes de fer-blanc, innovation d'origine russe qui n'est pas du plus heureux effet. Mais les traditions sont conservées dans leurs grandes lignes : elles sont l'image de l'unité des sentiments nationaux.

Le prêtre enseigne la langue aux enfants en même temps que l'Évangile et, dans ces écoles de village où grouillent confondus filles et garçons, vêtus de couleurs éclatantes, ornés de lourds bijoux d'argent, on épèle toujours dans les caractères créés par saint Mesroh pour la langue arménienne, aux premiers siècles du christianisme. Ce n'est plus l'idiome dans lequel écrivait Moïse de Khorène qu'on parle de nos jours ; c'est une autre langue, souple, moins complexe que l'arménien classique, mais qui, grâce aux efforts des écrivains de

Constantinople, est devenue un instrument littéraire de premier ordre. Quant à la riche littérature des temps anciens, elle n'est plus comprise que des gens instruits.

Depuis cent ans environ qu'un maître puissant, descendu du Nord, est venu rendre aux opprimés la sécurité qui leur avait fait défaut durant tant de siècles, une renaissance du bien-être s'est épanouie dans tout le Petit Caucase. La richesse est venue récompenser les paysans de leurs labeurs. On voit partout aujourd'hui de plantureuses cultures, de riches jardins et, çà et là, s'élèvent des demeures plus en rapport avec l'amour-propre des favoris de la fortune. Parmi les Arméniens, il en est qui possèdent de grandes situations personnelles et ces gens qui passent, à juste titre d'ailleurs, pour être fort regardants en affaires, se montrent d'une générosité sans bornes pour leurs églises, et surtout pour celles d'Etschmiadzin, parce que leurs basiliques symbolisent leurs souvenirs, leurs regrets, et qu'ils mettent dans la puissance surnaturelle toutes leurs espérances.

Toutefois, les Arméniens, travailleurs infatigables, étaient des gens trop actifs pour se contenter d'habiter la terre de leurs aïeux, sous la bienfaisante égide de l'empereur de Russie. Beaucoup sont sortis de leurs villages pour se rendre aux villes, se lancer dans les spéculations et, en un demi-siècle au plus, Tiflis, Bakou et Batoum sont devenus leur domaine. Par son esprit pratique, sa ténacité, son ardeur au travail, ce peuple a eu le talent de mettre la main sur toutes les opérations lucratives de la Transcaucasie, à la grande jalousie, d'ailleurs, des Géorgiens et autres Caucasiens de vieille souche, qui, du temps de Strabon déjà; se faisaient remarquer par leur incapacité notoire en matière administrative, commerciale et financière.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Arméniens soient à l'abri de tout reproche. Non, certes; car, chez certains d'entre eux, la moralité dans les transactions n'est pas une vertu favorite. Cependant, en faisant abstraction de cette fâcheuse tendance, on doit reconnaître que les Arméniens sont remarquablement organisés pour les affaires et que, par suite, ils constituent un élément d'activité de premier ordre dans

les pays où ils se sont fixés. D'ailleurs, plus on vit en contact avec les Orientaux et plus on pense que chez tous, quelle que soit leur nationalité ou leur religion, la moralité, dans les affaires, est sensiblement la même. Ils ne diffèrent entre eux que par l'habileté plus ou moins grande avec laquelle ils savent tirer parti de leur absence de scrupules. Il serait donc fort injuste de flétrir les Arméniens et d'innocenter les autres; et d'ailleurs tant d'Européens ne valent pas mieux.

Si les Arméniens vivent heureux en Russie, ils n'ont certes pas à se plaindre du sort qui leur est fait aujourd'hui en Perse. Le gouvernement du Chah les traite avec grande douceur, leur rend justice, tout comme s'ils étaient mahométans, et les protège de son mieux contre les vexations de leurs turbulents voisins, les nomades.

L'Azerbaidjan est le principal centre des Arméniens de l'Iran ; ils y vivent par villages ou groupes de villages, mélangés aux bourgs turcs, aux Chaldéens jadis déportés dans le district de Salmas, voire même aux Ghêbres, ou Mazdéens, encore nombreux dans l'Atropatène, patrie, dit-on, de Zoroastre. Ces chrétiens, soit catholiques, soit orthodoxes, s'étendent, par îlots plus ou moins importants, sur toute l'ancienne Médie, sauf toutefois sur la partie de cette région demeurée aux mains des Kurdes. Tabriz, Maragha, Ourmiah, Kazvin, Téhéran, Hamadan ont chacune leur « Arménistan », ou Quartier des Arméniens; Ispahan, même, a son faubourg chrétien de Djoulfa, où les missionnaires de toutes les confessions, protestants, orthodoxes et catholiques se disputent les prosélytes. Tous ces chrétiens cultivent la terre, se livrent à la petite industrie, au commerce, figurent pour un bon nombre dans les postes subalternes de l'administration persane, parfois même commandent à des musulmans, comme officiers dans l'armée. C'est que les sentiments des Persans sont encore, en mille choses, sous l'impression laissée par leur ancien culte pour Ormazd, et qu'en dépit des enseignements des Mollahs, la tolérance et la douceur forment toujours le fond du caractère iranien. Quant aux Turcs qui se sont fixés dans le nord de la Perse, ils ont pris peu à peu les mœurs affables de leurs maîtres.

En dehors de leur foyer principal, j'ai rencontré des Arméniens isolés dans bien des districts du nord et de l'occident de l'Iran. Au Kurdistan de Sineh, par exemple, j'ai vu des villages arméniens, peuplés jadis par des déportés politiques, vivre perdus dans les montagnes, parlant un dialecte vieux de quatre ou cinq siècles et, malgré leur isolement, bien qu'ils fussent privés de prêtres, ils étaient encore chrétiens. Mais quel christianisme ! Le signe de la croix, quelques prières récitées sans en comprendre le sens, la monogamie et une sorte de baptême donné par les barbes blanches de la tribu. Ils vivaient en paix avec les Kurdes, leurs voisins, à la condition toutefois de leur payer une redevance annuelle et, à l'occasion, de leur donner leurs filles qui, de ce fait, devenaient musulmanes.

Ailleurs, dans le Quara-daghi (la Montagne noire) au sud de l'Araxe, lorsqu'en 1891 je cherchais un chemin entre Khoudâférin et Ahar, je me suis trouvé tout à coup au milieu d'un district très difficile, où six ou sept villages arméniens étaient en guerre contre les mulsumans, leurs voisins. La cause de ces hostilités remontait fort loin dans la nuit des temps, et l'on guerroyait alors pour des vols de bétail, commis au préjudice des chrétiens. Durant le jour, les belligérants se tenaient à distance ; mais au cours de la nuit, on en venait parfois à des corps à corps et, des deux côtés, il y avait des morts et des gens hors de combat. Après avoir traversé l'un des villages turcs, où l'on m'exposa les causes du conflit sous un jour naturellement favorable aux musulmans, je me rendis chez les Arméniens, non sans faire un grand détour, parce que mes domestiques persans mouraient de peur. Tout le village sortit en armes à mon approche ; mais voyant que je n'étais pas un ennemi, on m'accueillit avec la meilleure grâce. Les femmes et les enfants formèrent un grand cercle de curieux, bariolé de cent couleurs, on m'apporta des tapis pour m'étendre, des fruits de la saison, on rit, on plaisanta, et pendant que je m'entretenais avec la femme de l'agha, le chef rentra, suivi d'une troupe de cavaliers, tous armés jusqu'aux dents, le corps pris dans un véritable réseau de cartouchières. Ils revenaient très contents ; l'ennemi manifestait le désir d'entamer des pourparlers de paix. La victoire

restait à la bonne cause, et l'agha pensa qu'il était convenable d'en rendre grâces par des libations en l'honneur du dieu du vin.

Malheureusement il n'en est pas de même partout où les chrétiens ont maille à partir avec les mahométans ; et, vers le lac d'Ourmiah, depuis Revandouz jusqu'à l'Ararat, dans ces pays où les Kurdes sont nombreux et organisés en tribus puissantes, la situation des Arméniens est le plus souvent fort précaire.

Quand on parcourt les districts arméno-kurdes, aussi bien en Perse que sur territoire osmanli, on rencontre, dans presque toutes les vallées, des ruines, les unes fort anciennes, les autres plus récentes. Quelquefois même encore fumantes. Ce sont les restes des villages détruits au cours des guerres entre clans musulmans et chrétiens ; car, partout, les Arméniens se défendent bravement. Ils luttent pour la conservation de leurs villages, de leur famille, de leurs troupeaux et de leurs cultures ; et, au fur et à mesure que les armes se sont perfectionnées, les villages ennemis se sont éloignés les uns des autres, laissant les traces de leurs successives étapes. Voici le vallon frontière entre deux territoires : à droite et à gauche, à quelques centaines de pas seulement du ruisseau, on voit deux monticules de décombres, de murs écroulés. Il y avait là deux villages ennemis, au temps où l'on combattait avec l'arc. Plus loin sont d'autres ruines, puis d'autres et d'autres : elles datent de l'époque des fusils à pierre, des armes plus perfectionnées encore, et, aujourd'hui, les gens se sont, des deux côtés, retirés à plusieurs kilomètres de la frontière pour s'adapter à la portée des fusils rayés en usage. Souvent la tribu kurde était plus nombreuse et plus forte que le clan des Arméniens. Alors les chrétiens sont partis, quand ils n'ont pas été exterminés jusqu'au dernier; ils sont allés, on ne sait où, chercher de nouvelles terres, un vallon moins exposé aux razzias.

Makou, au pied de l'Ararat, le Rocamadour de l'Arménie, dont le site est l'un des plus curieux qu'on puisse voir, était jadis une bourgade arménienne ; les inscriptions de ses rochers en font foi : aujourd'hui, elle est kurde.

C'est un gros village bien intéressant, que Makou. Bâtie sur le bord d'un torrent, dans une vallée profonde, fermée

de hautes falaises, cette agglomération est en grande partie construite sous un immense abri naturel où jamais il ne pleut. Autour, sont de beaux jardins en terrasses, laborieusement conquis par les bras d'infatigables travailleurs. Certes, ce ne sont pas les Kurdes qui ont ainsi tiré si beau parti des maigres ressources du sol, ce sont leurs prédécesseurs, les Arméniens qu'ils ont chassés pour s'emparer du fruit de leur labeur, en vertu de la raison du plus fort, loi barbare qui, malheureusement, n'est pas seulement en honneur chez les Kurdes.

C'est en Turquie que la situation des Arméniens a toujours été la plus difficile ; cependant ils étaient dès longtemps faits à cette lutte pour l'existence, cette vie avait toujours été la leur et celle de tous les peuples de l'Orient, depuis les époques les plus reculées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter les yeux sur l'histoire byzantine, aux temps où les Basileus et les Rois des Rois se disputaient les anciens États de Tigrane, de parcourir les Annales de la Géorgie de Wakoucht. Ce n'étaient que pillages, massacres, sièges de villes et de monastères, réductions de villages entiers en esclavage. Ces peuples s'étaient cependant accoutumés au danger, et un certain équilibre existait dans l'insécurité générale.

C'est de l'époque byzantine, que datent les principales colonies arméniennes des côtes d'Anatolie. Au cours des guerres des Romains contre les Perses, les pays de l'Ararat furent le théâtre de luttes sanglantes qui se prolongèrent pendant des siècles, et les habitants émigrèrent ; ils allèrent chercher la tranquillité au cœur même de l'empire, dans ces villes maritimes dont la possession n'était pas disputée par les belligérants. Trébizonde, Kérasunde, Samsoun, Sinope, et une foule de bourgades de moindre importance reçurent des colonies, et la capitale des derniers Comnènes, plus favorisée, renfermait encore, avant les derniers massacres, plus de vingt mille Arméniens, tant dans la ville que dans la banlieue.

De tous les sites de la mer Noire, Trébizonde est, sans contredit, l'un des plus agréables. Bâtie en amphithéâtre sur les contreforts de la chaîne Pontique, le Torou-Daghi des Turcs, la cité s'étend jusqu'à la mer, comprenant, dans son massif, la colline entourée de murailles où s'élevait l'antique

Trapézonte. Ses rues, son bazar sont, comme dans tout l'Orient, des ruelles étroites, fraîches, abritées contre le vent et les ardeurs du soleil, sur lesquelles s'ouvrent d'innombrables petites boutiques. Que de fois j'ai parcouru ce bazar, en quête de médailles anciennes, d'aspres de ces princes qui, les derniers, ont porté la pourpre romaine. Je m'arrêtais longtemps et avec plaisir dans toutes les boutiques d'orfèvres, des Arméniens, et je causais avec eux, en prenant de minuscules tasses de café, assis dans leur atelier, sur leur établi, pendant que l'apprenti, les joues gonflées par le chalumeau, soudait quelque breloque. Ces gens étaient heureux, parce que les consuls protecteurs veillaient à leur sécurité, et que leur métier rapportait de quoi vivre. Partout, dans la ville, on rencontrait des Arméniens : au port, dans les douanes, dans les administrations, dans les affaires. Tous travaillaient, tandis que le Turc, assis au kavé-hâné, fumait son narghileh, ou prenait son verre de mastic. Hélas ! Que sont devenus ces gens laborieux? Quatorze mille ont été massacrés dans ces derniers mois, et les femmes sont parties en esclavage, obligées de se faire musulmanes, contraintes d'accorder leurs sourires aux bourreaux de leur père, de leur mari, de leurs frères. La guerre avait chassé les consuls à Trébizonde, leurs seuls soutiens.

Escale de tous les paquebots naviguant dans la mer Noire, proche voisine de Batoum, en relations continuelles avec Odessa, Novo-Rossisk, et tous les grands ports de la Méditerranée, tête de ligne des caravanes se rendant à Erzeroum, Khoï, Tabriz et Téhéran, Trébizonde semblait être une ville civilisée. On y rencontrait des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Persans et quelques Lazes, descendus de leurs montagnes. Ce sont donc les Turcs, et les Turcs seuls qui ont fait couler des flots de sang dans ces ruelles, jadis si paisibles. On ne peut mettre ces crimes sur le compte des Kurdes ; car on se trouve là bien loin des bandes farouches du Kurdistan.

Et si Trébizonde, bien que très européanisée, a été la victime de cette soif de meurtre, qu'a-t-il dû se passer dans les villes de l'intérieur, à Baïbourt, Bitlis, Mouch, Erzingian, Quara-Hissar, Sivas, et dans ces villages des montagnes, perdus à des lieues et des lieues de tout centre chrétien? En quel

état les Russes ont-ils trouvé Erzeroum, quand ils y sont entrés? Erzeroum qui comptait quarante mille habitants, presque tous arméniens.

Depuis les ordres exécrables donnés par Abd-ul-Hamid, l'esprit public, chez les Turcs, s'est monté de la manière la plus injuste contre les Arméniens et j'ai, moi-même, entendu dans la rue, où deux enfants se battaient, un Turc à barbe blanche, d'aspect vénérable, et qui souriait en égrenant son chapelet, encourager l'un des deux petits adversaires par ces mots, dont sa conscience atrophiée ne pouvait comprendre toute l'horreur : « Vour ! vour ! Erméni dour. » (Frappe ! frappe ! c'est un Arménien.) On était alors au lendemain des grands massacres de Constantinople.

Chaque fois que l'Empire ottoman a des déboires, c'est sur les chrétiens que les Turcs passent leurs colères. Aujourd'hui, l'extermination des Arméniens est à l'ordre du jour, parce que les Alliés, protecteurs des infortunés Arméniens, sont en guerre contre la Turquie. A des haines injustes, sont venues se joindre les colères contre l'ennemi, le désir de l'outrager.

Après avoir parlé des Arméniens dans leur patrie, il convient de montrer, en quelques mots, quelle est la position mondiale, quelle est la situation politique, géographique et morale de ce peuple, en dehors de ses anciens domaines, et des États entre lesquels le hasard des guerres l'a partagé ; car, persécuté depuis des siècles et des siècles, les Arméniens se sont expatriés en grand nombre et ont emporté avec eux, dans les pays lointains où ils se sont fixés, non seulement leurs admirables aptitudes au travail, mais aussi, malheureusement, beaucoup de cette duplicité qu'acquiert tout individu que la violence et l'injustice de ses maîtres contraint à employer la ruse. C'est une tare, commune à presque tous les Orientaux, et dont un peuple ne se guérit que très lentement. Il serait donc faux de dire que les Arméniens ont su conquérir toutes les sympathies. Dans bien des pays on les tient en méfiance, comme on fait pour les Grecs, les Syriens, et toutes ces races dont la conscience ne semble pas être la même que la nôtre. Ce jugement, porté par l'opinion publique dans certains milieux, est certainement d'une sévé-

rité excessive et ne peut être partagé par celui qui a visité les Arméniens chez eux; mais il se justifie trop souvent par des faits quand on a affaire aux intermédiaires arméniens, si nombreux dans toutes nos grandes villes. Ce n'est pas en étudiant ces gens inférieurs qu'on peut se faire une idée juste du caractère de ce peuple, c'est en fréquentant la classe supérieure, et en vivant avec les paysans; mais l'Européen connaît à peine les intellectuels arméniens, ignore les paysans, et n'est guère en contact qu'avec le courtier de bas étage.

Il existe de très importantes colonies arméniennes à Moscou, Pétrograd, Odessa, Londres, Paris, Vienne, Berlin, New-York, Bombay, dans tous les grands centres commerciaux et industriels ; et ces colonies sont prospères, parce que l'Arménien, qui possède une surprenante facilité d'assimilation, ne se spécialise jamais. Il est comme le Juif, comme le Parsi, aux Indes, comme le Chinois ; toute affaire susceptible de fournir des bénéfices lui convient, quelle qu'elle soit, et il se montre extrêmement aventureux, à la manière des Américains. Souvent il réussit, parfois il échoue; mais il ne se décourage jamais et recommence ses affaires sur un pied plus modeste, comme courtier, ou même comme simple employé.

Aux Indes, l'Arménien se trouve en contact avec le Parsi, Perse zoroastrien émigré à Goudjarat, lors de la conquête de son pays par les musulmans, homme d'une habileté consommée, contre lequel l'Arménien ne lutte que difficilement. Plus loin vers l'Orient, on ne voit même plus de Parsis, ni de Juifs. C'est le Chinois qui règne en maître par sa ruse, par son sens merveilleux des combinaisons avantageuses.

Les deux foyers de la population arménienne sont donc la Grande et la Petite Arménie, contrées distantes l'une de l'autre de centaines de kilomètres, ne possédant que de très vagues points de contact et qui, pratiquement, ne paraissent pas pouvoir être réunies en un seul État. En ce qui concerne la Grande Arménie, dont la Russie possédait une partie avant la guerre, et dont elle occupera bientôt la totalité, le tsar est le maître de sa destinée; elle est en bonnes mains. Mais pour la Petite Arménie, la Cilicie, il semble qu'il faudrait la reconstituer en pays indépendant. Ses limites du temps des Croisades

qui comprennent tous les districts où, de ce côté, se parle la langue arménienne, conviennent fort bien à cette restauration : elles donnent au nouvel État un débouché facile sur la mer et des terres fertiles dont ce peuple, assuré de la tranquillité, tirera le meilleur parti. Les Arméniens ont trop souffert ; il n'est que juste de leur rendre un toit qui fut à eux, celui des Lusignan. Ce sont des déracinés et, comme tous les hommes qui n'ont plus de maison familiale, ils sentent autour d'eux un vide immense ; ils éprouvent l'angoissante incertitude du lendemain. Donnons-leur la sécurité, et nous verrons se développer rapidement un petit peuple pacifique, énergique et travailleur, d'esprit très affiné, qui tiendra dans le monde une place fort honorable. Je souhaite voir un jour flotter dans le port de Marseille le pavillon arménien.

J. DE MORGAN

CEUX DU MORBIHAN

MATHURIN LE RESSUSCITÉ

Un bruit sourd me réveille. Les volets ouverts, je reconnais Mathurin Brien, celui que les paysans surnomment : le Ressuscité. Son hoyau décrit un demi-cercle brillant dans l'air et s'abat sur la terre qui geint au coup ; ou plutôt Brien et le sol gémissent ensemble à temps réguliers. Je me souviens maintenant ! N'avais-je point prié Mathurin de venir remuer le sol durci de mes plates-bandes?

C'est un Breton de cinquante ans, un gallot pas plus haut que l'un de ces bidets de lande nourris d'épines, presque décharnés, mais d'un lourd squelette. Sous son gilet d'un drap verdi par les eaux du ciel et devenu moelleux comme s'il était recouvert de lichens, son torse verruqueux a la raideur d'un têtard. Et vraiment, Brien rappelle l'un de ces chênes martyrisés. La misère l'émonda. Ses bras courtauds sont terminés par des doigts rognés par l'usure. Ses poings déjetés ne sont pas dans l'axe de leurs poignets et ressemblent à de vieilles cognées. Lorsque Brien retire son chapeau de feutre à bords coulants comme les larmiers des chapelles, son crâne cireux luit et je crois que les nuages du ciel s'y reflètent comme dans un miroir. Quelle adversité tenace pesa sur cette tête chauve, aplatie à ses pôles telle une sphère terrestre?

La nuance d'une feuille de châtaignier en octobre, voilà la couleur de son teint ; car n'est-il pas naturel que l'automne d'un homme rouille son visage? Un œil d'eau tantôt clair, tantôt obscur comme une fontaine, me regarde ; l'autre œil vairon, dont la prunelle rappelle le fromage blanc, tourne dans l'orbite sans utilité. Mathurin s'explique sur cette infirmité avec philosophie :

— Bah ! un nez ne suffit-il pas? Et une bouche, c'est de trop déjà pour un homme de ma situation.

Je rejoins mon ouvrier au jardin.

— Elle est dure, la terre, plus dure que je ne croyais, Brien?

Il l'observe d'un œil fatal et lui applique un revers de sa tranche à toute volée.

A travers les lucarnes pointues du clocher de Trévera, huit sons mesurés nous arrivent une première fois aux oreilles. Impassible, Brien travaille. Après trois minutes écoulées, l'horloge répète l'heure. Au premier coup le journalier abandonne son outil et se dirige vers un pommier ouvert comme un vaste parasol au-dessus du courtil. Un bissac de coutil bleu balance à une branche cassée. Brien en sort un chanteau de méteil presque aussi noir que la terre, un petit pot de graisse fermé par une ardoise et un litre de cidre. Indifférent à ma présence, — il ne m'appartient plus pendant cette demi-heure consacrée au repos, — il se murmure à lui-même en façon d'encouragement :

— Cassons une croûte.

Aux tintements de la demie, Mathurin se relève, et, sur ses jambes arquées, s'avance vers son ouvrage. Pas de regret de voir finir son repos. Pas de satisfaction de reprendre son hoyau. Sa face, toujours méditative, est obsédée par une seule, effroyable idée : la mort, si j'en crois la rumeur publique.

Hein ! Ahein ! se reprennent à gémir le sol de mon jardin et la poitrine du tâcheron. Je ne saurais dire laquelle des deux plaintes l'emporte sur l'autre. Au vrai elles sont unies au point que leur accord exprime la fatalité qui plane autour de ma maison, dans la vallée brumeuse aux opaques châtaigneraies.

***

Un soir, au deuxième son des sept heures, car Brien ne voudrait pas me voler quelques secondes de l'emploi de ses bras, et, de même, Brien ne voudrait pas frapper un coup de pioche en plus de sa journée, il me dit :

— Je ne pourrai vous revenir d'ici quelque temps. Le monsieur de la Huandière me reprend, et comme ma femme et moi nous lui appartenons depuis qu'il nous loge, ne comptez plus sur mon travail pendant un couple de mois. En attendant, venez donc voir la maison qu'il nous a offerte. Elle nous change de celle que j'avais construite avec des pierres et de la paille de charité.

...Un dimanche de septembre par une menue pluie de Bretagne, et tandis qu'éclataient dans la campagne les détonations des chasseurs tirant aux râles de genêt, je me suis acheminé vers le logis de Mathurin le Ressuscité par un chemin barbare, à fond de roches houleuses sur lesquelles sonnent comme des cloches les roues à clous forgés des chars-à-ridelles. Les ajoncs hargneux surplombaient les talus de ce sentier et leurs piquants avaient retenu aux dernières moissons des poignées de paille qui flottaient comme des chevelures de jeunes filles. Je montais toujours... Bientôt un vaste horizon m'apparut à travers les aiguillées de la pluie. Triste et poignant Morbihan ! Lourdes chênaies des bas-fonds où l'âme devient pesante ! Plus loin sur des collines à plans successifs en forme de carènes renversées, les bras de quelques moulins, celui du grand Patern et celui de Corentin Pigaller, hachaient les nuages. Le soleil s'insinua entre deux stratus et un éventail de lumière illumina la Huandière, un château de granit que la distance rendait semblable à un surtout d'étain posé, sur un pré circulaire, comme une table couverte d'un tapis vert. Une averse crépita sur les glais d'une avenière. Un fouet déchira l'air et, tête basse, des vaches déboulèrent le chemin, harcelées par les lancettes d'eau qui se brisaient sur leurs peaux. Après cette rafale un lac d'azur réapparut au firmament et, dans la paix restaurée, les détonations des fusils éclatèrent à nouveau.

J'imaginais les chasseurs aux doigts rougis par le sang quand j'arrivai chez Mathurin Brien, cet homme étrange que les villageois interrogeaient parfois sur l'autre vie, qu'il connaissait par expérience, assurait-on.

Devant moi sur une prairie entourée de frênes et tournant le dos à la grée hérissée d'aiguilles de pierre, se silhouettait, à contre-jour du ciel plombaginé, une chaumière coiffée d'une sorte de pelage de bête, glui bruni par la décomposition. La porte en anse de panier s'ouvrait comme une bouche énorme dont on n'apercevait pas le fond. A gauche, une meurtrière vitrée, reculée sous la tignasse du toit, me fixait. A droite un autre trou avait été clos avec un bouchon de toile.

Sur la pierre du foyer, taillée dans le roc même des fondations, une marmite respirait péniblement sous son couvercle. Un feu d'ajoncs, dont les fumées vertes se balançaient avec des grâces d'écharpes, léchait la suie luisante. Agenouillée devant sa soupe, une petite bonne femme ronde comme un tonnelet en sa cotte terreuse, se retourna. Cette paysanne rappelait les personnages des pots à tabac hollandais. Front de chèvre, tempes écrasées, pommettes dont la peau trop tendue brillait, yeux bridés, bouche en accent circonflexe, menton galochard ; tout cela modelé de verve par le ciseau d'un imagier railleur.

— Vous nous honorez bien d'être venu nous voir, — s'exclama-t-elle à ma vue. — Espérez un instant, mon Ressuscité va rentrer. Ah ! j'entends sonner son glas ! C'est une façon de parler, je veux dire que mon homme n'a jamais marché gaîment.

Sur le sol rocheux, les souliers ferrés de Mathurin qui s'avançait avec une lenteur accablée, rendaient des sonorités creuses. Solennel et grave comme s'il accompagnait un convoi, le Ressuscité s'approchait. Ses doigts rognés serraient un paroissien à tranche rouge contre son cœur. Il s'en revenait des vêpres à Pluherlin.

— Papa ! Papa ! Père !

Trois affreux enfants me partirent dans les jambes. Je ne les avais pas aperçus dans la chaumière, car ils somnolaient parmi les guenilles d'un grabat. L'aîné, un garçon de dix ans, à

buste écourté, tournillait sur des pattes de faucheux ; les voisins avaient baptisé cet enfant falot : le poulpiquet.

Une écrouelle grosse comme le poing tordait le coû du second fils et l'obligeait à loucher pour regarder devant lui ; la fille portait sur un corps de naine une face en losange plissée des grimaces indélébiles de la vieillesse, à sept ans !

Surprenant mon regard, Joséphine s'exclama avec gaîté :

— Dame ! voici les gars d'un pendu et d'une vieille.

Cependant Mathurin nous rejoignait. Autour de lui, ses enfants, par jeu, poussaient des aboiements et se jetaient à quatre pattes. Insensible à leur exubérance, le tâcheron me salua avec l'aise d'un gentilhomme. Quelque chose de sacré qu'il avait emporté de l'église l'enveloppait encore, et ce fut d'un pas d'officiant qu'il alla poser son paroissien dans un trou de la muraille formant placard sous un mouchoir tendu. Ensuite il me désigna poliment un tabouret de sa fabrication, formé d'une planche ronde emboutie sur un piquet enfoncé dans la terre battue du sol. Lui-même, resté debout, croisa les bras face à la porte et, après quelques mots, inclina la tête sur une épaule et se tut. Son œil clair fixait sur la colline les sapinières étêtées, annonciatrices de l'Océan ; et le ressuscité paraissait écouter ce que les oreilles n'entendent pas d'ordinaire. Bientôt aussi, pour moi, le silence s'emplit de voix dans cette chaumière d'un douloureux paysan qui avait tompé la mort et dont voici l'histoire.

***

Mathurin était né homme de peine. C'était propriété et aptitude naturelle de son corps. Avant lui son père et sa mère avaient vécu tâcherons à Keranibo et Péaule. Avant ceux-ci d'autres Brien besognèrent obscurément. Leur famille avait poussé en cette paroisse de Péaule par un hasard aussi mystérieux qu'une germination de chardons au bord d'une levée de terre. Comme des plantes ces Brien mouraient en général à leur hiver. Quelquefois aussi l'accident, — comparable à la dent de l'âne qui mange l'herbe au passage, — avait fait disparaître prématurément l'un de ces paysans. Perte indifférente ;

derrière lui d'autres rejetons le remplaçaient sous le vaste ciel. Et de même que les chardons ne peuvent aspirer à devenir des plantes comme les lys, de même les Brien, chardons humains, ne devaient jamais, à travers la suite des générations, évoluer vers quelque autre espèce plus estimée, plus heureuse.

A considérer les Brien, il semble que la nature veuille réserver à la société ces millions de moteurs à fronts bas et à pensées crépusculaires.

Issu d'une lignée d'aïeux habitués à servir la terre, Mathurin Brien accepta longtemps son sort avec l'aisance d'un bœuf recevant le joug. Mais, vers sa quarantième année, une petite lumière, à peine l'éclat instable d'une chandelle de résine dans les ténèbres de la nuit, l'illumina parfois. Et sa prunelle ne refléta plus seulement les choses et les êtres, elle les observa.

Jusque-là Brien avait conservé l'humeur égale du paysan gallot, humeur fatale, si vous voulez, et dont on ne saurait dire qu'elle soit jamais une bonne ou une mauvaise humeur. A chaque aube, Mathurin s'éveillait résigné acceptant en toute simplicité la loi éternelle d'un Dieu courroucé : « Va, tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Brien descendait donc chaque jour vers sa tâche, avec l'indifférence d'un élément.

Sa quarantième année écoulée et chaque mois un peu davantage, sa figure aux traits jadis figés par une habituelle stupeur, s'attendrit parfois, et, quelquefois aussi, se revêtit d'une gravité songeuse.

Joséphine, lorsqu'elle le voyait en cet état, le bourrait en lui criant :

— Réveille-toi donc.

Et, afin de se consoler de l'attitude de son époux, elle buvait.

Mathurin n'avait jamais eu les appétits de bouche de sa femme ; il refusait le cidre ou l'alcool qu'elle lui offrait et, son menton sur ses poings, pendant des heures, il cherchait quelque chose qui s'obstinait à lui échapper. Ce père funèbre ennuyait les enfants, aussi la naine, le poulpiquet et le coutors ne l'aimaient guère et ils s'amusaient, parfois, derrière lui, à répéter sa pose de gargouille pensive.

***

En ce temps-là les Brien habitaient, sur la grée de Ligné, une hutte aux murs hourdés, fagots entremêlés de mottes en terre prises aux landes de Lanvaux. Un clayon servait d'huis ; il avait l'avantage d'éclairer et d'aérer à travers sa claire-voie, car aucune autre ouverture, sauf le trou pour le foyer, n'ouvrait cette cabane construite par Mathurin. Les hardes, l'on ne pouvait donner le nom de vêtements à ces loques, pendaient à des piquets introduits à force dans le pisé. Une vieille mangeoire retenait des écuelles, une galettoire et la marmite de terre. Des grabats gonflés de fougère jonchaient les angles. Découvrant cette hutte sauvage, un Parisien, amusé, eût déclaré qu'il était impossible de ramener une famille civilisée plus en arrière vers la préhistoire. Les Brien se croyaient-ils civilisés? Les tâcherons gallots ont-ils jamais revendiqué une civilisation moderne, illusoire pour les pauvres gens de leurs campagnes? D'une race discrète et peu portée aux revendications, Mathurin n'avouait guère que Joséphine et lui étaient gagés, à quarante sous le couple, par le monsieur de la Huandière. Si l'on y retranchait quelques semaines pluvieuses et les jours fériés, leur gain quotidien n'atteignait pas un franc cinquante. Jusqu'alors, Mathurin avait accepté, sans rechigner, les conditions de ce châtelain de petite fortune, qui n'accordait pas moins à ses ouvriers que les autres propriétaires besogneux du pays. Quelques journaliers du voisinage enviaient même la bonne fortune des Brien : par cet engagement annuel, n'échappaient-ils pas aux chômages qui atteignent leurs confrères? Cependant, avec les ans, l'obsession de Brien grandissait et son visage autrefois inerte s'animait de clartés fugitives. Pourtant, avec l'honnêteté de sa race, — cette honnêteté faite en partie d'habitude, de craintes divines et humaines et d'impossiblité au raisonnement, — Mathurin continuait d'employer loyalement la force de son corps au service de M. de la Huandière.

Ce châtelain, satisfait de ses tâcherons, songea que les coustors, les poulpiquets et les naines étaient la flore naturelle des gourbis de misère, et il s'imagina que les enfants de Brien, mieux logés, guériraient. Il offrit donc à cette

famille une chaumière dans la vallée de Grâce, à la lisière de son pourpris.

Félicité ! A cette nouvelle, Joséphine trépigna et entraîna sa fille et ses fils dans une ronde.

La chaumière de Grâce ! Bonté du ciel ! Presque une maison de riches! Et pas de fermage à payer !

A la pensée de cette économie, l'heureuse Joséphine courut acheter une chopine d'eau ardente et voulut généreusement en abreuver ses enfants.

— Oh ! maman ! maman ! — s'exclamaient-ils, — c'est du chaud !

Ils tiraient leurs langues brûlantes et s'amusaient à les laisser le plus longtemps possible hors de leurs lèvres.

Seul, Mathurin, avait gardé son sang-froid. Les propriétaires d'habitude n'offrent rien pour rien. Que cachait cette apparence de bienfait?

Pourtant, quelle douce chaumière que celle de Grâce ! Orientée vers le couchant, sa façade recevait l'embrassement d'un soleil qui donne son baiser d'amour aussi passionnément aux masures qu'aux palais.

Accroupie contre son seuil, Joséphine offrait son petit gros corps aux derniers rayons. Ses enfants, près d'elle, immobiles et muets, fermaient leurs paupières. Heureuse quiétude ! Par la cheminée de la chaumière, une fumée bleue s'épanouissait comme une large fleur. La soupe cuisait. Paradis terrestre !

Planté devant la prairie où pâturait le troupeau du château, Mathurin pensait-il? Rêvait-il? Dormait-il?

A droite et à gauche les champs s'étalaient ; du pain et encore du pain blondissait à perte de vue.

Là-bas, le ballon de feu du soleil, avant de sombrer derrière la colline, envoyait comme un adieu la décharge magnifique de ses rayons orangés.

Se retournant, Brien appelait :

— Et la soupe, Joséphine?

La paysanne se jetait dans la chaumière et une fumée plus dense se balançait sur la cheminée. Brien se rapprochait, il avait faim. Les garçons et la fille se dressaient, ils avaient faim. Devant le foyer, leur mère soufflait le feu de ses joues qui

se gonflaient et s'aplatissaient comme des soufflets. C'était l'heure où d'un bord à l'autre des mers, les pauvres gens qui avaient peiné tout le jour s'inclinaient devant leurs écuelles.

Joséphine apporte des écuelles de terre dont le vernis extérieur imite par ses maculatures le pâté de porc ; aussi cette facétieuse paysanne affirme-t-elle que le bouillon d'herbes y prend goût de viande.

Le poulpiquet, en subissant l'action bienfaisante du pain chaud qui meuble son estomac, exprime son sentiment :

— C'est bon !

Son frère et sa sœur répètent :

— Oui, c'est bon ! Encore ! Encore !

— Ah ! coquins, — repartit leur mère, et ses yeux sourient. Elle songe à la topette de vulnéraire qu'elle a cachée dans un trou de la muraille. Brien cesse de manger et cherche parmi les étoiles naissantes qui émergent des profondes eaux du ciel, la chose qu'il poursuit toujours. L'enfant aux écrouelles agite son bol vide.

— Encore ! Encore ! — réclame la naine qui n'a peut-être pas grandi parce qu'elle n'a point assez mangé de soupe.

— Il n'y en a plus, — répond leur mère, et elle essuie sa cuiller à sa robe, par propreté.

— J'en veux, — s'obstine la fillette, et les garçons se fâchent.

— Tant pis ! Contentez-vous, — prononce leur mère avec belle humeur, car elle pense que, lorsqu'ils seront bientôt endormis, elle ira prendre son flacon de joie.

Brien tend son écuelle à ses enfants. Ceux-ci comme des poulets à qui l'on jette une nouvelle provende, dévorent avec de rapides hochements de tête.

Pendant ce temps, Joséphine lave son écuelle, le front baissé mais les paupières remontées d'angle vers ses petits ; elle est pressée de les voir s'endormir. Ils continuent d'ouvrir et de fermer leurs bouches par un reste de faim, et aussi parce qu'ils prennent un certain plaisir à ce jeu.

Bras croisés sur les genoux, Brien aperçoit au loin le château violet de la Huandière. Ses carreaux orangés par les lampes allumées semblaient un espalier de grandes capucines. Par une baie ouverte, le chant mélancolique d'un piano et d'un

violon s'évaporaient, pauvres sons grêles de l'art dans la gigantesque barbarie de la campagne armoricaine.

Aux sons de cette musique, Joséphine esquissa un entrechat grotesque et ses enfants l'imitèrent.

A leur sabbat dérisoire Brien lança son écuelle sur le sol où elle éclata :

— Malheur de malheur, — hurla-t-il !

A sa clameur sa femme et ses enfants effrayés se jetèrent contre les murs comme s'ils voulaient y disparaître. Du pied, Mathurin haineux achevait d'écraser les débris de la poterie.

Joséphine, ses fils et sa fille, terrorisés, parce que jamais Brien ne s'était mis en colère, rétrécis sur eux-mêmes dans les coins de la chaumière attendaient la fin de cette scène.

...Déjà la fureur de Brien s'est évanouie. Il sort dans la prairie, maintenant désertée par le troupeau rentré à l'étable. Au-dessus de son front plat les mondes baignés d'infini passent.

Le poulpiquet, la naine et le cou-tors, dorment. La femme pleure. Brien cherche.

***

Les champs de froment et de seigle qu'on apercevait des tours de la Huandière ont été fauchés. En corps de toile bise. la chemise ouverte sur sa poitrine colorée comme une brique, Mathurin scia à l'antique mode, le faucillon en croissant de lune au poing, ce primitif outil étant réputé fournir un meilleur travail que la faucheuse mécanique.

A quatre heures, chaque matin, Joséphine et son homme venaient se mettre à la disposition de leur châtelain et ne quittaient leur besogne qu'à l'ombre.

Le zèle de Mathurin paraît naturel à M. de la Huandière. Lorsque ce châtelain parle de son journalier à ses amis, il le juge en ces termes :

— Consciencieux, Brien. Bonne machine, un peu lente peut-être?

Et il est certain que Mathurin, comme les gallots, mangeant peu produit peu ; mais à l'image des bidets de lande il s'achemine au petit pas et sans arrêts jusqu'au terme de son voyage.

Ses liens à serrer les javelles dans sa cotte retroussée, Joséphine suit son mari sans perdre une enjambée sur la longueur d'un champ : elle prend sa brassée d'épis, l'écrase du genou, la serre et l'attache. Derrière elle les gerbes dressées sur les billons semblent des petites bonnes femmes en jupes roides, à taille fine.

A la halle aux grains de Vannes, M. de la Huandière échange la lourde récolte de son domaine contre une liasse légère de billets bleus avec lesquels ce gentilhomme entretiendra à grand'peine son château, le parc et les métairies.

Mathurin l'avait accompagné à la ville afin d'aller au déchargement des sacs. Le propriétaire, soucieux, car le cours des céréales n'est guère rémunérateur, verse à son journalier un tas de sous qui encombrait sa sacoche : au juste, douze francs, le salaire d'une semaine. Les poches chargées de bronze à crever la doublure, Mathurin se rend hardiment chez un mercier. Il y choisit des blouses pour ses gas et il paie. Oh ! Dieu ! le billon s'est réduit à une poignée après cette acquisition. Faisant sauter la monnaie dans ses mains, Mathurin demande au commerçant de lui rendre au moins quelques sous.

— Allons, un bon mouvement?

Le mercier rit en reconduisant son chaland à la porte.

— Prix fixe chez nous, impossible, mon brave.

Mécontent, Brien traverse Vannes d'un pas à enfoncer les pavés, remonte vers la campagne, s'enfonce sous des sentiers creux, salue des chapelles dédiées à saint Efflam, ermite, saint Patern, évêque et saint Herbot, thaumaturges dédaignés du calendrier romain, aperçoit enfin le château gros comme le poing et sa chaumière en tête d'épingle piquée sur la prairie.

Brien n'accélère pas sa marche à la vue de sa femme et de ses enfants. Ses sabots, à temps égaux, sonnent : pan... pan... pan... La curiosité l'emporte chez Joséphine, la naine, le poulpiquet et le cou-tors, car Mathurin rentre avec le prestige d'un homme qui revient d'une ville ; ils trottent vers lui et les garçons sautent à ses flancs.

— Que nous apportes-tu, papa?

Il déploie les blouses vernissées soutachées d'arabesques blanches.

— Oh ! oh ! — crient ses fils, — en voilà-t-il des belles affaires, notre père !

— Et moi, — demande la fille?

Il la regarde tristement.

— Et moi, — réclame Joséphine?

Il hausse les épaules.

— Tu aurais mieux fait de t'occuper de notre manger, — gronde la paysanne.

— On ne peut pas tout avoir le même jour, — répond-t-il en faisant flotter les blouses au bout de ses bras.

Les poings aux hanches, Joséphine agressive, reprend :

— Il faut d'abord se nourrir.

— Il faut aussi se couvrir ! — riposte-t-il en montrant leurs garçons vêtus de gilets ajourés par l'usure comme des filets de pêcheurs.

Les bouches de la naine, du Poulpiquet et du cou-tors descendent vers leurs mentons et ils conviennent qu'ils préféreraient manger.

— Oui ou non, — continue Brien tourné vers sa femme irritée, en lui agitant au nez les blouses, — cela représente-t-il notre paie?

— Tu es trop bête, — vocifère-t-elle. — Tiens ! voici le cas que je fais de tes guenilles.

Elle bouchonne les vêtements, les jette sur le sol et saute dessus avec ses gros sabots.

Les enfants rient.

— Ah ! garce ! — dit Mathurin toujours calme.

La journalière continue à piétiner et lui lance au visage les blouses déchirées.

Alors il s'avance doucement vers Joséphine et lui envoie son poing sur une joue.

Intéressés, la fille et ses frères se mettent à croppeton.

Au coup reçu, leur mère recule, prend l'un de ses sabots et vise au front son mari qui riposte par un soufflet. Ayant saisi son second sabot, Joséphine s'en sert comme d'un battoir et elle hurle :

— Puisque tu ne peux pas nourrir tes enfants, propre à rien, je te lessiverai. Attrape ! Attrape ! Attrape !

De sang-froid sous les taloches, Mathurin attend son ins-

tant. Enfin, ses poignes saisissent sa femme aux épaules et il la fait pivoter. Joséphine tourne d'autant mieux que la nature l'a faite ronde comme une toupie.

L'enfant aux écrouelles pleure ; la naine bêle, le poulpiquet rit d'un œil et larmoie de l'autre.

Enfin Joséphine tombe assise. Mathurin, en homme réfléchi, applique une dernière fois son poing sur le crâne de son épouse. C'est comme l'ultime éclat d'un orage et l'annonce de la réapparition du soleil.

— Ahein ! — gémit la journalière tuméfiée, et son menton rentre dans sa gorge comme un bouchon dans un goulot.

Mathurin ramasse les blouses détériorées. Après quelques secondes la tête de Joséphine sort comme une limace de sa coquille et elle pleure. Par esprit d'imitation, ses enfants gémissent. Enfin Joséphine s'éponge avec le mouchoir échancré qui lui sert de châle et Brien prononce d'une voix hésitante :

— Il me reste encore quelques sous en poche.

Il les étale dans sa paume ouverte.

— Grand brutal, tu m'as tuée, — gronde la malheureuse paysanne.

— Oh ! combien de fois ça t'est-il arrivé? — dit-il avec douceur. — Et te voici encore d'aplomb, ma bonne femme !

— Ma maman, — s'écrie la naine, et elle va se jeter sur le giron de Joséphine.

— Mon papa ! — disent les garçons, et chacun d'eux saisit Brien par une jambe de son pantalon.

Lui se rapproche de sa femme en traînant ses fils à ses chausses et d'un ton indicible, son front relevé vers le ciel rouge :

— Ah ! ma pauvre commère, est-ce de ma faute si... enfin... s'il y a du monde pauvre qui...

Jamais Mathurin ne put terminer sa phrase. D'ordinaire ses pensées restaient informulées dans leurs ténèbres.

— Donne les blouses, je les porterai au « doué » et je les laverai, — dit Joséphine honteuse.

Lorsqu'elle remarque les trous produits par les clous de ses sabots, ses larmes recommencent à couler sur ses joues bombées par leurs grosses pommettes ; aussi les pleurs, retenus, s'accumulent et tombent ensuite en petites cataractes.

— Rentrons, — propose Brien.

Il pose une de ses mains sur une bosse près de la tempe de Joséphine et murmure avec regret :

— Tout de même !

La paysanne se lève et montre de l'index, avec une certaine fierté, une plaie sur la joue de Mathurin :

— Mon sabot, — dit-elle avec un sourire.

— Le sabot de maman, — répètent les enfants ravis.

Ayant reçu quelques sous afin d'acheter du pain, le poulpiquet mérite son surnom, car il vole comme un esprit de la lande au-dessus des ajoncs.

Un peu plus tard la cheminée fume et la famille Brien mange. Avant d'aller dormir Joséphine soigne ses contusions avec des feuilles de choux enduites de graisse. Son mari continue de tourner sa cuiller de buis dans son écuelle bien qu'elle soit vide. Un chat-huant ulule dans la hêtraie, et, parfois, un piaillement strident, désespéré, annonce la mort d'un petit oiseau à cœur chaud dans les serres du rapace.

Partout ailleurs le panorama morbihannais : granit, genêtraies, paraît paisible. Il cache pourtant d'innombrables Brien sous ses futaies obscures.

* * *

Toute la semaine Mathurin ne parla guère. Il était bien un homme de son pays silencieux où seul le vent monte sa gamme chromatique dans les sapinières et les chênaies.

En avançant en âge, une manie aidait Brien à supporter sa solitude : il bourdonnait entre ses lèvres quelques notes d'une ridée qu'il avait dansée en sa jeunesse. Il les bourdonnait, lèvres closes, modulation de soupirs plutôt que chant. Par contre, Joséphine ne manquait jamais, quand elle apercevait un paysan ou quelque domestique, de le héler :

— Eh ! comme ça, vous voilà sorti? En route à cette heure, à ce qu'on voit? Il fait du chaud... — et d'autres mots aussi vides qui pourtant aident les villageois à se reconnaître entre eux et les différencient des bêtes qui se croisent en silence.

Depuis plusieurs jours Mathurin n'avait pas même mirlitonné sa petite chanson. Quand il s'arrêtait de sarcler l'avenue

de la Huandière, sa tête s'inclinait. Un rêve magnifique l'avait enchanté pendant des années : posséder un porc qu'il aurait engraissé avec la glandée en forêt. Il avait renoncé à trouver la somme nécessaire pour cet achat. Les porcs coûtaient bientôt plus chers que des hommes? Et sa chèvre, sa petite chèvre, Mauviette? Quand il y pensait, lui, peu sensible, le cœur lui fendait. Ah ! Mauviette la blanche !

Jadis, quand il habitait sa hutte de Ligné, établie sur un terrain communal, il envoyait sa chèvre à l'aventure croquer les ronces, le lierre et jusqu'aux écorces des arbres. Lorsque M. de la Huandière avait offert sa chaumière de Grâce à ses journaliers, il leur avait interdit d'amener Mauviette.

— Pensez-donc, Mathurin, mes bouleaux ! mes pommiers ! mes légumes ! Ces bêtes ne respectent rien.

Et les Brien durent vendre cette chèvre qui avait été la nourrice de la naine et qui donnait jusqu'à deux litres de lait ! Adieu, Mauviette.

Un boucher l'acquit pour sa peau plutôt que pour sa viande de bique et l'emmena par ses cornes, car elle résistait.

— A l'abattoir tu ne feras pas tant de manières, méchante barbiche, — lui disait-il en l'arrachant du sol, et Mauviette s'obstinait à vouloir rentrer dans l'arche de misère où elle avait connu la félicité.

Les cinq Brien, bras pendants, avaient assisté au départ de la chèvre.

— Ce malheur ne serait pas arrivé sans le monsieur de la Huandière? Beau cadeau, en vérité, sa chaumière de Grâce? Une maison qu'on ne loue pas, ce n'est point naturel ! Pourquoi donc nous offrir Grâce sans espérer nos sous? Ah ! cette malice, il veut nous tenir. Il a peur qu'on aille s'offrir aux messieurs de Péaule, d'Arzal ou de Muzillac.

Brien se souvint qu'il avait emménagé sans réelle satisfaction. Il croyait même rendre service au propriétaire en occupant sa chaumière. D'autre part, le souvenir de Mauviette l'aigrissait encore. Il regrettait presque sa sauvage cabane de la Grée. Et jamais un porc ne viendrait à Grâce, effacer l'image de la chèvre, songeait-il, puisqu'ils ne pouvaient espérer une augmentation de leur salaire.

Jamais tant de revendications ne s'étaient pressées dans la

tête de Brien. A ce moment, un cabriolet à ferrures nickelées se profila dans l'avenue ; son alezan jetait ses pieds avec une grâce prompte et l'entraînait comme en se jouant.

« Ces chevaux de maître, pensa Mathurin aigri, pas de danger qu'ils tirent jamais leur vraie charge. »

Sur le siège de velours côtelé, M. de la Huandière, ses affaires reglées à Vannes, s'en revenait soucieux.

En avait-il soldé des mémoires ! Que de charges ! Et les restaurations à entreprendre. Il les récapitulait.

Les bras de Brien serraient sa poitrine. Le gentilhomme sourit à la vue de son journalier.

Poliment, M. de la Huandière le premier, le salua de la voix :

— Bonjour, Brien ! Eh bien ! l'ouvrage marche-t-il à votre convenance?

— Nom de nom ! — cria Mathurin en levant sa pelle.

Le châtelain surpris raidit ses guides et coupa l'élan de son cheval.

— Hein! qu'y a-t-il? Qu'est-ce?

— Rien, — fit Brien.

Et il abaissa son chapeau éteignoir jusqu'au sol poussiéreux.

— Drôle de bonhomme, — marmonnait encore M. de la Huandière en arrivant à son château. — Deviendrait-il toqué? C'est dommage.

La voiture éloignée, Mathurin se frappa plusieurs fois la poitrine :

— Je n'ai pas dit ce que j'aurais dû dire, — grondait-il.

Le deuxième son de la septième heure ayant sonné, Jean, valet de chambre du château, remarqua que Mathurin continuait à travailler et qu'il ne s'éloigna qu'au quart.

« Ce n'est pas pour être agréable au monsieur de la Huandière que je reste, pensait Brien. Ah ! dame ! non ! Mais je dois mes dix heures et j'ai perdu des minutes. Je les rendrai, comme de juste. »

Sa besogne terminée, Mathurin se reprit à haïr son châtelain.

***

Le dimanche suivant, Mathurin écouta la messe prime, agenouillé à même les dalles, sous la tribune, afin de ne point

payer le sou des chaises. Un mysticisme latent tapissait l'âme de Brien comme des lichens dorés l'auraient pu faire d'une chapelle de granit.

L'attitude de Joséphine à l'église était singulière. On l'eût dite assommée par une formidable tape tombée du ciel ; rentrée en elle-même, ses lèvres lappaient à petit bruit des prières.

A la sortie de l'office, Brien franchit le porche. Ses pieds chaussés de souliers ferrés, conservés depuis dix ans, car il ne les mettait qu'une matinée par semaine, appuyaient sur le sol comme s'ils voulaient tirer une charrette. Autour de lui la foule paysanne s'entretenait du cours des céréales. A son ordinaire, Mathurin demeurait muet. Ce dimanche, il éprouva le besoin d'ajouter son mot :

— Oui, oui ! le froment... C'est les propriétaires qui... rien qu'à cause d'eux, le pain... enfin...

— Quoi? Que veut-il dire? Explique-toi, Brien?

Il reprit d'un air qu'il voulait rusé :

— Il y a des choses qu'il vaut mieux... Suffit, vous comprenez !

Il avait cligné son bon œil ce qui le rendait tout à fait aveugle, aussi bouscula-t-il ses voisins afin de se dépêtrer d'eux.

— Ce père Mathurin n'est point si sot qu'il en a l'air, — chuchotèrent quelques cultivateurs en affectant d'avoir saisi l'allusion du fuyard.

...Brien suit d'abord la Claye, une rivière luisante comme le mercure. Apercevant la façade de la Huandière par une coulée du bois, il dresse l'index dans sa direction en signe d'avertissement, puis il s'en éloigne avec dégoût.

— Mauviette ! Mauviette ! — soliloque-t-il ! — Le propriétaire, puis le boucher ! Ah ! Ah ! naturellement.

Maintenant il se traîne à travers champs. Regarde-t-il ceci? Songe-t-il à cela? Ou bien, plutôt, ne se déplace-t-il pas seulement de pommeraie en guéret avec un instinct vaguement touché par les formes et les couleurs.

Plusieurs fois il s'arrête et il lui faut faire réflexion pour se souvenir que c'est dimanche. Sa liberté lui pèse et, malgré lui, ses bras cherchent dans l'air des outils imaginaires. Enfin, il rentre à Grâce.

Lorsqu'il revoit la chaumière de pierres bises posée en retrait de la prairie où les vaches broutent, des cris joyeux frappent ses oreilles.

Joséphine brandit une bouteille d'eau-de-vie de cidre donnée par un fermier en remerciement d'un service rendu. Elle boit, chante et gambade, légère comme un tonneau devenu ballon.

Réjouis, ses enfants cabriolent avec leur mère.

Brien n'ose d'abord rien reprocher à sa femme.

— Huop ! tra la la, — chante Joséphine dont la face couleur de grès, ressemble de plus en plus au masque débonnaire d'un pot à tabac hollandais. — Huop ! lo lo lo ! — continue-t-elle en s'accroupissant dans son vertugadin.

Gravement, Mathurin contemple le changement que l'ivresse apporte dans l'expression de son épouse ; puis, à pas comptés, il s'avance et vient la frapper, sans brutalité, par acquit de conscience, en mesure : une, deux ; une, deux. Elle veut riposter, mais elle tombe. Il la relève et recommence à taper : une, deux ; une, deux. Elle choit de son long. Il la redresse. Elle riposte. Grande bataille. Tour à tour, le poulpiquet, le cou-tors et la naine gémissent ou rient suivant les phases du combat. Enfin l'ivrognesse s'étale et ne bouge plus.

Agenouillé devant l'âtre, Brien veut allumer du feu. Ses poumons expirent l'air, sans courage, et le fagot vert, pris par fraude aux châtaigniers de la Huandière, refusant de flamber, il renonce à souffler. Assis sur la pierre du foyer il met de la cendre sur ses joues, sans s'en douter.

Dehors, c'est l'unité poignante d'un firmament de plomb où les arbres, immobiles aux branches relevées comme des bras, paraissent en extase, Sur la prairie, offerte en holocauste, Joséphine en appelle à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Joseph !

***

Chaque samedi soir, M. de la Huandière, un gentilhomme grêle, à longues jambes de héron, guêtrées de cuir, verse leur paie hebdomadaire à ses tâcherons. Seigneur d'un petit bien, il ne saurait confier ces soins à un régisseur.

— Mathurin Brien...? — appelle-t-il en nasillant avec distinction.

Le journalier s'approche et tend son chapeau ; souvent, le châtelain le paie en gros sous qu'une paume ne saurait contenir.

— Douze francs, c'est bien votre compte?

Chaque fois, depuis dix ans, M. de la Huandière pose cette question.

« Eh ! pardieu, oui, c'est douze francs, toujours douze francs, et jamais davantage », pense Mathurin qui prend l'argent avec un petit hochement du menton.

Douze francs à dépenser en sept jours, cela ne fait guère que six sous par tête de Brien.

Les corps de Mathurin et de Joséphine auront beau piocher, fouir, porter, soulever, déplacer, arroser, leur couple ne trouvera jamais plus de quarante sous, au bout de la journée. Le monsieur de la Huandière s'en doute-t-il? Peut-être, car ce monsieur lui-même pour réparer la tour de son château, vient d'être obligé de vendre sa chênaie et gémit sur sa pauvreté qui l'empêche de doter convenablement mademoiselle Isabelle, sa fille.

« Les propriétaires sont trop heureux, réfléchit Mathurin en s'en retournant vers Grâce; mes enfants pâtissent. Les glandes du cou-tors atteignent le volume d'une pomme et le poulpiquet tousse aussi souvent qu'un serin chante. Il faudrait que ça change. »

Et comme cela ne change pas, Joséphine boit de plus en plus les liquides divers qu'on lui offre dans les fermes.

Ah ! les généreux Bretons ! tant qu'un fût repose sur chantier dans un cellier, il faut en faire pleurer la clef de buis dans tous les bols qui se présentent.

Aucune paysanne n'est plus habile que Joséphine pour se faire inviter. Au moment de la rentrée des cultivateurs pour l'une des cinq collations de la journée, comme par hasard, elle s'arrête devant les grandes ardoises qui clôturent les cours des métairies, et elle dit, suivant les circonstances :

— Voilà du chaud, aujourd'hui ! — ou bien : — beau temps pour le coin du feu !

— Entrez donc prendre une goutte, ma Joséphine?

Au contraire de sa femme, depuis quelques mois, Mathurin évite les invitations dans les fermes. Tandis que Joséphine

chevauche les nuages, l'œil de Brien examine pour la première fois en leur réalité, sa chaumière, sa miche de pain échancrée comme une lune à son dernier quartier, ses enfants sans sève comme les plantes nées dans la pierraille et sa bourse vide. Pendant qu'il travaille à la Huandière, souvent, les coudes appuyés au manche de sa pelle, Mathurin se surprend à regarder autour de lui les autres tâcherons à la merci d'une défaillance de leur corps. Il songe que si leur effort s'interrompt par maladie ou par lassitude, c'est aussitôt la faim, le gain journalier venant à manquer. Après de longues méditations, Mathurin découvre que les plus misérables des hommes devraient mourir, qu'ils ont tort de s'entêter quand leur énergie ne sert qu'à perpétuer de la souffrance.

— Oh ! Oh ! — fait Mathurin à cette conclusion ; et il respire fort.

— Qu'as-tu? — questionne sa femme occupée à balayer les feuilles près de lui dans les allées de la Huandière. — Travaille donc.

(La fin prochainement.)

CHARLES GENIAUX

LA PUISSANCE MILITAIRE

DES

ÉTATS-UNIS

Pour connaître la puissance militaire des États-Unis, il est assez simple en même temps qu'assez logique de le demander aux Américains eux-mêmes. Il est naturel de mettre en lumière les inquiétudes qu'ils ont manifestées, — et plus particulièrement au sujet de leur armée de terre ; car ils ont eu pour leur flotte une véritable sollicitude, dans la pensée que cette flotte, à elle seule, pouvait répondre à toutes les nécessités, satisfaire à toutes leurs ambitions et qu'ils étaient complètement à l'abri des incidences les plus lointaines d'un conflit militaire européen.

Les États-Unis ont surtout dépensé pour leur flotte; mais, même pour l'armée de terre, les dépenses militaires n'ont pas été sans peser sensiblement sur leur budget, et cela en partie comme conséquence de ce fait que, dans un pays où les salaires normaux sont extraordinairement élevés dans les milieux industriels, et où l'armée ne se recrute que par engagements, où le métier de soldat est un métier comme un autre, il est indispensable de se montrer fort large en

matière de salaires, c'est-à-dire de traitements et de soldes des soldats comme des officiers. Il y a déjà bien longtemps que l'on avait pu constater dans le budget sans cesse grossissant de la Confédération américaine, un accroissement particulièrement accentué des crédits militaires. Un Américain, M. James W. Garner, professeur de sciences politiques à l'Université d'Urbana, dans l'Illinois, pouvait dire assez justement que l'accroissement des dépenses publiques avait été littéralement fabuleux, surtout pour les budgets militaires. Au moment où il écrivait ces lignes, le budget de l'exercice 1909 arrivait à dépasser un milliard de dollars, c'est-à-dire beaucoup plus de 5 milliards de francs, le double de ce qu'il atteignait une quinzaine d'années auparavant; ce total comprenait les dépenses des services postaux, qui sont volontiers mises à part dans le budget ordinaire de la Confédération, sous prétexte qu'elles sont payées en très grande partie par les recettes de ce monopole. Ce chiffre d'ensemble n'est guère dépassé à l'heure actuelle ; il faut pourtant faire remarquer que, au moment où écrivait M. le professeur Garner, on se trouvait en présence d'une augmentation brusque de 6 millions de dollars (30 millions de francs) rien que pour le budget de la guerre et de 14 millions de dollars pour le budget de la marine. Sur plus d'un milliard de dollars représentant l'ensemble des dépenses, 525 millions avaient été attribués à l'armée, aux travaux de fortifications, aux écoles militaires, à la marine et aux pensions servies aux vétérans. Comme le disait notre auteur, la préparation à la guerre absorbait plus de la moitié des revenus publics annuels. Il était facile d'accuser la progression des dépenses militaires. La moyenne des crédits alloués entre 1891 et 1892 pour le budget de la guerre, s'élevait à 24 millions de dollars, 125 millions de francs; pour la période 1903-1910, la moyenne correspondante était de 83 millions, le chiffre de 1910 dépassant du reste pour son compte 101 millions de dollars. Pour ce qui était du budget de la marine, les deux moyennes calculées sur ces périodes comparatives étaient d'une part de 27 millions et demi, et de l'autre de 102 millions et demi de dollars, ce qui montre tout à la fois, la progression des dépenses militaires en général et la prédominance des dépenses navales proprement dites.

Sans doute ces chiffres étaient assez modestes par rapport à la superficie de la Confédération et au chiffre de sa population ; mais il faut songer que le budget du Département de la guerre, pour l'exercice 1916, a été évalué à 129 millions et demi de dollars, alors qu'il n'était que de 101 millions pour l'exercice 1910; de même, le budget de la marine n'atteignait pour cette dernière année que 137 millions, tandis que, pour l'exercice 1916, on se trouve en présence d'un premier chiffre de 105 millions de dollars; il faut ajouter à ce premier total plus de 19 millions pour le nouveau programme de constructions, et près de 24 pour l'exécution du programme de constructions des années antérieures, — et nous faisons abstraction des sommes énormes consacrées au paiement de pensions aux anciens soldats réguliers ou volontaires, chapitre qui est une des plaies du budget des États-Unis. Au surplus, pour bien se rendre compte de l'importance des dépenses militaires que nous venons d'indiquer, il faut les rapprocher des résultats auxquels on est arrivé, au point de vue défensif, de la valeur même de la puissance militaire que les États-Unis se sont assurée par ces dépenses.

On pourrait ajouter à ces dépenses celles qui ont été faites pour la construction du canal de Panama; le canal n'a été réellement exécuté que pour des raisons militaires, pour accroître l'efficacité de la marine de guerre, sans en multiplier outre mesure les unités : ce canal est destiné à donner passage rapide aux cuirassés des escadres de l'Est ou de l'Ouest afin qu'ils se concentrent sur l'un ou l'autre océan, suivant les nécessités militaires. L'établissement de ce canal représente à peu près 2 milliards de francs (400 millions de dollars), pour le budget américain seul; et par conséquent l'intérêt et l'amortissement de cette somme, sous déduction des recettes assez minces que vaudra la navigation commerciale, devraient logiquement venir en addition au chiffre du budget militaire de la Confédération.

***

Après le triomphe assez facile des États-Unis sur l'Espagne et la prise des colonies espagnoles, la Confédération améri-

caine s'était fiévreusement consacrée au développement de sa puissance navale. On s'était rendu compte que, si la marine de guerre espagnole avait pu être écrasée, c'est qu'elle n'était pas fort redoutable. Toujours est-il qu'après 1896 le Congrès avait autorisé la construction de 13 cuirassés de 11 000 à 14 000 tonnes de déplacement, ce qui était énorme pour l'époque, de 6 croiseurs cuirassés de 12 000 tonnes; de toute une série de croiseurs protégés, de monitors : ce qui devait entraîner l'exécution d'un programme d'un milliard de francs. On avait également prévu des budgets énormes pour les différents arsenaux, qui existaient à peine; on avait poursuivi également l'exécution du programme de la défense des côtes dressé dès 1885, et fixé à 700 millions de francs. Ainsi, les États-Unis étaient arrivés à posséder 25 cuirassés, dont 18 tout à fait modernes, et 15 croiseurs cuirassés.

Il est facile de comprendre que, si la marine de guerre des États-Unis n'avait point progressé depuis cette époque, elle serait dans un état d'infériorité terriblement manifeste, en présence des énormes navires actuels. Mais les États-Unis ne devaient point s'endormir sur les premiers résultats. Ils restaient toujours la nation qui, à l'époque de la guerre de Sécession, avait improvisé une véritable flotte de fortune, notamment ces monitors qui devaient faire école. Depuis 1909 notamment, ils n'avaient point hésité à apporter des transformations profondes dans l'organisation de leur marine, en créant deux grands comités, l'un de tactique et de stratégie, l'autre de constructions neuves et de réfections ; de même, en 1912, un Conseil de la défense nationale avait été créé, qui devait assurer une coopération intime entre la marine et l'armée, notamment au point de vue de la défense des côtes. L'organisation du personnel était refondue complètement, les cadres rajeunis. Les États-Unis avaient également, et de façon fort logique, surtout pour un pays dont les côtes, avec les îles, représentent environ 32 000 kilomètres de développement, multiplié les arsenaux, les points d'appui ou de refuge nécessaires à l'entretien, à l'approvisionnement, à la réparation de la flotte, en réalisant ces installations non seulement sur l'Atlantique comme à Portsmouth, à Boston, à Brooklyn,

à Philadelphie, à Washington, à Norfolk, à Key-West, ou sur le Pacifique, à San Francisco, plus exactement à Mare Island, et à Puget Sound ; mais encore dans les « territoires extérieurs » ou dans les quasi-protectorats, comme à Cuba, dans les îles Havaï, dans les Samoa.

A la vérité, à partir de 1907 ou 1908, l'activité des chantiers américains avait diminué. Souvent au Congrès on s'était montré assez ménager des crédits ; fréquemment on n'avait accordé que la construction du cinquième ou du sixième des demandes faites par le ministre de la Marine; et en 1912, par exemple, le Congrès n'avait autorisé que la construction du seul cuirassé *Pennsylvania*, destiné, il est vrai, à déplacer plus de 31 000 tonnes, à marcher à une allure de 21 nœuds, à porter 12 canons de 356 millimètres, ce qui devait en faire un instrument de guerre formidable. Ils avaient suivi de très près le mouvement donné par la Grande-Bretagne, en construisant eux aussi des navires du type *dreadnought*, comme le *Delaware* et le *North Dakota*, ne déplaçant que 22 000 tonnes, mais longs de 157 mètres, dotés d'une machinerie de 23 000 chevaux pouvant leur faire dépasser l'allure de 21 nœuds. C'était pour affirmer encore davantage la puissance de leur marine de guerre qu'à la fin de l'année 1907, les Américains avaient expédié une escadre considérable de l'Atlantique sur le Pacifique, escadre comportant une force motrice totale de 300 000 chevaux. 12 000 hommes d'équipage, et qui devait exécuter en 110 à 115 jours 16 000 milles marins : sorte de promenade militaire fort onéreuse, mais qui montrait la mobilité des navires de guerre américains, même avant que le canal de Panama ne fût livré à l'exploitation.

Quel que fût le ralentissement relatif des constructions aux États-Unis et l'opposition que le Congrès pouvait faire à l'exécution des vastes programmes dressés par l'administration militaire, il n'en était pas moins vrai que constamment on se préoccupait, et dans le public et dans les milieux maritimes, des améliorations et transformations à apporter à la flotte de guerre pour la tenir à la hauteur des besoins. On voulait ne pas être en retard par rapport à l'Angleterre sur la puissance des pièces, pas plus que sur le cuirassement des navires. Aussi, vers la fin de l'année 1913, on trouvait en

construction, dans les divers chantiers de l'État ou dans les chantiers particuliers, une série respectable d'unités navales, à commencer par 6 cuirassés dont le déplacement devait être au minimum de 27 000 tonnes, et dont deux (notamment le *Pennsylvania*) auraient un déplacement de plus de 31 000 tonnes. Une flottille de 14 contre-torpilleurs était également sur chantier à la même époque, de même que 22 sous-marins ou submersibles.

***

Pourtant, ces temps derniers, quand les États-Unis ont senti qu'ils se trouvaient menacés de difficultés avec l'Allemagne, ils ont trouvé leur marine de guerre tout à fait insuffisante, comme ils l'avaient du reste trouvée insuffisante quand ils s'étaient attendus à un conflit avec le Japon. Leurs craintes nous semblaient du reste plus justifiées quand il s'agissait d'une guerre possible avec le Japon, qu'à l'heure présente où il s'agit d'hostilités avec l'Allemagne. La marine allemande ne semble guère redoutable pour l'instant, abritée dans des ports, des arsenaux ou des mouillages où la marine anglaise et la marine française la maintiennent de force. Les Américains étaient plus près de la vérité quand ils affirmaient, vers 1907, que rien ne pourrait empêcher le Japon de s'emparer en quelques semaines des Philippines ou des Hawaï, pas plus que de débarquer dans l'Alaska ou de venir menacer San Francisco et la côte occidentale du Pacifique.

Aussi bien, dès la fin de l'année 1913, les milieux techniques américains avaient commencé de s'inquiéter vivement en montrant que sans doute la flotte des cuirassés était composée de très bonnes unités, mais que le nombre en était insuffisant. Ils invoquaient volontiers l'exemple de la Grande-Bretagne, qui, au commencement de 1914, allait avoir 29 navires du type *dreadnought* construits ou en construction, sans parler de 5 autres en projet ; celui de l'Allemagne, qui compterait 19 de ces navires déjà construits ou en achèvement ; les États-Unis n'en auraient que 13. Ils se plaignaient de ce que le Congrès eût été fort parcimonieux. Ils

regrettaient l'absence à peu près complète, dans la flotte des États-Unis, des croiseurs de bataille, sorte de cuirassés à très grande vitesse, que l'Angleterre et l'Allemagne avaient fait construire ou étaient en train de construire en grand nombre ; ils déploraient que, dans les budgets annuels de la marine des États-Unis, on ne leur eût pas fait une belle part.

Il semble que ce fut afin de tranquilliser le public américain que l'on ménagea dans le courant de mai 1915 une sorte de revue générale de la flotte de guerre des États-Unis dans la North River, à New-York. Mais, tout en reconnaissant la masse imposante de cette flotte, en se félicitant de la présence de dreadnoughts particulièrement bien construits, les techniciens insistèrent une fois de plus sur l'absence de navires éclaireurs et de croiseurs de bataille, ces navires rapides et de grande puissance qu'ils auraient voulu voir en nombre dans la marine de guerre américaine. Tout en reconnaissant la valeur absolue de celle-ci, ils se montraient préoccupés de la comparaison qu'on en pouvait faire avec les flottes des autres grandes nations, surtout de celles qui se trouvent engagées à l'heure actuelle dans l'immense conflit européen ; ils affirmaient que la flotte américaine ne pouvait vraiment être considérée que comme une flotte de troisième classe incapable de s'engager avec quelque espoir de succès dans un conflit avec les marines des deux puissances navales principales, Grande-Bretagne et Allemagne. Ils faisaient remarquer que les États-Unis ne pouvaient mettre en ligne que 8 dreadnoughts, alors que le chiffre correspondant était pour la Grande-Bretagne de 38, et pour l'Allemagne de 20. Ils affirmaient que la flotte américaine devait être au moins égale à celle de l'Allemagne : observation qui laissait percer les inquiétudes particulières que nous avons déjà signalées. Il se trouvait donc que cette revue navale de New-York, faite pour tranquilliser les esprits, avait donné l'occasion aux spécialistes de s'inquiéter quelque peu.

***

L'inquiétude a gagné le monde officiel, à la grande satisfaction des spécialistes. On annonça en effet que le Congrès

allait avoir à se prononcer sur un projet d'additions considérables aux forces navales de la Confédération. On annonça que le *Naval Board* dressait un programme qui avait pour objet spécial de répondre à celui de certaines nations européennes, dont la politique pouvait vraisemblablement entraîner un conflit avec les États-Unis. Le programme en question devait donner à la Confédération, en 1920, une flotte de 48 cuirassés, en comprenant, du reste, dans ce chiffre des bateaux du type *pre-dreadnought* (c'est-à-dire des navires qui devaient être considérablement vieillis en 1920).

Le fait est que les derniers renseignements que l'on pouvait avoir sur les projets du secrétaire de la marine, comportaient la demande de crédits au Congrès pour la construction rapide d'au moins 4 superdreadnoughts, et probablement de 2 croiseurs de bataille correspondant aux croiseurs de bataille anglais, type *Queen-Elizabeth* ; on devait construire également un très grand nombre de contre-torpilleurs, de manière à pouvoir disposer d'au moins 4 de ces bateaux par cuirassé ; la flotte serait dotée de plus de 100 sous-marins, répartis par moitié sur la côte atlantique et sur la côte pacifique ; une partie de ces sous-marins devait être des sous-marins ou des submersibles de haute mer, ce qui manquait jusqu'à présent à la flotte américaine. On construirait à Pentacola, dans la Floride, une base aéronautique susceptible de mettre en service chaque semaine au moins trois hydroplanes.

La question du personnel n'était point oubliée. Cette question est de première importance ; tout d'abord parce que les effectifs sont vraiment maigres ; et c'est pour cela que le programme dont on parle comme devant être d'une réalisation prochaine comporterait une augmentation de 18 000 hommes dans la force des équipages. Naturellement cet accroissement du personnel inférieur nécessiterait une augmentation du nombre des officiers ; il y aurait du reste déjà longtemps que l'on se serait aperçu que ces officiers sont trop peu nombreux par rapport au nombre des navires constituant la flotte, et à plus forte raison si l'on tient compte des navires en construction ou en projet. Il ne s'agirait de rien moins que de 900 offi-

ciers nouveaux qu'il faudrait se procurer pour les cadres. Cette question de l'accroissement du personnel, notamment des équipages, est d'autant plus sérieuse, qu'elle doit entraîner une majoration énorme des dépenses. Un simple apprenti matelot est payé sur le pied de 1 fr. 50 par jour de ration et d'une solde mensuelle de 16 dollars. On lui fournit du reste une première mise d'équipement de 45 dollars. Souvent, au bout de six mois, tout au plus au bout d'un an, l'apprenti devient matelot à 19 dollars par mois de paye; une année plus tard, cette paye s'élève à 24 dollars, avec gratification supplémentaire d'un, de deux ou de trois dollars, suivant les capacités spéciales. Dès que le matelot passe sous-officier de troisième classe, ce qui ne lui demande pas quatre années, il touche une paye de 30 dollars, ou de 35, s'il arrive à la seconde classe avant la fin du premier engagement, qui est de quatre années. En cas de rengagement, le sous-officier de première classe touche une paye de 70 dollars par mois; et s'il devient sous-officier de classe exceptionnelle après sept ans au plus de service, sa solde annuelle est de 1 200 dollars, avec augmentation tous les cinq ans, pouvant aller jusqu'à 1 800 dollars, c'est-à-dire beaucoup plus de 9 000 francs. Le matelot devenu impropre au service peut, au bout de dix années, toucher une pension fort sortable; après vingt ans de service, cette pension est égale à la moitié de la dernière solde; elle atteint les trois quarts de celle-ci si le service a été de trente années. Nous verrons tout à l'heure que les frais causés par l'armée de terre sont proportionnellement aussi élevés, la rétribution, la solde des soldats de cette armée étant, elle aussi, étrangement supérieure à tout ce qu'on trouve en Europe (ce qui s'explique en partie, il est vrai, par le coût très élevé de la vie aux États-Unis).

***

Quoi qu'il en soit, il ne semble vraiment pas admissible que les États-Unis puissent craindre de longtemps une attaque de l'Allemagne; et quelles que soient les imperfections que

peut présenter leur marine de guerre à l'heure actuelle, ce n'est point cela qui pourrait justifier matériellement la longanimité dont ils ont fait preuve dans leurs discussions avec l'empire germanique.

Il est vrai que, si la flotte américaine laissait une flotte européenne un peu redoutable atteindre les côtes de la Confédération, ce n'est pas l'organisation défensive du littoral américain, ni surtout l'organisation de son armée, ses effectifs, sa puissance, ses approvisionnements et son armement qui seraient vraisemblablement en état d'arrêter l'envahissement du territoire des États-Unis, par les troupes de débarquement. Il est bien évident que cette opération du transport de troupes de débarquement, d'une véritable armée à travers tout l'Atlantique serait particulièrement difficile à organiser, et à mener à bien. Mais il s'agit surtout ici de s'expliquer les inquiétudes des États-Unis, et on les comprend davantage, quand on songe à ce que la Confédération américaine peut mettre sur pied comme armée même de fortune, à ce qui constitue son armée nationale et normale. Et si peu vraisemblable que puisse être le péril auquel songent les Yankees, on est bien obligé de constater qu'ils ne possèderaient pas beaucoup de moyens pour s'en défendre et on est moins surpris de les entendre manifester leurs craintes.

Il faut se rappeler sur quelles bases tout à fait élémentaires sont organisées les forces de l'Union, comprenant d'une part une armée régulière du Gouvernement fédéral, de l'autre une milice des États, qu'on veut bien appeler milice organisée, désignée souvent sous le nom de Garde nationale; elle est complétée par une sorte de réserve, absolument inorganisée. Les effectifs peuvent comprendre des corps de volontaires qui se recrutent par engagements en cas de guerre, et qui viennent renforcer l'armée régulière.

Cette armée régulière, sur le pied de paix, comporte 79 000 à 80 000 hommes d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie et de génie, sans tenir compte de 20 000 hommes constituant les états-majors et les administrations centrales, ni de 6 000 hommes de troupes coloniales indigènes. Elle se recrute par engagements volontaires renouvelables; ces engagements sont d'autant plus nécessaires que les désertions sont très

fréquentes et qu'elles ne sont pas sans coûter cher et san majorer sensiblement le prix de revient de cette armée régulière. Ce prix résulte déjà du fait que la solde du moindre soldat représente une somme relativement considérable. En dehors du vivre, du logement, de l'habillement, il touche immédiatement 13 dollars par mois, solde qui monte à 14 dollars la troisième année, à 15 la quatrième, à 16 la cinquième. La solde d'un caporal est comprise entre 15 et 18 dollars, celle d'un sergent entre 17 et 20 dollars; un premier sergent peut atteindre 25 dollars, un quartier-maître sergent jusqu'à 29 ; des indemnités supplémentaires viennent encore majorer ces rétributions. Tout naturellement la solde des officiers est à l'avenant ; un lieutenant en second touchera 1 700 dollars par an, un capitaine 2400, un lieutenant-colonel 3 500; et comme ils ont droit, d'autre part, au logement, au chauffage, à l'éclairage ou à une indemnité correspondante, et à des indemnités supplémentaires suivant la durée du service déjà fait, un lieutenant touchera facilement 11 000 francs après cinq ans de grade. Il va de soi que, dans ces conditions, le prix de revient de l'armée régulière est gros, en dépit de la faiblesse de ses effectifs.

Pour ce qui est de la milice organisée, c'est-à-dire de la partie organisée de la Garde nationale, elle dépend, comme toute la Garde nationale, des États, et l'organisation en varie suivant l'État considéré. En fait, cette milice organisée n'est formée que d'engagés volontaires de trois ans, ces engagés ne faisant généralement qu'une période d'instruction d'une semaine par an, avec quelques exercices de tir. C'est le président de la République qui peut appeler la milice à servir, mais dans les limites des frontières de la Confédération; en principe, ces miliciens ne peuvent être maintenus sous les drapeaux plus de neuf mois. On compte sur un effectif de 120 000 hommes pour cette milice organisée; mais il est probable qu'elle ne donnerait pratiquement que 80 000 à 90 000 hommes.

Il reste la réserve, la milice non organisée : en principe tous les Américains doivent le service dans la milice de dix-huit à quarante-cinq ans ; mais on peut dire sans exagération que cette réserve n'existe que sur le papier.

En présence des énormes effectifs que la plupart des nations peuvent appeler sous les drapeaux, l'armée américaine, de quelque origine qu'elle soit, doit donc être considérée comme insuffisante; ce qui n'empêche certains documents d'annoncer gravement que la levée en masse de la Garde nationale pourrait fournir 14 millions d'hommes !

***

C'est pour remédier à cette situation qu'une société qui porte le nom caractéristique de *Army League of the United States*, a commencé un mouvément en faveur de la création d'une armée régulière, d'une milice organisée importante et de réserves non moins organisées que la milice même ; ces idées ont été énoncées également par le président Wilson dans un de ses derniers messages au Congrès. Beaucoup de gens voudraient voir le gros de cette force nationale ou au au moins de cette Garde nationale constitué par de jeunes volontaires. On envisagerait la possibilité de donner à ces engagés volontaires, même ne se livrant qu'à certains exercices, une partie de la solde régulière de l'armée proprement dite ; et le Congrès est saisi depuis déjà plus de trois ans d'un projet de loi intitulé *Pay Bill*. La réforme s'impose d'autant plus que, de jour en jour, pour ainsi dire, le recrutement de la milice dans ce qu'on peut appeler sa portion active est plus difficile. Certains militaires réclament même de façon immédiate la création d'un service de recrutement spécial.

Tel journal très répandu, très influent, comme le *Scientific American*, a procédé récemment à ce que l'on pourrait appeler un « démontage » de l'organisation militaire des États-Unis, pour prouver qu'elle est absolument insuffisante, presque inexistante ; il intitulait ses études de façon caractéristique : *The United States, an undefended Treasure Land*, pour bien manifester qu'il considére que le territoire des États-Unis n'est aucunement défendu contre une invasion possible. D'autant que la mer qui l'entoure de toutes parts n'est plus une barrière à une invasion, mais fournit, au contraire, des

voies d'accès particulièrement rapides et faciles. Il considère comme très aisée la mise à terre de 200 000 hommes de troupes étrangères, auxquelles les États-Unis pourraient opposer, par une concentration qui demanderait une trentaine de jours, tout au plus 30 000 réguliers et 60 000 hommes de milice.

Ce journal, se livrant à une analyse très serrée du problème, admet bien l'existence de 30 000 hommes de troupes mobiles de l'armée régulière, mais considère que les 16 000 hommes de la défense des côtes ne présentent aucune mobilité, attachés qu'ils sont aux fortifications du littoral. Il admet bien que la milice des États-Unis représente approximativement 127 000 hommes, mais cela simplement sur le papier; 34 000 seraient seulement constitués avec leurs cadres, et 60 000 à peine pourraient être considérés comme prêts pour un service immédiat. Cela ferait donc 90 000 hommes de troupes mobiles dispersés sur l'immense surface des États-Unis. Une fois concentrés, ces 90 000 hommes se trouveraient sans artillerie entraînée, sans cavalerie formée, sans convois de munitions, non préparés du reste à agir en corps d'armée, étant toujours demeurés isolés. Les régiments d'infanterie ne présenteraient que les deux tiers des hommes nécessaires pour composer véritablement un régiment, l'effectif des compagnies ne serait que de 65 hommes, aussi bien dans l'armée régulière que dans la milice. Notre confrère estime que l'artillerie de celle-ci demanderait au moins trois mois pour rendre des services réellement militaires, car il lui manque un très grand nombre de formations. Elle n'aurait pour l'instant que 65 batteries comportant chacune quatre pièces et un approvisionnement de munitions absolument ridicule. Elle ne possède bien entendu pas de petite artillerie, point d'artillerie de siège, et l'armée régulière même ne compte ni mortiers de campagne ni obusiers, ou howitzers de 25 centimètres et au-dessus.

***

Nous tenons à citer les appréciations exactes des Américains eux-mêmes, pour que l'on ne puisse pas nous accuser ni de

voir les choses trop en noir, ni de déprécier volontairement ce qui peut exister chez nos amis des États-Unis, sous prétexte qu'il ne s'agit point d'une armée régulière ressemblant aux armées traditionnelles de l'Europe continentale. Le fait est que la revue que nous avons citée et que beaucoup d'autres spécialistes en la matière affirment que le Congrès n'a pris aucune mesure pour constituer une réserve ni à l'armée régulière ni à la milice, que tout est laissé au hasard ; ils montrent notamment quel déficit formidable il y a dans cette organisation militaire par rapport à l'armée de première ligne — armée de 500 000 hommes au moins — qu'il faudrait pour retarder une invasion du territoire américain et donner le temps de lever un minimum de 300 000 volontaires afin de compléter la défense du pays.

Les armes portatives mêmes seraient en nombre tout à fait insuffisant pour les besoins de cette première armée de 500 000 hommes. Il n'y aurait guère de troupes auxiliaires ; la cavalerie de la milice serait très mal montée ; l'insuffisance serait aussi grande dans le génie et dans le service sanitaire ; il faudrait, affirme-t-on, un an et demi pour constituer les approvisionnements de munitions nécessaires à l'artillerie et les convois mêmes de munitions. L'insuffisance des troupes préparées s'accuserait d'autant plus que, rien que pour la défense des côtes proprement dites, on estimerait qu'il serait nécessaire de posséder 19 divisions représentant à peu près 380 000 hommes, dont 275 000 sur le littoral de l'Atlantique.

Si l'on envisage le chapitre de l'artillerie et du matériel d'artillerie, en recourant toujours aux sources d'informations essentiellement *yankees*, on constate que les troupes n'ont en main à l'heure actuelle que 640 canons environ susceptibles d'être mis en service, et l'on ne dispose pour eux que du quart des munitions nécessaires ; encore serait-il utile de savoir si l'on compte le nombre des coups indispensables d'après les traditions classiques, ou d'après les nécessités nouvelles qui se sont imposées pendant la guerre actuelle. Au train dont vont les choses, il faudrait quelque huit à neuf années pour compléter le matériel d'artillerie escompté, environ 1 300 canons, et les approvisionnements de munitions

que l'on considère comme indispensables. On pense d'ailleurs que, pour résister à une invasion étrangère, il faudrait un million d'hommes environ dès le début de la guerre ; chiffre bien modeste, mais qui accuse mieux encore l'insuffisance des armes portatives auxquelles nous faisions allusion. On dit que le total de ces armes dont on peut disposer, en escomptant quelque peu celles qui sont encore en fabriction, n'atteint même pas 700 000 unités.

Ce qui montre bien encore les préoccupations qui troublent les Américains, préoccupations suscitées en partie par ce qu'ils appellent volontiers le « péril allemand », c'est le volume que M. H. P. Okie consacrait récemment à *America and the German Peril*, et où l'auteur insistait sur l'insuffisance de la défense nationale aux États-Unis, affirmant que la Confédération serait absolument prise au dépourvu si elle était attaquée par une puissance européenne de premier rang. Il déplorait l'insuffisance de l'armement et des munitions, que nous avons vu signaler par d'autres ; les cartouches pour les fusils ne se comptant que par 240 millions, tandis qu'il estimait qu'il en faudrait près de 650 millions ; pour ce qui est des munitions d'artillerie, on disposait de 580 000 coups seulement, tandis qu'il évaluait à 11 millions ou 12 millions de coups les réserves indispensables ; lui aussi déplorait l'insuffisance du matériel d'artillerie, composé du quart à peu près des pièces nécessaires.

Au surplus, et M. Okie le rappelle lui-même dans son volume, lors d'une enquête faite à la fin de l'année 1914 par le Comité naval de la Chambre des représentants des États-Unis, le général Fletcher avait affirmé qu'un ennemi un peu audacieux, par mer calme et par beau temps tout au moins, pourrait débarquer presque partout sur les côtes des États-Unis, sans rencontrer une opposition qui en vaille la peine ; cela confirmait l'observation faite par le brigadier-général E. M. Weaver, commandant l'artillerie des côtes, assurant qu'il manquait presque partout aux corps de la défense des côtes le quart des officiers et la moitié des hommes nécessaires pour assurer les services. Les appréciations du chef d'état-major général Leonard Wood, en 1913, n'avaient pas été beaucoup plus favorables ; et lui aussi réclamait immédiatement une armée

de 500 000 hommes, comme minimum pour protéger le pays contre une invasion possible.

***

Certes l'Américain peut parfaitement former un excellent soldat ; il présente même à cet égard des qualités spéciales de « débrouillage », beaucoup de résistance physique ; mais il lui manque absolument, ce qui est non moins indispensable, la formation technique, la connaissance du métier.

C'est pour cela que le mouvement que nous avons signalé grandit tous les jours, et que beaucoup d'Américains voudraient voir instaurer aux États-Unis quelque chose d'analogue à ce qui se passe en Suisse, et qui permet à nos modestes voisins d'avoir une armée nombreuse et redoutable. Mais on comprend par contre que, pour l'instant, les Américains aient quelques inquiétudes au sujet d'un conflit possible avec une nation véritablement organisée au point de vue militaire. A la vérité, pour ce qui est de l'Allemagne, ils nous semblent étrangement s'exagérer les choses; car nous ne la voyons pas bien, dans les circonstances présentes, envoyer à travers l'Atlantique, en dépit de la flotte anglaise, un certain nombre de cuirassés ou de transports pour effectuer un bombardement du littoral américain et un débarquement sur ses côtes ; ou détourner une partie des troupes qu'elle a réparties sur ses divers fronts pour assurer ce débarquement.

Ce ne peuvent donc être uniquement ces craintes militaires qui expliquent la longue patience de la Confédération américaine en présence de l'audace germanique, bien que tout récemment le secrétaire du Département de la Guerre, M. Garrison, se soit préparé à demander au Congrès américain la création d'une armée régulière et d'une milice représentant 410 000 hommes, avec des réserves donnant un total de forces militaires d'un million d'individus.

En fait, même le programme du secrétaire d'État de la Marine de guerre des États-Unis envisage tout un programme

extrêmement vaste, qu'il annonce comme ayant été étudié de très près et comme étant le résultat de conférences poursuivies depuis déjà assez longtemps avec les gens les plus experts dans les questions de marine de guerre et avec ceux qu'il qualifie de « patriotes fréquentant d'ordinaire les sentiers civils de la vie ». On a pu faire remarquer que, pour la première fois dans un rapport de ce genre, le plan qui est soumis ou qui va être soumis au Parlement couvre non seulement les besoins de l'avenir immédiat, mais encore est fait pour s'étendre sur toute une période de cinq années. L'auteur se félicite au surplus de ce que le vote n'ait pas été acquis trop rapidement il y a quelques mois ; car à ce moment sans doute, sous l'influence des « hauts faits » des sous-marins allemands, on aurait probablement établi un programme comportant presque uniquement la construction de bateaux sous-marins. Mais M. le secrétaire Daniels montre que le pendule a encore oscillé depuis lors, et que l'on envisage maintenant comme une nécessité la construction de nombreux types de grands cuirassés du genre « dreadnought », en même temps que s'imposait le besoin de croiseurs de bataille.

Toujours est-il que le programme en question comporterait la construction de deux dreadnoughts pour chacune des années 1917, 1918, 1919, 1920 et 1921 ; deux croiseurs de bataille seraient construits pour la première de ces années, un en 1919, deux en 1920, un en 1921. Ce serait ensuite une série de contre-torpilleurs et des sous-marins dits « de flotte », représentant un ensemble de 15 unités, dont 5 seraient construites en 1917, 4 en 1918 ; en outre une série beaucoup plus considérable de bateaux sous-marins pour la défense des côtes, 25 à construire en 1917, 15 dans chacune des années suivantes. On envisage également la construction de quelques canonnières, bateaux-hôpitaux, bateaux pour le transport des munitions, navires pour le transport du pétrole, et navires-ateliers.

Le rapport du secrétaire d'État pour la Marine de guerre demande que l'on consacre une somme de 2 millions de dollars, par conséquent beaucoup plus de 10 millions de francs, à l'aviation, en 1917, et en outre 1 million de dollars durant chacune des années 1918, 1919, 1920, 1921. Si l'on fait état des réserves de munitions à constituer, le coût du programme

envisagé de la sorte pour chaque année serait d'à peu près 502 millions et demi de dollars, soit sensiblement 2 600 millions de francs. Si ce programme vraiment énorme est exécuté, en 1921 la flotte de guerre des États-Unis serait composée de 27 cuirassés de première ligne, de 6 croiseurs de bataille, de 25 cuirassés de seconde ligne moins importants, de 10 croiseurs cuirassés, d'une série d'éclaireurs, de 108 contre-torpilleurs, de 18 bateaux sous-marins de haute mer et de flotte, de 157 sous-marins pour la défense des côtes, de 20 canonnières, etc., etc. Nous n'insistons point, parce qu'il ne s'agit pas pour nous d'étudier ce qu'est la flotte des États-Unis et ce qu'elle sera demain, mais de montrer les préoccupations qu'elle suscite et les efforts que l'on fait pour lui donner un développement nouveau, en vue des préoccupations qui se sont fait jour.

Aussi bien, une bonne partie des journaux techniques américains, dans les projets qu'ils dressent ou qu'ils voudraient voir dresser, ont-ils expressément en vue la flotte de guerre allemande comme « l'unité de mesure », pourrait-on dire, qu'ils entendent voir appliquer à la flotte de guerre des États-Unis, les circonstances présentes les amenant à considérer que c'est uniquement contre cette flotte et cet ennemi possible qu'il faut s'armer au plus vite. D'ailleurs, même en 1903, quand il avait été établi un vaste programme de constructions navales pour protéger les intérêts du pays, on avait encore mesuré sur la puissance de la marine militaire allemande les forces navales que l'on prétendait donner à la Confédération américaine. D'autre part, au mois de juillet 1915, l'Amirauté des États-Unis a répondu à l'administration politique qui lui demandait un programme, qu'il fallait que la flotte de guerre américaine fût égale en puissance à la plus puissante des flottes du monde en 1925; mais il était évident que l'on n'avait aucunement en vue la flotte anglaise, qu'il serait au surplus impossible de rattraper : il s'agissait toujours de la flotte allemande. Les journaux techniques auxquels nous avons fait allusion reprochent actuellement à M. Daniels de n'avoir point eu la largeur de vues suffisante pour recourir immédiatement à toutes les forces productrices du pays, en matière de constructions navales, afin d'arriver à réaliser le

programme nécessaire : ils affirment que si l'on savait s'y prendre, il serait aisé d'avoir rapidement sur chantier douze nouveaux dreadnoughts au 1er janvier 1917.

Encore ces jours derniers, le *Scientific American* se préoccupait vivement de la situation : il faisait remarquer l'infériorité des forces navales des États-Unis par rapport à celles de l'Allemagne. Il rappelait que la flotte militaire allemande en service actuellement comporte 22 dreadnoughts, que les États-Unis ne pourraient en opposer que 8 actuellement, et 11 dans le courant de l'été 1916; il ajoutait que, sur les 22 dreadnoughts allemands, on en compte 5 qui sont du type croiseur de bataille, donnant une vitesse de 28 nœuds, alors que les Américains n'en possèdent qu'un seul de ce type. On prétend que la situation présente serait causée par l'hostilité du Secrétaire de la Marine aux chantiers privés, par son désir de développer les arsenaux et de confier aussi peu que possible de construction à ces chantiers privés.

Des efforts considérables se font aux États-Unis depuis des mois pour galvaniser les énergies, pour réveiller l'indifférence publique, pour agir sur les pouvoirs publics. Des sociétés spéciales se sont ou créées ou développées dans ce but, comme la *Navy League* et la *National Security League*. Pour ce qui est de la marine de guerre, il n'est point possible qu'on n'obtienne assez rapidement une amélioration très sensible ; et cela tout simplement parce que les Américains sont depuis longtemps habitués à dépenser très largement pour leur flotte de guerre, qu'il n'y a point là une innovation. Pour ce qui est de l'armée de terre, il sera beaucoup plus difficile d'arriver à un résultat. On le voit déjà par l'échec rapide et absolu auquel on est arrivé, quand on a proposé au Congrès de créer une armée de 1 400 000 hommes. Il est vrai que c'était passer de rien à tout ; tout au moins c'était mettre le Congrès et le public en présence d'un chiffre qui devait sembler fantastique à un peuple qui, jusqu'ici, s'est contenté d'une petite armée permanente de 30 000 hommes. C'est du reste parce qu'il ménageait les transitions, que le projet, tout à fait différent, d'une armée de 120 000 hommes a été accepté immédia-

tement. Sans doute, cette armée serait absolument négligeable s'il y avait une véritable guerre à poursuivre ; mais c'est un premier pas vers la création d'une armée permanente sérieuse ; il est très probable qu'avant peu on fera un nouveau pas dans la même voie : et les esprits seront alors mieux préparés à cette véritable révolution.

DANIEL BELLET

TROIS MOIS AUX DARDANELLES

A ma tante Madame Charles Lapierre.

20 mars 1915. — Départ de Rouen à 6 heures du soir. En général peu d'émotion. Nous sommes loin du délire patriotique du mois d'août 1914, lors de mon premier départ. De plus en plus se confirme le bruit que nous partons pour les Dardanelles. Voilà qui enveloppe ce voyage d'un voile de mystère qui n'est pas sans attrait.

21 mars. — Tout ce qui m'arrive est tellement prodigieux que je me demande si c'est bien vrai... Aurais-je jamais cru que je serais un jour lancé dans une aventure digne des *Mille et une Nuits*? Mes rêves d'enfance se réalisent. Je deviens un guerrier et je joue un rôle dans la nouvelle épopée. Passez au second plan, héros d'Homère ; nous prenons votre place!

. . . .

Ce matin nous nous sommes réveillés à Tonnerre. Nous passons par Laroche, Dijon, Mâcon, Beaune, Chalon-sur-Saône, Lyon. Tout le long du parcours, population enthousiaste comme pour la mobilisation. Notre train égayé de fleurs, de drapeaux, de chansons, jette une note gaie dans la campagne, avec ses portières chargées de capotes bleu horizon. Dans les champs, les femmes, les vieillards cessent leurs travaux et nous

acclament. On nous envoie des baisers. La France regarde passer ses enfants qui vont au loin porter le drapeau aux trois couleurs. Le train roule, roule toujours. Nous nous réveillons à Orange. Nous débarquons à Salon (Bouches-du-Rhône) à 9 heures du matin. Pluie. Temps brouillé. Quelques jolies femmes entrevues. Délicieuse soirée en prenant le café auprès d'une fontaine. Impression d'une ville d'eau en miniature.

23 mars. — Nous nous installons dans nos cantonnements... Revue par le général Bailloud. Journée assommante : détail des escouades, campements, outils, etc...

24 mars, 25 mars. — Journées fastidieuses ; nous faisons l'exercice...

26 mars. — Décidément, cette existence me rappelle le peloton des élèves-caporaux à Rouen pendant mes six premiers mois de service militaire. C'est odieux, et je souhaite vivement le départ. Le pays a un grand charme. L'air est tiède, la vie semble douce et facile, les femmes sont jolies... et nous faisons l'exercice ! Ironie suprême du temps de guerre. Au moment unique où il est possible d'éprouver des sensations formidables, d'électriser son système nerveux par la fureur des combats succédant à la terrifiante angoisse de la mort qui passe, je mène la vie absurde d'un « sous-off » dans une petite garnison de province.

30 mars. — Peu à peu cette existence monotone et grise m'enveloppe..., Je m'occupe beaucoup de la section que je suis seul à diriger. Je suis assez satisfait de la façon dont cela marche. J'ai réussi à développer l'émulation entre mes escouades.

9 mai. — Nous partons ! Nous partons ! Joie folle. Nous arrivons à Marseille vers 8 heures du matin ; nous embarquons à 4 heures sur le *Lotus*.

Les quais regorgent d'une foule qui grouille, pleure, rit, crie et chante : *Marseillaise*, Hip... Hip... Hurrah, *God save the King*, *Chant du Départ*... Lentement, majestueusement,

la masse du paquebot se déplace, et part... Déjà sur le quai la foule n'est plus qu'un tas noir et compact où l'on agite des mouchoirs et d'où, par saccades, partent des acclamations. Tous, penchés sur le bastingage, nous jetons nos derniers regards sur la terre de France. Notre-Dame de la Garde apparaît dans l'auréole d'un coucher de soleil et sa dorure n'est bientôt plus qu'une tache grise qui s'éloigne, s'efface, disparaît...

Nous sommes bien installés à bord. Petites cabines pour quatre avec couchettes et lavabos. Nuit excellente.

10 mai. — Réveil vers 6 heures, toilette, café.

Nous passons en vue des côtes de Sardaigne. Temps un peu gris et brouillé, mais calme plat.

Nous saluons au passage, un peu après Bonifacio, le mausolée élevé en mémoire de la *Sémillante,* l'infortunée frégate perdue corps et biens lors de la guerre de Crimée. Je me remémore le délicieux conte d'Alphonse Daudet, et peu à peu, les livres et romans merveilleux d'expéditions lointaines lus au collège. Eussé-je jamais cru à une destinée telle? Nous sommes en plein rêve...

Cette nuit un torpilleur nous escortait. Maintenant nous sommes seuls, mais, sans aucun doute, une surveillance active nous entoure.

Hier, avant l'embarquement, nous avons vu sur le quai des prisonniers allemands. On les fait travailler à des déchargements. Quand je pense que mon pauvre Simon est comme eux... Et il s'en fallait de si peu que je ne fusse prisonnier chez les Boches...

11 mai. — Mer houleuse. Beaucoup de malades. Pour moi, ça va.

Nous avons laissé l'île de Malte à notre droite et nous sommes maintenant en pleine mer. Aucune côte en vue.

12 mai. — Mer de plus en plus mauvaise. Presque tous sont malades. Je vais bien. Très gros temps, hublots fermés.

13 mai. — Nous côtoyons l'île de Crète. Nous marchons maintenant Est-Nord-Est. Beau temps. Mer calme. Température tiède, presque chaude.

14 mai. — Nous sommes en vue de la presqu'île de Gallipoli. Nous entendons les premiers coups de canon à 2 h. 22. Nous mouillons au cap Hellès, face au fort de Koum-Kaleh. La côte turque est bombardée par nos cuirassés. Nous débarquons sans encombre à Sedd-el-Bahr à 4 heures de l'après-midi — 16 heures, pour parler militairement.

15 mai. — Après une nuit passée à la belle étoile, réveil à la fusillade et à la canonnade, dans le lointain il est vrai.

Déjeuner exquis : boîte de singe, eau, café, cigarettes, soleil, bombardement. Nous sommes à quatre kilomètres des tranchées de combat.

Tir de nos croiseurs. Nous recevons pas mal d'obus ennemis; aucun effet : tout porte à côté. Des aéroplanes sillonnent les cieux sans arrêt. Autour de nous grouillent Sénégalais, zouaves, Anglais, Hindous. Coup d'œil magique. Je me suis promené dans le village de Sedd-el-Bahr complètement démoli par notre artillerie de marine. Spectacle pittoresque entre tous. Cimetières turcs aux tombes brisées portant encore leurs épitaphes. Rien que des ruines... Une babouche restée au coin d'une cheminée.

16 mai. — Nous creusons nos tranchées de repos qui constituent le camp. Nous sommes plus près de la ligne de feu. Des balles perdues arrivent. Plusieurs tués et blessés. C'est dimanche aujourd'hui ; on ne s'en aperçoit guère.

17 mai. — Le soir, nous allons en tranchée de troisième ligne. Nous y sommes admirablement bien et nous passerons, je l'espère, une nuit agréable. A notre gauche, un coucher de soleil qui me révèle toute la splendeur de l'Orient. Puis le croissant de la lune, fin et brillant, nous éclaire. Les balles rasent en sifflant la crête de notre parapet. Les obus amis et ennemis se croisent au-dessus de nos têtes.

18 mai. — Réveillé vers 5 heures. La nuit a été fraîche. Malgré la canonnade j'ai bien dormi. Nous devons rester trois jours ici, paraît-il. Si les obus ne s'en mêlent pas, nous serons assez tranquilles... Mais voilà déjà un fusant qui nous rase d'assez près. Nous avons tendu nos toiles de tente sur les bords de la tranchée, car le soleil commence à chauffer. Nous fumons des cigarettes en devisant gaiement avec le lieutenant L... Nos avions survolent les positions et attirent les shrapnells. Coin d'horizon splendide. Mer brillante, collines estompées d'une buée légère et bleuâtre. Nous avons renoncé à approfondir notre tranchée : les pointes de nos pelles-bêches rencontrent des cadavres.

2 heures de l'après-midi. — Nous partons aux tranchées réserves de première ligne. Nous sommes à 200 mètres de l'ennemi... J'aperçois les premiers cadavres turcs. Nous donnerons sans doute ce soir. Le village de Crithia est en flammes. Habituellement les nuits sont fraîches; il est probable que celle-ci sera chaude.

6 h. 20 du soir. — Nous passons tout à fait en première ligne pour l'attaque qui doit avoir lieu ce soir.

Thème de la manœuvre : enlever la tranchée turque placée à droite de celle occupée par notre section. A notre gauche, nous avons les Anglais, à droite de l'infanterie coloniale, notre compagnie forme le centre. La tranchée ennemie est bombardée depuis le matin par notre 75. A la tombée de la nuit les Sénégalais chargeront à la baïonnette. Nous sommes là pour les soutenir en cas d'échec ou de contre-attaque.

J'ai trouvé un couperet de Sénégalais, arme terrible, lame longue de 0 m. 40 et large de 0 m. 10. Je le passe à mon ceinturon. Nous sommes aux créneaux ; la nuit tombe, les balles sifflent à la crête du parapet ; et il faut marcher constamment courbé.

L'ordre arrive de placer des guetteurs, car les Turcs s'approchent en rampant à la faveur de l'obscurité. Je m'embusque à un créneau et j'examine le terrain. Il y a là une forme noire étendue. S'avance-t-elle insensiblement ? Je ne sais.

En tout cas interdiction absolue de tirer. Cette nuit tout

doit se faire à la baïonnette. La fusillade crépite. Les Turcs auraient-ils eu vent de nos intentions?

Quelle fusillade! C'est un claquement ininterrompu. Tous nous mettons baïonnette au canon. Les Sénégalais arrivent. Un à un ils s'enfilent dans un boyau. Les voilà en terrain découvert. Ils partent en hurlant ; mais une fusillade nourrie les accueille et les fauche. Les fusées, comme des feux de Bengale, jettent leurs lueurs blafardes et dansantes. Je vois des silhouettes noires qui s'agitent, courent, se poursuivent... A travers le crépitement des balles, ce sont des hurlements de douleur, de terreur, d'agonie, de rage... Maintenant des cris aigus... On croirait à un égorgement de femmes... Les noirs se replient en désordre. Plusieurs d'entre eux regagnent la tranchée.

Le coup est manqué. La surprise n'a pas réussi ; l'ennemi se tenait sur ses gardes. Il faut maintenant enlever la tranchée de vive force. La charge va recommencer. De nouveau les noirs partent en hurlant... Mais leur assaut manque de cohésion et d'entrain; la seconde charge échoue : une troisième est décidée.

De grands cris..., de la fusillade..., puis soudain plus rien ; quelques coups de feu isolés... un hurlement dans la nuit... Que se passe-t-il?

Victoire! Les Sénégalais occupent la tranchée ennemie. Mon capitaine m'envoie continuellement chercher des ordres en arrière. Je fais dix voyages au milieu des balles qui me frôlent. Ne m'atteindront-elles pas? Sera-ce pour cette nuit? pour dans une seconde? La mort passe. L'odeur des cadavres est atroce... Notre tranchée est obstruée de Sénégalais blessés qui viennent chercher un abri. Il faut pourtant que je passe et que je me fraye un passage à travers tous ces corps dont les uns tremblent de peur et les autres des frissons de l'agonie. Je marche à quatre pattes, dans un amas de chairs informes et de débris humains.

Enfin, le jour commence à poindre ; on peut se rendre compte de la situation. Nous avons gagné 100 mètres de terrain et la tranchée enlevée cette nuit sera définitivement conservée.

19 mai, 6 heures du matin. — Peu à peu la fusillade se calme. Nous repassons en seconde ligne. La chaleur est accablante et l'odeur de putréfaction vous prend à la gorge. Des morts gisent partout. Nous mangeons, mais tout a pour moi un goût de cadavre. Vision d'horreur! Cauchemar qui vous poursuit éveillé! Sur le bord d'une tranchée est tombé un Turc, une jambe levée, un bras en l'air, une main crispée tendue dans le vide... des déchets verdâtres de cervelle pendent sur son front ouvert... Çà et là apparaissent une jambe, une épaule, un bras, un bout de capote... Et toujours l'odeur de la pourriture humaine...

La journée se passe dans les boyaux où le soleil brûle, où le sable aveuglant glisse intolérable sous les paupières...

Et toujours la marche courbé en deux; sans arrêt les balles sifflent..., sifflent... Une inattention d'une seconde, un geste brusque qui font lever la tête, et c'est la mort.

6 heures du soir. — Nous passons dans les tranchées de troisième ligne. Je tombe abruti de fatigue. La fusillade recommence dès la tombée de la nuit. Nous dormons couchés pêle-mêle. Soudain, je suis réveillé ; on crie : « Baïonnette au canon! Approvisionnez! Tenez jusqu'au bout, coûte que coûte! » Sans comprendre, je répète l'ordre. Les hommes cherchent leur fusil, ne le trouvent plus, ne parviennent pas à fixer la baïonnette. On attend. La nuit se passe à veiller, à attendre... Quoi? on ne sait pas... Le jour paraît.

20 mai. — Abrité dans une niche de tranchée je cherche l'ombre et le sommeil que chassent les mouches. Soleil de plomb. Nous recevons des marmites. L'une d'elles tombe bien près de moi. J'apprends que cette nuit les coloniaux ont enlevé une nouvelle tranchée.

En allant à la corvée d'eau nous voyons dans un boyau un brancardier anglais tué par un éclat d'obus ; il est resté assis, son brancard sur l'épaule, la tête tranchée...

Nous repassons en seconde ligne vers 4 heures de l'après-midi. Notre 1re compagnie a eu une belle attitude au feu ; les hommes ont creusé une tranchée en plein jour sous le feu de l'ennemi. Plusieurs tués et blessés. Le commandant de la 1re compagnie, le capitaine H. de la S..., tué.

Je suis chargé de retourner au camp pour ravitailler la 1re et la 2e compagnies qui tiennent sous le feu depuis vingt-quatre heures. Je dois apporter 500 portions de viande, de café, d'alcool, de vin et d'eau. Je pars vers 6 heures du soir emmenant avec moi Grosjean et Marchi, deux bons petits gars qui n'ont pas froid aux yeux. Nous sommes en armes, car nous sommes infestés d'espions. On raconte même qu'un Turc, déguisé en zouave, a travaillé avec les hommes de la 1re compagnie à l'aménagement de nos tranchées. Ces espions coupent nos fils téléphoniques, s'embusquent dans le camp et abattent nos officiers. Aussi, sans discontinuer, les balles sifflent dans le camp de repos.

Donc, je quitte la tranchée. Nous avons 3 kilomètres de boyaux plus ou moins bien creusés à parcourir. Il faut marcher à quatre pattes à certains passages. Nous arrivons au camp; il fait complètement nuit. Là-haut la fusillade crépite sans arrêt. Je remets mon bon de réquisition à l'officier d'approvisionnement. Il faut faire venir le vin et l'alcool de Sedd-el-Bahr. Nous avons deux heures devant nous. Je me repose et bois un peu de café. Vers 2 heures du matin je repars avec une corvée de 90 hommes, chargés de vin, de viande, de café, d'eau, de pain et d'alcool.

Avant d'atteindre l'entrée des boyaux, nous avons à traverser un espace en terrain découvert de 150 mètres environ. De tous côtés des balles perdues font voler la poussière. Avec des hommes en armes j'aurais fait exécuter des bonds; mais, chargés comme ils le sont...

« Par un, derrière moi... Trois pas d'intervalle... » Et allez-y, à la grâce de Dieu!

Par miracle nous passons sans perte. Je saute dans le boyau ; j'enfonce dans la boue jusqu'au ventre. J'ai un mal inouï à m'en tirer. Comment vont faire les hommes avec toutes leurs marmites? Si les seaux de vin, d'eau et d'alcool arrivent pleins, ce sera bien de la veine.

Par malchance nous rencontrons un convoi de blessés sur des brancards. Impossible de passer à deux de front dans un boyau de 0 m. 80 de large. Qui cèdera le passage en montant sur le terre-plein? Les blessés ou mon convoi? Il faut que

ce soit les blessés. J'ai derrière moi 90 hommes en bonne santé : je ne peux pas les exposer pour quelques blessés. C'est la guerre! Nous continuons. Je rencontre une compagnie du ...e égarée dans les boyaux. Qu'est-ce qu'ils fichent par là? Ils cherchent leur emplacement : c'est délicieux! Même problème. Qui montera en terrain découvert pour laisser le passage libre? Nous? Non : Eux. Car nous apportons des vivres à des troupes exténuées, au feu depuis vingt-quatre heures.

Que dit-il, le capitaine? Il veut faire reposer sa compagnie. Connais pas ça, moi. A la guerre, on ne se repose pas. Nous passons et continuons notre marche en avant vers la ligne de feu. Zut! Où suis-je? Allons, bon, je suis perdu; ce n'est pas mon boyau... Les hommes ne me suivent plus? Pourquoi? Il y a eu une trentaine d'égarés. Où sont-ils? Personne ne sait. Perdus... Nuit... Abrutis, éreintés par cette marche courbés en deux.

J'arrête tout mon monde et nous attendons le jour. Vers 4 heures du matin nous arrivons à la compagnie. Les distributions se font. Je suis bardé de boue jusqu'aux cartouchières.

21 mai. — A 5 heures nous relevons la 1re compagnie et prenons sa place en première ligne. Les tranchées turques sont à 100 mètres environ. Je suis assez bien installé.

De tous côtés gisent des cadavres. Ils demeurent dans des poses tragiques. C'est atroce à voir, cet abandon des morts; mais on ne peut tout de même pas faire tuer les vivants pour enterrer les morts. Quelle ignoble puanteur! Le soleil monte, la chaleur décompose toutes ces chairs en putréfaction. Des morts, des morts, toujours des morts.

Nous sommes assez tranquilles à l'abri des obus et, en ne faisant pas les malins, à l'abri des balles. Journée sans événement particulier.

A 5 ou 6 mètres d'un de nos créneaux est étendu un cadavre turc. A la jumelle je vois sa figure de très près. Le soleil agit sur la peau qui se plisse, s'allonge, gondole, se craquelle. La tête du mort grimace...

Vers 6 heures du soir nous sommes relevés par les zouaves. Retour au camp... Dans les boyaux une balle me passe à deux centimètres du nez. Le soir, arrosage de marmites.

22 mai. — Au moment de la soupe, fusillade terrible là-haut. Nos pièces bombardent avec rage. Rassemblement du régiment. Le bruit court que les Turcs s'enfuient, lâchent pied et n'ont plus de tranchées derrière eux. C'est la victoire, l'allégresse!

Et puis, peu à peu la vérité se répand ; nous avons simplement pris une tranchée importante qui commande le fameux ravin de Kerévès-Déré.

Nous apprenons que l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche et à la Turquie.

23 mai. — C'est aujourd'hui la Pentecôte. On ne s'en aperçoit guère. Je suis de garde à l'entrée des boyaux. Merveilleux paysage... Encore un coucher de soleil d'une majestueuse beauté. Les obus nous laissent en paix. Nous montons les tentes. Quelques balles sifflent. Café, pipe, béatitude...

24 mai. — Je suis toujours à la garde de police de l'entrée des boyaux. Je fais enterrer un mort qui se trouvait à proximité de mon poste. Auparavant je prends ses papiers : macabre opération. Je fais un rapport; puis je me décide à ouvrir son portefeuille. Sa mère, sa fiancée lui écrivaient. C'était un pauvre gars de Bretagne. On lui recommandait de se confesser avant d'aller au combat. Je prends sur moi de prévenir sa mère et je commets un pieux mensonge. J'écris qu'il est tombé à l'assaut en criant : « Vive la France ! » Or, en vérité, c'était un humble « cuistot » qui montait la soupe. Un obus l'a fauché bêtement, brutalement. Pouvais-je écrire cela, tout simplement, à une mère?

Cette histoire me donne à réfléchir. Après tout, la même aventure pourrait bien m'arriver. Mettons nos papiers en ordre. J'ai recommandé à mes hommes, si je tombais, de se partager l'argent qu'ils trouveraient sur moi et de faire parvenir ce carnet de notes à ma famille. Si je tombe au champ d'honneur, je dormirai paisible sous cette terre où depuis si longtemps les hommes ont commencé de combattre. Les mânes des héros d'Homère me tiendront compagnie, et avec elles je converserai des choses éternelles...

26 mai. — Nous montons aux premières lignes. Ce matin, à 10 heures, notre chef de bataillon, le commandant B... passe dans notre tranchée. Il inspecte l'horizon par un créneau..., s'écroule sans un cri : une balle au front, — mort.

Je fais passer ma colère en canardant les Turcs qui montrent leurs têtes, je serais heureux d'en abattre un... Assez amusant, ce jeu de massacre qui rappelle les foires de Neuilly. Seulement ici on a tous les avantages. On est à la fois cible et tireur.

1 heure. — Un homme de chez moi se fait tuer comme le commandant ce matin. Sales Turcs! Ils tirent bien, tout de même. Avec eux il faudrait des périscopes de rechange... et des têtes aussi...

27 mai. — Toute la nuit les Turcs ont tiraillé dans la crainte d'une attaque. Nous répondons par le mépris. Inutile en effet de brûler des cartouches. Nos guetteurs veillaient aux créneaux. Moi-même j'ai exercé une surveillance active dans mon secteur, où j'ai une mitrailleuse et trois escouades.

Il faut se méfier des Turcs qui excellent à s'approcher en rampant dans les broussailles. Admirable clair de lune. La tranchée est à moitié éclairée par les rayons pâles, et nos capotes bleues prennent des allures de fantômes. Les baïonnettes brillent.

Des formes étendues sont là, dans ce terrain vague. Sont-ce des Turcs? Ou bien sommes-nous victimes d'une hallucination? Combien sont faciles et fréquentes ces erreurs de la nuit, avec la seule clarté de la lune, la folle tension des nerfs, l'appréhension de voir soudain l'ennemi sauter dans notre tranchée. A chaque instant un jeune soldat appelle :

— Sergent... les voilà !....

— Où ça, mon bonhomme?

— Là, ce tas noir... c'est un Turc.

— Mais non, ce sont des broussailles...

Vers 3 heures du matin la lune roussit et peu à peu s'éteint dans une nuance feuille-morte. A ce moment, pour parer à une attaque tentée à la faveur de l'obscurité, partent des

deux lignes ennemies des fusées qui jettent une clarté blafarde sur le terrain blanchâtre...

De temps en temps, une balle siffle et rase le parapet avec une traînée de poussière.

Pipes. Cigarettes. Rêverie. Veille.

. . . .

Actuellement nous avons enlevé 5 kilomètres de la presqu'île de Gallipoli. Notre première ligne de tranchée passe aux abords du village de Krithia, à 2 kilomètres de la hauteur d'Achibaba. Nous sommes à 40 kilomètres de Gallipoli. A droite, en faisant face à l'ennemi, nous avons le détroit bordé par la côte d'Asie et ses forts. A gauche, on aperçoit au premier plan l'île d'Imbros et au second, l'île de Samothrace.

Quelque part sur la côte d'Asie, pas bien loin de nous, sont les restes de Troie. Quand je traduisais *l'Iliade* et *l'Odyssée*, qui m'eût dit qu'un jour viendrait où, semblable aux compagnons d'Ulysse, j'errerais dans ces parages en quête d'aventures et de gloire?...

. . . .

Nous redescendons au camp vers 3 heures. Je vais me baigner sur la plage du camp de Morto-Bay. C'est exquis, cette fraîcheur de l'eau qui ruisselle sur les membres lassés. Après de telles journées, plonger et replonger encore dans l'eau fraîche, quelle volupté!

Après le bain, je suis resté étendu sur le sable tiède et fin, complètement nu sous le soleil, tandis que la côte d'Asie nous envoie tous ses obus... Il est 6 heures du soir ; dans un océan de nuages pourpres le soleil s'enfonce lentement, laissant une traînée poussiéreuse aux mille nuances d'ocre et d'améthyste ; les vagues clapotent sur le sable. Je demeure là à rêver, caressé par le souffle léger d'un vent tiède...

28 mai. — Ce matin encore je retourne au bain. C'est un plaisir dont je ne me lasse pas.

Les obus tombent un peu partout ; mais personne n'y prête attention.

Cette vie du camp qui se continue sans se soucier de la mort qui, à chaque seconde, nous frôle, ne manque pas d'élégance.

Quantité d'hommes sont là comme moi, nus au soleil et prêts à entrer dans l'eau qui miroite sous l'éclatante lumière du jour... Les nègres montrent leur peau de bronze tendue sous leurs muscles d'acier et se jettent à l'eau en poussant des cris gutturaux ; des Français, des Anglais, des Canadiens, des Gourkas sont là, tous nus, mélangés en groupes bizarres Devant tous ces corps jeunes, fermes et sains, qui s'ébattent joyeusement sous les caresses de l'écume et du soleil, on ne peut songer sans une certaine mélancolie au nombre de ceux qui demeureront, charnier horrible, dans la poussière des tranchées.

29 mai. — L'extrême pointe de la presqu'île de Gallipoli, que nous occupons, peut être comparée à un triangle dont le sommet serait le fort de Sedd-el-Bahr. Là, au milieu des ruines calcinées du Château d'Europe, sont installés l'état-major, les services de l'intendance, du ravitaillement et l'hôpital de campagne. Ce triangle est divisé en deux parties par la vieille route turque qui conduit à Gallipoli. En faisant face à l'ennemi, c'est-à-dire en regardant vers le Nord-Est, se trouve à droite le camp français, bordé par le rivage et le détroit. A gauche de la route, les Anglais sont installés.

En dépit du terrible bombardement de notre marine, des ruines pittoresques sont demeurées debout et sur une crête se dessine, tel un décor d'opéra, un portique de marbre blanc dont les minces colonnettes se dorent le matin et s'irisent le soir.

Plus de 100 000 hommes sont entassés sur cette étroite langue de terre. Là campe un régiment de lignards, à côté sont les joyeux aux allures désinvoltes ; plus loin, les légionnaires avec leur tenue grise et leur képi à visière torturée, qui se mélangent aux coloniaux dont l'uniforme khaki se confond avec le sol jaunâtre; encore plus loin sont les Sénégalais à peau luisante qui ressemblent, avec leurs membres longs et maigres, à d'énormes sauterelles ; les Anglais aux casquettes plates et aux bras cuivrés, les Hindous à chignon d'ébène et à turban compliqué... tous vont, viennent, croassent, rient, se disputent dans un grouillement multicolore et bigarré que rend plus intense l'éclatante lumière.

Chaque régiment a creusé des tranchées de 3 mètres de profondeur et de 2 mètres de largeur. L'aspect général est celui d'une gigantesque taupinière. Dès le matin, une fumée bleue monte des cuisines et la journée commence. Bientôt le soleil chauffe. Tous alors prennent le casque. Ici, une corvée se rassemble pour aller à l'eau, une autre, un peu plus loin, part en quête de bois. Une rafale d'obus arrive en sifflant. Tout le monde se précipite dans les tranchées ; les marmites s'enfoncent dans le sol avec des nuages noirs ; les obus à shrapnells laissent dans le ciel bleu des flocons blancs... La rafale est passée. On sort de son trou et l'on retourne à ses occupations.

Çà et là, nos artilleurs ont dissimulé leurs batteries dans des fosses recouvertes de branchages.

Un peu partout sont les tombes de nos glorieux camarades : sur un tertre de terre battue, voici le képi d'un commandant, à côté est un simple soldat, plus loin, un capitaine... Et sur les modestes croix de bois, on lit à peine le nom déjà effacé et, au-dessous : « Mort pour la Patrie ».

La chaleur devient intolérable. C'est le moment de la sieste. Les heures passent lentes, lourdes et chaudes.

Peu à peu l'air brûlant se rafraîchit et on ose sortir de son abri. Le soleil commence à descendre vers la mer et à baigner de ses lueurs rougeâtres les cimes d'Imbros et de Samothrace. Le spectacle féerique de chaque soir recommence. Et, sans égard pour la majesté du lieu, de l'heure et des choses, les obus tombent, tantôt ici, tantôt là, tuant, estropiant, broyant tout sur leur passage. Puis la nuit vient à pas de velours, transformant les derniers reflets d'améthyste en un écrin sombre et mystérieux, d'où surgiront les étoiles. Et la lune montre son croissant fin et pur. Les bords de l'île noircissent ; les cuirassés ne sont plus sur la mer que de gros tas noirs qui d'instant en instant vomissent des flammes fulgurantes.

Un vent frais souffle. C'est l'heure du repos ; les hommes se promènent par petits groupes. Des refrains arrivent jusqu'à mes oreilles... Avec l'accent de Montmartre un gavroche parisien chante *la Valse des ombres*. Un Anglais siffle : *It is a long long way to Tipperary*... Dans le lointain, un crépitement grêle : la fusillade... Quelques balles perdues arrivent en sif-

flant au milieu de nous et font voler le sable en traînée poudreuse. Parfois, un homme touché s'abat avec un gémissement.

La nuit tombe sur le camp immense où vivent 100 000 hommes insouciants de la mort.

1er juin. — Des lettres arrivent. C'est une avalanche... C'est de la joie pour tous aujourd'hui...

2 juin. — Nous subissons un très vif bombardement. Les Turcs ont dû recevoir des munitions. Depuis ce matin leurs obus arrosent le camp et font de nombreuses victimes. Un tout jeune aspirant est frappé à quelques pas de moi par un culot d'obus dans la poitrine. Il s'abat dans une mare de sang.

J'ai assisté à ses obsèques. Étendu sur un brancart recouvert d'une toile de tente, il a été porté au cimetière de la division. Des hommes en armes rendaient les honneurs. Beaucoup d'autres suivaient. Son capitaine a prononcé sur sa tombe quelques mâles paroles. Un aumônier militaire à grande barbe noire a murmuré les mots liturgiques, et les syllabes latines rappelaient à nos hommes le village et son église... Spectacle d'une grandeur et d'une beauté antiques...

Adieu, mon jeune ami... Gloire à ton souvenir... Ceux d'entre nous qui reviendront iront dire à ta famille que tu es mort face à l'ennemi... Il m'a paru immense dans sa fosse...

3 juin. — Les obus tombent, éclatent. Serai-je encore vivant dans quelques minutes?

Mais n'y pensons pas. Nous sommes en pleine action. Nous faisons le métier des mercenaires d'Hannibal. Soyons comme eux des brutes : des muscles pour lutter et vaincre, des nerfs pour sentir... et c'est tout.

Mort glorieuse..., pourriture infecte..., atomes dispersés, tel sera notre sort, si les lois immuables qui déterminent les phénomènes veulent que notre corps se rencontre avec le fer qui tue. O Anangkè... Terrible déesse, tu nous domines de toute ta fatale puissance et je sais que les prières ne t'ont jamais fléchie...

4 juin. — Je suis désigné comme agent de liaison du régiment auprès du général Gouraud. Me voici dès 4 heures du matin au Grand Quartier Général. A l'ombre sous un marabout, j'attends. Les heures passent et le soleil monte dans le ciel pur de tout nuage. Des bruits d'attaque générale circulent. On m'appelle. Un officier d'état-major me remet un grand pli cacheté pour mon colonel. C'est la proclamation du général en chef.

Dès 11 heures notre artillerie ouvre le feu sur les positions ennemies. Effroyable tonnerre! Ce sont les crachements terribles de nos 75 ; ce sont les mugissement formidables de la marine, dont les échos vont se répercutant de collines en collines... Et ces vagues déferlantes de sons déchirants qui vibrent envahissent l'âme et l'étreignent d'une angoisse inconnue. Il semble que la terre va s'ouvrir, que le ciel va crouler. Et, sans une seconde pour souffler, les détonations folles vont se mêlant les unes aux autres en un concert chaotique. Tous les sens sont troublés et les visages soucieux. Et cependant nous ne faisons qu'assister et entendre. Je songe aux infortunés sur qui s'abat cet orage d'acier.

Nous sommes placés en réserve sur une hauteur ; le champ de bataille s'offre à nos yeux comme une vue panoramique. On voit dans le lointain le sommet d'Achi-Baba, la formidable position, qui semble s'écrouler en coupoles de poussière. De tous côtés des nuages noirs s'élèvent, obscurcissant l'air...

On voit par intervalles nos colonnes de renfort qui, l'arme à la bretelle, montent prendre leur position de combat. Les hommes ont sur leur mâle visage un air de farouche énergie et dans leurs yeux brillent des impatiences étranges : le sang va couler! Il coule déjà; et chacun sent en soi se réveiller les instincts ancestraux : le meurtre, la joie de tuer, de détruire, l'insouciance du péril.

Par le détroit, goulet trop mince, nos croiseurs s'engagent lâchant leurs bordées, pavillon flottant... Qu'il est donc beau notre drapeau, claquant au vent, s'en allant vers le combat, vers le danger!

Six heures durant, le grondement de nos canons ne se ralentit pas. L'impression est indescriptible. Ce bruit formidable qui ne cesse jamais, qui martèle sans trêve le cerveau, conduit

à l'hébétement, à la folie. Tous les sens subissent à leur plus haut degré une excitation spéciale. Les yeux sont éblouis par la lumière aveuglante, les oreilles bourdonnent comme dans un délire ; tout le système nerveux subit une secousse telle qu'il est rapidement conduit à la torpeur. On n'est plus alors qu'une machine, ballottée par les choses, qui va sans voir, sans comprendre, sans savoir, mais qui, prise dans l'immense engrenage, marche comme les autres vers le danger. De rares idées subsistent : tuer, ne pas être tué. C'est tout.

6 heures du soir. — Toute la journée nous demeurons en réserve, spectateurs de la fournaise. Maintenant le canon s'est tu et le crépitement grêle de la fusillade parvient jusqu'à nos oreilles. Le crépuscule enveloppe l'horizon de ses nuances sombres, et déjà les fusées serpentent dans le velours noir de la nuit, semant des étoiles et des larmes d'argent sur le champ de bataille où gémissent les blessés.

Plusieurs d'entre eux reviennent. Convoi lamentable d'êtres en haillons dont les traces sanglantes disent la bataille. Les nouvelles sont bonnes. Nous avons progressé sérieusement. Les Anglais auraient eu moins de chance que nous et certaines de leurs forces seraient cernées dans Krithia. Mais que croire? Mille bruits contradictoires circulent. La bataille continue. Toute la nuit la fusillade crépite dans le lointain. Les projecteurs des forts de Chanak nous envoient de minute en minute leurs nappes de lumière.

Personne ne sait rien. Attendons.

5 juin. — Pas de nouvelles. Nous sommes toujours en réserve.

Bruit : les États-Unis auraient déclaré la guerre à l'Allemagne. Autre bruit : le régiment quitterait la presqu'île de Gallipoli pour être envoyé en Syrie.

6 juin. — Le régiment monte en troisième ligne.

C'est dimanche aujourd'hui. Joli souvenir : messe de guerre. Les hommes demeurent dans les tranchées, debout et découverts. Sur le terre-plein, l'aumônier dit sa messe, insouciant des obus qui éclatent, des balles qui sifflent.

Bref sermon qui parle de la gloire des morts pour la patrie, de leur entrée triomphante au paradis, parmi les saints guerriers de la belle légende chrétienne. Les grands ancêtres nous attendent là-haut pour couronner de lauriers les morts de la grande guerre, et le petit Breton se voit au milieu de Clovis, de Charlemagne, de sainte Geneviève...

7 jüin. — Mort du général G...

8 juin. — Le combat est terminé ; nous demeurons maîtres des positions enlevées à l'ennemi Notre régiment relève les troupes qui ont combattu et nous prenons leur place.

9 juin. — Nous avons passé la nuit en première ligne. Nous repassons ce matin un peu en arrière. Les Turcs étaient, il y a quarante-huit heures, où nous sommes aujourd'hui. Aussi connaissent-ils admirablement la position. Leur artillerie nous a repérés et balaye sans arrêter notre tranchée Un obus de 120 éclate au-dessus de nous. J'entends des cris, de petits cris d'enfant. Je me précipite. « Qui est blessé? — Moi », crie une voix. Sept hommes ont été atteints. Mon petit caporal est du nombre. Je le prends dans mes bras et l'emporte vers le poste de secours... Le malheureux! Son pied gauche est déchiqueté à la hauteur de la cheville. Ce n'est plus qu'un lambeau de chair où l'on distingue à travers le sang qui gicle, au milieu de bouts de cuir et de chaussettes, les doigts de pied qui pendent en un lamentable chapelet.

Je l'interroge :

— Souffres-tu?

— Non, seulement ma jambe est engourdie.

— Oui, ce n'est rien, tu as simplement reçu un petit éclat...

Le pauvre garçon saura assez tôt la vérité.

Après l'avoir laissé aux majors, je cours aussitôt vers les autres. Je n'ai pas pu ne pas reculer devant cette atrocité... Une forme est étendue dans une boue sanglante... Les jambes? il n'y en a plus; les cuisses? de la bouillie horrible... le reste du corps est intact. Je le reconnais ; c'est Dubois, l'un de mes meilleurs. Il n'a pas perdu connaissance et me dit : « Suis foutu! Tant pis! Suis tout de même content! C'est pour le pays! » Et il meurt...

Total : un tué et six blessés. Dans cette escouade il me reste trois hommes. Et il y a un mois, nous débarquions !

L'épouvantable chose que la guerre !

De nouveau le tir recommence ; à chaque obus qui passe je ne peux réprimer un frisson de terreur à l'idée d'être dans une seconde une masse sanglante et gémissante comme les malheureux de ce matin.

2 h. 30... — Le capitaine L..., le lieutenant S..., le capitaine A..., tués au même endroit. Je cause avec mon capitaine et mon lieutenant. Nous nous attendons à être écrabouillés d'une seconde à l'autre.

J'ai trouvé dans le sac d'un de nos blessés *les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Heure et endroit choisis pour apprécier, nous aussi, le calme des Charmettes et les amours de Jean-Jacques !

10 h. 30 du soir. — Nous creusons une sape. A genoux les hommes piochent. Bientôt une odeur infecte se dégage. Flûte ! Nous creusions dans le corps d'un Turc enterré là. Sa tête, ou ce qu'il en reste, apparaît sur la pelle de l'homme qui piochait. Avec la blague goguenarde de ceux « qui en ont vu » l'homme me dit : « En v'la un qui s'fout de tout, à c't'heure ! » Nous changeons de place et nous recommençons à creuser.

10 juin. — Nous continuons les travaux de sape. Vent, poussière, soleil,... mouches ! Je suis brisé de fatigue. Depuis le 4 juin, je ne me suis pas passé une goutte d'eau sur la figure couverte de plaques de poussière humide séchée sous le soleil. Je suis tout à fait gentil comme cela...

Depuis le 8, je n'ai pas dormi une seconde et je ne tiens plus debout. Pendant le jour, les mouches, le soleil empêchent le sommeil; la nuit, on creuse ou on veille...

Dans un coin, une faveur rose ! Pauvre petit ruban, que tu es triste !... As-tu été abandonné là par un blessé qui, à l'heure de l'agonie, te serra dans ses doigts crispés? Pauvre petit ruban rose, tu es triste, tout souillé de la boue des tranchées, toi qui évoques Paris et ses fanfreluches lointaines...

13 juin. — Nous sommes redescendus au camp. Nous rendons les honneurs au pauvre Dubois, enterré au cimetière de la 11e division.

Tout rouge, le soleil empourpre les sommets d'Imbros et de Samothrace... Le lieutenant dit quelques mots simples, puis : « Présentez... armes ! » Et c'est tout. C'est grand.

(La fin prochainement.)

SERGENT J. L.

LA CRISE ITALIENNE

(AOUT 1914 — MAI 1915)

Lorsque M. Antonio Salandra prit le pouvoir en mars 1914, dans des circonstances très critiques, il fut considéré comme assumant un simple *intérim*. Il devait remplacer le « dictateur » fatigué, jusqu'au jour où celui-ci jugerait opportun de retourner au Palais Braschi. On connaissait trop la formidable situation parlementaire de M. Giolitti pour mettre en doute sa victoire, lorsqu'il voudrait renverser le gouvernement de son successeur.

Mais les événements de juillet et d'août 1914 changèrent complètement la face de la politique italienne. Le ministère Salandra fut amené à prendre — immédiatement — des décisions capitales. Les problèmes d'intérêt général l'emportèrent peu à peu en importance sur les problèmes de nature parlementaire. L'homme qui avait gouverné presque sans contrôle l'Italie pendant plus de dix années se trouva brusquement relégué loin de la scène politique. Par un effort digne d'admiration, l'Italie rompit en quelques mois avec des traditions vieilles de plusieurs années. Le Parlement fut placé en face d'un fait contre lequel il ne put rien : l'affirmation de la volonté populaire.

Cet effort est un des faits les plus importants du conflit européen. En définir les causes et les caractères, c'est préciser

en même temps certains aspects de l'invasion économique et politique de l'Allemagne en Europe ; c'est démontrer le péril qui menaçait l'Italie et les pays latins, et le mérite qu'a eu le peuple italien de le découvrir et de l'enrayer.

***

La proclamation de la neutralité italienne n'a étonné aucun de ceux qui, des deux côtés des Alpes, avaient confiance dans la « voix du sang » : une grande partie du peuple italien considérait comme sacrilège une guerre contre la France. Cependant les liens qui unissaient l'Italie à l'Allemagne étaient si intimes qu'il a fallu une conception très nette des intérêts de l'Italie et de l'Europe, pour que fût porté, dès le début d'août 1914, ce premier coup au traité de la Triple-Alliance. Certains esprits simplistes, prenant comme point de départ un pareil désaveu de la politique germanique, s'étonnèrent alors que l'Italie ne fût pas entrée dans le conflit en même temps que les puissances attaquées par l'Allemagne. Mais rien n'y obligeait l'Italie; et sa situation intérieure ne le permettait pas. Sans compter le malaise économique et financier dû aux troubles de juin, aux lourdes dépenses faites en Tripolitaine et Cyrénaïque, il fallait songer à l'état de l'opinion publique : en haut lieu, où la majorité des milieux dirigeants était de tendances ouvertement germanophiles ; dans les classes moyennes et populaires, où les deux partis les plus agissants, le catholique et le socialiste « officiel », prêchaient l'abstention complète et inconditionnée.

L'aristocratie de Rome, de Florence, de Naples et des autres grandes villes de la péninsule, avait, pour être favorable aux empires centraux, les mêmes raisons que toutes les aristocraties d'Europe. Dès le début de la crise, beaucoup de conservateurs, considérant qu'il s'agissait d'une grande lutte entre les principes démocratiques et les principes autocratiques, ne pouvaient manquer de souhaiter le succès de la nation qui donnait le spectacle d'une discipline de fer et d'une organisation impeccable[1]. Depuis plusieurs années, les milieux cultivés

1. Ils y ajoutaient le souci du maintien intégral des institutions monarchiques. Le sénateur Barzellotti, dans un discours prononcé au Sénat le 14 décem-

avaient subi l'attraction de la culture germanique. Les étudiants de la péninsule allaient plus volontiers à Berlin qu'à Paris ; ils estimaient que les universités allemandes leur fournissaient le maximum de science et de confort moderne. La patience minutieuse avec laquelle les savants allemands étudiaient toutes les manifestations de la vie intellectuelle et artistique du passé romain, toscan ou vénitien flattait les Italiens au point que l'érudition allemande était jugée supérieure à l'érudition italienne. Un savant comme M. Benedetto Croce, dont l'influence a été très grande sur la formation intellectuelle de la jeunesse cultivée, unissait en lui ce culte de la civilisation germanique et cette fidélité aux principes conservateurs qui sont les bases de la germanophilie dans certaines classes dirigeantes [1].

A côté de ces liens intellectuels, il y en avait d'autres, beaucoup plus forts, beaucoup plus étroits. L'emprise germanique s'exerçait en Italie sous toutes les formes. Les Allemands aimaient acheter non seulement des magasins de commerce, des usines, mais des villas situées au milieu des plus charmants sites d'Italie. Capri et Taormine étaient des lieux de repos à l'usage presque exclusif des capitalistes et touristes allemands. Les ouvriers, les commis voyageurs berlinois avaient envahi

bre 1914, faisait remarquer que les plus violents partisans de l'intervention étaient justement les « *ennemis déclarés des institutions monarchiques* ». (*La politica italiana e la questione della neutralità o dell' intervento*, p. 12.)

1. M. Benedetto Croce, qui signa un des premiers la fameuse protestation de M. Delbrück, directeur de l'Institut archéologique allemand de Rome, et fut un des principaux représentants de la thèse neutraliste, s'efforça d'expliquer et de communiquer à ses concitoyens son admiration pour l'Allemagne. Son état d'esprit est des plus curieux. « Chaque fois, a-t-il déclaré en décembre 1914, que je voyais des étudiants italiens se rendre en Allemagne, je leur conseillais de profiter de leurs bourses d'études pour voyager en long et en large à travers l'Allemagne, pour connaître cette magnifique terre et cette grande civilisation. » Il parle de la profonde admiration qu'il nourrit pour sa « vertu politique et éthique ». — « Même ceux qui l'abhorrent ou déclarent l'abhorrer l'admirent ; parce que dans cette haine il y a en somme de l'envie, de la jalousie, de la suggestion et en même temps du respect et de l'admiration. » M. Croce respecte l'esprit d'organisation jusque chez les collectivistes allemands, et il espère d'eux une régénération économique et morale : « Je ne juge pas, dit-il, l'acte accompli par les socialistes allemands, de la même façon que leurs collègues d'Italie ; je crois que les socialistes allemands, qui se sont sentis une seule et même chose avec l'État germanique et sa discipline de fer, seront les vrais promoteurs de l'avenir de leur classe. » (*Italia Nostra*, 22 décembre 1914.)

toute la partie septentrionale de la péninsule ; six mois après la déclaration de la guerre européenne, une statistique officielle faisait connaître la présence de plus de 80 000 Allemands en Italie ; il y en avait 40 000 dans la seule Lombardo-Vénétie [1]. Toute la vallée du Pô faisait un intense commerce avec l'Allemagne, tant par le Brenner que par le Gothard. La bourgeoisie lombarde avait la reconnaissance des bénéfices passés et présents. La grosse finance italienne connaissait la part de l'Allemagne dans le développement économique de l'Italie. Les polémiques qui ont eu lieu depuis quinze mois dans toute la presse au sujet de la *Banca Commerciale* ont en effet permis d'établir que cette institution de crédit devait beaucoup à celles de l'empire germanique. Fondée en 1894, au capital de 5 millions, avec des contributions allemandes, autrichiennes, suisses et italiennes, elle atteignit en vingt ans le capital social de 150 millions. Les Allemands eurent l'habileté de favoriser, à son origine — au moment où les valeurs italiennes n'étaient pas cotées à la Bourse de Paris, — le développement financier de la péninsule, et, en gens pratiques et avides, ils réclamèrent des bénéfices immédiats. Ils firent peupler le conseil d'administration de la *Commerciale* de capitalistes ou d'hommes politiques en qui ils avaient mis toute leur confiance. Ils exercèrent par là un contrôle sur toutes les industries qui dépendaient de la grande banque, les hauts fourneaux et aciéries de Terni, la fabrique de canons Vickers, de la Spezzia, les établissements métallurgiques de Savone et de l'île d'Elbe [2]. Il se constitua un formidable trust qui parvint à mettre la main sur les principales entreprises industrielles. Ce fut une espèce de monopolisation du développe-

1. La même statistique ne comptait que 3 000 Anglais et 4 000 Français.

2. La *Banca Commerciale* a été l'objet de critiques violentes de la part de l'*Idea Nazionale.* Elle a été surtout défendue par la *Tribuna*, qui a publié les lettres de protestation de M. Jœl, ancien administrateur délégué, d'origine allemande. Le « dossier d'accusation » a été réuni par M. Giovanni Preziosi, dans deux volumes qu'il faut consulter avec précautions : *la Germania alla conquista dell'Italia* et *la Banca Commerciale e la penetrazione tedesca in Francia e in Inghilterra* (Libreria della Voce. Florence, 1915.)

Une des preuves les plus évidentes de la puissance de cet organisme financier, c'est que sur les trois négociateurs italiens de la paix d'Ouchy, deux, MM. Bertolini et Volpi, étaient tout dévoués à la *Commerciale.*

ment économique de l'Italie, où l'expansion germanique trouva son meilleur compte.

Ayant à sa disposition plusieurs quotidiens, sûre de l'appui d'hommes politiques très influents, la *Banca Commerciale*, soumise à l'influence allemande, fut, après la déclaration de guerre européenne, un des principaux instruments de l'action neutraliste. A l'abri de toutes ces puissances du monde intellectuel ou du monde capitaliste et industriel, l'Allemagne put, sans dangers, et avec espoir de succès, faire la propagande qu'elle jugeait nécessaire. Tous les moyens dont elle ne cesse d'user dans les pays neutres, indistinctement, sans se soucier de les adapter au caractère de chaque peuple, furent utilisés en Italie : achat, création de journaux, fausses nouvelles, télégrammes tendancieux, qu'on disait venus des capitales européennes : pendant dix mois, on fit une campagne violente et multiforme pour démontrer la suprématie militaire de l'Allemagne et l'inutilité de tous les efforts des alliés.

En même temps, l'appui des catholiques et des socialistes « officiels » assurait le succès des menées germaniques dans les centres paysans et ouvriers. La manière dont s'étaient faites les dernières élections législatives, en 1913, avait donné aux catholiques une influence, ne se mesurant pas seulement au chiffre des membres du petit contingent, qui représente officiellement, à Montecitorio, les doctrines du Vatican. Le fameux « pacte Gentiloni », véritable traité d'alliance catholico-libéral, qui assura l'élection de plus de deux cents députés constitutionnels modérés, obligea ceux-ci à tenir compte des désirs du parti catholique... Or, la France était toujours, aux yeux de celui-ci, le pays de l'anticléricalisme ; il était naturel de lui préférer l'Autriche, respectueuse, toujours, des volontés du souverain pontife.

D'ailleurs, les tendances du nouveau pape, Benoît XV, plus diplomate que théologien, soucieux de redonner vie aux traditions des papes du moyen âge, omnipotents auprès des rois d'Europe, faisaient naître, dans les milieux catholiques, un rêve séduisant : le chef de la chrétienté intervenant comme médiateur entre les nations belligérantes, et se désignant par là même comme le président du futur congrès de la paix. Les catholiques italiens, persuadés que leur guide avait intérêt à

ne prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, adoptèrent une attitude conforme à la sienne et prêchèrent l'abstention [1]. Ajouterons-nous que cette conception de la neutralité n'allait pas sans de continuelles attaques contre les alliés, et en particulier contre la « très avide et très cynique » Angleterre? Le *Corriere d'Italia*, la *Perseveranza*, surtout la fougueuse *Unità Cattolica* ont accueilli pendant longtemps et accueillent encore sournoisement des nouvelles tendancieuses, favorables aux empires centraux [2].

L'organe officiel du Vatican, l'*Osservatore Romano*, eut, pendant les premiers mois de la neutralité, plus de réserve. On nota même, vers le début de 1915, une certaine tendance à séparer les intérêts du Vatican de ceux des catholiques italiens; le Vatican, centre de la chrétienté, était tenu à ne pas se départir de son équanimité ; mais les catholiques de la péninsule ne devaient pas oublier qu'ils étaient Italiens avant tout, et que le problème national s'imposait à eux avec la même force qu'à tous leurs concitoyens. Le 5 janvier 1915, le comte Della Torre, président de l'Union populaire, la plus importante des associations catholiques, défendit cette thèse : « L'unité internationale de l'Église, disait-il, n'admet ni divisions, ni luttes, tandis que la neutralité des fils d'une patrie ne peut être conditionnée que par l'inviolabilité des droits, des aspirations et des intérêts qui constituent non seulement le patrimoine matériel de la nation, mais la vie de sa vie, l'espérance en son avenir... » Paroles qui eurent, à leur époque, un certain retentissement, et firent apparaître comme moins intransigeant le neutralisme des catholiques. L'impression subsista cependant, que la grande majorité des prêtres et des hauts prélats de l'Église prêchait dans les villes et à travers les campagnes l'inaction et la paix à tout prix. Le doute ne fut plus possible sur la conviction réelle du parti catholique

1. Il faut noter cependant que depuis le début de la guerre européenne, le groupe, peu nombreux d'ailleurs, des démocrates-chrétiens (*democristiani*), qui a pour organe l'*Azione* de Cesena, s'est montré favorable à l'intervention contre les Austro-Allemands.

2. Un périodique illustré catholique, *Il Mulo*, imprime à Bologne, publiait, avant la guerre, les plus violentes caricatures contre l'Angleterre. Presque chaque semaine John Bull y était grossièrement représenté, se nourrissant du sang des belligérants, amis et ennemis.

presque tout entier, lorsqu'on vit l'*Osservatore Romano* exprimer officiellement, à la veille de la déclaration de guerre, la pensée pontificale, et se prononcer pour la neutralité. « Les concessions de l'Autriche, déclarait-il, sont si importantes qu'elles satisfont dans une large mesure les aspirations de l'Italie... Et pour quelle raison l'Italie devrait-elle s'exposer au hasard d'une guerre périlleuse?... Au cas où cette guerre se ferait, on pourrait se demander si ce n'est pas sous l'influence d'un pouvoir occulte, qui exerce, sinistrement, sur la destinée de l'Italie, une action malfaisante [1]... » Fatalement, la hantise de la puissance maçonnique amenait les chefs du parti catholique à se dire, malgré les passagères déclarations du comte Della Torre, adversaires d'une guerre qui pouvait profiter au développement d'une secte abhorrée.

Cette propagande, s'exerçant surtout dans les campagnes [2], avait pour corollaire la propagande faite dans les villes par le parti socialiste « officiel ». La froide réception qui fut réservée au délégué allemand Sudekum en septembre, à Rome, prouva, en son temps, une certaine sympathie pour la Triple-Entente. Mais, plus tard, ne voulant pas se départir de l'orthodoxie théorique, par respect pour l'esprit de l'*Internationale* le parti socialiste italien évita de se prononcer sur les responsabilités du conflit actuel. « *Per la Pace e per l'Internazionale* », fut le mot d'ordre de toutes les réunions collectivistes. La diffusion de l'*Avanti*, la correspondance qu'il y avait entre son attitude intransigeante et les secrètes aspirations des milieux populaires, contribuèrent à affermir les convictions neutralistes, à habituer les ouvriers des villes à l'idée de l'inaction. Il lui était facile d'évoquer, à son profit, l'opposition tenace qu'il avait faite à l'expédition de Libye, et de renouveler une opposition du même genre, après l'expérience de Tripolitaine, qu'il estimait malheureuse. Dans la situation économique et financière où se trouvait l'Italie au sortir de sa dernière expédi-

1. *Osservatore Romano*, 9 mai 1915.

2. « Les campagnes, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de l'Italie, sont presque unanimes contre la guerre. Et il n'est peut-être pas inutile de rappeler que ce sont les campagnes qui doivent donner les quatre cinquièmes des soldats et des moyens nécessaires à la conduite de la guerre. » Victor — pseudonyme de M. Maggiorino Ferraris —, *Nuova Antologia*, 16 mars 1915.)

tion coloniale, il n'était pas possible de faire des concessions à la politique *guerrafondaia*. Il valait beaucoup mieux se réserver le rôle séduisant de médiateur entre les nations belligérantes. Le 22 septembre 1914, c'est-à-dire, très peu de temps après la visite de Sudekum à Rome, un manifeste paru dans l'*Avanti*, signé par la direction du parti, invitait les prolétaires « à maintenir et à accentuer leur opposition irréductible à la guerre [1] ».

Les arguments économiques, qui étaient la plus solide base du neutralisme des socialistes officiels, étaient invoqués avec autant de force dans certains cercles « intellectuels ». « L'Italie, disait M. Maggiorino Ferraris, est un pays relativement jeune, qui s'est formé par la fusion de plusieurs États pauvres et ignorants. C'est un pays de modestes richesses naturelles et d'une grande densité de population. Aussi avons-nous très peu de gens riches, de gens aisés, beaucoup de pauvres et d'illettrés. Les conditions des classes populaires, des travailleurs des champs et des villes sont souvent peu satisfaisantes ou douloureuses. » Les préoccupations de M. M. Ferraris étaient les mêmes que celles de MM. Turati et Treves. L'Italie ne pourrait pas résister matériellement à cette épreuve terrible que serait la participation à une guerre européenne se prolongeant indéfiniment. La perspective que l'intervention armée dût coûter plus de quatre milliards de lire et d'un demi-million d'hommes l'effrayait : augmentation écrasante d'impôts; diminution notable de la richesse nationale; renchérissement du coût de la vie, aux dépens des classes des travailleurs ; extension du chômage, réduction des salaires : tous ces désastres seraient la rançon douloureuse de la réalisation d'« aspirations fantastiques » ; c'était payer bien cher le rêve « vide de contenu » de l'Italie « grande puissance méditerranéenne et grande puissance balkanique »... Il n'y avait qu'une politique possible en de pareilles conjonctures, celle

1. Dans l'ordre du jour voté au congrès de Florence (janvier 1915), le parti socialiste officiel, sous prétexte que la guerre était née du simple conflit d'intérêts financiers, affirma de nouveau sa volonté neutraliste, et parla, en cas de mobilisation ordonnée par le gouvernement, « *de l'irrésistible explosion de l'exaspération populaire, et des graves conséquences que la misère et l'esprit de révolte provoqueraient dans l'avenir* ».

que « la fermeté et le patriotisme de Quintino Sella avaient fait adopter en 1870 : la neutralité »[1].

C'est ainsi qu'une grande partie du peuple italien concevait l'*egoismo sacro* dont M. Salandra avait proclamé la nécessité le jour où il s'était chargé de l'intérim du Ministère des Affaires étrangères, le 18 octobre 1914. Il fallait éviter tout malaise économique et financier à un pays qui ne semblait pas capable de supporter les souffrances de la guerre. Des provinces entières comme le Piémont et la Toscane étaient sensibles à ce seul argument. N'ayant pas connu les rigueurs du joug autrichien, leurs habitants ne comprenaient pas la germanophobie de la Lombardo-Vénétie, où les souvenirs d'avant 1859 n'étaient pas encore estompés. En Toscane, le gouvernement paternel des grands-ducs avait habitué à une vie douce et insouciante ; l'aisance de beaucoup de paysans, une tradition de tranquillité, vieille de plus de deux siècles, rendaient la population hostile à une « guerre d'aventures ». Dans le Piémont la *Stampa*, dans la région napolitaine le *Mattino*, et en Sicile presque tous les journaux quotidiens, faisaient une campagne continue en faveur du principe de non-intervention. Représentant le colosse germanique comme invincible, ils confirmaient dans leurs sentiments des populations qui, par tempérament, étaient déjà disposées à souhaiter le maintien de la paix.

***

Tels étaient les éléments d'inertie dans l'opinion publique italienne, après le mois d'août 1914. On peut dire avec M. Ferraris[2] qu'en mars 1915 la grande majorité du pays voulait encore la neutralité. Or, deux mois plus tard, l'opinion publique imposait au Parlement sa volonté belliqueuse...

1. Victor. *I problemi interni ed i problemi internazionali.* (*Nuova Antologia*, 1er avril 1915.)

2. Cf. son article du 16 mars 1915 (*Nuova Antologia*), où il insistait sur l'entente entre pays et Parlement au sujet de la conduite à suivre : « Des informations précises, que nous avons recueillies avec soin et impartialité dans toutes les parties de l'Italie, nous prouvent avec évidence que la grande majorité du pays, dans toutes ses classes sociales, est à présent absolument contraire à une entrée en campagne. Et à ce point de vue la sagesse du pays se reflète dans la sagesse du Parlement. »

C'est la contradiction que nous allons essayer d'expliquer.

Dès que la guerre européenne fut déclarée, il y eut un grand effort moral, une propagande idéaliste, qui gagna peu à peu les classes les plus diverses, détacha de toutes les couches sociales les éléments les plus vivants, et forma le grand parti interventionniste, capable de se lever tout entier au moment opportun. Dès que M. Sydney Sonnino eut pris la direction de la *Consulta*, un grand effort diplomatique s'accomplit, qui conduisit peu à peu à la désagrégation totale de la Triple-Alliance. Dès que le général Cadorna eut la haute main sur l'organisation de tous les services de l'armée, l'effort militaire devint admirable. Cette série d'efforts, tendant tous au même but, agirent parallèlement, durant les mois de « neutralité vigilante ». Le jour où l'opinion neutraliste voulut l'emporter, ils firent bloc. Contre le Parlement, aux deux tiers hostile à la guerre, les partis interventionnistes, à Rome et dans les villes importantes de Lombardie, de Vénétie, de Ligurie, s'unirent pour soutenir l'œuvre du gouvernement et celle de l'état-major. C'est ainsi que se déclencha une guerre que ne voulait pas la majorité des Chambres, mais que désirait, dans le pays, une forte minorité agissante.

Ces faits s'éclaireront par une analyse, même rapide, de l'œuvre patiente qui aboutit à la glorieuse crise de mai 1915. Les alliés interventionnistes appartenaient à tous les partis politiques. A côté des républicains, on trouvait des nationalistes ; et quelques catholiques voisinaient avec les radicaux francs-maçons. Chacun poursuivait la réalisation d'un idéal commun, pour des motifs bien différents — si différents que les journaux partisans de la guerre se livraient entre eux aux polémiques les plus âpres sur les raisons de l'intervention. La plupart prirent nettement position, peu après le déchaînement de la conflagration européenne. Presque en même temps, les socialistes réformistes [1], les républicains et les radicaux

1. Le parti socialiste réformiste fut le premier à se prononcer contre la neutralité sous l'impulsion des députés Bissolati et Bonomi. « Le Gouvernement, disait l'ordre du jour voté le 6 septembre 1914, doit interpréter la neutralité, non comme un renoncement préventif et absolu à toute intervention dans le conflit, et moins encore comme une aide indirecte aux *empires centraux, avec lesquels il ne doit plus y avoir aucune espèce d'alliance...* »

proclamèrent la faillite de la Triple-Alliance. A Rome, le 7 septembre, une assemblée plénière des délégués républicains déclara, après avoir entendu un discours de M. Barzilai, qu'il fallait empêcher, « en des heures graves, ces peureux opportunismes, qui sont un obstacle au développement des courants sentimentaux et à la réalisation des aspirations nationales ». Le 14 septembre, la direction du parti radical était aussi nette, et conseillait au gouvernement de « transformer la neutralité en une participation active au conflit ». Le grand quotidien milanais, le *Secolo*, qui, même aux heures les plus troublées des rapports franco-italiens, avait su conserver sa sympathie à notre nation, sœur en latinité et en démocratisme, retrouvait, en face du péril germanique, ses meilleurs développements d'antan.

La présence de nombreux volontaires italiens au milieu des lignes françaises était un argument de plus. Il y eut une époque où on ne pensa plus à discuter l'opportunité de la formation d'une légion garibaldienne sur le front français. Les critiques disparurent, le jour où tombèrent, mortellement frappés, les deux petits-fils de l'*Eroe*. Les funérailles de Bruno et de Constant devinrent, à Rome, d'importantes manifestations populaires. L'opinion publique s'émut de ce sacrifice ; et par la volonté des martyrs de l'Argonne, elle remonta aux sources du *Risorgimento*, à ses traditions morales.

Les Garibaldiens avaient été secourir les peuples opprimés : c'était un prétexte pour insister à nouveau sur le caractère de lutte de civilisations qu'assumait la guerre européenne... Les partis démocratiques n'y manquèrent pas. Les arguments les plus frappants leur venaient de toutes les violations du droit des gens, que les orateurs belges, MM. Destrée, Lorand et Mélot exposaient alors devant le public des grandes villes de la péninsule. Le martyre de la Belgique était ressenti profondément par tout le peuple italien. Il contribuait à créer cet état d'âme qui devait rapprocher de plus en plus l'Italie des pays qui luttaient pour le triomphe du droit.

Les démocrates invoquaient une autre nécessité, qui pouvait frapper plus particulièrement les milieux ouvriers où l'emportait la propagande socialiste « officielle ». Il fallait qu'après cette guerre on n'eût plus à déplorer une course aux

armements. Or, « seule la victoire de la Triple-Entente pourrait rendre possible un désarmement général, permettant à l'Europe de consacrer ses énergies aux grandes œuvres de paix et de civilisation, donnant au prolétariat de tous les pays toute liberté pour développer les revendications d'une justice sociale ». — « Les armées de la Triple-Entente travaillaient dans le sens d'une révolution démocratique et sociale [1]. »

Cet aspect du conflit actuel était mis en évidence avec talent par le polémiste romagnol, M. Benito Mussolini, ancien directeur de l'*Avanti*, qui, après le congrès socialiste neutraliste de Bologne, avait créé le *Popolo d'Italia* [2]. L'Italie devait entrer dans le conflit par esprit révolutionnaire. La propagande antiguerrière était une propagande antirévolutionnaire. Le socialisme, qui représentait une des forces vives de la nation, ne devait pas lier son destin aux « forces mortes », « au nom d'une paix qui ne sauve pas des désastres d'une guerre ». M. Mussolini lança donc son appel à tous ceux qui se sentaient capables de « lutter jusqu'à la mort pour un idéal », aux « jeunes gens des ateliers et des athénées », à ceux qui étaient « jeunes d'ans et d'esprit ». Il conseillait l'audace ; et c'est pourquoi on vit venir à lui ceux qui semblaient le moins désignés pour soutenir le socialisme révolutionnaire, les membres du groupe de *la Voce*. Leur chef, Giuseppe Prezzolini, devint pendant longtemps le principal collaborateur du *Popolo*.

Cette alliance mérite qu'on s'y arrête. Elle réalisa le rêve de Mussolini, et symbolisa la fusion de tous les éléments ardents, une espèce de concentration des forces prolétariennes et intellectuelles.

La Voce représente un des centres de la meilleure culture italienne moderne. MM. G. Papini et G. Prezzolini, leurs fondateurs, avaient été, en 1903 et 1904, les compagnons du chef du nationalisme actuel, M. Enrico Corradini, aux temps

1. Ordre du jour du parti socialiste réformiste (6 septembre 1914).

2. L'apparition du journal de M. Mussolini accentua dans le parti socialiste le schisme qui s'était produit au congrès de Bologne. Après le départ de M. Mussolini, l'*Avanti* fut dirigé par un triumvirat orthodoxe : MM. Bacci, Lazzari et Serrati.

héroïques où se créait une doctrine d'énergie nationale[1]. M. Papini se montrait alors également éloigné de la bourgeoisie, dépourvue de conscience de classe, et du socialisme, qu'il considérait comme hostile à l'individu et à la nation... D'après lui, l'idéalisme humanitaire des partis populaires était le meilleur dissolvant d'une race et d'un peuple. La crainte de la guerre était preuve de décadence. Il fallait, pour combattre les forces de désagrégation, « susciter une vie plus nationale, tant spirituelle que politique, plus élevée, plus forte, plus hardie, plus digne du passé italien[2] ».

Ce fut le point de départ des élans sentimentaux qui secouèrent l'âme de la jeunesse italienne. Puis, du temps que M. Corradini inclinait vers le nationalisme à la française, il se produisait chez ses amis une évolution d'idées qui les amenait à considérer « les valeurs éthiques comme plus importantes pour la vie des Italiens que le succès brutal de la force ». Ces tendances passées de MM. Papini et Prezzolini et de leur groupe, expliquent qu'ils aient été parmi les premiers à prendre une attitude d'idéalistes. Dès le début, ils conçurent le problème dans sa généralité, dans sa grandeur morale. S'ils prêchèrent l'entrée en guerre de l'Italie, ce ne fut pas seulement pour libérer les frères opprimés de Trente et de Trieste ; ce fut surtout pour sauver la liberté de l'Europe, et le patrimoine de civilisation que représentaient la France et l'Italie. « Le problème de la guerre n'est pas le problème de l'irrédentisme : c'est le problème de la liberté italienne. Il ne s'agit pas de planter le drapeau italien sur la cathédrale de Saint-Just. Il s'agit de délivrer l'Europe de la domination allemande ; ce qui est une chose un peu plus importante. Que nous importerait en effet de voir flotter notre enseigne sur Saint-Just, s'il y avait celle d'Allemagne à Tanger et à Bône, celle d'Autriche à Salonique[3] ? »

Il était naturel que ceux qui voyaient dans la guerre euro-

1. En 1902, paraissait, sous la direction de Papini et de Prezzolini, le *Leonardo*, qui lançait les idées fondamentales que devait défendre plus tard le *Regno*, fondé le 29 novembre 1903, sous la direction d'Enrico Corradini, avec la collaboration de Papini et de Prezzolini.

2. G. Papini et G. Prezzolini. *Vecchio e nuovo nazionalismo*. Milano, 1914.

3. G. Prezzolini. *Non sono irredentista*. (*La Voce*, 30 décembre 1914.)

péenne une lutte d'où dépendait la liberté d'Europe, qui ne bornaient pas leurs ambitions à l'acquisition de quelques kilomètres carrés de territoire, fussent amenés à unir leurs efforts à ceux d'un homme comme Mussolini, idéaliste de tendances bien différentes, mais également convaincu de la nécessité morale de l'intervention italienne. La jeunesse intellectuelle, influencée aussi par l'*Unità* de M. Salvemini, une partie de l'élite ouvrière, étaient peu à peu entraînées dans le généreux mouvement d'idées qu'animaient ces directeurs de conscience.

Il était évident, malgré tout, que la question de l'*irrédentisme* restait prédominante. Le parti nationaliste de MM. Corradini, Federzoni et Oliva insistait sur Trente, Trieste et la Dalmatie, parce qu'il y voyait le nœud du problème de l'expansion italienne [1]. « Le Trentin, disait M. Corradini à Rome, le 25 février 1915, la Vénétie Julienne, la Dalmatie et les îles Dalmates, ne sont pas seulement des éléments de notre sentiment national ; elles sont autre chose : d'abord, les bases de défense pour notre territoire national ; en second lieu, les bases de notre maîtrise dans l'Adriatique ; en troisième lieu, les bases de notre expansion économique et de notre influence politique dans la péninsule balkanique ; en quatrième lieu, elles constituent le bassin d'où l'Italie peut déboucher, toute-puissante, dans la Méditerranée orientale... » Les nationalistes envisageaient presque uniquement le côté politique du problème [2]. La Belgique et la Serbie, dans leur merveilleuse résistance à l'invasion, les frappaient surtout par l'exemple qu'elles avaient donné d'une valeureuse âme guerrière. On sentait qu'ils ne parlaient du rôle des facteurs moraux dans la conduite de ces deux peuples que pour faire

1. Enrico Corradini. *L'Italia e la guerra*. Firenze, 1915.

2. M. G.-A. Borgese, professeur à l'Université de Rome, un des fondateurs du jeune parti *national libéral* soutient la même thèse : « Ces deux noms, Trente et Trieste, disait-il, ont pour nous une relative signification... Je ne peux pas les penser comme représentant deux problèmes sentimentaux et ethniques... Mais au contraire je deviens véritablement irrédentiste, lorsque je pense à notre sécurité militaire, à la base navale dans l'Adriatique. Ils nous promettent cette condition de choses, grâce à laquelle nous, peuple plutôt maritime que militaire, pouvons espérer de devenir une espèce d'Angleterre continentale. » (*Guerra di redenzione*, Milano, 1915.)

des concessions à l'opinion courante. La guerre était nécessaire à l'Italie, parce que, sans guerre, l'Italie n'aurait pas la place qu'elle devait avoir dans le concert européen. Elle était aussi une chose belle en soi, capable de grandir un peuple à ses propres yeux, de lui donner plus de confiance dans sa force et dans son avenir. Il fallait au peuple italien une épreuve douloureuse pour sceller définitivement son unité, une lutte victorieuse pour « tremper son orgueil viril ».

***

Dans cette espèce de bilan des responsabilités que nous essayons d'établir, il est juste de donner à chacun des facteurs d'interventionnisme déjà mentionnés une place importante. Ce n'était cependant pas suffisant. Le *Popolo d'Italia* luttait dans les milieux ouvriers contre l'influence de l'*Avanti*; mais il était suspect pour ses tendances révolutionnaires. La campagne du *Secolo* était faite pour un public démocratique et francophile, gagné d'avance. L'*Idea Nazionale* n'avait pas encore l'autorité nécessaire. *La Voce*, l'*Acerba*, l'*Unità* s'adressaient surtout aux milieux intellectuels...

Toute cette propagande *interventista* n'aurait certainement pas eu le formidable retentissement qui a conduit aux journées de mai, si elle n'avait eu le constant appui du *Corriere della Sera*. Il n'est pas de journal français qui, comme diffusion et comme puissance, puisse être comparé au *Corriere*. Il est lu dans toute l'Italie, jusqu'aux extrémités de la Sicile. Sa force vient de son indépendance absolue. Tout le monde sait que sa fortune, son capital n'ont pas « d'origines impures »... Or, par la volonté de son directeur, M. Albertini, et de son rédacteur de politique étrangère, M. Torre, député, le *Corriere*, abandonnant résolument l'attitude tripliciste qu'il avait eue jusqu'au conflit européen, indiqua, dès le 4 août 1914, le jour même de la proclamation de la neutralité, le développement logique de la politique future de l'Italie : « Aujourd'hui, l'Italie assiste avec anxiété au déchaînement d'antiques rivalités. Elle ne peut pas y assister avec insouciance. Elle doit être prête à défendre sa propre destinée. » Cette annonce

voilée d'une attitude nettement hostile aux empires centraux était d'autant plus frappante que jusqu'alors M. Andrea Torre leur avait été favorable. La campagne du *Corriere* devait donc avoir une répercussion plus profonde que celle du *Secolo*, antitriplicien par tradition.

Le mérite de ses directeurs fut de maintenir la discussion sur le terrain du *sacro egoismo*. Ennemis de toutes les intrusions étrangères dans la politique nationale, ils parlaient aussi sévèrement aux journaux de la Triple-Entente qu'à ceux des empires centraux. M. Pichon ayant un jour conseillé à l'Italie d'intervenir, en rappelant l'hostilité que lui avait témoignée l'Allemagne au moment de la guerre de Libye, le *Corriere* retrouva pour un moment quelques-uns de ses accents de l'époque du *Manouba* et du *Carthage* [1]... Nulle compromission avec qui que ce soit, tel était le mot d'ordre... « La politique est la quintessence de l'égoïsme et nous sommes égoïstes. Laissons de côté la guerre de Libye et faisons simplement le calcul de nos droits, de nos aspirations, en rapport avec nos forces. » Presque chaque jour, inlassablement, M. Torre, en commentant les événements internationaux, évoquait les conditions politiques et économiques de l'avenir italien. Le moment était unique. La carte d'Europe allait se refaire. L'Italie, si elle tergiversait au cours du conflit actuel, se trouverait, après la guerre, isolée diplomatiquement et militairement ; la menace de l'expédition *punitiva*, lancée par la presse allemande, pourrait alors devenir une périlleuse réalité.

Les grandes villes, les centres vitaux d'Italie étaient sensibles à ces arguments, en même temps qu'à ceux d'ordre purement moral. A Rome, à Gênes et à Milan, une majorité décidée saisissait toutes les occasions pour manifester en faveur de la guerre.

1. « Si les Italiens, pour prendre une résolution dans ce formidable conflit, devaient examiner l'attitude qu'ont eue les différents pays et gouvernements d'Europe à l'époque de la guerre de Lybie, l'Italie ou resterait irrévocablement neutre, ou bien déclarerait la guerre à toute l'Europe, sauf à la Russie et à quelque petit État. » (*Corriere della Sera*, 12 mars 1915.) Et l'article concluait : « *Nous connaissons désormais notre rôle*; nous nous en souvenons parfaitement ; *nous pouvons le réciter sans l'intervention du souffleur.* »

***

Rien, cependant, n'aurait pu se faire sans l'action du Gouvernement. Un ministère neutraliste aurait facilement empêché toute manifestation et muselé la presse. Dans cette grande crise qui a rajeuni l'Italie, et lui a donné conscience de sa force, la partie de l'opinion publique favorable à la guerre et le cabinet Salandra se sont soutenus mutuellement, souvent à leur insu. L'action de l'une ne peut s'expliquer sans l'action de l'autre. Il y a entre les deux solidarité absolue. Ce que la presse interventionniste proclamait chaque jour comme nécessaire, M. Sonnino, à la Consulta, par une diplomatie minutieuse, le rendait inévitable.

Durant la période de neutralité, le ministre des Affaires étrangères italien n'a jamais prononcé de discours-programme. Il n'est pas fait pour dominer une assemblée, ni pour la convaincre. Il veut ignorer les subtilités des interrupteurs, et les pièges dressés par les adversaires [1]... Aussi, chaque fois qu'il a fallu traiter à Montecitorio de la politique étrangère, c'est le président du conseil lui-même qui s'en est chargé. Par son habileté, M. Salandra est parvenu à maintenir l'équilibre parlementaire, à éviter la crise ministérielle qui, d'un coup, aurait démoli l'œuvre patiente de M. Sonnino. Restant l'un et l'autre impénétrables, donnant toute liberté à la presse de chaque parti, déclarant sans cesse que le ministère n'avait pas d'organe officieux, ces deux hommes ont laissé planer jusqu'à la fin le doute sur leurs intentions. Pendant que M. Sonnino se révélait bon connaisseur des habitudes diplomatiques de l'Autriche, M. Salandra agissait vraiment en homme d'État, capable de diriger le Parlement, de mesurer les forces des partis en présence, et de décider, d'après elles, en même temps que d'après les principes d'un patriotisme éclairé, la politique à suivre.

1. M. Vincenzo Morello (Rastignac) jugeait ainsi M. Sonnino, quelques jours avant la guerre européenne : « Il est politiquement un homme bien différent des chefs de majorité. Il est simplement un homme probe ; un homme incapable de dire ou de faire quelque chose qui ne réponde pas à un devoir déterminé et précis, incapable de soutenir une idée, avec d'autres soucis que celui, exclusif, du bien public. » (*Giornale d'Italia*, 13 juillet 1914.)

La période critique, pendant laquelle le chef du cabinet et le ministre des Affaires étrangères surent jouer, chacun, leur rôle, avec une parfaite compréhension de la gravité de la situation, se divise naturellement, en trois parties :

1° De la déclaration de guerre européenne au discours-programme de M. Salandra (décembre 1914), et à l'arrivée du prince de Bülow en Italie : ce sont des mois de calme relatif;

2° Puis, jusqu'en avril 1915, la propagande se fait avec intensité, sous toutes ses formes ;

3° D'avril à mai 1915 : semaines décisives, où l'Italie rompt définitivement avec son passé tripliciste, et où le parti interventionniste impose sa volonté.

Après le mois de septembre 1914, passés les moments de grande angoisse qui suivirent la retraite de Charleroi (car le peuple italien, dans son immense majorité, sympathisa alors, de toute son âme, avec la France menacée), on assista à une espèce de veillée d'armes. Période d'attente, au cours de laquelle les intentions du Gouvernement ne semblaient pas belliqueuses. Les germanophiles ne jugeaient pas nécessaire de faire une vive campagne. La personnalité du marquis de San Giuliano, considéré comme un tripliciste convaincu, les rassurait complètement. Ce fut seulement après sa mort que les adversaires de la guerre se décidèrent à une action vigoureuse. Il se produisit en effet une crise de gouvernement qui permit à M. Salandra de préciser peu à peu ses intentions. L'affirmation que l'Italie ne se départirait pas des principes du *sacro egoismo* (18 octobre) fut commentée successivement par la démission du général Grandi, ministre de la Guerre (19 octobre), et par celle du ministre des Finances Rubini (31 octobre), défavorables l'un et l'autre à l'entrée de l'Italie dans le conflit européen. Le départ du général Grandi donna pleins pouvoirs au général Cadorna, chef de l'état-major, le nouveau ministre de la Guerre, le général Zupelli, étant un de ses subordonnés : c'était la certitude que la préparation militaire serait poussée à fond.

La démission de M. Rubini, en provoquant celle du cabinet tout entier, fit naître une crise qui se dénoua au détriment des

neutralistes. Le nouveau ministère contenait un ami déclaré et sûr de la Triple-Entente, M. Ferdinando Martini ; et quant au nouveau directeur de la politique extérieure, M. Sonnino, s'il avait en 1882 appuyé chaudement l'alliance avec les empires centraux, s'il y était depuis resté toujours fidèle, on le savait également convaincu de la nécessité où était l'Italie d'entretenir avec l'Angleterre d'étroites relations d'amitié.

Il était donc permis de croire que l'avènement du second ministère Salandra au pouvoir indiquait un certain changement dans la politique générale de l'Italie. M. Salandra, tout en se déclarant « en parfaite communion d'idées et de méthodes avec M. Di San Giuliano » (18 octobre), se montrait, par le choix de ses collaborateurs, décidé à mettre l'armée italienne en parfait état, et résolu à faire respecter *tous les intérêts réels* de l'Italie... Les déclarations qu'il fit le 3 décembre à la Chambre des députés, furent très nettes. On eut l'impression que le ministère n'était pas partisan de la neutralité absolue. « Sur les terres et sur les mers de l'Ancien Continent, dont la configuration politique se transforme peu à peu, l'Italie a de justes aspirations à défendre, une situation de grande puissance à maintenir intacte. Notre neutralité ne doit pas être inerte ou impuissante, mais puissamment armée et prête à tout événement. » Le discours se maintenait habilement dans le domaine des idées générales, et presque tous les députés se virent obligés de l'approuver. Mais l'Allemagne comprit si bien sa portée qu'elle décida aussitôt l'envoi du prince de Bülow à Rome : l'arrivée du plénipotentiaire allemand allait coïncider avec l'accentuation de la propagande neutraliste.

A partir de la fin de décembre, en effet, on note un curieux parallélisme entre l'intensité de la campagne antibelliqueuse et le développement de l'œuvre diplomatique de M. de Bülow. Prenons un exemple entre mille. Le 18 janvier, M. Salandra, en recevant quelques députés, parle à mots couverts d'un complot antiministériel, et déclare que l'assaut à la diligence ministérielle ne réussira pas ; car la diligence se transformera en automobile blindée. Une semaine après, la *Tribuna* publie la lettre de M. Giolitti à « l'ami Peano », où il lance

la fameuse théorie du *parecchio*[1]. Précisément, à peu près à la même époque, la *Frankfurter Zeitung* parle dans une correspondance de Vienne, à allure officieuse, des concessions que l'Autriche pourrait faire à l'Italie [2]. De plus, la démission du comte Berchtold, l'arrivée au *Ballplatz* du baron Burian sont évidemment liées à la question des rapports austro-italiens. Le *Livre Vert* nous indique qu'à la même date, M. Sonnino discute avec MM. de Bülow et Macchio sur les conséquences du fameux article VII du traité de la Triple-Alliance, l'article des compensations. Tout cela démontre qu'à la fin de janvier les partis neutralistes craignaient la « politique d'aventures »; il est indubitable qu'ils étaient parfaitement au courant des négociations engagées (tant d'hommes politiques italiens fréquentaient alors chez M. de Bülow!) : M. Giolitti crut nécessaire d'avertir le Gouvernement qu'il veillait, et de rappeler par la même occasion qu'il était le maître du Parlement.

Il avait su le devenir par un système de gouvernement d'où était absente toute considération idéale. Ayant fait trois fois les élections, nommé presque tous les préfets, de nombreux sénateurs, rempli de ses créatures les administrations publiques, il avait solidement établi son omnipotence. Habile aux demi-concessions, aux demi-mesures, à l'astucieuse distribution des faveurs, il avait constitué au Parlement une majorité, composée des éléments les plus divers, qui lui obéissait aveuglément. Le grand secret de sa puissance était dans sa science des « trucs » électoraux. Tout député soutenu par M. Giolitti, président du conseil, était presque immanquablement élu. C'est pourquoi il avait trouvé

1. *Tribuna*, 24 janvier 1915. « Il ne me semble pas impossible, dans les conditions actuelles de l'Europe, d'obtenir pas mal de concessions (*parecchio*) sans recourir à une guerre. »

2. « Entre l'Autriche et l'Italie, il y a un seul point de divergence. L'Autriche possède depuis longtemps des territoires de langue italienne qui ne sont pas absolument nécessaires à sa défense. Il s'agit du Trentin et d'un petit territoire de l'Isonzo, dans les environs de Gorizia. Nous ne pouvons pas croire qu'on n'arrive pas sur ce point à une entente. Des négociations à ce sujet pourraient être entamées sur les bases du paragraphe 7 du traité de la Triple-Alliance, non encore publié, paragraphe qui assure, à de certaines conditions, des compensations à l'Italie. »

— et trouve encore — tant de partisans à Montecitorio [1]... Le « lion de Dronero » se croyait également populaire auprès de la nation tout entière pour avoir fait l'expédition de Libye et établi le suffrage universel.

M. de Bülow avait donc raison de chercher à influencer les décisions du Parlement plutôt qu'à convaincre le ministère. Son action s'exerçait particulièrement dans le milieu aristocratique où il avait les meilleures relations : fidèle à la tradition bismarckienne, il se servait aussi des ambitions du Vatican; ayant fait venir à Rome le chef du « Centre » allemand, M. Erzberger, il sut renforcer les convictions neutralistes des milieux catholiques.

De tous les journaux allemands, autrichiens, hongrois, des meilleurs hommes politiques des empires centraux, les conseils venaient nombreux. M. Andrássy, dans la *Neue Freie Presse*, démontrait que pour l'Italie, la question méditerranéenne était infiniment plus importante que la question adriatique : il évoquait, aux yeux des Italiens, la formation de la « Grande Serbie », qui, en cas de défaite de l'Autriche, prendrait sa place : changement qui constituerait un grave inconvénient pour l'Italie. « Ceux qui furent dangereux pour les Italiens sur la côte orientale de l'Adriatique, ce ne furent pas jusqu'à présent les Allemands ou les Hongrois, mais les Slaves. » Par malheur, plusieurs organes de la Triple-Entente venaient, avec d'inopportunes déclarations, appuyer la théorie autrichienne. Certains journaux russes étendaient étrangement les ambitions yougo-slaves [2], inconscients certainement des facilités qu'ils donnaient ainsi à la diplomatie bulowienne. Il valait mieux pour l'Italie se consacrer à devenir la maîtresse de la Méditerranée : sur ce point, les quotidiens neutralistes reprenaient les arguments chers, de tout

1. « Il a rendu l'État si faible, que même les gens aveuglés commencent à voir le péril. Il a cherché à contenter les partis, les classes, les intérêts les plus opposés, le plus souvent au détriment des intérêts généraux et de la justice. » (Guglielmo Ferrero. *La Guerra europea*, p. 194.)

2. Cf. le journal russe le *Dients*, qui écrivait à la fin de mars : « Du côté de l'Adriatique, les aspirations italiennes sont en opposition non seulement avec les intérêts de l'Autriche, mais encore avec ceux des Slaves. La cession de Trieste à l'Italie lèserait les intérêts slovènes. La cession des autres territoires lèserait les intérêts de la future Grande Serbie. »

temps, aux francophobes et aux anglophobes. Tunis, la Corse, Nice, Malte, semblaient autrement séduisants que les montagnes du Trentin et même la vallée de l'Isonzo. La question tunisienne était traitée avec une ampleur nouvelle. L'incertitude générale au sujet des intentions de la Triple-Entente rendait parfois difficile l'œuvre des interventionnistes. « Après tout, pouvaient se demander les Italiens, qui nous dit que la Triple-Entente agira généreusement à notre égard, si elle est victorieuse? Quelles preuves avons-nous que la France verra en notre patrie une égale, et qu'elle ne continuera pas à la considérer comme la cadette que l'on traite toujours avec une certaine condescendance? » C'était le refrain que répétait inlassablement la presse germanophile. Le comte de Monts, dans un article du *Berliner Tageblatt*[1], avait annoncé à l'Italie la déchéance, si elle se ralliait à la cause de la Triple-Entente. « En cas de défaite allemande, quel appui aurait-elle, même accrue d'un ou de deux millions de sujets autrichiens, contre l'arrogance française? Il ne lui resterait plus qu'à devenir la vassale d'Angleterre, comme un simple Portugal, ou à se jeter dans les bras de la Russie, démesurément agrandie. »

Lorsqu'on relit aujourd'hui les polémiques des mois de janvier et de février, lorsqu'on pense à tout ce qui fut mis en œuvre par la presse neutraliste, on n'en est que plus ému par l'énergie de la décision finale.

Au début de mars le bruit courut, avec insistance, que les négociations italo-autrichiennes allaient aboutir, qu'un accord allait être finalement signé. Les journaux de Vienne en parlaient à mots couverts; le 19 mars, *l'Écho de Paris* se crut en mesure d'annoncer les clauses du soi-disant pacte. La dissolution de la légion garibaldienne, survenue à peu près à la même époque (10 mars), accrut le malaise. Par réaction, les partis interventionnistes se firent de plus en plus pressants ; l'entreprise des Dardanelles les avait impressionnés ; ils ne pouvaient admettre que la question orientale se résolût en dehors de l'Italie... Les Russes avançaient sur les Carpathes, menaçant d'envahir la Hongrie ; une vraie fièvre s'emparait de tout le monde. L'occasion semblait unique. Les

1. Numéro du 31 janvier 1915.

partisans de la guerre avaient peur d'arriver trop tard. C'était l'époque des grandes manifestations, des conférences *pro-intervento*; le député socialiste de Trieste, M. Battisti, parcourait l'Italie : son nom, ses paroles étaient l'objet de discussions passionnées... Il ne semblait pas possible que pût durer longtemps encore un pareil état de tension. Les paroles de M. Salandra à Gaëte (7 mars), les articles du *Giornale d'Italia*, considéré, à tort d'ailleurs, comme l'organe officieux, ceux de M. Torre dans le *Corriere*, ne suffisaient pas à calmer l'opinion...

Pendant ce temps, la préparation militaire et diplomatique suivait son cours normal. A la fin de février, on avait supprimé un certain nombre de trains de voyageurs pour faciliter les mouvements de troupes et le transport du matériel. Le 20 mars, le Sénat avait voté, après la Chambre, la loi de défense économique et militaire de l'État, qui, entre autres choses, restreignait la liberté de la presse, pour toutes les nouvelles concernant l'armée. Après six mois de neutralité, l'Italie se trouvait avoir sous les drapeaux presque 600 000 hommes. Un crédit d'un milliard avait permis de remplir les magasins, qu'avait vidés la guerre de Libye, de doter l'artillerie des canons Deport, de réorganiser les services d'approvisionnement. Les troupes étaient concentrées peu à peu vers la frontière autrichienne, afin que, le jour venu, la mobilisation pût se faire presque automatiquement.

Pour M. Sonnino, le mois de mars fut un mois d'angoisses et de discussions menues. Les tergiversations du gouvernement austro-hongrois, la pression de l'opinion publique, dont il invoquait parfois les manifestations dans les télégrammes au comte Burian, l'amenèrent à présenter le 8 avril la liste complète des concessions qu'il réclamait, en vertu de l'article 7 : c'était le programme-minimum des revendications italiennes.

Ce début d'avril est essentiel dans l'histoire des négociations, et dans celle des mouvements de l'opinion publique. Depuis quatre mois qu'il essayait de traiter avec l'Autriche, M. Sonnino avait certainement acquis la conviction que tout accord était impossible entre les deux gouvernements. « J'espère, disait-il, dans son télégramme, que le gouvernement

impérial nous fera parvenir, le plus rapidement possible, une réponse que je souhaite favorable [1]. » Mais il prévoyait la réponse négative. On peut dire qu'à ce moment, le gouvernement de M. Salandra et de M. Sonnino était absolument décidé à faire la guerre. Le lendemain du jour où le ministre des Affaires étrangères envoyait ses propositions définitives à Vienne, le général Porro, connu pour ses sentiments anti-autrichiens, était nommé sous-chef de l'état-major de l'armée.

A la même date, M. Torre expliquait dans le *Corriere* l'impossibilité d'un accord avec l'Autriche [2]. Un traité de ce genre devait signifier l'inaction de l'Italie ; et cette inaction signifiait :

1° La limitation du problème italien aux seules rectifications de frontière, c'est-à-dire une renonciation à des droits essentiels, une abdication morale et politique ;

2° Le désaccord entre les intérêts italiens et les intérêts des peuples orientaux qui ont des aspirations nationales en opposition avec celles de la monarchie des Habsbourg ;

3° Le désaccord, dans le domaine méditerranéen, avec les puissances qu'il est indispensable de ne pas traiter en ennemies, afin que l'Italie ne reste pas isolée ; — or l'entente serait impossible, si l'Italie se liait, même d'une façon négative, à l'Autriche et à l'Allemagne ;

4° L'impuissance de l'Italie à faire valoir dignement ses propres intérêts au congrès où seraient déterminées l'assiette de l'Europe et l'assiette des empires coloniaux.

« L'isolement de l'Italie aurait pour conséquence un dommage immédiat et aussi un immense dommage futur. Elle signerait *ipso facto* sa propre déchéance comme puissance internationale et sa propre humiliation. »

C'était donc la « période résolutive [3] » que celle où entrait

1. *Libro Verde*, p. 66.

2. *Corriere della Sera*, 9 avril 1915.

3. Expression de M. Cirmeni, député germanophile, rédacteur parlementaire à la *Stampa* : « la période résolutive étant celle où, après en avoir fini avec les discussions de principe entreprises avec le concours d'intermédiaires, on passe aux négociations directes. Le moment est venu de ces négociations directes entre l'Italie et l'Autriche, l'Allemagne s'étant maintenant retirée de la scène. »

maintenant l'Italie. Les manifestations interventionnistes et neutralistes se succédaient, toujours plus violentes. Mais les partisans de la guerre, après les angoisses du mois de mars, reprenaient courage. Le traité avec l'Autriche leur semblait impossible : et vers la fin du mois d'avril, une grande espérance naissait en leur âme ; on annonçait que le roi et le président du conseil assisteraient à la grande cérémonie qui, le 5 mai, devait commémorer, sur la côte gênoise, à Quarto, la glorieuse épopée des *Mille*. Le souverain et les ministres, en acceptant ainsi d'écouter la parole de Gabriele d'Annunzio, ardent apôtre de l'intervention, comblaient les vœux des partisans de la guerre... Le bruit courait d'un désaccord probable entre l'Autriche et l'Italie. Beaucoup de sujets allemands quittaient le territoire italien. Les trains militaires devenaient très nombreux. C'était une atmosphère belliqueuse. Bien des gens, d'opinion modérée, jugeaient alors le conflit inévitable.

Or, il n'est pas douteux que pendant ce temps, les partisans de la neutralité inconditionnée se préparaient à empêcher par tous les moyens ce qu'ils appelaient un « coup de tête ». Le mois de mai donna le spectacle dramatique du choc des manœuvres parlementaires conduites par M. Giolitti, et des manifestations populaires qui, dans les grandes villes, se firent en faveur de l'intervention.

Cette crise violente qui commença au début de mai, et finit vers le 20, détruisit en quelques jours l'œuvre patiente d'un parti et d'un homme, renouvela les bases de la politique extérieure et intérieure de l'Italie.

M. Giolitti avait la certitude de représenter l'opinion de la grande majorité, en proposant d'accepter l'accord avec l'Autriche : les campagnes, presque tous les ouvriers des villes, étaient hostiles à la guerre. Il espérait en son ancienne influence sur l'esprit du roi Victor-Emmanuel III, qui avait eu longtemps confiance dans son habileté politique. Sûr du Parlement, se croyant sûr de l'opinion publique, il quitta Turin, le 8 mai, prêt à remporter la victoire, et à reprendre le pouvoir en cette heure historique.

Il arriva à Rome, au moment où les esprits étaient le plus surexcités. Le 3 mai, le roi et les ministres avaient décidé

de ne pas assister à la cérémonie de Quarto. Car, le jour même, le traité de la Triple-Alliance avait été dénoncé par M. Sonnino[1] et la situation était trop grave pour que le souverain et le président du conseil pussent s'absenter, ne fût-ce que quelques heures. Les interventionnistes commentèrent favorablement cet événement qui leur faisait présager la prochaine entrée en guerre de l'Italie. En général, on ne crut pas à la thèse contraire, qui voyait dans cette absence le prodrome d'une solution pacifique. Tout de même, cette atmosphère d'incertitude exaspérait le peuple des grandes villes[2].

Or, dès que M. Giolitti fut à Rome, la « manœuvre » parlementaire contre le ministère Salandra se développa normalement. Le 9 mai, l'*Idea Nazionale* et le *Popolo d'Italia* en arrivèrent à des attaques d'une violence inouïe contre la « conjuration allemande ». Le 10, le roi et M. Salandra reçurent M. Giolitti : aussitôt, les organes neutralistes parlèrent ouvertement de l'ancien président du conseil comme du maître de la situation. La *Tribuna*, la *Stampa*, l'*Avanti*, le *Corriere d'Italia*, l'*Osservatore Romano*, porte-paroles des partis les plus divers, se trouvèrent unanimes dans leur admiration pour le « Sauveur de l'Italie ». Le 12, trois cents députés allèrent porter leur carte chez M. Giolitti, et le soir même, la *Tribuna* publiait une lettre du « Dictateur », où s'affirmait de nouveau sa conviction neutraliste. Le 13, le ministère Salandra était démissionnaire. Cette succession rapide d'événements démontrait de la façon la plus évidente que M. Giolitti avait savamment préparé son retour au pouvoir.

Son adversaire, M. Salandra, eut alors la très grande habileté de provoquer une crise ministérielle en dehors du Parlement. Certain d'être mis en minorité, à Montecitorio, par la coalition géolitienne, M. Salandra donna sa démission avant la convocation des Chambres, prenant pour juge le pays, et non les députés.

La question nationale allait être placée sur un terrain où les interventionnistes étaient singulièrement forts. Deux faits,

1. *Libro Verde*, p. 77.

2. La catastrophe du *Lusitania* coulé, le 9 mai, par un sous-marin allemand, contribua encore à soulever l'opinion.

également graves, s'étaient produits : en premier lieu, on avait annoncé officiellement que l'Italie avait rompu les liens d'alliance qui l'unissaient à l'Autriche, et pris avec la Triple-Alliance des engagements formels. En second lieu, il était certain que M. Giolitti avait été mis au courant de toutes les négociations par M. Salandra, et que, malgré la parole donnée par le gouvernement italien aux gouvernements d'Angleterre, de France et de Russie, il ne jugeait pas nécessaire de renoncer à une politique d'entente avec l'Autriche. Donc, il ne s'agissait plus désormais de savoir si l'Italie maintiendrait sa neutralité ou interviendrait dans le conflit. Le cabinet italien avait été amené par la logique des événements [1] à se lier avec les alliés. Le pays désavouerait-il cette parole qui engageait la nation? C'était un grave problème d'honnêteté politique qui se posait. Les ennemis acharnés du ministère feignirent de n'en pas comprendre l'importance. Mais le peuple répondit par une insurrection ántigiolittienne, et exigea la fidélité au pacte signé avec la Triple-Entente.

Le jour de la chute du ministère Salandra marqua le point culminant de la crise morale. Tous les éléments sains de l'Italie se rendirent compte que l'heure était d'une gravité exceptionnelle. Les gens tièdes devinrent violents ; des neutralistes passèrent brusquement au parti interventionniste. Les manifestations qui parcoururent alors les rues des grandes et petites villes d'Italie étaient composées d'ennemis de la veille réunis dans un grand acte de foi. Ce qui impressionna le plus, ce fut de voir un organe modéré et calme comme le *Corriere della Sera* prendre une attitude quasi-révolutionnaire, prononcer des paroles tragiques et émouvantes. A côté des appels à l'insurrection de l'*Idea Nazionale*, du *Secolo*, du *Popolo d'Italia*, la voix du représentant de la grande bourgeoisie libérale résonna tristement. S'adressant au ministère démissionnaire, elle disait : « Nous savons que votre déci-

1. Le discours prononcé par M. Salandra le 3 juin au Campidoglio contient à ce sujet un document important, qui prouve que dès le début de la crise européenne, la Triple Alliance était mortellement atteinte. « Le 27 ou le 28 juillet 1914, dit M. Salandra, nous avons posé clairement à Berlin et à Vienne la question de la cession des provinces italiennes de l'Autriche ; et nous avons déclaré que si nous n'obtenions pas les justes compensations (ce sont les paroles textuelles), *le traité de la Triple-Alliance serait immédiatement déchiré.* »

sion jette le pays dans l'obscurité la plus sinistre, dans la plus douloureuse incertitude. Nous savons que notre destinée court les risques les plus graves, que l'Italie, si vos adversaires triomphent, descendra tous les degrés de la plus profonde humiliation, et apparaîtra comme une parjure à toute l'Europe. Mais nous n'osons pas envisager le péril qu'un ministère neutraliste ferait courir à l'Italie : c'est pourquoi nous invoquons, de toutes les forces de notre âme, de tout l'élan de notre cœur, votre retour au pouvoir. Aucune autre solution ne nous paraît possible aujourd'hui, à moins qu'on ne veuille un ministère giolittien, qui marque avec le triomphe de la triste formule du *parecchio* la ruine définitive de notre patrie... »

La violence populaire se déchaîna non seulement contre M. Giolitti, mais aussi contre sa majorité parlementaire, contre le Parlement lui-même. Montecitorio fut envahi par une colonne de manifestants qui y agirent, pendant quelque temps, en maîtres. Plusieurs députés furent malmenés. A Rome, à Milan, le peuple, descendu dans les rues et sur les places, parut décidé à imposer sa volonté, même par la force. On cria un peu partout : « Vive la guerre ! » — parce que l'âme nationale avait compris qu'au point où en étaient les choses, l'intervention était la seule solution possible. Gabriele d'Annunzio vint à Rome ; et ses discours révolutionnaires augmentèrent encore l'agitation. Il avait conservé, comme Carducci, la haine des tyrans autrichiens ; et à l'heure de la grande crise, devant les foules, il la voulut implacable ; le héraut de Quarto devint le magnifique interprète du sentiment populaire, apparut comme le poète de la guerre future.

Sous une pareille pression de l'opinion publique, le roi fut obligé de refuser, le 16 mai, la démission du ministère Salandra : le même personnel resta au pouvoir. Et le 20, le Parlement, instruit par les manifestations de la semaine décisive, approuva les déclarations du Gouvernement, dont la conséquence immédiate était la déclaration de guerre à l'Autriche. Le complot giolittien avait échoué : et, du même coup, le régime que symbolisait le député de Dronero était mortellement atteint. Dans cette lutte entre le Parlement en majo-

rité neutraliste et les éléments vitaux de la nation, le Parlement avait dû céder. Les aspirations des interventionnistes se réalisaient, parce que l'honnêteté du ministère des Affaires étrangères, l'habileté du président du conseil, l'ambition d'un ancien maître du pouvoir avaient transporté la question sur le terrain de la morale internationale. M. Giolitti eut l'illusion qu'il suffisait d'être le maître de Montecitorio pour triompher. M. Salandra comprit que dans une heure aussi grave, le peuple sentirait la nécessité des décisions généreuses et loyales. Dans son discours du Campidoglio, le chef du Gouvernement a admirablement expliqué les raisons de cette erreur des uns et de cette clairvoyance des autres : « M. le prince de Bülow a cru que l'Italie pourrait se détourner de sa route, parce qu'il *userait de l'influence de certaines personnes qui avaient perdu le contact avec l'âme nationale.* Le résultat a été tout opposé. Un immense mouvement d'indignation s'est propagé à travers toute l'Italie, dans les classes vraiment les plus élevées, chez tous ceux qui comprenaient ce qu'est la dignité d'une nation, dans toute la jeunesse prête à donner à l'idéal patriotique son sang le plus pur. »

***

Le grand élan d'idéalisme, qui a entraîné tous ceux qui n'étaient pas asservis à une politique de « mares stagnantes », a opéré une véritable révolution pacifique. Un renversement d'alliances à l'extérieur, la fin d'un régime malheureux à l'intérieur, c'était la revanche de la minorité, qui avait pendant si longtemps souffert de l'alliance avec l'Autriche et de l'omnipotence giolittienne. Cette brusque mobilisation d'une partie des forces vives de la nation, pour une question d'honneur national, pour la défense d'une tradition morale, ne pouvait se réaliser que dans un pays d'esprit profondément démocratique. Elle a étonné l'Europe ; on pourrait même dire qu'elle a étonné les Italiens eux-mêmes. Pourtant, celui qui suivait avec attention l'évolution des idées et des partis dans les dix dernières années, notait dans les classes cultivées, dans les milieux ouvriers éclairés, une transformation progressive —

dans le sens de l'honnêteté politique — ; on pouvait espérer une réaction violente le jour où les intérêts vitaux de la nation seraient en jeu.

A ce point de vue, la guerre européenne a été, pour la péninsule, l'événement « crucial ». Tandis qu'en d'autres pays neutres elle n'a pas eu d'échos profonds, en Italie, elle a bouleversé l'âme populaire. Elle a permis à la nation tout entière de voir clair en elle-même. Sa sensibilité a été troublée. Les traditions antigermaniques qui semblaient près de disparaître sont brusquement remontées à la surface, et lorsque Sem Benelli, en pleine période de neutralité, a évoqué, dans un beau symbole dramatique, *les Noces du Centaure*, un lointain passé d'asservissement au Saint-Empire germanique, l'Italie entière y a vu l'allusion à la libération prochaine... La froide résolution de MM. Salandra et Sonnino, prise après des mois de réflexions et de négociations, n'aurait pu porter ses fruits, si elle n'avait été appuyée par l'attitude révolutionnaire d'une partie du pays. Et l' « union sacrée », dont l'Italie donne de plus en plus le bel exemple, est la meilleure preuve que cette décision répondait parfaitement aux intérêts du pays. Les Italiens ont maintenant conscience de travailler à une grande œuvre nationale et de collaborer à une grande œuvre humaine. La fierté qu'ils en ressentent se résume tout entière dans l'apostrophe lancée par M. Salandra dans son discours du Capitole : « Moi, modeste bourgeois, parlant du haut du Campidoglio, et représentant en cette heure solennelle le Peuple et le Gouvernement d'Italie, je me sens incomparablement plus noble que le chef de la famille des Habsbourg. »

M. Benedetto Croce, affirmant, le 6 décembre 1914, qu'il n'avait pas été convaincu par le *Credo* belliqueux des interventionnistes à outrance, s'écriait : « Ce qui me surprend pardessus tout, c'est le souci d'amener un peuple à la guerre à force de raisonnements et d'exhortations. Or, la guerre est comme l'amour ou le dédain : mille raisonnements n'arrivent pas à la produire ; mais tout d'un coup, elle naît d'elle-même, envahit l'âme et le corps, en centuple les forces, se justifie par le seul fait qu'elle existe. » « Cette crise d'amour et de ferveur » s'est produite beaucoup plus tôt et avec beaucoup plus de violence que ne le pensait M. Croce.

Dans un moment de fièvre intense, l'Italie a eu la vision nette de sa mission, de celle que Mazzini rêvait pour elle : mission rédemptrice de champion du droit : « La liberté d'un peuple ne peut durer que par la foi qui proclame le droit de tous à la liberté. J'adore ma patrie parce que j'adore la patrie ; notre liberté parce que je crois à la liberté ; notre droit parce que je crois au droit. »

Et ainsi, l'Italie, restant fidèle à sa tradition morale, a connu l'élan généreux qui pousse un peuple libre vers une grande destinée.

JEAN ALAZARD

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

SHAKESPEARE

ET L'AME ANGLAISE

I

L'Angleterre vient de fêter avec des pompes religieuses le trois centième anniversaire de la mort de Shakespeare. Au milieu de la plus terrible guerre de son histoire, elle s'est retournée vers l'image imprécise, et sans doute assez imaginaire, du plus grand de ses fils. de cet Anglais de la Renaissance, en qui l'esprit, au cours de ses milliards d'incarnations humaines, atteignit l'un de ses suprêmes éclats, et dont nous ne savons presque rien, car sa personne a disparu dans son œuvre, car il s'est transmué tout entier, comme un animal dont rien n'est resté que la merveille d'une spire aux mille feux et reflets de nacre, en son innombrable création. Cette suppression presque totale de l'individu est pour beaucoup, sans doute, dans le culte national du poète : un héros se laisse mieux diviniser quand rien n'apparaît plus de sa personne humaine, et l'œuvre aussi semble plus inexplicable. On dirait que celle de Shakespeare s'est produite d'elle-même, musique éparse et mystérieusement rassemblée dans le ciel anglais de la Renaissance, comme celle qui flotte en résonnances aériennes dans l'azur de l'île enchan-

tée, et peu à peu se rassemble, concert d'invisibles esprits que mène le chant d'un Ariel. Elle semble, cette musique, essorée de toute la terre anglaise : on y retrouve, avec les rumeurs légendaires du passé, avec le frémissement des fées et farfadets celtiques, les éternelles voix de la campagne et de la lande, celles qui persistent, à travers les nuits et les jours de tous les siècles, comme le murmure sans fin du ruisseau dans la vallée, celles qu'un Hardy a su reconnaître et dont il nous fait entendre le petit bruit, toujours le même, comme si rien du monde n'avait changé depuis les premiers temps de cette terre. Ainsi, plus ou moins clairement, l'Anglais sent en Shakespeare, derrière le peuple de ses créatures, le plus ancien et le plus profond de la nature anglaise. Il l'a pour toujours associé au sentiment de ces calmes paysages d'autrefois — grands domaines, cottages fleuris aux toits de chaume, chênes patriarches, prairies où le printemps est plus frais et splendide qu'ailleurs — qui se survivent, çà et là, dans le sud et le sud-ouest de l'île, dans le pays même de Stratford, et qui, de plus en plus, à mesure que l'Angleterre s'est faite différente, industrielle et citadine, sont devenus la figure vénérée de la patrie. Dépourvues de cette atmosphère et de ces arrière-plans, si les fatales figures qui sont sorties de ce génie s'isolaient, comme à San Lorenzo de Florence, dans l'ombre et le silence, les marbres surhumains d'un Michel-Ange, l'œuvre sans doute ne serait pas nationale. Pour l'Anglais d'aujourd'hui, Shakespeare n'est pas seulement l'Anglais qui eut le plus de génie : il traduit, il incarne tout le génie de l'Angleterre.

II

Qu'y a-t-il de vrai dans cette croyance? Quand on sort de l'Angleterre moderne et qu'on relit Shakespeare, la première impression, c'est qu'il en est très loin. Ses personnages, sa personne même, telle qu'on peut l'induire de son œuvre, apparaissent comme tout autres que l'Anglais de notre temps. Je ne parle pas de celui que les autres peuples conçoivent, et qui

n'est pas entièrement imaginaire, mais du type qui passe chez nos voisins pour national, que leurs romanciers décrivent pour le louer ou le critiquer, et qui s'apparente si directement aux figures que peignaient leurs prédécesseurs. Car on le retrouve dans les tableaux de Meredith, de George Eliot, de Thackeray, voire même, avec des nuances un peu différentes, de Dickens ; on le pressent en ceux de Charlotte Brontë et de Jane Austen. Le Robinson de Defoe en fut une forme antérieure, et Carlyle, qui l'a tant aimé, l'a défini par les vertus qu'il admirait : énergie, patience à l'effort, résistance à l'ennui, ténacité dans le combat, mutisme, goût de la solitude, force et simplicité des convictions : on peut dire stabilité de toute la personne morale.

D'un tel type, le caractère fondamental est bien celui que Taine avait signalé : la singulière puissance d'un « moi » qui s'appuie à des habitudes et certitudes, résistant et persistant contre toutes les suggestions de l'alentour, et qui trouve sa joie dans l'effort — effort sur soi pour se façonner suivant le modèle intérieurement conçu, effort sur le monde extérieur pour se le soumettre et l'utiliser. Si l'on voulait parler le langage spécial, on dirait que ce qui s'affirme ici, c'est la solidité des synthèses psychiques. L'âme est construite à demeure, sur des axes fixes de sentiment, de croyance et de volonté qui l'assurent contre les secousses et les désarrois de l'émotion : d'où la continuité de son action, la persévérance de sa prise sur les choses, et son impassibilité singulière. D'une telle âme, peu accessible aux influences du dehors, peu capable de sympathie intuitive, parce que fixée dans sa forme, les défauts naturels seraient l'orgueil et l'égotisme, — ceux-là même que les romanciers et moralistes d'outre-Manche ont le plus souvent critiqués, — si la culture qui a tant ajouté à sa force et sa résistance, une culture spécialement anglaise et d'origine puritaine, ne l'attachait à certaines idées disciplinaires pour détourner son énergie vers des fins idéales. Idéale ou matérielle, personnelle ou désintéressée, quelle que soit la fin, l'homme ainsi constitué y tend avec une volonté constante ; il vaut par sa fidélité : fidélité à l'entreprise commencée, à la parole donnée, fidélité à soi-même et à autrui, au devoir, à l'amitié et à l'amour. C'est la qualité virile par excel-

lence, — et quand il se compare, non seulement à certaines nations de l'étranger, mais à d'autres peuples du Royaume-Uni, l'Anglais proprement dit s'apparaît justement comme d'essence masculine. De plus en plus, à mesure qu'il a mieux appris à connaître les humanités différentes, il a pris conscience de ses caractères propres ; il a compris leur importance et leur singularité. Il n'a jamais été si bien étudié qu'aujourd'hui. Un Kipling, dans ses officiers et fonctionnaires de l'Inde, presque tous imperméables aux influences démoralisantes de cet excessif Orient, un Galsworthy dans ses Pendyce et ses Forsytes, un Bennett, dans sa Sophia et dans son Clayhanger, d'autres encore, l'ont présenté en ses aspects divers, les uns avec amour, les autres avec une intention de satire. Mais tous ont vu en lui une forme à part de la créature humaine, une variété singulière de l'espèce, remarquable entre toutes par l'intensité et la fixité de ses caractères, par sa survivance en un temps de culture intellectuelle et critique, — d'autant plus intéressante, on en est convaincu, aujourd'hui, en Angleterre, que si d'autres races, kymriques, gaéliques, plus vives et sensibles, ont contribué davantage aux arts, à la poésie, à la civilisation de la Grande-Bretagne, c'est celle-là, peu brillante, qui par sa conscience, son endurance, son activité, son énergie silencieuse et commandante, par toutes ses vertus positives et pratiques, a fait la force morale et la grandeur de l'empire — de cet empire que Cecil Rhodes expliquait en disant que le monde appartient « aux races dénuées d'imagination ».

Le type, sans doute, est ancien. Depuis Carlyle, qui broda de belles variations sur ce thème, il est entendu de l'autre côté de la Manche, qu'il est spécialement anglo-saxon, que le serf de la conquête normande, le yeoman, le bourgeois des libres communes anglaises en furent les ancêtres lointains, qu'il s'affirma par la lutte pour l'indépendance politique, par la lutte pour l'indépendance religieuse. On le reconnaît en certains robustes personnages de Chaucer, dans le *Piers the Plowman* de Langland, on peut l'imaginer en un Wycliffe. Mais c'est un fait qu'il ne se révèle en toute évidence qu'au moment de la Réforme, que non seulement la Réforme le manifeste, mais qu'elle l'achève. En effet, dans sa forme com-

plète et moderne, il apparaît bien comme un produit de culture, culture d'abord religieuse et d'origine hébraïque disait Matthew Arnold, car, pour lui, tel est le principe social qui distingue la civilisation anglaise en l'opposant aux civilisations d'origine hellénique, à celles que commandent, non l'idée de loi morale et de vertu — *righteousness* — mais les idées de vérité et de beauté. En appliquant l'âme à l'incessante surveillance de soi-même, en la dressant à faire effort contre son impulsion et son instinct, son ennui ou sa fatigue, pour aller jusqu'au bout du devoir, en lui répétant qu'elle est seule et à jamais responsable de ses actes, que sa conduite importe plus que tout, les disciplines puritaines ont certainement replié l'homme sur lui-même, développé son énergie volontaire, assuré la stabilité de sa personne aux dépens de ses mouvements visibles de sensibilité et d'imagination. Et probablement, les activités patientes et positives du négoce et de l'industrie, auxquelles l'Anglais s'est voué à partir du XVIIIe siècle, ont agi dans le même sens.

De notre temps, sous la direction d'idées nouvelles, le type est allé se précisant encore. D'abord on en a pris conscience : ses traits apparaissant et se définissant, il s'est posé comme un idéal. Car sa vertu propre, c'est la force, force morale, force nerveuse, la première des valeurs dans cette Angleterre moderne et commerçante, où la vie et la lutte pour la vie se sont faites si intenses, où, pour réussir, il importe de maintenir contre les influences de fatigue et de déséquilibre, ses facultés d'attention, de jugement et de décision. D'un tel idéal, la littérature anglaise nous présente, au XIXe et au XXe siècle, des incarnations complètes, — ainsi le Tom Tulliver de George Eliot, et le Tom Redworth de Meredith. Mais le plus souvent l'artiste y est hostile, et s'attache à ses perversions. C'est le portrait satirique ou la caricature qu'il nous présente : tels le Gradgrind et le Dombey de Dickens, tels les personnages de Mark Rutherford, tels, hier encore, le Soames Forsyte et le Horace Pendyce de Galsworthy. Une autre idée vient nuancer le type en ajoutant à son attrait. Elle naît de ce mélange singulier d'aristocratie et de démocratie, qui est l'un des traits les plus irrationnels et originaux de la société anglaise. On dirait que plus l'Angleterre s'est démocratisée, et

plus a grandi le prestige du « gentleman ». Volonté de vraie discipline morale ou simple snobisme, suivant qu'il comprend l'essence spirituelle du personnage idéal, ou qu'il n'en conçoit que les dehors, tout Anglais, aujourd'hui, prétend en être un. Or le gentleman fut d'abord le squire, maître autoritaire et solitaire dans son domaine et sa paroisse, et que tant de romans, depuis le *Caleb Williams* de Godwin, jusqu'à l'*Égoïst* de Meredith, jusqu'au *Brooke of Covenden* de Snaith, nous ont décrit. C'est un *leader*, de volonté entraînée, un homme qui, pour commander, a d'abord appris à se commander, maître de ses réflexes, de parole et de gestes rares, car sa règle constante, reçue de ses pères, instinctive et confirmée par l'éducation, par toutes les suggestions du milieu social, c'est de ne rien traduire de sa sensation profonde ou de sa passion. Dans le Soames Forsyte que nous avons nommé, né dans la bourgeoisie commerçante, mais élevé dans une école de l'aristocratie, les deux idées se combinent : se taire, se fermer pour être fort et ne pas donner prise aux concurrents ; ne pas sourciller sous le coup qui l'atteint au plus sensible de son être, garder toujours le masque d'impassibilité, pour s'égaler au modèle social et généralement reconnu. Si différents d'origine qu'en soient les motifs informulés, à peine conscients, les deux commandements s'équivalent, et la consigne est la même.

Son autorité s'accroît d'une autre raison. Elle s'accorde, cette consigne, au profond sentiment qu'ont les Anglais des conditions de la santé : santé des âmes aussi bien que des corps, de l'individu comme de la société, et dont l'instinctif souci se manifeste, chez nos voisins, en toutes leurs disciplines originales de vie sociale et d'éducation. Longs repos accordés à l'enfance, et qui doivent assurer pour l'avenir la tranquillité des nerfs, importance des jeux de plein air, sévérités de l'opinion qui condamne ou dédaigne en l'homme le sursaut de l'être imaginatif et sensible, les désarrois contagieux de l'émotion, la tendance au rêve ou à la mélancolie, en général l'excentrique et l'excessif, — rigueurs de la convention qui interdit à la littérature les réalités dangereuses, les dessous troubles et troublants du monde et de la vie, prédominance des automatismes de l'habitude et de

la coutume, refus de critique et d'analyse, attachement aux formes établies — celles de la constitution politique, où chaque génération trouve son ordre tout fait, celles de la religion surtout, où l'âme, sans vouloir examiner ce qui lui reste, et, bien moins, ce qui ne lui reste pas de croyance, veut encore trouver le sentiment d'un appui et d'une direction, — tout, en Angleterre, semble avoir pour fin secrète d'assurer contre les influences dissociantes de la vie trop intense ou de la pensée trop hardie, l'énergique unité de la personne et du groupe.

En cela ce pays est à part. Tandis qu'ailleurs, par le romantisme littéraire et social, par les effets sur les nerfs et les cerveaux de la civilisation nouvelle, l'homme, au cours des cent vingt dernières années, s'est fait de plus en plus complexe, instable et sensible (comparez les frémissements d'un Debussy, d'un Monet, d'un Goncourt, les dissonances d'un Wagner, les saccades d'un Schumann, les modulations d'un Michelet, les fièvres mêmes d'un Beethoven, aux formes stables et régulières, aux sérénités fortes des temps antérieurs), c'est vers l'équilibre et la santé que la vie s'est dirigée en Angleterre, au moins dans les classes qui reçoivent les influences plastiques et disciplinaires de l'éducation proprement anglaise. De l'époque de Byron à celle de Tennyson, du temps de Dickens à celui de Kipling, quel progrès en ce sens ! Le succès fut si grand, le type régulier, impassible et fort s'est produit en une telle abondance, il a si bien pris les apparences d'un magnifique et indéréglable automate que la réaction est venue. Excédés de tant d'exactitude et de santé, romanciers et moralistes nouveaux se sont conjurés pour l'attaquer, et se posent contre lui comme les champions de la nature.

C'est un peu le retour à Shakespeare. Car si le type est très éloigné de ceux qui prévalent, aujourd'hui, chez d'autres peuples du continent, moins stricts, plus nerveux et plus intellectuels, le contraste est bien plus grand encore, quand on pense à celui qui régnait chez nos voisins, en ce temps heureux de la Renaissance où l'homme était plus libre. De toutes les formes possibles de la créature humaine — mais peut-être ne s'agit-il que de la forme — la plus différente, semble-t-il, de l'homme anglais moderne, est celle que présentent les personnages du grand poète.

III

On dira que, justement, il était poète, et que la conception de l'homme qui se réalise en l'Anglais normal de notre temps est de l'ordre pratique — prosaïque, par conséquent. Mais il est une poésie de l'ordre pratique, une poésie de la conscience et de la volonté, et peut-être, au fond, la plus véhémente de toutes. Les vertus que l'on mettait au premier rang dans l'Angleterre victorienne furent chantées par Tennyson avec une foi autoritaire, sous des dehors presque trop parfaits ; et lui-même les incarnait. L'idée de l'ordre, la conviction qu'il n'est de beauté, santé, dignité, que par l'obéissance volontaire à une loi, en somme une éthique puritaine, mêlée de stoïcisme, l'ont inspiré, comme Carlyle, Ruskin et Kingsley, ces moralistes et prophètes — comme plus tard le poète de la Jungle, si différent de lui, épris non de formes accomplies, mais d'énergie rude, presque animale encore et pourtant déjà disciplinée. De même, en un temps où le protestantisme anglais était plus littéral et plus ardent, les musiques d'orgue de Milton, comme jadis les accents de la Bible, traduisaient l'enthousiasme secret d'une âme toute contenue en soi, fixée à une foi, soutenue par un sentiment unique et sublime, intransigeante parce qu'elle possède l'absolu, forte et grave de tout ce qui fait ses limites et sa forme inaltérable. C'est le paradoxe du grand livre de Taine, de nous présenter Shakespeare et Milton comme deux incarnations successives de l'esprit anglais — il est vrai qu'il distinguait entre les moments, c'est-à-dire entre les idées, les idées régnantes, qui façonnent les hommes et leurs multitudes, en sorte que lorsqu'elles varient, on voit changer les types et la société.

L'âme et la poésie de Shakespeare se définiraient par l'inverse des caractères qui s'assemblent en Milton. Il n'est pas volonté, mais imagination, génie multiple et multiforme, flamme volatile qui échappe aux contours de la personne pour se transmuer en toutes les âmes. Son trait le plus

général, peut-être, c'est le spontané ; nulle surveillance intérieure et souveraine de raison constituée. Saisissantes intuitions où le fond de l'homme et de la vie s'illumine d'un éclair, élans de rêve, ondoiements de sensibilité, caprices de verve et d'ironie, volte-face de l'esprit concentré sur la vision d'une certaine vie tragique et d'un destin qui se fait, et soudain retourné vers le contraste de l'indifférence et des gaietés ambiantes, musiques imprévues, envolées d'un trait au plus haut de l'éther : quelle promptitude et quelle liberté de mouvement ! Cette allure aérienne, on la sent dès l'abord : si le rythme de Tennyson vaut par sa noblesse mesurée, celui de Milton, par sa grandeur et sa gravité religieuse et presque latine, le vers de Shakespeare est avec celui de Shelley, dont il a presque la fluidité, le plus rapide qui soit. Il se presse comme le frisselis d'ombre et de lumière à la surface d'une grande eau mouvante. Et cette suprême aisance du vers est celle de toute l'œuvre. On dirait qu'elle aussi, s'est produite d'elle-même, sans labeur de pensée qui combine et surveille. Tout ici est de la nature, non de la loi, et c'est aussi le grand caractère des créatures de Shakespeare. Les impératifs et les conventions d'une société constituée ne les limitent pas. Des énergies primitives les remuent et, souvent, les détruisent. Magnifique luxuriance ! Le monde shakespearien, c'est une jungle sans loi, plus périlleuse et plus belle ; c'est l'Angleterre peut-être, mais avant la culture proprement anglaise, une Angleterre surprenante, et pourtant beaucoup moins singulière, au fond, et plus généralement humaine que celle d'aujourd'hui, parce que naturelle, proche encore de l'instinct, antérieure aux disciplines d'ordre, de conscience, de réticence et de froide volonté.

Simplement, c'est le temps de la Renaissance, quand le climat moral était plus chaud, quand la faune humaine de l'Europe était autre, l'individu plus grand, plus véhément, plus imprévu en ses actes et ses rêves, de sensation trop forte et qui tend, ou bien à se réaliser tout de suite en un geste immédiat et complet, — et c'est parfois le meurtre, — ou bien à se répercuter au dedans, à s'y diffuser en tumultes d'images et d'émotions, — et c'est parfois la démence —; et parfois encore,

les deux effets se mêlent, comme en Macbeth, en Hamlet: Celui-ci qui ne semblait fait que pour le rêve et la méditation n'avoue-t-il pas : « J'ai en moi quelque chose de dangereux » ?

Qui dira les influences qui viennent surexciter à cette époque, en notre monde occidental, les énergies de l'homme? Et qui dégagera les mystérieuses lois qui régissent, au cours des siècles, les éclats et les longues torpeurs des différentes familles humaines, les déplacements de la civilisation, dont les foyers passent de l'est à l'ouest, du sud au nord, d'un groupe de peuples à l'autre? Sans doute, on peut parler de l'ivresse produite par tout ce que l'on invente et découvre alors (mais pourquoi cette soudaine puissance d'invention?) — l'antiquité, les mondes exotiques, les premières perspectives de la science, les magies et possibilités sans fin de l'art et de la beauté, les pouvoirs et les prestiges de la nature. Exalté à la vue des domaines qui s'ouvrent devant lui, l'homme a rompu les bandelettes du moyen âge. En ce printemps de l'Europe, dans un monde où tout lui paraît splendide et neuf, au souffle inattendu qui lui vient du fond de l'espace, sa sensibilité vierge et si longtemps latente a frémi; une vie chaude monte en lui, qui s'épanouit en débordantes floraisons. En Italie, où la vie est plus tournée vers le dehors, où la beauté humaine se modèle dans la lumière, en de nobles décors d'architecture et de paysage, on a vu surtout la figure corporelle de l'homme nouveau, et l'enthousiasme s'est traduit en œuvres plastiques. Chez les Anglais, de sens moins vifs et moins fins, où le monde intérieur et spirituel prédomine, c'est son âme surtout qui a intéressé, et le drame, qui en suivait les mouvements et le pathétique, fut le grand art anglais de la Renaissance. Mais, dans l'Angleterre d'Élisabeth et de Shakespeare, comme dans l'Italie des Médicis et de Michel-Ange, dont le rayonnement a fini par l'atteindre, dans les créatures des peintres et sculpteurs, comme dans les évocations immatérielles des poètes, les mêmes influences générales de l'époque apparaissent à ces caractères communs : force, ampleur et liberté de la vie, déploiement effréné de l'individu, — et comme la parenté s'atteste en certaines tragédies et comédies du poète, comme Shakespeare a facilement deviné l'Italie de son temps, les

anarchies et les fastes de Vérone et de Venise! Comme ses personnages portent bien les beaux noms latins et sonores!

Méridionaux ou hommes du Nord, ils sont d'abord des hommes de la Renaissance. Ils en présentent, non seulement le trait caractéristique, l'extraordinaire abondance de sève, la fougue de tempérament, la jeunesse d'une pensée toute voisine de la sensation, chargée, émue d'images, comme un arbre printanier de ses fleurs, la violence et le soudain des passions (l'amour chez eux est à peine anglais — si brusque, si chaud, si engagé encore dans la chair), mais aussi les dispositions et façons d'être secondaires, celles qui ne tiennent que de l'éducation ou de la mode : l'habitude, si choquante pour un Anglais moderne, de tout traduire de leurs mouvements d'âmes, comme s'ils se complaisaient à leur violence jusqu'au moment où, tout d'un coup, cette violence même leur arrache le simple mot poignant ou le cri de nature, — le goût non seulement de l'hyperbole, mais de la métaphore magnifique, des grâces redoublées, des fioritures de langage: pointes et concettis, dans une parure d'antiquité et de mythologie classiques. Ajoutez la très grande manière. Ces rois sont vraiment royaux. Un Hamlet a les ironies, les hauteurs, la courtoisie d'un prince de l'époque. Il ne vit pas sur le même plan que les autres hommes : c'est sa grâce de savoir en descendre pour un Horatio. Derrière tous ces masques, on devine un Essex, un Southampton, un Penbroke, un Rutland. Ils en portent les pourpoints de velours et de brocard, les collerettes, les hauts gants décorés, tout le rigide et somptueux costume qui fait penser à des splendeurs d'insectes. Voilà, semble-t-il, le monde de Shakespeare, celui qu'il a aimé, avec la bohême des acteurs et des poètes, ses familiers du Globe et de la Mermaid : c'est-à-dire ces portions plus hautes ou plus instables et légères de l'humanité anglaise que toucha, dora le rayon latin, italien de la Renaissance. Ils n'appartenait pas à l'autre Angleterre, plus dense, profonde, obscure, que remuaient alors les ferveurs concentrées de la Réforme. On dirait qu'il ne l'a pas connue ; son œuvre n'en présente rien. A peine trois ou quatre allusions aux Puritains, assez forts, déjà, sous Élisabeth, puisque de ce règne date la fermeture des théâtres anglais le dimanche. Jamais deux

mondes ne furent si dissemblables et si voisins, et toute la différence, en dernière analyse, se ramène à celle des idées qui les dirigeaient : idée de libre beauté, idée de règle et de devoir. En commandant les mœurs, en régissant les vies, chacune a produit une forme de l'homme qui s'oppose à l'autre, comme une espèce à une espèce, on peut dire comme Shakespeare à Milton.

Un tel contraste en dit long sur les vraies causes et l'essence des types — ces types qui, lorsqu'ils s'établissent pour quelque durée, semblent bientôt constitués pour toujours et de tout temps, et que l'on déclare irréductibles.

IV

Shakespeare n'était pas seulement d'une civilisation différente et qui façonnait autrement les hommes. Dans son œuvre, et dans ce qu'elle laisse entrevoir de sa personne, on peut reconnaître les traits d'une certaine race, une race qui, certes, est un élément essentiel, peut-être le principal du peuple que nous appelons anglais — et en ce sens Shakespeare est entièrement anglais — mais, de l'autre côté de la Manche, on ne l'appelle pas anglaise. Car au point de vue ethnique, l'Angleterre n'est pas simple, et de plus en plus, elle distingue entre ses populations d'origine germanique et scandinave, et les Celtes, les descendants des anciens autochtones, — non seulement ceux d'Irlande et de l'Écosse et du pays de Galles, qui ne se laisseraient pas donner le nom d'Anglais, mais, à l'ouest et au sud-ouest de la grande île, depuis le Lancashire jusqu'à la Cornouailles, ceux qui n'eurent jamais de nationalité particulière, ne parlent que l'anglais, et présentent pourtant des traits physiques et moraux que l'on tient pour bretons. Évidemment, entre les Northmen ou les Anglo-Saxons indubitables, et les populations qu'on regarde comme vraiment indigènes, la frontière manque. On remarque seulement que si l'on traverse le pays, de la mer du Nord au canal de Bristol, on voit changer peu à peu la proportion des deux types, l'homme grand, long, flegmatique, se faisant plus rare, à

mesure qu'abonde une espèce plus petite, de complexion brune et d'allure bien plus expressive, mais les yeux restent bleus : cheveux noirs et prunelles bleues, c'est un trait breton. La différence psychologique n'est pas moins généralement reconnue. Tels mouvements et tendances des ouvriers du Lancashire s'expliquent chez nos voisins d'un mot. On dit : « Ce sont des Celtes. »

L'idée courante aujourd'hui, en Angleterre, c'est que cette race a donné à la littérature nationale la plupart de ses artistes et poètes, et que si l'autre, lente, muette, tenace, fut la force virile du pays dont elle a décidé l'histoire et le succès, celle-ci, d'âme mobile, sensible et nuancée, en représenterait l'élément féminin. Féminin, c'est le mot dont usait Renan pour définir les caractères du génie celtique, et les Celtes dont il parlait, c'étaient justement et seulement ceux-là, ceux d'Irlande, de Cambrie, de Cornouailles, dont nos Bretons d'Armorique furent, au VIe siècle, un essaim. Peuples à part, cantonnés depuis des millénaires dans ces terres qui communiquaient à peine avec le reste du monde, refoulés depuis des siècles dans les extrêmes pointes de ces îles et presqu'îles où les influences de la nature sont si spéciales et partout les mêmes. Souffles de l'Atlantique et tiédeurs du Gulf-Stream, grisailles du ciel, pâles brumes où les choses s'avaguissent comme des fantômes, longues nuits d'hiver, interminables et languides crépuscules d'été, incessante poussière d'eau promenée par le vent, énervants à-coups des tempêtes, — quiconque a vécu dans ces pays avancés d'Occident, sait combien de telles influences peuvent agir, à la longue, sur le ton de l'âme, troubler en elle l'afflux régulier de l'énergie vitale, la tendre et la détendre en des intermittences de passion et de rêve, d'enthousiasme et de découragement. Cela ne semble pas douteux : les Bretagnes sensibilisent ; une certaine neurasthénie y est latente, comme, en Russie, je ne sais quelle autre névrose. L'homme y est instable, impressionnable, étrangement susceptible, enclin à méditer et presque savourer sa tristesse. Si forte que soit la charpente du corps, la physionomie, un certain évidement autour de la bouche, traduisent une délicatesse, presque une faiblesse de l'âme. Le regard est intérieur ou voilé : une mélancolie s'y attarde et subsiste sous la

fantaisie même de l'Irlandais. « *We are a sad eyed people* », me disait un de leurs peintres.

C'est trop, évidemment, d'attribuer à cette race, comme on le fait aujourd'hui, presque tout l'élément poétique de la littérature anglaise. En général, sauf aux extrêmes régions de l'est et de l'ouest, Anglo-Saxons et Celtes se sont mêlés, et l'âme qui se traduit en une œuvre littéraire, tient de l'une et de l'autre origine. Quand on parle de races, d'ailleurs, il s'agit seulement de moyennes ou de dominantes, de caractères qui ne s'entretiennent que par la masse persistante et les courants intérieurs d'un certain groupe humain : isolez l'individu, plongez-le dans un milieu de polarisation différente (comme il arrive pour les immigrants d'Amérique), et vous verrez de nouvelles formes apparaître au bout de deux générations. Mais, pendant toutes les générations du vieux monde, dans une Angleterre dont les provinces restaient séparées, où les conditions de vie demeuraient les mêmes, les types distincts ont pu durer, surtout dans les extrêmes régions, et sans doute, il faut compter aussi avec la réapparition soudaine, en un individu, de caractères ancestraux. En tous cas, dans toute l'histoire de la prose et de la poésie, on peut reconnaître et suivre une certaine lignée spirituelle, dont le trait constant est une sorte singulière de rêve, rêve un peu fou, tant il s'affranchit des réalités de la terre, tant le monde qui s'y évoque est illogique, aérien, merveilleux, comme suscité par une incantation de magicien, tant les choses y apparaissent expressives, pénétrées de significations mystiques et qui se laissent seulement pressentir. C'est un peu le monde enchanté des vieux Mabinogion ; des musiques y passent, que l'âme seule peut entendre ; l'amour et la fatalité y règnent ; la nature animée, ordonnée régulièrement, et comme d'elle-même, y parle tout bas à l'homme en lui donnant des signes, — une nature où tout revêt des apparences surnaturelles. Que l'on pense à certains noms, à certaines créations de la littérature et de l'art, au Malory de la *Table Ronde*, au Spenser de la *Faery Queen*, au Shakespeare de la *Nuit d'été*, au Blake *des Chansons de l'Innocence*, au Keats de la *Veillée de Sainte Agnès*, au Shelley d'*Alastor* et de la *Sensitive*, au Coleridge du *Vieux Marinier*, au Tennyson de la *Dame de Shalott*, au Meredith de *Richard*

Feverel, au Hardy de *Tess*, au Barry de *Peter Pan*: que l'on se rappelle les paysages insubstantiels et les fantastiques rayons de Turner, les chevaliers et les vierges, les décors légendaires de Burne-Jones, en général, tout l'art des Préraphaélites, et l'on sentira de quelle sorte de vision, si légère et mystérieuse, nous voulons parler ici. On le sentira mieux encore, si l'on considère des œuvres de lignées très différentes, celles par exemple, d'un Defoe, d'un Hogarth, d'un Fielding, d'un Constable — on pourrait presque ajouter d'une George Eliot et d'un Arnold Bennett — presque hollandaises, lentes et quelquefois lourdes, à force de réalisme patient, évoquant trait à trait tout le détail individuel d'une âme et d'une figure, — ou bien encore, celles d'un Milton, d'un Byron, d'un Carlyle, d'une Brontë, d'un Kipling, où l'imagination est souveraine, mais violente, chargée d'énergie orageuse, et comme soulevée par les mouvements passionnés et les tensions de l'être personnel et volontaire.

Le rêve dont nous voulons suggérer ici le sentiment est bien plus doux et lumineux; il s'accompagne d'un état d'âme tout contraire, passif, comme sous les influences d'une musique, entre le bonheur et la mélancolie, instable, comme sous les influences de l'amour, entre cette mélancolie et ce bonheur. Mais souvent des élans capricieux le brisent, de verve, de danse, de folie, de chant, de lyrisme, comme ceux qui passent ou jaillissent dans les comédies de Shakespeare et les romans de Meredith ; on pourrait citer des exemples moins hauts, car le génie qui se joue en ce rayon idéal et dans ces fantaisies, n'inspire pas seulement quelques rares artistes supérieurs. Il est diffus; on le retrouve en cent expressions de l'art populaire, et par exemple, dans toute la littérature de la nursery. Nulle part il n'en est de plus riche, de plus absurde et de plus charmante : tendres contes bleus, comme celui de Peter Pan, comme celui d'Alice au Pays des Merveilles, où le monde semble vu à l'envers, ritournelles et couplets où les images de la campagne ou de la bergerie s'évoquent sans lien logique, où la rime et le rythme font tout le sens — rimes folles, rythmes ensorcelants, anciens, venus on ne sait d'où (Bo-peep est déjà dans Shakespeare), charmes jetés, dirait-on, par des fées à l'enfance, — les grand'mères dans noire Bre-

tagne, les vieilles *mamm koz* en chantent à leurs marmots de tout pareils, sur des mètres tout semblables. Ou bien c'est l'enchantement des pantomimes de Noël où se plaisent les grandes personnes, grappes, guirlandes, chœurs de figures virginales et puériles : envolées de leurs ailes de gaze au royaume des nuages. Et encore les gigues démoniaques, venues d'Écosse, du pays celtique, les verves étourdissantes ou le comique concentré, les graves entrechats des clowns. Et c'est aussi l'étrange nostalgie de certaines musiques, chansons populaires nées en Irlande, au pays de Galles, où se mêlent les infinis du désir et du regret, les sentiments du passé, du jamais plus, de l'au-delà, le gonflement du cœur, comme devant la mer, au long crépuscule du nord, quand un navire chargé d'émigrants s'éloigne à l'horizon. Et puis la spiritualité, les virginales et pâles apparitions, les intentions symboliques, les aspects de songe de l'art le plus aimé du public, — bref tout ce qui chante, tout ce qui danse, tout ce qui vole, tout ce qui rêve, chez les Anglais, d'étrange, de fantasque, de suave, de hors la terre, et dont un raisonnable Français s'étonne, comme de rencontrer tout d'un coup, dans la foule citadine de Londres, une frêle, froide et visionnaire figure d'Ophélie.

Cela, c'est le magique rayon qui vient encore, sous des fumées d'usines, iriser le gris et le noir d'une Angleterre disciplinée pour la prose et pour l'action. Nulle part il n'a jeté de tels feux que dans le royaume à part que l'on appelle le monde shakespearien. Ce royaume est de tous les lieux où il y a un printemps, des fleurs, du clair de lune, des amoureux et des poètes. Watteau, étincelant et mélancolique, y est prince. Mais pour en connaître les couleurs propres, celles qu'a rêvées Shakespeare, il faut avoir vu ces féeries se jouer et danser sur une scène anglaise. Trop de raison, d'art étudié et conscient de ses fins, trop de civilisation intellectuelle, font obstacle à de si libres mouvements, qui semblent ceux de la Nature tendant d'elle-même à la poésie, comme les énergies de la plante à la fleur. Il y faut le spontané, la fraîcheur de pétale, les yeux de rêve et d'innocence, les cheveux dénoués, les lèvres entr'ouvertes, toute la frêle grâce angélisée (*Angli Angeli*), qui se révèle, avec d'imprévus élans de danse, en des enfants et des jeunes filles de là-bas.

Le monde shakespearien : le mot seul est un sortilège qui nous enlève à la terre. On revoit la légendaire forêt des Ardennes, où la rumeur du monde n'arrive pas ; on écoute le vaste silence, les cris d'oiseaux qui le remplissent, si doux au cœur fatigué que l'on ferme à demi les yeux pour mieux s'en pénétrer. Dans l'ombre verte où le sapin se mêle à l'olivier, le vieux duc proscrit sourit à sa cour : bergers, poètes, seigneurs vêtus en Robin Hood. Jaques, sentimental et philosophe, pleure la blessure d'une biche innocente (*poor dappled fool !*), ou moque méditativement la folie des humains. Ce « Monsieur Mélancolie » échange des saluts et des soupirs avec Signor Amour. Rosalinde déguisée, feignant la dignité de la raison masculine, prétend guérir son Orlando par ses railleries, et ne rêve que de baisers. Cependant, des chansons çà et là s'élancent, comme des alouettes hors d'un champ de fleurs, épanchant sur tout le poème l'allégresse et la fraîcheur d'un printemps anglais. Et puis, tous les amants qui se cherchaient se retrouvent ; ils s'assemblent deux à deux, et leurs couplets s'enlacent, se répondent. Cadences alternées, variations sur le thème éternel, et qui redoublent, s'exaltent, s'exagèrent pour nous faire sourire, comme dans une danse figurée, des gestes trop accomplis de passion. Et voici maintenant la profondeur bleue, le frémissement infini de la Nuit d'été, les essaims vaporeux de sylphes et les lullabies de fées, les grâces de maître Fleur des Pois et de messire Graine de Moutarde, les pâmoisons de Titania, les aimables braiements de Bottom, les tendres couples humains qui se nouent et se dénouent sous les influences de la fleur magique. Voici les folles farandoles de fées et de lutins, autour de Falstaff endormi, le mol gazon, baigné de lune où rêve Jessica. Voici Windsor et les caquets de ses commères, voici Messine et l'étincelante escrime de Béatrice et de Bénédict, leurs défis à l'amour, et la victoire de l'amour. Voici le *Conte d'hiver*, la *Nuit des Rois*, tous les fabuleux décors de ces comédies aux noms charmants de proverbes et de légendes. Et pour clore la fantasmagorie shakespearienne, après tant de rêves divins et de visions terribles, après Othello, après Lear, après Macbeth, après Hamlet, les dernières incantations de Prospero, ses adieux à ses talismans, les mourantes musiques d'Ariel qui s'éloigne, et, suprême

vision, dans la solitude de l'île enchantée, l'émerveillement de Miranda qui ne sait rien du monde humain, à l'apparition radieuse du prince, et puis son extase, ses silencieuses larmes, et la suprême et lumineuse réalité de la vie se révélant — de cette vie que l'on a vue vaciller sous l'éclair et s'évanouir dans la ténèbre — le ravissement, à son sommet virginal, des deux êtres éternels dans l'éternelle aurore de l'amour.

Ce qu'il y a de spécial en ces féeries, c'est leur légèreté, la promptitude ailée du rêve, c'est le caractère aérien, diaphane des formes évoquées, comme de blanches brumes de rosée qui s'essorent et fondent sous une pluie de rayons matinaux ; les évocations de Shelley, femmes, fleurs, paysages, ont aussi ce caractère de mouvants et radieux fantômes. Et c'est encore la délicatesse et la flexibilité de cette poésie, la nuance changeante, irisée du sentiment qui s'y joue, la mélancolie se mêlant à la joie, l'émotion à l'humour, la tendresse aux pétulances de l'esprit ; c'est surtout le parti pris d'invraisemblance, le non jeté par le poète au bon sens, à l'expérience, à la raison, la pure envolée dans un monde idéal où tout est comme il vous plaira, et peu importe l'impossible. Sur ce monde scintille l'étoile qui dansait quand Béatrice naquit.

Par tous ces traits, la fantaisie shakespearienne diffère de ces fables germaniques, même des plus anciennes, où le sens du mystère est si profond, mais où ne passe aucun capricieux coup d'aile, où l'émerveillement est passif et d'espèce religieuse, où l'âme, devant la nature, ne se joue pas, mais se recueille pour la méditer et se laisser pénétrer de lentes influences, de vagues, émouvantes sensations panthéistes. Elle diffèrent de celles-là, surtout, dont les fées, nains, diables, kobolds présentent, comme ceux que l'on voit aux tableaux du vieux Breughel, les traits multiples et précis, les déformations particulières de l'individu véritable et complet, chacun fixé dans sa forme et son caractère, âme malicieuse, sournoise, cruelle ou amicale, engagée dans un corps de matière solide, mêlée dans un monde merveilleux, mais sérieux et dense, à des aventures où tout se passe suivant les lois du logique et présente les apparences précises du réel.

C'est presque la même différence que nous avons notée entre

une certaine poésie anglaise et des œuvres bien plus lentes, morales et réalistes (Meredith et Matthew Arnold eussent dit anglo-saxonnes) de la même littérature. Elle s'explique peut-être, si l'on se rappelle que Shakespeare naquit à trente lieues du pays de Galles, au bord de cette rivière Avon que nos Bretons appelleraient Aven. C'est trop, sans doute, que de vouloir l'enrôler sous le drapeau du Celtisme ; il suffit de ne pas permettre aux pangermanistes de le présenter comme un des génies de leur race — si tant est que leur race est sans mélange. Mais s'il était possible de connaître ceux de ses ancêtres qui vivaient ensemble au VIe siècle — ils devaient être des milliers d'hommes — probablement on y trouverait plus d'indigènes que d'Anglo-Saxons. Une chose est certaine, c'est que dans la poésie de Shakespeare, les traits dominants sont de ceux que les Anglais considèrent comme proprement celtiques. N'est-il pas remarquable qu'entre tous les grands écrivains de leur langue, c'est un Gallois, Meredith, qui, par l'intensité de vie de ses créatures, par la vérité, la logique et la profondeur de sa psychologie dans l'arbitraire et presque le fantastique des situations, par ses caprices, la rapidité de son esprit qui devient celui de ses personnages, sa verve dansante, le soudain et la hauteur de ses essors, enfin, rappelle le plus Shakespeare. Dans le dernier de ses romans, dont le titre seul dit l'idée[1], Meredith oppose justement toute la souplesse imaginative du Celte à l'énergie volontaire et concentrée de l'Anglo-Saxon.

Ce n'est pas de l'énergie concentrée qui se révèle dans ce que l'on découvre de la personne du poète. Il fut « *the gentle Shakespeare* », l'un de ceux dont la figure inspire à qui les fréquente plus de tendresse que de respect — « *my Shakespeare* », disait Ben Jonson, qui fut son ami — « le doux cygne de l'Avon », probablement une âme de vouloir et de résistance faibles. Car tant de sensibilité flexible, une telle aptitude à se muer idéalement en formes différentes ne supposent pas une puissante armature morale. L'amour lui est apparu comme une maladie, une intoxication dont rien ne peut arrêter le progrès, quelque chose comme le dévelop-

1. *Celt and Saxon*, œuvre posthume de Meredith.

pement fatal d'une image qui naît d'un hasard et dissout dans la créature toute raison, toute puissance de se commander et de se conduire. « *Poor worm, thou art infected* », dit son Prospero, de Miranda, — et telle est la triste idée centrale de ses plus charmantes comédies. Telle fut certainement sa propre expérience. Sous les prestiges de Mary Fitton, il fut Antoine, aux petites mains de Cléopatre. Antoine, Roméo, Jaques, Posthumus, Macbeth, Hamlet, tous ces vivants personnages qu'il n'a certes pas observés, copiés dans le monde extérieur, mais tirés de lui-même dans une poussée d'imagination créatrice, — en combien d'entre eux, la retrouvons-nous, cette âme, à divers moments, en diverses attitudes de la vie, à divers degrés de déséquilibre ! — âme changeante, multiple, impuissante pour l'action, dénuée de force et de volonté stables, parce que trop facilement envahie, possédée, menée par des rêves.

V

Ainsi Shakespeare, qu'il apparaisse surtout comme un Celte, ou surtout comme un enfant de la Renaissance, semble toujours bien loin de l'Anglais que nous connaissons. Anglais, il l'est pourtant, et très profondément, si l'on prend le mot dans son sens général et courant à l'étranger, celui qu'il a pour tout le monde en France, quand on parle du peuple anglais ou de la poésie anglaise. La qualité fondamentale de son œuvre, l'imagination passionnée, on la retrouve en toute cette poésie, — non moins intense aux temps de Browning et de Swinburne, ou bien de Keats et de Shelley, qu'au siècle de Shakespeare ; et si dans la vie, ce caractère est devenu moins visible, c'est probablement par un effet des impératifs modernes qui n'en permettent pas la manifestation. Entre les Anglais de la Renaissance et ceux de notre présent, le contraste, en effet, n'est pas, comme il semblait d'abord, d'une faune à une autre faune, mais de la nature à la règle, — du désordre, par excès de liberté, à l'ordre, on peut dire

à la santé, par obéissance à des disciplines peu à peu apprises, qui sont celles d'une hygiène morale. Or, là n'est pas la caractéristique essentielle et durable d'une âme. Car son degré d'équilibre, de résistance et de forme est variable. On le voit baisser, et la personne tendre à se dissocier sous les influences de la maladie. Ce qui ne change pas, c'est une certaine composition d'un esprit, et par suite certaines aptitudes et tendances. Sa pensée est faite d'images directes et, par là, facilement émouvantes, ou bien de représentations abstraites, qui n'en sont que des signes. Il est intuitif ou analytique; il vit dans le présent, ou bien dans un monde d'idées et sentiments qu'il élabore et porte en soi ; sa vision des choses est libre, ou bien les suggestions de la passion ou de la volonté, les réactions d'un « moi » trop véhément et toujours prêt à s'émouvoir, viennent la déformer.

Or, ce qui se traduit chez les Anglais, à tous les moments de leur littérature, c'est un trait de cet ordre : prédominance de l'imagination concrète et du sentiment sur la pensée raisonnante, et l'on peut dire aussi des activités de l'âme sur celles des sens C'est en somme, si paradoxal que cela paraisse, quand on pense à l'Angleterre la plus évidente, celle des affaires et du sport, un élément lyrique, — celui-là même qui fait, avec l'indubitable suprématie de la poésie anglaise à toutes ses époques, les souverains pouvoirs d'émotion, les hauts essors, non seulement du drame au XVIe siècle, mais du roman au XIXe. Toutes les grandes œuvres littéraires de ce peuple seraient à citer, si l'on voulait prouver, avec la persistance de cet élément, l'importance naturelle, chez l'Anglais, de cette vie intérieure que toute l'éducation et toutes les consignes sociales, aujourd'hui, tendent à faire plus intérieure encore, puisqu'elles en répriment les gestes. Il faut avoir l'habitude de ces romanciers et de ces poètes pour sentir à quel point la littérature française fut jadis expression logique d'idées générales, et, depuis un siècle, traduction artistique et colorée de sensations, c'est-à-dire, dans l'un et l'autre cas, de faits mentaux qui ne sont pas intégrés dans notre vie la plus personnelle et profonde. Henry James, qui connaissait et admirait profondément la France, a noté ce dernier trait; je crois que c'était à propos de Loti ; mais, sûrement il pensait aussi

aux Goncourt, à Flaubert, à Hugo même, en les comparant à leurs équivalents anglais, de Byron à Carlyle et à Browning.

Sans doute, il est difficile de prouver par des mots, des vérités de cet ordre. Mais pour qu'elles apparaissent au lecteur, il suffira peut-être qu'il se rappelle tels personnages de romans anglais bien connus en France. Par exemple le Dick Heldar de *la Lumière qui s'est éteinte*, dont la vie profonde, les ardeurs de rêve, de regret, de désir, les violents mouvements de volonté, semblent croître encore dans la nuit où sa cécité l'isole, et dont tout le silencieux effort est pour dominer et cacher son désespoir. Avant même qu'il soit aveugle, tels sont en cet artiste le volume et l'activité du monde intérieur, que les réalités du dehors s'effacent sous l'afflux des images nostalgiques qui l'enfièvrent, l'agitent, et fixent ses yeux. Il ne peint que des visions, tantôt les siennes, chargées de significations spirituelles et mystérieuses, comme celles de tant de peintres anglais dont l'art est surtout une poésie, — sa « Mélancolie » par exemple, dont la désespérance se traduit par un rire qui fait mal, — tantôt celle d'un Edgar Poe, ce voyant de même race. Évidemment un tel personnage est extrême, — extrême à la façon d'un Lear ou d'un Macbeth, car c'est la même espèce de génie qui l'invente et se manifeste en lui. Mais prenez un type tout opposé, le plus prosaïque et quotidien qui soit, le Clayhanger que Bennett nous raconte, au cours de trois romans, dont l'art semble tenir de la photographie, en nous disant tout de son enfance, de sa famille, de ses voisins, de ses amis, de son imprimerie, de son mariage et de son ménage, en évoquant, par derrière, le décor de brique, toute l'atmosphère terne, et fumeuse, et lourde des Cinq Villes[1]. L'auteur a voulu peindre l'Anglais provincial, moyen et contemporain, qui passe les deux tiers de ses journées sur des chiffres ou devant des machines, et n'a jamais rêvé d'un caprice, pas même d'un plaisir. Or, un tel récit est l'histoire épique et complète d'une âme, avec tout son profond dessous de rêve et d'inconscient, avec ses infinies réactions de sensibilité à des faits et nuances imperceptibles, mais qui, pour elle, ont des significations capitales, — avec ses insuffisances et ses lacunes, mais avec sa beauté, qui est

1. *Clayhanger, Hilda Lessways, Those Twains.*

dans sa richesse de sentiment et sa force virile de vouloir et de fidélité, avec son unique et lente floraison d'amour, interrompue comme la montée de sève dans un arbre que le feu ou le gel ont frappé, et tout d'un coup reprise au bout de dix années, — avec son moment suprême de bonheur, et puis, dans le dernier volume de la trilogie, le lent retour, à travers tant d'émois et d'inquiétudes secrètes, à la prose et la réalité, la leçon de tolérance et de patience qu'elle apprend de sa nouvelle vie, enfin son heureux et sage effort d'adaptation à une autre âme.

Dans ces romans, tout le dehors sensible qu'un Goncourt, un Daudet, un Zola, un Huysmans, nous eussent décrit en termes d'art — d'un art sans cesse étudié — compte beaucoup moins que l'invisible dedans ; les événements eux-mêmes ne sont rien, ou du moins tout leur intérêt se limite à leur effet sur l'être intime dont ils décident et font apparaître les intermittentes poussées. On a l'impression des moments et changements successifs de l'homme, de ses durées qui s'accumulent, du mystérieux et fatal déploiement, enfin, dans le temps, d'une certaine vie humaine, comme sur l'écran du cinématographe, on voit grandir depuis le germe et puis s'ouvrir une plante, — et ce qui nous étonne en cette vie, c'est l'abondance et le délicat détail de l'élément spirituel. Ce sont des histoires de ce genre, des histoires d'événements tout moraux, aussi lentes, épiques, amplement développées que George Eliot contait, d'un ton bien plus ému, et ce qu'elle faisait apparaître, en même temps que le pathétique secret d'existences très ordinaires, c'est justement la vérité qui se dégage aussi des plus hauts drames de Shakespeare, à savoir que le caractère est fatalité, et que de l'opposition ou des harmonies de ces deux principes : la tendance innée d'une certaine âme, et la pression sur elle du dehors, toute la destinée doit sortir. La leçon que nous enseigne la tragédie d'*Hamlet*, tous les grands romans anglais de notre temps nous la répètent. Et c'est la même faculté qui s'y traduit, je veux dire cette puissance d'intuition psychologique, cette aptitude à créer des âmes individuelles et complètes, à les développer suivant la logique de la vie, dont l'œuvre de Shakespeare présente les suprêmes exemples, mais qui carac-

térise aussi tout le théâtre anglais de la Renaissance, — en sorte que si l'on revenait à l'idée de M. Brunetière, on pourrait dire que la forme dramatique s'étant atrophiée sous les contraintes du puritanisme, le talent naturel et spécial dont elle procédait s'est détourné vers le roman, lequel, au XIX[e] siècle, serait le successeur et l'équivalent du genre.

Ainsi la faculté qui fut souveraine en Shakespeare n'a pas cessé d'être active, et le plus souvent, quand elle se produit, nous la voyons s'unir, comme chez les dramatistes de la Renaissance, à des pouvoirs, seulement plus surveillés et retenus aujourd'hui qu'autrefois, de lyrisme et de pathétique. Ardeur de poésie, sentiment profond de la vérité psychologique, ces deux traits ont toujours distingué cette littérature.

Comment l'expliquer, ce double caractère, sinon par l'abondance même de cette vie de l'âme qui intéresse plus que tout, et devient l'objet constant et principal d'observation et d'art, — par son intensité, qui peut atteindre à l'excès du rêve et de la passion. Sans doute une telle conception semble paradoxale, si l'on ne connaît de l'Anglais que les dehors, si l'on pense à ceux que l'on a rencontrés dans des hôtels ou sur des steamers, — à tous ceux-là qui ne semblent que se trop bien porter, dont la conversation se limite aux anecdotes qui circulent, dont les gestes sont comme réglés d'avance, et qui trouvent plaisir, à l'âge des soucis et des responsabilités, à pousser d'un trou à l'autre, sur une pelouse, une petite balle pendant des heures. Mais il ne faut jamais oublier deux choses : c'est qu'en ce pays, l'homme intérieur et vraiment personnel diffère beaucoup de l'homme extérieur et social ; c'est que toutes les règles de l'éducation, tous les impératifs de l'opinion tendent à masquer celui-ci sous celui-là. Si l'on connaît les Forsyte et les Pendyce de Galsworthy, si l'on se rappelle l'Austen Feverel de Meredith, le Dombey de Dickens, on sait à quel point de telles âmes peuvent se dévorer sans que rien change de l'apparence. Il faut penser aussi qu'à l'origine de toutes ces disciplines, il n'y a pas seulement une idée aristocratique de forme et d'étiquette, mais un instinct obscur et très fort des conditions de la santé. Sans doute, par l'effet d'un régime de sport et de grand air très spécial, commandé

par cet instinct, appliqué durant des générations, — par les suggestions, sur l'âme, de gestes et d'attitudes voulues et répétées depuis si longtemps, l'homme extérieur a pu finir, en bien des cas, et surtout dans la gentry, par être tout l'homme. Mais la nature tend toujours à reparaître, et si les mœurs la répriment avec tant d'insistance, c'est qu'on la pressent dangereuse. Dans l'âme anglaise, l'excès des énergies — puissances de rêve, de sentiment et de passion, celles qu'ont manifestées avec tant d'éclat, la poésie, le drame et le roman — apparaît comme un principe général et latent de déséquilibre. Les Anglais s'en doutent bien, qui parlent avec admiration, non seulement de la raison, mais de l'équilibre, de la santé foncière de l'esprit français — *french sanity*. Leurs disciplines leur sont nécessaires; loin d'elles, hors du milieu qui les impose, l'individu devient facilement étrange. Il est contradictoire, mais il n'est pas faux de définir l'homme de ce pays, tantôt comme une créature de ruche ou de troupeau, qui ne songe qu'à copier tous ses congénères, tantôt, — et ce fut jadis l'opinion de tous les peuples qui ne connaissaient l'Anglais que séparé de son milieu, — comme un individualiste à outrance et comme un excentrique.

L'excentrique, il abonde encore en Angleterre, parfois isolé, mené par la fantaisie pure ou par la volonté de prendre le contre-pied des mœurs établies, de jeter le défi à la convention et à la société — ainsi Byron, ainsi le lord Fleetwood de Meredith — plus souvent affilié, en clubs et sociétés, à ses pareils, inventeur de nouvelles morales, de nouvelles religions, de nouveaux régimes de vie, suffragiste ou scientiste chrétien, réformateur et sauveur de la société, orateur en plein vent, infatigable apôtre de l'idée qui le possède. Ce type est surtout de l'espèce religieuse et mystique : les sectes qui commencèrent à foisonner au XVIe siècle n'ont cessé de le manifester; et peu importe si la foi qui l'illumine, s'emploie — c'était le cas de Shelley — contre la foi. Il est fréquent dans le roman, notamment chez Dickens, et l'admirable Nevil Beauchamp de Meredith, avec l'exaltation continue de son rêve humanitaire, son indifférence totale aux contingences du réel, et son total oubli de lui-même, en est un exemple achevé.

Ce ne sont là que les originaux ; mais souvent, vienne une secousse, des chagrins, une trop longue solitude, des conditions de vie trop dures, et la rupture d'équilibre commence à se produire. C'est la sensibilité qui s'exagère et la volonté qui fléchit, surtout c'est le rêve qui échappe aux freins de la raison, c'est l'image intérieure qui s'impose, grandit d'elle-même, se projette pour le voiler sur le monde réel, et que l'homme suit, passif, hypnotisé, avec des yeux qui voient ce que nous ne voyons pas. C'est une certaine contemplation qui s'absorbe à propos de tout sur de l'épouvante et du mystère — celle dont le danger fait dire à Lady Macbeth : « Ne regardez pas si profondément... Il ne faut pas penser de cette façon aux choses, ou elles nous rendront fous. » C'est un élément de maladie, comme en Macbeth et Hamlet, de folie, peut-être, comme en Lear, mais c'est aussi, comme en tous ces personnages excessifs de Shakespeare, un élément de poésie, la plus intense qui soit : lyrique, métaphysique, religieuse, car l'exaltation reste intérieure, excitatrice d'activités toutes spirituelles, et qui s'entretiennent, se prolongent — rêves, idées, sentiments, intuitions. Elle ne se dépense pas au dehors, en gestes soudains, comme chez l'homme du Midi.

Dans la vie réelle, de tels états ne sont pas rares ; on les découvre surtout — comme dans le théâtre de Shakespeare encore — en des êtres que la nécessité a menés trop dur, forcés, *hunted, driven*. L'armure morale, reçue du milieu et de l'éducation, les défenses sociales sont tombées : l'âme nue apparaît, frissonnante, devant un monde qui n'est plus que solitude, ombre, effroi, profondeur tragique. De temps en temps les journaux donnent le testament d'un malheureux qui s'est jeté dans la Tamise, une confession de condamné à mort, — parfois, à propos d'un procès, une lettre de passion désespérée : le pathétique ne peut aller au delà. L'homme, alors, parle comme s'il voyait sa vie reculer et se détacher de lui ; il est seul devant l'abîme, devant son Juge, ou bien devant une vision qui l'obsède ; et dans l'exaltation d'une telle heure, l'émotion trouve pour s'exprimer des accents, tantôt déchirants, tantôt d'une paix étrange, solennelle, et déjà comme lointaine. Je me souviens d'une lettre de ce

genre, écrite par un jeune homme qui avait tué sa fiancée et qui devait être pendu (la justice est stricte et biblique encore en Angleterre). Il la revoyait, comme le malheureux héros de Tennyson voit naître, croître lumineusement, s'effacer, revenir dans la nuit de son rêve, la face pâle, obsédante et fixe, les paupières closes de celle qu'il a perdue. Il parlait de son crime, non comme d'un acte emporté de passion, mais comme d'un geste nécessaire et commandé. Il avait tué par amour, avec amour, pour que sa fiancée, qui l'avait trahi, ne vécût pas impure : il la voyait purifiée par la mort ; il n'y avait plus en lui qu'adoration. Certains mots ne ressemblaient à rien qu'à ceux d'Othello dont le cœur gonfle et va crever devant le blanc cadavre de Desdémone : (*Pale as thy smock !... Cold, cold, my girl... I kissed thee ere I kill'd thee.*) Si l'on veut connaître, non pas dans un moment de crise, mais au cours d'une vie d apparence quelconque, cette ardeur à sentir, à souffrir, à se tourmenter d'images, il faut lire l'autobiographie de Mark Rutherford, un grand poète dont la destinée a fait un commis, et qui, sous la domination d'un patron sans pitié, dans un sous-sol de Londres, où il gratte avec d'autres du papier pendant dix heures par jour, revoit des paysages, s'efforce de se muer en machine, se languit de rêve et de sentiment refoulé, et meurt peu à peu, comme l'oiseau captif de Keats, l'aigle malade, rongé du regret de l'espace. Pour rencontrer des états analogues, mais en des êtres infiniment plus passifs et qui n'ont pas appris à se réprimer, il faut aller à l'autre bout de l'Europe, chez ces Slaves auxquels on ne cesse de penser, quand on commence à pénétrer ces dessous profonds de l'âme anglaise. Seuls au monde, ces deux peuples présentent le caractère de l'imagination que l'on peut appeler *visionnaire*, et qui se traduit souvent dans le regard. Rappelez-vous celui de Chaliapine, quand il jouait Boris Godounov, ce Macbeth slave, qui chancelle, gorgé d'horreurs (en Moussorgsky comme dans le créateur de Raskolnikoff, il y avait du Shakespeare). Regard mystique aussi, comme si le monde sensible s'évanouissant, une indicible réalité se révélait. De là, peut-être, tant de sectes étranges qui pullulèrent en Russie comme en Angleterre : le gouvernement anglais découvre en ce moment qu'il lui faut compter avec ses Doukhobors.

En Russie, l'étrange élément dont nous parlons est évident. Si l'on doutait de son importance chez les Anglais, il suffirait de rappeler ce que furent les ardeurs hallucinées des puritains, shakers, méthodistes, salutistes, les délires collectifs des grands *revivals*, et, de plus, que la plupart des faits et documents de spiritisme et de télépathie viennent de ce pays, — que ses campagnes et ses manoirs sont encore hantés de fantômes comme le théâtre de Shakespeare. Il suffirait de rappeler ce qu'est l'obsession du mystère et le pressentiment du surnaturel tout au long de la littérature anglaise, — le fantastique et solennel rayon dont s'enveloppent tels contes de Kipling, telles évocations de Dickens, tels poèmes d'Edgar Poe (qui fut de souche toute anglaise), de Coleridge, de Shelley, de Blake. Les figures infernales, le Satan même de Milton y baignent aussi, prenant dans leur immensité je ne sais quels aspects de vapeurs et de spectres. C'est la clarté où le prince de Tennyson voit, en de soudains accès, la substance des choses fondre, et sa propre personne se révéler fantôme, — et telle fut la constante vision qu'eut Carlyle de l'homme et de l'univers : une apparence, une procession d'apparences qui n'émergent de la ténèbre que pour y retomber. A l'état intermittent ou chronique, tous les écrivains que nous venons de nommer sont des voyants ; les facultés que manifestent leurs œuvres sont l'opposé de la raison, c'est-à-dire de ce qui nous apparaît comme la santé. Plusieurs d'entre eux, comme Poe, Cowper, Swift furent des malades. Rien d'étonnant s'ils excellent à peindre les états étranges ou extrêmes de la vie mentale ou morale, les paroxysmes de l'émotion, les crises et tempêtes de l'âme où elle finit par sombrer. La littérature du peuple qui, plus que tout autre, aujourd'hui, pratique le culte de la santé, a plus que toute autre évoqué ces désordres où les forces intérieures de l'homme, parce qu'elles ne se font plus équilibre, se révèlent dans toute leur saisissante grandeur.

C'est ici le royaume même de Shakespeare, dont chacun de ces poètes, par un trait ou par un autre, semble une émanation. Lyrisme, sentiment obsédant des réalités morales et du mystérieux au-delà, imagination concrète et rêve visionnaire, aptitude à pénétrer dans les âmes, intuitions profondes et

dramatiques des dangereuses énergies qui couvent en elles, sous les calmes surfaces de la raison et de la civilisation, — tous ces pouvoirs, qui sont à divers degrés les leurs, se rassemblent dans le sien, qui seul est souverain. Pour Taine, c'est ce dernier trait, la puissance à faire apparaître les dessous profonds de la créature spirituelle en la bouleversant, qui fait la grandeur incomparable du théâtre de Shakespeare. Sans doute, on peut découvrir en Taine une trace de ce romantisme dont il a dénoncé le poison, mais qu'il avait goûté. Dans la création shakespearienne, il acclamait une œuvre qui procède de l'imagination intuitive, et non pas de la raison, — moins encore de cette raison classique dont il a dit les vertus, mais dont il a si souvent répété les insuffisances et marqué les limites. De plus, il était psychologue, et son analyse de l'esprit, poursuivie jusqu'à la Salpêtrière, l'avait amené à cette thèse, que l'homme est fou par nature, et que la perception extérieure est une hallucination vraie. Le théâtre du grand poète anglais vérifiait toutes ses conclusions. Non seulement il n'était pas un produit de la raison, mais la raison y apparaissait comme un équilibre instable, la déraison comme l'état naturel où l'homme tend toujours à retomber. La psychologie y sortait de la pathologie.

C'est là, dira-t-on, un point de vue trop particulier, celui du spécialiste admirant en un poète une intuition soudaine et juste de l'objet que lui-même a méthodiquement étudié. Mais l'objet dont il s'agit ici, c'est tout simplement l'homme, l'homme intérieur, essentiel ; et c'est pourquoi le point de vue spécial se confond ici avec le point de vue général, humain, — avec le point de vue dramatique aussi. Car le drame est dans les âmes, et le degré de sa puissance se mesure à la fois au degré de leur vérité, et au degré de leur tragique. Or, le tragique, c'est le malheur qui les attaque ; c'est le choc qu'elles en reçoivent, d'autant plus grand, plus puissant à exciter notre horreur ou notre pitié, que nous le voyons se propager plus profondément en elles, les ébranler de souffrance et d'émotion, les renverser peut-être pour toujours. Car la souffrance et l'émotion sont bien des principes de désordre et de maladie. Elles se prennent à la raison, à la volonté, pour en dissocier peu à peu ou brusquement les synthèses, pour déclen-

cher le jeu automatique des impulsions, des images, du rêve. On peut préférer des spectacles contraires, un théâtre où tout soit discipline sociale et perfection de l'esprit, expression noble et mesurée, nuance délicate, raisonnement bien lié et mené jusqu'au bout. On peut préférer l'ordre à la violence et la civilisation à la nature.

Mais si parfait que soit un tel art, l'effet dramatique en est moins puissant. Car puisque la tragédie est dans les âmes, plus violents et profonds seront ses effets sur les âmes, et plus elle sera grande, — et pour atteindre à l'extrémité du tragique, il faut aller jusqu'à la ruine des âmes. Et il faut que tout se passe suivant les démarches logiques et secrètes de la nature et de la vie. Il faut que dans un roi Lear nous sentions d'abord l'âge et le tempérament, la capricieuse impatience, la tyrannique faiblesse du vieillard impulsif, sensible et passionné. Il faut que nous apparaisse l'ébranlement immédiat produit par le premier coup, la soudaine profondeur du déséquilibre, comme d'un chêne séché par le temps, que la hache a touché, et dont la fissure aussitôt s'étend jusqu'à la base. Qu'on nous montre tout le retentissement de l'émotion excessive, la fièvre, le geste qui se précipite, la pensée qui s'accélère, le tremblement de la barbe blanche, les furieux départs, en tempête, et les retours automatiques du vieux roi ramené, comme en rêve, sur la scène par l'idée qui l'exalte et le possède. Voyons la folie naissante, l'étrange et presque solennelle terreur de l'homme qui la sent obscurément monter en lui (*not mad, sweet Heaven! I would not be mad!*), — et puis la seconde atteinte, le déchaînement redoublé de la passion, les moments subits de calme : calme tendu, menaçant, terrible, comme au cœur d'un cyclone [1]. Quel pathétique alors de la démence déclarée, de la scène inouïe sur la lande, sous l'éclair et le tonnerre, dans la solitude et la nuit où le vieil homme jette son délire, et le bouffon ses ironies ! Plus purement psychologique encore, est le drame dans *Hamlet* : drame d'inaction, non d'action, l'exagération du rêve et de la pensée, chez le prince, la tendance constante de l'énergie spirituelle à se dépenser en idées et en images, de l'émotion à en précipiter

1. *I will not trouble thee, my child, farewell,*
We'll no more meet, no more see each other...

le jeu, paralysant en lui la faculté d'agir, en sorte que la tragédie n'est que cela : le graduel effet de désorganisation produit en un certain caractère par l'idée obsédante d'un certain devoir dont il n'est pas capable. Et cette histoire d'âme n'est si émouvante que parce qu'elle est si fatale et si vraie. A cet esprit noble et méditatif qui, dès le début, se révèle isolé, concentré déjà dans la douleur et le soupçon, mais dont la faiblesse ne se montre pas d'abord (voyez la précision serrée de son interrogatoire, quand Horatio et les deux soldats lui révèlent ce qu'ils ont vu), l'apparition, les paroles du fantôme ont imposé une secousse terrible, et les effets de désordre, — incohérence de parole, agitation du geste, demi-folie du rire — se manifestent aussitôt. Le reste suit, mené par la seule nécessité psychologique, d'autant plus évidente que Shakespeare a pris soin, dans *Hamlet* comme dans *Lear*, de placer, à côté du héros le plus tragique, un personnage secondaire (Laertes, Gloucester) dont la situation est exactement la même, et dont le drame pourtant est différent, simplement parce que sa structure d'âme est toute autre. Mais en Macbeth, l'assassin, des dispositions, une maladie très analogues à celles d'Hamlet reparaissent : l'homme est faible, enclin au rêve, à la méditation, lui aussi, — encore plus facilement obsédé d'images, sans résistance contre d'impérieuses suggestions. Voyez celles que lui jettent les sorcières, s'emparer, du premier coup, de lui, — et puis l'idée fixe naître, grandir et, si vite, l'absorber, *l'isoler*. Voyez la domination sur lui d'une volonté supérieure, — Lady Macbeth qui le reprend comme un enfant, et le mène inflexiblement jusqu'à l'acte : un acte qui dépasse ce que ses nerfs et son imagination peuvent supporter. Car, au fond, ce meurtrier est un poète. Dans l'instant qui suit le crime, ce qu'il pressent, ce qu'il perçoit, en retrouvant la paix immense de la nuit, en écoutant son infini silence, comme il écoutait, immobile, hagard, la peur des deux valets (*listening their fear*) — ce qu'il rêve, en regardant ses mains, dont le rouge lui « arrache les yeux », et lui semble envahir peu à peu le monde, ce qui le secoue quand passe le cri lointain de la chouette, tout cela, c'est le commencement de la maladie, sans doute, mais c'est la plus tragique et mystérieuse poésie qui soit. Musset s'en

est inspiré, et presque tout le théâtre de Maeterlinck nous répète l'obscure, secrète et haletante émotion de cette scène.

Un tel personnage n'est pas seulement un poète : c'est un voyant. En Macbeth, comme en Hamlet et Prospero, se révèle l'étrange faculté d'intuition métaphysique que nous avons vu se traduire à divers moments de la littérature anglaise. Sous les yeux hallucinés du chef qui a forcé sa nature en tuant, du prince qui doit forcer la sienne pour tuer, comme sous le profond regard de l'enchanteur, la réalité des choses s'évanouit, et sur le théâtre shakespearien, nous reconnaissons le rayon spectral — le même que Carlyle a vu se projeter sur les perspectives et les multitudes de l'Histoire. L'homme est une ombre qui marche, la vie, une flamme brève, qui s'allume et tremble un instant entre deux néants, — c'est-à-dire ce que nous savons aujourd'hui : un phénomène, une pure forme dont la matière toujours est en train de passer ; et cette matière même, qu'est-elle qu'une apparence? Le temps, c'est un banc de sable, émergeant dans un océan sans limite. Et le monde, aussi, se tisse de la même étoffe que nos rêves. Comme les esprits de Prospero ont fondu dans l'azur, comme toute l'insubstantielle évocation du magicien, chaque chose, « ce vaste globe lui-même, oui, et tous ceux-là qui le possèdent, vont disparaître sans laisser un vestige ». Mais si tout s'évanouit dans le gouffre, tout en sort éternellement, comme sur le théâtre de Shakespeare, quand Hamlet et tous les héros sont morts, le rideau ne se baissant pas, nous voyons continuer la vie, et se préparer un nouvel ordre, de nouvelles destinées. L'abîme n'est pas vide ; une indicible et solennelle réalité s'y laisse pressentir : la Puissance fatale qui mène toute tragédie.

Voici donc s'ouvrir la profondeur d'ombre, celle dont le mystère a tourmenté tous les hommes. On la pressent, on la découvre partout, derrière la fantasmagorie du poète. Tous les rêves de ses créatures s'achèvent dans le rêve sans fin que chaque race a peuplé de ses figures et symboles, celui que les Puritains commençaient à fixer, pour s'en obséder, à l'idée du Dieu biblique et de sa loi rigoureuse. Ce Dieu particulier n'apparaît pas dans l'œuvre du poète ; le rêve reste général,

— non pas seulement métaphysique, pourtant, mais religieux, parce qu'il s'accompagne de cette émotion, de ce tremblant besoin de l'infini et de l'éternel (*there's nothing serious in mortality*), de cet appétit de justice, après toutes les injustices de la terre — de cette mélancolie et de cette lassitude aussi (*this world-wearied flesh*), de cette méditation du sens de la vie et de la mort, enfin, qui n'ont jamais cessé d'inspirer la poésie et la pensée de l'Angleterre, et qui font la vivante réalité de sa religion. C'est l'honneur de ce peuple d'avoir été, depuis son origine, plus constamment que beaucoup d'autres, hanté par le mystère. Mais c'est la noblesse de l'homme de s'inquiéter du mystère. Parce qu'il l'a sondé, comme notre Pascal, avec tant d'insistance et d'anxiété, Shakespeare parle à tous les hommes, et le trait le plus anglais de ce génie en est aussi le plus humain.

ANDRÉ CHEVRILLON

CEUX DU MORBIHAN

MATHURIN LE RESSUSCITÉ[1]

Peu à peu les réflexions de Brien l'amenèrent au dégoût d'un labeur qui ne pouvait pas améliorer l'existence de sa famille. Comme il était honnête homme, parfois, il prévenait le gentilhomme que, de la semaine il ne les verrait pas, sa femme et lui, à son château. Ne valait-il pas mieux s'abstenir que de mal besogner?

Joséphine accueillait avec joie ces congés qui les privaient cependant de leur indispensable salaire. Tandis que Mathurin rôdait à travers les bois dans un besoin de solitude, — et peut-être secrètement attiré par l'effroyable souhait qu'il avait formulé, — sa grosse épouse trottait de ferme en métairie, provoquant les générosités des ivrognes du pays.

Les trois gnomes, actifs comme des mulots, vagabondaient, pillaient ou quêtaient leur nourriture, de Tréverа à Questembert.

Or, Brien se préparait à « la chose » qu'il avait déjà résolue.

Souvent, il rencontrait des mendiants, habillés avec des feuilles mortes cousues l'une à l'autre, aurait-il semblé. Ces

1. Voir la *Revue de Paris*, du 1er mai 1916.

chercheurs de pain rampaient comme des limaces hors des vallons mouillés afin d'atteindre les châteaux, ces greniers d'abondance.

Les mâchoires en avant, ils se dépêchaient vers les tourelles qui montaient d'entre les futaies bleues. Toutes les ruines humaines de Keranibo à Pluherlin s'acheminaient sur leurs cannes, leurs béquilles, leurs genoux ou leurs poings vers ces grandes demeures dont les noms prestigieux emplissaient d'aise leurs gosiers : « Mon château de la Huandière ! Mon manoir du Callac ! Ma maison noble de Floranges ! »

Parmi les mendiants, Brien reconnut Tournemouche, l'ancien journalier du Lizio ; Cimetière, le savetier perclus, et encore Grand-Guillot et Branferré, les forgerons ; le gros Croquille, la petite mère Houillepot, des hommes et des femmes qui furent valeureux à l'ouvrage et patients dans la misère. Maintenant ils paraissaient presque satisfaits d'être rentiers de par leurs infirmités.

— Non ! Non ! Moi... je n'accepterai pas... C'est des lâches.

Ainsi monologue Mathurin qui ne veut plus se résigner.

A retourner dans sa tête cette simple pensée, son excitation grandit.

Soudain, à l'orée du bois de Pancoat, il rencontre le long M. de la Huandière, perché comme un héron mélancolique sur un baliveau renversé parmi les bûcherons dont les cognées sonnent un peu plus loin sur les poitrines des beaux hêtres.

« Hélas ! mes pauvres arbres, songe le châtelain. Mais j'ai besoin d'argent ! »

Il aperçoit Mathurin qui veut l'éviter. Le gentilhomme l'interpelle avec le sourire à la fois bienveillant et hautain des hommes de sa qualité :

— Ah ! c'est vous, Brien? Pourquoi vous sauver, mon brave?

Se sauver, lui? Il tangue de sa jambe panarde sur sa jambe droite, ce qui lui permet de faire peu de chemin avec de grandes apparences de mouvement.

— Approchez, Brien, approchez !

Il est prêt à crier au châtelain :

« Est-ce que je vous dois quelque chose? » Comme il l'a entendu dire à un insolent valet de la Huandière. Malheureu-

sement, le ton n'y serait pas ; l'impertinence est une vertu qui ne s'acquiert qu'au commerce des grands. Il se tait donc et fixe terriblement les guêtres du gentilhomme. Il va bien voir si son monsieur osera l'ennuyer!

— Mon ami, depuis quelque temps vous vous dérangez. Seriez-vous malade?

Brien secoue la tête.

— Eh bien ! si vous ne souffrez pas, je ne saisis pas le motif de vos absences. Que diable! mon pauvre homme, songez au moins à vos enfants. Ils pâtissent par votre faute.

Les prunelles du tâcheron osent maintenant regarder la blouse de chasse dont le gentilhomme est revêtu.

— Voyons ! Brien, ne me répondrez-vous pas? Enfin, tant pis pour vous ! Vous êtes absolument libre !

Alors le regard du révolté saute au visage de M. de la Huandière et il bredouille, tellement les mots s'écroulent comme des pierres dans sa bouche :

— Y... y ne man... manquerait plus que... que ça !

— Parlez plus clairement ! Que signifie? — reprend le châtelain avec hauteur.

— Je dis... je... J'ai dit qui... qu'il ne... qu'il ne manquerait plus que ça.

— Vous vous exprimez avec obscurité, Brien, néanmoins je crois saisir votre pensée. Vous semblez supposer que je pourrais vous retenir au travail contre votre gré?

Mathurin incline plusieurs fois le front.

— Ainsi, mon pauvre homme, vous pensiez que je vous forcerais à travailler malgré vous à mon service? Dieu m'en garde, mon garçon. Je regrette d'autant plus vos caprices que vous êtes un ouvrier consciencieux.

— Ah ! Ah !... Ah ! Ah ! vous dites con... consciencieux... Eh bien ! moi... moi... je n'en dirais pas... Je ne dirais pas la même chose de vous... ah ! ah ! pour sûr ! Ah ! Ah !

Jamais Brien ne s'était exprimé si clairement. Sa fierté lui permet maintenant de soutenir les regards de son maître. Il est son égal ! Ah ! oui, dame ! son égal.

Doux et timide de son naturel, M. de la Huandière sait pourtant avoir l'aise d'un gentilhomme dans les cas difficiles. Il reprend avec condescendance :

— Je crois vous avoir toujours traité avec justice et bonté, Brien. J'ai consenti à vous loger gratuitement, ce que je n'accorde jamais, par principe, aux gens employés sur ma propriété. Vous m'en récompensez singulièrement.

Avec des cris rauques qui attirent l'attention des bûcherons et les obligent à poser leurs cognées, Mathurin prote te, hors de lui :

— Ce n'est pas pour moi... ce n'est pas. . c'est pour votre bien que... parce que... oui, parce que vous aviez besoin de nous, que... que... que...

— Assez ! J'ai compris, — l'interrompt M. de la Huandière, — et comme je ne veux pas vous retenir prisonnier, je vous délivre. Vous quitterez demain ma chaumière de Grâce.

Cette décision imprévue abasourdit d'abord Brien. Il cherche une réponse. Il n'en trouve d'autre, en sa fureur, que d'aller toiser le châtelain. Il se place devant lui à le toucher et il essaie de l'intimider par l'étincellement de son œil clair. Hélas ! la taille insuffisante de Brien est écrasée par la stature svelte du seigneur calme et sûr de ses droits.

Les bûcherons eux-mêmes ne peuvent se retenir de rire en voyant les efforts de Mathurin, afin de grandir son corps crapoussin et donner à la petite boule aplatie qui lui tient lieu de tête une expression aussi digne que celle de la figure ovale. aux grands yeux et aux fines moustaches, de M. de la Huandière. Non ! la comparaison n'est pas possible.

Voyant sa dernière chance de lutter par la parole et le geste lui échapper, brusquement, Mathurin saisit une cognée, et la dresse sur le châtelain :

— Allons ! faut s'expliquer une bonne fois, — braille-t-il.

— Holà ! — fait le gentilhomme qui se recule vivement.

Les bûcherons s'interposent et arrêtent le révolté qui voulait assommer M. de la Huandière. Les premiers, ils proposent de le conduire à la gendarmerie. Paisible et triste, le châtelain croise les bras et déclare :

— Non ! Non ! pas de prison pour ce père de famille... Brien, si vous m'aviez tué, qu'en serait-il advenu pour votre bien? Partez, malheureux ! Allez très loin. Je ne porterai pas plainte ; seulement, je le répète, demain vous quitterez Grâce.

Les paysans présents, — il en était accouru des champs, — admirèrent la magnanimité de M. de la Huandière. Écrasé de honte, de fatigue et de désespoir, Mathurin s'éloigne d'un pas chancelant.

Le châtelain l'observe et demande à ses bûcherons :

— Ce pauvre Brien s'enivrerait-il comme sa femme?

— Il était plutôt trop à jeun, — répond un vieillard.

*
* *

Une dernière fois, Brien couche dans la chaumière couleur de pain noir et tandis que sa femme enivrée rit au long de la nuit et que pleurent ses enfants affamés, lui, ressasse :

— Ah ! Mauviette ! Les propriétaires ! Joséphine ! Les petits ! Pfeu ! pfeu ! Cette fois personne ne me reprochera ma mort, je pense?

L'aube tardive d'octobre venue, Joséphine se leva, la face cendrée comme le temps. Elle se souvint qu'ils devaient déménager avant le soir, et, dans sa contrariété, elle insulta son mari sur sa stupidité :

— Nous en aller? Où veux-tu porter nos hardes, Mathurin? Le sais-tu, mal poli? Dans quel endroit mèneras-tu nos meubles, failli père?

Les larmes de Joséphine jaillirent de ses yeux cerclés de muqueuses rouges, elles jaillirent d'autant plus abondantes que la journalière les avait nourries de cidre, de poiré et d'eau vulnéraire.

— Répondras-tu, grand charnier? Partir de cette bonne maison qu'on ne payait point pour courir l'aventure?

Elle lui envoya son sabot à la volée. Il le reçut à la joue tandis qu'il se vêtait soigneusement de ses meilleurs habits.

Enhardie par ce succès, Joséphine excita ses enfants :

— Il nous jette à la rue, ce maudit ! Va-t-en t'agenouiller devant le monsieur de la Huandière. Peut-être qu'il te pardonnera.

— Ah ! mes enfants, votre père vous retire le toit des épaules et le pain de la bouche.

Le poulpiquet trépignait, le cou-tors se suspendait au bras de son père et la naine voulait le frapper avec un balai de genêt. Ils criaient :

— Va demander pardon, papa !

— Assez. vous autres, — ordonna-t-il ; et lourd et auguste, il sortit de la chaumière, endimanché, quoiqu'on ne fût qu'au mercredi.

— Où vas-tu, habillé de ton costume de noce? Sois bien humble chez notre monsieur? Porte-lui soumission. Où vas-tu donc? Ah ! le grand misérable, il ne demandera pas merci, — reprit Joséphine atterrée en remarquant que Mathurin tournait le dos au château. — Puisque tu ne veux pas aller t'agenouiller, va-t-en pour toujours ! Ne reviens jamais. On n'a pas besoin de toi. Mes pauvres petits. votre père nous laissera périr ! Ne reviens jamais, jamais, maudit gueux !

A cinquante pas plus loin, Brien s'étant retourné ne remarqua pas un mouvement de tendresse chez ses fils ou sa fille. Leurs mains comme les vrilles des plantes grimpantes s'étaient accrochées à la jupe terreuse de leur mère et ils méprisaient ce père que le hasard mystérieux qui fait voler les graines plumeuses, ici ou là-bas, leur avait donné.

— Je suis chassé de partout, de partout, — se répétait Mathurin avec l'opiniâtreté qu'il apportait en toutes choses, sa cervelle étant aussi noueuse qu'une souche de chêne. — Je ne travaillerai plus au château ; me voici sans logis. J'ai perdu ma famille. Rien ne me reste ; tant mieux ! On va donc trouver enfin le bout de sa misère.

Son remords s'en allégea. Avait-il seulement du remords? Le remords n'est-il pas l'apanage des esprits distingués?

Mathurin se sentait définitivement étranger aux guérets, aux prairies, aux routes, aux hameaux parmi lesquels il s'avançait comme l'habitant d'une autre planète tombé par hasard sur la terre. Au carrefour du calvaire de Pencoat, changeant de direction, il prit le chemin de Tréséra. Ses lèvres en mouvement récapitulaient :

— Deux tourtes à payer ! Une ficelle ! Le sel ! Ma pelle reforgée ! Les sabots ! C'est tout !

Cette énumération l'épouvantait. Il tâta sa poche. A la fourche des chemins de Pleucadeuc et du Hersé, il s'assit un

instant sur l'entablement d'une croix de granit, afin de sortir avec sécurité de la blague à tabac qui lui servait de porte-monnaie trois pièces d'argent et des sous. Il essaya de calculer ses dépenses :

— Le compte y sera peut-être ? Oh ! dame ! si ça n'allait pas ?

L'inquiétude rapprocha ses lèvres rasées de son nez.

A Trévéra il monta le vieux bourg, et s'arrêta devant une épicerie. L'étalage de cette boutique installée dans une maison médiévale affleurait le pavé de la ruelle. Le sol montant avait enterré ce bâtiment. S'étant courbé, il frappa de l'index aux carreaux de la baie cintrée et la grosse épicière écrasa son nez contre la vitre.

— Voici vingt-deux sous pour les sabots et le sel.

— Vingt-trois, Brien. Ta femme m'a pris une pelote de fil au chat.

La commerçante ouvrit la baie et reçut l'argent.

— Comme tu es beau, Mathurin ! Serais-tu de noce?

— C'est tout comme, — répondit-il gravement, et il se rendit chez le boulanger Lernivaux.

Dieu du ciel ! Quelle odeur à vous faire aimer la vie s'échappait de cette venelle ! L'arome des grands champs de froment se condensait dans les narines avec une tiédeur qui vous ouvrait la bouche. Par contraste, au milieu de ses pains dorés, le boulanger, havi par la chaleur de son four, semblait un bonhomme de farine que n'aurait jamais pu brunir son feu.

— Lernivaux, je viens payer mes tourtes en retard.

— Trente-six sous, mon ami.

— Prenez-les.

— A quel mariage te rends-tu, Brien? Te voilà joli comme un jeune homme. Vas-tu danser?

— Ce sera tout comme, — dit-il, et il rentra chez le maréchal Pouliguen, dit Lucifer, un gros rieur frisé.

— Pour ma pelle, combien que je dois?

— Ce n'était pas pressé, Mathurin. Deux sous.

— Tu es bien raisonnable. Prends-les.

— Ah ! mon Brien, je le vois, tu vas sauter et boire. Quelles épousailles dans le pays? Tu vas séduire une galante.

— Oh ! sûr, Lucifer, — répondit le journalier, et il se hâta

d'aller payer encore quelques petits comptes de dix et de quinze centimes.

Sur la place des halles, devant l'ancienne Cohue, Brien pensa :

« Me voici quitte de tout, à ce que je crois? »

Il lui restait quatre sous. Il descendit les marches d'une auberge en contre-bas du terre-plein de la place. Une salle au plafond bombé sous la poussée des « bourrassiaux » qui chargeaient son étage, l'accueillit. Ce plancher pesait aussi sur les âmes des consommateurs, rouliers et tâcherons ; ils aimaient cependant la paix mélancolique de ce débit. Mathurin ne voulut pas s'asseoir sur le banc ciré par le frottement des vêtements. Écarté sur ses jambes, il réclama une « goutte de fort ». Lorsque l'épais verre conique qui trompait le client sur sa capacité lui eut été servi, il but avec une solennité lugubre.

Un métayer qui venait apporter à son bourgeois des fagots, et deux chemineaux, le baluchon sur l'épaule, consommaient en silence et ruminaient leurs petits espoirs de gens de peine. Brutes tendres à leurs heures, ils avaient en vain, comme Brien, cherché la tendresse qui s'exile des hameaux réalistes et des travaux pesants.

Pour son argent, Mathurin put obtenir un second verre d'eau-de-vie et son œil prit de l'éclat. Le débitant, un petit homme jaune qu'une cirrhose emportait, affalé tout le jour sur une chaise basse, crut devoir s'intéresser à la tenue de son client :

— Nous voici donc en fête, Brien? Nous marions quelqu'un?

— En fête ! Ah ! dame oui ! — répondit Brien par politesse ; et, tout aussitôt, quittant l'auberge, il reprit le chemin de la Huandière.

Comme il était sobre, la boisson excitait son énergie. A chaque moment des passants le hélaient :

— Y a-t-il un baptême? Serais-tu le parrain? Qui se marie? Un service des morts peut-être?

Ce sont, en effet, les quatre grands motifs pour quitter son travail en semaine. Brien laissait les gens perplexes.

Dix heures vinrent à sonner au bourg.

— Pas possible, — dit-il, en écoutant l'horloge, et je suis encore ici.

Mathurin court. Soudain il s'arrête et dodeline sa tête. Son œil clair cherche un objet indispensable.

— Il m'en faut ! Il m'en faut, — gronde-t-il.

Malheureux, il revient sur ses pas et prononce d'une voix plaintive :

— Il faut en trouver une, mon bel ami. Il le faut !

A contre-cœur il s'avance vers la Huandière avec une telle mauvaise volonté qu'il semble remorquer lui-même un Brien invisible qui ne voudrait pas le suivre.

Le château d'abord, petit à petit, dans le creux de la main, grandit et s'étale. Dieu ! qu'un château paraît majestueux et menaçant lorsqu'on habite une chaumière ! Les ailes carrées à toitures aiguës s'élèvent dans le ciel. Et que de portes, que de fenêtres dont chacune peut démasquer un maître, un propriétaire, un chef !

Afin de ne pas rencontrer M. de la Huandière, Brien aborde le château par ses communs. Il se glisse le long des troènes taillés qui dissimulent le chenil, l'écurie et la remise.

Jean Bourban, un valet de chambre qui paraît toujours rire parce que sa lèvre supérieure trop courte découvre ses dents, et Françoise la cuisinière, l'aperçoivent :

— Avance à l'ordre, l'ancien, — fait Jean, ex-caporal aux zouaves. — Ah ! mon gaillard, tu veux voir monsieur le vicomte. Je l'aurais parié.

Les poings sous la gorge, Françoise dit au journalier :

— Tu t'es mis en toilette pour demander ton pardon?

— Non ! Non ! Françoise, ce n'est pas pour voir le monsieur que je viens à la Huandière.

— Et pourquoi donc?

— J'ai besoin d'une corde de quelques aunes ; elle suffira.

— Tu déménages de Grâce?

— Il veut lier ses hardes, ce vieux père, — explique Jean. — Attends-moi une minute, je vais te trouver ton affaire.

Lorsque Brien reçoit la corde, le domestique lui recommande de la rapporter sans faute.

— Ah ! dame ! je ne... je ne sais pas si...

— Voyez-vous, ce bonhomme ! Il emprunte et ne promet pas même de rendre.

La cuisinière et le valet éclatent de rire et, presque à voix assez haute pour être entendus de Mathurin, ils échangent leurs réflexions et déclarent les Brien plus bêtes que méchants. A la place de monsieur le vicomte, ils les reprendraient.

***

Une châtaigneraie luisante fermait le vallon du Toulbodic aux curiosités du pays. Entre cette barrière végétale et la rivière de la Claye s'étendait un bois d'ormes morts. Quelle épidémie les avait atteints? Quelques-uns de ces arbres étaient demeurés debout comme des vivants surpris par un trépas foudroyant. D'autres, versés les uns sur les autres, paraissaient les cadavres d'une compagnie fauchée par la mitraille ; quelques-uns de ces géants, couchés sur le dos, ouvraient des bras énormes. Les ormes écorcés avaient l'apparence osseuse des squelettes. Certaines branches, enflées de nodosités, paraissaient des péronés, des tibias, des fémurs.

Brien jette sa corde sur le sol et s'arrête devant un orme qui forme potence avec son unique branche latérale. Un ciel d'octobre tendre et expressif projette sa lumière tamisée sur la campagne rouillée.

Une de ses grosses mains aux doigts déviés posée sur le tronc de l'arbre, Mathurin le tâte avec le geste d'un paysan choisissant une vache sur un champ de foire. Ensuite il tourne sur lui-même afin de se rendre compte du voisinage. Craindrait-il la venue d'un homme? Devant la Claye les saules et les coudriers, essences amies, entrelacées par leurs ramures comme des corbeilles, laissent couler le fil des ans et des eaux en abritant sous leur couvert les martins-pêcheurs de satin bleu ; et les carpes, à leur ombre, montent, ouvrent leurs paupières, soufflent des bulles de leurs bouches cartilagineuses et puis redescendent dans leurs appartements profonds tapissés de chevelures de Vénus.

— Allons ! est-ce pour aujourd'hui, oui ou non?

Qui a prononcé ces mots? Ils ont tinté aux oreilles de Brien.

Il les a peut-être pensés, mais comme ici, dans ce cimetière des arbres, le silence est absolu, sa pensée a résonné comme une cloche. Plus d'hésitation !

— Va-t-en, bon à rien ! Ne reparais jamais, — a crié sa femme ! — Je vous chasse et estimez-vous heureux de ne pas aller en prison, — prononça M. de la Huandière.

Une résolution farouche crispe Mathurin. Il lève les paupières et s'aperçoit qu'en sautant il atteindrait la branche latérale de l'orme. Découragé, il cherche un arbre plus propice. A cinquante mètres, il aperçoit un chêne, le seul arbre vert parmi ce cimetière sylvestre. C'est un colosse rogneux, avec une frondaison étalée d'où descendent quelques branches nouées qui forment une balançoire rustique. Les écoliers de Trévéra viennent parfois s'asseoir dans cette boucle et ils se balancent.

— Hein ! Hein ! — soupire Mathurin.

Lui aussi va se balancer, mais par le cou. Non, ce chêne ne lui convient pas. Il revient vers l'orme et, à pleines mains, la joue contre le tronc, comme s'il l'embrassait, il atteint l'enfourchement et s'avance à califourchon sur la branche horizontale. Il attache la corde prêtée par Jean et calcule la longueur qu'il devra lui laisser. Ensuite il passe le nœud coulant autour de son cou, avec soin, afin de ne pas abîmer le col de sa chemise. Pendant quelques instants, il demeure accroupi, jambes reployées, bouche ouverte, en posture de gargouille, au seuil de ce qu'on ne sait pas, de ce que personne n'a jamais su et de ce qu'il va connaître.

A cet instant, un brochet jaillit comme un dard d'acier hors de la rivière et un rat d'eau se précipite parmi les joncs. Le coup de trompette d'une corneille en vedette à la cime du chêne rogneux retentit. Une fanfare de croassements répond d'un champ ensemencé et un vol ténébreux noircit le doux ciel automnal. Tous les corbeaux crient :

— Va-t-en ! Va-t-en !

Brien saute dans l'espace.

— Ah ! oh ! oh ! hëu !

Il tourne, danse, se tord, dilate des yeux effroyables. Oh ! Dieu ! Quoi ! Quoi donc? Sous les secousses la corde s'est allongée et Mathurin arrive à toucher le sol de la pointe de

ses pieds. Abominable volonté, les talons aux reins, il ne veut plus toucher la terre. Il veut mourir vite, vite ! Malgré lui, ses jambes se tendent par secousses, reprennent contact, prolongent son supplice. La conscience n'est pas encore abolie en lui. Brien croit se voir lui-même? Quel épouvantail s'agite à cette branche? Est-ce lui, noir d'asphyxie, ignoble? Il oscille comme une feuille morte et, là-haut, les centaines de corbeaux avertis par la corneille, abattus sur les ormes, le surveillent, leurs becs jaunes tournés vers son corps qu'ils fouiront plus tard, lorsqu'il aura cessé ses gambades. Car il cabriole et la corde s'allonge et la branche véreuse craque.

Maria Feuillagine, la patouresse de Kerbizien, paissait ses vaches dans le pré du Herlo sur l'autre bord de la rivière. Elle raconta plus tard qu'elle avait ouï comme des sanglots d'agneau et ne s'en était pas d'abord étonnée, sachant que les métayers du Guern, ses voisins, avaient acheté des brebis à la dernière foire de Saint-Fiacre. Ensuite la curiosité de voir ces bêtes blanches qu'elle eût aimé mener à la pâture, parce qu'elles sont douces, lui étant venue, elle avait franchi le frêne jeté sur la Claye en manière de pont, et elle avait trouvé Mathurin Brien étalé sur la mousse. Le journalier lui parut défunt. Ses joues avaient pris la couleur de la soutane du recteur.

« Ce pauvre homme a voulu se faire périr », avait-elle aussitôt pensé. Une fille de treize ans manque d'expérience. S'étant agenouillée près de lui, Maria l'avait appelé de toute la force de sa voix et l'avait roulé d'une épaule sur l'autre sans savoir trop au juste ce qu'elle faisait, car les larmes lui brouillaient la vue.

— Hé ! père Brien, réveillez-vous ! Hé ! M'écoutez-vous?

Les échos de la vallée répétaient :

— Hé-é ! Pé-è-ère Brien ! Ré-éveillez-vou-ous !

Ses cris attirèrent l'attention de Symphorien Rouello, le sabotier de la Frénaie de Cadindal. Rouello avait frictionné de la belle manière Mathurin, tiré sa langue et soufflé dans sa gorge ainsi qu'il l'avait vu faire aux noyés, quand il servait aux pontonniers d'Angers. Bien souvent le sabotier raconta depuis que Brien était trépassé au moins depuis une petite

heure, lorsqu'il arriva; seulement son âme ne s'était pas encore bien éloignée de son corps. C'était sans doute grâce à cette circonstance étrange que Maria et lui avaient pu le ressusciter.

***

Le brouillard qui empêchait le suicidé de rien apercevoir, alors que ses oreilles entendaient déjà les prières de Maria Feuillagine et les encouragements du sabotier, se dissipa peu à peu comme des vapeurs au soleil matinal. Étalé sur le dos, Brien vit d'abord au-dessus de lui les branches. Elles lui parurent serpenter afin de l'atteindre pour l'enlever et le suspendre à nouveau. Épouvanté il se retourna, le visage dans les herbes, afin de ne plus être obligé de fixer les frondaisons. Ensuite l'air rentra dans sa poitrine. Oh ! bonheur de sentir battre son cœur, au retour du monde hideux des suicidés.

Pourquoi donc mourrait-il quand le soleil réjouit les autres hommes? Pourquoi se détruire à l'automne, pendant la saison des châtaignes qu'on n'a qu'à ramasser pour s'en nourrir? Comment n'y avait-il pas songé?

Pourquoi donc, lui, chaud et palpitant, deviendrait-il froid comme les roches de la rivière? Après tout, la terre est prodigue. Elle aura pitié de lui. Elle accordera qu'il vive quand bien même il n'aurait que le droit de regarder les récoltes. Oui ! tout est beau : les arbres puissants comme des tours ; les villages fondés sur le bon sol, les cultures ardentes à prospérer. Oui ! tout est merveilleux, lorsqu'on sait comprendre. Brien agenouillé, la langue encore tuméfiée, aime, adore, supplie. Lui, misérable, a pitié des misères. Une force nouvelle qu'il rapporte de l'autre monde, lui donnera le courage de vivre, même dans le travail improductif, même parmi l'indifférence de ses enfants, l'égoïsme de ses voisins et la hauteur de ses maîtres. Oui, il accepte sans conditions de vivre dans le besoin. Comme des millions d'autres hommes de peine, il veut bien expier le vice d'être pauvre, stupide, et d'ignorer tout du vaste jeu des autres êtres. Volontiers Mathurin offrira son corps à qui voudra l'employer, pourvu qu'on ne le dépèce

pas, qu'on n'enfouisse pas, ce qui fut le front de Brien, les mains, les jambes de Brien.

Au retour de l'au-delà, l'instinct l'inonde de promesses et lui clame : « Il faut vivre, encore, toujours, quand même. C'est si bon de sentir son corps tiède et sa peau sensible parmi les froides insensibilités de la matière. C'est si bon de posséder sa forme à soi, sa poitrine, ses bras musculeux, son crâne, si bon d'enfoncer ses pieds dans la glèbe qu'on tourne et qu'on retourne? Si bon de regarder les changements qu'apportent aux logis, aux arbres, aux bêtes les saisons et les ans! Si bon d'espérer quand même et malgré tout jusqu'à l'extrême limite de la vieillesse. »

Voilà ce qui crie en Mathurin Brien reconquis par les mirages de la vie.

Aussitôt qu'il le put, Mathurin se leva ; il avait hâte d'échapper aux abominables fantômes qu'il avait entrevus.

— Puisque tu as été mort, — lui demanda Symphorien, assuré qu'il avait rappelé à l'existence un trépassé, — renseigne-moi. Les défunts ont-ils des manières d'apparences eomme nous?

— J'ai idée qu'ils sont blancs avec des voiles, — disait Feuillagine, — et ils ne parlent point. Est-ce-vrai?

— Ce n'est pas ça, pas ça ! C'est noir ! noir ! noir ! On descend et rien, rien... je ne peux pas dire...

Sur ces mots confus prononcés avec la terreur la plus vive, Brien se sauva croyant entendre galoper derrière lui les ormes qui voulaient le rattraper avec leurs branches en nœuds coulants.

Quand il atteignit Grâce, le poulpiquet et Joséphine essayaient de porter sur la prairie le buffet vermoulu, et la naine à quatre pattes sous un matelas de fougères, semblait une tortue effrayante.

— Te voici, maintenant? Ah ! gueux ! — s'exclama Joséphine, — tu mériterais la mort.

— Non ! Non ! Non ! — se récria-t-il en portant ses pauvres mains déviées autour de son cou.

La paysanne aperçut alors les marques de la strangulation et elle vit tomber son mari d'émoi et d'inanition.

Bientôt après, M. de la Huandière, averti par Rouello,

s'en vint à Grâce accompagné de la mélancolique Isabelle, sa fille aînée, et de la vicomtesse.

La tête reposée sur un chaudron renversé que Joséphine lui avait glissé en façon d'oreiller, le misérable voulut se dresser à l'arrivée de son maître.

— Ne bougez pas, Brien. Oh ! mon pauvre homme, donnez-moi votre main. Faisons la paix.

— Notre monsieur ! Pardon ! Notre monsieur !

— Je vous l'accorde et, pour preuve, vous resterez à Grâce.

A cette décision les trois gnomes et leur mère se jetèrent aux pieds des châtelains et sanglotèrent comme si un nouveau malheur les atteignait.

— Allons ! apaisez-vous, — leur disait Isabelle en les touchant du bout de son ombrelle. — Allons ! il faut rire maintenant, — finit-elle d'un ton lugubre en avançant une grande lèvre dédaigneuse.

— Je ne vous savais pas si malheureux, Mathurin, — reprit M. de la Huandière. — Il fallait me conter vos peines.

Alors l'obscur Brien fut traversé comme d'une flamme d'intelligence :

— Ah ! monsieur le vicomte, sait-on jamais rien de rien rapport aux uns et aux autres? Mais moi, je sais maintenant depuis que...

— Achevez, Mathurin?

— Depuis que j'ai été mort.

— Mort? — s'exclamèrent ensemble les châtelains ! — Non ! heureusement pour vous, mon brave.

— Je vous dis : mort, monsieur le vicomte. J'ai été mort pendant au moins le temps d'une messe basse. J'en suis sûr, par ce que j'ai vu... Ah ! notre maître, il ne faut pas périr ! C'est pire que tout.

Et Brien montrait une face torturée par l'épouvante.

Avant de quitter leur journalier, la vicomtesse et sa fille qui ne lui avaient jamais touché la main, lui tendirent les doigts avec des mots très polis qui n'étaient pas ceux qu'ils eût fallu prononcer. Seul, M. de la Huandière le fixa avec une compassion qui allait jusqu'à l'amour, puis tête basse, son long corps penché comme un saule pleureur sur un jonc

à béquille de corne, il rejoignit sa femme et sa fille. Les paroles de Brien l'obsédaient :

— On ne se connaît jamais les uns les autres.

Derrière les châtelains le tendre soleil d'octobre rosissait la chaumière cependant que sur la terre d'où tout sort et où tout rentre, Brien le ressuscité était entouré de quatre ombres pleurantes.

***

Le choc d'un ciseau de carrier répond dans mon jardin au premier son de six heures du matin à l'église de Trévéra, puis les coups continuent de sonner sur les « palis », ces grosses ardoises de rebut qui serviront à contenir la terre du courtil en pente. Le bras de Brien frappe avec la régularité d'un balancier. De plus en plus, d'ailleurs, je me persuade que ce journalier est construit comme une horloge de l'ancien temps, une horloge que ses repas quotidiens remontent lorsque les poids sont arrivés dans ses talons.

Par contre, je le remarque, le corps de Brien ressemble chaque jour davantage à l'un de ces chêneaux gélifs qui, plantés sur un sol de pierraille, craquent de misère sous leur écorce creuse. Son menton s'est réduit à peu de chose parce que la plupart des dents, tombées, rapprochent les maxillaires ; les lèvres devenues trop larges se rebroussent, ce qui communique une expression toujours maussade à la bouche. Le bon œil reste clair comme de l'eau, mais de quelle source provient son regard parfois effrayant de stupeur? Le teint de Brien n'a plus l'éclat cuivré d'un châtaignier en octobre. Novembre est venu avec ses rouilles. Les feuilles mortes tombées dans les chemins creux s'harmonisent maintenant à sa peau.

Depuis que je sais son histoire, souvent j'observe le visage de Brien. Plus il avance en âge et plus ses traits fortement gravés signifient : résignation ou indifférence? Rien ne l'émeut. Rien ne l'intéresse. Rien n'attire sa curiosité. Rien ne le dégoûte. Rien ne le décourage. Rien ne l'égaie. Rien ne l'attriste.

— Mathurin, tirez de l'eau. Frottez le parquet, Mathurin. Béchez ! non, semez ! Arrêtez et portez-moi ce colis à la gare. Il pleut, vous allez vous mouiller ! Rentrez vite, Mathurin Pressez-vous ! Non, au fait, prenez votre temps.

Rien ne le touche : éloges, reproches, attentions. Il est là, près de moi et pourtant exilé dans les régions qu'il ne me permet pas d'atteindre. Une petite plainte tourbillonnante sort de ses lèvres et l'accompagne dans ses travaux. Il m'obéit, scrupuleusement. Si je me trompe dans mes ordres, impassible, il gâche son ouvrage. Un samedi soir comme l'heure du départ sonnait, il abandonna au dernier tintement de cloche un semis de ray-grass non emblavé. Quelques minutes de travail supplémentaire auraient sauvé le gazon. Non ! il s'en va. C'est son droit !

Apitoyé, lorsqu'il pleut sur sa vieille veste raidie comme la maçonnerie intérieure d'un puits, je veux le renvoyer à son logis. Non, il continuera de courber ses épaules sous l'averse, malgré moi, afin de ne pas me faire tort d'une heure de son temps. Une fois comme je le réglais après une quinzaine, il me rendit cinquante centimes avec ce motif :

— Un gros orage m'a fait perdre une demi-matinée.

Le souvenir du poulpiquet, de la naine et du cou-tors nichés là-bas dans leur chaumière, dont la porte bâille, m'obsède parfois. Je m'inquiète de leurs santés.

— Ils vont comme ils peuvent, monsieur.

— Et votre femme, Joséphine?

Mon ton nuancé sous-entend : Est-elle plus sérieuse?

Sans cesser de frapper avec son ciseau le « palis », il répond :

— Joséphine est ce qu'elle est.

Réponse affreuse !

Rien n'égaiera les Brien, rien ne civilisera les Brien, rien ne les rendra plus rapides, plus ouverts et rien aussi ne leur ôtera leurs admirables qualités natives d'hommes antiques qui portent en eux un incommensurable passé de probité. Si leur race bretonne a traversé les âges, de quelle force indestructible ne sont-ils pas les reliquaires vivants ? Si les obscurs Brien s'avancent d'un pas trop lourd à travers la vie, n'est-ce pas parce qu'ils portent en eux leurs autels? Des menhirs

chargent leurs cœurs et sous leurs crânes rocheux il y aura toujours les allées mystérieuses des fées.

Peut-être la tristesse des Brien de la Bretagne moderne leur vient-elle de cette conviction naissante que ces fées ne savent plus accomplir de miracles et que la vie reste la vie, au ras de la terre.

CHARLES GÉNIAUX

LA GUERRE ET LES SOLDATS

DANS LA

POÉSIE POPULAIRE RUSSE

I

Ce que l'on peut considérer comme la plus ancienne manifestation de l'invention poétique, ou plutôt religioso-poétique du peuple russe, ce sont les *zagovors,* ou exorcismes.

Leur apparition, bien antérieure à l'évangélisation des Slaves de Russie, date de la période « animiste », quand nos ancêtres se représentaient les forces de la nature sous la forme d'êtres vivants surnaturels, susceptibles d'être influencés par des prières et des conjurations. L'exorcisme se distingue de la prière en ce que « celle-ci est l'expression d'un désir que le dieu peut satisfaire ou ne pas satisfaire, tandis que l'exorcisme consiste à s'adresser au dieu avec la conviction qu'on peut lui inspirer tel ou tel désir, l'hypnotiser pour ainsi dire, de façon qu'il n'ait pas le pouvoir de ne le point satisfaire [1] ». C'est par des exorcismes que, dans sa naïveté, le Slave païen s'efforçait de triompher de toutes les difficultés

1. V. Keltouiala, *Cours d'histoire de la littérature russe*, t. I, p. 94 (Saint-Pétersbourg, 1906).

et de tous les embarras qu'il pouvait rencontrer devant lui. Voici, par exemple, la conjuration qu'il prononçait quand il était malade :

Petite mère, crépuscule du soir, aurore matinale et clarté de minuit ! Vous vous éteignez et pâlissez doucement ; qu'ainsi s'éteignent et pâlissent mes maux et mes chagrins, maux du jour, maux de la nuit et maux du milieu de la nuit.

En semant son seigle, le paysan disait :

Aurore matinale et crépuscule du soir, tombez sur mon seigle afin qu'il pousse haut comme la forêt, gros comme le chêne.

Pour écarter de son champ la sécheresse, il s'adressait au soleil :

O soleil brûlant, ne dessèche pas et ne brûle pas mes légumes et mes blés, mais brûle et dessèche les mauvaises herbes.

L'immense majorité de l'ancienne population slave de Russie se composait de pacifiques agriculteurs. Les exorcismes ont surtout pour but d'écarter les divers malheurs individuels et domestiques, les maladies, ou encore les maux qui menacent le travail agricole et ses fruits. On n'y trouve rien ou presque rien de guerrier, et l'on peut en conclure que la bataille et ses périls étaient étrangers aux anciens Slaves de Russie.

Mais, aux IXe et Xe siècles, pendant « la période de Kiev [1] », il existait déjà un très petit nombre de personnes ayant la guerre pour métier : ce sont les princes et leurs compagnons, les *droujinniks*. Dans ce milieu aussi l'invention poétique s'est développée, et là encore elle s'est d'abord exprimée par des exorcismes. Dans les quelques rares productions de ce genre issues du milieu de l'escorte des princes, de la *droujina*, on rencontre un élément purement guerrier.

C'est ainsi que lorsque le prince Igor, en 944, eut signé un traité avec les Grecs, ses compagnons firent serment de respecter ce traité. Les uns étaient déjà chrétiens, bien que la date officielle de l'évangélisation des Russes soit l'année 988 ; les autres étaient restés païens. Les premiers jurèrent selon le rituel chrétien ; quant aux païens, voici ce que nous dit la

1. On trouvera la caractéristique de cette période et de ses conditions économiques et sociales dans mon livre, *la Russie moderne*, chapitres II, III et IV.

chronique consacrée à ce traité et dont le texte nous a été conservé :

Puisqu'ils ne sont pas baptisés, qu'ils soient, dans le cas de violation du traité, privés du secours et de Dieu et de Péroune [1], que leurs boucliers ne les protègent pas, qu'ils soient frappés par leurs propres glaives, et qu'ils soient esclaves et dans le siècle et dans les siècles futurs.

Dans un autre traité entre Russes et Grecs, conclu par le prince Sviatoslav en 971, nous trouvons cette conjuration des compagnons du prince :

Que nous soyons maudits par le Dieu en qui nous croyons, et par Péroune et par Voloss, dieu du bétail ; que, si nous violons le traité, nous devenions or ; que nous jaunissions comme l'or [2], que nous soyons hachés par nos propres glaives.

Dans certains exorcismes l'élément guerrier se trouve dans les mots de la fin qui viennent les « clore » et les « renforcer ». C'est ainsi qu'on trouve, après l'expression du désir, la phrase suivante :

Soyez, mes paroles, fortes et prenantes ; plus dures que la pierre, plus prenantes que la colle et le soufre, plus salées que le sel, plus aiguës qu'un glaive coupant de lui-même, plus résistantes que l'acier.

Dans la conjuration citée plus haut, et que nous avons empruntée au texte du traité de 971, nous voyons le dieu des chrétiens voisiner en paix avec les dieux païens Péroune et Voloss. C'est une manifestation de ce curieux fait de « double foi » observé dans l'histoire religieuse du peuple russe, et qui consiste dans le mélange des éléments païens et chrétiens de l'idéologie religieuse et dans la formation d'une originale combinaison des uns avec les autres. Le christianisme ne chassa pas de l'âme du peuple russe les conceptions païennes ; il se contenta de donner au même contenu une autre forme extérieure. Le Russe d'avant l'évangélisation prononçait des exorcismes pour dompter des forces hostiles ; il continua de le

1. Dans le paganisme slave, Péroune est le dieu du tonnerre et de la foudre, et le protecteur de l'escorte du prince.

2. Cela signifie : que nous ayons la couleur de l'or, c'est-à-dire : que nous jaunissions comme ceux qui ont la jaunisse. Telle est l'interprétation proposée par M. Keltouiala.

faire plusieurs siècles après. En pleine période moscovite, au moyen âge russe, après l'apparition en Russie de la nouvelle technique militaire résultant de l'emploi des armes à feu, le guerrier russe, avant d'aller à la bataille, « exorcisait » les balles ennemies :

Les gouttes de pluie tombent sur l'eau courante sans la trouer et elles s'y perdent. Qu'ainsi les balles ne trouent ni moi ni mon cheval.

Mais, après comme avant la fin du paganisme, les sujets guerriers ne jouent pas le moindre rôle sensible dans la pensée religieuse de la masse du peuple. L'Olympe russe se distingue par le caractère profondément pacifique et, si l'on peut dire, civil de ses divinités. On en est particulièrement frappé, si on le compare avec l'Olympe des anciens Grecs ou avec le monde des vieilles divinités germaniques et scandinaves. Au lieu de Pallas-Athéné couverte de sa cuirasse, on trouve, dans la Russie païenne, la Mère-Terre-Humide, et, dans la Russie chrétienne, Sainte-Sophie-la-Très-Sage, qui n'a d'autre arme que sa douce sagesse. Au lieu des Jupiter et des Neptune en guerre entre eux et contre les hommes, on a, dans la vieille Russie, Voloss, protecteur des troupeaux, et Péroune, sur les penchants belliqueux duquel aucun souvenir ne s'est conservé. Tandis que les forêts de l'ancienne Grèce servaient de demeure à Diane chasseresse armée de son arc et de ses flèches, les forêts de la Russie païenne et chrétienne sont peuplées de *Roussalkas*, en qui se transforment les jeunes filles « non mortes de leur mort » et qui dansent leurs rondes à la douce clarté de la lune.

Si, dans les croyances païennes du Slave de Russie, ou dans les légendes et les contes de son descendant moderne, on voit paraître parfois quelque être sanguinaire, tueur d'hommes et altéré de leur sang, ce n'est ni un dieu, ni une déesse, mais une « force impure ».

Quand les divinités païennes des Slaves russes devenus chrétiens prirent un nouveau costume et l'extérieur du Dieu et des saints du christianisme, cette transformation ne leur fit pas perdre leur caractère pacifique. Voici saint Georges, type du saint belliqueux. De ce guerrier, de ce soldat bardé de fer, monté lance au poing sur son coursier de chevalier, le

paysan russe a fait un paisible et utile auxiliaire de sa vie travailleuse : il a donné à saint Georges la charge de pâtre de village.

Chaque année, au printemps, le 23 avril, jour de la fête de saint Georges, les paysans de toute la Russie lâchent dans les champs leurs troupeaux de vaches, de chevaux et de brebis, épuisés par le séjour d'hiver dans l'étable. De bon matin, ce jour-là, les paysans et leurs femmes font le tour des champs ensemencés et demandent à saint Georges « de se lever plus matin, d'ouvrir la terre et de répandre la rosée sur le seigle rebelle aux beaux grains et aux beaux épis ». Puis ils lâchent leurs troupeaux qu'ils poussent avec des branches de saule bénies à l'église, et ils prient « le brave Georges de garder leurs troupeaux, dans les champs et les bois, du loup rapace, de l'ours cruel et de toute bête mauvaise ».

Un berger de village, un agriculteur au lieu d'un chevalier : telle est la métamorphose subie par la traditionnelle figure de saint Georges, quand ce saint eut pénétré dans la paysannerie russe.

Encore païen, le Slave de Russie n'avait parmi ses dieux aucun dieu de la guerre analogue à l'Arès grec ou au Mars romain. Devenu chrétien, il donna des traits pacifiques à ceux-là même des saints chrétiens que l'Occident avait dotés d'un caractère belliqueux. Les masses croyantes du peuple russe n'avaient nul besoin d'un dieu de la guerre cruel, vindicatif, meurtrier et destructeur. Dans les manifestations les plus profondes et les plus sincères de leur sentiment religieux (le *raskol* et les sectes [1]), elles ont constamment introduit un élément de lutte contre la guerre, un idéal de paix, une protestation contre le service militaire obligatoire ; et de très nombreux sectateurs russes ont payé de la prison et de la déportation le crime d'avoir préféré le dieu de la paix au dieu de la guerre.

II

J'ignore s'il existe au monde un peuple ayant au même degré que le peuple russe le goût des proverbes. Nos

1. Sur le *raskol* et les sectes russes, voir le chapitre II du livre V de *la Russie moderne*. Voir aussi : J.-B. Séverac, *la Secte russe des Hommes-de-Dieu* (Paris, Cornély, 1906).

innombrables proverbes expriment toute l'expérience historique des masses populaires, leur séculaire sagesse. Et le peuple russe lui-même comprend cette importance des proverbes, quand il dit : « Sans proverbes on ne peut vivre. »

Le proverbe a parfois une telle valeur qu'il vaut la peine, pour l'entendre, d'entreprendre un lointain voyage. C'est un proverbe russe qui dit : « Pour un proverbe un paysan est allé à pied à Moscou. » Aux yeux de notre peuple les proverbes les plus précieux sont ceux que des siècles ont créés : « Vieux proverbe ne se brisera jamais. » Même sous une forme plaisante, le proverbe est, pour le peuple, plein de sens et de sérieux : « Le proverbe — dit le peuple — ne se prononce pas en vain. » Les proverbes ne peuvent être faits artificiellement, sur commande : « Les proverbes ne s'achètent pas au marché. » On ne peut pas les refaire à sa guise, car « d'un proverbe on ne retranche pas un mot ». Le même proverbe ne convient pas à toutes les circonstances de la vie et à tous les hommes : « Ce proverbe n'est pas pour notre Egor. » Cependant, « chaque Egor a son proverbe ». La guerre et la vie militaire ne pouvaient donc pas ne pas avoir une place en vue dans les proverbes russes.

L'appel sous les drapeaux a lieu sur un édit du tsar et s'accomplit au même moment sur tout le territoire russe. Un proverbe populaire dit à ce propos : « Le tsar a une cloche pour toute la Russie. »

En entrant au service militaire le soldat devient pour ainsi dire la propriété de l'État : « Le soldat est homme de la couronne. »

Jadis, en soumettant les hommes au service militaire ou, comme disent les proverbes, en « leur mettant le bonnet rouge », en « leur rasant la tête », en « les soumettant au tambour », le gouvernement russe les gardait vingt-cinq ans sous les armes : « Vingt-cinq ans — vie de soldat. » Les conditions du service étaient alors beaucoup plus lourdes que maintenant, et rares étaient les soldats qui revenaient chez eux. Il n'est donc pas surprenant que le peuple ait créé le proverbe : « Conscription — entrée au tombeau. » Devenu soldat, l'homme n'avait plus aucun lien avec sa famille : « Le soldat est un morceau détaché. » Et, à sa dernière heure seulement,

le soldat se souvenait des parents laissés dans le lointain village : « Lettre de soldat — demande de prières. »

Restée à la maison, la femme du soldat se trouve dans une situation particulière que le peuple exprime par ces mots : « Femme de soldat — ni veuve ni mariée. » Quelques femmes s'en réjouissent : « Le mari sert, la femme danse. » Aussi ne faut-il guère s'étonner si « femme de soldat a un fils à sept pères ».

Quant au soldat lui-même, il « a pour père le commandant, et le service pour mère et marâtre ». « Il a pour femme son fusil » et « pour frère, son sac ».

Allant de place en place, de pays en pays, le soldat se crée partout des liens peu durables : « Tout est maison nouvelle pour le soldat en marche. » Parfois, dans ce logis passager, le soldat se crée une famille aussi passagère : « Le soldat a des enfants partout. »

Ces constants déplacements font naître chez le soldat l'habitude de s'adapter promptement à toutes les circonstances nouvelles : « Où qu'il aille, le soldat russe est toujours chez lui. » Et en effet, les relations historiques des séjours de nos soldats en territoire étranger nous disent avec quelle souplesse ils se sont accommodés aux régions étrangères et à leurs habitants. Ceux ci, d'ailleurs, n'ont pas toujours été enchantés de cette arrivée du soldat : « Le soldat est proche, salue-le bas », dit un proverbe où se trahit la peur du soldat dans la population civile. Les soldats eux-mêmes comprennent la légitimité de cette attitude à leur égard, et disent au chien aboyant à leurs trousses : « Tais-toi, chien, tu ne mangeras pas le soldat : le soldat lui-même est un chien. » En général, « il n'y a pas à discuter avec le soldat ».

Aux temps où la mauvaise organisation de l'intendance obligeait souvent les troupes à pourvoir elles-mêmes à leur nourriture, l'apparition des soldats dans une région coûtait cher à sa population, et l'on en trouve trace dans de nombreux proverbes peu agréables à des oreilles de soldats. Voici les plus spirituels :

Le soldat est comme un croc ; ce qu'il accroche, il l'enlève.
Le soldat est comme le loup ; où qu'il tombe, il mord.
Le soldat n'a pas de poches, et pourtant il peut tout serrer.

Le soldat a son manteau pour lit ; son manteau est sa besace et ses mains sont ses crocs.

Ce qu'il n'emportera pas, le soldat le brisera.

Le manteau servait au soldat à cacher ses larcins. De là le proverbe : « Le soldat est brave homme, c'est son manteau qui est voleur. » La population civile était jadis si accoutumée à ces mœurs des soldats qu'elle disait : « Fût-ce une cuillère en bois, il faut que le soldat la vole. »

Prendre ses vivres, et le reste, sans la permission de leurs propriétaires, était pour le soldat chose si ordinaire qu'il n'éprouvait aucune honte quand on le convainquait de vol. « Le soldat est un œil impudent », dit un proverbe, et un autre ajoute : « La gelée et le feu font seuls rougir le soldat. »

Il faut d'ailleurs dire que le soldat, de son côté, tenait peu au produit de ses larcins : « Un soldat a commis un vol, on le pince. — Est-ce à toi ? dit-il. Si c'est à toi, prends-le. Et il rend ce qu'il a volé. » Et le peuple de dire : « Le soldat n'a pas volé, il a simplement pris. »

Ajoutons qu'il y avait des circonstances atténuantes.

D'abord ce n'était pas toujours de son propre mouvement que le soldat accomplissait des actions désagréables à la population civile :

« — Qui va là?
« — Un soldat !
« — Que porte-t-il?
« — Un manteau !
« — Où l'a-t-il pris?
« — Il l'a volé !
« — Qui le lui a ordonné?
« — Le caporal ! ».

Les chefs fermaient les yeux sur ces incartades : « On bat les soldats pour tout ; pour les vols seuls on ne les bat pas. » Mais si un soldat se laissait prendre à voler, « déshonorant ainsi l'uniforme » et causait des désagréments à ses chefs, il pouvait quelquefois le payer cher : « On ne bat pas le soldat pour avoir volé, mais pour s'être laissé prendre. »

Une autre circonstance atténuante est la mauvaise situation matérielle du soldat : il ne peut faire aucun gain. Ses parents, la plupart du temps, sont de pauvres gens. « La solde est de

trois monnaies par jour : mets-les où tu voudras. » Cela veut dire qu'en réalité il faut servir pour rien : « Le soldat sert tout l'an pour un merci. » Les vivres étaient jadis très peu abondants : « Du pain et de l'eau, voilà la nourriture du soldat. » Aussi le peuple devait-il conclure avec indulgence que « le soldat ne pèche pas en s'arrangeant pour vivre » et que, « si le soldat ne vole pas, il n'a où prendre ».

Tout en s'efforçant « d'améliorer » par ses propres forces et sa propre adresse les mauvaises conditions de son existence, le soldat s'est de tout temps fait remarquer par sa résistance. et il sait, quand il faut, se contenter de peu. Non seulement il « est rassasié de brouet et enivré d'eau », mais même « il se rase avec une alène et se chauffe avec de la fumée ». D'une façon générale « le soldat est comme la mouche : toute fente lui sert de lit; toute palissade, de cour ».



Du service militaire d'autrefois le peuple a gardé d'amers souvenirs.

« Qui n'a pas passé sous la toise ne connaît pas l'horreur de vivre. » Ce proverbe signifie que le peuple tenait pour heureux celui qui, à la révision des recrues, était de trop petite taille pour servir. Ce service, qui n'est pas facile maintenant, était alors tellement pénible que rares étaient ceux qui partaient volontiers. Et quand le conseil communal devait fournir pour l'armée un nombre déterminé de recrues, il demandait à ceux qui lui semblaient pouvoir devenir soldats, de rendre ce grand service à la commune entière : « Fais le bonheur de la commune, sois soldat ! » Un autre dicton sur la répugnance du peuple pour le service militaire est plein d'ironie : « On dit que les soldats sont bien, mais, on ne sait pourquoi, les volontaires sont rares. »

En quoi le service militaire répugnait-il le plus à la conscience populaire?

Il était d'abord fatigant, à cause même de l'organisation qu'il avait jadis, et dont il n'est pas libéré maintenant encore : innombrables « exercices » mécaniques, peu utiles à la guerre,

mais exigés des chefs. Ces exercices — cette « étude », comme disent les soldats — sont si fatigants et si difficiles que celui qui les a « passés » peut rivaliser avec le diable lui-même. Un conte russe montre un soldat disputant en enfer avec le diable et l'obligeant à faire des exercices militaires que le diable ne peut endurer. De là le proverbe : « Le soldat a harassé le diable même. » Un autre proverbe : « Le soldat n'a de place ni au ciel ni en enfer », rappelle le conte dans lequel un soldat se conduit mal et fait du scandale au ciel, et, en enfer, harasse les diables par des exercices.

On sait que les exercices exigent du soldat une grande précision dans les mouvements, et que, sous Nicolas Ier, les « demi-tours à droite » et les « par le flanc gauche » étaient l'essentiel de l'art militaire. La mauvaise exécution de ces ordres, une erreur de quelques degrés dans un mouvement tournant étaient promptement et sévèrement punies. C'est ce qu'expriment quelques proverbes : « On bat le soldat à propos de tout : pour un trop petit pas il est battu, et il est battu aussi pour un trop grand pas. » « Pour un tour incomplet on bat, et on bat aussi pour un trop grand tour. » « Hier on a battu, et aujourd'hui on n'y a pas manqué [1]. »

On comprend que dans ces conditions les souvenirs du service restaient longtemps mauvais : « Sers un an et souffre dix ans. »

De sévères règlements militaires exigeaient du soldat une obéissance parfaite aux chefs, et quand ceux-ci ne se faisaient pas remarquer par leur bonté, le soldat n'avait plus qu'à invoquer le secours du ciel : « Seigneur, adoucis le cœur des chefs. » Mais les soldats n'ont pas tous les mêmes conditions de service. En principe, certes, les proverbes proclament l'égalité de tous devant les exigences des chefs : « L'amitié est une chose, le service en est une autre. » « Sur le front, pas de parenté. » Mais en pratique, « le service est une mère pour l'un, une marâtre pour l'autre ». Quelquefois les faveurs des chefs pour tel ou tel soldat ont des raisons toutes spéciales : « Ne me nomme pas caporal, ne touche pas à ma femme. »

1. Les matelots de la marine de guerre ont des proverbes semblables. Par exemple : « Pour n'avoir pas assez tiré, on bat, et on bat aussi pour avoir tiré trop. »

Les proverbes contiennent aussi des plaintes sur le grand nombre des chefs : « Sept caporaux pour un homme. » Mais souvent l'abondance de chefs, au lieu d'augmenter l'ordre, le diminue : « Aucun ordre dans notre régiment : le premier levé prend le bâton et est caporal. » Quelquefois les chefs eux-mêmes ne savent pas garder leur dignité : « Notre commandant n'a ni chapeau, ni drapeau. » Il arrive parfois qu'un détachement est en bien mauvais état : « Un seul soldat, et borgne encore. »

Les perspectives d'avancement donnent lieu à des proverbes contradictoires. D'un côté, nous trouvons : « Mauvais soldat, qui n'espère pas être général. » « Il faut être cosaque pour être ataman. » Car « c'est de simple cosaque qu'on devient ataman. » De même encore : « Qui vit chez soi, ne gagne aucun galon. » Mais nous trouvons d'autre part : « Sur cent ans, tu ne gagneras pas cent navets. » « Le service lui a fait gagner un clou au côté. » En général, d'ailleurs : « Pour tant qu'on serve, on finit par la retraite. » Aucun grade ne sauve de l'inévitable et unique fin : « Aujourd'hui sous la pourpre, demain dans la tombe. » « Tsars et peuples sont tous dans la terre. » En fin de compte il est donc indifférent d'avoir tel ou tel grade. Néanmoins il vaut mieux en avoir un, quel qu'il soit : « Sinon général, au moins caporal. »

Les proverbes contiennent des conseils pratiques et des indications pour ceux qui font leur service militaire. Ils reflètent l'époque où l'on avait pour le soldat de dures mais simples exigences d'attitude et de tenue. Par exemple : « Marche droit, aie l'air brave. » « Mange ton chef des yeux. » « Étire-toi, redresse-toi et ne te penche pas. » « Ne te cambre pas, ne t'incline pas et, entre les deux, ne bouge pas. » « Ne plie pas les genoux, n'avance pas le ventre et ne sors pas le derrière. »

Mais, à côté de ces recommandations de pure surface, les proverbes en relèvent d'autres sans l'exécution desquelles la notion même de soldat est dépourvue de sens. C'est d'abord la nécessité de l'armement : « Pas de soldat sans fusil. » « Un soldat sans fusil n'est qu'un mouton. » Et « un soldat sans épée vaut moins qu'une femme. » On peut tolérer toutes les insuffisances de costume qu'on voudra, mais non priver le soldat de ses armes : « Nu, s'il le faut, mais avec un sabre. »

L'essentiel pour un officier, c'est l'effectif des hommes qu'il commande, car « un chef sans troupe est un orphelin ».

L'arme préférée du soldat russe était autrefois la baïonnette : « La balle est sotte, la baïonnette est intelligente », car « avec une balle on n'atteindra pas son ennemi derrière une pierre, tandis qu'avec la baïonnette on le fera sortir de terre ». Les proverbes mettent le tir dans le domaine du hasard, non de l'art : « C'est Dieu qui redresse les mauvais tirs. » « Un imbécile tire, Dieu porte la balle. » Aussi peut-on tirer sans viser, au hasard : « Tire dans un buisson, la balle trouvera son but. »

Cependant les armes à feu ont, sans conteste, vivement frappé l'imagination du peuple russe, et on en voit la trace dans toute une série d'assez jolies devinettes consacrées à la balle et au fusil. En voici quelques exemples :

Petit oiseau vole sur les champs et n'a peur de rien (la balle).

Mort d'homme dans de la poussière bleue (la poudre).

Trompe-trompette ; un trou dans la trompe, la trompe retentit, le chien s'élance (le fusil).

Un aigle vole, il a du feu dans la bouche, et la mort est au bout de sa queue (le coup de fusil).

Un hibou s'est envolé d'un village en flammes (le coup de fusil).

Coq noir qui veut crier (le fusil).

Sur un champ, sur un grand champ on porte une tige de botte : dans cette tige est du goudron, et la mort n'est pas loin (le fusil sur l'épaule).

Vole un corbeau au bec de fer ; où il touche le sang coule (le coup de fusil).

Vole un oiseau léger ; ses plumes sont rouges et jaunes ; la mort est à son extrémité (le coup de fusil).

Après le fusil, ce qui est le plus nécessaire au soldat, c'est son « cher frère », le sac, dans lequel se trouvent ses indispensables provisions. « Fusil et sac ne sont pas charge, mais ailes. »

Du soldat qui n'a pas ses armes au bon moment, les proverbes parlent avec ironie : « Il va guerroyer et ne veut dégainer. » Sa conversation avec un ennemi qui le surprend est rapportée comme suit :

« — Attends, tatare, laisse-moi dégainer ! »

Ou encore :

« — Qui va là? — Parle ou je te tue : ne me laisse pas aller prendre mon fusil chez moi ! »

Outre des conseils et des recommandations purement pratiques, les proverbes contiennent aussi certaines règles de discipline morale. Dans l'accomplissement de son devoir, le soldat ne doit pas être conduit par la soif des distinctions et de la gloire, mais par des considérations plus élevées, par la conscience de l'utilité de la tâche qui lui a été confiée : « Le plus utile des services est aussi le plus honorable. »

Une des premières règles de la vie et de la morale militaires est la solidarité et l'aide mutuelle. Si le soldat peut parfois violer la propriété du civil, il ne doit rien dérober à son camarade : « Au soldat le soldat ne prend rien. » « Sur le soldat le soldat ne doit faire aucun profit. »

Obligatoire en temps de paix, la camaraderie est surtout nécessaire dans la bataille : « Un homme seul ne fait pas la guerre. » Et encore : « Quand on est deux, on peut guerroyer; quand on est seul, même chez soi, on est malheureux. » La véritable amitié est éprouvée pendant la guerre : « On connaît son ami à la guerre et dans le malheur. »

A l'égard de l'ennemi les proverbes formulent les plus chevaleresques principes : « On ne frappe pas qui est à terre. » « A un *aman* [1], à un *pardon* le Russe n'a rien à refuser. »

* * *

Certaines armes ont été l'objet de proverbes particuliers qui en donnent les caractères :

« Ivrogne dans la flotte, élégant dans l'infanterie, rusé dans l'artillerie, sot dans la cavalerie. » C'est ainsi que les proverbes marquent les principales qualités des représentants des différentes armes.

Le matelot qui grimpe aux mâts et y déchire ses vêtements porte ainsi le signe de son métier : « On reconnaît un marin à ses rapiéçages. »

Les proverbes ont peu de respect pour le grade de *prapor-*

1. « Grâce ! » en turc.

chtchik, qui correspond à peu près dans l'armée russe à l'aspirant français. « Poule n'est pas oiseau, et *praporchtchik* n'est pas officier. »

Les cosaques font l'objet de très nombreux proverbes.

Ils y sont quelquefois assez durement traités : « Mœurs de cosaques, mœurs de chiens. »

Mais en même temps on rend hommage à leur courage : « Même dans le malheur, le cosaque ne pleure pas », dit un proverbe admiratif.

Le plus précieux des compagnons et camarades du cosaque, c'est son cheval : « Sans cheval, pas de cosaque. » « Cosaque sans cheval, soldat sans fusil. »

Le cosaque comprend lui-même qu'il n'est rien sans son cheval ; aussi songe-t-il à lui avant de songer à soi. « Le cosaque aime son cheval plus que lui-même. » « Le cosaque a faim, mais son cheval est rassasié. »

Les proverbes marquent la grande résistance du cosaque : « Les cosaques sont comme les enfants : ils mangent beaucoup et se contentent de peu. » « Le cosaque boit dans le creux de la main et mange sur le pouce. »

Sur les territoriaux, un intéressant proverbe : « Malgré leurs *lapti* [1], ce sont des soldats. » Il faut entendre que leur équipement incomplet n'empêche pas les territoriaux d'être des soldats, du moment qu'ils sont appelés à la guerre. Le vrai guerrier, en effet, n'est pas celui dont les boutons brillent, mais celui qui défend son pays. Ce qui fait le soldat, ce n'est pas son extérieur ; c'est sa destination sociale.



Malgré tous les désagréments et toutes les tristesses du service militaire, le peuple russe s'est accoutumé à le tenir pour une nécessité : « Où que tu vives, tu serviras le même tsar. » Ou encore : « Où que tu vives, tu n'éviteras pas de servir. » Le peuple pense que, puisque le service militaire existe, tout le monde doit servir également ; il condamne ceux qui, comme autrefois en Russie, pouvaient se faire remplacer : « C'est un péché de se libérer avec le sang d'autrui. »

1. Chaussures de toile portées par les pauvres gens des campagnes.

Le mieux est de voir dans le service militaire une obligation commune, désagréable, mais inéluctable : « Ne cours pas au service, mais ne le fuis pas ! »

Une fois au service, il ne faut pas se chagriner vainement. Certes, il est dur de se séparer des siens : « Le guerrier guerroie et sa femme s'afflige à la maison. » « Le guerrier guerroie et quelquefois s'afflige. » Même les pays nouveaux où son service conduit le soldat ne l'empêchent pas toujours de languir après les siens : « Il s'afflige, même en pays conquis. »

Mais l'expérience et la sagesse populaires exprimées dans les proverbes conseillent au soldat de ne pas se chagriner et d'être vaillant. Il vaut mieux sans doute être dans son village à travailler son champ qu'être soldat : « Qui sert, pleure, et qui laboure, chante », mais il faut se surmonter et garder sa vaillance : « Fais ton service et ne t'afflige pas ! » dit le peuple au soldat ; et le soldat, écoutant ce conseil, répond : « Je sers loyalement et ne m'afflige de rien. »

C'est surtout dans la bataille que la vaillance a du prix : « La bataille aime la hardiesse. » Le peuple pense que « le pire est d'avoir peur », et que « qui a peur est perdu ». En conséquence, « va de l'avant, tu échapperas mieux à la peur ». Parfois « un audacieux engagement est la moitié de la victoire » et « la hardiesse est moitié du salut ». Parfois, cependant, trop de hardiesse n'est d'aucun secours et peut même nuire au succès; il n'y a alors aucune honte à reculer et même à fuir devant l'ennemi, si cela permet d'éviter à l'armée d'inutiles pertes : « Sans tête, pas de guerrier ; et qui a fui peut se retourner. » En cas de retraite le soldat déclare ironiquement à l'ennemi : « Honneur et place à vous, sans nous rendre. » Du moins, quand on recule ne faut-il pas faire les fanfarons : « Tu as fui; ne te vante pas, et prie Dieu. » Le soldat n'aime pas que les chefs expliquent par de hautes considérations une retraite imposée par l'ennemi. Il dit alors ironiquement : « Attire l'ennemi au piège, attire-le ! »

Le courage en paroles et les fanfaronnades sont vivement blâmés par le peuple : «Les lâches aiment tous à parler courage. » Mais, remarque-t-il, « qui fait l'assaut avec sa langue, fera peu de conquêtes ». Et dans un autre proverbe : « Tel dit n'avoir pas peur du tonnerre, qu'un tambour épouvante. » De ceux

qu'effraient les décharges et qui baissent la tête au passage des projectiles, on dit qu' « ils saluent les boulets ».

La lâcheté peut mettre le soldat dans une position ridicule : « Une balle vole en bourdonnant ; je vais d'un côté, elle me suit ; je vais de l'autre, elle me suit ; je tombe dans un buisson, elle m'atteint au front : j'y mets vite la main ; c'était un hanneton.... » Du lâche qui s'enfuit on dit qu' « il a mis son cœur dans ses talons ». D'autre part, cependant : « Qui veut s'enfuir ne doit pas dormir. »

Avoir peur à la guerre est non seulement risible, mais inutile, car, de toute façon, « on n'évite pas sa destinée », « la balle trouvera son but », et « on ne se gare pas de la mort ». A la guerre tous sont égaux devant elle : « La balle ne connaît pas les grades. » « Aujourd'hui colonel, demain défunt. » Pourtant chaque soldat a l'espoir d'être épargné par le sort : « La balle, pense-t-il, n'aura-t-elle pas assez de place à côté de moi ? »



La mort venant d'un minuscule engin inventé par l'homme demeure chose assez dépourvue de sens : « Une mort d'homme dans un centime de plomb » étonne le peuple. Parfois cela excite son humour : « Si gravement blessé qu'on n'a pu trouver sa tête », disent les soldats en parlant d'un camarade tué. « Les Turcs tombent comme des quilles, et les nôtres, Dieu merci, restent sans tête. » « Cours après la tête de l'ennemi, mais apporte aussi la tienne. »

Dans un proverbe, la gaieté et l'humour en face de la mort sont donnés comme les meilleurs remèdes contre la peur : « Aux heures gaies la mort même ne fait pas peur. »

Que le lecteur n'aille pourtant pas penser que c'est la note qui domine dans les proverbes russes touchant à la mort. Ce qui l'emporte au contraire c'est le sérieux, et ces proverbes expriment une philosophie profonde et fort originale.

L'élément premier et fondamental en est l'amour de la vie et la conscience de sa valeur. Malgré toutes les difficultés au milieu desquelles la masse russe ait eu à vivre et vive encore, elle n'a pas perdu l'amour de la vie. Le sentiment que la vie

est lourde uni au désir de vivre s'est exprimé dans des proverbes tristes et ironiques à la fois :

Vivre est amer, mais mourir n'est pas doux.
On souffre à vivre, mais on ne fait pas une trouvaille en mourant.
La vie est importune, mais on ne s'habitue pas à la mort.
Mieux vaut souffrir un siècle que mourir d'un coup.

Nous trouvons en même temps dans les proverbes la claire et hardie conscience que l'existence individuelle est relative et périssable et que sa fin est inéluctable :

Nous ne naissons pas pour vivre, mais pour mourir.
On a beaucoup vécu jusqu'à nous et peu de chose nous est resté.
Beaucoup vivent, plus encore ont vécu, et qui sont morts.

La vie humaine n'a pas d'importance en elle-même ; ce qui fait sa valeur, c'est la façon dont on l'a menée. A cet égard, il est infiniment vrai le proverbe qui dit : « Vivre fait plus peur que mourir. » La vie humaine ne se mesure pas à sa durée, mais aux actions qu'on a pu y accomplir : « Qui vit plus longtemps ne vit pas toujours davantage. » Quand un homme meurt, c'est, pense le peuple, parce qu'il a accompli sa mission sur terre : « On ne meurt pas de vieillesse mais de maturité », c'est-à-dire quand les conditions générales de la vie nous ont voués à la mort. Ces conditions sont donc l'essentiel ; et c'est par là que les proverbes abordent le problème de la guerre.

La guerre est, dans son essence même, destruction et mort :

La guerre aime le sang.
La guerre s'abreuve de sang.
Pas de mer sans eau, pas de guerre sans sang.

Certes, tout sang n'a pas même valeur, et toute effusion de sang n'est pas justifiée aux yeux du peuple : « Le sang n'est pas eau. » Et une lourde responsabilité pèse sur qui répand le sang autrement que pour le droit et la justice :

Sang de coupable est eau ; sang d'innocent est malheur.

En d'autres termes, la guerre n'est légitime que pour se défendre contre une agression ou pour défendre le faible attaqué.

« Mauvaise paix vaut mieux que bonne guerre. » Toute paix pourtant n'est pas agréable au peuple, dont l'un des plus vieux proverbes dit : « Bataille glorieuse vaut mieux que paix honteuse. » Quelquefois la paix est un piège où le fort prend le faible : « Une jument fit la paix avec un loup ; elle ne retourna plus chez elle. »

Tout en sachant la valeur de la paix et la désirant, le peuple est plein de scepticisme et d'ironie à l'égard du rêve de paix perpétuelle :

La paix dure jusqu'à la guerre, la guerre jusqu'à la paix.
La paix est éternelle : jusqu'à la première guerre.

Acceptant ainsi que la guerre est inévitable, le peuple tient pour aussi inévitables le service militaire et le risque de mort qui y est lié. Ce dernier est le risque professionnel de la guerre. « Au soldat la mort sur le champ de bataille, comme au marin dans la mer. »

Une fois la guerre déchaînée, elle se poursuit nécessairement, de par sa logique intérieure, jusqu'à l'épuisement des adversaires. Il en résulte que les pertes de vies humaines sont considérées par le peuple comme hâtant la fin de la guerre : « O Dieu, tue des soldats pour apaiser la guerre » est la prière qu'on trouve dans un proverbe.

La responsabilité de la mort des combattants retombe d'un côté sur les puissances célestes, de l'autre sur les puissances de la terre :

La mort dans la bataille est affaire à Dieu.
Qui envoie à la mort en répondra.

Cette idée trouve une expression plus brutale encore : « On tue ; ce n'est pas notre affaire. » « On te tue, on t'enterrera. »

Ce n'est d'ailleurs pas de l'indifférence, et le peuple n'accueille pas toutes les morts de la même façon : « Meurs sur le champ de bataille, non dans un trou », conseille-t-il au soldat. « Mieux vaut la mort sur le champ de bataille que sous un jupon. » « Tant qu'à se noyer, se noyer en mer, non dans une méchante mare. »

Le peuple pense qu'une mort héroïque convient à la guerre ;

mais en même temps l'expérience du passé amène à penser que souvent les résultats derniers de la guerre ne sont pas ce qu'en attendaient des combattants pleins d'abnégation. Il n'est pas rare que les fruits de la guerre échoient à ceux qui n'en sont pas dignes : « C'est le héros qui tue les ennemis, et c'est le lâche qui en a le profit. » « Les aigles se battent et leurs plumes vont aux corbeaux. »

Mais bien que les profits matériels de la guerre aillent aux lâches et aux corbeaux, le peuple, qui aime dans la guerre non pas ses résultats pratiques, mais l'héroïsme et le dévouement, place infiniment plus haut les conquêtes de ces vertus, que les acquisitions faites sans privations, sans danger et sans risque : « Ce qu'on rapporte de la bataille est sacré. »

III

L'analyse que nous avons faite de quelques productions typiques de l'invention poétique du peuple de Russie nous a montré qu'à l'époque de ces productions, les masses populaires de Russie ne se faisaient guère remarquer par une mentalité guerrière. Elles n'avaient pas peur de la guerre, mais elles ne l'aimaient pas. Le goût de « la guerre pour la guerre », l'enthousiasme pour les exploits sanglants sont étrangers à l'esprit et au cœur du peuple russe. Quand il « accepte » la guerre, c'est comme une douloureuse nécessité justifiée par l'obligation de se défendre ou par quelque haut motif moral.

Plus intéressants encore et plus précieux sont les matériaux que peut nous fournir ici l'épopée russe des *bylines*. Les *bylines* sont des chants épiques très anciens, fruits anonymes de l'invention collective. Ils sont consacrés aux exploits des preux de l'ancienne Russie, *bogatyrs* et *vitiazis*, membres de l'escorte des princes (de la *droujine*) et guerriers de métier. Il semble que des productions de ce genre devraient exprimer et marquer avant tout l'élément guerrier. Or, si l'on étudie d'un peu près les bylines, elles laissent au lecteur une impression tout à fait différente.

Ce qu'il faut remarquer d'abord, quand on analyse les bylines au point de vue qui nous intéresse, c'est ce fait curieux que les termes servant à désigner leurs héros ne sont pas d'origine russe. *Bogatyr* vient des mots turco-mongols *batyr* ou *batour*, *bagadour* ou *baghatour*. Le mot *vitiazi* est emprunté au vocabulaire scandinave et est une déformation du mot connu *viking*. Certes, pour désigner les héros qu'elles chantent, les bylines emploient aussi les deux mots de *polenitsa* et de *khorobre* ou *khrabre*. Mais ces deux mots n'ont pas une signification spécialement guerrière. Le premier signifie « géant », « homme de grande taille ». Le second (que l'on retrouve dans l'adjectif actuel *khrabryi*) signifie « homme courageux, viril ». Quant aux mots *bogatyr* et *vitiazi*, ils ont un sens plus nettement belliqueux et guerrier. Or, tous les deux sont d'origine étrangère : le premier vient des Turco-Mongols, contre qui les Slaves de Russie ont longuement combattu ; le second, des Scandinaves (des *variagues*), qui, suivant la tradition, ont été les premiers organisateurs politiques et militaires de la Russie.

Quoi qu'on fasse, il est impossible de ne pas tenir pour caractéristique le fait que les premiers mots désignant le guerrier de métier dans l'ancienne épopée russe sont des mots étrangers, de sorte que l'ancien vocabulaire russe n'a pas de terme pour désigner spécialement le militaire professionnel. C'est donc que ce métier ne jouait guère un grand rôle dans la vie des anciens Slaves de Russie.

Je remarquerai aussi, en passant, que les éléments étrangers continuent d'avoir une influence très sensible et même prépondérante sur le développement ultérieur des forces militaires de Russie. On peut encore suivre et mesurer cette influence en étudiant la composition et l'histoire du vocabulaire russe des XVIIe et XVIIIe siècles, qui furent l'époque de l'organisation de l'armée régulière en Russie et qui enrichirent la langue russe d'une foule de termes presque tous empruntés aux vocabulaires étrangers. Les noms de presque tous les grades, depuis le simple *soldat*, jusqu'au *guénéralanchef* et au *guénéralissimouss* sont pris au français ou à l'allemand : *ounteroffitser* et *feldfebel*, *captainarmous* et *bombardir*, *grenader* et *dragoun*, *housar* et *feierwerker*. Les élèves des écoles mili-

taires secondaires sont des *cadets* ; ceux des écoles d'officiers, des *iounkers*. L'officier placé pour missions auprès d'un général ou d'un colonel s'appelle *adioutant*, et le soldat qui remplit la même fonction auprès d'un officier est un *ordinaretz*. De l'étranger viennent encore les termes désignant les différentes armes : *artillériia*, *cavallériia*, *sapior* (sapeur), et aussi ceux qui servent aux constructions militaires : *trancheya*, *bastion*, *chantsy* (de l'allemand *schanzen*), *fortifikatsiya*, etc... [1] Étrangère aussi est l'origine des termes désignant les institutions de la médecine militaire : *gospital*, *lazareth*, etc...

*
* *

On a rangé les bylines en deux cycles *territoriaux* : celui de Kiev et celui de Novgorod. Le premier se subdivise à son tour en deux cycles *historiques* : celui des *vieux* et celui des *jeunes* bogatyrs.

En général, les bylines du cycle de Novgorod se distinguent très nettement par leur contenu de celles du cycle de Kiev, car l'histoire de Novgorod est bien différente de celle de Kiev. Un trait pourtant est commun aux deux cycles et il se rapporte justement à la question qui nous intéresse ici, celle de la place de l'élément guerrier dans l'épopée russe.

On sait que Novgorod a fait partie de la fameuse « Hanse » des « villes libres » du moyen âge. Son régime intérieur était républicain et rappelait celui des cités républicaines commerçantes de l'Italie et des autres pays d'Occident. Dans la vie politique de Novgorod, comme des autres villes libres, le principal rôle était joué d'un côté par la corporation des commerçants, de l'autre par cette masse bigarrée et confuse qui tenait le milieu entre le peuple et la populace et qui servait d'instrument aux grands dans leurs luttes pour la suprématie.

1. Cependant quelques termes militaires ont, depuis longtemps, trouvé leur origine dans des mots russes. C'est, par exemple, pour canon, l'onomatopée *pouchka*. Le simple soldat s'appelle *riadovoï*, du mot *riade* (rang) ; la sentinelle s'appelle *tchassovoï*, du mot *tchasse* (heure), etc... La mitrailleuse a été baptisée d'un mot nouveau : *poulémiotte*, des mots *poulia* (balle) et *miétati* (lancer).

Nous trouvons dans les bylines de Novgorod les représentants de ces deux éléments : ce sont le « jeune Vassili Bouslaiévitch » et « Sadko le riche marchand ». Ces deux bogatyrs ne sont pas seulement les principaux, mais les seuls héros du cycle de Novgorod. Vassili Bouslaiévitch est le typique représentant de la tumultueuse jeunesse de Novgorod. Il est, avec ses compagnons, occupé à des escapades nullement innocentes ; il organise des batailles dans les rues et sur les places de la ville et ne veut se soumettre à aucune autorité civile ou religieuse.

Mais bien que Vassili Bouslaiévitch ait « beaucoup tué, beaucoup pillé », on ne peut le considérer comme un représentant de l'élément militaire, car les bylines ne disent rien de ses exploits guerriers sur les ennemis du dehors. Si son activité touche à la guerre, c'est à la guerre civile, intérieure, non à la guerre extérieure. Bien plus, nous trouvons dans les bylines de Vassili Bouslaiévitch la franche condamnation de toute agression d'un pays voisin, considérée comme du brigandage. Quand, à la fin de sa vie, Vassili Bouslaiévitch voulut entreprendre un voyage à Jérusalem, il demanda à sa mère de le bénir. Et voici ce que celle-ci lui répondit :

Quand tu iras à de bonnes œuvres, je te donnerai toujours ma bénédiction ; mais quand tu vas au brigandage, mon enfant, tu n'as pas ma bénédiction, car tu es alors un fardeau pour la terre humide.

Le guerrier conquérant n'est donc rien de plus qu'un fardeau pour la terre où il vit. Voilà le point de vue du peuple, tel qu'il s'exprime dans les lignes que nous venons d'emprunter à une byline de Vassili Bouslaiévitch.

Quant à l'autre bogatyr du cycle de Novgorod, Sadko le riche marchand, c'est, comme son nom même le montre, le représentant du milieu commerçant de la société de Novgorod. Dans l'ancienne Russie, comme dans les autres pays de la même époque, le « commerce » avait un caractère tout à fait particulier et voisinait avec la guerre :

Les mots de *marchand* et de *bandit* étaient synonymes. C'est dans la ville que se gardait le butin,que l'on se garait des « concurrents ». Le mot *gorod* (ville) veut dire en russe une place entourée de murs.

Et *tovary* signifiait, dans l'ancienne langue russe à la fois marchandises et... camp militaire. La population des villes, organisée militairement, se divisait en *centaines* et en *milles* [1].

Novgorod fut justement cette organisation militaire et commerçante. Mais, chose curieuse, dans la personne du héros de Novgorod, le riche marchand Sadko, nous ne voyons paraître que le commerçant. On ne trouve pas le moindre élément guerrier dans les bylines de Sadko. Il est absent de la poésie épique de Novgorod, non pas parce qu'il ne rencontrait pas dans la vie des Novgorodiens, mais parce que le peuple, en « composant » les bylines, a prêté à ses héros favoris les traits qu'il a jugés positifs. L'auteur collectif des bylines de Sadko le riche marchand n'a laissé dans son champ de vision que le côté pacifique de la vie et de l'activité de son héros ; quant au côté guerrier, il l'a éliminé comme indigne d'être chanté.

Étrange bogatyr que ce Sadko de Novgorod ! Sa force n'est pas dans ses armes, mais dans son argent, dans sa richesse. Quand il veut montrer sa puissance à la population de Novgorod, il ne l'appelle pas à la bataille des rues comme faisait Vassili Bouslaiévitch ; il parie qu'il achètera toutes les marchandises qui sont dans la ville et qu'il les chargera sur ses bateaux. Ce n'est pas le glaive du guerrier, c'est le sac du riche marchand qui pend à la ceinture de ce héros.

Le peuple cependant a certainement senti que la richesse n'est guère, en elle-même, l'objet de poésie. Il y a donc dans les bylines de Sadko un passage où le sac du marchand est prêt à s'incliner devant le glaive du guerrier. Quand Sadko tombe au pouvoir du Roi de la mer, celui-ci lui demande :

Dis-moi lequel est le plus précieux en Russie de l'or ou de l'acier?

Et le marchand Sadko répond :

C'est l'acier, parce que sans or et sans argent il est encore possible de vivre ; sans fer, dans aucune condition l'on ne peut vivre.

Suivant une autre version la réponse de Sadko est formulée comme suit :

C'est le fer, parce qu'avec le fer on peut acquérir l'or.

1. *La Russie moderne*, 2e éd., Paris, 1915, p. 47.

Mais c'est l'unique passage des bylines de Sadko où, suivant l'expression de M. Alfred Rambaud [1], « le bogatyr perce sous le négociant ». Et encore cette réponse de Sadko est-elle toute platonique, car, à l'œuvre, les exploits de Sadko n'ont rien de guerrier.

Sentant qu'il ne suffit pas d'avoir les qualités du commerçant et un sac bien rempli pour être un héros de poésie, le peuple de Novgorod, en composant ses belles bylines de Sadko le riche marchand, a adouci le caractère de l'homme d'affaires par un trait lyrique : il a fait de Sadko non seulement un marchand, mais aussi un musicien. A côté du sac, la ceinture de Sadko porte accrochées les *gousli*, qui sont l'instrument à cordes favori de l'ancienne Russie. Le talent musical de Sadko est si grand, le son de ses *petites gousli* est si attachant que le Roi de la mer lui-même ne peut résister à l'enchantement : quand Sadko joue un air de danse, le Roi de la mer se met à danser, et cette danse déchaîne la tempête sur le lac Ilmène sous les eaux duquel se trouvent les possessions du Roi de la mer.

Habile négociant et savant musicien, voilà ce qu'est Sadko le riche marchand. Négociant et musicien, mais pas guerrier !



Comme je l'ai rappelé, les bylines du cycle de Kiev se divisent en bylines des *vieux* et des *jeunes* bogatyrs.

Il y a quatre *vieux* bogatyrs : Volga Vseslaviévitch, Sviatogor, Samson et Mikoula Sélianinovitch. Tous se font remarquer par une force extraordinaire, presque cosmique. L'un d'eux, Sviatogor, dit de sa force : « S'il y avait au ciel divin un anneau et un autre anneau dans notre mère, la terre humide, je saisirais l'un d'une main, l'autre de l'autre et je retournerais notre mère, la terre, je la retournerais sens dessus dessous. » Le bogatyr Samson est « si fort et si glorieux qu'il est craint de tous les pays et de toutes les hordes ». A peine nouveau-né, Volga Vseslaviévitch était déjà bogatyr. Il avait pour mère une princesse et pour père un cruel serpent.

1. Alfred Rambaud, *la Russie épique*, Paris, 1876, p. 150.

Quand il naquit, la terre humide trembla, le fameux royaume de l'Inde fut secoué, la mer bleue fut agitée. Une heure et demie à peine après sa naissance, il parle aussi fort que le tonnerre qui gronde; il ne veut pas que sa mère l'emmaillotte dans un lange de pourpre et le ceigne d'une ceinture de soie; mais il exige qu'elle l'emmaillotte dans une cuirasse d'acier, qu'elle coiffe sa tête violente d'un casque d'or et qu'elle mette dans sa main droite une massue de plomb de trois cents livres.

Mais tous ces bogatyrs sont surpassés en force par Mikoula Sélianinovitch. Ce nom signifie : Nicolas, fils d'un villágeois (*selianine* veut dire : villageois). Voici ce que M. Alfred Rambaud écrit sur ce bogatyr dans son livre *la Russie épique*, publié il y a déjà quarante ans et qui est resté l'un des meilleurs travaux sur l'histoire de la production poétique de l'ancienne Russie :

Mikoula Sélianinovitch est un paysan. En son honneur s'est conservée cette chanson lyrique :

« O Mikoula Sélianinovitch; c'est toi qui avais lajument *Lève-la-Tête*, « qui portait sa tête jusqu'aux nuages. — Il vint un jour à la ville de « Kiev ; il en emporta deux outres de sel ; dans chaque outre il y en « avait seize cents livres. — Et alors le bon Mikoula cultivait, labourait ; « du sillon il arrachait les pins et les sapins ; il y faisait croître le seigle « et l'emportait chez lui pour le faire moudre. — Et moi je brasserai la « bière et j'inviterai des hôtes ; et je boirai à la santé de Mikoulouchka « et je le glorifierai; c'était à toi, bon Mikoula, de cultiver, de labourer; « c'était à toi, bon Mikoula, de faire œuvre de paysan. »

Mikoula est donc l'Hercule rustique. *L'épopée russe est la seule peut-être* (avec l'épopée finlandaise du *Kalévala*) *où un grand rôle héroïque soit dévolu à un défricheur du sol.* C'est à cela surtout qu'on reconnaît que les bylines ont été faites par le peuple et pour le peuple. Les chansons de gestes françaises, par exemple, ont un caractère plus aristocratique : nos trouvères pensaient avant tout à leur auditoire de barons et de nobles guerriers : jamais ils ne se seraient avisés de les humilier devant un héros-vilain.

Dans une byline célèbre, Mikoula est mis en présence du représentant par excellence de la caste princière, en présence de Volga. La byline ne manifeste aucune hostilité contre Volga : mais c'est à Mikoula qu'elle donne tout l'avantage.

Volga, le fort guerrier, chevauche avec sa bande héroïque, sa *droujina intrépide*, et va de pays en pays pour recueillir le tribut des villes slaves. Soudain il entend dans la campagne le bruit d'une charrue ; il entend crier les membrures de bois, sonner contre les pierres le soc d'acier. Volga et ses hommes se dirigent vers le laboureur, mais ils marchent toute la journée sans l'apercevoir. Et toujours retentissait

le bruit de la charrue fantastique et le choc de l'acier sur les pierres du sillon... Au matin seulement de la troisième journée, Volga rencontre enfin Mikoula le villageois qui, de sa puissante charrue, trace des raies profondes, extirpe les souches, arrache les rocs. Volga le salue et engage conversation avec lui. « Dieu t'aide, bon laboureur, à cultiver, défricher, à faire œuvre de laboureur, à tracer des sillons d'un pays à l'autre, à en arracher les pierres et les racines. » Mikoula lui rend son salut et lui raconte qu'un jour, comme il se rendait à la ville voisine, les gens de là-bas ont osé lui réclamer un péage ; mais c'est avec son bâton qu'il les a payés, et alors « ceux qui étaient debout se sont assis et ceux qui étaient assis se sont couchés pour toujours ». Émerveillé de ce récit, Volga engage le paysan à entrer dans sa *droujina*. Mikoula y consent, mais à une condition : c'est qu'on arrachera le soc du sillon pour le jeter dans un buisson. Volga envoie un de ses hommes ; mais ce guerrier robuste ne peut même imprimer un mouvement à la charrue. Le chef varègne envoie cinq autres braves : ils ne peuvent à eux tous en venir à bout. Volga envoie dix hommes, puis toute sa *droujina* ; ils ne sont pas plus heureux. Il descend lui-même de cheval, met les deux bras à la besogne et se reconnaît vaincu. Le laboureur s'approche alors, d'une seule main enlève la charrue, et la lance jusque dans les nuages, d'où elle retombe sur un buisson de cytise. La bande militaire part avec sa nouvelle recrue : Mikoula est monté sur son cheval de paysan qu'il a dételé de la charrue : mais quel cheval ! Même quand la bonne jument rustique marche au trot, aucun des coursiers de guerre ne peut la suivre au galop.

Voilà sous quels traits imposants le peuple russe s'est représenté le héros laboureur, le héros slave par excellence, en opposition au héros d'aventures, au héros varègue Volga, fils de Vseslav.

Dans l'épopée germanique, Thor, le patron des travailleurs, est constamment primé par Odin, le guerrier : c'est tout le contraire dans l'épopée slave...

Il est bien remarquable que les Slaves de la Russie méridionale, héritiers de ces Scythes d'Hérodote qui s'enorgueillissaient du surnom de *laboureurs*, aient réservé les deux places d'honneur dans leurs poèmes nationaux à deux héros de la charrue : à Mikoula, le fils du villageois, à Ilia, le fils du paysan [1].

Ilia Mourometz (ou Ilia de Mourom) appartient à la pléiade des *jeunes* bogatyrs de Kiev. Beaucoup de ces bogatyrs s'étaient rassemblés à la cour du prince Vladimir-le-Beau-Petit-Soleil. Parmi eux se trouvent des bogatyrs étrangers ou « voyageurs ». L'un d'eux, Tchourila Plenkovitch, était célèbre par sa beauté et son élégance :

Ses cheveux étaient comme un joug d'or et d'argent mêlés : son

1. Alfred Rambaud, *la Russie épique*, p. 37-41 (*passim*).

cou comme de la blanche neige ; son visage comme un coquelicot ; ses yeux comme ceux du faucon perçant ; ses sourcils comme ceux de la noire zibeline.

Un autre des bogatyrs étrangers, Duk Stépanovitch, est fameux par ses belles manières et sa richesse :

Sa cuirasse est d'argent pur et sa cotte de mailles d'or rouge. Dans son carquois, il a trois cents flèches et le prix de chaque flèche est de cinq roubles.

Quant aux bogatyrs russes rassemblés à Kiev, ils sont de différentes classes et d'origines diverses : Dobrynia Nikittich descend de boyards fameux ; Aliocha Popovitch est, comme son nom même en témoigne, fils de pope ; Ivan Gostinny (du mot *gost*, qui dans l'ancienne langue russe signifiait marchand) est de souche commerçante. Mais de nouveau, au-dessus de tous ces bogatyrs étrangers et nationaux se dresse la figure d'Ilia Mourometz, *fils de paysan*, épithète qui accompagne toujours le nom d'Ilia dans toutes les bylines. Ilia de Mourom ou Ilia Mourometz est présenté dans les bylines sous des traits beaucoup plus sympathiques que tous les autres jeunes bogatyrs du cycle de Kiev; et en lisant ses bylines, on sent de suite que dans la personne d'Ilia le peuple a vu *son* héros favori et digne de respect.

Le destin d'Ilia ne ressemble pas à celui des autres bogatyrs : il resta trente-trois ans sans bouger, malade, privé de l'usage de ses jambes. Miraculeusement guéri, le jeune paysan devient un puissant bogatyr et accomplit un grand nombre d'exploits, dont le premier touche au travail de la terre. Quel est le premier usage que fait Ilia de la force qui est en lui? Le même usage que son prototype Mikoula : il s'occupe du défrichement de la terre russe. Pendant que ses parents sont endormis, il va faire leur besogne rustique. Les deux vieillards s'épuisaient à abattre une forêt : Ilia en un tour de main en arrache tous les chênes et les lance au loin dans la rivière. Il jouit de l'étonnement des deux campagnards à leur réveil ; il leur raconte sa guérison et leur annonce qu'il va partir. Pour se procurer un coursier, il s'en va sur la grande route, et dès qu'il rencontre un moujik conduisant par la bride un cheval teigneux, il le lui achète au prix qui lui est

demandé ; puis, pendant trois nuits consécutives, il promène et baigne le solipède dans la rosée du jardin. Quand cette médication est terminée, Ilia se place à cheval devant une haute muraille, et la bète rustique, devenue un coursier héroïque, la franchit d'un seul bond. Alors Ilia demande à ses parents leur bénédiction et s'en va dans la campagne rase. Pourquoi le fils de paysan quitte-t-il la charrue pour courir la steppe? Il le faut bien, dans l'intérêt même de l'agriculture. C'est le temps où la sainte Russie est en proie aux forces mauvaises, infestée de monstres, de brigands et de païens. Ilia, c'est le libre paysan qui saisit le fer sacré pour la défense du sol.

En quittant le village natal, Ilia Mourometz demande à ses parents leur bénédiction pour son voyage vers « la glorieuse cité de Kiev » où il veut « prier les saints miraculeux de Kiev, s'engager auprès du prince Vladimir, le servir fidèlement et loyalement, défendre la chrétienté ». Son vieux père lui dit :

Pour de bonnes œuvres, je te donnerai ma bénédiction, mais pour de méchantes œuvres je ne te la donnerai pas. Tu vas par voies et chemins. Ne trame rien contre le Tatare, ne tue pas le chrétien sur la plaine nue.

Et Ilia s'efforce d'observer religieusement ce commandement du paysan qu'est son père. Il se sert de sa force pour lutter contre le mal et l'injustice, pour défendre son pays contre l'ennemi du dehors. A la cour du prince Vladimir, son attitude est tout à fait différente de celle des autres bogatyrs. Fier et indépendant, il ne permet pas au prince de le traiter comme un inférieur. Cela déplaît au prince qui est injuste et envieux comme un vrai monarque, et qui éprouve de l'irritation contre Ilia. Un jour même il ordonne à ses serviteurs de se saisir d'Ilia et de le jeter dans une prison souterraine. Mais quelque temps après, des hordes ennemies assiègent Kiev. Nul ne peut se défaire d'elles sans Ilia. Le prince est contraint de demander son aide à celui-ci. Alors se manifeste la noblesse d'Ilia et son sincère amour de sa patrie. Il met les intérêts de son pays et le bien du peuple au-dessus des considérations et des humiliations personnelles : il quitte son cachot, court à la défense de Kiev et sauve la ville. Ilia est le guerrier-paysan, qui ne cherche ni agressions, ni conquêtes et qui

n'admet la guerre que comme une légitime défense, une lutte contre le mal et l'injustice.

*
* *

En général, dans les bylines russes, la guerre n'est acceptée que comme défensive, et même elle n'y est représentée qu'avec ce caractère. La poésie populaire n'a sans doute pas jugé digne d'elle de chanter la guerre offensive. Le héros des bylines russes est avant tout le défenseur de la terre natale, pas du tout le conquérant de la terre étrangère; c'est le gardien de l'indépendance de son peuple, pas du tout l'oppresseur des autres peuples. Si l'histoire a semblé parfois contredire ces sentiments, il faut en accuser non pas une transformation de l'esprit populaire, mais la volonté de ceux qui avaient la charge de diriger le peuple.

GRÉGOIRE ALEXINSKY

Ancien Député à la Douma.

TRADUIT DU MANUSCRIT RUSSE PAR J.-B. SÉVERAC

LES DÉCOMBRES[1]

XIV

LE TACOT

C'était une toute petite auto, de celles que les amateurs appellent dédaigneusement « un clou » ou un « tacot ». Louis-Albert l'avait achetée pas cher à Marseille d'un épicier qui avait été incité à s'en défaire par la sollicitude de ses créanciers ; mais le duc avait l'œil, il avait jugé que la voiture pouvait encore « s'envoyer des kilomètres », et l'avait destinée à visiter ses raffineries en revenant vers Paris à courtes journées. Il ne s'était pas trompé ; le « Dunbard » roulait un gentil train de machine paisible, sans massacrer les poules ni épouvanter les chiens, et Louis-Albert avait tort de l'appeler « mon deux à l'heure », car elle abattait très bien sa moyenne de trente-cinq en palier, et quand il se penchait sur le capot, écoutant battre son cœur honnête de travailleuse, il n'y surprenait jamais de ces « ratés » sinistres qui précèdent et préparent la panne.

Louis-Albert conduisait lui-même celle que, sans savoir pourquoi, il avait baptisée Léonarde, de même qu'en souvenir cette fois du vieux connétable, il se faisait appeler M. de Bonne dans les hôtels de second ordre où il s'arrêtait avec Thérèse.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 1er mai 1916.

Depuis leurs brusques amours du « Mediterranean », ils ne s'étaient plus quittés ; une sèche carte postale avait informé Armand de la Vingtrie du départ de sa femme et de son abandon du domicile conjugal (souligné) ; les deux camarades s'étaient envolés dans la douceur et l'imprévu d'un voyage romanesque et bourgeois.

Pour la première fois de sa vie, Louis-Albert goûtait les charmes enivrants de la médiocrité. On ne l'appelait pas « monsieur le duc », on ne lui faisait pas payer une addition avec un quart en sus, il pouvait s'abriter dans les logis modestes où, s'il s'attardait trois jours, il cessait d'être un numéro et semblait faire partie de la maison. Il pouvait chipoter sur une note et prendre une seule chambre pour deux.

...Ce matin-là, il sortait graduellement du sommeil, s'étirait dans ses draps en entendant l'eau ruisseler dans le cabinet de toilette voisin d'où sortaient des fraîcheurs de parfums ; Thérèse allait et venait, rentrait dans la chambre, en ce costume cavalier et gamin où les femmes se plaisent, montrant ainsi comme leur corps est mal habitué aux jupes inventées par des civilisations prudes. Il aimait à la voir faire mordre son peigne dans ses cheveux blonds qui tombaient en nappes d'or sur ses épaules, il aimait ces mots lestes et joyeux qu'ils échangeaient comme des balles de tennis, ces déjeuners du matin qu'ils partageaient, ces jeux où ils s'affrontaient comme des lutteurs ; il adorait les appellations un peu vulgaires que Thérèse inventait : « Loupo, mon duco, Bobonne ». Cela faisait partie de son incursion dans la vie bourgeoise. Le connétable dont le souvenir l'écrasait, François de Bonne, duc de Lesdiguières, se volatilisait, s'évanouissait dans ce surnom : Bobonne...

Ils erraient ainsi à travers la France dans une liberté et un bonheur inexprimables, n'ayant que la crainte d'arriver, quand Louis-Albert tomba sur sa tante de Commercy. Il en ressentit un coup violent, puis singulièrement, une sorte de satisfaction de voir ainsi la chose connue, bientôt publiée par les trompettes qu'étaient la princesse et ses compagnons. Le regard et le salut de Gallois lui firent presque plaisir ; il surprit l'admiration et l'envie dans les yeux du petit homme

mince en complet cannelle et rendit le salut. En somme, Thérèse était du monde et tous la connaissaient. Cependant aucune parole ne fut échangée et les deux groupes s'éloignèrent, chacun de son côté sous les ombrages hâtifs des quinconces.

— Tu as vu, — disait Thérèse, — la tête qu'ils ont faite?

— Nous ne nous cachons pas.

— Oui, mais quel potin dans Paris !...

— Je m'en fiche.

— Tu ne me quitteras pas en arrivant, dis?

— Bête !...

XV

DIANE DE THIANGES

Madame de Louville, en rentrant rue Vaneau, s'inquiétait un peu de la réception que lui ferait sa mère ; elle fut presque déçue par le calme et la tranquillité de la bonne dame qui se contenta d'embrasser dramatiquement sa fille.

— Enfin, mon enfant, Dieu a voulu nous éprouver, et, toi aussi, tu as bien fait souffrir ta mère. Mais il faut que tout soit oublié et que nous ne nous occupions plus que de te débarrasser de cet ignoble drôle. J'ai pris des informations sur lui.

— Qu'est-ce que ça me fait, maman? je ne m'en occupe plus.

— On est tout de même bien aise de savoir...

— Vous avez vu Retoré, vous avez pris des rendez-vous?

— Tous les matins de dix à onze à l'étude et le soir après le tribunal.

— Il croit que nous obtiendrons le divorce?

— Ça ne fera pas un pli.

— Et à Rome?

— J'ai causé hier avec monsieur Raymond Badin qui a la spécialité de ces causes ; ce sera très simple. La procédure est engagée à l'archevêché et dans huit jours tu peux prendre le bain canonique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

— Ma petite Diane, c'est assez difficile à t'expliquer. Parce que, enfin, tu es toujours une jeune fille... et pourtant...

— Oh, allez, maman, dans les conditions où je suis, je puis tout entendre... et tout savoir...

— Eh bien, comme ta demande en nullité sera fondée sur le défaut de consommation, il faudra prouver qu'il n'y a pas de supercherie et... et le bain, paraît-il, est fait pour ça.

— Je ne comprends pas du tout.

— On t'expliquera, mon enfant, moi je ne peux pas ; mon cœur de mère déborde...

Diane rougissait, devinant vaguement la vie moins nette qu'elle ne l'avait cru.

Quelques jours après, elle sortait de l'officialité dans un état d'écœurement et de tristesse indignée ; pendant deux heures de vieux ecclésiastiques, les uns d'une maigreur hostile, les autres avec des obésités joviales, l'avaient interrogée, scrutée, offensée, posant des questions qui fouillaient sa chair, qui la dépouillaient, la mettaient nue devant cet aréopage. Madame de Thianges, qui l'avait attendue en voiture dans la rue, la recueillit harassée, irritée, pleurante sur les coussins du coupé. Mais cette fois, loin de s'offusquer, la mère se révolta :

— Comment!... Tu n'as rien dit quand un ignoble individu t'a fait un affront, le plus grand qu'on puisse infliger à une femme, et parce que des prêtres, — de saints prêtres, — dont c'est le métier, font des questions qui sont nécessaires à ton procès en annulation, tu te mets dans des états pareils ! Vraiment je ne te comprends plus...

— Ils n'ont pas le droit, non, ils n'ont pas le droit... c'est indigne. Même au nom de la religion. La religion ne demande pas des choses pareilles.

— Veux-tu que nous allions chez Kunkemayer? C'est l'heure de ton goûter.

— Je n'ai pas faim. Mais, si vous voulez, je vais vous y jeter, et je garde la voiture.

— Où veux-tu aller?

— Ça me regarde.

— Mais pas du tout, tu n'es pas mariée; j'ai le droit, j'ai le devoir de savoir où tu veux aller.

— Ça, je ne crois pas. Mais je peux vous le dire : je vais chez madame de Lesdiguières.

— Pourquoi faire?

— Je sais qu'elle est très bien avec monseigneur Capitolini et je veux avoir un mot pour lui, pour qu'on m'évite toutes ces odieuses formalités.

Madame de Thianges fit changer de route au coupé, indiquant l'adresse du pâtissier qu'elle affectionnait.

— Tu me promets que tu ne vas que chez la duchesse?

— Mais oui, maman, mais oui.

— Ah, c'est que je connais mon devoir, moi...

Pendant que sa mère savourait un ice-cream, Diane courait au pas rebondissant du bai-brun vers les solitudes du faubourg Saint-Germain où l'hôtel de Lesdiguières étendait sur la rue Chanaleilles ses murs bas, défendant la belle façade de Gabriel.

Elle dit carrément au portier :

— Je voudrais parler à monsieur le duc.

— Justement, madame, il vient de rentrer ; il est chez lui.

Un valet de pied lui indiqua l'appartement que Louis-Albert occupait dans une aile au rez-de-chaussée.

Elle entra dans une grande pièce assez nue, décorée de fouets de chasse, de gravures anglaises qui représentaient des cavaliers sautant des obstacles à la poursuite d'un renard, derrière une meute de grands chiens ardents ; au milieu d'un panneau se dressait la tête naturalisée d'un dix-cors et par terre s'étalaient des peaux de sangliers.

Le valet de pied demanda :

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

Et cette question la plongeant dans une perplexité inouïe lui fit comprendre combien sa démarche était irrégulière. Elle se réveilla, comme quelqu'un qui vient de traverser un état d'amnésie, surprise d'être là, se demandant ce qu'elle était venue faire.

L'homme étonné renouvela sa question et elle finit par dire :

— Mad... Mademoiselle de Thianges.

Il la regarda comme pour s'assurer qu'elle parlait sérieusement.

— Bien, mademoiselle.

Une seconde après la porte s'ouvrait et Louis-Albert apparaissait, heureux, gentil, la main tendue.

— Que je suis content, chère mad... mademoiselle...

Il hésitait ; elle dit en riant :

— Vous ne savez plus comment m'appeler : madame, mademoiselle, voyons, Louis-Albert, dites donc Diane,... comme autrefois.

— Oui, vous avez raison et je vous remercie... Est-ce que je puis vous être bon à quelque chose?

— Oui, vous m'avez dit à Marseille que madame votre mère était en très bons termes avec monseigneur Capitolini.

— Certainement.

— J'aurais besoin de son aide, de sa protection pour m'éviter certaines formalités, certains ennuis qu'on me fait à l'archevêché...

Elle s'interrompit : des souvenirs récents la troublaient devant ce jeune homme qui vaguement comprenait ; ce secret de chair pesa un moment entre eux, les émut. Ils sentirent qu'il changeait leur atmosphère, mais goûtèrent cette sensation bien qu'elle fût douloureuse et peut-être parce qu'elle l'était.

Ils prirent le parti de sourire et parlèrent de Marseille.

— Vous rappelez-vous, Diane, notre petit déjeuner à la Réserve?

— Et la bouillabaisse de chez Marius...

— Et le vin de Lamalgue.

— Je me souviendrai toute ma vie de cette soirée sur la terrasse, de cette nuit admirable. Comme les étoiles étaient belles ! on ne sait pas ce que c'est que les étoiles à Paris. Ce ne sont pas les mêmes.

— C'est vrai ; la nuit à Marseille c'est un jour continué, on sent que tout vit, tout palpite. J'aimais même le coassement de ces petites grenouilles timides. Mais surtout quand la lune s'est levée...

— Ah, le ciel était plus près alors.

Elle ne s'aperçut qu'après l'avoir dit que ce mot était un

peu prétentieux et aussi était presque tendre et voulut l'atténuer par une formule un peu banale :

— Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de madame votre mère.

— Elle est très bien ; mais je ne l'ai pas beaucoup vue tous ces temps-ci. Je suis toujours si occupé par mes affaires.

— Vous êtes content?

— Très content. J'ai visité toutes les raffineries, remis l'ordre et la confiance un peu partout. En somme nous ne subirons qu'une perte temporaire. Le fonds de la fortune n'est pas atteint.

— Tant mieux. Que sont devenus tous les Mouriez?

— Je ne sais. Je crois que les frères sont partis pour l'Argentine.

— Et madame de la Vingtrie? Ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez rencontrée à Marseille?

Sous le clair regard innocent qui, sans le savoir, le mettait à la torture, il biaisa, balbutia :

— Je n'en n'ai plus entendu parler. Voulez-vous voir ma mère?

— Je crois bien !

L'arrivée de Diane et de Louis-Albert dans son boudoir sembla stupéfier madame de Lesdiguières dont les narines spirituelles s'enflèrent; elle semblait contente et intriguée par la présence de la jeune femme. Mais quand ses yeux bleus se reportèrent sur son fils ils s'assombrirent de sévérité, bien qu'une lueur palpitât encore.

Elle fut charmante et naturelle avec Diane, montrant qu'elle était au courant de tout sans toucher aux points douloureux, et promit d'aller voir le prélat.

— Il fera ce qu'il pourra et il peut beaucoup. Dans un an cet affreux cauchemar sera fini, chère enfant, et vous pourrez refaire votre vie.

Ses regards allaient de l'un à l'autre des jeunes gens et elle pensait :

« Mon Dieu, si elle pouvait le débarrasser de cette horrible Thérèse ! D'abord elle est bien plus jolie... »

Les idées qui vibrent puissamment dans un cerveau sont

en contact avec celles des autres par des influences dont on ne se rend pas compte encore ; elles se traduisent par des pensées fugitives, inconscientes ; sans s'en rendre compte les deux jeunes gens subirent cette endosmose et se regardèrent.

Diane en rentrant avenue Malakoff, à l'heure du dîner, trouva sa mère au comble de l'indignation, mais ne s'en émut guère, l'indignation était un des états les plus habituels de madame de Thianges. Comme on s'était mis tout de suite à table, on ne pouvait parler, sous l'œil et sous les oreilles du maître d'hôtel et du valet de pied ; d'ailleurs Yvonne était là, plus aux aguets qu'eux-mêmes. Pourtant, telle une vapeur impatiente tente de s'échapper par les soupapes, parfois une exclamation de la comtesse venait exploser, donner cours à sa fureur et à son émoi.

— Quelle indignité !... Un homme comme lui s'afficher avec cette créature !... Pauvre duchesse... Je te dirai tout à l'heure, ma fille... Les hommes sont capables de tout, aujourd'hui... Pourtant je n'aurais jamais cru ça de lui... Ça ne te regarde pas, Yvonne, tu n'as pas besoin d'ouvrir des yeux comme ça.

Les deux domestiques, sentant qu'ils gênaient, s'étaient éclipsés, plus attirés par les délices de l'office que retenus par la curiosité ; quand le maître-d'hôtel revint, madame de Thianges s'écria :

— Eh bien, Joseph, où étiez-vous ? Vous voyez bien que nous vous attendons pour nous lever de table.

Touché par l'argument, Joseph précédait les trois femmes dans le salon où la lumière naquit sous son doigt. La mère dit aussitôt :

— Yvonne, va te coucher, j'ai quelque chose à dire à ta sœur.

La jeune fille, d'un air de mauvaise humeur, jeta sur un meuble l'ouvrage qu'elle avait déjà en main et sortit pendant que la comtesse murmurait :

— C'est inouï, le genre des jeunes filles d'à présent...

Mais elle ne fut pas longue, alors, à s'épancher :

— Ce que madame de Commercy vient de me dire !... Pauvres gens, comme s'ils n'avaient pas assez déjà de leurs ennuis...

— Mais enfin, maman, quoi donc?

— Sais-tu avec qui la princesse a rencontré Louis-Albert à Laroche? Oui, à Laroche, où elle avait été faire une petite excursion, le sais-tu?

Diane répondit :

— Non, — d'un ton d'indifférence.

— Rien ne t'émeut, toi... Conçois-tu qu'il se promenait bras dessus, bras dessous avec une femme... Enfin, je peux bien parler de cela devant toi, puisque tu es mariée, maintenant. Tu n'es plus une jeune fille.

— Louis-Albert a une maîtresse?

— Et qui? Je te demande un peu qui il a été choisir? La fille de ce gueux, de cette canaille, de ce bandit, de ce Mouriez. Il faut n'avoir pas de cœur.

— Comment? Thérèse de la Vingtrie?

— Oui, madame de Commercy l'a rencontré avec elle à Laroche ; ils filaient le parfait amour, en auto...

Diane en écoutant sa mère s'étonna de souffrir un peu.

Elle n'aimait pas M. de Lesdiguières, pourtant...

Elle ne l'aimait pas, certes ; mais cela l'agaçait de le savoir camarade, ami d'une autre femme, vivant avec elle, l'embrassant parfois. Son mari aussi, ce Pierre de Louville, avait ce qu'on appelle une maîtresse, il ne pouvait s'en détacher, il l'avait bien prouvé. Quel attrait trouvaient-ils donc dans ces femmes?

Bien qu'on s'imagine volontiers aujourd'hui les jeunes filles parfaitement renseignées sur le grand secret du mariage, elles sont en réalité le plus souvent d'une ignorance surprenante. Cela tient surtout à ce que la majorité des femmes est parfaitement insensuelle ; la fièvre d'amour ne s'éveille en elles qu'assez tard ou sous l'empire d'un sentiment passionné. Ce sentiment est très rare aujourd'hui, bien plus rare que jadis ; jadis, même sans avoir lu Rousseau, Laclos et madame de Staël, toutes les femmes étaient comme imprégnées de roman et férues de volupté.

Madame de Thianges rejoignit Diane dans la chambre d'Yvonne où, sous prétexte de peigner et de brosser les beaux

cheveux de la petite, la jeune femme s'était réfugiée pour questionner son cœur et fouiller sa blessure, afin de la connaître.

— Comment, tu n'es pas habillée!... Tu ne viens pas chez madame Arnajon?

— Non...

— Non... Pourquoi?

— Ça m'assomme.

— Tu as tort ; il faut te montrer. Si après ce qui t'est arrivé, tu te terres, on t'en voudra ; on potinera sur toi. Et après cela, quand tu le voudras, ce sera beaucoup plus difficile à toi de reparaître dans le monde.

Ne plus paraître dans le monde était considéré par madame de Thianges comme la pire des catastrophes.

Mais Diane n'eût pas cédé devant la menace de ce malheur, si sa mère n'avait ajouté :

— Lisbeth Arnajon protégeait cet Armand de la Vingtrie ; je ne serais pas fâchée de savoir ce qu'elle en pense, maintenant.

— Je suppose qu'il ne doit pas beaucoup se montrer après toutes ces histoires.

— Ah ! tu ne le connais pas. Il va se poser en victime : se dégager de la famille. Je l'entends déjà crier : « Voilà ce que c'est que de se mésallier... » Ce sera à mourir de rire : un Sirbacque.

Madame de Thianges, — née Tirard de Boismilon, — détestait la mésalliance. Elle ne se souvenait jamais, sauf dans certaines circonstances, — les successions à réclamer, — que le père de son père, Me Tirard, avait fait sa fortune en gérant avec une habile rapacité l'étude d'avoué qu'il avait héritée de ses aïeux.

Diane, elle, songeait que par Lisbeth Arnajon, toujours au courant de tout et surtout voulant l'être, elle saurait la vérité sur Thérèse et Lesdiguières. Sa mère la harcelait, lui proposait des robes, arguant de l'intimité, l'affolant de son ramage : elle parut consentir par obéissance et n'obéit que par curiosité.

Madame William Arnajon, née Lisbeth Bervilliers, était la veuve d'un avocat qui avait plaidé de bonne heure des causes retentissantes et obtenu de beaux succès ; mais sa car-

rière qui devenait brillante et sûre avait été brusquement rompue par la mort.

Quand Lisbeth eut épuisé sa tristesse, elle se trouva n'avoir pas grand'chose à faire de la vie. Elle était assez riche pour risquer de s'ennuyer, ne souhaitant pas se remarier et n'ayant nul désir d'un amant. Les soins de la toilette ne pouvaient suffire à l'occuper, car elle était intelligente et la méchanceté, — cet admirable moyen de passer le temps, — ne l'intéressait guère.

Elle eut une idée qui peut paraître originale et audacieuse ; elle voulut se créer un salon.

C'était jouer la difficulté à une époque où les conversations, comme la correspondance, n'ont plus de raison d'être, les unes étant remplacées par le téléphone et les autres par les cartes postales ; en un temps où les jeunes femmes s'enfuient par l'escalier de service les heures où leurs belles-mères reçoivent : le « *jour* », qui fut la grande préoccupation de leurs aïeules, n'existe plus pour elles. Comment convaincre les gens affairés que sont les Parisiens d'aujourd'hui de venir perdre leurs loisirs entre cinq et sept, à l'heure où les goûters, les conférences, le cercle ou les garçonnières attirent et retiennent la majorité? Le prodige de Lisbeth fut de les persuader.

On sut que tous les jours, chez elle, on pouvait la trouver attentive à vous écouter, à vous louer, à vous présenter, à vous lire ; on sut qu'elle offrait d'une main spirituelle et preste une tasse d'excellent thé où de vieux Porto ; on se le dit.

Un petit groupe de fidèles et d'amis sûrs formaient le chœur, il s'en détacha deux ou trois hommes connus aguichés sans espoir et déçus sans mauvaise humeur; il s'y joignit quelques jolies femmes... Le salon de Lisbeth était fondé, ses mercredis furent notoires. Mais les réceptions du soir étaient rares et constituaient un petit événement; celle-ci célébrait une pendaison de crémaillère, après un changement d'appartement ; il n'en fallait pas plus pour que madame de Thianges tînt à y paraître et à s'y faire accompagner de sa fille. Sa fille, — elle le déplorait d'ailleurs dans son cœur de mère, — avait été le sujet d'un « excitant » scandale parisien ; cela faisait d'elle un « numéro ».

Diane fut déconcertée de tomber dans une réunion assez

nombreuse et qui semblait avoir été convoquée pour *sa rentrée.*

Tous les amis de Lisbeth étaient là, dans un tohu-bohu de noms exotiques, de noms illustres, de vieux noms, de noms nouveaux, de noms connus, de noms ignorés ; Diane aperçut d'abord la grande musicienne française, d'origine croate, qui a su apporter à notre art une note nouvelle de sensualité et de profondeur. L'air timide et mutin, croisant et découvrant ses jambes dans des bas de chantilly, avec des gestes et des brusqueries que justifiait le surnom de « gamin dalmate » qu'on lui donnait quand elle était jeune fille, madame de Lauzun, née comtesse Brézovary de Nietz, était aimable et lointaine, mais ne dédaignait pas de causer avec Anselme de Restaud un des fidèles de la maison, artiste de finesse, de tact et de sensibilité, heureux d'être enfin dégagé du vers libre auquel il avait dû sa réputation et de pouvoir revenir aux belles formes de l'alexandrin où son goût du passé se jouait plus à l'aise. Un poète lithuanien, au front chauve, aux yeux de sultane Validé, pérorait d'une voix zézayante, ramassait les regards des femmes. De droite et de gauche on entendait jaillir les mots de princesse, les appellations de monseigneur et de maître, que la maîtresse de la maison prodiguait, mais qui s'atténuaient en une familiarité plus tendre quand elles s'adressaient à une amie.

— Yolande, vous êtes délicieusement jolie, — disait-elle à la princesse d'Henrichemont, fille du roi éphémère de Portugal, durant l'épopée napoléonienne, et mariée au descendant d'un des compagnons de Henri IV.

— Lucienne... — et elle interpellait la duchesse d'Iéna, dont malgré le titre bonapartiste, toute la famille demeurait fidèlement attachée à la branche aînée des Bourbons.

Ce qui marquait d'un signe particulier le caractère de ce salon, c'était systématique l'amabilité et la passion de louer avec une admiration sans bornes des artistes dédaignés ou peu aimés du public. Au moment où la comtesse et sa fille entraient, madame Arnajon était en train de dire :

— Comment ! vous ne connaissez pas Bob-Herry? Mais c'est le premier peintre de l'époque... Il faut voir son exposition, à la salle Grand. Et les grès de Sermaize qui sont dans

l'entrée ! Quel artiste que ce Sermaize !... Ah ! ma petite Diane, comme c'est gentil à vous de venir chez votre vieille amie ! Vous êtes plus jolie que jamais, ma mignonne.

Cette constatation, d'ailleurs assez banale, avait pourtant le mérite de remettre les choses en leur place, passait l'éponge sur « l'accident » et restituait à l'incertaine madame de Louville sa qualité de jeune fille, encore sous l'aile maternelle. Lisbeth cependant ne s'attardait jamais longtemps à s'occuper d'une seule personne et déjà elle se tournait vers la duchesse de Lauzun...

— Wanda, avez-vous reçu le dernier volume d'Armand de la Vingtrie, *l'Hymnaire du Songe*? Moi je trouve ça superbe. Et comme c'est beau, au lendemain d'une catastrophe comme celle de Mouriez, d'avoir le courage de publier des vers !

— Vous savez que le livre était déjà chez Lemerre depuis longtemps. Il ne pouvait pas le laisser éternellement en magasin.

— C'est un vrai poète que ce garçon ; il a une façon de comprendre et de rendre...

— Les Ledru voudraient surtout qu'il puisse rendre...

— Fi ! ce n'est pas drôle, Fortier-Laurent, ce que vous dites, c'est méchant, mais ce n'est pas drôle.

— Enfin, avec quel argent a-t-il payé l'édition?

— Bah, monsieur de Lesdiguières est occupé déjà à rentrer dans ses fonds.

Ayant distillé cette phrase dans une intention spirituelle, Laragomez, le sculpteur espagnol, avec sa mine de satyre aux aguets, tendait sans pudeur son pied vers le soulier de sa compatriote la marquise de Saldagne qui ne semblait pas s'apercevoir de cet attouchement, perdue dans le rêve souffreteux de sa santé détraquée. Les petits yeux de faune palpitèrent à cette indifférence ; d'un geste du pouce, il dessinait la jeune femme sous la forme d'un serpent s'enroulant autour d'un arbre.

Diane, curieuse au nom de Lesdiguières, s'était levée et faisait un pas vers le piano où le musicien Steinpahl promenait doucement ses doigts ; le volume de vers était là, elle l'ouvrit facilement à la page où s'inscrivait la dédicace flatteuse ; il était moins aisé de feuilleter le reste, vaguement coupé çà et là.

— Qu'est-ce qu'il est devenu la Vingtrie? — demandait madame de Thianges.

— Il est à Paris, il doit venir ce soir ; mais ce sont les « couturières » de *Chimère*, la pièce de Renaud. Oh ! la Vingtrie se montre partout, il n'a pas besoin de se cacher, il est tout à fait en dehors de cette vilaine histoire des Mouriez. Il me le disait, l'autre jour, il va falloir maintenant qu'il gagne sa vie avec sa plume et il est tout heureux à cette idée ; il a assez de talent pour cela. Restaud, avez-vous un peu parlé de lui au directeur de l'*Erechteion*?

— Vous savez, au point de vue argent, *l'Erechteion*...

— Et sa femme, vous savez ce qu'on dit?...

— Ce sont des potins, certainement.

— Pourtant madame de Commercy m'a affirmé...

— Je connais Lesdiguières, c'est un charmant garçon, il ne ferait pas une chose pareille.

— L'amour, vous savez, l'amour...

Le grand romancier de *la Conquête du désert* entrait, le sourire joyeux et les yeux tristes, distribuant de larges poignées de main et des phrases narquoises. Il se hâta de gagner le coin où s'isolait Anselme de Restaud, tandis que Lisbeth embrassait une arrivante. Les quelques écrivains qui se trouvaient là se taisaient volontiers, sans lien entre eux et sans camaraderie ; ils semblaient économiser leurs paroles pour ne pas laisser évaporer de la copie ; les hommes du monde, au contraire, parlaient volontiers et beaucoup. La plupart, il est vrai, se disaient gens de lettres, presque tous ayant écrit un roman où ils se racontaient ou bien tenant dans un grand journal la rubrique « des sports ». Quant aux femmes, une sur trois avait publié au moins un volume de vers à compte d'auteur.

Mais dans ce milieu, sans avoir jamais aligné de rimes ou jonglé avec les allitérations, la comtesse de Thianges et sa fille avaient une valeur intrinsèque. Les Thianges descendaient en ligne directe de cette Gabrielle, sœur de madame de Montespan, dont l'esprit fut célèbre; l'aventure de Diane était récente et tapageuse. Cela valait bien un mauvais volume de vers ou un bon roman.

Lisbeth après avoir reçu et casé tous ses hôtes, attira Diane

d'un signe près d'elle et lui donna cette sorte d'audience confidentielle, qui était appréciée des fervents du salon.

— Eh bien, chère petite, vous voilà revenue... Oui, je sais tout, ne parlons plus de cela ; c'est un vilain homme et de plus un imbécile. Il n'y a qu'à vous regarder pour le dire. Vous aurez une bonne annulation ; connaissez-vous monseigneur Capitolini? C'est mon ami, et il peut tout sur la curie. Mais il y a aussi l'abbé Isnard qui est très influent. On ne le sait pas, mais je le sais, moi. Je lui parlerai, soyez tranquille. Comment votre mère a-t-elle pris la chose? Bien, il me semble. Du reste il n'y a rien de votre faute, ma pauvre mignonne. Non, plus je vous regarde et plus je me dis : quel imbécile !

— Ah ! voilà la Vingtrie.

Mince et fluet, Armand pénétrait dans le salon, le corps en avant, la démarche glissante. Depuis ses malheurs, le gendre de Mouriez avait modifié son aspect. C'était un homme de lettres qui entrait. Armand avait rasé sa lèvre et laissé pousser ses cheveux qui, raides et droits, se rabattaient à l'américaine sur le derrière de sa tête. Un monocle sans tour d'écaille et sans cordon s'incrustait dans son œil. Son insolence rampante était juste celle qu'il fallait pour à la fois se faire craindre et éviter les calottes.

Lisbeth courut à lui, heureuse de faire à ses amis les honneurs d'un homme qui venait d'assister aux « couturières » d'une pièce attendue.

— Eh bien !

— Comment ça s'est-il passé?

La Vingtrie prit un temps, renfonça son monocle et dit, presque bas :

— Dans les choux...

Des cris et des protestations accueillirent le jugement rapide et sportif; la Vingtrie éprouvait une sorte de délectation morose à se servir de ce style pour être en règle avec le principe de Verlaine et ne pas faire de « littérature ».

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous lui reprochez?

— Je ne lui reproche rien, c'est admirable...

— Alors...

— Mais ça ne fera pas un sou. Le public est incapable de comprendre ; il s'assommera.

— On calomnie toujours le public, — dit Anselme de Restaud avec son fin et tranquille sourire.

— On ne le calomnie pas assez, — dit madame de Lauzun.

— Enfin, quel effet cela a-t-il produit sur celui de ce soir?

— De l'étonnement, de la mauvaise humeur. Et à chaque entr'acte un tumulte d'enthousiasme ahurissant.

— Ah ! vous me rassurez ; c'était une salle d'amis, soupira Lisbeth, maintenant je prévois un gros succès. Nous sommes brouillés, Georges Renaud et moi, mais je désire que *Chimère* réussisse.

Cependant, on sentait qu'elle ne savait pas fort bon gré à ceux qui s'occupaient trop de la pièce. Malgré cela, Armand de la Vingtrie s'était mis à détailler la curiosité générale, allant de l'un à l'autre, collant là un sourire, glissant plus loin un éloge hyberbolique, racontant un incident de scène ou plaquant le mot d'un critique pontifiant dans les couloirs. Peu à peu il semblait que tout l'intérêt se fût concentré en lui, qu'en lui eussent résonné les applaudissements ou les blâmes. Même il avait donné à Georges Renaud un conseil de mise en scène avidement accueilli et suivi immédiatement.

Madame de Thianges se piquait d'avoir du goût dès qu'il s'agissait de théâtre et d'un nom connu. D'un coup d'éventail, elle arrêta le poète :

— Voyons, à moi, monsieur de la Vingtrie, dites-moi la vraie vérité, ce que vous pensez.

— Madame, c'est un immortel chef-d'œuvre ; laissez parler les sots...

La comtesse eût préféré quelque bonne méchanceté, une indiscrétion marquée dont elle pût se parer le lendemain au bridge de madame de Joyeuse ; elle fut si irritée que tout de suite la gaffe censée involontaire lui vint aux lèvres et elle demanda de son ton le plus indifférent de femme du monde, accomplissant un devoir banal :

— Comment va madame de la Vingtrie?

Armand qui allait passer s'arrêta :

— Je ne sais pas, madame, je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis un mois.

Diane, rentrée tout à fait dans son rôle de jeune fille, abritée sous l'aile maternelle, leva les yeux vers celui qui prenait la

chose sur ce ton ; il avait de la finesse, s'aperçut de cet étonnement et voulut l'accentuer :

— On devrait envoyer aussi des billets de part dans les cas de divorce, mais malheureusement nous n'en sommes pas encore là. Madame Thérèse Mouriez n'a dû être touchée que ces jours-ci par mes citations ; elle était toujours en voyage.

En voyage !... Avec Louis-Albert !...

Diane sentit au cœur la petite égratignure dont elle s'étonnait déjà ; tant il est vrai que l'amour souvent ne se révèle que par l'exemple d'un autre amour.

Madame de Thianges jugea qu'il était temps de s'en aller ; elle avait repris avec sérénité son rôle de mère-chaperon et emmenait Diane comme un colis, sans la prévenir. En voiture, celle-ci fit seulement cette question :

— Maman, comment vais-je m'appeler maintenant? je ne veux pas porter ce nom de Louville.

La mère réfléchit un instant.

— On te nommera la comtesse Diane de Thianges, comme si tu étais chanoinesse. C'est ce qu'il y a de plus convenable.

Pendant que la mère et la fille s'éloignaient, une scène étrange se passait dans l'appartement de madame Arnajon. Comme c'était la première fois qu'elle y recevait, les amis lui avaient demandé de leur laisser visiter la nouvelle installation et cette visite se passait en une sorte de farandole, déroulée à travers toutes les pièces. D'abord ils foncèrent dans la chambre dont une faible lampe électrique éclairait discrètement les roseurs et les dentelles appliquées contre la tenture. Le lit attira les yeux des hommes et quelques mots volèrent comme des chauves-souris. Lisbeth les attrapait, les rejetait en souriant, trop pure pour s'offenser de rien ; même elle montra du doigt à Saragomez, la grande peau d'ours blanc qui remplissait à moitié la chambre.

— Ça vous fait rêver, hein?

Les yeux du sculpteur vacillèrent.

A côté, on pénétrait dans le cabinet de toilette et la salle de bain. Tout le confortable cynique des modernes s'y trouvait rassemblé. Un coup de pouce sur un commutateur inonda la pièce d'une lueur mauve qui donnait un peu l'impression

d'une buée dans un pays matinal. La baignoire était d'un marbre taché de rose et comme elle se trouvait un peu en contre-bas, on n'avait qu'à descendre pour s'y plonger. Madame de Saldagne sans rien perdre de son sourire souffreteux, étendit sa jambe gainée de dentelles et d'un mouvement alangui, s'étendit dans cette sorte de couche.

— Oh, le cercueil de marbre rose !

— Oh, le bain de Cypris !

— La couche où Wotan endort Brunehilde !

— Des vers, il faut improviser des vers au-dessus de sa tête.

— Bien mieux il faut l'enterrer sous les fleurs.

— C'est ça... c'est ça...

L'appartement avait été fleuri pour la circonstance et des plantes éclatantes, roses, hortensias, camélias, orchidées s'étalaient dans des vases. Les amis de Lisbeth les prenaient à brassées et les versaient sur la petite Slave dont le corps onduleux disparaissait sous leur jonchée. Elle riait, protégeait sa figure de se paumes écartées, étoilées de bagues.

XVI

LE COMTE DE THIANGES A SA FILLE

Ma chère enfant,

Tu sais avec quelle émotion indignée j'ai appris ce qui s'était passé lors de ton mariage. Ce Louville est un misérable et tout mon regret est de n'avoir pas été près de toi en ce moment-là ; j'aurais pu sans doute démasquer ce paltoquet, si mes rhumatismes ne m'avaient cassé douloureusement bras et jambes et si ta mère n'avait cru devoir mener cette affaire avec une si désolante précipitation.

Enfin le mal est réparable et l'on peut se féliciter de te voir si vite débarrassée de ce joli monsieur. Quelle drôle de figure il eût fait dans mon austère Vergniolles où tu me promettais ta visite au retour de votre voyage ! C'est à ce sujet du reste

que je t'écris. J'apprends que tu es de retour à Paris et je pense que vous allez reprendre la vie de monde que madame de Thianges aime tant. Eh bien ! j'estime qu'il serait un peu déplacé, après une aventure où tu n'as été qu'une victime, mais qui a défrayé tout Paris, que l'on te voie continuer à courir les matinées et les bals, comme une jeune fille à marier sous l'aile de sa mère. Tu as quelques mois de réflexion devant toi avant de redevenir complètement libre ; veux-tu venir les passer auprès de ton vieux père, que tu combleras de joie ; est-il utile de te le dire? Et près duquel tu retremperas ta petite âme qui, — malgré tout, — doit être un peu froissée et meurtrie de ce premier et vilain contact avec la vie.

Celle que, les uns et les autres, vous menez à Paris, — et ici j'entends ce *tout* Paris, qui est très étendu et très restreint, — m'inquiète et me chagrine. Sans vouloir faire le morose et le contempteur, je t'avoue qu'elle m'inspire une grande tristesse et que je voudrais passionnément t'y voir renoncer au moins pour quelque temps. Tu n'as pas à te louer d'elle ; rends-lui en mépris ce qu'elle a pu t'apporter en douleurs et viens à la nature. Celle-là ne trompe jamais et ne change pas davantage. Et encore le peut-on dire absolument? « Le monde » l'a tellement embourgeoisée, rapetissée, maquillée, peignée, que parfois elle ne se reconnaîtrait pas elle-même, comme une belle fille des champs qu'une fée maligne aurait, d'un coup de baguette, déguisée en citadine. Mais enfin la poudre de riz se dissipe vite au grand air et l'odeur des extraits ne tient pas devant le parfum des foins et des fleurs.

Il faut retourner à la terre ; d'abord on finit toujours par là, mais c'est aussi par là qu'on recommence. Toi dont je sais l'âme pure et brillante comme une lame d'épée, tu te retrouveras bien vite toi-même dans ce milieu, tu seras étonnée d'y découvrir un tel fonds de courage, de simple énergie, d'espoir tenace et confiant. Le monde de 1914 dont je reçois l'impression par la lecture des journaux mondains, — un vieux philosophe comme moi se doit de les parcourir, — m'a toujours l'air d'un mauvais roman traduit de l'étranger. Du reste les noms barbares commencent peu à peu à recouvrir les français et je me suis amusé l'autre jour à compter du bout de la plume ce qu'il y avait de terminaisons en *mann* en *ez*, en *ford* dans

une réunion où l'on citait le *Tout Paris*. C'était Babel... c'était plutôt Rome au temps où elle regardait *passer les grands barbares blancs*.

Ici tu entendras résonner des appellations comme Petit, comme Durand, comme Mas ou Dumas. Cette dernière est une des plus antiques et des plus vénérables. Elle vient de *mansum* « supin » du verbe *manere* qui signifie demeurer; elle marque la considération des nomades pour le premier qui sut s'arrêter, demeurer, qui s'attacha au sol et voulut le féconder... Mais je m'égare et je t'ennuie.

Pourtant, encore un peu de pédantisme : point de seigneur sans terre, disait le vieil adage. C'est depuis qu'on est suzerain de quelques actions ou de quelque compte en banque, qu'il n'y a plus de noblesse, j'entends de vraie. Pour moi, je t'étonnerai en te disant que je ne vois point de mal à cela, le gentilhomme, — *gentis homo*, traduction exacte : homme du monde, — n'existe plus que pour les rastaquouères et les boutiquiers; mais la terre, elle, n'a pas disparu et sur son vaste sein, elle berce une race forte et patiente qu'on verra se révéler un jour et peut-être plus tôt qu'on ne pense. Nos pères, dans la nuit du 4 août, apportaient sur l'autel de la patrie l'un son terrier, plein de chartes surannées, l'autre ses rentes féodales, cet autre, — un Virieu, — sa colombe. Ils n'étaient pas des inconscients ; ils savaient que la faux aiguisée en épée pouvait se tourner contre eux, mais ils avaient fait leur sacrifice. Aujourd'hui les possesseurs de la terre n'ont pas cela à craindre ; leur abnégation sera aussi belle que celle de 89, mais non payée du même prix et c'est dans cette terre mouillée de sueur et peut-être de sang que se pétrira le limon d'où sortira l'Adam des races futures.

C'est être vraiment bien bavard, ma chère enfant que de te dire tout cela pour t'inviter tout simplement à consacrer quelque temps à ton père. Je crois que cette proposition fera jeter les hauts cris à ta mère et sans doute à ses amies. Bouche-toi les oreilles et viens.

Tu aimeras, — je le prévois, j'en suis sûr, — la belle et noble existence d'une femme à la campagne, le bien qu'elle y peut faire, les occupations normales et saines qui remplissent ses

journées. Ah ! si tu pouvais comprendre la force et la vertu qui émanent d'un champ de blé, je croirais que j'ai gagné mon procès et que je t'ai définitivement conquise. Cela ne veut pas dire que je souhaite voir en toi une paysanne. Tu es trop jeune, trop belle, trop intelligente pour renoncer à jamais à la vie dont tu as l'habitude. Tout peut se concilier d'ailleurs ; l'automobile, le chemin de fer ont ceci de déplorable qu'on n'est jamais loin de personne, mais ceci de réconfortant qu'on est toujours près de chez soi.

Adieu, ou plutôt à bientôt, ma chère enfant, je t'attends impatiemment. Ta mère aura Yvonne pour se consoler et pour s'occuper : il est bien juste que j'aie un peu pour moi ma chère Diane que j'embrasse bien tendrement et de tout mon cœur.

Ton vieux père,

T.

P.-S. — Les nouvelles de l'étranger que je suis attentivement dans les journaux m'inquiètent beaucoup. J'y sens un lourd et sournois travail de nos voisins de l'Est contre nous et parfois je crois entendre, au-dessus de mes vieilles murailles, le battement des ailes de quelque Walkure, volant dans la nuit sur le beau pays qu'elle convoite. Bien que, dans l'état de civilisation où nous nous croyons parvenus, l'idée d'une guerre paraisse aussi monstrueuse qu'impossible, je crains tout de l'ambition et de la voracité allemandes... Mais si pourtant elles nous assaillaient... j'ai confiance. Ce ne serait pas la première fois que la France se réveillerait juste à temps, et sans fouiller bien avant dans l'histoire, je ne veux rappeler que le sublime dévouement de tous qui précéda et prépara Denain ; que l'émouvant élan qui jeta sur le Rhin les héros de 1792.

Un bon baiser à Yvonne et mes hommages à votre mère.

XVII

UNE REPRÉSENTATION

Madame Grandier des Ormes était absorbée par un de ces minutieux ouvrages de broderies où, maintenant, elle concen-

trait son activité et sa pensée tout entières. Ce travail automatique résumait et réglait la paresse de sa volonté engourdie par l'accoutumance du poison ; le pouvoir qu'à l'opium d'élever à des puissances inconnues les faits les plus neutres, lui faisait suivre dans les fils croisés que son aiguille jetait sur la toile comme une image de pays merveilleux. Jacinthe ne se souvenait plus de l'ancienne Jacinthe que comme d'un beau paysage jadis traversé et qu'elle ne verrait plus. Les devoirs ne lui apparaissaient plus que comme des convenances et les sentiments que comme des impressions.

Mais la malignité de la nature prolonge, même dans la suprême apathie, la souffrance et l'inquiétude ; ces deux sentiments surnageaient et se manifestaient dans les infiniment petits ; le moindre détail de toilette qui n'atteignait pas à la perfection, le plus léger oubli dans les soins de ses femmes de chambre la plongeaient dans un désespoir où se profilait tout de suite l'idée de suicide. C'étaient alors des bouderies invétérées, une aversion de tout qui triomphaient même de l'euphorie pharmaceutique imposée par la drogue périlleuse et divine.

Ce calme « admirable », cette sorte d'impassibilité morale avaient valu à madame des Ormes, — c'est ainsi que l'appelaient ses amis, — une réputation de sagesse, de jugement sûr et droit qui lui avaient à la longue conféré une autorité singulière sur les actes et les opinions des autres. Pour quelques-uns, elle était un peu comme ces directeurs de conscience qui exercèrent une si puissante autorité sur les esprits du dix-septième siècle. Son mari, malgré le sens aigu des affaires qui le faisait en tout si clairvoyant, s'était pourtant laissé prendre à ce piège; il aurait volontiers imploré un conseil de « sa Solidité », comme faisait Louis XIV de madame de Maintenon. Mais cette confiance comportait trop de tendresse pour la répulsion que la morphine, en imprégnant tous les sens de Jacinthe, avait créée en elle.

Elle se méfiait ; le conseil sollicité et fourni, s'il se trouvait juste ou ingénieux, pouvait exciter un renouveau de passion qu'il faudrait subir, et si inutilement ! Toutes les voluptés, toutes les tendresses de la terre n'étaient-elles pas contenues dans une pincée de poudre blanche délayée dans l'eau

aseptisée qui bouillait sur sa table de toilette, à côté de la petite seringue d'argent qui allait planter dans sa chair la joie de tout oublier?

Diane laissa dans la galerie la « trotteuse » que lui imposait la vigilance de sa mère et fut droit au petit salon où Jacinthe laissait guider ses rêves par le dessin de ses broderies ; madame des Ormes l'embrassa avec une câlinerie protectrice.

— Eh bien, chère petite? Voyons je suis une vieille amie, je ne serai pas indiscrète en vous posant une question? Vous habituez-vous à votre nouvelle position? Vous ne regrettez rien?

— Si vous voulez parler de monsieur de Louville, je puis vous assurer, chère madame, qu'il s'est arrangé de manière à ce que j'aie déjà oublié son existence.

— Et vous faites joliment bien. Pourtant il ne s'en est pas fallu de beaucoup... vous n'aimiez donc pas votre fiancé?

— Je le trouvais convenable et même assez gentil, mais...

— Alors, permettez-moi cette indiscrétion, pourquoi l'avoir accepté? Avec votre nom et votre fortune, — je ne parle pas de ce joli minois, — vous pouviez largement choisir.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère qui a envie de marier ses filles. Maman ne me laissait pas respirer, tout en proclamant qu'elle refusait dix prétendants tous les jours ; vous croyez qu'il y a tant d'hommes que cela qui veulent se marier?

— Évidemment, pas autant que de jeunes filles.

— Mais les jeunes filles non plus ne tiennent plus à se marier. J'ai dix amies qui se trouvent très heureuses comme elles sont, très indépendantes et qui ne veulent pas changer leur bonheur contre de l'inconnu.

— Alors vous?...

— Oh, moi, c'était différent...

Elle s'interrompit, ne voulant pas avouer les tyrannies tracassières de madame de Thianges. Jacinthe la comprit, délicate, se garda d'insister.

— Mais enfin que comptez-vous faire? Le divorce marche?

— Très bien et aussi la demande en nullité. A Rome nous avons quatre prélats pour nous.

— Vous n'en avez pas besoin de tant. Ça ne fera pas un pli. Vous pouvez vous remarier dans un an.

— Je vous avoue que je n'y songe guère. C'est assez d'une fois.

M. Grandier des Ormes entra en ce moment ; il baisa la main de Diane ce qu'il n'aurait jamais fait quand elle était jeune fille, car il avait et surtout voulait observer toutes les nuances raffinées de la courtoisie masculine. Mais mademoiselle de Thianges ne s'étonnait pas facilement.

Il dit à Jacinthe :

— J'ai des nouvelles.

Les deux femmes se récrièrent avec une avidité curieuse.

— Dites, dites, qu'est-ce que c'est?

Car elles sentaient bien qu'ainsi annoncée, la phrase ne pouvait s'appliquer qu'à un potin mondain.

Il s'assit, jouant avec les bibelots qui caractérisaient une petite table, à côté de sa femme.

— D'abord la petite madame de Liévin-Mareuil s'est amusée à transformer deux hommes de lettres qui lui font la cour. A l'un, Tristan Lemoyne, qui va enjamber la soixantaine, elle a fait la guerre sur ses cheveux grisonnants et son attitude lasse, de sorte que l'académicien a commencé à se teindre, s'est acheté un corset et a consciencieusement suivi un régime d'amaigrissement ; tandis qu'à l'autre, Emmanuel de Lalaing qui n'a pas plus de quarante à quarante-cinq ans, et qui « fait jeune », elle a persuadé qu'elle ne pouvait souffrir qu'une belle chevelure blanche et des rides ; de sorte que l'un a vieilli pendant que l'autre rajeunissait. Je les ai rencontrés l'autre jour à l'ambassade d'Italie, ils avaient l'air de l'oncle et du neveu ; seulement le neveu c'était Lemoyne.

— Il doit y avoir un troisième larron.

— On le dit, mais...

Diane regarda Grandier d'un air étonné qu'il comprit et parut troublé. Mais madame des Ormes détournait l'entretien.

— Si vous n'avez que des choses pareilles à nous conter, mon ami, vous pouvez les garder pour vous. Voyons, dites plutôt à cette chère enfant votre opinion sur *la Chimère*, puisque vous avez été à la première. Les journaux sont enthousiastes, mais on ne peut plus se fier à la critique. On en parlait beaucoup l'autre jour, paraît-il, chez madame Arnajon.

Grandier dit sans hésiter :

— C'est très beau.

— C'est très beau, vraiment? Allons ; votre avis, pas celui du snob.

— Non, c'est très beau, seulement...

— Ah, seulement?...

— Eh bien, que voulez-vous ma chère, moi je vais au théâtre pour me distraire, pour oublier le travail, ou le souci de la journée ; alors franchement je ne retournerai pas à *la Chimère*. Je suis très content de l'avoir vue, de pouvoir en parler, mais cela me suffit. Esther Franck y est très belle.

— Décidément, vous me donnez envie de voir cela. J'irai demain. Voulez-vous venir avec moi, chère Diane?

— Je ne sais si maman me permettra.

— Je ne voudrais pas aller contre l'autorité de madame de de Thianges, mais enfin, chère enfant, vous êtes plus libre ; vous êtes mariée. D'ailleurs c'est très convenable, n'est-ce pas, mon ami?

— Il m'a semblé.

— C'est entendu, vous viendrez avec moi, du moins si cela ne vous ennuie pas ; je téléphonerai à votre mère.

Par son amabilité autoritaire, la comtesse Grandier des Ormes s'était acquis une réputation de bonté et de protection bienfaisante. Elle en profitait pour faire quelque fois du bien et jamais du mal. Le mal donne de la peine.

Mais en ce moment l'intérêt qu'elle portait à la jeune fille n'était pas purement désintéressé. Un projet s'était formé dans sa tête pendant qu'elle parlait mariage avec Diane. Pourquoi, mademoiselle de Thianges rendue moins difficile par son aventure, — qui ne lui nuisait pas, mais la diminuait tout de même un peu, — ne serait-elle pas un parti pour ce pauvre Arthur de Folleville, usé par le monde, sans en avoir usé et dont on disait : il sait conduire un cotillon, mais il ne saura jamais conduire une femme? Les qualités réelles du cœur et de l'esprit, le talent de l'écrivain n'avaient pu réagir contre cette formule, jugée heureuse et parfaitement fausse. « D'ailleurs, disait Arthur, je suis toujours prêt à me laisser mener, pourvu que ce soit bien. »

Ce serait un coup de chance pour lui que ce mariage...

M. Grandier connaissait à fond tous les ressorts secrets qui faisaient mouvoir les actions de sa femme ; il suivit par la pensée son petit manège, se demandant seulement :

« Qui diable veut-elle lui coller dans ce moment-ci? »

En même temps il détaillait Diane en amateur expert et la découvrait plus charmante encore qu'il n'avait eu jusque-là l'habitude de la voir.

Mais en ce moment même la voix un peu criarde de madame des Ormes s'élevait, agressive.

— Mon ami, je viens de faire téléphoner à la Renaissance, on me répond qu'il n'y a plus rien de libre pour demain, à *la Chimère*. Je vous avais pourtant prié de vous en occuper.

— Je m'en suis occupé ; mais il paraît que nous nous y sommes pris trop tard.

— Mademoiselle de Thianges qui devait venir avec moi !...

— Oh, ça n'a aucune importance, chère madame.

— Ce sera pour dans quelques jours, car *la Chimère* a l'air de partir pour un succès. En attendant, je crois que vous n'avez pas encore vu la pièce du Châtelet et je peux mettre la loge du club à votre disposition.

— Oh, merci, monsieur, cela me fera grand plaisir.

Madame Grandier accepta d'un air rogue et sans remercier la substitution ; son mari, tout à son idée, philosophait en lui-même.

En entrant à la Renaissance quelques jours après, madame des Ormes et Diane de Thianges furent surprises par l'air de la salle et l'aspect des spectateurs ; les uns paraissaient consternés et se regardaient entre eux, effarés ; les autres exhibaient une admiration intolérante, agressive, insupportable, et semblaient vouloir imposer leur sentiment par la violence impertinente de vainqueurs dirigeant un peuple de vaincus. Éblouissante sous son casque endiamanté, auquel il ne manquait qu'une pointe, la baronne Suzenkopff, née princesse de Valrose, dirigeait les applaudissements du bout de son éventail comme un chef d'orchestre avec son bâton. Femme d'un Français nouvellement naturalisé, fille d'un grand seigneur italien et d'une Américaine richissime, mais sortie des derniers rangs du peuple, elle avait pour ainsi dire organisé le trust

de l'art en France et faisait consacrer beaucoup d'argent par ses amis, — plus qu'il ne lui en coûtait à elle, — à introduire parmi nous un goût devant qui l'opinion publique renâclait, quand elle n'était pas fouaillée par la naïveté tyrannique des snobs.

Madame des Ormes, grâce à son nom, à son reste de beauté, à sa réputation de tact et d'élégance eût été pour cette cosmopolite parisienne, — passionnément attachée à tout ce qui venait de l'étranger, — une rivale redoutable, si l'apathie des stoïciens, que versaient deux fois par jour dans ses veines les piqûres de la seringue Pravaz, ne l'eût faite supérieure à toute vanité et indifférente à toute passion ; il y a des vices qui semblent donner à leurs pratiquants la beauté morale des grands philosophes.

Au moment où les deux femmes s'asseyaient dans leur loge, le rideau se levait sur un décor rude et sauvage, aux maisons, aux arbres qui semblaient peinturlurés par une main d'enfant ou de préhistorique. Un grand rocher décoré d'une figure d'idole, rouge et noire, obstruait un passage et, derrière lui, on revoyait ce passage changé en sentier abrupt qui montait raide vers une façon de temple comme on s'amuse à croire que les Pélasges en élevaient à leurs dieux à peine sortis du chaos. Soudain, aux durs arpèges en dissonnance d'un orchestre caché, une foule se rua, se répandit, s'assembla. La plupart étaient serrés dans des vêtements noirs, observant la raideur des personnages dessinés sur les plus anciens vases de l'Etrurie, mais de place en place, d'autres, aux gestes d'énergumènes, agitaient des haillons tantôt d'un rouge sanglant, tantôt d'un violet funèbre ; un ou deux seulement d'un blanc de suaire. Ils se bousculaient, se cognaient dans un désordre apparent, mais qu'on sentait réglé par un rythme inflexible et puissant.

Puis les chœurs s'écartèrent et laissèrent un grand espace vide. On vit alors tout d'un coup paraître au milieu un être drapé dans une robe emparadisée de mille couleurs et de broderies compliquées, sans qu'on pût distinguer à quel sexe le personnage appartenait, tant ses attitudes, ses formes, son caractère présentaient d'ambiguïté. Mais il parla et la voix révéla une femme en même temps qu'elle dénonçait un accent

terrible, mélange de slave et d'allemand et peut-être, par un imprévu paradoxal, d'italien adultéré.

— Bon Dieu... — s'écriait madame des Ormes, — mais c'est de l'auvergnat...

— Elle en a le sexe, — murmurait Arthur de Folleville qui venait d'entrer.

Mais ils se turent, car déjà des « chut » indignés s'élevaient parmi les fidèles et la loge irrévérencieuse était signalée.

D'ailleurs, ils furent bientôt tous trois figés dans le morne ennui que distillait une versification creuse et grandiloquente, qu'il n'était pas permis d'oublier, car chaque vers s'imposait par la lente mélopée du récitant et l'importance attachée à chaque mot, à chaque idée ; le mot fût-il sans profondeur, et l'idée sans nouveauté. Les patients n'avaient même pas la ressource de distraire leurs regards, en lorgnant de droite et de gauche ; car dès la tombée du rideau, une obscurité profonde avait empli la salle.

Elle aurait valu la peine d'être regardée, cette salle pleine d'un tout-Paris miroitant, factice, étonné de son ennui, chagrin de sa déception, prêt cependant sur un signe à éclater en enthousiasme passionné. N'était-ce pas l'étranger qui venait là s'imposer à lui, le dominer et cette emprise sur notre langue de l'accent cosmopolite, comparable à celui des portiers de palace, n'était-il pas le symbole de la conquête et de la soumission?

Les diplomates assemblés, toutes les ambassades et toutes les légations, venus constater notre asservissement et la victoire étrangère, toute la société étrangère, tous les métèques, tous les naturalisés étaient là, obéissant à l'ordre du fameux et mystérieux chef d'orchestre. Quelques Français, aux airs simples et distraits, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour sembler comprendre, et les critiques dramatiques dont les loges voisinaient par hasard échangeaient des sourires, quitte le lendemain à éreinter ou à exalter selon la nuance politique de leurs lecteurs.

Le drame avait été écrit en français par un Suédois ; la musique de scène composée par un Tchèque, les maquettes des décors et des costumes signées de deux Espagnols et la mise en scène réglée par un Allemand de Weimar ; mais les

interprètes, — et jamais ce terme n'avait eu de signification plus complète et plus profonde, — étaient tous Français, sauf Frida Carmoso. On avait groupé autour d'elle des seconds rôles qui offrant une cote « estimable » ne pouvaient cependant pas porter ombrage à la « Diva » par le talent et le bluff ; leur caractère même avait été pesé : « ils n'étaient pas de ceux qui veulent tout le succès pour eux », on ne risquait pas de les voir tirer aux jambes de cette bonne Frida.

— Avec ça qu'elles ne sont déjà pas si jolies, — disait Laurent Dupuy, et qu'elle a des « ripatons énormes ».

Son ancien titre de sociétaire de la Comédie lui donnait de l'autorité ; il l'exerçait sans arrogance, mais avec une parfaite confiance en lui-même, qui était loin d'égaler cependant l'assurance, l'insolence, l'intempérance. la folie du grand Bulgare Gerowitch. Celui-ci qui n'avait jamais pu s'arracher de la gorge l'accent slave et chantant de son pays, se débattait avec rage contre cette imprégnation et cette lutte qui l'illuminait parfois d'un éclair de génie, le laissait parfois aussi impuissant et désarmé devant le calme unisson de notre langue inaccessible aux non initiés. Dans ces moments de désespoir, il songeait au bouffon, s'y plongeait, y retrouvait des effets nouveaux, toute une gamme de farce inédite, étrange, rehaussée de froideur et comme d'hostilité envers le public.

— C'est un paillasse tragique, — avait dit Robert Dartois, le seul critique qui ne craignait pas les mots cinglants.

Il y avait des femmes aussi ; cette Hélène Sauveur d'un talent si charmant et si fin, d'une grâce d'esprit si heureuse et si légère, qu'en songeant à sa grande fille de dix-huit ans, qui seule accusait son âge, on avait envie de lui crier : « Mais dépêchez-vous donc, donnez votre mesure, montez au premier rang qui vous est dû. »

Il est des sages qui aiment assez la vie pour la préférer à l'ambition et en oublier les moyens de parvenir.

— La jolie petite femme... — disait madame des Ormes en ajustant sa lorgnette et en désignant un page qui entrait, modelant un maillot de soie verte et montrant une forme exquise d'enfant-femme, Grâce Muller.

Cependant le rideau se fermait, rejoignant ses deux pans lourds et les applaudissements éclatèrent, impétueux, déli-

rants, arrogants, semblant par leur insistance appeler la protestation ou le sifflet. Mais le clan Suzenkopff veillait et des émissaires, sous couleur de visites, se glissaient déjà dans les loges douteuses.

Le vieil homme de théâtre, Raymond Vasseur, qui se trouvait à côté des deux femmes, dressa sa tête blanche et rose, vexé par nature de tout succès qui n'était pas le sien

— Le public nous vengera, — dit-il à Folleville qui enregistrait les salves :

— Huit rappels, — finit-il par énumérer, confondu et mécontent contre lui-même parce que, dans le fond de son cœur, il s'était copieusement ennuyé.

Il se levait et s'excusait, convoqué par un appel sans fil de madame Suzenkopff et Jacinthe se tournant vers Diane de Thianges lui demanda :

— Comment le trouvez-vous?

Mais celle-ci ne put répondre ; la porte de la loge s'ouvrait : Diane jeta un cri :

— Oh, monsieur de Lesdiguières.

Il baisait les mains tendues et, tout de suite, pour dissiper le léger trouble qu'il ressentait lui-même, s'amusait de la pièce, la blaguant sans respect, mais sans fureur.

— Il me semble que j'entends des mots français, même des phrases, mais qui ne présentent aucun sens. Ce sont des enchaînements de sons comme ce jardin de racines grecques que mon vieil abbé préhistorique me faisait apprendre autrefois.

— Du moins ne jetez pas de cailloux dans celui de madame Suzenkopff; voyez comme elle agite ses ailes de Walkyre.

La baronne, en effet, multipliait l'exagération de son enthousiasme, distribuait des ordres, envoyait des encouragements et menaçait les défections de châtiments sévères.

— Est-ce que vous allez ce soir chez madame Otto Williamson?

— Non, j'ai reçu une invitation, mais je n'irai pas. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Je vous en supplie, allez-y. Ne fût-ce qu'un instant.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Je suis chargé de vous le demander en grâce de la part de ma tante de Commercy.

— S'il s'agit d'être agréable à madame de Commercy je n'hésite pas, mais je continue à ne pas comprendre.

— Écoutez une petite histoire qui nous changera un peu de celle-ci. Madame Willliamson qui, vous le savez, est magnifiquement riche, a mal débuté autrefois. Elle avait fait faire ses invitations par une personne qui a une mauvaise fiche.

— Qui donc?

— Madame Deltour de Laponce.

— Je comprends alors !

— Oui, personne n'a voulu venir ; malgré les splendeurs du cotillon et du souper annoncés. Quand je dis personne, vous m'entendez bien.

— Oui, oui, il y avait un tas de monde et pas tout le monde.

— Comme elle n'est pas bête, elle a compris ; elle a fait la morte pendant deux ans. Puis, il y a six mois, elle s'est convertie sans tambour ni trompette... et même sans cloches et aujourd'hui elle donne un grand bal. Cette fois c'est ma tante qui a fait sa liste. Alors vous comprenez elle a été extrêmement sévère et cette bonne Williamson qui veut réussir cette fois et marier sa fille à quelqu'un de bien, n'a reculé devant aucun sacrifice. Elle aura l'archiduchesse Sophie, la princesse de Loevenberg et le petit comte de Capri.

— Que d'altesses !...

— Ça doit revenir à un millier de louis.

— Comment... Vous croyez...

— Pour l'archiduchesse et le comte c'est un prix fait comme pour les petits pâtés... ou les grands ténors. Cinq cents louis de cachet. Je crois cependant que le petit a un peu baissé depuis quelque temps. On doit pouvoir l'avoir pour cinq mille.

— Voyons, je ne puis croire cela. Vous allez me trouver bien... comment dit-on?

— Gourde ou poire ; mais, non, je vous assure. Tout le monde sait que les princes aujourd'hui touchent des primes. Il faut bien qu'ils payent leurs frais de voiture.

— Le comte de Capri, un descendant de Charles-Quint !...

— Quand on descend, vous savez, on ne sait pas où on s'arrête. Pour la Loevenberg, on n'est pas certain ; elle gâte le métier. Il est vrai qu'elle n'est que morganatique. Et puis

son mari le grand-duc Dimitri est si riche... Allons, vous voyez bien qu'il faut que vous veniez.

— Je n'aurai pas de cachet, moi?

— Vous en donnerez à la fête.

Madame des Ormes se tourna vers Diane :

— Et vous, chère petite?

— Je sais que ma mère a reçu une invitation ; mais moi je m'abstiendrai.

— Pourquoi donc? Vous feriez tant de plaisir à ma tante. Vous savez comme elle vous aime et comme elle s'intéresse à vous. Non, venez, je crois que monseigneur Capitolini y sera.

— A un bal?

— On chante avant et il y a une scène des Français. Allons venez, chère...

Il balbutia, ne sachant s'il fallait dire madame ou mademoiselle. D'ailleurs le clair et doux regard de Diane le gênait et sa chair décolletée, sa chair si près de lui, délicate, impassible et tendre pourtant attirait, retenait, cherchait ses yeux.

Que ce grain de peau était fin, que le jeu de ces épaules vierges de tout baiser et si près d'en avoir connu la fièvre, était doux et puéril dans leur voluptueux mouvement! Il admirait, il enviait la tendresse si jeune de ces bras d'enfant, leur gracile nervosité.

— Cher monsieur, — dit Jacinthe, en appuyant un peu plus qu'il n'eût fallu, pour bien fixer la nouvelle appellation, — la comtesse Diane de Thianges a bien voulu me donner sa soirée et j'espère qu'elle me fera le plaisir de m'accompagner chez cette néophyte. Il faut encourager ceux qui viennent à notre sainte religion dans un esprit de renoncement et de conviction.

Un sourire commentait l'ironie de la phrase, Louis-Albert surpris, regarda madame des Ormes comme s'il la voyait pour la première fois ; il ne pouvait guère la reconnaître, n'ayant jamais causé avec la pure, la fière, l'étincelante Jacinthe de Mesmes... celle d'avant le poison...

D'autres visites se succédèrent ; les unes enthousiastes, quelques-unes franchement ravies ; Armand de la Vingtrie vint aussi mais plus tard, la dignité... et la prudence, l'avaient engagé à se tenir loin tant que la présence du duc s'était prolongée dans la loge de madame des Ormes.

On sortait, on se hâtait vers les voitures, épouvanté de voir à travers les portes ouvertes des rafales de pluie tomber sur les valets de pied dans l'attente ou les ouvreurs affairés qui criaient : « Un taxi, monsieur le président... » « Une voiture, mon prince. » .

Mais le premier cri portait davantage. Il est bien rare aujourd'hui, le Parisien des premières qui n'a pas été président de quelque chose ! Dans l'allée et venue des vestiaires, Diane aperçut soudain une forme grasse et ronde, une lumière de cheveux blonds que M. de Lesdiguières encapuchonnait d'un manteau de fourrure avec des mains tendres et caressantes ; elle reconnut Thérèse Mouriez et sentit une fois de plus le même petit coup lancinant au cœur. Jacinthe et elle échangèrent un regard et ces quelques mots plutôt mimés des lèvres que prononcés :

— Il était avec cette femme. J'avais bien cru l'apercevoir au fond d'une baignoire. C'est plutôt de l'aplomb de venir nous parler dans ces conditions-là. Est-ce qu'il va finir par l'épouser?

— Il s'affiche avec elle.

— Ma chère, il y a quelques années j'aurais dit : c'est un collage qui finira par un mariage ; mais aujourd'hui...

Le valet de pied de Jacinthe vint interrompre ce colloque en touchant son chapeau devant elle. Sortant sous la rage de l'averse, elles virent Louis-Albert mettre la femme en voiture, dans une victoria à capote baissée qui devait la protéger mal contre les raies de pluie et qui partit à la sui e des autos comme un humble chien suit, la queue entre les jambes, un beau colley.

Madame des Ormes murmurait :

— Ils en sont au fiacre... alors ça peut mal tourner. Ça sera encore une singulière duchesse de Lesdiguières que celle-là... Mais il n'y en a plus que pour ces femmes-là maintenant.

Et malgré son optimisme, malgré l'apathie stoïcienne et morphinique, madame des Ormes pensa un instant avec un peu de regret qu'elle était née de Mesmes.

En pénétrant dans le hall du *Gigantic-Palace*, les deux femmes furent surprises du « chic » spécial de la soirée. Il y avait foule, mais on sentait à un je ne sais quoi que chacun

des éléments de cette foule avait été choisi, étudié, discuté. Tous se connaissaient ou du moins pouvaient échanger un signe de tête ; les tares elles-mêmes étaient reluisantes et parées.

Au milieu d'un salon, un garçon superbe au cou de taureau, aux membres lestes et modelés d'athlète, se tenait dans une attitude un peu bestiale, le front bas, sous d'épaisses boucles noires, promenant sur tous ceux qui l'entouraient des regards impudents et sournois. Près de lui passaient, se croisaient, s'arrêtaient la duchesse de Joyeuse très sanglée dans une robe héliotrope, et laissant paraître sans cynisme dans ses yeux clairs d'enfant gâtée tous les sentiments que pouvaient vaguement formuler sa cervelle de Comanche, puis l'altesse royale, le comte de Capri, tout petit, trop grêle, l'air, malgré la trentaine, d'un collégien vicieux en quête d'une bonne farce à faire.

Madame des Ormes venait de s'asseoir quand elle entendit près d'elle une voix qui grommelait :

— Dire que cette grande dame et ce petit prince sont en train de faire la roue devant ce bonhomme, qui doit venir du bagne de Ceuta, pour savoir de qui il daignera s'occuper ce soir...

Elle se retourna vivement et reconnut le comte de Maillebois qui venait là pour accompagner sa fille et qui tâchait de se distraire avec des méchancetés.

— Voulez-vous bien vous taire! Si l'on vous entendait...

— Ce Combellines que tout le monde, sans savoir pourquoi, s'est accordé à bombarder baron, — un baron espagnol, — ce Combellines a été il y a cinq ou six ans à Madrid le héros d'une tentative de chantage qui devait le conduire aux galères. On a fait le silence sur cette affaire, et l'individu vient de reparaître sans qu'on sache d'où il sort. Moi je le vois très bien la tête rasée, avec un numéro sur sa blouse. Mais il va partout ; qui l'a lancé et patronné? mystère. Il a de l'argent, qui lui en fournit? On ne sait. C'est une énigme vivante.

— Quelles horreurs dites-vous là?...

Jacinthe regarda à côté d'elle pour voir si ce propos débraillé n'avait pas atteint Diane, mais celle-ci avait déjà retrouvé sa mère qui, aussitôt, l'avait assise près d'elle, d'un coup d'aile maternelle et lui parlait avec un air de colère et d'animation. En accentuant un peu son attention, l'amie surprit plusieurs

fois ce mot : « ton père » avec une irritation qui croissait à mesure. Mais, du moment qu'il s'agissait du mari de madame de Thianges, la chose n'avait rien d'extraordinaire ni d'étonnant.

Cependant Jacinthe se rapprocha des deux femmes et s'entendit aussitôt interpeller par la mère de Diane.

— Chère madame, savez-vous ce qui m'arrive ? J'ai reçu pendant mon dîner une lettre de monsieur de Thianges qui s'avise tout d'un coup qu'il a une fille et me la réclame... Il veut que cette pauvre enfant aille passer des mois avec lui dans son trou de campagne, sous prétexte qu'il s'ennuie de sa solitude et qu'il a besoin de voir sa fille. Concevez-vous? Comme si la pauvre enfant n'était pas déjà assez malheureuse comme ça...

— Mais maman, je ne suis pas malheureuse et je ne le serai pas davantage à Vergnioles.

— Tais-toi, ma pauvre chère, ton père est indigne. Il ne s'est même pas dérangé pour le mariage de sa fille, sous prétexte de rhumatismes, et maintenant de but en blanc, parce qu'il s'ennuie, monsieur la réclame ! En pleine saison, quand il y a jusqu'à six bals par soirée !

— Mais, vous savez bien, maman, que je ne tiens pas aux bals et que ça m'ennuie de sortir. Je suis fâchée de vous quitter pour quelque temps, mais cela me fera beaucoup de bien d'aller à Vergnioles.

Madame de Thianges lança un coup d'œil de reproche à sa fille :

— Tiens, tu n'as pas de cœur ! Heureusement, ta sœur quitte son couvent ces jours-ci, je lui ferai faire son entrée dans le monde. Oh, chère madame des Ormes, quelle charge que des filles ! Vous êtes bien heureuse de n'avoir que des garçons... Moi, qui voudrais tant rester toujours dans mon petit coin, ne jamais voir personne... Mais il faut savoir se sacrifier à ses enfants, — n'est-ce pas, — chère madame?

Diane souriait sans rien dire de cette brusque nécessité qui faisait ainsi sortir la petite Yvonne de son couvent pour donner à sa mère un prétexte de la mener dans le monde en se lamentant.

En ce moment un mouvement se fit dans la foule qui s'écar-

tait ; l'archiduchesse Sophie se retirait lentement suivie d'une dame d'honneur. Très simple, très familière, elle portait cependant un front haut, inaccessible, qui promenait au-dessus des visages baissés la barrière d'un insurmontable orgueil.

— Elle va écrire son article, — murmura Maillebois, — mais il me semble cependant qu'elle fait moins de littérature depuis qu'elle va plus dans le monde. Remarquez que la Loevenberg n'est pas là. Elle est insensible au cachet, elle. Mais le Capri m'a l'air d'avoir une légère cuite.

Le petit prince avec sa face de collégien vicieux allumée par l'extra-dry additionné de wisky, parlait haut sans se soucier qu'on pût l'entendre, affectant un jargon baroque où l'accent italien se mélangeait d'anglais d'une façon surprenante.

— Alors, madame Johnson Alvarez elle s'est fâchée et elle m'a mis à sa porte, — répétait-il, finissant une histoire récente. — C'est véritablement bien rigolo.

Madame de Commercy, qui se multipliait, vint le prendre et le distraire. Elle avait vu madame Williamson froncer un peu son beau sourcil par crainte du scandale.

XVIII

M. DE THIANGES

Trois jours après son installation à Vergnioles, Diane recevait la lettre suivante :

« Ma chère enfant, j'ai eu la dépêche m'annonçant ton bon voyage et ton heureuse arrivée et depuis, rien. Hâte-toi de m'écrire et songe combien mon cœur de mère doit souffrir de tout silence.

» Tu sais avec quel chagrin j'ai dû te laisser partir, surtout en pleine saison, et quel sacrifice j'ai dû faire pour obéir aux exigences de ton père ; te voilà près de lui ; il n'entrera jamais dans ma pensée d'essayer de te détourner du respect et de l'affection que la religion te commande d'avoir pour lui ; mais

il est de mon devoir aussi de te mettre en garde contre un état d'esprit que j'ai longtemps combattu et qui a été une des causes des longs dissentiments qui nous font vivre maintenant éloignés l'un de l'autre. Ton père en te donnant ce nom de Marie-Diane inscrit à ton baptême et où, par un sacrilège affreux le nom de la reine des anges se trouve mêlé à celui d'une divinité païenne, c'est-à-dire d'un démon, a bien montré combien il était étranger à toute idée religieuse. Mes flancs. déchirés pour t'avoir donné le jour, me laissaient alors inerte et douloureuse et je n'ai pu m'opposer à cette mauvaise action que l'on colorait du prétexte d'un souvenir de famille. Si je reviens en ce moment là-dessus, c'est que mon cœur a toujours saigné et que je suis ulcérée par la crainte de cette reprise que ton père semble vouloir exercer sur toi. Je redoute surtout pour toi les tentations d'un esprit brillant, mais trop souvent faux, hélas, et toujours en opposition avec les idées de son monde.

» Raidis-toi dans ta foi si solide, évite les conversations et les dissertations philosophiques qui ne sont que trop du goût de M. de Thianges, oppose-lui un air d'ennui et de fatigue et tu verras bientôt échouer toutes les tentatives que le malin peut inspirer.

» Yvonne sort beaucoup, Paris est très animé en ce moment et l'on ne sait où donner de la tête ; nous avons eu hier seulement trois matinées et deux bals. Cela ne va pas sans fatiguer beaucoup ma pauvre santé si précaire, mais tu sais que je ne transige jamais avec mon devoir. Yvonne, pour ses débuts, a fait beaucoup d'effet et elle a été entourée tout de suite par tous tes anciens danseurs. Le jeune comte de Blum-Chemerault lui fait beaucoup la cour. Tu sais de quelle fortune considérable il est affligé ; ce serait un mariage inespéré ; seulement je crains encore ici les vieilles idées de ton père ; il est à peu près certain que du côté paternel, il n'y a pas que des catholiques, mais la mère est de très bonne famille. Cela suffirait-il pour calmer les scrupules d'un libre penseur, hélas, comme celui près de qui tu vis ?

» Adieu, ma chère enfant, je t'embrasse comme je t'aime.

» Ta mère.

» *P.-S.* — Demande à ton père de te conduire chez les Rantocé et les la Thuilerie qui sont vos voisins. »

Diane ouvrit cette lettre à l'heure du déjeuner ; son père qui l'observait, sans y paraître, la vit sourire et froncer le sourcil. Tout en cassant son œuf, il demanda :

— Ta mère va bien?

— Oui, elle me charge de ses souvenirs pour vous. Il paraît qu'Yvonne s'amuse beaucoup et qu'elle a beaucoup de succès dans le monde.

— Tant mieux. J'espère pourtant qu'on ne lui fera pas faire un mariage aussi bête que le tien.

La circulation du valet de pied qui servait interrompit le propos, mais M. de Thianges avait vu sa fille rougir et pâlir. Quand l'homme fut sorti, après avoir apporté le café, il dit :

— Je te demande pardon d'avoir abordé ce sujet ; je crois que ça te contrarie.

— Oh ! pas du tout, papa, je n'y pense plus.

— Ce Louville est le dernier des drôles ; mais ta mère ne voit et n'a jamais vu que l'argent. Si j'avais été plus jeune, moins fourbu de rhumatismes, j'aurais voulu faire payer cher sa conduite à ce misérable ; il paraît, du reste, qu'il est introuvable, qu'il se cache en Sicile ou à Malte.

— Laissez-le donc, il n'est pas digne que vous vous en occupiez.

La grande salle à manger était d'une douceur charmante ; M. de Thianges aimait, après le repas, à y prolonger sa rêverie ou sa conversation, tout en buvant son café et en fumant sa pipe en racine de bruyère fleurdelysée. Le jour entrait bien, par les hautes fenêtres sommées d'impostes, courait sur le dallage en losanges noir et blanc, jouait en remontant sur le baromètre antique, sur la statue de Cérès debout dans la niche du poêle, tenant d'une main une serpe et de l'autre une gerbe d'épis, retombait sur la table noblement, mais rustiquement servie, avec son luxe d'argenterie lourde et de belles porcelaines, mais sans ces minuties d'ustensiles et ces dispersements de fleurs qu'aime la mode actuelle. Le bruit grave et lent de la grande horloge marquait les pas du silence et les mouches qui bourdonnaient lui donnaient une animation de foule minuscule. Par les portes-fenêtres ouvertes, deux beaux chiens, deux braques français, bien tachés de jaune aux

oreilles et sur le dos, entrèrent et vinrent saluer de leur museau froid les mains donnantes. Il faisait tiède et bon vivre ; l'air qui flottait était parfumé d'essences à la fois rudes et fines.

— Voyons, — disait le père, je ne veux pas que tu t'ennuies ici, toi qui es une mondaine, ça te manquerait bientôt de ne voir personne.

— Oh ! je vous assure, papa, que vous vous trompez ; je sors, ou je sortais beaucoup avec maman, mais ce n'était pas pour mon agrément.

— On m'a dit cependant que tu t'amusais beaucoup dans le monde.

— Je trouve qu'il faut faire avec plaisir et sans ennui tout ce qu'on fait ; alors, quand autrefois j'allais au bal, je dansais de bon cœur.

— Ici, comme voisins les plus proches, nous avons les Lestrade qui donnent quelquefois d'assez jolies fêtes, et puis...

— Maman dans sa lettre me recommande d'aller voir les Rantocé et les la Thuilerie, qui sont paraît-il, nos voisins.

— Les la Thuilerie sont de très braves gens, quoique assez stupides ; quant à Robert de Rantocé, c'est un homme de bonne maison ; ils se sont illustrés jadis dans les guerres de Vendée, mais lui s'est complètement déshonoré.

— Pourquoi?

— Ta mère a dû te dire qu'il avait épousé la fille du baron de Lanty.

— Oui, Geneviève, je la rencontre dans le monde. Elle est très gentille.

— Ta mère a dû te raconter aussi que cette Geneviève était la femme de mon vieil ami le baron de Lanty.

— Oui, je dois avouer qu'on m'a montré madame de Lanty et que je ne l'ai pas trouvée très bien.

— Elle n'est pas madame de Lanty, c'est un mensonge ! elle s'appelait au théâtre Alphonsine Latour ; je l'ai connue dans son temps. C'est une vieille coquine qui a rôti tous les balais possibles sous l'Empire et qui avec cette flambée s'est acquis une belle fortune. Ça, ce n'est pas de la médisance, du potin. C'est un fait positif. Alors quand elle a voulu marier la petite, Alphonsine s'est souvenue qu'elle avait été autrefois la maîtresse de Lanty, entre vingt autres, et comme il devenait

gâteux et qu'il était complètement décavé, on dit qu'elle lui a fait reconnaître Geneviève pour quelques billets de mille. Elle a donné quarante mille livres de rentes en dot à la petite et lui en laissera au moins soixante. Note que Rantocé avait de quoi vivre, quinze mille francs de rentes à peu près ; en demeurant à la campagne dans son petit château de Courville, il n'avait qu'à se laisser aller et finir par épouser une brave fille comme il faut ; il aurait encore pu se tirer d'affaires en travaillant s'il voulait rester à Paris. Eh bien, il a préféré cette infamie de tout repos. Le triste individu ! Ah ! ce sont là les relations que ta mère te recommande !... mes compliments.

— Elle l'a connu autrefois, c'était un de ses danseurs. Je sais que cela lui fera plaisir que j'aille le voir.

— Pas à moi, mais enfin je veux bien faire toutes les concessions. Nous irons. Je ne serais pas fâché de voir comment il a arrangé Courville qui tombait en ruines. Seulement tu sais, moi, je n'ai pas d'auto.

— Nous prendrons la calèche.

— Tu es une bonne fille, qui sait s'accommoder de tout. C'est très bien, ça. Mais je veux aussi te faire faire connaissance avec de très bons amis que j'ai ; ce sont des gens très simples, des bourgeois, mais tu sais de bons bourgeois qui valent mieux que certains nobles. Ils demeurent à quatre pas d'ici et je les vois très souvent ; le fils participe aux rêveries de ma solitude ; nous travaillons ensemble. Si j'étais un homme de lettres, — ce dont Dieu me garde, — je dirais qu'il est mon secrétaire.

— Je ne vous en avais jamais entendu parler, papa ; comment s'appellent-ils?

— Elle s'appelle madame Graslin ; c'est la veuve d'un lieutenant-colonel sous les ordres duquel j'ai servi en 70. C'est une femme charmante, très intelligente et son fils Henri est un très gentil garçon, qui après avoir fini son service militaire n'a pas continué, malgré son envie, pour rester auprès de sa mère et surveiller un peu ses terres qui étaient à l'abandon. Veux-tu que nous y allions maintenant? Ça nous fera faire une jolie promenade, il n'y a que le parc à traverser. Je puis marcher aujourd'hui.

Ils sortirent.

Le parc était un ensemble d'arbres et de prairies parcourus

en tous sens par de frais ruisseaux. Dans ce pays limousin où toutes les choses de la nature semblent arrangées pour le plaisir des yeux, on ne sent pas le besoin de tracer au cordeau quelque coin de propriété, pour y installer un souvenir lointain de Parc Monceau, ou de Bois de Boulogne. Le chemin qui menait chez madame Graslin, au Puymaly, suivait un sentier tracé dans un vallon boisé ; au fond coulait et cascadait un gave qu'un pont de pierre oblique enjambait. Un peu après, ils entrèrent dans une clairière ou plutôt un carrefour où trois routes se séparaient. Au milieu une table de pierre énorme et massive, ancienne meule de moulin sans doute, offrait l'aspect d'un dolmen et en avait été un peut-être ; elle semblait l'autel attendant des sacrifices de vies à quelque divinité et, pour accuser encore l'apparence, entre les trois allées, dans une niche de feuillage, une statue se dressait, blanche dans le vert des branches taillées. C'était une image de Diane, non la Diane cruelle et chasseresse cherchant dans son carquois une flèche pour achever la biche blessée qu'elle a saisie et qui se cabre, mais la sévère déesse qui tient d'une main, comme une faucille, le croissant de la lune et, de l'autre, porte un doigt à ses lèvres pour recommander le mystère et le silence.

La jeune femme sourit en jetant un coup d'œil à la statue et M. de Thianges vit ce sourire.

— Tu ne dis pas bonjour à ta patronne?

Par obéissance railleuse elle fit un signe de tête léger et ils passèrent.

— C'est un des griefs de ta mère contre moi de t'avoir donné ce nom-là. Pourtant il est dans la famille. Diane de Rochechouart fut notre arrière-grand'mère de Thianges.

— Mais pourquoi y avoir joint celui de Marie?

— Pour te répondre, il faudrait entrer dans des explications philosophiques qui t'ennuieraient sans doute.

Il s'interrompit :

— Tiens... l'abbé Chalviac, le curé de Vergnioles.

Un prêtre les croisait, soulevant timidement son chapeau.

— Comment va, monsieur le curé? J'ai été vous chercher l'autre jour à l'église, mais vous étiez déjà parti.

— Ah ! Monsieur le comte, c'est qu'il y avait les foins à rentrer.

— Toujours au travail, monsieur le curé?

— Mon Dieu, monsieur le comte, il faut bien que ça se fasse. Le fourrage, ça presse ; mais le bon Dieu est si bon, qu'il veut bien attendre, lui.

— Et puis, il a le temps.

— *Quia æternus*, — ponctua le prêtre.

Il saluait et partit, hâtant son pas.

— Voilà, ma chère enfant, un des résultats les plus curieux de la spoliation des biens du clergé. L'ancien curé de Vergnioles était riche autrefois ; il avait son traitement, son casuel, une petite prébende d'un hectare environ attenant au presbytère. Des lois idiotes sont intervenues ; plus de traitement, plus de presbytère, plus de prébende, un casuel qui diminue tous les jours, la misère, quoi... Ce pauvre garçon qui a fait d'excellentes études au séminaire est venu s'installer ici, il n'aurait pas eu de quoi manger si son père n'avait pas été un assez gros métayer des environs, à trois kilomètres de Vergnioles. Alors, tous les matins, l'abbé Chaviac dit sa messe, fait le catéchisme, s'il y a lieu, confesse, visite les malades et les pauvres, puis quand il a rempli les devoirs de son ministère, il prend sa bicyclette et file chez son père, où il s'éreinte comme un paysan à gagner sa vie en travaillant toute la journée à la terre. Il est très heureux et n'a rien perdu de sa dignité sacerdotale.

— Comme c'est beau, ça!

— Naturellement, je l'aide un peu, mais une partie de ce que je lui donne, il l'emploie à restaurer son église qui va lui tomber sur la tête un de ces quatre matins. Le conseil municipal, mené par un maire obtus, refuse toute réparation, et note que chaque dimanche l'église est pleine et que pas une personne ne manque à la messe. Je vais être forcé de payer pour tout le monde, moi que ta mère traite de païen.

— Je sais bien, moi, que vous ne l'êtes pas...

Il jeta un coup d'œil à sa fille, murmurant comme pour lui :

— Ça dépend... Mais ce qu'il y a de plus curieux — reprit-il, suivant son idée — ce sont les trucs que sont obligés d'employer les autres curés, ceux qui n'ont pas de fortune personnelle et pas de travail. On m'en signalait un l'autre jour qui

vit un peu de braconnage, le pauvre diable. La nuit il va parfois panneauter un lièvre ou jeter l'épervier et il envoie vendre sa chasse ou sa pêche à la préfecture ; en d'autres temps, il élève des canards et des poules : si tu voyais son presbytère, c'est une ménagerie. Un autre, m'a-t-on dit, coud à la machine des chemises de femmes pour un grand magasin de Paris. Il a une entreprise, c'est sa spécialité.

— Vous ne vous moquez pas de moi?

— Pas du tout et je n'ai pas besoin de te dire que je trouve ça très digne et très respectable.

Chaque détour de route, dans ce beau pays de surprises et de joies, crée un décor nouveau différent du précédent. Ils se trouvaient maintenant au bord de la Dordogne encore torrent par ses rapides, déjà fleuve par sa largeur. Dans la plaine étendue devant eux, la petite ville de Vergnioles élevait ses toits inégaux au milieu d'un cirque de collines modestes, aux lignes aimables et molles.

— Voilà la maison de madame Graslin.

Ils étaient devant le Puymaly, gentille villa bâtie à l'entrée de la ville, au milieu d'un grand jardin qui descendait jusqu'à la rivière. La maison était vieille, mais son aspect était jeune.

Madame Graslin les attendait sous un massif d'arbres ; sa table à ouvrage, devant elle, s'encombrait de broderies et de petits travaux d'aiguille; un chat qui jouait parmi les pelotons de fil s'enfuit à l'arrivée des visiteurs; la vieille dame avait les cheveux tout blancs et cette blancheur douce se reflétait sur son visage, même dans ses yeux où les traces d'un bleu profond de jadis pâlissaient, même sur ses lèvres d'où le sang paraissait s'être retiré.

Diane ne put s'empêcher de penser que c'était là le fantôme d'une beauté morte, mais elle s'aperçut que l'esprit vivait encore chez l'aimable femme qui l'accueillait en l'embrassant.

S'autorisant de son âge et de sa vieille amitié avec le comte de Thianges, madame Graslin avait tout de suite appelé Diane « ma belle », supprimant ainsi la petite difficulté qui résultait du doute entre « madame » ou « mademoiselle » ; cette ingéniosité flatta la jeune femme qui se sentit là en confiance. Elle devait se souvenir toujours, comme d'un des

plus agréables moments de sa vie, de la belle journée passée ainsi dans le clair jardin, dans l'air brillant et pur du printemps. Certaines heures en apparences insignifiantes et vraiment dépourvues d'événements demeurent ainsi parfois, sans qu'on sache pourquoi, marquées dans la mémoire d'une trace lumineuse. C'est que pendant ce temps un mouvement s'est fait dans l'âme, une nouvelle direction s'est imprimée à l'esprit et l'on s'en souvient, sans s'en rendre compte, comme un voyageur plus tard se rappelle le charme d'avoir choisi, plutôt qu'une autre, une route qui lui plaisait.

La bibliothèque du château de Vergnioles courbe une voûte basse sur des murs trapus larges de deux mètres. Une fraîcheur mystérieuse y règne toujours, même l'été. Dans la pièce, une sorte d'odeur de moisi mêlée à celle des vieux livres, des fleurs vivant et mourant dans des vases, des senteurs de juin, des foins, des plantes sauvages du dehors formait une atmosphère étrange et douceâtre, un peu amollissante mais agréable. Là s'entassaient des volumes qui eussent mérité la ferveur d'un amateur et que leur propriétaire, tout en connaissant leur valeur, ne prisait pas assez, aimant mieux les livres que la bibliophilie.

C'étaient des éditions princeps de la *Pucelle*, des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de La Fontaine*, aux dessins spécialement gravés pour les fermiers généraux, des petits elzévirs contenant la collection complète de ces récits libertins que le dix-huitième siècle aimait à publier sous le titre de *Contes moraux*. Le choix de ces livres était dû certainement à quelque grand seigneur philosophe et polisson, ami de Voltaire, de Duclos et de Marmontel, mais camarade aussi de l'abbé de Grécourt, de La Fare et peut-être de Laclos, car leurs œuvres complètes s'alignaient en bonne place enrichies de notes marginales, griffonnées d'une écriture d'aspect hargneux et maintenant rouillée.

Diane, en attendant son père, levé tard les jours de rhumatisme, était entrée dans cette pièce, la seule dont l'arrangement pût donner encore l'impression d'une présence féminine.

Sa grand'mère, née de Ravannes, — une descendante de ce romanesque chevalier, ami du Régent, dont les mémoires sont

d'une si gracieuse immoralité, — avait habité là des heures de rêverie et de doux ennui avant d'aller mourir en Italie, rongée d'un mal alors imparfaitement connu, qu'on nommait vaguement la consomption et qui passait pour être « distingué » au temps de Louis-Philippe et des poètes.

Diane fit quelques pas, touchant et caressant avec une sorte d'effroi le dos des livres guillochés de fleurs ou de traits d'or.

« Pourtant, pensait-elle, puisque je suis mariée maintenant, j'ai le droit de tout lire sans en demander la permission à personne. »

En réalité, elle n'avait jamais parcouru que les « extraits des bons auteurs » que l'on fait apprendre au couvent et quelques romans d'un sentimentalisme bête où certains auteurs s'étendent complaisamment sur les frasques de *Mademoiselle Lili* ou les paresses de *M. Toto.* Elle pensait, quoi qu'on en eût dit, que tous les livres ressemblaient à ceux-là et s'étonnait qu'on pût s'y attacher et s'y fondre comme son père.

Les *Contes de La Fontaine* ! C'était sans doute une autre forme des fables. Par respect du classique plus que par curiosité, elle venait d'atteindre un des volumes et demeurait éperdue ; en ouvrant au hasard, une des gravures lui était sauté aux yeux, celle qui représente une des scènes les plus gaillardes : *la Jument du compère Pierre.* La porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

Il retint un cri en apercevant Diane et resta sur le seuil. C'était un beau et fin garçon d'une trentaine d'années, d'une taille élancée dans la force élégante et d'une figure où l'intelligence s'était posée avec la mélancolie et la méditation.

Diane aussi étouffa une exclamation, le volume galant entre les doigts, toute rouge de ce qu'elle venait d'apercevoir et plus honteuse encore que quelqu'un pût deviner...

L'arrivant s'excusait déjà :

— Mille pardons, mademoiselle, je croyais trouver ici monsieur de Thianges.

— Mon père n'est pas encore sorti de sa chambre.

— Permettez-moi donc de me présenter moi-même : Henri Graslin. J'ai vivement regretté, l'autre jour, de ne pas m'être trouvé chez moi quand vous êtes venue voir ma mère.

— J'ai été très heureuse de faire la connaissance de madame Graslin qui a été charmante pour moi.

— Ma mère m'a parlé de vous avec la plus vive sympathie. Elle est bien heureuse de votre présence auprès de monsieur votre père. Mais je vous dérange peut-être?

— Pas du tout, je remettais en place ce livre qui n'était pas d'aplomb.

Le jeune homme, involontairement, jeta les yeux sur le volume que les doigts de Diane tenaient encore ; il eut la force de ne pas sourire à ce mensonge évident ; habitué à manier tous les rangs de la bibliothèque, il avait aussitôt reconnu l'édition et savait que la rangée était intacte.

Mademoiselle de Thianges posa son pied mince, chaussé de daim blanc, sur un des barreaux de la petite échelle, étendant la main pour reposer le livre. Ce mouvement révélait toute la grâce souple de son corps et ses jupes, dans un balaiement involontaire effleurèrent le visage d'Henri qui s'était approché pour l'aider ou la soutenir au besoin. Malgré lui, il se souvint des souliers légers de cette « gommeuse » qui l'avait aimé quelques jours au Mans, quand il était sous-officier, et cette comparaison qu'il n'avait pas cherchée lui fut désagréable.

Plus habituée au monde et dressée à merveille à détourner un entretien, la jeune fille dit, en sautant de son escabeau :

— Vous travaillez souvent avec papa, m'a-t-il dit?

— Monsieur de Thianges veut bien me faire participer à ses recherches ; le livre dont il a écrit un fragment est très beau.

— Est-ce qu'il compte le publier?

— J'espère l'y décider un jour, mais son sentiment est que l'on abaisse son œuvre d'un degré en lui donnant la forme du livre.

Elle jeta un regard circulaire sur les volumes alignés.

— Alors, si tous avaient pensé ainsi, tout ceci n'existerait pas.

— Sans doute, mais peut-être les esprits de ceux qui composèrent ces ouvrages eussent-ils été plus complets. Monsieur de Thianges a aussi en littérature la religion de l'anonyme et de l'inachevé.

— Je ne comprends pas.

— Monsieur votre père pense qu'une œuvre d'art est plus belle si elle n'a pas de nom d'auteur ; il cite, pour soutenir sa

thèse, ces cathédrales gothiques dont les architectes sont restés ignorés, ces romans de gestes dont le nom des poètes est douteux, cette *Iliade* signée d'un pseudonyme, puisqu'on pense qu'Homère n'a jamais existé. Quant à l'inachevé...

— L'inachevé? il me semble que le manque...

— Monsieur de Thianges vous dira, mademoiselle, qu'un des plus beaux livres du monde : *les Pensées de Pascal*, sont les lambeaux de phrases recueillies d'un livre interrompu par la mort ; que *le Roman comique*, ce chef-d'œuvre de Scarron, et *Marianne*, ce chef-d'œuvre de Marivaux, n'ont jamais été finis et que sans l'injurieuse prétention d'un continuateur imbécile et plagiaire, l'admirable *Don Quichotte* en fût resté aux premiers chapitres.

Le souvenir des influences et des idées maternelles était tel que Diane se sentit scandalisée.

— Mais, — dit-elle, — ce sont des idées d'artiste, cela. Et mon père...

— Votre père est le comte de Thianges, c'est ce que je me permets de lui faire observer souvent.

— Non, je ne voulais pas dire cela.

— Mais vous le pensiez.

Et qu'est-ce que mon père écrit? Oh, si je suis indiscrète...

— Je ne le crois pas ; monsieur de Thianges ne pourrait guère ne pas vous parler du sujet qui l'occupe et qui a pour ainsi dire rempli sa vie.

— Puis-je vous demander le titre de son ouvrage?

— Très simple : *De l'immortalité des Dieux.*

— Les Dieux...

— Oui, ceux que les Grecs appelaient les Immortels, ceux qui vivaient aux sommets de l'Olympe.

— Mais ce sont les divinités païennes dont vous me parlez là. Dieu merci, Notre Seigneur est venu les disperser et les anéantir.

Il hésitait à répliquer, craignant l'inimitié qui naît des opinions contraires. D'ailleurs Diane était trop jolie pour qu'une discussion philosophique entre eux ne fût pas un peu ridicule.

Cette idée que lui glissait l'immuable et traditionnelle

fatuité masculine lui fit dire, après une pause qui indiquait le changement de préoccupation :

— Ma mère a été très touchée que votre première visite ait été pour elle.

— Mais je n'ai pas l'intention d'en faire d'autre, sauf peut-être à deux ou trois amis que ma mère me signale dans le pays.

— Qui donc?

Elle lança, pour avoir une contre-épreuve des opinions de son père :

— D'abord les Rantocé.

Un nuage passa sur la figure facilement révélatrice d'Henri Graslin.

— En effet, c'est la seule habitation, dans le pays qui, avec Vergnioles, soit vraiment un château. Monsieur de Rantoré est marié depuis peu.

— Comment trouvez-vous sa femme?

— Jusqu'à présent j'avais cru que c'était la plus jolie personne du pays.

Le compliment était direct et pourtant partit involontairement. Le jeune homme en comprenant la signification de sa phrase parut gêné; pour atténuer, il eut recours à la banalité :

— Ils vont avoir du monde à Courville, ces jours-ci ; des Parisiens que vous connaissez sans doute.

— Qui donc?

— C'est toute une histoire. On leur amène une petite princesse voyageuse, à qui on fait visiter la France sous la conduite d'une famille française chargée de la produire et de l'initier à la vie parisienne.

— Oh, je sais ce que vous voulez dire ; je la connais, je l'ai vue souvent : la petite princesse Tao-Tou, la « fleur de lune ». Elle est chez la marquise de Cadiguan.

— Je vois que vous êtes beaucoup plus au courant que moi.

— Oh, au courant... Je sais que les Cadiguan qui n'ont plus de fortune ont eu la chance d'être chargés par le prince d'Annam de cette petite qui est très gentille. Naturellement on leur alloue une assez belle pension et c'est venu à point...

— Alors je m'explique qu'on veuille faire connaître le Limousin à cette exotique. Les voyages du Président Poincaré ont mis notre pays à la mode.

— Et l'hospitalité des Rantocé ne coûte rien : l'utile et l'agréable.

Ils causaient. maintenant tout à fait apprivoisés, eût dit M. de Thianges. et les regards d'Henri pouvaient se poser à loisir sur la jeune femme juchée sur le bras d'un grand fauteuil dans une pose alerte.

M. de Thianges entra :

— Je vois que vous avez fait connaissance.

— Mademoiselle a bien voulu me laisser me présenter à elle. Je crois n'avoir pas fait d'indiscrétion, mon cher comte, en lui révélant l'objet de nos travaux.

— Non, je lui en aurais parlé moi même. Mais, ma fille, je ne voudrais pas que tu imagines que ton père pratique le paganisme.

— Cela ne me viendrait jamais à l'esprit.

— On peut être païen et catholique ; c'est même. à mon sens. la seule manière accomplie d'exercer ce beau culte.

— Je ne comprends pas très bien.

— Je pense, — et c'est presque une banalité de le dire, — que toutes les religions sont une et qu'elles se bornent en somme à reconnaître les forces cachées qui nous possèdent et nous gouvernent. Mais je t'ennuie...

— Je ne m'ennuie pas, seulement..

— Seulement tu es scandalisée. Va, tu verras dimanche à la messe que le diable n'est pas si noir qu'il en a l'air. Mais encore un mot : tu dois commencer à comprendre le symbole que j'ai songé à tracer dans le nom un peu étrange que je voulus te donner au baptême : Marie-Diane.

Un valet de pied déclarait sur le seuil :

— Monsieur le comte est servi.

— Eh bien, allons déjeuner...

XIX

TAO-TOU

Les salons de Courville sont pleins de monde. On a prétexté la visite de l'altesse annamite pour inaugurer le château

restauré. A force de diplomatie, Robert de Rantocé a décidé la venue de madame de Commercy qui d'ailleurs ne résiste guère à l'appât des séries de bridges et d'une randonnée en auto ; on a essayé d'avoir madame Grandier des Ormes qui a promis de venir et, selon sa coutume, ne viendra pas; on a battu le rappel à Paris et convoqué en Limousin le ban et l'arrière-ban de la province, ceux que M. de Maillebois, arrivé avec quelques autres, — mais sans sa fille, « souffrante et désolée », — appelle les naturels. L'évêque de Montagnac, Mgr Lambert, a bien voulu assister au dîner intime donné à quelques amis mais dont Tao-Tou, les Cadignan et la princesse de Commercy ne furent pas ; ils ont fait téléphoner qu'ils arriveraient tard dans la soirée.

L'évêque se retire vers dix heures.

Madame de Lanty, — c'est ainsi qu'on la nomme, — a dîné à côté de monseigneur et s'épuise en révérences pour l'accompagner dans sa retraite.

— Combien vous devez être heureuse, madame, de voir madame votre fille fixée dans ce pays si riant et si doux et dont les habitants ont gardé, — plus particluièrement qu'ailleurs, — des sentiments de piété qui leur attirent constamment les bénédictions du ciel !

— Oui, monseigneur, certainement, monseigneur, — répète l'ancienne Alphonsine Latour, empêtrée dans ce dialogue sacré.

— J'espère, — continue le prélat, en dirigeant les yeux vers madame de Rantocé, — avoir un jour à bénir dans cette pieuse demeure si magnifiquement rétablie, de fidèles héritiers des traditions d'honneur et de foi qui sont depuis si longtemps l'apanage des Rantocé, des enfants de mon ami Robert ; car je l'appelle Robert, — ajoute-t-il avec un fin sourire, — je l'ai vu naître alors que j'étais curé de Vergnioles. Mais j'aperçois monsieur de Thianges, mon ancien paroissien.

Le comte de Thianges entre avec Diane, éblouissante dans sa toilette ambiguë de jeune femme encore jeune fille.

Il présente sa fille à Monseigneur, sans même paraître avoir vu madame de Lanty et passe.

— Votre Grandeur, — continue Alphonsine, — n'attend pas l'arrivée de la petite princesse Tao-Tou? C'est la curiosité du jour. Elle descend de la lune, monseigneur.

— Ma Grandeur serait peut-être un peu gênée de cette élévation, — dit l'évêque indiquant par son sourire qu'il vient de faire un mot pour répondre à une gaffe et, plus sérieusement, il ajoute :

— L'Église ne peut approuver ces fréquentations d'idolâtres.

Il esquive plutôt qu'il n'esquisse un geste de bénédiction et sort, se remettant aux soins de son valet de chambre empressé à le vêtir de sa douillette. Rantocé prend congé sur le seuil, remerciant le prélat de sa visite.

En ce moment des trompes d'autos éclatèrent toutes proches et les phares aveuglants de deux Fairy-Johnston, dernier modèle, virèrent dans les allées du parc. Découvertes, autant que possible allégées de carrosserie, elles étaient taillées pour la course et l'américanisme de leur constructeur n'avait évidemment recherché qu'un maximum de vitesse à atteindre. C'est pourquoi, malgré ses incommodités, la marque, d'ailleurs patronnée par Folleville, faisait fureur. Les journaux mondains n'avaient pas manqué, dans le voyage annoncé de Tao-Tou, de signaler l'achat des deux voitures par la marquise, achat provisoire d'ailleurs, exécuté sans débours d'argent et qui devait se solder en plus-value acquise par cette admirable réclame.

Dans la première voiture étaient entassés madame de Cadignan, Tao-Tou et le marquis placé à côté du chauffeur ; dans la seconde étaient madame de Commercy, mademoiselle de Cadignan et un petit être étrange qu'on présenta sous le nom de son excellence Liao-Tchaï. La petite princesse laissait errer autour d'elle ses yeux d'asiate, profonds de mystère, mais habitués à ne s'étonner de rien ; la marquise, horriblement fatiguée par le trajet fourni, s'agitait pourtant déjà, complimentant, s'extasiant. Ils descendirent en tumulte pendant que le carrosse du prélat tiré par son unique cheval blanc s'éloignait doucement sous les arbres.

Après une rapide et sommaire toilette dans leurs chambres, les robes et les habits vivement tirés des coffres, les arrivants firent leur entrée dans les salons de Courville. Malgré la lassitude, aucune excuse n'eût été valable : ils étaient au programme.

— Comment la trouvez-vous?

— Qui?

— La princesse.

— Madame de Commercy?

— Mais non, la fille du roi de Mandalaï.

— Oh ! le petit pays-jaune ! D'abord, où prenez-vous Mandalaï?

— Vous n'avez donc pas lu le bloc-note du *Gaulois*? Le royaume de Mandalaï situé dans le nord de l'Annam se trouve, depuis la brillante expédition du général Lorois, placé sous notre protectorat plus nominal que réel. C'est une contrée encore assez mystérieuse, gouvernée par une dynastie qui se perd dans la nuit des temps et qui prétend même faire remonter son origine à la lune. Dans cette religion le culte des astres semble être conservé et perpétué, adultéré de pratiques boudhistes et brahmaniques qu'il faut attribuer au voisinage de l'Inde et de la Chine. Le père Leroy qui en a parcouru quelques contrées prétend y avoir retrouvé aussi des traces certaines d'un culte païen analogue à celui des Pélasges, premiers habitants de la Grèce... Je sais mon *Gaulois* par cœur, moi...

— Que voulez-vous? tous ces exotiques, je ne peux pas m'habituer à regarder ça comme des princes. Quant à votre rejeton de la lune, je la trouve... d'une couleur intéressante.

— Voyons, Maillebois, ne faites pas de la snobie à l'envers et dites ce que vous pensez : elle est très belle?

— Si vous voulez. Mais en fait de beauté féminine, je suis resté classique. Je n'aime pas les nègres.

— Nègre... vous êtes fou : la princesse Tao-Tou est de pur sang aryen. C'est même un fait extrêmement curieux que cette dynastie de race blanche règnant sur un peuple jaune. On ne peut le comparer qu'à celui des Incas du Pérou.

— Tenez, regardez-moi un peu mademoiselle de Thianges qui passe et dites-moi si l'albâtre de cette épaule-là peut être mis en comparaison avec le café au lait de la princesse Ouistiti?

— « La princesse Ouistiti » est drôle, mais vous êtes injuste. Je vous garantis, moi, qu'elle n'a pas une goutte de sang nègre.

— Peut-être, mais pour moi, tout ce qui n'est pas blanc est noir. Je suis un homme tout d'une pièce.

— En voilà un qui ne peut pas en dire autant.

L'interlocuteur de Maillebois désignait un petit singe vêtu à l'européenne et qui avait l'air d'une vieille femme en habit. Son chignon, dont il n'avait pu se résoudre à faire le sacrifice, était serré dans son faux-col avec l'intention mal réalisée de l'y faire disparaître et sa petite tête exsangue, ridée, desséchée, ressemblait à celle d'une momie exhumée après mille ans de bandelettes.

— C'est l'eunuque de la princesse.

— L'eunuque?

— Parfaitement. Un grand personnage du Mandalaï, un mandarin aux innombrables boutons. Ces gens-là sont très forts ; ils réalisent l'idéal du bon diplomate selon monsieur de Talleyrand. Dès cinq heures du matin lavé, rasé et... celui-là n'a même pas besoin de la troisième cérémonie.

— Et il est la gouvernante de la princesse?

— Avec madame de Cadignan, comme dame d'honneur.

Profitant des mouvements produits par l'arrivée des autos, M. de Thianges avait traîné son indolence et ses rhumatismes dans un petit salon écarté, seule pièce, semblait-il, dont la restauration eût été négligée ou retardée. Il s'y laissa tomber sur un de ces meubles bas que le second Empire nommait des crapauds, et qui reposent parfaitement les membres vieillis ou fatigués.

— Tiens, — dit-il à sa fille qui l'accompagnait et le soutenait sans en avoir l'air, — je me reconnais ici. C'était le boudoir de madame de Rantocé, la mère. Nous y avons bien souvent causé elle et moi ; quelle femme charmante...

Il ajouta en manière d'explication :

— C'était une Moncontour.

Car cet homme libéré de tous principes et si audacieux d'idées n'avait pu se défaire du préjugé de la naissance.

— Ça fait une légère différence avec mademoiselle de Lanty, qui, je dois le dire, ne manque pas pourtant d'un certain chic ; Alphonsine avait dû bien choisir ce jour-là.

— Chut... — dit Diane, — écoutez, on parle à côté de nous.

— C'est dans l'ancienne chambre de Rantocé, le père, je crois que Robert l'a conservée pour lui ; — soufflait M. de Thianges.

Mais les voix s'élevaient :

— Pourquoi, — disait l'une d'elles, — me suivez-vous jusqu'ici pour m'attraper? c'est assommant à la fin !...

— Parce que je ne veux pas qu'on me manque, entendez-vous? Je veux qu'on n'aie pas l'air de me mettre de côté, d'avoir honte de moi.

— Comment... vous avez dîné à la droite de l'évêque, il a causé tout le temps avec vous, il a été charmant pour vous.

— Oui, l'évêque, je ne dis pas, il a été très chic. Mais je n'ai pas été présentée à la princesse de Commercy...

— Elle vient d'arriver, s'il n'y a que cela, je m'en charge. Madame de Commercy est à la coule.

— Vous êtes un insolent... C'est comme ce voyou de Thianges. Il passe à côté de moi avec sa fille et ne me salue même pas ; il me connaît pourtant.

— C'est peut-être pour ça.

— J'entends que vous me l'ameniez.

— Pour monsieur de Thianges, ce sera plus difficile, il a un caractère impossible et il est très intransigeant.

— Raison de plus.

— Mais enfin, songez-y, la situation sera compliquée pour vous. Je sais qu'il était très lié avec Lanty et il vous a certainement aperçue aux Variétés dans le temps.

— Parbleu ! Certainement, il m'a connue ; nous avons même soupé ensemble quand j'étais avec Lord Burnham ; c'est justement pour ça que je veux qu'il me salue.

— C'est justement pour ça que c'est délicat.

— Pour ça?... Mais, dites-moi donc, mon cher, c'est aussi *pour ça* que vous aurez un jour cent mille livres de rente, que vous avez pu réparer et remeubler Courville comme il l'est aujourd'hui ; que vous y recevez des évêques et des princesses...

— Taisez-vous donc, pas si haut.

La voix montait perçante et criarde, et on sentait que sa propriétaire devait couver une bonne crise de rage.

— Et qu'est-ce que ça me fait qu'on m'entende? Je veux que tout le monde le sache et, s'il le faut, j'ouvrirai cette porte et j'irai le crier dans le salon.

— Ma Diane, — disait doucement M. de Thianges à sa fille, — allons-nous-en, si l'on entrait.

Mais leur nom jeté avec fureur les retenait malgré eux.

— Ces Thianges, ça n'est pas grand'chose, au fond.

— Vous êtes difficile.

— Je ne vous parle pas de leurs parchemins, vous ne pensez qu'à ça, vous autres. Mais la vie que la petite a menée après son mariage manqué, à Marseille, je la sais moi. Elle a traîné partout avec le petit duc de Lesdiguières qui l'avait ramassée dans le train et elle était sa maîtresse, oui, monsieur, sa maîtresse...

Diane sentit la main de son père presser fortement sa main et tous deux se regardèrent.

A côté d'eux l'ignoble dialogue se poursuivait ; on sentait la colère contenue sourdre et chercher à s'épancher du côté de l'homme, tandis que la femme consciente de sa force, de la lâche peur qu'elle inspirait, forçait la scène, augmentait l'injure.

— Oui, depuis il l'a salement plaquée pour la petite Thérèse Mouriez, une manière de courir après son argent, mais ça commence à se décoller ; l'autre jour il était à Limoges tout seul pour ses affaires et il a téléphoné à Geneviève hier qu'il viendrait ce soir. Comme ce n'est pas pour les beaux yeux de la Chinoise, il est probable qu'il compte retrouver ici cette Diane... Quelle bête de nom !...

— Alphonsine est plus distingué.

— Mais oui, monsieur, et si ma fille a une fille, elle s'appellera Alphonsine.

M. de Thianges dit d'une voix basse comme un souffle :

— Viens, il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici, je sais que cette femme ment, mais enfin, où a-t-elle cherché?...

En dépit des douleurs qui rongeaient son corps, le vieillard d'un mouvement, un instant rajeuni, emmenait la jeune femme.

— Tu me diras cela à Vergnioles, ici, c'est impossible ; mais il faut rester un peu, ne pas avoir l'air de fuir ce Lesdiguières s'il doit venir. Je ne le connais pas. Est-ce un drôle comme tant d'autres?

— Il me semble que c'est un garçon franc et loyal.

— Tant mieux.

Ils étaient de nouveau en plein mouvement de monde et aperçurent aussitôt madame de Commercy attablée à un

bridge avec l'eunuque Liao-Tchaï, monsieur de Maillebois et mademoiselle de Çadignan. D'un autre côté on dansait, maintenant que l'évêque était parti ; les accords du tango retentirent audacieusement. Geneviève parut, enlacée par un danseur ; on eût dit que l'apparente diversité de sa naissance eût imprimé à cette jeune femme les charmes multiples ou les défauts communs de ceux qui avaient pu jadis s'attribuer le mérite d'y avoir participé. La dure lumière des électricités en se posant sur les méplats et le profil de sa figure en faisait ressortir la délicate vigueur, mobile sous une pâleur de neige ; ses mouvements étaient à la fois harmonieux et heurtés et la grâce de son geste, très appris, accusait une petitesse de pied et de main révélatrice, et, malgré les préjugés, assez rares chez les races pures et vieilles. Livrée à la conduite de son cavalier, tantôt confondant son corps avec le rythme de l'autre, tantôt s'arrêtant brusquement, comme prise de scrupules, ou s'écartant comme saisie de peur, elle donnait aux notes tristes et pesantes de l'air argentin, une signification nouvelle et perverse, un sens avoué de poursuite et de combat. Ainsi cette jeune femme d'ordinaire si sauvagement réservée, et toute roidie encore du sévère couvent où sa jeunesse s'était passée, révélait tout d'un coup, sous l'influence des sons, le secret d'atavismes obscurs et voluptueux.

— « Un spécial », — murmura une voix, se servant d'un mot ignoré de la province et qui désigne l'intervention d'un couple venant par sa perfection résumer et exprimer un exercice du corps.

Diane entendit le mot, reconnut la voix et pressa doucement le bras de son père.

— C'est lui, — dit-elle tout bas.

Le jeune duc de Lesdiguières se tenait au premier rang du cercle formé autour des danseurs ; mais en apercevant la jeune femme, il se faufila vite pour venir à elle.

— Voulez-vous me présenter à monsieur votre père?

(La fin prochainement.)

FRANÇOIS DE NION

TROIS MOIS AUX DARDANELLES[1]

17 juin. — Marquons ce jour d'un caillou blanc. Après trois heures de marche sous le soleil, j'ai réussi à me procurer à prix d'or du thé, du tabac, du beurre, du lait et des confitures.

Le soir, vrai régal : thé au lait, pain grillé et beurré...

18 juin. — Je reçois un paquet contenant mille choses agréables : tabac, cigares, cigarettes que je distribue à mes bonshommes. C'est une vraie petite fête... Il faut avoir vécu dans ce coin de terre sans ressources pour apprécier un envoi comme celui-là.

20 juin. — Nous montons aux tranchées. Nous recevons ordres et instructions pour l'attaque qui doit avoir lieu demain matin.

Le 21 juin à 6 heures du matin. attaque du front par le ...e de ligne et le ...e colonial. Première ligne à gauche, bataillon D..., à droite. bataillon C... Réserve du régiment, bataillon B... Réserve de brigade. ...e régiment de marche d'Afrique.

L'objet final de l'attaque est de nous former à l'est et au nord des tranchées turques.

Dispositions prises à 4 heures du matin. A 5 h. 15, vérification des réglages de l'artillerie. De 5 h. 15 à 6 heures, tir de préparation de l'artillerie. A 6 heures. allongement du tir d'artillerie et attaque de l'infanterie.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1916.

Tenue : sans sac... bidon plein. — Toile de tente roulée en sautoir, képi. Tous les officiers et sous-officiers en capote et avec fusils.

Fanions : fanion rouge agité par nos troupes signifie qu'une contre-attaque de l'ennemi se produit et qu'on demande le barrage d'artillerie. Fanion bleu : demande de cartouches.

Le 1er bataillon trouvera 20 tonnelets d'eau au poste de commandement du colonel, il pourra les faire prendre à raison de 5 par compagnie ; 14 000 sacs de sable vides, passés au ceinturon. Toucher café et eau-de-vie.

Gaz asphyxiants : au cas où les Turcs feraient usage de gaz asphyxiants, les troupes seront munies de masques. Se souvenir en tous cas qu'il suffit pour se préserver des gaz de se mettre sur la bouche et sur le nez son mouchoir imbibé d'eau.

Se précipiter à la course sur la tranchée ennemie en profitant de l'action de notre artillerie. Ne pas hésiter à partir. Il y a plus de danger à attendre ou à revenir sur ses pas qu'à courir sur les tranchées ennemies.

Personne ne doit s'arrêter sous prétexte de relever ou de transporter les blessés. Cette opération se fera après la victoire.

Telles furent les recommandations la veille de l'attaque. C'était donc à notre régiment que reviendrait demain l'honneur d'aller à l'assaut le premier. Dire que tous les cœurs ne battaient pas plus vite que de coutume serait mentir. Mais quelle confiance absolue dans les yeux de tous... Voilà qui donne du « cœur au ventre » que de conduire à l'assaut des gamins qui allaient être des héros...

21 juin. — 3 heures du matin. Nous sommes réveillés par les « cuistots » qui apportent le « jus » additionné d'une bonne ration de « gnole ».

Les hommes s'interpellent et s'envoient de joyeux quolibets. Un vieux apostrophe les bleus en ces termes :

— Ohé... les mômes... Avez-vous fait votre prière? Avez-vous mis votre testament par écrit ? Avez-vous numéroté vos abattis ?

— Oui, — répondent-ils tous ensemble.

— Alors, ça colle. On peut z'y aller. Et savez, faudra pas flancher... Pus qu'y en aura, pus qu'faudra taper dur...

— Oh !... mais l'ancien, c'est pas parce que t'as vu Charleroi, pis la retraite, pis la Marne qu'y faut nous en mettre plein la vue ! Tu sais ! On est pas des types à s'planquer, nous autres ! Faudrait voir !

— C'est bon, c'est bon, — dit l'ancien, — pas la peine de crâner ; on verra ça t'à l'heure... »

Et sur le même ton les discours vont leur train, montrant la perpétuelle rivalité entre l'ancien « qu'en a vu » et les bleus qui ragent de « n'en avoir pas vu... » C'est à qui aura le moins peur. Tous les yeux brillent.

Nous allons prendre nos positions.

4 heures. — Ça commence à rudement canonner...

En face de nous on aperçoit la fameuse tranchée du Haricot. C'est celle-là qu'il faut enlever... Elle est solidement défendue avec des sacs de terre accolés les uns aux autres. Derrière sont les Turcs.

Bzim... Boum... Bzim... Boum... Bzim... Boum... Voilà le 75 qui ouvre la danse. Le tir de notre artillerie est d'une merveilleuse précision. C'est le tir de réglage.

5 h. 15. — Les détonations se succèdent maintenant sans arrêt. C'est le tir d'efficacité. Je risque un coup d'œil par-dessus le parapet ; la tranchée du Haricot n'est plus qu'un volcan que couvre une fumée noire et épaisse. Des débris de toute nature volent de tous côtés. Bras, jambes, têtes, fils de fer, sacs de terre... tout cela saute à dix mètres de haut. On peut regarder en toute tranquillité. Les Turcs n'ont pas envie de faire le coup de feu ce matin. Ils ne pensent qu'à se terrer de leur mieux dans leurs abris souterrains.

Bzim... Boum... Bzim... Boum... La danse continue.

L'ancien étendu voluptueusement sur des sacs de terre considère les bleus avec un sourire railleur et fume sa pipe. Tout d'un coup il nous déclare :

— V'savez pas, vous autres, une nouvelle? Ben! La guerre est déclarée...

5 h. 40. — Voici l'état-major de la brigade qui arrive, avec le groupe tourbillonnant des agents de liaison.

5 h. 50. — Vu le lieutenant L..., agent de liaison auprès du général. Il me serre la main. Tous les yeux brillent étrangement.

5 h. 55. — Attention... Le moment n'est pas loin. Le colonel commandant la brigade monte sur un rebord du parapet avec tout son état-major. Je fais comme eux : on ne voit pas un tel spectacle tous les jours.

6 h. 1. — Une rumeur..., des cris... *En avant !... En avant !... En avant !...* Et tout le long de notre tranchée de première ligne, des têtes, puis des corps sortent... Ils sont debout, tous en ligne, baïonnette haute ! Les voilà, les capotes bleu clair, toutes alignées, qui lentement s'avancent, ligne mince qui serpente... Mais... Que font-ils donc?... Qu'attendent-ils?...

Que c'est beau ! Ils ne courent même pas... Ils avancent au pas, dirait-on, sur la tranchée ennemie...

La fusillade..., les mitrailleuses... Ah !... les voilà au pas de course.

Ah !... Ah !... Vive la classe 15... Ils sont sur le bord de la tranchée... On voit les crosses se lever et s'abattre. On voit les baïonnettes rouges. Ils sautent dans la tranchée turque... Aussitôt une seconde vague s'élance.

Ma compagnie, qui appartient au bataillon de réserve, va prendre place dans la tranchée de départ. Il est 6 h. 15. Ainsi un quart d'heure après l'heure d'attaque, nous sommes maîtres de la fameuse tranchée du Haricot, la position réputée imprenable !

Nous (c'est-à-dire mon bataillon) nous sommes chargés du ravitaillement en cartouches, en grenades, en sacs à terre, en outils... Rôle plus modeste, très ingrat.

6 h. 40. — Pas moyen d'établir la liaison dans la compagnie. Je ne sais ce que fait le premier peloton. J'envoie des hommes de communication ; ils ne reviennent pas. Mille ordres contraires nous parviennent. Le premier peloton est avec le capitaine dans la tranchée turque, dit-on. Devons-nous aller le rejoindre? Nous n'avons pas d'ordres pour cela ; ne bougeons pas et assurons le ravitaillement. La fusillade crépite maintenant sans arrêt, couverte seulement par l'éclatement des obus ou par le tic-tac régulier des mitrailleuses.

Les Turcs contre-attaquent. Attention, il ne faut pas perdre la tranchée conquise. L'heure est critique. Que dois-je faire?

Aller rejoindre avec ma section le capitaine dans la tranchée ennemie ou rester où nous sommes pour assurer le ravitaillement en munitions? L'un est aussi important que l'autre. Mais le capitaine est-il dans la tranchée turque?... Je n'ai pas d'ordres... Je ne bouge pas. Les hommes, tassés dans la tranchée. se répètent l'un à l'autre des recommandations à transmettre : « Des munitions.... des munitions..., des grenades... » Les sacs de cartouches et de grenades arrivent. On les fait passer de mains en mains ; les hommes font la chaîne.

« Des cartouches et des renforts..., des renforts de suite. »

On agite à la fois le fanion bleu et le fanion rouge.

« Des renforts. Barrage d'artillerie. »

Les Turcs contre-attaquent. Les balles sifflent, les obus éclatent. On ne distingue même plus les obus ennemis des nôtres. Une fumée noire et épaisse nous entoure, obscurcit l'air... Quel bruit! Il semble que la terre s'entr'ouvre et vomit des flammes.

Le commandant est blessé. Prévenir le capitaine afin qu'il prenne le commandement du bataillon! Où est le capitaine? Personne ne le sait.

Les sacs de cartouches ne passent plus ; il y a un embouteillage. Pourquoi? On les faisait circuler par un poste d'écoute qui menait à 25 mètres de la ligne ennemie. Qu'est-il arrivé du côté du poste d'écoute?

De la tranchée où nous sommes à la tranchée conquise, il n'existe naturellement aucun boyau ; il faut traverser un terrain découvert. Le fanion rouge est agité furieusement. Il n'y a pas à hésiter. Portons des munitions aux camarades. Je préviens mes hommes.

— Tous, un sac de cartouches à la main et suivez-moi. En avant!

Nous sautons sur le terre-plein et nous courons. Les Turcs nous ont vus et tirent sur nous. Leurs mitrailleuses nous prennent d'enfilade.

Plusieurs d'entre nous s'abattent. Nous courons toujours. Les balles sifflent : bzz..., bzz... Les obus éclatent... J'aperçois l'ancien. Sacré type! Le voilà arrêté, occupé à rallumer sa pipe sous les balles... Il a le sourire... Enfin, nous arrivons! Nous sautons dans la tranchée. On serre la main

aux camarades! Quel spectacle que cet intérieur de tranchée! Le fond est matelassé de cadavres et de blessés turcs... On marche dessus sans y faire attention. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de regarder un Turc qui a le ventre ouvert et dont les entrailles sanglantes se soupoudrent de la terre jaunâtre qu'au-dessus de lui un sac crevé fait pleuvoir.

Trois Turcs prisonniers et un officier sont là assis dans le fond de la tranchée. Nos poilus sont merveilleux. Presque tous, insouciants du danger, sont à genoux, ou assis, ou même debout sur le parapet et font ainsi le coup de feu. L'un d'eux, une grande figure à guillotine, se tient droit comme un i et vise lentement, méthodiquement. Touché au bras gauche, il se tape sur la cuisse et esquisse le geste du gavroche en criant : « Une balle, deux points. » Un autre, haut comme une botte, le képi en bataille, le nez retroussé, envoie à chaque coup de fusil une salve d'injures montmartroises : « Va donc le dire à ta mère, espèce de... »

Et celui-là qui compte tranquillement les coups qui portent! « Pan, et de trois... Pan, et de quatre... »

Est-ce assez français, toute cette belle crânerie? Un sur dix a de la moustache...

7 h. 20. — Voici la situation. Nous avons enlevé 250 mètres de terrain et la presque totalité de la fameuse tranchée du Haricot. L'ennemi ne tient plus que quelques éléments de tranchée où il résiste en lançant des grenades. Toutefois, sur notre droite les choses ne vont pas toutes seules. Les Turcs tentent plusieurs contre-attaques qui jusqu'ici ont été brisées. Mais la nécessité de barrages d'artillerie et de renforts d'infanterie s'impose. Mon capitaine, qui commande le secteur, rédige un ordre écrit qu'il me charge de remettre au colonel. Je saute sur le terre-plein et me voilà reparti en arrière. Je cours à grande allure. J'arrive à la tranchée de départ. Le colonel est là. Je lui donne mon ordre. Il le lit, rédige une petite note que je dois reporter à mon capitaine. Me voilà en route. Bon Dieu!... Que de sifflements! J'y suis! Nouvelle communication urgente à transmettre au colonel! Allons-y. Décidément, la veine m'accompagne. Pas une balle ne me touche, et pourtant elles me rasent de près. J'arrive. Le colonel

lit mon bout de papier, gluant de sueur et noirci de poudre. Il veut savoir par qui sont occupées les tranchées Z'' et Z'''. En route de nouveau pour avoir le renseignement. Cette fois je passe en rampant : la mitraille fait rage et mes courses précédentes m'ont vraiment trop essoufflé.

Pas drôle, la marche rampante... Mes cartouchières me rentrent dans le ventre ; ma musette, mon bidon, mon porte-cartes, tout ce sacré fourbi me gêne ! Des blessés tombés pendant l'assaut gémissent, me supplient de les emporter, de ne pas les laisser là... Je ne puis que les encourager et je continue mon chemin. Flûte ! il arrivera ce qui arrivera... J'en ai assez de la marche rampante... Je me lève et je bondis... On court vite en de tels moments. J'arrive auprès de mon capitaine qui roule des yeux terribles et bredouille un tas de jurons.

— Vite, mon petit, retourne auprès du colonel. Il faut que l'artillerie allonge son tir ! Tu lui diras que nous occupons Z''. Mais surtout que l'artillerie allonge son tir ! Tout de suite !

— Bien, mon capitaine.

Je repars. Décidément, ils me prennent pour un champion de course, le colon et le capiston ! En voilà un système de me faire faire la navette entre eux deux ! Je ne suis pas un fil téléphonique, moi ! Fichtre, que d'explosions !... Ah !...

. . . .

11 heures. — Où suis-je ? Qu'ai-je donc de si lourd sur moi ? Tiens, c'est un Turc. Il est mort. Qu'est-ce que je fais sous ce Turc ? Au-dessus de ma tête j'aperçois le ciel tout bleu. Le soleil me tape en plein dans les yeux. Comme je suis bien... Comme c'est bon d'être allongé de tout son long... S'il ne faisait pas si chaud je dormirais bien. J'ai soif... Oh ! j'ai bien soif... Quelle joie ! de l'eau fraîche me coule sur la figure, dans la bouche... C'est délicieux ! Mais je suis en chemise. Plus d'équipement, plus de capote, pantalon déchiré au genou. Je veux me lever : impossible. La jambe gauche est raide comme une béquille. Et puis, ce sacré Turc est d'un lourd ! En voilà une brute d'être venu mourir sur moi. Il y a pourtant de la place à côté.

Tiens, le fourrier de la 2e compagnie ; c'est lui qui me verse de l'eau sur la figure :

— Comment ça va, mon vieux? — me dit-il.

— Mais..., pas mal, et toi?

— Oh ! moi, ça va ; mais toi... tu n'as rien de cassé?

— Sais pas. Pourquoi?

— Comment pourquoi? Mais ce matin, en arrivant sur le bord de la tranchée, un obus a explosé à côté de toi. Tu as sauté à deux mètres de haut. Tout le monde a cru que tu étais tué.

Je ne puis en croire mes oreilles. Ainsi il y a trois heures que je suis évanoui sous ce Turc !

Je parviens à me lever. Ma jambe est complètement raide, mon genou me fait un mal affreux. Péniblement je m'efforce de gagner un poste de secours. Il faut se traîner par les boyaux encombrés de cadavres, de blessés, de brancards ensanglantés. Encore un obus ! Un énorme morceau de fer tombe à mes pieds. Des hurlements ; quinze hommes touchés. L'un d'eux a le crâne ouvert et la matière cérébrale a sauté jusque sur le parapet ; les yeux grands ouverts sont vitreux... Partout du sang...

Me voilà au poste de secours. Avec un calme imperturbable un tout jeune major panse des blessés. Un aumônier prodigue à tous des paroles de consolation. Malgré la souffrance les blessés sont radieux, sur leur visage se lit un bulletin de victoire. Tous racontent la démoralisation de l'ennemi qui vers la mer fuit en désordre.

Mon genou pansé, je prends la direction du camp. A peine arrivé, je tombe comme une masse. J'ai dormi trente-deux heures de suite.

23 juin. — J'ai eu une violente contusion sur la rotule du genou gauche. De l'hydarthrose s'est déclarée. Cela me vaut huit jours de repos.

29 juin. — J'ai reçu ce matin une lettre de la mère du petit Breton enseveli par mes soins le 24 mai. Cette lettre est si belle, si française, que je ne peux m'empêcher de la recopier

sur mon carnet de route. Je me garde d'en modifier un seul mot. La voici :

Kervanous, le 11 juin 1915.

Monsieur,

Je viens vous remercier d'avoir bien voulu m'annoncer la triste nouvelle de mon pauvre cher fils. C'est une très grande douleur pour moi, mais je me résigne puisque c'est la volonté du Bon Dieu et que c'est pour notre chère France.

C'était mon fils aîné, un si bon fils... Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Je vais maintenant me trouver bien seule, car étant veuve et ne possédant que deux fils, je vais encore avoir la douleur de voir le second partir peut-être bientôt ; il vient de passer le conseil de révision aujourd'hui.

Je voudrais bien savoir, si vous pouvez me le dire, comment est mort mon pauvre fils. Est-ce une balle qui l'a foudroyé? ou était-il à la baïonnette? Et voulez-vous me dire quel quantième du mois est-il mort? Sa dernière lettre de Turquie était datée du 22 mai.

Je voudrais bien aussi savoir ce qui se trouvait sur lui en fait de papiers et d'effets.

Vous voudrez bien avoir la bonté de m'envoyer une réponse. Je vous en serai très reconnaissante.

Veuillez recevoir, Monsieur, mes plus sincères remerciements.

CATHERINE T...
à Kervanous en Landivisiau (Finistère).

P. S. — J'ai oublié de vous demander si vous l'aviez trouvé tué ou sur ses derniers moments, s'il a pu vous parler. Je désire beaucoup savoir comment qu'il est tué. Je vous en remercie, monsieur, d'avance.

. . . .

Ce soir, remise de décorations par le général en chef. A la nuit tombante — afin d'éviter le repérage par les batteries ennemies — rassemblement au Grand Quartier Général. Chaque régiment a envoyé un détachement. Au centre du carré formé par les troupes sont alignés ceux qui vont recevoir la Légion d'honneur, la médaille militaire, les croix de guerre. La lune éclaire la scène. Le canon tonne. Entouré de ses officiers d'état-major, le général Gouraud félicite les braves. J'entends mal ce qu'il dit : des mots arrivent jusqu'à moi : « Pour la patrie... sacrifice... devoir... abnégation... mourir... rien n'est plus beau, mes amis. »

30 juin. — Le général Gouraud est blessé grièvement par un obus. Consternation générale.

8 juillet. — Voici ce que m'a raconté un aspirant qui arrive de notre première ligne de tranchées :

— Blessé, un Turc gisait sur le terrain compris entre les deux lignes ennemies, espace vide où se décomposent les morts des derniers combats, après des agonies de plusieurs jours sous un soleil brûlant. Le Turc blessé agitait de temps à autre un bras demeuré valide. Conservait-il un espoir? Lequel? Chassait-il les mouches? C'est plus probable. Le commandant du secteur aperçoit le malheureux : « Nous ne pouvons pas laisser cet homme sans secours. » Il fait venir un sous-officier interprète et par son intermédiaire communique avec l'ennemi. Un poste d'écoute avancé est là, à 20 mètres de la ligne turque. Le commandant et l'interprète s'y rendent et celui-ci crie :

« Turcs, venez ramasser votre blessé. Nous ne tirerons pas. » L'ennemi, méfiant et croyant à une ruse, ne répond pas.

Quelques heures passent. Le blessé agitait toujours son bras. Le commandant fait une nouvelle tentative. Elle n'a pas plus de succès que la première. « Alors, déclare le commandant, s'ils ne viennent pas ramasser leur blessé, nous, nous irons. »

Il monte tout debout sur le parapet, et fait crier aux Turcs :

« Turcs, ayez confiance en mes paroles. La façon dont je m'expose à vos balles doit vous être une garantie de ma bonne foi. Venez sans crainte ramasser votre blessé. Nous ne tirerons pas. »

Alors seulement deux soldats turcs avancent en terrain découvert, ramassent le blessé et disparaissent. — De toute la soirée pas un coup de fusil ne fut tiré entre les deux lignes ennemies.

9 juillet. — En essaims noirs et furieux les mouches exaspérantes tourbillonnent dans l'air lumineux. Combien de myriades y en a-t-il? Aussitôt chassées, elles reviennent avec une persévérance inlassable. C'est une persécution qui commence avec le lever du soleil et ne cesse qu'au crépuscule.

10 juillet. — Chose vue.

Un caporal venant des « Bat-d'Af », — la tête de gouape qui sur nos boulevards extérieurs passe, les cheveux longs, gras et lissés, la cravate rouge, la casquette sur les yeux, un pli amer et gouailleur aux lèvres, — occupé à quoi?... A nettoyer les tombes de soldats anglais qu'il n'a jamais connus. Il râcle le sol, taille des pieux, tend des fils de fer, aligne des pierres. Il peine sous un soleil de plomb, et cela sans ordres, de sa propre initiative, par pure délicatesse morale.

12 juillet. — Le régiment monte aux tranchées de réserve. Mon bataillon se trouve au lieu dit : « Ferme Zimmermann. »

4 h. 30. — Des nuages roses dans le ciel bleu clair annoncent le lever du soleil et les obus éclatent. Les Anglais doivent attaquer ce matin. Bombardement d'une intensité extrême.

8 heures. — Des Anglais blessés redescendent des premières lignes et passent par « Zimmermann ». L'attaque, disent-ils, a merveilleusement réussi. Peu de pertes chez nous. Beaucoup chez l'ennemi. Progression sérieuse du côté de Krithia. Ils ne tarissent pas d'éloges sur notre 75. « Oh... the French gun... It's splendid... »

Un grand nombre de prisonniers défilent devant nous. Les Turcs se rendent facilement maintenant : tout porte à croire que leur moral est très bas.

Je n'ai pas encore parlé de Sénateur Lebaron. Pourtant il le mérite. Petit, large d'épaules, épouvantablement laid, Sénateur Lebaron était employé par un marchand de chevaux en Normandie. Retors, bandit à ses heures, il fut déjà condamné à mort en Belgique pour viol et vol. L'ivresse est son état normal. A Salon, complètement ivre, il essaya un soir de me donner un coup de couteau. L'appréciant à sa juste valeur, je n'ai pas voulu m'en séparer et n'ai pas fait de rapport. Je lui ai évité le conseil de guerre. Il m'en garde une très grande reconnaissance et tous les matins, c'est pour lui un point d'honneur d'être le premier à m'apporter « le jus ».

Seul je comprends ce qu'il raconte dans son patois normand où les « é » deviennent des « ai » Il me vénère...

En vérité, cette guerre aura donné lieu à des scènes bizarres. J'ai reçu dans ma section un nouveau soldat, engagé volontaire pour la durée de la guerre. C'est un missionnaire à grande barbe noire, à aspect éminemment respectable. J'ai dû hier soir, à la clarté d'une lanterne, lui apprendre à charger son fusil et à fixer la baïonnette au canon...

9 heures du soir. — Mon bataillon monte en troisième ligne. Étendu sur une banquette de terre, je demeure longtemps à fumer des pipes et à contempler le ciel merveilleux où des milliards d'étoiles brillent, clignotent, scintillent, tandis que la bataille fait rage...

13 juillet. — Vers 5 heures, nous sommes réveillés. Lentement, avec des à-coups, des attentes, des arrêts, nous cheminons par les boyaux jaunâtres aux parapets surchargés de sacs, de boîtes de cartouches, de fusils brisés, de bidons abandonnés. A mesure que l'on approche de la première ligne, on constate l'encombrement des tranchées, leur démolition : moins profondément creusées, elles protègent moins bien contre les balles et, à certains endroits, c'est à plat ventre qu'il faut passer. A 7 heures, nous sommes en place.

Coup d'œil des jours d'attaque. Fébrilité générale, blagues d'outre-tombe, quolibets de croque-morts. Je trouve le moyen de m'installer confortablement (tout est relatif dans l'existence), et je déjeune de bon appétit. « Singe » vigoureusement assaisonné d'oignon, d'échalotte et d'ail que pour moi seul Sénateur Lebaron a dénichés. Bonnes gorgées d'eau fraîche de ma gourde, quelques « lampées » sérieuses de « gnole », une pipe, et me voilà d'attaque, prêt à tous les événements.

Ma compagnie occupe une tranchée dénommée sur le plan 0^5 — 0^{13}. En face de nous, à 20 ou 30 mètres sont les Turcs.

Midi. — Vers midi, un sous-officier du génie demande des fantassins pour occuper un boyau abandonné par l'ennemi ; « Occupez ce boyau avec votre section », me dit mon capitaine.

Le sous-officier du génie me guide, mes hommes viennent derrière moi à la file, le fusil sous le bras, courbés en deux

Nous faisons une cinquantaine de mètres dans le boyau 0^{13} — 0^{21}, puis le sous-officier me quitte en me disant : « Voilà ce que vous avez à occuper. »

Il remonte tandis que nous continuons à avancer. Immédiatement derrière moi venait mon fameux Sénateur Lebaron. Il ne me quittait jamais. Nous arrivons ainsi à un endroit particulièrement difficile à franchir. Le boyau est très étroit, profond seulement de 40 centimètres. En outre, un amoncellement de cadavres barre le chemin. Les balles rasent le sol ; il ne s'agit pas de lever la tête... Je me glisse sous les cadavres et, tant bien que mal, je passe... Les hommes me suivent... Je vais de pare-éclats en pare-éclats, enjambant un Turc à chaque pas... Sans aucun doute notre 75 a passé par là...

Je m'aperçois soudain que les hommes ne me suivent plus. Seul Sénateur Lebaron est sur mes talons, tenant d'une main son fusil et de l'autre un sac de grenades. Pourquoi les hommes ne sont-ils plus là? Sans doute, plusieurs d'entre eux ont dû se faire tuer au passage difficile et rendre ainsi la circulation impossible dans ce sacré boyau.

Désireux de me rendre compte de la situation, je continue à avancer, les mains dans les poches, ma foi... et fumant la cigarette. Je tourne encore un pare-éclats, quand... Tonnerre de Dieu! Voilà une émotion qui à tout jamais demeurera gravée dans mon cerveau : je me trouve subitement, nez à nez avec les Turcs. Là à deux mètres de moi, sans aucune séparation, dix ou quinze Turcs sont assis, le fusil entre les jambes. Ils sont aussi stupéfaits, aussi ahuris que moi-même. Pendant une seconde peut-être, nous demeurons, face à face, hébétés... L'un d'entre eux se lève... Aussitôt mon sang-froid me revient. Je fais un bond en arrière en entraînant Sénateur Lebaron. Et à l'abri du pare-éclats, nous leur lançons grenades sur grenades. Ce furent des « Allah! Allah!... » et des explosions folles, avec un nuage opaque de fumée noire...

Puis, plus rien... Nous attendons, Lebaron, un genou en terre, le fusil en joue sur l'étroit passage, moi, le revolver au poing, accroupi derrière le pare-éclats... Fichue situation... Rien ne vient. Sont-ils tous morts ou en fuite? Ou bien font-ils le guet? Je n'ai pas la tentation d'y aller voir.

Je dis à Lebaron : « Retourne. Vois un gradé, le capitaine, qui tu voudras ; mais qu'à n'importe quel prix on m'envoie la section. Il serait trop bête d'abandonner ce boyau quand on peut le prendre sans un coup de fusil. »

Lebaron part, me laissant le sac de grenades, et je demeure seul...

Que va-t-il se passer? Les Turcs tenteront-ils de reprendre leur boyau?

Je demeure accroupi, le revolver braqué sur l'étroit passage par où l'ennemi peut avancer. A l'examen, la situation n'est pas trop mauvaise. Pour venir jusqu'à moi les Turcs doivent s'avancer à la file par l'ouverture, large de 40 centimètres, que laisse libre le pare-éclats. Avant même qu'il leur soit possible de me voir, je peux les abattre les uns après les autres à coups de revolver. Mais ils peuvent me lancer très facilement des grenades; contre cela, rien à faire. A tout instant, à toute seconde, je crois voir l'un d'eux s'avancer et déjà mon doigt presse la détente de mon arme... Les minutes me paraissent des siècles. Que se passe-t-il en arrière?... Peut-être Lebaron a-t-il été tué? Alors?... Plus de secours à attendre? Jusqu'à quand vais-je demeurer seul gardien, seul occupant de ces 80 mètres de tranchées ennemies? Pourquoi les nôtres n'avancent-ils pas? Ils me supposent tué ou prisonnier sans doute...

Enfin, enfin..., j'aperçois les capotes bleues... Quel soulagement! Sans bruit, afin de ne pas donner l'éveil aux Turcs qui ne sont qu'à 2 ou 3 mètres de nous, je dispose mes hommes à genoux, baïonnette au canon, fusil chargé. Je demande un volontaire pour construire un barrage au passage du pare-éclats. Un vieux soldat, un ancien chasseur à cheval se présente. A l'aide de sacs de terre, de caisses vides, de cartouches, de cadavres, il construit une barricade au point Z. En une demi-heure, le travail est achevé. Cette fois, les Turcs peuvent venir ; la position est en état de défense; nous avons des munitions et des grenades, et toute ma section est dans le boyau.

Je laisse la garde du barrage Z à deux caporaux de confiance et je remonte rendre compte des événements au capitaine.

Je compris pourquoi les hommes ne m'avaient pas suivi et

pourquoi les renforts avaient été si longs à venir jusqu'au point Z. Passer par ce boyau 0^{13} — 0^{21} sans recevoir une balle dans la tête était un tour de force. Non seulement il était à peine creusé, mais à certains endroits les cadavres l'obstruaient complètement. Pour passer je dus risquer le coup : prenant mon élan, je fis un bond par-dessus le tas de morts. Trois coups de fusil partirent : pas une balle ne m'atteignit... Combien furent tués à cet endroit! Là mon pauvre Sabattier trouva la mort. Pour dégager le passage je fus obligé de prendre son cadavre, de le tirer en avant, la face contre terre...

Et toute la journée je dus circuler à plat ventre dans cet infernal boyau que je ne parvins pas à faire approfondir : chaque homme que j'ai amené pour y travailler a été tué...

Arrivé au point 0^{13} je vois le capitaine qui me donne de nouvelles instructions pour la suite de la journée. Il est 3 heures. A 4 h. 30 une attaque générale de la ligne turque doit avoir lieu. La compagnie, fractionnée en deux pelotons, a la mission suivante. Ma section, renforcée de celle de l'adjudant, se portera en avant et ira jusqu'au point 0^{21}, coûte que coûte. En même temps, les deux autres sections, prenant le boyau 0^{5} — 0^{2}, avanceront aussi afin d'opérer la jonction des deux pelotons au point 0^{21}.

Les ordres étaient formels : « Avancer coûte que coûte. »

J'aperçus le lieutenant L... qui vint à moi et me serra la main. Nous nous dîmes au revoir, nous souhaitant bonne chance. Puis il s'éloigna en sifflotant un air de café-concert. Je ne devais plus le revoir...

Prévoyant de rudes fatigues, je m'arrangeai pour prendre du repos. Je m'étendis par terre, après avoir chargé Sénateur Lebaron de me réveiller à 4 heures. Je dormis d'un sommeil lourd.

4 heures. — A 4 heures précises Sénateur Lebaron me réveille et me présente un bidon plein de rhum. J'en bois avidement de longues gorgées. Je crois bien avoir absorbé ainsi un demi-litre.

Je repars en rampant vers mon barrage, au point Z. Les hommes sont là, anxieux. Tous les visages sont tournés vers moi.

Tous me sont absolument dévoués. ils sont prêts à obéir en tout. C'est cela qui m'empêche d'avoir peur. Car, je peux l'avouer, mon premier sentiment fut la peur. Un créneau a été pratiqué à travers le barrage. Par là on aperçoit les baïonnettes des Turcs, empilés à genoux dans l'étroit boyau. Il est 4 h. 25. A 4 h. 30 il fallait démolir le barrage, tuer les Turcs et avancer *coûte que coûte*, avait dit le capitaine.

Tous ont une grenade à la main et la baïonnette au canon. J'entends s'élever de toutes parts une formidable rumeur : « En avant !... »

Je vois une ligne de nos fantassins qui avancent à la charge.

J'attrape le bidon de rhum et le vide. Alors, ivre de chaleur, de rage, électrisé, fou, je hurle à pleins poumons : « En avant !... »

En même temps, je me lance comme un taureau furieux sur le barrage qui cède et s'écroule à moitié. L'un des Turcs bondit, la baïonnette haute. D'un coup de revolver tiré à bout portant, je l'abats. En même temps, je lance ma grenade devant moi et je saute par-dessus ce qui reste du barrage. Mes hommes font de même. Les Turcs, effarés par une attaque aussi brusque, n'ont plus qu'une idée : fuir...

Sur leurs talons, nous nous précipitons en trombe folle, à travers les dédales du boyau, nous faisant précéder d'une pluie de grenades. Et, à travers cet air obscurci de fumée noire, c'est une course épique. J'aperçois le dernier des Turcs qui s'enfuit; je le tire dans le dos. Il s'effondre, et je l'enjambe, continuant ma course. J'arrive ainsi, haletant, jusqu'au point 0^{21}, d'où j'aperçois le premier peloton de notre compagnie qui descend. Je vois le capitaine et, agitant mon képi, je lui hurle : « Victoire,... mon capitaine, les Turcs sont en fuite... »

Mais à peine occupons-nous le point 0^{21} qu'une fusillade terrible nous fauche. A droite, à gauche, tous autour de moi tombent le crâne fracassé. Là fut tué Launé, mon petit caporal à moustache blonde et frisée, au nez retroussé, aux yeux rieurs... Combien, combien tombèrent à cet endroit !

Au point de jonction 0^{21} le parapet a été fauché par un obus sur 4 mètres de longueur. Il ne reste qu'un talus qui arrive à peine jusqu'aux genoux. En face, à 10 mètres, les Turcs nous fusillent et s'apprêtent déjà à bondir pour nous reprendre la

tranchée. Déjà plusieurs d'entre eux s'avancent en rampant et lancent des grenades. Notre feu nourri les arrête : pour rien au monde il ne doit se ralentir un instant, sinon la tranchée est perdue. Il est 4 h. 40. A ce moment précis le capitaine vient nous rejoindre : il nous serre les mains en disant : « Bravo, mes enfants. » Je me tiens debout à côté de lui, expliquant ce qui s'est passé. Il demande un fusil pour faire le coup de feu. Je lui en tends un ; il avance les mains pour le prendre,... s'effondre, le crâne ouvert comme par un coup de hache, la cervelle jaillissante. Un jet de sang tiède m'a fouetté la figure... Il demeure là, assis, les jambes croisées sous lui, la tête pendante. Pas un cri, pas un mot, pas un spasme : l'anéantissement subit.

En voyant tomber le capitaine, la tête, le chef, l'âme de la résistance, il y a, parmi les hommes couchés sur le parapet, une vague de terreur. Ils cessent de tirer et regardent leur capitaine. Que va-t-il arriver?

Alors, avec une audace et une énergie que je ne me serais jamais supposées, je ressaisis subitement cette troupe hésitante. J'escalade le monticule des morts et, debout sur ce tas glorieux, je hurle aux hommes : « Pas un instant de découragement! Tirez, tirez! Vous n'avez devant vous que des Turcs en fuite! Feu à volonté! Courage! Tout le monde couché sur le parapet, et qu'on brûle des cartouches jusqu'à ce que les fusils éclatent! Feu à volonté! M... pour les Turcs! »

Je crois qu'à cette minute j'étais devenu fou d'exaltation. Comment n'ai-je pas été tué alors? Un « Bat-d'Af » à cheveux gris m'a serré la main, en me disant : « C'est beau, ce que vous faites là. » L'hommage de ce vieux brave, mort à présent, demeurera ma plus belle récompense. Ah! j'ai connu là l'ivresse de la gloire, du mépris de la mort, de l'orgueil du terrain conquis.

Il faut avoir vécu de telles heures pour comprendre la beauté de ces choses-là. Tous les hommes qui défendirent le barrage furent des héros : tous furent tués à leur poste de combat, face à l'ennemi.. Et nous n'avions même pas de pitié pour ceux qui tombaient, tant ils nous paraissaient grands et sublimes.

. . . .

Comprenant que la défense du barrage était assurée, je remonte un peu dans la direction de 0^{5}. Je rencontre le sergent Bance qui s'occupait activement du ravitaillement en munitions et en grenades. C'est grâce à cette initiative intelligente que notre résistance au barrage 0^{21} fut efficace.

Ensemble, nous rédigeons au crayon une note pour le commandant du bataillon. Nous l'informons de la mort du capitaine et de la situation en général.

Peu à peu, le parapet de sacs s'élève. Cependant. les hommes continuent à tomber. Aussitôt que l'un d'eux est touché, il est remplacé spontanément par l'un de ceux qui sont entassés dans 0^{21} — 0^{5}.

A gauche, par 0^{13}, une compagnie de zouaves nous arrive en renforts. Je me mets en liaison avec eux. Le corps du capitaine est toujours là, à côté de moi. Je le fais envelopper dans une toile de tente et descendre par deux hommes de confiance.

Les nouvelles commencent à circuler : lieutenant L..., adjudant R..., sergents M..., D..., G..., tués. Et combien d'autres que j'oublie... Toujours pas d'eau... Une soif affreuse me brûle la gorge. Je bois le contenu de mon flacon d'alcool de Ricqlès...

La nuit approche. La fusillade ne se ralentit pas; mais nous sommes bien ravitaillés en cartouches et en grenades ; il n'y a qu'à tenir. Et on tiendra...

7 h. 30. — La soupe arrive jusqu'à moi. A la hâte, j'en prends quelques gorgées. Une bonne pipe par là-dessus, et nous voilà prêts pour la nuit, quelle qu'elle soit : le moral est excellent...

Toute la nuit, les Turcs tentent de nous attaquer ; mais nous les repoussons avec succès.

Au centre du carrefour 0^{21} sont entassés sur les cadavres des sacs de munitions. Il y a là des milliers de cartouches et plusieurs centaines de grenades... Si jamais un obus arrivait là dedans, quelle capilotade !...

1 heure du matin. — Notre parapet de sacs, si laborieusement construit pendant la soirée, et au prix de tant de vies humaines, s'écroule sur 4 mètres de longueur.

Devant cette brèche subitement ouverte, les hommes qui

occupent 0^{21} — 0^{5}, commencent à se replier. Je réussis pourtant à rétablir l'ordre et le calme. Il nous faut près d'une heure et demie pour reconstruire le parapet qui nous coûte de nouveaux et cruels sacrifices.

De quart d'heure en quart d'heure, je commande des feux de salve : « Attention ! A mon commandement... Chargez ! Joue... Feu ! »

Assis parmi les grenades et les morts, Bance et moi échangions des idées, évoquions les souvenirs gais de notre existence, parlions de bons dîners à faire plus tard, si nous avions la chance de sortir de ce massacre... Nous divaguions un peu, surtout pour chasser le sommeil. Tous ceux qui ont vécu dans les tranchées, la connaissent, cette terrible envie de dormir. Jusqu'à minuit, on tient bon. Cette heure passée, les yeux battent, les têtes penchent, et l'ennemi est à 15 ou 20 mètres, prêt à bondir. De minute en minute, des ordres arrivent : « Veillez à droite... Tout le monde aux créneaux... Feux de salve... »

Et soudain la fusillade cesse de part et d'autre. Dans le ciel sombre monte une fusée ; elle éclaire le champ pâle où se distinguent mal des formes vagues et où dorment les morts. Enfin, le jour commence à poindre. Les premiers nuages roses qui effleurent le ciel bleuâtre, nous trouvent frissonnants et engourdis.

5 heures du matin. — Nous sommes relevés par le 3e bataillon. Je jette un dernier coup d'œil à ce barrage 0^{21} que j'ai conquis, défendu, organisé, conservé. Cela, c'est à moi, et j'en suis fier...

14 juillet. — Nous descendons au repli, où nous prenons un repos largement gagné... Je suis comme les hommes, je n'en peux plus : je suis brisé...

15 et 16 juillet. — Nous ravitaillons en eau et en munitions les premières lignes.

17 juillet. — Mort du malheureux Gauthier-Ferrière. Avec son habituelle insouciance, il s'est fait flanquer une balle dans le ventre. Je l'ai vu mourir, son agonie dura un quart d'heure.

Ce fut atroce. On le coucha sur un brancard. Ses yeux brillaient étrangement. Son teint était jaune et terreux. Ses mains maigres et osseuses tremblaient. J'essayai de le réconforter, mais, avec un sourire lointain et des soubresauts qui l'étranglaient, il me dit : « Non, mon vieux... pas la peine... j'ai le ventre ouvert... dans quelques instants je serai mort. Adieu... Adieu... ma pauvre mère ne me survivra pas longtemps... Je vous en prie,... enterrez-moi..., ne me jetez pas par-dessus le parapet. »

Il prononça encore quelques paroles inintelligibles et il expira.

Pauvre Gauthier-Ferrière... Quelle âme noble, élevée, désintéressée ! C'est avec une indifférence effarante qu'il s'exposait pour aller chercher les blessés. Il était infirmier et remplissait son rôle comme un sacerdoce. En plein jour, il allait, sans même se baisser, ramasser ceux qui étaient tombés entre les lignes ennemies... Il accomplissait son devoir avec une insouciance déconcertante. Maintenant, ses restes reposent dans cette terre où, depuis des siècles et des siècles, s'effritent des ossements de héros.

Je l'avoue, cette mort me frappa. J'eus peur de mourir et je crus alors que mon tour était arrivé. Tous ceux que je croyais invulnérables, tous ceux dont on disait : « Il a une tête à en revenir », tous ceux qui donnaient confiance et inspiraient le mépris du danger, tous ceux-là étaient tombés. Ils n'étaient plus déjà que des formes effrayantes et rigides.

Comme l'idée de la mort m'a hanté pendant toute cette journée du 17 juillet ! Aussi, ce ne fut pas sans une appréhension marquée que, le 17, à 8 h. 30 du soir, je quittai Bance. J'avais reçu la mission de renforcer avec ma section la 4e compagnie qui occupait la première ligne R-O[21]. Il s'agissait d'enlever le boyau L L' et les deux fortins Q Q'.

9 heures du soir. — A 9 heures, j'arrive à la tranchée R L. A peine commençons-nous à nous installer qu'une fusillade folle éclate subitement. Que se passe-il? Une attaque des Turcs? Non, puisqu'ils tirent aussi... Alors?... Personne n'a jamais su. Au bout d'un quart d'heure, la fusillade cesse, et tout rentre dans le calme. Dès 3 heures du matin, une section

de la 4e compagnie, commandée par un sous-lieutenant, entre dans le boyau L L' que l'ennemi n'occupait pas.

. . . .

Trois corps barraient l'entrée. Ce boyau, dont la profondeur normale était de 1 m. 50, offrait à peine un abri de 0 m. 30. C'est dire combien de cadavres y étaient entassés, empilés et embrassés les uns aux autres d'une manière inextricable. Là, le tronc noir, nu et sans tête d'un Sénégalais, sortait du sol. Des ventres ballonnés et verts crevaient... Les redans, les parapets, les murs, le sol, tout était tapissé de chairs informes, verdâtres et violacées, où grouillaient des larves... Dans un farouche corps à corps, un Sénégalais enlaçait un Turc dont les dents demeuraient enfoncées dans le cou du noir. Et de ce charnier s'exhalait une odeur fétide ! Visions d'épouvante, vous ai-je rêvées en un cauchemar d'halluciné? Mais non, cette réalité monstrueuse, je l'ai palpée ; j'ai rampé sur le tas des morts, mes genoux crevant les ventres, mes mains s'enfonçant dans la pourriture. La peau de ma figure a touché la peau froide et sèche des morts, et j'ai dû renifler de tout près l'haleine infecte d'une bouche de cadavre, et, à l'heure où j'écris ces lignes, mes vêtements sentent encore le cadavre.

4 heures. — L'attaque commence par une assez vive fusillade. Au bout de quelques instants, des renforts sont demandés. C'était mon tour. Je pars. Après avoir parcouru cinquante mètres en rampant, dans le boyau L L', je suis arrêté par une brusque reculade des hommes qui y sont engagés. Presque en même temps, je vois les Turcs sortir de leur tranchée M M' M'' et avancer à la baïonnette. Aussitôt, je fais ouvrir le feu...

Cependant, les Turcs avançaient toujours... Je reçois un grand coup sur la nuque... Je tombe parmi les morts et, avant de m'évanouir, je pense : « J'y suis. »

. . . .

5 heures du soir. Hôpital de campagne de Sedd-el-Bahr. — Étendu sur une civière, j'attends sous une tente l'heure de l'embarcation. J'ai la tête emmaillotée de pansements et de ouate ; j'ai l'impression d'avoir le torticolis.

Sénateur Lebaron m'explique ce qui s'est passé. Une balle me traversa le cou ; les Turcs, continuant leur charge, arrivèrent jusqu'à la tranchée que nous occupions. Ils massacrèrent tout ce qui respirait encore. Sénateur Lebaron ne m'abandonna pas et, me tirant par un bras, il parvint en rampant jusqu'à notre tranchée de départ.

Je ne savais comment remercier ce brave : je lui devais la vie. Je dictai une lettre pour le commandant, le priant de récompenser Lebaron. J'ai appris depuis qu'il avait été nommé caporal. Quel extraordinaire caporal il a dû faire !...

A la nuit tombante, on nous embarque à destination de l'île de Lemnos.

19 juillet. — Le 19 au matin, nous arrivons à Moudros, petit village de l'île de Lemnos. Là se trouve la base des alliés qui y ont établi des hôpitaux, des dépôts de troupes et des services d'intendance.

30 juillet. — Moudros est un humble village habité par quelques centaines de paysans grecs. De l'endroit où j'écris en ce moment, sous le figuier de l'hôpital, on aperçoit comme fond de décor, les collines de Varos dont les crêtes se découpent sur un bleu lumineux. Dans la baie, les vagues semblent des turquoises mouvantes sur lesquelles le soleil sèmerait des éclats de diamant. Là mouillent cent navires ; les cuirassés montrent leurs tourelles monstrueuses, d'où surgissent les lourds canons, les torpilleurs allongent leur fine coque d'acier sombre, les paquebots s'empanachent de gros flocons de fumée noire, et les voiliers archaïques étonnent dans cet arsenal moderne, où règne impérialement la masse majestueuse du *Mauritania*...

Le village est misérable. Les maisons ne sont que des cahutes de pierres entassées. Une circulation extraordinaire anime ces ruelles, habituées depuis des siècles aux chansons des enfants et aux bêlements des troupeaux. Nos marins et leurs officiers se promènent en des tenues d'un blanc impeccable. Des Anglais en khaki, des Canadiens, des Néo-Zélandais s'interpellent et mêlent leurs accents brusques aux pépiements de la langue grecque. Les Gourkhas, qui font partie de toute bonne armée anglaise, montrent leurs maigres tibias et leurs

turbans compliqués. Nos Sénégalais aux faces huileuses et noires sous la chéchia rouge, exhibent dans des rires extraordinaires leurs dents admirables. Nos coloniaux, nos fantassins, habillés d'uniformes disparates, se mêlent aux groupes qui se forment devant de misérables échoppes, où Grecs et Juifs rivalisent d'audace pour nous voler. Les femmes et les enfants montrent une certaine défiance et, à notre approche, s'enfuient dans leurs tanières. Nous allons chez Cristos, où, nous mêlant aux marins grecs, nous mangeons du poisson, des pastèques et buvons du vieux vin de Samos.

Plus loin, à la fontaine, des femmes se tassent en piaillant, tandis qu'un fantassin anglais, correct et raide, monte la faction. Vieilles à la peau craquelée, jeunes filles aux jambes nues, attendent sous le soleil qui enflamme le sable et, quand l'amphore est remplie, elles la chargent sur l'épaule, avec le geste que devait avoir la Samaritaine de Jésus.

5 août. — Ma blessure est en bonne voie. La plaie est cicatrisée. Il ne me reste qu'une sensation de torticolis et l'insensibilité complète de l'épaule droite.

Mon voisin de lit. — Un vieux légionnaire, 16 ans de service, 10 ans de Légion, sous-officier après 31 campagnes et 8 blessures. Grand, poilu des oreilles et des yeux, teint tanné, trogne d'ivrogne, mains calleuses, bras tatoués, cheveux gris, odeur de bouc... C'est le « Poilu, » le vrai, celui-là...

6 août. — La chaleur est devenue suffocante et jamais je n'en ai autant souffert dans la presqu'île. Ici, la gène s'aggrave du manque d'eau. Ce coin de terre est déshérité ; il n'a pas d'eau. On pourrait appeler Moudros le pays de la soif...

7 août. — De combien d'agonies lamentables n'ai-je pas été le témoin ! Des agonies lamentables, et non plus, comme là-bas dans les tranchées, des morts belles et glorieuses dans le fracas de la fusillade...

Il en est une que je raconterai : celle d'un pauvre petit soldat de dix-huit ans, engagé volontaire. Une balle de shrapnell lui avait traversé le bras. A l'hôpital, on constata que la gangrène gazeuse s'était déclarée, et on dut de suite procéder à l'amputation. Et quelle amputation !... L'épaule y passa.

Sur sa couche il gisait, le corps tout emmailloté de blanc, plus blanc lui-même que son pansement. Parmi nous, ce fut à qui le gâterait. Ceux qui, presque guéris, pouvaient descendre au village, ne manquaient pas de rapporter des cigarettes, des citrons, des pastèques pour le « P'tiot ». C'est ainsi qu'on l'appelait. Il avait l'air d'un pauvre être abandonné et déshérité ; il demeurait muet, sombre, privé de son bras droit. On attendait qu'il fût plus solide pour l'embarquer.

Hier, nous avions déjeuné ensemble. Il semblait plus souffreteux encore. Je lui fis raconter son accident. Et, à travers l'impersonnalité de son récit et la modestie de ses paroles, je devinai un petit brave, un héros obscur, demeuré sans récompense, comme il y en a eu tant.

Le soir, je revins de Moudros. Une brise légère reposait de la journée brûlante. La nuit tombait... Des camps, montaient, mélancoliques, les sonneries militaires, et nous écoutions l'extinction des feux dont les notes mourantes traînaient en modulations lointaines... J'entrai sous la tente. Je vis des ombres pressées autour d'un lit.

Une lanterne éclairait la scène et projetait les silhouettes en ombres fantastiques. Dans la blancheur du drap, le « P'tiot » était allongé, son pansement défait, la plaie mise à nue. Une mare de sang d'un beau rouge tachait les linges, et l'ouate neigeuse se teintait de rose.

Un souffle passait encore entre les lèvres du « P'tiot ». Puis, plus rien. On parla à voix basse..

— C'est fini... — dit le major.

Une rupture dans les ligaments, et la vie s'en était allée en une grande flaque de sang qui rougissait les linges. On abattit le drap, et ce fut tout.

Une lanterne passa, puis deux hommes qui portaient une civière. Spontanément nous fûmes debout dans la position militaire, la main au képi.

Petit soldat mort pour la patrie, quand demain ton cercueil passera entre la haie des troupes qui présenteront les armes, on jouera pour toi l'air du général en chef :

V'là le général qui passe.
Rataplan !... Rataplan...

C'est l'air des grandes solennités militaires, quand, entouré de son état-major, arrive au galop le général en chef. Alors, les baïonnettes, immobiles sous le soleil, frissonnent dans leur flamboiement d'acier. Petit soldat, ces honneurs suprêmes, la France entière les rendra à ton souvenir, et, toute émue, criera devant ton sacrifice : « Vive l'armée !... »

V'là le général qui passe,
Rataplan !... Rataplan...

9 août. — Allons bon... Voilà les fièvres...

En quelques heures, je passe de la température normale à 40°. Délire. Demi-inconscience.

10 août. — Mon état ne fait qu'empirer.

14 août. — Mon évacuation est décidée.

16 août. — Je suis embarqué à bord du navire-hôpital la *Bretagne.* Ma fièvre est tombée, mais je me sens faible, faible à ne pas me tenir debout. Je suis dans une bien jolie petite cabine et c'est avec un plaisir d'enfant que je reprends contact avec la civilisation. Dans ma cabine il y a, ô merveille, une chaise, un lit... une glace...

Je ne remonterai même pas sur le pont à l'heure du départ pour faire mes adieux à la Grèce et à la Turquie.

Mes illusions sur ces pays du soleil sont détruites...

J'ai eu « la veine », car combien, hélas... ne reprendront pas comme moi le chemin du retour... Ce pauvre capitaine Ch... dont je revois la tombe là-bas, — au cimetière de la IIe division, à côté de celle du lieutenant L... Lui qui me disait, le 4 juin, à la garde de police :

— Restez toujours avec moi et vous reviendrez... Moi, j'ai a veine... Je porte chance !

17 août. — Nous passons dans la mer Égée en vue des îles de l'Archipel, pas loin du Pirée si fameux, et de Cythère l'amoureuse, — un rocher comme les autres.

18 août. — Nous apercevons les côtes de la Sicile. Mer très calme.

19 août. — Nous longeons les côtes de Tunisie depuis le matin 3 heures. A 8 heures, nous arrivons à Bizerte. A 10 heures, nous repartons.

A 4 heures, nous côtoyons la Sardaigne jusqu'au coucher du soleil.

20 août. — Nous allons arriver en France cet après-midi. Joie folle et inespérée! Joie (je puis bien l'avouer maintenant) que je ne croyais plus jamais avoir.

3 heures. — Nous sommes en vue de Toulon..., un remorqueur vient au-devant de nous pour nous guider à travers la passe, les filets et les mines qui barrent l'entrée du port.

4 heures. — Nous débarquons.

. . . .

J'arrête ici mon carnet de route.

Avant de terminer, je dis un dernier adieu aux chers camarades tombés là-bas, si loin, pauvres héros inconnus ensevelis dans les sables jaunâtres des Dardanelles.

Sur leurs tombes nous avions pieusement planté des croix de bois grossières. Des inscriptions rappelaient leurs noms, disaient des dates... Mais, à mon départ, le temps avait déjà commencé son œuvre destructrice. Seuls ces quelques mots, toujours les mêmes, demeuraient à demi effacés :

Mort pour la Patrie !...

SERGENT J. L.

Rouen, 20 mars 1915. — Toulon, 20 août 1915.

L'AVANT-GUERRE EN BELGIQUE

L'attitude équivoque prise depuis vingt ans par l'Allemagne vis-à-vis de la Belgique, les soupçons que l'on était en droit de concevoir touchant la violation éventuelle d'une neutralité cependant garantie par un traité solennel, les discussions qui au delà du Rhin se poursuivaient ouvertement sur la nécessité de cette violation d'un accord auquel l'empire lui-même était partie, n'avaient pas laissé que d'émouvoir les milieux purement militaires : feu le général Langlois s'est exprimé à ce propos avec une netteté que n'ont pu oublier les lecteurs du *Temps*, journal auquel il confiait ses inquiétudes, ses prévisions, on peut même dire ses prophéties. Mais la pénétration pacifique de la Belgique, et tout particulièrement d'Anvers, se poursuivait devant une Europe indifférente ; elle ne fut guère dénoncée, dans la presse, que par M. Camille Lemonnier, le distingué littérateur, par M. Jules Claës, directeur du quotidien anversois la *Métropole*, et, au Parlement, par le sénateur Picard [1]. Nul écho par ailleurs, ni en France, ni en Angleterre, aux avertissements donnés par ces trois personnages : le travail allemand se poursuivait de manière occulte, sans arrêt, avec une souplesse telle que les Belges, non seulement ne résistaient nullement à la campagne entreprise, mais parfois même, en certains cas, se laissaient aller à la favoriser.

1. *The German Mole*, par Jules Claës ; *Il Belgio sotto la spada tedesca*, par Ezio Gray ; *Annales Parlementaires* (Sénat belge) ; *Pour teutoniser la Belgique*, par F. Passelecq.

Dans la recherche des faits qui un à un ont pu, au cours des dernières années, devenir l'objet d'édifiantes constatations, on se trouve amené à envisager les ordres d'idées suivants : tout d'abord, la préparation de la sujétion économique du pays et tout spécialement de sa métropole commerciale, l'action débordante de l'école allemande et des associations teutonnes, l'influence exercée par une presse stipendiée, et enfin, l'introduction, dans la « querelle des langues », du facteur allemand, désireux tout naturellement d'envenimer le débat et de profiter des circonstances locales pour diviser, si possible, le peuple belge contre lui-même.

***

La Belgique, dès le lendemain de 1870-71, fut envahie par les commis allemands. Certes, l'Allemagne, nation à population surabondante, a le droit de faire vivre ses enfants comme elle peut ; elle a celui de les envoyer à l'étranger. Mais la Belgique n'est-elle pas plus peuplée que sa voisine, n'est-elle pas, par suite, moins désignée que tout autre pays pour recevoir le trop-plein de l'empire? On ne peut donc justifier par l'argument « population » la prétention hautement affichée par les pangermanistes de voir l'une des deux nations dominer l'autre : on ne l'explique que par un brutal désir de conquête.

Pourquoi l'agent de pénétration préféré de l'Allemagne a-t-il été l'employé de commerce, le « clerk »? C'est que celui-ci se présente sous l'aspect le plus innocent, ne demandant qu'à apprendre la langue et à s'édifier sur les affaires du pays ; pas de salaire; au contraire : si on le désire, son père prendra un intérêt dans la maison. Et de la sorte, le bon Belge ne tarde pas à être encerclé par deux Allemands, car si les affaires marchent bien, il ne peut refuser au père de fournir au fils toutes chances de succès, et il ne s'aperçoit pas qu'en se prêtant à ce jeu il agit au détriment de ses compatriotes. D'ailleurs, le premier arrivé au bureau, le dernier parti, l'employé de commerce allemand est l'employé modèle : son patron chante partout ses louanges. Mais, quelques années plus tard, le négociant belge n'a plus chez lui un seul employé de sa nationalité : ses compatriotes auront été, de son consentement, rem-

placés par des Allemands ; le capital allemand aura crû en proportion ; et, un beau jour, il n'y aura plus de belge que la raison sociale, et encore, tant qu'elle représentera une valeur.

D'aucuns feront remarquer que, parmi les employés de commerce tudesques, une minorité seulement dispose de quelques capitaux, les autres arrivant sans sou ni maille : ceux-ci sont tout aussi dangereux, car pour eux, les jours de fête n'existent pas, et, disent leurs patrons, « ils acceptent toute besogne, l'exécutent à notre satisfaction, et il faut les garder, — les affaires sont les affaires, — même au prix d'une participation aux bénéfices, même moyennant un traité d'association ». Et c'est ainsi que disparaissent beaucoup de vieilles maisons d'Anvers qui passent entre des mains allemandes

Écoutons comment M. Camille Lemonnier [1] appréciait une situation qu'il dénonçait il y a déjà dix ans :

> ... C'est l'Antwerpen en communication avec les îles, l'Anvers de ces puissants marchands qui, en 1528, prêtaient aux rois l'argent de leurs guerres et de leurs amours et se rendaient en Bourse précédés de douze musiciens jouant de la viole, du rebec et de la flûte : mais voilà que tout de même on est mis en défiance par quelque chose qui a cessé d'être flamand, l'enflure prétentieuse des architectures, le goût de la pacotille, et on se met à déchiffrer les enseignes aux jambages hauts comme des hommes : on est en Allemagne. En haut, en bas, à la crête des toits, au ras du trottoir, drus comme un hallier, les Köln, les Schwartz, les Möller, les Dreyfus ont poussé par-dessus les anciennes firmes râclées, poncées, badigeonnées. Les Weinstube, les Bierkeller, les Bodegas, les comptoirs d'alimentation, les banques, les offices de change, allemands. La grosse araignée teutonne a dévidé son cocon et tendu sa toile de toit en toit à tous les points cardinaux.

Un de nos agents consulaires les plus distingués, M. Carteron, enlevé au service de l'État par une mort prématurée, a fait la psychologie de l'employé de commerce allemand en termes que nous nous reprocherions de ne pas reproduire [2] :

> Un jeune homme à lunettes, sobre, patient, travaillant pour peu de chose, même pour rien, tel est le type de commis qui, à Anvers comme dans tant d'autres villes, a largement contribué à la suprématie allemande. Sa méthode d'intrusion est ici la même qu'ailleurs ; il arrive avec une bourse plate, mais beaucoup d'audace ; ses prétentions

1. *Figaro* du 18 avril 1906.
2. *Moniteur du Commerce* du 27 mars 1897.

modestes lui ont-elles permis de pénétrer dans une maison importante, son aptitude au travail et son instinct des affaires, joints à ses connaissances des langues le portent graduellement au premier rang.

Une fois introduit dans la place, c'est-à-dire dans la maison qu'il rêve de s'approprier un jour, que devient le jeune Allemand quand il descend de son champigon d'acajou? De tous côtés à Anvers on lui tend les bras : ce sont d'abord les deux succursales des plus importantes associations allemandes d'employés de commerce ; l'une d'elles, celle de Hambourg, a organisé des cours du soir et des conférences ; elle soutient, fait particulièrement intéressant, ceux de ses adhérents qui travaillent au pair, pour leur permettre de remplir leur premier devoir, qui est de supplanter dans le commerce belge tout le personnel indigène, même les femmes, pour le confiner dans les besognes les plus infimes. L'incident suivant donnera une idée de la mentalité allemande : quelque temps avant la guerre, un employé allemand, en qui son patron avait la plus grande confiance, l'aborde d'un air très satisfait et lui tend un billet de banque qu'il avait trouvé dans une enveloppe ouverte. « Mais où avez-vous trouvé cette enveloppe? lui fut-il demandé. — Dans votre corbeille à papiers. — Mille remerciements, dit le négociant, mais je ne tiens pas à ce qu'on fasse d'investigations dans ma corbeille à papiers ; vous pouvez faire régler votre compte à la caisse. »

Et comme ils considèrent l'employé de commerce comme le plus sûr agent de pénétration, les grandes sociétés allemandes, les cartels, quand ils entrent en lice, arment leurs représentants de tous les moyens propres à vaincre leurs compétiteurs. Et de ce qui a été observé en Belgique, il ressort clairement que, lorsqu'ils se groupent, sous quelque prétexte que ce soit, les Allemands ont en vue un double objet, proposé à leur activité par leur gouvernement lui-même : d'abord maintenir intact l'attachement à la mère-patrie et lui ramener tous les enfants des Allemands naturalisés à l'étranger, et, secondement, leur assurer les bénéfices moraux et matériels, ajoutons même politiques, d'une étroite solidarité.

Comment arriva-t-il qu'à Anvers, dont le port reçoit infiniment plus de navires anglais que d'allemands, les sujets de la Grande-Bretagne ne fussent rien, tandis que ceux de l'empire

étaient tout? C'est que ces derniers ont manœuvré adroitement, ne cessant de flatter les Belges, les accablant de protestations de dévouement, vantant les heureux effets des relations commerciales entre les deux pays, tandis qu'entre eux, ils déclaraient Anvers port allemand et démontraient que ce port n'existe que grâce à l'Allemagne. C'est qu'ils n'oublient jamais cette chanson du poète Arndt, qui, depuis soixante ans, est l'hymne du pangermanisme. Le sénateur Picard le rappelait, le 6 mars 1906, dans un intéressant discours consacré à la question de la défense de la Belgique [1] :

L'Allemagne s'unira-t-elle à la Prusse, à la Souabe, à la Bavière? Et la chanson répond : *O nein, o nein, sein Vaterland muss grösser sein*. Et, à chaque couplet, revient la question pour les autres pays germains, et c'est toujours la même réponse, jusqu'à ce qu'enfin éclate la clameur de conquête : la patrie allemande est partout où il y a des êtres de race germanique. Mieux encore, à Berlin, un atlas se vend dont voici un exemplaire. Il est intitulé : « Atlas du Pangermanisme » : *Alldeutscher Atlas*. Il mentionne qu'il est publié sous les auspices des associations pangermanistes. Il contient cinq cartes. L'une d'elles montre, teinté en rose, tout ce qui doit être considéré comme pays allemand. On y voit la Hollande tout entière, la partie flamande de la Belgique, une partie du Nord de la France jusqu'à Dunkerque. Dans un coin, c'est une plus petite carte sur laquelle on avait indiqué, par des points noirs, les endroits où se trouvent les associations pangermanistes qui font la propagande des idées : c'est sur notre frontière de la Prusse rhénane que les points sont les plus serrés et qu'ils apparaissent en nébuleuse.

L'orateur montre alors le danger pour un pays d'être riche, c'est-à-dire convoité, comme c'est le cas pour la Belgique, et il affirme qu'il faut chercher à se défendre, à moins que « nous n'ayons cette pensée qu'il vaudrait mieux faire partie de l'Allemagne et nous laisser faire en bétail consentant ».

M. Picard rappelle ensuite quelle est la constitution physique de l'Allemagne, convient qu'Anvers est indispensable au commerce allemand et termine la première partie de son discours en constatant que l'Allemagne a de gigantesques intérêts à Anvers, ce qui provoque de la part d'un ministre cette exclamation : « C'est très heureux pour la Belgique ! »

1. *Annales Parlementaires*, Sénat belge, 1906, p. 1 et s.

Après avoir insisté sur les dangers que présentait l'exagération de l'influence allemande sur l'Escaut, M. Picard aborda la seconde partie de sa tâche : il voulait, à la discussion sur la réfection des forts d'Anvers, amorcer l'étude d'une réforme militaire qui donnerait à la Belgique un plus grand nombre de défenseurs.

Le système qu'on nous propose, disait-il, c'est celui qu'on a spirituellement appelé la fuite au terrier. D'autres ont dit « la retraite dans la chambre à coucher ». C'est le pays abandonné après une bataille, après une défaite à la frontière. Tout le monde a dit qu'il fallait commencer par se battre. Ce serait plutôt par se faire battre. Vaincu, on se réfugie à Anvers. Napoléon disait : « Une bataille dure six heures ; celui qui a des troupes fraîches après six heures est victorieux. » Les Japonais ont un peu changé cette manière de voir, ils ont soutenu des batailles de quinze jours. Mettons que la bataille dure quinze jours : au bout de ce temps, il faudra déménager vers Anvers. Non seulement les troupes battues s'y retireront découragées, mais le gouvernement, y compris le Trésor de la Banque nationale, que l'on fera peut-être bien d'installer là-bas en permanence, étant donné qu'après la première bataille on n'aura peut-être plus le temps d'y transporter les lingots. Le territoire est fort petit, les moyens de transports fort rapides pour l'ennemi comme pour nous, et il est probable que la réserve de la Banque, étant donné la mobilité de la cavalerie, ne pourra arriver à la forteresse. Ne pourrait-on chercher un meilleur endroit qu'Anvers : il y a dans cette place une population, dont je parlais tout à l'heure, de nationalité allemande. Cette population est un danger, on ne pourra la faire sortir. Devant les hostilités, on peut craindre ses tendances secrètes. Puis, ceux qui possèdent les immenses richesses toujours accumulées là peuvent également désirer qu'elles ne soient pas exposées au désastre d'un bombardement... Aujourd'hui, quand Anvers sera investie, pourra-t-il exister encore le moindre espoir qu'une flotte anglaise entre dans l'Escaut pour nous secourir? On a trop vu à Santiago, à Port-Arthur, combien facilement on pratique l'embouteillage d'une flotte dans un port. Tout le long de l'Escaut, avec l'artillerie actuelle et avec des torpilles, on peut empêcher le passage. Pas un navire n'arrivera...

Et alors M. Picard a une vision prophétique du destin qui attendait la noble cité :

Que quelques forts de l'enceinte soient pris et la partie est finie... On a signalé les progrès incessants de l'artillerie. On a dit, et ce n'était peut-être pas une jactance, qu'on inventera des canons qui enverront des obus de Calais à Douvres. On en envoie déjà à 15 kilomètres. Si

ces progrès se réalisaient, la ville d'Anvers, malgré l'enceinte, malgré les forts, serait menacée et tout serait à recommencer. Quant à l'insuffisance de nos effectifs pour garnir le camp retranché, n'en parlons plus : elle est démontrée.

Après avoir écarté l'idée de fortifier la capitale, parce qu'elle n'a pas d'écho dans la nation et que l'on ne prévaut pas contre une opinion publique presque universelle, M. Picard se demande — un collègue ayant parlé de fortifier Ostende — pourquoi l'on ne penserait pas à Zeebrug.

Zeebrug, dit-il, est à proximité de l'Angleterre, notre alliée certaine en occurrence de guerre. L'Allemagne du côté de la mer ne pourra y parvenir si l'Angleterre nous défend. Puisqu'on veut construire des forts d'une résistance permettant aux secours de nous arriver, pourquoi ne pas les élever là où nous pouvons mieux qu'à Anvers compter sur cette intervention étrangère?... Ce port nouveau n'est qu'à trois heures de Douvres avec les steamers actuels : une armée pourrait débarquer à Zeebrug alors qu'elle ne le peut pas à Anvers. A Zeebrug nous n'avons pas à craindre la destruction de nos richesses artistiques et matérielles. Il n'y a rien, c'est la table rase.

Après avoir donné les conseils qui, suivis, eussent vraisemblablement changé la marche des événements, l'orateur montra l'ennemi à Liége, se répandant avant toute mobilisation dans toute la Belgique, et il aborda le problème de la nation armée, une force de 500 000 hommes étant indispensable à la sécurité du pays ; nous ne le suivrons pas dans cette voie. Il suffit d'avoir rendu hommage au bon sens et à la perspicacité de ce bon citoyen et de reconnaître avec lui à la lumière des événements que la destinée de la Belgique eût été sauvegardée par la création à Zeebrug d'un ensemble de fortifications et par la mise sur pied d'une nombreuse armée.

***

A Anvers, il y avait un État dans l'État ; les associations allemandes y sont innombrables : on a cité plus haut celle qui patronne les commis, mais il y a aussi une mutuelle, appelée la *Main dans la Main*, la *Germania*, assurance sur les logements,

une *Benefit Society*, subventionnée par l'empire, une société d'accueil pour jeunes filles, un refuge pour matelots, une société de commerce pour favoriser le trafic entre Anvers et les provinces rhénanes, deux associations de vétérans, six chorales, une société de gymnastique. dont l'une spéciale aux employés de commerce, un club international de dames, une société pour le développement de l'humour allemand ; entreprises germaniques, la nouvelle Société de concerts, le théâtre des Variétés ; allait le devenir, pour servir de centre de propagande pangermaniste, l'Opéra flamand.

Et quels sont les éléments appelés à bénéficier de cet imposant ensemble d'institutions? En 1880, les Allemands étaient au nombre de 2 161 ; leur nombre en 1913 atteignait 12 370, auxquels il faut ajouter 3 934 Autrichiens. En face de ces indications qui concernent seulement Anvers, consignons celles qui intéressent l'ensemble du pays : de 1890 à 1914 le nombre des Allemands installés en Belgique a passé de 45 000 à 160 000, sans compter 140 000 naturalisés qui, grâce à la loi Delbrück, ne perdent nullement leur nationalité d'origine.

Comment s'étonner dans ces conditions de la rapidité avec laquelle s'est effectuée l'organisation de la Belgique sous la domination allemande? Les autorités impériales n'étaient-elles pas mises sans retard par leurs nationaux au courant des ressources financières, alimentaires et industrielles du pays envahi? La lutte militaire s'est poursuivie plus longtemps pour la Belgique que la lutte économique : les fusils et les canons ont lutté plus qu'honorablement, mais les forces économiques étaient annihilées d'avance par l'emprise de l'ennemi : c'est il y a quarante ans que le premier corps d'armée allemand avait pénétré en Belgique ; il était armé de registres et de balances...

Quoi qu'il en soit, les habitants d'Anvers de langue allemande trouvaient un large appui auprès d'une corporation qui, contrairement à ce qui se passe chez nous, admet dans son sein tout négociant notable, quelle que soit sa nationalité ; je veux parler de la Chambre de commerce : sur 1 050 membres, les Allemands étaient 200 et ils occupaient dans les bureaux des différentes sections les postes les plus importants. Qu'on en juge.

Le président, M. Corty, est un Belge d'origine allemande, ayant remplacé un Allemand ; puis on comptait :

Des présidents allemands aux sections :	Cuirs. Engrais. Pétroles. Géographie commerciale. Transports belges rhénans.
Des vice-présidents allemands aux sections :	Cuirs. Laines. Textiles et crins. Transports belges rhénans.
Des secrétaires allemands aux sections :	Vins et spiritueux. Transports belges rhénans.
Des conseillers allemands :	1 sur 4 aux caoutchoucs. 1 sur 4 aux cuirs. 1 sur 6 aux diamants. 1 sur 6 aux grains. 4 sur 5 aux laines.

Les conflits entre négociants se règlent par les bons offices de dix-sept Chambres arbitrales, dans lesquelles les Allemands avaient su acquérir une influence prépondérante ; leur action était absolument incontestée dans celles des laines, des engrais.

Sur quels éléments s'exerçait cette action? Un coup d'œil rapide sur l'ensemble des transactions du port d'Anvers permettra de s'en rendre compte. En 1908, par exemple, les entrées par voie de mer atteignaient le chiffre de 11 051 644 tonnes, l'augmentation depuis 1904 atteignait le chiffre de 2 355 461 tonnes. En 1909, il s'agissait de 11 940 332 tonnes et en 1910 de 12 654 153 tonnes.

Mais il y aussi la navigation fluviale qui, en 1910, atteignait, entrées et sorties réunies, 8 169 754 tonnes. Et quelle était dans cet énorme mouvement la part de l'Allemagne ? Elle comptait en 1911 pour 3 860 359 tonnes aux entrées par mer et pour 2 745 800 tonnes aux entrées fluviales.

***

Tandis que les Allemands parvenus à la fortune ne ménageaient pas leur présence dans les comités et aux réunions des

sociétés énumérées plus haut, ils usaient vis-à-vis des Belges de procédés alternativement courtois et brutaux : si l'élément germanique célébrait la fête de son souverain avec faste, trouvant tout prêts à s'associer avec lui, Allemands, Allemands naturalisés Belges, et même Belges tout court, il participait avec le même entrain aux fêtes locales, se faisant toujours remarquer par ses libéralités ; mais tout en jouissant des même droits que les Belges sans être astreints aux mêmes devoirs, les Allemands entendaient briser toute opposition à leur action ; en cas de besoin, un mot d'ordre circulait, boycottant les Belges suspects de tiédeur pour le germanisme. Un incident noté par M. Claës indique comment devait être reconnue l'hospitalité reçue. Lors d'un voyage des souverains belges à Anvers, la *Métropole* crut pouvoir dire qu'un certain nombre de matelots de l'équipage d'un navire allemand, venu pour la circonstance, avait déserté. Cette insertion provoqua l'envoi au journal anversois de lettres auxquelles il répondit en toute indépendance. Bientôt, la *Métropole* recevait avis que désormais toute relation était rompue entre elle et la colonie allemande.

Tout le monde connaît cette union pangermanique à laquelle nous devons les horreurs de la présente guerre : à Anvers, ce fut sans soulever de protestations qu'elle installa ouvertement une section sous la présidence de M. Albert von Bary [1], le véritable chef de la colonie allemande d'Anvers. Ce dernier déploya tout d'abord une si discrète activité, que l'on s'en émut ; lui et son comité annoncèrent alors qu'ils donnaient leur démission, et les journaux belges de les féliciter de leur

1. La carrière d'homme d'affaires de M. de Bary mérite bien une mention. Après avoir modestement débuté à Buenos-Ayres comme employé dans la maison danoise Thornquist, il fut par celle-ci expédié à Anvers comme son représentant pour le commerce des laines. Il ne tarda pas à se distinguer par son intelligente activité et, promptement, devint le chef incontesté de la colonie allemande. Guillaume II reconnut, en l'anoblissant, les services qu'il rendait à la cause allemande. En 1914, Bary se trouvait siéger dans dix-neuf conseils d'administration d'entreprises belges ; ses trois fils figuraient respectivement dans sept, cinq et huit conseils ; un neveu dans huit. Chef de la florissante compagnie belge de prêts hypothécaires dénommée *l'Industrie Pastorale*, il fut l'agent de la fusion de cette dernière avec l'entreprise française qui est devenue la très importante affaire connue sous le nom de *Crédit Foncier franco-argentin* ; il en était d'ailleurs le vice-président.

extrême correction. En fait, le comité ne cessait de poursuivre son action, mais secrètement, en attendant des jours meilleurs. Quelques années plus tard, on apprenait que M. Frisch, consul général d'Allemagne, et sa femme assistaient aux réunions de l'Union ; le fait ayant de nouveau soulevé des protestations, le silence se fit derechef autour des manifestations de l'infatigable union. Les patriotes belges étaient avertis, et, d'ailleurs, comment n'eussent-ils pas été frappés, indépendamment de l'attitude des tenants de l'union, d'un incident remontant à 1896 ? Au mois de mars de cette année, le *Stein*, aviso allemand, revenant d'une croisière à Haïti, faisait relâche à Anvers. A peine l'ancre jetée, une sentinelle armée descend et monte la garde sur le quai, violant ainsi toutes les règles du droit international. L'affaire allait tomber dans l'oubli, lorsque, plusieurs jours plus tard, le commandant du *Stein* se laissait aller, dans la salle des fêtes du Jardin zoologique, à parler de l'annexion de la Belgique par l'Allemagne : immédiatement, le bourgmestre et les autorités se retirent. Des émissaires sont aussitôt expédiés, du côté allemand, aux divers journaux de la ville pour étouffer le scandale : on plaide la folie du capitaine, causée par le soleil des Antilles.

Sous le couvert d'un régime ultra-libéral, les Allemands avaient installé, à Anvers, en concurrence avec les écoles locales, plusieurs établissements dont le plus important était l'école générale allemande, aux programmes identiques à ceux des écoles du Vaterland.

Dans la section des filles, dit le prospectus, le plan de travail est entièrement calqué sur celui des écoles d'Allemagne. Dans la section des garçons, l'objet de l'étude de l'allemand est de maintenir comme d'étendre l'usage de la langue, et en même temps de préparer les élèves, en les poussant à fond du côté du français et des sciences, à entrer dans un établissement d'instruction supérieure. L'école est subventionnée par le gouvernement impérial et par la colonie. Elle a trente ans de fonctionnement et est sous la direction d'un conseil composé des principaux membres de la colonie. Elle possède une bibliothèque et organise des conférences littéraires et scientifiques données par des spécialistes d'universités allemandes.

La liste des souscripteurs à l'école en question fut publiée et cette divulgation ne fut pas sans produire quelque bruit :

nombre de Belges s'étaient inscrits, qui croyaient simplement politique de marquer leurs bonnes intentions vis-à-vis de l'élément allemand, ou qui s'imaginaient s'associer à une œuvre de charité ; mais la charité n'a jamais figuré dans le programme du docteur Gartner, le directeur de l'institution, qui, pangermaniste militant, publia un rapport dans lequel il déclarait que son école était le centre le plus intéressant du *Deutschtum* en Belgique. C'est le même qui, depuis 1914, a cru avoir découvert une preuve de la préméditation de la Belgique dans le fait que l'autorité militaire avait fait examiner ses locaux afin de déterminer si l'on y pouvait loger de la troupe.

Nous ne pouvons mieux en finir avec les sociétés allemandes d'Anvers qu'en signalant l'étonnement avec lequel les habitants de cette ville apprirent l'existence d'une société de vigilance dénommée *Waat en Sluil*, à laquelle avaient été accordées des autorisations qu'aucune autre association n'avait pu obtenir : il lui était en particulier permis d'armer ses adhérents ; ses officiers pouvaient porter des sabres ; tous étaient vêtus de longues tuniques allemandes. Bientôt une brochure illustrée édifiait complètement les populations en leur apprenant que la *Waat* était créée à l'exemple des sociétés analogues, nées dans presque tous les grands centres allemands pour veiller à leur sécurité, — la ville de Cologne étant la première entrée dans le mouvement et l'uniformité ayant été adoptée partout, en ce qui concernait l'habillement, les insignes, l'armement, de manière à ce que l'ensemble de toutes les polices volontaires ne parût former qu'une seule et même association. Suivait l'énumération de trente-trois villes d'Allemagne et d'Autriche qui avaient adopté cette institution, et auxquelles ne tardaient pas à s'ajouter Bruxelles, Liége et Anvers.

Il semble, disait il y a dix ans, M. Camille Lemonnier [1], l'écrivain belge dont on ne peut que reconnaître le sens prophétique, qu'en promulguant la loi des fortifications nouvelles d'Anvers, le gouvernement n'ait fait que fortifier l'Allemagne contre la Belgique même ; je sais bien que c'est par là que doit venir l'Armada du salut. Il fallait à coups

1. *Figaro* du 18 avril 1906.

d'obus garder le passage libre à l'amie, à l'alliée, à l'Angleterre sœur arrivant par la mer, si jamais elle y arrive et si, derrière les canons belges, elle ne trouve pas des servants allemands arrivés, d'un raid hardi, avant elle... Anvers est le danger, parce qu'Anvers est la première étape et que cette étape est franchie. Avant de le défendre contre les escadres et l'artillerie, il eût fallu se défendre contre l'invasion à petites fois de ces fils de la Germanie venus comme en visite, à la file indienne, et qui, ensuite, ne partent plus. Le péril, c'était l'homme blond qui prenait un ticket dans la gare de la ville natale, de l'autre côté de la frontière, et qui, un matin, débarquait avec une chemise de rechange dans un sac à main. Ce n'était qu'un individu, c'était tout un peuple.

***

Il ne suffisait pas aux Allemands d'être arrivés, par des efforts individuels et collectifs, à avoir mis la main sur un grand nombre de firmes indigènes; ils voulaient plus encore : la direction du mouvement économique du pays. En 1908, un grand pas était fait, et l'on constatait que huit grands établissements de crédit avaient admis des administrateurs tudesques qui occupaient parfois la présidence, tout au moins la vice-présidence : le *Crédit Anversois* a trois administrateurs allemands, dont l'un est le directeur de la *Darmstädter Bank*. A Bruxelles, la *Banque Internationale*, fondée en 1898, au capital de 25 millions, souscrits pour les deux tiers par des banques allemandes, prospéra au point de pouvoir, en 1904, profiter des embarras par lesquels passait la Banque de Liége pour se l'annexer.

En 1911, tandis que Bruxelles avait le bonheur de voir s'installer dans son sein des succursales de la *Deutsche Bank* et de la *Dresdner Bank*, Anvers comptait une banque de plus, la *Disconto-Gesellschaft*. Aussitôt que la *Deutsche Bank* eut pris pied à Bruxelles, toutes les firmes allemandes de Belgique reçurent d'au delà le Rhin l'ordre de retirer leurs fonds des établissements belges, y compris la *Banque Nationale*, et de les transférer à la banque allemande. Et de même que dans les affaires les Allemands n'employaient que des compatriotes, c'est à des compatriotes également que, pour tous les besoins de la vie, ils s'adressaient également : d'où une floraison de bouchers, boulangers, tailleurs, cordonniers, imprimeurs, etc., tous Allemands.

Dans le domaine industriel, que se passait-il ? Ici, une remarque s'impose : c'est que, tandis que les succursales de nos grands établissements de crédit se bornent à faire de la banque, les instituts allemands auxquels il a été fait allusion plus haut s'appliquent à mettre la main sur des industries locales, de manière, si possible, — et ce fut souvent possible, — à les dominer. C'est ainsi que la fabrique d'armes de Liége, créée par les Belges, a vu une grande partie de ses titres passer dans les caisses de Löwe, de Berlin, la moitié de son conseil étant allemand, la moitié belge ; la *Société anonyme des anciens Établissements Pieper* (armes et munitions) a un conseil en majorité belge, mais la direction est allemande et un banquier de Cologne ayant une créance importance sur l'affaire, la tient sous sa coupe. Enfin la *Fabrique d'armes d'Herstal* est dirigée par trois administrateurs allemands et deux belges. Sont tombées en mains allemandes la *Société Minière de Liége*, les *Aciéries de Sambre-et-Meuse* ; Francfort s'est implanté dans les quatre grands centres de l'industrie du zinc, la Nouvelle-Montagne, l'Overselt, le Prayon, et Lommel. Pour ce qui est de l'industrie électrique indigène, elle n'a pu réussir à se réserver la première place ; dans les grandes villes comme dans les petites, qu'il s'agisse d'ateliers privés ou de voies ferrées, les Allemands devaient presque tout accaparer. Et en fait, si de nombreuses sociétés sont belges d'apparence, elles ne sont au fond que des créations à peine déguisées des deux grandes affaires « mondiales » allemandes : *Siemens* et l'*Allgemeine Gesellschaft.*

Phénomène d'ailleurs à peine croyable, et qui dévoile la confiance aveugle témoignée à l'Allemagne par les autorités belges elles-mêmes : c'est à Krupp plutôt qu'à Cockrill qu'elles confièrent la fabrication de leurs canons, et c'est l'industrie d'outre-Rhin que, bien imprudemment, elles chargèrent de l'équipement des derniers forts édifiés, et cela à un moment où de tous côtés l'industrie belge réclamait impérieusement du travail.

***

Si, au cours de ces dernières années l'effort pangermaniste s'est par-dessus tout manifesté à Anvers et à Liége, on peut dire que, d'une manière générale, la marche à travers la

Belgique date de 1880 : conformément à sa méthode, lente, prudente, le gouvernement impérial ne s'est jamais dévoilé. D'aucuns ont pu croire que la campagne entreprise était due à la seule initiative privée, mais celle-ci n'agissait que pour le triomphe de la politique allemande qui, aux émigrants s'embarquant à Anvers, octroyait de larges réductions sur le chemin de fer de l'État et qui, sur tout le territoire belge, créait un réseau d'agences consulaires de beaucoup supérieur aux besoins normaux. Une seule fois, en février 1905, le cabinet de Berlin engagea sa signature : ce fut à l'occasion du renouvellement du traité de commerce germano-belge, et il accorda à la Belgique de très importants avantages, on a même pu dire : tout ce qu'elle demandait. C'est que ces concessions de la part de l'Allemagne ne tendaient à rien moins qu'à préparer une adhésion au Zollverein, adhésion que préconisaient déjà plusieurs députés belges. L'impossibilité pour les marchés locaux de consommer toute la production indigène et la surpopulation de la Belgique imposaient au pays la nécessité d'une large expansion. et l'union douanière eût abaissé toute barrière avec l'Allemagne, la France et l'Angleterre restant hors de cause, l'une en raison du caractère prohibitif de ses tarifs, l'autre parce qu'elle s'était rendue peu sympathique à Bruxelles par sa campagne contre l'État libre du Congo ; et c'est pourquoi, en présence d'une pareille situation, l'Allemagne avait cru devoir faire des concessions destinées à permettre, non seulement aux marchandises et à l'argent allemands, mais aussi aux idées de la kultur de se glisser en Belgique. C'étaient des fonds placés à intérêts usuraires.

***

Le pangermanisme considère la Belgique comme une création artificielle de la diplomatie qui a ravi à l'Allemagne plusieurs millions d'enfants pour les obliger à vivre avec les Wallons, de race différente, fils de la France, comme si les deux races, unies dans la liberté, n'avaient eu depuis quatre-vingt-cinq ans d'autre préoccupation que de créer de la richesse, dans une commune entente, et de tirer de leur passé

corporatif, en les adaptant au temps présent, les dispositions les plus modernes et les plus utiles pour la défense du travail national et le bien-être des prolétaires. L'orientation vers l'Allemagne, si l'on s'en tient à la simple constatation des faits, ne signifie pas autre chose que la suppression de l'influence française ; la germanophilie ne trouvait dans l'affinité de races aucun élément d'adhésion à la « culture » ; seul intervenait dans les relations de la Belgique avec l'Allemagne le point de vue mercantile, jamais la sympathie : « C'est, dit un Italien qui résidait en Belgique avant que sa patrie entrât en lice [1], la force économique de l'Allemagne, et non son âme, qui agissait sur les Belges, lesquels, pratiques, positifs par essence, se sont laissé aller vers leurs voisins du Rhin par convenances d'affaires, sans se demander si ceux qui les éloignaient de la France, par crainte des idées avancées, ne les jetaient pas au-devant d'un péril plus immédiat et bien autrement redoutable. » Et en effet, il suffisait de prêter l'oreille aux échos des congrès pangermanistes pour être pleinement édifié : Hambourg est insuffisant, y disait-on ; il faut à l'Allemagne un nouveau port commercial et militaire. Puis, quand la parole était donnée à Treitschke, l'Allemagne se trouvait placée en face d'un devoir imprescriptible : celui de faire siennes les bouches du Rhin, et alors, d'Anvers, la menace s'étendait sur Rotterdam, sur la nation néerlandaise, et l'on constatait que les peuples n'échappent pas à leur destinée et que bientôt il n'y aurait plus de place dans le monde pour les petits États : c'était, par avance, la théorie développée par M. de Jagow devant M. Jules Cambon.

La presse, quoi qu'il en soit, intervint activement comme agent de l'Allemagne, et le principal organe pangermaniste en Belgique était la *Brüsseler Zeitung* qui fit son apparition en 1910, en vue de l'Exposition universelle, alors en préparation : l'aigle impérial ornait le frontispice du journal. Deux ans plus tard, paraissait le *Moniteur Allemand* d'Anvers : il comprenait parmi ses fondateurs tous les notables teutons du grand port, M. de Bary en tête. Lorsque, le 22 septembre 1914, c'est-à-dire à la veille du bombardement, la *Métropole* voulut publier cette liste, la censure s'y opposa, ne laissant subsister

1. Ezio Gray, ouv. cit.

de l'article qui était consacré à l'incident que le passage suivant [1] :

Le directeur du journal, M. Richard Ebinghaus, stipendié par des Allemands et des Belges, Allemands naturalisés, pouvait impunément interpeller ses lecteurs comme il suit : « Vous êtes au courant du rôle joué à Anvers par les Allemands. Entrer en relations avec eux signifie augmenter le chiffre de vos affaires... » Etc.

La même année paraissait le *Belgisches Tageblatt* qui fut plus arrogant et plus querelleur, si possible, que ses aînés ; passons sur les excitations contenues dans nombre de revues, telles que la *Germania*, pour noter comment l'action de la presse locale allemande était secondée par l'activité des correspondants allemands de journaux teutons, lus en Belgique. Ce fut une véritable invasion ; ces messieurs vivaient largement, recevaient des traitements qui excitaient l'envie de leurs confrères indigènes, justifiaient ce traitement par une ardeur à recueillir des renseignements hors de proportion avec l'événement du jour ; leurs manières mielleuses leur valaient d'ailleurs partout le meilleur accueil, en particulier auprès de leurs confrères belges, et cela, bien que beaucoup de portes s'ouvrissent aux uns, lesquelles se fermaient aux seconds. En septembre 1914, tout ce monde, qui s'était éclipsé au premier coup de canon, était réinstallé à Bruxelles, soit avec von der Golz, soit avec Bissing : la censure et le service des passeports abritait la majorité des correspondants.

***

Un organe extrêmement violent, se mêlant aux disputes intérieures du pays en les envenimant, était répandu dans le pays par l'Union pangermanique : son titre était *les Feuilles pangermanistes*. Lors des dernières élections, il alla jusqu'à préconiser un groupement qui eût compris deux mille associations flamandes et qui eût poursuivi la création d'une ligue pour la séparation des provinces wallonnes et flamandes ; dans le conflit qui partageait la Belgique, les Allemands n'hésitaient pas à s'immiscer, ardents à diviser, à affaiblir, à exaspérer des

1. S. Claës, ouv. cit.

éléments qu'ils se flattaient un jour de dominer. Les meneurs du mouvement flamand n'étaient peut-être pas tous des germanophiles, mais chez certains, il n'y a pas à se le dissimuler, l'antipathie que leur inspirait la France et leur aversion pour la langue française, rivale du flamand, étaient d'importants atouts dans le jeu allemand. Il n'en est pas moins vrai qu'à la veille de la guerre, les malentendus entre Wallons et Flamands avaient tout à coup perdu de leur importance, et que, comme sous l'action d'un danger commun, une trêve semblait être intervenue : l'antagonisme avait toutefois assez duré pour justifier depuis l'invasion certaines espérances des Allemands et les amener aussi bien à discuter ouvertement leur attitude dans la question qu'à effectuer une série de démarches, restées d'ailleurs sans effet.

Leur programme paraît bien avoir été résumé par le docteur Osswald, de l'Institut Historique de Leipzig (rien de commun avec le chimiste Ostwald, des 93), en ces termes :

> Les dirigeants du mouvement flamand ont repris leurs efforts au bénéfice de leurs anciens desseins. Ils remarquent avec satisfaction que des officiers allemands se font enseigner par des professeurs flamands la langue qui, jusqu'à présent, fut toujours mise à l'écart. La suppression de la langue française en Flandre, réalisée par le gouvernement général allemand a donné soudain satisfaction à ce qu'ils réclamaient depuis des dizaines d'années. On ne peut conclure de là qu'ils soient devenus des amis des conquérants. En tout cas, les aspirations flamandes et leur situation à l'égard des exigences wallonnes semblent être les points où le levier allemand agira efficacement en faveur d'un développement sain de la Belgique dans l'avenir.

Le fait est que toute une série de brochures et d'articles de revues[1], parus en Allemagne, développent cette idée, en préconisant tantôt l'annexion pure et simple, tantôt une fédération. En Belgique même, les combinaisons imaginées dans l'empire étaient portées à la connaissance des intéressés soit par la presse allemande, soit, indirectement, par les journaux hollandais. C'est ainsi qu'un jour on apprend que, sur une démarche de Flamands que l'on ne désigne pas autrement, le gouverneur général se montre tout disposé à « flaman-

1. La nomenclature en est donnée par M. Fernand Passelecq, dans son opuscule : *Pour teutoniser la Belgique.*

diser », sans retard, l'Université de Gand, à la seule condition qu'il se présenterait des professeurs pouvant enseigner en flamand. Dans les quinze jours, le *Rotterdamsche Courant* insérait une protestation de source flamande, indiquant qu'aucune démarche n'avait jamais été faite auprès du gouverneur général et que les Flamands étaient fermement décidés à ne rien accepter de l'ennemi.

On sait de manière certaine, et, s'il en eût été autrement, les Allemands n'auraient pas manqué de triompher bruyamment, que la population des Flandres comme celle de Wallonnie se raidit contre les avances de l'occupant, qui n'en continue pas moins à chercher à diviser pour régner. C'est ainsi que l'autorité allemande offre et accorde aux étudiants flamands de l'Université d'Utrecht des sauf-conduits pour leur permettre d'aller en Belgique voir leurs familles, tandis qu'en Belgique même, les jeunes gens de même âge sont soumis à l'inscription, à l'inspection, et au recensement périodiques. De même, au point de vue de la libération des internés civils, le traitement est tout différent, suivant que ces derniers sont Flamands ou Wallons. Par ailleurs, à côté d'une campagne active de pamphlets anonymes, émanant tantôt de Wallons, tantôt de Flamingants, et sur l'origine desquels personne ne se fait illusion, intervient l'action de la presse : chacun sait qu'à part une demi-douzaine de feuilles de deuxième ordre de Gand, Namur ou Anvers, tous les organes belges, mus par un même sentiment de patriotisme, ont concurremment suspendu toute publication. L'occupant en fut réduit à créer de toutes pièces une presse à sa dévotion, recevant ses inspirations de la censure du général de Bissing, et représentant l'opinion publique belge « libérée de l'influence des gens du Havre ».

Les productions de cette presse, qui ne cessait de présenter comme acquise l'entente entre Flamingants et Allemands, furent répandues aussi bien en Belgique qu'en Hollande, et ce, jusqu'en juillet 1915 : à ce moment et à l'occasion de la fête nationale belge, fut publié un manifeste officiellement signé par huit des principaux leaders du mouvement flamingant qui, après avoir péremptoirement affirmé leur attachement à la cause flamande, se déclaraient avec la même énergie irréductiblement hostiles à toute idée d'accommodement avec

l'ennemi et repoussaient avec indignation toute faveur de sa part. En août, un second manifeste, tout aussi catégorique que le premier, se couvrait d'une multitude de signatures, et l'échec de la politique allemande ne pouvait plus être discuté : les organes de l'Allemagne proprement dite ne cachaient point leur mauvaise humeur, et l'un d'eux, le *Vorwärts*, avec une brutale franchise, constatait l'avortement complet des manœuvres de gouverneur Bissing et se permettait de railler « les illusions auxquelles on s'était laissé aller en Allemagne pour tout ce qui a trait au mouvement flamand ». Il ne nous appartient pas de nous inscrire en faux contre l'appréciation de l'organe socialiste.

***

La préparation d'avant-guerre allemande apparut, en août 1914, dans de multiples incidents que relèvent MM. Ezio Gray et Claës : s'il est impossible de les suivre dans toutes leurs édifiantes constatations, on peut néanmoins choisir quelques fleurs dans le bouquet. Quand éclatèrent les hostilités, les boy-scouts belges sont chargés d'explorer les toits de la capitale et, à tout venant, ils découvrent des antennes, des phares, et même des hommes, cachés derrière les cheminées ; sur le toit de l'atelier photographique du ministère de la Guerre, tout un appareil de signaux ; les premiers arrêtés sont des chanteurs, des faux moines, même un membre d'une famille princière [1]. Le 6 août, étaient remis au ministère de la Guerre trois télégrammes, datés de Liége : les deux premiers annonçaient la chute, non effectuée d'ailleurs à cette date, des forts de la ville, le troisième conseillait au gouvernement d'évacuer d'urgence la capitale, désormais sans défense. Après deux jours d'enquête, on se saisit du faussaire : sur la promesse qu'il aurait la vie sauve, il avoua être Hanovrien et être entré, dix ans auparavant, au ministère de la Guerre, muni de faux papiers. A Bruxelles, avenue Placky, servait depuis six années un mécanicien exemplaire : vers la fin de juillet, ses absences réitérées, ses randonnées nocturnes, l'agi-

1. Ezio Gray, ouv. cit.

tation qu'il manifestait éveillèrent les soupçons. Une perquisition est effectuée dans sa chambre, et on découvre qu'il est capitaine dans un régiment de hussards allemands; cet homme, qui, d'ailleurs, lors d'une tentative de cambriolage dont ses maîtres avaient été l'objet, s'était vaillamment dévoué, convint que, depuis qu'il était à leur service, il menait une vie en partie double de serviteur et d'espion ; il alla au supplice avec courage, comme d'ailleurs un certain nombre de ses compatriotes dont on s'était saisi dans des conditions analogues : tel Eugen Friedrich, lieutenant de landwehr, surpris sous un viaduc se déguisant en prêtre, tel ce marchand de draps de Saint-Gilles qui avait caché entre des piles d'étoffe quelques milliers de cartouches, ou encore le capitaine Ehrart, de la marine allemande, surpris faisant de la télégraphie sans fil, ou enfin toute la famille du baron Mertens. Ce dernier, au début de la guerre, offrait au gouvernement belge une ambulance de quarante lits, installée avec les derniers raffinements sanitaires dans son château d'Ostende ; les combles contenaient un appareil de télégraphie sans fil et un pigeonnier suspect. Prompte justice fut faite de tous ces pseudo-philanthropes.

Et c'est seulement pour mémoire qu'on notera et la présence de nombreux touristes qui, dans leurs conversations, ne dissimulaient nullement la conviction que, sous peu, ils se trouveraient en pays conquis, et l'activité esthétique de ces peintres amateurs, qui, d'Ostende à Blankenberg, les uns magistrats ou professeurs en congé, les autres étudiants ou hommes de lettres en vacances, se côtoyaient sans se saluer, sans paraître se connaître et qui, sans jamais pousser leur travail, multipliaient les esquisses : gués, ponts, viaducs, aqueducs, ports, leur apparaissaient d'ailleurs seuls dignes de fixer leur attention. A la veille de la guerre, cette pléiade d'artistes se volatilisa comme par enchantement, suivie par d'innombrables cafetiers et cabaretiers qui, sans aucune clientèle, n'en paraissaient pas moins faire de très bonnes affaires. Il y eut aussi le pêcheur à la ligne de Dinant, qui s'obstinait au travail le plus infructueux, et changeait chaque jour de place, se moquant du poisson, mais étudiant les variations du niveau de la Meuse.

Et comment s'étonner de certains incidents qui, se produisant au début d'août, dénotaient une longue et méticuleuse préparation? En septembre 1913, dans les magasins d'une compagnie congolaise, on découvrait des caisses de provenance inconnue et contenant des uniformes anglais On chercha à expliquer l'envoi et l'on ne comprit qu'en août 1914 : à ce moment, des Allemands obéissant à des officiers qui leur donnaient leurs commandements en anglais, pénétraient dans Liège, et des affidés, les acclamant aussi en anglais, cherchaient à les faire prendre pour l'avant-garde du maréchal French. En 1913, également, une maison allemande achetait à l'Institut cartographique belge 30 000 cartes de Belgique. Après livraison, une vérification des stocks permit de constater qu'un nombre égal de cartes spéciales intéressant l'hydrographie du pays avaient disparu en même temps que les autres : on songeait au passage de la Meuse, et il s'était trouvé à point nommé un commis allemand pour en faciliter traîtreusement la préparation. En Belgique comme en France, le bouillon Kub se mettait en frais d'affiches et, bien que l'affaire se présentât et se présente encore comme une affaire patronnée par des neutres, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était toujours près des points stratégiques qu'elle multipliait ses mystérieux hyéroglyphes.

A Schoonaerde, sur l'Escaut, tout un équipage de pont est découvert dans une fabrique de produits chimiques appartenant à un Allemand : quand les compatriotes de ce dernier bombardèrent la ville, un seul édifice fut respecté, sa fabrique.

Un dernier trait — bien qu'il faille quitter la Belgique et se transporter à Luxembourg pour le situer — illustrera la mentalité de ces Allemands qui ont une manière bien personnelle de reconnaître l'hospitalité des pays qui les ont accueillis : qui donc était, le 2 août, à la tête du détachement chargé d'occuper la ville? Des Allemands remplissant la veille encore des emplois dans la cité. Et quel fut leur premier soin? Celui de rechercher deux cents Alsaciens-Lorrains qui, aux premiers bruits de guerre, avaient quitté leur pays pour ne pas combattre la France, qu'ils avaient vus arriver avant l'explosion des hostilités, cherchant asile en pays neutre, et qu'ils purent sans difficultés soumettre aux rigueurs de la loi martiale.

***

Que ressort-il des faits multiples qui ont été notés ci-dessus ? C'est qu'un peuple honnête, bon, travailleur, un peuple qui ne demandait autre chose à ses voisins que la permission de vivre en paix, sous le couvert d'une neutralité garantie par les puissances, qui s'appliquait à rendre à ses enfants la vie aussi aisée que possible par l'application de nombreuses réformes demeurées, chez d'autres, à l'état de projets, c'est que ce peuple, peut-être endormi dans trop de bien-être, et certainement bercé par un sentiment de confiance excessive vis-à-vis de ses voisins de l'Est a eu le tort indiscutable de ne pas lutter contre l'envahissement sournois de ces derniers, lesquels en voulaient à sa liberté, à sa richesse, à son sol même ; il ne se rendait pas compte que, derrière la pénétration pacifique, considérée comme inoffensive parce que pacifique, il y avait chez ceux qui exécutaient la poussée l'intention bien arrêtée de tirer un jour des circonstances, sans pitié, sans ménagement, tout le parti possible. Le réveil a été ce que chacun sait, ce que les Nothomb, dans *la Belgique martyre*, les Bassompierre, dans *la Nuit du 2 au 3 août*, ont décrit en termes inoubliables. Et, s'il est utile de faire l'histoire des journées tragiques d'août 1914, il faut aussi que soient rappelées aux générations futures les années qui précédèrent l'orage : il le faut, pour que, rendue à elle-même en souvenir de son héroïque résistance, comme en récompense de la persévérance de ses alliés, la généreuse nation belge apprenne à ne pas oublier les manœuvres dont elle a été la victime et prépare la défense contre toute récidive.

A. SOULANGE-BODIN

LETTRES DE SERBIE[1]

26 novembre 1915.

Une neige assez abondante. Le froid est très vif. Cela ne m'a pas empêché d'aller à cheval pendant deux heures. Je suis très bien. Notre situation semble sûre, mais ce n'est qu'une apparence. Vous lisez les journaux ? Salonique était nommée : « la cité convoitée ». Que ne méritera-t-elle pas comme surnoms !

30 novembre 1915.

Froid excessivement violent dont souffrent beaucoup de nos hommes. Les montagnes sont couvertes de neige. Il souffle une bise glaciale. Du soleil quand même. Mouvement prochain.

Stroumitza-Station, 30 novembre 1915.

Depuis le 26, nous avons l'hiver. C'est majestueux et terrible. Les catastrophes commencent. Les animaux meurent. Les hommes par centaines ont les pieds gelés. Le défilé des estropiés est lamentable. Il ne cesse ni jour ni nuit. Le vent souffle du nord sans répit. Il a neigé trois jours. Cela débuta par de gros flocons serrés. C'était comme dans une féerie au théâtre. On ne voyait rien devant soi. Je suis sorti quand même à cheval. Le lendemain, le vent s'est mis de la partie.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1916.

Les grandes taches blanches ont pris possession du pays, épousant les moindres contours, faisant valoir les formes. Je remonte à cheval pour jouir du spectacle. Au village des réfugiés, loin de Stroumitza, les maisonnées sont pleines. Autour des foyers on se chauffe par groupes, car il n'est pas possible de sortir. Les troupeaux sont sous le même toit que les personnes, les réchauffant de leur souffle et de leur vie intense, comme cela se passait à Bethléem. Les moutons sont à l'abri des loups. Hier les loups en ont mangé plus de quarante. Je revois les enfants qui me connaissent déjà, et les femmes qui m'ont dit leurs misères. « Et celle-là ? » demandé-je à l'interprète en désignant une jeune Serbe au regard bleu énergique. « Elle s'appelle Marya Magdalena... Vous savez, celle qui assista le Christ mourant. » L'interprète ne parlait pas bien le français. C'est vrai que les beaux yeux de la jeune femme pouvaient consoler un dieu. Nous avons goûté au pain de maïs que Marya Magdalena avait cuit devant nous.

Au retour nous sommes face au vent, dans un tourbillon de neige qui nous glace en nous aveuglant. Les chevaux se jettent sur les obstacles et risquent de tomber. Des oiseaux affamés volètent devant nous et nous suivent sans vouloir nous abandonner.

Le lendemain, Birama avait un pied gelé, mes chevaux étaient malades et je n'avais pas envie de sortir...

Le froid augmente encore. Le Vardar charrie des glaçons. Cette masse impétueuse mousse en glaçons et se ralentit beaucoup. Bientôt peut-être elle ne sera qu'un bloc refroidi.

Cette nuit, un détachement est descendu de la montagne. Il était si tenaillé de froid qu'il s'est précipité dans les maisons, dans les tentes, dans les salles des malades même, pour ne pas mourir de froid. On a chassé à grand'peine les envahisseurs. Cris, bagarres. On a cru un moment à une attaque bulgare. Au réveil ce matin, nous avons constaté que les barrières, les traverses, les portes, les fenêtres n'existaient plus... Ils les avaient brûlées!

Alors, que faire dans ce pays? Nous nous replions. Dans huit jours nous serons sur la rive droite, vers Guevgueli. Nous pensons aller à Salonique.

Je porte sur la poitrine :

une capote,
une peau de chèvre blanche,
une tunique de drap,
un tricot,
un chandail,
un gilet de laine,
une chemise de coton,
— sept épaisseurs, et encore je n'ai pas chaud.

4 décembre 1915.

Les trois divisions françaises vont se replier. La gare de Krivolak a été dynamitée, puis évacuée ce matin. Nous faisons sauter les ponts derrière nous. J'ai pris le train jusqu'à Demirkapu pour me rendre compte par moi-même. Nos soldats encombrent la voie ferrée, toutes les routes, tous les sentiers.

Ils donnent malgré tout une magnifique impression de force, de santé, de beauté morale.

Le défilé de Demirkapu est très connu. C'est un étranglement du Vardar entre des murailles calcaires imposantes. Après, c'est une immense vallée, le commencement d'un autre climat, la vraie Serbie. Le contraste est grand. La neige l'exagère. Maintenant tout est blanc, tandis qu'à Stroumitza la neige avait fondu.

J'essaie de me risquer, pour aller saluer le général L..., commandant la ...e division, mais je dois y renoncer. Des fantassins défilent. La boue les couvre des pieds à la tête. Ils sont enduits de boue épaisse, puante. Les chevaux sont hideux. Cela dépasse toute vraisemblance. Le brouillard tombe plus bas. Il fait très froid. On sent une grande tristesse.

Aujourd'hui 4, vers midi, une batterie de 120 bulgare a réussi à placer quelques obus au-dessus de nous. Nous espérons bien cependant les faire tenir tranquilles jusqu'à ce que nous ayons passé le pont. Après nous, on le fera sans doute sauter.

5 décembre 1915.

Je vous ai adressé quatre films. Aujourd'hui, j'ai essayé de la pose. Vous verrez sans doute ma chambre de Stroumitza-Station si mon appréciation de la durée de la pose est juste...

Il semble décidé que nous nous retirerons par Doïran. On ne sait pas ce qui se passera. Peut-être serons-nous inquiétés, peut-être non. En tout cas, nous serons vite en territoire grec. Quand cette lettre vous parviendra, nous serons à Salonique.

7 décembre 1915.

Le pont de Stroumitza n'avait pas de parapet quand nous sommes arrivés, mais la première chose que nous avons entreprise à Stroumitza fut la réparation du pont. Maintenant qu'il est complet, sûr et retapé à neuf, nous allons le faire sauter. Pauvre pont de Stroumitza ! Le *Times* le fait beaucoup trop court. Il a huit travées de 22 mètres environ, soit 176 mètres.

Vous parlez de permission. Peut-être allons-nous en France. Alors, oui. Peut-être allons-nous en Égypte. Alors, nous verrons. Je ne dis pas non.

Comme les maisons de Stroumitza sont très exiguës, il a fallu que l'état-major se dédouble. Le service de santé, l'intendance, etc., vivent en dehors de l'état-major. Je prends pension avec les médecins de l'ambulance nº 4. Je loge toujours dans la petite maison de la garde-barrière. Le général B... est venu ce matin me surprendre au lit. Il avait entendu dire que j'avais un peu mal à la gorge et il venait très aimablement s'enquérir de mes nouvelles et me dire de rester au lit. Je me suis empressé de lui désobéir.

Stroumitza-Station, 8 décembre 1915.

C'est une heure tragique. Nous battons en retraite. Nous ne devions nous retirer que demain. Il a fallu se hâter pour ne pas être débordés. Ce soir on distribuait du pétrole pour

détruire ce qui ne pourrait être emporté. Les Bulgares sont là, à Gradec. Les premières lignes résistent, mais les attaques deviennent de plus en plus mordantes. Libres de partout, les ennemis se jettent sur nous pour essayer de nous enlever quelques plumes. Nous tiendrons bon jusqu'au bout. Les télégrammes, les messages téléphoniques se sont succédé la nuit dernière et tout le jour presque sans interruption. Les autos ont déversé leurs blessés à l'ambulance et l'ambulance en a garni des wagons et des wagons. Les images ensanglantées ont promené parmi nous leurs processions. Nous reconnaissons au passage beaucoup de nos amis. A 2 heures, le général B... vient assister à l'inhumation d'un officier que nous accueillions et fêtions il y a quelques jours. Les coups de fusil et la cannonade se rapprochent. Les trains sur lesquels on comptait ne viennent pas. Comment fera-t-on partir nos centaines de blessés et ces amoncellements de matériel qui s'entassent sur les côtés de la voie ferrée?

A 4 heures 15, on peut tout de même faire partir un long, très long train, surtout chargé d'artillerie lourde : deux locomotives, une à l'avant, l'autre à l'arrière. Le convoi est bombardé des deux côtés à la fois. Les obus éclatent tout près. C'est angoissant. Nous regardons du tertre élevé de l'ambulance. Il y a le panache blanc des machines et les panaches blancs des obus. Pendant un moment le concert est superbe. Dans la gloire des canons, accompagnée de leur musique hautaine, vient de passer la dernière phalange des Français qui ont secouru la Serbie. C'est une vision d'histoire... Maintenant ordre est donné d'attendre la nuit. Les autres trains, s'il y en a, se couleront furtivement dans les ténèbres.

Demain les Bulgares seront à la place où je vous écris. Pendant le dîner, j'ai été mandé à l'état-major. Les derniers mouvements sont réglés. Birama s'en va avec mes chevaux. Je suivrai les dernières autos. Si l'ambulance 4 ne peut pas emporter tous ses blessés, un médecin restera et veillera sur eux. Il a été désigné cet après-midi. Simplement, noblement, il a tout de suite accepté. J'ai pu, avant de lui serrer la main, lui dire que le général appréciait son beau geste.

Nous partirons dans la nuit, après avoir tout incendié et détruit.

L'ambulance de Valandovo se replie par les routes de la rive gauche du Vardar avec les troupes de la brigade B..., celle de Stroumitza prendra le dernier train, faisant un effort suprême pour emporter tous les blessés qui l'encombrent de plus en plus.

La partie la plus dure se jouera sans doute entre Robrovo, Guevgueli et le pont de Guevgueli. L'état-major de la division quitte le quartier général vers minuit. Muni de toutes les instructions, je pars à la même heure en auto.

Fatigué des cahots et de la longueur du chemin, je ne puis plus résister au sommeil. Je dors dans un coin de la voiture. Bientôt le chauffeur me réveille pour me dire que nous sommes égarés et qu'il ne sait pas s'il faut continuer. On ne distingue rien, tant le brouillard est épais. Personne sur la route! Nous stoppons. Le froid devient pénible. Enfin nous entendons le bruit du galop d'un cheval. Le cavalier braque sur nous sa lampe électrique. C'est un Anglais, heureusement. Nous allions droit sur Doïran. Il était temps de faire demi-tour.

Nous prenons ensuite sur la droite et nous atteignons le hameau de Cinarli, vers 5 heures du matin. Le long d'un clair ruisseau, il y a là groupées quelques chaumières où nous allumons du feu. Les blessés arrivent. Après les avoir pansés et réconfortés, nous les dirigeons par automobiles sur Guevgueli.

Nous allons les rejoindre dans la soirée pour surveiller leur hospitalisation et leur évacuation sur Salonique. A Guevgueli, où je passerai la nuit, j'apprends que le grand pont de Stroumitza n'a été dynamité que vers 7 heures du matin. Toutes nos troupes avaient entièrement évacué dans la nuit. Les Bulgares, ajoutait-on, n'avaient osé occuper Stroumitza que vers 4 heures du soir.

Guevgueli, 10 décembre 1915.

J'ai couché dans une salle d'école, d'apparence convenable, mais qui était plus froide que je ne pensais. J'avais été recueilli par l'intendance. Après avoir mangé quelques frites froides sur un pupitre d'enfant, tandis que l'intendant dictait ses ordres de ravitaillement pour le lendemain (ce qui me mettait l'eau à la bouche et me donnait faim), je m'étais couché. A chaque

instant, comme il y avait un écriteau à la porte, des plantons, des ordonnances entraient, et vivement s'adressaient à moi pour avoir des renseignements. Ils étaient bien reçus. Tout le vocabulaire des camps y est passé. Quand je me suis éveillé, des quantités de troupiers étaient allongés près de moi — et un de ces vilains chiens perdus qui errent partout.

Il faut absolument trouver un meilleur abri. J'avise une grande maison. Un officier du génie va la quitter. Il me la laissera, y compris des chaises, un poêle, du bois, du charbon. J'ai hâte de me chauffer. On va à la maraude dans la ville, et un splendide poêle m'est offert. Je l'allume sans attendre celui du génie. L'ambulance nº 3 est garée dans une prairie marécageuse, non loin du pont sur le Vardar. Je vais y déjeuner, sous une toile de tente où l'on gèle. Au retour, dans ma chambre balayée, nettoyée, chauffée, douillettement, je me laisse aller au sommeil. Des lettres, des journaux, l'aspersion chaude d'une eau savonneuse... Dînette au coin du feu. Rôties à la petite porte de mon poêle. .

Guevgueli, 11 décembre 1915.

Dès le réveil, soleil brillant et canonnade proche, très nourrie. Dans la grande rue de Guevgueli, défilé de troupes. La 57e division se porte du côté de Doïran : les Anglais auraient besoin de renforts. Les Bulgares auraient essayé de déborder par notre extrême aile droite. Tatarli, la route de Kosturino à Stroumitza-ville seraient entre leurs mains.

Mon service assure l'évacuation des blessés de Guevgueli. L'ambulance nº 3 s'installe à la place d'un hôpital. Nous devons mettre d'abord tout notre personnel à éteindre les feux que nos prédécesseurs ont allumés. Ayant l'ordre de ne rien abandonner à l'ennemi, ils n'avaient pas songé que nous n'étions pas l'ennemi et que nous pouvions jeter l'allumette incendiaire. Par contre, ils nous laissaient des locaux souillés et

malpropres, plus deux cadavres. Nous déjeunâmes dans ces locaux. Des incendies aux quatre coins de la ville... Des groupes louches tâtent des chevaux crevés et flairent une nourriture. Des vieilles, édentées et sordides, cherchent des trognons de pain dans les ordures. Les petits enfants miséreux ramassent les boîtes de conserves et mendient.

Je dépêche des autos demandées d'extrême urgence sur la rive droite — où il avait été convenu qu'aucune route n'existait pour ce genre de véhicules.

La ville devient déserte. Elle se vide des soldats qui la défendaient. Maintenant sa perte est résolue. On la laissera demain aux Bulgares, mais après l'avoir brûlée, saccagée. La voie ferrée, la gare, le pont seront détruits. Les habitants ont fui. Les maisons restent ouvertes, résignées aux pires outrages. Je suis quelques rues à cheval. L'agonie a commencé. Les flammes détruisent les bâtiments publics, les casernes.

Des rumeurs sinistres circulent parmi les soldats. Deux de nos autos reviennent sans avoir pu remplir leur mission parce que la route est tenue par les Bulgares. Ordres de mouvement. Je fais partir mes chevaux et les ordonnances. Le reste du personnel et les secrétaires prendront le dernier train, celui de 2 heures du matin, quand tout aura sauté à la gare. Moi j'aurai une auto plus tard. Je rédige des ordres tard dans la nuit.

Topsin, 14 décembre 1915.

Je suis réveillé à Guevgueli dans la nuit, par des séries de détonations. L'œuvre de destruction se poursuit. Ce sont les ponts, la voie ferrée et la gare qui sautent à la mélinite. Au matin, les dernières troupes s'écoulent rapidement vers le pont du Vardar. Je quitte Guevgueli un des derniers. Par moments, nous passons au milieu des flammes. Vite, franchissons le pont qui derrière nous va s'abîmer dans le fleuve. L'équipe s'impatiente. C'est l'heure !

Je place sur l'autre rive une ambulance à Bogorodica, dans une église charmante et paisible, mais les balles pleuvent bientôt. Il faut déménager.

Nous sommes vers 11 heures à Makukovo.

A Makukovo, nous sommes en Grèce.

Une seule maison semble disponible. C'est l'école. L'état-major de la division la prend tout entière. J'en réclame une partie, poliment d'abord, puis avec une énergie moins dissimulée. Quand les blessés arriveront, je suis persuadé que l'on ne me refusera rien. D'ailleurs, un gendarme grec a compris que le *Iatros* (médecin) veut sa maison et il me fait signe de le suivre. Nous nous arrêtons devant une chaumière basse de la plus modeste apparence. Pan ! pan ! Des femmes apeurées finissent par ouvrir. Le canon tonne, la mousqueterie crépite. Elles s'étaient barricadées : le gendarme leur expliqua que ce n'étaient pas les Bulgares, mais bien les Français. Bientôt nous étions installés devant un bon feu, Birama, mon cycliste et moi. Nous étions tous les trois si démunis, que nous mettons nos ressources en commun et mangeons ensemble. Tout d'un coup arrive l'ordre de partir immédiatement. Pendant qu'on amène nos chevaux et qu'on remplit les fontes de la selle, les femmes nous font leurs adieux. Elles se jettent à mes genoux. Elles disent : « Boulgares, Boulgares ! » et elles font signe qu'elles vont être égorgées si nous partons. Elles poussent leurs enfants devant moi et répètent sur eux le même geste d'épouvante. Je descends de cheval et je serre leurs mains dans les miennes une dernière fois.

En route, je rencontre le général B... Il désire que nous fassions l'étape de compagnie.

Tout l'état-major monte à cheval. Cette fois, j'en suis ! Le général est salué partout comme un ami. *Golden* semble plus honoré qu'il ne faut d'être de l'escorte. Il caracole et fait le beau sans se douter que j'ai été presque désarçonné. A mesure que nous défilons devant les troupes, un brouillard épais tombe... Nous achevons la route jusqu'à Karasouli en auto. Il est 5 heures. Je trouve des autos sanitaires qui attendent pleines de blessés. Personne pour les débarrasser. Je fais signe à un militaire : « Veux-tu porter ce blessé ? — Je suis cuisinier d'un commandant ! » J'ai fait un geste. Il sent que

je ne badine pas. En un clin d'œil mes blessés filent vers l'hôpital, portés par des amateurs. Les autos retournent vers Makukovo. Si elles sont obligées d'échapper à l'ennemi, elles pourront brûler, comme trois autres déjà. Je vais à travers la boue, à travers des boues innommables, aux ambulances et hôpitaux de Karasouli, établis près de la gare. Au retour dans le camp, je trouve ma tente montée. Il pleut légèrement. Le froid est terrible. J'allume des quantités de bougies dans ma tente pour m'illusionner et me chauffer. L'état-major a fait marcher son moteur électrique qui scande le silence du camp. Vers une heure du matin, quelques hommes, échappés d'on ne sait où, se faufilent près de nos tentes. Ils essaient de se reposer, mais il fait trop froid.

Pluie fine, sol détrempé. Divers détachements qu'on croyait perdus arrivent et prennent leurs alignements à la suite.

Nous nous mettons en marche vers midi. Comme c'est l'ambulance qui trouve un chemin permettant de sortir de nos marécages, nous prenons la tête. L'interminable bourbier, l'océan de gluante boue commence. C'était choisi ! A cheval, pourvu qu'on fasse d'immenses détours, on peut encore s'en tirer, mais les charrettes, les caissons, les bouches à feu ! Il faut mettre tous les chevaux à une pièce, recommencer pour une autre le même stratagème. Quel enfer ! A 2 heures 15, je passe un pont construit par le génie sur un cours d'eau. J'ai laissé nos convois se débrouiller et je prends seul la tête. Sur le faîte du plateau qui domine la vallée du Vardar il y a une belle piste. Nous trottons enfin ! A 4 heures, nous sommes les premiers à Amatovo. C'est une grande ferme où l'on presse du foin. Sur le plateau, une grange très allongée et l'église, puis un peu au-dessous, les maisons éparses du village, enfin, plus loin, des ruisseaux, des rivières, des futaies pressées et si délicates, le Vardar, la plaine et, là-bas, des étages superposés de montagnes. Je dors au coin d'un bon feu dans une bergerie.

Les colonnes arrivent. De quelque côté qu'on se tourne on ne voit que des troupes.

Au village d'Amatovo, il y a des Koutzo-Valaques qui ont un accoutrement extraordinaire et des traits originaux. Une jeune fille a de grands yeux qui jettent un éclat troublant. Elle a aussi une belle ceinture de cuir noir que ferme une boucle d'argent. Le bijou très spécial a un dessin que je n'ai jamais vu. Je le veux. Il m'attire. Enfin elle consent. Les yeux baissés, elle dénoue pour moi la ceinture de cuir et me remet la boucle.

Sans nous attarder au village d'Amatovo, nous continuons notre route. Nous traversons pendant des heures un plateau nu, désertique, et nous arrivons vers cinq heures à Topsin, le but de notre voyage. Topsin s'indique modestement dans les bas-fonds. Une buée sombre l'entoure. Le brouillard s'épaisssit dans la plaine. Des nuées de moustiques nous suivent et nous harcèlent. Réminiscences de mes pires colonies ! Je trouve sur le bord de la route un soldat inanimé. Il est tombé sac au dos et le fusil en main. On dirait qu'il est mort. Je réussis à le ranimer, mais il ne parle pas. J'avise une voiture que je réquisitionne, et je le fais transporter à l'ambulance nº 4.

De la boue partout, des routes défoncées, des terrains marécageux entre une gare et une série de chalets couverts de briques rouges qu'on appelle « la ferme Modiano » : voilà Topsin. Les constructions sont neuves. La maison principale est fort belle et très confortable. Depuis quelque temps, comme les soldats grecs occupent la ferme, on a tout enlevé... Plus j'avance à Topsin, plus je rencontre de soldats grecs. Ils sont entassés dans la cuisine, dans les dépendances. Leurs petits chevaux grouillent par centaines dans la cour, dont une dizaine sont morts sans que personne ne s'en émeuve, semble-t-il. Je vais jusqu'à la principale villa. Très aimablement, un officier grec m'offre une chambre... et un lit. Allons, cela tourne mieux que je n'avais osé l'imaginer. Ma toux se calme à la chaleur d'un poêle de faïence. Je passe dessus mes doigts engourdis. Sensation délicieuse. Toutes mes misères de la retraite sont oubliées. Je dors... Il n'y a sous ce toit qu'un autre officier français, le commandant R..., mais, par contre, beaucoup de militaires grecs. Un vent glacial entre avec force de partout.

Topsin, 15 décembre 1915.

Depuis hier soir je suis ici, en parfaite et magnifique santé. Je suis arrivé d'une traite à cheval d'Amatovo. Ici, c'est Topsin, à 23 kilomètres 600 de Salonique. J'ai couché dans une vraie chambre. J'avais du feu ! Extraordinaire odyssée, magnifique vaillance de nos troupes, superbe entrain, pays très curieux, habitants originaux. Soyez sans inquiétude. Nous ne sommes pas dans une situation désespérée. Loin de là. Je me porte admirablement, *mieux qu'à Paris* à cette époque. Je suis dans une maison. J'ai chaud...

15 décembre 1915.

Réveil à 7 heures. On allume mon feu. Birama paraît. Je l'envoie chercher mes cantines que je n'avais pas vues depuis huit jours. J'avais dû me contenter des fontes de ma selle. Je suis heureux comme un enfant de posséder encore tant de belles choses. Ma chambre semble plutôt coloniale, avec ses murs blanchis à la chaux et ses fenêtres protégées des moustiques par du treillis métallique.

Il fait froid. Il pleut à torrents. Le marécage grandit. Les soldats séduits par les promesses d'un toit sont obligés de planter leurs tentes dans les cloaques de la plaine. En cas d'urgence je fais dresser ma tente au milieu du cantonnement de l'ambulance nº 4.

Il pleut sans discontinuer... D'autres soldats, morts de fatigue, arrivent à Topsin... Rien n'est plus dur au troupier que la pluie et la boue... J'use d'une grande diplomatie et je perds beaucoup de temps pour garder ma chambre ce soir. Mais c'est le dernier. L'état-major a besoin de tous les locaux.

16 décembre 1915.

Le général B... fait irruption dans notre chambre vers 7 heures. Il cherche à loger l'autre division et il est sans doute pas mal embarrassé. Paternel, il s'arrête sur le seuil de notre chambre et m'invite à dormir encore.

Vite, je me lève et m'habille. Il pleut à torrents. Les moins sombres commencent à douter de l'excellence du pays.

Mon expulsion de la grande villa est une affaire de temps... En effet, vers 10 heures le commandant R... m'annonce qu'on me pourvoira ailleurs. Toutes les formes y sont. J'aurai sûrement un local qui a été d'abord adjugé aux artilleurs, mais qui, si la ...e division laisse... C'est très clair. Toujours avec la plus grande amabilité (comme il est difficile de contenter tout le monde), le chef de bataillon me tire d'embarras. « Voyez là-bas ce grenier... Vous traversez une cour remplie de fumée et débordante de purin, vous échappez à la morsure de deux gros chiens et vous n'avez plus qu'à grimper une échelle. » C'est à côté du dortoir des garçons de ferme. La pièce est pleine de maïs et de grains. On refoule le maïs et les grains et on les maintient dans un coin en rangeant des sacs autour. C'est un palais. Il y a une porte et une fenêtre, où des toiles de sacs remplacent les carreaux absents. Une odeur pénétrante d'urine musquée nous prend à la gorge. Que de rats en perspective ! Oui. Ils font la nuit des sarabandes comme si je n'existais pas. Ils passent et repassent sur moi avec une effronterie !

Korka a traîné un poêle pendant toute notre retraite. On l'installe dans mon home, mais il fume beaucoup. Ce n'est pas étonnant : le tuyau est aplati sur un mètre de long !

Il continue à pleuvoir affreusement. Le sol fangeux de Topsin se détrempe de plus en plus. Des hommes moins énergiques que les nôtres seraient démoralisés. Ils arrivent harassés, trempés pour se reposer et dormir ; mais où s'étendre, où planter un piquet de tente? Ils jurent un peu et se résignent vite. La pluie leur tombe dessus toute la nuit. Ils sont contraints de marcher pour se réchauffer.

Nos formations sanitaires vont être bientôt ici au complet. Elles ont eu une lourde tâche. Les pertes sont peu importantes. Nous avons abandonné dix voitures et trois automobiles sanitaires qui ont été détruites ou brûlées au préalable. Quelques blessés graves, des fractures de cuisse, par exemple, ont dû, plusieurs jours durant, suivre sur des mulets de litière à travers les défilés interminables de la montagne. Quand on confie à un homme un pareil fardeau et qu'il le ramène au but malgré les obstacles et malgré les balles, on peut être sûr que cet homme a fait des prodiges. Dans cette retraite nous avons

éprouvé une fois de plus la valeur de nos subordonnés. Il n'est pas douteux que la contribution du service de santé au succès final fût appréciable. Aucun blessé de la ...e division ne fut laissé entre les mains de l'ennemi.

17 décembre 1915.

Vers 10 heures, le soleil se lève et jusqu'à 4 heures du soir c'est un enchantement. On renaît... Au surplus, ne sommes-nous pas en Grèce?

Mais quelle boue ! Je pensais avoir mesuré à Stroumitza les plus insondables abîmes. Le pays tout entier semble un cloaque mouvant. Où sommes-nous tombés?

A 14 heures, je vais à cheval, d'abord devant la gare où un fleuve de boue ondule et coule, puis le long des bivouacs où les hommes enlisés disparaissent dans leur marécage.

18 décembre 1915.

Je pars en auto à 10 heures pour Salonique, dont une distance de 23 kilomètres seulement nous sépare. De pressantes questions d'hygiène nécessitent des solutions immédiates. Temps gris et chargé de brumes froides. La route devient, à partir du pont sur le Galiko, presque impossible, à cause de la boue et de l'encombrement. Bientôt, en avant de Zeitenlick et jusqu'à Salonique, l'immense terrain ondulé est peuplé d'une armée. Autrefois c'était le désert. Des alignements fantastiques de tentes, des villes sous la toile, par groupes, des entassements de marchandises, de munitions, une débauche d'autos de toutes formes, de tous modèles, cent autos sanitaires alignées, des camions par files de trente à quarante. Deux camions suffiraient à défoncer la meilleure route. Il n'y a plus de route, et mille autos circulent constamment.

Nous croisons un régiment d'artillerie anglaise. Tenue très correcte. Chaque soldat a une chape de cuir souple khaki clair. Les attelages sont de première qualité. Beaucoup de soldats et

d'officiers très jeunes... Voilà la banlieue. La boue est énorme Nos roues envoient des gerbes aveuglantes aux passants... Je vois un gendarme français qui en plein carrefour règle le mouvement.

Salonique reste aussi pittoresque et aussi animée.

Il y a beaucoup plus d'officiers anglais et français et moins de grecs depuis notre dernier passage. La route est plus amplement fournie de spécimens des arsenaux des Alliés. Nombreux cuirassés à bonne portée. Dans les magasins et les restaurants il y a le même défilé de femmes qu'auparavant.

Les cinémas regorgent de monde. Il est vrai que c'est samedi. Les Israélites ont fermé leurs magasins. Aux bureaux des états-majors et directions, grande animation. Ministères au petit pied. Comme certains bureaux sont donc bien installés! quelle ingéniosité dans la paperasserie nous apportons avec nous!...

A 4 heures 10, je regagne l'auto qui doit me ramener à Topsin. Le chauffeur ne répond pas de la route. Au surplus, ses phares s'éteignent. Allons, on repartira demain matin. Je suis allé dîner chez des amis qui ont été des plus accueillants et qui ne se lassaient pas d'écouter mes histoires de Stroumitza.

C'est vraiment délicieux de renaître à la vie, de causer avec des femmes qui ont de jolis yeux et une voix si douce.

JOSEPH VASSAL

LES DANGERS

DE LA

“ GUERRE ÉCONOMIQUE ”

Nous avons longtemps hésité avant d’aborder cette étude. Depuis la guerre, on admet tacitement que les échanges commerciaux ne doivent plus s’orienter selon les besoins et les possibilités des nations, mais suivre docilement nos penchants politiques et nos sympathies. Qui oserait blâmer cette disposition d’esprit? Ne sommes-nous pas en guerre avec l’Allemagne qui, après avoir foulé aux pieds toutes les conventions internationales, viole outrageusement notre territoire? Les sanctions économiques après l’horrible conflit ne nous semblent-elles pas aussi nécessaires que légitimes?

Il ne suffit pas, cependant, d’obéir aux considérations morales les plus hautes et aux sentiments de réprobation les plus justifiés pour désarmer une critique d’ordre exclusivement économique. Rappelons-nous comment M. Asquith exhortait les membres de la Chambre des Communes appelés à participer à la Conférence économique de Paris :

Quoi que vous fassiez, ayez bien soin de ne pas vous laisser entraîner, par la passion ou par l’aveuglement, ou par des sentiments très

naturels, causés je ne dirai pas par le désir de vengeance, mais par celui de consolider la victoire, *à prendre des mesures qui vous feront plus de tort qu'à l'ennemi*.

Excellent et sage conseil ! Suivons-le... Je dirai plus : il est de notre devoir de signaler le danger d'une conception qui, appliquée à la dure réalité des choses, tournerait contre ses auteurs. Ce danger, il existe ! Le plan d'action, le seul émis jusqu'à présent, qui, selon ses auteurs, devrait servir de base à l'Entente économique des Alliés, est de nature à soulever nos plus vives appréhensions.

A dégager de sa lecture l'impression première qu'il suggère, on voit tout d'abord l'Allemagne frappée en plein cœur — but que poursuivent apparemment les auteurs du projet, certains représentants des colonies et l'Union des Chambres de commerce en Angleterre, et ses apologistes en France. Mais après un examen un peu approfondi, le projet déconcerte par son simplisme intempestif, par son mépris des contingences et de l'intérêt général des pays alliés : il se révèle enfin, ce qui est pis, comme susceptible d'amener des froissements, des heurts, voire même provoquer de graves conflits d'intérêts entre les Alliés.

I

Nos lecteurs n'ignorent sans doute pas les mesures qu'il préconise. J'en rappelle ici les grandes lignes. Il s'agit tout d'abord de faire adopter par les Alliés un régime douanier commun, une sorte de protectionnisme à quatre degrés :

Tarifs préférentiels réciproques entre le Royaume-Uni et ses possessions ;

Tarifs réciproques et préférentiels, mais en seconde ligne, entre l'empire britannique et les puissances alliées ;

Traitement favorable, mais en troisième ligne, pour les neutres ;

Enfin, tarifs prohibitifs pour les puissances présentement ennemies.

A côté de ces mesures d'ordre général, des dispositions spéciales sont prévues pour briser l'hégémonie allemande dans le domaine des transports.

On remarquera qu'avant d'accorder des privilèges aux Alliés, ce régime favorise le Royaume-Uni et ses possessions dans leurs relations mutuelles. Il fallait s'attendre à ce que les colonies anglaises (les Dominions) cherchent à tirer parti de la situation exceptionnelle dans laquelle les ont placées les événements. La guerre moderne étant essentiellement industrielle, les Dominions, fournisseurs de matières premières, ont pris conscience de leur rôle dans les destinées de l'empire britannique. D'ailleurs, le centre de gravité de celui-ci se déplace, et s'éloigne de la métropole à mesure que la croissance des colonies s'accentue.

Les Allemands comptaient bien que cette force centrifuge désagrègerait l'empire britannique dès le déchaînement d'un conflit mondial ; le contraire s'est produit. Les Dominions ont grandi à leurs propres yeux. Un accent de fierté inconnue encore perce dans les discours de leurs représentants. Sans aller si loin que le comte Grey, gouverneur du Canada, qui, en 1910, prévoyait le transfert de la capitale administrative de l'empire de l'autre côté de l'Océan, ils réclament leur part au gouvernement. Le moment leur semble propice pour réaliser la *constitution impériale* agitée si souvent dans leurs Conférences.

L'extrême aboutissement de cette tendance impériale éclate avec plus d'évidence encore dans les déclarations de sir George Perley, Premier du Canada, et de M. Hughes, Premier de l'Australie : les liens qui s'établiront entre les Dominions et la mère-patrie devraient permettre à l'empire de se suffire à lui-même, au point de vue des approvisionnements en matières premières et en produits alimentaires.

Tant que les Dominions, dans la poursuite de cet idéal d'indépendance économique absolue — idéal aussi chimérique que celui qui poursuit l'indépendance de l'Europe Centrale par la mise en valeur de la Mésopotamie et l'établissement du chemin de fer de Bagdad — ne lèsent pas les intérêts des

Alliés, nous ne pouvons rien objecter. Il ne faudrait pourtant pas qu'ils aient recours à la réciprocité douanière impériale, telle qu'elle figure au projet de guerre économique contre l'Allemagne, car ce ne seraient aucunement l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, mais les Alliés, et en première ligne la Russie, qui se trouveraient atteints.

Voici déjà quelques années que le compétiteur le plus dangereux de la Russie agricole sur le marché anglais est moins l'Argentine que le Canada, colonie britannique. La Russie se plaint que, depuis 1882, sa part dans les approvisionnements en blé de l'Angleterre reste stationnaire, alors que celle des Dominions est toujours plus considérable, ce que fait voir, en effet, le relevé suivant :

Moyennes décennales	Importations du blé en Angleterre (En tant pour cent de l'ensemble) — Part de la Russie	Part du Canada, de l'Australie des Indes et de l'Argentine
1882 à 1891.........	15,8 %	21,0 %
1892 à 1901.........	10,6 %	24,2 %
1902 à 1911.........	15,7 %	54,6 %

La concurrence du Canada notamment inquiète les Russes, d'autant plus que l'immense colonie se développe sans cesse et que la construction des voies ferrées rend possible la mise en culture de vastes territoires et multiplie la production. L'aire des céréales, blé, orge et avoine seulement, a passé en huit années dans les trois provinces du Nord-Ouest de 6 millions à 15 millions d'acres environ, et la production a passé, en sept années (1907-1913), de 162 millions à 432 millions de boisseaux.

Le Canada menace la Russie jusque sur le marché allemand, où il a remporté en quatre années des succès extraordinaires :

	Importations de froment en Allemagne — Russie (En tonnes)	Canada
1910......................	»	17 000
1911......................	1 119 353	88 000
1912......................	558 400	269 000
1913......................	519 500	318 500

Que M. Hughes établisse des tarifs différentiels entre les céréales du Canada, de l'Australie ou des Indes, et les céréales de Russie, et voici celles-ci refoulées du marché anglais.

Or, les Russes veulent bien adhérer au bloc économique des Alliés, mais ils expliquent que pour se permettre le luxe de boycotter un pays comme l'Allemagne, qui, avant la guerre, était leur meilleur débouché, il faudrait que les Alliés ouvrissent précisément plus largement leurs marchés.

Le professeur Migouline, président de la commission spéciale près le ministère des Finances, écrivait récemment que la Russie ne pourrait accepter la formule du protectionnisme à quatre degrés et perdre ainsi le marché allemand, qu'en recevant des compensations de la part des Alliés. Quelles compensations? Des mesures facilitant l'exportation des produits agricoles russes. L'Angleterre a acheté à l'étranger, en 1913, pour 850 millions de roubles en céréales et pour 2 740 millions en produits alimentaires. La part de la Russie dans ces importations a été très modeste : elle se chiffre par 125 millions de roubles. De l'avis de M. Migouline, cette insuffisance tient à ce que l'Angleterre, plus difficile que l'Allemagne, se montrait très exigeante à l'égard de la condition des marchandises reçues. Il faudrait donc qu'elle élaborât avec la Russie des contrats de céréales plus avantageux, à l'instar de l'Allemagne.

Le 9 mars dernier, dans un rapport présenté au *Congrès agricole panrusse*, M. Boradaievsky concluait que les Alliés doivent faciliter les exportations des produits du sol russe, faute de quoi la Russie se verrait obligée de conclure avec l'Allemagne, après la guerre, un traité de commerce comprenant la clause de la nation la plus favorisée.

Enfin, M. Rostovtzeff, membre du comité parlementaire russe du Commerce, prétend à rien moins qu'au monopole de fait pour les céréales russes sur le marché britannique, à l'exclusion du Canada et de l'Argentine : « de même les Alliés devraient s'engager de n'importer le bois que de Russie, au lieu de le faire venir de Suède ou de Norvège. »

Sans doute l'Angleterre l'eût-elle voulu, qu'elle n'aurait pu accéder aux désirs russes exprimés dans une forme aussi catégorique ; l'honorable membre de la Douma semble avoir

oublié que le Canada est une colonie britannique et qu'il ne saurait être mis à l'index par la métropole.

Mais le sens des désiderata russes est formel ; il convient d'en tenir compte. Qu'arrivera-t-il si au lieu de chercher les moyens de les satisfaire, l'Angleterre s'avisait à favoriser ses Dominions au détriment de la Russie ? Celle-ci, lésée dans ses intérêts, au lieu d'adhérer au bloc économique, entrerait en conflit avec l'Angleterre !

Cet exemple nous suffira. Pour toutes les matières premières, pour tous les produits, qu'ils viennent de Russie ou de France, que ce soit le sucre ou le vin, la question se pose avec la même acuité, suscite les mêmes craintes. Que nous voilà loin de l'idée de coopération économique des Alliés !

Au surplus (et ce n'est pas là la moindre surprise que nous réserve l'analyse du projet), si le régime proposé offre des facilités aux Dominions désireux d'écouler les matières premières sur le marché de la mère-patrie, il présente pour eux, dès qu'on admet le principe de la réciprocité, des inconvénients qui annihilent tous ces avantages.

II

J'eusse voulu que M. Hughes, grand propagandiste australien de la guerre économique, expliquât comment les colonies britanniques pourraient, sans compromettre leur prospérité, entretenir avec les puissances comme les États-Unis, par exemple, des relations selon la formule : porte ouverte entre les Alliés, porte entre-bâillée pour les neutres.

Pour se procurer les manufacturés, les colonies ne s'adressent pas uniquement à la métropole. Certes, les échanges dans les limites de l'empire britannique, c'est-à-dire entre le Royaume-Uni et ses colonies, augmentent rapidement (+ 121,9 p. 100 pour la période allant de 1890 à 1902), plus rapidement que le commerce de l'empire avec l'étranger

(+ 105,8 p. 100). Sans nier cette tendance générale qui, d'ailleurs, est encore plus accentuée dans les échanges intercoloniaux (+ 149 p. 100), donc à l'exclusion de la métropole, constatons que la part de l'Angleterre dans l'ensemble de l'approvisionnement des colonies en produits fabriqués diminue sensiblement : la concurrence étrangère est très forte et tient soit à la supériorité des méthodes de vente et de production, soit à des avantages provenant de la situation géographique.

L'exemple du Canada surtout est frappant. Sur ce marché important les États-Unis gardent une suprématie incontestable, en dépit des droits préférentiels de 33,33 p. 100 dont jouissent les produits anglais : pendant l'année fiscale 1914-1915, les États-Unis ont importé pour 426 617 000 dollars, alors que la part de l'Angleterre atteint seulement 90 086 000 dollars ; les chiffres pour l'année précédente de 1913-1914 sont respectivement de 410 786 000 et de 131 943 000.

Est-ce dans l'intérêt du Canada d'entraver les importations des États-Unis au profit de la mère-patrie ou de payer plus cher les produits que celle-ci ne serait pas à même de lui fournir? Aujourd'hui moins que jamais, car la guerre, par ses répercussions financières, a plutôt renforcé les liens qui unissent et uniront toujours les États-Unis et le Canada, ne fût-ce qu'en raison de leur proximité géographique et de la force d'attraction qu'exerce sur le pays le plus faible son voisin puissamment trustifié.

Il ressort, en effet, des récentes déclarations du président de la *Banque de Montréal* que la balance commerciale entre le Canada et les États-Unis pendant l'année passée, a été de 113 millions de livres en faveur de ces derniers, et il faut y ajouter l'intérêt annuel d'environ 32 millions de livres sur la dette antérieure du Canada, soit au total 145 millions de livres. Par contre, la balance commerciale avec l'Angleterre pour la même période atteint 191 millions de livres en faveur du Canada, mais cette somme se trouve automatiquement réduite à 41 millions de livres, compte tenu des intérêts annuels de 150 millions de livres échus en Grande-Bretagne.

Exception faite d'un seul emprunt de 5 millions de livres, le Canada n'a pas demandé en 1915 de capitaux à Londres

comme il le faisait pendant les années précédant la guerre; il a même réduit les bons du Trésor pour un montant de 10 millions de livres, placés sur le marché anglais au début de la guerre, à la somme nominale de 325 000 livres. En revanche, les États-Unis ont avancé au Canada des sommes importantes pour les dépenses militaires, environ 142 millions de livres, alors que l'année précédente le Wall-Street ne lui avait prêté que 50 millions.

Cette dépendance financière à l'égard de New-York ne permettra pas au Canada de traiter avec les États-Unis autrement que sur la base de la réciprocité des tarifs. En tous les cas, il ne faut pas songer à ce qu'il se résolve à entamer une lutte économique avec son puissant voisin.

Est-on bien certain, du reste, que les Dominions consentiraient à accorder à leur mère-patrie la réciprocité de ce traitement favorable dont ils se montrent si exigeants? A Londres on est bien sceptique sous ce rapport — et avec juste raison.

Jusqu'à présent les Dominions n'ont pas offert de compensations bien appréciables aux manufactures anglaises pour les marchés perdus à l'étranger par suite de la concurrence internationale toujours plus âpre. On peut s'en convaincre en examinant la répartition des ventes du Royaume-Uni :

Moyenne	Ensemble des exportations (En millions de £)	Part de l'étranger %	Part des colonies %
1855 à 1859	116	68,4	31,6
1870 à 1874	234	74,2	25.8
1885 à 1889	226	64,9	35,1
1900 à 1904	282	62,7	37,3
1905 à 1910	421	65,4	34,6

On voit que depuis un demi-siècle la part des Dominions est restée presque stationnaire. Pour qu'elles offrissent à l'industrie anglaise des débouchés vraiment importants, il aurait fallu les condamner à jouer à perpétuité le rôle exclusif de fournisseurs de matières premières. Mais elles s'industrialisent, à leur tour, et entendent bien stimuler cette évolution. La Nouvelle-Zélande, par exemple, grâce à l'utilisation de ses

chutes d'eau, déclare être à même de pourvoir, dans un avenir très prochain, à tous les besoins en produits fabriqués de l'Australie.

En voie de s'établir, les industries coloniales croient avoir trouvé dans les barrières douanières le moyen de se protéger contre la concurrence étrangère, et le souci de la vérité nous oblige à dire qu'elles ne dérogent pas de leurs principes lorsqu'il s'agit des importations anglaises. Leur autonomie fiscale à peine obtenue, les gouvernements des Dominions adoptèrent le régime de la protection. Les industriels canadiens ne cessent de réclamer des tarifs nouveaux et jouissent de primes qui stimulent artificiellement leurs manufactures. De même l'Australie serait disposée à faire de grands sacrifices pour pouvoir transformer ses matières premières dans ses propres usines au lieu de les embarquer à destination du Royaume-Uni.

Nous avons peine à nous figurer les fabricants des colonies, protectionnistes des plus décidés, renonçant à leurs intérêts particuliers et accordant des concessions spéciales aux produits manufacturés anglais pour permettre aux fermiers d'écouler plus facilement les grains, les viandes, les laines, qui trouvent des acheteurs si empressées sur le marché international... Déjà certains grands journaux de l'Australie reflétant les intérêts industriels désavouent en des termes démunis d'aménité, la propagande turbulente entreprise par M. Hughes dès son arrivée à Londres.

La fameuse réciprocité « impériale » se révèle donc comme une fiction : dans la combinaison offerte, les Dominions ont tout à gagner, en tant qu'exportateurs, par contre, elles n'ont rien à offrir en tant qu'importateurs.

Dès lors, le Royaume-Uni n'a plus aucun intérêt à modifier dans le sens protectionniste sa politique commerciale : n'ayant rien à gagner, il a beaucoup à perdre.

Il risque tout d'abord de compromettre ses relations avec les pays alliés et cela sans même accorder un traitement favorable aux Dominions, du fait même d'avoir adopté des tarifs contre l'Allemagne.

III

Je n'ai jamais pu comprendre comment le plan de guerre économique, tel qu'il est exposé par les apologistes du protectionnisme à quatre ou à trois degrés (notamment par M. Edmond Théry), a pu rencontrer la moindre sympathie en France. Comportant nécessairement le retour au régime prohibitif sous lequel vivait l'Angleterre de 1651 à 1847, ne s'aperçoit-t-on donc pas qu'il lèserait profondément les intérêts de la France?

Le mouvement général des échanges commerciaux entre ces deux pays est très intense. Il y a dix ans il n'atteignait pas 2 444 millions de francs. En 1913, il s'élevait à 3 715 millions de francs.

La France n'a pas de meilleur client :

	Exportations de France	
	1912	1913
	(En millions de francs)	
Angleterre	1 362	1 447
Belgique	1 144	1 119
Allemagne	822	869
Algérie	569	552
États-Unis	431	421
Suisse	406	395
Italie	402	306
République Argentine	189	199
Espagne	140	151
Brésil	88	86
Russie	62	83
Maroc	»	83
Turquie	87	82
Autriche-Hongrie	48	44
Autres pays	1 062	1 036
Totaux	6 712	6 875

Elle importe en Angleterre principalement des tissus de soie, des articles de modes et des fleurs artificielles, des tissus de laine, des automobiles, du beurre, des vins, des primeurs,

et reçoit en retour du Royaume-Uni, pour qui elle constitue également le meilleur débouché, la houille, des machines, des laines et déchets de laines, etc.

Toutes les régions françaises participent à ce mouvement d'exportation dont voici le détail :

	1911	1912	1913
	(En millions de francs)		
Tissus de soie et de bourre de soie.......	133 9	142 4	206 3
Tissus de laine.......................	87 »	81 9	92 9
Lingerie, vêtements et articles confectionnés..........................	42 1	63 7	74 6
Voitures. automobiles et vélocipèdes....	50 9	55 4	68 9
Fils................................	47 »	54 8	59 8
Laines et déchets de laine..............	50 4	71 2	54 9
Bimbeloterie.........................	50 3	49 3	52 2
Ouvrages de modes...................	63 3	73 3	51 7
Tissus de coton......................	44 3	45 1	51 »
Coton en laine et déchets de coton.......	57 »	59 7	47 5
Peaux préparées......................	32 5	39 9	38 5
Caoutchouc et gutta-percha bruts ou refondus..........................	18 9	31 »	36 9
Ouvrages en caoutchouc et en gutta-percha..........................	20 4	33 7	34 5
Vins................................	36 4	38 »	34 5
Bois communs	22 9	24 »	27 2
Produits chimiques..................	23 3	26 6	26 »
Plumes de parure, apprêtées ou non......	23 4	22 8	23 8
Cuivre..............................	9 6	18 »	21 9
Papier et ses applications..............	13 5	17 5	21 »
Fruits de table.......................	21 5	29 3	20 7
Articles divers de l'industrie parisienne..	15 8	18 3	18 9
Eaux-de-vie et esprits...............	14 »	16 5	17 1
Pelleteries préparées, ouvrées et confectionnées	10 2	19 3	17 »

Ce tableau permet d'apprécier l'importance et la diversité des intérêts français en Angleterre. Or, les principaux produits, tels les tissus de soie et de bourre du soie, entraient en franchise absolue sans acquitter aucun droit, ni même de taxes fiscales. Qu'adviendra-t-il si on accepte la formule du protectionnisme à trois degrés?

Quelle que puisse être la différence du traitement appliqué par la Grande-Bretagne aux produits ennemis, neutres et alliés, toujours est-il que les exportations françaises se heurte-

raient à une barrière douanière qui n'existait pas auparavant. C'est le plus clair résultat, au point de vue français, de la politique des représailles contre l'Allemagne.

La situation créée à l'industrie française serait d'autant plus paradoxale que pour toute une catégorie d'articles, ainsi que le font ressortir les graphiques dressés avec beaucoup de science par M. Yves Guyot, la France fournit à l'exclusion de l'Allemagne ou en la dépassant de beaucoup.

Est-ce que la lutte contre l'Allemagne économique justifierait l'établissement des droits d'entrée sur les fleurs fraîches, les plumes de parures, la soie brute, les laines de toutes sortes, les déchets de laines, articles que l'Allemagne n'envoie jamais en Angleterre et qui constituent le monopole de la France?

Est-ce que les droits sur les vêtements confectionnés, les automobiles, les soies ouvrées, les rubans, les draps, la laine filée, objets fabriqués à l'égard desquels la France a, en depit de la concurrence allemande, une supériorité incontestable, n'atteindraient pas infiniment plus l'industrie française que l'industrie germanique?

Il suffit, du reste, de parcourir la liste, qui s'allonge tous les jours, des chambres syndicales françaises protestant contre l'introduction de la protection en Grande-Bretagne, pour comprendre combien dangereuse serait l'expérience projetée.

Certes, on a souvent insisté sur le caractère de nécessité qui domine les échanges anglo-français. On aime à citer ce texte du distingué attaché commercial à Londres, M. Jean Perier : « Les nations qui vendent à l'Angleterre ou se rencontrent avec elle dans le trafic international peuvent se classer en deux catégories bien tranchées : en premier lieu les nations dont les ressources naturelles et plus encore les aptitudes de race sont sensiblement semblables à celles de l'Angleterre et, en second lieu, les nations dont les ressources naturelles et les aptitudes de race sont dissemblables de celles de ce pays. A la première catégorie se rattachent les États-Unis et l'Allemagne, à la deuxième, la France. »

Est-ce à dire, cependant, qu'en frappant les produits français de tarifs plus ou moins élevés l'Angleterre n'entraverait pas leurs ventes? La France exporte le *superflu*, et lorsque l'Angleterre, pour se procurer des ressources plus importantes,

établit des droits fiscaux à l'importation, elle commence toujours par frapper ce superflu et grève ainsi les produits français par excellence. C'est ainsi qu'avant la guerre les vins titrant moins de 17.22 degrés payaient 34 fr. 38 l'hectolitre, ceux qui titraient de 17.22 à 24 degrés payaient 82 fr. 54 et tous les vins ayant plus de 24 degrés acquittaient un droit de 6 fr. 88 par degré supplémentaire ; les vins non mousseux en bouteilles payaient 27 fr. 51, les vins mousseux 68 fr. 70 l'hectolitre ; enfin, les spiritueux acquittaient des taxes variant de 322 fr. 50 à 524 fr. 70 l'hectolitre d'alcool pur selon leur force.

Depuis le début de la guerre la lutte contre les importations « inutiles » s'est accentuée d'une manière vraiment inquiétante pour l'industrie française.

Le gouvernement anglais a tout d'abord frappé d'un droit de 33,33 p. 100 *ad valorem* les automobiles et leurs pièces accessoires, celles pour usages commerciaux exceptées, les instruments de musique, y compris les gramophones et tous leurs accessoires ; les pendules, montres et parties accessoires ; puis il a imposé les films cinématographiques d'un droit de 33 p. 100. Le 27 mars dernier il a prohibé les importations d'automobiles, d'instruments de musique, de liqueurs (sauf l'eau-de-vie), de rhum, de porcelaine et de vannerie. « Ces prohibitions, remarque M. Yves Guyot, ont pour prétèxte de forcer les Anglais à faire des économies au point de vue du change et du fret. Ce sont des mesures somptuaires fort menaçantes pour les soieries et les rubans. »

En effet, qu'au lendemain de la guerre des tarifs protecteurs viennent sanctionner définitivement ces essais qui, aujourd'hui, ont encore un caractère temporaire et fiscal, et voilà l'entente franco-britannique ébranlée dans ses fondements commerciaux. N'oublions pas que des taxes de consommation extrêmement sévères frappent déjà à l'intérieur de l'Angleterre les mêmes objets de luxe dont le commerce est la prérogative de la France.

D'après un exposé de M. Mac Kenna, une voiture de 60 chevaux, qui acquittait antérieurement 42 livres d'impôts annuels, devra acquitter désormais 126 livres, soit plus de 3 000 francs. Je voudrais savoir à combien reviendrait une

automobile de provenance française si, au surplus, une taxe douanière était prélevée à l'entrée. On aura beau objecter que ce genre d'articles s'adresse à une clientèle aisée, le pouvoir d'achat de celle-ci a tout de même des limites qu'elle ne saurait dépasser : finalement les ventes des automobiles françaises enregistreraient un recul, très sensible pour cette branche de l'industrie nationale si importante.

Aussi bien voyons-nous M. David-Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris déclarer à la commission sénatoriale d'organisation économique :

Nous rencontrerons de grandes difficultés, notamment dans l'entente à faire avec les Anglais et les Russes. Notre spécialité réside surtout dans les produits de luxe, que l'on a une tendance à frapper. Nous ne pourrions guère répondre qu'en nous attaquant aux produits qui s'adressent à la masse...

L'Angleterre, qui vient de mettre des droits de douane sur les produits de luxe a surtout atteint notre commerce. A vouloir faire trop de sentiment dans ce domaine, nous serions gravement atteints dans nos intérêts.

Qu'on s'arrête à cet avertissement si grave du porte-parole du monde commercial français, avant de prendre des décisions peut-être irréparables. Personne ne désire ni au delà, ni en deçà du détroit qu'une guerre de tarifs franco-britannique suive les années de l'Entente cordiale! On ne saurait sacrifier l'intérêt général des deux pays a quelques intérêts particuliers profondément égoïstes !

Le vrai corollaire de l'Entente cordiale serait un *traité de commerce* franco-britannique dont les bases devraient être établies par des concessions mutuelles : l'Angleterre renonçant aux taxes supplémentaires établies sur les vins et spiritueux, réduisant les droits fiscaux dont elle frappe les fruits et d'autres produits, et en retour, la France atténuant certains tarifs et supprimant la surtaxe d'entrepôt qui pèse si lourdement sur des marchandises transportées par la voie des ports anglais.

J'admets que la réalisation de ce projet, agité dans les milieux commerciaux avant le grand conflit européen, soit plus difficile aujourd'hui : la liquidation financière devrait

comporter, toutefois, sinon la renonciation aux droits fiscaux établis par l'État britannique, du moins leur atténuation.

Inutile de pousser plus avant cette analyse. Sur tous les pays exportateurs, alliés ou neutres, le retour au système de protection par la Grande-Bretagne exercerait les mêmes répercussions fâcheuses.

IV

Peut-être serait-il possible, cependant, de simplifier le plan de guerre économique, en renonçant au protectionnisme à quatre degrés, en adoptant simplement un système d'interdiction des produits austro-allemands ou en luttant contre l'expansion germanique au moyen de tarifs de représailles?

Cette question est subordonnée à une autre plus générale et qu'il convient de poser sans ambiguité : les Alliés ont-ils intérêt et possibilité de s'isoler des empires du Centre, la guerre terminée?

Il semble que de tous, les Russes ont le plus d'intérêt à regarder en face la réalité.

M. Boublikoff, membre de la Douma, un des spécialistes en matière financière. expliquait récemment l'opinion qui prévaut :

Quelque désirable que soit le boycottage commercial de l'Allemagne après la guerre, il ne faut pas perdre de vue la situation difficile qui sera faite à la Russie. Pourquoi la Russie achetait-elle en Allemagne tant de marchandises? Évidemment parce qu'elle pouvait les avoir à des prix plus bas ou à des conditions plus avantageuses qu'en Angleterre ou en France. Il est donc clair que la cessation des relations commerciales avec l'Allemagne équivaut pour les consommateurs russes au renchérissement de la vie et à l'aggravation des conditions de crédit.

Est-ce que la faible Russie peut supporter une pareille charge? Il ne peut y avoir deux réponses à cette question.

Nos délégués à la Conférence économique des Alliés devront donc rechercher les moyens qui nous permettraient de trouver ailleurs qu'en Allemagne, mais à des conditions aussi avantageuses, les marchan-

dises nécessaires. L'Allemagne continuera a nous les proposer, parce qu'après la guerre, elle sera, comme elle l'était avant, ne fût-ce qu'en raison de sa situation géographique, le débouché naturel de notre exportation. En acceptant de combattre l'Allemagne, nous devons réclamer de nos Alliés l'assurance que nos intérêts seront ménagés et que cette lutte contre le renforcement de l'Allemagne ne se fera pas au prix de notre propre appauvrissement. La question est très compliquée et très délicate.

L'état d'esprit qui se révèle dans ces paroles est essentiellement réaliste, et il ne faut pas s'étonner de la tolérance, à l'égard de l'Allemagne, qui en est le naturel effet.

La Russie se trouve dans une situation exceptionnelle. Avant tout, elle doit s'efforcer, aussitôt la guerre finie, d'intensifier le mouvement de ses exportations, afin de combattre la dépréciation de son change.

Or, avant la guerre, l'Allemagne absorbait presque le tiers de l'exportation russe, qui consiste essentiellement, comme on sait, en produits agricoles. S'industrialisant de plus en plus, les empires du Centre devenaient chaque année davantage tributaires de l'étranger et partant de la Russie, au point de vue de leurs approvisionnements en matières premières. La première difficulté qui s'oppose donc à ce que la Russie boycotte l'Allemagne est de trouver chez les pays alliés la compensation d'un vaste marché perdu, et il faut convenir que cette difficulté est grande.

L'Angleterre ne se montre pas encore disposée à atténuer la sévérité de ses contrats de céréales. Pour la France, la question encore est plus délicate. Le projet Migouline insiste sur ce fait :

La France s'abrite derrière des remparts douaniers, et, en outre, importe peu de céréales étrangères. Le rôle de la Russie dans ses importations est secondaire. Les tarifs français sont presque prohibitifs pour le bois. Chez nous, en Russie, on attaque souvent l'Allemagne à cause de son protectionnisme agraire, mais les tarifs douaniers sont beaucoup plus élevés encore en France et en Italie. Il s'agit donc de savoir si les Alliés, notamment la France et l'Italie, sont prêts à abaisser leurs tarifs sur les céréales et le bois importés de Russie.

Les gros agriculteurs français consentiront-ils à examiner avec bienveillance l'invite qui leur est faite par les Russes?

Je crois qu'ils repousseraient avec colère toute proposition qui tendrait à faire brèche dans la barrière douanière dont ils ont entouré la France.

Il y a une autre raison qui, au point de vue russe, justifie cette attitude. On s'est rendu compte par les douloureuses leçons de cette guerre que la puissance industrielle de la Russie est loin de correspondre à son rôle politique. Cette disproportion paraît tellement anormale que l'an dernier le comité directeur de l'Association de l'Industrie et du Commerce a pu affirmer dans son rapport général présenté en vue de son congrès, que si la Russie ne double pas d'ici dix ans ses moyens de production, une catastrophe est inévitable. Il s'agit donc de poursuivre avec plus d'énergie que jamais l'industrialisation du grand empire slave.

Partageant l'erreur commune de tous les protectionnistes, la plupart des producteurs russes croient qu'en restreignant les importations étrangères de quelque provenance qu'elles soient, ils atteindraient plus rapidement leur objectif ; ils se défendent bien d'attribuer à la conquète des débouchées par la France ou l'Angleterre le même but politique qu'à la « pénétration pacifique » des Allemands, mais ils sont enclins à l'envisager défavorablement sous l'angle économique. Toutefois, s'il faut se « résigner » à subir les achats à l'étranger, que ce soit à bon compte et dans de bonnes conditions. L'effroyable renchérissement de la vie que l'on constate actuellement sur toute l'étendue de l'immense empire, préoccupe beaucoup les esprits et fait appréhender l'avenir. Dans aucun cas les Russes ne voudraient et ne pourraient sacrifier les consommateurs aux sympathies politiques. Ce serait trop leur demander. Il s'agit donc de savoir si les Anglais et les Français sont à même de fournir la Russie dans des conditions aussi avantageuses que l'Allemagne, sinon toute l'idée du boycottage des empires du centre s'évanouit. Le directeur de la *Gazette Financière* de Pétrograd, membre influent de la Douma, M. Titoff, le dit franchement :

En dépit de notre lutte mal menée contre le *made in Germany* et malgré la fermeture des établissements germaniques, peu habile et peu avantageuse pour le pays, il faut se dire que les racines sont restées,

les anciennes traditions sont toujours vivantes et les relations d'affaires avec l'Allemagne ne sont pas extirpées, elles sont seulement suspendues : c'est le secret de Polichinelle. L'Allemagne a bien étudié notre situation et, d'après les journaux, continue à observer attentivement les modifications dans notre industrie. D'autre part, si les produits alimentaires que nous exportons pour des centaines de millions de roubles ne trouvent pas d'autres débouchés, ils reprendront le chemin bien connu de l'Allemagne, *et la dépréciation simultanée des cours du rouble et du mark favorisera le rétablissement des anciennes relations économiques*, quelque peu désirable que ce soit au point de vue politique.

C'est une rude leçon de choses que contiennent ces quelques lignes parues il y a à peine un mois ! Leçon pour tous ceux qui croyaient qu'on peut conquérir le marché international sans aucun effort, qu'il suffit de s'entendre pour boycotter un pays ou le frapper de tarifs prohibitifs — véritable prime à la paresse —, pour en arrêter net l'expansion économique. On lutte par la qualité, par le bon marché. On n'achète pas pour faire plaisir à ceux-ci ou à ceux-là, et les échanges commerciaux suivent les besoins et les possibilités des peuples.

V

Ce qui est vrai pour la Russie, ne l'est-il donc pas pour la France ? Dans sa déposition devant la commission sénatoriale, M. David-Mennet répond :

Si sous prétexte que nous sommes liés par une entente avec l'Angleterre, par exemple, nous devons payer la matière première mi-ouvrée 25 p. 100 de plus qu'en Autriche, le produit fabriqué reviendra beaucoup trop cher. On pourrait faire le même raisonnement pour les produits chimiques de l'Allemagne. On ne peut donc pas dire d'une façon absolue qu'il faudra écarter les produits de nos ennemis, par suite de la répercussion que cela entraînerait sur nos prix de revient. Une règle générale ne peut donc être posée sur ce point.

La France a-t-elle intérêt à interdire l'importation sur son sol des marchandises allemandes? Ce qu'elle achète en Alle-

magne, c'est tout d'abord la houille. Il n'y a pas de remède à cette situation, tant que nous n'aurons pas mis en valeur la houille blanche, parce que la France manque de charbon et reste tributaire de l'étranger. Nous ne pouvons tout de même pas, sans faire péricliter toutes les industries françaises, maintenir artificiellement les frets au niveau effrayant qu'ils ont atteint aujourd'hui, ce qui arriverait fatalement si nous nous obstinions à nous approvisionner exclusivement en Angleterre.

De son côté, la France fournit l'Allemagne des matières nécessaires à l'industrie, notamment le coton en laine et déchets, les laines et déchets de laine, les peaux et pelleteries brutes, les minerais. En outre l'Allemagne industrielle est un des meilleurs acheteurs de la France agricole. Le marché de Cologne est le centre de réexpédition des primeurs françaises.

D'aucuns semblent vouloir ignorer ce fait que de 1889 à 1909 la France a plus vendu à l'Allemagne qu'elle ne lui a acheté :

	Importations d'Allemagne	Exportations de France
	(En millions de francs)	
1889	338 400	341 900
1892	337 400	356 400
1895	283 200	333 800
1898	334 000	394 000
1901	401 600	443 400
1904	436 400	564 200
1907	638 100	649 600
1909	661 100	725 800

C'est seulement à partir de 1910 que les importations d'Allemagne commencent à dépasser les exportations de France :

1910	860 400	804 000
1913	1 068 800	867 000

Le recul des quatre années ne peut cependant altérer le fait, que chacun est à même de vérifier par une simple addition, à savoir que la balance commerciale de 1880 à 1912 s'établit *en faveur de la France* et non pas en faveur de l'Allemagne, malgré l'article 11 du traité de Francfort [1].

1. Ce qui motive d'ailleurs la violente campagne que les économistes allemands mènent actuellement contre cet article.

C'est une constation très réconfortante et qui nous oblige, semble-t-il, à reviser certaines opinions sur la prétendue caducité de la clause de la nation la plus favorisée. Elle nous prouve en tous les cas, qu'en boycottant l'Allemagne nous risquons de nous priver d'un débouché aussi appréciable que nécessaire.

N'aurait-on pas intérêt cependant à corriger le fâcheux recul des quatre dernières années en établissant selon le plan de guerre économique des tarifs prohibitifs antiallemands?

Prenons un fait concret. On a souvent cité l'industrie des produits colorants comme exemple de l'accaparement allemand. J'ouvre le dernier rapport de la Chambre de commerce de Lyon à la page 35 :

Comment cette industrie des produits colorants, dérivée du goudron de houille, qui a pris naissance à Lyon par l'invention de la fuchsine par le chimiste Verguin, a-t-elle été accaparée par l'Allemagne?

Les causes en sont purement économiques.

En Allemagne, les transports des matières pondéreuses sont moins coûteux et mieux aménagés qu'en France.

L'usine de Ludwigshafen, appartenant à la *Badische Anilin und Soda Fabrik* qui est la principale usine de matières colorantes du monde, et qui occupe dix mille ouvriers, est sur les bords du Rhin, en face de Manheim. Les rues de l'usine ont toutes des voies ferrées qui amènent les wagons des chemins de fer à la porte des ateliers. Les rues perpendiculaires au Rhin aboutissent à des estacades sur le Rhin.

En France, c'est à peine si les projets de constitution de ports fluviaux raccordés au chemin de fer commencent à être mis à exécution. Nulle part on ne se préoccupe d'aménager des terrains pour usines accessibles à la fois au chemin de fer et à la navigation fluviale.

A côté de la question des transports, le bon marché de la houille est aussi un facteur important qui avantageait les usines allemandes de produits colorants.

Le tarif douanier est en outre mal établi : les produits intermédiaires ne sont pas taxés au taux corrélatif de celui qui a frappé les produits finis, ce qui a amené l'établissement en France d'usines allemandes de finissage.

Mais la principale cause de l'accaparement de cette industrie par l'Allemagne est précisément le préjugé français contre l'accaparement.

En France, les accords de producteurs sont mal vus et contrariés de mille façons. En Allemagne, ils sont, au contraire, encouragés par les pouvoirs publics. Il en est résulté que l'industrie chimique s'est

concentrée en Allemagne en un certain nombre de grandes sociétés, qui, du reste, s'entendent entre elles et pratiquent le *dumping* vis-à-vis des concurrents étrangers.

En France, la concentration s'est bornée à ce qu'on appelle la grande industrie chimique, c'est-à-dire les soudières et fabriques d'acides. Les usines de produits colorants, n'ayant pas pu se grouper, ont été facilement écrasées par leurs concurrents allemands.

Si l'on veut réinstaller l'industrie des produits colorants en France, il faut constituer des sociétés à capital important, et les laisser s'entendre entre elles.

Si les causes de la suprématie allemande tiennent à la supériorité des méthodes de production — réorganisons donc les nôtres : telle est du moins la conclusion logique. Les partisans de la « guerre économique », eux, nous convient à recourir au tarif protecteur.

Constatons avec satisfaction que les industriels français des produits chimiques repoussent la solution chère aux protectionnistes. La *Société anonyme des matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis*, chargée par les diverses sociétés d'études de réorganiser ses usines dans le but d'affranchir les besoins de la consommation française de l'industrie allemande, a bien pensé à l'arme si commode et simple qu'est le tarif protecteur. Mais, sachant s'élever au-dessus de l'intérêt particulier, elle l'a repoussé dans son rapport.

Sans doute des droits de douane mieux établis que les droits actuels protègeront l'industrie française des matières colorantes : mais il ne faut pas envisager qu'on puisse établir des droits exagérés qui *auraient par ailleurs une répercussion fâcheuse.*

Et en l'abordant de front, le rapport pose le problème sur un terrain plus élevé, dans des termes qu'on ne saurait assez méditer :

Il faut donc s'organiser pour soutenir la lutte contre la concurrence allemande, donner à la consommation les produits dont elle a besoin à des prix aussi avantageux que ceux de cette concurrence, afin de ne pas placer l'acheteur entre son patriotisme et ses intérêts.

Les conditions indispensables d'une production à des prix aussi réduits que possible ont été réalisées par les Allemands :

Connaissances scientifiques appliquées à la technique ; outillage bien approprié et perfectionné ; production intense des matières premières servant à l'obtention des matières colorantes comme de ces matières elles-mêmes : frais de transport réduits à leur minimum.

Généralisons ce précepte trouvé par les intéressés eux-mêmes — il s'applique à toutes les branches d'industrie. Il condamne la guerre économique faite à coup de tarifs protecteurs.

Semblablement, une technique de l'exportation plus perfectionnée permettrait seule aux Alliés de combattre la concurrence allemande sur le marché international. On l'a dit souvent depuis août 1914. Je ne prendrai qu'un fait — et encore parce que les partisans anglais de la guerre économique l'évoquent eux-mêmes à l'appui de leur thèse.

Les commerçants du Royaume-Uni demandent la protection contre l'envahissement des colonies britanniques par les produits allemands. Ils citent des chiffres éloquents. L'Inde a importé en 1913-1914 de la mère-patrie pour 66 millions de livres, l'Allemagne pour 8 millions et l'Autriche-Hongrie pour près de 3 millions. La mère-patrie tient toujours le premier rang, mais les importations austro-allemandes progressent avec une rapidité vertigineuse : dans l'espace de vingt-cinq ans, celles de l'Allemagne ont augmenté de 250 p. 100, celles de l'Autriche de 240 p. 100, alors que le Royaume-Uni n'a enregistré que 30 p. 100.

Mais à quoi tient la cause du succès allemand, sinon à la routine des commerçants anglais? Les Allemands savent ménager les sentiments religieux des Hindous qui interdisent l'emploi de certains produits, ils savent s'adapter aux prescriptions d'hygiène tout à fait spéciales des populations bouddhistes, ce que les commerçants anglais négligent complètement.

On ne sortira pas de ce dilemme :

Ou les membres de l'Union économique des Alliés seront à même de fabriquer les produits dont ils ont besoin et qu'ils cherchent à exporter à des prix aussi avantageux que les Allemands, et alors les tarifs prohibitifs antiallemands sont superflus ;

Ou les membres de l'Union ne pourront ni fabriquer, ni trouver certaines catégories de produits dans des conditions aussi avantageuses qu'en Allemagne — et dans ce cas les tarifs prohibitifs augmenteront le coût de la vie et auront de très fâcheuses répercussions sur toute la vie économique des pays alliés.

VI

J'entends dire : « Et le *dumping* ? »

On ne saura jamais assez lutter contre les pratiques malhonnêtes et déloyales des Allemands. Mais vraiment on fait fausse route, en s'attaquant spécialement au *dumping* et surtout en croyant trouver dans l'Union économique des Alliés un remède contre ce procédé.

Tout d'abord le *dumping* n'est pas une invention allemande. Tous les pays industrialisés l'emploient lorsqu'il s'agit de dégorger le marché intérieur ou de conquérir des débouchés, à condition bien entendu que les branches d'industrie en question arrivent à un certain degré de maturité. En Amérique, par exemple, on se plaint constamment que la France exporte des porcelaines en pratiquant le *dumping*; les métallurgistes anglais ont, les premiers, appliqué ce procédé sans jamais l'abandonner. Lorsqu'on lit aujourd'hui dans le réquisitoire de l'Union des Chambres de commerce britanniques les plaintes contre l'emploi, par la marine marchande allemande, des primes et des rabais sur le fret, on ne peut s'empêcher de rappeler les volumes de la commission des *Shipping Rings* fourmillant d'accusations analogues, mais adressées par les chargeurs anglais aux armateurs anglais.

Certes, les Allemands ont systématisé et perfectionné le procédé jusqu'à inventer un *dumping* agricole que j'ai décrit moi-même dans *le Temps* et le *Journal des Économistes*.

Mais rien ne stimule autant l'emploi du *dumping* que le renforcement des tarifs douaniers. Je suis convaincu que si l'Angleterre abandonne sa politique commerciale dans le sens voulu par une poignée de protectionnistes, derrière ses remparts douaniers se formeront des comptoirs de vente et des cartels puissants qui systématiseront, à l'instar des Allemands, le procédé du *dumping*.

Et puis, jusqu'à présent, autant que je sache, on n'a atténué les effets du *dumping* que par un seul moyen : la réglementation par les syndicats internationaux de producteurs.

N'est-il pas étrange de vouloir détruire le *dumping* par la guerre économique, qui est exactement le contraire de l'entente internationale? La guerre économique, avec son protectionnisme à quatre ou trois degrés, ne saurait aboutir qu'à la généralisation la plus dangereuse du procédé par tous les adhérents de l'union projetée : arme à double tranchant qui finirait par tourner contre les neutres et finalement contre les Alliés eux-mêmes.

En attendant que la Conférence Économique des Alliés désapprouve le plan de guerre soumis par des protectionnistes trop zélés, les Allemands l'exploitent pour faire cesser la résistance des Autrichiens qui hésitaient à entrer dans l'Union de l'Europe Centrale [1]. Si tel devait être le résultat de cette campagne, on ne saurait que la déplorer.

MAX HOSCHILLER

1. Voir nos études dans la *Revue de Paris* des 15 mars et 15 avril 1916.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

L'ENSEIGNEMENT
DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE
ET LA GUERRE

I

Les uns disent, — et un membre éminent du Parlement se faisait récemment à la tribune l'écho de cette thèse : l'enseignement qu'on donnait ces années dernières en France à l'École supérieure de guerre était suranné. Les campagnes du premier Empire en formaient le grand évangile, et même les campagnes les plus récentes n'y étaient étudiées que du point de vue napoléonien. Cependant, depuis quarante-cinq ans, les conditions de la guerre ont bien changé. Le système de « la nation armée » a formé un instrument de combat nouveau, tout différent des « armées de métier » du temps passé. Ni la composition, ni les qualités, ni l'esprit n'en sont les mêmes, et surtout il y a maintenant à tenir compte d'effectifs jusqu'ici inconnus, montant tout à coup à plusieurs millions d'hommes. L'allongement considérable de la portée des armes à feu, la création du tir rapide, l'invention de la poudre sans fumée et des explosifs puissants sont autant de causes de grandes transformations. Enfin interviennent les progrès de la chimie, de la physique, de la mécanique, des moyens de transport et de communication, appliqués aux choses de la guerre. Cette évolution dans la nature

de l'armée, dans son nombre, dans ses moyens matériels d'action, devait fatalement en entraîner une autre, profonde, dans le domaine stratégique et tactique.

« La tactique, a dit Napoléon, change tous les dix ans. » Les fervents de son école sont, pour cette fois, restés sourds à la parole du maître. Ils n'ont pas évolué avec le progrès. Ils n'ont pas su pressentir la forme nouvelle que revêtirait une grande guerre européenne moderne, et comme c'est eux qui donnaient le ton en haut lieu, ni nos généraux ni nos états-majors, ni nos règlements militaires ne la prévoyaient davantage. Aussi la bataille de tranchées a-t-elle surpris tous nos chefs. On n'y était préparé ni en esprit ni en matériel.

Voilà l'accusation.

Les autres soutiennent (c'est le chœur des professeurs et des forts en thème) : la doctrine de notre École supérieure de guerre contient en elle de quoi répondre à toutes les nécessités, parce qu'elle n'est pas un code de procédés, un répertoire de formules visant tel ou tel cas, telle ou telle forme de la guerre. Dérivant d'une étude approfondie et critique de l'histoire militaire du passé et du présent, elle énonce des principes applicables en tous lieux et en tout temps. Elle est une sorte de philosophie à grandes lois issues de l'expérience, lois assez générales pour pouvoir se plier à tout progrès, à toute innovation. Elle forme dans le cerveau des officiers un point d'appui solide pour leur jugement, un guide sûr qui les éclaire dans les circonstances si diverses de la guerre et qui les amène à voir vite et juste dans toute situation imprévue. Les nombreux exercices d'application, en sortant des généralités et en traitant toujours de cas concrets variés à l'infini, ont précisément pour but d'assouplir les intelligences à n'être déconcertées par rien et à trouver prompte solution à tout problème inopiné. La nouvelle forme de la guerre en était un. Nos officiers étaient tout préparés par leur dressage à l'aborder sans hésitation, et c'est ce qu'ils ont fait, comme l'a montré la suite des événements.

Voilà la défense.

Qui a tort, qui a raison?

Camarades de l'École de guerre, qui avez suivi comme moi

l'enseignement remarquable des Maillard, des Langlois, des Bonnal et autres maîtres, qu'on ne saurait trop estimer. je fais appel à vos souvenirs.

Reportez-vous au temps où, assis sur les gradins de l'amphithéâtre, à l'École militaire, nous écoutions avec déférence les voix de ces rénovateurs. Ce sera pour ces hommes un éternel honneur que d'avoir, par leur labeur acharné et dévoué, recréé une doctrine stratégique et tactique alors qu'il n'en existait même plus le souvenir. Ayant tous fait la guerre de 1870-71 et ayant eu la douleur d'y constater que nos désastres, parmi beaucoup d'autres causes. étaient dus surtout à l'indigence de notre instruction militaire, ils avaient « réuni leurs impressions, étudié le passé, profondément médité, et étaient arrivés à cette conclusion : si les Allemands, après une période de paix de cinquante ans, ont remporté leurs victoires de 1866 à 1870, c'est grâce à l'application des principes mêmes de Napoléon, qu'ils avaient longuement étudiés [1] ». Partant de là, ils avaient, au prix d'un travail ardent et patient à la fois, reconstitué les grandes lois, oubliées chez nous, qui régissent la conduite des armées. Quelles belles leçons ! Que de feu, que de conviction chez les professeurs ! Que de ferveur chez les élèves !

Le général Maillard, court, trapu, le cou dans les épaules, le col de sa tunique dégrafé pour parler plus aisément, et sa grosse tête aux traits rudes tout illuminée, nous retraçait d'une éloquence enflammée les mémorables journées de Rezonville et de Saint-Privat, où il avait combattu, et il en déduisait tout un cours de tactique et de stratégie. Le général Langlois, droit et mince dans son dolman d'artilleur, petite tête aux traits fins, ornée d'une moustache blonde, articulant nettement avec un léger accent bourguignon, nous détaillait, dans une démonstration impeccablement logique, les rôles de l'artillerie dans l'avant-garde, le combat préparatoire, l'attaque décisive. Le général Bonnal, devenu depuis l'éminent écrivain militaire que je salue ici avec respect, nous parlait en apôtre des manœuvres-types de Napoléon, nous conduisant à travers l'Europe à la suite du « Dieu de la Guerre », pour imprimer en nous la notion de « la manœuvre » ;

1. Général Langlois : *Enseignements de deux guerres récentes.*

« Manœuvrer son ennemi, être un manœuvrier, c'est là tout l'art de la guerre... » Je vous entends encore, mon général, nous marteler ces mots d'un ton puissant et convaincu.

Avec le professeur de tactique de cavalerie, quelles randonnées impressionnantes faites en imagination par monts et par vaux, raids à grande envergure où, avec des masses de 20 ou 25 000 chevaux, on coupait des lignes ennemies de communication ou bien l'on disloquait sans merci des colonnes vaincues; pour peu, on fût allé jusqu'au centre des terres allemandes sommer des citadelles de se rendre, comme fit Lasalle en 1807!

Mais voici un cours d'allure plus modeste, plus terre à terre, — parent pauvre parmi ces magnats, — on l'écoute par devoir plutôt que par goût : c'est celui de fortification. Après de longues leçons sur la fortification permanente, les places, les forts, leur attaque et leur défense, il en consacre quelques-unes, comme en passant, à la fortification légère de campagne, et l'on n'y prête qu'une attention discrète. Qui nous eût dit que pour la guerre future, c'était là que nous avions le plus à apprendre?

Les séances d'amphithéâtre avaient lieu le matin, de 9 heures à 11 heures. L'après-midi, l'on se retrouvait dans de vastes salles, éclairées de hautes fenêtres, où l'on passait de longues heures en joutes de *Kriegspiel*, sous l'œil des professeurs. Deux groupes d'officiers, constituant chacun un parti dans une situation tactique donnée, bataillaient l'un contre l'autre ; l'arène était un carré de carte d'état-major à grande échelle, et les bataillons, escadrons et batteries évoluaient sous figure de petits cubes de plomb peints de rouge et de bleu. Parties d'échecs où l'on se passionnait. Qui sortirait vainqueur du tournoi? Les professeurs en décidaient, en ne manquant pas d'attribuer la défaite à l'inobservation de quelqu'une des grandes règles de la doctrine.

Cette doctrine, reconnaissons-le franchement, visait presque uniquement la guerre de mouvements. Comment en eût-il été autrement? Son origine même l'y condamnait ; car, répudiant toute allure dogmatique, tout schéma, et prétendant ne tirer ses principes que de l'expérience, c'est dans les hauts faits des grands capitaines qu'elle allait les puiser. Or ceux-ci, nul

ne l'ignore, ont été surtout de grands promeneurs d'hommes sur la machine ronde ; les jambes de leurs soldats étaient leur principal outil.

La stratégie de Napoléon, celle de son lourd plagiaire, le maréchal de Moltke, les œuvres de Jomini, Clausewitz et autres commentateurs des campagnes de Frédéric II et du premier Empire, l'histoire des guerres contemporaines formaient donc le fond de l'enseignement. Il était nettement en faveur de l'offensive, qu'il considérait comme seule capable de procurer le succès ; il rejetait délibérément la défensive passive comme fatalement vouée à succomber tôt ou tard, et n'admettait la défensive qu'à condition qu'elle fût temporaire et acceptée seulement en vue de ménager le passage ultérieur à une offensive bien préparée et féconde en résultats. L'esprit des disciples se trouvait ainsi orienté par excellence vers des combinaisons de marches bien réglées, vers la recherche d'une fructueuse opération sur une aile, un flanc ou une ligne de communications, vers une habile concentration de troupes en un lieu favorable, vers la préparation d'un coup de force ou d'adresse sur un point choisi du champ de bataille... « Monter une manœuvre » était l'expression à la mode...

L'époque dont je parle est déjà lointaine, j'en conviens. Mais si je m'en rapporte à de jeunes camarades, sortis plus récemment de l'École, on continuait encore, ces années dernières, à y cheminer à peu près dans les mêmes sentiers et, s'il y avait quelque évolution, elle ne portait guère que sur des points de détail ou sur des théories d'ordre purement spéculatif.

Cette doctrine constituait, en somme, — on peut le dire sans crainte de trop s'avancer, — une excellente préparation à la guerre telle que la représentait l'histoire. Toutefois, on partait d'une pétition de principes, qui semblait ne même pas souffrir l'examen, à savoir que, pour le maniement des troupes, on aurait toujours une certaine liberté de mouvements, ne fût-ce que pour reculer, et que l'on disposerait toujours d'un certain espace. Il n'y avait pas d'exemple qu'à moins d'être cernée ou rivée sur place par un siège, une armée eût été réduite à l'ataxie pendant longtemps. Qui alors eût pu imaginer que deux armées opposées, de plusieurs millions d'hommes chacune,

seraient condamnées à rester durant vingt mois, — et plus, — figées face à face, en ligne sur les deux berges d'un fossé long de plus de 900 kilomètres, dont les deux bouts seraient impossibles à tourner, l'un s'appuyant à une mer, l'autre à un État neutre? Qui eût pu prévoir que, dans le combat, les procédés de la guerre de siège se substitueraient partout et uniformément à ceux de la guerre de campagne? Qui eût supposé qu'il n'y aurait plus d'autre genre d'opérations que la défense et l'attaque directe de retranchements, sans faculté d'aucune manœuvre de flanc? Qui eût annoncé que l'on se battrait de près, nez à nez, comme au moyen âge, grenade et couteau à la main, à la sape, à la mine, et que l'on se bombarderait en pleins champs à coups d'énormes canons de siège? Qui eût prédit que la tranchée de campagne se renforcerait comme une parallèle obsidionale, avec boyaux, abris blindés, plates-formes bétonnées, réseaux de défenses accessoires, et qu'elle règnerait en souveraine sur tout le développement des champs de bataille?

Celui qui eût lancé pareille idée — boutade ou paradoxe — il n'y a pas deux ans encore, eût été accueilli par un universel éclat de rire. On l'eût traité de farceur ou d'illuminé.

Et pourtant... et pourtant... il y avait dans l'air des avertissements.

II

Dès 1877, un premier son de cloche avait été donné par la guerre que fit aux Turcs l'alliance russo-roumaine pour fonder — au milieu de quels chants d'allégresse ! — cette Bulgarie, qui maintenant étonne le monde par le cynisme de son ingratitude.

Plewna, Osman-Pacha ! que de gloire dans ces deux noms ! que de bruit ils ont fait en leur temps ! Comme ceux de Sébastopol et de Todleben, ils sont liés l'un à l'autre par le souvenir d'une héroïque résistance derrière des retranchements improvisés.

Les armées russes avaient traversé le Danube et marchaient de Nicopoli et Sistowa vers les Balkans. Pour en couvrir

les défilés, le général turc Osman-Pacha s'était jeté dans la petite ville de Plewna. Elle n'était pas fortifiée, mais entourée de coteaux. Osman se hâta de les garnir de tranchées. A trois reprises, les Russes tentèrent l'assaut : le 20 juillet avec une division, dix jours plus tard avec un corps d'armée renforcé, le 11 septembre avec une armée entière, comprenant celle de la Roumanie. — Autant de sanglants échecs. — Cependant, la première fois, l'assaillant avait un nombre de canons double de celui de la défense ; la seconde, il élevait cette proportion au triple et présentait, en plus, deux fantassins contre un ; la troisième, enfin, la supériorité s'accusait encore davantage, par 100 000 hommes d'infanterie contre 35 000, et 444 bouches à feu contre 70.

A quoi donc attribuer, en dépit de ces avantages, la persistance de l'insuccès? Parmi d'autres causes secondaires, la principale fut l'insuffisance de l'action de l'artillerie. Ceci demande une explication.

Lorsque le défenseur a eu le temps d'organiser sa position, soit en pleins champs en créant des ouvrages en terre, soit à la bordure d'un village en la garnissant d'obstacles et en crénelant les murs, soit à la lisière d'un bois en la renforçant de tranchées et d'abatis, et qu'il s'est, en plus, aménagé une zone de tir à grande distance par des défrichements et arrasements, la tâche pour l'infanterie de l'attaque devient singulièrement rude et laborieuse. Non seulement elle a à cheminer sous le feu ennemi pour se rapprocher à distance d'assaut, mais encore lui faut-il triompher de la matérialité même de l'obstacle qui abrite le défenseur. Avec ses seuls moyens, elle ne peut suffire à pareille tâche. Toute attaque menée par elle seule, dans de semblables conditions, est vouée à l'avortement. Pour réussir, il faut la collaboration des deux armes : canon et fusil. A l'artillerie, qui tire de loin, revient le rôle de préparer l'attaque, ce qui veut dire d'ouvrir le chemin à l'infanterie. Mission double : il s'agit, d'une part, de battre le terrain que les fantassins ont à parcourir, pour les aider à le nettoyer et à s'y maintenir ; d'autre part, il faut, par une puissante concentration de feux violents sur l'objectif même, le désorganiser, y faire brèche, le rendre inhabitable ou, tout au moins, ébranler et démoraliser les occupants au

point de les mettre hors d'état de résister à l'assaut. Les batteries se partagent le travail. Dès qu'elle est arrivée à bonne portée de fusil, l'infanterie double de son feu celui de l'artillerie, et c'est seulement grâce à cette coopération continue que l'attaque peut progresser jusqu'à la phase finale. Plus la préparation par le canon est efficace, plus l'attaque a chance d'aboutir.

Cette fonction de l'artillerie est donc capitale, et tout est loin d'être dit pour cette arme quand elle s'est employée seulement à contrebattre les pièces ennemies. Il faut beaucoup de canons, certes ; mais combien plus faut-il de projectiles ! Ceux-ci, il faut pouvoir les prodiguer à pleines mains.

Or, le 20 juillet, il n'y avait eu de la part des Russes aucune préparation par l'artillerie. La bataille n'a consisté pour eux qu'en une marche trop hardie de l'infanterie sur les tranchées, tandis que leurs batteries se contentaient de dialoguer avec celles des Turcs. En un laps de deux heures, tout était fini, à la confusion de l'assaillant, malgré son incontestable bravoure, bravoure légendaire dont tous les jours, au front, il nous donne encore de magnifiques témoignages.

Le 30 juillet, on fit un peu mieux : la leçon avait porté. Mais on ne fit pas encore ce qu'il fallait. L'attaque fut précédée, sur toute la ligne, par une longue canonnade qui dura de 7 heures du matin à 3 heures du soir, et à laquelle prirent part 130 bouches à feu. C'était une préparation. Mais que valait-elle? Elle ne consistait, en somme, qu'en un bombardement prolongé, dont les coups s'égrenaient sur des kilomètres d'étendue et ne faisaient, au fond, pas grand mal.

On tirait des obus de canons de campagne. Ils étaient très loin de valoir ceux que lance aujourd'hui notre 75. Quand l'un d'eux frappait au but, ce qui n'arrivait pas toujours, — il ne réussissait qu'à faire couler un peu de terre du parapet et il restait pour ainsi dire sans effet sur les simples tranchées, dont le relief au-dessus du sol était insignifiant. Contre le défenseur, il était à peu près aussi inoffensif ; car celui-là, pour se garer, n'avait qu'à se coller contre le parapet et à laisser tranquillement passer la rafale au-dessus de sa tête. Les Turcs ne s'en faisaient pas faute : assis dans leurs tranchées, le dos appuyé à la paroi, ayant à côté d'eux des caisses

pleines de cartouches, ils attendaient flegmatiquement en fumant des cigarettes l'approche de l'infanterie russe et, dès qu'elle se trouvait à bonne portée, ils l'inondaient soudain d'un feu terrible de leurs fusils à tir rapide. Surprise, celle-ci s'arrêtait et se couchait. Pour repartir, il fallait se remettre debout, s'offrir en cible à des tireurs abrités, peu vulnérables, non ébranlés, brûlant des cartouches à profusion. Après quelques bonds, l'élan offensif était brisé. Si l'on arrivait cependant à enlever une tranchée de première ligne, c'était à bout de souffle et de cartouches, et les réserves turques des tranchées de deuxième ligne, qui étaient toutes fraîches, que le canon russe n'avait pas meurtries, qui avaient surabondance de munitions, prononçaient un retour offensif presque toujours couronné de succès. L'artillerie russe n'avait ni ruiné les ouvrages, ni délogé le défenseur. Sa préparation, en un mot, était nulle.

Lorsque, pour la troisième fois, les Russes se présentèrent devant Plewna, le 7 septembre, Osman-Pacha avait achevé ses retranchements qui, en juillet, n'étaient qu'ébauchés. La ville en était alors complètement entourée. Le système consistait en une série de redoutes de fort relief, échelonnées sur deux ou trois rangs de profondeur, la plupart armées de quelques canons. Elles étaient reliées entre elles par des tranchées-abris, lesquelles étaient elles-mêmes couvertes par une ou plusieurs lignes d'autres tranchées, précédées de trous de tirailleurs.

Quant aux Russes, instruits par l'expérience, ils avaient réfléchi, reconnu que pour prendre la place, il fallait un effort autrement considérable que ceux tentés jusque-là et, cette fois, ils amenaient 444 bouches à feu, dont 20 de siège, encadrées par 100 000 hommes. La quantité d'artillerie, énorme pour l'époque, dont des pièces lourdes, était le signe qu'on avait compris l'importance capitale de la préparation par le canon et, en même temps, une notion nouvelle s'était introduite dans les procédés de combat : c'était l'obligation pour l'infanterie de se protéger dans sa marche par des tranchées creusées au fur et à mesure des progrès ; le cheminement, la pelle à la main, était prescrit d'une façon formelle.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, l'artillerie russe prend ses emplacements et, dès le matin du 7, elle ouvre le feu. L'attaque générale était primitivement fixée au 9. Mais, le 8 au

soir, la préparation est jugée insuffisante ; on y consacre encore le 9 et le 10, et l'on arrête la date du 11 à 3 heures du soir pour l'intervention de l'infanterie. A la fin de la journée du 10, la préparation paraît encore douteuse. Mais comment la prolonger davantage? Ces quatre jours de bombardement ont presque complètement vidé les coffres et les échelons de ravitaillement. Il reste à peine de quoi aider la marche de l'infanterie. On ne peut attendre plus.

A l'heure dite, l'attaque se déclenche donc. Mais elle n'aboutit qu'à des succès locaux, comme la prise des redoutes de Grivitza par l'armée roumaine, ou éphémères, comme l'enlèvement à la baïonnette des retranchements des Montagnes Vertes par le général Skobeleff lui-même, chargeant à la tête de ses régiments. Dans son ensemble, elle échoue de même que les précédentes, et pour les mêmes causes. Pour la troisième fois, les canons russes se sont montrés impuissants, malgré une avalanche de fer lancée pendant quatre jours, à niveler les retranchements du Pacha ou à les rendre inhabitables. Pour obtenir un résultat satisfaisant, il eût fallu des concentrations efficaces de feux sur des objectifs *limités*, l'emploi de projectiles capables de les démolir, et surtout une dépense énorme de munitions. Les Russes ne possédaient ni les canons, ni les obus, ni les approvisionnements nécessaires.

Rebutés, ils renoncèrent aux attaques de vive force et se bornèrent à réduire la position par la famine, après cinq mois d'investissement.

La résistance de cette place forte, tirée de terre en quelques jours par le génie d'un homme, a été le fait saillant de la guerre turco-russe. La valeur imprévue que prenait tout à coup la fortification légère, traitée assez volontiers jusque-là comme un accessoire, fut une révélation. Elle n'était pourtant, à y réfléchir, qu'une conséquence naturelle des transformations de l'armement.

Au temps des armes à âme lisse, qui se chargeaient lentement par la bouche, on ne connaissait ni les grandes portées, ni les feux rapides dont nous faisons usage aujourd'hui. Le tir du fusil n'était guère utilisé que jusqu'à 200 mètres, et le tir réellement efficace du canon s'exécutait *à mitraille* à 300 ou 400 mètres. Grâce à ces portées limitées, il était possible

à l'infanterie de l'attaque d'arriver, sans grand dommage, assez près des ouvrages à enlever. L'assaut était alors préparé par un tir d'artillerie à mitraille, d'une violence extrême, qui ne durait que quelques minutes et cessait brusquement. Le clairon sonnait la charge et, dans l'épaisse fumée qui lui servait de masque et de protection, l'infanterie se lançait à la course, baïonnette en avant. Il lui suffisait d'un bond pour atteindre la tranchée. C'est ainsi que se sont encore passées les choses à la prise du bastion de Malakoff.

Avec les armes modernes, il en est tout autrement. Les portées se sont démesurément allongées, le chargement par la culasse a procuré un gain de vitesse considérable, le tir s'est prodigieusement accéléré, les obus se sont transformés de manière à porter à des milliers de mètres au delà de la bouche du canon les effets de l'ancien tir à mitraille. L'infanterie, avant de parvenir à distance d'assaut, a maintenant un long chemin douloureux à parcourir, d'abord sous l'arrosage de l'artillerie seule, puis sous les rafales combinées des shrapnells et des balles. Elle se voit forcée d'aller lentement, avec précautions, d'abris en abris, en se terrant elle-même. Au dernier moment, elle se trouve soumise à l'ouragan des feux rapides à répétition. Elle ne pourra partir à l'assaut qu'à condition de surgir d'un ultime couvert tout proche de l'objectif, tel que pli de terrain, angle mort, boqueteau, tranchée, etc..., et qu'à condition encore que le bond à faire soit extrêmement court. Nous voilà loin des errements d'autrefois.

A mesure que le défenseur, posté en tout repos derrière un bon abri, disposera d'armes à feu plus perfectionnées, l'approche et surtout l'abordage deviendront plus ardus pour l'attaque. La valeur de l'obstacle s'en accroîtra d'autant. Par exemple, la poudre sans fumée, en supprimant le brouillard qui enveloppait l'assaillant, l'a rendu plus visible au défenseur, c'est-à-dire plus vulnérable. Celui-ci, au contraire, non seulement n'a rien perdu du bénéfice de son abri, mais encore il a gagné de pouvoir y rester dissimulé pendant plus longtemps, puisque sa présence n'est plus révélée par la fumée de ses coups de feu, et il a, en plus, acquis l'avantage de mieux distinguer son ennemi pour le fusiller. Tout le profit est donc pour lui. L'obstacle en prend une nouvelle plus-value. Il con-

tinuera à en être ainsi à chaque progrès des éléments du tir, — la mise en service des mitrailleuses dans les tranchées le démontre encore, — et cette loi jouera jusqu'au jour où le canon, soit par le nombre de ses projectiles, soit par leurs calibres, soit par leurs aménagements intérieurs, soit par l'emploi d'explosifs puissants, aura trouvé le moyen de démolir de loin les tranchées ou de les rendre intenables.

En 1877, on était loin d'en être arrivé là. Sur le moment, l'impression faite sur le monde militaire par les événements de Plewna fut très vive. Elle ne fut cependant ni aussi durable, ni aussi féconde qu'on serait tenté de le supposer. La guerre franco-allemande de 1870 était trop récente pour ne pas retenir encore passionnément l'attention. La plupart des officiers de notre armée, notamment tous ceux des grades élevés, — à très peu d'exceptions près, — y avaient pris part. Son histoire commençait à être bien connue, tant par nos propres documents que par les relations et les mémoires publiés outre-Rhin. Tous ceux qui avaient joué un rôle, si faible fût-il, dans ce drame poignant, s'étaient jetés avec fougue dans l'étude de ses péripéties. On avait été battu ; on voulait savoir pourquoi et comment. On était ardent à connaître les fautes commises, les causes de désastres, curieux d'analyser les méthodes et les procédés du vainqueur, impatient de trouver les remèdes et de combler les lacunes.

L'élite des intelligences militaires s'était vouée à la tâche de reconstituer un enseignement supérieur : l'École de guerre venait d'être ouverte en 1876. Tous les règlements tactiques, renouvelés, avaient paru la veille ou étaient encore en voie de réfection. Le règlement de manœuvres de l'infanterie n'était vieux que de deux ans, celui de la cavalerie d'un an seulement. L'armement aussi était changé. Le fusil Gras ne datait que de 1874, et les canons de Bange de 80 et de 90 millimètres, qui faisaient de notre artillerie la première du monde, entraient à peine en service. C'était un bouillonnement, un énorme travail encore inachevé de réorganisation matérielle et de renouvellement des idées. Il absorbait toutes les activités. Les observations suggérées par les batailles de Plewna, — quelque intéressantes qu'elles fussent, — arrivaient trop tôt pour trouver place dans ce grand œuvre.

III

Vingt-deux ans s'écoulèrent dans la paix. La préparation à la guerre ne chôma point pourtant. Le magnifique essor de la science et de l'industrie fut largement exploité, et l'armement subit, en ce court espace de temps, une transformation aussi radicale que celle qu'il avait mis plus d'un siècle à accomplir auparavant. Coup sur coup, on vit apparaître le fusil à magasin, qui fut en France le Lebel, le canon à tir rapide, — chez nous le populaire 75, — la poudre sans fumée, l'obus-torpille. Il allait de soi que chacun de ces progrès devait avoir une répercussion sur les procédés de combat. Aussi s'ingéniait-on à découvrir, au fur et à mesure, la tactique la mieux appropriée. Les gens de métier méditaient, discutaient, écrivaient. Sur les champs d'exercices, dans les polygones, dans les camps d'instruction, aux grandes manœuvres, on se livrait à des expériences variées de tir et d'évolutions. Mais, pour fixer les idées, il manquait la sanction de la bataille. Aucun grand fait de guerre n'était venu montrer la voie où s'engager. On tâtonnait. En cette seule période, nos règlements de manœuvres furent refondus jusqu'à cinq fois, sous l'influence des conceptions les plus divergentes.

Un jour, le canon retentit aux antipodes, sur les terres lointaines de l'Afrique du Sud. Les Anglais faisaient la guerre aux républiques de l'Orange et du Transvaal.

L'opinion publique crut d'abord à quelqu'une de ces expéditions d'outre-mer, comme on en avait tant vu depuis quelques années, dont on suivait les péripéties avec intérêt et curiosité, mais qui demeuraient classées dans une catégorie particulière d'opérations, car ni les effectifs en conflit, ni les moyens en action, ni les méthodes employées n'étaient assimilables à ceux qui figureraient dans une grande guerre européenne. Il n'était pas jusqu'à l'un des deux adversaires qui ne fut d'une essence spéciale : les Boërs n'avaient pas d'armée au sens propre du mot, mais tout au plus une milice improvisée de fantassins montés, des groupements de bandes, appelées commandos, qui n'avaient aucune instruction tactique,

pas de discipline, pas de commandement organisé ; ils étaient habiles tireurs au fusil, mais presque dépourvus d'artillerie. On s'apprêtait donc à marquer les coups, bien plutôt en spectateur qu'en observateur, car on était loin de se douter qu'il pût s'en dégager quelque découverte tactique extensible aux grandes armées du vieux monde. On fut vite désabusé.

Tout d'abord, un premier sujet d'étonnement fut donné par les revers du corps expéditionnaire anglais, placé sous les ordres du général Redwers Buller. Fort de 50 000 hommes de troupes de métier, bien équipées et bien armées, qui s'appuyaient sur 30 000 autres soldats britanniques déjà débarqués dans la colonie du Cap, il était battu en plusieurs rencontres par les 35 000 paysans africains qui avaient pris les armes et il demeurait pendant plusieurs mois immobilisé sous leurs fusils (octobre 1899-février 1900). A la surprise générale, la Grande-Bretagne était obligée, pour le soutenir et pour mener à bonne fin son entreprise, de faire un effort militaire qui dépassait toute attente ; c'était le plus considérable qu'elle eût eu à accomplir depuis cent ans. Il lui fallait mettre sur pied une armée de 150 000 hommes, sous les ordres de son homme de guerre le plus réputé, le maréchal Roberts, qui emmenait comme chef d'état-major le général Kitchener, aujourd'hui titulaire du portefeuille de la Guerre en Angleterre. Par ses envois successifs dans l'Afrique du Sud, elle transportait plus de 250 000 hommes et elle était entraînée à des sacrifices pécuniaires se chiffrant par plusieurs milliards. Mais ce qui mit le comble à la stupéfaction, c'est que, malgré l'énormité des moyens déployés contre elles, — massue brandie par un géant pour assommer un pygmée — les bandes boërs parvinrent à prolonger la résistance pendant plus de deux années et demie. Comment s'y prenaient donc les campagnards du Transvaal et de l'Orange pour arriver, en dépit de leur si grande infériorité en nombre et en armement, à tenir tête si vaillamment et si longuement aux troupes aguerries de la vieille Angleterre?

Leur moyen était simple, presque enfantin : ils jouaient de la tranchée, mais ils en jouaient avec une maîtrise supérieure.

La première fois que les Anglais les rencontrèrent, autrement qu'en combats d'avant-postes, ils éprouvèrent une ter-

rible surprise. C'était le 28 novembre 1899. La division de lord Methuen, marchant du sud au nord, avait à franchir une rivière, la Modder. Des reconnaissances faites la veille même, par le général en personne, s'accordaient avec les rapports des espions pour signaler que les Boërs avaient entièrement évacué le pays au sud du cours d'eau et semblaient opérer une concentration à quatre lieues plus au nord. Forte de ces assurances, la colonne s'avançait en toute sécurité dans la campagne déserte et silencieuse. Tout d'un coup, au moment où elle n'est plus qu'à 600 ou 700 mètres de la rivière, une fusillade nourrie déchire l'air ; les balles pleuvent dru ; les hommes tombent par douzaines. Et l'on ne voit pas un ennemi. L'invention de la poudre sans fumée, en rendant le tireur invisible, pour peu qu'il masque sa personne, a introduit dans le champ de bataille une angoisse de plus, et non la moindre. Pendant tout le jour la division Methuen resta clouée sur place, sans pouvoir avancer ni reculer, et quand, le lendemain matin, elle s'apprêtait à reprendre la lutte, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus personne devant elle. Les Boërs avaient détalé dans la nuit.

L'inspection du champ de bataille ménageait aux Anglais plus d'un étonnement ; car les Boërs avaient su exploiter avec une habileté consommée les conditions topographiques de leur position.

Ils s'étaient installés à la fois sur les deux rives : sur celle du nord, une ligne principale, jalonnée par des emplacements de batteries et par des tranchées ; elle appuyait sa droite aux dernières maisons du village de Modder-River, sa gauche à une ferme fortifiée, et elle embrassait par sa forme concave toute la zone d'approche. Parallèlement à elle, sur la rive sud courait une avant-ligne, très proche de la rivière. Là, pas de batteries ; rien que des tranchées d'infanterie, mais celles-ci si bien dissimulées dans les herbes du rivage que, de leur propre aveu, les Anglais combattirent toute la journée sans se douter de leur existence. Leur découverte fut pour eux une révélation. Ils s'expliquèrent seulement, à leur vue, l'effet de surprise foudroyante qui les avait cloués au sol et l'impossibilité où ils avaient été d'avancer tant qu'elles avaient été tenues.

Les tranchées des Boërs, lors des premières affaires, cou-

ronnaient les crêtes. Cette fois, elles serpentaient au bas des pentes. Ce changement provenait de ce que les républicains, ayant remarqué que l'occupation des hauteurs rendait leur tir fichant et créait un angle mort à l'avantage de l'ennemi, avaient préféré, dans la suite, installer leurs tireurs en plaine, ce qui leur procurait, à l'aide de quelques débroussaillements, une zone de rasance étendue, et en même temps soustrayait mieux la tranchée au repérage des artilleurs anglais.

Cette tranchée, d'ailleurs, différait essentiellement dans son modèle de ce qu'on avait vu jusque-là. La tranchée-abri de type usuel consistait en un fossé pour homme debout, à genoux ou couché, plus large du haut que du bas et précédé d'un petit parapet de quelques centimètres de hauteur. Celle des Boërs n'était plus qu'un simple fossé, très profond, sans aucun parapet, dont la terre d'excavation avait été soigneusement éparpillée en avant et en arrière et cachée sous des végétations. Étroite du haut et large du bas, affectant à peu près le profil d'une bouteille, elle assurait une protection contre les éclats d'obus et elle permettait aux occupants des dépôts de vivres, de munitions, et même du matériel de couchage. La consolidation des parois par des sacs à terre, des plaques de zinc, des fascines, procédé emprunté aux travaux de siège, était une autre nouveauté ; elle supposait l'intention de stationnements prolongés et l'appoint des chemins de fer pour les transports. En avant, des réseaux de fils de fer ; c'était leur première apparition en pleins champs, loin des glacis des forteresses. Les Boërs en firent un usage constant et aussi copieux que leurs ressources s'y prêtèrent. Ils furent en cela nos éducateurs. Mais combien l'élève a dépassé le maître ! Qui pourrait dénombrer les millions de kilomètres de ce fil qui s'entre-croisent aujourd'hui sur la mappemonde, à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie?

La longueur de l'avant-ligne boër était d'environ quatre kilomètres, celle de la principale, de six. Ni sur l'une, ni sur l'autre, la tranchée n'était continue ; elle se composait d'éléments avec flancs en retour, qui battaient les intervalles, interceptés par des défenses accessoires, et les positions de l'arrière commandaient celles de l'avant. Pour l'ensemble, une dizaine de kilomètres. Les Anglais en induisirent qu'ils avaient eu

affaire à un très fort parti. Erreur : les Boërs étaient à peine 3 000.

Enfin, constatation pénible pour les soldats britanniques, et surtout pour les artilleurs : les tranchées n'avaient presque pas souffert de la canonnade. Celle-ci avait cependant duré de 5 heures du matin à 5 heures du soir.

Ces observations contenaient, en germe, toutes les leçons qui se dégagèrent, par la suite, de la guerre du Transvaal. Sur des positions choisies à l'avance, généralement le long de rivières, quelquefois au pied d'alignements de coteaux, les Boërs garnissaient de séries de tranchées des fronts démesurément grands relativement aux effectifs appelés à les défendre. A Maggersfontein, par exemple, pour sept kilomètres, 5 000 fusils ; à Colenso, pour dix kilomètres, 4 à 5 000 ; à Spionkop, pour vingt kilomètres, les 7 ou 8 000 de Botha, etc. Là, en chasseurs de fauves bien plus qu'en soldats, ils attendaient patiemment à l'affût leur ennemi et, grâce à leur mobilité, — car ils étaient tous montés, sans pour cela faire acte de cavalerie, — ils opéraient des concentrations rapides aux points menacés, suppléant ainsi au nombre par des groupements momentanés. Mais leur tactique était exclusivement stationnaire, défensive pure, incapable d'exploiter par une contre-offensive un succès remporté.

Sur ces longues lignes, où jamais ils n'eurent un fusil par mètre courant, proportion qui était regardée en Europe comme un minimum pour la défense, il leur arriva de défier pendant deux mois, sur la Modder, et autant sur la Tugela, toute attaque frontale des Anglais. Pas une fois ceux-ci ne parvinrent à enlever de vive force une position retranchée. Le corps expéditionnaire en fit la dure expérience. En une seule semaine, celle du 15 décembre, qu'à Londres on baptisa « la semaine noire », il essuya, pour l'avoir tenté, trois douloureux revers, à Maggersfontein, Stormberg et Colenso ; un peu plus tard, ce fut l'échec de Spionkop. Aussi, dans la suite, les chefs britanniques renoncèrent-ils complètement à cette « entrée dans la zone de mort », qui coûtait si cher pour des résultats nuls, et ne cherchèrent-ils le succès que par des menaces sur les ailes ou de larges mouvements débordants. C'est ainsi qu'opéra sir Redwers Buller pour passer la Tugela, et c'est

ainsi qu'agit ensuite le maréchal Roberts. Mais cette manière exigeait une grande supériorité d'effectifs, qui permît de fixer le défenseur sur ses positions tout en le manœuvrant sur un flanc.

Sans doute, l'extension des fronts est un des caractères de la tactique spéciale des Boërs, basée sur leur mobilité. Mais elle est aussi une conséquence de l'adoption de la poudre sans fumée, de la rapidité du tir et de l'augmentation de la portée, qui donnent les moyens de toujours voir clair en avant de la ligne de feu, d'économiser le nombre des tireurs et de battre de plus loin les espaces. En cela, elle était intéressante à noter.

Les Boërs avaient peu de canons. Les Anglais en avaient relativement une grande supériorité. Elle ne leur servit de rien dans leurs attaques. Cette constatation, au moment de la guerre du Transvaal, a beaucoup frappé. A Maggersfontein, trois jours de bombardement, où chacune des trente pièces anglaises dépense plus de mille gargousses, n'arrivent à mettre hors de combat que 150 Boërs et ne produisent même pas un effet d'intimidation. A Colenso, les quarante-deux canons du général Redwers Buller vident leurs caissons pour atteindre une trentaine d'ennemis. Sur la haute Tugela, d'interminables bombardements, d'une durée de plusieurs jours, ne donnent aucun résultat. A Paardeberg même, où le camp de Cronje, cerné par un cercle de feu, fut, pendant huit jours et huit nuits, battu par quatre-vingt-dix-huit canons de tous calibres, il y eut 100 hommes touchés, sur un effectif de plus de 4 000. Quant aux tranchées, elles étaient à peine écornées; de loin en loin, un petit éboulis, promptement réparé.

Après les expériences de polygone faites en Europe, qui avaient éveillé tant d'espoirs et provoqué tant de dithyrambes en l'honneur des effets foudroyants du tir rapide à shrapnells et des obus à mélinite, cordite et liddite, on s'attendait à tout autre chose. Que d'illusions fauchées par la réalité! Et cependant l'artillerie anglaise n'était plus dans l'état d'infériorité où se trouvait la vieille artillerie russe à Plewna. Elle jouissait d'à peu près toutes les propriétés du matériel moderne : poudre sans fumée, explosifs, tir rapide; elle comprenait, avec des pièces légères, des obusiers, et même des canons de marine.

De son impuissance, il semble qu'il faille chercher la cause dans la dispersion des coups sur des fronts trop étendus et surtout dans l'absence de réglage. Cette opération, sur des tranchées invisibles à la jumelle, et formant des buts extrêmement étroits, est particulièrement ardue. Elle ne peut être menée à bien que si des observateurs, cachés eux-mêmes, réussissent à se placer de manière à distinguer le but ; ils sont obligés généralement de s'en approcher jusqu'aux limites du terrain occupé par l'infanterie amie et se relient par téléphone aux batteries en arrière. Dans la guerre actuelle, où les tranchées ennemies sont très voisines l'une de l'autre, il est possible aux observateurs d'établir dans la tranchée française des postes d'où ils découvrent la tranchée allemande. Il y a, aujourd'hui, en plus, le réglage par l'observation au moyen d'aéroplanes. Ces conditions n'existaient pas pour les Anglais dans la guerre sud-africaine, et il n'est pas étonnant qu'ils aient dépensé en pure perte des milliers de tonnes de projectiles.

Si les Boërs ont fini, en dépit de leur résistance, par succomber sous le nombre, ils ont, dans tous les cas, démontré dès 1899, de magistrale façon, le parti merveilleux qu'on pouvait tirer de l'emploi généralisé, dans la guerre de campagne, d'une simple tranchée bien enfoncée dans la terre, et ils ont donné l'occasion de confirmer ce qu'on avait déjà appris vingt-deux ans plus tôt, à savoir que, pour démolir de loin cette tranchée mince et ses défenseurs, il faudrait une masse énorme de canons, de tous calibres, et une consommation incalculable d'obus munis d'explosifs.

IV

Les tableaux insolites de la guerre du Transvaal avaient un peu déconcerté. Que fut-ce, quatre ans plus tard, avec celle de Mandchourie?

Là, de grandes armées opposées demeuraient, en pleins champs, pendant des mois et des mois, figées l'une devant l'autre, chacune retranchée dans ses lignes, qui atteignaient,

comme devant Moukden, jusqu'à 100 kilomètres de longueur. Et ces lignes, à mesure que se prolongeait le stationnement, prenaient de plus en plus figure de travaux de siège : parallèles enfoncées, aux parois revêtues de sacs à terre, de gabions, de fascines, de madriers, où s'échelonnaient la tranchée de tir, celle de soutien, celle de repos ; places d'armes pour les rassemblements ; épaulements et plates-formes pour les batteries ; boyaux de communication tracés en zig-zag. De loin en loin. un ouvrage plus fort pour étayer. En avant, des postes d'écoute, des trous de tirailleurs, des abatis, d'épaisses rangées de fils de fer, plusieurs fois répétées. Partout, des liaisons électriques et téléphoniques. Des projecteurs lumineux pour surveiller de nuit, des ballons captifs pour surveiller de jour.

Cet enfouissement des combattants, des canons, l'absence de fumée des armes à feu donnaient au champ de bataille, vu d'un peu loin, l'apparence du vide. Pour tout signe de vie, le grondement continu des batteries et des crépitements passagers de fusillades. Mais, dans cette immense taupinière, la multitude humaine qui grouillait à demi souterraine, se battait avec rage et revenait aux formes désuètes des luttes du XVIII[e] siècle : corps à corps dans les fossés à coups de hache, de serpe, de baïonnette, usage d'engins que l'on croyait à jamais abolis, tels que la grenade à main et le mortier de bois lanceur de bombes de fortune, cheminements à la sape et à la mine, fougasses, camouflets, etc., en un mot, tout l'attirail et toute la technique de siège.

Eh quoi ! c'était là la guerre de campagne? Où étaient le mouvement, le brouhaha, les chevauchées, les charges, les tambours et les trompettes d'antan?

La pelle et la pioche avaient un rôle aussi important que le fusil. Les événements le démontrèrent dès le début. Les Japonais qui, malgré leur instruction très développée de terrassiers, n'étaient partis de leurs garnisons qu'avec un outil pour trois, en réclamaient davantage au lendemain de la bataille de Nanshan, dans le premier mois de la guerre, et ils portaient la proportion au double. Quant aux Russes, grands remueurs de terre par tradition, ils étaient pourvus et entraînés en conséquence. Dans l'attaque, aussi bien que dans la défense, la tranchée se creusait comme par enchantement,

amorcée par les éléments de première ligne, — un homme sur deux travaillant, couché sur le côté, tandis que l'autre tirait, — puis continuée par les troupes de soutien, achevée par les fractions des réserves, à profondeur d'homme debout, enfin reliée aux autres rangées par des boyaux, et bientôt le champ de bataille se trouvait ainsi découpé en un réseau serré de canaux.

Inévitablement, dans une pareille guerre, le besoin de troupes techniques, principalement de pionniers, devait se faire vivement sentir. Aussi leur proportion vis-à-vis des autres armes s'accrut-elle sensiblement au cours de la campagne, surtout chez les Russes. Mais, tandis que ceux-ci les chargeaient uniquement de travaux de défense et de voirie, sans les faire participer aux attaques de leur infanterie, les Japonais leur confiaient la mission essentielle et capitale de préparer les assauts, en tête des colonnes, par la destruction des défenses accessoires, notamment des fils de fer ; en maintes occasions, comme à Moukden ceux des 6e et 10e divisions, ils se signalèrent par leur audace et leur ténacité, sans s'arrêter aux pertes, et ils furent les premiers ouvriers du succès.

Un nouveau venu dans l'armement, qui renaissait de ses cendres, ne tardait pas à se tailler aussi une place qui allait toujours grandir. La mitrailleuse, enterrée après ses déboires de 1870, et exhumée par les Anglais pour servir uniquement aux expéditions coloniales, avait montré au Transvaal qu'elle ne méritait peut-être pas les dédains dont on l'avait flétrie et, au moment de la guerre de Mandchourie, quelques armées européennes commençaient discrètement à y revenir. Les Japonais, à leur entrée en campagne, n'en avaient qu'une douzaine, du type Maxim; par la suite, ils les multiplièrent au point qu'à Moukden ils en avaient deux cents, et les Russes, après avoir commencé par seize, finissaient par en posséder quatre-vingt-huit. A quoi attribuer ce retour de fortune? Les faits avaient parlé : dès le 1er mai, au passage du Yalou, puis le 30 août, à Liao-Yang, les Russes avaient eu fort à se louer du « moulin à balles » et, le 12 octobre, à Pensikou, c'était le tour des Japonais de lui devoir un succès, remporté par la cavalerie du prince Kanin. La mitrailleuse avait des effets foudroyants, terrifiants. Tireur dépourvu de nerfs, elle fauchait avec une précision imperturbable et, avantage imprévu,

elle dépensait très peu de cartouches, un tac-tac-tac de quelques minutes lui suffisant pour accomplir sa sanglante besogne. Très utile dans la défense, où elle constituait un organe de flanquement incomparable, surtout sous caponnière ou sous blockhaus, elle trouvait aussi, dans l'attaque, l'occasion de bien s'employer, surtout pour garnir vivement un point conquis et en écarter toute contre-attaque par un feu rapide. Dans la guerre de tranchées elle rencontrait son lieu d'élection.

La bataille autrefois était brève dans l'espace et dans le temps. Rezonville et Saint-Privat, qui ont été les deux plus grandes batailles contemporaines avant celles de Mandchourie, se sont déroulées sur des fronts de 16 à 18 kilomètres et ont été terminées chacune en moins d'une journée. Sous le premier Empire, les plus longues ont duré deux jours. A Liao-Yang, c'est par cinq journées de lutte acharnée qu'il faut compter, au Cha-Ho par dix, à Moukden par quinze, et les fronts, pour mêmes effectifs, sont triples de ceux du passé : par exemple, à Liao-Yang et au Cha-Ho, où le champ de bataille embrasse 50 kilomètres, le nombre des combattants est comparable à celui de la journée de Saint-Privat, et à Moukden, sur une ligne de 100 kilomètres, s'entretuent 350 000 Japonais et 300 000 Russes, armés, de part et d'autre, de 1 070 et 1 450 canons. Au Transvaal on avait déjà constaté une augmentation, et même beaucoup plus grande; mais là, il y avait manifestement exagération, due au caractère très spécial de la tactique boër.

Si l'on s'en réfère aux tableaux des pertes subies, la lutte, sur toutes les parties de ces vastes fronts, a été aussi ardente et opiniâtre qu'elle le fut autrefois sur des fronts restreints pour le même chiffre de troupes. Pour s'être étiré, le combat n'a rien perdu de sa violence. La dimension des fronts en Mandchourie serait donc en rapport avec les effectifs, et l'extension ne serait qu'un corollaire, à la fois du perfectionnement des armes et de l'emploi généralisé de la fortification légère, qui permettent de s'étaler davantage et avec moins de densité, tout en économisant sur les réserves.

Quant au prolongement des batailles en durée, il s'explique par le piétinement, la lenteur et le renouvellement d'efforts qu'impose au combat l'existence de retranchements.

En dépit de leur longueur, les fronts de fortification passagère ou semi-permanente édifiés en Mandchourie demeuraient, comme ceux de Plewna et du Transvaal, à peu près inviolés. Jamais les Russes n'en forcèrent. Jamais les Japonais n'en firent tomber par attaque directe. Sans doute, il leur arriva de prendre d'assaut des bouts de ligne, d'enlever un ouvrage ; mais ce ne furent là que des succès locaux et, en aucun cas, un événement décisif générateur de la victoire. Au Yalou, la ligne russe tomba parce que débordée, au nord par la droite (12e division) de l'armée Kuroki. A Liao-Yang, ce fut la même manœuvre. A Moukden, la IIIe armée, amenée de Port-Arthur par Noghi, vint, par un large mouvement à l'extrême gauche des forces japonaises menacer la ligne de communications des Russes. Ces exemples pourraient être multipliés.

Une seule fois, à Nanshan, les Japonais, en pénétrant par leur droite dans les retranchements ennemis, déterminèrent le gain de la bataille. Mais, là encore, ils furent aidés par une action de flanc. Ils attaquaient, dans le sens de sa longueur, l'isthme de Kinchéou, qui se rétrécit à Nanshan jusqu'à 3 500 mètres. Ils étaient dix contre un. La droite et le centre russes, protégés par leurs défenses accessoires, leurs propres feux et ceux des gros canons de la canonnière *Bobr*, ne furent même pas abordés. Mais la gauche, criblée de flanc et à revers par les quinze pièces de 12 à 27 centimètres d'une flottille embossée par l'amiral Togo, n'ayant pu rester dans ses tranchées rendues inhabitables, les Japonais n'eurent que la peine de les occuper. Ils s'y portèrent à travers la mer, de l'eau jusqu'aux aisselles, et, quand ils y arrivèrent, n'y trouvèrent personne. Pas plus là qu'ailleurs, il n'y eut chute de la position sous une action directe de vive force. Pas une fois il n'y eut, à proprement parler, un perçement de front.

L'artillerie de campagne, malgré les progrès réalisés, se montrait toujours impuissante contre les tranchées, comme à Plewna, comme au Transvaal. On essaya donc de l'artillerie lourde.

Dès le Yalou, les Japonais avaient reconnu ses bons offices. En plus de leurs canons de campagne, ils comptaient là vingt mortiers de 12 centimètres, les seuls qu'ils eussent encore dans la zone des opérations, et ils furent si satisfaits de leurs

services que, malgré leurs habitudes de retenue et de discrétion, ils ne purent se défendre d'en chanter les louanges. A Berlin on les entendit. L'Allemagne venait d'entrer dans la voie de l'artillerie lourde de campagne. Toute la presse militaire germanique applaudit en chœur, comme à un succès national. A Nanshan, où ils n'avaient sur leur front que de l'artillerie légère, les Japonais voyaient leurs efforts rester stériles, si n'était intervenue la collaboration féconde des gros canons de la marine. Aussi, à mesure qu'avançait la guerre, développèrent-ils de plus en plus leur armement en pièces lourdes. A Liao-Yang ils en avaient 68, au Cha-Ho 80, à Moukden 170 (mortiers de 12, 15, 21 centimètres).

Il en fut de même chez les Russes. Au début, ils en étaient dépourvus dans leurs formations de campagne. C'est à Nanshan qu'ils apprirent ce qu'on pouvait en attendre. Sur cette position, se trouvaient installées 22 grosses bouches tirées des arsenaux de Port-Arthur. C'étaient des canons de vieux modèle. Néanmoins leurs feux, combinés avec ceux de la canonnière, furent si utiles, qu'à partir de ce jour le commandement russe ne cessa d'en réclamer. A Liao-Yang il en avait 56, au Cha-Ho 80, à Moukden 250 (mortiers de 12 et de 15 centimètres).

Les Japonais avouent qu'au cours de la bataille de Moukden, ils furent arrêtés dans leur attaque sur Chenampou, lors de la reprise de la colline Poutilof, par le tir des mortiers russes de 12 et 15 centimètres. De leur côté, les Russes, par la voix du colonel Nezamov, reconnaissent que, dans la même bataille, à l'attaque par les Japonais de la redoute dite « du chemin de fer » au sud de Hantchenpou, les obus nippons de 8 et 11 pouces (15 et 21 centimètres) produisirent des effets matériels et moraux considérables : destruction de blindages, asphyxie des défenseurs, etc. C'est seulement grâce à cette préparation intensive que l'assaillant finit par s'emparer d'une position qui résistait depuis deux jours à tous ses efforts.

Il était donc pertinemment admis, par l'un et l'autre parti, que, dès lors qu'il y avait retranchements à battre, on ne pouvait se passer d'artillerie lourde. Elle seule était capable de ruiner les blindages, d'abattre les parapets, de démolir les défenses accessoires, même les réseaux de fils de fer, et

d'ouvrir des chemins aux colonnes d'assaut ; elle seule, par ses explosifs, arrivait à créer des nuages de fumée irrespirable, à l'abri desquels les assaillants s'approchaient et sautaient dans les ouvrages, qu'ils nettoyaient aussitôt, la grenade à la main.

Dans ces canonnades qui se poursuivaient, sans interruption, pendant des semaines et qui, au moment des attaques, devenaient d'une extrême violence, la consommation des projectiles était effroyable. Par les témoignages de Plewna, du Transvaal, on savait qu'il fallait s'y attendre. Les dépenses dépassaient cependant tout ce qu'on avait prévu. Exemple : à la bataille du Cha-Ho, dans les seules journées des 12, 13, 14 et matinée du 15 octobre 1904, l'artillerie de la 35e division russe, 36 pièces, tira 30 055 coups, soit plus de 837 par pièce. Les Russes avaient là 900 bouches à feu. Que l'on calcule la consommation pour cet ensemble, même en admettant que beaucoup de batteries aient été moins prodigues !

Il n'y avait pas d'approvisionnements sur le front susceptibles de répondre à pareils besoins. Aussi le ravitaillement en munitions fut-il, de part et d'autre, une question de vie ou de mort, qui pesa lourdement sur la marche des opérations. En fin de bataille, les coffres étaient vides; vides aussi les échelons de munitions. Le vainqueur, qui n'avait plus rien à mettre dans ses canons, renonçait à toute poursuite. On s'arrêtait. On attendait une remise au plein. Pour les Japonais, les arrivages se faisaient par la voie maritime ; pour les Russes, par le chemin de fer transsibérien, long cordon de 8 000 kilomètres qui ne pouvait débiter que trois ou quatre trains par jour. De là, des stagnations prolongées, des entr'actes interminables.

Le canon à tir rapide se montrait un terrible mangeur de gargousses. Que serait-ce dans une guerre européenne, où il y aurait des milliers et des milliers de bouches à feu à alimenter ! Quels moyens de production et quels moyens de transport ne faudrait-il pas organiser !

La guerre de Mandchourie confirmait, en résumé, en y insistant et en y mettant plus de lumière, l'évolution déjà entrevue : la fortification légère s'imposant de plus en plus dans la guerre de campagne, au point d'accaparer toute la surface

des champs de bataille et de devenir le procédé classique de combat; les mœurs de la guerre de siège envahissant le champ de la guerre de mouvement; la nécessité d'avoir une artillerie de campagne efficace contre les obstacles, capable de détruire tranchées et défenses accessoires, c'est-à-dire comprenant de gros calibres et des projectiles très puissants; besoin de stocks immenses de munitions, pour la confection desquels une véritable mobilisation industrielle devait être organisée dès le temps de paix et complétée par des moyens de transport correspondants. Elle donnait quelques indications nouvelles à retenir, comme la renaissance de la mitrailleuse, l'importance des pionniers, l'outillage de l'infanterie, l'usage du téléphone en plein combat, celui des projecteurs électriques, etc. En un mot, elle avait déjà tous les caractères de la guerre actuelle et si, sur son théâtre, les armées adverses eussent eu leurs ailes hors d'atteinte, appuyées à quelque mer ou à quelque frontière neutre, il est possible que nous eussions vu se dérouler sous nos yeux, dix ans plus tôt, le spectacle dont, depuis la bataille de la Marne, nous sommes sur le territoire européen les douloureux témoins.

La double guerre balkanique de 1912-1913 ne doit être mentionnée ici que pour mémoire. Il ne saurait en être fait état dans cette étude, parce qu'en août 1914 elle n'était encore connue que par des récits dépourvus d'authenticité et, l'eût-elle été mieux, ses enseignements — en admettant qu'elle en présentât — auraient été trop récents pour avoir pu être exploités avec fruit.

V

La guerre de tranchées, soit dit en passant, n'est nullement d'invention moderne, comme on serait peut-être tenté de le croire d'après ce qui précède. Elle est vieille comme le monde. A partir du jour où des hommes en ont attaqué d'autres avec des armes de jet (pierres, javelines, flèches), ceux-ci se sont ingéniés à se mettre derrière un abri pour riposter en se garant

des coups, tandis que ceux-là s'acharnaient contre l'obstacle protecteur. Si loin que l'on remonte dans l'antiquité, on rencontre l'application de ces deux idées. Seuls les moyens et les aspects varient, en se transformant d'après les mœurs et les ressources du moment.

Sans reculer jusqu'aux guerres médiques, où la fortification de campagne était déjà en grand honneur, prenons pour point de départ l'armée romaine. Chaque soldat y était doublé d'un pionnier. Il était outillé en conséquence. Il construisait ces admirables camps qui n'ont pas encore entièrement disparu sous l'œuvre des siècles et, pour la bataille, il savait à merveille organiser une position fortifiée. Dans la conquête des Gaules par Jules César, les lignes retranchées ont joué un grand rôle : Gergovie, où le futur empereur essuya une sanglante défaite, et Alésia, où il prit sa revanche sur Vercingétorix, n'étaient pas autre chose. Pendant les cinq premiers siècles de notre ère, les Barbares d'outre-Rhin, qui déjà se jetaient sur la Gaule comme des fauves sur une proie, ne furent contenus aux frontières de l'empire que par un système de camps et de retranchements solidement défendus. Le flot des Huns lui-même en fut endigué, et c'est à son tour, sous la protection de fossés et de murs de terre couverts par des défenses accessoires, qu'Attila attendit aux champs catalauniques l'attaque du préfet Aétius et du roi Mérovée.

Pendant le moyen âge, les sièges de châteaux, entrecoupés de loin en loin de rencontres de quelques pesants cavaliers cuirassés de fer, constituaient toute la technique de la guerre.

Dès que les « gens de pied » reprennent place dans la composition des armées autrement que comme valets, goujats ou domestiques, la fortification du champ de bataille rentre aussi en scène. A Courtray (1302), c'est un canal renforcé de pieux qui protège les Flamands révoltés contre Philippe le Bel et qui leur permet de faire une hécatombe des chevaliers du roi. Les trois principales batailles de la guerre de Cent ans, Crécy, Poitiers, Azincourt, sont la répétition d'un même drame : les archers anglais, embusqués dans une bonne position retranchée, couverts par des vignes, des arbrisseaux taillés, des fascinages, des palissades, de fausses haies, et soutenus en arrière par trois échelons d'hommes d'armes à pied, attendent

les bandes désordonnées des chevaliers et des miliciens de France, qui, sans règle ni discipline, viennent se briser sur ces obstacles et sous les volées de leurs flèches. A Azincourt même, le front est protégé par un terrain marécageux, où les chevaux s'embourbent au-dessus du genou. A Pavie (1525), l'armée française est en position fortifiée, sa droite au Tessin, sa gauche au parc de Mirebel, le front couvert par un fossé et un rempart armé d'une artillerie formidable. Pescaire reste devant elle pendant un mois sans oser l'attaquer, puis, par une feinte retraite, il amène François Ier et ses gendarmes à se jeter hors des retranchements, en avant de leur artillerie, et il les massacre ou les capture.

Dans la guerre de Trente ans, il arrive que les adversaires stationnent pendant des mois face à face, chacun dans son camp, bien couvert par des fossés et des remparts. Souvent une bataille n'est que l'attaque d'un camp. En 1632, Gustave-Adolphe, qui est cependant un précurseur de la guerre de mouvements et de manœuvres, reste ainsi pendant deux mois (août-septembre) sous Nüremberg, nez à nez avec Wallenstein, et les armées finissent par se séparer sans combat, épuisées par des épidémies. Les grandes victoires de Condé, Fribourg (1644), Nordlingen (1645), Lens (1648) sont des batailles autour de retranchements. A Fribourg, on s'est battu trois jours, sur deux positions fortifiées successives. A Nordlingen, l'armée autrichienne était embusquée dans un angle formé par deux rivières auxquelles elle appuyait ses ailes, le front couvert par des redoutes. A Lens, Condé, venu pour débloquer la ville assiégée, se trouve en présence d'une armée d'observation si forte derrière ses retranchements qu'il hésite à l'attaquer et recourt, pour l'en faire sortir, au stratagème classique de la retraite simulée.

Au cours des autres guerres du XVIIe siècle, la plupart des grandes batailles ont eu, de même, pour théâtre des positions retranchées. Dans sa dernière campagne, son chef-d'œuvre (1674-1675), Turenne commence par une victoire à Enzheim, sur la Bruche, où il déloge les impériaux d'une ligne fortifiée (4 octobre 1674), puis, obligé de reculer, il va s'installer sur la Zorn en un camp retranché, à Dettwiller, où il séjourne un mois (20 octobre-20 novembre), repart en plein hiver, par un

froid de 10 degrés, franchit les Vosges en secret dans leur partie sud, se concentre à Belfort et tombe à l'improviste sur les camps autrichiens à Mulhouse et à Turkheim. Fleurus (1690), Nerwinden (1693), qui ont illustré le nom du maréchal de Luxembourg et l'ont fait baptiser « le Tapissier de Notre-Dame » à cause des drapeaux ennemis dont il la pavoisa, ont été des victoires remportées en enlevant aux armées de Guillaume d'Orange des positions formidables, garnies d'ouvrages. Les fameuses lignes de Stolhofen, qui allaient de Philipsbourg, sur le Rhin, jusqu'à la Forêt-Noire, aux mains du duc Louis de Bade, ont résisté cinq ans (1702-1707) aux efforts des généraux français et ne sont tombées que sous les coups de Villars. Lui-même, à Malplaquet (1709), appuyait ses deux ailes à des bois et couvrait son centre par des retranchements et, à Denain (1712), il sauvait la France en perçant la double ligne retranchée édifiée par le prince Eugène de Savoie. Fontenoy même (1745) n'est qu'une bataille défensive, où le maréchal de Saxe attendait l'ennemi avec 60 000 hommes dans une plaine triangulaire, la droite au village d'Antoing sur l'Escaut, la gauche au bois de Barry, le centre à Fontenoy, les deux villages étant fortifiés et reliés par des lignes de redoutes.

Dans tout ce XVIIIe siècle, comme dans ceux qui le précèdent, les batailles en rase campagne sont l'exception ; les sièges de places, les investissements de villes, les séjours derrière des lignes retranchées, les ravages de provinces constituent le courant des opérations. La poliorcétique y joue donc le principal rôle et comme la faible portée des armes permet aux adversaires de stationner très près l'un de l'autre, les procédés de combat devant des retranchements ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui sont usités dans les sièges.

A l'aurore de la Révolution française, les errements militaires ont encore bien des points de ressemblance avec ceux de la guerre de Sept ans. La bataille de Jemmapes (1792) consiste exclusivement dans l'enlèvement par Dumouriez de quatorze redoutes, sur trois rangs, garnissant les collines qui bordent la Haine, au sud de Mons, et qui sont armées de 100 canons, chiffre énorme pour l'époque. Malgré une canonnade préparatoire de quatre heures (canonnade faite à

500 mètres des parapets, et plus longue que celles dont on avait jusque-là coutume) il échouait de front, s'il n'eût par ses deux ailes débordé l'ennemi. L'année suivante (1793) ce sont les lignes de Wissembourg qui retiennent l'attention. Würmser s'en est emparé. Pendant longtemps elles résistent à tous nos efforts pour les reprendre. Il faut y envoyer Hoche, qui les fait tomber en débouchant des Vosges et menaçant leur flanc.

Par cet aperçu rapide, il apparaît que jusqu'aux dernières années du XVIIIe siècle, la guerre de sièges et de positions, ainsi que la fortification du champ de bataille ont été la formule traditionnelle à travers les âges. De-ci de-là, un grand capitaine lui a donné quelque entorse, mais sans pouvoir la faire craquer à jamais ni empêcher qu'après lui, comme poussé par une force mystérieuse et irrésistible, on ne recommence à s'y enfermer derechef.

Avec Bonaparte, tout change. Fougue, imprévu, diversité, mouvement, habileté manœuvrière, viennent se jeter à la traverse des vieilles habitudes, rompre en visière avec les errements respectés, au grand scandale des académies militaires de l'époque. C'est une révolution dans l'art de la guerre. Et cependant, on voit encore, en 1808-1813, Wellington arrêter pendant cinq ans devant les lignes de Torrès-Vedras les lieutenants de l'Empereur, et la bataille de la Moskova, en 1812, n'est qu'un assaut de deux jours contre les redoutes de Séménofskoïé et de Borodino.

Moins d'un demi-siècle auparavant, Frédéric II avait déjà fait, dans les choses de la guerre, une révolution du même genre. Il eut des admirateurs passionnés, mais pas un continuateur. On peut en dire autant de Napoléon. Ses campagnes sont des chefs-d'œuvre. Elles ont fait école. Pendant toute le XIXe siècle, on a essayé de les imiter. Il n'a pas été donné à tout le monde d'avoir les talents du Maître.

Comme Alexandre le Grand dans l'antiquité, Frédéric et Napoléon dans les temps modernes ont été militairement des révolutionnaires de génie. Mais ils n'ont été que des isolés, des météores. Après eux, qu'on le veuille ou non, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, la vieille formule a renoué son emprise et resserré ses mailles.

Dès 1877, il était possible à un regard aigu de discerner, dans les brumes de l'avenir, une renaissance en gestation de la vieille guerre de positions, que l'on croyait abolie pour toujours, et de prévoir que sur les champs de bataille futurs rentreraient en scène, en pleine campagne, comme autrefois, des procédés de combat que l'on avait spécialisés pour les sièges. Aujourd'hui, moins de cent ans après Napoléon, sous l'influence de l'accroissement énorme des effectifs, du changement de « l'armée de métier » en « nation armée » et des progrès de l'armement, nous voici revenus aux traditionnelles méthodes de jadis, qu'on avait si imprudemment couvertes de railleries et de dédain. Elles sont, il est vrai, accommodées au gré de la science moderne : leur antique visage n'en est pas moins reconnaissable.

VI

En 1914, la guerre de Mandchourie datait déjà de dix ans. On avait donc eu le temps de méditer sur elle, ainsi que sur celle du Transvaal et sur les batailles de Plewna.

On ne manqua pas, dans nos grandes écoles militaires, notamment à l'École supérieure de guerre, d'en faire le sujet de conférences et d'en tirer des leçons. Mais ceux qui les donnaient se trouvaient, malgré eux et sans s'en rendre compte, prisonniers d'antécédents intellectuels, dont il ne leur était pas loisible de s'évader tout d'un coup, comme Descartes eut un jour la maîtrise de le faire.

Loin de moi la pensée de formuler la moindre critique à l'égard de ces hommes de dévouement et de bonne volonté, qui, avec une foi et une conviction auxquelles j'ai plaisir à rendre hommage, s'efforçaient de guider vers la vérité l'élite de nos officiers. Ils me permettront, j'espère, sans s'en affliger et sans que leurs mérites en soient en rien diminués, de dire que, le cerveau pétri de doctrine napoléonienne, adonnés depuis plus de vingt ans à l'étude de la manœuvre dans les campagnes du premier Empire et des temps modernes, ils étaient un peu trop spécialisés dans la guerre de mouvements pour ne pas

être irrésistiblement entraînés à chercher dans les guerres récentes ce qu'ils avaient l'habitude de chercher dans les autres.

Aussi le point de vue sous lequel étaient examinés les événements de Plewna, du Transvaal et de Mandchourie n'était-il guère différent de celui où l'on se plaçait quand il s'agissait des manœuvres d'Iéna, d'Austerlitz ou de Saint-Privat. L'économie des forces sur le terrain, c'est-à-dire leur répartition suivant leur rôle et leur place dans l'ensemble, les dispositifs d'attaque ou de défense, le jeu des avant-gardes ou des avant-lignes, celui des détachements de couverture, la conduite du combat de préparation, l'organisation de l'attaque décisive par percement du front ou par débordement d'aile, l'emploi des réserves, etc., étaient les points sur lesquels on dissertait. On eût dit que rien de nouveau ne s'était passé et que les guerres récentes étaient coulées dans le même moule que celles du premier ou du second Empire.

Chose singulière, à leur occasion, au lieu d'idées neuves surgissant, c'étaient de vieilles querelles d'école qui ressuscitaient. Après la guerre du Transvaal, des chefs éminents, frappés de la force de résistance que les fronts acquéraient de la fortification légère combinée avec les propriétés des armes nouvelles, soutenaient que le percement de la ligne par un coup de bélier, à la manière napoléonienne, était devenu, sinon impossible, du moins d'une exécution très difficile. L'enveloppement d'une aile ou des deux à la fois, si l'on était en mesure de le tenter, était l'opération à laquelle il fallait tendre le plus possible. Il en résulterait une extension des fronts, une bataille parallèle, où les attaques seraient également vigoureuses sur tous les points. Ou l'enveloppement réussirait et ce serait partie gagnée ; ou, sous sa menace, l'ennemi, s'étirant pour y parer, créerait sur sa ligne quelque point faible, où s'enfoncerait l'une des attaques. Il n'y avait donc plus à organiser, en arrière, une puissante masse de manœuvre destinée à faire quelque part une attaque dite décisive, mais seulement des réserves partielles, dont l'une profiterait d'un succès local pour agrandir la brèche et produire la déchirure définitive. Le général Kessler, homme de caractère, qui a commandé avec distinction le principal de nos corps d'armée, et le général de Négrier, qui eut son heure de célébrité, étaient

de cet avis, et ils exposaient leurs raisons, le premier dans une brochure intitulée : *Tactique des trois armes*, et l'autre dans deux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, signés de trois étoiles.

A cette thèse, le général Langlois, apôtre du système napoléonien, répondait avec sa fougue et sa bonne humeur ordinaires par son livre : *Enseignements de deux guerres récentes*, où il défendait l'échelonnement en profondeur, la manœuvre préméditée, la concentration sous la main du général en chef de réserves importantes, avec lesquelles il donnerait, où il voudrait et quand il voudrait, le coup de massue décisif.

A la fin du XVIIIe siècle, bataillaient avec la même ardeur les partisans de « l'ordre mince » et ceux de « l'ordre profond », les premiers ayant pour chef le charmant comte de Guibert, général et académicien, homme de salons autant que de guerre, qui allait chercher aux pieds de mademoiselle de Lespinasse le repos de ses sévères travaux : *Essai de tactique générale* et *Défense du système de guerre moderne*, tandis que les autres se recommandaient du grave chevalier de Folard, surnommé le Végèce français, qui écrivit le *Traité des Colonnes et de l'ordre profond*, et qui eut l'honneur insigne d'être commenté par le plus grand capitaine de son temps, le roi de Prusse Frédéric II.

Après la guerre de Mandchourie, c'était le rôle de l'avant-garde dans les grandes unités qui, en France, était remis en question. Les uns voulaient l'étendre jusqu'au groupe d'armées, où l'une d'elles aurait été lancée en avant-garde générale, tandis que derrière elle les autres auraient monté leur manœuvre. D'autres préconisaient la marche des armées, en ordre semi-déployé, sur de larges fronts, par colonnes de division parallèles entre elles, à la même hauteur, de manière à attaquer partout à la fois avec la même intensité. Ce dernier système était celui du maréchal Roberts au Transvaal, celui des Japonais, celui que les Allemands depuis plusieurs années employaient de préférence dans leurs grandes manœuvres d'automne.

Chacune de ces opinions avait ses prosélytes convaincus : on échangeait force arguments. C'était, sous une autre forme,

l'éternelle dispute de « l'ordre mince » et de « l'ordre profond » qui renaissait encore. Celui-ci, cette fois, en sortait un peu touché ; car son produit, notre vieux règlement de 1895 sur le « Service des armées en campagne », qui avait été notre bréviaire pendant vingt ans, était mis à la refonte la veille de la guerre et nos règlements tactiques d'armes étaient encore une fois changés.

Or, tandis qu'on se battait ainsi dans le domaine des idées générales, — nous sommes, en France, friands de ces tournois, — on laissait un peu au second plan les observations d'ordre technique et matériel. On parla bien du rôle grandi de la fortification légère, mais en se payant d'explications spécieuses. De Plewna, on disait que c'était un siège ; au Transvaal, la tranchée était l'unique mode de combat des Boërs, parce que leur tactique exclusivement défensive reposait toute sur l'utilisation du feu ; en Mandchourie, les deux belligérants avaient été conduits à se couvrir fortement de terre à cause des longs stationnements que leur imposait l'attente d'approvisionnements et de renforts très lents à venir. En Europe, pays largement outillé en chemins de fer, routes, moyens de transport de tous genres, et où les armées étaient entraînées à la guerre de mouvements, on ne verrait rien de pareil. Les tranchées seraient certainement plus employées que dans le passé et les batailles seraient d'une étendue et d'une durée plus longues. Mais les conditions générales d'une guerre y seraient trop différentes pour qu'elle ne fût que le calque agrandi des guerres anglo-boër et russo-japonaise. Ainsi raisonnait-on.

On ne se doutait pas que l'on venait d'assister à une révolution complète de la tactique. Seuls des esprits pénétrants comme le savant économiste russe Jean de Bloch et comme le lieutenant-colonel Mayer, de l'artillerie française, dont le général Bonnal citait dernièrement, dans ses *Conditions de la Guerre moderne*, un article paru dans la *Revue militaire suisse*, comprirent la portée de l'évolution. Voix isolées clamant dans le désert, elles n'eurent pas d'écho en France. On ne s'y avisa pas que, si la guerre de tranchées était peu de notre goût, elle rentrait cependant dans les éventualités possibles, que nos adversaires pourraient nous l'imposer et qu'il

serait prudent de s'y préparer avec autant de soin qu'à la guerre traditionnelle de mouvements.

On se borna à augmenter le nombre d'outils de terrassier de l'infanterie et à l'exercer un peu plus aux travaux de campagne ; on dota les corps de troupe d'ateliers téléphoniques, on commença à leur distribuer parcimonieusement et lentement des mitrailleuses, on entreprit la confection de cuisines roulantes... Mais on ne songea pas à accroître la proportion de pionniers techniques, qu'on maintint à trois compagnies par corps d'armée, alors qu'il eût fallu doubler la dose pour répondre aux besoins de la guerre moderne.

Quant à l'artillerie lourde de campagne, elle restait à l'état de discussion. Malgré les exemples de Plewna, du Transvaal et de Mandchourie, tout le monde n'était pas convaincu. Un professeur d'une de nos grandes écoles militaires écrivait en 1906 : « La guerre russo-japonaise a posé à nouveau le problème de l'artillerie lourde ; elle ne l'a pas résolu. » Et un autre : « A notre avis, la question reste entière. » Beaucoup de bons esprits se contentaient d'en demander un peu, dans une proportion très réduite, son emploi dans la guerre de campagne ne devant être qu'exceptionnel, limité à quelques points du champ de bataille où il faudrait démolir de gros obstacles.

Il y avait même toute une école qui ne voulait pas en entendre parler. « Des canons lourds, disait-elle, dans une artillerie de campagne, dont la mobilité doit être une des qualités maîtresses, sont un encombrement inutile et le transport de leurs pesants projectiles, surtout sur routes, est une grave complication. Qu'ils restent dans les équipages de siège. Il ne doit y avoir, dans les batteries de campagne, qu'une sorte de canon, de manière à réaliser l'unité de calibre, ce qui facilite grandement la constitution et le jeu des échelons de munitions, canon léger, passant partout, à tir rapide. Grâce à cette dernière propriété, on peut économiser le nombre des pièces ; en d'autres termes, pour tirer dans un même espace de temps un même nombre d'obus, il faudra en France un tiers de canons de moins qu'en Allemagne, parce que le tir de ces derniers est sensiblement plus lent. Notre 75 répond parfaitement à ces desiderata. Avec ses deux projectiles, l'obus à balles et l'obus brisant, il est apte à toutes les tâches

en rase campagne. Dix de ses projectiles feront plus d'effet qu'un seul autre plus volumineux, qui pèserait autant qu'eux tous ensemble. Par sa rapidité, il produira des résultats foudroyants. Qu'on ait seulement des stocks de munitions assez riches pour le gorger à satiété, et le problème sera résolu. »

C'était vrai si l'on ne considérait que le tir sur le personnel, c'est-à-dire sur des troupes évoluant en pleins champs, à peu près à découvert. Mais ce ne l'était plus s'il y avait des obstacles à démolir. Contre eux, le 75 était à peu près impuissant, au su de tout le monde. On passait outre cependant. Car, dans l'artillerie, comme dans le reste de l'armée française, on était inconsciemment l'esclave de cette idée préconçue que, dans la guerre de campagne, le stationnement sous abri serait l'exception et que le mouvement à travers champs serait la règle générale.

A la tête de cette école se trouvaient des hommes d'une compétence reconnue et d'une autorité bien assise. Et le procès demeurait ouvert.

Outre-Rhin, on regardait les événements sous un autre angle. Appliquant à leur examen l'analyse méthodique et minutieuse qu'ils sont accoutumés à consacrer à tout genre d'études, les Allemands s'attachaient à la matérialité des faits et ne tardaient pas à aboutir à des conclusions pratiques.

Au lendemain de la guerre du Transvaal, leur grand état-major procédait, sous les yeux du kaiser, au champ de manœuvres du Tempelhof, près de Berlin, à des expériences de « Boërentaktik » et, vers la même époque, l'artillerie lourde de campagne était en principe adoptée. A partir de ce moment, chaque année, aux manœuvres impériales se produisait un épisode plus ou moins important où une position retranchée avait à jouer son rôle.

Celles de 1906, en Silésie, présentent un intérêt particulier comme ayant été marquées par les débuts de l'artillerie lourde de campagne. Le regretté colonel Driant, qui y assistait, écrivait dans *l'Éclair* :

J'étais monté sur le plateau de Wahlstaat... La brigade chargée de sa défense l'avait hérissé de tranchées profondes : ce sont des fossés à parois verticales de 1 m. 20 de profondeur, dont la terre n'est pas

tassée en avant sous forme de bourrelet comme chez nous, mais étalée en forme de glacis. Leurs tranchées ne se distinguent donc pas de loin. Une forte batterie couronnait le sommet du plateau ; toutes les pièces en étaient couvertes par des épaulements et parmi elles était une batterie d'obusiers... Les Allemands ont emprunté aux Boërs le dispositif qui consiste à établir des lignes de tranchées, non seulement à mi-pente des positions défensives, mais encore au pied de ces mêmes pentes ; avec la poudre sans fumée, on ne soupçonne pas de loin ces lignes exécutant des feux rasants dans la plaine, et l'artillerie adverse, accoutumée à prendre comme objectif les crêtes des hauteurs, les négligera souvent sans s'en douter. La hauteur de Wahlstaat était ainsi défendue par des tranchées étagées.

Ailleurs, il écrit encore :

Chaque soldat a un outil. On vient de reconnaître également chez nous, après en avoir diminué le nombre, qu'il fallait en revenir là. Mais, en Allemagne, cet outil sert *constamment* pendant les manœuvres, alors qu'on ne l'utilise chez nous *qu'exceptionnellement*. Le soldat allemand porte la bêche suspendue au ceinturon et reliée par une courroie au sabre-baïonnette pour éviter les heurts. Un certain nombre de *Gefreite* ont leur baïonnette transformée en scie pour le travail du bivouac.

En 1910, le théâtre des manœuvres impériales est la Prusse-Orientale. Elles ont été officiellement préparées dans le but d'étudier, dans le détail, l'attaque et la défense, d'après les méthodes russo-japonaises, d'une position fortifiée, dans les conditions se rapprochant le mieux de la réalité, en utilisant tous les moyens techniques modernes. Le général von Mackensen conduit l'attaque et von Klück la défense. La ligne de résistance est derrière la Sorge ; elle est couverte par une position avancée, précédée elle-même d'une position simulée (*Scheinanlagen*) destinée à tromper l'ennemi.

Partout, dit un journal militaire allemand (*Jahrbücher für die Armee und Marine*, octobre 1910), des tranchées pour tireur debout avec des épaulements nombreux, et des emplacements d'artillerie, la plupart pour pièces isolées. L'occupation des positions simulées était figurée en abondance. De petites planches arrondies dans leur partie supérieure, étaient plantées en terre et donnaient l'impression de tirailleurs. Des rondins, munis de boîtes de conserve, étaient placés dans des créneaux et donnaient de loin l'illusion parfaite de tubes de canon... Un fanion blanc et noir simulait même un état-major de division.... Les tranchées de la position simulée furent exécutées en partie avec la petite pelle. Pour celles de la position principale, un important appro-

visionnement d'outils de pionniers avait été amené par chemin de fer... Des mesures avaient été prises pour la construction des abris, la consolidation du sol et l'établissement de défenses accessoires (notamment des réseaux de fil de fer). Les échelons en arrière étaient également couverts et les mouvements d'arrière en avant étaient exécutés dans des communications de hauteur d'homme, taillées verticalement... Sur la position simulée, il n'y avait qu'un faible détachement (un bataillon, un escadron, une batterie). L'infanterie occupait les tranchées, les hommes faisant le coup de feu et se multipliant en apparaissant à des points divers. Pour donner davantage encore l'illusion d'une forte occupation, les défenseurs se coiffaient de la casquette et plaçaient leur casque sur le parapet, bien en vue...

Un dirigeable du parti adverse s'y trompa et, sur ce renseignement, Mackensen monta son attaque sur la fausse position et tomba dans le vide.

Aux manœuvres allemandes de 1911, même spectacle.

Rien de pareil ne se faisait chez nous, et c'est ainsi que nous partîmes en guerre, n'ayant souci que du mouvement comme au temps du premier Empire, avec des habitudes insuffisamment ancrées de remuer la terre, et sans artillerie lourde de campagne. En tout et pour tout, nous emmenions par corps d'armée 120 canons de 75 millimètres et, par armée, une pauvre petite équipe d'une douzaine de grosses pièces, pompeusement dénommée « artillerie d'armée », qui dépendait directement du chef de cette armée pour être employée par lui au point qu'il jugeait convenable, goutte d'eau dans la mer, concession à la minorité qui réclamait de « la lourde ».

En marquant ces chiffres, je ne commets aucune indiscrétion. Ils étaient connus à l'étranger aussi bien que chez nous. Notre annuaire militaire, nos règlements d'artillerie, nos journaux, nos revues, que tout le monde pouvait acheter dans les librairies, n'en faisaient pas mystère, et les Allemands ne se faisaient pas faute de les consulter. Nous leur rendions, du reste, la pareille et, pour être renseignés sur leur organisation, nous n'avions qu'à ouvrir la *Revue militaire des armées étrangères*, publiée mensuellement par notre Ministère de la Guerre et envoyée à tous les cercles de garnison, bibliothèques, états-majors, services et régiments. Par elle, nous savions que chacun de leurs corps d'armée comptait 160 pièces, dont

52 lourdes (105 millimètres et 150 millimètres) et qu'en arrière il y avait encore d'autres batteries lourdes, dont l'affectation restait le secret des états-majors germaniques. Quelle figure feraient, au regard de ce formidable armement, nos 120 canons de 75, par corps d'armée, étayés des minuscules « artilleries d'armée? »

Pour signaler le péril à l'opinion publique, il fallait, à la veille de la guerre, la retentissante intervention à la tribune du sénateur Charles Humbert. Il était trop tard.

Avait-on, au moins, prévu les mesures nécessaires pour assurer, dès l'entrée en guerre, une production prompte et grandiose de munitions? Avait-on préparé la mise en œuvre d'usines et d'outillages industriels, des marchés de matières premières, le maintien en sursis d'appel des ouvriers utiles? Avait-on, en un mot, organisé la réquisition des ressources et du personnel en vue de la fabrication des munitions, comme on l'avait fait pour les chevaux, voitures, automobiles, etc.? Chacun connaît la crise de munitions par où nous avons passé...

Le voile, tout à coup, s'est déchiré avec brutalité. On s'est aperçu — dans quelle stupeur et dans quel réveil ! — que des enseignements des trois guerres récentes on n'avait retenu en France que les accessoires, en passant à côté du principal. A la lutte stationnaire en tranchées qui nous était imposée après la bataille de la Marne, nous n'étions préparés ni dans notre esprit, ni dans notre instruction tactique, ni dans notre armement.

C'est un prodige que nous ayons pu, sous le canon même de l'ennemi, avec une promptitude, une élasticité, une ingéniosité et un sang-froid merveilleux, improviser les remèdes, combler les lacunes, rétablir l'équilibre, et bientôt amener la balance à pencher en notre faveur. Jamais on ne louera assez les artisans de ce splendide effort, qui aura été le salut du pays. Jamais on ne saura assez les payer en reconnaissance.

Certes, je n'ai nullement l'intention de laisser entendre que l'état de préparation dans lequel nous nous trouvions à la veille des hostilités soit en rien imputable à l'École supérieure de guerre, ni à son prolongement, le Centre des hautes études militaires. Ce serait commettre à leur égard une criante injus-

tice. Ils n'avaient pas l'omnipotence dans les sphères militaires. Ils n'y étaient pas investis de la haute mission de méditer et de prévoir les choses de la guerre au mieux des intérêts de la nation. Ils n'avaient pas la charge de donner l'impulsion directrice, d'indiquer le sens où pousser la machine.

Mais ils étaient des centres d'étude justement estimés et réputés, qui inspiraient confiance, vers lesquels se portaient les yeux et se tendaient les oreilles, d'où l'on attendait la lumière. Ils avaient une incontestable influence sur la pensée du monde militaire. Ils étaient matériellement voisins du Conseil supérieur de la Guerre, de l'État-Major général (le Centre des hautes études y était même rattaché); il y avait entre eux relations constantes, pénétration mutuelle.

Que ne sont-ils descendus des cimes où planait leur doctrine? Que n'ont-ils évolué avec leur temps? Que ne se sont-ils penchés, la loupe à la main et le regard pénétrant, sur les caractères spéciaux et les côtés techniques des guerres récentes? Peut-être eussent-ils eu la claire vision de l'avenir et, tout en restant fidèles aux grands principes de la guerre de mouvements et de masses, eussent-ils indiqué qu'elle n'était pas exclusive de toute autre, qu'il y avait des procédés nouveaux dont il était important de tenir compte, et qu'il serait sage de prendre des précautions pour le cas où l'on se trouverait en présence de situations comparables à celles de Plewna, du Transvaal ou de Mandchourie. Nul doute qu'on n'eût compris leur avertissement et qu'il n'eût porté ses fruits.

Pourquoi faut-il qu'ils soient restés absorbés et attardés dans leur rêve séduisant de guerre napoléonienne, dans les mirages de l'épopée, continuant à marcher la tête levée vers les étoiles, comme l'astrologue du fabuliste, sans distinguer le puits qui s'ouvrait sous leurs pas?

Mais ne soyons pas trop sévères pour nous-mêmes. S'il y a eu erreur, il n'est que juste de l'excuser et de l'oublier, en présence de l'effort surhumain qui a été accompli par tous pour la réparer, et dont nous pouvons, avec confiance, attendre pour demain la victoire consolatrice.

GÉNÉRAL FONVILLE

LES DÉCOMBRES[1]

XIX

(Suite)

Diane se retourna vers M. de Thianges et dit simplement :

— Papa, le duc de Lesdiguières.

Et les deux hommes se serrèrent banalement la main.

— J'arrive de Paris, — disait le duc, cherchant à expliquer sa présence, — j'étais à Limoges pour mon usine des faubourgs Saint-Pierre et, ma foi, je suis venu tout de suite quand Robert m'a prévenu ; vous avez vu ma tante de Commercy?

— Non, elle est plongée dans un bridge, tenez : le petit salon à droite, près du buffet.

— Je la reconnais à ce détail. Vous n'êtes pas depuis longtemps dans le pays?

— Depuis près de deux semaines déjà.

— Votre mère va bien?

Il parlait avec cette familiarité courtoise qui maintenant règne entre les femmes et les jeunes gens du même monde, sans éveiller ou cacher des sentiments de tendresse ou de galanterie dont le « flirt » a eu depuis longtemps raison.

Pourtant l'œil prévenu de M. de Thianges, en détaillant les façons du duc et en notant les nuances d'une camaraderie

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1916.

qu'il jugea du premier coup innocente du côté de sa fille, surprit l'avidité du regard ardent, coulé à travers les cils, qui se posait à la dérobée sur les épaules de Diane. Il en fut atteint dans sa sensibilité paternelle et masculine et cette impression se traduisit ainsi :

— Rentrons, ma chérie, je suis fatigué.

Mais un tourbillon les sépara : après le tango, les tziganes de l'orchestre venaient d'attaquer une maxixe et les couples s'éloignaient, éperdument plongeant et se relevant, comme certains baigneurs novices font la trempette dans la mer. Robert de Rantocé, saisissant l'occasion, avait fraternellement passé son bras sous celui de mademoiselle de Thianges.

— Ma chère Diane, ma belle-mère, qui vous trouve charmante, désire beaucoup faire votre connaissance, venez que je vous présente à elle.

Il l'entraînait; elle se trouva devant l'ancienne fille, agréable encore malgré ses soixante ans, contente dans sa belle santé peuple, son assurance et ses millions. Le plongeon révérenciel fut exécuté par Diane aussi sérieusement que s'il se fût agi de la duchesse de Lesdiguières et les menus propos s'échangèrent.

Le pays lui plaisait-il? Elle n'avait fait de visite à personne? On la verrait maintenant? Sa fille serait si heureuse de retrouver une amie de Paris. Elle devait être bien seule?

Diane dit, moitié naïve et vaguement renseignée aussi :

— Nous voyons assez souvent madame Graslin, au Puy Maly.

La physionomie d'Alphonsine se durcit et devint sévère.

— Mon gendre ne veut pas voir cette dame.

Louis-Albert qui avait rejoint pendant que Robert s'éloignait parut surpris.

— Comment? Je croyais que Rantocé et Henri Graslin étaient très liés. Nous avons été tous les trois ensemble au régiment et nous ne nous quittions pas.

« Madame de Lanty » accentua avec sévérité :

— Depuis que Robert est marié, il a dû renoncer à certaines relations.

— Vous m'étonnez ; je ne pense pas que Henri...

— Je crois qu'il n'y a rien à dire contre lui, mais enfin.

— elle baissa la voix en regardant Diane. — tout le monde sait que c'est un enfant naturel.

M. de Thianges avait pu percer la foule des danseurs et retrouver sa fille ; il reçut la phrase, comprit l'incident et foudroya du regard madame de Lanty démontée.

L'antique calèche de Vergnioles, attelée de deux beaux chevaux, attendait devant le perron quand Louis-Albert, enveloppant la jeune femme dans sa mante, lui demanda la permission de venir la voir. Au moment où la voiture commençait à rouler, M. de Thianges, jusque-là d'humeur irritée, aperçut un étrange spectacle.

La lune venait de se dégager d'entre les cimes d'arbres ; debout en pleine lumière, l'eunuque Liao-Tchaï levait les mains suppliantes vers l'astre, des mains simiesques, crispées, aux ongles en dagues. Ses lèvres devaient marmotter quelque prière.

M. de Thianges se rejeta sur les coussins de sa voiture :

— Oui, — pensa-t-il tout haut, avec un sourire, — oui, notre religion n'est pas morte... mais celui-là, c'est un hérétique.

XX

CAUSERIES

M. de Thianges était sombre en entrant le lendemain matin dans sa bibliothèque. Les incidents de Courville avaient d'abord agité son sommeil que les douleurs de rhumatismes devaient bientôt éveiller tout à fait. Il la connaissait, cette douleur, elle lui était coutumière, il lui semblait parfois, quand elle se suspendait, qu'il la regrettait tout en la redoutant. C'était d'abord comme un engourdissement lent du membre choisi par le mal mystérieux ; puis l'inertie se faisait lourde, douloureuse, s'aiguisait, devenait une sensation dévorante et brûlante, comme un arrachement de la chair et un broiement des os. Cela s'infiltrait, se répandait par tout le corps, faisait courir

des frissons, de la fièvre, et tout remède alors demeurait vain, tout sauf la dangereuse, l'infaillible drogue dont le liquide noir semblait puisé à quelque Phlégethon roulant des flots de deuil. En se cachant, après avoir saisi le flacon dans un tiroir secret, il l'élevait entre ses doigts, le considérait un moment au jour, le caressait, semblait-il, de l'œil et du doigt, lisant pas sensualité la formule pharmaceutique, lissant le verre qui renfermait un peu de néant, puisque c'était l'anéantissement de la douleur... et peut-être aussi celui de l'esprit et de l'être.

La douleur, plus cuisante, plus présente, s'imposait ; il savait qu'il pouvait l'éloigner à son gré, la faire disparaître, et maintenant il la savourait un moment, s'efforçait de l'étudier... mais des tenaillures plus vives s'acharnaient, creusaient les muscles, brûlaient la chair, s'infiltraient jusqu'aux moelles. Remplissant la cuiller, il portait à sa bouche la potion noire puis allait s'étendre, s'amortir dans un fauteuil profond, restant quelques minutes les yeux clos, la pensée inconsciente. Soudain elle s'éveillait, cette pensée, avec la surprise de ne point constater de souffrance, la cherchait comme un objet égaré ; cela même le remettait aussitôt en pleine possession de lui-même ; mais bientôt aussi il se sentait envahi par un délicieux vacillement d'ivresse ; des idées jeunes, gaies, audacieuses, s'élevaient. N'était-ce pas, pensait-il, la transformation de la douleur matérielle en énergie psychique? Il se plaisait à cette hypothèse ; elle le confirmait dans sa croyance ou sa non-croyance.

Étendu, il laissait sa pensée flotter et se diluer en méditations.

« L'antiquité, rêvait-il, eût dressé des autels à la gloire des anesthésiques. Quoi ! ma souffrance se dissipe, la bête enragée qui mordait ma chair s'apprivoise et se soumet : je n'éprouve plus rien. J'ai seulement la sensation que je pourrais souffrir et que je ne souffre pas. Comment t'auraient-ils nommé, les justes adorateurs de toute beauté, comment t'auraient-ils nommé, toi, dieu bienfaisant de l'oubli, incitateur du néant, père des destructions heureuses? Quelles prières, quels sacrifices t'auraient-ils offerts? Je veux, moi du moins, opium, morphine, qui que tu sois, te personnifier aujourd'hui en Diane, Diane la pure, Diane l'endormeuse qui veilla sur le sommeil d'Endymion et j'ajouterai à tous les surnoms dont

les poètes t'ont parée, le plus beau, le plus noble, le plus nouveau, celui qui célèbrera ta puissance et ta victoire sur la cruauté des autres dieux ; je le joindrai à celui d'Hécate, car tu es alors la sûre meneuse aux pays funèbres, mais tu y conduis par des chemins semés des fleurs du néant... »

Son rêve se concentrait, se résolvait en orage. Il pensait aux scènes de la ville :

« Quelle coquine, que cette Alphonsine ! Je la vois encore en 74 aux Variétés dans ses costumes de commère. Elle changeait d'amant à chaque rôle, on eût pu dire à chaque réplique. Elle était jolie, la mâtine, et quelles jambes ! Comment a-t-elle pu connaître le secret de la naissance d'Henri ; je l'avais si bien caché, même si longtemps à lui-même ! Dans sa bouche, cette nouvelle va courir tout le pays, la pauvre Armande ne pourra plus y rester. Ah, pourquoi Saint-Vérans, de qui elle eut Henri, ne l'a-t-il pas épousée avant de mourir? Il me l'avait promis; il n'a pas eu le temps. Et quand je pense que cette créature a osé baver sur ma fille... C'est vrai, ce séjour à Marseille avec Lesdiguières peut prêter aux calomnies. Pourquoi Diane ne m'en a-t-elle pas parlé plus tôt? Ce qui vaudrait le mieux c'est qu'ils se marient après l'annulation. Thianges vaut Lesdiguières... et même un peu mieux ; le connétable était sorti de rien, tandis que nous... Il est vrai que par sa mère, ma pauvre Marie-Diane n'est pas très reluisante... »

Henri Graslin entrait à ce moment.

— Ah, bonjour, mon cher ami, je t'attendais avec impatience.

— J'en suis heureux et fier, mon cher maître.

— Nous avons à travailler aujourd'hui.

— Tant mieux.

— Oh, ce n'est pas ce que tu crois.

M. de Thianges pausa un moment, un sourire timide joua sur ses lèvres :

— Ne te souvient-il point que nous sommes le quatrième jour de la lune.

— C'est vrai, mais...

— Tiens fais-moi le plaisir de prendre ce volume de Plutarque, là, dans la seconde rangée, à droite, bien, ce tome VII où il est révélé le fait étonnant que « les larmes des sangliers sont plus douces que celles des cerfs »... mais à côté de ces

naïvetés, se trouve une dissertation ingénieuse sur la fin des oracles. Tu la connais? Bon. Eh bien, le philosophe grec établit que le quatrième jour de la lune nouvelle est celui le plus favorable pour offrir, selon les rites, un sacrifice à Diane, lui demander des réponses et la supplier de son intervention.

Henri Graslin regardait son vieil ami avec une douloureuse et respectueuse tristesse ; en même temps ses yeux se portèrent sur le flacon noir qui n'était pas encore renfermé dans le tiroir secret.

— Ah, mon cher maître, vous avez encore pris de cette liqueur...

— Et tu en conclus que je suis timbré, que je me tue... ah, mon cher si ce pouvait être vrai...

— Pouvez-vous parler ainsi sérieusement?

— Mon ami, la seule chose sérieuse de la vie, c'est la mort. Mais rassure-toi, si je te parle d'un sacrifice à Diane, c'est une œuvre symbolique que je veux accomplir, je n'ai pas l'intention d'immoler à la déesse un couple de chiens noirs, ni de lui faire des libations de lait et de miel, comme cela est prescrit ; je lui porterai des fleurs et l'hommage de ma prière. Il faut prier, mon enfant, même si cette prière ne doit pas être quelque part entendue. Et comment croire que quelques mots ajoutés les uns aux autres aient la puissance de faire fléchir l'inflexible volonté des dieux? Comment oser supposer qu'une incantation parvienne à les dompter jusqu'à leur faire changer leurs desseins? Et cependant il faut prier, parce que la prière dresse l'âme et fortifie le cœur et aussi qu'elle est dans le souvenir et la tradition des ancêtres.

Henri en l'écoutant, maniait les journaux épars sur la table de travail, encore intacts sous leurs bandes ; d'un geste, il avait demandé la permission de les ouvrir et soudain jeta un cri d'émoi sourd.

— Oh, oh, voici des télégrammes bien menaçants ; l'Autriche vient d'envoyer un ultimatum à la Serbie pour demander réparation du meurtre de l'archiduc.

— Tu as raison ; c'est peut-être le ressort qui déclenchera la guerre attendue et redoutée par l'angoisse du monde. O Hécate, que tu vas avoir d'âmes à conduire chez Pluton!

Henri Graslin continuait la lecture des journaux :

— Il y a encore neuf chances sur dix pour que ça s'arrange.

— La vierge aux trois visages nous l'apprendra ce soir. Dis-moi, Henri, tu n'étais pas hier chez les Rantocé?

— Je n'ai pas reçu d'invitation... Au reste, j'ai cru voir que, depuis son beau et si honorable mariage, Robert me faisait la tête.

— Ce serait par trop bizarre.

— Hélas, vous le savez, mon cher comte, cette irrégularité de ma naissance que je n'ai apprise que depuis peu, pèse sur toutes mes révoltes et rompt toutes mes fiertés.

— Allons! nous n'en sommes plus aux temps des Antony et des Didier. Ta mère est une sainte femme et toi un brave garçon.

— Un brave garçon qu'un monsieur de Rantocé peut affecter de mépriser... mais nous avons manié tous deux l'épée ou plutôt le sabre...

La porte s'ouvrit et une voix gaie lança :

— Je ne vous dérange pas?

— Entre, entre.

Diane, sans y penser, avait revêtu un de ces costumes que la mode ce printemps-là imposait aux femmes, mode qui, tout en étant très laide, déshabillait avec la plus tranquille impudeur celles qui s'y soumettaient. La jupe serrée aux cuisses et aux genoux moulait à tel point les membres qu'ils en eussent été gênés pour se mouvoir si, dans le bas, une ouverture assez largement fendue n'avait donné aux genoux un peu de liberté. Cette fente laissait paraître le modelé de la jambe brillante dans le bas de soie de la même couleur que les souliers ; les talons de ces souliers d'une hauteur démesurée obligeaient celle qui les portait à s'avancer un peu penchée. L'imagination folâtre du grand couturier Piquette ne s'était pas arrêtée là ; elle avait voulu que le corsage largement décolleté par devant permît de deviner la gorge sous le triangle où la peau jouait librement, trahissant çà et là, malgré la guimpe de mousseline qui couvrait la gorge et les bras, des naissances de rondeurs ; et, par derrière, elle avait prolongé presqu'à la taille ce triangle qui révélait le jeu des omoplates d'une manière de déshabillé neuve et hardie. Les deux hommes se turent, le père un peu gêné, l'ami ébloui.

— Mon Dieu, ma chère enfant, comme tu t'es faite belle...

— Est-ce que nous ne devons pas aller cette après-midi chez madame Graslin? Et puis je n'étais pas fâchée d'essayer ce costume que je n'ai jamais eu l'occasion de mettre.

— Tu ne trouves pas qu'il est un peu... un peu bizarre?

— Non, c'est ce que tout le monde porte dans ce moment-ci. Seulement Piquette exagère toujours un peu.

— Je trouve qu'il a exagéré.

— Maman m'a dit, quand elle l'a commandé : « Évidemment, ce n'est pas très comme il faut, mais on doit avoir au moins un costume de Piquette dans un trousseau. »

— Ah, très bien, de même qu'il est indispensable de placer au moins un Verdini dans une galerie de tableaux. Ta mère a des principes. Eh bien tu feras peut-être bien de t'habiller plus simplement et plus... complètement tout à l'heure.

La jeune fille rougit excessivement, car un regard d'Henri venait de lui révéler la nudité dont elle ne s'était pas aperçue.

L'inévitable et solennelle annonce du déjeuner mit fin à cette scène; mais les trois convives n'avaient pas encore fini de prendre le café quand on entendit le tic-tac pressé d'une automobile et qu'une trompe ronfla.

— Qui peut venir si tôt?

Ce fut un valet de pied qui répondit :

— Monsieur le duc de Lesdiguières demande après monsieur le comte.

Il y eut un flottement sur les trois visages et la différence des impressions subies eut suffi à établir la psychologie du moment, mais M. de Thianges dit tout de suite :

— Faites entrer monsieur de Lesdiguières dans le salon.

Ce salon était à l'ancienne mode, très grand, parqueté de bois précieux aux arrangements de nuances infinies ; sur la tenture de damas jaune des portraits de famille s'alignaient, avec, dans un cartouche au bas, l'énumération des noms et des titres ; les sièges rangés en cercle devant la cheminée et couverts de housses raides avaient l'air d'attendre une assemblée de fantômes. Diane en arrivant à Vergnioles avait bien essayé de donner un peu de vie à cette pièce, de la fleurir, de rompre la symétrie et de déshabiller les sièges, mais son père s'y était opposé.

— Dans ta chambre, dans ton boudoir, tu feras tout ce que tu voudras, désordre et fanfreluches ; mais laisse à cette pièce un peu de sa rusticité; j'ai horreur de vos salons parisiens.

Et son geste évoqua l'appartement de madame de Thianges, encombré de meubles divers, de bibelots extravagants, de « vieilleries » à l'air neuf, de pastels aux poses contournées, de toute une louisquinzièmerie de pacotille.

La jeune fille qui avait compris, répondit à la pensée de son père.

— Pourtant, maman aime comme vous toutes les choses anciennes.

— Pas les mêmes que moi, ma fille.

Le duc paraissait un peu étonné dans la froideur de la grande pièce aux volets clos ; sortir des arrangements modern-style de Courville, descendre d'une Fairy-Johnston, pour entrer dans cette ombre solennelle, il y avait de quoi déconcerter. Mais l'arrivée des trois convives, la chair si audacieusement voilée de Diane animèrent l'atmosphère et les esprits du jeune homme se modifièrent bientôt.

— Je vous demande mille pardons, monsieur, de venir à une heure si incongrue, mais je suis chargé d'une mission par madame de Rantocé...

Il s'interrompit, car il venait de reconnaître Henri et jetait un léger cri de joie en lui serrant la main.

— Madame de Rantocé, — continuait-il en s'adressant à Diane, — vous demande si vous voudriez bien venir goûter à Courville aujourd'hui. La princesse Tao-Tou serait heureuse de vous voir et ma tante de Commercy me fait vous dire qu'elle languit après vous.

Interrogeant son père d'un coup d'œil, mademoiselle de Thianges objecta :

— C'est que nous devons aller voir madame Graslin aujourd'hui, vous direz à Courville que je regrette... Mais, papa, si nous allions nous asseoir dehors. Mes pensées gèlent dans ce salon et je vois que monsieur de Lesdiguières aussi est tout transi.

Ils sortirent ; pour gagner les chaises et les bancs qui,

devant un parterre de rosiers, s'abritaient sous les arbres et sous un grand parasol, ils durent traverser une tranche de terrain que le soleil battait de ses rayons ; la surprise de leurs sens en quittant cette ombre, en entrant dans cette clarté, fut sentie par tous en gaieté et en bonheur, mais les deux jeunes gens l'éprouvèrent surtout en volupté. Diane venait de leur apparaître en plein jour.

A part les peintres qui, sous la lumière de leurs ateliers, font déshabiller avec indifférence des modèles loués, peu d'hommes connaissent, de nos jours, l'incroyable beauté de la peau humaine, — bien entendu jeune et fraîche, — quand elle se laisse voir nettement sous le soleil ; le feu des électricités, même celui trop vanté des bougies ne peuvent en donner une idée et c'est peut-être pour cela que les bals et les spectacles où se font de si luxueux étalages, n'ont pas le caractère qu'on pourrait attendre et que peut-être on espère. L'éclat artificiel de nos luminosités étend sur la peau une sorte d'imperceptible vernis qui semble un vêtement imprévu, apporté en hâte par la chaste nature sur des épaules trop livrées. Mais le soleil change tout, soulève tous les voiles, montre la peau vraiment nue, vivante, immédiate. C'est ainsi que les deux jeunes gens voyaient la jeune fille dans son innocence encore insexuée. Déjà sculptée dans sa robe claire, collante et fendue, Diane semblait sortir du corsage et des arrangements faits pour aguicher le regard et émoustiller le désir sous la résille légère du tissu transparent. La peau d'un ton d'ivoire, s'animait à la chaleur du jour et prenait l'apparence d'un albâtre diaphane ; les gracilités du cou, des bras, le dessin des coudes s'accusaient en touches déjà grasses, malgré leur jeunesse. La traversée de la terrasse au soleil avait mis des gouttelettes de sueur au coin des tempes ; ce détail intime qui diminuait un peu sa fière intangibilité...

Malgré l'hypocrisie des motifs généralement affichés, l'amour est et ne peut être que d'origine sensuelle. Certes, il arrive à se combiner avec des sentiments d'affection, avec la séduction d'un caractère, même d'une intelligence, plus rarement avec celle de l'estime, mais toujours l'impulsion originelle qui le détermine est le *désir* et jamais une qualité morale n'a fait naître la passion, cette unique expression de l'amour.

Ce n'est pas parce qu'elle était intelligente et raffinée, instruite dans les sciences mystérieuses de son pays, avertie des civilisations romaines et grecques qu'Antoine aima Cléopâtre, — Antoine, ce type de l'amoureux, puisqu'il n'hésita pas à perdre un monde pour une femme — mais parce que la nuance des yeux, la forme du nez, le dessin des épaules de la reine d'Égypte correspondaient exactement à l'idée qu'il se faisait de la beauté et concordaient avec la forme féminine de sa volupté.

On peut dire que dès cet instant, l'amour surgit chez le duc, amour préparé, nourri, lentement couvé par la fréquentation et l'occasion, pendant qu'un regret éperdu emplissait le cœur du provincial Henri, qui, sauf quelques aventures de passage, ignorait tout de la femme.

Et pendant que ces orages s'amassaient, la causerie se poursuivait, légère, amusante, railleuse. Tao-Tou en faisait les frais et le souvenir comique de l'eunuque éveillait des allusions vite réprimées par la présence de Diane. Celle-ci avait envoyé un domestique à la ville pour téléphoner la réponse à madame de Rantocé et se plaignait gentiment que son père, rebelle aux inventions modernes, refusât de laisser installer chez lui un appareil aussi commode.

— Papa, vous vous servez bien des chemins de fer et d'un tas de choses qui n'existaient pas du temps de Louis XIV ; vous avez un calorifère...

— Monsieur de Nolhac te dirait qu'il a retrouvé dans des comptes de Colbert des traces de dépenses prévues pour en établir un à Versailles et, dans certaines villas romaines du sixième siècle, on découvre sous les dalles des canalisations destinées à faire circuler de l'eau chaude. C'est ce que vous appelez le chauffage central. Quant à vos trains, jamais le roi n'aurait consenti à monter dans ces sales et incommodes voitures.

— Alors, cher monsieur, vous excusez l'automobile?

— Presque ! si elle n'allait pas si vite. On traverse un pays on ne le voit pas. Il faut voir la terre... on ne la verra pas toujours et elle en vaut la peine.

Il désignait d'un geste de la main le pays délicieux qu'ils avaient devant eux. C'étaient de douces montagnes, peu hautes couvertes d'arbres ou, dans les endroits nus, de

bruyère d'un rose si tendre qu'il semblait délayé par le pinceau d'un peintre. Ces montagnes, fermant la vallée au fond de laquelle Vergnioles sommeillait au bruit de ses eaux et de ses sources, semblaient se rejoindre, séparées seulement par un espace d'horizon formé de coteaux alors d'un mauve gris, évanescent dans l'éblouissement solaire. Tout près d'eux de grandes prairies, irriguées par mille petits ruisseaux bavards, s'étendaient avec mollesse.

— Voilà un paysage et un pays qui auraient dû être « chantés » par ce grand poète, aujourd'hui méconnu, qui goûta presque de son temps la gloire d'Hugo dans le nôtre : l'abbé Delille.

— Le grand maître dés périphrases.

Henri récita avec un peu d'ironie :

> Et d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
> Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.

— Au moins ce sont des vers... Ceux d'aujourd'hui...

— Vous proscrivez sans doute aussi l'aéroplane?

— Certes, monsieur ; il n'était pas réservé à l'homme d'empiéter les cieux. C'est par suite de cette négligence et de cette inertie qui se révèle trop souvent dans les choses divines, que l'homme a pu *se décoller* de la terre, mais en agissant ainsi, il a, pour parler comme les vaudevillistes, fait manquer à Dieu son plus gros effet.

— Manquer à Dieu un effet?

— N'est-ce pas au jour du jugement dernier que doit apparaître le grand archange, « le pied dans les enfers, le front dans les étoiles », et réveillant les morts au fracas de sa trompette? Eh bien, monsieur, quand les humains verront ce spectacle, ils ne trembleront plus, ils ne tomberont plus la face contre terre, ils diront simplement : c'est un aviateur!

M. de Thianges éclata de rire pour corriger l'apparente impertinence de sa pensée, mais Diane intervint :

— Papa, je vous en prie, ne parlons pas de ces choses-là! tenez, l'heure passe, et madame Graslin va nous attendre. Monsieur de Lesdiguières nous excusera.

— Je ferai mieux, mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous accompagner. Je serai très heureux de

présenter mes hommages à madame Graslin qui ne doit plus se souvenir de moi.

Et s'adressant au père de Diane :

— Si je ne craignais pas de vous indigner, monsieur, je mettrais mon auto à votre disposition pour aller jusqu'à Vergnioles.

— Je ne hais point l'automobile et vous sentez bien que toutes mes sorties contre les inventions nouvelles touchent au badinage. Mes chevaux ont travaillé hier et je ne suis pas fâché de les faire souffler, mais j'espère que vous n'êtes pas attendu à Courville et que vous voudrez bien ce soir faire pénitence avec nous, comme dit l'ingénieux hidalgo Quisada; Henri sera des nôtres.

L'auto conduite par M. de Lesdiguières ronfla bientôt sur la terrasse et Diane monta sur le siège à côté du duc ; sur les coussins de derrière et pour des raisons d'équilibre dans les distributions des poids, s'assirent son père et Henri. Ce dernier était très ému ; cette jeune fille auprès de laquelle il vivait presque continuellement depuis quinze jours, dont il savait la grâce, la finesse, la bonté, pour laquelle il s'était cru une affection fraternelle, il venait de découvrir brusquement de quel amour puissant, douloureux, il désirait sa beauté. Il sentait aussi combien ce désir était absurde, sans but raisonnable et quel rival venait de surgir. Il était si habitué à connaître et à démêler les pensées de son « grand patron » qu'il lisait, à livre ouvert, sur le front du comte cette réflexion.

« Mais ce serait très bien, *Thianges* et *Lesdiguières*. Et comme ma femme serait vexée que ce mariage fût mon œuvre ! »

D'autres sentiments occupaient Henri dans ce rapide voyage. Il avait devant lui le col frais et découvert de Diane ; le vent qui le frôlait avait passé sur elle et emplissait ses narines du parfum léger de l'invisible poudre de riz qui avait résidé sur ses joues. Chacune de ces particules d'odeur s'échappaient d'elle, étaient un peu d'elle-même ; c'était comme s'il l'eût touchée avec son odorat.

Louis-Albert occupé de tenir le volant était moins absorbé dans de semblables rêveries ; pourtant il goûtait profondément la présence de la jeune femme à côté de lui ; par coup d'œil il pouvait apercevoir son profil sous le chapeau d'auto et sen-

tait sa jambe frémir près de la sienne. Une ample douceur nageait en lui sous la clarté de ce beau jour, dans la vitesse de la voiture, dans la certitude de son bonheur. Soudain avec l'autorité despotique que donne la conduite d'une auto, il dévia du chemin, prit une route qui écartait de Vergnioles :

— Pas par là, pas par là, — criaient les autres. — Vous vous trompez.

— Je fais un détour seulement. Nous allons suivre la Dordogne.

Ils se turent, mais le duc, interrogeant à la dérobée le visage de Diane y vit un contentement naïf d'enfant heureuse de la promenade qu'on prolonge.

XXI

TRIA VIRGINIS ORA DIANÆ

M. de Thianges avait conservé de son ancien état de maison, — avant qu'il se fût retiré à Vergnioles pour fuir sa femme, — une cuisinière qu'il appréciait, disait-il, mieux que tous les cuisiniers du monde ; elle lui faisait en effet d'aussi bons menus que s'il n'avait pas souffert de rhumatismes et ce soir-là les convives apprécièrent les vins qu'on servit. Le maître de la maison était trop de son temps, — de son temps passé, — pour abreuver comme aujourd'hui ses hôtes de l'affreux vin de champagne sec et vert, à « goût américain » qui a la saveur de l'Hunyadi-Janos, mais il savait assortir des séries de crus, bordeaux, bourgogne, espagne, qui allégeaient et délivraient les esprits, sans modifier les caractères, les exaltant seulement dans leur originalité propre.

Tandis que M. de Thianges, faisant fi des régimes, vidait son verre par rasades, à la façon d'autrefois, que Louis-Albert s'efforçait de l'imiter pour lui complaire, sans quitter des yeux les yeux de Diane ; que Graslin goûtait sans enthousiasme à ce qu'on lui proposait, la jeune femme se taisait dans un rayonnement rêveur.

Les souvenirs de sa journée étaient le vin qui l'engourdissait.

Après la randonnée en auto, après le goûter chez madame Graslin, les trois jeunes gens s'étaient promenés dans le grand jardin, descendu jusqu'à la rivière ; au moment où ils allaient s'asseoir au bord de l'eau, on était venu prévenir Henri d'une visite survenue : sa mère le faisait demander ; il avait dû s'éloigner à regret. Restés tous deux, elle, calme, et lui timide, ils s'étaient surpris très différents de ceux qu'ils avaient été à Marseille. Cela leur était tout nouveau d'être seuls ; ils le constataient et s'en étonnaient.

Aussi Louis-Albert avait-il dit juste le contraire de ce qu'il sentait :

— Nous voici comme dans la rue Marius-Roux. Vous souvenez-vous de la rue Marius-Roux ?

— Je ne puis guère oublier ce temps-là ; ni combien vous avez été gentil dans cette circonstance.

— C'était bien naturel.

Il se tut un moment, pour assurer sa voix, puis se décidant tout à coup :

— Écoutez, je profite de ce qu'Henri n'est pas là ; nous avons si peu l'occasion d'être seuls ; j'ai à vous parler.

— A me parler?

— Oui.

Étonnée, elle pencha vers lui ses yeux auxquels un peu de myopie donnait un léger vague, le jeune homme les sentit appuyés sur les siens avec une curiosité émue et presque tendre et, tout de suite, la phrase préméditée fut en déroute.

— Oui ; je voulais vous dire... c'est si bête, je n'ose pas.

— C'est donc bien grave?

— Oui, eh bien voilà : je vois que votre procès en divorce marche à merveille, l'annulation ne fera pas un pli, alors... Voulez-vous me laisser vous demander à vous-même votre main... votre petite main chérie.

Cette main il l'avait prise et, malgré un peu de résistance, la portait à ses lèvres, doucement.

Elle sentit qu'il tremblait de tous ses membres et eut surtout un sentiment de pitié à le voir ainsi implorant et faible.

L'instinct féminin de la défensive lui souffla ceci :

— Mais, mon ami, je croyais, je pensais...

— Quoi?

— Que vous étiez... comment dirais-je? pris, occupé par...

— Oh, ne me parlez pas de cela ; c'est fini.

— Fini?

— Complètement, cette personne... n'existe plus pour moi.

— Que s'est-il donc passé?

— Rien qui soit digne d'être connu de vous. Je me suis aperçu que j'étais remplacé par un de mes courtiers ; la caque sent toujours le hareng. Mais ne parlons pas de cela, parlons de vous, voyons, vous ne vous doutez pas, — et je ne m'en doutais pas moi-même, — comme il y a longtemps que je vous aime.

Dans son emportement il avait dit le mot qui, soudain, tous deux les frappa.

Elle en ressentit une joie troublée, mêlée d'orgueil triomphant ; lui comprit toute la profondeur décisive de l'aveu.

Mais ce mot, parti, laissait se répandre et bouillonner sa passion. Il n'avait qu'un mouvement à faire pour, du banc, se laisser aller aux pieds de Diane ; il le fit si doucement, si mollement qu'il se trouva à genoux par terre, tenant les bras frais entre ses paumes ardentes, répétant très vite des mots chuchotés, pressés, d'une caresse infinie et d'une psalmodie tendre.

— Vous êtes tout pour moi, la grâce, le bonheur, la bonté ; je vous aime, je ne peux pas vivre sans vous aimer, je ne pense qu'à vous, je ne vis que par vous ; vous êtes jolie, vous êtes belle, j'aime tout de vous ; laissez-moi baiser vos mains ; vous verrez que vous serez heureuse avec moi ; nous avons tellement les mêmes idées, nous sentons tellement les mêmes choses ; je vous aime, je vous adore.

— Prenez garde, si l'on venait ; vos genoux vont être pleins de poussière. Non, levez-vous... Louis-Albert, levez-vous.

Il l'avait saisie dans son étreinte et attirait son corps contre le sien, posant avec crainte ses lèvres sur le front penché qui s'abandonnait.

— Est-ce votre réponse?

Elle eut un frais sourire, sans fausse pudeur et répondit :

— Oui ; mais revenons ; on ne doit pas savoir ce que nous sommes devenus.

Ils remontèrent les allées tournoyantes sous leur émotion

et ne purent plus rien se dire tant ils étaient charmés de se sourire et de se regarder.

Dans le bosquet les voix s'élevaient confuses et hautes ; il y avait pas mal de monde et l'on s'occupait passionnément d'un procès qui surexcitait alors l'opinion ; le retour des jeunes gens passa presque inaperçu parmi le tumulte des conversations; cependant la jeune fille rougit en voyant le regard de madame Graslin se poser sur le genou un peu poussiéreux de Lesdiguières. La vieille dame présidait, l'esprit ailleurs, distraite des passions qui criaient autour d'elle. Tout d'un coup elle dit :

— Si nous avions la guerre, on ne ferait plus attention à cette affaire.

— La guerre ! Comment pouvez-vous croire à la guerre...

— Ce serait insensé... Dans notre éclat de civilisation...

— Pourtant si la Russie intervient.

— Bien des gens disent : il faut en finir.

— En finir? comment l'entendent-ils?

— L'ultimatum de l'Autriche est bien arrogant.

— Mais puisque la Serbie cède, accepte tout.

— Il y a une fable comme cela dans La Fontaine : *le Loup et l'Agneau.*

— Et l'Angleterre? L'aurions-nous avec nous?

Mais d'un angle de chaises partait :

— ... Moi je condamnerais à huit ans.

— ... Voyez-vous, je ne croirai à la guerre que quand j'entendrai sonner le tocsin et battre le tambour.

— Mon Dieu... — disait madame Graslin, — moi qui me souviens de 70 ! j'avais dix ans. Cela ne me rajeunit pas.

Diane entendait ces propos se croiser, se confondre ; elle revoyait la scène du jardin et Louis-Albert à ses pieds, le regardait, le trouvait beau. A ce sentiment se mêlait l'idée intime, imformulée, qu'elle serait duchesse ; ce titre dans son rayonnement effacerait toute l'affreuse et ridicule histoire de son mariage avec Louville. Ils s'étaient promis d'attendre au lendemain pour tout dire à M. de Thianges, et goûtèrent le charme de leur secret encore à eux seuls, infiniment doux de n'être qu'à eux.

Le dîner, cependant, finissait.

— J'ai toujours regretté, — disait le vieux comte, — qu'on ait renoncé à cette pieuse coutume des libations. Avec nos parquets et nos tapis il serait difficile de répandre sur le sol quelques gouttes de la boisson qu'on va porter à ses lèvres, mais l'usage était si enraciné que Socrate, ce sceptique, au moment de boire la ciguë, songea à verser un peu du poison en l'honneur des dieux. Ce sacrifice entre la coupe et la lèvre était particulièrement touchant dans ces pays où l'on doit, plus que chez nous, être pressé de boire.

Il avala d'un trait un verre de Musigny, liquoreux et bien liant, après avoir salué le duc d'une légère inclination de tête.

— Voyez la différence. Autrefois on buvait après avoir fait hommage aux Immortels, maintenant nous avouons notre désir d'être immortels nous mêmes en buvant à notre santé. Quelle époque irréligieuse!... Et madame de Thianges m'accuse d'être libre penseur.

M. de Lesdiguières qui connaissait la longue inimitié entre le comte et sa femme, sourit en regardant Diane, un peu inquiète de l'enthousiasme de son père, mais contente de le voir en sympathie avec Louis-Albert.

— Je veux vous prouver le contraire; qu'en dis-tu, Henri, peut-on l'initier à nos rites?

— *Fas illi limina tangere Divum?* — demanda le duc en hésitant un peu, car les citations n'étaient plus guère admises dans le monde, — s'il se trouvait des gens pour les faire.

— *Fas est...* — s'écriait le vieux seigneur, — ô jour faste... oui, vous pouvez toucher le seuil des demeures divines, vous en êtes digne.

Il continuait à railler son enthousiasme et sa bonne humeur.

— Un homme du monde! un homme de notre temps savoir à l'occasion cracher du latin comme toi et moi, Henri, ô jeune homme, que vous m'avez fait plaisir!...

— J'en suis ravi.

— Eh bien, nous allons vous emmener à notre cérémonie. Tu viendras aussi Diane, tu dois bien cet hommage à ta marraine.

Le duc s'informait en souriant :

— De quoi s'agit-il?

— Papa s'amuse, — répondait la jeune femme.

— Ce sont nos divertissements à nous, pauvres solitaires, expliquait Henri Graslin.

— Non, — rectifiait le comte, — c'est plus sérieux. Nous avons choisi pour représenter et résumer toutes les divinités du paganisme la plus tangible et la plus près de nous, celle qui si souvent parcourt nos vallons, nos bois, nos près, celle dont les pieds blancs se posent sur les eaux de nos fontaines et de nos torrents, celle qui règne dans les vastes plaines du ciel quand le soleil s'en est écarté. Une tradition dont l'origine est perdue, a fait élever une image de la déesse à l'endroit où se sépare en trois sentiers le chemin qui va d'ici à Vergnioles. L'œuvre est d'ailleurs curieuse à voir ; vous savez que Vergnioles me vient des Moncontour, c'est certainement à la marquise qui avait du goût pour la Fable qu'on doit cette curieuse statue. Vous la verrez, les draperies sont lourdes, à la manière de Puget, mais il y a déjà toute la mollesse du dix-huitième siècle dans la façon dont elles sont disposées et la gracilité des bras, la forme ronde du genou nu sortant des plis de la robe...

— *Nuda genu, nudoque sinu collecta fluentes*, — insinua Lesdiguières qui voulait conquérir définitivement le vieillard.

— Par Hercule, — s'écria celui-ci, — savez-vous bien que vous me charmez, monsieur? vous avez lu Virgile et vous l'avez retenu ; vous êtes mon homme. Souffrez alors que je vous fasse assister aux rites modestes par lesquels nous adorons la reine des Blancheurs, la triple Hécate des trois chemins, la rôdeuse nocturne, la conductrice des ombres et la déesse des enchantements... Tu viens, ma fille?

Elle hésitait sur le seuil de la porte :

— Je vais attendre votre retour ici, — commençait-elle, mais une simple insistance du duc allait la décider, quand les arbres de la route s'illuminèrent soudain crûment et que les sonorités rauques de trompes d'autos retentirent.

— Qu'est-ce qui vient nous ennuyer?

— Mais Dieu me pardonne, c'est ma tante de Commercy.

— La Princesse Tao-Tou...

Ils descendaient, les uns de la limousine de Rantocé, deux

autres d'une auto plus petite qui suivait et ceux-là étaient le marquis de Cadignan avec l'eunuque Liao-Tchaï.

— Comment, — criait en roucoulant madame de Commercy, — Sosthène de Thianges, mon vieil ami d'enfance est dans le pays et je ne l'ai pas encore vu! Hier soir, j'étais prise par un bridge avec monsieur, — elle montrait l'eunuque, — vous savez, vous jouez joliment bien, vous... — et quand je vous cherche, on me dit que vous êtes déjà reparti avec votre jolie, votre ravissante fille... Ce n'est pas gentil, vous, Sosthène, mon vieux flirt. Aussi après dîner comme nous ne savions que faire, j'ai laissé madame de Cadiguan avec madame de Lanty et j'ai enmené tout le monde ici, puisque Louis-Albert nous avait fait prévenir qu'il y dînait.

— Je suis vraiment très touché et très reconnaissant.

— Combien il y a-t-il de temps que nous ne nous sommes vus? Non, inutile de le dire, ne cherchez pas ; ce pauvre Édouard vous aimait tant. Mon pauvre mari ! tenez j'y pense en vous voyant. M'a-t-il assez souvent parlé de votre beau Vergnioles. Oh! mais je veux le voir au grand jour. Et cette chère enfant, elle est auprès de son père! comme c'est gentil ça... Comme on reconnaît là son cœur, elle a le cœur de sa mère...

Madame de Commercy allait continuer à défiler son chapelet de tendresses gaffeuses, mais il fallait bien laisser place aux Rantocé, assez gênés pour s'excuser de cette visite imprévue, pour présenter l'eunuque et le marquis au comte et pour amener celui-ci à l'altesse exotique un peu décontenacée, malgré son parisianisme, par la bonhommie familière de ces mœurs.

— Son Excellence, Liao-Tchaï, le tuteur de la princesse, — opinait madame de Commercy. — Un homme qui joue au bridge comme un ange ; il m'a fait hier un coup étourdissant. Figurez-vous...

On était rentré dans le grand salon solennel dont la froideur calma les expansions de la princesse ; les lumières intervenues, chacun put mieux se reconnaître et se mettre en défiance ou en amitié. L'eunuque avait entrepris M. de Thianges.

— J'ai eu l'heureuse occasion, très honoré comte, de lire il y a quelque temps dans la *Revue* une étude bien remarquable

sur l'immortalité des dieux. Nous sommes beaucoup maintenant en Asie qui voyons renaître avec un sentiment de délivrance les principes de notre ancien culte polytheïste ; ce culte qui honore, qui vivifie la nature, la rend proche de l'homme, tandis que le monotheïsme apporté par Çakiamonai, en fait une chose inerte et dépréciée, transitoire. C'est pourquoi j'ai été particulièrement satisfait de pouvoir venir vous adresser l'hommage de mon admiration.

— Je vous remercie, monsieur, mais en somme, cette révolution des esprits que vous me signalez et que j'ai suivie a son expression la plus haute dans le shintoïsme, pratiqué au Japon.

— C'est exactement cela.

— Ce culte ne comprend-t-il pås l'adoration des astres, révélée sous forme d'entités ?

Un mince sourire crispa les lèvres de l'Asiatique, et sa main sèche aux ongles en griffes désigna furtivement Tao-Tou qui causait, très animée, avec Diane.

— La princesse Tao-Tou, ou fleur de lune, est la personnification de l'astre dont elle descend, comme l'empereur du Japon est celle de la divine Amateratsu, émanée du soleil.

— Pardonnez-moi de vous adresser une question indiscrète ; hier en quittant Courville j'ai cru voir votre Excellence dans un coin de parc baigné de clarté et dans une pose de dévotion rituelle.

— J'adresse en effet un culte à la Reine des nuits.

— Si les braves gens qui s'agitent ici nous en avaient laissé le loisir, j'aurais voulu vous montrer qu'un pauvre vieux gentilhomme campagnard, à la fois imprégné de catholicisme et de Fable, peut avoir les mêmes préoccupations qu'un initié du Mandalaï. Oui, ce soir même, nous allions aller à quelques pas d'ici célébrer nos cérémonies.

— Il est si simple de les occuper. Tenez.

L'eunuque venait d'apercevoir dans un angle de la pièce une table à jeu préparée avec ses cartes et ses jetons de nacre indienne, fantastiquement découpés.

— Madame la princesse, — disait-il à haute voix, — voilà un terrain de combat tout préparé pour offrir sa revanche à monsieur de Rantocé.

— C'est vrai, — crièrent ensemble, madame de Commercy et le jeune ménage, heureux d'échapper à une situation que la présence d'Henri rendait de plus en plus difficile. — Mais, il faudrait un quatrième ; mon cher Sosthène, autrefois vous étiez de première force.

— Il y a dix ans que je n'ai pas touché une carte. D'ailleurs monsieur Liao-Tchaï désire faire quelques pas dans le parc et je l'accompagne.

— Monsieur de Cadiguan alors?

— Soit.

Déjà ils s'installaient et battaient les jeux. Tao-Tou les montra à Diane. Son accent anglais mélangé d'un autre plus guttural et plus doux, railla :

— Voyez, disait-elle, ils sont venus exprès pour voir votre père et déjà ils ne pensent plus à lui.

— Vous sortez, papa?

— Nous allons jusqu'aux trois chemins. Mais la princesse Tao-Tou peut venir avec toi ; vous n'êtes pas de trop toutes les deux, au contraire.

— Filons, — dit le duc, — ils ne font pas attention à nous.

Et son regard escomptait déjà, pour son désir, les hasards de la nuit.

On entendait dire : « Deux piques, trois trèfles, deux sans-atout », et une aigre discussion commençait déjà entre M. de Cadiguan et Geneviève de Rantocé.

M. de Thianges et Lio-Tchaï marchaient en avant, absorbés dans leurs rêves ; le duc et Henri Graslin accompagnaient les deux jeunes filles. Des nuages d'un blanc laiteux couvraient le ciel remué d'un vent sans doute puissant et rapide dans les hauteurs, mais dont le contre-courant terrestre était tiède et doux ; dans les montagnes, de chaque côté, se jouaient des teintes tantôt molles comme des ouates, tantôt dures comme des plâtres ; toute la vallée semblait noyée dans une atmosphère neigeuse et mate qui délayait les formes de la nuit.

Mais les promeneurs furent d'abord charmés par les parfums qui se dégageaient, si atténués, si fins, que l'odorat les goûtait mieux s'il les distinguait moins.

Son caractère simple et bienveillant n'avait pu cependant

défendre la petite Asiatique contre le snobisme qui constituait pour madame de Cadiguan la seule méthode d'éducation ; aussi considérait-elle avec étonnement cet Henri Graslin dont elle avait entendu parler avec dédain à Courville, et qui ne portait ni titre, ni appellation nobilière, chose presque inouïe dans la société où elle vivait. Malgré elle, Tao-Tou le trouvait beau, plus proche (avec sa barbe hardiment brune et ses yeux profonds) du type de la beauté mâle que ces hommes à moustaches et à faces rasées qui l'entouraient d'ordinaire et dont les regards étaient si avidement distraits. Leurs paroles en marchant étaient peu fréquentes et leurs pas se pressaient, tandis que l'entretien de mademoiselle de Thianges et du duc se faisait plus rapide et leur marche plus lente.

— Tenez, — dit enfin Henri, il ne savait s'il devait l'appeler « mademoiselle » ou « princesse » et ce doute lui donnait une gêne qui s'était traduite par un silence un peu niais, — tenez, voilà la Diane des trois chemins.

Dans l'ovale bleuâtre d'une allée élargie en clairière, ils virent la statue se détachant sur sa niche de feuillage ; la lune à ce moment glissait entre deux nuages, posant sur les membres de la déesse, sur les nus de ses gestes et la lourdeur de ses draperies, des touches de clarté qui, l'enveloppant, descendaient jusqu'à la pierre, — meule ou dolmen — posée devant Diane comme l'autel destiné à quelque sacrifice ; le comte et l'Excellence qui avaient précédé les deux couples se tenaient devant la statue, regardant alternativement Selené et son image.

— Et c'est en nous cachant, en souriant pour nous excuser nous-mêmes que nous venons ici adresser à cette divinité véritable et réelle les hommages de notre esprit, l'humilité de notre pensée. Pour éviter le scandale ou la raillerie, nous gardons la pudeur de notre culte. Les chrétiens d'autrefois n'ont jamais connu ce sentiment, ils lui ont préféré le martyre et c'est encore aujourd'hui un grand péché que ce qu'on appelle le *respect humain*.

— Nous ne le commettons pas, nous autres, et vous allez voir comment une princesse de sang royal et pur ne craint pas d'affirmer sa foi. Mais, très honoré seigneur comte, veuillez écarter ces hommes.

Louis-Albert et Henri apparaissaient derrière les jeunes filles à l'entrée de la clairière. M. de Thianges les éloigna d'un geste.

— Messieurs, je vous demande pardon, mais monsieur Liao-Tchaï désire être seul avec la princesse et moi. Je vous retrouverai au château.

Fleur de lune accourait, suivie de Diane.

— Ma fille, — dit l'eunuque avec une solennité tragique, — voici celle dont votre race est descendue depuis le jour où sa mère reçut les premiers rayons fécondants du soleil.

» Autour d'elle ce-soir, les signes sont redoutables. Regardez!

Un combat semblait se livrer dans la nue ; les nuages montaient à l'assaut de l'astre, s'obscurcissaient pour voiler son disque, se ruaient, meute acharnée, à vouloir sa lumière. Une ombre subite, opaque, s'abattit sur la clairière et les bois qui l'environnaient ; tout fut de la nuit.

L'eunuque laissa échapper un cri de désespoir.

La voix de Tao-Tou s'éleva.

— Rassurez-vous, hommes de peu de foi, je sais conjurer les esprits mauvais qui veulent l'abolir, la faire disparaître, je sais combattre les ténèbres moi, Tao-Tou, fille de Mandalaï, à la fois déesse et victime.

Légère, elle s'allongeait sur la pierre dure, s'étendait sur l'autel et ses lourds cheveux de jais se dénouèrent pendant que l'eunuque récitait des prières sur une mélopée plaintive. Soudain un spasme la saisit, la roidit, la fit se tordre sur le granit rugueux ; quelques clartés lunaires venaient de passer entre les masses noires, se posaient sur les membres de la prêtresse; elle se livrait à ces faibles rayons, semblait les rassembler et les brasser entre ses doigts crispés et de rauques soupirs soulevaient sa poitrine pendant que Liao-Tchaï, sans s'occuper d'elle, poursuivait, pressait le cours de ses litanies.

Soudain, elle parut respirer avec peine, ses bras s'étendirent et se ramenèrent comme pour atteindre et retenir l'invisible et ses mains se portèrent à son corsage entr'ouvert par la mode ; en sentant la fraîcheur de la peau ses doigts s'attachèrent à l'étoffe comme pour l'écarter ou la déchirer ; en ce moment la lune, sortie victorieuse de sa lutte, apparut dans

le ciel pur, l'astre effleura la gorge puérile, les lèvres pures qui rendirent à la divinité la caresse qu'elle en recevait.

Diane émue de cette crise avait couru près de l'Annamite se penchant sur elle pour lui donner des soins, les mains de l'enfant d'une énergie surhumaine la saisirent et la serrèrent, l'attirèrent...

Un gloussement de Liao-Tchaï, fit revenir à elle la prêtresse: elle se dressa en pleine lumière et parut se réveiller. L'eunuque murmurait en regardant Diane :

— La victime lui a pris la main pendant l'extase, maintenant cette jeune fille appartient à l'astre.

M. de Thianges déclarait :

— Selené, — disait-il, — a triomphé des hordes qui voulaient l'éteindre ; elle est victorieuse.

Il désigna successivement Tao-Tou et son effigie mythologique, la statue dans sa grotte de feuillage :

— Voilà les deux faces de la déesse. Où se cache la mystérieuse troisième?

Tao-Tou, retirée dans l'ombre de la clairière, ramenait fiévreusement les plis de son corsage, interrogeant l'eunuque sur ce qui s'était passé ; elle ne se souvenait de rien et croyait avoir dormi. En ce moment un pas lourd se fit entendre au fond de l'allée, un homme en livrée tenant un plateau à la main s'adressait au comte :

— C'est une dépèche qui vient d'arriver pour madame la comtesse de Thianges.

— Donnez, donnez à mademoiselle.

Diane fit sauter le léger papier qui fermait l'enveloppe et lut à la clarté lunaire :

« *Guerre imminente. On mobilise. Je viens te chercher. Arriverai dimanche minuit. Préviens père.*

» *Maman.* »

— La guerre !...

— Bah ! ta mère exagère toujours. Pourtant, puisqu'elle vient ici...

Il se tournait vers l'homme :

— Est-ce qu'il y a des nouvelles?

— Monsieur le comte, il est arrivé une dépêche au bourg.

Laurent qui l'a lue a dit, comme ça, que c'était la guerre pour demain.

— Comme c'est venu vite !

— Avant-hier, encore à Paris, — disait l'eunuque, — l'ambassadeur de Turquie m'assurait qu'il y avait soixante-six chances contre cent pour un arrangement.

— La guerre! — répétait M. de Thianges. — Décidément l'Europe veut mourir.

Tout à l'égoïsme de sa manie, il se penchait vers Liao-Tchaï :

— La voilà la troisième face de la Diane... c'est Hécate, celle qui conduit les morts chez Pluton. Regardez comme elle assemble autour d'elle les âmes qui vont s'envoler.

La lune avait définitivement dévoré les nuages qui la couvraient ; ils se dissipaient en effilochures balayées par la violence du vent, dans un ciel élargi, d'une profondeur qui semblait vide ; elle montait avec une vitesse ralentie, d'une majesté suprême, répandant autour d'elle un calme glacial et pur. Mais, de la rivière proche, du torrent, des sources cachées sous les feuilles, des vapeurs s'élevaient, légères comme des fumées ; elles semblaient attirées par la libration, rendue sensible, de l'astre ; peu à peu ces fantômes peuplaient l'air, menaçaient encore de remplir l'étendue... Soudain, un vent brusque vint secouer la cime des arbres, rafla les brumes et laissa de nouveau la clarté resplendir.

— Avez-vous observé la direction du vent? — demanda le mandarin, — il soufflait de l'Orient : c'est de ce côté que le salut viendra.

En revenant dans le salon, ils trouvèrent les joueurs encore attablés ; madame de Commercy attrapait rudement le marquis distrait qui avait risqué un sans-atout ultra-léger. Il en était résulté des catastrophes et des pénalités extraordinaires.

— Enfin, c'est ridicule, — criait-elle, — alors on joue des haricots... Un sans-atout avec le valet troisième... jouez des haricots, mon ami, jouez des haricots.

En voyant M. de Thianges, elle courut à lui, laissant les comptes en plan; d'ailleurs, elle perdait.

Le comte secoua la tête, sa voix grave s'éleva soudain avec une solennité singulière.

— On m'apporte une grande nouvelle. L'ordre de mobilisation vient d'être donné, il est affiché dans les mairies, c'est la guerre.

Une seconde il y eut de la stupeur, puis des exclamations se croisèrent..

— La guerre... mais on n'y pensait pas. On était occupé que de ce procès...

— Qui part ici?

— Moi, le deuxième jour?

— Moi aussi.

— Moi, le troisième.

Et tous les jeunes hommes, d'un même mouvement, s'écrièrent :

— Eh bien, tant mieux. Il fallait en finir... *ça y est.*

Dans l'office, dans les cours, partout où des êtres jeunes et solides s'agitaient, les mêmes phrases s'entendaient, le même « ça y est » se multipliait ; partout on se serrait les mains en souriant, sans vaine bravade. Les inimitiés, les haines même qui tout à l'heure encore divisaient les hommes venaient de se dissiper à la brise salubre de la revanche; tous se dégageaient des petites compétitions, des petites bassesses, ils secouaient le poids affreux qui depuis quarante-quatre ans pesait sur tous : ils sortaient des décombres.

***

Dès que les hôtes venus de Courville furent partis, M. de Lesdiguières s'approcha du comte :

— Cher monsieur, dit-il, — je voulais attendre à demain pour faire cette démarche, mais les événements pressent, puisque mon ordre de mobilisation m'appelle le second jour, je viens auparavant vous demander un grand bonheur, un bonheur dont j'espère être digne : la main de mademoiselle Diane ; j'ai obtenu son agrément aujourd'hui même.

— Vous voulez épouser Diane? Ni son annulation, ni son divorce ne sont prononcés.

— Je le sais, mais ils sont certains et je voudrais emporter une assurance et le titre de fiancé.

M. de Thianges réfléchit un moment :

— En ce qui me concerne je n'ai pas d'objections et vous m'êtes très sympathique. Mais nous allons justement chercher à la gare madame de Thianges qui arrive ce soir. Je dois consulter la mère de Diane. Venez avec nous. On attelle.

Ils arrivèrent en avance et durent attendre sans descendre de voiture. Une prodigieuse animation remplissait la petite station d'ordinaire si déserte. Une foule d'hommes, venus de toutes les parties de la campagne, se pressait dans les salles et devant les guichets ; ils portaient à la main de légers paquets et paraissaient préoccupés, sérieux, mais calmes, on entendait peu de chants et pas un cri d'ivgrogne. M. de Thianges ne put s'empêcher de dire :

— Ils ont changé depuis 70; c'est de bon augure.

Il n'avait pas fini qu'un train sifflant entra lentement en gare et qu'aussitôt les groupes franchirent les portes pour se répandre sur les quais et monter à l'assaut des wagons. Diane alors et les deux hommes descendirent et se frayèrent un passage. Dans la confusion de ceux qui montaient et descendaient, ils distinguèrent difficilement, d'abord madame de Thianges qui sautait à terre, coiffée de travers et gesticulant, suivie de sa fille Yvonne et de sa femme de chambre Julie. Ce fut Diane qui la première la reçut dans ses bras.

— Ah ! chère petite, ah, mon enfant! Je ne vivais plus sans toi. Ah ! tu as engraissé... Comment, monsieur de Lesdiguières ici, vous?... Quelle bonne surprise !... Mon cher Sosthène, je suis heureuse de vous voir. Ah! quel voyage, mes amis, quel voyage... Je vous conterai ça...

— Où sont vos malles, maman? Laurent va les prendre, donnez-lui votre bulletin.

— Mes malles !... Tu dis mes malles?... D'où sors-tu? Mais nous n'emportons rien, on refuse les bagages ; je n'ai que ce que tu vois sur moi et ce que Julie porte dans cette valise. Ah ! quel voyage !

— Ma chère Suzanne, voulez-vous monter dans la voiture. Nous allons nous caser tous les cinq. Julie viendra dans le

camion avec Laurent. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, je vous ai fait préparer un souper.

— Vous avez eu joliment raison ; je n'ai rien eu à manger depuis mon départ, rien qu'un verre d'eau de Saint-Galmier que Julie a pu m'apporter à une station et un morceau de sucre. Ah, ces stations ! Des arrêts à n'en plus finir, à chaque pont des territoriaux en blouse avec des fusils. C'était interminable. Yvonne, as-tu embrassé ton père?

Au milieu de ses exclamations madame de Thianges regardait d'un œil un peu égaré le duc dont elle ne pouvait s'expliquer la présence et qui était lui-même assez gêné de son personnage ; puis elle reprenait, en ayant trop à dire :

— Vous comprenez, nous étions bien tranquilles, personne ne croyait à la guerre, on en parlait bien, mais personne n'y croyait. On était occupé de ce procès, on ne pensait qu'à ça. Quand tout d'un coup, samedi, on me dit que la mobilisation est décrétée et que si je veux partir, il faut le faire le soir ou le lendemain matin, parce qu'après il n'y aura plus de trains civils. Je téléphone à Saint-Contest, à l'état-major, pour qu'il me renseigne : impossible de l'avoir. Enfin, nous nous décidons à filer et nous passons la nuit avec Yvonne et Julie à faire les malles. Dès hier matin j'envoie Joseph à la gare avec l'auto, une demi-heure après, il revient en me disant qu'on ne prend pas les bagages, qu'il y a foule, que c'est le dernier train et qu'il faut nous dépêcher. Nous avons couru ; Yvonne a pu prendre les billets et nous sommes montés en wagon avec une énorme poussée de monde derrière nous. Figurez-vous que dans le couloir des premières il y avait des gens des troisièmes, assis sur leurs sacs avec des bouteilles de vin qui coulaient, un gâchis ! une odeur ! Ah ! qu'on est bien ici...

Elle entrait dans la salle à manger de Vergnioles et s'asseyait à la table ou du thé était servi avec des viandes froides. A ce moment M. de Lesdiguières vint baiser la main de madame de Thianges.

— Chère madame, vous devez être surprise de me trouver aussi crampon et aussi indiscret, mais je vais implorer de votre bonté la permission de m'expliquer en deux mots : j'ai demandé aujourd'hui sa main à mademoiselle Diane, elle a bien voulu

me l'accorder et il ne me reste plus qu'à m'adresser à ses parents, pour être sûr de mon bonheur. Pardon si je piétine ainsi sur les convenances, mais la nouvelle foudroyante de cette guerre me prend au dépourvu, je pars demain et le temps me manque. Je sais que grâce à votre puissante intervention toutes les formalités d'annulation et de divorce vont être terminées très promptement; je voudrais revenir de cette campagne, — si j'en reviens, — pour conclure une union qui est tout le désir de ma vie.

Il bredouillait en finissant, mais Diane à mesure l'encourageait du regard pendant qu'Yvonne souriait d'un sourire aigu de pensionnaire curieuse... « Comme c'est drôle, pensait-elle, ça fait la seconde fois en un an que j'assiste aux fiançailles de ma sœur. »

Surprise et ravie d'abord, tout de suite après vexée que ce mariage eût été décidé en dehors d'elle et pût être attribué au père, assez embarrassée en somme de son rôle, la mère de Diane prit le parti inattendu de fondre en larmes. Ses deux filles se jetèrent à son cou et son mari lui proposa, sans s'émouvoir, de l'eau de mélisse sur du sucre. Lesdiguières qui, durant cet intermède avait fait une assez pauvre mine, allait s'éloigner discrètement, quand la désolée qui ne l'avait pas perdu de vue, se leva, l'attira près d'elle et lui tendant sa joue ruisselante, dit ce simple mot :

— Mon fils...

Sur ce on envoya Yvonne se coucher après avoir permis à son futur beau-frère de l'embrasser, et l'on prit hâtivement, vu les circonstances et l'heure nocturne, quelques arrangements pour l'avenir. Le mariage serait célébré aussitôt l'annulation obtenue ce qui ne faisait pas de doute, et les dix mois légaux atteints. Cela mènerait bien jusqu'au commencement de janvier. C'était l'époque à peu près que la comtesse assignait comme terme de la guerre et tout s'arrangerait à merveille ainsi.

— Pour les questions de fortune...

— Les notaires s'entendront, — interrompit M. de Thianges, — et maintenant, Diane, fais dire à Laurent qu'il sorte l'auto du garage et accompagne ton fiancé. Quand vous aurez fait vos adieux, tu monteras te coucher; nous avons à causer un peu ta mère et moi.

Remise de ses émotions, madame de Thianges soupait maintenant de bon cœur, mais elle se croyait obligée d'expliquer à son mari sa brusque venue, un peu insolite :

— Vous comprenez, mon ami, — disait-elle, — que si je tombe chez vous comme une bombe, c'est que j'y ai été contrainte et forcée.

— Je ne m'en plains pas, remarquez.

— Non, mais moi je veux vous dire. Je pensais que vous me rendriez Diane pour l'été et que, comme d'habitude, nous irions toutes les trois quelques semaines à Houlgate, chez les Langwal, ensuite à Biarritz avec les Mainbourg, pour finir en Poitou à Boismilon où nous avons l'habitude de passer l'automne au moment des chasses ; mais on m'a dit que la côte normande pouvait être dangereuse à cause des croisières allemandes, du reste elle est déserte et puis comment faire voyager Diane toute seule pour me rejoindre? Bref, me voilà. D'ailleurs, je savais que monsieur de Lesdiguières était dans ce pays et j'avais déjà mon idée sur lui. Il y a longtemps que je pense à ce mariage. Ah ! j'ai aussi quelque chose de très bien pour Yvonne.

— Peut-on vous demander qui?

— Un jeune homme charmant qui est fou d'elle et très riche, richissime ; le comte de Chemerault.

— Chemerault? Oui, j'ai connu autrefois le vieux Chemerault et sa fille Jeanne. Mais, est-ce qu'elle n'avait pas épousé? Voyons... Est-ce que le père du jeune homme dont vous me parlez n'était pas un peu... un peu ?...

— Ah ! oui, je crois... mais ils sont convertis. Et quelle fortune !

— Je n'en doute pas. Mais enfin, tout cela est remis en question par cette guerre. Pour le moment je suis très content de ce que nous venons de conclure pour Diane.

— Je vous l'ai déjà dit, mon cher Sosthène, il y a longtemps que je mijote ça avec la duchesse et madame de Commercy. C'est un peu mon œuvre et j'en suis fière... cette chère enfant, le ciel lui devait bien cette compensation... elle a tant souffert.

— Alors vous me ferez le grand plaisir de rester un peu ici avec nos enfants. Les Langwal attendront. Du reste la mobilisation allemande les a peut-être réclamés.

— Je vous vois venir, je trouve vos plaisanteries d'un goût douteux, quand il s'agit de mes amis. Où allez-vous me loger?

— Vos anciens appartements n'ont pas été touchés et votre femme de chambre a dû tout y préparer déjà. Je n'ai pas besoin de vous montrer le chemin ; vous le connaissez.

Il s'inclinait froidement, baisait le bout des doigts tendus, s'éloignait. Un moment avant de gagner sa chambre il sortit, s'arrêta sur le seuil. Déjà l'astre qu'il aimait s'inclinait sur la cime des grands peupliers.

— Oh ! Selené, — dit-il, — quels crimes vont-ils encore commettre ces barbares qui ne respectent pas les dieux ?

***

Les premiers jours de la guerre furent neutres dans le château que madame de Thianges animait seulement de ses colères, au moindre manquement dans le service et le confortable. Ses filles ne s'étonnaient ni ne s'offusquaient de ces fureurs qui troublaient si désagréablement la tranquillité du comte, habitué au calme rêveur et mystérieux de sa pensée. Il avait, cependant, accepté avec résignation, la vie sinon commune, du moins rapprochée, mais son ordinaire mélancolie s'aigrissait des optimismes de sa femme, qui à chaque dépêche, à chaque article de journal, s'exhalait, criant que l'empereur Guillaume était mort, qu'on allait entrer à Berlin, et travaillait sérieusement sur les cartes au remaniement de l'Europe et au partage de l'Allemagne.

Les « communiqués » se firent moins bons.

On lisait à travers les lignes, et même les blancs des journaux, de mauvais symptômes, et le style ampoulé, malgré son affectation de sobriété, du Gouvernement inquiétait ceux qui avaient vu 70 et qui se souvenaient.

— Heureusement Paris est imprenable, — disait un jour M. de Thianges à l'eunuque, resté à Courville (car les autos avaient été réquisitionnées, et l'on étudiait les moyens de faire repartir pour l'Asie la princesse Tao-Tou) — c'est à Paris que nous reprendrons pied, comme Antée touchant la terre. Mais n'admirez-vous pas, cher monsieur, Liao-Tchaï, comme

les vieilles luttes confessionnelles qu'on croyait à jamais pacifiées par le scepticisme, se réveillent au contraire de nos jours, dans des convulsions qui semblent suprêmes et qui ne sont que renouvelées. C'est plus qu'une guerre de races, celle que nous menons aujourd'hui : c'est une guerre de religion. Voyez, ces Allemands ont saccagé et brûlé Louvain, sous un prétexte : la vraie raison, c'est que cette ville et son Université étaient un centre d'influence. Ils viennent de détruire cette cathédrale de Reims, qui était la continuation directe du culte des druides en ce lieu; ils s'attaqueront toujours fatalement, instinctivement, à ce qui représente notre tradition vivante, celle des forces multiples et sacrées qui gouvernent l'univers. Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné?

— On m'a dit que vous étiez, ce que les gens de votre monde appellent un libre penseur.

— J'espère devenir un jour un chrétien, mais j'ai toujours été un catholique.

Liao-Tchaï, d'un geste heureux désigna le ciel et la terre.

— Les dieux reviennent, — dit-il.

XXII

ÉPILOGUE

La princesse de Commercy au comte de Thianges

Bâle, octobre.

Mon bon ami,

Je vous écris à la place de Diane, trop occupée, trop fiévreuse, trop heureuse, pour le faire, et je veux, avant tout, vous confirmer notre dépêche d'hier : Louis-Albert est retrouvé, il est blessé, mais en voie de guérison ; Diane part pour le rejoindre. Voilà tout ce que je puis vous mander, tout ce que je sais pour le moment, et c'est superbe, c'est miraculeux, n'est-ce pas?

Votre chère Diane, a été admirable de courage, d'énergie, de confiance. Depuis la terrible matin où la lettre du général Daclin est venue nous jeter cette effroyable énigme : « Blessé et disparu », elle n'a pas un instant perdu le calme et la volonté nécessaires pour rejoindre, pour revoir, — sous quelques aspects que ce fût, — le pauvre et vaillant enfant tombé un des premiers pour la France. Je me félicite tous les jours d'avoir voulu l'accompagner dans ce calvaire. Du moins, j'ai pu m'occuper d'elle matériellement, la faire manger, dormir, entretenir ses forces physiques ; quant au moral, il est resté au-dessus de tout.

Il faut que je vous dise d'abord notre voyage, qui fut affreux ; vous savez que nous avons dû passer par Lyon pour gagner Bâle, puisque c'est de là que nous devions commencer nos recherches. Notre train marchait comme il pouvait, avec des arrêts interminables ; en quittant la Saône, il a cheminé pendant une demi-heure à côté d'un autre, d'où partaient tantôt des cris déchirants, tantôt des rires affreux, ou des refrains de café-chantant. Malgré mes préoccupations et ma tristesse, je regarde et je vois, collées aux vitres d'un convoi de troisièmes, les plus effrayantes faces qu'il soit possible de concevoir dans le cauchemar. C'étaient des femmes hâves, les traits décomposés, grimaçants ; figures furieuses ou gaies, — les gaies, c'était atroce ! — elles nous tiraient la langue, nous faisaient des gestes ignobles, nous injuriaient. Je verrai toujours l'une d'elles, coiffée d'un bonnet de papier, braillant un chant, qu'on m'a dit être *l'Internationale*, en me regardant, comme si c'était à mon intention. Je me suis informée : c'étaient des folles qu'on transportait de Paris en province.

Arrivées à Bâle, nous avons été trouver les autorités ; j'ai montré, — avec un orgueil que je n'aurais pas eu jadis, — mes lettres du ministre de la Guerre et du ministre des Affaires étrangères français et à force de démarches, j'ai pu obtenir, — ces Suisses sont vraiment bien gentils, — qu'on ne s'opposerait pas à nous laisser passer en territoire ennemi, qu'on ne ferait pas attention à nous, qu'on fermerait les yeux. Nous avons pris un train, tout simplement, nous donnant pour des infirmières américaines, et sommes arrivées un matin à Molsheim

où on s'était battu quelques jours avant et qui était encore plein de morts.

Ah, mon ami ! quel horrible spectacle ! La mort partout, toujours ; des soldats allemands en tas, par place ou debout, les uns serrés contre les autres, fusil en mains, comme s'ils étaient vivants. Il paraît que c'est un des effets de notre fameux 75. Ces cadavres, encore dressés pour combattre, étaient effrayants.

Malgré ces horreurs, Diane n'a pas perdu courage. A une gare que l'on nous avait désignée, nous sommes descendues et nous nous sommes informées où résidait l'état-major? On nous a conduites jusqu'à une maison où trônait un gros Allemand, à moustaches rousses, et à lunettes d'or, qu'il m'a semblé, tout de suite, avoir déjà vu, et qui nous a reçues du haut de sa grandeur, sans lâcher sa pipe. Il avait devant lui, sur sa table, un verre et une bouteille de vin de champagne, certainement volée, dont il se versait une rasade de temps en temps. Nous lui avons demandé s'il consentirait à nous donner une liste des blessés prisonniers français, « ou des morts », a ajouté, bravement, notre admirable Diane.

Il nous a demandé, avec un accent épouvantable, mais en français très correct, qui nous étions : « car je vois bien que vous n'êtes pas des vraies infirmières ». Il nous avait peut-être devinées. Comme il semblait assez brave homme, et comme, de plus en plus, je croyais le reconnaître pour un des gérants du « Gigantic-Palace », je lui ai dit que nous cherchions le duc de Lesdiguières, qu'on nous avait dit avoir été blessé dans le pays. Alors, du même ton, dont il m'aurait proposé un « ice-cream », — décidément c'était bien lui, — ce coquin nous a répondu :

— Il a dû être tué ; mais pourquoi tout cela?

Je n'ai pas bronché ; comme je sais que les gens de son pays sont entichés de noblesse, j'ai insisté :

— Mais, monsieur, il s'agit du représentant d'une des premières familles de France, le duc de Lesdiguières. Et moi, je suis sûre que vous m'avez déjà vue à Paris, je suis la princesse de Commercy.

— Bah, m'a-t-il répliqué, en France, tout le monde est duc ou prince.

La colère m'est montée aux cheveux, et je lui ai campé.

— Ce n'est pas comme en Allemagne où il n'y a pas un seul vrai gentilhomme.

J'étais assez contente de ma réponse, — c'est pour cela que je vous raconte la scène ; — mais lui avait parfaitement compris, il s'est levé ; ses gros yeux de faïence étaient rouges de fureur ; il nous a crié en nous montrant la porte :

— *Heraus !*

Ce qui, dans la langue de ces brigands, veut dire : Dehors !

En traversant les rues, encadrées de deux énormes landwehr, nous avons vu un groupe de hussards, ceux-ci tout petits et tout gringalets, qui se livraient à une occupation charmante : ils enduisaient de pétrole la porte et toutes les parties boisées d'une église, un petit bijou du quinzième siècle, comme on en voit tant dans nos campagnes. Ce ne doit plus être aujourd'hui qu'un monceau de cendres. Il n'y avait, à cela, aucune nécessité militaire ; c'était pour le plaisir.

On nous a fourrées dans un wagon, qui devait nous ramener à Bâle et, pour la première fois, j'ai vu Diane éclater en sanglots. Le spectacle que nous avions sous les yeux n'avait, il est vrai, rien de réconfortant. Figurez-vous une plaine où déjà s'avançait l'ombre, et dans laquelle on voyait des hommes occupés à creuser des grandes fosses ; nous croyions d'abord qu'il s'agissait d'un travail de tranchées, quand, tout d'un coup, nous avons compris : on apportait des corps sur des civières et on les déposait dans ces trous. En même temps, d'une petite colline qui dominait, nous avons entendu descendre les sons d'une musique militaire qui jouait la *Marche funèbre* de Chopin, celle qu'on exécute dans les grands enterrements : c'était d'un effet atroce et saisissant.

Votre fille m'a dit simplement :

— Il est peut être là !...

Eh bien non, il n'était pas « là » : il avait bien failli..., mais il vit et Diane est près de lui : à peine étions-nous revenues aux *Trois-Rois* que le chasseur, une espèce d'icoglan roux, mâchant un lourd « accent palace », est venu nous dire qu'on avait des nouvelles du « monsieur que nous cherchions » ; qu'il était blessé et soigné près de la petite ville de Thann. Le brave homme qui répondait — d'ailleurs en très mauvais

français — au nom de Smithals, paraissait très au courant de tout ce qui se passait de l'autre côté de la frontière. Avec de bonnes paroles et surtout de bon argent, nous en avons tiré tout ce que nous avons voulu, et voilà Diane qui va partir sous la protection du gardien qu'elle a embauché pour la circonstance ; il doit me rapporter des nouvelles incessamment et sans doute une lettre pour vous. Soyez donc pleinement rassurés, la blessure, quoique grave, est en voie de guérison; Dieu nous a protégés, qu'il soit béni.

Mes meilleurs souvenirs à madame de Thianges, et pour vous, mon cher Sosthène, toutes les affectueuses pensées de votre vieille amie.

LEDRU-COMMERCY

P.-S. — Nous avons à Bâle la famille de Cadiguan avec la princesse Tao-Tou et son eunuque. Ils voudraient bien repartir pour l'Annam, mais les communications sont difficiles et la petite a une peur horrible des mines flottantes.

Diane de Thianges à son père.

Mon cher papa,

Vous devez savoir par madame de Commercy que je suis auprès de Louis-Albert : où? c'est ce qu'il ne m'est pas permis de vous dire et que j'ai dû promettre de taire à l'homme qui se charge de vous faire parvenir cette lettre. Qu'il vous suffise de savoir que c'est un joli village d'Alsace, dans un nid de très douces vallées, qui abrite votre fille heureuse d'avoir retrouvé après de telles angoisses celui que vous lui avez permis d'aimer.

Louis-Albert a été blessé dans les premiers combats près de Mulhouse et si grièvement que nos troupes en retraite n'ont pas pu l'emmener ; il aurait été fait prisonnier et qui sait, peut-être achevé à coups de crosse, s'il n'avait eu la chance d'être frappé dans les bois, près de la cabane d'un vieux schlitteur alsacien qui l'a ramassé, soigné en secret et caché

assez aisément ; les Allemands ne se risquant pas volontiers dans cette partie forestière où, grâce à Dieu, ils n'ont que faire.

Louis-Albert avait une balle dans la hanche et un éclat d'obus lui avait éraflé l'épaule. Il a été admirablement traité par ce vieil homme demeuré Français de cœur qui s'est attaché à lui comme à son enfant. Heureusement les projectiles n'étaient pas restés dans les plaies et le blessé n'avait besoin que de repos et d'attention. Mais la guérison a été longue parce qu'il avait perdu beaucoup de sang et que la fièvre ne le quittait pas. Le père Schulbaum qui, naturellement, ne travaillait plus, a pu ne s'occuper que de lui et l'a tiré d'affaire. Quand son malade a pu commencer à se reconnaître, il a voulu nous envoyer de ses nouvelles, mais c'était très dangereux ; ce n'est qu'à la fin, quand Louis-Albert a pu sans inconvénient rester quelques heures seul, que le brave homme s'est risqué à courir jusqu'à Bâle et que par le plus providentiel des hasards, il a rencontré ce portier d'hôtel qui s'informait de tous les côtés. Le doigt de Dieu est manifestement dans tout cela.

Je vis donc maintenant auprès de mon cher blessé, dans cette petite maisonnette au fond des bois ; c'est là seulement que j'ai compris la majesté du silence ; il nous enveloppe comme une onde, il nous étreint comme une caresse et quand on songe aux mille bruits dont il est fait, aux confuses vies qu'il résume, qu'on sent planer autour de soi, l'immense et calme agitation des rameaux verts, des sapins aux troncs fins, des bouleaux, ces paysagistes, qui jettent des clairs dans les masses sombres, on est surpris que d'autres puissent mener une autre existence. Mais ce silence, depuis quelque temps s'est rompu, fracassé, émietté, comme une vitre qu'on crève ; le canon a recommencé et cela nous a ranimés, électrisés. Puisqu'on tirait, c'est qu'il y avait des Français qui venaient et, un beau jour, nous avons entendu un autre canon qui répondait, qui s'approchait. Celui-là c'était un des nôtres, il avait la voix nette et claire, l'accent railleur et triomphant ; depuis ce temps, nous vivons au milieu de ces dialogues, en songeant qu'il y a peut-être des morts au bout de chacune des détonations.

Cependant, le croiriez-vous, nous avons parfois des heures assez calmes ; le jour, Louis-Albert se lève et marche un peu

pour reprendre des forces, car il boite encore, mais le soir je l'oblige à se coucher et je dîne à côté de son lit. Le vieux Schulbaum nous sert sans jamais consentir à s'asseoir avec nous et tout en mangeant, nous faisons des projets d'avenir, nous parlons des absents, de vous, de tous. Hier, Louis-Albert m'a raconté la mort de ce pauvre Henri Graslin, que je vous ai déjà télégraphiée ; elle a été belle et mystérieuse.

Vous savez qu'il est parti avec Louis-Albert, le second jour de la mobilisation ; ils sont entrés en même temps en Alsace par Belfort, le 9 août ; le 23, à Mulhouse, dans le faubourg de Domach, notre ami enlève sa section qui hésite un peu, et reçoit une balle dans l'épaule gauche ; le porte-drapeau venait d'être tué net à côté de lui ; Graslin ramasse la hampe de son bras valide, veut continuer ; à ce moment un éclat d'obus frappe le sol, rebondit, et l'atteint à la gorge. On l'emmène. Louis-Albert qui marchait avec ses hommes, le croise, s'arrête un instant, se penche sur lui.

— Qu'est-ce que tu as mon vieux?

— F... outu... peux plus parler... ça y est...

Lesdiguières lui dit qu'on va le conduire à l'ambulance, qu'il ira l'y trouver.

— Pas la peine; mais écoute, tu la verras toi, et qu'est-ce que ça te fait maintenant?... tu lui diras que je l'aimais tant... tant.

Il se tord, se roidit, meurt.

De qui parlait-il? Louis-Albert prétend qu'il s'agissait de moi, mais comment est-ce possible? Je ne m'en suis jamais aperçue.

Votre fille qui vous aime tendrement, vous embrasse, mon cher papa ; dites à ma mère, que ma première lettre sera pour elle.

DIANE

La princesse de Commercy au comte de Thianges.

Mon cher Sosthène,

Vous avez, je le sais, vous et madame de Thianges, reçu de bonnes nouvelles de Diane, je n'ai donc pas besoin de vous

parler d'elle. Elle est au comble du bonheur, elle vit auprès de celui que sa destinée était d'aimer ; chut : « ne gênons pas les amoureux », chante l'opérette ; « les dieux écoutent », direz-vous, cher païen que vous êtes. .

Ici c'est très animé. Il arrive du monde tous les jours : ma sœur de Lesdiguières qui va me rejoindre pour trouver une occasion d'embrasser son fils ; les Cadiguan et leur « petit pays chaud » sont ici, — je vous l'ai déjà dit, je crois ; — les Rantocé, Alphonsine mère et fille ; la jeune femme a mis son château comme ambulance à la disposition de Mgr Lambert, l'évêque de Montagnac. Mais comme elle est dans une situation intéressante — rien n'est si amusant que les effarements et les sollicitudes de la soi-disant madame de Lanty en face de cette situation — Geneviève n'a pu supporter les fatigues et les émois de son métier d'infirmière et elle est venue se retaper ici ; son mari est sur l'Yser où il se conduit magnifiquement : deux citations à l'ordre du jour.

Bâle est curieux en ce moment, c'est une Babel ou toutes les langues et toutes les nationalités se confondent. On a même pu croire un instant qu'elles s'y combattraient ; il s'y trouve à la fois des troupes des cantons allemands et d'autres des pays de langue romande. Les coups de fusil allaient partir tout seuls d'un côté comme de l'autre ; mais maintenant les sympathies germaniques ont bien diminué chez ces braves Suisses, même ceux de Berne ou de Lucerne ; ils ont pu craindre et assez sérieusement une violation de leur neutralité comme pour la Belgique et leur défiance est telle qu'ils ont mobilisé et qu'ils entretiennent une armée de deux cent mille hommes sur leurs frontières du nord.

Ils font d'ailleurs le meilleur accueil à nos « grands blessés » qui viennent d'Allemagne et qu'on échange avec des blessés allemands arrivant de France, tous choisis parmi ceux qui sont absolument inguérissables et incapables de reprendre les armes. J'ai été, l'autre jour, assister à ce passage tragique ; ah, mon cher ami, de quelles horreurs ils témoignent, mais aussi de quelles admirables vertus ! Je ne reviendrai pas sur ce spectacle que les journaux ont déjà retracés, mais je veux vous dire, la rencontre que j'ai faite et qui m'a bien étonnée. J'errais depuis un instant au milieu de ces nobles débris

d'humanité, quand, j'ai remarqué, allant, venant, montrant une activité, une énergie, une bonne humeur qui doublait la valeur de ses services, une infirmière dont, sous cette robe blanche, sous ce bonnet, blanc il me semblait avoir déjà vu la tournure; mais impossible de me rappeler un nom ! Tout d'un coup, dans un mouvement de foule, je me trouve en face de cette jeune femme et je reconnais... Thérèse Mouriez. Elle soutenait un blessé qui n'avait plus qu'une jambe. D'abord j'ai été un peu émue, et un peu sur l'œil, de la revoir si près de mon neveu, mais elle était bien loin de songer au passé; toute à son œuvre, à ses malades. Je me suis informée, j'ai appris qu'elle était déléguée par la Croix-Rouge et qu'elle fait preuve d'un courage et d'un dévouement admirables, risquant souvent sa vie pour soigner des cas dangereux de gangrène.

Qui aurait dit cela d'elle?

Votre affectionnée,

LEDRU-COMMERCY.

J'ai des nouvelles de Jacynthe des Ormes : un de ses fils est parti pour le front. On n'a plus entendu parler de lui depuis six semaines; elle supporte cette épreuve avec un courage stupéfié... et stupéfiant.

La comtesse Diane de Thianges au duc de Lesdiguières.

Vergniolles.

Mon cher bien-aimé,

Puisque vous m'avez renvoyée, tendrement, je ne dis pas, mais enfin renvoyée, je dois vous écrire et vous donner des nouvelles de celle qui vous aime, qui vous aime avec tout son cœur et toute son âme.

Après un voyage pas trop long (au moins matériellement), je suis arrivée chez mes parents que j'ai trouvés très émus et très bons. Leur réunion forcée, si inattendue et si périlleuse, il y a quelques mois, s'est passée sans troubles, dans la confiance et une sorte d'intimité calmes; j'avais quitté deux

époux, j'ai retrouvé presque un ménage. Cela ne devrait pas me surprendre, la France que je viens de traverser m'a réservé les mêmes surprises et m'a causé la même joie. Elle est confiante et brave ; elle est redevenue elle-même, sa vraie face apparaît à travers le sang des blessures dont elle fut couverte, une face d'énergie et de loyauté, digne du bonheur. Tout est changé autour de moi, ou plutôt tout est redevenu ce qu'il était réellement. Seulement, je crois que maintenant on ne se mentira plus à soi-même, on sera content d'être les braves gens que nous sommes... en songeant à ceux que nous avons vus... et que nous ne verrons plus.

Je comprends bien que dans ma situation, encore si singulière et si ambiguë, je ne pouvais m'éterniser auprès de vous. Pourtant, si vous y aviez consenti, je serais restée... comme vous l'auriez voulu. Mais vous êtes le maître de juger ce qui est bien. Je me souviendrai toujours du temps passé dans cet îlot de bonheur, hélas, entouré de tant d'angoisses ; le ciel me devait peut-être une petite part, il me l'a donnée si grande, si grande, que j'en suis parfois effrayée. Mais mon père me dit qu'il ne faut jamais douter du bonheur... ni de la victoire ; que c'est ainsi qu'on les mérite. Oh ! mon ami, comme il a raison ! Je sens que les temps des doutes sont finis, et j'ai la confiance d'être un jour toute à vous, votre femme, entendez-vous, mon grand chéri.

En attendant, vous partez pour l'Orient vous avez demandé à faire partie du corps de débarquement, vous êtes nommé. Vous méritiez bien cette faveur, si c'en est une, mais êtes-vous sûr de votre hanche? la plaie est-elle tout à fait cicatrisée? Et l'épaule? C'est l'épaule qui m'inquiète le plus.

Comme j'aurais voulu vous voir avant votre départ ! Cela est impossible, hélas ! J'avais bien songé à courir vous joindre, à Marseille, nous aurions retrouvé la rue Marius-Roux, et la petite Réserve, mais votre télégramme ne dit pas où vous embarquez et je me demande où cette lettre vous parviendra.

Peut-être à Constantinople !

Quels éblouissements dans ce mot.

Je vous vois, mon beau croisé, agenouillé dans Sainte-Sophie, pendant que les Turcs dispersés traversent le Bosphore, rentrent en Asie, vont se cacher dans les solitudes de leurs

steppes. On dit que le Christ gigantesque peint sur les murs de la basilique, et qu'ils ont essayé d'effacer sous leurs enduits et leurs badigeons, commence à transparaître, à se révéler, à couvrir toute l'immensité. Qu'il reçoive votre prière, qu'il tende vers vous ses mains miraculeuses, qu'il vous bénisse, qu'il nous bénisse. L'heure où il nous réunira sera la plus belle de ma vie ! Je vous aime, mon cher fiancé, je vous aime et je vous embrasse.

DIANE

***

Le fin croissant de la lune tremblait entre les cimes des peupliers ; la nuit de printemps furtif, naissant, indécis, amollissait les contours des choses, les veloutait de blancheurs, les ennuageait de brumes bleues. M. de Thianges parut à la porte du château, arrêté à considérer, à caresser des yeux le paysage familier, toujours nouveau, toujours cher, qui entourait la gentilhommière de son silence et de son calme. Le vieux rêveur voulait voir dans les fonds du vallon ou sur les pentes des collines une danse de nymphes menant leurs chœurs. Elles semaient, pensait-il, les grains qui bientôt allaient éclore, elles lançaient à poignées les germes, de leurs doigts d'ombre, elles entr'ouvraient les coques des jeunes bourgeons pour faire éclater les feuilles. C'était une de ces nuits tièdes et fécondes où la terre tressaille et s'ouvre pour qu'au matin toute la joie du printemps soit révélée à la surprise de l'homme.

La faucille d'argent faisait sa moisson de nues; les javelles alertes s'assemblaient.

« Là-bas, pensait-il, à la pointe des minarets, sur les coupoles, aux tours des vieux remparts le croissant va s'envoler pour toujours. Mais tu n'en ressentiras, ô Diane, nulle offense. Ils te l'avaient volé, ils l'avaient ravi sur tes autels de Tauride, ils l'avaient cloué aux pieds de leurs chevaux ; maintenant il redeviendra l'arc divin qui ne poursuit, qui n'atteint que les impudiques et les insincères !... »

Il fut arrêté dans sa prière par le bruit rapide d'un pneu moulant le gravier et vit passer sur la route une bicyclette

filant dans l'ombre. Au mouvement qu'il fit, une voix s'éleva :

— Bonsoir, monsieur le comte.

Les yeux myopes, contractant leurs paupières, vrillèrent l'obscurité.

— C'est toi, Victor !

— Mais oui, monsieur le comte, on avait eu un congé pour les semailles, elles sont faites, et puis bonnes !

— Et maintenant?

— Et maintenant, monsieur le comte, on s'en retourne au front. C'est pas fini encore, il faut un sacré coup de chien pour les renvoyer chez eux, ces diables-là. Mais ça va barder, voyez-vous. Et après, au moins ça sera fini, on pourra travailler tranquillement, ça sera notre tour, pas trop tôt.

— Qu'est-ce qu'elle dit de tout ça, Mariétou?

— La patronne? Elle se console. Et puis voyez-vous, monsieur le comte, de ce côté-là, on a fait aussi les semailles ; la France va avoir besoin de gosses. Ah ! on a bien travaillé ! Salut, monsieur le comte, faut pas que je manque mon train.

Le coup de jarret sur la pédale l'emportait au loin déjà ; il divisait l'ombre et s'y glissait. M. de Thianges le suivit longtemps des yeux.

Il se retourna ; dans la façade du château deux lumières brillaient, l'une éclairait la chambre de sa femme. Il la devinait toujours occupée à ses minuties de toilette et de rangement, dans une frivolité têtue qui ne voulait pas être distraite ; l'autre clarté désignait la pièce où Diane, il le savait, écrivait à son fiancé dans la simplicité de son amour et de son espoir. La réflexion était banale, qui lui vint aux lèvres avec un sourire... Puis il redevient grave. Il songeait à l'avenir. Quelle plénitude de bonheur, d'énergie, de vertu allait jaillir de tant de *Décombres !...*

FRANÇOIS DE NION

CROQUIS DE L'ALLEMAGNE

D'AVANT-GUERRE[1]

II. — LA FOIRE AUX VANITÉS

> La foire aux vanités est un lieu où l'on rencontre tous les orgueils, toutes les dépravations, toutes les folies, où l'on coudoie toutes sortes de grimaces, de faussetés et de préventions.
>
> W. MAKEPEACE THACKERAY

Quand je fais appel à mes souvenirs, je revois encore la petite salle de mon théâtre munichois, oblongue et baroque, où les murailles tendues de soie jaune s'adornaient de peintures et de gravures audacieuses, sous la lueur tamisée des lustres[2].

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1916.
2. En 1895, avide d'imprévu, — j'avais alors vingt-trois ans, — je partis pour Munich où je débarquai par une matinée de printemps avec deux pièces d'or au fond de ma poche pour tout capital. Je ne connaissais de la langue allemande que ce qu'on en apprenait au lycée, c'est-à-dire moins que rien. Le 2 août 1914, quand je revins en France pour la mobilisation générale, il y avait près de vingt ans que je vivais en Allemagne. J'y étais devenu une personnalité connue dans tous les milieux et dans toutes les villes. D'abord correspondant d'un journal français, j'avais commencé par donner un peu partout des conférences sur notre littérature, notre art, notre vie sociale. Ensuite je fondai la *Revue franco-allemande*, bimensuelle et bilingue, qui, quatre années durant, groupa près de deux cents écrivains de France et d'Allemagne dans la pensée d'un rapprochement intellectuel des deux pays. Je joignais bientôt à cette revue une maison d'édition. La nouvelle génération littéraire de l'Allemagne y publia ses premières œuvres. En 1903, je fondai à Munich, puis plus tard, en 1906, à Vienne, deux théâtres qui exercèrent une certaine influence sur l'évolution intellectuelle de l'Allemagne. Je travaillai enfin à répandre dans l'Europe centrale notre poésie et notre musique populaires. A cet effet, j'organisai des concerts, des conférences et j'écrivis plusieurs livres, entre autres une anthologie en allemand intitulée : *Joli Tambour*. Le lecteur excusera cette autobiographie ; j'ai tenu à le renseigner sur celui qui lui parle de l'Allemagne.

Près de l'entrée, au coin d'une loge, une colonne de chêne massif portait sur son chapiteau une tête de mort coiffée d'une perruque blanche dans laquelle était profondément fiché l'acier luisant d'une hache à long manche, la hache du bourreau.

Cette colonne symbolique s'appelait le *Schandpfahl*, le pilori (mot-à-mot, le poteau-de-la-honte). Elle traduisait, de façon tangible, les aspirations satiriques et révolutionnaires des jeunes intellectuels qui s'étaient groupés sous ma direction et s'intitulaient, avec orgueil et présomption, *die Elf Scharfrichter*, les onze bourreaux. Nous portions en effet la hache dans toutes les hypocrisies sociales; nous aimions à démolir tout ce qui nous semblait conventionnel ou routinier. Vêtus de longues simarres rouges et la face masquée, le soir de notre première représentation, nous avions solennellement déclaré à notre public ébaubi, devant le billot noir où reposait la pointe de nos glaives :

Du haut du ciel le vieux Dieu actionne
Les poupées et les silhouettes,
Et juste au plus beau moment
Nous coupons les ficelles[1].

Nous suspendions au *Schandpfahl* la dernière insanité politique, la dernière bévue impériale, l'ultime loi réactionnaire, le dernier cri du snobisme, ce que la réclame stupide exaltait sans raison, ce qui insultait au bon sens ou à l'esthétique. Nos jugements avaient d'autant plus de poids que notre indépendance juvénile nous permettait d'être sincères sans restrictions.

Frank Wedekind, l'un des nôtres, se déguisa, une fois, en dompteur forain : tunique à brandebourgs, culotte de peau blanche, bottes à l'écuyère. Dans ce costume, il débita sur la scène le prologue de son drame, *Erdgeist* (l'Esprit de la terre), qui devait avoir un grand retentissement quelques années plus tard et fonder sa renommée littéraire. Faisant claquer son fouet d'une main, déchargeant son revolver de l'autre, il apostropha le public en phrases hachées :

— *Hereinspazieren in die Menagerie!* (Entrez dans la ménagerie !)

1. Im Himmel lenkt der alte Gott
Die Puppen und die Schatten,
Und just im schönsten Augenblicke
Zerschneiden wir die Drähte.

Cette ménagerie, c'était la pièce où l'auteur produit en public ses monstres à face humaine, révèle le jeu compliqué de leurs muscles et de leurs passions, allume tour à tour dans leurs regards l'envie, la colère, le désespoir ou l'amour, les oblige à ramper dans la boue ou à bondir vers la lumière...

— *Hereinspazieren in die Menagerie !*

Pour allécher la curiosité des badauds, le poète-pitre souleva la toile et présenta au public le plus bel exemplaire de sa collection, son héroïne, une longue fille souple en maillot collant, outrageusement fardée, qu'il appelait son serpent et caressait doucement du manche de son fouet...

Beaucoup d'années ont passé sur ces jours de soleil et de jeunesse. Frank Wedekind a joué des coudes et fait son chemin, comme la plupart de mes compagnons. Nos grands enthousiasmes d'antan ont eu le sort de ces ballons rouges qui dansent au bout d'un fil dans la main des gamins innocents. D'abord archi-gonflés, de couleurs vives, pleins de force et d'élan, ils veulent monter toujours plus haut. Puis ils se vident, leur peau se ratatine, ils redescendent peu à peu et meurent d'inanition sur le sol, petits cadavres lamentables, flasques et noircis.

Depuis, j'ai parcouru constamment l'Europe centrale, j'ai pénétré dans les différents milieux littéraires et artistiques de l'Allemagne, j'ai fréquenté les écrivains, les musiciens, les peintres, les acteurs, les virtuoses, tout le monde tapageur des « m'as-tu vu », des « m'as-tu lu », des « m'as-tu entendu ». Débarrassé des lunettes roses de l'adolescence, mûri par la dure expérience, j'ai suivi leurs folles randonnées vers le succès, vers la renommée, vers l'argent, vers les honneurs ; j'ai noté leurs travers, leurs infamies, leurs passions réelles ou feintes, les multiples manifestations de leur égoïsme et de leur ambition. Ils sont bien, ces enfants intelligents de l'Allemagne moderne, les produits artificiels et violents d'une société fraîchement parvenue, pauvre de traditions mais riche en appétits, incapable de comprendre les subtilités ataviques du tact, de l'harmonie, de la mesure. Ils exagèrent en tout ; c'est pourquoi ils s'accommodent si facilement de la lourdeur de leur architecture et de leur cuisine. Ils souffrent d'une erreur perpétuelle d'optique. Ils prennent l'obésité

pour de la force, l'obscurité pour de la profondeur, le verbiage pour de la fantaisie, la sentimentalité pour du cœur, le « kolossal » pour du sublime, l'organisation et la discipline pour de la culture, la cruauté pour du courage et le talent pour du génie. S'ils sont amusants, c'est souvent à leur insu et à leurs dépens...

Voilà pourquoi je me rappelle, au début de ces pages, la tunique à brandebourgs et les bottes à revers de Frank Wedekind, sa cravache et son revolver, sa femme-serpent, sa ménagerie symbolique, son apostrophe au public :

— *Hereinspazieren in die Menagerie!*

J'y suis entré ; j'ai vu.



Vers 1900, parut à Munich une revue littéraire moderne, *die Insel* (l'Ile), dont le premier numéro, édité avec un grand raffinement de luxe, fut très remarqué. Imprimé sur papier de Hollande, ce périodique dont les marges étaient ornées de vignettes sur bois, gravées par les illustrateurs les plus célèbres d'Allemagne, entre autres par Hugo Vogeler, de Worpswede[1], comptait au nombre de ses collaborateurs les noms les plus autorisés de la jeune littérature allemande : Hugo von Hoffmansthal, Arthur Schnitzler, Hermann Bahr, Frank Wedekind, Herbert Eulenberg, Franz Blei, Hermann Hesse, Max Dauthendey, Paul Scheerbart, Emmanuel von Bodmann, Gustav Falke, Richard Dehmel, Detlev von Liliencron, Richard Schaukal, Leo Greiner, Max Brod, Carl Sternheim, etc.

Disposant de gros capitaux, cette entreprise exerça non seulement une très grande influence sur le mouvement néo-romantique, mais encore elle révolutionna l'art du livre. Ses merveilleuses éditions furent très recherchées des bibliophiles. Les fondateurs et les directeurs de l'*Insel* étaient le poète Otto-Julius Bierbaum et Alfred Walther Heymel, un jeune inconnu de vingt-cinq ans qu'une aventure romanesque avait rendu fabuleusement riche.

Deux vieux bourgeois de Brême, retirés des affaires après

1. Worpswede est un village pittoresque de la campagne brêmoise où s'est fixé toute une colonie de peintres, comme chez nous Barbizon ou Pont-Aven.

fortune faite, avaient éprouvé sur le tard l'angoisse de la solitude et le besoin d'adopter un enfant. Comme ils n'avaient ni parents, ni famille, ils insérèrent une annonce dans la *Frankfurter Zeitung*. Une mère abandonnée et sans ressources leur céda son fils. C'est ainsi que le petit Walther Heymel trouva un foyer. Ses parents d'adoption l'élevèrent avec beaucoup de soin, puis ils moururent tous les deux, laissant au jeune homme la liberté et quinze millions.

Alfred Walther Heymel, sans occupations bien définies, se contentait d'écrire de mauvais vers. Il vint se fixer à Munich, où la vie est plus large et plus amusante qu'à Brême. Il fréquenta les cénacles littéraires et y rencontra Otto-Julius Bierbaum. Ce littérateur, dont la fécondité amusante ne dépassait guère les limites d'un talent médiocre, avait de gros appétits, ce qui le rendait très remuant. On l'appelait communément le *Totengräber* (le fossoyeur) parce qu'il excellait à enterrer promptement toutes les entreprises auxquelles il était mêlé, son unique souci étant de remplir ses poches. Il comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la situation, en patronnant les ambitions littéraires du jeune millionnaire. Il le convainquit de la nécessité de fonder une nouvelle revue qui rallierait toute l'élite littéraire de l'Allemagne. Il offrit son appui, ses relations et ses lumières. Il devint ainsi le codirecteur de l'*Insel*, aux appointements de 20 000 marks par an, avec un contrat en bonne et due forme pour cinq ans. Fort de sa notoriété et de son expérience, il eut vite fait de reléguer son associé au deuxième plan, confisqua toute l'autorité à son profit, distribua les faveurs et l'argent, dilapida joyeusement les écus du jeune homme.

Alfred Walther Heymel loua un appartement princier dans la *Leopoldstrasse*, près du *Siegesthor*, le quartier le plus riche de Munich. De fameux artistes-décorateurs lui dessinèrent son mobilier. Les bibelots les plus précieux, les étoffes les plus rares, les tableaux les plus remarquables s'entassèrent dans ses salons. Il eut automobile, équipages, attelage à la Daumont, donna des fêtes splendides, promena son dandysme dans les restaurants les plus élégants, toujours suivi d'une foule intéressée de courtisans. Un poète, protégé par Bierbaum était-il trop outrageusement pauvre? on lui faisait une rente.

Un panier percé talentueux avait-il des dettes trop criardes? Walther Heymel remettait ses affaires en état. Ce fut à Munich une époque délicieuse pour tous les parasites, pour tous les aigrefins, pour tous les snobs de littérature et d'art. Le champagne et l'or coulaient à flot. Cela dura cinq ou six ans. Walther Heymel, forcé de liquider, arrêta tous les frais pour éviter la ruine. Le fait d'avoir publié ses mauvaises poésies sur du papier vergé en compagnie de noms célèbres, lui coûtait près de huit millions. Il se retira dans ses terres aux environs de Brême et troqua la littérature pour l'élevage en grand. Le reste de sa fortune y passa.

Otto-Julius Bierbaum ne garda aucune reconnaissance à son jeune bienfaiteur. Furieux, au contraire, de n'avoir pu renouveler son contrat, il écrivit un roman, *der Prinz Kuckuck* (le Prince Coucou), où il vilipenda son ancien associé, se gaussa de sa naïveté, de son manque de talent, de ses allures de parvenu, de sa naissance [1] et de sa fortune diminuée.

Cependant quelques poètes intègres, absorbés par leur rêve intérieur, dénués d'ambitions mondaines, sans autre orgueil que leur talent, sans autre appétit que leur idéal, passèrent à côté de cette pluie d'or et dédaignèrent de tendre la main.

J'en connais un, Ludwig Scharf, l'auteur des *Tschandala-Lieder* [2] dont l'âme était sereine et pleine de clarté. A l'heure actuelle, il doit souffrir en silence, comme il a souffert toute sa vie de l'injustice, de la laideur et du mensonge humains. Son nom n'a pas franchi les frontières. En Allemagne, il a une place honorable dans les anthologies et ses vers sont goûtés de quelques esprits cultivés. Il est très pauvre, mais il porte sa misère avec noblesse.

La personne qui me le présenta, il y a quelque dix-huit ans, avait fait sa connaissance dans d'étranges circonstances. Ludwig Scharf, réfugié à Zurich pour fuir les rigueurs de la loi — il était inculpé du crime de lèse-majesté —, venait de rentrer à Munich. Solitaire et silencieux, il aimait à fréquenter chaque soir les petits *Weinrestaurants* où l'on boit le vin léger

1. A.-W. Heymel aimait à faire croire à son entourage qu'il était le frère bâtard d'un souverain, auquel il ressemblait, d'ailleurs, de façon frappante.

2. Poèmes du Tschandala. Le Tschandala est la résignation fataliste indoue.

du Tyrol, les coudes sur une table de bois grossier. L'architecte Langheinrich l'y rencontra. Ils échangèrent quelques paroles. Une sympathie subite rapprocha ces deux hommes. Ludwig Scharf avait une physionomie remarquable. Son visage bronzé était encadré d'une barbe d'ébène ; sa chevelure abondante et sombre retombait en boucles lourdes sur ses tempes et faisait ressortir l'ampleur de son front. Au milieu de sa face émaciée brillaient, entourés de longs cils soyeux, deux yeux démesurés, d'une intensité lumineuse presque insoutenable. Son regard profond et velouté se posait sur vous comme une caresse, et vous remuait jusqu'au fond de l'âme. Rien n'était plus expressif que ce visage, illuminé d'une flamme intérieure. Il parlait peu, mais son organe avait des inflexions chaudes qui donnaient à chacune de ses courtes phrases un charme persuasif.

Les deux hommes s'entretinrent longtemps et tard, en vidant de nombreux carafons de vin. Quand le cabaret ferma, ils sortirent dans la rue noire et déserte. Ludwig Scharf, qui semblait atteint de claudication, avait encore un long chemin à faire pour rentrer chez lui. Comme il n'avançait qu'avec peine, son compagnon, qui demeurait dans le voisinage, l'invita à monter voir son atelier.

Il lui fit les honneurs de son *home*, alla chercher des cigares et une bouteille de vin du Rhin. Tous deux se remirent à causer, jusqu'à ce que le poète fatigué s'endormît, sous l'influence de la boisson. Il était étendu sur un divan. Langheinrich, ému lui-même par les libations, eut la malencontreuse idée de vouloir ôter à son ami ses souliers, afin qu'il reposât mieux, sous une couverture moelleuse. La première botte vint sans peine ; la seconde résista. Il tira plus fort, sans résultat. Il redoubla d'efforts... Brusquement la botte céda, il tomba à la renverse, les yeux agrandis par l'épouvante. Toute la jambe avait suivi le soulier récalcitrant, une jambe étrange, inerte, d'où pendillaient des courroies de cuir. « J'ai tué un poète ! » pensa le pauvre architecte abasourdi, en considérant tour à tour le pantalon flasque et vide du dormeur et le membre fantastique qu'il tenait à la main. La raison lui revint ; il comprit. Ludwig Scharf avait une jambe artificielle.

Il avait perdu la sienne à dix-sept ans dans une explosion

de grisou. Il avait travaillé dans une mine, et c'est surtout l'âme des humbles qu'il chantait dans ses vers. Jamais je n'oublierai le premier soir où je l'écoutai. Nous l'avions prié de nous réciter quelque chose. Il se leva, appuya ses mains sur le dossier d'une chaise, l'épaule gauche un peu relevée, la tête légèrement penchée en avant. Une lampe suspendue au plafond allumait des reflets fauves dans sa chevelure noire, et nimbait d'or son visage austère. Sa bouche crispée laissa siffler les phrases en tons assourdis, dans le silence attentif.

« PROLES SUM »

Je suis un prolétaire ; parmi les bêtes humaines
J'occupe la place la plus basse.
Je suis un prolétaire. Est-ce ma faute, à moi,
Si je ne suis pas l'ornement de vos rues?

Je vis perpétuellement au jour le jour,
Je porte ce que je gagne au fond de la poche.
Je ne dois pas penser ; cela, c'est ma santé.
Pour m'étourdir, j'ai la bouteille.

Je suis un prolétaire. Est-ce ma faute à moi ?
Cependant il y en a des millions qui me ressemblent.
Cela me console, quand le besoin est à ma porte ;
Cela me console, quand je m'épuise au travail.

Nous n'avons pas de maison, nous n'avons pas de bien.
Nous n'avons rien que nos deux poings,
Couverts de durillons, bons pour la corvée.
Nous ne savons presque rien des choses de l'esprit.

Nous sommes une race misérable,
Venue au monde pour courber la nuque.
A juste titre nous portons notre nom :
Nous ne sommes ici-bas que pour procréer.

On nous a pourvus de semence féconde,
Pour nous reproduire par millions,
Afin que vous, les gens d'en haut, vous ayez les mains
Qui vous nourrissent commodément.

Nous ne pensons pas, nous ne pensons plus
Que nous pourrions vous assommer.....
Silencieux, nous traînons nos fardeaux vers le haut de la montagne.
Ah oui, nous savons porter les fardeaux!

Nous sommes peut-être une race dégradée.
Jamais plus nous ne pourrons agir virilement.
On peut sans remords, au char du Temps,
Nous atteler comme bétail-de-trait de l'Avenir[1].

Quelques années plus tard, j'assistai avec Ludwig Scharf à une soirée donnée par Danny Gürtler. A la fois acteur et poète, doué d'une voix tonitruante qui faisait trembler les murs, ce Danny Gürtler était un type extraordinaire, une sorte de baladin médiéval. Il s'intitulait : *der letzte der Romantiker* (le dernier romantique) et ne se montrait qu'enveloppé dans les larges plis d'une cape espagnole, portant une chemise rouge et coiffé d'un feutre à larges bords. Dans chaque ville, avant la représentation, il parcourait les rues à cheval, en soufflant des fanfares dans une trompette de cuivre; il ameutait ainsi la population, lui adressait des harangues enflammées, jouait tour à tour du mysticisme, du patriotisme et du cynisme, se donnait pour le défenseur des humbles, le redresseur de tous les torts, l'apôtre de la liberté. Il enflait sa voix formidable pour déclarer aux badauds qu'il n'y avait en Allemagne que deux individus vraiment intéressants : lui et l'empereur.

Quand il posait le pied sur les planches, il ne cessait pas un seul instant de se démener, de hurler, de sangloter, de rire ou

1. Par la lecture de quelques strophes dans leur texte original, on se rendra mieux compte de leur accent farouche, et l'on goûtera cette nouveauté : de l'allemand révolutionnaire.

Ich bin ein Prolet ; vom Menschengetier
Bin ich bei der untersten Klasse.
Ich bin ein Prolet ; was kann ich dafür,
Wenn ich kein Zier eurer Gasse?....

Ich bin ein Prolet ; was kann ich dafür?
Doch giebt es mir gleich Millionen.
Das tröstet mich, wenn die Noth vor der Thür ;
Das tröstet mich beim Frohnen.

Wir haben kein Haus, wir haben kein Gut,
Wir haben nichts als Fäuste,
Mit Schwielen bedeckt, zum Frohndienst gut ;
Wir wissen nicht viel vom Geiste...

Wir denken, denken nicht mehr daran,
Dass wir könnten euch erschlagen.
Still ziehen wir unsere Lasten bergan.
Wir können ja Lasten tragen.

Wir sind vielleicht ein eck'les Gechlecht
Und werden uns nie ermannen.
Man kann uns getrost an den wagen der Zeit
Als Zugvieh der Zukunft spannen.

de roucouler. La sueur lui noyait le visage. Il invectivait le public et le flattait aussitôt après ; il jouait avec la salle comme un dompteur avec ses fauves. Il entremêlait ses monologues et ses récitations de remarques saugrenues; il prenait à partie quelque timide spectateur, à la grande joie des autres. Lorsqu'il avait fini de dire quelque poème tragique et qu'il sentait l'auditoire remué, il étendait brusquement la main et disait, en abandonnant le ton pathétique :

— Silence ! Pas d'applaudissements ! Vous n'avez pas compris. Ce qu'il vous faut, c'est des grivoiseries.

Il narrait aussitôt une anecdote croustillante. Les gens s'esclaffaient ; il leur tirait la langue. Il soufflait dans sa trompette qu'il ne lâchait jamais, criait : *Stimmung*, vocable intraduisible qui symbolise le diapason des âmes dans l'émotion ou dans la joie, puis il passait sans transition à d'autres exercices. Il était si plein de vie, si débordant de tempérament et de force, qu'après avoir failli être hué ou lapidé, il emportait le succès de haute lutte, Quand le rideau tombait, le public, secoué, tiraillé, gagné malgré lui, applaudissait à tout rompre. Il apparaissait alors dans la salle, promenait sa carrure d'athlète et sa tête chevelue au milieu du parterre, vendait son volume de vers, interpellait les jolies femmes, forçait les porte-monnaie les plus rebelles et disparaissait enfin, exténué. A ce métier fatigant il gagnait une fortune. C'était un cabotin génial et roublard.

Ses poésies étaient illisibles. L'idée seule en était bonne ; elle n'était jamais de lui. Il prenait dans Guy de Maupassant, Gorki, Kipling, Poe, partout où il pouvait, les situations les plus fortes et les mettait en vers. Il signait de son nom ces adroits plagiats.

Quand nous entrâmes dans la salle où Danny Gürtler officiait, le baladin soufflait dans sa trompette. Il cria : *Stimmung*, rejeta sa crinière sur ses épaules d'un geste puissant, avança sa face léonine et annonça :

— Quelque chose de moi ! La *Chanson de l'Ouvrier*, poème social.

Il fit une pause et commença :

Ich bin ein Arbeiter ; vom Menschengetier
Bin ich bei der untersten Klasse...

C'était le poème de Ludwig Scharf. Seulement il avait remplacé les mots rébarbatifs et de désinence étrangère, *Proles sum*, *Prolet*, par des termes plus usuels, afin de se mettre à la portée de tous.

Je regardai mon compagnon à la dérobée ; ses lèvres tremblaient, son regard était brouillé. Pauvre poète volé, il assistait au triomphe de ses vers que traduisait merveilleusement, du reste, le verbe sonore du comédien.

Quand la pièce fut terminée, le public ému voulut exprimer son enthousiasme. Danny Gürtler endigua d'un geste les velléités tumultueuses des auditeurs :

— Silence ! Pas d'applaudissements !

Ludwig Scharf s'était dressé, frémissant.

— Ces vers sont de moi, — cria-t-il.

Tout le monde se retourna vers nous. Danny Gürtler fouilla la salle des yeux, aperçut la silhouette du poète, secoua le chef avec noblesse et laissa tomber, la voix grave :

— *Ja, ja, liebster Scharf, sie sind* auch *von Dir*. (Oui, oui, très cher Scharf, ils sont *aussi* de toi.)

Et le public, qui ne savait pas, se mit à rire devant la mine déconfite de mon compagnon [1].

***

Les exemples d'indélicatesse littéraire fourmillent en Allemagne. Le désir de parvenir trop vite enlève à beaucoup d'écrivains tout scrupule sur le choix des moyens.

Wilhelm Bölsche, ami intime de Gerhardt Hauptmann, originaire comme lui de Silésie [2], se tailla une grande réputation, en publiant, il y a quelque vingt ans, un ouvrage intitulé *das Liebesleben in der Natur* (la Vie amoureuse dans la Nature). Il y analysait les mœurs des bêtes et des insectes. Il organisa sur le même sujet une tournée fructueuse de conférences, illustrées de projections lumineuses. Or, Wilhelm Bölsche n'a fait que démarquer, en majeure partie, notre entomologiste

1. Quelques années avant la guerre, Danny Gürtler, qui jouait à l'agitateur, et créait des difficultés à la police et à la censure, disparut subitement. On apprit qu'il avait terminé sa carrière dans un asile d'aliénés.

2. Encore actuellement il habite, avec Gerhardt et Karl Hauptmann et Werner Sombart, le village de Schreiberhau, dans les *Riesengebirge*, à la frontière de Bohême.

Fabre, peu connu alors en Allemagne. Il ne s'est trouvé personne pour lui reprocher ce plagiat éhonté, grâce auquel il fonda sa renommée. Il est vrai que Fabre était Français !...

Il y a quelques années, à Berlin, un critique dramatique, dont les comptes rendus faisaient autorité, fut publiquement démasqué. En furetant dans de vieux journaux, un de ses confrères découvrit que Siegfried Jacobsohn — ainsi s'appelait ce critique — avait textuellement recopié les passages marquants d'articles dus à la plume d'un écrivain mort dans l'oubli. C'était là qu'il puisait ses jugements si écoutés sur Ibsen, Strindberg, Shakespeare et les classiques français. Le plus drôle de l'histoire, c'est que Siegfried Jacobsohn, après un plongeon de courte durée, retrouva bientôt sa situation et son influence.

L'utilitarisme teuton a fait de la carrière des lettres un vrai métier, dans le sens le plus vulgaire du mot. Quiconque noircit du papier veut en vivre. Jamais on ne rencontre des gens qui partagent leur vie entre deux occupations, l'une rémunératrice, petit emploi modeste destiné à assurer le pain quotidien, l'autre purement idéale, le travail littéraire. Peut-être lit-on davantage chez nos voisins? En tout cas, leurs éditeurs, leurs revues, leurs journaux payent mieux que les nôtres. Bien entendu, là comme partout ailleurs, le talent et le savoir-faire ne déterminent pas toujours le succès. Il y a des poètes de valeur qui végètent, et des nullités qui s'enrichissent ; mais on rencontre un peu partout, dans ces milieux, un esprit pratique assez étranger à notre idéalisme latin. On s'aperçoit même que quelques individus notoires ne sont écrivains que de nom, et gagnent cependant beaucoup plus que s'ils écrivaient véritablement. Je vais en citer un exemple.

Fritz Schlömp, à peine âgé de vingt-cinq ans, quitta l'Université avec la ferme résolution de s'adonner à la littérature. Il ne possédait aucune imagination, aucun talent. Cela ne l'embarrassa guère. Il avait remarqué la vogue dont jouissent auprès du public les calembours et les soi-disant mots d'esprit qu'impriment les feuilles satiriques, en caractères gras, afin que tout le monde s'y arrête. L'Allemand a besoin de prendre son temps pour comprendre une plaisanterie, mais quand il en a pénétré le sens, il l'absorbe goulûment et ne manque pas

une occasion de la ruminer en public. Il suffit de voyager à travers l'empire pour constater cette fâcheuse aptitude des habitants à débiter des bons mots appris par cœur.

Fritz Schlömp se mit à découper dans les collections des *Fliegende Blaetter, Meggendorfer Blaetter, Lustige Blaetter*, etc., les farces anonymes qui lui parurent les mieux réussies. Il les colla sur des grandes feuilles de papier-écolier, numérota les pages, se creusa la tête pour trouver un titre original et porta cet ouvrage où la colle était le seul ingrédient qu'il eût personnellement fourni, chez quelques éditeurs en vue. Ses démarches ne furent pas longues ; il trouva preneur à des conditions avantageuses. Le premier recueil parut. D'autres suivirent à intervalles fixes ; non point, comme vous seriez tentés de le croire, de simples brochures à bon marché, faites pour amuser la plèbe, mais de beaux livres cartonnés, illustrés, imprimés avec soin, vendus 3 marks, tirant à 25 000, s'appelant *Die lachende Erdballe* (la Sphère terrestre riante), *Die meschuggene Ente* (le Canard maboule), *Der gekitzelte Aesculap* (l'Esculape chatouillé), le tout : *herausgegeben von Fritz Schlömp* (publié par Fritz Schlömp). Voilà notre homme écrivain consacré.

L'appétit vient en mangeant. Fritz Schlömp quitta vite la calembredaine pour la haute littérature. Il ne changea ni sa méthode ni ses accessoires : le pot de colle et la paire de ciseaux. Il publia d'abord : *Zwölf Gespenstergeschichte* (Douze histoires de fantômes). Pour cela, il découpa les meilleures nouvelles dans les ouvrages de Kipling, Poe, Hoffmann, Guy de Maupassant, etc. D'autres livres suivirent : *Die besten Jagdgeschichten* (les meilleures histoires de chasse) ; *Die schönsten Liebeserzählungen* (les plus belles histoires d'amour), toujours *herausgegeben von Fritz Schlömp*. Il priait humblement un confrère connu d'écrire une préface — payée par l'éditeur — ce qui lui permettait d'imprimer au-dessous de son nom, *mit einem Vorwort von*... (avec une préface de...). Il consacrait ainsi sa renommée, augmentait son tirage et ses revenus.

N'allez pas vous imaginer qu'il fût le seul. Maximilian Bern, qui s'intitulait poète, n'avait d'autre titre à cette appellation flatteuse que la paternité d'une anthologie moderne « légère », où il avait joint à un seul sonnet de son crû

cent poèmes des contemporains les plus réputés. Il est vrai que son livre s'appelait *Die elfte Muse* (la Onzième Muse), et il me le confiait un soir en toute sincérité : « Vois-tu, mon cher, le titre, c'est tout. »

Certes, il existe en Allemagne des écrivains et des poètes qui savent mieux faire que d'exploiter un titre. Il serait enfantin de nier le talent et l'originalité de certains d'entre eux. Je tiens simplement à souligner le côté factice de leur activité, leur amour immodéré de la réclame, leur conception trop « américaine » de la lutte pour la vie. Dans ce pays neuf, dont la culture intensive est en grande partie artificielle, aucune tradition bien enracinée ne fait échec aux outrances du modernisme et ne tempère instinctivement, comme c'est le cas chez nous, les débordements de la mode. Plus l'Allemand exagère, plus il se croit intéressant, plus il s'imagine faire preuve d'indépendance et d'originalité.

Il est clair que dans les milieux intellectuels ce défaut de mesure entraîne avec lui des ridicules qui ne peuvent se rencontrer qu'en Allemagne.

La plupart du temps, quand un écrivain a quelque talent, il le débite en tranches, avec tant de rapidité et d'insistance que le lecteur français en serait vite fatigué. Les estomacs allemands sont plus solides. Pour satisfaire cette fringale nationale, l'homme de lettres devient une sorte d'industriel, qui fabrique à la grosse tout ce qu'on veut et place sa marchandise avec la dextérité consommée d'un commis voyageur. Il pratique, en outre, la réclame la plus éhontée avec un flegme déconcertant.

Roda-Roda, ancien officier autrichien, quitta l'armée pour la littérature et devint humoriste de profession. Comme il voulait gagner beaucoup d'argent, il s'installa sur un grand pied, engagea deux secrétaires et six dactylographes, dicta toute la journée ses élucubrations, — fort amusantes, du reste, — catalogua ses œuvres et répertoria par ordre alphabétique ses plaisanteries, pour éviter les redites involontaires. Il prit l'habitude de voyager lui-même, afin de vendre ses produits. Il s'était fait construire une valise à échantillons. Ses nouvelles, ses esquisses, ses dialogues soi-

gneusement recouverts de chemises vertes, étaient classés dans des compartiments pratiques, par ordre de grandeur et par sujets. Il entrait dans les rédactions, ouvrait sa valise, souriait d'un air engageant et demandait :

— *Meine Name ist Roda-Roda. Haben Sie keinen Bedarf?* (Je m'appelle Roda-Roda. Vous n'avez besoin de rien ?)

Puis, insistant poliment, il présentait quelques manuscrits.

— Une blague militaire, 300 lignes, 100 marks ?

Ou bien :

— Une petite histoire drôlatique, 250 lignes, 80 marks ?

Grâce à sa ténacité et à ses manières originales, il écoulait partout sa marchandise. On ne pouvait plus ouvrir un périodique, un quotidien, sans y retrouver le nom de Roda-Roda. Il s'était fait faire des cartes illustrées qu'il envoyait à tout le monde. Elles représentaient une vue de Munich, où il habitait. Sur deux ou trois pignons de maisons, au premier plan, s'inscrivait en lettres géantes : *Roda-Rodas Novellen sind die besten* (Les nouvelles de Roda-Roda sont les meilleures), tout comme s'il se fût agi d'une marque de moutarde.

Ne retrouve-t-on pas dans cette anecdote la hantise des affiches lumineuses qui scintillent chaque soir aux frontons des édifices berlinois en arabesques violentes et inattendues, avec une profusion que ne connaîtra jamais Paris?

Je me souviens d'une promenade nocturne le long de la *Friedrichsstrasse.* Par instants, la foule des promeneurs s'espaçait et laissait un coin de macadam à peu près libre; vite, un projecteur invisible y lançait du haut d'un toit une bête apocalyptique : une salamandre, un crocodile, une licorne, un tigre. Le monstre énorme grimaçait à terre, les membres convulsés, et la foule refluait instinctivement. Profitant de ce court répit, l'opérateur lointain remplaçait l'horrible apparition par une annonce anodine que lisaient avec soulagement les yeux avides. Puis tout s'effaçait, le sol reprenait son apparence grise et lisse, sous le clignotement des lampes à arc ; la foule rassurée continuait sa course interrompue.

Je me trouvais un soir au *Kaffee Princess* avec Hanns Heinz Evers. Le *Kellner* vint nous prévenir qu'on nous récla-

mait au téléphone. Un ingénieur de nos connaissances nous priait de venir immédiatement le rejoindre à la terrasse de Halensee, vaste parc où, les dimanches après-midi, s'entassent les bourgeois désœuvrés pour absorber le café au lait et les *Sandkuchen* traditionnels. Nous partîmes, intrigués.

Il s'agissait d'une excursion en dirigeable. Le ballon, construit par l'A. E. G.[1], devait faire ce soir-là sa première sortie. Nous prîmes place dans la nacelle avec une dizaine de personnes. L'aéronef s'éleva doucement dans l'air limpide et se mit à glisser au-dessus de la ville, frôlant presque les toits. Nous apercevions au-dessous de nous l'alignement lumineux des grandes artères, les façades brillamment éclairées des lieux de plaisirs, le grouillement de la foule, le raccourci grotesque des flâneurs, qui se fatiguaient le cou à fouiller le ciel, pour savoir d'où venait le ronflement du moteur. Brusquement, je fus aveuglé par un jet de lumière ; notre nacelle étincela ; des lampes électriques de couleur se mirent à flamboyer le long de la carcasse du navire aérien, tandis qu'une pluie de prospectus coloriés tombait lentement sur les citadins. Le dirigeable était un nouveau mode de réclame ; il promenait au-dessus de la métropole, dans une apothéose de feux de bengale, le dernier succès théâtral, la meilleure cigarette égyptienne, le titre du roman le plus en vogue.

Tel est Berlin, capitale ultra-moderne, où le mauvais goût prend des proportions épiques et des allures de cauchemar.

***

« Faire sensation », est le but inavoué de ceux qui retiennent à un degré quelconque l'attention publique. Les incontinences de langage de l'empereur, ses volte-face inattendues, ses incohérences politiques, les travestissements qu'il promena à

1. *Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft* (Société générale d'électricité). Cette société, qui a monopolisé l'industrie électrique en Allemagne, n'était pas inconnue en France. Sa marque de fabrique, les trois lettres A. E. G., s'étalait le long de nos murailles avec orgueil. Il est vrai qu'elle cachait son origine pour ne pas effaroucher sa nouvelle clientèle et, quand une personne renseignée émettait la prétention de lire ces trois fameuses lettres comme elles devaient être lues, les directeurs parisiens de l'entreprise répondaient froidement qu'il y avait erreur et que A. E. G. désignait simplement les « Anciens Établissements Guinard », qu'ils avaient achetés, du reste.

travers le monde, du cap Nord à Jérusalem, sont autant de manifestations précises de la mentalité allemande moderne. L'exemple du comédien couronné est religieusement suivi par tous ses sujets dans tous les domaines. Chacun s'efforce de surpasser le voisin pour mieux « épater » la galerie. C'est bien la foire aux vanités, où l'ambition se vêt de paillettes scintillantes, où le talent lui-même tient à parader bruyamment sur des tréteaux d'emprunt.

Si le personnage est encore peu notoire, il crie, tout seul, aussi fort qu'il peut, afin d'ameuter l'opinion publique. Mais quand il a déjà le succès pour lui, il possède naturellement un orchestre ; la séquelle de ses clients et de ses courtisans se range dans son ombre. Ce sont eux qui font dans leurs trompettes et sur leur grosse caisse un vacarme étourdissant.

Vers 1908, Weingartner, *Hofkapellmeister* à Berlin, fut appelé à Vienne pour y diriger l'opéra. Il rompit le contrat qu'il avait avec l'intendance du roi de Prusse et fut condamner à payer un fort dédit. Son règne, à Vienne, fut de courte durée. L'intérêt excessif qu'il portait à une chanteuse sans talent le rendit assez vite impopulaire. Il dut quitter son nouveau poste. Weingartner a des qualités indéniables comme chef d'orchestre : on voulut le faire revenir à Berlin pour y diriger une suite de concerts symphoniques. Malheureusement, le jugement du tribunal qui l'avait jadis condamné, lui interdisait d'exercer, pendant une durée de dix années, à Berlin et dans un rayon de vingt-cinq kilomètres, ses fonctions de kapellmeister.

Un impresario loua une grande salle de concert à Fürstenwald, petite bourgade obscure sise à vingt-six kilomètres de Berlin. On installa un service d'express : vingt minutes pour aller, vingt minutes pour revenir. Le montant du parcours en chemin de fer était compris dans le prix du billet de concert. Une réclame grand style prépara le public. Les six concerts symphoniques eurent un succès prodigieux ; tout le Berlin élégant fit le pèlerinage de Fürstenwald et alla acclamer le maître persécuté.

Le même « battage » prétentieux salua l'avènement des dernières œuvres de Richard Strauss. La vogue exagérée de

ce compositeur avait commencé avec les premières de *Salomé* et du *Chevalier à la rose*. Il est intéressant de constater qu'auparavant il n'y avait pas pour lui d'injures assez fortes. Aucun musicien n'eut des débuts plus difficiles. Il avait alors du talent : tant qu'il eut à lutter, il resta un artiste. Ce fut fini le jour où il régna en maître incontesté. La presse fut mobilisée pour lui. Aussitôt qu'il avait accepté un nouveau livret, les journaux publiaient quotidiennement des entrefilets sur l'œuvre entreprise, risquaient des indiscrétions sur le sujet, rapportaient des lambeaux d'interviews. Dix ou douze mois durant, le nom de Richard Strauss remplissait le feuilleton des grands quotidiens. On prophétisait un chef-d'œuvre, on tenait les lecteurs au courant de tous les « clous » inédits du futur opéra : le demi-dieu venait d'inventer un nouvel instrument pour obtenir un effet spécial; on citait le nom des peintres qui dessinaient les costumes, on discutait interminablement sur la distribution des rôles, sur les ténors et les cantatrices qui auraient l'honneur inoubliable d'interpréter la pensée du maître, sur le directeur de théâtre qui, à prix d'or, avait acquis le droit de la première représentation. On entassait les anecdotes suggestives, on mobilisait des érudits... Ce byzantinisme me donna souvent des nausées, mais je riais sous cape quand la montagne accouchait d'une souris, quand, après tant de bruit, le public stupéfié pouvait ouïr, par exemple, *Ariadne auf Naxos*.

Le *Simplicissimus* n'avait pas manqué de ridiculiser cette adulation préventive. *Strauss* veut dire « autruche ». Olaf Gulbransson représenta le compositeur sous les traits de cet oiseau exotique. Les directeurs de théâtres et les augures de la mode musicale sondaient le volatile, cherchaient à l'aide de longues-vues à apercevoir le nouvel œuf qu'il allait pondre et quand cet œuf, couronné de laurier, tombait enfin à terre, la basse-cour des journalistes, des « Herr Professor », caquetait à plein gosier, tandis que des coqs à face humaine, perchés sur des tas de fumier, annonçaient au monde la merveille.

Dans beaucoup de cas, cependant, les artistes sont devenus malgré eux les héros de cette réclame à outrance. En effet, les mœurs artistiques de l'Allemagne moderne sont en grande partie régies par les impresarios. Ces individus remuants et

sans scrupules sont toujours à l'affût de tout ce qui peut augmenter le rendement commercial d'une personnalité, de tous les scandales susceptibles d'exciter la curiosité du public payant ; ils les provoquent au besoin.

L'Allemagne est le pays d'Europe où la célébrité est le plus lucrative. C'est une conséquence de la décentralisation, de l'autonomie des différents pays qui forment la Confédération. Chaque grande ville a ses journaux, ses revues, ses concerts, ses théâtres, sa vie artistique indépendante. Une pièce jouée avec grand succès à Berlin ou à Munich, par exemple, est immédiatement achetée par Cologne, Hambourg, Leipzig, Dresde, Koenigsberg, Breslau, Posen, Nuremberg, Barmen-Elberfeld, Francfort, Dusseldorf, Vienne, Graz, Prague, Budapest, Hanovre, Stuttgart, Brême ; je ne cite ici que les villes d'au moins 300 000 habitants. Il y en a une cinquantaine d'autres qui, pour ne pas être aussi populeuses, ne sont pas à dédaigner, telles Weimar, Darmstadt, Fribourg-en-Brisgau, Rostock, Lubeck, Danzig, Halle, Heidelberg, Mayence, Wiesbaden, Stettin, Chemnitz, etc., etc.

Chaque résidence royale ou grand-ducale possède son *Hoftheater* (théâtre de la cour) richement entretenu sur la cassette privée du monarque. Les théâtres municipaux des grands centres comme Dusseldorf, Cologne ou Leipzig, touchent des subventions annuelles qui varient entre 600 000 et 900 000 marks.

On voit d'ici le vaste champ ouvert à l'activité des impresarios, surtout si l'on ajoute aux pays austro-allemands les pays limitrophes où l'influence germanique grandissante avait progressivement monopolisé le théâtre et le concert, comme la Hollande, la Suisse allemande, les pays scandinaves, la Pologne, Pétrograd et Londres eux-mêmes[1], enfin les États-Unis dont la population germano-américaine accueillait naturellement tout ce qui venait de la mère-patrie.

1. Il y avait à Pétrograd, chaque année, avant la guerre, une saison allemande très courue, au théâtre Michel. En outre, Max Reinhardt y avait obtenu avec sa troupe un immense succès, ainsi qu'à Moscou. A Londres, toute la saison musicale était accaparée par les Allemands. Reinhardt, qui y avait été à maintes reprises, avait fini par y trouver des capitaux. C'est à Londres qu'il donna tous les soirs pendant un mois, devant des salles de plus de dix mille spectateurs, le *Miracle* de Vollmöller, sorte de légende moyenâgeuse.

L'industrialisme de l'empire allemand, son essor rapide avaient une répercussion logique sur le domaine de la musique, de la littérature, du théâtre et des arts. On avait organisé l'amusement comme on avait organisé la vie sociale, financière et politique. Le bluff et la mégalomanie régnaient sur les planches, dans les salles de concert comme à la cour de Prusse, comme dans les chancelleries impériales ou dans l'hémicycle du Reichstag. L'âme nationale en était intoxiquée.

Avant la guerre, Moïssi, acteur chez Reinhardt, donnait des séances de récitation où les femmes et les jeunes filles le couvraient de fleurs, et s'écrasaient à la fin pour venir toucher le bout de ses vêtements. Cet Italien qui, quelques années plus tôt, savait à peine prononcer l'allemand, était devenu l'idole de toute l'Allemagne et l'objet d'une admiration extravagante [1]. Maintes fois, la police dut intervenir pour mettre fin à ces scènes scandaleuses.

Chaque ville d'Allemagne tenait à engager Caruso. Les places, grâce à un agiotage savamment préparé, atteignaient des prix fantastiques. On faisait chanter, en agitant tous les tam-tams de la réclame, la cantatrice Emma Destinn dans une cage aux lions, contre un cachet de 50 000 marks. L'impresario du virtuose Eugen d'Albert, pour remplir six fois pendant un hiver la salle de la Philharmonie à Berlin, qui contient près de cinq mille auditeurs, faisait narrer par les reporters les aventures matrimoniales du musicien, ses six mariages et ses cinq divorces, ce qui lui permettait de doubler le prix des places et de payer pour chacune de ses soirées 4 000 marks à son fameux pianiste.

Un autre impresario célèbre, Grosz, lança madame Isadora Duncan d'une manière aussi originale. Il débarqua, un jour, avec la danseuse à Munich, où elle était encore inconnue. La première soirée, annoncée à grand fracas, attira l'attention, car le rusé *manager* avait surtout insisté sur les costumes de l'artiste. La censure effrayée interdit la représentation. Grosz

1. Moïssi, qui est de race purement italienne, a renié sa patrie d'origine, Trieste. Il est devenu lieutenant de réserve dans l'armée allemande, grâce à la protection du kronprinz avec lequel il est très lié. En Champagne il lui tenait compagnie, le soir, au quartier général, et lui jouait sur la guitare des chansons allemandes, françaises et italiennes. Actuellement, Moïssi est prisonnier en France.

courut immédiatement dans toutes les rédactions, pour ameuter la presse. Il prit une voiture, y fit monter Isadora Duncan, après l'avoir enveloppée dans un vaste manteau, et la conduisit dare-dare chez les peintres Franz Lenbach, Stuck et Kaulbach. La jeune femme dansa *au pied levé* devant ces trois sommités ; Grosz, leur glissant une feuille de papier sous la main, les pria instamment de certifier que cette danse purement artistique n'avait rien d'offensant. Gagnés par la grâce d'Isadora Duncan et par la faconde de l'impresario, les maîtres signèrent la déclaration demandée ; les journaux la reproduisirent, et comme la cour de Munich est très respectueuse de l'opinion de ses artistes, l'interdiction fut levée. La réclame n'en fut que plus formidable. Isadora Duncan fut, d'un seul coup, célèbre dans toute la Confédération germanique.

Grosz se plaisait à vaincre la difficulté. En se promenant un jour dans les faubourgs de Budapest, sa ville natale, il entendit jouer du violon. Il s'arrêta, surpris, écouta, sonna à la porte d'une petite maison et demanda à la femme qui l'introduisit le nom du violoniste. C'était le fils de cette femme, le jeune Vecsey, prodige encore inconnu. Il suffit d'une heure à l'impresario pour faire signer à la mère subjuguée un contrat, par lequel elle abandonnait complètement son fils à Grosz pendant une durée de deux ans, moyennant une rente annuelle de 6 000 couronnes. La première année le *manager* empocha 80 000 couronnes, la seconde 170 000. Le pauvre petit virtuose, inconscient et exploité, parcourut l'Europe en compagnie de sa mère et de son impresario. Sa grande distraction consistait à monter et à descendre perpétuellement en ascenseur dans les grands hôtels où il logeait. Il se liait intimement avec le *liftboy*. Un soir, je pénétrai dans sa loge avant le concert ; je le trouvai occupé à jouer sur un coin de table avec des soldats de plomb qui le suivaient partout.

Ce besoin de faire sensation gagnait même le music-hall et le cirque. Le music-hall essayait d'arracher au théâtre et au concert les grandes vedettes en leur payant des honoraires qui allaient jusqu'à 25 000 marks par mois. Le cirque, sentant décliner son étoile depuis que Reinhardt y avait tempo-

râirement acclimaté la tragédie grecque, essayait de se moderniser, de « s'ennoblir », en jouant des pièces à prétentions littéraires et musicales, où les clowns, les chevaux et les bêtes exotiques devenaient les accessoires épisodiques d'une action tumultueuse et bigarrée.

Bonn, un acteur aimé de l'empereur, qu'une retentissante aventure amoureuse avait rendu célèbre [1], résolut un jour de surpasser Reinhardt. Il transporta Shakespeare au cirque, choisit une pièce où il pouvait évoluer au milieu du manège, revêtu d'une armure d'or, sur un cheval caparaçonné. Tous les acteurs qu'il engageait devaient connaître la haute école ; le reste importait peu. Des annonces bizarres parurent dans la presse berlinoise : « On demande des jeunes acteurs qui soient bons écuyers. » Le clou de la représentation était une bataille où vingt-cinq chevaux descendaient des frises du cirque sur un plan incliné, semé d'arbres géants. Bonn s'y cassa la jambe. L'empire entier commenta ce haut fait et si l'art y gagna peu, la popularité du comédien s'en accrut considérablement.

Vers la même époque, je venais d'écrire, en collaboration avec Hanns Heinz Evers, une pièce dont l'action se déroulait aux Indes. Le propriétaire du cirque Schuhmann, *Herr Commisionsrat* Schuhmann, avait tenu à suivre le mouvement et à donner à son public quelque chose dans le goût du jour ; mais son intelligence obtuse de vieil écuyer le rendait incapable de comprendre nos intentions dramatiques. Il avait accepté notre drame, à cause de sa luxueuse mise en scène, et parce que l'idée de faire évoluer des éléphants à palanquins au premier acte, et de planter des ibis roses dans une vasque de marbre au troisième acte, lui souriait infiniment. Toutefois, il tenait absolument à introduire une scène patriotique et un zeppelin au dernier tableau ! Je transmets fidèlement notre entretien, qui eut lieu dans le petit bureau de la direction, non loin des écuries au relent de crottin.

— Voyons, messieurs, je vous assure qu'un zeppelin ferait bien à l'apothéose ; c'est très populaire et très actuel.

1. Bonn, acteur au théâtre de la cour de Munich, s'était enfui en enlevant une princesse bavaroise, une nièce du prince régent. A Berlin l'empereur lui avait donné la direction du *Berliner Theater*, où il joua des pièces tirées des romans policiers de Conan Doyle, en collaboration avec le kaiser.

— Sans doute, sans doute, mais nous ne voyons pas la possibilité d'introduire un dirigeable dans un conte des *Mille et une Nuits.*

— Je ne suis qu'un homme de cheval, moi ; je n'ai pas des idées comme vous ; je m'exprime mal, mais je connais mon public, je vois très bien la chose d'ici, et, sans me permettre de vouloir vous en remontrer...

— *Herr Rath*, dites-nous franchement ce que vous avez imaginé.

— Eh bien, voilà. A la fin, les Anglais, qui sont aux Indes, n'est-ce pas, envoient un régiment de cipayes pour combattre le Maharadja. Vous trouverez bien un moyen d'expliquer la chose. Pendant la bataille le comte Zeppelin arrive dans son dirigeable. J'ai un truc épatant pour faire marcher le ballon...

— Oui, mais...

— Laissez-moi vous expliquer. On pourrait corser l'effet par une allégorie en donnant par exemple au dirigeable les traits de la Germania. Elle ferait des agaceries au vieux Zeppelin, une sorte de pantomime, n'est-ce pas. Dans sa nacelle, le vieux Zeppelin répondrait par des gestes, il lui montrerait sa barbe blanche : « Vois-tu, j'ai passé l'âge, je suis trop vieux. Ça ne va plus. » Le public s'amuserait. Alors la Germania, émue, embrasserait le vieillard au front. L'orchestre entonnerait le *Deutschland über alles* et le comte Zeppelin jetterait des bombes sur les Anglais qui seraient vaincus...

Je jure ici, comme on le fait solennellement au tribunal, de dire la vérité, rien que la vérité, si extravagante qu'elle puisse paraître au lecteur. Cet entretien entre un directeur de cirque berlinois et deux écrivains, dont l'un était Français, est textuel. Nous eûmes toutes les peines du monde à dissuader Herr Schuhmann. Cette conversation suggestive prouve, en tout cas, que deux ans avant la guerre, on envisageait déjà avec quelque plaisir, à Berlin, la possibilité d'arroser les Anglais avec des bombes lancées d'un zeppelin.

J'allais oublier le cinématographe. Lui aussi s'enflait démesurément, telle la grenouille qui veut égaler le bœuf. Quand les Allemands exagèrent, ou faussent la portée d'une institution, ils ont un mot délicieux qui traduit à lui tout seul

leur manque total de tact : *veredeln* (ennoblir). Introduisent-ils dans le cadre du music-hall des productions dramatiques et musicales de valeur? *Sie veredeln den Tingel-Tangel* (ils ennoblissent le beuglant). Transportent-ils Shakespeare, Sophocle ou Gœthe dans le manège d'un cirque? *Sie veredeln den Circus.* Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils avilissent au contraire le grand art par des promiscuités intempestives. Ils ressemblent à ces familles d'enrichis qui confondent la prétention avec la distinction.

Ils prirent donc la résolution de *veredeln* aussi le cinéma, qu'on appelle, là-bas, le *Kientopp* en langage vulgaire. Les grandes fabriques de films engagèrent à prix d'or les régisseurs réputés et les directeurs de théâtre en vue; elles s'assurèrent le concours de tous les littérateurs à la mode, dont les noms parurent en lettres rouges sur les affiches des *Kientopp* : Hoffmannsthal, Vollmöller, Paul Lindau, Gerhardt Hauptmann. Ce dernier reçut 40 000 marks pour l'affabulation cinématographique de son dernier roman, *Atlantis*. Max Reinhardt partit en Italie et en Espagne avec toute une troupe de peintres, d'écrivains et d'acteurs et mit en films, entre autres, une *Insel der Seligen* (l'île heureuse) qui coûta près de deux millions. Les programmes des établissements de ce genre publièrent les biographies de leurs collaborateurs. L'écran lumineux les révélait dans l'intimité, afin de les faire mieux connaître au public. Comme ces exagérations ne suffisaient pas, on s'empressa de solliciter, contre des émoluments énormes, le concours des comédiens et des comédiennes réputés. Tilly, Durieux, Moïssi, Wegener, Bassermann, Gertrud Eysoldt, Bonn, etc., se taillèrent de nouveaux succès et une réclame bruyante, en mimant des drames extravagants, écrits spécialement pour eux par des littérateurs notoires. Le *Kientopp* voulait dépasser le théâtre, l'absorber, l'étouffer. Il fallait à ces nouvelles productions un cadre digne d'elles. Des palais cinématographiques au luxe criard s'érigèrent dans les quartiers riches de la métropole. Bâtis en marbre, couverts de dorures, ornés de tapis précieux, de tableaux rares, dotés d'un mobilier ultra-moderne, d'un foyer aux tentures violentes, ils ouvraient chaque soir leurs portes de bronze massif et, sous le péristyle éclaboussé de lumière, s'agitaient des suisses aux

livrées baroques, des valets de pied en culotte de soie, en frac de couleur. Des lithographies, signées des noms des plus grands dessinateurs, couvraient les murs de Berlin et ceux des stations du métropolitain. Ces théâtres dernier cri avaient des premières aussi sensationnelles que les premières d'opéra, avec orchestre invisible comme à Bayreuth, kapellmeister de marque et partitions écrites pour les nouvelles œuvres. Les littérateurs, les compositeurs, les peintres, les acteurs étaient absorbés par ces entreprises tentaculaires, aveuglés par la lumière, la réclame et le succès, surtout par les sommes excessives qui leur étaient payées.

La *Bioscop-Gesellschaft* possédait six palais de ce genre à Berlin ; l'*Uniongesellschaft* huit, et le *Cinès*, entreprise italo-allemande, qui avait affermé trois des plus grandes scènes de Berlin, venait de faire construire sur le *Nollendorfplatz* un théâtre d'un raffinement inouï, dont l'inauguration fut sensationnelle. Le directeur m'apprit que la société était financièrement soutenue par une grande banque de Rome ; il ajouta, en me montrant les merveilles de son établissement :

— Vous voyez tout cela, mon cher ami : eh bien, c'est l'argent du pape [1].

Les grandes villes d'Allemagne suivirent l'exemple de Berlin. Les sociétés précitées y achetèrent des immeubles, y fondèrent des succursales. Le mouvement formidable prit peu à peu des allures de trust.

Puis tout creva, quelques mois avant la guerre. Les prétentions exorbitantes des écrivains, des musiciens, des peintres, des acteurs, des régisseurs, les frais énormes provoqués par la fabrication de certains films qui promenèrent des troupes entières aux quatre coins du monde, consommèrent le désastre. Les faillites se succédèrent. Le vulgaire mélo, le film patriotique, la farce sans prétention reprirent sagement leur place. Les beaux palais se dédorèrent, devinrent des skatings, des thés-tangos, ou se transformèrent en music-halls. On en revint à l'humble *Kientopp* sans Pégase et sans muses d'apparat. La vie factice de l'Allemagne est riche en déceptions de ce genre, en essors inconsidérés, suivis de chutes lamentables.

1 La banque en question spéculait, en effet, avec les fonds de la papauté.

C'est ainsi qu'en se promenant sous la voûte des pins, on rencontre parfois sur le sol humide quelque champignon monstrueux et boursouflé, aux couleurs éclatantes. Il suffit de le toucher du pied ; il s'effrite, il s'effondre et, de toute cette pourriture orgueilleuse, il ne reste qu'un peu de poussière.

***

A tous ces gestes, à toutes ces poses, à toute cette activité fiévreuse, il manque la sincérité. Aucun besoin précis, aucun idéal silencieusement mûri ne guident ces êtres falots. Ils mentent aux autres comme ils se mentent à eux-mêmes. Le mensonge est à la base de la société allemande. N'est-il pas curieux de constater qu'en 1870, une dépêche falsifiée par Bismarck provoqua le conflit et qu'en 1914, la fausse nouvelle d'un raid imaginaire au-dessus de Nuremberg justifia l'ouverture des hostilités? A quarante-cinq ans de distance, on retrouve la même absence de sincérité, aux heures graves de la politique allemande. Il ne faut donc pas s'étonner que l'hypocrisie ait fleuri chez nos ennemis au cours de cette période ascensionnelle en apparence, où la plus grande Allemagne étendait ses tentacules sur le monde. Bâtie sur le mensonge, cette culture artificielle s'écroulera fatalement.

La science elle-même n'est pas toujours sincère ; elle devient pour quelques ambitieux un moyen de réclame, une sorte de papier d'emballage qui sert à envelopper les articles à la mode. Il est des savants qui paradent comme les comédiens ; ils ont leurs baraques et leur public.

Le docteur Schrenk-Nortzing, professeur à la Faculté de médecine de Munich et spécialiste célèbre des maladies nerveuses, lance une *Traumtänzerin* (danseuse-médium) qui se fait payer cher par les directeurs de music-hall la réclame scientifique de son protecteur. Schrenk-Nortzing écrit également un livre illustré, de six cents pages, sur les expériences de madame Alexandre Bisson ; il patronne le spiritisme, couvre de son nom et de son autorité les impostures les plus flagrantes On se demande toujours s'il est vraiment la dupe de ces truquages. Mais tout cela, c'est encore de la réclame.

Le docteur Magnus Hirschfeld devient l'historiographe des anomalies sexuelles. On le retrouve comme expert dans tous les procès scandaleux. Il est plein d'indulgence pour les vices contre nature. Il publie chaque année des livres qui ont l'attrait de romans défendus. Il se compose une physionomie spéciale. Son visage pâle est encadré de boucles brunes ; ses mains sont effilées, sa toilette a des recherches précieuses.

La pédanterie teutonne se complaît à des paradoxes sensationnels. *Cynismus*, *Satanismus*, *Erotismus*, *Sadismus*, *Masochismus* deviennent des vocables à l'ordre du jour. On exalte les monstruosités psychiques ; on les étale avec orgueil. La dépravation morale devient une preuve de « Kultur ».

Hanns Heinz Evers, écrivain très influencé par Edgar Poe, fait des conférences sur le marquis de Sade, sur Satan. Il affole ses auditrices et ses lectrices ; il en est adulé. Il promène à travers l'Allemagne « son sadisme aux yeux bleus », comme disait avec une charmante ironie Charles Müller.

Certains auteurs dramatiques, dont le talent est incontestable, donnent à leurs personnages des âmes de boue, une bestialité extravagante. Il faut bien forcer la note pour retenir l'attention [1].

1. Cette remarque s'applique surtout à Frank Wedekind. Ses débuts dramatiques eurent lieu à Munich aux *Elf Scharfrichter* ; ils furent malheureux Incompris de la foule, l'auteur eut toutes les peines du monde à imposer sa personnalité. *Frühlingserwachen* (l'Éveil du printemps), *Erdgeist* (l'Esprit de la terre), *Die Büchse der Pandora* (la Boîte de Pandore), *So ist das Leben* (Ainsi est la vie), *Hidalla* ont des qualités indéniables d'originalité puissante, en dépit d'une outrance de mauvais aloi. Quand il fut accepté du public et que le succès eut consacré sa réputation, Frank Wedekind conserva ses allures de bête traquée (et *truquée*). Il aimait à poser au génie méconnu, forcé de faire le paillasse pour amadouer la plèbe et gagner sa vie. Cette hantise domine sa vie et ses œuvres. Il commença par vouloir interpréter lui-même les principaux rôles de ses pièces, sans avoir aucun talent d'acteur. Il assista ainsi sur la scène, et de manière active aux premiers fours tumultueux de ses œuvres. Ses genoux tremblaient, sa face livide se crispait. Pourtant il persistait à renouveler ses expériences cruelles. On eût dit qu'il éprouvait un plaisir monstrueux à se voir conspué publiquement comme auteur et comme acteur. Ces fiascos retentissants furent du reste sa meilleure réclame. Dans sa dernière pièce, *Simson* (Samson), drame biblique joué au *Lessingtheater* un an avant la guerre, il se représente lui-même sous les traits de son héros. Samson, c'est le poète incompris, trompé par la Femme, exploité, qui tourne, dans la nuit de ses yeux, la meule du moulin de Gaza et devient la risée des Philistins.

Du reste, la majorité du public ne comprend pas. Peu importe. Il a perdu la notion du naturel ; il s'est habitué à admirer tout ce qui est anormal et bruyant, parce que c'est la mode et qu'il a les oreilles assourdies par la grosse caisse des vendeurs d'orviétan [1]. Les réputations ne se fondent plus que sur le scandale. Dans les circonstances les plus anodines de l'existence, l'intellectuel allemand songe perpétuellement à conserver la physionomie qu'il s'est imposée. Jamais il ne dépose le masque.

Frank Wedekind se trouvait un soir à Munich avec un de ses amis dans un restaurant où des étudiants prussiens tenaient leurs assises. L'un d'entre eux parlait à voix haute et autoritaire de la littérature allemande ; il s'écria avec l'intonation nasillarde des Berlinois :

— *Es giebt nur ein deutscher Dichter und das ist Spielhagen.* (Il n'y a qu'un poète allemand et c'est Spielhagen [2].)

Wedekind se leva, s'approcha de la table où pérorait l'étudiant et lui dit avec douceur :

— *Sie sind wohl erblich belastet.* (Vous avez certainement une tare héréditaire.)

— Que voulez-vous dire? — demanda, non sans rudesse, le *Korpsstudent.*

— Oh, simplement que votre grand-père était un crétin et votre père un idiot.

Pour toute réponse, l'étudiant prit sa cruche de bière et la cassa sur la tête de Wedekind. Le sang gicla. On fit asseoir l'écrivain sur un escabeau ; un médecin qui se trouvait là le pansa du mieux qu'il put. Pendant que le praticien lui prodiguait ses soins, Wedekind laissa tomber cette remarque admirable :

— *Es ist komisch! heutzutag kann man nicht mehr seine*

1. La langue nationale elle-même, cette interprète traditionnelle de la pensée d'un peuple, est saccagée par les innovations sensationnelles des écrivains. On n'écrit plus en allemand. La noblesse, la tenue, la pureté du style se perdent de plus en plus. Des néologismes illogiques, une syntaxe étrange, un emploi abusif des mots étrangers, un amour immodéré des redites transforment le langage écrit en un jargon prétentieux et dégénéré et si le cliché du vieux Buffon : « Le style, c'est l'homme », est vrai, on peut conclure à la décadence des Allemands.

2. Écrivain prolifique qui publia plusieurs romans psychologiques d'un lyrisme indigeste, entre autres, *Problematische Seelen* (Ames problématiques).

litterarische Meinung frei äussern. (C'est drôle! Aujourd'hui, on ne peut plus exprimer librement une opinion littéraire.)

L'admiration que certains Allemands, fraîchement parvenus, portent aux talents en vedette, est souvent aveugle et provoque des quiproquos amusants.

Grünfeld, violoncelliste très réputé, fréquentait beaucoup les salons berlinois. Il y était fêté à cause de son esprit. Sa façon originale de narrer des anecdotes hilarantes lui conciliait les faveurs de ses hôtes. Un soir, où il avait été plus étincelant que de coutume, un *Kommerzienrat* (conseiller de commerce) qui se trouvait là, demanda au maître de céans quel était ce convive extraordinaire.

— Comment? Vous ne savez pas? C'est le fameux Grünfeld.

Le kommerzienrath, peu au courant des questions musicales, ne connaissait pas le virtuose, même de nom. Il comprit qu'il s'agissait d'un amuseur de profession. L'amphitryon s'était sans doute assuré son concours pour cette soirée, en lui payant un cachet. Il résolut de faire la même surprise à ses invités, à la première occasion. Il demanda timidement :

— Est-ce qu'on peut l'engager pour une soirée?

Son interlocuteur pensa qu'il tenait à organiser un concert dans ses salons et, sachant que son ami Grünfeld se produisait dans des cercles privés, il répliqua :

— Certainement. Donnez-lui mille marks ; il acceptera.

Le kommerzienrath se fit présenter immédiatement à Grünfeld, et le dialogue suivant s'engagea :

— Ma femme et moi, nous donnons prochainement une soirée ; nous serions très honorés si vous vouliez bien y paraître. Pardon si je règle une question délicate de manière aussi impromptue. Notre hôte m'a dit vos conditions : mille marks. Ai-je votre consentement?

— Sans doute, — répondit le musicien, — mais j'ai une prière à vous adresser. Ayez l'obligeance, au jour dit, de faire prendre chez moi mon violoncelle. C'est un meuble encombrant.

— *Ach, was !* — s'écria le kommerzienrat étonné. — *Sie spielen* auch *Cello?* (Vous jouez *aussi* du violoncelle?)

***

Munich est peut-être la seule ville, dans la Confédération germanique, où l'on puisse encore trouver un peu de simplicité et de bonhomie. Elle synthétise le caractère de l'Allemagne méridionale, si différent de la mentalité prussienne. Elle fut, de tout temps, très chère aux étrangers ; ils y coudoient sans gêne l'habitant, ils y trouvent une hospitalité sans emphase, un accueil familier et discret. A parcourir les avenues spacieuses et claires, les petites ruelles étroites et pittoresques, on sent qu'une vieille tradition enveloppe les gens et les choses. Munich est riche de tout son passé ; ses vieux monuments lui donnent une apparence de bonne fée indulgente, un peu figée dans ses souvenirs. C'est bien là le refuge de l'Allemagne naïve, rêveuse et profonde que nous eussions appris à aimer si elle avait su tirer parti de ses qualités et se montrer plus rebelle à ses oppresseurs du Nord. Non point que ses habitants frustes qui remplissent les brasseries et les restaurants soient plus intelligents qu'ailleurs ; ils sont tout aussi philistins, sans doute, mais ils le sont sans prétentions, et c'est déjà beaucoup. Ils ont le respect inné de l'art et des artistes ; ils comprennent confusément que la renommée de leur cité vient des fils des Muses et des mécènes couronnés qui les protégèrent. Louis II, ce prince romanesque, est encore très populaire dans la campagne bavaroise ; il existe de vieux montagnards qui ne croient pas à sa mort et s'attendent à le voir réapparaître pour rendre au pays sa splendeur et son indépendance d'antan. Ils se rappellent l'époque où les écuyers, porteurs de torches, précédaient à cheval le traîneau royal sur les routes blanches de neige, quand le prince, mélancolique et silencieux sous les fourrures, glissait vers les châteaux fantastiques de Neuschwanstein ou de Hohenschwangau...

Le culte du souvenir est un trait caractéristique de cette population attachée à ses vieilles coutumes, tenace dans ses admirations, dans ses respects, comme dans ses haines. Je connais une histoire qui illustre de façon touchante les égards des humbles pour les artistes.

Il s'appelait Aschbé et dirigeait à Munich, dans le quartier

de l'Académie royale des Beaux-Arts, une école privée de peinture très fréquentée. On lui prêtait un grand talent, bien qu'il fût âgé et ne produisît plus rien. Dans son atelier, le même paysage inachevé, ornait son chevalet depuis plusieurs années ; de temps à autre, il y promenait un pinceau paresseux. Pourtant, sa méthode devait être excellente, car ses élèves l'estimaient beaucoup ; d'aucuns devinrent célèbres. Il menait une vie simple de vieux célibataire bohème ; chaque soir, il fermait son atelier après le départ de ses disciples, couvrait son chef chenu d'un feutre aux larges ailes, allumait sa pipe de porcelaine et se rendait à petits pas dans quelque *Kneipe* (sorte de restaurant familier et intime) pour y prendre son frugal dîner (*Abendbrot*) ; il passait là toute sa soirée, en absorbant de nombreux carafons de vin rouge dans la compagnie d'autres vieux habitués.

Quiconque a vécu à Munich connaît ces auberges accueillantes, au mobilier grossier, où l'on consomme la piquette tyrolienne, les coudes sur la table, sous la lueur atténuée d'une lampe. Une *Kellnerin* en tablier blanc, plissé et empesé, fait le service ; elle s'attarde à causer avec les clients dans le dialecte du pays, aux sonorités assourdies et traînantes. Aux murs, de vieilles estampes, encadrées de poirier poli, rappellent les anciens quartiers du vieux Munich, les costumes bigarrés des siècles passés. Un revêtement de boiseries court autour de la salle ; son rebord soutient de vieux pots d'étain, des lanternes de corne, des hanaps ciselés, des statuettes de bois sculpté. Une petite fenêtre mi-close, à rideaux de percale, percée dans la muraille, laisse entrevoir le mystère de la cuisine, les casseroles luisantes, le fourneau fumant ; une bonne odeur de saucisse, de choucroute et de pain bis s'en échappe...

Le vieil Aschbé aimait l'intimité de ces restaurants au plafond bas et noirci. Il était l'habitué fidèle des plus réputés. Pour chacun d'eux il avait son jour. La *Kellnerin* lui réservait sa place. Dès qu'il entrait, elle le saluait cordialement, l'aidait à quitter son pardessus, l'installait commodément, lui apportait le journal du soir, allait chercher son vin et s'enquérait de ses autres désirs. L'hôte ou l'hôtesse venaient aussi lui souhaiter la bienvenue :

— *Gruass Good, Herr Kunstmaler.* (Dieu vous salue, monsieur le peintre.)

Ils savaient qu'il était artiste ; sa fidélité de client les touchait d'autant plus. Sa présence régulière n'était-elle pas un honneur pour la maison?

Une semaine entière passa sans qu'Aschbé visitât ses auberges. *Kellnerinnen* et patrons s'inquiétèrent. Le peintre était tombé malade. Le médecin lui avait interdit le tabac et le vin. Il en mourut, le pauvre vieux, tout seul dans son coin, sans vouloir recevoir personne. On trouva dans son atelier une petite fortune, éparse un peu partout. Il mettait son or dans des pots, dans des boîtes, dans les trous du plancher ; il dissimulait ses billets dans des livres ou derrière des toiles.

Son enterrement fut pittoresque, comme l'avaient été sa vie et sa mort ; on y rencontra des peintres, des écrivains, des acteurs, toutes les *Kellnerinnen* qui l'avaient servi, tous les propriétaires des débits qu'il avait fréquentés.

Et dans les sept *Kneipe* familières, (une pour chaque jour de la semaine) des mains pieuses suspendirent, autour de la photographie du vieil artiste, fixée au mur, une couronne de laurier, crêpée de noir, juste au-dessus de la place où il avait coutume de s'asseoir. Ceux qui ne savaient pas interrogeaient l'hôtesse qui répondait :

— C'est là que s'asseyait chaque mardi le peintre Aschbé et qu'il buvait ses sept chopes.

Dans les dernières années, le mouvement cosmopolite avait légèrement transformé le caractère de Munich. Trop d'étrangers venaient, le Baedeker en main, visiter cette ville curieuse. Des spéculateurs avisés exploitèrent cette affluence. On bâtit un peu partout de monstrueux palace-hôtels. Ernst von Possart, l'intendant des théâtres royaux, fit comprendre à la cour qu'on pouvait concurrencer Bayreuth et détourner de Wahnfried la foule des snobs, des dilettantes et des mélomanes, en leur offrant à Munich la même pâture. Le *Prinzregententheater* fut inauguré, et les cycles de Wagner et de Mozart permirent aux promoteurs de cette entreprise de spéculer avantageusement sur les terrains qui avoisinaient le nouveau théâtre.

Berlin finit par s'émouvoir. Trouvant les Munichois trop timorés, il résolut de mettre lui-même la main à la pâte et de moderniser la vieille « Athènes de l'Isar ». Un *Austellungspark* fut construit ; des attractions s'y installèrent. Reinhardt accourut avec sa troupe et sa réclame. Munich fut inondé d'Allemands du Nord arrogants et ridicules. Par bonheur pour la ville, cette invasion ne durait que quelques semaines, pendant la saison des étrangers. Aux premiers jours de l'automne, Munich reprenait son aspect tranquille et simple. Les Berlinois regagnaient leur odieuse métropole en disant d'un air dégoûté :

— Les montagnes de Bavière, oui, c'est très gentil, mais elles seraient beaucoup plus belles si elles étaient près de Berlin.

***

Tous les dix ans, la Passion d'Oberammergau mettait une animation bruyante dans ce village bavarois, niché sur une montagne aux environs du lac de Murnau. Les habitants d'Oberammergau vivaient presque exclusivement de cet afflux d'étrangers, venus des quatre coins du monde. Pendant dix ans, ils étudiaient et répétaient leur spectacle. A leurs moments de loisirs, ils sculptaient dans du bois de petites statuettes religieuses, qu'ils vendraient plus tard aux spectateurs. Les rôles, soigneusement distribués, imprimaient à leur physionomie un caractère indélébile. Quand ils travaillaient aux champs, trayaient leur vache ou rentraient les foins, on identifiait à première vue Judas, Joseph, le Christ, Marie-Madeleine, Marthe, le centurion romain, Hérode, Caïphe ou Barrabas.

La Vierge était choisie parmi les fillettes du catéchisme ; elle était étroitement surveillée, car la vie aux champs est pleine de surprises. On était moins sévère pour Jésus-Christ, mais la splendeur du personnage qu'il devait représenter rejaillissait sur sa personne et lui donnait des allures de ténor.

Rien n'était plus curieux que ce petit hameau de comédiens rustiques, qui attendaient dix ans l'occasion de se produire et auxquels le curé servait de régisseur. La représentation du

mystère de la Passion durait trois jours ; on donnait plusieurs séries. La salle de spectacle était une immense grange sans fond ; la perspective des montagnes, le paysage agreste du plateau formaient un décor naturel. Le jeu puissant des masses, la diction solennelle et scandée des personnages, donnaient une impression de majesté naïve, une intensité dramatique extraordinaire.

Là aussi, la réclame a gâté bien des choses. Plus les étrangers et l'or affluèrent, plus la corruption du village grandit. La Vierge coupa ses boucles pour les vendre. Barrabas et Jésus se laissèrent enlever par des Américaines trop enthousiastes. Berlin s'en gaussa fort...

***

Ainsi, quand la guerre éclata, la foire aux vanités allemande battait son plein. Le cataclysme a dispersé les pitres, mais leur mentalité n'est pas encore morte. On la retrouve aujourd'hui dans la propagande que font nos ennemis, dans leur façon de conduire la lutte. C'est le même bluff, la même absence de sincérité, le même souci d'intimider le spectateur, les mêmes poses théâtrales...

Je reçus, il y a quelques jours, la visite d'une petite institutrice française qui revenait d'Allemagne. Sans famille, sans appui, sans argent, elle avait été surprise là-bas par la mobilisation et elle resta douze mois à Dusseldorf, sur les bords du Rhin, chez une dame âgée qui eut pitié d'elle, intervint en sa faveur auprès des autorités et obtint de la garder chez elle. C'était précisément la mère de Hanns Heinz Evers, l'écrivain dont je parlais plus haut. La petite Française put circuler assez librement ; chaque jour, elle sortait acheter le journal de France au kiosque de la place, car, chez nos ennemis, on continua à vendre ouvertement tous les journaux des Alliés. Elle observa la vie ambiante, constata l'orgueil du début, puis la lente chute des espoirs caressés, puis le doute et l'angoisse. Mais elle souffrit si cruellement dans son âme et dans son orgueil de Française de ce qu'elle vit et entendit, qu'elle rejoignit sa patrie aussitôt qu'elle put le faire.

Par son entremise, j'ai pu reconstituer le sort de beaucoup d'intellectuels allemands. La plupart du temps, le gouvernement s'en sert pour claironner aux quatre coins de l'univers la grandeur de l'Allemagne, ses victoires, sa magnanimité. Ce ne sont pas des reporters ou des journalistes qui suivent les opérations sur le front des armées, ce sont des littérateurs de marque, des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques. Ils sont devenus les valets du grand état-major. Leur signature a plus de poids auprès des lecteurs. L'empereur les comble d'honneurs pour mieux se les attacher. Il leur fait cadeau de la vie en les libérant de toute obligation militaire, à condition qu'ils mettent à sa disposition leur influence et leur notoriété. Ils enjolivent les horreurs du massacre, ils expliquent bénévolement les crimes et les incendies, ils affichent un humanitarisme lyrique plein d'hypocrisie, s'efforcent de prouver qu'ils demeurent profondément « objectifs », et que leur âme est également capable de s'élever *au-dessus de la mêlée.*

Herbert Eulenberg, le poète dramatique de l'amour, écrit à son journal, en exprimant un regret impuissant :

— *Wir haben die Franzosen stets unglücklich geliebt.* (Nous avons toujours aimé les Français d'un amour malheureux.)

Il oublie que l'amour allemand ressemble trop souvent au pavé de l'ours, et que ses compatriotes ont la fâcheuse habitude, en voulant embrasser les gens, de les étouffer ou de leur écraser les pieds.

Hanns Heinz Evers, éternel globe-trotter, s'occupe, en Amérique ou en Espagne, à prédire la victoire de l'Allemagne, à déprécier la valeur des Alliés, à souligner leurs fautes, à semer le doute dans les consciences timorées. Il inonde entre temps la mère-patrie de poèmes et de nouvelles patriotiques.

Avant la guerre, il avait tellement parlé de lui dans ses livres, que ses partisans et ses adversaires connaissaient tous les détails de sa vie intime, l'existence de sa mère à Dusseldorf, la petite maison qu'elle habitait, où il venait de temps en temps lui rendre visite et se recueillir. Il faisait volontiers étalage de son amour filial qui donnait plus de ragoût à son sadisme et à son cynisme d'apparat.

Voici la façon dont il présentait lui-même la maison maternelle à ses lecteurs, dans un de ses romans :

« ...Dans ces pièces, il n'y avait aucune unité de style, tout s'était entassé au hasard des années; cependant l'ensemble était d'une harmonie paisible, on sentait que tous ces meubles étaient de la même famille.

« Il gagna l'étage que sa mère lui avait attribué. Tout était comme il l'avait laissé deux ans auparavant. Il n'y avait pas un presse-papier de déplacé, pas une chaise de dérangée. Ici, plus que partout ailleurs, régnait la confusion, aussi bien par terre qu'aux murs. Les cinq parties du monde avaient fourni ce qu'elles avaient d'étrange et de bizarre : des masques énormes; des monstres barbares en bois de l'archipel Bismarck; des drapeaux chinois et annamites ; des armes de tous les pays ; ensuite, des trophées de chasse, des animaux empaillés, des peaux de jaguars et de tigres, de grandes tortues, des serpents et des crocodiles, des tambours bigarrés de Luçon, des instruments à cordes à longs cols, de Radjpoutama, de naïves guzlas d'Albanie.

« Du plafond au sol pendait un immense filet roux, plein d'étoiles de mer géantes, de poissons et de coquillages merveilleux. Les meubles étaient couverts de brocards, de robes indiennes en soie, de mantilles espagnoles chamarrées, de manteaux de mandarins avec de grands dragons d'or. Il y avait aussi une collection de dieux, de bouddhas dorés et argentés de toutes les tailles, des sivas, des krichnas, des ganesas, et les idoles de pierre absurdes et obscènes des Tchams. Au mur, le moindre coin libre était occupé par des gravures : un Rops hardi, des Goya farouches, un petit dessin de Jean Callot ; et puis, Cruikshenk, Hogarth et quelques images effroyablement bariolées du Cambodge ou de Mysore.

« Tout cela portait la marque de Frank Braun [1].

« Ses balles avaient tué cette ourse blanche dont il foulait l'épaisse fourrure ; lui-même avait pêché ce requin dont la mâchoire puissante, à trois rangées de dents, s'accrochait dans le filet. Il avait pris ces flèches empoisonnées et ces lances aux sauvages de Brukha ; un prêtre mandchou lui avait donné ces dieux extravagants et cette haute crosse d'argent. Cette

1. Le héros du roman, qui n'est autre que l'auteur lui-même.

noire pierre de lynx, il l'avait dérobée, de sa propre main, au temple des Hondon-Badagri ; ses lèvres avaient bu dans cette calebasse le sang de la fraternité avec le chef des Indiens de Toba, aux bords marécageux de Pilcomayo. Il avait échangé, avec un sultan malais de Bornéo, son meilleur fusil de chasse contre ces épées courbes et, avec le vice-roi de Shantung, son jeu d'échecs de poche contre ces glaives. Ces merveilleux tapis indiens lui avaient été offerts par le maharadja de Vigatpuri, et cette Durga aux huit bras, éclaboussés du sang des chèvres et des hommes, il l'avait eue de l'archiprêtre de l'atroce Kâli... »

Or, Hanns Heinz Evers vient de publier quelques pages sensationnelles à Berlin. Il débute ainsi :

« *Meine Mutter ist eine alte Frau, die wohnt am Rhein...* (Ma mère est une vieille femme qui demeure au bord du Rhin...)

Cette phrase chantante revient en *leit-motiv*, à intervalles fixes[1].

Il dépeint son intérieur désorganisé par l'atroce guerre. C'en est fait du silence inviolé de son sanctuaire. On a dressé des lits partout ; dans ces lits, on a couché des blessés. Là, un Poméranien, ici un Bavarois, plus loin un Saxon, une vingtaine dans toute la maison. Sa mère court de lit en lit, de chambre en chambre, courbe sa tête blanche sur la souffrance des humbles soldats, prodigue les soins et les consolations...

Lui, il est loin de tous ces chers trésors ; il vit dans l'exil. L'odieuse Angleterre lui enlève jusqu'à la possibilité de correspondre régulièrement avec sa mère. La douleur est entrée dans la maison tranquille ; des paysans mutilés laissent errer leurs regards fiévreux sur les objets fantastiques qui tapissent les murs.

Toute l'Allemagne fut remuée d'émotion. Qui ne connaissait de réputation la vieille mère d'Hanns Heinz Evers, à Dusseldorf, et les collections exotiques de l'écrivain !

Non, non, la foire aux vanités n'est pas morte encore. A Dusseldorf même, il y eut des gens qui s'étonnèrent et voulurent se rendre compte. L'antique demeure était silencieuse

1. Elle n'est pas de lui, du reste ; elle est tirée d'un poème de Henri Heine : *Deutschland kann verderben. — Doch, die alte Frau kann sterben*, etc., etc.

et quiète. Il n'y avait ni blessés, ni lits ; ni soins, ni consolations.

Dans une chambre, il y avait une petite Française abandonnée et malheureuse, à qui l'orgueil allemand faisait payer cher une hospitalité précaire. A chaque nouvelle victoire, le battant de sa porte s'ouvrait, et la mère d'Hanns Heinz Evers, « *die alte Frau, die wohnt am Rhein* », lui disait avec une révérence insolente :

— *Maubeuge ist gefallen, Kleine.* (Maubeuge est tombée, petite.)

— *Lille ist eingenommen, Kleine.* (Lille est pris, petite.)

— *Rheims ist niedergebrannt, Kleine.* (Reims est incendié, petite.)

Et la jeune fille voyait luire dans les yeux de l'Allemande la joie du sang répandu, du sang français.

MARC HENRY

ÉMILE CLERMONT

Le sous-lieutenant d'infanterie Émile Clermont a trouvé une mort glorieuse, le 5 mars 1916, à Maisons-de-Champagne, en se découvrant pour assurer la défense d'une ligne dont il avait la garde. Il avait trente-cinq ans. Les lettres françaises perdent en lui un talent de la qualité la plus rare, exquis et fort et qui n'avait pas encore donné toute sa mesure, l'âme française, un de ses foyers les plus purs, les plus lumineux et les plus ardents.

***

C'était une des figures les plus complexes et les plus originales de ce temps. Tour à tour et ensemble analyste et poète, philosophe et mystique, il se mouvait avec une égale aisance parmi les aspects et les figures du monde extérieur, dans les profondeurs les plus secrètes de la vie intérieure, sur les sommets abstraits de la spéculation. Et des dons si divers ne demeuraient pas chez lui juxtaposés et étrangers les uns aux autres, mais se fondaient dans la plus harmonieuse unité.

Au lycée Henri IV, où je le connus en rhétorique supérieure, il excellait en tout ordre d'études, avec une prédilection mar-

quée pour la philosophie, alors enseignée, il est vrai, dans cette classe par M. Henri Bergson, puis par M. Victor Delbos. Ces deux maîtres éminents ont exercé sur plusieurs générations d'élèves une puissante influence, le premier par sa sérénité socratique, son art incomparable d'accoucher les esprits, sa lucidité souveraine, le second par son austère douceur, son sens profond du sérieux de la vie morale, son immense érudition et sa haute équité intellectuelle. Mais pour Clermont, qui dès cette époque se sentait *différent* et qui en éprouvait un confus et obsédant malaise, l'enseignement de M. Bergson fut plus et mieux qu'une illumination de l'esprit, ce fut une libération, un affranchissement de tout l'être. Il apprit de l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience* à épurer sa vie intérieure de tout élément étranger, surajouté par la fréquentation des livres ou la société des hommes, à prendre confiance en soi et connaissance de soi, à se saisir de ses sensations, de ses sentiments et de ses idées dans leur intégrité originelle et leur étincelante fraîcheur. Il dut à M. Bergson d'avoir pu, suivant une formule ibsénienne qu'il aimait, *devenir ce qu'il était*, et si plus tard, dans la plénitude de son talent, il lui fut donné d'élever à la lumière de la conscience et de rendre intelligibles par la magie du verbe des états d'âme si mouvants, si obscurs et si subtilement nuancés qu'ils s'étaient dérobés jusqu'alors à toute analyse, il y fut grandement aidé par sa longue familiarité avec la sévère, délicate et périlleuse méthode de l'intuition bergsonienne.

Reçu premier à l'École normale, Clermont opta, non sans hésitation, pour la section d'histoire. Sans aucun goût pour l'enseignement et dès lors résolu à ne pas entrer dans l'Université, il avait le sentiment très net que ni les lettres ni la philosophie ne pouvaient plus rien lui fournir pour sa culture. Il pensa que les études historiques lui offriraient à tout le moins l'occasion de satisfaire son ironique curiosité de l'homme. Concurremment avec elles il commença et poursuivit quelque temps des études de droit. Il savait l'allemand, il apprit l'anglais et l'italien, fréquenta Londres, Rome et Florence, mais l'Allemagne surtout l'attirait et il y fit de longs séjours, retenu par le triple enchantement de ses légendes, de sa métaphysique et de sa musique. Comme tant d'autres, hélas! c'est

l'Allemagne d'autrefois qu'il aimait dans l'Allemagne d'aujourd'hui[1].

Pour se conformer à la règle qui voulait que la deuxième année d'École normale fût consacrée à la composition d'un travail original, pompeusement baptisé, dans l'argot de l'École, *définitif*, il entreprit d'élucider l'obscure et épineuse question de l'intervention française à Rome en 1849, et son mémoire parut assez achevé et assez neuf à M. Émile Bourgeois, qui lui en avait suggéré l'idée, pour mériter l'honneur d'une publication immédiate[2]. Il échoua d'ailleurs l'année suivante à l'agrégation, et ne se représenta pas.

Afin d'assurer sa vie matérielle pendant la période d'apprentissage qu'il prévoyait, il entra comme rédacteur au ministère des Travaux publics, d'où il passa bientôt à la préfecture de la Seine. Lorsqu'au bout de quelques années le succès commença à lui sourire, il donna sa démission sans esprit de retour et se retira à la campagne, à Montaigu-le-Blin dans l'Allier, pour y poursuivre dans la solitude ses lentes et fécondes méditations ; mais *Amour promis*, *Laure*, *Isabelle*, *Un petit Monde*, ces récits de la haute vie spirituelle ont été composés dans les intervalles de ses humbles travaux d'employé. Le pauvre Charles-Louis Philippe, à qui je demandais un jour s'il ne se trouvait pas trop mal à l'Hôtel de Ville, me répondit amèrement : « Un peu mieux qu'au bagne. » Et toute son œuvre se ressent de cette amertume. Mais Clermont ne permit jamais aux besognes où la nécessité le contraignait de pénétrer dans son monde intérieur, de jeter leur ombre sur ses sentiments et ses pensées. Ce qu'il fut demeura indépendant et libre à l'égard de ce qu'il fit. Ce subjectiviste et ce romantique accepta sans chicaner ni gémir les conditions de la vie réelle, et la médiocrité de ces conditions n'a laissé dans son œuvre aucune trace. Son histoire se

1. Nul ne devait condamner plus sévèrement que Clermont l'affreuse apostasie de ce peuple qui a osé se diviniser lui-même et qui, alors que la conscience universelle s'ouvrait à cette idée que la guerre en elle-même est un crime, n'a pas craint de diviniser la guerre.

2. Ce mémoire, complété d'une étude de M. Émile Bourgeois sur les tentatives du second Empire pour rapprocher, entre 1868 et 1870, l'Italie et l'Autriche et s'assurer leur concours, a paru en 1907 chez Armand Colin sous le titre : *Rome et Napoléon III*, par Émile Bourgeois et E. Clermont.

déroule en vertu d'une logique tout interne, sans l'intervention d'aucune force étrangère. C'est l'histoire d'une âme, et c'est une belle histoire.

***

Clermont était né artiste, dans le sens où c'est être artiste que de sentir aussi vivement que ceux qui sentent le plus et de penser aussi librement que ceux qui sentent le moins, d'élever spontanément ses émotions à une signification universelle, de se donner de soi-même une vision spectaculaire et de trouver sa joie dans la contemplation de ses propres tourments. Il n'était pas que cela, mais il était authentiquement cela, et, à l'aurore de sa vie personnelle, c'était cela surtout qui apparaissait en lui. Pareil à ces harpes éoliennes qui vibrent au moindre souffle du vent, telle était sa douloureuse hyperesthésie qu'il sentait la vie comme une perpétuelle blessure, mais loin de fuir les émotions il les recherchait, parce qu'à peine entrées dans le passé elles devenaient pour lui des thèmes inépuisables de pensée et de rêverie. De cette particularité même il avait tiré une espèce de méthode pour émousser les pointes trop aiguës de la souffrance, soit en éprouvant par l'imagination tous les possibles afin de n'être pas surpris par le réel, soit en substituant artificieusement à la sensation présente le souvenir qu'elle laisserait après elle. Je me rappelle qu'aux environs de notre vingtième année, à l'âge où de jeunes amis échangent encore des confidences, Clermont me raconta qu'ayant accompagné à une gare une jeune femme tendrement aimée et qu'il ne devait jamais plus revoir, il l'avait priée de le quitter avant l'heure et de permettre qu'il la regardât, encore présente et déjà absente, errer, petite chose perdue, parmi la foule indifférente ; elle avait consenti, peinée et choquée, à ce caprice qu'elle ne comprenait pas, et lui, indécis et troublé, acteur et témoin de cette scène, en hâte composait avec sa douleur d'amant une mélancolie de dilettante. Si je ne me trompe, le héros d'*Amour promis* déjà s'esquisse et s'essaie dans cette mince anecdote.



Il est, ce héros, de la lignée de René, d'Adolphe et d'Amaury, de *l'Enfant du Siècle* et de *l'Homme libre*. Passionnément épris comme eux de faire vibrer ses pensées, comme eux il préfère, non pas seulement à l'atonie et à la sécheresse, mais au plaisir même, si court, si fragmentaire, si vite épuisé, l'infini de la souffrance ; et sa douleur de vivre, comme la leur, s'élargit et s'atténue tout ensemble à revêtir une forme éloquente et des rythmes contagieux. Mais je discerne dans sa plainte un frémissement plus métaphysique, un accent plus pascalien, je ne sais quoi de plus intense, de plus déchirant et de plus tragique. C'est qu'aspirant d'une ardeur plus sincère à des possessions éternelles, il a par ailleurs pénétré plus avant dans la misère de la condition humaine. C'est surtout qu'en dépit de son constant effort pour se maintenir sur le plan du dilettantisme esthétique, il est dominé par ses sentiments plus qu'il ne les domine, il les subit plus qu'il ne les gouverne. Enfant encore, il a rencontré la mort ; il a vu dans le cercueil, « enfermée pour l'éternité dans cette boîte oblongue », une personne aimée, et il a aussitôt senti que jamais plus il ne pourrait vivre à l'abri de ce souvenir. A sa mère qui, songeant tout haut devant lui, soupire : « Voilà, c'est fini, maintenant il va falloir reprendre notre existence comme si de rien n'était... » il déclare qu'après avoir une fois bien vu la mort il lui semble insensé qu'on puisse recommencer à vivre comme si l'on n'y pensait pas, et il ajoute que tout est inutile et vain puisque tout finit ainsi. Cette haute vision pessimiste, la même qui inspirait l'apôtre disant : « Si nous n'avons d'espoir que dans cette vie seulement, nous sommes les plus misérables d'entre les créatures », demeurera toujours à l'arrière-fond de sa vie intérieure. Et l'idée de la mort, se mêlant à toutes ses pensées, répandra jusque sur les plus profanes une teinte grave et quasi-religieuse.

Rien de dangereux, et non point seulement pour elle-même, comme une âme religieuse qui n'a pas la foi. Inévitablement entraînée à chercher dans le monde un substitut aux divines émotions qui seules la satisferaient, elle y apportera des

exigences et des inquiétudes inapaisables. En participant à la vie commune, elle aura le sentiment de se déclasser, et elle en concevra de l'irritation et de l'amertume. Revêtue malgré tout de prestige par de si sublimes aspirations et une si exceptionnelle destinée, elle séduira d'autres âmes et les décevra, portera en elles le trouble et le désordre. André, le jeune héros d'*Amour promis*, lorsqu'il essaiera d'aimer, connaîtra de cruelles souffrances, et conduira au suicide la jeune fille dont il a fait sa maîtresse.

N'ayant accès à aucune source de vie extérieure à lui-même, ayant fait le tour du monde des idées, dégoûté de toute forme basse de la sensualité, à quoi irait-il demander qu'à l'amour le flot continu d'impressions vives dont il espère tromper sa soif d'infini et d'absolu? Il sait bien qu'aucun objet particulier ne comblera l'abîme de désir qui est en lui ; mais quelle commune mesure entre cette morne science et l'ardent appel de la vie? Parce qu'il a vingt ans, parce qu'il veut s'épargner de violents regrets, parce que l'inconnu l'attire, il cède à cet appel, il aime, il est aimé. Hélas ! cet amour dont la privation l'eût désespéré ne lui apportera même pas, à défaut de la plénitude, l'exaltation soutenue qu'il en attendait. Il n'appartient pas à l'homme d'être perpétuellement ému d'émotions toujours nouvelles, et l'*acedia* guette dans sa cellule le moine le plus enivré de Dieu. Mais en outre, aux mélancoliques et aux imaginatifs de cette sorte, accoutumés à se repaître de souvenirs et de songes, toute réalité est une offense, et, à peine atteint l'objet de leur désir, ils s'en détournent pour se livrer sans contrainte aux mensonges de leur mémoire. Ainsi, sans cesse ballotté entre l'ardeur et la lassitude, cherchant dans la souffrance, celle qu'il subit et celle qu'il inflige, une diversion et un recours contre l'aridité menaçante, André mènera degré par degré jusqu'à son issue fatale l'expérience de l'amour égotiste et mystique. Hélène, après s'être donnée, mourra, et quant à lui, comme dit Jules Laforgue, il ne tardera pas à lui survivre, mais de quelle vie accablée, incertaine et désormais déserte !

Les désirs de ma vie s'étaient réalisés et s'étaient évanouis en même temps, me laissant le grave enseignement de leur vanité. Une apparence s'était déchirée, qui, à mes yeux, avait longtemps orné le monde :

j'allais chercher mes rêves anciens jusqu'au fond de mon enfance et je les ramenais sous les étoiles; je me disais que je me séparerais à l'avenir des désirs qui traverseraient ma chair, et même du désir d'aimer, et que je ne prendrais plus pour le cœur de mon cœur l'espoir de la race et sa fatalité.

Cette décevante recherche de l'absolu dans l'amour, c'est depuis *René* un des thèmes traditionnels de notre littérature. Chaque génération l'a marqué de son empreinte, l'a modelé à la ressemblance de ses désirs et de ses rêves. Clermont, à son tour, l'a fait sien, et, à force de sincérité, de lucidité et de sérieux, il l'a profondément renouvelé. Jamais, je crois, le perfide attrait des voluptés de l'âme n'a été dépeint avec un charme plus délicieux. Jamais non plus l'enchevêtrement de contradictions sans issue inhérentes à la passion qui se prend pour objet suprême et fin dernière de la vie n'a été démêlé d'une main plus subtile et plus sûre. Jamais enfin les ruineuses conséquences du dilettantisme égotiste appliqué à la vie réelle n'ont été mises en une plus impitoyable lumière. Si l'on voulait situer le Clermont d'*Amour promis* par rapport et à ses devanciers et à ses contemporains, on pourrait dire que ce beau livre au titre mal choisi prouve d'une part que la sensibilité romantique en tant que source d'inspiration n'est pas près d'être épuisée, et d'autre part que cette sensibilité n'est pas formellement rebelle à l'ordre, à la raison et à la mesure. En d'autres termes, *Amour promis* permet d'entrevoir comment peut s'opérer la fusion des deux courants néo-romantique et néo-classique qui se partagent les jeunes gens d'aujourd'hui.

***

Laure, le second livre de Clermont, se déroule presque en son entier sur le plan de la vie mystique. C'est l'histoire d'une âme noble, exigeante et inquiète qui cherche, d'abord dans l'amour humain, ensuite dans l'amour divin, l'abondance et la paix, et ne les y rencontre point. Le sujet est très neuf dans notre littérature, à peu près exclusivement profane depuis la Renaissance, et ce qui est plus rare encore, c'est que ce roman religieux est écrit sans aucune préoccupation apolo-

gétique ou critique, avec l'unique souci de dépeindre fidèlement les mouvements d'une âme en quête de sa vérité. *Laure* n'a guère atteint ce qu'on appelle le grand public, mais Clermont appartenait à une génération littéraire tout à fait délivrée de cette superstition des gros tirages qui a tant nui à quelques-uns des meilleurs écrivains de la génération précédente ; et sa précoce maîtrise se révèle en ce que ce drame tout spirituel, conçu suivant une formule si singulière, trouva auprès des quelques milliers de personnes auxquelles il s'adressait un accès immédiat et un accueil charmé.

Fille d'une race où le sens de la vie intérieure est héréditaire, Laure est une de ces natures d'exception que les inquiétudes supérieures attirent et que guide un impérieux besoin de noblesse. Mal adapté à la vie pratique, son esprit, dès qu'il aborde les régions délicates des sentiments et des valeurs morales, s'y meut dans la lumière ; elle a alors des certitudes intimes immédiates et se détermine avec clarté et évidence. Ce don s'accompagne chez elle de la persuasion innée que derrière tout ce qui s'offre immédiatement aux regards et à l'esprit, derrière ce qui est vie extérieure, image, apparence, s'étend un ordre d'existence invisible qui importe infiniment plus que le premier. Mais comme son âme n'a été pliée sur aucun dogme, comme elle n'a appris de ses éducateurs et de ses maîtres qu'à se fier à ses propres inspirations, cette source de puissance, de pureté et de perfection qu'elle pressent par delà le monde sensible demeure pour elle indéterminée ; le trésor des sentiments infinis, pour parler avec l'auteur, se trouve chez elle avec une marque merveilleuse et une destinée indécise, et c'est réduite à ses propres forces et sans solution préconçue qu'elle affronte ce problème éternel d'accorder avec une existence humaine les grandeurs qui passent le monde, de leur faire une place dans la trame vulgaire des jours.

Cet individualisme orgueilleux d'une âme mystique qui entend ne devoir son salut qu'à elle-même et n'entrer que par ses propres voies en communication avec l'Infini, voilà encore une donnée romantique [1]. Mais dans *Laure* bien plus encore

1. M. Ernest Seillière a développé ce point de vue avec une extrême ingéniosité dans un article de la *Revue Critique* (1er janvier 1916).

que dans *Amour promis*, combien l'inspiration romantique n'est-elle pas épurée, assainie, élevée par le sérieux et la fermeté de l'esprit qui s'y applique ! Depuis un siècle et plus nous avons vu les héroïnes de roman invoquer Dieu ou (plus récemment) la nature pour couvrir leurs désordres sentimentaux ou sensuels, tandis que d'autre part les auteurs d'ouvrages pieux nous présentaient des marionnettes sans chaleur et sans vie. Laure est une âme, et non pas seulement une sensibilité ou un tempérament, et c'est une âme intensément vivante, vibrante et pathétique. L'amour humain où d'abord elle s'engage lui laisse plus de regrets qu'il ne lui donne de joies. Pourtant lorsque cet amour lui échappe, lorsque Marc, son fiancé, s'aperçoit que c'est sa sœur Louise qu'il aime, elle souffre comme si tout le bonheur du monde lui était ravi. Elle s'élèvera par la douleur jusqu'aux plus hauts sommets de la vie morale, mais après quels durs combats, au prix de quels douloureux déchirements! Les scènes principales et en quelque sorte culminantes du livre, lorsque Laure, au terme d'une longue méditation en face de la chapelle de la Mettrie, non seulement renonce à son amour, mais décide de rapprocher l'un de l'autre son fiancé et sa sœur qui s'aiment secrètement et de favoriser leur mariage, lorsqu'en manière de symbole et d'image elle se dépouille de ses bijoux et de son or dans les mains d'une troupe de mendiants accroupis à la porte du monastère où vient de lui être révélé le prix de la Très Haute Pauvreté, lorsqu'elle fait vœu d'entrer dans un cloître si Dieu lui accorde la grâce d'éclairer son père mourant et que, libérée du renoncement même, elle considère le monde avec une douceur réconciliée, son suprême dialogue avec son père, tout baigné de la lumière des certitudes éternelles, ces divers *moments d'âme* sont parmi les plus noblement et les plus profondément émouvants qu'il ait été donné à un écrivain de fixer. Et toujours la lucide subtilité de l'analyse s'égale à l'extrême complexité de son objet, et le discours le plus limpide porte la musique la plus pénétrante. Nourri des auteurs mystiques, Clermont a su discerner la richesse et la qualité de la substance humaine cachée sous leur fatras métaphysique et mythologique, et l'intérêt proprement littéraire de *Laure*, c'est de prouver que ces hautes et mystérieuses expériences

sont susceptibles de recevoir une expression adéquate, exacte et poétique à la fois. L'exemple de Clermont, après celui de Péguy et de Claudel, montre quels champs nouveaux, quelles sources d'inspiration nouvelles notre littérature peut trouver dans cette terre inconnue de la plupart des intellectuels, le vaste monde de la vie spirituelle.

***

La deuxième partie de *Laure* déconcerta beaucoup de personnes qu'avait enchantées la première. Elle nous fait voir Laure déçue par la vie monastique et l'amour divin comme elle l'avait été par la vie mondaine et l'amour humain. Le cœur impérieux et avide d'émotions de la jeune fille n'a pu s'accommoder de la règle claustrale, de l'économie et de l'humilité qu'elle implique. Épuisée par les austérités et par une trop forte tension intérieure, puis par les durs labeurs de charité auxquels, une fois sortie du couvent, elle s'est astreinte, elle vient enfin chercher auprès de sa sœur mariée quelque repos. Mais alors la vue du médiocre bonheur du ménage lui fait faire un cruel retour sur le passé, et elle se demande avec angoisse si elle ne s'est point sacrifiée en vain. Peu à peu, entraînée par le secret besoin de domination qui est en elle, elle entreprend d'ouvrir les yeux de sa sœur sur l'insuffisance de sa vie présente, de l'associer à nouveau à ces aspirations et à ces inquiétudes qui pourtant ne lui ont apporté que souffrance et misère, mais où elle persiste à voir la marque d'une dignité supérieure et d'une sorte d'élection. Elle ne s'arrête que devant l'irréparable, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle n'a abouti qu'à creuser plus profond le fossé qui déjà séparait les deux époux. Alors, saisie de remords et d'effroi devant le mal qu'elle a causé, elle se résout au plus dur des renoncements et au plus grand des mensonges : elle enfouira désormais au plus profond d'elle-même ce dangereux savoir sur la vie, cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, d'où rayonne un trouble si pernicieux. Ayant découragé la tendresse et la curiosité passionnées de sa sœur à force d'impassibilité et de silence, elle entreprend de lui ramener l'époux que son influence a éloigné, et pour qu'il ne craigne plus

rien d'elle, elle confesse devant lui ses torts et sa longue erreur :

— Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives : j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées au bord de l'infini...

Elle se tut, réfléchit, puis elle murmura :

— Et pourtant ! pourtant ! Si était possible quelque alliance que je n'aie pas connue, qu'y aurait-il de plus grand, de plus précieux?

Son regard distrait s'arrêta dans l'azur en face d'elle, et elle ajouta lentement :

— Où j'ai échoué, un autre réussira peut-être...

Mais alors, touché de tant d'humilité et d'une telle solitude, l'interlocuteur de Laure lui déclare que son retour éphémère en ce monde qu'elle avait quitté n'aura point été inutile.

— Si un moment votre présence a suscité quelque émoi, ce tumulte, vite apaisé, laissera après lui un bienfait que nous recueillerons. Pour nous, qui ne le connaissions pas, ou bien qui l'avions oublié, votre venue a rétabli le prix de ce que vous nous aviez donné. Tout s'use et s'efface en des jours trop faciles ; il est bien que sur un bonheur qui décline passe l'ombre de ce qu'il a coûté.

Ainsi se termine le livre, sur une interrogation mêlée de doute et d'espérance, dans une atmosphère de haute et sereine mélancolie.

***

Laure est une de ces œuvres toutes vibrantes d'émotion intime et personnelle qui, plus encore que par les événements qu'elles racontent, nous intéressent par ce qu'elles nous révèlent de l'âme de l'auteur et de son attitude à l'égard des problèmes qu'elles agitent. Le problème qui est au centre de *Laure*, ce n'est rien de moins que celui des destinées temporelles et éternelles de l'homme ; Clermont l'examine sous tous ses aspects avec un talent, une loyauté, un scrupule également admirables, et, partagé entre des tendances diverses jusqu'à la contradiction, il nous laisse en suspens comme il l'était lui-même. Clermont, disions-nous, était un artiste, et à ce titre il était attiré vers tous les états élevés et tendus de l'âme

humaine. Il était aussi un philosophe, dont la pensée, librement inspirée du subjectivisme kantien, envisageait plus volontiers les sentiments et les idées comme des modes de conscience que comme des images et des signes d'objets. Ainsi le philosophe et l'artiste en lui s'accordaient sans peine. Mais il était encore un mystique aspirant à la solidité et à la certitude et non pas aux ondoiements du dilettantisme, à la pureté réelle et non pas à cette pureté d'imagination qui suffit à l'art ; il y avait dans ce voluptueux du moine et de l'ascète et c'était dans son cœur un discord profond, enivrant à la fois et déchirant. Lorsque Laure consacre à Dieu sa vie pour obtenir que son père meure dans la communion de l'Église, elle a le sentiment que s'accomplit un mystique échange, que quelque chose est pris, quelque chose est donné. Mais que vaut ce sentiment, s'il est sujet à s'effacer et à disparaître? Geneviève Arlet, dans *Un petit Monde*, entre au couvent pour expier la faute de son frère qui abandonne une jeune fille qu'il a séduite, pour expier aussi, autant qu'il est en elle, le mal universel : Quelle est la portée de son sacrifice ?

Voilà donc qu'elle, pure de ces choses, s'en va sur les chemins à travers le crépuscule hâtif, portant au front le rayonnement de son abnégation et de ses pensées. Pour compenser le mal du monde. que peut-elle? Est-elle forte? Est-elle faible? Son sacrifice aura-t-il des répondances célestes? Existe-t-il, comme elle le croit, de mystiques échanges? Ou bien n'en peut-il rester que la grandeur d'un exemple, et l'influence tout humaine d'un noble renoncement?

Ainsi Clermont pose le problème, et ne le résout point. Mais la façon même dont il le pose montre à quel point pour lui, comme pour beaucoup de ses contemporains, ce problème de la foi se trouve déblayé des difficultés prises dans la critique historique ou dans l'idéologie scientiste qui arrêtèrent les hommes de la génération de Renan, et réduit à ses données propres, purement spirituelles, métaphysiques et mystiques. Un théologien dirait qu'il ne lui a manqué que la grâce, et l'illumination intellectuelle qu'elle implique. Les âmes qu'il peint avec prédilection sont des âmes de renoncement et de sacrifice ; parmi les œuvres qu'il laisse inachevées, l'une, un

roman, ne comporte guère que des êtres de cette qualité ; une autre, un ouvrage de philosophie, consacré pour une grande part à l'examen de la possibilité d'une connaissance religieuse, est dominé tout entier par la conception chrétienne de l'âme et l'idéal chrétien de la sainteté[1]. Le dernier livre qu'il ait lu, celui qu'il avait sur lui à l'heure de sa mort, est une *Vie de Madame Louise de France*. J'y trouve souligné ce passage d'une lettre de la fille de Louis XV à la sœur de Beaujeu :

> Que vous êtes heureuse de vous donner à Dieu si jeune ! Sacrifier ce qu'on ne connaît pas, c'est faire plus que de sacrifier ce qu'on méprise, parce qu'on le connaît. C'est le sacrifice du matin. Je tâche d'y unir le mien qui n'a pu être que le sacrifice du soir...

***

Sensible et tendre comme il était, Clermont devait avoir et avait horreur de la guerre. Il n'en fut pas moins un excellent soldat, puis un excellent officier. La grande générosité qu'il y avait en lui et que jusqu'alors, emprisonné dans son subjectivisme, il avait employée à imaginer, s'adapta à ce nouvel usage comme à une destination supérieure. Cette démarche décisive, cette entrée en rapport avec un hors de soi, ce passage à l'acte que de son propre mouvement il n'eût peut-être jamais accompli, la nécessité l'y contraignit, et il ressentit cette contrainte comme un bienfait. Dès longtemps il avait le pressentiment qu'une issue de cette sorte était réservée à ses combats intérieurs. Le héros d'*Amour promis*, troublé dans ses complications sentimentales par la rencontre d'une troupe de grévistes affamés et déguenillés, rougit des souffrances dont il se laisse accabler, et, devant cette vision d'une réalité plus large et plus poignante, il sent s'évanouir ses peines illusoires. De même, dans le roman inachevé dont Mademoiselle Clermont a eu la bonté de me communiquer des fragments, le principal personnage est amené à renoncer à sa souffrance idéale au contact d'une grande et vraie souffrance. Au printemps de 1914, Clermont, développant simultanément

1. Clermont laisse aussi, achevé, un historique du rôle de son régiment, le 238e de ligne, dans la victoire de la Marne, qui, conservé dans les archives de ce régiment, ne peut être encore livré au public.

les penchants opposés qui luttaient en lui, avait conscience d'être arrivé à une impasse, et les impossibilités et les contradictions auxquelles il se heurtait de toutes parts l'obsédaient assez douloureusement pour que sa santé physique même en fût ébranlée. Les austères devoirs de la guerre, le spectacle quotidien de la sublime tragédie où il avait son rôle et sa part, une communion de tous les instants avec l'âme du peuple de France, sans résoudre à proprement parler ses difficultés intérieures, reléguèrent au second plan la plupart d'entre elles et émoussèrent sensiblement l'acuité des autres. Au bout de quelques mois de campagne, il avait retrouvé un équilibre physique et moral qu'il ne connaissait plus depuis de longues années. Ayant soumis sa faculté de sentir à sa volonté de servir, de la liberté psychologique il s'était élevé à la liberté morale. La paix et la simplicité qu'il avait en vain demandées à la culture égotiste, il les avait rencontrées dans le don de soi. Par le progrès naturel de sa méditation appliquée à la formidable expérience qu'il vivait, il avait atteint la philosophie la plus haute, la seule qui confère un sens humainement acceptable à la mort comme à la vie. Parmi tant de leçons que nous apporte la guerre, celle-là n'est pas la moins digne d'être retenue.

RENÉ GILLOUIN

LA LANGUE FRANÇAISE EN ALSACE

APRÈS L'ANNEXION A LA FRANCE[1]

Il y avait en Alsace, au XVIe siècle comme aujourd'hui, quelques cantons situés sur les pentes des Vosges, où le français était la langue maternelle des habitants : c'était la haute vallée de la Bruche, le val de Villé, Orbey, la Poutroye, etc. Dans le reste du pays se rencontraient de-ci, de-là, des colonies de huguenots immigrés, venus de France et de Lorraine, et qui parlaient français. Ils s'étaient fixés principalement à Strasbourg, à Bischwiller, à Sainte-Marie-aux-Mines. Mais le voyageur parcourait le reste de la contrée sans entendre d'autre langue que le dialecte allemand local.

Ceux qui savaient le français comme langue étrangère étaient eux-mêmes fort clairsemés. Quand la situation changea, elle changea lentement, plus lentement peut-être que dans certains pays d'Allemagne. La principale raison en est qu'il n'y avait point de cour en Alsace, point de prince régnant, que, par suite, à aucun moment, on ne put voir, comme ailleurs,

1. La présente étude n'aurait pas été possible sans l'excellent livre, si sûr et si riche de faits, de M. Rod. Reuss, *L'Alsace au* XVIIe *siècle* (Paris, Bouillon, 1898, in-8°). On peut consulter aussi sur Strasbourg un opuscule de Ch. Zwilling, *Die franz. Sprache in Strassburg*, Festschrift des prot. Gymnasiums, Strasbourg, 1898.

l'homme ou la femme qui donne le ton s'éprendre de culture française, et son goût devenir, par courtisanerie, celui de toute la « société ».

Faut-il rappeler aussi que le voisinage de la France n'était pas immédiat? L'Alsace touchait à des pays de langue française, mais non à la France même, dont elle était séparée par la Lorraine et la Franche-Comté.

Mais surtout un fossé avait été creusé par le développement de la Réforme. Reuss l'a très bien et très fortement marqué. La ville où notre langue avait chance d'être recherchée d'abord, Strasbourg, avait embrassé la doctrine luthérienne. Il en résultait que tous les gens de langue française, les calvinistes aussi bien que les catholiques, étaient suspects à son orthodoxie [1].

Aussi, en 1604, lors de la révision des statuts de la célèbre Académie strasbourgeoise, on introduisit bien dans le personnel un *præceptor linguæ gallicæ*, on lui dressa même un beau programme; mais cette institution n'eut lieu que sur le papier. En fait, il ne fut point nommé de maître [2].

L'opposition était irréductible. Cette ivraie de « l'hérésie » calviniste, qu'on avait arrachée à si grand'peine de l'Église, on ne se souciait point de la laisser semer à l'École, alors annexe de l'Église. Dès lors, l'affinité de religion, qui faisait tant dans certains pays allemands pour les attirer à nous, se heurtait ici à l'esprit de secte. Et le corps pastoral resta intraitable jusqu'au jour où il devint possible de recruter dans le pays de Montbéliard, qui appartenait à la confession d'Augsbourg, des maîtres de langue qui fussent orthodoxes [3].

Cependant, en dépit de tous les scrupules de conscience, malgré l'état politique et social du pays, moins favorable que certains autres à la diffusion rapide du français, dès la fin du XVIe siècle, mais surtout au commencement du XVIIe, le goût de notre langue commença visiblement à se répandre dans les

1. A la fin du XVIe siècle, un Clermontois, Firmin Morel, chargé d'un cours de français au Gymnase, fut obligé de partir, vraisemblablement à cause de l'hostilité des intransigeants.

2. Reuss renvoie à *Ordnung, Ampt und Befehl des præceptoris gallicæ linguæ* Fourn. et Engel, *Univ. de Strasb. et Acad. prot.*, I, 321 (*o. c.*, II, 189, n. 5).

3. Cf. Reuss, *o. c.*, II, 190.

hautes classes. En 1607, le « Magistrat » de Strasbourg compte des hommes qui la savent, comme Bœcklé; en 1619, un correspondant reconnaît le même mérite à Peter Storck. Admettons que les compliments qu'il lui fait soient exagérés. Il reste certain que, comme d'autres hommes distingués, celui-ci avait voulu entendre le français, qu'il était en mesure de le lire, de l'écrire même au besoin [1].

Si le Gymnase restait fermé, des maîtres privés y suppléaient. C'est à Strasbourg qu'avait paru, en 1598, la grammaire de Jean de Serres, de Baudonvilliers (Meuse), alors étudiant à l'Université, plus tard docteur en médecine. En 1607, on y imprima celle du Genevois Samuel Bernhard. L'un et l'autre y donnaient des leçons à la jeunesse. En 1606, ils avaient été rejoints par Ph. Garnier [2], qui fit imprimer dans cette librairie Zetzner, où ont paru tant de manuels de notre langue, ses *Præcepta Gallici sermonis*. Bernhard, du reste, ne manqua pas d'en prendre ombrage, et une querelle éclata entre les deux maîtres, querelle de boutique, semble-t-il, plutôt que de doctrine. Peut-être n'y avait-il pas encore assez d'étudiants pour faire vivre deux écoles [3].

Quelque modestes qu'aient pu être ces débuts, les progrès allaient devenir bientôt assez rapides. Vers 1616, Strasbourg eut un maître de français qui fit beaucoup de bruit, et qui paraît également avoir fait quelque besogne, c'est Daniel

1. Le 18 avril 1607, de Flavigny, agent de la République de Strasbourg à Metz, écrit à Bœcklé, stettmeister : Mr Il n'est jà besoin que vous vous exerciez davantage en la langue françoise, vos precedentes, et celle qu'il vous a pleu comettre à ce porteur... monstrent assés que vous y avez une habitude (de Bouteil. et E. Hepp, *Corr. polit. adr. au mag. de Strasb. par ses ag. à Metz*, Paris, Berg. Lev., 1882, 17). Cf. p. 178. Le même Flavigny écrit, le 22 oct. 1619 à Peter Storck : « Pour ce qui est vostre escripture et cognoissance de la langue françoise, je la veois fort entiere et nette, et comprens fort bien ce qu'il vous a pleu m'escrire par la vostre du 4 du present à vostre style. Mais si vous aimez mieux m'escrire en allemand, comme faisoient feux messeigneurs les Stätmeister Bocklé et de Brünbach, je le laisse à vostre option... »

2. Dans son édition de 1618, Garnier parle de douze ans d'enseignement. En 1607, il était à Giessen. C'est donc vraisemblablement l'année précédente qu'il avait débuté à Strasbourg.

3. Voir *Censura grammatica apologetica, opposita Ph. Garnerii Pra eceptis gallici sermonis, simul et calumniis* (1607) (Ritter, *Bull. de la Soc. de l'Hist. du Prot.*, 1887, 259).

Martin, un huguenot sedanais, né vers 1594. Pendant quatre ans il avait cherché fortune en qualité de maître de langue française dans les villes du nord de l'Allemagne, Lubeck, Hambourg, etc.; puis il revint en Alsace, tout jeune encore, chaud de prosélytisme et d'ardeur combative [1]. A-t-il été admis à l'Université, comme semblerait l'indiquer le titre qu'il arbore de « Maistre en langue françoise de la tres celebre Université de Strasbourg [2] »? C'est douteux, car des concurrents se sont aussi parés de ce titre, et en même temps. En tout cas, il tenait rue de la Cathédrale une école qui paraît avoir été importante et dont la vie fut durable. Nous avons, grâce à un manuel de conversation qui y était en usage, des renseignements fort curieux sur la façon dont elle était organisée. Voici un dialogue, visiblement pris sur le vif.

« Du maistre d'Escole. Où allez-vous?... Je vais à l'escole Françoise. — Où la tient on?... En la ruë du Monstier. — En quel endroit? — Ioignant le boulanger, du costé du Monstier ou vers la grande Eglise. — Que donne-on par mois?... — On donne seize schillings ou vn risdale, ou bien quatre schillings par semaine. — Combien de fois y va-on le jour? — Deux fois, en payant seize schillings : ou vne fois seulement en donnant douze schillings. — Quelles sont les heures que l'on y va? — Le matin on y est de dix heures iusques à onze : et l'apres-disnée de trois iusques à quatre. — Sçavez-vous bien pourquoy le maistre a choisi ces heures plutost que d'autres? — Ouy, c'est à fin que les escoliers de classe y puissent aller sans empeschement en leur estude latine : car en s'en allant de leur regent ils vont tout droict à leur maistre de langue. — Qu'apprend-on en cette escole outre la lecture Françoise? — On apprend à parler et aussi à escrire, qui veut : et mesme ceux qui ne sont pas paresseux, ne se contentent pas de sçauoir peindre les lettres Françoises, comme on les escrit avec la plume : mais s'exercent deux fois la semaine à composer des themes François. — Qu'est-ce que vous entendez par celà? — I'entends que le maistre dicte le Mercredi et le Samedi quelques lignes en Allemand,

1. Le Privilège de sa *Grammaire*, daté de 1621, dit qu'il enseigne à Strasbourg depuis cinq ans. Cf. le Privilège de son *Favus*. D'autre part, dans la préface du *Parlement nouveau* (1637), les éditeurs annoncent que la mort l'a empêché de corriger les épreuves. Sur Daniel Martin, on pourra consulter, outre le travail de M. Zwilling, les notes de M. Ernest Martin, *Beitræge zur Elsaessischen Philologie*, dans le *Jahrbuch* du Club Vosgien, vol. XIII. Cf. *Revue d'Als.*, 1899, 221. Il résulte de ces recherches que Daniel Martin obtint le droit de bourgeoisie le 21 décembre 1622.

2. *Franz. u. Teutsche Sprichwörter*, 2e éd., Strasb., Typis Richelianis.

qu'ils tournent en François, la correction desquels fait insensiblement apprendre la syntaxe Françoise, exerce et empesche d'oublier la déclinaison des noms, et la conjugaison des verbes [1]. »

De tous ces détails, je n'en retiendrai qu'un : l'horaire des cours était combiné de telle sorte qu'un étudiant pût suivre les exercices dans l'intervalle des classes latines, à l'heure des « arts d'agrément ». Peut-être, sans que l'école fut officielle, une entente était-elle intervenue avec le Gymnase, ce qui eût permis à Martin de se proclamer professeur de l'Université, en forçant un peu les mots.

Quoi qu'il en soit, Martin entendait bien la réclame [2], mais supportait fort mal la concurrence. Or il y avait alors à Strasbourg un autre maître, E. Spalt, qui avait dû le devancer d'une année, et en tous cas lui inspirait de la jalousie. Lui était Français, et prétendait à une supériorité incontestée sur un Allemand, quoique celui-ci eût passé quelques années en France. Il l'attaqua d'abord sans le nommer, en 1622. Comme Spalt, se sentant touché, riposta, on vit éclater entre eux une de ces querelles homériques que Nisard eût pu joindre à celles qu'il a racontées dans ses *Gladiateurs de Lettres*. Pendant cinq ans on se jeta à la tête pamphlets et préfaces : *Vindiciæ*, *Appendix vindiciarum*, *Vindicatio*, *Mastinomatrix*, etc. Le recueil de ces opuscules forme plusieurs volumes à la Bibliothèque grand-ducale de Darmstadt.

Le seul intérêt que cette bataille ait pour nous, c'est qu'au cours de la polémique, chacun des deux adversaires a cité ses auteurs et ses références. Nous apprenons ainsi de quels textes on nourrissait les élèves [3] et quels étaient ces élèves. Or, la

1. *Parlem. nouv.*, 10. La première édition de Martin est de 1637. Le seul exemplaire connu appartenait à la Bib. Reiber, et a été vendu récemment (Nerlinger, *Rev. d'Als.*, 1897, p. 81, n. 1). Je n'ai que celle de 1660, que je reproduis.

Il faut ajouter que ce livre fut classique en Alsace pendant tout le XVII[e] siècle, et que Sibour le remaniait encore en 1676.

2. A son *Favus linguæ gallicæ*, 1622, il a joint un curieux prospectus, où il exhorte les Alsaciens à apprendre le français : « Ce livret servira de phanal et de boussole à ceux qui, pour parvenir aux charges et aux honneurs, s'embarquent sur l'Océan français, car pour l'heure c'est la route la plus commune, ce chemin est le plus battu. »

3. Voici les vingt-trois textes sur le dépouillement desquels Martin appuie ses règles, tels qu'ils sont indiqués en tête du *Favus* : P. Matthieu, *Historicus*

seconde indication est très importante. Elle nous prouve que parmi les étudiants de français se trouvaient des étrangers : Autrichiens, Prussiens, Danois, etc., mêlés à un bon nombre d'Alsaciens.

La conclusion nécessaire, contre laquelle je me suis d'abord défendu, parce qu'elle me paraissait trop invraisemblable, est que tous ces hôtes de nation germanique, s'ils ne venaient pas spécialement à Strasbourg pour étudier le français, n'en profitaient pas moins de leur séjour pour s'y exercer. Je sais qu'on peut soupçonner Martin et Spalt d'avoir, sinon inventé des noms — ils risquaient trop les démentis — du moins d'avoir énuméré pêle-mêle anciens et nouveaux élèves, et d'avoir mêlé avec ceux qui étudiaient à Strasbourg ceux qu'ils avaient eus en Allemagne. Mais des recherches précises qu'on peut faire mettent hors de doute le fait, au premier abord surprenant, que dès le commencement du XVIIe siècle, Strasbourg était vraiment un centre d'études françaises.

D'abord il est sûr qu'il y existait d'autres écoles que celles dont nous avons parlé jusqu'ici. L'une d'elles était dirigée par un certain Jean de la Grange, qui ne savait pas un mot d'allemand, et enseignait en latin ; c'était donc un établissement pour les enfants des familles cultivées qui fréquentaient le Gymnase. Celle de Daniel Cohendon, à un demi-thaler par mois, semble avoir eu le même caractère, et s'être adressée à la même clientèle.

D'autre part, en 1613, le professeur Joachim Clutenius, dans un mémoire du 12 mars adressé aux scholarques, déclare positivement que les jeunes seigneurs étrangers et leurs précepteurs s'arrêtent à Strasbourg principalement pour arriver à la connaissance du français. Le biographe de Zacharias

regius ; Jean de Serres, *Historicus* ; *le Mercure françois, historicus* ; Fr. de Rosset, *in historiis des Amans volages* ; Honoré d'Urfé, *in mellifluâ suâ Astrée* ; le président du Vair ; Amyot, *in Plutarcho* ; Le sgr de la Nouë, en ses *Discours politiques* ; De Montagne en ses *Essais* ; Philippe de Comines ; Philip. de Marnix, en son *Tableau des differens* ; Le seigneur des Accords ; Rabelais.

Pœtæ. Le seigneur du Bartas ; Ronsard ; Des-Portes ; Belleau ; Bellay ; Le sieur de Trellon, en son *Cavallier parfait* ; *Le Cabinet des vers satyriques* ; Regnier ; Garnier, *in suis tragœdiis, non verò Philippus Garnerius, Aurelianensis, Gallus* (allusion au grammairien concurrent, dont nous avons parlé plus haut), Clément Marot.

Konrad von Uffenbach nous rapporte aussi que son précepteur y conduisit le jeune homme pour la raison qu'il y trouverait une occasion favorable de se former à la pratique de cette langue, et à cet effet, le maître se mit à la recherche, non seulement d'un professeur, mais d'une maison où il n'y aurait que des Français [1]. Il était donc possible de trouver des maisons de ce genre. Quelles pouvaient-elles être? Celles des maîtres, peut-être. En tous cas il s'en rencontrait. Il fallait aussi, comme Reuss l'observe, que dans certains milieux le français eût fait de sensibles progrès, pour que, de l'Allemagne d'outre-Rhin, on demandât à Strasbourg de jeunes précepteurs strasbourgeois, forts en latin, mais surtout sachant bien le français [2].

De 1621 à 1639, les armées impériales et lorraines d'un côté, les troupes suédoises et françaises de l'autre, foulèrent et saccagèrent le pays d'Alsace. Les souvenirs du « temps des Suédois » sont encore vivants dans une foule d'endroits comme le souvenir d'un temps de désolation, d'horreur et de ruine. Malgré cela, aucune réaction ne se produisit. Au contraire, de la noblesse, le goût de notre langue s'étendait peu à peu à des familles de la haute bourgeoisie. De plus en plus, dit Reuss, « nous voyons un grand nombre de jeunes Alsaciens de bonne famille, après avoir étudié théoriquement le français chez eux, faire le tour de France ou de Suisse pour apprendre à s'en servir. On relèverait ce détail dans presque toutes les oraisons funèbres, *Epicedia* latins et notices académiques publiées au décès d'un citoyen marquant, ou dans les autobiographies de ces personnages eux-mêmes [3]. » Les familles moins aisées pratiquaient l'échange, ce troc économique, qui permettait d'apprendre le français à fond en deux ans « und offt anders darneben ohne Mühe », et « souvent encore quelque chose à côté ».

Suivant l'observation d'un médecin, Isaac Habrecht, celui-là même qui a adapté une partie française à la célèbre *Porte des langues* » de Comenius, ce « quelque chose d'à

1. Bett. Strauss, *La Cult. fr. à Francfort au* XVIII[e] *siècle*, p. 15, Paris, 1914, in-8°.
2. *O. c.*, II, 195.
3. *O. c.*, II, 192.

côté » commençait en effet à avoir sa valeur. Depuis quelque temps notre langue était estimée comme instrument de culture; des hommes de science la reconnurent bientôt pour un utile instrument d'étude. En 1642, le professeur en médecine, Melchior Sebiz, recteur de l'Université de Strasbourg, répétait avec insistance « qu'on ne saurait se passer de la connaissance du français [1] ». Et Reuss rapporte ce fait que J. Wencker se faisait expédier en 1646 par le secrétaire de la ville, Gaspard Bernegger, tout ce qui avait été publié de plus récent sur l'histoire de France, les livres de Scipion Dupleix, de Mézeray, d'André Duchesne, etc. Il demandait jusqu'aux pamphlets échangés entre les docteurs de la Sorbonne et les RR. PP. Jésuites, comme les brochures politiques du jour [2].

La France s'imposait. Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai dit ailleurs des voyages en France des jeunes gens, de l'engouement des femmes pour notre mode et notre littérature, de cet ascendant progressif de notre civilisation, contre lequel les pamphlétaires et les sociétés de protestation luttaient en vain.

***

C'est dans ces circonstances que la politique donna l'Alsace à la France. Il ne faut pas oublier toutefois à quelles conditions et dans quelles limites les traités de Westphalie nous accordaient ce pays. La province, enclavée dans l'empire, ne nous était abandonnée ni en totalité, ni en toute souveraineté, et l'empereur Léopold Ier, lors de son élection en 1658, faisant allusion à des droits plus ou moins réels, s'engageait à rattacher à l'empire les villes et les États d'Alsace « qui se trouvaient temporairement sous la protection d'un roi étranger ». Toutefois, après de nombreux tiraillements dus à cette situation équivoque, la résistance des dix villes impériales, celle de la noblesse immédiate, celle du cardinal-évêque, furent peu à peu vaincues. Les chambres de réunion firent le reste, et le 30 septembre 1681, Strasbourg, jusque-là indépendante, menacée par Louvois, capitula à son tour. Après Ryswick

1. Reuss, *o. c.*, II, 189.

2. *O. c.*, II, 196.

(1697), sauf à Mulhouse, l'autorité française était établie partout, de Wissembourg à Belfort.

Cependant, durant cette période, les progrès de la langue ne semblent pas avoir marché d'un train fort différent. Ils ne s'étendent ni ne s'accélèrent sensiblement.

A dire vrai, nous n'avons que de trop rares indications pour juger avec sûreté de l'état linguistique de l'Alsace entre 1650 et 1715. Rien, bien entendu, qui ressemble à des statistiques. A peine si pour un pays qui comptait en 1701 : 56 villes, 911 bourgs, villages ou hameaux, 45 979 feux, et 235 000 âmes, nous arrivons à réunir une poignée de renseignements concernant la langue française.

Une chose seule est hors de doute. C'est que la presque unanimité de la population continua à parler allemand. La seule question qui se pose, c'est de savoir si beaucoup d'indigènes se mirent à apprendre le français. Ceux qui ont le mieux cherché n'ont pas trouvé à ce sujet un grand nombre d'indications positives, et c'est là un fait significatif. Toutes celles de Reuss tiennent en quelques lignes.

A Bouxviller, il y eut un enseignement du français en 1663. Mais la ville était une enclave, et avait une forte colonie d'étrangers. A Colmar, il fut organisé en 1665. Mais c'est un cas à peu près isolé. Il faut attendre presque vingt ans encore pour que l'exemple soit suivi à Landau (1682), à Obernai (1688), à Ribeauvillé (1686). Et même à cette date les établissements sont rares et sporadiques. Rien qui soit l'indice d'un entraînement généralisé ni qui marque l'empressement d'une population, le désir soit de se conformer à un ordre reçu, soit de pourvoir à un besoin universellement constaté.

Si de l'étude des localités, on passe aux monographies de personnes, mêmes constatations. Reuss signale, dans l'obscure bourgade d'Altkirch, des gens qui se font acheter par leurs amis et connaissances les livres nouveaux et les estampes qu'on met en vente à Paris, et qui apprennent le français « par la seule lecture des livres [1] ». Le bailli du pays, vieillard studieux, avait travaillé de la sorte, il prononçait mal, mais parlait assez bien. Le comte de Linange, plus jeune, était arrivé

1. Reuss, *o. c.*, II, 196.

à la perfection [1]. A Dussembach, près Ribeauvillé, la prieure et d'autres religieuses avaient aussi appris notre langue, l'une d'entre elles la possédait même si bien que les visiteurs avaient peine à croire qu'elle fût allemande [2]. A Chatenois (près Schlestadt), quand le roi arriva en 1674, le bailli de la ville vint lui servir de guide, parce qu'il parlait bien français [3].

Que prouvent ces exemples et les quelques autres qu'on pourrait y ajouter? Ce bailli de Chatenois avait été à Paris, précepteur chez le président Tambonneau. Quant au bailli d'Altkirch et à ces petits groupes qui se mettaient à l'étude du français par la lecture, ce qu'on rapporte d'eux prouve leur humeur curieuse, mais rien de plus, je veux dire rien qui annonce la naissance d'un esprit nouveau dans une province devenue française. Il se forme en Alsace des réunions d'amateurs de français, toutes semblables à celles qui existent alors dans les pays restés allemands. Voilà tout. Il est même fort remarquable que les membres apprennent à lire et non à converser, car ceci exclut toute idée de milieux où l'on eût parlé français et qu'ils auraient désiré fréquenter.

Et puis il faut bien reconnaître qu'en Alsace tout comme en pays étranger, on cite ceux qui apprennent notre langue, et ceci prouve qu'on y voit un fait exceptionnel. Au reste, les témoignages positifs ne manquent pas, qui établissent que les gens les plus haut placés ne se donnaient pas tous cette peine, tant s'en faut. Bentz, dans sa *Description historique de Lauterbourg*, affirme qu'il ne se trouva, de 1680 à 1720, qu'un seul Lauterbourgeois sachant le français [4]. Dans ce même bourg de Chatenois, dont nous parlons plus haut, une princesse (?) vient voir la reine avec sa fille de cinq ans et une sœur. « Elles n'entendoient ni ne savoient parler toutes trois pas un mot de françois [5] », etc.

Un fait achève de nous éclairer, c'est que la ville où le fran-

1. De l'Hermine, *Mém. de deux voyages en Alsace*, publié par J. Coudre, p. 128, Mulhouse, 1888, in-8°.

2. *Id.*, *Ib.*, 43.

3. Mademoiselle de Montpensier, *Mém.*, éd. Mich. et Pouj., p. 480.

4. Reuss, *o. c.*, II, 187-188, n. 5.

5. Mademoiselle de Montpensier, *o. c.*, *ib.*

çais fait les progrès les plus rapides, de 1650 à 1680, c'est précisément celle qui n'est pas encore française, où par conséquent notre influence ne peut s'exercer encore qu'indirectement et par contre-coup, c'est-à-dire Strasbourg.

D'abord, l'habitude d'envoyer les enfants en France se généralisait dans la ville. En faisant la revue des hommes qui ont compté à cette époque, on en trouve un nombre appréciable qui ont reçu en France un complément d'instruction. Reuss cite François Reisseissen, Daniel Wencker, qui fut ammeistre (consul bourgeois), le fils de son collègue Brackenhoffer, Dominique Dietrich, l'un des futurs signataires de la capitulation, de Bernhold, fils d'un stettmeistre (prèteur gentilhomme), etc., qui tous ont habité Paris [1].

D'autres, Daniel Richshoffer, Jean Wencker, qui fut aussi ammeistre, allèrent, le premier à Lyon, le second à Saumur et à la Flèche. Quelques-uns, nés dans des familles plus timorées, ou moins aisées, ne poussaient pas plus loin que Montbéliard [2], comme le fit le célèbre Obrecht, le futur gendre de Bœckler, qui devait devenir préteur royal. Reuss, après avoir donné des noms, ajoute : « Nous avons cité une demi-douzaine de noms seulement, parce qu'il faut bien se borner à quelques exemples : mais le nombre est considérable de ceux qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans le royaume, comme touristes, commerçants, étudiants, etc. » On pourrait en effet allonger son énumération. Ainsi Güntzer (né à Strasbourg en 1635), qui était syndic au moment de la capitulation, et y mit aussi sa signature, était allé à Paris, où il avait même trouvé un emploi qui lui avait permis de faire la connaissance de Louvois [3]. Il convient également de se souvenir que beaucoup

1. Voir Reuss, *o. c.*, II, 193-194.

2. Le choix n'était pas irréprochable. A Montbéliard, dit l'auteur des *Mémoires de deux-voyages*, « il semble que ce soit un rendez-vous de gens de diverses provinces d'Allemagne, aussi tout le monde y parle-t-il allemand et françois, outre ce méchant patois... qu'ils appellent le Romain. Ils envoyent leurs enfans à Milhouse en Alsace, pour y aprendre l'allemand (à cause de la religion, plus encore peut-être que du voisinage, est-il dit en note), d'où en échange on en envoye d'autres à Montbéliard pour apprendre le françois, ou, pour mieux dire, ce patois Romain » (p. 224).

3. De Bouteill. et Hepp., *o. c.*, 429, note 89.

de familles continuaient à pratiquer l'échange. Mais qu'importent quelques noms de plus?

Pour l'enseignement du français, il est vrai que rien ne fut fait officiellement au Gymnase [1], et Reuss explique que le besoin ne s'en faisait pas sentir, tant il y avait d'écoles et de maisons où le français s'enseignait. J'inclinerais plutôt à croire que le préjugé et la tradition, qui excluaient les langues vivantes, y compris la langue nationale, des collèges d'alors, tout latins, tenaient bon à Strasbourg comme ailleurs. Toutefois la multiplicité des écoles n'en demeure pas moins un fait établi. Elles se jalousent et se battent, donc elles sont [2].

Une autre manifestation de leur existence, c'est l'apparition continue de ces manuels dont la vente assurait aux maîtres un petit supplément de bénéfices. En 1662, Piot avait imprimé le sien. A la même date, Telles donne une réédition du *Parlement nouveau* de Martin. Il est vraisemblable qu'il avait pris sa succession. En 1665, c'est le tour d'Antoine de Mirabeau, et de celui-là nous savons positivement qu'il obtint l'autorisation d'ouvrir un cours le 7 octobre [3]. De temps en temps, on note l'apparition d'écoles françaises. Or, je veux bien admettre que quelquefois elles en remplaçaient d'anciennes, et que le nom seul du maître était changé, mais il s'en créait certainement de plus en plus et de bonnes [4]. Chappuzeau, qui a tout vu de ses yeux, dit : « Pour les Maîtres de Langue Françoise et Italienne il y en a d'excellens, et j'en connois un entre autres qui est de Paris et de qualité, qui entend admirablement nôtre langue, et qui merite de plus hauts employs [5]. »

1. Voir Reuss, *o. c.*, II, 192.

2. Ainsi le 5 novembre 1655, le droit de faire des cours de langue française est réservé par l'autorité aux sieurs Piot, Materne et Philémon Fabri « Parisien ». Rivalités d'école et concurrence, semble-t-il, car dans le cas particulier, nous voyons les étudiants protester et réclamer, le 26 novembre, en faveur d'un autre maître : Henri Holzwarth.

3. Sa grammaire, parue en 1665, ne donne aucune indication sur le *curriculum vitæ* de l'auteur. La préface n'est adressée à aucun personnage ; il n'y a point d'éloges en tête. L'auteur ne devait pas être dans le pays depuis longtemps.

4. Aux grammaires qui paraissent à Strasbourg, il faudrait ajouter des dictionnaires tels que celui de Du Cloux, 1678 (Bib. Nat., X, 14334).

5. Chappuzeau, *Suite de l'Europe vivante, contenant la Relation d'un Voyage fait en Allemagne en* 1669, p. 555.

Il nous parle aussi d'un maître de danse dont les cours étaient fort suivis. « Monsieur Camet, François de Nation, qui a esté cy deuant au service de Son

C'est à un syndic de Strasbourg, M. Frid, célèbre diplomate et administrateur, que Louis Du Truc adresse son *Apologie de la Langue*, le 30 août 1668. Sans faire de ce discours un peu filandreux une autre *Marseillaise*, il est cependant intéressant de rappeler ce chant de guerre et de gloire qu'un obscur grammairien entonnait si près du Rhin au moment même où, émancipés du préjugé latin, les Français prenaient conscience du grand rôle que leur langue était appelée à jouer dans l'univers [1].

Altesse Sme le Duc de Wirtemberg, est pour la Danse un des Maîtres les plus renommez de toute l'Europe, et soit pour l'invention du balet, soit pour l'execution et la composition des airs, il s'en voit peu qui l'égalent... Il n'y a point de sale à Paris plus remplie que la sienne. » Mais s'il dansait à la française, il enseignait en allemand, ce qui, ajoute Chappuzeau, « le rend d'autant plus agréable à la Noblesse (de Strasbourg) qui le fréquente. » (*Ib.*)

1. Reuss, qui l'appelle par une faute typographique Louis de True, nous apprend qu'il protestait, en juillet 1670 avec Mirabeau, contre les incessantes ouvertures de nouvelles écoles françaises (*o. c.*, II, 191, n. 6). Je donnerai ici un résumé de cette apologie : « Elle (la langue française) à la force des langues orientales, la finesse, et la netteté du grec, l'Elegance et la pureté du latin, elle peut parfaitement imiter l'vne et l'autre dans la poësie ; a l'egard des langues qui sont ses voisines, elle les passe infiniment, au iugement mesme de ceux, qui sont desinteressez et qui parlent vne langue toute separée ; comme les allemans ; elle peut aussi bien qu'elles traiter les amouretes, et les boufonneries, auec des graces et des beautez, qui les rendent dignes de l'application des plus doctes, et des plus honnestes gens : On peut dire que c'est auiourdhui la langue de l'Europe, elle est deuenue familiere dans toutes les cours estrangeres, et sans les auantages qu'à eu la langue latine d'auoir esté la langue de l'empire du monde, elle s'est répendue aussi loing qu'elle ; ceux mesme qui n'ayment pas les françois, qui méprisent leur genie, et ces qualites brillantes, qu'on ne trouue guere que chez eux, se polissent dans leur langue, auec plus d'Etude et de soing que dans la leur mesme. » (Du Truc, *le Genie de la lang. fr.*, 1668, 9-10.)

« La fertilité, la magnificence et les richesses de la France, remuées si violemment, par les passions excessiues de ses habitans, ont tousiours mis ce pays dans vne prodigieuse actiuité, d'affaires, de commerces, d'intrigues, de nouueautéz, de guerres publiques, particulieres, estrangeres, intestines, de fortunes extraordinaires, de chutes deplorables ; dans vne perpetuelle occupation de plaisirs, et de diuertissemens nouueaux ; dans vne estude continuelle d'inuentions et de moyents, pour estaler la magnificence des grands, et faire paroistre la vanité des autres ; dans vne application violente et assidue aus lettres, aus arts, et a la recherche des secrets de la nature : l'ambition, la fierté, le courage, l'amour, et la prodigalité qui sont du pays, remplissent tellement tous les desseins, les pensées, et les affaires des particuliers, qu'il n'y a point de famille parmy eux, qui ne fournit assez d'auantures, pour remplir vne histoire : la Religion y trouue des impies et des profanateurs, et elle y reçoit continuellement des sacrifices dignes de ces diuins emportemens du premier Christianisme.

« Les François estant parfaitement en possession des ces talens de l'Esprit et

En présence de ces faits, on est allé jusqu'à dire que le courant qui portait la jeunesse strasbourgeoise à chercher un complément de culture en France, était tellement fort qu'il soulevait des protestations. Cela est très exagéré. Dans son *Itinerarium Germaniæ* (Strasb., 1674, p. 6), Martin Zeiller rappelle, il est vrai, le dicton :

Ein Büffel ist zogen über Rhein,
Und ein Esel gewandert wieder heim [1].

Mais la boutade de Zeiller perd beaucoup de sa valeur si on la remet dans son contexte. « Il faut que tout, dit l'auteur, soit aujourd'hui italien, espagnol ou français. » Il en veut donc à toute culture étrangère ; cela ne prouve en aucune façon que la gallomanie ait sévi en ville, au point d'inquiéter certains esprits [2].

Néanmoins, même en faisant toutes les réserves nécessaires, un fait apparaît avec certitude. Dans Strasbourg, avant l'annexion, le français était étudié par une partie notable de la jeunesse bourgeoise. Or, puisque l'autorité française n'y

de l'imagination, et ayant trouué cette disposition abondante dans leur pays, ont donné tous les auantages et la perfection a leur langue (16-17)... elle est merueilleusement susceptible de toutes les beautés de l'histoire, elle a de la facilité dans les ralations (*sic*), de la grauité, et de la pompe dans les descriptions importantes, de la neteté dans l'ecclercissement des intrigues, de la force et de la vigueur dans l'Exposition du sens, et de la prudence des affaires ; elle applique,... elle engage les sentimens et les inclinations, et enfin elle découure, elle instruit, elle forme, elle diuertit, et elle occupe, elle abrege auec beaucoup d'ordre et de disposition, elle peut faire l'histoire d'vn regne en dix lignes, elle entre quelquefois si industrieusement dans l'obscurité, que parlant de toute vne nation, elle ne se fait entendre qu'à vn, ou deux au plus : Elle a trouué le moyen de trauestir le mêsonge, et les fictions en histoires, dans ces merueilleuses inuentions d'Esprit, qui n'ont rien de plus reel que les termes et le discours, qu'elle y fournit, elle y estale si viuement, toutes les passions, elle les met dans vn relief, et vne sensibilité si touchante, qu'il est tres vray de dire, que dans la langue Françoise, il y à des mensonges qui valent bien les verites, et des parolles qui contentent bien plus que les choses mesmes : il n'y a point de science qui ne se puisse exprimer en cette langue, auec de la pureté et de l'ordre, mais ie puis dire auec plus d'Elegance, que dans toutes les autres, car on sçait qu'elles n'ont point eu de part dans leurs beautez. » (18-19.)

1. Un buffle a passé le Rhin et un âne est ensuite rentré à la maison.

2. Je ne sais pas s'il faut faire plus grand cas d'un autre fait, à savoir que l'église française a été organisée en mars-avril 1680, avant la capitulation de la ville. Il ne put être question que d'y réunir des Français et des étrangers, non des Alsaciens d'origine. Rien à tirer de là pour la francisation du pays.

était pour rien, c'est donc que la bourgeoisie de la République y voyait un intérêt et peut-être y prenait un plaisir.

L'annexion de Strasbourg eut, bien entendu, son effet dans la ville même et dans la province. Les rapports des maîtres des sept écoles paroissiales sont significatifs à cet égard. Des écoles clandestines, de 1680 à 1683, de caractère calviniste, disent-ils, avaient fait diminuer de moitié, en trois ans, le nombre de leurs élèves. Or ce fait ne peut pas s'expliquer par des motifs religieux. Donc, si les parents luthériens mettaient leurs enfants chez des calvinistes, c'est parce que ceux-ci enseignaient le français [1]. Du reste de simples artisans envoyaient leurs enfants en France [2]. Bref, le désir de savoir le français s'étend dès lors visiblement un peu en dehors de la classe où il avait pris naissance.

En revanche, la persécution des protestants, de 1685 à 1688, quoiqu'elle n'ait pas été en Alsace ce qu'elle a été dans les autres provinces, fit certainement grand tort à la cause française. Pour ne citer qu'un fait à l'appui de cette idée, toute possibilité d'habiter en France se trouvait supprimée pour un étudiant alsacien de religion protestante, qui voulait pratiquer son culte. C'était la fin des voyages et des échanges d'enfants.

Au reste, ce qui vient d'être dit de Strasbourg pourrait être appliqué à Mulhouse, ville également indépendante. Là aussi, l'auteur des *Mémoires de deux voyages* a rencontré des familles qui échangeaient des enfants avec des familles de Montbéliard. Là aussi, dès 1661, on organisait un culte en Français [3]. Toutefois, des hommes importants, ceux-là même qu'on employait à des missions en France, ne savaient guère le français. Lors du renouvellement du traité d'alliance des treize cantons suisses et des villes alliées avec la France, traité signé à Soleure le 24 septembre 1663, Jean Gaspard Dolfuss fut envoyé à Paris par la ville de Mulhouse [4]. La députation fut

1. Reuss, *o. c.*, II, 192.

2. *Id.*, *ib.*, II, 195.

3. P. 73, dans Reuss, *o. c.*, II, 195 ; Cf. Mieg, *Gesch. von Mülhausen*, II, 31.

4. *Voyage fait en France en l'an* 1663, par Jean Gaspard Dolfuss, traduit de l'original allemand par E. Meinanger, Mulhouse, 1881, p. 22 ; Cf. p. 26 : « Après la messe... M. le bourgmestre Waser fit... son allocution au roi, que l'interprète de Soleure traduisit en français. »

reçue par le roi : « M. le bourgmestre Waser, de Zurich, prononça le discours. Il y avait là un interprète qui le traduisit : le roi fit un petit discours que personne ne comprit. » Reçu chez le dauphin, Dolfuss lui baisa la main et arriva tout juste à lui dire : « *Je su voter Amy de tuot mon coür.* »

Ainsi le mot de francisation n'a point ici de lieu. Il n'y a aucun indice que nulle part en Alsace à cette époque, une évolution ait commencé qui ait menacé l'allemand dans la possession du pays. Si, comme nous venons de le voir, la prise de possession de la province par la France amena aussi peu de changement dans le parler du pays, c'est — on pourrait presque le deviner par avance — qu'aucun effort ne fut tenté pour contraindre, ni même pour persuader les habitants. Je voudrais maintenant le montrer et l'expliquer brièvement.

***

Depuis les grandes ordonnances du XVIe siècle, qui avaient fait du français une langue d'État, les corps judiciaires et les officiers de judicature, du plus grand au plus petit, étaient obligés de l'employer exclusivement, à peine de nullité. Une ordonnance de janvier 1629 avait même étendu cette prescription aux tribunaux ecclésiastiques, et, sans qu'il soit facile de démêler par qui et pour quoi la tradition était si fidèlement maintenue, au fur et à mesure que le royaume s'agrandissait de nouvelles provinces, là où besoin était, en Béarn, en Flandre, des édits appliquaient aux territoires annexés les prescriptions générales.

Il semble bien qu'en Alsace, on ne soit pas allé aussi vite ni aussi loin qu'ailleurs, même en théorie. Les *Ordonnances d'Alsace* contiennent le texte de l'acte par lequel fut créé le Conseil Souverain d'Alsace, en 1657 [1]. Les conseillers ne devaient point être tous des Français, l'idiome employé n'était pas le français seul. Le Conseil se composera, dit le texte « d'un Président et Garde-des-sceaux en icelui qui sera originaire François, d'un Abbé et d'un Gentilhomme originaires

1. Éd. de Boug., Bib. Nat., F. 2487, Inv., t. I, p. 2.

d'Alsace, de deux de nos Conseillers en notre Cour de Parlement de Metz, lesquels Nous commettrons et choisirons pour servir audit Conseil pendant le tems qu'il Nous plaira, et jusques à ce que Nous aions fait choix de deux autres François de nation que Nous pourvoirons de charges de Conseillers audit Conseil, un Conseiller Docteur en Droit de nation allemande qui sera versé en la langue françoise, un Procureur général pour Nous, originaire François, qui aura voix délibérative, ès causes toutefois où il n'aura point donné ses conclusions, et un Avocat général allemand qui sera versé en la langue françoise, sans qu'il ait voix délibérative, un Greffier, six Secrétaires interprêtes en langue latine, françoise, et allemande, un premier Huissier aux gages... et leur donnons pouvoir de procéder sans aucune innovation.

» Si ce n'est qu'il sera loisible aux Parties, Avocats et Procureurs de plaider et écrire en latin, ou en françois, ou en allemand, à condition toutefois qu'en plaidant ou en écrivant en l'une des langues françoise et allemande, il y sera joint une traduction du plaidoyer ou écriture en l'autre langue, sans que l'on soit obligé de faire de traduction pour tout ce qui sera dit ou écrit en latin.

» Voulons que tous les avis et opinions soient donnés et exprimés par les Conseillers dudit Conseil en latin ou en françois, et que les Arrêts dudit Conseil soient prononcés et rédigés par écrit en latin ou en françois. »

Rien de plus explicite. On admettait, outre le latin, les deux langues française et allemande dans une partie au moins des débats.

On sait les vicissitudes par lesquelles passa le Conseil d'Alsace. En 1661, il fut remplacé par un Conseil provincial, siégeant à Ensisheim, lequel fut transféré à Brisach en 1674. Mais en 1679, un Conseil supérieur, véritable Parlement, le remplaça, et, après que Brisach eut fait retour à l'Empire, le Conseil fut transféré à Colmar (1698). Dans les décisions qui furent prises à ces occasions, je n'ai trouvé aucun article qui fasse allusion à l'obligation d'employer le français. Tout au contraire, la Déclaration du 9 novembre 1679, qui attribue au Conseil Supérieur d'Alsace la justice en dernier ressort dans la province, donne pour considérant que le Parlement de Metz,

bien souvent, ne rend pas la justice aussi promptement qu'il le faudrait aux Alsaciens, « faute d'avoir toute l'intelligence nécessaire de la langue allemande [1] ».

Cet état de choses dura quelque temps encore. Mais le 30 janvier 1685, le Conseil d'État rendit un arrêt où on chercherait vainement trace des tolérances antérieures. A le lire, l'Alsace allait être traitée comme toutes les autres provinces du royaume, tous les actes, contrats et procédures allaient obligatoirement être écrits en français [2].

Je ne suis pas en état d'expliquer pourquoi ni comment si brusque changement fut décidé à Paris. Y eut-il là une simple application particulière d'ordonnances qui étaient de style partout ailleurs? Voulut-on obéir aux suggestions de quelque agent? Obrecht, dont la nomination comme préteur royal est de la même année (mars 1685), y fut-il pour quelque chose? Ceci ne serait pas impossible, étant donné l'autorité qu'il avait prise depuis sa conversion, et le rôle qu'il joua

1. Archives nationales, G[7] 80.

2. Voici le texte complet : Arrêt du Conseil d'État qui ordonne que les Sentences et autres Actes publics seront rédigés en Langue françoise.

Extrait des Registres du Conseil d'État du Roi.

« Sur ce qui a été représenté au Roi étant en son Conseil, que, quoique la Province d'Alsace soit de sa domination depuis longues années, et que la plupart des Juges, Magistrats, Notaires, et Greffiers sachent la langue françoise de même que l'allemande, ils continuent néanmoins de mettre en allemand toutes les Sentences, Jugemens, Actes, Contrats et Procédures qu'ils expédient au sujet des affaires et contestations que les Habitans de ladite Province ont les uns avec les autres à raison de leurs Biens et de leur Commerce, ce qui est directement contraire à l'affection que lesdits Habitans d'Alsace témoignent avoir pour le service de Sa Majesté et à ce qui se doit pratiquer : A quoi étant nécessaire de pourvoir.

« S. M., étant en son Conseil, a ordonné et ordonne qu'à commencer du jour de la publication du présent Arrêt toutes les Procédures faites devant les Juges de la Province, soit supérieurs ou subalternes, les Actes, Contrats, et autres Expéditions, de quelque nature qu'elles puissent être, soit qu'elles soient faites par les Notaires ou Greffiers de ladite Province, en fait de Judicature ou autrement, seront écrites en Langue Françoise.

« Fait défenses très-expresses S. M. à tous Juges, Magistrats, Baillifs, Notaires, Greffiers, et à tous autres qu'il appartiendra, d'en recevoir aucunes en Langue allemande, à peine de nullité desdits Actes, Contrats, et Procédures, et de 500 livres d'amende. Enjoint S. M. à l'Intendant de ladite Province de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt. Fait au Conseil d'État du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 30 janvier 1685. Signé Le Tellier. » (*Ord. d'Als.*, I, 145.)

ensuite dans cette affaire. En tous cas, cette décision causa à Strasbourg une grande émotion. Le « Magistrat » protesta, dans un mémoire motivé, auquel Obrecht répondit article par article [1]. Le voici avec les réponses :

Mémoire du magistrat de Strasbourg contre l'introduction et l'usage de la langue française, avec les réponses de Monsieur Obrecht, préteur royal.

Mémoire du Magistrat de Strasbourg.	*Réponses de M. Obrecht.*
I	I
Le Roi a promis par la capitulation à la ville de lui conserver tous ses privilèges, statuts et droits : l'usage de la langue est un droit.	Il est vrai que l'usage de la langue est un droit ; mais c'est un droit de souveraineté, qui est réservé au Roi.
II	II
L'arrêt ne parle que de ceux qui sont depuis longtemps sous la domination et obéissance du Roi, et qui savent la langue française de même que l'allemande. et parainsi ont déjà appris la langue française, ce qui ne se trouve pas à l'égard de la ville de Strasbourg : ainsi cet arrêt n'y a point de lieu.	Il y a déjà quatre ans que la ville de Strasbourg est sous la domination du Roi, qui est un temps assez long pour se préparer à l'usage de la langue française. Comme en effet presque tous les officiers de la chancellerie la savent, ce qui suffit pour établir un bureau français.
III	III
Il a été impossible aux habitants qui sont gens âgés d'apprendre le français en si peu de temps.	Les gens âgés se peuvent servir de clercs qui savent les deux langues, à l'exemple des avocats et procureurs de Brisach.

1. C'est M. Edmond Arnould, prof. à la Faculté de Poitiers, qui l'a communiqué au *Bulletin du Comité historique des monuments écrits de l'histoire de France* (II. 1850, p. 157). Ce document, d'un si haut intérêt, est peut-être unique en son genre.

IV

La ville serait obligée de casser presque tous les notaires, procureurs, avocats et conseillers, comme aussi la plus grande partie des magistrats, ce qui ne pourrait s'exécuter sans grand préjudice et tort à des honnêtes gens.

IV

Les honnêtes gens ne font point difficulté d'apprendre la langue de leur maître ; et, en attendant, ils peuvent se faire aider par des interprètes et clercs pour se maintenir dans leurs charges.

V

Il serait comme impossible de remplir toutes ces charges avec des gens capables, vu qu'on n'a pas seulement à faire réflexion sur la langue française, mais aussi sur la capacité des personnes.

V

Le même remède lève cette difficulté.

VI

D'ôter à des bourgeois et citoyens qui se sont mérités envers leur patrie par la fidélité avec laquelle ils ont exercé leurs charges et offices, et d'y mettre des étrangers qui n'ont aucune connaissance du local, coutumes et droits de la ville, et même qui n'entendent pas bien la langue allemande, serait une réforme entière et contraire à l'article quatrième de la capitulation.

VI

Le même.

VII

Et si on voulait plaider en français et tenir les greffes dans la même langue, les bourgeois n'entendant pas ce langage s'en plaindraient et feraient beaucoup de lamentations,en se croyant trahis.

VII

Les bourgeois qui ont des procès entendent aussi peu dans les procédures allemandes que dans les françaises ; néanmoins, ils se fient à leurs avocats.

VIII

On ne pourrait pas disposer sûrement de son bien, parce que le testament doit être mis en français, ainsi dans une langue étrangère au testateur, et qu'il n'entend pas ; il ne voudrait jamais signer quand on le lui aurait relu, ne sachant pas ce qu'il signe et de quoi il dispose.

VIII

Si les notaires veulent violer leur serment et tromper ceux qui passent des contrats ou qui font des testaments, ils le peuvent faire en allemand comme en français, surtout quand ils ont à faire à des gens qui ne savent pas lire. Du reste, il y a si peu d'honnêtes gens qui n'entendent le français, que cette difficulté n'est qu'une chimère, et il ne faut que deux ou trois secrétaires interprètes pour la lever entièrement.

IX

Cet arrêt est d'autant moins pratiquable en cette ville, parce qu'elle est frontière, où l'on négotie la plus grande partie des affaires avec des gens de l'autre côté du Rhin, qui ne se mettent point en peine de savoir la langue française ; et, par conséquent quand on veut faire réflexion sur le commerce, lequel on a jusques à présent tâché avec grande peine et dépense de faire fleurir, parce qu'il est l'âme d'une ville, serait entièrement ruiné, ce qui est contre le service du Roi.

IX

L'ordonnance n'empêche pas qu'on se serve de la langue allemande à l'égard des étrangers et pour le commerce.

X

La langue française ne se peut pas apprendre dans peu de temps, surtout d'y dresser des actes afin de n'y trouver à redire en justice et d'éviter les chicanes et procès, qui sont souvent la ruine des familles entières, et on observe presque plus présentement les formalités au conseil souverain d'Alsace que le bon droit en justice.

X

On a de bons formulaires pour apprendre le style des notaires et des praticiens. Deux ou trois bons clercs dans un bureau montreront le chemin à tout le reste.

XI

L'affection des sujets ne consiste pas seulement dans la langue du prince, mais dans la fidélité et l'obéissance. Toutes fois, comme toutes deux subsistent fort bien ensemble, les bourgeois de Strasbourg apprennent autant qu'il leur est possible la langue de leur souverain, et obligent leurs enfants à la même chose, en les envoyant à cette fin en France. Mais pour tout cela il faut du temps ; la ville a établi des écoles et sermons français.

XI

Il n'y a qu'une ou deux écoles françaises et un seul sermon français. Il serait bon d'en augmenter le nombre, et de mettre des maîtres d'école catholiques, au lieu des calvinistes qui exercent cette charge contre les ordonnances de la ville, seulement par connivence des magistrats.

On pourrait croire, à lire cette discussion serrée, que l'Administration française allait résolument tenir la main à l'exécution d'une mesure si vigoureusement défendue. Il n'en fut rien. L'ancien régime, si absolu, admettait fort bien, et beaucoup plus près de Paris, qu'on désobéît à ses ordres. Ceux-ci ne furent pas rapportés, sans doute, mais on les interpréta si largement qu'il n'en resta à peu près rien.

Même au Conseil Souverain, il n'est pas sûr du tout qu'on se tint à une règle très étroite [1]. Cependant on peut admettre que la juridiction supérieure, où tout le personnel était français, qui n'avait point de contact direct avec les justiciables, usait exclusivement du français. Au contraire, si du Conseil Souverain nous passons aux actes des autres juridictions, aux minutes des notaires, etc., les choses changent d'aspect.

Reuss s'est contenté, en homme du pays, qui a eu en main des milliers de documents et de pièces, de rappeler que tout le monde en Alsace conserve dans ses papiers de famille, des jugements, contrats, testaments, en allemand. Et c'est là un

1. Dans une longue discussion qu'il soutint contre le Parlement de Metz au sujet de la connaissance des « fois et hommages », le Conseil d'Alsace alléguait qu'il y fallait des « juges versez dans les deux langues », ce qui semble impliquer tout au moins, qu'on jugeait sur des pièces allemandes non traduites, tout en procédant en français. (Voir toute cette affaire dans le dossier G[7] 80 aux Archives nationales. Le rapporteur du Conseil d'État jugeait du reste que « le deffaut de langue » était frivole, autrement dit que les juges n'avaient pas grand besoin de l'allemand).

argument de fait qui coupe court à toute discussion. Au reste, s'il fallait d'autres preuves, elles ne manquent pas. C'est d'abord le témoignage de l'éditeur des *Ordonnances d'Alsace*, qui met en marge de l'ordonnance imposant le français cette observation : « Non exécuté généralement, non plus qu'une Ordonnance de M. de La Grange, Intendant, du 25 juin 1685, qui ordonnoit aux Habitans d'Alsace de s'habiller à la françoise. »

Mais il y a mieux. Nous avons un texte officiel qui atteste cette non-exécution de l'Ordonnance. Un mémoire a été fait en 1701 et envoyé par l'intendant Le Pelletier de la Houssaye (1700-1716) [1]. On y lit ceci : « L'ordonnance civile de 1667, ny la criminelle de 1670 n'y sont point observées... Quant au criminel, cela choque moins, parce que le Magistrat en connoit et juge en dernier ressort, mais pour le civil et les appellations de ce qui excède la somme de mil livres, qui sont portées au conseil supérieur d'Alsace, il est bien extraordinaire que des premiers juges n'observent pas une ordonnance à laquelle leurs juges supérieurs sont obligés de se conformer. L'on ne croit pas cependant qu'il convint quant à présent de rien changer à cet usage, surtout jusqu'à ce que la langue françoise soit plus familière dans la ville de Strasbourg, toutes les procédures, délibérations et jugements du Magistrat s'expèdiant en allemand [2]. »

Impossible de rêver un texte plus précis, qui mette mieux en lumière les pratiques des juridictions ordinaires en opposition avec celles du Conseil souverain, ni qui indique mieux quels tempéraments, malgré des ordres en apparence formels, les agents responsables de la politique française entendaient admettre dans les pays annexés.

Le texte donne aussi une bien précieuse suggestion sur la raison qui engageait le pouvoir à se montrer si tolérant. Au lieu d'user de rigueur, malgré des contradictions qui blessent si fortement la logique, l'intendant, qui est sur place, déconseille de rien changer. C'est que, Reuss l'a bien montré, le

1. Il a été publié dans la *Revue d'Alsace* (1897, p. 433, et 1898, p. 26), par M. le Dr H. Weisgerber.

2. P. 37-38.

nouveau gouvernement tenait avant tout à rendre la justice économique, prompte et claire pour les justiciables. Ce fut une des raisons de son succès en Alsace. Il le sentait sans doute, et n'allait pas tout compromettre pour une exigence de forme, en contrariant les habitants.

Dans l'administration, la liberté demeurait plus grande encore[1]. Il importe ici de citer, pour montrer qu'aucune importunité ne dérangea les pouvoirs locaux de leurs habitudes, quelques faits particuliers. En 1685, le magistrat de Haguenau, ville occupée par une garnison française dès 1634, refuse encore un congé au sieur Wurtz, secrétaire de la ville, parce que, lui parti, il n'y aurait, en cas d'urgence, personne pour servir d'interprète[2]. En 1697, un chanoine de Murbach, parlant du chancelier du Prince-abbé notait... que la langue française était restée lettre morte pour lui[3]. L'auteur des *Mémoires de deux Voyages* ayant affaire officiellement avec le bourgmestre d'Ammerschwihr, constate que « lui et sa femme ne savent pas un mot de français[4] ».

Il arriva même parfois que ceux qui représentaient les intérêts du pays, prétendirent exciper de l'ignorance générale du français et de l'impossibilité où on était de faire comprendre aux populations des écrits français, pour obtenir des privilèges exorbitants en faveur de leurs administrés. Ainsi le Prevost et l s Assesseurs du Corps des Marchands de Strasbourg demandent à Sa Majesté de les exempter de l'usage des « billets de monnoie qui pour diuerses singularités de cette prouince, comme sa situation detachée du reste du Royaume, son langage allemand... » leur paraît impraticable[5].

1. « A Strasbourg, dit Reuss, les procès-verbaux des séances du Magistrat sont rédigés en allemand jusqu'à 1789. A Saverne, occupé par les Français dès 1634, siège de la Régence épiscopale, très dévouée à la France depuis l'avènement des Furstemberg, c'est en 1699 seulement que les comptes de la ville sont rédigés pour la première fois dans les deux langues. (*O. c.*, II, 200.)

2. Ney, *Der heilige Forst*, II, 34, dans Reuss, *o. c.*, II, 187, n. 4.

3. *Diarium de D. Bern. de Ferrette*, 19, dans Reuss, *ib.*

4. Reuss, *o. c.*, II, 187-8, n. 5.

5. Le Mémoire entre ensuite dans les détails. Le quatrième motif est « que ces billets sont en langue françoise, que la pluspart des habitans d'Alsace, mesme desdits negocians, ignorent ». (Arch. nat., G[7] 81, 1703-1710 ; la pièce est sans date, mais probablement de mai 1707.)

Reuss s'est même posé à ce propos une question très importante. Comment a-t-on pu assurer les services dans ces conditions? L'historien de l'Alsace paraît croire qu'au début, bien peu d'indigènes se trouvant en état d'occuper les postes, on les aurait remplacés par des Français. Cette façon de faire était tout à fait étrangère aux habitudes de l'Administration. Là où il ne s'agissait en effet que de recueillir des bénéfices, bien. On donnait ainsi à Strasbourg un canonicat à un La Tour d'Auvergne ou à un Soubise. Mais il n'y a là que distributions de faveurs et non organisation systématique. Pour admettre une dérogation aussi singulière à des usages constants, il ne suffit pas d'alléguer la présence d'un certain nombre de noms français dans l'Armorial d'Alsace.

Assurément, il vint des Français. Mais il est certain qu'ils ne savaient pas l'allemand. Où l'eussent-ils appris? Et, une fois sur le pays, ils ne s'y mirent pas. On cite comme des exceptions quelques agents qui s'appliquèrent à acquérir l'idiome local ; ainsi un commandant de Colmar, M. Clausier. Madame Holt, raconte Reuss, la femme du vieux conseiller au Conseil souverain de Brisach, disait, en 1675, qu'elle n'avait connu, de mémoire d'homme, que deux Français ayant appris assez d'allemand pour pouvoir se mêler à la conversation. Les Français n'apprirent pas l'allemand.

Ce dut être le beau temps des interprètes [1]. Mais à la génération suivante, un nombre suffisant d'Alsaciens catholiques avaient appris assez de français pour leurs relations administratives avec leurs supérieurs. Ils ne cessèrent pas de parler allemand à leurs administrés, et on ne les en détourna jamais. Par là, ils dégagèrent les Alsaciens de l'obligation où ils se seraient trouvés d'apprendre le français pour la commodité de leurs affaires.

En somme, tout était laissé au bon vouloir des habitants et

1. C'étaient quelquefois des maîtres d'école. Voir un Acte du prévôt de Lucerne concernant l'état-civil d'un habitant de la ville qui va résider en Lorraine, « Seigneurie de Sarbourg : traduit de l'allemand en françois par moy Charles Rossignol, Regent d'escolle interprette ordinaire à Sarbourg, y résidant. » (Arch. nat., G7 82, année 1711.) Le 17 décembre 1708, un nommé Lottinger écrit pour demander la charge de prevost des marchands de Strasbourg, vacante par la mort de Kellerman. Il donne ce motif : « Ie suis né françois et bon sujet du roy, ie possede les deux langues. » (Arch. nat., G7 81.)

aux sentiments qu'ils pourraient avoir de leurs besoins. S. M. voulait « conseruer (aux peuples) leurs priuileges, les bien traitter, et leur faire tant de graces, qu'ils fussent plus heureux sous sa domination qu'ils n'estoient sous celle de leurs maîtres d'autrefois [1]. » Là où on rencontrait des résistances, on prétendait en triompher sans les briser, en temporisant au besoin. L'intendant La Houssaye écrivait d'Alsace : « Les termes de déférence, de zèle et d'affection au service de Sa Majesté sont assez communs, mais celuy d'obéissance plus rare. » Malgré cela, loin de proposer des mesures de rigueur, il ajoutait : « Ces affectations sont à un tel point qu'il sera bon d'y remédier lorsque les temps redeviendront entièrement tranquilles, mais cela devra estre fort ménagé, pour ne point aliéner les Esprits des habitants d'une place de cette importance (Strasbourg) ; il est également à propos de les maintenir dans leurs privilèges ou l'autorité souveraine du Roy n'est point intéressée, et de leur faire reconnaître entièrement cette même autorité, lorsqu'il faut qu'elle agisse [2]. » Or, si, comme nous l'avons vu plus haut par la discussion entre le Magistrat de Strasbourg et Obrecht, on considérait qu'il était du devoir d'un bon sujet d'apprendre la langue de son maître, du moins on ne taxait pas de rébellion le fait naturel de se servir de sa langue maternelle. Toute contrainte à ce sujet eût paru non seulement inopportune, mais absolument injustifiée.

***

Est-ce à dire que l'administration se soit toujours et partout montrée indifférente aux progrès que pouvait faire le français? Pas tout à fait. Si la plupart des hommes d'État ne voyaient dans le langage qu'un fait sans importance politique ni économique, par suite indigne de leurs préoccupations, il en est un pourtant, le plus grand, qui fait exception. Colbert semble avoir compris que la langue pouvait et devait servir, sinon à

1. Courtin à Colbert, Arras, 26 sept. 1663 ; Bib. Nat., *Mél. Colbert*, 117, f° 204 ; Cf. « Dès maintenant il seroit bon de se resoudre a bien traiter autant qu'il se pourra les pais de Flandres nouvellement conquis, afin que le bon traitement de ceux que nous possédons, servit d'exemple et d'attrait à ceux que nous prétendons. » (Bourzeis à Colb., 18 juin 1664 ; *Mél. Colbert*, 121 *bis*, f° 704.)

2. *Rev. d'Alsace*, 1898, p. 34-35.

l'unification du royaume, du moins à l'assimilation des nouveaux sujets. Je réunirai, à une autre occasion, tous les faits qui le prouvent. Mais voici un acte, au moins, qui est relatif à l'Alsace, et qui porte avec lui son exposé des motifs. Le 12 mars 1666, le grand homme d'État écrit à son frère, alors intendant d'Alsace : « Comme il est de conséquence d'accoustumer les peuples des pays cédés au Roy par le traité de Munster à nos mœurs et à nos coustumes, il n'y a rien qui puisse y contribuer davantage qu'en faisant en sorte que les enfants apprennent la langue françoise, afin qu'elle y devienne aussi familière que l'allemande, et que par la suite du temps elle puisse mesme, sinon abroger l'usage de cette dernière, du moins avoir la préférence dans l'opinion des habitans du pays [1]. »

Si ces idées ont été un moment acceptées, elles n'ont rien inspiré de sérieux ni de solide. On a une fois par ci par là encouragé ceux qui travaillaient à répandre le français, mais on l'a fait rarement, exceptionnellement, sans rien de l'esprit de système qu'il eût fallu apporter à une si longue et si vaste entreprise. Sans doute, il serait possible de citer quelques faits. Mais ils sont rares et il en faut démêler le véritable caractère. Or, c'est à peu près uniquement quand il s'agit de prosélytisme religieux que le pouvoir intervient. En Alsace, on voit dans les dernières années du XVIIe siècle, sur les terres de l'évêché de Strasbourg des instituteurs installés, qui s'appellent Féry Noël, Christophe Pierson, etc. Ce sont, d'après leur nom, des immigrés. Reuss se demande s'il faut voir là l'influence des Furstemberg, liés à la cause royale. Et il soupçonne avec raison qu'il s'agissait moins de franciser que de catholiciser. On a importé des maîtres d'école catholiques, comme des curés, pour arracher la province à l'hérésie [2]. Pour cet objet-là, en Alsace comme partout, on agit, on travaille, on dépense. On pousse, s'il le faut, jusqu'à l'école obligatoire [3]. Mais si les

1. Clément, *Lett. Instr. et Mém. de Colbert*, V, 271.

2. Ainsi les *Dames de la Visitation*, qui viennent de Franche-Comté, sont dotées par le Roi, à cause du « soin qu'elles prennent pour toutes les écoles de jeunes filles... n'y ayant qu'elles de Françaises pour l'instruction des filles et recevoir des pensionnaires. » (La Grange, *Mém.*, 135, dans Reuss, *o. c.*, II, 368.)

3. Le 5 juin 1686, Louis XIV adresse à La Grange la lettre suivante : « Mon intention est que vous fassiez savoir à mes sujets nouveaux-catholique, que je

intérêts de la religion ne sont point en jeu, on laisse les choses aller et l'ignorance durer. Dans les provinces nouvellement réunies ainsi que dans les autres, l'école, prolongement de l'église, est un instrument au service de la religion, qu'elle enseigne. Personne, autour de 1690, ne songe à l'employer au service de l'État. Elle devait contribuer à former des consciences catholiques, non des esprits français, dont on ne se souciait point. Il suffisait qu'on pût compter sur de fidèles sujets. On ne s'inquiétait en aucune façon que Jean Bart ne parlât que flamand, pourvu qu'il fût Jean Bart. Et seuls, des esprits supérieurs comme Colbert, avaient deviné quel rôle joue la langue dans le développement de l'esprit d'un peuple et dans son unité morale.

Un des intendants qui se sont succédé à Strasbourg ne voit encore dans la diffusion du français en ville qu'un moyen d'attirer des étrangers, c'est-à-dire d'assurer à l'Université, à ses maîtres et à ses suppôts de bons bénéfices [1]. Aussi les mesures qu'on prend sont-elles vraiment molles et singulièrement intermittentes. Qu'on en juge. Quelques semaines après la capitulation, en 1681, les autorités universitaires désignaient David Wild pour enseigner le français au Gymnase, une heure par jour. Mais comme Wild fut bientôt après appelé à d'autres fonctions, on attendit pour lui donner un successeur... Pâques 1751, soixante-dix ans plus tard [2] !

On peut penser ce qu'on voudra de cette indifférence, et même la juger excessive. Elle le fut en effet. Du moins la poli-

désire qu'ils envoient régulièrement leurs enfans aux escoles, aux instructions et catéchismes, et que, s'ils y manquent, je veux en ce cas que lesdits enfans soient mis, de l'ordonnance des juges des lieux, et sçavoir les garçons dans les collèges, et les filles dans les couvens, et que leur pension soit payée sur les biens de leurs pères et mères... » (Coll. des Alsatica d'O. Berger-Levrault, II, 6, dans Reuss, *o. c.*, II, 563-564.)

1. « L'une des principales voies, disait-il en 1698, pour attirer l'argent des étrangers dans la ville, a été l'Université, par le grand nombre de noblesse d'Allemagne et de Suède qui y venait pour y faire ses études et ses exercices. Cela recommencera à la paix, la ville de Strasbourg restant au roi, particulièrement à cause de la langue française, qui y est déjà fort commune. » (*Mém.*, f° 291, dans Reuss, *o. c.*, II, 320.)

2. *O. c.*, II, 192, n° 2 : « L'explication de ce fait, en apparence si bizarre, ajoute l'auteur, est assez facile, la révocation de l'Édit de Nantes empêchait de trouver dorénavant de bons maîtres de français protestants. »

tique royale échappa par là aux reproches qu'on peut faire à d'autres régimes, soi-disant plus libéraux. Elle n'imposa aucune de ces lois tyranniques telles que le XIXe et le XXe siècle en ont vu édicter, instruments odieux d'oppression, qui prétendent prévaloir sur des habitudes séculaires et les détruire par la violence. Malgré tout, le même intendant La Grange, dont je parlais plus haut, constatait dans son Mémoire à la fin du siècle qu'il ne se trouvait guère de personnes un peu distinguées, qui ne parlassent assez de français pour se faire entendre[1]. Notre langue ne devait point ces succès à la contrainte.

Dans une des poésies jointe à l'oraison funèbre de Jean Henri Mogg, stettmeistre de Colmar, en 1668, on lit ces vers :

... Was Franckreich gutes weiset,
Das von der sondern Weis in Sitten wird gepreiset,
Mit was die Stadt Paris für andern Stædten prangt,
Und hoch erhaben ist, das hat Ihn auch verlangt
Zu wissen, sampt der Sprach[2]...

C'est-à-dire : Ce que la France sait de bon, ce qui d'une façon spéciale est estimé en fait de mœurs, ce qui fait l'éclat de Paris par-dessus les autres villes, ce qui est d'une haute élévation, il a désiré le savoir, et aussi la langue.

Ce goût, beaucoup d'autres, comme Henri Mogg, l'ont pris à leur tour, librement, et c'est pourquoi il a été impossible de le déraciner chez leurs descendants.

FERDINAND BRUNOT

1. Reuss, *o. c.*, II, 200.

2. Haas, *Gerichts und Trostspiegel Gottes*, Strasb., Tiedemann, 1669, 4°, p. 47, dans Reuss, *o. c.*, II, 316-317.

POÈMES

NOS MORTS

Ils me sont apparus dans une aube incertaine...
De diffuses lueurs harmonisaient la plaine,
Les lointains peupliers, le rideau des forêts,
Les ajoncs effilés rêvant près des marais
Sous la brume épandue en de vagues guirlandes ;
Et le ciel ressemblait à ces doux ciels d'Islande
Qui demeurent figés au seuil d'un lent matin.
Or, voici qu'un appel a retenti soudain,
L'impérieux appel du clairon qui réveille !

Mais eux, les bras en croix, hélas ! depuis la veille,
Côte à côte gisants, tels d'obstinés dormeurs,
Ne prêtent plus l'oreille aux humaines clameurs.
L'appel est sans écho dont s'émeut le silence.
— O suprême sommeil ! O sommeil que balance
Dans ses avares mains une éternelle nuit !
Ils dorment. Leur regard sera clos aujourd'hui
Sur les flèches d'argent qui percent les nuées ;
Ils ne connaîtront plus les branches remuées

Par le souffle des molles brises ; désormais
Pour d'autres fleuriront les Avrils et les Mais,
Pour d'autres tomberont toutes les moissons mûres,
Pour d'autres les vendanges noires, les murmures
De la fontaine où boit un troupeau passager ;
Pour d'autres, des hivers encor viendront neiger,
Mais l'âtre d'où s'échappe une mince fumée
Ne les reverra plus sous la lampe allumée...
Que d'intimes liens brisés !
« — Ne t'en va point »,

Leur chuchotait le chaud logis ; « je fus témoin
« Fidèle et bienveillant des heures de ta vie. »
— « Ne t'en va point », disait le jardin ; « nulle envie
« Ne devrait éloigner de mon cœur odorant ! »
Et le soc, et le fil noué du tisserand,
Et la mine profonde où l'homme fouille et taille,
Et l'usine, et le champ creusé pour la semaille,
Et la forge sonore, et le rude établi,
Et le voyage heureux qui n'est pas accompli,
Et le marbre hautain que nul ciseau n'achève ;
Les choses, les labeurs commencés, les grands rêves,
Tout chuchotait : « Ne t'en va point — reste avec nous ! »
Des mères, en tremblant embrassaient leurs genoux,
Blêmes d'horreur, déjà, de détresse et de crainte,
Et celles que retient une divine étreinte,
Les amantes pleuraient sous leurs cheveux épars.
« — Reste !... Pourquoi, pourquoi nous quitter?... Si tu pars
« Les jours seront sans but, les heures solitaires...
« Veux-tu que notre amour rôde entre ciel et terre,
« Anxieux, ignorant, désolé? — L'inconnu
« Te menace avec ses périls, ses poignards nus,
« Ses embûches, ses nuits, ses flammes... Reste, reste ! »
Ils sont partis.
Le signe invisible et funeste
Marquait leurs jeunes fronts...
Ils ont passé le seuil
Noir d'enfants, de vieillards et de femmes en deuil,
Et nul n'a détourné furtivement la tête.
Allègres plus qu'aux jours insouciants des fêtes,

Leurs pas frappaient le sol d'un rythme égal et sûr.
Sans doute ils éprouvaient comme un travail obscur
Des sèves bouillonnant à l'envers de l'écorce,
Comme un rapide afflux de vaillance et de force,
Et sans doute luisait à nouveau dans leurs yeux,
L'âme toujours vivante et belle des aïeux !
Une amante meilleure attendait — la Patrie.

Vers Elle ils ont bondi lorsque, pâle et meurtrie,
Ils l'ont vue étouffant sous un talon maudit.
Alors, dans leur colère indignée, ils ont dit :
« Nous sommes le rempart multiple et la vengeance !
« Des dieux nous armeront pour te défendre, France,
« Parce que dans tes doigts brûle un noble flambeau.
« C'est en vain que, là-bas, s'ameutent des corbeaux,
« Que de rauques Germains clament des chants de haine,
« Que de terre ont surgi mille hordes humaines
« Et que la vieille Europe, aux pieds rouges de sang,
« Gronde comme un lion magnifique et pesant.
« C'est en vain que la Mort a préparé nos tombes.
« Nous saurons, s'il le faut, jongler avec les bombes,
« Jouer avec les feux du ciel, et rassembler
« Des faisceaux plus nombreux que les épis de blé.
« Nous sommes les moissons qui débordent la grange,
« La récolte croulant des vergers, la vendange
« Qui ruisselle, prodigue, au fond du lourd pressoir ;
« Nous sommes le grand souffle indomptable du soir
« Qui renverse le chêne et fait ployer la tige,
« Et si notre valeur donne un peu le vertige,
« C'est que tu nous guidas, France, vers des sommets !... »

Et moi je les ai vus dans l'aube qui jamais
Plus lumineusement ne s'est épanouie.
De la forêt émue où l'automne s'appuie
M'arrivaient les rumeurs et les parfums mêlés ;
Des brouillards cotonneux pli à pli dévoilés
Les étangs miroitaient en des reflets sans nombre ;
Le soleil, peu à peu montait, refoulait l'ombre,

Tel un glaive vainqueur des monstres ; sa clarté
Prêtait un nimbe d'or à tant de majesté.
Sous l'étendard du ciel et sous les branches hautes
Ils dormaient — ils dormaient étendus côte à côte
Du long somme peuplé de cyprès nébuleux...

Mais la Gloire pensive était au milieu d'eux.

2 Novembre 1914.

L'OASIS

(Baie de Cavalaire).

En vous je chercherai, Nature notre mère,
Le gîte passager, l'oasis éphémère
Où reposer mon front, où reposer mon cœur.
...Paix... Silence !... La mer assourdit sa rumeur...
J'écoute murmurer à peine les haleines
Des vents du soir... Et rien de nos colères vaines
Ne saurait remuer la glèbe somnolente.
Là-bas, entre les pins aux cils d'ombre mouvants,
S'irise l'Occident, lagune ardente et pâle.
...Paix... Silence... Douceur de l'heure sororale !...
Et les chars paresseux que traînent des bœufs blancs
S'en retournent déjà, grinçants et chancelants,
Pareils aux chars poudreux d'antiques pastorales.

Ah ! Nature, Nature ! En cette aube de deuil
Je vous appelle ! — Il faut, Nature notre mère,
Une paume calmante à mes tempes amères...
Inclinez-vous, Nature, et franchissez mon seuil,
Et soyez Madeleine en pleurs de l'Évangile
Apportant des parfums plein vos cruches d'argile !
Je veux sur mes pieds las votre onde, vos cheveux ;
Pour ma bouche inquiète et brûlante, je veux
Vos tendres sucs, vos fruits couverts d'écorces fines
Aux puissantes saveurs terrestres mais divines ;

Je veux gravir des monts, contempler des troupeaux ;
Sur les sables jonchés de touffes d'algues sèches
Je veux longtemps dormir, et qu'une vague lèche
Mes talons, et je veux infliger à ma peau
Votre brise salée et vos caresses rèches.
Et je m'en reviendrai sur quelque char poudreux
Dont les blancs bœufs suants remâchent leur salive
Parmi des oliviers tout ruisselants d'olives !...

Mais ne dites pas, vous, Nature, que cela
C'est le don de hasard, la manne indifférente
Lancés par une aveugle à l'éternelle orante ;
Ne dites pas que jour et nuit, ombre et clarté,
Tour à tour, à jamais, pour notre volupté
Sont des masques trompeurs sur un même visage :
Qu'une inflexible loi règle vos paysages ;
Que s'élabore en vous toute l'œuvre d'Été,
Depuis l'instant sacré des premières semailles,
Sans un frémissement profond de vos entrailles ;
Qu'absurde et magnifique en sa fécondité
La rivière de lait qui gonfle vos mamelles
Nourrit Joie et Douleur telles des sœurs jumelles !
Et ne me parlez pas d'impassibles saisons
Alors qu'Avril frémit, et que dans ses toisons
De feuillages naissants vos tendresses m'effleurent...
Vous êtes pitoyable, ô Nature ! Les heures
A réfléchir vos yeux se nuancent d'azur,
Et voici qu'à travers des campagnes prodigues
Vos sources laveront un peu de mes fatigues !

...Là-bas, entre les pins aux cils d'ombre mouvants,
Dans le rythme mêlé des vagues et des vents,
S'irise l'Occident, lagune ardente et pâle.
Paix... Silence... Douceur de l'heure sororale
Estompant d'un halo les cyprès effilés...
Je vois monter du sol une écharpe embrumée,
Et d'un toit inconnu monter une fumée
Comme celle des longs et rêveurs narghilés.

Une rose se penche, odorante, et je laisse
Ses pétales fanés tomber avec mollesse
Sur moi, que la parole humaine irrite et blesse,
Moi qui ne sais plus rien que bonheurs immolés,
Mais dont vos bras, Nature, ont bercé la faiblesse !...

Avril 1915.

UNE VEILLÉE SUR PARIS

Or, nous avons veillé sur la Cité nocturne
De la haute terrasse où meurent les rumeurs,
Esquif aérien sans proue et sans rameurs.
Nos fronts étaient nimbés de pâleur et de lune.

O vaste apaisement des choses et des choses !...
Paris dormait, Paris en des brumes couché,
Avec ses toits nombreux, ses flèches, ses clochers,
Ses dédales, ses quais, son fleuve aux lueurs glauques.

Ça et là des contours, des blancheurs sous des gazes,
Une forme, un reflet près d'un golfe enchanté.
— O planètes d'argent parmi le ciel d'été,
O lune, lune chaste à travers les nuages !

Nul souffle, nulle voix que nos murmures calmes,
Nul trouble, nul regard que celui de nos yeux
Suivant dans l'infini le vol mystérieux
Des avions français, vagabondes étoiles...

Et nous avons veillé sur la Cité. Des heures
Vaines, se succédaient, fiançant peu à peu
Les nuances du mauve aux nuances du bleu
Et dispersant les plis des ombres nébuleuses ;

Car déjà commençait l'aube annonciatrice!
Vous souvient-il? — Nos fronts penchés pieusement
De l'étroite hauteur sur ce Paris dormant ;
Nos yeux émerveillés de splendeurs imprécises...

Vous souvient-il? — La claire et mobile sandale
Luisant au cours des eaux lentes... Vous souvient-il?
— Les dômes apparus, les faces, les profils,
Et cet éveil soudain des tours de Notre-Dame !

Et voilà que trouant une dernière houle
Nuageuse, voilà qu'au seuil resplendissant
Du ciel — peut-être tel d'avoir vu trop de sang —
Montait un soleil morne, étrange, opaque et rouge...

Juillet 1915.

APRÈS UNE VISITE A SAINT-POINT

A mon arrière-grand-oncle, Alphonse de Lamartine.

Un peu de votre sang persiste dans mes veines.

Mon enfance a connu la vigne et la maison
Où votre enfance à vous, de saison en saison,
Votre enfance, devant le rustique horizon
Apprenait des sentiers de sauge et de verveine.
— Les voilà donc, ces lieux encor si pleins de vous !
J'ai suivi la vallée exquise, molle, verte,
Se déroulant pareille à quelque long serpent
Jusqu'à Saint-Point chenu sous des rameaux grimpants
Et prêt à m'accueillir par ses portes ouvertes.
Votre chambre est la même avec les vieux portraits
Côte à côte accrochés sur une perse à raies,
La fenêtre ogivale où le soleil entrait,

La table, le fauteuil, le modeste écritoire ;
Et mes doigts ont touché le crucifix d'ivoire
Qui, des lèvres d'Elvire, est monté dans l'histoire.
Poète, je vous ai retrouvé lentement.
Comme un sourcier tenant sa baguette magique
J'interrogeais les murs, les choses, les échos ;
Fluides, les beautés de vos rythmes égaux
En moi se réveillaient ainsi que des musiques,
Et vous m'avez guidée alors, chemin faisant,
Et je vous ai senti radieux et présent.

Pourquoi n'ai-je connu jadis votre présence !
Sous les branches du chêne ombreux et chargé d'ans
Qui, de mystérieux murmures obsédants
Inspira Jocelyn, chaste amant de Laurence,

Pourquoi ne m'avez-vous raconté les douceurs
D'une ardente jeunesse éprise de folies,
Et le logis peuplé de sœurs toutes jolies,
Et votre sainte mère au milieu de vos sœurs ;

Suzanne, mon aïeule brune, portait-elle
Le rêve que votre âme inquiète a porté?
Elle est morte très jeune, et sa fragilité
N'a laissé qu'un portrait fin comme une dentelle...

Oui, que n'ai-je de vous, sous ce chêne hautain,
Recueilli mot à mot et tels des confidences
Vos souvenirs jonchant nos campagnes de France
Ou riant à l'azur du ciel napolitain!

La vie, ample verger, dans vos deux mains tendues
A vu s'épanouir mille grappes d'été,
Car vous ne fûtes point de ceux qui n'ont tenté
Qu'un voyage incertain le long des routes nues ;

L'amour aux bras nerveux chargés de mille fleurs
Les posait une à une avec insouciance
Sur votre barque errant dans les mille nuances
Du lac muet frappé par de muets rameurs ;

L'innombrable tapis des nuits orientales
Pour vous se déroulait sous de lunaires cieux ;
Des sables et des mers ont étonné vos yeux,
Des temples, des palais, d'étranges capitales ;

D'un noble geste aisé, d'un geste dédaigneux,
Vous lanciez les trésors que demandent les âmes ;
Vos vers ont fait couler bien des larmes de femme...
Paris vous a fêté plus que ses demi-dieux ;

Votre voix, par l'émeute un moment étouffée,
A cinglé de mépris son emblême sanglant,
Et la France a repris le sien, bleu, rouge et blanc,
Car vous saviez charmer les fauves, comme Orphée ;

Et parce que, debout sur des flots incertains,
Désignant cette nef qu'un grand souffle secoue
Dont une « Liberté » robuste orne la proue,
Vous fûtes ce jour-là maître de nos destins.

Mais le bonheur s'épuise à désirer les cimes.
La fleur des hauts glaciers suppose des abîmes
Et les champs ténébreux où vont, pâles et seuls,
Ceux qui, n'étant point morts, ont pourtant un linceul.
Vous fûtes de ceux-là qu'avant l'heure on renie.
Je vous préfère ainsi. Votre serein génie
Stimulé par l'honneur, ce sublime aiguillon,
Ne s'est pas détourné du soc et du sillon ;
Le travail, mon Grand-Oncle, a blanchi votre tempe.
J'imagine les soirs d'automne, sous la lampe,
Dans le manoir désert, près de l'âtre croulant ;
Tout le jour vous avez promené, las et lent,
Vos souvenirs blessés vers des tombes étroites ;
Le vent soufflait, chassant les feuilles maladroites...
Or, il souffle toujours sous le battant disjoint
Des portes, votre songe est revenu de loin,
De vos doigts ont glissé les livres et la plume...
La douleur vous possède, hélas ! — non l'amertume ;
Nulle goutte de fiel ne saurait vous ternir.
Et d'ailleurs votre Verbe a contraint l'avenir ;

Comme une source vive où des elfes vont boire,
Il chante, impérissable, en nos frêles mémoires !

O Muse, Muse !... Elle a voilé ses yeux. Le temps
N'est plus, hélas ! le temps que légère et sereine
Elle allait, devançant les hommes, et portant
Une lampe d'albâtre aux longs reflets ardents.
La tempête a mugi, soudaine ; les titans
Déchaînés ont forgé des armes à leur taille,
Et les voici ruès dans l'horreur des batailles,
Et la terre s'engraisse avec de jeunes corps,
Et l'Europe est fumante, et les fleuves eux-mêmes
Roulent ensanglantés d'une pourpre suprême !

O Muse, Muse !... Ainsi recueillie à l'écart,
N'attend-elle point l'heure où, de sa voix profonde,
Avec des mots nouveaux nés pour un nouveau monde,
Des mots aériens comme des étendards,
Libre, libre à jamais des voiles qui lui pèsent
Elle célèbrera notre gloire française?...

O Muse !... Je l'évoque à travers le passé :
Tantôt vierge, fauchant d'un geste cadencé
Les épis mûrissants au flanc de la colline ;
Tantôt prompte et faunesque, et tantôt sybilline
Dans les chaudes vapeurs diffuses des encens ;
Tantôt bacchante saoûle avec des pieds dansants,
Ou telle ce miroir que Narcisse contemple,
Ou telle cette frise antique au front du temple ;
Et je l'évoque errant dans ses robes de lin,
Et sous des oripeaux barbares triomphante,
Et telle cette palme aux doigts de quelqu'Infante...
Muse, Muse !... Elle passe au bleu jardin persan
Où la lune reflète un fugace croissant
Dans l'onde des bassins et des vasques fluettes ;
Blanche comme l'écume ou l'aile des mouettes,
Sur les algues des mers voyageant et glissant,
La voici, la voici dans les flots bruissants ;

La voici, maigre enfant des routes de Bohême,
Mordant comme une grive à la pulpe d'un fruit ;
La voici courtisane et bâillant à l'ennui
Dans les fauves toisons où son maître la couche,
Et la voici rôdant au fond des cités louches
Avec des yeux creusés par la fièvre et la nuit
Et des rires impurs sur le fard de sa bouche...

Muse, ô Muse !... Jamais plus divine, jamais
Qu'en l'aube romantique elle n'est apparue !
Des corolles s'ouvraient, neuves ; l'épaule nue
D'une femme attardait son charme au seuil des Mais ;
Un grand cygne lointain ployait son col de neige,
L'Angelico prêtait sa mystique au Corrège
Et la tristesse avait un parfum !...

J'ai voulu,
Pieuse, retourner à ces jours révolus,
Y chercher une fière et haute silhouette,
Et revoir la demeure où vécut le Poète.

Septembre 1915.

Bnne A. DE BRIMONT

CEUX DU MORBIHAN[1]

LE BARON DU FREDOU

Tandis que s'édifiait ma maison, j'avais remarqué la curiosité d'un châtelain du voisinage qui posait des questions aux ouvriers et s'éloignait discrètement à mon approche. Plusieurs fois Mathurin Brien, le terrassier, m'avait dit :

— Elle lui agrée, votre maison, à monsieur du Fredou. Seulement il n'aime pas votre escalier. Tout à l'heure encore, devant lui, il faisait : « Peuh ! Peuh ! Peuh ! »

Et Brien essaie de pouffer avec l'impertinence du gentilhomme.

...Ce matin comme je poussais ma barrière, une Belvalette de pitchpin verni descendait la côte raide de Saint-Fiacre au galop de son moreau aux narines rouges, aux yeux d'un feu sombre sous leurs salières. C'était un jeu à se tuer. Les roues ballaient sur les cailloux. Près de son maître, un valet filasse, la poitrine rentrée en plis d'accordéon, la casquette plate sur le crâne plat, se préparait à la culbute au tournant du chemin.

Soudain une poigne d'acier raidit les guides, et une voix brève éclata comme la détonation d'un pistolet : « Halte ! »

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 mai 1916.

Puis le ton s'humanisa et j'entendis : « Arrêtez-vous, ma belle Souris. » La jument se cambra, les muscles du poitrail gonflés, l'arrière-train rejeté sur l'avaloire, et la Belvalette brusquement arrêtée, projeta le valet tête en avant sur le repose-guide.

— Imbécile !

L'épithète partit en coup de feu.

L'imbécile, hébété, releva un nez écorché et bredouilla :

— Monsieur le baron...

— A terre, idiot.

L'idiot encore épouvanté sauta sur la route en grenouille, cuisses ployées.

— Prends la bride.

Le domestique s'allongea jusqu'aux naseaux du cheval.

A son tour, M. du Fredou descendit de sa voiture avec la légèreté d'un jeune homme, quoiqu'il me parût atteindre la soixantaine, Une fourrure d'ours gris étoffait son corps maigre. Des guêtres fauves enveloppaient ses jambes de coq. Un chapeau de velours côtelé était enfoncé sur son énergique petite tête. Des gants presque écarlates lui faisaient des mains sanglantes.

Au petit pas le domestique emmena la charrette étincelante, et le baron, le menton haut, les talons d'équerre, examina mon logis avec un rictus presque insolent. Après quelques instants, comme il avait chaud, il découvrit son crâne en forme d'œuf sur lequel des cheveux habilement ramenés sur les tempes dessinaient des virgules. Au fur et à mesure de sa contemplation, les yeux pochés de ce gentilhomme prenaient tour à tour les reflets d'un poignard, d'un fer rouillé ou d'une mare dormante, suivant leur émotion.

Appréciait-il mon logis? Se moquait-il de ma tourelle?

Flexible et très expressif, le nez de M. du Fredou se gonflait et se dégonflait comme une poire en caoutchouc. Autour des lèvres à moustaches de chat, deux rides profondes gravaient des accolades. Le menton écourté fuyait en profil de tigre.

Le gentilhomme m'aperçut. Brève hésitation et demi-tour à droite, il ne lui plaisait pas d'être surpris en indiscrète observation. Il en prit son parti : aussitôt conversion sur le talon gauche et le voilà de nouveau orienté vers mon logis. Petit

salut à mon adresse, oh ! tout petit salut ; la coiffure soulevée d'un pouce à peine au-dessus des sourcils, mais sourire exquis et voix séduisante :

— Ah ! monsieur, je me permettais d'admirer votre « hébergement », comme nous disions autrefois. Ce n'est pas une vulgaire bâtisse. Il y a des intentions qui me plaisent dans votre construction à la bretonne.

...J'invite un aussi précieux connaisseur à visiter plus en détail la maisonnette.

— J'accepte sans façons, — me répondit-il, et il enlève son chapeau en inclinant un peu la tête. Il parcourt les pièces avec l'air poli mais raide d'un suzerain chez un vassal.

Je le prie de se reposer quelques instants. Il se laisse tomber dans un fauteuil, et la tête renversée sur la tapisserie, le regard au plafond à poutrelles, il fouette, de ses gants rouges, l'accoudoir.

— Ah ! ça, mon cher voisin, — s'écrie-t-il, — j'espère que vous me ferez le plaisir de venir voir mon nid à hiboux. Mellac se trouve à une heure de marche de l'autre côté des grées. Vous y verrez deux chats-huants, ma femme et moi.

Il sourit, montre toutes ses dents aurifiées qui lui font une bouche d'or. Sa plaisanterie le ravit. D'un bond, se remettant sur pieds et le cou avancé, il susurre d'une voix à peine dis-distincte qui m'oblige à lui prêter toute mon attention :

— Madame du Fredou et moi nous serons ravis de recevoir votre visite.

... Je l'accompagne jusqu'au chemin vicinal. Changement de ton subit, adieux pleins de componction. Le chevalier se requinque dans sa fourrure et tend les mollets. Le voici revêtu de tant de dignité qu'il semble porter la toison d'or plutôt qu'une peau d'ours.

Sa voix retentit, terrible :

— Jean ! Jean ! Ici !

Son index indique la pointe de ses bottes. Son valet comprend. Il amène le cheval qui renâcle, encense, remue les oreilles comme des ailes de moulin à vent et enlève le lamentable garçon qui touche à peine le sol, emporté par la fougue d'une bête prête à s'élancer.

Jean ! Jean ! Jean !

Ce nom part en claquement de fouet aux oreilles du serviteur impuissant qui gambade à la tête de la jument. Le baron s'approche et, avec une maîtrise incomparable, passant sa jambe derrière sa cuisse, il envoie sa semelle au bas des reins de Jean. Au coup, le domestique lâche la bride. Départ furieux du cheval. Déjà M. du Fredou a bondi dans la voiture et le garçon saute comme un singe.

Au passage devant moi les prunelles aciérées du gentilhomme me bravent et semblent me dire :

« Ah ! tu m'espionnais et tu as aperçu mon pied dans l'envers de l'estomac de Jean. Eh bien ! tant mieux ! »

Le corps rejeté en arrière, la poigne haute, son fouet de bambou porté comme un glaive, le redoutable baron a pris l'attitude d'un Olivier de Clisson allant charger les ennemis de la France à Rosbecque. Presque à quatre pattes dans la voiture, Jean, sa casquette de cuir bouilli tombée sur le menton, ne voit rien, ne veut rien savoir et se laisse emporter par son destin redoutable.

***

Une longue avenue de hêtres et de frênes, des géants féodaux dont les écorces métallisées luisent comme des cuirasses, précède le manoir de Mellac. Ces arbres séculaires illustreraient la plus humble gentilhommière. Ils témoignent de l'ancienneté d'une famille.

En silhouette d'une colline emmêlée de taillis de noisetiers et de ronciers, le manoir vêtu de lierre et de glycine jusqu'à son toit, semble un navire de haut bord échoué et conquis par les végétations d'aventure. L'herbe d'une vaste pelouse envahit les allées. Des dahlias négligés agonisent. Pas un bruit dans les communs en vis-à-vis du manoir dont une tour latérale porte une girouette, un dragon rouillé qui grince au vent. Aucun serviteur n'apparaît à mon approche. Des épeiches lancent leur appel monotone dans les frondaisons voisines.

La porte à godrons est ouverte sur un vestibule dallé de granit. Aux patères je reconnais la peau d'ours gris, un autre pardessus de chèvre blanche, un cor de chasse, un cornet de

cuivre pour les chiens courants, une casquette de veneur, plusieurs feutres usagés. Sur un coffre, ancien bahut à grains, pêle-mêle, sont jetés des fouets de chasse, des gibecières et des balances pour la pêche. Dans un angle quelques rames, des filets et une canardière. Au-dessus d'un banc, une panoplie de têtes de sangliers et de cerfs aux yeux de verre jaune, un épieu et quelques coutelas de chasse dans leurs gaines. Un gros bourdon brille au mufle verni d'un daim naturalisé. Longs rayons de soleil sur le pavé ; le silence.

Je soulève le heurtoir. Le coup sonne comme un gong dans un cloître. Les parements de granit et l'escalier voûté de pierre prolongent le son. D'une porte cintrée, invisible dans l'ombre, un valet à figure roussottée se précipite, une joue encore gonflée. Il mâchonne, s'efforçant, avec les jets de cou d'un poulet, d'avaler une dernière bouchée.

Je reconnais Jean. Ma présence augmente sa confusion. Ses yeux liquoreux roulent hébétés et il balbutie :

— Je vais an... annoncer mon... monsieur.

Le valet presse sa joue et disparaît par l'escalier. Je soupçonne ce malheureux de se consoler des vivacités de son maître par la gourmandise.

— Butor ! — crie du fond d'une salle M. du Fredou, — il fallait introduire au salon. Tu mériterais que...

Petit miaulement de Jean. Que se passe-t-il exactement? Le baron vêtu de velours olive et botté, se précipite, me serre la main avec une chaude courtoisie et d'une petite voix puérile m'exprime ses regrets.

— Mon cornichon de valet vous a laissé dans le couloir. Mille pardons.

M. du Fredou m'introduit dans un obscur salon lambrissé, aux vastes fauteuils en tapisserie. Sur les tables pas un livre, pas un bibelot, la nudité. Des portraits d'ancêtres sur les boiseries : dames aux corsets en entonnoir, gentillâtres à visages volontaires.

Quoique infiniment aimable, je remarque une certaine impatience dans l'accueil de mon hôte. Il se soulève plusieurs fois à moitié de son siège. Soudain, il s'exclame :

— Ma foi ! mon cher voisin, voulez-vous me permettre de vous recevoir, sans façons, dans notre salle à manger où deux

fermiers m'attendent? Ils m'assomment. Votre présence va me permettre de les expédier. Vous me rendrez service.

Près d'une table à pieds torsadés, assis ou plutôt cassés, la poitrine sur les genoux, les paysans, un gallot chétif avec un nez pointu à chasser des goupilles, et un Breton orné de favoris en éventail, patientaient.

Le baron s'installa devant un secrétaire à cylindre en bois de rose. Tournant un visage arrogant vers le petit gallot, il lui demanda :

— Eh bien ! Lorno, les résultats de cette foire?

Sans répondre, le métayer souleva l'une après l'autre ses épaules d'un mouvement de houle.

— Sacrebleu ! Répondras-tu, Lorno? Combien as-tu vendu le couple de bœufs?

Avec un soupir le cultivateur se pencha comme s'il voulait chercher une épingle sur le plancher.

M. du Fredou bondit sur lui et, le saisissant à la gorge, le colla contre le dossier de sa chaise :

— Com-bien as-tu-ven-du les bœufs?

— Neuf cents francs, monsieur le baron, — bredouilla le paysan violenté ; et comme le châtelain le lâchait, il s'inclina aussitôt le nez entre les genoux.

— Filou ! Neuf cents ! Ah ! Ah !

Dominant son métayer, M. du Fredou me regarda avec des yeux extraordinaires d'ironie, de colère et de gaîté mélangés :

— Canaille ! — reprit-il, — je t'avais défendu de les lâcher à moins de mille francs.

Nouveau soupir du cultivateur qui se releva peu à peu comme une plante à la fraîcheur du soir, et murmura :

— Ah ! si monsieur le baron savait !

— Je ne veux savoir qu'une chose, tu me fais perdre cent francs. Aussi fiche ton camp ! au galop ! Plus vite que ça...

Le gentilhomme ferma violemment la porte dans le dos de Lorno.

— A toi, Letourec; sois bref, qui t'amène? Tu le sais, je ne suis jamais dupe de vos comédies. Ton camarade vient de me voler. Qu'en penses-tu?

— Dame, monsieur le baron, mes affaires ne sont point les

siennes. Ce n'est pourtant guère possible ! Les bêtes, c'est si variable !

— Assez, bavard. Que réclames-tu? Je dois te dire, fainéant, que je ne suis pas content de toi ! Tu es toujours en baptêmes, en noces... toujours en route.

— Oh ! monsieur le baron, il faut bien que j'enterre mes cousins.

— Ah ! si tu pouvais t'enterrer toi-même, Letourec ! Quel débarras !

— C'est bien mon souhait, monsieur le baron. Plutôt mourir ! Si je vous apprenais mes malheurs...

— Je ne veux pas t'entendre. Je te devine, gredin. Va-t-en !

Comme le paysan, les mains enfoncées dans ses favoris, ne bougeait pas, le gentilhomme lui retira brusquement sa chaise et Letourec manqua de tomber.

— As-tu compris, maintenant, — dit monsieur du Fredou, pourpre de fureur. — Tu venais comme Lorno pour me piller. Va-t-en !

Letourec marmotta très vite :

— Ce n'est pas bien de brutaliser le pauvre monde. Vous saurez tout de même que mon froment ne vaut rien ! pas d'avoine ; le foin perdu par votre toiture qui prend l'eau ! Où trouver de l'argent?

— Que signifie, misérable? Tu ne veux pas payer ton fermage? — interroge monsieur du Fredou, crispé.

Le laboureur heureux d'entendre prononcer l'aveu redoutable, acquiesçait à grands balancements de tête.

— Ah ! vraiment, tu ne veux pas payer ce que tu dois?

— Par le bon Dieu qui m'entend, je ne dis pas ça, monsieur le baron, seulement je n'ai pas d'argent.

— Tu n'es qu'un bandit. Comment récolterais-tu? Tu ne sèmes pas ! Je te chasserai.

— A votre volonté, monsieur le baron.

— Allons ! Hop ! Disparais !

— Monsieur le baron me connaît...

— Trop ! Trop ! File !

— Monsieur le baron sait que je fais mon possible pour...

Le gentilhomme jette Letourec hors de la salle et se retourne vers moi. Une aimable roseur succède déjà à la pourpre de la

colère. Son nez se dégonfle, la ride qui contourne ses joues se détend et, d'une voix mielleuse :

— Ah ! mon cher voisin, mille pardons. Si j'avais pu prévoir que ces vilains drôles... J'aurais plaisir à battre ces sacripants. Mais, maintenant, allez donc bâtonner l'un de ces hypocrites. Quels cris de putois ! Quand cela m'arrive, vos tribunaux me condamnent. C'est à rire !

Après un instant de silence pendant lequel M. du Fredou, ouvrant et fermant sa bouche, laisse s'exhaler avec l'air les derniers restes de sa colère, il ajoute :

— Non, je ne ferai pas saisir le cheptel de Letourec ! Je ne suis pas un robin, moi. De pauvres diables, après tout, ces paysans. Avec un fermage de mille francs, en pays gallot, lorsqu'ils économisent quatre cents francs par an, c'est beaucoup. Le gain d'une famille de six personnes, quatre cents? Faut-il qu'il soit bête? Bah ! après tout, remettons au prochain trimestre le fermage de ce niais et s'il ne paie pas, je le fauche.

D'un revers de la paume, M. du Fredou fait le geste de scier des herbes.

A cet instant, une vieille bonne en capot monacal à la mode de Saint-Jean-Brevelay, se glisse craintivement dans la salle à manger et gratte le lambris pour attirer l'attention de son maître.

Il se retourne, tout d'une pièce, et interroge terriblement :

— Pourquoi ces grimaces, sotte femme?

La servante explique que madame du Fredou, avertie, est descendue au salon.

Faisant une sorte de pirouette folâtre, le gentilhomme revient vers moi et me dit sur un ton singulier :

— Je vais vous présenter à ma femme. Ah ! une seconde, permettez-moi de noter mes résolutions à propos de ces paysans...

Il s'assied devant son bureau et, rageusement, il écrit quelques lignes. La plume s'écrase :

— Bon sang !

Il prend un second porte-plume et fait voler en éclat le bec d'acier qu'il manie comme un poignard l'enfonçant à travers le papier.

— Au diable ! Je déteste écrire.

Il me toise avec un certain défi et continue :

— Et je ne lis pas davantage. Peut-on rester des heures devant un livre, sans bouger? Voilà un supplice que je n'ai jamais pu subir; aussi, depuis mon baccalauréat, on ne trouverait plus de bibliothèque chez moi. Vous voyez, je me montre comme je suis, un hobereau.

Il me fait rentrer dans le vaste salon. Les portraits des gentilshommes, ses ancêtres, marouflés dans les panneaux, semblent m'accueillir avec une moue des lèvres. Une bénédiction du Saint-Père à la famille du Fredou prosternée aux pieds de sa sainteté, est encadrée d'or. Plusieurs brevets des rois Louis XV et Louis XVI nommant des Alain et des Olivier du Fredou gens d'armes de leur maison, sont exposés au-dessus de la cheminée sous une panoplie d'armes et près d'un morceau de justaucorps bleu de roi taché de sang, partie du vêtement de Gurval du Fredou, cornette du maréchal de Saxe, tué à Fontenoy.

— Eh bien, saperjeu ! Je n'aperçois pas madame du Fredou? Que chantait cette niaise de Colette? .

Une portière se soulève sur cette imprécation et une grande femme sculpturale, solennelle, s'avance lentement. Elle évoque une matrone romaine par la puissante harmonie des proportions et son profil classique, un peu alourdi par l'âge. Des cheveux trop bruns pour être naturels à cinquante-cinq ans descendent en petits tampons crépélés jusqu'à ses sourcils drus, barres sombres au-dessus des larges yeux un peu hagards. Ils se promènent en deux secondes sur moi, le tapis, un portrait, les chenets et le plafond.

La baron prononce d'une voix glacée qui détache les syllabes :

— A-de-la-ï-de, je vous présente notre aimable voisin, — et il tient sa femme sous son regard d'une fixité impérieuse.

Madame du Fredou considère son mari avec l'expression d'un écolier demandant une permission et avance vers moi sa main suivant une ligne horizontale. Je serre des doigts inertes.

— Monsieur, je vous en prie, asseyez-vous, — me convie-t-elle sourdement.

Les pouces à la ceinture de sa blouse de velours, le gentilhomme attentif aux gestes de madame du Fredou, l'observe avec une indéfinissable expression de hauteur et de pitié. Soudain, quand il la voit prendre un lourd fauteuil Louis XIII, il se précipite et lui glisse galamment un tabouret.

— Cette petite madame sera mieux ainsi. N'est-ce pas, petite madame ? — demande-t-il.

La petite madame pose ses pieds sur le tabouret avec une certaine défiance et me demande :

— Êtes-vous depuis longtemps dans ce pays, monsieur? Vous y plaisez-vous? Comment avez-vous pu quitter Paris sans regrets? La vie doit vous sembler monotone dans notre sauvage Bretagne? Quelle différence entre les boulevards et nos guérets. — Etc. ! Etc. !

Pendant cette conversation, M. du Fredou resté debout, par ses hochements en profondeur ou en côté, approuve ou désapprouve Adélaïde qui continue à dévider ses lieux communs en me souriant avec une bonté que je crois réelle.

— Ainsi vous ne vous ennuyez jamais aux champs, monsieur? Il y a des semaines où je ne m'amuse guère moi-même. J'étais habituée à une assez grande ville, Quimper, où ma famille...

— Faites grâce à monsieur de ces détails, ma chère amie, — interrompt le châtelain.

Madame du Fredou se tait avec un air effrayé. Son mari s'éloigne, les mains derrière le dos, et va piquer du nez sur un portrait de sénéchal à grande fraise et manchettes de dentelle, au fond du salon, et j'entends une sorte de ricanement. Troublée, madame du Fredou continue :

— J'espère que nous aurons le plaisir de vous posséder souvent à Mellac, monsieur?

Elle cherche dans la direction du baron une approbation qui ne vient pas et elle achève d'une voix incertaine :

— Nous en serons ravis.

M. du Fredou revient à toute vitesse vers nous :

— Ah ! çà, A-de-la-ï-de, — siffle-t-il plutôt qu'il ne l'articule, — vous imaginez-vous que notre voisin est un oisif? Il travaille et s'ennuierait en la compagnie de gens de notre sorte. Quel attrait avons-nous pour lui? Aucun ! Nous en

sommes restés au dix-septième siècle et, encore, il en connaît mieux les auteurs que nous.

Après une réflexion pendant laquelle les pommettes du baron se teintent, il reprend :

— Rectifions, moi j'en suis resté au dix-septième siècle, quant à vous, madame...

Madame du Fredou baisse la tête.

Le pouce et l'index gracieusement joints, le baron, se penchant vers moi, me chuchote d'une façon à peine distincte :

— Ne désirez-vous pas prendre une tasse de café?

Je remercie. Encore plus câlin, il insiste :

— Un verre de Xérès? Une larme? Une petite larme de Banyuls, cher voisin?

J'accepte. Aussitôt redressé, rogue, il prononce :

— Vous auriez dû préparer une collation, Adélaïde ! Vous ne pensez à rien.

— Mon ami, j'ignorais que monsieur vînt aujourd'hui nous surprendre.

— Il ne faut pas ignorer, ma-da-me. Il faut prévoir.

— Cependant, mon ami, dans ce cas impré...

— Oh ! A-dé-la-ï-de ! Croyez-moi, vous feriez mieux de donner vos ordres.

Déconcertée, madame du Fredou sonne la servante. Aussitôt le plateau posé sur une console, le baron, les coudes reployés en ailes, s'empresse, aimable, attentionné. Il sert sa femme et lui apporte un verre, une assiette, des biscuits. Chaque fois il fait une sorte de génuflexion devant elle, avec une si parfaite aisance que le beau visage d'Adélaïde se ranime, s'émeut. Elle sourit enfin. Pauvre sourire ! Les commissures des lèvres s'écartent mais le souci reste niché dans la patte d'oie des tempes. Enfin les prunelles continuent de virer sans cesse. C'est la crainte de la biche redoutant le chasseur embusqué.

Madame du Fredou ne me paraît pas dépourvue de bon sens et d'affabilité, mais la présence du baron la paralyse. Lui, cependant, l'excite à se montrer brillante et aussitôt qu'elle commence une phrase un peu longue, il intervient, ironique et il étourdit l'honnête Adélaïde.

— Ne trouvez-vous pas que nous souffrons d'un été torride, monsieur, — me demande-t-elle. — J'en suis épuisée?

— Faut-il vous le répéter, petite madame, — déclare M. du Fredou, — vous manquez d'énergie. Il est vrai que j'ai conscience d'avoir moi-même une rare volonté contre le mal.

Madame du Fredou n'en paraît pas convaincue et elle repartit :

— Je ne vous crois pas plus courageux que moi, Guy. L'hiver, quand vous fûtes atteint par les engelures, je vous surpris à pleurer...

— Hein ! Quoi ! Pleurer? Énervement, peut-être... Vous voilà bien agressive aujourd'hui?

Changeant de ton et prenant une petite voix aiguë, le baron continue :

— Je suis persuadé que notre voisin pense, comme moi, que l'intelligence d'une femme ne doit jamais dépasser la soumission qu'elle doit à son mari. C'était la règle dans « ma » famille, une règle excellente, car elle faisait régner l'ordre et l'harmonie.

— Encore un doigt de vin doux, monsieur? Non ! C'est dommage. Petite madame, vous accepterez bien un verre de grenache doré. Pourquoi rougir? Il faut avouer votre gourmandise, un défaut qui rend les femmes plus séduisantes.

Confuse, madame du Fredou refusait la liqueur, mais il insistait avec la mine d'un chat au guet devant une souris :

— Ne me re-fu-sez pas, petite madame.

Vaincue, elle dut accepter, et le baron triomphant ne quitta point de l'œil sa femme qu'elle n'eût bu jusqu'à la dernière goutte :

— Le vin vous donnera de l'esprit, — dit-il avec un rire aigu, et il pétrit ses mains comme s'il les savonnait. — Nous attendons maintenant le feu d'artifice de vos mots éblouissants, madame.

Tant d'ironie cruelle m'étonnait. Afin de délivrer madame du Fredou, j'annonçai mon intention de me retirer après être entré dans les fermes les plus pittoresques du domaine de Mellac. C'était inviter le baron à m'accompagner.

— Ah ! monsieur, vraiment, vous voulez nous quitter si vite, — dit Adélaïde en me regardant franchement pour la première fois.

Avait-elle compris mon intention?

Je m'étais levé et j'expliquais quel intérêt je portais à la visite des métairies.

— Guy, conduisez donc monsieur chez Lorno. Son intérieur l'amusera peut-être. Les communs et le four en granit de Letourec valent aussi un coup d'œil.

Elle rougit. La mémoire lui revenait.

— Peut-être ne tenez-vous pas à revoir ces fermiers, mon ami? Avant votre arrivée ils m'avaient expliqué... je leur donnais tort... mais je ne voulais pas prendre une décision sans vous...

Se dressant comme un coq de combat sur ses ergots, le gentilhomme s'inclina les mains ouvertes en chuchotant sur un ton concentré où la menace se voilait de courtoisie :

— Grand merci de votre avis. Souffrez que je n'en fasse avec eux qu'à ma tête.

— Vous avez certainement raison, Guy. Ce que je vous rapportais... je craignais, c'est-à-dire, je souhaitais que la promenade de monsieur lui fût le plus agréable possible...

— Bien ! Bien ! que de mots pour ne rien dire d'essentiel. Sortons, cher monsieur.

Le portrait du sénéchal en fraise tuyautée et perruque se trouvait près de la sortie, sur le vestibule. Au passage, mon hôte le toisa avec le regard d'un homme méprisant son ennemi. Avant de refermer la porte, il se retourna vers sa femme en me disant :

— C'est dommage que la santé de madame du Fredou l'empêche de nous accompagner. Beaucoup mieux que moi elle vous guiderait dans les fermes et vous exposerait les mérites et les défauts de nos paysans.

Sur ce compliment, il maintint pendant plusieurs secondes un salut respectueux devant Adélaïde, belle et désolée.

M. du Fredou m'emmenait d'un pas leste, la mine à la fois hautaine et bienveillante.

— A mon sens, il n'est pas de peuplade plus laide, plus sotte en Bretagne que les gallots, cher monsieur, — me confiait-il. — Au point de vue race animale, ils seraient sans valeur marchande. Allez donc démêler les parentés de ces hauts Bretons, produits de toutes les invasions.

Comme je lui accordais, qu'en effet, les bas Bretons, au point de vue physique, satisfaisaient davantage à l'esthétique, il se récria en aigre voix de tête :

— Permettez ! Nous avons des gars superbes parmi nos gallots et des filles fraîches. Et la finesse d'esprit de ces idiots vous étonnerait. Et doux comme du bon pain ! A la condition de les mener au doigt et à l'œil, bien entendu.

Nous suivions la route de Lantillac, la route morbihannaise classique à travers un plateau ondulé de châtaigneraies, d'avenières, de genêtraies et de roselières. Des levées de terre à mottes herbeuses l'encaissaient. Pas de vue, le recueillement et l'intimité d'un chemin sans ambition. Une fileuse assise sur une borne kilométrique surveillait ses vaches pies enfoncées dans les bas côtés des fossés. Sur nos têtes un petit ciel pommelé, ni vaste, ni haut, presque à portée de la main. De la pluie avant-hier, de l'eau demain ; la chaussée sèche au milieu ; les ornières encore boueuses. La patouresse intimidée s'était retournée vers les champs afin de n'avoir pas à nous regarder et son fuseau virait.

Un paysan d'une soixantaine d'années avec un nez en bouton au milieu d'une barbe épineuse, s'avançait à notre rencontre, esquissant de gentils festons de maître à danser. Il tournillait les mains, chantonnait et nous souriait d'un cœur tendre.

— Ce crétin a bu, je m'en vais le rosser.

La canne haute, M. du Fredou s'approche du cultivateur et se contente de lui caresser l'épaule :

— Sabraham, tu seras donc toujours un misérable?

— Oui, monsieur le baron, — répondit le villageois égayé.

— Tu t'es encore enivré?

— Oui, avec votre permission.

— Comment, ma permission?

Sabraham de plus en plus jovial, reprit :

— Faute de dents je ne peux plus manger, monsieur le baron, il faut bien que je boive.

— Si tu avais mangé, tu aurais conservé tes dents et ton bien, vieux débauché.

Des larmes d'attendrissement humectèrent les petits yeux du paysan qui voulut baiser la manche du gentilhomme.

— Je ne puis pas vous voir sans me souvenir de votre bonté, monsieur le baron. Depuis trente ans j'étais votre métayer de la Ville-au-Rouet et je n'avais pu mettre un sou de côté. Quand vous l'avez appris, vous m'avez flanqué à la porte. « Va-t-en, imbécile, tu ne feras jamais tes affaires chez moi et je veux que tu puisses élever ta famille ! » ... Dieu vous bénisse ! car vous m'avez jeté dehors en me donnant le troupeau qui vous appartenait. Grand saint Michel ! quinze bêtes ! Auparavant vous me disputiez tous les jours de la semaine, monsieur le baron, mais vous m'avez bien récompensé.

— Sauve-toi, Sabraham ! Rentre à ta maison et ordonne de ma part à ta femme de t'appliquer cinquante coups de trique.

Le buveur salua jusqu'à toucher de son chapeau à pannes de velours l'herbe du fossé :

— La commission sera faite.

...Après la visite sans intérêt de quelques métairies banalisées, je quittai le gentilhomme sur notre promesse mutuelle de nous retrouver bientôt.

***

En dehors de l'humeur difficile de ce gentilhomme, il devait exister des causes profondes à son attitude envers sa femme. Plusieurs fois j'avais remué cette idée sans trouver de base à mes suppositions. J'allais oublier Mellac et ses hôtes, lorsque je reçus une invitation à une matinée, sans cérémonie, au manoir. Il me plaisait de débrouiller cette énigme. J'acceptai.

Lorsque j'atteignis Mellac, l'automne précoce avait déjà couvert de la splendeur désolée de ses feuilles mortes les avenues. Mes semelles écrasaient de l'or, des rouilles ou de l'argent suivant les essences : bouleaux, marronniers ou frênes. Le lierre cuirassait étroitement le manoir et l'assombrissait derrière sa pelouse que jonchaït un orme abattu par une tempête récente. La frondaison débordait l'allée et n'avait pas même été ébranlée. Les dernières pluies avaient fait pousser des herbes jusque sur le perron. Dans le vestibule aux dalles de granit, Jean, les bras tombés entre les genoux, absorbé

par quelque vaste méditation ne se leva pas à mon approche. Soudain il bondit, effaré et m'arracha mon pardessus avec une sorte de désespoir.

J'entendais l'aimable brouhaha des invités. Lorsque je pénétrai dans le salon, au milieu d'une vingtaine de personnes rassemblées qui bavardaient toutes à la fois afin de témoigner de leur joie, le baron, d'une voix nuancée, exquise, dominait les conversations. En gilet rayé, cravate violette à hermine de perles et jaquette longue à l'allure de pourpoint, M. du Fredou, les pointes des pieds rapprochées, et courbé au-dessus des dames assises, leur distillait ses compliments les plus fleuris avec une bouche en museau.

J'allai présenter mes hommages à madame du Fredou toujours noblement belle comme une statue romaine. Son visage d'Agrippine fit effort pour me sourire.

Autour d'elle s'empressait la cohue courtoise des gentilshommes terriens du voisinage. Une douairière au corps surabondant ensaché dans une robe de soie garnie à profusion de chaînettes de jais, abreuvait madame du Fredou d'éloges sur la réunion réussie, adorable, où l'élite de la société était réunie, où chacun était intelligent, beau, bon, dévoué, spirituel, etc...

Tandis qu'elle parlait ainsi, cette douairière clignait d'un œil à une amie, fixait la pendule, pensait à ses prochains fermages, agitait une main comme un éventail vers le vieux M. de Pouliguen, décoré de Grégoire le Grand.

La vicomtesse des Clos du Hallais, une longue femme quadragénaire, mince comme une fille de quinze ans, se précipitait sur madame du Fredou. Son cou grêle supportait une menue tête aux traits nets, fins, secs, qu'accablait une chevelure d'un volume extraordinaire, coiffée à la grecque avec un large bandeau d'or serrant par le milieu les cheveux en botte. Fière et bornée, cette vicomtesse avait la volonté d'être remarquable et remarquée. Et, en effet, quoiqu'elle fût affligée d'une maigreur de collégien, madame des Clos du Hallais retenait l'attention par une certaine aisance impérieuse, legs d'un long passé de civilisation. Près d'elle, son mari, fils et petit-fils de goutteux, avait galvaudé sa race dans la bonne chère et l'alcool. Ses cheveux drus en brosse dessinaient exactement la forme d'une accolade sur son front bas ; ses

joues denses, son menton et son nez d'un beau cuivre rouge renseignaient aussitôt sur les qualités de ce gentilhomme.

— Du Fredou, si nous organisions un bridge? — réclame-t-il.

— Accepté, cher ami, — répond le baron.

— Pourquoi pas le whist, Guy? — demande madame du Fredou levée.

Le menton appuyé sur son gilet, les mains croisées, le baron riposte :

— A quoi songe la petite madame? Ces jeunes filles savent-elles les règles de ce jeu? Alors, que signifie votre proposition? Ces messieurs vont jouer au bridge et je vous prie d'installer une partie de baccara pour ces dames.

— Vous avez raison, Guy, — répond-t-elle, soumise, et ses beaux yeux considèrent avec inquiétude son mari.

— Quel changement dans madame du Fredou, — chuchote derrière moi un joli homme aux cheveux partagés par une raie. — Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Vous souvenez-vous, voilà dix ans seulement? Ah! ce mariage devait...

— Oui! Oui! C'est cela, un baccara, mon oncle, — approuvaient deux jeunes filles, l'une svelte avec un air de lassitude, enfant dégénérée d'une race finissante; l'autre avec un dos aussi rond qu'une poitrine et des lèvres charnues qui, même fermées, semblaient ouvertes.

Muet et galant, un jeune homme les suivait. Haut perché, M. de Vierlot avait un profil de polichinelle distingué. Il ne parlait jamais, ne riait pas davantage, et dolent, attentionné, ennuyé, fané, fermé, il accompagnait les jeunes filles, se baissant pour ramasser leurs mouchoirs, leurs fleurs ou un gant qu'il leur restituait avec la mine d'un chien de chasse rapportant une perdrix.

Contre l'embrasure d'une fenêtre, je devinai son père, au modèle identique du crâne et du nez. Les caractères de l'espèce s'étaient transmis du père au fils comme au copie-lettre. Les de Vierlot, corrects et muets, n'avaient que l'éloquence de leurs saluts; un peu courbés par l'habitude des révérences, ils garnissaient les salons, les églises et les salles à manger, meubles vivants, au même titre que des fauteuils. Personne ne pouvait répéter une de leurs pensées. Personne

ne pouvait se vanter de leurs confidences. Personne n'avait jamais reçu leurs plaintes.

Claquant gaîment dans ses mains, M. du Fredou appelait en voix de fausset :

— Je ne m'occupe pas des joueurs de bridge. Ils sont assez grands garçons pour s'organiser. Quant à vous, mesdames, faites-nous l'honneur de prendre place à cette table. Pour rassurer les mères de famille économes, il y en a (rires et coup d'œil caustique de M. du Fredou à sa femme), nous accorderons cent petits jetons pour un franc.

— Parfait ! Non ! Cinq francs ! C'est trop ! Il y a des enfants ! Guy, vous avez raison.

La douairière, la vicomtesse, les jeunes filles s'étaient approchées. Soudain, le baron qui, avec des mines ravies et un ardent empressement, avait avancé des chaises et distribué les petits morceaux d'os colorés en rouge ou en jaune, se retourna vers sa femme, demeurée en arrière de ses invités, incertaine, songeuse, comme absente, jouant avec son collier de perles, et lui murmura d'une voix amère :

— Il me semble, A-dé-la-ï-de, que votre place de maîtresse de maison serait au milieu de vos amies. Qu'attendez-vous?

Avec un froncement de ses sourcils olympiens et comme si elle allait accomplir une action difficile, madame du Fredou s'avança et s'excusa de déranger la douairière qu'elle maintint à sa droite.

Devenu pâle comme devant une inconvenance énorme, le baron s'était rejeté sur un talon et ne quittait plus du regard Adélaïde. Quand il la vit assise, il se précipita sur une bergère, la fit rouler et obligea sa femme à accepter ce siège plus confortable.

— Voyons, petite madame, il vous faut prendre vos aises afin de mener la banque. Vous serez le banquier de ce baccara. Annoncez les chiffres.

— Moi ! Moi ! le banquier? Vous savez que je déteste.

— Je vous en prie, ma chère, soyez agréable à vos amis.

Attentifs, les invités observaient M. du Fredou et sa femme. Enfin, Adélaïde, subjuguée, battit les cartes avec résignation et commença d'annoncer les points de sa voix sourde : cinq, sept, trois, neuf, etc... Peu à peu, la perte ou le gain des jetons

rouges ou jaunes échauffèrent les joueuses. Le cœur de la grosse demoiselle bondissait d'émoi quand son tas diminuait, et elle se trémoussait lorsqu'un hasard ramenait vers elle les pions. Alors ses grasses mains roses, dissimulées sur ses genoux, sautaient sur le tapis comme deux cochonnets de lait et trottinaient vers leur butin.

Seul, M. du Fredou ne jouait pas. Il se promenait à pas de chat autour des tables, serviable, caustique, décochant au passage un trait, ramassant les pions qui s'obstinaient à rouler et il les restituait avec un geste précieux qui doublait la valeur de l'attention. Enfin, madame du Fredou releva son visage inquiet vers son mari et elle annonça, presque désespérée :

— La banque a sauté. Je cesse mes paiements.

Clameur générale ! Rires ! Condoléances de la douairière ! Gaîté de la grosse jeune fille qui avait gagné cent dix morceaux d'os. Indifférence de la jeune fille anémique et fière.

Le chevalier avait croisé les bras et rayonnait de joie malicieuse :

— Pas possible, petite madame ! Vous avez fait faillite ! Vous ? Mes compliments !

Un silence pénible suivit cette boutade.

— Et je vois que vous supportez votre perte avec philosophie, — reprit M. du Fredou, le front rouge, car le silence de ses invités lui avait été un avertissement. — Combien devez-vous?

D'un ton assez ferme, la rebellion du mouton faisant tête au boucher, madame du Fredou repartit :

— Je dois sept cents jetons.

— Seigneur Jésus! Je n'ai plus qu'à vendre Mellac, madame, — répondit-il étonné de son attitude.

— Vendons, — dit-elle froidement.

— Hein ! A-dé-la-ï-de?

Le profil de tigre à petit menton fuyant du baron s'accusa et ses yeux étincelèrent. Au moment d'éclater, il sut demeurer homme de bonne compagnie et il s'inclina avec une expression ambiguë de respect et de ressentiment.

— Oh ! madame, ce serait bien dommage pour vos amis, — intervint M. de Vierlot père en prenant pour la première fois la parole.

La partie terminée, les joueurs s'étaient levés à l'approche de Jean et de Colette qui se suivaient avec des allures d'ânes portant des reliques. Ils offraient des rafraîchissements modestes. Le sucre venant à manquer, la servante réclama une clef à sa maîtresse qui la sortit d'un sac et se leva afin d'aller ouvrir elle-même un placard.

— Mordieu ! ma chère, — vint lui susurrer le chevalier après une courbette, — donnez une fois pour toutes la clef à Colette. Quelles manières sont-ce là?

Sans lâcher sa clef, elle répondit, très bas, avec une sorte d'énergie désespérée :

— Il n'y a point que du sucre dans l'armoire... toutes les liqueurs...

— Ce serait à casser ces flacons, — répliqua-t-il doucement tout en lutinant l'écharpe de dentelle de sa femme afin de donner le change à ses hôtes. Enfin, comme par jeu, il lui tordit cruellement un doigt pour lui arracher la clef.

J'étais acculé à l'embrasure de la porte. Malgré moi j'avais entendu et je surpris un regard de haine du baron. Ces époux demeurèrent quelques secondes en face l'un de l'autre. Leur attitude dramatique dépassait de beaucoup cette petite scène domestique.

Il bruinait lorsque les invités de monsieur et de madame du Fredou prirent congé. Leurs équipages conduits par des paysans qu'on avait affublés de chapeaux haut de forme aux poils hérissés et de livrées passe-partout trop larges ou trop courtes, les emmenèrent cahin-caha vers leurs gentilshommières tapies parmi des futaies humides. Ils s'en retournaient comme ils étaient venus, enfermés dans la douzaine de préjugés qui les maintenaient honorables, ignorants et fiers. Je me retirai hanté par le regard haineux jeté par M. du Fredou à sa femme.

Avais-je bien vu? Les empressements du baron auprès d'Adélaïde succédant à ses intentions humiliantes n'étaient pas seulement des feintes, autant que j'en pouvais juger. Il avait pu aimer, il aimait peut-être encore sa femme?

***

A l'automne je regagnai Paris et l'été de l'année suivante était assez avancé quand je rentrai en Morbihan. Un matin, le

facteur rural me remit une lettre dont je reconnus aussitôt l'écriture rageuse, une sorte de fouillis d'épingles où se piquaient les yeux.

« J'ai appris votre arrivée à Trévera, mon cher voisin, — m'écrivait M. du Fredou, — et, vous sachant occupé, je pense que le moyen d'épargner votre temps, c'est de vous voir à notre table. Acceptez sans façon une collation de paysans... »

Je répondis qu'auparavant j'entendais présenter mes hommages à madame du Fredou. Nouveau carton du chevalier :

« Notre nid à chouettes serait heureux de vos visites multipliées, mais, je vous en prie, vous offrirez vos respects à ma femme en venant déjeuner. Notre voiture viendra vous chercher. »

Devant tant de bonne grâce, j'avertis mes hôtes que j'arriverais chez eux la canne à la main et que leur invitation me permettrait une longue course à pied dont j'étais ravi.

C'était par un matin d'août, tiède et gris, matin songeur de Bretagne où les brumes dans les vallées ne savent ni s'évaporer ni se résoudre. Et les logis, les fermes, les futaies apparaissent enveloppés, irréels, immatériels. Il n'est pas jusqu'aux paysans dont les silhouettes ne s'allègent et ne deviennent presque des symboles, avec leurs gestes religieux, de la fenaison ou de la coupe des froments.

Je montais la côte sous l'église de Trévera dont la façade de granit noir tavelé d'argent prenait des valeurs d'eau-forte, quand, la main tendue vers moi, se précipita M. du Fredou. Il avait souhaité me prendre à mon logis, m'expliqua-t-il et il ne m'avait manqué que de quelques minutes. En costume de drap gris souris, un feutre à larges bords presque sur son oreille gauche, des manchettes un peu trop débordantes à chaînettes d'or aux poignets et le col échancré afin d'assurer le libre jeu d'un cou granuleux, ce sexagénaire gardait la souplesse d'un jeune homme.

Jamais autant qu'aujourd'hui le visage court au nez avancé et au menton fuyant de M. du Fredou ne m'avait rappelé plus vivement les portraits des gentilshommes peints par Chardin. Cependant lorsque nous marchâmes côte à côte, j'observai

qu'il faisait effort pour sembler alerte. La patte d'oie de sa tempe rayonnait comme une astérie. Le pli de sa bouche communiquait à l'expression une amertume inquiétante. Ce n'étaient pas là les marques de la vieillesse, mais plutôt les témoignages d'une douleur secrète. J'étais presque remué de ma découverte, lorsqu'un couvreur au bourgeron du bleu des ardoises qu'il portait sur une épaule, vint nous saluer au passage. M. du Fredou, rejetant la tête en arrière, lui répondit sur un ton rogue :

— Bonjour, garçon ! Bonjour !

Et, tout aussitôt, de l'air le plus riant du monde, il me rappela la matinée de l'an dernier où j'avais dû m'ennuyer avec les quelques crétins de son voisinage. Je protestais, quand le sacristain sortant de sa maison nichée dans un contrefort de l'église, retira son bonnet :

— Salut, mon ami, — dit aussitôt le gentilhomme componctueux, un doigt au bord de son feutre.

— Les quelques niais que vous avez aperçus sont de fondation à Mellac, — reprit-il. — Ils lui appartiennent au même titre que les volets. Je m'en passerais volontiers, mais ils sont agréables à madame du Fredou. Oui, c'est une sa-tis-fac-tion de ma femme de voir ces gens autour d'elle.

— Tiens ! Bonjour, mon enfant.

Le châtelain avait soulevé d'un pouce son chapeau au passage d'une jolie fille, une servante, et il lui adressait un sourire minuscule, deux petites rides aux commissures des lèvres. La domestique avait plongé sa plus belle révérence, apprise à l'ouvroir.

— Aujourd'hui, nous déjeunerons seuls, mon cher voisin. Ce ne sera peut-être pas gai. Veuillez n'y voir que la preuve de notre grand intérêt pour votre personne qui nous est...

— Je vous salue, mon bonhomme.

Sans même broncher la tête, M. du Fredou avait ainsi reconnu la marque de politesse du balayeur public, qui, d'un fagot de genêt, époussetait la place de l'église comme un meuble plutôt qu'il ne la nettoyait.

A cet instant la femme du notaire étant venue à sortir de la poste, le chevalier fixa avec gravité cette dame, enleva à la hauteur de deux mains superposées sa coiffure et la reposa

aussitôt. Nous venions de franchir l'ancienne porte fortifiée de Trévera, sur la route de Limerzel, quand le baron apercevant devant un mur, Mathurin Brien, le journalier en corps de chemise, occupé à fendre du bois, lui cria :

— Eh bien ! pauvre camarade, ces souches se défendent à ce que je vois?

— Trop, Monsieur le baron! Il faut trois coins par bûche.

— Courage, Brien. Quand nous doneras-tu quelques journées à Mellac? Sans toi, c'est la forêt vierge.

— Mon corps ne demande qu'à faire son devoir, — répondit sévèrement le tâcheron.

Un peu avant d'atteindre Mellac, à l'orée du bois de Cancoet, je vis soudain le chapeau de mon compagnon décrire un vaste demi-cercle, tandis qu'incliné, les épaules rondes et le menton relevé, d'une voix mielleuse, il disait :

— Madame la baronne du Levrau, je dépose à vos pieds mes plus respectueux hommages.

En l'espèce, cette vieille baronne se présentait sous l'apparence d'une virago chaussée de mitaines et appuyée sur une grosse canne de campagnard. Le duvet noircissait sa bouche de grognard. Une robe de drap grisée par la poussière, des brodequins et une capote la vêtaient. Rapace avec ses fermiers, elle apparaissait soudain dans leurs salles afin de les remplir de confusion. M. du Fredou n'ignorait rien des vertus de la baronne, mais il respectait en elle une femme bien née.

Les traits hommasses de madame du Levrau esquissèrent un sourire de geôlier, lorsque mon galant compagnon osa comparer son teint pain d'épice à la corolle d'un lys et sa démarche de grenadier à la course ailée d'une Diane chasseresse.

Lorsque madame du Levrau se fut éloignée, mon compagnon, avec un sourire angélique, susurra :

— Quel monstre, n'est-ce pas?

Nous entrions bientôt après dans l'avenue du manoir. Les hêtres et les ormes aux frondaisons noyées dans l'air laiteux me parurent encore plus immenses, plus solennels. Les graminées avaient conquis les allées du sous-bois. Les terres éboulées par les pluies hivernales avaient comblé les écharpes au bord des fossés et, plusieurs fois, nous dûmes sauter des

mares. Sur la façade du manoir les nouvelles pousses des glycines ruisselaient comme des jets d'eau verte devant les fenêtres. Le lierre étouffait les cheminées.

— Cette fois, c'est bien la maison de la Belle au bois-dormant, — s'écria avec un aigre ricanement le chevalier.

Comme j'exprimais combien le pittoresque y gagnait, d'un ton lugubre, il repartit :

— Il fut un temps, je n'étais pas alors le vieux cadavre que je suis, où cette demeure m'intéressait. A présent elle me lasse.

Se retournant vers moi et me fixant avec des yeux presque arrogants comme s'il voulait prévenir une question indiscrète :

— Entrez donc, cher monsieur.

Une cloche sonnait à coups sourds une sorte de glas.

— Pas possible, déjà l'heure du déjeuner? Nous avons flâné, délicieusement d'ailleurs. Nous allons juste avoir le temps de présenter nos hommages à madame du Fredou.

Tout en me parlant ainsi le chevalier continuait d'écouter la cadence vraiment funèbre de la cloche et, peu à peu, l'énervement semblait lui donner une crise de dents.

Il m'ouvrit la porte du salon, s'échappa derrière moi et je l'entendis marcher vite dans le vestibule à voûte de granit. Le carillon s'arrêta sur une sorte de hoquet. Un cri suivit et, tout aussitôt après, le battant affolé fit entendre un vrai tocsin..

— Assez ! Cela suffit !

Bientôt le couloir fut traversé par un épais garçon dont la bouche ne pouvait plus se fermer tellement les joues rebondies empêchaient les lèvres de se rejoindre. J'eus quelque peine à reconnaître, dans ce mérinos de concours agricole, le valet Jean. Ce triste hère se consolait donc toujours en se gavant de nourriture? Une porte cintrée dissimulée par un rideau fut poussée avec une lenteur inquiétante au fond du salon. En robe d'un violet d'évêque dont les reflets fardaient son teint, madame du Fredou m'apparut. Elle hésita, puis elle s'avança avec une sorte d'abandon douloureux. D'une voix morne, la voix d'une personne mal réveillée, elle dit sans m'avoir aperçu :

— Il me semble, Guy, qu'on a sonné?

— Mordieu ! madame, il me paraît aussi, — riposta le

baron avec un rire dur. Puis il me désigna, j'allais dire, il m'imposa à l'attention de sa femme.

Était-ce Adélaïde? Il me paraissait n'avoir devant moi que le fantôme de la châtelaine que j'avais connue l'année précédente. Il est vrai que la pénombre du salon tenu presque clos n'éclairait qu'un seul côté de madame du Fredou, creusait ses orbites, blêmissait son teint, pétrifiait ses traits immobiles. C'était bien toujours le même beau visage de matrone romaine, inexpressif, ou plutôt figé dans une expression concentrée de souffrance. Les yeux, que j'avais vus trop mobiles, s'étaient endormis, et quoiqu'ils fussent largement ouverts, j'aurais juré qu'elle n'apercevait aucun détail du salon.

Ils avaient la fixité vague des aveugles.

Je lui offris mon bras. Elle parut ne point l'apercevoir.

— Madame, — s'écria le baron.

Elle posa une main d'automate sur mon coude et je dus marcher avec une lenteur funèbre, car je sentais sa résistance ou plutôt son indifférence, son absence.

— Pourquoi cette atmosphère de cave, ici? — grommela M. du Fredou quand nous entrâmes dans la salle à manger aux boiseries brunes dont le parquet gémissait sous le pied. — Ouvrez les volets de la troisième fenêtre, Jean.

Le serviteur se jeta contre l'espagnolette, les mains en avant, comme s'il voulait plonger dans une rivière.

Repas pénible. L'attitude de madame du Fredou me gênait. Elle se taisait et paraissait attendre je ne sais quel événement étrange. Cependant je multipliais mes efforts afin de l'éveiller et j'y réussis un peu. Sans répondre directement à mes questions, elle éprouva le besoin de m'affirmer que, ne se connaissant pas une amie dans le pays, — oui, de simples relations mondaines, insista-t-elle, — néanmoins ses jours passaient rapides dans les occupations de son intérieur.

— Le croiriez-vous, madame du Fredou est une merveilleuse maîtresse de maison. Son ordre effrayant m'épouvante, — plaisanta le baron. — Moi, je suis le ministre des affaires extérieures et vous avez constaté le piteux état de mon département.

— Non, il est bien ainsi et c'est peut-être moi qui exagère et qui me trompe, — répondit madame du Fredou de sa voix

sourde ; et son regard exprimait une humble admiration pour le baron.

Celui-ci devenu pâle, le front bas, la fourchette et le couteau l'un sur l'autre dans son assiette, chuchota :

— Qui ne s'est jamais trompé en cette vie?

Un silence presque angoissant suivit cette déclaration.

Un chat jeune avait sauté du parc sur l'entablement d'une fenêtre et nous fixait de ses pupilles d'or.

— Vous disiez, madame? — s'exclama brusquement le baron.

Adélaïde n'avait pas ouvert les lèvres. Elle frissonna :

— Je suis de votre avis, Guy, — répondit-elle surprise.

Il éclata d'un rire impertinent.

— J'aurais bien voulu voir le contraire.

Elle s'aperçut de son étourderie et parut humiliée. Aussitôt M. du Fredou s'approcha de sa femme.

— Vous n'êtes pas bien sur cette mauvaise chaise, petite madame. Pourquoi n'avez-vous pas pris votre fauteuil habituel? Est-ce à cause de monsieur? Par exemple ! notre ami serait contrarié s'il savait que vous vous gêniez.

Il apporta un siège à dossier de cuir et l'obligea à l'accepter avec un baise-main respectueux.

A ce moment les yeux transparents d'Adélaïde remontèrent vers les solives du plafond et, pour la première fois, ces yeux de statue prirent une expression humaine à la fois ravie et désespérée.

Dehors la brume se résolvait en eau. Pluie nostalgique de Bretagne qui semblait larmoyer sur les temps morts.

— J'aime la pluie, — murmura madame du Fredou de son air étrange d'hypnotisée.

— Vous avez changé d'avis Adélaïde ! je vous ai connue avide de soleil.

Sans répondre à son mari elle s'absorba dans la contemplation des carreaux où les gouttes coulaient une à une comme des larmes sur des joues.

Nous étions au dessert ; Jean avait placé devant moi un compotier d'argent sur lequel de jolis amours en guirlande dansaient une ronde. J'en fis compliment.

Avec une moue complaisante le chevalier m'approuva :

— Oui ! Oui ! pas trop laid ! C'est un cadeau de Louis XVI à mon grand-oncle de Kerguin.

— Si vous vous intéressez aux bibelots, monsieur, je pourrais vous montrer une coupe à fruits, en vieux Saxe, qu'on assure d'un certain mérite, — me proposa madame du Fredou.

Elle s'était levée avec un empressement étonnant.

— Quelle diantre d'idée avez-vous d'attirer votre vaisselle, madame? — maugréait le chevalier.

Interdite, Adélaïde s'était arrêtée entre la table et le buffet.

— Allez ! Allez ! madame, — reprit-il avec une méprisante condescendance, vous tenez à montrer, vous aussi, un sou-venir de fa-mil-le.

La pauvre femme n'osait plus ouvrir le meuble. Tout à coup, avec une sorte de coup de tête, geste dont l'exagération me surprit, elle saisit une coupe de style rococo, du Louis XV germanisé, à bergères trop bleues et seigneurs trop roses. Poliment, je l'admirai.

— Quelle laideur prétentieuse, — me soufflait le chevalier.

A ces mots madame du Fredou prononça de son étrange voix sourde :

— Le goût de mes parents m'est cher.

— Madame, je respecte votre piété filiale, — dit son mari en s'inclinant et il lui prit des mains la coupe de Saxe.

Comme pour réformer son jugement il la tournait et retournait entre ses doigts de plus en plus nerveux. Un œil cligné, il éloignait le vase à bout de bras, puis le rapprochait de son nez. Brusquement le Saxe tomba et se brisa.

— Saperjeu ! — s'explama-t-il.

Sa femme était devenue livide :

— Ah ! Guy ! Guy ! vous venez de... vous...

— On pourra peut-être la réparer, — suggérai-je, désolé.

De la bottine le chevalier repoussait les débris et s'excusait avec un calme parfait :

— Je suis au désespoir, Adélaïde. Au désespoir, ma chère amie. Je suis d'une ma adresse...

— Mon Dieu ! — se plaignait madame du Fredou, — je tenais tant à ce souvenir de ma grand-mère !

Elle se laissa choir sur son fauteuil. Lestement le baron vint

ployer un genou devant elle et, avec la petite voix puérile qu'il affectait dans ses câlineries :

— Cette chère petite madame me pardonnera? — demanda-t-il. — Je suis un maladroit.

— Oh ! Guy ! est-ce de la maladresse? Vous ne vouliez plus voir cette coupe...

— Qu'entendez-vous par là, Adélaïde? Je vous jure que je suis au comble de l'affliction.

Il avait appuyé dévotement ses lèvres sur les mains de sa femme réunies dans ses paumes, mais ses yeux souriaient avec une sorte de ravissement secret.

— Voyons, madame, finissons-en avec cette petite scène de ménage. Notre voisin va nous bien mal juger.

Encore troublée madame du Fredou pria mollement son mari de se relever.

— Pas avant que vous ne m'ayez pardonné, — déclara-t-il sèchement.

Elle le considéra avec un navrant sourire où il me sembla lire de l'amour, du désespoir, de l'humiliation et du ressentiment.

— Vous êtes pardonné.

Enfin il se redressa et, sonnant le valet, stupide à la vue de la vaisselle cassée, il lui commanda d'en emporter prestement les morceaux.

... La pluie tombe à flots quand nous rentrons dans le salon que le ciel obscur enténèbre. Aux fenêtres suinte le lierre luisant.

— Il faudrait couper ces verdures, mais je ne le ferai pas sans obtenir votre approbation, petite madame. Qu'en pensez-vous ? — questionne le baron qui s'est rapproché d'une fenêtre.

— Faites à votre guise, — répond-t-elle froidement.

— Oh ! Oh ! toutes les dames affectent l'effacement et, néanmoins, ce sont elles qui mènent la barque, sans en avoir l'air, — prononce le gentilhomme avec un sourire malin.

A cette audacieuse assertion, Adélaïde soupire.

— Dans ma famille, — dit-elle, — enfant gâtée, j'accomplissais mes volontés les plus déraisonnables. Il me souvient qu'un jour, mon père...

— Oh ! de grâce, ma chère amie, — l'interrompt avec viva-

cité M. du Fredou, — gardons ces confidences de votre famille pour notre tête-à-tête ; elles n'intéressent pas notre ami.

Une fois de plus l'humiliation incline le beau visage de la châtelaine ; mais déjà le gentilhomme a saisi le poignet de sa femme et le presse amicalement.

Elle paraît insensible à son attention. Quelle blessure profonde a-t-il rouverte? Un silence écrasant, le mot n'est pas exagéré, nous contraint tous les trois. En cette gène je m'évertue à trouver une diversion et, assez ridiculement, je demande à madame du Fredou :

— Aimez-vous les poètes?

J'étais assuré du contraire puisque je n'avais aperçu que des journaux et pas un livre dans cette maison. Contre mon attente Adélaïde me répondit avec une vivacité singulière qu'elle aurait goûté les vers s'ils n'avaient pas déplu à son mari.

— Moi ! — se récria-t-il. — Par exemple ! Tout au contraire j'en raffole... à la condition qu'on me les récite, car les lire... Insistez avec moi, Adélaïde, pour que notre ami nous récite un poème.

Les voyant si bien disposés et heureux de me délivrer moi-même de la pénible atmosphère que nous respirions, je leur annonçai une poésie de Charles Le Goffic : *le Vieux Manoir* :

Mon cœur est un manoir croulant et solitaire
Un vieux manoir perdu de l'antique Occident.
Entre qui veut. Le vent, la brume et le Mystère
    Par ses corridors vont rôdant.

A ma surprise je m'aperçus que les yeux du chevalier s'étaient remplis de larmes. Cette sensibilité exagérée me surprit. Il me fit signe de continuer :

Mais toi qui viens si tard dans ma vie et qui portes,
Comme un beau lys altier, ta jeunesse à la main,
Reste au seuil de mon cœur ; ne franchis pas ses portes ;
    Sois la passante du chemin.

Madame du Fredou m'écoutait, inerte. Accoudé derrière son fauteuil le baron semblait regarder la pluie tomber. Et j'achevai :

...L'ombre peut redescendre
Le vieux manoir perdu qui n'a plus d'habitants
Gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre
    Le reflet blond de tes vingt ans.

Avant que j'eusse relevé la tête, il me parut entendre un bref sanglot. Le baron, le dos tourné, tambourinait les vitres de ses ongles.

— Délicieuse poésie, — dit-il enfin, sans cesser de considérer le parc à travers les carreaux.

Enfin il revint vers madame du Fredou, et se penchant pardessus son épaule, il lui chuchota :

— Que de grâces nous devons rendre à notre ami pour nous avoir déclamé cette émouvante pièce!

A voix basse Adélaïde répéta avec un son de voix amer qui ne quittera jamais ma mémoire :

— « Le vieux manoir gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre le reflet blond de tes vingt ans. » Quels menteurs, ces poètes !

Le chevalier grimaça sans pouvoir articuler une parole. Son émotion l'étranglait et je crus sentir qu'il rageait de ne pouvoir m'en dérober l'expression.

La pluie avait cessé de faire entendre son triste grésillement sur les feuilles dures des châtaigniers. Je pris congé de mes hôtes. En me reconduisant, M. du Fredou, comme par hasard, enfonça son coude dans le portrait du sénéchal. Une exclamation retentit dans le salon. Mais déjà, mon hôte et moi, nous avions franchi le vestibule et le baron protestait qu'il ne me permettrait pas de me tremper et qu'il allait me faire reconduire en voiture.

Tandis que le cocher sortait un landau de la remise, à la vue des pelouses négligées où les massifs anciens pourrissaient et devant les toitures en selles sur leurs accoyaux moulinés, M. du Fredou me demanda soudain, sans que rien me préparât à cette question :

— Quand vous fréquentez certaines gens, ne les étudiez-vous pas un peu eomme le naturaliste penché sur des animaux curieux ? Vous devez faire quelquefois de singulières découvertes?

Gèné par le ton presque agressif du gentilhomme, je répondis quelques banalités polies et je montais dans le landau. Malgré les efforts du cocher paysan qui carreyait entre les ornières de l'avenue, la boue sautait jusqu'aux lanternes.

Là-bas, sur le seuil verdi du manoir, la grêle silhouette de

M. du Fredou s'apercevait encore. Il appuyait chacune de ses mains sur les côtés de la porte et il fixait durement la cîme d'un chêne.



Je regagnai Paris et huit mois s'écoulèrent encore. Cependant je ne pouvais plus oublier monsieur et madame du Fredou, aussi, rentré en Bretagne, la curiosité me vint d'apprendre la suite de l'histoire des habitants de ce « vieux manoir qui gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre le reflet blond des vingt ans de madame du Fredou ».

En effet, Adélaïde devait avoir été très belle et je comprenais qu'une passion encore vive, — les passions n'engendrent-elles pas souvent des haines? — pût couver dans le cœur du chevalier.

Un après-midi je me mis en route pour le manoir. L'état d'abandon de Mellac me désola aussitôt que j'eus franchi les pilônes de granit qui marquaient au bord de la route de Vannes à Trévera la limite de cette propriété. Le bois mort du dernier hiver achevait de pourrir sur la chaussée et, dans les fossés qui n'avaient pas été curés, les joncs poussaient. Devant moi un char-à-ridelles tiré par des bœufs et lourdement chargé creusait un peu plus profondément les ornières qui rendaient le chemin presque impraticable aux voitures de maître. J'en conclus que les châtelains ne devaient plus quitter jamais leur maison et que leurs fermiers en profitaient pour utiliser l'avenue qui leur était jadis interdite.

Un hasard récent m'avait permis d'entendre le notaire de Trévera vanter le solide fortune de M. du Fredou. Pourquoi donc négligeait-il son domaine?

Un soleil ardent, non pas doré, mais presque blanc, desséchait la pelouse où les mauves, le plantain et les pissenlits tendaient à remplacer le gazon vaincu par leurs espèces plus vivaces. Sur les communs, en vis-à-vis du manoir, les araignées champêtres avaient tissé entre les chêneaux et les portes de la remise et de la sellerie. Le lierre et les glycines couvraient les volets des lucarnes du manoir. Depuis combien de temps étaient-ils donc fermés? Un petit tilleul avait poussé devant

l'une des fenêtres du salon et les domestiques n'avaient pas songé à l'extirper. Avec leur intrépidité coutumière les ronces étaient parvenues à s'infiltrer sous le perron et leurs bras épineux écartelaient l'appareillage. Malgré moi, à cette constatation, l'envie de battre le gras valet me vint et j'excusai les vivacités passées de son maître devant le spectacle de tant d'incurie.

J'entrai dans le vestibule désert. J'appelai sans succès. Du poing je frappai la porte cintrée qui donnait accès à l'office. Enfin je m'enhardis jusqu'à pénétrer dans la cuisine, vaste salle dallée d'ardoises au plafond à grosses poutres noircies par la suie. Un immense billot de chêne tenait lieu de table. Pas de feu dans l'âtre. Aucun objet sur le dressoir et sur le buffet rappelant le désordre de la vie. Chaque assiette, chaque flacon, chaque casserole à son clou, à sa place. Ah ! çà, où diable les serviteurs s'étaient-ils cachés? Je sortis par la porte qui donnait sur le bois de Mellac. Des tabliers bleus séchaient sur un fil de fer et un chat aux yeux d'or, écrasé sur ses pattes, montait la garde devant un cerisier fréquenté des merles. Je n'insistai plus et je m'en retournai par un sentier qui, conduisant à la chapelle de Mellac, me permettait d'économiser un bon kilomètre. J'allais atteindre cet oratoire médiéval en sous-bois d'une boulaie, quand, par son porche à grosses moulures ogivales, un vieillard en sortit. Cheveux et moustaches d'un blanc d'argent, bajoues molles et veinées de fibrilles de sang, prunelles aciérées. Une mauvaise jaquette noire le vêtait. Je reconnus avec peine M. du Fredou. Je le saluai et, souriant, je marchais vers lui, lorsqu'il répondit à ma politesse par le coup de chapeau distrait d'un propriétaire rencontrant sur son domaine un étranger. Il s'éloigna par un sentier oblique, la tête si basse sous le dos rond qu'à peine le sommet de son feutre dépassait la ligne des épaules. Son mince corps flottait dans son habit. Un air d'abandon extrême l'empêchait de marcher droit devant lui. Par instant il sinuait comme un homme de volonté fléchissante. Rien ne pouvait plus me rappeler l'alerte du Fredou qui m'emmenait jadis au pas de charge dans ces avenues. Ma pitié fut plus grande que ma stupéfaction d'un tel accueil. Je continuai ma route en me souvenant de l'air furtif avec lequel ce châtelain était sorti de la chapelle. Les croyances religieuses de M. du Fredou m'avaient jadis paru

assez tièdes et je doutais qu'il fréquentât son oratoire afin d'y prier.

Tout en me rapprochant de Trévera, je remuais ces idées sans pouvoir trouver une explication satisfaisante au drame silencieux dont je venais d'être le témoin. Je venais de prendre un sentier hayé d'ardoises hautes comme des menhirs, et je m'engageais sous le couvert d'une châtaigneraie dont les bogues hérissées dansaient au vent, quand un grand homme en blouse de drap beige, solidement guêtré, me salua. Au premier moment je cherchai son nom ; ses cheveux en brosse qui dessinaient sur son front bas la forme d'une accolade me rappelèrent M. des Clos du Hallais rencontré chez le baron. Il me parut, — était-ce l'effet d'une bonne digestion et d'un repas succulent, — heureux de me rencontrer. Nous n'avions pas échangé vingt phrases en notre existence et, pourtant, aussitôt, il me traita en ami de vingt ans .Pour répondre à tant de bonne grâce je crus devoir m'intéresser à ses occupations. Son rire sonna une vraie fanfare de cavalerie, avant qu'il ne répondît à ma question :

— Ah ! monsieur, en vous inquiétant de mes travaux, vous pensez peut-être plaisanter? Vous avez tort. En vérité ma vie est renouvelée. Au lieu de me contenter de toucher des fermages dont les sommes tombaient automatiquement dans mes tiroirs à la Saint-Michel, j'ai placé des métayers sur mes terres et je suis tout à la fois leur conseiller et mon propre gérant. Les engrais, les semences et jusqu'à l'outillage sont achetés par mes soins et je fais bénéficier mes métayers des prix avantageux obtenus par quantités. Je suis haletant de l'aube au couchant. Je ne m'en plains pas, car je transforme vraiment mes propriétés. Les agriculteurs du pays n'en peuvent croire leurs yeux. Ah ! l'initiative en culture, tout est là !

Sur cette pensée, M. des Clos tapa du bout ferré de sa canne la souche d'un orme et noya son menton dans son cou musculeux. Évidemment, il s'appréciait à sa valeur.

— Excusez mon indiscrétion, — reprit-il, — mais le sentier que vous suivez conduit à Mellac. Est-ce que, par hasard?...

Je fixai le propriétaire et lui répondis qu'en effet je m'étais rendu à Mellac afin de présenter mes hommages à madame du Fredou.

Des Clos se pencha vers moi comme s'il n'avait pas compris.

— Ah ! çà ! n'êtes-vous donc pas au courant? Au fait, huit mois de l'an vous n'habitez pas le pays... Quelle histoire ! Mon Dieu !

S'étant avancé de quelques enjambées, le propriétaire alla fourrager avec son bâton un talus mousseux.

— Si nous nous asseyions ici ? les jambes me rentrent dans le corps. Songez qu'à cinq heures, ce matin, je surveillais déjà la mise en pots à ma laiterie du Brezio.

Quand nous fûmes installés sur la mousse avec de petits saules flexibles comme dossiers, il commença son récit en battant des talons la levée de terre :

— Madame des Clos s'était toujours doutée que cela finirait mal pour nos amis du Fredou. Vous aussi, peut-être?

— Pourquoi? — demandai-je. — Aucune raison ne me permettait de.....

— Pas possible? Vous ignoriez donc leur passé?... Mais n'embrouillons rien. Occupons-nous d'abord du présent. Je m'imagine aisément ce que vous avez vu, si vous avez trouvé madame du Fredou. Assise dans son fauteuil, comme endormie et ses beaux yeux pourtant ouverts, Adélaïde s'établit pendant des heures devant le portrait du sénéchal, vous vous rappelez ce bonhomme en perruque exposé près de la porte aux courants d'air?

» Quoiqu'elle ait une prédilection pour ce tableau, madame du Fredou s'installe d'ailleurs aussi bien devant un lambris, un rideau, un placard. Rien ne peut la déranger d'une contemplation sans objet qui dure pendant des heures, qui n'aurait peut-être pas de fin?

» Jusqu'au mois dernier, pendant ces factions étonnantes, elle se donnait encore une contenance au moyen d'un crochet ou d'un tricot ; à présent ses mains vides restent aussi fixes que le corps et la tête. Jadis nous comparions cette belle Adélaïde à une statue ; nous ne savions pas prophétiser avec tant de justesse.

» — Madame, eh ! madame, — vient lui corner Colette le soir venu, — votre dîner vous attend ?

» Elle semble insensible à cet avertissement.

» — Madame, — lui crie Jean, — le feu flambe et votre lampe est allumée.

» Elle ne bronche pas. Elle continue de geler et de rester la face tournée vers l'ombre.

» Il faut que son mari vienne lui prendre le bras. Elle le suit sans résistance, et presque avec un certain plaisir. C'est à ce point que s'il lui faisait accomplir dix fois le tour de la table avant de l'arrêter devant son fauteuil, elle ne protesterait point. Et cette chose est arrivée au baron, quelquefois aussi insensé qu'elle. Ils tournaient, hagards, l'un et l'autre, devant leur valet épouvanté. A la fin des repas silencieux, le baron va s'adosser à la cheminée et il empêche le service de s'accomplir car il ne peut pas souffrir un être en mouvement autour de lui. Pendant une heure, parfois davantage, il considère sa femme. Et suivant son humeur, ses yeux s'emplissent d'éclairs ou de larmes. En vérité, cet homme peut être fier de sa victoire ! Il lui fallut trente-six années pour se venger de cette très honnête femme. Quelle patience ! Pourquoi donc l'avait-il épousée?

J'interrompis ce bavard de des Clos pour lui demander la cause de cet effroyable désaccord.

— Désaccord, — reprend-t-il, — il n'y eut jamais de désaccord véritable entre eux. Au fond, ils se convenaient, ils pouvaient s'aimer, ils se sont peut-être aimés? Malheureusement un ressentiment implacable habitait le cerveau du baron, sinon son cœur. Il faut vous expliquer qu'avant son mariage Guy du Fredou végétait avec trois petites mille livres de rente dans son manoir. Un peu par intérêt et surtout par passion véritable pour la beauté et la douceur d'Adélaïde Duponnard, fille d'un gros marchand de bois, il la fit demander par feu le baron, son père, d'ailleurs peu flatté de cette mésalliance. Le croiriez-vous, monsieur Duponnard accueillit avec faveur le baron, mais Adélaïde le refusa, soutenue par sa mère, née Rouxel, et descendante du noble homme Rouxel, le sénéchal à gros nez et jabot que vous connaissez. Cette dame racontait qu'elle se croyait aussi distinguée par sa naissance que le baron et qu'elle ne voyait pas pourquoi Adélaïde consentirait à prendre ce gentilhomme ruiné, plutôt laid et de caractère difficile.

» Si, moi, des Clos du Hallais je m'étais trouvé dans un cas semblable, je me serais retiré de cette famille Duponnard. Au contraire, le baron alléguant son amour, s'entêta. Vous connaissez sa souplesse, sa volonté, son esprit, ses ressources? Il persévéra tant et si bien qu'après une hésitation d'une année mademoiselle Duponnard consentit à devenir madame du Fredou. Puis, à peine mariée, elle s'éprit d'une vive passion pour un mari séduisant par sa grâce, son éducation et une galanterie raffinée qui celait un orgueil immense. Dès les premiers mois de son mariage, Guy commençait à se venger. Une Duponnard avait osé refuser un gentilhomme d'une noblesse prouvée de cinq siècles? Avec la science infinie que vous lui supposez, et sous le couvert d'un respect mensonger, il s'ingénia afin de ruiner la volonté de sa femme, lui distillant les humiliations d'une touche si légère qu'un baise-main semblait en effacer la piqûre. Trente-six ans s'écoulèrent sans qu'un seul jour l'araignée oubliât sa mouche et ne lui suçât un peu de sa moelle.

» Maintenant on assure Guy du Fredou désespéré de sa victoire, car s'il haïssait mademoiselle Duponnard et la famille Duponnard, il aimait Adélaïde. Aussi il verse dans une sombre piété et, chaque jour, en méditation devant les tombes de ses ancêtres, il doit leur demander avis sur son abominable injustice.

A ces derniers mots le grand des Clos flanqua un coup de sa canne sur une brindille qu'il rompit, et sourit...

CHARLES GÉNIAUX

LA PROPAGANDE FRANÇAISE

EN ESPAGNE

En apportant des indications précises sur le rôle de la propagande allemande en Espagne, l'article de M. Albert Mousset[1] avait attiré l'attention sur l'opportunité d'organiser une propagande française.

Les formes de cette propagande, et même son utilité, ont prêté à d'assez vives discussions. Certains hispanisants, et non des moindres, l'estiment superflue, voire même nocive. Ils comptent sur la victoire finale pour rallier à la cause du droit les neutres qui s'en sont détachés. Au contraire, les journalistes en général et quelques parlementaires ont tendance à trouver « qu'on n'en fait pas assez », et que les moyens par lesquels nos compatriotes tâchent à contrebattre les menées germaniques en Espagne sont débiles ou inopérants. Ils rêveraient d'une imposante organisation de combat, dressée en face du *Nachrichtendienst*, imitant les procédés d'intimidation de la fameuse agence de Barcelone, et lui rendant coup pour coup.

Il semble qu'entre la passivité et le prosélytisme outrancier des Allemands, il y ait place pour une attitude discrètement interventionniste.

Si surprenante que la chose paraisse, beaucoup d'Espa-

1. *Revue de Paris*, 1er octobre 1915.

gnols ignorent complètement le véritable état moral de la France. La preuve en est dans le crédit persistant que trouvent la légende « des deux France » et les divagations sur le thème de la frivolité française. Ne serait-ce que pour remettre les choses au point, il nous faut, bon gré mal gré, entrer dans la controverse et défendre le bon renom du pays.

Il serait d'ailleurs imprudent de paraître se désintéresser ostensiblement du conflit formidable d'idées et de passions qui, à l'ombre de la neutralité politique, rompt l'unité morale de nos voisins. Il est vraisemblable qu'eux-mêmes verraient dans une abstention de ce genre une marque de dédain et que leur susceptibilité chargerait d'un nouveau paragraphe le chapitre déjà long de nos prétendus égoïsmes.

Mais le système qui consisterait à emprunter aux Allemands leur gesticulation agressive et leur littérature d'exportation est indéfendable. Les Teutons partent, dans leurs polémiques, d'un principe qui ne saurait être le nôtre. Ce n'est pas pécher par exagération que de dire qu'ils ne comptent point en Espagne de sympathies désintéressées. Ils ne sont pas aimés pour eux-mêmes. Leur force vient surtout des rancunes qu'attisent contre l'Angleterre et la France les partis d'extrême-droite et les catholiques-politiques. Au cœur de chacun de nos ennemis, il y a, justifiée ou imaginaire, une blessure d'amour-propre. Ce fut l'habileté des propagandistes germains que de trouver un mot de ralliement à ces haines dispersées. Mais, si la cause austro-allemande est ce mot de ralliement, elle n'est rien de plus. Aucune affinité d'aucune sorte, aucun intérêt sérieux n'attirent le peuple espagnol vers l'Allemagne. Et le jaimiste le plus fanatique qui écrit tout le contraire, est dans son for intérieur convaincu de cette vérité.

Faute de sympathies positives sur lesquelles la germanophilie puisse prendre appui, l'Allemagne a dû alimenter et exaspérer les aversions qui existent dans certains clans politiques ou religieux à l'égard de la Triple-Entente.

Cette nécessité explique le caractère tumultueux de la propagande de nos ennemis. Elle explique également les raisons pour lesquelles il serait désastreux de les suivre sur leur terrain.

Nous avons, indépendamment d'intérêts concrets, de solides affinités ethniques et intellectuelles avec l'Espagne. Nous avons en outre, dans la guerre actuelle, l'incomparable argument d'une cause dont l'équité s'impose. Il serait donc paradoxal de recourir à des moyens subjectifs de persuasion pour manifester l'évidence ou justifier la justice. Ce serait risquer de faire naître des doutes, là où nous voulons fortifier des convictions.

Au surplus, les trucs du prosélytisme allemand, le journal qu'on distribue dans la rue, le prospectus qu'on glisse sous la porte, ont aujourd'hui fait leur temps. Les Espagnols qualifient d'un mot expressif et intraduisible ce genre de propagande, en disant qu'elle est *contraproducente*. Et, de fait, nombre d'adhésions nous sont venues, qui n'ont d'autre origine que l'irritation produite par cet impudent racolage.

Notre rôle, semble-t-il, doit se limiter à celui d'informateurs aussi soucieux de rester en éveil que de n'être jamais indiscrets. Nous n'avons pas de sympathies à mendier. Nous avons des ennemis ou des indifférents à éclairer, des amis surtout à soutenir et à stimuler. Les Espagnols francophiles sont les meilleurs artisans de notre propagande. Documentons-les, mais de façon à ce qu'ils puisent, dans notre impartialité même, un encouragement à raisonner et à manifester leurs préférences. Ne substituons pas notre faculté de jugement à la leur et apportons des faits, peu ou point de commentaires. Évidemment les germanophiles qui ont perdu le sens critique nous fermeront leurs oreilles. Mais leur insurmontable entêtement ne mérite pas nos égards. Il est nécessaire avant tout, non pas d'inonder la Péninsule d'une littérature de propagande à grand fracas, mais de parler clairement et sobrement. C'est au reste ce qu'on a compris à Madrid.

***

Pour combattre la propagande allemande qui, depuis le premier jour de la guerre, avait pris un développement considérable, quelques Français constituèrent au mois de décembre 1914, un « Comité international de propagande », qui groupa autour de lui les bonnes volontés des nationaux de la

Triple-Entente et de la Belgique en vue d'une action commune et méthodique.

Ce comité où les personnalités les plus autorisées de la colonie française de Madrid ont spontanément apporté leur concours, publie, tous les quinze jours, un bulletin intitulé : *Documentos é Informes*. Ces brochures sont tirées, suivant les cas, à 40, 50 et 60 000 exemplaires, et, grâce aux efforts des comités provinciaux, répandues jusque dans les provinces les plus reculées. Les *Documentos* avaient été précédés de quelques semaines par une autre publication, le *Boletín de Información*, qui, avec un tirage plus restreint, et consacrée exclusivement à des informations de source française, s'adresse à un public limité de parlementaires, de journalistes et d'intellectuels.

Comme leur nom l'indique, ces bulletins ne sont pas des organes de polémique. On y chercherait vainement les attaques grossières et les apologies *colossales* du trop célèbre *Servicio de Informaciónes* de Barcelone. Les *Documentos* et le *Boletín* ne publient que des textes, des rapports officiels, des documents. Jamais ils ne les commentent. Ils les soumettent au jugement du lecteur impartial, sachant que, sous leur apparente sécheresse, les documents ont une force d'expression infiniment plus saisissante que toutes les apologies.

C'est ainsi qu'ont paru successivement des extraits du procès-verbal de la commission d'enquête chargée de rechercher les atrocités commises par les troupes allemandes ; la déclaration lue par M. Viviani, président du Conseil, à la tribune de la Chambre des députés, le 22 décembre 1914 ; le discours de M. Poincaré à la cérémonie de la translation des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides; une traduction de la lettre pastorale du cardinal Mercier; des extraits du manifeste des savants allemands et la réponse des universités de France et des facultés catholiques. Six fascicules sont consacrés au récit des cruautés commises par les troupes du kaiser en Belgique et en France, au bombardement des cathédrales de Reims et de Soissons, de l'hôtel de ville d'Arras, etc. Le *Boletin de Informacion* a été le premier à publier d'après les livres diplomatiques une étude sur les responsabilités de la guerre européenne ; un exposé, d'après des données de source

officielle, des opérations pendant les dix premiers mois de la guerre en France, en Belgique et sur le front serbe. On y trouve encore des renseignements sur la façon dont les Français ont compris la guerre ; des études documentaires sur la situation comparée de la France et de l'Allemagne au point de vue économique ; sur les usages qui régissent la guerre maritime et la manière dont ils ont été violés par les sous-marins germaniques ; sur l'idée peu flatteuse et entièrement erronée que se font du peuple espagnol certains savants d'outre-Rhin qui furent jadis admirablement reçus par leurs collègues de la Péninsule, etc.

En plus de ces bulletins, le comité édite un supplément illustré aux *Documentos é Informes*. Ce supplément, contrairement aux publications allemandes analogues, ne reproduit que des photographies d'un caractère exclusivement documentaire. De nombreuses planches montrent la cathédrale de Reims après le bombardement et les champs de ruines qui marquent le passage de la horde germanique. D'autres conduisent le lecteur dans les tranchées et font défiler sous ses yeux les divers aspects de la lutte souterraine. Un commentaire très sobre accompagne chaque reproduction.

Intéressant plus particulièrement l'Espagne, deux brochures, *la Conveniencia española en la guerra actual*, de M. José Eugenio Ribera, et *A los catolicós germanofilos de España y otros paises*, de M. l'abbé Lugan, ont été également publiées par les soins du Comité international de propagande. On a voulu, dans ces tracts, exposer et réfuter les théories allemandes de conquête et du droit du plus fort. Parmi nos voisins, un certain nombre se sont laissés prendre au mirage de la « Kultur » et il importait de leur montrer, d'après les paroles mêmes des théoriciens les plus connus du pangermanisme et d'après les faits, quelle serait la conduite de l'Allemagne envers les nations qu'elle considère comme impuissantes à lui résister. « Croire que l'Allemagne éprouve pour nous des sympathies — écrit M. Alcala Galiano[1], — que son empereur nous est reconnaissant, qu'il a un intérêt quelconque à agrandir l'Espagne, ce sont là des chimères que seuls peu-

1. Alvaro Alcala Galiano, *la Verdad sobre la guerra*. Madrid, Fortanet, 1915, 3e edition, p. 57.

vent se forger des esprits puérils qui attendent le triomphe du kaiser comme les enfants attendent la venue des Rois Mages. »

S'adressant plus spécialement aux catholiques germanophiles, M. l'abbé Lugan, professeur aux Semaines sociales d'Espagne, leur expose que la germanolâtrie est contraire aux intérêts politiques intérieurs et extérieurs de leur pays et que, loin de songer à lutter pour le triomphe d'un idéal religieux commun, les Teutons ont toujours montré une hostilité farouche contre le catholicisme.

Avant leur publication, ces brochures avaient donné lieu à des conférences et à des lectures publiques à l'Institut français de Madrid. Cet établissement, dont le rôle est de resserrer les liens intellectuels qui unissent les deux sœurs latines, se devait de prendre part à la propagande. Il a organisé les mercredi et samedi de chaque semaine des « Lectures sur la guerre » et des conférences dont le programme a été élaboré par M. Pierre Paris, directeur de l'École de Hautes Études hispaniques. Ces conférences, toutes d'actualité, ont été faites tantôt par des membres de l'Institut français, tantôt par des Espagnols. Aborder, en territoire neutre, des sujets d'une actualité aussi brûlante (les atrocités allemandes en Belgique, l'éducation du patriotisme français, les préliminaires diplomatiques de la guerre, le blocus, etc.) avait quelque chose de délicat. Il faut reconnaître que, non seulement ces lectures n'ont donné lieu à aucun incident, mais encore qu'elles ont remporté le plus vif succès auprès de la société madrilène[1].

L'œuvre du comité ne s'est pas bornée à la publication des brochures précitées. Il centralise tout ce qui a trait à la propagande française et assure la répartition dans toute l'Espagne des fascicules et des livres qui lui sont adressés par

1. D'une portée plus générale fut le récent voyage des académiciens français en Espagne. L'Institut de France avait envoyé dans la Péninsule une délégation composée de MM. Edmond Perrier, Étienne Lamy, Bergson, Widor, Imbart de la Tour. Quel qu'ait été le sujet traité, l'Ame française (M. Bergson), l'Instinct (M. Edm. Perrier), Jeanne d'Arc (M. Imbart de la Tour), Massenet (M. Widor), les académiciens sont toujours restés sur le terrain spéculatif. Ces conférences n'ont jamais été une œuvre de polémique. A peine y eut-il quelques indiscrètes allusions aux grands événements qui se déroulent au delà des monts. Ces conférences ont remporté un éclatant succès.

les différentes associations ayant leur siège en France ou dans les pays alliés.

***

La propagande française en Espagne ne se limite pas aux publications du comité de Madrid. A la fin de décembre 1914, l'Alliance française et la Chambre de commerce de Paris décidèrent d'éditer chacune un bulletin qui serait distribué dans les pays neutres. Ce sont le *Boletín de la Alianza francesa* et les *Documentos acerca de la guerra, boletin de informacion, publicado por la Camera de comercio de Paris*. L'un et l'autre ont pour objet de publier des informations « sur les causes de la guerre, sur la volonté qu'a eue la France de l'éviter, sur les procédés de nos ennemis, sur les souffrances des populations innocentes de France et de Belgique, sur les attentats contre les merveilles les plus respectées de l'art humain ». Des résumés très courts de la situation militaire sont soumis chaque quinzaine au jugement des lecteurs. On n'y trouvera jamais ces pages grandiloquentes, qui, dans les feuilles volantes du *Servicio*, annoncent les victoires allemandes.

Dans un même esprit, mais s'adressant à un public différent, le *Bulletin des Français résidant à l'étranger*, rédigé en français, présente à ses lecteurs « un tableau exact, un rapport véridique des affaires de France et des affaires internationales ». Il est surtout destiné à servir de lien entre les exilés et la mère-patrie et à fournir des documents et des renseignements dont nos compatriotes pourront se servir dans leurs réponses aux mensonges des agences de publicité allemandes. Les principaux articles sont signés de noms autorisés : M. Raphaël-Georges Lévy y étudie le crédit de la France, M. Vidal de la Blache, l'impérialisme allemand, M. Georges Weill, ancien député au Reichstag, le problème allemand. On y trouve encore des renseignements sur la situation politique et économique des nations belligérantes et de curieuses reproductions photographiques sur la façon dont les Impériaux maquillent certains dessins de la presse étrangère pour en faire des images de propagande germanique.

Sous le titre de *Estudios y Documentos acerca de la Guerra* [1], la Chambre de commerce de Paris répand en Espagne ces brochures universellement célèbres et que connaissent bien les lecteurs de la *Revue de Paris* [2].

Quel que soit le sujet traité, le *Boletin* et les *Documentos* aussi bien que les *Estudios y Documentos acerca de la guerra* restent fidèles au programme qu'ils se sont tracé : mettre entre les mains du lecteur espagnol des documents irréfutables et des exposés historiques où les faits et les théories tirés des œuvres allemandes les plus significatives sont exposés avec impartialité et sobriété.

***

Il est pénible de constater, mais c'est un fait irrécusable, qu'en Espagne particulièrement, la germanophilie est le sentiment dominant dans les milieux catholiques. Même après les atrocités commises en Belgique et en France, après la destruction de Louvain et le bombardement de la cathédrale de Reims, c'est parmi les partis catholiques que la propagande germanique trouve le meilleur accueil. Il entre dans cet état de choses une ignorance profonde de la vie spirituelle de la nation et une connaissance superficielle du caractère français. Nos anciennes dissensions politiques, nos querelles religieuses, la tendance inconsidérée qui nous entraînait à nous dénigrer nous-mêmes, une littérature d'exportation qui nous présentait sous une apparence caricaturale, devaient, en dehors de toute considération politique, incliner certains catholiques à un esprit de défiance et de réserve hostile. De plus, trompés par les déclarations intéressées et mensongères de nos ennemis, beaucoup s'imaginent que les Austro-Allemands représentent dans le monde les principes d'ordre, d'autorité et de religion indispensables à l'humanité, et que leur victoire doit être désirée dans l'intérêt même du christianisme. C'est pour lutter contre ces opinions erronées et pour défendre la

1. *Études et documents sur la guerre* (Paris, Colin). C'est dans cette collection qu'ont paru : *les Crimes allemands d'après les témoignages allemands*, par Joseph Bédier ; *Pratique et doctrine allemande de la guerre*, par E. Lavisse et Ch. Andler ; *Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie*, par R.-A. Reiss. *1815-1915*, par Ch. Seignobos.

2. Ces publications ont été répandues en Espagne, par les soins du Comité international de propagande.

cause du catholicisme français que s'est constitué à Paris le Comité catholique de propagande.

Les directions et l'esprit de cette propagande ont été exposées dans la courte introduction que Mgr Baudrillart a placée en tête de la première publication du comité. *la Guerra alemana y el Catolicismo*[1].

Pour constituer notre comité et écrire ce livre, nous n'avons voulu que des catholiques avérés, afin qu'ils fussent en droit de dire : « Nous savons ce qu'est la doctrine catholique et ce qu'elle exige, quelles sont les idées dont elle veut assurer le règne, quels sont les actes qu'elle défend même en temps de guerre. — Eh bien! regardez : voyez ce que fait l'Allemagne et voyez ce que fait la France. » C'était un devoir pour les catholiques français, une obligation impérieuse, que de défendre aux yeux de l'étranger leurs principes et leurs croyances avec conviction, mais sans passion, ni haine.

Ce livre s'adresse à des milieux cultivés, capables de se faire une opinion personnelle. A l'usage d'un public moins informé, le comité édite, sous le même titre, un album « de documents photographiques illustrant la conduite respective des armées allemande et française à l'égard de la religion catholique », et de petites brochures, telles que *El Martirio del clero belga* de M. Auguste Mélot, député de Namur; la *Carta del Episcopado Belga a los Obispos de Alemania, Baviera y Austria*, et surtout la célèbre brochure de M. Melgar[2], *En desagravio*,

1. Ce livre a paru en français, sous le titre de : *la Guerre allemande et le Catholicisme*. Paris, Bloud et Gay, 1915. Pour les autres publications du Comité catholique de propagande, voir : Mgr A. Baudrillart, *Notre Propagande*. Édition spéciale de la *Revue Hebdomadaire*, 1916, p. 22 et suiv.

2. Don Francisco Martin Melgar, secrétaire de Don Carlos de Bourbon, conseiller intime et éducateur de son fils Don Jaime, est l'une des grandes figures du parti carliste. Depuis longtemps établi en France, M. Melgar a conservé de très nombreuses amitiés en Espagne. Il a publié dans la presse madrilène et provinciale des études très remarquées sur le grand drame européen. « Mieux que tout autre, écrit M. Morel-Fatio dans la préface qu'il a placée en tête de l'édition française (*Amende honorable*) de la brochure, il était qualifié pour redresser les erreurs de jugement et de conduite de ses coreligionnaires et pour enseigner la vérité à tant d'Espagnols traditionnalistes. »

Très clairement, s'appuyant sur des documents dont l'authencité n'est pas discutable, M. Melgar a réfuté les prétendues raisons qui poussent la majorité des carlistes à être germanophiles (les origines de la guerre ; le sophisme du jacobinisme ; les troupes de couleur ; le catholicisme allemand ; la presse carlo-luthérienne, etc.). « Servir la cause allemande, conclut M. Melgar, ce serait commettre une faute de lèse-catholicisme, de lèse-hispanisme, de lèse-carlisme et de lèse-humanité. »

dont le succès dans la Péninsule a été retentissant. Plus de 250 000 exemplaires ont été distribués en moins de trois mois.

Dans toute l'Espagne enfin des comités locaux ou régionaux ont été créés par les soins du Comité central de Paris. Deux bulletins, le *Bulletin de Propagande française* à l'étranger et le *Bulletin de Propagande française, Espagne*, sont destinés à relier entre eux ces organismes et à coordonner les efforts de la propagande.

Aux yeux de l'étranger et des Espagnols, en particulier, ces publications sont un éclatant témoignage de l' « union sacrée » qui, dans les heures tragiques du moment, réunit sous un même drapeau tous les Français, quelles que soient leurs croyances religieuses ou leurs opinions philosophiques.

***

Les comités de propagande ne sont pas les seuls à lutter pour la défense des intérêts français. Dans les principales villes de la Péninsule quelques-uns de nos compatriotes ont fondé des journaux et des revues de combat : la *Razón* à Madrid, la *Revista franco-española* à Séville, *los Aliados* à Malaga.

D'un caractère exclusivement espagnol, paraît à Barcelone, depuis le mois d'avril 1915, un organe illustré, *Iberia*, dont le succès s'affirme de jour en jour. Ce périodique, rédigé par un groupe de Catalans, est destiné à lutter pour l'idéal latin contre le germanisme. Dans cette guerre où deux conceptions de la vie diamétralement opposées sont en jeu, *Iberia* se place résolument aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Iberia n'est pas une revue savante, mais un organe de lutte, — lit-on dans la Déclaration. — Loin de nous la pensée de chercher à former une légion étrangère. Notre drapeau, notre idéal, nos écrivains sont Catalans. Nous aimons la France et nous admirons l'Angleterre. Nous haïssons profondément l'Allemagne pour les hécatombes de la Belgique, pour sa conduite sur le sol de la France, pour les scènes de mystérieuse cruauté de la mer du Nord. La science n'a rien à voir avec la barbarie. Voilà pourquoi l'Allemagne a mérité le mépris de tous les hommes civilisés.

Iberia ne publie que des articles se rapportant à la guerre, chroniques, lettres du front, études documentaires et écono-

miques ; mais le grand succès de cette jeune revue est dû en grande partie aux caricatures qu'elle dirige contre les Impériaux.

Il n'est rien, en effet, qu'on puisse comparer, dans les innombrables charges inspirées par la guerre, à la verve cruelle, et émouvante de la revue barcelonaise[1]. Cette raillerie profonde empreinte d'un violent réalisme laisse très loin derrière elle tous les dessins allemands de propagande. Je ne connais rien de plus ironiquement féroce que la page montrant un immense champ de tombes, aux croix surmontées du casque à pointe, et que souligne cette légende : « Nouvelles de la guerre : En Allemagne, la viande commence à manquer. » De même inspiration est le dessin représentant des soldats allemands occupés à l'abattage de l'une de nos forêts. Un gros officier, surpris par tous ces arbres tombant sous la hache, s'écrie : « Mais, diable ! que ferez-vous de tout ce bois? — Des cercueils, mon cher », lui répond l'un d'eux.

Le kaiser et ses complices ne sont pas mieux traités que leurs armées. Guillaume II, debout, les bras croisés sous sa cape blanche maculée de sang, baisse la tête devant le verdict du Temps, un bonhomme méprisant qui s'éloigne en lui jetant ces paroles : « Inutile, Majesté, je ne pourrai jamais effacer toutes ces taches ! » François-Joseph est représenté dansant avec la mort : « Danses viennoises. Le veuf joyeux ! » Caché derrière son père qui lève les bras en criant : « *Kamerad !* » apparaît la face mauvaise de l'héritier de l'Empire, un poignard dans la main droite.

« Les dévotions du germanophile » montrent un Espagnol agenouillé devant le Christ de Lépante qu'il invoque pour la victoire des Turcs.

***

Dans les circonstances présentes, il ne s'agit pas de solliciter des sympathies, encore moins d'indiquer, même discrètement, aux Espagnols où sont leurs intérêts matériels et

1. Seuls les dessins de M. Louis Raemaekers, parus dans le *Wereld-Well*, peuvent être comparés aux planches d'*Iberia*. Un album des principales charges de guerre de M. Raemaekers vient d'être édité en espagnol.

moraux. Les Français ont voulu, avant toutes choses, mettre sous les yeux de ceux qui veulent voir et juger, les pièces du procès qui se déroule sur les champs de bataille du Nord et de l'Orient.

Cette action a trouvé un écho dans le pays. Il est encore trop tôt pour donner des renseignements précis sur l'efficacité de cette propagande. Mais si l'on en juge par les très nombreuses lettres de remerciements et de félicitations que reçoit le comité de Madrid, il semble que l'effort ne soit pas resté stérile. D'autre part les *Documentos* et le *Boletín* nous valent d'assez nombreuses lettres d'injures, qui prouvent que les arguments ont porté juste. Enfin les Allemands eux-mêmes, à plusieurs reprises, ont dû se sentir particulièrement touchés, car ils ont publié de grosses brochures en réponse aux écrits de M. Bédier et de Mgr Baudrillart [1].

Il reste sans doute beaucoup à faire, et nul de ceux qui vivent en Espagne depuis le début de la guerre n'est enclin à un optimisme exagéré. Mais les résultats de la propagande française sont tangibles. Et ils ont été acquis sans qu'aient jamais été méconnus le sens de la mesure et le respect de l'hospitalité.

RAYMOND LANTIER

1. Dr Max Kuttner, *¿Crimenes alemanes? Refutación del folleto de José Bédier « Los Crimenes alemanes demostrados por testimonios alemanes » y contestacion a la luz de documentos franceses*, et *« La guerra alemana y el catolicismo ». Defensa alemana contra ataques franceses. Editado par católicos alemanes.*

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

SOUS LES PINS TRANQUILLES

I

Le matin gris, ouaté d'impalpables brumes, le silence du vent et de la mer rendaient plus solitaire encore le lac d'Osques, qu'on appelle aussi l'étang Bleu. Ceint de pins sombres et formant un grand O dentelé, il appartient au chapelet des vastes étangs : Cazeaux, Aureilhan, Biscarosse, Soustons, Hossegor, — dont les miroirs clairs relient, entre Bayonne et Arcachon, à travers l'immense forêt de Gascogne, le littoral de Born au Marensin.

Ce jour-là, le dernier de décembre 1900, l'orbe d'eau pâle s'immobilisait sous le ciel infini. Baigné de clarté diffuse, le paysage exhalait une suavité odorante. La fraîcheur lacustre, la majesté des troncs écailleux, le fouillis des ajoncs, des arbousiers, des viornes, le tapis des bruyères ramagées de fougères fauves, les replis variés du lac et le vallonnement des cimes, tout concourait à la beauté délicatement farouche de ce site perdu. La vie ne s'attestait que par le soupir rythmé des grenouilles entre les joncs et le plongeon des canards à col vert.

On n'apercevait ni fumée d'âtre ni animaux domestiques ; aucun bruit de chariot à bœufs ne grinçait mélancoliquement ; nulle barque ne ridait l'eau, pas un résinier ne chantait dans la pinède : le calme impressionnant d'une solitude inviolée.

Pourtant contre la rive, mais si bien cachée dans les arbres qu'il fallait arriver dessus pour l'apercevoir, se terrait une maison pauvre. Elle était si basse qu'on eût dit une tortue dans sa carapace ; son toit rouge, court d'un côté et long de l'autre, abritait sous son plan oblique un hangar de planches goudronnées. Tout autour, palissadé de brande, un enclos où picoraient trois poules et un coq. Des linges séchaient sur une corde. Un chien noir, si maigre que saillaient ses côtes, était allongé devant le seuil, le museau entre ses pattes.

Il dressa les oreilles. Quelqu'un venait qu'on n'entendait pas, sur le chemin feutré d'aiguilles rousses. Le béret landais enfoncé jusqu'aux oreilles, l'homme portait veste bleue, jambières de toile et sabots plats. Agile et grisonnant, il avait l'air rusé du braconnier.

Le chien ne gronda point à le voir pousser le portillon, mais lança trois abois sonores. Une grande femme brune parut. Son visage beau mais dur s'éclaira :

— Hé ! c'est toi, Cotiche?

— Salut, Honorine !

— Et comment va?

— Bien, jusqu'à ce que je trépasse, le plus tard possible. Et Narcisse?

— Il est justement allé à la ville. Cela ne t'empêchera pas de boire un coup?

— Ce n'est pas de refus. Ah ! voilà la petite ! Hé bé, la plante pousse?

— Que trop ! A treize ans !... Oh ! Sauvageonne, veux-tu bien te cacher !

Elle leva les bras sans intimider la fillette qui, rieuse et les yeux brillants sous sa tignasse emmêlée, venait de surgir, telle une faunesse.

— Où a-t-elle encore déchiré son jupon? Quelle païenne !... Entre, Cotiche.

Les murs de la cuisine, jadis blanchis à la chaux, s'enfumaient. Dans la haute cheminée, une marmite pendait à la crémaillère. Sur des planches, à côté de vieilles boîtes de conserves et de bocaux d'épicerie, des jarres jaunes contenaient les confits d'oie ; on voyait aussi des « cirés » pour la pêche, un lot d'espadrilles et des outils, bêches larges, hap-

chots tranchants. Sur un comptoir de bois brut, des verres et des bouteilles ; et il y avait deux tables avec des bancs, car les Soubeyre tenaient auberge. La pièce, avec son air de magasin, rappelait les cabanes du Far-West pour émigrants.

— Assieds-toi un peu. Préfères-tu du vin blanc?

— Pourquoi pas? Ça tue le ver. A ta santé ! Et quelles nouvelles?...

— Oh ! ici, que veux-tu qu'on sache? Raconte plutôt....

— On ne dit pas grand'chose ! Si, tiens ! que les gendarmes sont allés prendre la belle Iane, à Ysclet, parce qu'elle a accouché d'un enfant et qu'elle l'a enterré vivant dans la dune.

— Voyez un peu ! Quel péché !... Iane, la rousse?

— Eh oui ! Une gaillarde... Le grand Rodko avec elle s'en venait autrefois piquer l'anguille à la foène dans le courant, au bout du lac.

Honorine se rappela certaines œillades incendiaires de l'homme; et avec une rancune, qui pouvait venir aussi bien de l'insolent hommage que de l'oublieuse indifférence, elle reprit :

— Oh ! Celui-là ! S'il n'en a pas cent, des bâtards... Sûr que c'est le roi des gueux ! Ces pêcheurs d'Ysclet, tous racaille ! Qu'il ne vienne pas traîner ici ; Narcisse lui ficherait bien un coup de fusil !...

Elle aperçut sa fille qui, avec une curiosité ardente, écoutait ; et d'une voix rude :

— Veux-tu aller voir dehors si j'y suis !... Et quoi d'autre, Cotiche?

— Heu !... J'ai rencontré à Dax le jeune Pierre Esbros. C'est un monsieur à présent, depuis qu'il s'est fait avocat et que moussu Despeyron, notre sénateur, l'a pris avec lui à Paris dans son ministère. Pierre Esbros se promenait bras dessus, bras dessous avec Despeyron le fils, le sous-préfet.

Honorine hocha la tête :

— Oui, les uns montent et les autres restent dans la crotte. Quand son père est mort ruiné, et que la dame et les messieurs de la « Colonie » ont acheté la ferme et bâti avec la « Maison-Blanche », si Pierre Esbros n'avait pas hérité de sa tante Etchepare, si avare qu'elle vivait de croûtes et qu'elle cachait une fortune d'or dans sa paillasse, qu'est-ce qu'il serait devenu, dis-le-moi?

— Pas un fermier, bien sûr ; son père voulait le voir un savant, et les études coûtent cher.

— Le plaisir aussi, — dit Honorine, — surtout qu'au quartier latin, Pierre Esbros, à ce qu'on m'a dit, faisait une noce à tout casser. Est-ce qu'il a toujours ses yeux de chat sauvage?

— Toujours, et fier comme Artaban.

— On ne peut pas dire qu'il est beau, mais il a un air pour plaire aux femmes.

— Tu as remarqué cela, toi?... — dit Cotiche, malicieux. — Eh bé, il n'est tout de même pas trop changé, car il m'a reconnu tout de suite et il m'a serré la main.

— Il ne viendra pas nous donner le bonjour et voir ce qu'est devenue son ancienne maison?

Cotiche cligna de l'œil :

— C'est un monsieur. Il aime mieux la ville que la lande. C'en est un qui fera son chemin !

— Tant mieux donc ! — soupira Honorine, dont l'envie ne prévalut pas contre le souvenir favorable que lui avait laissé le jeune homme.

— Et alors, — reprit Cotiche, — ton homme est à Dax?

Elle haussa les épaules :

— Il faut bien s'approvisionner...

— Et puis, il a été te chercher un cadeau du jour de l'an?

— Ah ! pauvre ! On n'est pas assez riches !...

Ses lèvres se pincèrent, amères : riches, comment le deviendraient-ils, si loin de tout? Neuf kilomètres rien que pour aller au bourg de Géglosse ; là, un petit train rejoint la grande ligne de Dax. Puis il passe si peu de gens : un résinier, quelques douaniers du phare de Cozan ; deux fois par an des muletiers d'Espagne. Mais Narcisse était bon, encore amoureux, et il pliait devant elle. Sans erreur, il lui rapporterait les boucles d'oreilles en or qu'elle convoitait depuis Pâques !

— Veux-tu encore boire?

— Grand merci, il me faut traverser l'eau.

— Où vas-tu donc?

— Hé, à la « Maison-Blanche ».

— Tu as affaire pour la « Colonie »?

— Ne te l'ai-je pas dit? Je porte un télégramme à la dame.

Cotiche, entre autres besognes vagues, servait d'express à la poste et de commissionnaire pour les paquets de la gare.

— Tu aurais pu les rencontrer, leur break rentrait tout à l'heure.

Et Honorine ajouta :

— Une dépêche, ça annonce toujours un malheur.

— Des fois.

— Allons donc mettre la barque à flot.

Une voix claire proclama :

— Moi, d'abord, je ne veux pas que madame Constance ait du chagrin, elle m'a donné dimanche un beau fichu.

— De quoi se mêle cette morveuse? — demanda la mère.

Et se radoucissant :

— Personne ne lui souhaite du mal, à madame Constance, ni aux « messieurs ». Ah ! Dieu non ! Sans leur bonté...

Elle s'arrêta, par prudence et mauvaise fierté. Cotiche, qui de loin en loin vendait à la « Maison-Blanche » un lièvre ou des bécassines renchérit :

— Bougre, oui ! Du brave monde !

Et tirant le papier bleu de sa poche, il épela :

— Madame Constance... Constance Sabattet.

Honorine Soubeyre, du coin de l'œil, épia si la bande de la dépêche collait bien. Sans ça, il n'y aurait pas eu crime, n'est-ce pas, à savoir?... La « Colonie » l'intriguait encore, depuis le temps ! Du brave monde, oui, mais pas comme les autres. Des étrangers au pays et qui ne racontaient pas leurs histoires. Il devait y avoir là un secret. Voilà six ans qu'ils habitaient de l'autre côté du lac, juste en face ; sans les arbres, on verrait bien leur maison : la vieille ferme Esbros, une ruine que Destribats, l'entrepreneur de Bayonne, aidé d'une équipe espagnole, avait transformée sur leurs indications en un grand chalet basque. Les « messieurs » étaient alors quatre, un était mort ; la « Colonie » ne comptait plus que le « docteur », le « colonel » et M. Laugère groupés, avec mademoiselle de Kervo l'intendante, autour de madame Sabattet : ce qui étonnait un peu parce qu'ils n'étaient point parents, mais chacun vit à sa guise et, outre qu'ils n'étaient plus jeunes, leur irréprochable tenue interdisait le blâme. Quant à leur bienfaisance, Honorine avait pu la juger, puisque l'hiver dernier

madame Sabattet l'avait veillée plusieurs nuits de suite au cours d'une mauvaise bronchite ; et les conseils du « docteur » avaient soulagé Narcisse de ses rhumatismes.

Elle aidait Cotiche à pousser la lourde barque dans l'eau. Escortée du chien noir, la petite Martine, les rames sur l'épaule, accourait :

— Emmène-moi, je veux parler à madame !

— Reste là, fainéante, — gronda la mère.

Cotiche assujettit les rames, cracha dans ses mains :

— Sans adieu !

Il s'arc-bouta, souquant ferme : le sillage vint, d'une vague minuscule, mouiller les pieds des deux femmes qui plantées droit, sans parler, regardaient s'éloigner l'homme avec son message.

II

Madame Sabattet, en s'éveillant la veille au petit jour, avait pris une fois de plus conscience de sa vie profonde, dans le cadre recueilli de la « Maison-Blanche ». La « Maison-Blanche », aucun refuge n'aurait pu être mieux choisi pour des amis résolus à vieillir ensemble dans une noble intimité, pour des esprits liés par des affinités supérieures et désabusés du monde, pour des cœurs aspirant au profond apaisement de la nature. Ils vivaient comme dans une île, sur cette bande de sable et d'arbres enserrés entre l'Océan et le lac, isolée de celui-ci par des pins énormes et des sûriers tors, tandis que les frondaisons des combes et le rempart des dunes la préservaient des vents du large, du souffle sauvage de l'Atlantique.

On était là au bout du monde : pays vierge, ignoré des contraintes administratives ; on n'y voyait que rarement les gardes forestiers et jamais les touristes. Pour communiquer avec la grande lande, il n'y avait que le passage en barque ou le long détour des deux chemins qui, l'un à droite et l'autre à gauche, contournaient l'eau. Sauf le facteur et le boulanger, — encore laissaient-ils le courrier et le pain chez les Soubeyre, — les fournisseurs ne venaient pas. Il fallait vivre sur la terre : la

subsistance des cinq maîtres et des trois serviteurs avait exigé l'achat de deux vaches laitières, l'entretien d'une basse-cour et d'un potager. Œufs, volaille, et le poisson qu'on pêchait convenaient au régime à demi-végétarien de la « Colonie ».

La propriété attestait une volonté d'ordre et d'élégance ; elle était expressive comme un visage humain : le mystère qui se dégage de l'agencement des aîtres lorsqu'on les sent adaptés à leurs fonctions et d'accord avec l'ambiance, complétait son harmonie. Le parc rustique ne s'entourait point de murs, mais de lauriers-thyms et de troènes de Californie. Derrière, s'épaississait un bois de mimosas touffus qui, dès février, irradiait une splendeur d'or et embaumait le miel. Les pelouses, avec leurs corbeilles de rhododendrons et d'azalées, la roseraie sans feuilles encore, la serre aux plantes rares, témoignaient du goût très sûr de madame Sabattet. La maison, que débordaient les pentes de tuiles, soutenues par des consoles de bois, dressait sa large façade blanche aux volets vert-bronze ; des colombages la striaient ; elle s'ornementait d'escaliers et de balcons, et des chèvrefeuilles vivaces s'enlaçaient aux bow-windows cristallins.

Madame Sabattet goûtait cette heure indistincte, le silence de la maison où, furtifs, elle avait déjà perçu les pas de Dorothée de Kervo et de la vieille Françoise. Elle aimait voir s'animer sa chambre, déjà moins obscure ; la pâleur des draps se dégageait la première, puis les fleurs en toile de Jouy des murs, la forme des meubles et l'eau morte du grand miroir. Un souffle froid entrait. Sitôt vêtue, elle poussa les volets et vit, en face d'elle, la blême clarté du ciel, d'un vert citrin peu à peu glacé de rose. Une percée entre les ramilles lui montrait le lac semblable à une plaque d'argent ; le haut des cimes blondes émergeait de l'ombre, et toute l'odeur des landes envahissait la pièce.

Quel bain auroral que ces effluves de résine et d'ozone si riches, si doux, si puissants qu'ils avaient contribué, plus que les remèdes du docteur Fagalde, à la rétablir ou presque ! Elle y puisait de la force pour la journée, une allégresse d'esprit et son invincible foi dans les lois de beauté et d'harmonie où s'ancrait son idéal.

Comme elle avait eu raison de céder à l'ordre du médecin et

aux instances de ses vieux amis, Guy Laugère, Élie Maraval et M. de Saubusque. Rivés à elle par une affection qui, pour le premier, joignait à l'amitié la plus pure le crépuscule d'un autre sentiment assagi, ils n'avaient pas hésité à quitter, pour la suivre, ce grand vieux rez-de-chaussée de la rue de l'Université, ouvrant sur un jardin centenaire, et où elle leur épargnait les tracas de la vie matérielle, si insupportables aux hommes de pensée. Rien ne les retenait plus à Paris : une décision du Gouvernement, très discutée, avait privé Guy Laugère de sa chaire à la Sorbonne. Élie Maraval, médecin de haute valeur, renonçait à exercer. Le président de Saubusque venait de quitter son siège à la seconde Chambre de la Cour. C'est alors que le colonel Bréchart, qui venait de prendre sa retraite, sur leur offre affectueuse décidait de se joindre à eux.

Tous, plus ou moins frappés par une crise d'ordre public ou intime, ayant souffert du sort ou des hommes, souhaitaient se ressaisir dans de nouvelles conditions de sécurité morale. Pourquoi fallait-il que la mort eût déjà frappé l'un des meilleurs? Elle tourna ses yeux vers le portrait du président en rabat blanc et robe rouge. Ce ferme et grave visage, aux yeux bleus si clairvoyants et si tristes, avec les rides sévères encadrant la bonté du sourire, ravivait ses regrets. D'autant plus reportait-elle sa protection maternelle sur ceux qui restaient : Mathieu Bréchart, si rude et si loyal, Élie Maraval, être exquis de droiture et de candeur ; elle préférait, — son impartialité le lui reprochait bien un peu, — Guy Laugère, vieil enfant de génie, bouillonnant d'idées et plein d'illusions, Guy Laugère qui l'avait adorée pendant vingt ans en silence, sans espoir, et lui vouait encore le même culte pieux. Grâce à eux tous ne devait-elle pas, malgré les tristesses d'un passé cruel, remercier le destin qui avait mis aussi à ses pieds, comme une offrande, le servage admirable de Françoise et le dévouement passionné de Dorothée de Kervo, venue à elle dans un complet désarroi, mendiante de charité spirituelle et qu'elle avait comblée en l'aimant : Dorothée. dont le labeur et le zèle eussent sanctifié, dans un couvent, la plus humble des sœurs converses?

N'y avait-il pas aussi les Iribarne, le jardinier et sa femme, partis depuis huit jours pour Bordeaux afin de recueillir l'héritage d'un frère du mari? Les Iribarne dont l'absence

élargissait, dans l'esprit des hôtes de la « Maison-Blanche », un cercle de réflexions motivées par leur intérêt pour le couple et sa situation exceptionnelle ?

C'étaient des Basques, race à part, ardente et contenue, capable des meilleures et des pires énergies. Ils avaient mal tourné et auraient plus mal fini si, lorsqu'elle habitait encore Paris, madame Sabattet, par un hasard providentiel, ne leur avait, avec le colonel Bréchart, donné l'occasion de se réhabiliter. Occupée d'œuvres charitables, elle avait arraché à une existence atroce Gratiane Naguila, encore jeune à trente-cinq ans quoique flétrie, en la faisant admettre à l'hospitalier petit refuge d'Auteuil créé par madame Avril de Sainte-Croix.

Comment avait-elle deviné à quel point la misère, les mauvaises fréquentations, une lâche séduction, un plus lâche abandon plaidaient pour cette malheureuse? Comment avait-elle su faire jaillir des sentiments qui, étouffés, aspiraient malgré tout à revivre? Ce fut le secret de l'intelligence et du cœur de cette femme d'élite, et ce don qu'elle avait de sympathiser avec les natures les plus opposées à la sienne et de les attirer à elle.

De son côté, le colonel qui vouait ses maigres ressources à une charité discrète, venait de retrouver, sortant de l'hôpital après la prison, Pierre Iribarne, son ancien ordonnance au 70e Colonial, à qui il s'était intéressé, même après le conseil de guerre pour insoumission et l'envoi aux colonies de discipline. L'homme depuis avait roulé lamentablement, essayant divers métiers, ne se relevant que pour tomber plus bas. Il lui restait pourtant une âme. Et cette âme pouvait être sauvée !

Résolue à vivre dans les Landes, dont on lui vantait le climat salubre, madame Sabattet avait songé à associer à son sort l'humble sort de Pierre Iribarne et de Gratiane Naguila. S'ils pouvaient s'aimer et se marier, ils trouveraient, dans le domaine qu'elle venait d'acheter en commun avec ses amis, des occupations qui aideraient à leur réfection physique et morale. Ce projet généreux n'allait pas sans objections ni risques ; par un de ces élans qui la rendaient si chère à ceux qui la connaissaient bien, elle passa outre et, jusqu'à présent, elle n'avait pas eu à s'en repentir. De ces deux déchus, elle avait refait des êtres libres bien que disciplinés, fortement attachés l'un à l'autre par la similitude de

leur infortune, et qu'elle savait lui appartenir sans réserves sous leur maintien fermé, nullement servile et toujours silencieux.

Quelle influence la richesse subite — plus d'une centaine de mille francs — allait-elle exercer sur eux? Serait-ce pour leur bonheur ou leur malheur; et comment franchiraient-ils cette tentation? L'argent pourrit tant de riches, et à plus forte raison tant de pauvres! Dans son obstinée pratique du bien, combien elle avait constaté de rechutes! Que de retours au bourbier! Mais non, elle ne les verrait pas faillir à leur rédemption, s'écarter de la voie où ils traçaient leur droit et obscur sillon!

Sait-on jamais pourtant?... Avait-elle bien lu dans ces yeux énigmatiques, sur ces faces murées?

On grattait à la porte : une grosse voix se fit petite pour dire :

— C'est moi, Constance! Puis-je entrer?

— Certainement, Doro.

Mademoiselle de Kervo parut, formidable. Elle avait les traits exagérés d'un masque antique et un duvet brun aux lèvres. On n'eût osé sans peur du ridicule l'évoquer inspirant l'amour, ou seulement le flirt. Son informité l'avait pendant longtemps désespérée; la maturité venant, elle en prenait son parti avec une résignation et même une malice assez touchantes. Sa sauvagerie, qui redoutait l'étonnement d'un visiteur, lui rendait délicieuse sa réclusion dans cette Thébaïde où on l'entourait d'égards.

Vêtue de lainage marron, col et poignets blancs, — sa seule coquetterie, — un tablier de cuisine noué à sa taille, elle apportait un fagot avec ces copeaux résineux, ces « gemmelles » qui font de si bons allume-feux.

Elle eut pour madame Sabattet un sourire si limpide que ses traits en devinrent agréables.

— Vous n'êtes pas assez couverte, gronda-t-elle. En plein hiver, quelle imprudence!

Madame Sabattet répondit gaîment :

— L'hiver ici n'enrhume pas. A quoi bon du feu? Et pourquoi cette peine, ma chère Doro?

— Parce que c'est mon plaisir. Il vous faut de la chaleur.

Elle disposa la brassée, y mit une allumette. Hier, pour remplacer Iribarne, le colonel avait fendu à la hache les troncs abattus, et c'est elle qui, à bout de bras, avait monté dans chaque chambre les lourds paniers de bûches.

La flamme crépita, vive.

— Et vous ne descendrez pas que vous n'ayez mis une cape sur vos épaules.

On eût dit une ogresse gardant une fée fragile ; car, sous ses cheveux qui avaient blanchi très tôt, madame Sabattet, haute et mince dans des robes lâches et invariablement sombres, sculptait la maigreur étique de certaines Anglaises. Son corps, usé malgré sa résistance nerveuse, et bien qu'il gardât de la grâce, ne trahissait plus de signification féminine : toute l'éloquence des lignes affluait sur le visage mat, énergique et fin, et surtout dans le rayonnement splendide des yeux noisette pailletés de vert.

Elle acceptait les soins de Dorothée, comme la seule façon de rendre celle-ci heureuse. Malgré leurs contrastes, d'invisibles analogies les rapprochaient. Que de fois, la prompte lucidité de l'une et, chez l'autre, une de ces intuitions d'âme fréquentes chez les simples, les faisaient se deviner, là où leurs compagnons n'avaient rien soupçonné. Seul le président de Saubusque, scrutateur et analyste professionnel, partageait jadis leur compréhension subtile.

Pauvre grand ami ! Jamais Constance Sabattet, qui sans compter ses fatigues s'était dévouée à lui, n'oublierait quelle incomparable garde-malade. Dorothée s'était révélée, lorsqu'il se débattait dans les suprêmes affres d'un cancer du rein.

La douleur de celle-ci avait été trop éloquente en sa naïveté pour que madame Sabattet n'eût pas deviné l'éclosion d'un roman silencieux dans cette chambre d'agonie, pour qu'elle n'eût pas reconnu que cette ferveur exaltée, et voilée par la plus ombrageuse pudeur, méritait sans en être profanée le beau nom d'amour, oui, d'amour sans réalité possible, d'amour presque religieux, sanctifié par la souffrance et la mort, ressenti par cette vieille fille disgrâciée pour quelqu'un qui n'en avait rien su !

Jamais elles n'avaient effleuré ce sujet, mais lorsqu'elles

parlaient du disparu, c'était avec un accent particulier ; cela encore les avait faites sœurs d'une même pitié.

Dorothée dit, et son amie s'attendait à ce qu'elle allait entendre :

— Après-demain, ce sera le quatrième anniversaire du soir où monsieur de Saubusque nous a quittés. Les saules qui entourent sa tombe étaient déjà grands la dernière fois que nous sommes allées au cimetière, en novembre.

Madame Sabattet inclina la tête ; elle revoyait en plein bois le calme, si calme petit enclos agreste, où viennent s'ébattre les pigeons de Géglosse ; quelques tombes et des tertres plantés de croix sous des cèdres en éventail et ces cyprès Lambert qui ressemblent, d'un vert plus frais, à des sapins du nord. Jean-Honoré de Saubusque, après les travaux, les honneurs et les grandes peines ignorées de son existence, devait goûter là un repos sans rêve.

Pauvre ami ! Seule, elle avait reçu ses confidences et connu son martyre. Marié sur le tard avec une femme qu'il adorait malgré la divergence de leurs caractères, il voyait grandir avec bonheur leurs enfants, deux jeunes filles de dix-sept ans et de seize, Marthe et Madeleine, lorsqu'un drame affreux effondrait son foyer, entraînant dans ses répercussions le désespoir, la folie et la mort.

Ils passaient un été en Suisse avec des amis en voyage de noces, un peu parents de madame de Saubusque. M. de Trévauges, parti un matin seul en excursion, ne revenait pas. Imprudence ou accident — car le suicide semblait inexplicable, — il avait roulé au fond d'un précipice d'où, après trois jours de recherches et pour sa femme de mortelles angoisses, on rapportait son corps déchiqueté. Madame de Saubusque, prévenue sans ménagement devant les siens, proférait, après un cri terrible, les mots qui, la dénonçant, étalaient à nu son adultère ancien et persistant, dont sa fille cadette, Madeleine, était le fruit. Dans cette formidable secousse et ce navrant aveu, sa raison s'égarait au point qu'il avait fallu l'interner d'urgence.

Le plus abominable pour M. de Saubusque, si traîtreusement frappé dans sa confiance, avait été l'aversion subite de sa fille aînée, Marthe, par une de ces injustices filiales

que rien n'explique sinon qu'elles tiennent à une hérédité morbide. Marthe, qui ressemblait étrangement à sa mère et l'adorait, avait rendu responsable de cette catastrophe le père innocent, le mari outragé. M. de Saubusque avait dû, après les plus pénibles scènes, consentir à la laisser vivre chez une tante ; elle s'était mariée peu après et n'avait jamais consenti à le revoir. La cadette, Madeleine, plus à plaindre que sa sœur, n'avait pu supporter d'apprendre l'opprobre de sa naissance ; un dévorant mysticisme, un irrésistible besoin de rachat s'était emparé d'elle et, malgré les supplications de celui qui l'avait élevée, aimée en véritable père, elle entrait aux Carmélites et y mourait, consumée de langueur, au bout de quelques années.

M. de Saubusque, ne pouvant aux termes de la loi se refaire un autre foyer et ne le souhaitant pas, réservant toute sa pitié presque surhumaine à sa femme folle, s'était condamné chaque jour, pendant quinze ans, à aller prendre de ses nouvelles, dans la maison de santé où son état exigeait une surveillance de toutes les minutes. Quand les médecins le permettaient, il la visitait ; elle ne le reconnaissait pas et le prenait pour le frère du directeur.

Ce qu'avait pu être ce supplice pour un homme d'une sensibilité aussi frémissante, sous son masque rigide, Constance Sabattet n'y pensait qu'avec horreur. Enfin, madame de Saubusque s'éteignait sans avoir recouvré la raison. Le président, fatigué de son métier, avait pris sa retraite. De quelles bénédictions, bien malade déjà, n'avait-il pas exprimé sa gratitude à l'amie compatissante qui lui avait rendu une famille intellectuelle, et tolérable le devoir de ne pas se suicider !

Dorothée de Kervo regardait avec fétichisme sa protectrice. Tremblant de la voir tomber à nouveau malade, elle eût voulu lui servir d'esclave, peigner ses cheveux ou, s'agenouillant, la chausser. Cette latrie offusquait la délicatesse de madame Sabattet dont les refus souriants, mais décidés, la désolaient. Certains privilèges toutefois lui étaient acquis : elle rangeait le linge qu'elle repassait elle-même; elle s'occupait des reprises et aidait madame Sabattet à tous les travaux d'aiguille.

Émue, elle murmura :

— Pour moi aussi, Constance, le 2 janvier est un anniversaire. Mais moi, c'est du bonheur : ce jour-là vous m'avez recueillie et sauvée.

— Chère Doro, j'ai fait bien peu.

— Comment pouvez-vous dire cela? Sans vous, mon Dieu !... Que serais-je devenue? Étais-je assez malheureuse ! Arrivée le matin de Vannes, après avoir voyagé toute la nuit en troisième classe, entre un ivrogne et une hydropique à moitié gâteuse ; le wagon bondé empestait le tabac ; des « marsouins » chantaient des refrains de caserne, puis ils ont ronflé. Et l'arrivée : un petit jour sale, d'une détresse ! C'était la première fois que je revenais à Paris, depuis le temps où nous étions pensionnaires ensemble au couvent du Roule. Je ne connaissais plus rien : ni les rues, ni les magasins ; au milieu de cette foule indifférente, je ne sentais que ma solitude horrible. Toute la journée dans le froid coupant — quel froid il faisait ! — j'ai marché de l'Opéra à Montrouge, de Montrouge à la Villette ; cinq fois j'ai traversé la Seine, et je me suis penchée sur les ponts : l'eau affreuse me fascinait.

— Ma pauvre amie...

— Ah oui ! Sans la voix secrète qui m'a soufflé alors votre nom et les recherches qui m'ont permis de découvrir votre adresse, sans l'inspiration irrésistible que j'ai eue alors de vous demander asile...

Madame Sabattet revit l'apparition tragique. Ne semblait-il pas que sa destinée l'eût mêlée aux plus étranges vicissitudes d'autrui pour qu'elle y jouât un rôle de salut? Là où tant de gens ne voient de la vie que son miroir lisse sous l'apparente unité des circonstances, elle discernait des tourbillons obscurs, de convulsives luttes de fond ; les événements, avec leurs péripéties bizarres, venaient d'eux-mêmes la chercher comme les âmes tourmentées en quête de guérison.

Elle revoyait Dorothée de Kervo au couvent, adolescente déjà énorme, en butte aux railleries et aux méchancetés ; elle l'avait protégée ; en retour celle-ci vouait à la « grande » qui n'hésitait pas à la défendre, une adoration de chien fidèle. Le peu qu'elle avait appris, Constance l'avait fait entrer dans sa tête de granit. Ce bonheur durait deux années : à la rentrée elle se retrouvait seule. Elles s'étaient écrit quelquefois, puis

sans s'oublier s'étaient perdues de vue. Rien de plus mélancolique et de plus fréquent.

Constance Sabattet croyait entendre encore la confidence lamentable. Ne possédant que la robe qu'elle portait sur elle, un mauvais chapeau élimé. semblable à un mannequin gigantesque, avec l'air apeuré d'une vieille enfant de quarante ans, Dorothée lui était apparue, transie et brûlante de fièvre, telle qu'un revenant.

Elle venait de s'échapper du château de Kervo, afin de fuir les images sinistres et impures que lui imposaient la mort suspecte de son père, la liaison complice de sa mère avec un amant de boue ; Dorothée était restée dans ce foyer d'Atrides tant qu'elle avait pu. Aujourd'hui, n'ayant plus à aimer son père, vieillard faible et bon, persécutée par la haine aveugle de sa mère et l'insolence de l'indigne souteneur, ruinée par eux et dépouillée de tout, elle ne savait plus où aller et que devenir, Cet affreux passé lui restait toujours présent, et certains jours crevait en elle, comme un orage noir.

— Tout de même, est-ce croyable? Je me demande si je n'ai pas rêvé. Il y a des choses trop injustes ! Une mère, qui n'est que sacrifice et amour, un être qui s'arracherait le pain de la bouche pour ses enfants, voilà ce que toutes ou presque toutes ont eu ; et moi, je n'ai connu qu'un monstre ! Ce que j'ai souffert, comme une bête à l'attache, pendant des années, des années ! Et moi encore, ce n'était rien ; mais ce qu'elle a été pour mon pauvre père, ce qu'il a enduré jusqu'au bout ! Quand je pense qu'ils l'ont empoisonné !

Madame Sabattet compatit, une fois de plus, à cette Orestie domestique ensevelie, comme beaucoup de drames provinciaux, dans le silence, tant par la peur du scandale que par la connivence prudente ou peureuse des rares témoins.

— Vous pensez bien, — conclut Dorothée, — que je ne pouvais dénoncer ma mère, et d'ailleurs je n'avais pas de preuves suffisantes. Aussi bien, la malheureuse a été punie. Deux ans après, cette ignoble brute qu'elle avait épousé la trompait avec toutes les drôlesses du pays et la rouait de coups. Est-elle morte d'humiliation et de rage ; a-t-elle fait, comme on l'a dit, une mauvaise chute? Sa fin est restée mystérieuse. L'homme a disparu. Le château a été vendu au

profit des créanciers. Sans vous, Constance, je serais à la rue ou plutôt morte.

Madame Sabattet l'interrompit avec une tendre autorité :

— Ne pensez plus à ces choses, Doro. Déjà elles sont si loin de vous ! Ne songez plus qu'à vivre au calme dans ce merveilleux pays.

Sa main désigna le lac, les pins, le vaste ciel, l'harmonie sereine de ce petit univers.

— N'est-ce pas qu'on goûte ici la grande paix?

Un peu contrite à l'idée qu'elle aurait pu fatiguer une patience qu'elle savait si généreuse, mademoiselle de Kervo dit :

— C'est vrai, pourquoi ai-je reparlé de cela? Je suis si heureuse ici ! Car c'est ma part de paradis et je ne réclame pas l'autre.

— Chut ! Vous scandaliseriez notre ami Bréchart.

Et Constance Sabattet eut un léger sourire ; elle savait son amie incroyante par révolte; le colonel, lui, catholique fervent, janséniste même, réservait ses convictions dans ce milieu libéral : elle, protestante, vivant détachée de toute pratique ; Guy Laugère inclinant à une nébuleuse théosophie, et Élie Maraval qui, doucement incrédule, ne parlait jamais religion. Un pacte de tolérance strictement respecté les liait.

Dorothée vit son amie chercher son face-à-main posé sur la cheminée et le lui tendit.

— Allons, à la besogne, — dit gaîment celle-ci. — Est-ce que la Noiraude s'est laissée traire ce matin?

— J'ai accompagné Françoise, — dit modestement Dorothée, — la Noiraude et la Roussette ont donné leur lait de très bonne grâce, comme si Gratiane eût été là.

Et suppliante :

— Promettez-moi de ne pas vous fatiguer. Je vous assure qu'il n'y a plus rien à faire pour vous. Françoise a paré à tout.

Elle n'ajouta pas qu'elle l'avait aidée de son mieux.

III

La vie conventuelle de la « Maison-Blanche », si l'on peut appeler ainsi les rapports quotidiens les moins astreignants qui

fussent, ne commençait qu'au repas de midi. Chacun, dans la matinée, jouissait d'une sorte d'incognito et usait de sa liberté à sa guise. Il était rare que ce ne fût pas dans l'intérêt général. Seul, Guy Laugère, travaillant fort avant dans la nuit et affligé d'insomnies, sortait tard de sa chambre.

Le colonel Bréchart s'était réveillé avant tout le monde, dans une petite pièce blanchie à la chaux, véritable cellule sans ornements aux murs qu'un grand crucifix noir à la tête du lit de camp, sans meubles qu'une armoire de bois blanc, deux chaises flanquant une petite table, une étagère avec quelques livres de piété, d'art de la guerre et de mathématiques; à un râtelier, des éperons, une canne rustique, un fusil de chasse, et, dans un cabinet de toilette sommaire, ses deux cantines d'officier déteintes, aux serrures fatiguées.

Il avait fait son lit et balayé sa chambre, il s'était rasé avec cette brusquerie qui le faisait parfois se couper. Il avait une tête carrée, le front bas, de rudes cheveux gris, de petits yeux perçants sous des sourcils encore noirs; sa moustache et sa barbiche poivre et sel accentuaient le retroussis doguin de la bouche : le tout, plein de caractère et un peu rébarbatif, s'adoucissait dès que ce visage, durci par l'habitude du commandement et rendu ombrageux par l'expérience, se détendait avec confiance. Ses traits prenaient alors une sorte de bonté bourrue où se pouvaient lire le culte du devoir et la fierté de l'honneur. Le corps trapu et musclé, gardant une raideur militaire, exprimait la force disciplinée. L'homme pouvait déplaire, mais la sympathie une fois née ne cessait pas de grandir; quant au respect, il l'imposait.

Agenouillé sous le crucifix où saignait un Christ aux mains à demi fermées, il s'absorba dans ses prières. D'ordinaire, il les prolongeait par une méditation. Cette fois-ci il s'en tint à « Notre père qui êtes aux Cieux », suivi de « Je vous salue Marie ». C'était son pain de vie que ces minutes d'élévation vers un Dieu dont la présence, pour lui, s'attestait en tout lieu, à toute heure, et dont la protection, il n'en doutait pas, l'avait sauvegardé aux heures les plus dangereuses, au Dahomey, au Tonkin : ce jour où, dans la brousse, un coup de lance, porté par un guerrier africain, s'était brisé sur le scapulaire qui protégeait sa poitrine ; cet autre jour où le sabre d'un « Pavil-

lon-Noir », frappant de biais son menton, au lieu de lui trancher la gorge, s'était arrêté sur une chaînette d'or portant une médaille bénite.

Il en avait été quitte la première fois pour une contusion et la seconde pour une large entaille. L'idée que son porte-cigarettes de métal avait repoussé la lance et que le sabre avait dévié sur le premier bouton de cuivre de son dolman ne lui était même pas venue : seule, une intervention divine expliquait ces miracles. Sa foi ne comportait ni examen ni objection, pas plus que la discipline du régiment. Ses idées simples avaient fait sa force durant sa carrière et, pendant ses épreuves, sa consolation.

Il descendit l'escalier, sans que ses chaussons de feutre fissent craquer les marches ; en bas, il enfila des sabots ; il portait un chandail de laine et un vieux pantalon d'uniforme dont on avait retiré le passe-poil. Nu-tête, il se dirigea vers l'écurie. Son chien, un grand berger à poils jaunes, s'élança vers lui et, sans aboyer, — trop tôt, c'était défendu ! — et le couvrit de caresses :

— Bien, Janus, du calme !

En les entendant, un cheval hennit dans son box. M. Bréchart lui flatta l'encolure d'une ou deux claques, ce qui chez lui, avare de démonstrations, trahissait une véritable tendresse : Maroc était son dernier cheval d'armes ; il le montait régulièrement, ou l'attelait pour la promenade. Soulevant le coffre à avoine, il mesura la ration et la vanna soigneusement ; puis il jeta à la fourche, dans le râtelier, la paille et le foin.

De là, ouvrant la porte de la remise, il vérifia la selle, la bride et les harnais astiqués à neuf, la bouclerie et les mors luisants. L'armoire de service présenta ses étrilles, brosses, onguents et flacons bien rangés. Également lavé à grande eau et irréprochable, le break qui avait ramené de la gare, la semaine dernière, Guy Laugère, allé à Paris pour les affaires de la communauté. Tout était propre, en ordre, et défiait la revue de détail la plus minutieuse.

Le colonel songea que les Iribarne ne pouvaient tarder à revenir ; qu'allaient-ils faire de l'héritage ? Il n'en aimait pas l'origine. Le défunt, Iribarne cadet, avait, comme certains

Basques, dont l'indépendance répugne au service militaire, déserté à la veille de la conscription et gagné l'Argentine : là, il s'était fait éleveur de bestiaux. Patient et tenace, il avait réussi ; il allait pouvoir rentrer en France sans danger, les délais d'insoumission étant depuis longtemps prescrits, quand, dans les pampas, un taureau sauvage lui avait, d'un coup de corne, perforé le foie. Sa mort imprévue laissait dans la misère la femme avec qui il vivait maritalement, une cigarière espagnole dont il avait eu trois enfants.

C'est de Pierre lui-même que M. Bréchart tenait ces détails ; scrupuleux à l'excès pour lui, comme pour les autres, il lui eût été pénible de le voir jouir de cette fortune laborieusement gagnée par son frère, mais qu'entachait la désertion, faute qui, à ses yeux d'officier, signifiait plus qu'une erreur de jeunesse : une faillite au devoir. D'ailleurs, tout en réprouvant la situation irrégulière de cette femme et de ces enfants, il estimait trop rigoureux que la loi les spoliât entièrement.

Mais il s'était abstenu de donner un conseil qu'on ne lui demandait pas : Pierre était en âge de savoir ce qu'il voulait.

Il rentra dans l'écurie et sortit Maroc pour le pansage ; avec une dextérité « d'ancien », il promena l'étrille sur les flancs polis de l'animal, un normand d'âge, encore robuste. Le poil bai se lustra sous la brosse. Puis il lui cura les sabots et lui épongea les pattes, marquées aux quatre balzanes blanches que le dicton attribue au cheval « pour se battre ». Maroc, de temps à autre, doucement lui appuyait la tête sur l'épaule. Et Janus, ses oreilles de loup pointées, les yeux ardents, les contemplait tous deux avec ce rictus à dents découvertes qui est le rire intelligent des chiens.

Cette besogne accomplie, M. Bréchart se dirigea vers la pompe, placée derrière la maison et, à vigoureux coups de piston, il se mit à refouler l'eau « blanche » de la citerne dans le réservoir juché sous le toit. Ensuite, il pompa l'eau « jaune » qui, tirée d'un puits à travers les couches de grès et de sable, assurait l'arrosage du jardin. Loin de trouver fastidieuses ces corvées, il en aimait le libre effort, ayant appris, par trente-cinq ans de servitude haute, que nul labeur utile n'est à dédaigner. Et quel contentement modeste de contribuer

au bien-être des gens et des bêtes ; égoïstement même, n'était-ce pas une allégresse de se sentir des muscles encore résistants, une large poitrine qui, au jeu du levier, aspirait l'air si frais et si pur, tandis que l'aube montante éclairait la splendeur de la forêt?

Comme il goûtait, lui aussi, le charme pacifiant de cette nature ! Jusqu'à dix lieues à la ronde, trottant sur Maroc et escorté de Janus, il en connaissait le sous-bois roux, les dunes mollement arrondies et leur végétation luxuriante : chênes verts, houx épineux, chênes-lièges aux troncs gris écorcés couleur d'iode, pins élancés d'un jet vers le ciel et élargissant leur parasol ; ajoncs rugueux qu'étoilent, hiver comme été, leurs fleurs jaunes ; buissonnaies de grandes bruyères et de genêts ; solitudes coupées de petites mares glauques ou de rigoles de drainage. Çà et là un toit de ferme, tapi sous les branches : pas une devant laquelle il n'eût mis pied à terre, et fait connaissance de la vieille mère sous son chapeau de paille plat et noir, de la femme entourée de marmaille et portant un nourrisson au sein ; pas une de ces pauvres demeures où il n'eût causé, à leur retour du gemmage, avec les résiniers incultes et barbus.

Une préférence le poussait vers les humbles ; il se sentait près d'eux, alors que les riches lui étaient étrangers. Il constatait dans leur simplicité un caractère commun de race : après les noirs d'Afrique et les jaunes d'Asie, il retrouvait, dans le déroulement quotidien de leurs tâches obscures, à travers leurs joies et leurs peines, comme aussi dans leur dignité naturelle serviable sans vénalité, de quoi aimer l'homme en ce qu'il a de plus humain et de meilleur. La pauvreté n'était pas, jugeait-il, le pire fléau. Ces êtres rustiques, vivant en plein air d'un travail sain, n'étaient-ils pas moins malheureux que les ouvriers d'usine, automates d'un geste uniforme et d'un labeur fragmenté? Leur ignorance même les préservait de trop souffrir. Il voyait en eux les types touchants de l'humanité primordiale et permanente, derrière les mirages du progrès, auquel il ne croyait pas ; rien à ses yeux n'ayant atténué la sévère loi du péché originel qui voue l'homme aux labeurs harassants et la femme aux gésines douloureuses : misères fatales, à la fois leur châtiment et leur rachat.

Le docteur Maraval allait prendre sa bicyclette au hangar; il s'avisa que celle de Guy Laugère restait poudreuse de la dernière sortie, car leur ami était fort négligent pour les détails matériels. Aussi eut-il soin de la remettre d'abord en état, d'en frotter les nickels et d'en huiler les bielles à la burette, souriant à penser que Guy Laugère, dans sa distraction, ne remarquerait pas cette prévenance ; et c'est bien ce qui enchantait la délicatesse d'Élie Maraval : rendre service sans qu'on le sût.

Il était de taille moyenne et assez corpulent ; son visage ovale et rasé rappelait le masque célèbre du docteur Potain, dont il avait le front chauve, le long nez bulbeux et le regard pénétrant. Sa bouche large, excessivement mobile, exprimait une infinie bonté et les mille nuances d'une sensibilité à fleur d'âme qui le faisait, à cinquante-sept ans, rougir encore pour une émotion. Cette figure sans régularité séduisait par sa fine et aimable douceur. Vêtu d'un complet homespun olivâtre, ses gros souliers jaunes lacés ne déguisaient pas la petitesse de ses pieds ; très petites aussi, ses mains de praticien exercé à palper légèrement la douleur.

Il achevait de regonfler les pneus de sa bicyclette et bientôt il fila dans l'allée centrale, franchit la petite grille accolée au portail, n'hésita qu'un instant entre les deux routes : celle du sud était la plus pittoresque, et ses vallonnements, en le forçant à mettre de temps à autre pied à terre, amusaient sa pensée toujours en éveil par le spectacle des taillis et les dentelures variées de la berge. Élie Maraval, depuis qu'il n'exerçait plus, s'était pris de passion pour la botanique et combinait, dans l'étude des « simples », les éléments d'une thérapeutique qui opposât les bienfaisantes vertus végétales à l'abus des spécialités chimiques, dont les formules complexes sont si en faveur aujourd'hui. Nulle ambition personnelle ne le guidait, nul intérêt autre que l'amour désintéressé de la science. En observant les plus menues tigelles, les plus modestes feuilles, il se remettait à l'école de la grande Mère des êtres et des choses, la Nature inépuisable, géante source de Jouvence.

Elle exaltait le plaisir qu'il goûtait à rouler sur les aiguilles de pin ; de tous ses sens il participait à cette grande atmo-

sphère de sève verte et fraîche qui caressait son visage, charmait ses yeux, ravissait son odorat, emplissait ses oreilles du bruissement confus que fait le silence d'une forêt. Il jouissait d'apercevoir l'eau argentée et ses mille frissonnements, il jouissait de la sombre et monotone immensité de la lande : la noblesse d'un pin magnifique l'émouvait autant que les torsions étranges d'un vieux sûrier à écaille grise ; et il avait, pour les minuscules herbes à ras du sol, un regard attendri. C'est avec un sentiment religieux que ce candide athée s'imprégnait de la splendeur de ce paysage si pur. Il sentait revivre en lui des sensations enfantines et émerveillées ; et dans le rêve panthéiste qui faisait de lui le frère de ces arbres, de ces buissons, de ces sables, de cette eau, il éprouvait une joie prodigieuse, l'enchantement de l'instinct et des forces naturelles innocemment épanouies. Jeune homme, il avait savouré cette communion avec l'univers, mais dans une ivresse confuse et non avec cette lucidité d'analyse qui lui venait de vieillir.

Il sortait de la pinède fournie et, à la lisière, il suivit le chemin romain qui longeait la dune. Les arbres, assaillis par le vent de mer qui courbait leur résistance, se crispaient à demi ensablés en reptations de bêtes, se retournaient du faîte comme une ombrelle dans la bourrasque, se pliaient en zigzags, tendaient des moignons de branches, offraient la douloureuse obsession de leurs formes blessées ou rompues. Élie Maraval ne pouvait sans souffrir les admirer. Il reconnaissait là l'opiniâtre, l'inflexible volonté de vivre des infirmes et des malades. Comme ils s'adaptaient, ces pins sacrifiés, combattants de première ligne grâce auxquels les suivants protégés, d'abord clairsemés, puis plus denses, combattaient l'invasion des sables ; comme ils s'obstinaient, ces vaincus ! Élie Maraval croyait assister aux luttes de ce beau et affreux métier de médecin où, pendant tant d'années, il avait mis son dévouement acharné au service de la souffrance. Il revoyait la tristesse de son impuissance trop fréquente, ces mauvais matins, ces sinistres soirs où il sentait lui échapper l'infortunée ou le malheureux qu'il défendait, depuis des jours ou des semaines, contre les griffes de l'inévitable.

Une inquiétude tendre et cachée activait ses coups de pédale et réglait machinalement son guidon. Ce n'était pas pour le

seul plaisir de vivre et de respirer l'air glacé qu'il parcourait ainsi la Sylve. Il allait à la gare de Géglosse chercher un nouvel envoi de médicaments, prescrits deux mois auparavant par le docteur Fagalde, le meilleur praticien de Bayonne. L'état de madame Sabattet le préoccupait. Elle maigrissait, mangeait peu, avait des essoufflements pour une marche rapide ou un effort. L'état de ses bronches, si menacées jadis, s'était beaucoup amélioré ; mais sa santé précaire, soutenue par une rare volonté, nécessitait un contrôle attentif. Le docteur Fagalde inspirait assez de confiance à Élie Maraval pour qu'il désirât le voir revenir bientôt ausculter et interroger sa cliente ; mais il fallait un prétexte, car on devait éviter de mettre madame Sabattet en défiance. C'est en l'avertissant de ces précautions que Maraval venait d'écrire à son confrère. Il jetterait sa lettre à la poste du bourg.

Chère Constance ! Amie grave et parfaite : comment admettre sans angoisse qu'elle pût couver derechef une insidieuse maladie? Mais était-ce le cas? En vérité, ce n'était pas le médecin, mais le compagnon dévoué et le servant fidèle qui se tourmentait ainsi. Le médecin, lui, plein de doute et d'incertitude, n'eût osé se prononcer. D'ailleurs ne vivait-elle pas ici dans les conditions les meilleures? Qu'une affection aussi profonde que la sienne songeât tout de suite au pire, même à tort, c'était bien naturel ; mais de là à conclure au danger réel, imminent !...

Une fois de plus son optimisme courageux prit le dessus. Il se moqua de ses craintes et, ayant franchi l'étroit pont de bois tremblotant qui surplombe le courant d'Osques, petite rivière frétillante aux interminables méandres, il acheva son tour du lac jusqu'à la traverse des Gisquoux et deux kilomètres plus loin, rattrapa la route de Géglosse : une vraie route de terre battue, bordée de fossés, la seule qui rattachât l'étang Bleu et ses bords au vaste monde, une route luisante où les ornières gardaient un reflet de la gelée blanche de la nuit.

Guy Laugère, une robe de chambre de tissu cannelle serrée à la taille par une cordelière, les pieds nus dans des sandales de cuir, ce qui lui donnait un air monacal, évoluait avec vivacité à travers son cabinet de travail, qui était spacieux et con-

fortable, feutré de tapis et ouaté de tentures. Un énorme feu de bûches pétillait dans la cheminée de chêne scuplté qui, sur une tablette, portait en reproduction de marbre le *Penseur* de Michel-Ange, entre deux beaux vases de Rouen. La bibliothèque, couvrant les murs sur trois faces, alignait ses reliures de veau fauve, les tons éclatants des toiles et le grain poli des maroquins, à côté de ces vélins d'un blanc assombri chers aux bibliophiles italiens. Une vaste table en chêne massif, au centre de la pièce, était écrasée sous un amoncellement de manuscrits, liasses, projets, chemises et cartonnages de couleur.

Guy Laugère, nerveux, petit, agile, tisonnait la flamme, repoussait du pied un brandon, s'asseyait pour griffonner quelques lignes de son grand traité de l'*Organisation de la Société moderne*, consultait sur un lutrin transformé en porte-in-folio quelque énorme dictionnaire, allumait une cigarette, l'oubliait sur un coin de table, taillait une plume d'oie, commençait une lettre, la quittait pour passer dans sa chambre, revenait, s'arrêtant pour se chauffer les jambes devant les grands landiers, se rasseyait, s'enveloppait les genoux d'un châle et reprenait son travail ; tout cela par impulsions brusques, avec le naturel d'un homme dont la pensée à chaque instant virevolte et dont l'agitation est la règle.

Son large front bombé annonçait l'intelligence un peu chimérique ; son regard, derrière de grosses lunettes convexes à bordure de corne, se dardait aigu ; sa bouche, d'un dessin éloquent, s'arquait entre la moustache et une barbe grisonnante en pointe ; quant à son teint, il avait une chaude matité sarrasine. Ses oreilles velues et pointues s'écartaient de la tête, et il se grattait fréquemment la tempe de ses doigts osseux aux ongles démesurés comme ceux d'un mandarin de lettres.

Trempant sa plume dans l'encrier, il traça, d'une petite écriture saccadée et presque illisible, ces mots :

« Les lois de l'association que Saint-Simon concevait placées sous la dépendance et le contrôle de l'État, et que Fourier faisait résulter du libre accord des affinités groupées autour du Phalanstère, ne sauraient obéir à des formules objectives aussi simples et d'ailleurs contraires à la complexité infinie de l'évolution moderne... »

Il s'arrêta pour prendre dans une bonbonnière une pastille de réglisse ; il craignait de s'être enrhumé pendant son voyage à Paris. Il revit les courses multiples, presque toutes de charité, dans des cours fétides et au long d'escaliers noirs, recensa les commissions dont chacun l'avait chargé et dont il s'était acquitté scrupuleusement, sans oublier les présents qu'ils faisaient pour le jour de l'An à madame Sabattet. Pour sa part, il lui destinait une délicieuse boîte en cuir gaufré contenant, sur un écrin de velours, des ciseaux, dé, poinçon en or et, dans un compartiment intérieur, des aiguilles anglaises et des soies multicolores.

Guy Laugère revoyait sur les quais les casiers des bouquinistes, jadis ses délices, et le jour gris et sale qu'il faisait lorsqu'il était allé voir un de ses vieux amis, bibliothécaire à la Mazarine. Il avait déjeuné chez un mastroquet du boulevard Saint-Michel à dix sous la portion ; car ce raffiné, qui acceptait les attentions de Constance Sabattet et les soins de Dorothée et de Françoise, eût cru manquer de délicatesse en s'offrant un repas fin dans quelque restaurant de luxe. Il avait tenu à passer rue de l'Université devant l'ancienne maison où il avait vécu avec le président et le docteur, sous le toit de leur amie. Il avait aussi voulu revoir le jardin du Luxembourg et la Sorbonne, d'où un acte du pouvoir, qu'il jugeait inique, l'avait fait descendre de sa chaire d'« Histoire des origines des droits civiques ». Sa pensée revit la France tumultueuse d'alors, les fureurs soulevées, deux conceptions du juste et de l'injuste aux prises et, devant l'apaisement enfin tombé et les cendres refroidies de ce brasier d'idées, il resta songeur, sans regrets personnels, mais avec la profonde mélancolie que laisse le spectacle des grands délires humains.

Il se leva et, s'approchant du bow-window, souleva la fenêtre à guillotine ; l'air vif fit palpiter le rideau de tulle. Il s'absorba dans la contemplation du paysage. A ses pieds, le sable de l'allée serpentait autour d'une large pelouse bordée de camélias ; puis s'épaississait le feuillage d'absinthe des mimosas et, par trouées, l'argent du lac brillait sous le ciel pâle. Il aspira lui aussi, comme avait fait Bréchart, comme avait fait Maraval, l'air chargé d'ozone et de sel marin, et avec la sérénité d'une âme haute qui a trouvé

le havre de grâce, le refuge après les orages de la vie, il murmura :

— *Solitudo, fortitudo !...*

Et il se remit à écrire jusqu'au premier coup de la cloche du déjeuner.

IV

Aucun des vieux amis de madame Sabattet ne se fût permis de s'asseoir à sa table dans une tenue moins soignée qu'à Paris ; et elle-même, souffrante ou non, donnait l'exemple de cette correction, qui est une des formes les plus seyantes du respect des autres et de soi-même.

Aussi rien qui rappelât les négligés matinaux de ces messieurs : le colonel avait endossé un complet de drap bleu usé, mais fort propre, que décorait à la boutonnière une immuable rosette de la Légion d'honneur en corail. Le docteur était en noir, et Guy Laugère portait un vêtement de cheviotte gris foncé, col rabattu et régate mordorée ; il ne mettait plus son ruban rouge depuis 1899.

Madame Sabattet, au centre de la table ronde, l'avait placé une fois pour toutes à sa gauche; à sa droite le colonel; en face, Élie Maraval, flanqué de Dorothée de Kervo ; mais celle-ci, sans qu'on pût l'en empêcher, se levait constamment pour aider Françoise, qui se faisait vieille.

Servant depuis vingt-cinq ans une maîtresse dont elle avait connu les joies et les peines, et qu'elle vénérait avec une fidélité parfois grondeuse, Françoise montrait un de ces visages sans âge, en proue de bateau ou en tête de poisson qu'ont les femmes de Hollande sur les vieux portraits : visages figés par le recueillement des mêmes idées, comme leurs gestes sont réglés par le rythme des mêmes habitudes. Des femmes hollandaises, elle avait aussi une science de cuisine digne des grands maîtres-queux et ces goûts de propreté méticuleuse qui font étinceler les vitres, reluire les cuivres et les armoires. Elle était la ponctualité, l'ordre et l'économie incarnés. Sa cuisine, nette comme un salon, présentait son fourneau noir

éclatant, ses bassines de cuivre rouge semblables à des soleils d'hiver, les tailles décroissantes des pots d'épices, des boîtes à sel et à poivre, les étagères crénelées où se suspendaient les louches, écumoires, cuillers à ragoût et à crème. Une longue horloge à balancier, dressant son coffre vitré, sonnait l'heure ; vis-à-vis, une bassinoire ajourée en croissants flamboyait. Françoise confectionnait les plats simples avec le même soin que les plus compliqués, et déplorait seulement qu'on ne mît pas plus souvent sa maîtrise à l'épreuve.

Pour ce samedi, elle avait servi de petits soufflés au fromage, du poulet rôti à l'estragon, accompagné de pommes de terre sautées, une salade de mâche et une tarte à la confiture. Le colonel, qui ne mangeait plus de viande sans qu'on sût si c'était par mortification ou par goût, s'était contenté de deux sardines à l'huile et de légumes ; Guy Laugère, au régime, avait vu son menu corsé de nouilles. Seul avec Maraval, il buvait un peu de vin.

Le café, servi sans liqueurs dans la véranda, et bientôt après enlevé par Dorothée, ces « messieurs », qui s'abstenaient de fumer, car l'odeur du tabac était pénible à madame Sabattet, se disposèrent, assis non loin d'elle, à écouter les communications de Guy Laugère, au sujet de son voyage à Paris. Qui les eût vus ainsi groupés, madame Sabattet dans une vieille bergère Louis XV, Dorothée revenue se blottir contre elle sur un tabouret de tapisserie, Bréchart sur une chaise, Maraval et Laugère en des fauteuils cannés, tous avec des visages expressivement modelés par les épreuves et animés d'une sérénité intérieure, eût pu songer aux héros d'un des plus curieux romans de Balzac, cet *Envers de la Société contemporaine*, où, autour de l'angélique madame de La Chanterie, quelques « retirés » de la vie, hommes de noble valeur morale, sont rassemblés par un lien de pieuse et grandiose charité qui leur permet, avec leurs ressources et les fonds qu'on leur confie, de répandre sur des misères cachées leur protection et leurs bienfaits anonymes. Aucun des hôtes de la « Maison-Blanche » ne songeait à s'inspirer de ce romanesque récit, un des moins connus, d'ailleurs, du peintre de la *Comédie Humaine* ; à peine un ou deux d'entre eux s'en souvenait-il ; on les eût surpris en leur disant que le grand divinateur d'une

société vivante, avec son organisme, ses mœurs et ses dessous mystérieux, avait, par son inventif génie, proposé d'imaginaires modèles à leurs existences associées.

Leur œuvre, au surplus, n'avait point l'envergure de celle où figurent, autour de madame de la Chanterie et de sa fidèle Manon, M. Nicolas, M. Joseph, le bon M. Alain et le jeune Godefroy.

Sans doute l'affection spirituelle qui les liait était aussi pure et aussi intense que celle qui rapproche les personnages du roman, mais outre qu'ils n'obéissaient pas tous au même impératif religieux, bien qu'un incrédule comme Maraval, un vague déiste comme Laugère, une positiviste comme Constance Sabattet pratiquassent la morale la plus élevée, ils ne disposaient pas non plus de moyens d'action aussi puissants ; le bien qu'ils faisaient n'en était pas moins considérable. Chacun, en effet, ne réservait pour sa pension d'entretien et ses besoins personnels que le strict nécessaire, et consacrait le surplus aux dépenses charitables de la communauté. Le colonel Bréchart se privait de tout pour grossir son modeste apport, madame Sabattet, Guy Laugère possédaient une certaine fortune, et Maraval avait pu disposer d'un héritage inattendu. Deux fois par an au moins, l'un d'eux se rendait à Paris surveiller chez le notaire l'emploi du capital commun, pourvoyait aux charges anciennes et nouvelles assumées dans leur œuvre collective ou par leur bienfaisance privée. Ils aidaient à vivre une vingtaine de familles pauvres et dignes d'intérêt, subvenaient en partie à l'entretien d'un refuge de vieillards à Montrouge, contribuaient à une des fondations de madame Becquet de Vienne en faveur des filles-mères.

Guy Laugère, un cahier de notes à la main, rendait ses comptes, en tournant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre de ses deux amis, et le plus souvent vers Constance Sabattet, son regard aigu, derrière le lorgnon à monture d'or qui, hors de son cabinet, remplaçait ses lunettes de travail. L'expression des visages tendus vers le sien était éloquente. Un observateur invisible n'y aurait point lu cette satisfaction un peu béate qui trop souvent, dans les sociétés de philanthropie, est une des formes de la vanité, mais l'attention pensive et plutôt attristée de gens qui ont l'expérience de la douleur et

connaissent la misère pour l'avoir explorée chez les vrais pauvres : ceux qui se cachent pour souffrir.

Guy Laugère annonçait des vides : ici et là, la mort avait emporté les enfants trop faibles et les vieux déracinés par la maladie ; il énumérait les retours au vice et à l'alcool, presque aussi meurtriers. Il précisait grâce à quel concours tel pauvre être, auquel ils s'intéressaient, avait été sauvé ; car leur œuvre se ramifiait avec d'autres plus importantes ou plus riches et en dehors de toute étroitesse de religion ou de morale. Dans les Basses-Landes même car ils suivaient en province certains de leurs protégés ou en découvraient d'autres, ils entretenaient d'aussi bons rapports avec l'évêque d'Aire qu'avec le préfet de Mont-de-Marsan ; mais leurs préférences allaient aux investigations personnelles, aux bienfaits accomplis hors de toute recommandation officielle, car ils se défiaient de tout ce que l'esprit de parti, même bien inspiré, ou les influences locales pouvaient mêler d'étranger à leur charité pure.

Les conclusions de Guy Laugère étaient plutôt optimistes. Les faits justifiaient d'ailleurs cette façon de voir qui lui était propre et tenait à son caractère enthousiaste. Il déclara, après qu'ont eut discuté et approuvé les décisions à prendre :

— Nous avons laissé en suspens, avant mon voyage, la question de nos voisins de l'autre côté du lac : les Soubeyre. Ce sont en somme de braves gens et nous n'avons eu jusqu'à présent qu'à nous louer de leur obligeance ; pourquoi ne les tirerions-nous pas d'embarras? Je sais que le mari voudrait agrandir sa maison.

— Pour la transformer en auberge et y attirer des buveurs, — objecta Bréchart d'un ton peu encourageant.

— Oh ! — fit Laugère en souriant, — l'alcoolisme n'est pas à craindre dans ce pays-ci : les travaux en plein air, les longues marches remettent vite d'aplomb les résiniers éméchés ; ce n'est pas un petit verre par-ci par-là qui peut faire grand mal.

— Mais l'exemple des pêcheurs d'Ysclet, — hasarda Maraval à son tour, — ne donne-t-il pas à réfléchir?

Ysclet-Plage, bâti vingt-deux kilomètres plus bas, à l'embouchure du courant d'Osques, voyait se développer depuis une dizaine d'années une station de petits baigneurs de Bordeaux, de Pau et de Toulouse, un grouillement de familles

vulgaires et d'enfants tapageurs, à l'abri des affreux chalets multipliés par le grand entrepreneur de Biarritz : Soubrac. Ysclet-Plage s'alimentait au Vieux-Ysclet qui, autrefois prospère et peuplé, mais bien tombé depuis, devait à cette proximité un renouveau de vie : des fournisseurs, un médecin, un pharmacien ; on y avait même construit pour les parties de pelote basque un fronton, qui servait de casino l'été.

— Évidemment, — concéda Laugère, — les pêcheurs d'Ysclet...

C'était une race à part, hargneuse et fourbe, dégénérée par l'habitude de s'unir entre eux et que la paresse et l'alcool abrutissaient. Pêcheuses de crabes et de crevettes, les femmes en pantalons rouges, effrontées sous leurs cheveux de cha vre coupés court, ressemblaient à de mauvais garçons ; les hommes, au contraire, glabres sous des cheveux longs, avaient l'air de robustes sorcières. Ils étaient, mâles et femelles, le scandale pittoresque du pays. Un grand diable anguleux, appelé Rodko, homme d'amour et de querelles au couteau, était leur chef. Ils ne prenaient la mer que quand la faim et surtout la soif les chassaient de la promiscuité de leurs taudis, un campement de planches comme en ont les bohémiens, entre le bourg et la plage. Ils revenaient sur leurs barques vermoulues avec des paniers lourds de poissons, qu'ils vendaient à la criée : de quoi bâfrer et se saoûler pendant quinze jours. Toutes les tentatives pour les arracher à leurs vices avaient échoué jusqu'à présent.

— Mais, — continua Laugère, — ces pêcheurs, à tous les sens du mot, sont des anormaux, et leur existence de mer est très pénible. C'est leur excuse !... Peut-être n'a-t-on pas su leur rendre le travail facile et agréable. Je vous soumettrai mes idées à ce propos ; nous pourrions peut-être les tirer de leur déchéance.

Le colonel, d'une moue de travers, Maraval d'un air étonné, trahirent leur scepticisme ; madame Sabattet, que n'avait pas lassée l'ingratitude des ménages auxquels elle avait porté secours, déclara, généreuse :

— Certes, il faut essayer encore... Mais liquidons les Soubeyre. Ils sont fiers et, comme la plupart des gens de ce pays, peu quémandeurs. L'emprunt qu'ils veulent faire les exposera,

s'ils ne peuvent rembourser, à de grands tracas. Pourquoi ne leur prêterions-nous pas l'argent dont ils ont besoin?

— Mademoiselle de Kervo a quelque chose à dire, — fit avec bonté Maraval.

Dorothée ne prenait jamais part à ces délibérations que lorsqu'elle y était conviée avec insistance.

— Je pensais, — dit-elle avec confusion, — que l'on pourrait, par mesure de précaution, traiter directement avec l'entrepreneur et régler les devis.

— Cette défiance les humilierait, — dit madame Sabattet, — faisons tout ou rien. Ne devrions-nous pas les décider aussi à élever leur fille dans un pensionnat-ouvroir, où nous payerions son éducation et son apprentissage? Cette enfant, livrée à elle-même, tourne à la petite sauvagesse.

— Passe pour un métier, — dit Bréchart, — car l'instruction ne sert guère au peuple, sinon à le rendre orgueilleux d'un savoir mal digéré, et à lui donner, avec des besoins factices, des sentiments de haine envers quiconque est au-dessus de lui.

C'était là une des idées générales les plus discutées entre lui et Laugère. Celui-ci prit feu :

— Et le progrès, mon cher Mathieu?

— Je n'y crois pas, — dit le colonel. — L'homme, sous un vernis de science et d'amélioration matérielle, ne change guère.

— Permettez ! — fit Laugère.

Madame Sabattet leva la main, sa main d'une perfection délicate, semblable à un pâle ivoire sous le lacis des veines bleuâtres :

— Que décidons-nous pour les Soubeyre?

— Je conseille le prêt, — dit Laugère.

— Moi aussi, — dit Maraval, — après tout, ils nous rendent mille petits services.

— Ils n'y ont rien perdu, — dit le colonel, — et je ne suis pas sûr que nous agissions pour leur bonheur. Je crois même le contraire. Honorine Soubeyre, en outre, m'inspire une confiance limitée ; mais je me rallie à votre projet puisque je suis seul de mon avis.

C'était une règle pour eux de céder à la majorité ; ils met-

taient leur point d'honneur dans cette solidarité, s'interdisant de récriminer si l'on s'était trompé, ce qui arrivait fatalement quelquefois.

— Et pour l'éducation de la petite Martine?

— Tâchez de décider ses parents, chère amie ; vous êtes la plus qualifiée pour cela ; — et Laugère ajouta :

— Maintenant, je dois appeler votre attention sur un entretien que j'ai eu avec le ministre de l'Intérieur qui, vous le savez, est sénateur des Basses-Landes. J'avais à l'entretenir du refuge de Montrouge. Despeyron connaît notre étang Bleu ; il m'a parlé d'un double projet auquel il s'intéresse et qui a pour nous une grande importance : l'État songerait à longer la grande ligne existante par une ligne Arcachon-Biarritz, qui suivrait le littoral et faciliterait l'exploitation et le transit des bois en vrac ou débités. Cette ligne, qu'elle passe d'un côté ou de l'autre du lac, troublera notre tranquillité, mais triplera la production et les ressources du pays. De plus, un groupe de capitalistes et de sportifs voudrait doubler cette ligne d'une piste macadamisée qui serait la grande voie automobile du Sud-Ouest.

— Adieu notre calme, en ce cas ! — dit Maraval.

— Quoi ! — protesta Constance Sabattet, — notre retraite de silence et de solitude, tout ce qui nous fait la vie si douce, disparaîtrait?

— Nous sommes menacés, — dit Guy Laugère, — d'autant plus que Destribats, notre entrepreneur, est le rival et l'ennemi acharné de Soubrac, le galfâtre à qui l'on doit les hideuses taupinières et les baraques en torchis d'Ysclet. Il rêve de faire de l'étang Bleu un centre d'excursion et de construire sur ses bords une station balnéaire et familiale.

— Quelle horreur ! — s'exclama madame Sabattet.

— Ne vous effrayez pas trop vite, — dit Guy Laugère, — les idées naissent et les ministres passent ; en France, il n'y a que le provisoire qui dure. Despeyron, aujourd'hui ministre, sera par terre demain. Les inimitiés politiques qu'il s'est attirées l'empêcheront peut-être de ressaisir le pouvoir. Je vous prédis encore une dizaine d'années au moins de tranquillité. Destribats ne se lancera, pour construire, que si la voie ferrée et la piste automobile créent un va-et-vient de voyageurs. Et

puis, cela n'ira pas tout seul. Bien des communes particularistes s'opposeront à ces grands travaux.

Il ajouta :

— Ce n'est pas que je me refuse à concevoir les progrès lucratifs et artistiques réalisés par un semblable plan. Ce pays se transformerait...

— Pour sa ruine morale, — dit Bréchart ; — la civilisation ou ce qu'on appelle de ce nom, dès qu'elle pénètre dans les endroits neufs, est toujours suivie d'un cortège de dégradations et de ruines ; quelques-uns s'enrichissent, le plus grand nombre voit s'abaisser sa moralité et s'obnubiler sa conscience. Cet admirable paysage sera gâté par un défilé d'imbéciles et de petites dames sans mœurs ; on bâtira des hôtels en carton et des bicoques horribles comme à Ysclet-Plage.

— Non, — dit Laugère, — Destribats a du goût, il nous l'a prouvé en bâtissant cette maison. Et les sociétaires de la piste automobile garderaient la haute main sur lui : notre côte de Gascogne est presque inconnue ; on pourrait admirer ses pinèdes et les lacs. Je vous assure que Despeyron est convaincu, l'animal, quand il s'emballe là-dessus ! Je me suis même demandé si ces idées lui sont absolument personnelles et si elles ne reflèteraient pas les projets ambitieux de son chef de cabinet particulier, Pierre Esbros, garçon très intelligent, si j'en juge par la conversation que j'ai eue avec lui, en attendant de pouvoir parler à son ministre.

— Pierre Esbros, mais?... — fit madame Sabattet.

— Oui, le fils du fermier dont la mort nous a permis d'acheter ce domaine... Vous savez tout ce qu'on a raconté autrefois sur ce jeune homme?... Pierre Esbros, j'en ai eu l'impression nette, traduit à moins qu'il ne la souffle la pensée de Despeyron. Certes, dans une transformation semblable, nous serions sacrifiés, mais notre devise n'est-elle pas toute d'altruisme? D'ailleurs nous bénéficierions de certaine commodités : l'installation de l'électricité, la main-d'œuvre moins rare et à meilleur marché. Nous aurions été les premiers colons d'une cité improvisée, comme en Amérique.

— Mon pauvre Laugère, — dit Constance Sabattet, — vous ne nous convertirez pas. Nos vieilles lampes à pétrole nous éclairent bien assez. Nous suffisons à presque tous nos

besoins, et à quoi nous servirait-il d'avoir à notre porte une gare, une poste et des poteaux avec leurs lampes à arc?

— Et surtout des cabarets! — grommela Bréchart.

— Dussions-nous sembler égoïstes, — fit Maraval, — je déplorerais comme un malheur cette invasion.

— Autant dire qu'il nous faudrait chercher à vivre ailleurs, — dit madame Sabattet.

— Nous n'avons rien à craindre avant longtemps, je vous l'affirme, — répéta Laugère. — Sans doute avez-vous raison ; nous sommes si heureux ainsi que nous ne pourrions l'être davantage. Néanmoins, on peut envisager l'avenir. Évaluez avec moi l'opération fructueuse que nous pouvons faire, ainsi avertis, en achetant à la commune, qui s'y prêterait, tous les terrains possibles autour de la « Maison-Blanche » et le long du lac.

— Pourquoi faire? — demanda le colonel.

— Pour les revendre, mon cher ami, le moment venu, avec un bénéfice dont nos œuvres de bienfaisance profiteront.

Le colonel fronça le sourcil :

— L'intention est louable, mais, excusez ma franchise : le moyen me choque. Nous ne sommes pas, nous ne devons pas être des gens d'affaires ni des spéculateurs.

— Je pense comme vous, Bréchart, — dit madame Sabattet.

— Si nous ne le faisons pas, — rétorqua Laugère, — d'autres le feront.

— Nous ne sommes pas les autres, mais « nous », — répondit Bréchart.

— C'est aussi mon avis ; — dit Maraval que le regard de Constance Sabattet invitait à parler, — toutefois, ne pourrions-nous agrandir notre propriété actuelle pour l'isoler, à tout le moins, contre l'envahissement futur?

— Des propriétaires avisés pourraient penser de la sorte, — dit Bréchart, — mais nous, qui nous efforçons de nous détacher de ces vanités et du bien-être superflu, quel besoin avons-nous de devenir des marquis de Carabas? D'ailleurs, voyez la paix incomparable de ce paysage. Je suis sûr qu'elle ne sera pas troublée de sitôt. L'argent que nous immobiliserions là immédiatement serait autant de moins pour nos pauvres.

— Bien ! — dit Laugère, assez noble pour ne montrer aucune trace de dépit. — Du moment que vous faites appel à ces raisons-là...

— Nous nous y rallions tous, — dit Constance Sabattet. — N'est-ce pas, Doro?

— Oh ! moi, — dit la vieille fille, — ce que vous voulez et ce que veulent « ces messieurs », c'est toujours pour moi la vérité.

Françoise entra sans frapper :

— Les Iribarne viennent d'arriver à pied, ils se reposent et mangent un morceau dans la cuisine.

V

Une demi-heure après, Pierre et Gratiane se présentaient devant madame Sabattet ; par une attention qui la toucha, ils tenaient dans leurs mains, lui, une grande boîte de pralines girondines, friandises renommées de Bordeaux, elle, une belle gerbe de roses, du plus grand magasin de fleurs du cours de l'Intendance. Endimanchés dans leurs habits noirs qu'ils portaient avec la dignité naturelle aux Basques, ils répondaient tour à tour sans hâte à ses questions bienveillantes. Pierre montrait une figure rasée, énergique, nez busqué et menton fort qui, en vieillissant, se rapprochaient déjà en casse-noisette; Gratiane paraissait encore jolie sous sa coiffe, malgré la couche de hâle qui recouvrait son visage sillonné de deux rides le long de la bouche.

— Enfin, vous avez fait bon voyage?

— Très bon, madame, merci.

— Vous n'êtes pas trop fatigués?

— Mais non, madame, merci.

Elle comprit à leurs airs fermés, en dépit du sourire, qu'il ne leur convenait pas d'en dire plus en ce moment, et n'insista pas ; ils inclinaient la tête et allaient reprendre avec leurs habits de travail leur service : Pierre sur Maroc en couverte et bridon, l'emmena trotter sous les pins ; Gratiane, relevant la

corne de son tablier rempli de grains, vaquait au poulailler avant de s'occuper des vaches. La « Maison-Blanche » reprenait, grâce à eux, sa vie ménagère habituelle.

« Étranges natures, si simples et compliquées, songeait Constance Sabattet un peu plus tard, en les voyant, par la fenêtre de la lingerie, aller et venir, sérieux, à pas réguliers, pliés aux rythmes de leurs habitudes, tout comme si un grand événement ne venait pas de traverser leur horizon. Ils ont cependant su comment le frère de Pierre était mort, ils ont eu des détails sur son foyer, ils ont réglé avec le notaire les formalités de la succession et donné les signatures nécessaires ; et l'on dirait à leur calme taciturne qu'ils n'ont pas quitté cette maison, et que rien ne leur est arrivé de malheureux ou d'heureux. »

Elle douta presque de les conserver à son service ; sans doute ils n'avaient pas voulu lui annoncer de prime abord leur intention de quitter ces lieux où ils lui avaient dû une saine tranquillité. Et après tout, ce serait leur droit d'arranger autrement leur existence.

Cette idée la peinait : le bien qu'elle leur avait fait les lui avait rendus chers, et elle associait dans sa pensée ces obscurs participants à la « Colonie » dont elle était l'âme et à l'harmonie de laquelle ils collaboraient, par leur effort quotidien.

Dorothée, qui pliait des piles de serviettes, lui dit :

— Quand un Basque a pris sa résolution, il la porte gravée sur son visage aussi dur qu'une pierre. Ou je me trompe, ou Pierre et Gratiane ont leur idée arrêtée.

— Ils partiront, — dit madame Sabattet.

— J'en doute, — répondit Dorothée.

A d'invisibles signes et que cependant il démêlait bien, le colonel avait saisi sur les traits de Pierre les traces d'une profonde lutte de conscience. Il ne doutait pas que, pour cette âme passionnée et qu'emmurait un silence têtu, le feu ne se fût réveillé sous les cendres froides. Il avait soupçonné, avec cette clairvoyance particulière à certains esprits religieux, que le renoncement de Pierre ne s'était pas, depuis ces dernières années, imposé sans révolte à ce tempérament violent qui avait connu, à travers les épreuves de la misère et du désespoir, bien des malsaines ivresses.

Mais Bréchart pensait aussi que ce drame intérieur avait pris fin et, sans qu'il eût su dire pourquoi, il espérait.

Pourtant, avec une involontaire appréhension il vit l'homme s'approcher de lui, après son service d'écurie, porter militairement la main à son béret, et dire :

— Mon colonel, j'aurai à vous parler, si vous le voulez bien.

— Viens dans ma chambre après ton dîner.

Quand Iribarne, frappant légèrement à la porte, fut entré dans la cellule blanche et nue où ses regards d'instinct allèrent au grand Christ mural, puis se fixèrent bien clairs sur son ancien chef, M. Bréchart eut soudain l'intuition qu'il allait voir cette âme obscure se délivrer des dernières parcelles de sa gangue.

— Assieds-toi, — dit-il, en poussant une chaise devant Pierre. Mais celui-ci resta debout.

— Mon colonel, je suis venu pour vous dire que nous avons beaucoup réfléchi et que maintenant nous sommes décidés, moi et ma femme. D'abord, je me suis fait grand deuil de la mort de mon frère, je ne l'avais pas vu depuis si longtemps. On s'aimait beaucoup. C'est sûr, je lui ai pas donné le bon exemple, et tout de même il avait gardé son affection pour moi. Enfant déjà, il m'adorait. Bernard; c'est moi qui ne voulais plus lui écrire, ayant honte de penser qu'il pouvait me renier et que je le méritais. J'ai toujours eu l'idée que s'il n'a pas voulu être soldat et qu'il est allé chercher fortune dans les républiques d'Amérique, c'est parce qu'il souffrait de mes fautes et qu'il n'a pas voulu s'exposer aux mêmes risques, car, nous autres Basques, nous avons la tête chaude et nous ne pardonnons pas volontiers les injures.

Bréchart écoutait, sans un mot ni un geste qui pussent gêner Iribarne dans cette émouvante confession d'homme à homme. Il se rappelait trop bien « le malheur » de celui-ci : sa dispute avec un adjudant corse, la terreur du quartier, qui s'était mis à le brimer et à le harceler dès que Pierre, pour s'être grisé plusieurs fois, avait perdu son poste d'ordonnance et était rentré dans le rang. Sans ce gradé, excellent soldat, mais despotique et haineux, Iribarne, poussé à bout, n'eût jamais levé la main dans un geste de menace et eût évité le conseil

de guerre et les compagnies de discipline. Le refus d'obéissance à un ordre justifié avait malheureusement été constaté devant tous. Le colonel n'avait pu le sauver ; mais sa déposition mesurée avait été, ainsi que sa bonté persistante, le seul souvenir consolant que le pauvre diable eût emporté dans sa géhenne, sous le soleil brûlant, à travers les travaux exténuants de ce demi-bagne et les terribles folies que le « cafard » vous met dans la tête : envies de fuite sous les balles des sentinelles, envies de meurtre contre les chefs, envies d'autres sortes et plus inavouables encore.

— Oui, — reprit Iribarne, — je suis la cause que mon frère n'a pas rempli son devoir de bon Français. Sans moi !...

Il écarta les bras et les laissa retomber, impuissants : que faire contre l'irréparable et la mort? Bernard n'était plus qu'une chose sans nom dans la terre et rien ne pouvait faire que ce qui avait été n'eût pas eu lieu. Deux larmes vinrent à ses yeux et, chez cet homme qui ne pleurait et ne riait jamais, elles émurent M. Bréchart.

— Tu as réparé, Pierre ; chacun expie ses fautes ; tu le comprends à présent : c'est la seule chose qui importe.

— Oui, — dit Iribarne, — personne ne peut recommencer sa vie.

Il essuya ses larmes du revers de la main en détournant la tête.

— Pour ce qui est de l'argent, — reprit-il, — il est à nous sans contestation possible ; le notaire me l'a expliqué, les papiers sont réguliers et il n'y a rien à redire là-dessus. Mais je pense que si je n'ai pas le droit, moi, de reprocher à mon frère d'avoir agi de la sorte, tout de même ça ne m'est pas possible de profiter de la fortune qu'il a acquise en désertant et qu'il ne se serait jamais faite en restant un résinier ou un ouvrier, ou un cultivateur de chez nous.

— Cependant, — dit Bréchart, — ton frère a gagné cet argent honnêtement, m'as-tu dit, et à la sueur de son front.

— Ce n'est pas l'embarras ; — dit Iribarne après un silence où il cherchait à traduire exactement sa pensée, — pour honnête, Bernard l'a toujours été ; mais enfin, s'il ne s'était pas sauvé en Espagne et de là en Argentine la veille du jour où les gendarmes allaient venir le prendre pour l'emmener au régi-

ment, il n'aurait pas réussi et ne se serait pas enrichi comme il l'a fait. Mon idée est faite, et Gratiane m'approuve, je ne veux pas toucher à cet argent-là.

— Et que comptes-tu en faire?

— Il n'y a pas deux sortes d'emplois, — dit Pierre. — Mon frère a eu le tort de ne pas se marier et de ne pas faire bénir son union ; mais il a vécu maritalement avec Rosita Combrès, et en a eu trois enfants. La mort l'a surpris avant qu'il ait pris des dispositions pour leur assurer du pain ; je leur ai écrit de revenir en France et je leur remettrai la fortune de mon frère.

— Cependant, — dit le colonel pour le sonder, — la loi ne t'y contraint pas, et tu pourrais d'ailleurs, en assurant leur sort, réserver pour ta vieillesse et celle de ta femme une part de cet héritage.

— Je ne détournerai rien, — dit Iribarne avec fermeté, — de ce qui, selon ma conscience, doit revenir à la veuve et aux orphelins. Pourquoi est-ce que j'hériterais de mon frère? J'ai de bons bras et Gratiane aussi ; nous sommes à votre service et nous sommes heureux de gagner notre pain auprès de vous ; que nous faut-il de plus?

— Tu as sans doute bien pesé ta décision, Pierre?

— Oui, mon colonel, la chose est entendue.

— C'est bien, Pierre, ce que tu fais là.

— Je ne sais qu'une chose, — dit Iribarne, — c'est que nous voilà bien allégés, Gratiane et moi ; et puis nous n'avions plus de famille, nous pourrons nous occuper de celle qui nous tombe du ciel ; et s'il plaît à Dieu, des fils de mon frère, quand ils seront grands, je ferai des hommes.

— Donne-moi ta main, Pierre, tu es un brave.

Iribarne rougit et brusquement prit congé ; il n'avait plus rien à dire et les louanges le mettaient mal à l'aise.

Constance Sabattet et ses amis étaient encore au salon quand le colonel y rentra et les mit au courant.

— Ah ! — s'écria-t-elle, — nous n'avons donc pas perdu notre peine. Pierre et Gratiane témoignent noblement de la force du bien, et je n'aurais pas cru, je l'avoue et je m'en accuse, qu'ils donneraient la preuve d'une aussi belle régénération.

— Leur conduite, — dit Maraval, — est d'autant plus méritoire qu'ils n'ignorent pas que le jour peut venir où l'âge, les infirmités les empêcheront de gagner leur vie.

— C'est à nous d'y pourvoir, — dit Laugère, — et d'assurer leur vieillesse si nous disparaissons avant eux.

— Certes, — dit madame Sabattet avec feu, — et nous les aiderons de notre mieux dans leur généreuse action vis-à-vis de cette femme désormais seule et de ces enfants à élever.

— Vous le voyez, — dit Laugère, — le bon grain lève presque toujours ; ces Iribarne nous donnent une pure leçon de renoncement.

Par quelle évolution de leur conscience ces âmes élémentaires en étaient arrivées là, madame Sabattet, retirée dans sa chambre et ne parvenant pas à s'endormir, se le demandait. L'argent, pour des êtres simples, est tellement le signe de l'affranchissement et de l'indépendance ! C'est de leur seule et libre volonté qu'ils continuaient à servir, comme une expiation continue ou une sagesse détachée supérieure.

Quelle délicatesse chez ce mari et cette femme qui préféraient leur pauvreté laborieuse à un bien-être jugé mal acquis, et qui entendaient rester fidèles à la terre où leur labeur se consacrait, comme Janus le chien de garde, comme Maroc entre les brancards tirant la voiture !

Quelle douceur de pouvoir les admirer, ces êtres jadis déchus, qui, s'étant rachetés, attestaient aujourd'hui leur valeur morale ! Pourquoi de telles manifestations étaient-elles isolées et si rares? Pourquoi tant d'êtres, enlisés dans la boue, s'y complaisaient-ils, loin de chercher à en sortir?

Constance Sabattet revécut le drame pitoyable et morne de sa vie : ses illusions de jeune fille, le chaleureux élan qui l'emportait vers la vie, ses bonnes volontés riches d'effort et de dévouement, et la navrante faillite qu'avait été son mariage. Son père, le marquis de Sabattet la Guyves, qui signait, en démocrate chrétien, simplement Thomas Sabattet, avait été un des esprits les plus généreux et les plus utopistes qu'eût éblouis, jusqu'à les rendre aveugles pour le reste de leur existence, l'aurore magnifique de 1848. Adversaire irréductible de l'Empire, son intégrité et sa valeur morale l'eussent cependant fait ménager jusqu'au bout par ses pires adver-

saires, si la guerre en éclatant n'avait, dans son désastre, fait jaillir des cendres fumantes la Commune.

Thomas Sabattet se jeta dans cette aventure par patriotisme erroné autant que par idéologie pure. Élu membre du nouveau Gouvernement, il n'accepta aucune fonction publique autre qu'une inspection générale des écoles, car il lui semblait essentiel de façonner de jeunes cerveaux selon les idées civiques et libertaires. Il ne prit part à aucun des excès de la Commune, dont certaines orgies crapuleuses et les incendies criminels le consternèrent ; il compta avec Varlin, Jourde, Benoît Malon et quelques autres parmi les incorruptibles : il ne prit pas la fuite, et n'ayant pu, comme Delescluze, trouver la mort sur les barricades, il accepta son destin ; le président Thiers, qui l'estimait en exécrant ses théories, le sauva de la mort : Thomas Sabattet ne fut que déporté.

Il laissait dans une atroce misère sa femme et sa fille. Constance avait alors vingt-cinq ans ; elle était d'une beauté émouvante et, sollicitée par plusieurs partis, n'en avait jusque-là agréé aucun. Elle et sa mère implorèrent en vain la faveur d'accompagner le condamné à Nouméa et se résignèrent à passer en Suisse ; là, elles retrouvèrent l'aide de plusieurs proscrits qui avaient pu se soustraire à temps à la rigueur des conseils de guerre ; elles se découvrirent même à Lausanne un cousinage lointain avec un Sabattet protestant, issu d'une branche cadette qui s'exila lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce Sabattet, grand industriel, homme juste et sévère, se montra humain pour les deux femmes ; et quand il eut pu apprécier leur dignité et leur courage, il les traita en parentes et les accueillit dans sa famille.

Mais Constance était résolue à gagner sa vie, elle ne pouvait accepter pour elle-même, instruite et robuste, la dépendance à laquelle sa mère, de santé usée et la volonté affaiblie par de telles épreuves, se résignait vaille que vaille. Elle accepta de faire l'éducation de deux jeunes filles polonaises de famille noble, et s'expatria courageusement. Elle tenait de son père une foi tenace au progrès, à l'harmonie finale du monde ; elle différait de lui par un affranchissement de tout esprit religieux, le goût des sciences exactes, et un sens pra-

tique qui la défendait contre les enthousiasmes déréglés. Cependant, chez la comtesse Olsonska, elle inspira un amour violent à un Parisien mûr et veuf, d'ailleurs séduisant et riche, neveu par son premier mariage de la vieille comtesse; le baron d'Auves, passionné d'inventions mécaniques, de musique, de chevaux, et, disait-on, un peu bizarre. Constance l'aima et consentit au mariage : son père venait de mourir, sa mère ne lui avait survécu que de six mois : elle restait seule au monde. Le baron d'Auves personnifia pour elle l'enivrement des contes de fées. Il se montrait généreux jusqu'à la prodigalité. Il lui témoignait une adoration ardente. Elle eut une petite fille délicieuse que les convulsions emportèrent à deux ans. Quelle douleur, coïncidant avec le terrible réveil de ses illusions !... Son mari cachait, sous ces dehors trompeurs, une âme de joueur et de débauché. Trahie pour d'indignes rivales et vouée à tous les hauts et bas d'une vie de dissipapon et de dettes, Constance connut les mille amertumes qu'un titre fier peut éprouver au contact d'un autre être qui se êégrade. Ce fut, non progressivement, mais avec une rapidité de catastrophe, le martyre d'une âme noble, le lent assassinat d'une conscience aux prises avec le devoir et la révolte.

Henri d'Auves, qui s'était engoué d'elle par coup de tête, ne lui marquait plus, au bout de quelques années, qu'une dédaigneuse froideur; l'orgueil de Constance ne put s'en accommoder. Elle exigea une séparation légale et il s'y prêta, heureux de sa liberté qui lui permettait de suivre à travers le monde une cantatrice célèbre pour laquelle il faisait des folies.

A trente-cinq ans, comme veuve et sans enfants, Constance, qui avait repris le nom de son père, pour mieux se faire ignorer de ceux qui avaient connu la femme du baron d'Auves, se retrouvait, belle encore, sans appui dans la vie. Alors commençait sa troisième existence, celle qui, à travers l'ascétisme, devait l'élever à la vie spirituelle la plus haute. Réduite à gagner son pain, car le baron ne payait que d'intermittente façon la pension convenue, Constance Sabattet reprenait vaillamment son métier d'institutrice : le hasard des circonstances la mettait en relations avec Guy Laugère, qui, horriblement malheureux en ménage, s'éprenait d'elle avec une ferveur sans espoir; elle ne se considérait pas comme

libre et respectait scrupuleusement le contrat dont son mari faisait si bon marché ! Par Laugère, elle connut, en certains démêlés juridiques, M. de Saubusque ; et sa protection de magistrat la faisait placer à la tête d'une des œuvres de charité les plus importantes de la riche bourgeoisie. Elle trouvait là un poste d'honneur et l'emploi de ses facultés les plus actives et les plus fécondes. Ses économies, confiées à ces amis sûrs, qui par une délicate complicité s'entendaient sans qu'elle le soupçonnât à en tripler le capital, lui constituaient au bout de vingt ans une indépendance suffisante à ses besoins. Ainsi s'était écoulé le plus intense de sa vie de femme, sevrée de maternité, fermée à l'amour, et profondément accessible à l'amitié. Élie Maraval qui eut à la soigner était venu compléter, et peu après Bréchart, alors commandant, ce petit cercle d'élection.

Le baron d'Auves, de désordres en désordres, vieilli et ruiné, n'avait plus, fauché par la paralysie générale, qu'à s'éteindre dans un hospice. Libre alors, Constance Sabattet, par éloignement du mariage, se refusait à l'offre que Guy Laugère, redevenu également libre, lui faisait de l'épouser. Du moins rassemblait-elle alors sous le même toit, dans le vaste vieux logis de la rue de l'Université, ceux qui étaient ses soutiens de pensée, ses amis d'âme. La « Colonie » prenait là sa première organisation, consacrée de façon définitive par l'installation au bord de l'étang Bleu.

Mais Constance Sabattet ne s'était pas contentée d'avoir rempli ses devoirs vis-à-vis de son mari. Elle se dévouai encore à ses fautes, à ses erreurs et à ses pires cruautés envers elle. Il avait séduit et entretenu sur le tard une jeune femme; elle lui avait donné une fille qu'il se plut à oublier, bien qu'elle fût son vivant portrait. Madame Sabattet connaissait l'existence de cette enfant que sa mère à son tour avait abandonnée en nourrice, entraînée qu'elle était par une vie de plaisirs de plus en plus déréglée et ne se souciant pas d'une éducation à faire. La seule protectrice de la petite Adrienne Curzal fut la femme au grand cœur qu'un sort injuste avait prématurément privée des joies à peine éprouvées de la maternité. Après avoir surveillé de loin les premières années de l'enfant, chez de braves gens à la campagne, elle avait, sur le désir de la

mère qui s'en désintéressait de plus en plus, placé la petite Antoinette, lorsqu'elle avait eu six ans, au pensionnat des Sœurs du Saint-Voile, à Tours. Là, l'enfant de santé fragile avait grandi comme un lys pâle, dans l'atmosphère calme du couvent. Elle atteignait aujourd'hui quinze ans, ignorait le secret de sa naissance, n'avait presque jamais vu sa mère et attribuait les rares visites de madame Sabattet à celles d'une amie lointaine.

Bien souvent Constance s'était préoccupée de l'avenir de cette déshéritée, en qui elle revoyait avec une émotion douloureuse la ressemblance de l'homme qu'elle avait aimé, puis haï, enfin presque absous, et par qui elle avait tant souffert sans autre consolation que d'entourer de soins matériels discrets sa lamentable fin.

Cette nuit-là, son insomnie se prolongea jusqu'à l'aube. Elle avait du mal à exorciser certains souvenirs, même dans la grande paix de cette retraite ; elle qui versait aux autres la confiance et la sérénité, repassait alors par les agitations cuisantes du passé, de ce passé dont la hantise poursuit chaque être, et qu'on ne peut empêcher d'avoir été, et qui aurait dû être autre et qui n'a pu l'être, par des raisons obscures qui tiennent aux contre-sens des événements autant qu'à l'orientation des caractères : ce passé qui portait pour elle, comme pour tous, le morne visage de la fatalité.

VI

Au matin, de bonne heure, le break conduit par Iribarne avait amené à Géglosse madame Sabattet, mademoiselle de Kervo, le colonel Bréchart et la vieille Françoise. Elle et Gratiane alternaient chaque dimanche, l'une gardant le domaine avec Janus, tandis que l'autre assistait à la messe ; Guy Laugère et Élie Maraval avaient filé devant à bicyclette.

Par égard amical pour le colonel, madame Sabattet et mademoiselle de Kervo, sans être régulièrement fidèles à la petite église, y suivaient de temps à autre le service divin. Aujourd'hui, tous s'étaient fait un devoir de ne pas se séparer

devant l'humble autel, en mémoire de leur vieil ami disparu, le président de Saubusque, à la tombe de qui ils iraient ensuite porter des fleurs. Un long moment ils s'attardèrent dans l'enclos sombre et doux, si vert et si paisible que les pigeons familiers, en train de s'ébattre entre les tombes, ne s'enfuyaient pas à leur approche.

Après avoir contemplé avec émotion la simple dalle sous laquelle reposait le président, après avoir sarclé l'herbe parasite sous les saules et taillé les fusains environnants, ils étaient revenus du pieux pèlerinage en s'arrêtant à la ferme des Grossettes, où madame Sabattet remettait du linge et des couvertures à une jeune femme atteinte d'une pneumonie. De là, un détour pour prendre des nouvelles de vieux résiniers, un couple septuagénaire. Le break roulait, alourdi par des provisions achetées à Géglosse : un sac de grains pour le poulailler et un paquet de quincaillerie en dépôt à la gare.

Bien avant que Maroc franchît le portail, les abois sonores de Janus accueillaient le retour des hôtes. On entendit sonner les clochettes de la Noiraude et de la Roussette, paissant dans la pinède. Gratiane se dressait placide, avec son sourire taciturne, au seuil des communs. Une bonne odeur de garbure, le pot-au-feu landais, dont elle avait surveillé la cuisson, s'exhalait de la cuisine.

Mathieu Bréchart s'était retiré dans sa chambre pour y lire un chapitre de la *Morale* de Nicole ; Élie Maraval classait dans sa chambre ses herbiers ; Guy Laugère et madame Sabattet se promenaient à petits pas dans les allées de la Roseraie. Une odeur de terre grasse montait entre les tiges brunes et vertes, épineuses et sèches. Cette promenade faisait partie de leurs habitudes du dimanche ; ils jouissaient de voir l'assoupissement des plantes, le lent travail des mimosas verts de gris qui déploieraient dans quelques semaines leurs petites boules jaunes et pelucheuses. Ils savouraient le plaisir profond qu'inspire la création d'un jardin à ceux qui aiment profondément la nature ; quelle paix délicieuse ils avaient trouvée dans cette oasis grave, au bord du lac immobile ! Ils en apercevaient toute l'étendue, et la maison des Soubeyre, en face sur l'autre rive, enfouie sous les pins. L'air était si limpide qu'on distinguait dans leur netteté chaque repli des berges et le relief

courbe des cimes, la couleur de l'enclos de brandes des Soubeyre, le sable blond de leur petite plage avec le bateau noir à sec.

Tout à coup, des silhouettes minuscules s'agitèrent au loin. Madame Sabattet et Guy Laugère reconnurent la jupe rousse d'Honorine, un homme l'accompagnait : tous deux poussaient la barque à flot. Et grêle comme un insecte, bondissait une fillette avec sur l'épaule deux rames en guise d'antennes.

— Je ne reconnais pas l'allure de Soubeyre, — dit Guy Laugère.

Celui-ci fréquemment leur servait de passeur, ou, par un signe convenu, une serviette agitée à la lucarne du grenier, les avertissait d'envoyer Pierre dans le canot chercher quelque commission.

— Non, — dit Constance Sabattet, qui ajouta peu après en voyant la barque piquer droit sur le domaine :

— Et cependant c'est ici que l'on vient.

Un moment après, Guy Laugère, appliquant plus étroitement son lorgnon à ses yeux, dit :

— C'est Cotiche, je reconnais son coup de rames et sa façon de remonter les épaules.

— Apporte-t-il quelque chose?

— Nous le saurons bientôt.

Madame Sabattet dit :

— Ce n'est pas le courrier, puisque nous l'avons pris nous-mêmes à la poste.

— Hé ! Cotiche, c'est vous? — cria Guy Laugère.

— C'est moi, oui, — lança le braconnier.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon brave?

— Une dépêche.

Une dépêche ! Mais d'où et de qui? Depuis longtemps, aucun message pressant n'était venu troubler la quiétude de Constance et des « messieurs ». Ils n'étaient plus si nombreux, les liens qui les rattachaient encore au monde.

Madame Sabattet et son vieil ami se regardèrent. Que leur réservait le Destin, quelle menace ou quelle tristesse allaient les atteindre, inséparables dans la communion de leurs idées et de leurs sentiments, à travers le petit papier bleu soigneusement clos? Une heureuse nouvelle? Ils n'en attendaient aucune

Cotiche, d'un vigoureux coup d'aviron, enfonça la barque dans le sable et, se dressant, sauta avec légèreté à terre. Il retira de sa poche la feuille pliée et la tendit à madame Sabattet.

Elle ouvrit, lut et son visage trahit une émotion singulière.

— Tenez, — dit-elle à Guy Laugère en lui passant le télégramme.

(A suivre.)

PAUL MARGUERITTE

PLAN

DE

MISE EN ÉTAT DE DÉFENSE DE PARIS

2 SEPTEMBRE 1870

Les papiers de M. Thiers ont été légués à la Bibliothèque nationale par mademoiselle Dosne, à sa mort, en 1906, sous condition qu'ils ne seraient communiqués au public qu'au bout de dix ans. Le délai étant révolu, nous empruntons à ces papiers, dont on vient de lever les scellés, un plan de mise en état de défense de la Ville de Paris rédigé par M. Thiers, le 2 septembre 1870.

Dès les premières nouvelles de l'avance menaçante des Allemands, le ministère Palikao avait nommé un comité chargé de prendre les mesures nécessaires pour mettre Paris en état de défense. Ce comité, présidé d'abord par le maréchal Vaillant, puis, à partir du 22 août, par le général Trochu, était composé de l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la Marine, du baron Jérôme David, ministre des Travaux publics, des généraux Guiod, d'Autemarre, de Chabaud-Latour, Soumain, Princeteau et de l'intendant Danlion. Le 22 août la gauche demanda au Corps législatif que neuf membres de la Chambre fussent adjoints à ce comité. Palikao s'y refusa ; puis, après réflexion, désigna lui-même six parlementaires : les sénateurs Béhic et Mellinet ; les députés Daru, Buffet, Dupuy de Lôme auxquels on ajouta, non sans hésitation, le nom de M. Thiers. Le 27 août, M. Thiers monta à la tribune du Corps législatif et dit qu'il n'accepterait cette mission que si la Chambre l'y autorisait par un vote. Il obtint l'unanimité.

On voit par les procès-verbaux du comité de défense qu'il prit une

part active aux travaux de cette commission du 27 août au 3 septembre. Il résuma pour elle, le 2 septembre, ses idées sur le plan qu'il jugeait nécessaire d'exécuter en vue de mettre Paris en mesure de résister à l'attaque des Allemands. La révolution du 4 septembre l'empêcha de déposer cette note sur le bureau du comité, et elle est demeurée inutilisée dans ses papiers. Ce témoignage des désastres de l'Année terrible retrouve un intérêt d'actualité au moment où un deuil public évoque les souvenirs glorieux d'une autre mise en défense de Paris, celle d'août-septembre 1914.

Tout le monde connaît, et les membres du comité de défense de Paris mieux que personne, les puissants motifs qui ont amené la résolution de fortifier Paris. La situation de cette capitale près de la frontière du Nord, la plus menacée de nos frontières, a convaincu tous les esprits prévoyants de la nécessité de mettre Paris à l'abri, soit d'un coup de main, soit même, s'il était possible, d'une attaque régulière et prolongée. Il y avait, à exécuter cette grande œuvre, le double avantage, soit de rendre aux armées actives manœuvrant entre la Seine et le Rhin, leur liberté d'action et de leur permettre de se mouvoir dans toutes les directions sans qu'un ennemi audacieux, se portant sur leurs derrières, terminât la guerre par une marche rapide sur Paris; soit, si toutes les défenses extérieures du pays étaient successivement tombées, de pouvoir appeler autour de la capitale une nouvelle résistance en donnant à toutes les forces du peuple français le temps d'y accourir pour y livrer la dernière et suprême lutte du patriotisme national.

Ces vues, fortement exprimées par Vauban, il y a deux siècles, par Napoléon au commencement du siècle actuel, confirmées par les désastreux événements de 1814 et 1815, terminèrent enfin les hésitations et l'œuvre résolue en 1840 fut rapidement exécutée.

Ces faits, connus de tous les contemporains, ne sont bons à rappeler que pour bien déterminer le but et les moyens de la défense de Paris.

La défense de Paris doit consister :

1° Dans la défense de l'enceinte ;
2° Dans la défense des forts;
3° Dans la défense enfin de la campagne environnante pour

que Paris ne puisse être ni affamé, ni séparé du reste de la France et privé du commandement sur toute la surface du territoire.

***

Défense de l'enceinte. — On a toujours pensé que la garde nationale y suffirait. Les sentiments que cette garde manifeste aujourd'hui prouvent qu'on n'a pas eu tort de compter sur elle, car indépendamment de toute opinion politique, elle se montre résolue à défendre ses foyers avec la plus noble énergie.

Diverses mesures ont été jugées nécessaires pour armer cette garde nationale, l'habiller, l'instruire sans aucune perte de temps, la distribuer enfin entre les diverses parties de l'enceinte, chaque homme restant placé près de son foyer, et faire cette distribution le plus tôt possible pour que chaque partie de cette garde connaisse la partie du mur qu'elle doit défendre, s'y habitue et s'y attache d'une manière toute spéciale.

La nécessité d'armer la garde nationale tout entière ne fait plus doute pour personne. J'ai cru utile de l'habiller aux frais du Trésor, pour faire cesser toute distinction entre le citoyen en blouse et le citoyen en habit, et surtout pour faire naître chez tous le sentiment que l'uniforme inspire aux soldats qui ont l'honneur de le porter. En 1848, les mobiles, à peine habillés, avaient pris l'esprit militaire et rendirent d'immenses services. Le Conseil a partagé cet avis récemment et la mesure a été résolue.

Il a été également jugé nécessaire d'exercer les gardes nationaux non pas seulement au tir des fusils, mais à celui du canon, et de leur apprendre aussi à se servir de sacs à terre et des fascines pour défendre le rempart. Le Conseil a désiré et demandé que des sous-officiers de l'artillerie et du génie fussent en nombre suffisant distribués sur les fronts de l'enceinte pour y propager l'instruction spéciale à leur arme.

J'ai pensé, quant à moi, qu'il serait utile de tirer de la garde nationale un certain nombre de soldats d'élite, formés par l'appel des hommes de bonne volonté, d'en constituer des réserves correspondant à plusieurs bastions pour les soutenir contre une surprise ou un redoublement du feu ennemi et défendre au besoin certaines habitations situées en avant de

l'enceinte qu'on a jugé bon, n'ayant pas le temps de les détruire, de tourner au profit de la défense. J'ai demandé, je demande encore cette mesure.

La force de la garde nationale, portée de 20 000 ou 25 000 hommes à 80 000, a dû être réorganisée. Il a fallu lui donner de nouveaux cadres. D'après l'avis du gouverneur de Paris, il a paru qu'il fallait donner à tous les officiers unité d'origine et que l'élection était, en ce moment surtout, préférable. Le Gouvernement a adhéré à cet avis et une loi a été portée au Corps législatif et votée dans la journée.

Indépendamment du personnel militaire destiné à l'enceinte, il a fallu s'occuper des travaux qu'exigeait son état présent. Percée de nombreuses ouvertures pour la commodité des habitants et le parcours des chemins de fer, il a fallu en fermer vingt-huit, dont quelques-unes avaient l'étendue d'un front de fortification. Ces travaux ont été exécutés par le génie avec une remarquable rapidité à laquelle ont contribué avec intelligence et dévouement les ingénieurs civils appartenant à la Ville de Paris. Le corps de l'artillerie a conduit à pied d'œuvre et mis en batterie environ 500 bouches à feu et préparé les munitions de guerre. Ces divers travaux ne laisseront bientôt rien à désirer.

Telles sont les mesures qui ont été jugées nécessaires, les unes prises, les autres à prendre, pour mettre l'enceinte en parfait état et pour organiser, instruire, distribuer la garde nationale chargée de la défendre.

***

Défense des forts. — Les ouvrages extérieurs, forts par eux-mêmes, par le choix de leur site, par leur solide construction, ont eu pour objet, d'abord, de présenter en avant de l'enceinte une première et puissante ligne de défense, d'établir ensuite la lutte principale à distance de la cité, de mettre ainsi les habitants à couvert des feux de l'artillerie, et, en couvrant l'enceinte, de la réduire au rôle, déjà bien assez difficile et important, d'arrêter un ennemi audacieux qui aurait tenté de passer entre les forts.

Mais ces forts, pour être complètement défendus, ont besoin

d'un armement suffisant, d'une garnison proportionnée au nombre de leurs fronts et de quelques réserves placées à distance, soit pour renouveler et ravitailler leur garnison, soit pour venir à leur secours en cas d'une surprise ou d'une attaque brusque essayée avec une masse accablante de feux et d'assaillants.

Le Conseil a pensé unanimement que ces forts et les ouvrages en terre récemment entrepris, exigeraient au moins 40 000 hommes de garnison.

Les ouvrages du génie ont été conduits avec toute l'activité désirable. Les anciens forts, tous en grosse maçonnerie, n'exigeaient pas de grands travaux, sauf toutefois la construction de traverses casematées pour servir de magasins de munitions pendant le combat et de plus grands magasins pour abriter à demeure les poudres et les munitions confectionnées. Ces travaux s'achèvent. Les ouvrages en terre seront en état de défense, si, comme tout l'annonce, il reste huit à dix jours à la préparation des moyens de défense. L'armement et la mise en batterie ont été exécutés également très vite. Toutes les pièces sont en batterie, au nombre de 60 ou 80 bouches à feu par fort. Les vivres sont à la veille d'être complétées. La poudre abonde. Les munitions confectionnées, faute de personnel et de quelques objets de détail, n'ont pas marché aussi vite que le reste. On y travaille, et avant que l'ennemi puisse être en vue, elles atteindront le chiffre de 400 à 500 coups par pièce, nombre considérable, mais que l'expérience seule pourra faire juger suffisant. Le fascinage a besoin d'une extrême activité. On a formé des ouvriers qui commencent à bien faire. Les démolitions sont en retard, par un sentiment fort naturel, le désir de ménager la population. On y procède en ce moment, 2 septembre, et le comité de défense, touché par les souffrances de quelques habitants pauvres et privés de leur demeure, a demandé, sur la proposition de M. le général du génie, de leur allouer quelque secours.

Six forts, ceux de Romainville, de Noisy, de Rosny, d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, sont aux mains de la marine et laissent peu à désirer pour la force et la qualité des garnisons et l'achèvement des ouvrages. Quant à moi, j'ai exprimé le regret que les deux forts de Nogent et de Charenton, placés

entre les deux groupes qu'occupent nos marins, n'eussent pas été confiés à la marine, ce qui eut fait huit sur quinze et aurait laissé pour les autres forts les ressources de l'armée de terre déjà bien assez épuisées. La marine eût ainsi possédé sans interruption le front est de Paris et aurait pu trouver un emploi de ses moyens que la faiblesse maritime de l'ennemi ne lui fournit pas.

Les ouvrages de Saint-Denis, d'Aubervilliers, de Nogent, de Charenton, de Vanves, d'Issy, du Mont-Valérien, sont confiés aux troupes de terre. Les travaux d'armement y sont fort avancés, mais les garnisons sont encore insuffisantes. Les troupes nombreuses qui ont successivement occupé les forts, n'ont fait qu'y passer et n'ont pas eu le temps de s'y établir. En ce moment, les troupes de dépôt qui sont destinées à les occuper à poste fixe, pourront s'y établir, en prendre connaissance et s'y attacher. A défaut de troupes bien formées, toutes employées ailleurs, il faudrait, en compensation, une certaine durée de séjour chez les troupes qu'on mettra dans les forts. Elles auraient le temps de s'instruire, non seulement des manœuvres de l'infanterie, mais de celles de l'artillerie et même de quelques-uns des travaux de la défense des places. Mais la mobilité de toutes choses due aux circonstances, fait qu'un bataillon, à peine arrivé, part le lendemain et que les forts ne sont qu'un pied-à-terre pour les troupes qui passent, Ce qui n'importe pas moins, c'est la présence, aussi prompte que possible, des chefs de forts destinés à les défendre pendant la lutte qui se prépare, car la présence du chef, plus intéressé que personne à être pourvu de nécessaire, peut seule nous garantir que les forts ne manqueront de rien. Du reste ils sont depuis deux ou trois jours tous à leur poste.

Il faudrait enfin que ces forts fussent inspectés chaque jour. J'ai essayé moi-même une inspection de ce genre, ce qui m'a pris beaucoup de temps et j'ai acquis la conviction que c'était le seul moyen d'être exactement informé de ce qui laisse à désirer afin d'y pourvoir immédiatement.

En supposant tout cela fait et bien fait et les forts complètement pourvus tant de leur personnel militaire que de leur outillage de guerre, il est impossible qu'ils se soutiennent tout seuls sans un secours parti du corps de place. Sans doute, grâce aux grands sacrifices faits par l'État, il y a trente ans, ils

présentent de véritables places fortes, qu'il serait impossible ou difficile de brusquer par l'escalade ou autre moyen. Cependant personne n'oserait affirmer qu'en réunissant une masse prodigieuse de feux et d'assaillants sur un seul de ces points, on ne parvînt à l'enlever. De notre temps, la place de Gaëte qui avait au commencement du siècle présenté une résistance si longue, a succombé en quelques jours, quoique pourvue d'ouvrages nouveaux considérables. En tout cas, la prudence ordonne de prévoir le pire. Il est donc nécessaire d'avoir en arrière des forts des réserves bien abritées, bien placées, capables de suffire aux besoins de plusieurs forts, car on ne peut avoir une réserve pour chacun d'eux. Le besoin de ces réserves ne saurait faire doute. D'abord il faut, de temps en temps, si le siège dure, renouveler les garnisons. En 1801 la longue résistance du fort de Kehl, assiégé par toute l'armée du prince Charles, fut due au fréquent renouvellement de la garnison. De plus, soit que l'ennemi veuille brusquer l'un de ces ouvrages, soit même qu'il se résigne à procéder méthodiquement, il y aura un moment où une garnison de 2 000 à 2 500 hommes ne pourra se soutenir seule. De plus, il y a tout autour, en avant, à droite, à gauche, de nombreuses habitations, les unes éparses, les autres groupées en village, qu'il serait cruel ou tardif de détruire et qu'il faut occuper au profit de la défense. Pour toutes ces raisons des réserves sont indispensables et comme il faut qu'elles puissent suffire à plusieurs forts, puisqu'on ne peut en mettre partout, il importe au plus haut point de pourvoir à leur emplacement.

C'est au gouverneur de Paris, bien entendu, qu'il appartient spécialement de désigner cet emplacement. Il est permis cependant au Conseil de s'occuper de cet objet à cause de la quantité et de la qualité des troupes qu'on pourra y consacrer.

Pour cela il est nécessaire de diviser les forts en plusieurs groupes, indiqués aujourd'hui par la configuration des lieux, et plus tard par les mouvements de l'ennemi lorsqu'il aura dessiné son attaque.

Premier groupe : les ouvrages de Saint-Denis.

Ce point est de la plus grande importance, car si l'ennemi s'en rendait maître, il serait en pleine possession de la plaine

de Saint-Ouen, pourrait venir immédiatement attaquer l'enceinte par sa gauche et sa droite, couvert par le Bois de Boulogne. Il se serait emparé en même temps du bétail qu'on aurait laissé dans le Bois de Boulogne.

Une forte réserve est donc indispensable. La position de cette réserve me semble là tout indiquée, c'est la ville de Saint-Denis elle-même, placée en arrière et immédiatement du fort de la Briche, de la Double-Couronne et du fort de l'Est. La conservation de cette ville est indispensable parce qu'elle est le lien et l'appui des trois ouvrages et que si l'ennemi en enlevait un, il pourrait, en pénétrant dans la ville, les prendre tous à revers. Le moyen de la défendre, puisqu'elle n'a pas d'enceinte, c'est de la barricader et d'y placer une réserve de 400 à 500 hommes de bonnes troupes. Quant à moi, je n'hésiterais pas à y placer les 4 000 hommes de la garde, à moins qu'il ne faille se les réserver dans le cas où nous ne serions pas secourus du dehors par le reploiement des armées françaises qui tiennent actuellement la campagne[1]. Les bataillons de la garde, réunis là tous ensemble, viendraient au secours de celui des trois forts qui serait en péril et si, malheureusement, il était pris, conserveraient la ville, et resteraient ainsi un lien et un appui pour les deux autres.

Quant aux barricades, on devrait en préparer les bois, sans même en dissimuler l'emploi, car on coupe déjà certaines rues ; et on aurait l'avantage de les avoir tous préparés pour le moment où commencerait la canonnade ennemie.

Du fort d'Aubervilliers jusqu'à l'enceinte, on a pour défense, le canal de Saint-Denis, mais c'est un obstacle de peu de valeur. Ce serait la réserve placée sur le plateau de Romainville et qui devra être très nombreuse, qu'il faudrait charger de pourvoir à ce danger. Mais tout de suite on peut indiquer une précaution indispensable, c'est l'établissement sur la hauteur de Montmartre d'une forte batterie de marine, qui devrait être formée d'un grand nombre de pièces pour produire un effet utile, surtout si elle était, à cause de la distance, réduite à tirer seulement à boulets.

1. Les Parisiens n'apprirent la nouvelle du désastre de Sedan que le 3 septembre.

Second groupe : Romainville.

Le second groupe, parfaitement indiqué, est le plateau de Romainville. Il y a là cinq ouvrages fermés à la gorge : les forts de Romainville, Noisy, Rosny, Nogent et Charenton. Ils occupent le plateau et en défendent les abords qui sont de vrais promontoires dominant au loin la plaine. Une réserve très nombreuse est là d'une évidente nécessité. Elle aurait un triple objet : défendre le plateau, les cinq ouvrages qui le surmontent et les villages placés entre ces ouvrages ou à leur pied. Elle pourrait aussi, selon les cas, se porter sur l'un ou l'autre versant pour agir dans le flanc de l'ennemi, soit dans la plaine de Saint-Denis, soit du côté de Charenton ou de la rive gauche. L'action de cette réserve ne pourrait être ainsi étendue que si elle était devenue extrêmement nombreuse par le reploiement sur Paris des armées françaises agissant au loin. Mais ce qu'on devrait attendre d'elle dans le premier moment, ce serait de secourir les forts et de défendre les villages entremêlés avec eux.

Quant à la défense de ces villages, il a été reconnu dans le sein du comité que, ne pouvant les détruire, il fallait les ôter à l'attaque pour les assurer à la défense et pour cela les barricader fortement. Ces villages sont ceux de Pantin, Romainville, Noisy-le-Sec, Rosny, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Charenton. Si, pour ménager la population, on ne les barricadait pas immédiatement, il faudrait au moins couper les rues et les chemins, et préparer les bois nécessaires à la construction des barricades. Il ne faudrait pas croire qu'on trouverait là ce que les insurgés parisiens ont trouvé à diverses époques dans Paris, des omnibus, des fiacres, des pavés, des matériaux de démolition ou de construction ; il faut donc y pourvoir d'avance, car, dans une situation comme la nôtre, nous avons besoin, non pas de choses projetées, mais de choses faites. Je proposerai donc que le génie, maintenant que les travaux sont tous achevés, s'occupe de la défense des villages et y mette immédiatement la main. Les populations sont assez émues pour qu'on ne craigne pas de leur donner cette nouvelle émotion.

Les mobiles de Paris pourraient composer la réserve desti-

née à ce plateau de Romainville. D'abord ils sont tenus plus que tous les autres, et ils le sentent, de se dévouer au salut de la capitale. Ils sont formés depuis un mois, tout transportés sur les lieux, puisqu'ils sont à Saint-Maur, et ont acquis déjà une certaine consistance. J'ai entendu dire que, prêt à tout ce que la circonstance exigerait, ils étaient cependant plus propres à combattre derrière un abri qu'à faire un service de campagne. On pourrait donc les placer au camp de Romainville, dans les maisons de Pantin, et derrière le canal dont on ferait bien de palissader les bords : un bataillon au village de Noisy, un au village de Rosny, trois ou quatre autres aux villages de Fontenay-sous-Bois, de Nogent et de Charenton; le reste du corps devrait être en réserve sur le plateau, entre Romainville et Rosny où il y a de beaux terrains dans une exposition saine et où l'on pourrait établir un camp de baraques pour plusieurs milliers d'hommes. De là, ils pourraient se porter ou vers la plaine de Saint-Denis, si l'on combattait de ce côté, ou se porter vers Vincennes et les redoutes de la Faisanderie et de Gravelle et défendre même Charenton s'il était besoin.

Derrière ce campement, sur le plateau et à Vincennes, il y aurait beaucoup de place encore pour établir une partie de l'armée active dont je parlerai tout à l'heure.

Troisième groupe : Ivry, Bicêtre et Montrouge.

Viennent ensuite les forts qui surmontent les coteaux de la rive gauche, du côté est, sud-est : les plus importants sont Ivry, Bicêtre et Montrouge. Les deux premiers auraient une grande importance si l'ennemi opérait par la rive gauche. Ils pourraient, à droite, être menacés par la crête des hauteurs, au-dessus de Villejuif et où le génie a placé une redoute et, à leur gauche, par la grande route d'Orléans, qui court le long de la Seine et qui n'est pas vue par les deux forts, de manière qu'un ennemi qui voudrait brusquer l'enceinte en passant à travers les forts, pourrait le tenter sans être fort incommodé par les feux du fort de Charenton.

Une réserve serait donc nécessaire et on pourrait la placer dans un terrain bien abrité, situé au bord du coteau qui domine

la Seine, de manière à pouvoir arrêter l'ennemi qui longerait la Seine, dans des bâtiments considérables qui sont là, et dont il serait facile de disposer. Cette réserve, avec trois bataillons aux trois villages barricadés d'Ivry, de Vitry, de Villejuif, présenterait un ensemble de résistances bien liées et très solides. Ces trois forts appartiennent à la marine.

Quatrième groupe : Vanves, Issy, Mont-Valérien.

Viendrait ensuite un quatrième et dernier groupe, celui de Vanves et Issy, dont la défense se lierait à celle du Mont-Valérien et de la partie ouest de Paris, défense qui serait très difficile si l'ennemi étant assez nombreux pour risquer plusieurs passages de la Seine, portait son attaque sur la rive gauche. C'est cette attaque par l'ouest de Paris qui a occupé avec raison tous ceux qui ont médité sur la défense de la capitale.

Les Prussiens, dont l'état-major, fort bien organisé, a fait étudier toutes les positions d'Autriche, de France, même de Pologne, où il pourrait, dans l'hypothèse de toutes les alliances, être appelé à combattre, connaît parfaitement toutes les positions de Paris et si M. l'amiral, ministre de la Marine, avait encore des marins disponibles, ou si l'infanterie de marine pouvait rentrer avec le maréchal Mac-Mahon, il serait très opportun de composer avec elle la réserve de ces forts tous défendus par des troupes de mer. Divers écrits publiés par des officiers prussiens ont donné lieu de penser que l'ennemi pourrait diriger son attaque sur la rive gauche en passant la Seine fort au-dessus de Paris et en y jetant plusieurs ponts afin d'avoir toute la liberté de ses mouvements et de venir attaquer par Vanves, Issy, Châtillon, Meudon, d'où il aurait des positions dominantes et pourrait fort maltraiter l'enceinte vers le Point-du-Jour, c'est-à-dire vers Auteuil. La position de Meudon est là justement inquiétante.

Il pourrait se porter là par une autre route contournant la position de Saint-Denis, en envahissant la presqu'île de Gennevilliers et en venant par derrière le Mont-Valérien, occuper les hauteurs de Meudon et de Châtillon. Qu'il prît l'une ou l'autre route ou qu'il les prît toutes deux, comme le nombre de ses forces lui en donnerait peut-être le moyen, c'est à l'ouest de

Paris et vers Vanves et Issy et Meudon que se trouverait le danger...

La note de M. Thiers s'arrêtait ici. Le 7 septembre M. Thiers rédigeait un « Memento pour la défense de Paris » dans lequel il résumait les indications précédentes et ajoutait la troisième partie suivante.

***

Emploi de l'armée active. — La distribution des forces ci-dessus exposée, réclamant pour la garnison des forts 40 000 hommes, pour les réserves en arrière des forts 30 000 hommes, en tout 70 000, il en resterait bien, d'après les états souvent fournis, 60 000 à 70 000 disponibles, la garde nationale, bien entendu, étant laissée en dehors de ces calculs.

Pour ne pas avoir de mécompte, on peut supposer 60 000 hommes ; ce serait là l'armée active.

Si elle était composée de troupes solides et aguerries, on pourrait la présenter à l'ennemi en une occasion opportune pour faire perdre une bataille à celui-ci sur l'un des points de l'attaque. Mais il faut se garder d'une telle entreprise, les troupes dont on dispose étant jeunes, dépourvues d'instruction et profondément affectées par les désastres de cette guerre.

Il y a une autre faute qu'il importe d'éviter : c'est de les présenter en divisions détachées, dans la presqu'île de Gennevilliers, par exemple, ce qui nous exposerait à les voir enlevées isolément. Il faut se tenir serrés les uns aux autres et toujours le dos à nos ouvrages avec la seule prétention de se porter en masse sur le point que l'ennemi voudrait absolument forcer.

Dès lors, l'emplacement choisi pour l'armée active importe au plus haut point. La mettre en un seul endroit serait difficile d'abord et trop exclusif, car les diverses positions de l'enceinte seraient sacrifiées à une seule. Voici ce qui serait plus sage.

On devrait former cette armée active avec les 13e et 14e corps[1], avec ce qu'il y aurait de mieux dans les troupes sauvées

1. Le 13e corps (Vinoy) ne prit pas part à la bataille de Sedan et sut se dérober aux Allemands ; le 4 septembre, il reçut l'ordre de regagner Paris. Le 14e corps était en voie de formation.

de nos désastres et dans celles qui sont restées à Paris, telles que les 4 000 hommes de l'ancienne garde.

Si on arrivait à composer ainsi une masse de 60 000 hommes, on pourrait en mettre 40 000 à l'est, c'est-à-dire sur le plateau de Romainville et à Vincennes, 20 000 à l'ouest, vers le Point-du-Jour, entre Vanves, Issy, Billancourt, Boulogne, avec la commodité de deux ponts de bateaux.

Les 40 000 de l'est devraient être établis : 20 000 sur le plateau de Romainville, 20 000 dans Vincennes, n'ayant qu'un pas à faire pour se joindre et, par conséquent, pouvant être considérés comme ne formant qu'un seul corps. On pourrait les jeter au besoin ou vers la plaine de Saint-Denis, dans le flanc de l'attaque dirigée de ce côté, ou vers Charenton et la rive gauche, si l'ennemi faisait un effort dans cette direction. Là aussi deux ponts de bateaux, jetés près de l'enceinte, seraient d'un grand secours, afin de n'avoir pas à entrer et sortir de l'enceinte, si on voulait passer d'une rive à l'autre.

Enfin les 20 000 hommes, restant sur les 60 000 de l'armée active, seraient destinés à l'ouest de la défense et seraient prêts à renforcer la réserve des forts d'Issy, de Vanves, ce qui la porterait à un effectif considérable et lui permettrait d'agir vers le Point-du-Jour, sur l'une ou l'autre rive.

En ayant amassé dans l'intérieur de Paris de nombreux wagons, on pourrait, par le chemin de ceinture, porter rapidement d'un endroit vers l'autre, les trois subdivisions de cette armée active de 60 000 hommes, là où un grand effort serait nécessaire. D'ailleurs une fois l'attaque de l'ennemi démasquée, il serait facile de modifier ces positions selon l'urgence des cas et de porter de l'est à l'ouest, ou de l'ouest à l'est, le gros de l'armée active. On la porterait tout entière au Point-du-Jour si Meudon devenait le point principal de l'attaque.

A quoi il faudrait tenir dans tous les cas, c'est à ne pas s'éloigner de l'appui de la place, c'est-à rester adossé à elle pour se couvrir toujours de ses feux et ne pas laisser enlever ses divisions isolées.

Les 13e et 14e corps et les troupes les meilleures de celles qui nous restent devraient être soigneusement conservés ensemble pour former cette armée active et en faire la res-

source extrême, là où les lignes de notre double défense seraient près d'être forcées.

Mais il ne faut pas oublier que le temps presse et qu'il y a des mesures préparatoires telles que : barricadement de Saint-Denis et de tous les villages, moyens de campement sur les points indiqués, réunion sur ces points de munitions de tout genre, ponts de bateaux en amont, vers Charenton, en aval vers le Point-du-Jour, qui sont urgentes et ne doivent pas être différées.

Ce qui n'importe pas moins c'est de placer tout de suite les troupes où elles doivent être, de les pourvoir de tout afin qu'elles se reposent, se remettent, rétablissent leur physique d'abord, leur moral ensuite et manœuvrent tous les jours afin de s'instruire.

En un mot il importe de ne pas attendre la présence de l'ennemi[1] pour faire tout cela, afin qu'il nous trouve aussi sur nos positions et prêts à le recevoir. Si on ne diffère aucune de ces mesures, si on tient aussi quelque temps sans avoir été sérieusement entamés, on fournira à l'Europe très disposée à négocier en notre faveur, le seul argument de nature à toucher un ennemi enivré de ses succès et croyant qu'il n'a qu'à paraître sur nos murs pour finir la guerre.

A. THIERS

1. Le 16 septembre, il débouchait au sud et au nord de Paris.

CROQUIS DE L'ALLEMAGNE

D'AVANT-GUERRE[1]

III. — SILHOUTTES FÉMININES

On a beaucoup écrit sur les Allemands depuis le début de la guerre, mais point sur les Allemandes, — c'est plutôt par ignorance que par galanterie. La vieille sagesse française a pourtant dit : « Cherchez la femme. » Je ne prétends pas que l'étude de la femme allemande suffise à expliquer la genèse du conflit actuel ou la mentalité des races d'Outre-Rhin; elle éclaire néanmoins tout un côté de leur conception sociale. La femme n'est encore que ce que les hommes ont bien voulu la faire. Elle subit plus que tout autre individu l'influence du milieu où elle évolue. Son âme est un miroir convexe qui réfléchit, en les exagérant jusqu'au ridicule, les traits essentiels de l'âme masculine. Les Allemands, qui oscillent entre la niaiserie sentimenlale et l'admiration de tout ce qui est « kolossal », ont créé la Gretchen et la Walküre, la poupée candide et la virago robuste. Ces deux types synthétiques ressortissent toutefois à une littérature déjà caduque; la fameuse *Kultur* en a pétri d'autres depuis. Ils sont amusants à noter, dans le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars et du 1er juin 1916.

tran-tran de la vie quotidienne. On comprend mieux alors pourquoi la race germanique n'a jamais engendré de sainte Geneviève, de Jeanne d'Arc, ni même de Ninon de Lenclos, et l'on s'explique plus aisément le mépris d'un Schopenhauer à l'égard du « sexe aux jambes courtes » ou la recommandation brutale d'un Nietzsche : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet. »

***

A Munich, où je venais d'arriver, on bâtissait une nouvelle maison juste en face de ma fenêtre. J'examinais curieusement la rue, le front collé aux vitres. L'Allemagne m'étant encore inconnue, chaque détail retenait mon attention.

Tandis que les maçons silencieux cimentaient les pierres sur les échafaudages, deux femmes gâchaient du plâtre sur le trottoir ; elles emplissaient de petites auges de bois et gravissaient tour à tour les pesantes échelles pour approvisionner les ouvriers. Vêtues d'un caraco déteint et d'un jupon rapiécé, elles abritaient leurs pieds dans de vieilles chaussures d'homme éculées et leur tête sous un foulard d'indienne, noué en pointe sous le menton. Quelques maigres nattes blondes leur balayaient les épaules. Leurs bouches édentées, aux lèvres exsangues, mettaient un trou noir au milieu de leurs faces bouffies. Leurs mains calleuses maniaient sans grâce les briques et la truelle. Quelquefois elles partaient avec une sorte de civière vers une brasserie voisine et rapportaient, en réglant soigneusement leur marche l'une sur l'autre, une trentaine de hautes cruches de grès d'un litre remplies jusqu'aux bords de bière brune, des *maass*, comme on les appelle là-bas. Les maçons dégringolaient en toute hâte ; ils buvaient à longs traits, la tête renversée, et lutinaient leurs apprenties femelles qui les regardaient, les poings sur les hanches. Le surveillant interrompait ces ébats d'une voix brève ; les hommes regagnaient docilement le faîte de la bâtisse et les femmes reportaient gravement les *maass* vides sur la civière, en balançant le torse d'un mouvement égal et régulier, à la façon d'automates.

L'une d'elles avait amené son enfant, encore en bas âge. Elle l'avait installé contre un tas de sable, sur une couche improvisée avec des sacs de plâtre. Quand il criait trop fort, la mère abandonnait sa besogne, prenait le petit dans ses bras, dégrafait son caraco et lui donnait placidement le sein, un pauvre sein flasque et tari. L'enfant n'y trouvait point son compte et continuait à pleurer. La femme empoignait alors sa cruche de bière et faisait boire le nourrisson, qui manifestait sa joie en agitant bien fort ses petits poings...

Les maçons bavarois n'ont point d'autre aide que ces esclaves lymphatiques et grêles. On les appelle les *Mörtelweiber*, les femmes-à-mortier. Elles gagnent misérablement leur vie à des travaux rudes et grossiers, exposées à toutes les intempéries. Pour quelques pfennigs, elles achètent la bière et la saucisse indispensables à leur subsistance. Elles n'ont pas de foyer, à peine une soupente où elles couchent à plusieurs dans le même lit, et quand elles sont mères, elles élèvent leur rejeton au hasard de la rue, auprès des tas de sable creusés en cratère, où la chaux vive délayée met un lac opaque et visqueux.

Telles sont les premières femmes allemandes vraiment intéressantes que j'ai rencontrées à Munich.

Toutes les besognes un peu viles sont devenues en Bavière l'apanage du sexe faible. Les soins de la voirie sont confiés en grande partie à des femmes. La « cantonnière » promène journellement sa brouette le long des avenues animées. Jadis elle ramassait le crottin. Aujourd'hui l'automobile et le tramway électrique ont remplacé les chevaux; elle est chargée de nettoyer les rails où s'amasse la boue. Armée d'une longue lance, elle introduit le fer qui la termine dans la rainure, appuie l'autre extrémité contre son épaule et pousse le tout en s'arc-boutant. On aperçoit au loin sa silhouette falote glisser le long de l'acier luisant du rail. Elle porte un petit chapeau pointu de feutre vert, où brille le cuivre d'une plaque municipale, car, — plus heureuse que la *Mörtelweib*, cette prolétaire officielle est employée de la ville. Un titre ronflant la console des misères de l'existence : *Städtische elektrische Strassenbahnschienenreinigungsfrau*, ce qui veut

dire : femme-préposée-au-nettoyage-des-rails-des-chemins-de-fer-routiers-de-la-cité. Il n'y a que la langue allemande pour dire de si belles choses en si peu de mots.

Le service des restaurants et des brasseries est également fait par des femmes. Il faut voir tourbillonner la *Kellnerin* au milieu du public des brasseries, dans ces grandes salles où s'attablent jusqu'à deux mille buveurs. Elle porte à bras tendu des quantités de cruches de bière à faire chanceler un lutteur forain et plonge, de temps à autre, sa main grasse dans le torchon noué aux quatre coins qui lui brinqueballe sur les reins, pour y puiser le quignon de pain gris réclamé par le client. Elle est vieille, ridée, affairée, toujours en sueur, peu ragoûtante. Les hommes ne pensent guère à la courtiser. Dans certains établissements, les *Kellnerinnen* ont des allures plus élégantes et l'accueil plus engageant. Il arrive qu'elles entretiennent quelque étudiant miséreux, lui procurent au prix de mille sacrifices les moyens de terminer ses études, contre promesse authentique de mariage, le jour où il aura son diplôme. J'ai rencontré par la suite plus d'une *Frau Doktor* qui m'avait servi mes bocks dans des restaurants de Munich!

Les femmes des villes d'outre-Rhin font une piètre impression. Il leur manque la grâce, sans laquelle la beauté elle-même passe inaperçue. Leurs gestes sont compassés et raides. Une absence complète de féminité caractérise leur extérieur. La femme allemande n'a ni la souplesse harmonieuse du corps, ni le souci du détail. Sa silhouette ne donne pas à l'animation de la rue ce charme indéfinissable qui retient l'œil des flâneurs chez nous.

Quand la jeune fille s'efforce d'être attrayante, elle s'en acquitte maladroitement, en mettant des rubans de couleur violente et des bouts de dentelle un peu partout. Ce n'est point par coquetterie innée, c'est par sens pratique, pour exciter l'intérêt des hommes susceptibles de l'épouser. Une fois mariée, la petite bourgeoise allemande est tout à fait démonétisée. Elle est morte à son sexe. A quoi bon la grâce féminine, les artifices de la toilette, puisque son sort est définitivement scellé et qu'elle n'a plus besoin de « plaire »?

C'est pourquoi, sans doute, l'Allemand fuit sa demeure et passe la plus grande partie de sa vie au dehors, dans l'atmosphère enfumée des brasseries. Il recule le plus possible l'heure où il réintégrera le domicile conjugal. Il végète loin des siens. On ne le rencontre que le dimanche avec sa moitié. Promenade obligatoire où les faces des conjoints reflètent la tristesse irrémédiable de leurs âmes. Les Teutons ne sont rêveurs et sentimentaux qu'à cause de la laideur ambiante où leur existence échoue. Incapables de fixer la beauté auprès d'eux, ils en arrivent à mépriser leurs compagnes, et ce mépris tacite n'est que l'aveu de leur impuissance.

Je me rappelle encore un pauvre avocat dont je fis la connaissance un samedi soir à Nuremberg, dans une auberge moyenâgeuse. Il affectait une gaieté exubérante et lourde et s'emplissait de bière comme une outre. Il demeurait dans le voisinage de l'hôtel où j'étais descendu; nous revînmes donc ensemble.

Nous dévalâmes les rues aux pavés inégaux. Derrière nous la *Burg*, séjour des anciens burgraves, découpait sa silhouette fantastique sur le ciel étoilé. La grosse tour carrée des supplices, où voisinent les chevalets, les vis, les clous, les cisailles, les brodequins, la vierge de fer, tout l'attirail rouillé des chambres de torture, prenait un air mystérieux et méchant qu'elle quitte au grand jour pour la visite bruyante des touristes.

Une certaine animation régnait dans la ville basse, comme il est d'usage la veille des jours fériés, dans les cités où la population est dense. Des ivrognes chantaient; des bandes de passants s'interpellaient aux carrefours.

Sur la place du marché, une fontaine aux couleurs vives, en forme de clocher gothique, où s'alignent des saints de pierre bariolés, laissait couler l'eau claire en jets sonores par quatre couleuvrines de bronze.

Mon compagnon me fit traverser la place, contourner le vieux Münster du XIVe siècle où, sur le coup de midi, les douze princes-électeurs en bois sculpté sortent en file indienne pour saluer Charlemagne, au son d'un gai carillon; il passa devant le joueur de cornemuse qui, perché sur une vasque circulaire de granit, gonflant les joues et pressant sa peau de mouton, lance du pavillon de son instrument un mince filet d'eau

argenté. Arrivé devant la *Lorenzkirche*, en apercevant la ronde légère des six jeunes femmes de bronze qui, la poitrine en avant, s'amusent à faire gicler l'eau en courbes harmonieuses de leurs tétines luisantes, il s'arrêta, perplexe, et considéra la fontaine.

— Comme elles sont belles! — me dit-il après un silence.

Il n'était pas beau, lui. Depuis longtemps son ventre l'empêchait de voir le bout de ses pieds. Il avait les jambes légèrement cagneuses, le cou très court, le visage mafflu, avec une barbe rare aux poils raides comme du chiendent, le nez bourgeonnant, les yeux un peu louches derrière un binocle doré, et le crâne chauve, adorné d'un bourrelet de cheveux gris sale. Sa mise était peu soignée. Ses pantalons, en accordéon dans le bas, pochaient aux genoux. Sa veste étriquée se boutonnait avec peine au-dessus du nombril et il portait un chapeau de feutre mou, surmonté d'un blaireau brun en guise d'aigrette.

A quoi pensait-il en examinant si longuement la grâce délicate de ces corps de naïades, la ligne des hanches arrondie comme la courbure d'une amphore, les cuisses musclées, les jambes nerveuses et les petits seins, fermes et ronds comme des pommes? Y voyait-il un reproche ironique à sa laideur bourgeoise? Y cherchait-il, au contraire, une consolation à la platitude de sa vie?

Il m'avoua :

— Je viens les regarder tous les soirs, avant de rentrer.

Je compris alors qu'il était marié et je m'imaginai sa compagne acariâtre et laide, la *deutsche Hausfrau*.

Il ajouta, en me serrant la main :

— Adieu. *Ich muss zu meine Alte.* Je dois aller retrouver ma « vieille ».

C'est ainsi que les bourgeois appellent couramment leurs femmes. *Meine Alte !* Il y a dans cette dénomination familière du regret, de la résignation, de la rancune...

L'après-midi, elles arborent des toilettes maladroites et se réunissent, par bandes compactes, à l'heure du goûter, dans des cafés spéciaux, où quelques tables leur sont réservées. Elles sont, en général, accompagnées d'un petit chien gras et luisant, à la mine revêche, bouledogue bâtard et minuscule qu'on

appelle *Mops*. Elles absorbent du café au lait dans de grands bols de faïence et dévorent des pâtisseries lourdes aux noms rébarbatifs : *Krapfen*, *Gugelhopf*, *Sandkuchen*, *Käsetorte*, tout en échangeant des propos bruyants. La plupart apportent avec elles leurs aiguilles à tricoter et leur pelote de laine. Tandis que les langues glosent, les aiguilles cliquettent et les plumes des chapeaux frétillent. Les mille potins de leurs vies bourgeoises forment la trame de leur entretien : *Kaffeeklatsch*, commérages de café. De leur servitude conjugale elles ne retiennent que le titre, car la charge ou l'emploi du mari rejaillit en Allemagne sur l'épouse. Elles aiment à s'interpeller pompeusement : *Frau Konsistorialrat*, *Frau Postassessor*, *Frau Bahnadjunkt*, *Frau Oberkommissar*, *Frau Ministerial-Kanzleisekretär*.

Si les maris allemands aiment à se retrouver le soir devant une chope avec leurs amis, les femmes ont la ressource d'aller au théâtre ou au concert. Dans certaines petites villes d'Allemagne, la majorité des manifestations artistiques n'attirent en effet qu'un public presque exclusivement féminin. Vers sept heures du soir, on voit les rues s'animer étrangement. Des matrones et des jeunes filles, la tête recouverte d'une écharpe de soie, parées d'élégances surannées, les pieds au chaud dans de disgracieux *Gummischuhe* (galoches de caoutchouc), se rendent en longues théories vers les salles de spectacle.

La première fois que j'observai ce phénomène, ce fut à Weimar, où je donnai une conférence avec auditions sur la vieille chanson française. Arrivé juste avant la représentation, je n'eus que le temps de passer mon habit et de me rendre au théâtre. Le rideau de la scène ne possédait aucune ouverture qui me permît de considérer la salle, occupation si chère aux artistes. Ma curiosité nerveuse devait se contenter du brouhaha de l'auditoire que j'estimai fort nombreux.

Le timbre retentit et la toile se leva. Pendant le court instant qui précéda l'extinction du lustre, je pus embrasser d'un coup d'œil le public. Il n'y avait que des femmes ; à peine, çà et là, quelques visages barbus. Les applaudissements résonnaient étrangement ; j'y reconnaissais le claquement assourdi de petites paumes molles.

Lorsque je quittai ma loge, après la représentation, les rues étaient si noires que je n'aurais jamais pu retrouver le chemin de mon hôtel, sans l'aide aimable d'une spectatrice, qui, en voyant mon embarras m'adressa fort poliment la parole. Comme je lui demandais de vouloir bien m'expliquer pourquoi les hommes s'étaient abstenus de paraître au concert, elle m'avoua mélancoliquement qu'à Weimar ces messieurs préféraient se réunir chaque soir à la *Schmiede* (forge), vieux restaurant pittoresque et enfumé. Elle me proposa de m'y conduire, car elle allait y chercher son mari. Grâce à elle je fus introduit dans la société masculine de la ville. C'est ainsi que je fis connaissance avec la capitale grand-ducale où Gœthe et Liszt avaient vécu.

***

Les Wittelsbach ne sont pas riches. Louis II le grand prodigue a vidé les coffres de la couronne pour réaliser ses rêves de fou fastueux. Les châteaux mystérieux et féeriques des lacs de Bavière ont épuisé ses ressources. Aujourd'hui, ses descendants vivent bourgeoisement et les princesses recluses dans des palais vétustes mènent une vie austère et uniforme, qui ressemble beaucoup à celle de leurs pauvres sujettes. Quelques-unes d'entre elles ont défrayé la chronique scandaleuse et firent des fugues retentissantes avec des acteurs célèbres, voire avec leurs cochers. Cependant ces débordements fâcheux demeurent des exceptions. Presque toutes partagent leur vie entre les pratiques religieuses et les quelques réceptions officielles de la cour. Leurs toilettes manquent totalement d'élégance et leur laideur les met à l'abri de l'envie. Les princes, à l'instar de leurs sujets féaux, restent le moins possible chez eux. Ils courent les lieux publics et se mêlent volontiers à la foule, car ils n'affichent aucune morgue.

J'étais, alors, à la tête d'une revue littéraire où la jeunesse intellectuelle d'Allemagne donnait assaut aux vieilles formules. Une des maîtresses de cérémonie de la cour, abonnée à mon périodique, parla de moi en termes louangeurs à la princesse de la Paz, femme du prince Louis-Ferdinand. Cette dernière émit le désir de me voir. Elle le fit dans une lettre

mystique que me lut la comtesse de Z... : « Laissez venir à moi le jeune étranger, disait-elle ; c'est pour le bien de son âme et la rédemption de ses frères qu'il a suivi l'étoile d'or, comme les rois-mages en route vers la crèche. » Je ne comprenais guère ce que la digne princesse entendait par là, néanmoins je fus touché de la haute faveur qu'elle me témoignait.

Elle me donna audience au château de Nymphenbourg. Je revêtis mon habit et je partis en fiacre à taximètre. Ces voitures venaient d'être innovées à Munich et les cochers furieux prétendaient que ce nouveau système les frustrait du plus clair de leurs bénéfices.

Le château de Nymphenbourg est une pâle copie de Versailles. Le parc est plein d'ombrages et charmant, mais le palais s'écaille lamentablement. Sous le crépi, qui veut imiter la pierre de taille, on aperçoit les briques grossières. Ma voiture fit halte devant l'escalier d'honneur. Un domestique en culotte courte vint ouvrir. Il me précéda à travers les salles désertes du rez-de-chaussée, où les baies sans rideaux jetaient un jour maigre sur les murailles vides, rongées par place. Je remarquai que mon guide portait des bas blancs de cotonnade, troués aux mollets ; sa livrée défraîchie fleurait l'essence minérale. Arrivé au premier étage, il ouvrit une porte à tambour et cria mon nom, en s'effaçant. Je pénétrai dans une pièce à l'ameublement sévère. Dans l'embrasure d'une fenêtre, le prince-régent tenait cercle avec quelques altesses en uniformes. Devant la cheminée, où flambait une bûche étique, posées de guingois sur des poufs incommodes, des dames vêtues de soies vieillottes, s'entretenaient à voix basse. A travers les vitres on apercevait l'enfilade des allées régulières et les pelouses chauves. L'ennui pesait sur la société, un ennui lourd comme une chape de plomb.

La comtesse de Z... vint me prendre et me conduisit vers Son Altesse la princesse de la Paz. Je saluai profondément. Le prince Louis-Ferdinand se détacha du groupe des hommes et s'avança vers moi, la main tendue, en s'excusant de parler fort mal le français, puis il retourna vers les siens.

J'accompagnai la princesse dans un boudoir attenant et l'entretien eut lieu devant la maréchale de la cour, suivant les

exigences de l'étiquette. Mon interlocutrice m'interrogea sur mon passé et sur mes occupations actuelles. Elle parlait très bien notre langue, mais tout ce qu'elle disait paraissait étrange et lointain, comme si un des portraits d'antan suspendus à la muraille se fût animé et m'eût parlé de choses désuètes.

— Vous écrivez, n'est-ce pas? — interrogea-t-elle.

— Oui, Altesse Royale.

— Sur quoi?

— Mon Dieu, Altesse, sur l'art, sur la vie, sur les êtres, sur tout ce qui me touche et m'émeut.

— Vous êtes catholique?

— Oui, Altesse Royale.

— Catholique de France? La France est la fille aînée de l'Église.

J'acquiesçai poliment.

— Avez-vous vu notre Saint Père le Pape?

— Jamais, Altesse Royale.

— J'aime à croire que vous êtes venu vers nous pour répandre la bonne parole.

Et elle me développa tout un plan de campagne. Elle voulait rallier les catholiques de Bavière, d'Autriche, d'Espagne et de France et former ainsi une ligue contre la libre pensée, surtout contre les Juifs.

Pauvre princesse ! Elle semblait tout ignorer de la vie moderne, de l'orientation politique et sociale de son pays ! Sans doute l'air du dehors ne pénétrait pas dans ce palais rococo, hermétiquement clos, où flottait une vague odeur de moisissure. Jamais je ne compris aussi intensément l'abîme infranchissable qui sépare, parfois, des êtres humains.

Le même cérémonial marqua mon départ. Je pris congé de la princesse et de son époux, je saluai l'auguste assistance, et le domestique aux mollets endommagés me reconduisit le long des escaliers déserts. Quand j'arrivai dans la cour, j'emplis mes poumons d'air vivifiant ; j'étais à bout de souffle, comme le pêcheur de perles quand il ressort de l'onde amère, mais ma joie fut de courte durée. J'aperçus ma voiture qui tournait au grand galop autour du bassin à sec, situé devant le château. Un triton de bronze stupide considérait cette course échevelée, de ses prunelles vides. Le cocher avait judi-

cieusement employé l'attente à augmenter sa recette, en totalisant de nouveaux kilomètres.

Il arrêta son manège sans se troubler et dit avec bonhomie, en me désignant son cheval du bout de son fouet :

— *Der Gaul kann nicht ruhig stehen !* (La rosse ne peut pas rester en place.)

***

Dans la classe riche, dans les milieux intellectuels, la femme évolue avec plus d'indépendance; mais là encore elle manque totalement d'éducation féminine ; la tradition lui fait défaut. Elle devient la victime du snobisme.

Tiraillée entre le désir de paraître élégante et celui d'afficher un individualisme artificiel qui la distingue de ses congénères, elle exagère nos modes et prend l'extravagance pour de l'originalité. Elle sait bien que Paris est, par excellence, la cité de la femme, que tout y est mis en œuvre pour lui donner de la grâce et de la légèreté. Elle se fournit donc chez nous ; elle s'inquiète des dernières nouveautés, elle exige les chapeaux, la robe, les dessous du bon faiseur. Mais elle ignore ce qui lui convient ; elle ne sait pas choisir ; elle accepte, les yeux fermés, ce que les commerçants peu scrupuleux lui recommandent. Il lui suffit que ce soit le dernier cri de chez nous. Son sens critique ne va pas plus loin. Elle a, dans le fond, le même amour de la discipline que les Allemands. Elle subit donc toutes les exigences des couturiers et loin d'adapter le goût du jour à sa personnalité, elle reste perpétuellement, sous nos oripeaux les plus riches, « l'étrangère », avec un demi-air de mascarade, qui souligne sa lourdeur et son absence de tact. Rien n'est plus lamentable qu'une toilette parisienne portée par une Allemande. Combien de fois la Parisienne sait-elle faire « excuser » sa robe? C'est un art que ne connaîtra jamais la Berlinoise.

L'Allemande croit, comme l'Allemand, hélas, que tout s'apprend, que tout s'achète ici-bas, même la compréhension du beau. Elle ignore les lois profondes de l'atavisme et de l'hérédité, l'histoire lente et précieuse des vieilles civilisations, l'affinement séculaire des races que le temps patient travaille sur sa meule puissante, à la façon des diamants.

La même erreur caractérise toute la race. Les Allemands sont des enrichis. Ils veulent avoir acquis par quarante ans de prospérité le droit imprescriptible de s'imposer à l'admiration du monde et ils confondent, sans le savoir, deux conceptions juxtaposées, sœurs jumelles issues de l'histoire des peuples, néanmoins si différentes dans leur essence : la civilisation et la culture.

Sans doute leurs restaurants ressemblent à des palais fastueux, le marbre et l'or y abondent, leurs gares sont éminemment vastes et pratiques; ils ont su mettre le confort à la portée des humbles; tout ce que l'argent peut procurer, ils l'ont; leurs appartements même modestes sont munis des innovations précieuses qui rendent la vie quotidienne si facile; la science leur procure ses applications les plus industrieuses. Ce sont là les fruits de la civilisation. Elle s'acquiert, elle se répand, elle s'impose. Il suffit de savoir l'organiser socialement, et cela, ils le savent. Mais la mentalité de l'individu, sa perception intuitive de la beauté, l'élévation de sa conscience, le développement de ses facultés intellectuelles, l'étincelle de Prométhée qui brille au fond de ses prunelles, l'harmonie de ses gestes, l'élégance naturelle de sa démarche, la pureté de ses attitudes, sa physionomie morale et physique, est-ce que tout cela s'achète avec les lavabos de céramique, les ascenseurs automatiques et les fourchettes à poisson?

Je me rappelle avoir rencontré, le long d'un quai du port de Gênes, une lourde barque chargée de charbon. La grande voile rousse triangulaire pendait au mât et la brise légère l'agitait mollement, ainsi qu'un éventail. Une mince planche reliait l'esquif à la terre ferme. Quatre ou cinq gas aux torses nus, les reins ceints d'une serpillière souillée, déchargeaient la cale du voilier. Ils portaient le charbon dans de gros couffins, posés négligemment sur leur épaule droite. Comme ils étaient beaux sous le soleil clair de cette matinée d'été! Leur peau luisante et bronzée gaînait de soie brune leurs muscles tendus; leurs jambes nerveuses foulaient avec grâce le frêle pont de bois, qui pliait sous leurs pieds nus aux formes impeccables. Tout était harmonieux en eux; leur profil avait la finesse des camées antiques. L'un d'eux, couché nonchalamment sur les dalles du quai, élevait une figue pulpeuse au-dessus de ses

lèvres arquées, tel un Murillo. Je lui adressai familièrement la parole. Il me répondit dans la belle langue chantante de sa patrie, sans servilité, mais sans rudesse, sachant maintenir avec un tact merveilleux la distance qu'il convient de mettre entre un *signor* et un *facchino*. Je sentis confusément palpiter devant moi l'âme d'une vieille race. A coup sûr, il ignorait le trésor qu'il portait en lui et il traduisait inconsciemment la beauté qui dort, depuis près de trois mille ans, dans les vers lumineux du vieil Homère. Qu'importaient leurs guenilles à ces demi-dieux baignés de clarté, imprégnés de noblesse? N'avaient-ils pas plus de culture à eux seuls que tous les parvenus de Berlin dans leurs somptueuses demeures, où le luxe n'encadre que la laideur?



L'absence de tradition pousse donc les femmes allemandes à toutes les outrances. Il suffit de savoir retenir leur attention par une réclame tapageuse pour les attirer à soi. C'est une particularité que surent exploiter quelques esprits avisés.

Le mouvement commença vers 1901, après le triomphe industriel de l'Allemagne à l'exposition de Paris. On débuta par une campagne dans les grands centres contre l'irrationalisme de la mode française ; on prôna le retour à des formes pratiques. Les novateurs s'inspirèrent des lois de l'hygiène pour donner à leur méthode un caractère scientifique. Comme il fallait lutter contre une concurrence séculaire, celle de Paris, on lança le mot *Reform*. Dès lors ce fut dans l'empire un vrai déluge de conférences et d'expositions. Le principe était attrayant : « Il faut que le corps soit libre sous les étoffes qui le recouvrent, il faut que la taille ne subisse aucune contrainte. » Il y eut des *Reformrock* (robes-réforme), des *Reformmieder* (corsets-réforme), du *Reformwäsche* (linge-réforme). Les femmes ne se montraient plus que dans des espèces de sacs flottants, suspendus par des bretelles aux épaules, et dont l'uniformité était relevée par des broderies lourdes du plus fâcheux effet. Les cheveux se portèrent en bandeaux plats et les intellectuels émerveillés célébrèrent la *praera-*

phaëlitische Erscheinung (l'apparition préraphaélite). D'aucunes pesaient près de cent kilos. La « combinaison » se généralisa, non point ce petit rien léger, impalpable et délicat, que les Françaises adoptèrent plus tard, quand leurs robes collantes leur interdirent des dessous trop volumineux, mais de lourds maillots amples, en coton à côtes, bien chauds, bien fermés de partout, et surtout bon marché.

Sur ces toilettes maussades les artistes décorateurs suspendirent des bijoux énormes, à formes géométriques.

L'engouement dura quelques années, mais l'univers ne semblant pas vouloir adopter ces merveilles, la femme allemande retourna vite à nos modes parisiennes.

C'est alors que deux femmes scandinaves eurent l'idée géniale de s'adresser aux Allemandes, non plus pour régenter leur garde-robe, mais pour mettre à leur portée l'art si difficile de la grâce féminine. Ce fut le triomphe de la culture physique. Pendant que Müller inondait le monde de son fameux système, Frau Mensendieck publiait un livre retentissant, *la Culture de la Femme*, et parcourait l'Europe centrale, répandant la bonne parole, à grand renfort de conférences. Dans chaque ville des clubs féminins se fondèrent. Les adeptes y apprirent à respirer, à se mouvoir, à saluer, à s'asseoir, à se coucher suivant les principes de Mensendieck. Les projections cinématographiques illustraient les causeries de ces dames. Ce n'était plus la toilette qui donnait l'élégance à la femme. Mensendieck l'avait décrété ; c'était la grâce et la souplesse du corps qui la porte. Elle avait raison en partie, mais elle prétendait que chaque femme peut, avec quelque persévérance et quelques marks, acquérir en peu de temps cette science difficile. Elle y gagna, du reste, beaucoup d'argent. Dans les salons élégants on vit les femmes s'agiter péniblement d'après les règles délicates et compliquées du nouveau code. Chacune faisait « sa petite Mensendieck ». Grasses et maigres, naines et géantes évoluaient d'après les mêmes principes rigides, ce qui donnait à l'ensemble des allures de ballet mal étudié.

Kara Michaelis parut alors. Elle abandonnait le côté physique de la question et s'adressait à l'âme des Allemandes, dans la louable intention de prolonger leur jeunesse par une véritable gymnastique psychique. Son livre s'intitulait *Das gefähr-*

liche Alter (l'âge critique). Elle enseignait à ses disciples les moyens subtils de doubler ce cap dangereux sans rien abdiquer de leur féminité.

Toutes les femmes mûres se pressèrent autour d'elle et la malignité de certains ironistes les appela *die gefährlichen Alten* (les vieilles dangereuses), jeu de mot intraduisible qui se rapportait au livre de Michaelis : *Das gefährliche Alter*, mot à mot : l'âge dangereux.

Tous ces snobismes se succédaient avec rapidité. La femme allemande se jetait avec fougue sur chaque essai nouveau et l'abandonnait avec la même rapidité, quand une dernière extravagance effaçait l'ancienne. Un clou chasse l'autre.

Des intellectuelles, que leur demi-science affolait encore davantage, allèrent jusqu'à fonder des colonies renouvelées de l'antique dans le Nord de l'Italie et dans le Tessin. Les deux sexes y vivaient en commun, à moitié nus, se nourrissant exclusivement de fruits et de salades, rôtissant leurs ventres au soleil et se baignant en beauté dans les lacs transparents, à la grande confusion des paysans riverains.

Le frère d'Isadora Duncan, avec sa barbe de Christ, son peplum, ses jambes nues et ses sandales, eut un succès inouï à Berlin. On eut toutes les peines du monde à empêcher quelques dames convaincues de se promener dans le même costume que lui au *Tiergarten*; elles se contentèrent d'errer le long des rues avec les cheveux épars sur les épaules.

Avant la guerre le goût changea, s'il n'est pas incongru d'employer ce mot. Les riches Juives, toujours à l'affût de ce qui est nouveau, découvrirent à Paris un art, qui existait depuis longtemps en Allemagne, celui des couleurs criardes et des motifs décoratifs outrageusement bariolés. Les *Wienerwerkstätte*, cénacle artistique viennois dirigé par Klimt, Kolo Moser et Zeschka, l'école de Munich, celle de Dresde, avaient, depuis longtemps, puisé leurs inspirations décoratives aux vieilles sources de l'art populaire allemand, tel qu'il existe encore aujourd'hui dans les broderies et les costumes enluminés de la Hesse, du Sleswig et de la Forêt-Noire. Les étoffes modernes, qu'ils avaient conçues d'après ces modèles, se retrouvaient dans toutes les expositions mais n'avaient pas grand succès, parce qu'elles étaient allemandes. Or, voici

que Paris les adoptait. Pour endormir la susceptibilité du Français et sa méfiance de l'Allemagne, on invoquait ici l'art serbe, l'art bulgare, l'influence des ballets russes. Les initiés savaient pourtant à quoi s'en tenir. Plusieurs d'entre eux allaient régulièrement en Allemagne copier leurs modèles. Les événements leur ont sans doute déssillé les yeux ; ils doivent pleurer leurs illusions et leur clientèle perdues. Car toutes les dames fortunées et extravagantes d'outre-Rhin s'étaient empressées d'accepter sous la signature parisienne ce qu'elles avaient refusé de leurs compatriotes. Les *Kommerzienrätinnen* de Berlin avaient maintenant l'air de vieilles sultanes multicolores, échappées à une scène de *Kismet*, imité lui-même du *Sumurun* de Reinhardt. Pendant ce temps, leurs maris achetaient les élucubrations cubistes et futuristes les plus notoires, grâce à l'entremise d'un certain Kahnweiler, qui tenait marché à Paris de ces articles d'exportation.

***

Au milieu de cette ruée vers l'élégance et le charme au plus bas prix et dans le plus bref délai, l'impératrice d'Allemagne essayait de sauvegarder le naturel de la femme allemande. Elle éprouvait contre Paris une aversion puritaine. Elle tenait à se fournir exclusivement auprès de maisons allemandes, s'en targuait volontiers et donnait ainsi le bon exemple, que personne, du reste, ne songeait à suivre.

Guillaume II en souffrait, non qu'il aimât particulièrement la France, mais parce qu'il trouvait sa femme fort mal fagotée et que son pangermanisme s'accommodait fort bien de la grâce de nos modes, de la saveur de notre cuisine et de l'excellence de nos vieux crus.

En 1914, à l'occasion du Jubilé fameux, par lequel la Prusse célébra le centenaire de sa libération, une représentation de gala réunit toute la cour à l'opéra royal de Berlin. Guillaume tenait à ce que l'impératrice fît meilleure figure qu'à l'ordinaire. Il envoya deux personnalités en mission à Paris pour commander la robe de sa femme chez l'un de nos plus grands couturiers. Il fallut toutefois que la maison s'engageât à conserver l'anonymat. On obtient tout avec de l'argent. Le secret

fut bien gardé. L'impératrice reçut la toilette par l'intermédiaire de sa maison coutumière de Berlin. Elle fut complimentée, le soir, et déclara, satisfaite : « Vous voyez bien ; il n'y a pas qu'à Paris qu'on ait du goût. »

Quelque temps auparavant, au Kaiserhof, où il présidait un banquet nationaliste, l'ineffable kronprinz sablait glorieusement notre meilleur Cliquot dans une bouteille de Henckel[1] pour justifier aux yeux de la nation l'excellence des produits germaniques.

***

A côté des castes dûment établies, en dehors des chemins tracés, s'agite, dans les grands centres allemands, un monde curieux qui rappelle notre bohème. Comme chez nous, ce sont des sculpteurs, des peintres, des littérateurs, des « théâtreux » et des bourgeois dévoyés qui composent ce milieu. Il est très intéressant, car la mentalité actuelle de nos voisins s'y réflète mieux que partout ailleurs. A l'étudier de près, on peut augurer de ce que sera l'Allemagne de demain. La femme y est représentée, soit qu'elle pratique elle-même un métier intellectuel, soit qu'elle agrémente simplement la vie d'un compagnon. Elle ne donne aucun relief original à la société qu'elle fréquente. Comme en un miroir grossissant, elle en reflète les ridicules ; elle fait comme les bourgeoises, ses sœurs : elle exagère.

Le café Stéphanie, à Munich, est une sorte de Procope. Toute la jeunesse artistico-littéraire s'y coudoie. Les projets les plus insensés, destinés dans l'esprit de leurs auteurs à révolutionner l'Allemagne, ont été bruyamment élaborés autour de ses tables. Les mille détails intimes de la vie de bohème s'y révèlent sans pudeur. C'est là que je connus la première intellectuelle allemande.

Elle avait seize ans et elle était affreuse. Imaginez une face uniformément laiteuse, au nez pointu comme un museau de souris, à la bouche énorme et lippue, deux petits yeux bigles aux iris déteints, une perruque carotte ébouriffée, une poitrine

1. Marque de champagne allemand.

plate, un buste trop allongé et deux jambes maigres, courtes et cagneuses, terminées par d'interminables pieds plats, deux véritables petites boîtes à violon. On l'appelait Anatole. Je n'ai jamais bien su pourquoi ; probablement par ironie, en souvenir d'une pièce célèbre d'Arthur Schnitzler, qui portait le même nom. Elle venait régulièrement tous les soirs, et toujours seule. Comme elle était trop petite, elle surélevait son siège avec les *Bottins* et l'*Annuaire des Téléphones*. Elle réclamait tous les journaux, tous les périodiques, l'écritoire et du papier, et dans le brouhaha du café, elle faisait de la littérature. Quand elle était fatiguée d'écrire ou de lire, elle appelait le *piccolo*, sorte de jeune page en smoking râpé, qu'on retrouve dans tous les cafés d'Allemagne, et dont les humbles fonctions consistent à frotter d'un coup de torchon les marbres poissés ou à apporter des verres d'eau fraîche aux consommateurs. D'une voix nasillarde et lente, qui dominait le bruit des conversations, elle l'interrogeait sur le problème de sa puberté, elle lui enseignait ses théories féministes, l'horreur qu'elle éprouvait pour les devoirs complexes de la maternité, puis elle le renvoyait à l'office et se remettait à écrire. Elle ne souffrait pas qu'on l'approchât. Elle gardait pour elle l'énigme de sa vie solitaire ; le mépris de l'homme tordait sa grande bouche dans un rictus dédaigneux.

Dans le clan des femmes de lettres qui fréquentaient ce café, il y avait une brune à l'œil vif, éternellement vêtue d'une robe bébé. Elle aimait à jeter ses jambes sur le dos des chaises, à rire à grands éclats, à se frapper violemment la poitrine en criant très fort pour que nul n'en ignore : « *Ich bin eine echte teutsche Dichterin.* » (Je suis une véritable poétesse allemande.) Elle s'appelait Margarete Beutler et n'était point sans talent. Au contraire d'Anatole, elle estimait la fécondité la seule raison d'être de la femme. A intervalles fixes, on la voyait promener ses formes outrées le long des rues de Munich, sans aucune honte. Quand on la rencontrait, elle se mettait à rire avec orgueil, caressait de sa paume son ventre proéminent et s'exclamait : « *Der Schwein wird ein Genie.* » (Le cochon sera un génie.) Elle amenait régulièrement ses rejetons au café Stéphanie et leur donnait le sein entre deux grogs, en les encourageant : « *Sauf. Karnickel!* » (Abreuve-toi, petit lapin!) Mais

quand ils commençaient à marcher, elle les abandonnait à leur sort. On ne les revoyait jamais plus.

J'ai connu, dans ce milieu, une gentille grisette, qui vivait avec un poète néo-romantique, Otto F. Elle tenait une petite boutique de fleuriste et s'efforçait de s'attacher son ami, en déployant toutes les vertus domestiques... Elle l'entourait de prévenances, et lui procurait la sensation d'un intérieur douillet et confortable, avec les deux cents marks de pension mensuelle que le père du jeune écrivain lui allouait. Otto F... ne tarissait pas d'éloges sur elle; il exaltait ses qualités de ménagère. Un jour, à la mort du père, il hérita d'une vraie fortune et épousa son amie, par reconnaissance autant que par habitude. Elle devint ainsi une belle madame, dans une grande villa avec jardin, aux environs de Munich. Mais la petite fleuriste, qui avait su diriger la vie de l'étudiant, se révéla incapable de remplir ses nouvelles fonctions de maîtresse de maison. Sa chance lui tourna la tête; elle fit des dettes; elle s'embrouilla dans ses comptes. La méfiance s'infiltra entre les époux et quand je leur rendis visite, peu de temps avant la guerre, je trouvai Otto F... en train de cultiver lui-même son potager. Il vendait à sa femme les poireaux, les carottes, les pommes de terre et les salades qu'il avait plantés, récupérant ainsi une partie de l'argent qu'il lui remettait, chaque semaine, pour les frais du ménage.

Je me souviens aussi de Frieda Strindberg, une des nombreuses épouses divorcées du grand misogyne suédois. Elle errait de ville en ville, avec un tas de manuscrits inacceptables sous le bras, partageant son temps entre les salles de rédactions et les lieux publics où fréquentaient les auteurs célèbres. Son âme tendre essayait de capter les faveurs des poètes notoires. D'aucuns succombaient passagèrement. Elle quittait ses amants avec résignation et sa vie s'augmentait ainsi de nouveaux chapitres où s'inscrivait toute l'histoire de la littérature allemande moderne. On l'appelait le *Schriftstellerlexikon* (le dictionnaire des écrivains).

Le tact, manque en général, à toutes ces femmes. L'une d'entre elles, qui s'appelait Else Kratzfuss, eut la malencontreuse idée de venir lire ses vers à un pince-sans-rire, pour lui demander conseil. Elle était effrayante de laideur ; son corps, maigre

comme un squelette, était surmonté d'une tête chevaline encadrée de longs cheveux noirs, raides comme des baguettes de tambour. Elle chantait l'amour et la sensualité; elle y mêlait maladivement l'image de la mort et de la décomposition. Sa poésie fleurait à la fois la luxure et la charogne. — On l'habilla d'un fourreau de soie noire qui accusait sa minceur, on lui mit un lys blanc dans la main, on la baptisa du nom romantique de Dolorosa et on lui fit réciter sa littérature en public. Elle eut à Berlin un succès de fou rire. Plus elle célébrait les appels de sa chair, vouée à la putréfaction, plus la gaieté tenaillait l'auditoire. Elle seule ne s'en apercevait pas et continuait à suivre, de ses yeux hagards, les visions hystériques qui hantaient sa pauvre cervelle.

Du reste, ce phénomène d'auto-suggestion n'est pas rare chez l'intellectuelle allemande. Il existait en Saxe une poétesse fameuse, Friederike Kempter, dont l'unique volume de poésies atteignit un chiffre fabuleux d'éditions. Elle appartenait à l'aristocratie; c'était une femme sage et respectable, qui écrivait des vers par amour du bien. Ils étaient très moraux et très religieux, mais ils n'eurent de succès que parce qu'ils étaient lamentablement ridicules. L'éditeur, qui spécula sur cette réclame à rebours, y trouva son compte. A chaque nouvelle édition, l'auteur écrivait une nouvelle préface. Elle y remerciait le public d'accueillir si favorablement son livre et s'émerveillait que le Bon Dieu, à qui elle rendait grâce, lui eût donné tant de talent. Ces préfaces firent fureur. La dernière édition les contenait toutes. Cette femme est morte âgée, sans avoir jamais pénétré les vraies causes de sa notoriété littéraire.

***

Devant les philippiques monstrueuses que lancent certains pangermanistes contre la soi-disant corruption des mœurs françaises, de la femme française, il semble nécessaire de rétablir la vérité et de proclamer que, chez nos voisins, la perversité a atteint dans certains milieux, depuis longtemps, un degré de profondeur que nous ne connaîtrons jamais. Il est de toute évidence que le Paris cosmopolite n'est pas la France, et qu'il est un autre Paris, replié sur lui-même, fermé à l'étran-

ger, plein de belles traditions et de santé morale, où la vertu des femmes sait prendre des dehors agréables et charmants. Ce Paris, nous le sentons mieux vibrer aujourd'hui, dans ces heures tragiques et graves que nous vivons entre nous.

L'Allemagne, elle, n'a pas l'excuse d'un centre factice des voluptés internationales. Ni Berlin, ni Munich, ni Dresde, ni Leipzig, ni Francfort ne sont des villes cosmopolites. Des touristes y viennent et s'en vont, sans s'y fixer. Mais, fraîche émoulue aux plaisirs affinés de la civilisation, la société riche de l'Allemagne a voulu s'offrir toutes les licences et tous les vices. A ce petit jeu, elle s'est intoxiquée elle-même.

Sans doute, les classes miséreuses d'Allemagne ont une morale parfois rigide et toujours déplaisante. A voir les femmes sans grâce on comprend qu'un poète de chez eux ait dit dans un aphorisme lapidaire : *Tugend ist wenn keiner kommt.* (La vertu, c'est quand personne ne se présente.) Mais toutes celles que le luxe trop neuf a façonnées, toutes celles qui sont devenues les victimes faciles des snobismes les plus éhontés, se précipitent vers la jouissance et, dans leur grand désir de montrer qu'elles sont au-dessus de tous les préjugés, dépassent toute mesure. De même qu'elles ne savent pas porter la toilètte, elles ne savent pas porter le vice. Il faut avoir vécu dans la société berlinoise, avoir remué tous les scandales, frôlé toutes les turpitudes, pour comprendre l'abaissement moral de certaines parvenues poussées trop vite dans un organisme social trop jeune.

Les apôtres de la plus grande Allemagne croient-ils nous donner le change par leurs déclarations pompeuses? Jugent-ils l'Europe aussi naïve? Ne savent-ils pas que certains avaient des yeux, qui vinrent s'asseoir à leurs tables? Le virus est entré dans leur race. Aucune hérédité séculaire ne la vaccine contre ses ravages. Il fait des progrès effrayants ; peu à peu il gagne les couches inférieures de la population et, si l'on veut parler de décadence, c'est en Allemagne qu'il faut aller, pour en constater les phases rapides. Il a suffi de quarante ans pour pourrir une nation saine. Où est-elle, cette Germanie rêveuse d'antan, celle qui donna au monde de beaux exemples et de grands chefs-d'œuvre? Ni le dérivatif d'un massacre mondial, ni l'appareil formidable de sa poli-

tique brutale ne lui rendront la santé. Elle s'est épanouie trop vite sur un fumier trop artificiel, la fleur allemande ! Revanche éternelle des vieilles civilisations sur les civilisations trop neuves!

En attendant, la femme que l'Allemand n'a pas su façonner et qui, par contre, ne sait pas le retenir, s'étourdit dans l'ivresse du plaisir et se dresse contre son ancien maître. D'aucunes arborent ouvertement le faux-col, la veste et le chapeau mou, fondent des clubs spéciaux où, sous couvert de féminisme, elles déclarent vouloir s'affranchir du mâle. Les hommes les imitent, et le scandale éclabousse les marches du trône...



Où sont-elles, les petites Gretchen symboliques, sous les traits desquelles le Français, éternellement ignorant de ses voisins, aime à se représenter l'Allemande?

Elles existent encore, bien que transformées dans l'hystérie ambiante qui secoue la nation. Je sais l'histoire de l'une d'entre elles et je vais vous la conter.

Mignonne et pâle sous le poids de ses deux nattes blondes, elle s'appelait Grete Baïer. Elle avait à peine dix-sept ans et vivait dans une petite ville charmante des bords du Rhin, où l'alignement des maisons basses, aux porches arrondis, se mire dans les flots rapides du grand fleuve. Elle s'était fiancée ; c'est un jeu qui plaît aux demoiselles allemandes. Elle portait au petit doigt une bague dorée, le *goldenes Ringelein* des vieilles légendes, ornée d'un caillou du Rhin, et se plaisait à des promenades sentimentales au bras de son promis, de son *Schatz*[1], comme on dit là-bas. Le jeune homme avait vingt-quatre ans ; il travaillait au pair dans une banque. Ils consultaient ensemble l'oracle virginal des marguerites. Quand le pauvre garçon contemplait l'azur calme et pur du regard de sa compagne, il y lisait, sans doute, la promesse réconfortante d'un amour paisible et sûr, dans un intérieur modeste, mais riche de son bonheur. Il se réjouissait de l'innocence de

1. Trésor.

la jeune fille, de l'interrogation muette de ses grands yeux lumineux ; il la pressait chaudement contre son cœur, en soupirant d'aise.

La petite Gretchen s'ennuyait tout le long du jour, pendant que son ami, penché sur les registres de sa banque, attendait l'heure de la délivrance et du retour. Elle se confia naïvement à un officier de dragons, qui tenait garnison dans la ville. Le militaire lui proposa des distractions qu'elle accepta. Une Gretchen ne saurait résister à l'amabilité d'un bel uniforme. Comme l'officier semblait y tenir, elle se fiança aussi avec lui. Un autre anneau, garni d'un fausse perle, remplaça durant le jour celui de l'employé de banque. Le soir, elle n'oubliait pas de le changer, car elle était pleine de tact et ne voulait faire souffrir qui que ce soit. Elle conservait devant chacun de ces hommes son attitude énigmatique de petite fille bien sage et bien douce. Peut-être eût-elle ainsi vécu longtemps, entre ses deux amours. Malheureusement les hommes ont d'étranges exigences. L'officier, moins endurant que le jeune civil, réclama la possession exclusive de la fiancée. Il alla même jusqu'aux menaces. Gretchen pleura. Son bon cœur se refusait à évincer le premier *Schatz*; cette tâche était au-dessus de ses forces. S'il avait pu disparaître simplement, sans bruit, sans larmes, sans récriminations? Mais il regimberait sans doute et elle céderait, par grandeur d'âme. Alors, l'officier s'en irait ; elle serait de nouveau seule toute la journée. Et puis, un militaire, c'est beaucoup plus distingué qu'un gratte-papier. Elle se creusa la tête pour chercher une solution. Quand elle l'eut trouvée, elle se prépara à l'appliquer, sans tarder.

Un soir, le jeune employé vint la prendre chez elle ; Grete Baïer le reçut avec les marques d'amour les plus vives. Elle claqua joyeusement des mains, courut, en sautillant, à son armoire, y prit un petit objet rond et luisant, une dragée sans doute, et revint vers son fiancé, les lèvres souriantes, le minois mystérieux.

— Chéri, — dit-elle, — ferme les yeux et ouvre la bouche!

Il ferma les yeux, il ouvrit la bouche, docilement... et il s'écroula, pour ne plus jamais se relever. Il avait absorbé un bonbon à l'acide cyanhydrique.

Le procès fit grand bruit. Les psychiatres les plus fameux

étudièrent la mentalité de l'étrange meurtrière. On écrivit de savantes brochures sur son cas. Qui donc eût soupçonné une telle noirceur sous tant de naïveté?

Je crois que Germania a repris pour son compte la méthode expéditive de Grete Baïer. Elle aussi vint vers nous et nous murmura de sa voix la plus flûtée : « Ferme les yeux et ouvre la bouche ! » Mais voilà, nous aimons trop la lumière !

MARC HENRY

LES TROUBLES MENTAUX

ET LA GUERRE

A M. le Médecin Inspecteur Lemoine, chef supérieur du Service de Santé d'une armée.

I

L'étude médicale des troubles mentaux provoqués par la guerre a commencé avec les guerres hispano-américaine et transvaalienne, mais elle n'a été faite d'une façon méthodique que dans la guerre russo-japonaise. Pour la première fois, au cours de cette guerre on a établi, dans les hôpitaux, des sections pour le traitement des militaires aliénés ; pour la première fois aussi, on a tenté de classer et d'étudier, dans leur ensemble, les troubles mentaux produits par la guerre.

Je n'ai pas l'intention de faire ici le résumé des études partielles ou globales qui ont paru sur la question [1] depuis dix ans et plus. Je parlerai presque uniquement de la guerre actuelle et surtout de ce que j'ai vu soit au Val-de-Grâce soit dans la

1. Je signalerai cependant, à propos de la guerre russo-japonaise, l'étude qu'un de mes élèves, le docteur Cygielstrejch, m'a remise comme thèse pour le diplôme d'études supérieures en 1911. Cette étude a été publiée en 1912 dans les *Annales médico-psychologiques*, sous le titre : *Conséquences mentales des émotions de guerre.* On y trouvera des analyses, des statistiques et de la bibliographie.

n[e] armée. En revanche, j'étendrai quelque peu le sujet et je traiterai non seulement des troubles mentaux directement provoqués par les batailles, mais des influences que la guerre peut exercer sur les différentes variétés de troubles mentaux. Tantôt elle les colore simplement, en donnant la matière de ses thèmes délirants à un malade qui, suivant toute apparence, aurait déliré sans elle et qui délirait quelquefois avant l'ouverture des hostilités. Tantôt elle agit d'une façon plus profonde, encore qu'indirecte, en provoquant des accès passagers d'excitation ou de dépression, de mélancolie, de neurasthénie, par les fatigues, les surmenages physiques et moraux, les changements d'hygiène, d'habitudes, de milieu et les préoccupations de toute nature qu'elle entraîne. D'autres fois enfin, la guerre agit directement sur les systèmes nerveux par l'horreur que soulèvent certaines scènes de bataille comme par les émotions ou les commotions des bombardements, et cette action est, de beaucoup, la plus intéressante de toutes. On observe alors des accidents hystériques, des mutismes, des paralysies, des surdités, des anesthésies ou bien des accès de confusion mentale, accompagnés ou non d'hallucinations et de délire. Cela fait, pour la guerre, au moins trois façons distinctes d'influencer les cerveaux malades, prédisposés ou fragiles. Encore est-il bon de remarquer qu'à chacune de ces influences, ne correspondent pas nécessairement des groupes différents de troubles mentaux et que des affections mentales de même nature peuvent tantôt être provoquées par la guerre, tantôt s'y colorer seulement. Si l'on veut bien tenir compte, d'autre part, que ces diverses influences peuvent se mêler et se couper ; si l'on ajoute qu'à côté des malades véritables, il y a des demi-malades qui s'exagèrent très sincèrement les troubles de leur sensibilité ou de leur volonté, et même parfois des faux malades qui simulent la surdité, la cécité, la douleur, la paralysie et l'aliénation mentale, on se fera une idée de la variété des cas que la guerre peut, en quelques mois, faire passer sous les yeux d'un aliéniste.

Essayons de nous y retrouver en commençant par les cas de coloration.

Je dirai en terminant ce qui a été fait dans la *n*[e] armée pour traiter et guérir.

***

Au cours des dix derniers mois de l'année 1915, les services psychiatriques de la n^e armée ont reçu 1 188 malades atteints d'affections mentales diverses, soit une moyenne de 118,8 par mois : 75 en mars, 101 en avril, 134 en mai, 165 en juin, 157 en juillet, 123 en août, 104 en septembre, 114 en octobre 100 en novembre, 115 en décembre.

Cette progression et cette décroissance s'observent en temps de paix et on les attribue d'ordinaire à l'influence de l'été, mais il faut tenir compte ici de tant de causes intercurrentes dont le nombre augmente avec la belle saison, depuis le surmenage des marches jusqu'aux émotions et aux commotions des batailles, qu'il est à peu près impossible de savoir ce qui revient à l'influence de l'été.

Sur ces 1 188 malades, on en compte seulement 43 atteints de paralysie générale.

Tout le monde connaît, au moins de nom, cette maladie qui se caractérise cliniquement par des symptômes progressifs d'affaiblissement mental et de paralysie, anatomiquement par des lésions diffuses de tous les éléments de l'écorce cérébrale et qui a pour condition nécessaire, mais non suffisante, une infection ancienne et également bien connue.

La proportion des paralytiques généraux, par rapport aux autres malades, est très au-dessous de la moyenne, puisqu'elle est de 3,50 p. 100, alors que la proportion généralement observée dans les asiles est de 15 p. 100. Sans doute faut-il tenir compte de ce fait, déjà signalé, que la guerre, en produisant directement ou indirectement des troubles mentaux, modifie les proportions observées en temps de paix, et de cet autre aussi que l'on a reçu et traité dans les services psychiatriques de la n^e armée, beaucoup de malades qui, tout en présentant des troubles mentaux ou nerveux, ne relevaient pas de l'asile. Toutefois, en dépit de ces deux raisons, le chiffre de 43 paraît faible si l'on songe que la paralysie générale s'observe surtout entre trente-cinq et quarante-cinq ans, et l'on ne risque rien, semble-t-il, à formuler au moins cette conclusion négative que les fatigues, les émotions et les surmenages divers de la guerre sont sans influence sur l'éclosion de la paralysie générale.

En revanche, lorsque les paralytiques généraux délirent, ce qui est fréquent, et surtout quand ils font de l'excitation, de la satisfaction, de l'optimisme, de la philanthropie et de la mégalomanie, ils empruntent volontiers aux événements extérieurs les éléments de leur délire qui se trouve ainsi, dans l'espèce, alimenté sinon déterminé par la guerre.

Tel me raconte qu'il a nettoyé une tranchée ennemie avec deux mitrailleuses qu'il avait portées sur ses épaules pendant plusieurs kilomètres ; tel autre m'aborde, l'air souriant, et me dit en bredouillant, car il a des troubles caractéristiques de la parole : « Le président de la République n'est rien à côté de moi, je suis général de division volontaire. » Un autre écrit à sa femme :

Chère épouse,

J'ai une grande nouvelle à vous apprendre : c'est moi qui ai terminé la guerre ; je me suis nommé général commandant de la deuxième section et j'en suis fort aise ; je suis aussi devenu milliardaire voilà six jours, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois. Nous allons aller habiter près de Paris ; je suis à la prison (*le cabanon*) depuis quatre jours mais à tort ; j'ai fait mettre le commandant à ma place ainsi que le capitaine ; je t'embrasse bien fort ainsi que ta petite fille, ton frère, ta mère, ton père, ton oncle, ta tante, ta cousine.

Quelques jours plus tard, il écrit à Guillaume II :

Sire, seriez-vous assez aimable de nous remettre l'Alsace et la Lorraine, les milliards de 70 et de faire remettre le tout en l'état comme c'était ; de supprimer toute séparation avec les vôtres et de nous donner le droit de parcourir votre pays et vos colonies. Dans l'espoir d'une bonne réponse, recevez, sire Guillaume, mes meilleurs sentiments.

R..., *boulanger à X...*

On pourrait sans difficulté, et aussi sans grand avantage, citer bien d'autres lettres de paralytiques généraux, toutes empreintes du même optimisme, de la même mégalomanie démentielle et de la même excitation ; il est plus intéressant de constater que ces malades, qu'on nous amène souvent très diminués et très affaiblis dans leur intelligence, ont, la plupart du temps, fait leur service jusqu'au dernier moment. Quand ils sont simples soldats, il n'y a que demi-mal, mais on se

demande comment le lieutenant Vernier[1], l'homme aux deux mitrailleuses, a pu commander ses soldats quarante-huit heures avant de nous arriver et par quel heureux hasard il s'est abstenu de leur donner l'ordre absurde et héroïque qui les aurait fait hacher. La même question se posait quelques jours plus tard pour le capitaine Bourniol, et elle se pose en tout temps, quoique moins angoissante, pour beaucoup de civils, magistrats, médecins, professeurs qui rendent la justice, donnent des consultations et font leur cours, jusqu'à l'accident ridicule ou tragique qui décide leur famille ou oblige la police à les interner. Apparemment, il faut ici faire la part de l'automatisme du métier qui supplée tant bien que mal à l'intelligence et peut en donner l'illusion, alors que la démence, c'est-à-dire la ruine mentale, a déjà atteint toutes les fonctions supérieures.

***

Les folies raisonnantes, si bien étudiées par Sérieux et Capgras, sont des folies constitutionnelles, dues à l'épanouissement d'un germe morbide dont l'existence se manifeste dès la jeunesse ou l'enfance par un gauchissement du caractère, un mélange d'orgueil et de méfiance qui porte déjà le futur aliéné à raisonner à côté et à se croire le centre des choses. Le germe se développe de façon systématique à la suite des malheurs, des chagrins, des difficultés de la vie ; mais ce développement est compatible avec l'intégrité de l'intelligence et le malade ne tombe dans la démence que sous l'influence de l'affaiblissement sénile. On distingue en général, et avec raison, des folies raisonnantes ainsi définies les folies raisonnantes qui s'accompagnent d'hallucinations, de désagrégation mentale, de dédoublement de la personne et se terminent souvent par la démence. La prédisposition y est moins manifeste que dans les psychoses précédentes, mais les causes occasionnelles sont sensiblement les mêmes et comme les unes et les autres usent, pour s'alimenter, des mêmes procédés de négation, d'interprétation et de déformation logiques des faits, je les réunis ici.

1. Il est à peine besoin de dire que tous les noms propres sont de mon invention.

Nous n'avons eu, en dix mois, que 7 cas de folies raisonnantes non hallucinatoires et 10 cas de folies raisonnantes hallucinatoires. Il se peut que les soucis et les fatigues de la guerre aient contribué à en développer quelques-unes, mais pour beaucoup d'entre elles cette influence est très difficile à établir et elle n'est pas soutenable pour la plupart, manifestement antérieures aux hostilités. De plus, comme toutes ces affections n'ont pas été colorées par la guerre, je suis obligé, pour citer des exemples intéressants, de faire appel à mes souvenirs et à mes lectures, autant qu'à mon expérience actuelle.

On peut distinguer au moins trois cas :

Tantôt le sujet s'empare des événements militaires, les explique à sa manière, les fait entrer dans son délire et les systématise.

C'est le cas d'une vieille connaissance de Sainte-Anne, Eulalie Hortense Jeunin, qui ayant eu des démêlés nombreux avec ses éditeurs au sujet d'un livre de philosophie fumeux et vide, justement tombé dans l'oubli, ne peut plus voir les événements de ce monde qu'à travers ses procès de librairie.

Toutes les guerres qui se sont produites depuis 1893, guerres des Américains contre les Espagnols, des Anglais contre les Boers, des Japonais contre les Russes, lui ont apparu comme des symboles dépourvus de réalité, mais traduisant admirablement ses malheurs. La cause des vaincus, c'est la sienne ; dans les caractères de leur race elle démêle ses propres vertus et ses propres faiblesses, comme elle découvre chez les vainqueurs toute la bassesse d'âme et toutes les félonies de ses éditeurs. C'est sa querelle de librairie qui, sous des apparences diverses, se joue et se jouera éternellement sur les champs de bataille du monde. En dehors de cette querelle, toutes les guerres ne sont que fantômes et que rêves.

D'autres fois, le malade a orienté son délire de telle sorte que la guerre n'est pas compatible avec ses préoccupations habituelles et, dans l'impossibilité où il se trouve de l'interpréter d'une façon systématique, il n'hésite pas à en nier l'existence. On a signalé plusieurs cas de ces négations délirantes au cours de la guerre actuelle. Un des plus curieux a été conté, il y a plus de quarante ans, par Foville[1]. C'est le cas d'un capitaine

1. *Annales médico-psychologiques*, janvier 1872.

de la garde impériale, atteint de délire de persécution avec hallucinations multiples, qui entra à Charenton peu de temps avant la guerre de 1870 et ne voulut jamais y croire. « M. Z..., écrit Foville, n'a pas cessé de se montrer rebelle aux vérités les plus évidentes, insensible aux plus douloureuses réalités. La succession des événements malheureux, l'investissement de Paris, la capitulation de Metz, par suite de laquelle son régiment et ses camarades demeurèrent prisonniers, les combats sous Paris dont il voyait les divers épisodes de ses propres yeux, le bombardement des forts qu'il entendait sans interruption, l'insurrection de Paris et ses suites déplorables, le second siège et la réorganisation d'une armée française, tout est resté pour lui comme non avenu. Chaque événement lui était raconté par plusieurs personnes différentes et jamais il n'a voulu en croire un seul mot. Il n'a jamais cessé de soutenir que la France était en paix, l'empereur aux Tuileries, que les communications étaient libres et que c'était pour faire cause commune avec ses persécuteurs que l'on refusait d'envoyer ses lettres à ses parents ou de lui remettre leurs réponses ; que tout ce bruit fait autour de la maison par la canonnade était l'œuvre de quelques officiers de son régiment, ses ennemis déclarés, acharnés à le tourmenter et dont il citait les noms... Je lui donnais les journaux qui racontaient les grands événements qui se succédaient d'une manière si lamentable pour la France et son armée. Il les lisait devant moi sans la moindre émotion et me les rendait en disant que c'était une feuille imprimée par ses ennemis, uniquement pour le tromper. Il m'est arrivé de lui remettre, le même jour, cinq ou six journaux différents, portant la même date, relatant les mêmes faits ; il les a lus avec la même incrédulité, assurant bien que c'étaient de faux journaux, imprimés à sa seule intention par des persécuteurs tellement acharnés qu'ils ne reculaient devant aucun sacrifice d'argent. »

Nous devons à Gilbert Ballet une observation analogue avec cette différence clinique que l'interprétant L... n'est pas halluciné, et cette différence psychologique intéressante qu'il donne de curieuses raisons de ses doutes et de ses négations.

L..., dit Gilbert Ballet, a quarante-cinq ans. C'est un homme d'une intelligence moyenne, et qui n'est pas dépourvu de toute culture.

Au commencement de la guerre, il a été mobilisé dans un régiment d'artillerie. Lors des premières manœuvres auxquelles il a pris part, il a été amené à se demander si ces manœuvres étaient bien sérieuses et si la guerre était une réalité. Il a résolu la question par la négative, s'est enfui et a été prévenu de désertion. Une expertise médico-légale a très justement conclu à un non-lieu, et L..., qui est dans mon service depuis plusieurs mois, a toujours des doutes sur la réalité de la guerre ; au fond, il est convaincu, malgré les preuves hélas innombrables qu'on lui donne, qu'elle n'existe pas. Écoutons-le parler : « Ce qui me « paraît bizarre dans cette guerre, c'est la longueur. Jusqu'à présent, « il n'y a pas eu de manœuvre tout à fait sérieuse. La nature des opé- « rations porte plutôt au doute... Il y a quelque chose qui se sent, « mais qui ne peut pas s'exprimer. Dans les communiqués des jour- « naux, je ne sens pas la guerre. Ce n'est pas la même chose quand « on fait un dessin de chic ou d'après nature ; c'est cette différence « que je sens très bien. — *D.* Comment alors vous expliquez-vous que « tout le monde, tous les journaux parlent de la guerre? — *R.* Je dois « me tromper, mais je ne sens pas qu'il y ait la guerre. Je lis M. Thiers, « *le Consulat et l'Empire.* Ça se sent ; tandis que la guerre présente, « je ne la sens pas. Je n'ai pas jusqu'à présent de fait qui m'ait « convaincu. Dans les communiqués je ne sens aucune fièvre, aucune « bataille sérieuse de livrée. Ce qui pourrait me convaincre, c'est si « l'on me menait à une batterie et que je la visse démontée par un « obus. — *D.* Seriez-vous convaincu si on vous montrait une salle de « blessés? — *R.* J'ai vu au Cherche-Midi des prisonniers allemands ; « j'ai pensé que c'était une plaisanterie. J'ai cru que tout cela se « faisait pour des scènes cinématographiques. — *D.* Si vous étiez « obligé de parier que la guerre a lieu ou non, comment parieriez- « vous? — *R.* Je m'abstiendrais : si j'étais tout à fait obligé de parier, « je parierais contre la guerre. »

Récemment, la femme de L..., dont il est séparé à l'amiable, a perdu un fils qu'elle avait d'un premier mariage. Un ami lui en a apporté la nouvelle. Il pense qu'on a trompé son ami. « Ma femme, dit-il, « avait une bonne occasion de me prouver la réalité de la guerre en « venant elle-même m'annoncer la mort de son fils. Pourquoi ne « l'a-t-elle pas fait? »

On le voit, L... éprouve à l'égard de la guerre un sentiment d'irréalité, très fréquent chez les douteurs et qui s'explique fort bien par le secret qui a été gardé, dès le premier jour et depuis, sur le détail des opérations, les forces engagées, etc... Bien des gens ont dû éprouver par instant les mêmes impressions que L..., mais ils les ont en même temps rectifiées. L..., qui est un interprétant, systématise ce qu'il éprouve au lieu de le corriger, et il arrive ainsi à se persuader qu'on a

voulu le duper et se moquer de lui une fois de plus, en le faisant croire à une guerre qui n'est pas.

D'autres fois enfin, le malade, plein de son sujet, évolue à travers les événements militaires sans les systématiser, sans les nier, sans y prendre garde autrement que pour les utiliser, et manifestement préoccupé de toute autre chose.

C'est le cas du canonnier Augustin, un interprétant de la *n*e armée, qui se démène depuis plusieurs années dans un délire assez mal bâti où il défend par sa parole et ses écrits les députés et les sénateurs républicains de son département « contre les attaques, injures et caricatures ignobles dont ils sont l'objet de la part de leurs adversaires de droite ». Entré à l'hôpital pour un phlegmon, il y partage aussitôt les infirmières en deux camps, celles de droite et celles de gauche, et il s'imagine à quelques jours d'intervalle que deux infirmières de gauche sont follement éprises de lui.

Déjà, à la campagne, avant la mobilisation, il a cru comprendre que l'institutrice de son village (une femme de gauche), lui faisait des avances, et il l'a poursuivie de ses assiduités ; mais il l'a oubliée dès qu'il a vu l'infirmière-major se livrer, en sa présence, à toute une mimique dénotant une passion aussi profonde qu'honnête, mimique des yeux, des sourcils et des lèvres. Il n'oubliera jamais le geste charmant par lequel elle faisait semblant de se mettre une bague au doigt toutes les fois qu'elle passait près de son lit.

Le canonnier Augustin n'a pas résisté, et il a commencé par aimer cette femme dans son cœur, jusqu'au jour où il s'est aperçu, à des indices également certains, que mademoiselle X..., une autre infirmière de gauche, avait également jeté son dévolu sur lui. Il n'a pu s'empêcher de répondre à cette nouvelle flamme ; il a rompu avec l'infirmière-major, qui ne s'est doutée ni de la passion ni de la rupture, et il s'est mis en frais d'affection pour mademoiselle X..., mais avec des manifestations plus effectives.

Renvoyé à sa batterie après sa guérison, il se présente si souvent à l'hôpital que le médecin est obligé de lui en faire interdire l'entrée. Alors il écrit au général commandant la place une lettre où il lui demande protection :

Mon général,

Vous savez sans doute que mon intention après la guerre est de m'unir avec cette chère et dévouée demoiselle X..., de l'hôpital temporaire nº 4...

A cela près qu'il change souvent d'amour et par conséquent d'idée fixe, le canonnier Augustin est un type assez net d'amoureux raisonnant et persécuteur. Il suit son penchant à la guerre comme au village, il l'alimente sans hallucination par une déformation continue des faits les plus insignifiants et il est très sincèrement persuadé que le général gouverneur de la place forte n'a rien de plus pressant à faire qu'à s'occuper de ses amours.

C'est dans la catégorie des folies raisonnantes que je placerai les jalousies survenues au cours de la campagne chez des jaloux constitutionnels, avec ce caractère particulier, et certain cette fois, que l'accès actuel a été non seulement coloré par la guerre mais créé par l'ennui, la solitude et surtout la séparation prolongée et forcée.

L'un des jaloux, le caporal Roze qui déjà, dans la vie civile, a eu deux crises de jalousie, en a eu une troisième après six mois de fatigues et d'isolement dans la tranchée ; il croit remarquer dans les lettres de sa femme du refroidissement ; il trouve qu'elle lui parle trop ou trop peu de tel voisin qu'il a autrefois soupçonné de lui faire la cour ; une nuit, il se décide à lui écrire une lettre de reproches qu'il remet à son sergent ; le lendemain, comme il n'ignore pas que les lettres peuvent être ouvertes par ordre de l'autorité militaire, il s'imagine que le sergent a lu la sienne, qu'il en a parlé, que tout le monde, dans la compagnie, est au courant de ses inquiétudes et de ses infortunes, que les paroles les plus insignifiantes de ses camarades sont pleines d'allusions et de sous-entendus ; en quelques semaines, il bâtit un système délirant dont sa jalousie forme le centre et il nous arrive dans un état d'excitation d'autant plus grand, qu'il n'a pu obtenir les six jours de permission qui lui auraient permis d'aller contrôler sur place la justesse de ses soupçons.

Un autre jaloux, qui est dans les tranchées depuis huit mois, est arrivé par des interprétations analogues à la conclusion que sa femme est enceinte de trois mois. Dur de lignes, âpre de

parole, irritable et susceptible, il m'explique froidement qu'il a demandé et obtenu la permission à laquelle il avait droit ; qu'il est allé dans le petit village de Bourgogne où il exerce la profession de maréchal, qu'il a constaté son infortune à quelques signes certains « parce qu'il connaît la médecine » et que sa femme sait maintenant ce qu'elle doit faire pour ne pas le déshonorer.

***

Les débiles sont assez largement représentés dans notre statistique. De mars en décembre, nous en avons compté 185. Sur ce nombre, nous avons dû en renvoyer 110 à l'intérieur comme impropres au service de l'avant et en interner dans les asiles 55 qui présentaient des accidents délirants.

Parmi les premiers, beaucoup ont pu être employés à des services faciles, mais quelques-uns aussi ont dû être réformés qui n'étaient propres à rien. J'en ai vu qui ne savaient pas s'ils étaient en France ou en Allemagne, contre qui ils se battaient, quels étaient nos alliés ; l'un d'eux ignorait que nous étions en guerre et, dans l'hôpital où il était en observation, on n'a même pas pu l'utiliser pour d'humbles travaux. Les conseils de révision qui avaient exempté autrefois ces débiles, de tout service militaire, avaient sagement jugé. Ils sont incapables de servir parce qu'avec des muscles et de la force il faut au soldat d'aujourd'hui, qui ne se bat plus que rarement en masse compacte, beaucoup d'intelligence et d'initiative.

Parmi les débiles qui déliraient et qui ont été internés il se peut que plusieurs doivent leur accès aux fatigues et au surmenage de la guerre et la plupart, sinon tous, lui doivent le thème de leur délire.

C'est ainsi qu'en dix mois, dans la *n*e armée, nous avons connu des mystiques prieurs de la Vierge, des messies inspirés de Dieu et annonciateurs de la victoire, des visionnaires chers à Jeanne d'Arc et encouragés par la sainte à recommencer son épopée, des spirites protecteurs de nos armes et renseignés sur les projets de l'ennemi par des esprits francophiles, etc., etc.

Le soldat de 2e classe Salloz a toujours été en excellents termes avec Jeanne d'Arc depuis qu'il est sorti de l'orphelinat religieux de X... La sainte, qui le protégeait dans sa modeste profession de vendeur de journaux, lui apparaît en rêve depuis la guerre et le renseigne sur l'avenir.

Il écrit au généralissime :

Mon général,

Je ne suis pas fou ; c'est par la voix de Dieu que je parle. Jeanne d'Arc, que j'ai vue en rêve, me dit d'aller vous trouver ; grâce à elle j'ai su trois mois avant la guerre tout ce qui devait se passer..., etc...

L'infirmier Varin, débile, mystique, mégalomane, spirite et vraisemblablement dément précoce, se croit capable de communiquer avec l'au-delà par un fluide dont il a le secret. A plusieurs reprises, il entretient le médecin de son ambulance des services qu'il pourrait rendre à l'état-major en lui indiquant les points faibles de l'ennemi, comme les lieux où s'opèrent des concentrations de troupes. Quand je l'examine, il me raconte qu'il a des dons merveilleux d'intelligence et de voyance. Aux E... il a vu des oies sauvages passer dans le ciel; elles se sont mises à crier au-dessus de lui et ces cris étaient pleins de sens ; ils voulaient dire : « Vous êtes protégés ». Une autre fois, il a vu le Fils de Dieu qui descendait de sa croix en glissant et qui lui faisait un signe d'amitié. Quelques jours plus tard, comme il baissait la tête en entendant siffler un obus, il a vu la Vierge, de blanc vêtue, qui faisait un geste de protection.

Tous les soirs, quand il est couché, il entend la voix de Dieu le Père avec qui il a de longues conversations. Il présente par ailleurs, de l'affaiblissement intellectuel et de l'indifférence affective.

Il semble qu'il y ait eu beaucoup de débiles incorporés dans l'armée allemande, si on en juge par les constatations que Cimbal [1] a faites dans le centre neurologique du IXe corps. L'auteur explique la proportion élevée de débiles qu'il y a rencontrée en disant que, dans l'armée allemande, on évacue

1. Cimbal. *Psychosen und Psychoneurosen in 9. Armeekorps seit der Mobilmachung. Vortr. im ärztl. Verein in Hamburg, am 23. II. 1915.*

comme faibles d'esprit des soldats qui seraient très au-dessus de la moyenne dans les armées ennemies. Ainsi présenté, le fait apparaît bien comme général, et l'explication de Cimbal est si réjouissante que je n'ai pas voulu en priver le lecteur.

***

Les alcooliques ont été très nombreux pendant le premier mois de la guerre. C'est ainsi qu'au Val-de-Grâce, sur 131 malades présentant des troubles mentaux, il y a eu pendant le mois d'août 31 alcooliques, et dans les places fortes de X... et de Y..., où l'on concentrait à cette époque les aliénés de notre région, on a eu, pendant le même mois, 38 alcooliques sur 65 aliénés. Parmi ces 69 alcooliques, il y en avait 18 en état de *delirium tremens* parmi lesquels on a constaté 11 décès. C'étaient tous de vieux alcooliques, réservistes ou territoriaux qui auraient eu mauvaise grâce à rendre la guerre responsable de leur vice ; mais ils avaient particulièrement bu pendant les journées de mobilisation, et la crise d'alcoolisme suraigu où 11 d'entre eux ont succombé tenait certainement à ces libations récentes et répétées.

Après les premiers mois, leur nombre a considérablement décru, à tel point que dans les deux places fortes de X... et de Y... on n'en a pas reçu un seul pendant le mois de septembre 1914. Pour toute la *n*e armée, le nombre a été de 20 en mars, de 8 en avril, de 18 en mai, de 25 en juin, de 23 en juillet, de 20 en août, de 12 en septembre, de 10 en octobre, de 10 en novembre, de 16 en décembre, soit 162 en dix mois.

Ce sont là des chiffres très peu élevés qui témoignent de l'efficacité relative des mesures prises contre l'alcool : encore est-il besoin d'ajouter que les 162 alcooliques ainsi hospitalisés avaient, pour la plupart, des habitudes éthyliques anciennes, que ce sont encore — presque tous — des réservistes et des territoriaux, et que, s'ils ont abusé du vin quand ils ont pu s'en procurer, chez les débitants ou ailleurs, en sus de la ration réglementaire, c'est que depuis longtemps, ils étaient portés à en abuser. Leur nombre, si peu élevé qu'il soit, pourrait être encore diminué si l'on voulait, comme le demandent quelques médecins, prendre contre le vin les mêmes mesures

qu'on a prises contre l'alcool et en interdire l'usage en dehors du demi-litre ou des trois quarts de l'ordinaire : mais il faut prendre garde qu'en prenant des mesures de ce genre, on atteindrait non seulement quelques alcooliques mais tous les soldats qui éprouvent un plaisir très légitime à vider quelques verres de « pinard » dans les heures de repos.

Ce n'est pas trop pour payer ce plaisir en dix mois que de 162 alcooliques, qui d'ailleurs reprennent presque tous leur service après une cure lactée et quelques bons conseils inutiles.

Au demeurant et d'une façon générale, on peut dire que la guerre a entretenu et aggravé beaucoup plus d'alcooliques anciens qu'elle n'en a fait de nouveaux ; mais en revanche, la plupart des délires alcooliques, comme les délires précédents, ont dû aux événements militaires une coloration très explicable.

En temps ordinaire, comme le remarque Régis, les rêves des alcooliques sont surtout des rêves d'action ayant trait aux choses de la profession, aux événements du moment avec des péripéties dramatiques inventées par l'imagination du rêveur. Il en est de même du délire alcoolique, véritable rêve prolongé qui se déroule pendant le jour en faisant suite aux rêves de la nuit. « Ce sont, dit Régis[1], les mêmes épisodes poignants, les mêmes aventures baroques ou sinistres, les mêmes scènes tumultueuses et mouvementées. Dans le délire alcoolique comme dans le rêve, les hallucinations visuelles qui revêtent d'ordinaire le caractère terrifiant et consistent surtout en visions d'animaux, de voleurs, d'assassins, de batailles, d'incendie et de mort, jouent un rôle capital et existent à l'exclusion à peu près complète de toute autre. »

Nos alcooliques délirants ont réalisé très exactement ce programme, mais comme beaucoup nous viennent des formations de l'arrière-front où ils exercent, en tant que territoriaux, des fonctions plus militaires que guerrières, un petit nombre seulement ont fait du délire de guerre proprement dit.

Villard, qui a des cauchemars la nuit, se réveille sans cesse en sursaut parce qu'il voit « les Boches » et il les voit encore le jour dans la grange où il est au repos pendant le temps du cantonnement ; un matin, après une nuit particulièrement

1. *Traité de Psychiatrie*, III, 111e édition, p. 167.

troublée, il charge ses camarades à la baïonnette en les prenant pour des ennemis, puis il se cache sous son lit en ayant l'air de se tenir aux écoutes. Il se rappelle quelques bribes de ce délire quand il en sort.

Un autre, qui rêve de serpents à sonnettes, se débat contre eux dans ses draps, et il raconte que dans la tranchée il a vu des camarades qui tiraient sur lui. Il s'est sauvé en criant jusqu'au village voisin et, près de la pièce où il a dormi, il sait qu'il y avait une vingtaine de « Boches » qui voulaient lui faire son affaire. C'est alors, dit-il, qu'il s'est mis à trembler et depuis lors il tremble ; mais son tremblement, de nature toxique, a une tout autre origine que l'émotion. D'autres arrivent persuadés qu'ils vont être fusillés et s'agitent dans un délire d'angoisse où les infirmiers les plus inoffensifs ont chance d'être pris pour des exécuteurs. Plus rarement le délire a été un délire d'agression.

***

Nous avons eu une proportion assez considérable d'affections dépressives du système nerveux. C'est ainsi que les accès de psychasthénie, de neurasthénie, de dépression, de mélancolie, ont été au nombre de 224, soit 10 en mars, 14 en avril, 22 en mai, 32 en juin, 20 en juillet, 31 en août, 26 en septembre, 24 en octobre, 22 en novembre et 23 en décembre.

Les affections de ce genre sont presque toujours liées à des prédispositions personnelles ou héréditaires et bien qu'on risque de se leurrer souvent en leur attribuant telle ou telle cause extérieure, il en est beaucoup cependant où l'influence occasionnelle de la guerre n'est pas niable.

Elle ne l'est pas notamment en ce qui concerne les psychasthéniques douteurs et obsédés chez lesquels l'ouverture et le début des hostilités ont provoqué des accès bien caractérisés d'obsessions et de doutes. En général, les sujets de ce genre sont des infirmes de l'action, capables de raisonner dans l'abstrait et dans la logique pure, mais insuffisants dès qu'il s'agit d'aborder le réel et de le dominer avec une attention, une volonté et une affectivité adaptées aux circonstances présentes. Tant qu'ils peuvent éviter les occasions de surmenage physique et moral, tant que la vie ne leur offre pas de

difficultés trop grandes à surmonter, ils sont capables d'une adaptation relative et se conduisent comme les autres hommes, à cela près que leur constitution se manifeste par des obsessions fugitives ; mais, qu'un événement imprévu provoque des préoccupations ou des fatigues épuisantes, ils font une crise aiguë de psychasthénie avec son cortège accoutumé d'idées fixes, d'obsessions, d'agitation, d'angoisse et de doute.

Les obsédés constitutionnels, chez lesquels la guerre a provoqué des crises, sont en général des sujets auxquels elle apportait une responsabilité plus grande, et par conséquent des gradés.

L'un d'eux, officier des plus distingués et des plus méritants, me disait :

Je ne peux plus donner un ordre sans le retirer quelques instants après ; je pèse toutes les conséquences possibles et prévois les pires ; le souci que j'ai de bien faire me paralyse, je ne suis plus qu'indécision et contradiction.

Et comme je lui conseillais de prendre un congé de quelques semaines :

Je l'ai déjà, me disait-il, mais je n'ose pas me montrer dans les rues, car tous les gens qui me connaissent s'étonnent que je ne sois pas au front et font certainement les réflexions les plus désobligeantes. Ils doutent de mon courage et après tout, ils ont raison ; qui sait si je ne manque pas de courage? c'est peut-être mon courage qui faiblit et non ma raison qui hésite.

Un autre, sorti du rang et parvenu péniblement jusqu'au grade de capitaine, était hanté par l'idée qu'il était au-dessous de son grade, qu'il n'avait pas l'intelligence nécessaire pour commander sa compagnie, et il avait des crises d'anxiété à l'idée qu'il pourrait être obligé de reprendre ses fonctions.

Qu'on me rétrograde, disait-il, je ne me porterai bien et ne pourrai faire mon devoir que si je suis rétrogradé.

Ce sont là des obsessions professionnelles, bien connues comme telles. Bérillon a cité le cas d'un prêtre qui a la phobie de monter en chaire, Bramwell celui d'un médecin qui n'ose plus faire une ordonnance, et Janet a signalé des sentiments de ce genre chez les psychasthéniques de toutes professions.

le professeur, le violoniste à l'orchestre, le maréchal, le maçon. Il faut toutefois reconnaître que les choses ne se passent pas toujours d'une façon aussi simple et que la guerre peut produire la crise sans colorer en aucune manière les phobies et les idées obsédantes. Le lieutenant Lardet, par exemple, a fait, à la suite de fatigues et de surmenages physiques, un accès de psychasthénie qui n'était pas le premier ; mais, dans son accès, il s'est complètement désintéressé de la guerre et n'a repris que des obsessions anciennes ; il pensait sans cesse à l'idée qu'il avait pu souiller le corps de Dieu pendant la communion, il était hanté d'idées impies et obscènes à l'égard de la Vierge, il avait les mêmes idées à l'égard de sa mère ; il luttait contre ces idées, les écartait, les jugeait absurdes pour les reprendre ensuite malgré lui ; il faisait de même pour l'idée de suicide et jamais il n'a emprunté à la guerre ni aux événements actuels un sujet quelconque de phobie ou d'obsession. Il eût vécu il y a trois siècles qu'il n'eût pas fait autrement sa crise de psychasthénie.

Dans bien des cas, le psychasthénique, qui se trouve en proie à la dépression et au doute et qui a le sentiment de son impuissance, éprouve le besoin de tonifier son système nerveux, de relever sa volonté par des excitations diverses et c'est l'origine de bien des impulsions obsédantes : impulsions à absorber du vin, du café, de l'alcool, de l'éther, de la morphine, qui se réalisent le plus souvent et, apportant en effet au malade une sorte d'excitation physique, le débarrassent momentanément de ses obsessions et de ses doutes ; impulsions à tuer, à voler, à incendier, qui ne se réalisent guère chez le psychasthénique, mais qui lui sont utiles cependant par l'émotion qu'il éprouve à les redouter, tout en sachant bien, dans le fond de son cœur, qu'il ne leur cèdera pas ; chaque fois qu'il se sent trop malheureux, trop dominé par ses doutes et ses scrupules, il réveille l'impulsion qui dort, il la cherche, il vérifie qu'elle est toujours là, parce qu'il a besoin de l'excitation douloureuse qui l'accompagne [1].

Il faut connaître cet état d'esprit si spécial pour comprendre l'observation qui suit : c'est celle d'un grand douteur,

1. Cf. Pierre Janet, *les Obsessions et la Psychasthénie*, p. 597-598. Paris, Alcan, 1903.

le soldat de 2e classe Jean Vier, pianiste dans un théâtre du boulevard, qui a été de tout temps sujet aux obsessions et aux scrupules, et chez qui la constitution psychasthénique est particulièrement marquée. Déjà, en 1895, il a fait une crise d'obsession si grave qu'on a dû l'interner à Sainte-Anne. Jean Vier avait alors des incertitudes au sujet de toutes les actions qu'il avait faites ; sortait-il d'une conversation, il se demandait ce qu'il avait pu dire et quelles seraient les conséquences de ses paroles, il doutait de ce qu'il avait lu, de ce qu'il avait écrit.

Dans la rue il comptait le nombre des fiacres ; dans les omnibus, le nombre des voyageurs ; dans les allées, le nombre des arbres, et, huit ou dix fois par jour, il se lavait les mains parce qu'il les jugeait souillées par tous les contacts ; à la vue d'une lame tranchante, il frissonnait en se disant qu'il pourrait se blesser, et il se sentait anxieux, inquiet, oppressé. S'il luttait contre ses obsessions, s'il essayait de ne pas compter, de ne pas se laver les mains, de ne pas regarder sous son lit, c'étaient des préoccupations, des angoisses et des impulsions croissantes auxquelles il finissait par céder.

La nuit, il dormait mal et s'il s'éveillait tout à fait, il se livrait à des examens de conscience sans fin.

Comme tous les psychasthéniques, il avait pleine conscience du caractère pathologique de son état et, dans les moments de répit, il le jugeait avec une parfaite lucidité.

Il a guéri en cinq mois et, pendant huit ans, il a été à peu près normal jusqu'au moment où s'est déclaré une crise nouvelle qui paraît bien être, comme il le croit, provoquée par les fatigues des premiers mois de guerre.

A la suite des émotions et fatigues que j'ai ressenties, écrit-il, j'ai vu revenir de nouveau mes anciennes obsessions tout en me rendant compte de leur puérilité. Après avoir écrit une lettre, j'ai la certitude d'avoir fait des fautes et je me relis plusieurs fois. Quand j'ai fermé ma lettre je suis obligé de l'ouvrir. Je me tourmente également une fois que je l'ai déposée dans la boîte : je me dis qu'elle est peut-être tombée à côté. La même chose m'arrive pour les portes que j'ai fermées, pour le gaz, pour les allumettes, pour une conversation avec un médecin, un ami, un directeur de théâtre.

Jean Vier a encore la phobie obsédante de la poussière, de la saleté, des assiettes et des verres mal lavés, des boutons de porte ; il ne boit pas dans le quart de ses camarades par crainte de la contamination et il a l'horreur des blessures et du sang.

Ce n'est pas, écrit-il, que je manque de courage, je me suis mentalement résigné plusieurs fois à la mort, mais le sang ou l'idée même du sang me causent une impression infiniment pénible, je n'ai jamais pu assister au sacrifice d'une poule, d'un lapin, encore moins d'un porc ou d'un bœuf, et, pendant la halte, au cantonnement, je me suis sauvé pour ne pas voir tuer un bœuf et saigner un cochon. Ce ne sont pas là des aveux héroïques pour un soldat qui revient de la guerre, mais je ne puis commander à mes nerfs et à ma sensibilité.

Par-dessus tout, la vue des morts le fait souffrir :

Les morts du champ de bataille, affreusement mutilés, tombés dans la boue et le sang et abandonnés dans leur décomposition me donnent le frisson ; leur vue, sous la clarté crue du jour, m'est pénible au delà de toute expression et me poursuit la nuit.

Le hasard a voulu que ce grand douteur, cet hésitant, ce phobique, qui ne pouvait supporter la vue ni l'idée du sang, fût mêlé à la plus terrible des guerres et qu'il vît des spectacles infiniment plus horribles que tous ceux que son imagination aurait pu concevoir.

Un jour, désigné comme homme de liaison, il a dû traverser un bois de sapins qu'un combat récent avait rempli de morts et, dans une clairière, il en a trouvé qui gardaient des attitudes théâtrales et tragiques.

Jamais, dit-il, dans mes souvenirs d'enfance je n'ai ressenti pareille impression de cauchemar et Grévin, dans ses souterrains, n'a jamais groupé de tels personnages en des mises en scène aussi réalistes ni imaginé de si terribles blessures.

J'ai baptisé ce bois le bois de la mort et jamais je n'oublierai l'homme au crâne fendu, aux yeux grands ouverts, ni le turco au grand cri muet.

Depuis lors il est hanté par le souvenir de ce spectacle, il ne peut le chasser de son esprit, il le retrouve dans ses rêves.

Eh bien, c'est vers ce spectacle horrible que ses impulsions obsédantes ont porté Jean Vier. Comme tous les psychas-

théniques, il avait le sentiment de l'insuffisance de sa vie émotionnelle et, dans le doute et le vague où sa pensée s'agitait, il éprouvait le besoin d'une émotion forte qui le réadaptât au réel en lui donnant la sensation aiguë de la vie. Quand ce besoin était particulièrement intense, il pensait à l'horreur du bois de sapins, il se sentait à la fois attiré et épouvanté ; il luttait pour ne pas retourner vers ce bois, mais il savait bien qu'il serait vaincu dans la lutte, et le pressentiment de sa défaite le tonifiait déjà en le faisant souffrir. Puis il finissait par céder. A plusieurs reprises, m'a-t-il dit, quand il a pu le faire, il est allé repaître ses yeux du spectacle qu'il redoutait. Il quittait le cantonnement plein de crainte et de désir, il pénétrait dans le bois de sapins, il gagnait la clairière tragique et là, plein de volupté et d'horreur, il relevait son système nerveux déprimé et sa volonté défaillante en regardant les morts. Il y en avait une douzaine, les uns couchés sur le dos, les autres encore accroupis ou agenouillés. L'un d'eux avait les deux mains en terre et le front légèrement baissé montrait la boîte crânienne vide.

J'ai compté 9 accès de psychasthénie sur les 224 cas d'affections dépressives.

Parmi les accès de mélancolie qu'on peut attribuer au surmenage de la guerre, il est bon de faire une distinction entre les accès de mélancolie délirante avec douleur, anxiété, remords, idées de culpabilité, d'humilité, de ruine, et les accès de dépression pure et simple avec tristesse vague et ralentissement de toute l'activité mentale.

Les premiers ont été rares, au moins sous la forme classique dont je viens de rappeler les traits principaux. La plupart du temps, on avait affaire à des crises d'agitation douloureuse chez un sujet fatigué par la vie des tranchées, qui se tourmentait par ailleurs d'être loin des siens ou qui ne recevait pas de nouvelles de sa famille, restée dans les régions envahies. Quelques-uns ont fait une crise de douleur et de désespoir qui a duré plusieurs jours, à la suite d'une émotion brusque et pénible ; tel le soldat Alberti qui avait trouvé son frère mort sur le champ de bataille. Chez 10 seulement j'ai trouvé de véritables mélancolies délirantes cliniquement caractérisées et présentant d'ailleurs de grandes analogies.

Presque tous les malades s'accusaient d'être de mauvais soldats, de n'avoir pas fait leur devoir, se déclaraient indignes de reprendre du service et réclamaient des sanctions.

L'un d'eux tombait de temps à autre en prières, se frappant la poitrine et la tête avec ses poings, au risque d'excorier une tumeur sébacée qui faisait saillie sur son crâne et il s'accablait de reproches, avec un bon accent d'Alsace qui semblait ajouter à sa sincérité. Le soldat territorial Mollis, mobilisé depuis le 20 août 1914, est assez représentatif de cette catégorie. Il a été, très exactement, dix mois dans les tranchées et il a toujours fait son devoir jusqu'au moment où, déprimé par l'ennui, la nostalgie, les émotions et les fatigues, il a cessé de se mêler à ses camarades, leur a paru renfermé, bizarre d'allures et pessimiste dans les rares propos qu'il tenait. Puis ç'a été l'accès très net d'anxiété et de délire; il se reproche ses propos pessimistes, s'accuse de n'avoir pas été honnête dans les distributions de tabac qu'il a faites à ses camarades, d'avoir divulgué certains renseignements qu'il croyait avoir sur la position d'un régiment et d'avoir conté dans ses lettres à sa femme des choses qu'il devait taire ; il dit qu'il va passer pour un traître, qu'il sera le déshonneur de sa famille, qu'il sera déféré, comme il le mérite, à un conseil de guerre, qu'on le fusillera, et il se livre à la mimique habituelle de l'angoisse et du désespoir. Quand il me voit entrer dans sa chambre, il pense que je viens pour instruire son affaire et il demande que l'instruction soit courte pour que le châtiment soit prompt.

Il a déjà eu un accès il y a dix ans, de sorte que dans la crise actuelle, il convient de faire une part très considérable à la prédisposition, mais il paraît difficile de contester l'influence des causes occasionnelles que j'ai dites.

Les déprimés sont sensiblement plus nombreux que les mélancoliques agités ou délirants. Il y en a eu 26 en juin, 18 en juillet, 27 en août, et 160 dans la période dont je parle. Quelques-uns ne donnent pas de raison morale pour expliquer leur dépression et la subissent passivement ; ceux qui en donnent varient peu : presque tous invoquent la longueur de la guerre, la fatigue, la nostalgie.

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, plusieurs ont donné comme raison de leur tristesse le bruit qui com-

mençait à se répandre dans la tranchée qu'une campagne d'hiver serait très probablement nécessaire.

Une vingtaine, tout au plus, ont fait un accès de dépression mélancolique franche avec ralentissement des associations d'idées, tristesse et indifférence, aboulie et ralentissement de l'activité motrice. Le plus grand nombre, assez difficiles à classer, présentent du découragement, de la fatigue, parfois quelques obsessions et se rangent dans une zone intermédiaire entre la mélancolie et la neurasthénie.

Chez d'autres, une trentaine environ, la dépression mentale s'est accompagnée de signes physiques et mentaux de neurasthénie : insomnie, céphalée, asthénie neuro-musculaire, irritabilité, etc., etc.

Un cas assez curieux, qui tient à la fois de la psychasthénie anxieuse avec conscience et de la dépression simple, est celui de Falabret, lieutenant de territoriale.

Il paraît bien avoir hérité de sa mère ce que les aliénistes appellent une constitution cyclothymique; cette constitution s'est manifestée par plusieurs périodes d'excitation, et finalement par un accès de mélancolie dépressive qui a commencé en 1911. Depuis lors, dit le rapport médical des docteurs Briand et Delmas, la joie de vivre a fait place à une humeur sombre, la loquacité au mutisme, l'exubérance à l'inertie. L'optimisme habituel a été remplacé par une tendance à l'inquiétude et à la peur des responsabilités, mais ç'a été du côté intellectuel plus encore que du côté affectif que s'est manifesté le changement. « La facilité au travail s'est éclipsée, non seulement par défaut de goût, mais surtout par ralentissement des opérations mentales. »

Quand je voulais écrire, dit le malade, je me heurtais à une impuissance de production telle qu'il m'arrivait de rester de longs instants à chercher une phrase ou même un mot.

Il avait pris un long repos à la campagne et il était très amélioré, mais non guéri, lorsqu'il fut appelé au moment de la mobilisation à servir comme lieutenant dans un bataillon territorial. Pendant deux mois, il put tant bien que mal remplir ses fonctions, mais, vers le mois d'octobre, et sans doute

à la suite de ses fatigues et préoccupations nouvelles, son état s'aggrave soudain.

Il devient triste, inquiet, anxieux, il se représente des scènes de combat et s'angoisse à se les représenter; il se figure qu'il ne va pas pouvoir prendre une initiative, s'habiller, aller de l'avant, commander. Il prévoit les pires catastrophes et les pires sanctions ; il se voit déjà fusillé, pour s'être montré incapable d'exercer son commandement.

Puis c'est l'idée de la peur qui le poursuit ; bien que d'un naturel courageux, il craint de n'être pas assez brave, il a peur d'avoir peur au moment du danger. Tous les soirs, il se couche après le dîner avec l'espoir de dormir un peu, mais il s'éveille brusquement vers onze heures, avec les mêmes pensées terrifiantes et la même conviction qu'il sera impuissant à surmonter la peur dont il a honte.

Invité par les docteurs Briand et Delmas à formuler avec précision quelques-unes de ses craintes, il écrit :

Dans mon service, je n'étais plus à ce que je faisais. Si nous allions au tir, je m'imaginais constamment être à la place des cibles et j'éprouvais une sensation d'angoisse plus forte que jamais. En faisant exécuter une tranchée à mes hommes, j'ai ressenti la même terreur parce que je me représentais la scène qui se passerait si cette tranchée était réellement faite pour se battre, et là encore, je me voyais défait, tremblant, incapable de prendre une décision, de jeter un commandement, d'avancer ou de reculer, en un mot une loque lamentable. En marche, je peuplais la campagne d'ennemis et c'était encore, toujours, la même impression.

A la suite de ses angoisses et de ses craintes dont il apprécie parfaitement le caractère morbide, le lieutenant Falabret a connu l'obsession de devenir fou, puis l'obsession du suicide et c'est à sa femme qu'il a dû de ne pas succomber à cette dernière.

A l'hôpital, il était en proie à de nouvelles craintes. Bien portant en apparence, il redoute l'appréciation des officiers malades ou blessés avec lesquels il vit. Souvent, pris d'angoisse, il vient me demander un peu de réconfort; il me dit tous les efforts qu'il a faits pour se dominer, toute la bonne volonté qu'il a dépensée depuis trois mois et dont je ne

doute pas. Il ne peut être accusé de lâcheté, et il a tout à fait le droit d'écrire comme il le fait :

J'ai la conviction de ne pas être responsable de ma défaillance puisqu'elle me fait horreur et puisqu'en le révélant à mon chef et aux médecins qui m'ont vu, j'espérais la faire cesser.

***

Je pourrais parler encore d'affections beaucoup plus rares dans l'armée, telles que la manie et la démence précoce, mais sur les 15 maniaques et les 16 déments précoces que j'ai vus je n'ai rien à dire que je n'aie déjà dit ; il s'agit toujours d'un délire plus ou moins coloré par les événements et d'une psychose ou d'un simple accès qui ont pu être provoqués chez des prédisposés par les fatigues et les émotions de la guerre.

Je laisse également de côté un certain nombre d'hypocondriaques, d'exagérateurs, de malades plus ou moins victimes de leurs propres suggestions et qui présentent soit des crises de nerfs soit des troubles fonctionnels divers. Je les retrouverai plus tard. Je préfère consacrer quelques lignes à un groupe d'esprits dont le hasard m'a fait connaître certains échantillons et qui se répartissent dans plusieurs des catégories précédentes : le groupe des aliénés inventeurs dont la guerre a surexcité l'activité créatrice ou provoqué les premières manifestations.

Un très grand nombre peuvent être classés dans une catégorie où nous avons déjà rencontré des prophètes, celle des débiles.

L'un d'eux, soldat du service auxiliaire, écrit :

Il m'est annoncé par des sages, par les esprits, par des voix célestes, des projets multiples, par exemple celui d'une machine mécanique ayant un moteur à force centrifuge, se mouvant seule, produisant une force motrice considérable, et ceci sans aucun élément combustible.

L'inventeur ajoute :

La guerre m'a été annoncée par un songe, le 23 juillet 1914. Un ange habillé de bleu volait dans le ciel pur ; il passa près de moi et me dit : « Puisque tu es seul sans ta femme et tes enfants, bien des hommes

subiront le même sort. » L'esprit saint me frappa subitement et je vis la guerre déclarée qui amena les séparations anoncées.

Un autre, très probablement versé dans les choses de l'occultisme, se charge de terminer la guerre à notre avantage si on veut bien mettre à sa disposition une bibliothèque de psychologie.

Un troisième a trouvé un moyen de provoquer une dépression nerveuse intense chez tous les Allemands des tranchées en leur jouant, à cinquante mètres de distance, pendant la nuit de Noël 1915, les hymnes qu'on a coutume de jouer en Allemagne au moment de cette fête :

Nul doute, pense-t-il, que ces hymnes si graves et si touchants ne provoquent chez les Germains un abattement et une perte d'énergies qui vaudra mieux, pour notre cause, qu'un envoi copieux de projectiles.

Il conclut, avec une lueur de sens critique :

Cette idée peut paraître saugrenue ; elle ne l'est pas.

Un quatrième propose de créer dans l'air des observatoires immobiles et il donne sa recette : attacher deux avions par une corde, les faire voler en cercle dans le même sens, dans le même plan et avec la même vitesse, la corde tendue formant le diamètre du cercle décrit. Le milieu de la ligne droite formée par la corde étant immobile, il suffirait d'y accrocher au moyen d'une glissière, une plate-forme d'où l'on pourrait sans peine observer l'ennemi.

On pense malgré soi aux inventions proposées par de célèbres humoristes et on croirait à de l'humour si le contexte, le style et souvent l'orthographe ne garantissaient la sincérité de l'inventeur.

Ce qui frappe d'ailleurs dans toutes ces inventions de débiles, c'est la pauvreté de l'imagination ; il n'est question que d'automobiles armées de faux, de filets tendus dans le ciel contre les zeppelins, de souterrains longs de deux cents kilomètres et allant jusque dans les pays ennemis, de germes morbides transportés par aéroplanes et répandus sur les villes ennemies, de nuages de plâtre poussés vers les tranchées allemandes, c'est-à-dire d'idées banales dans leur absurdité

et qui ont fleuri dans toutes les conversations de café avant de finir dans un cerveau faible.

Sans doute nous avons vu tant d'inventions réalisées depuis vingt-cinq ans, et de si étonnantes, qu'on doit y regarder à plusieurs fois avant de traiter une idée d'absurde, mais il ne s'agit pas seulement de l'idée, il s'agit de la psychologie des inventeurs qui se traînent dans tous les chemins battus et ne se doutent pas qu'une idée n'est rien, si on n'indique pas le moyen de la rendre réalisable et pratique.

D'autres inventeurs, qui ne sont que des persécutés revendicateurs, rentrent manifestement dans le cadre de la folie raisonnante.

Ils se plaignent qu'on leur vole leurs inventions, qu'on leur vole la fortune et la gloire qui doivent leur revenir et ils assaillent les autorités de leurs réclamations et de leurs plaintes.

J'en ai connu deux de cette catégorie et nous en connaîtrons certainement beaucoup après la guerre si le Ministère de l'Instruction publique et des Inventions veut bien ouvrir ses archives aux aliénistes.

Je n'ai pas assez de renseignements pour classer avec certitude dans cette catégorie un sergent qui propose par lettre d'installer une agence spirite destinée à intercepter les projets, les pensées et les plans de l'ennemi par l'utilisation des ondes herziennes de l'esprit. Il déclare qu'il est également en mesure de ressusciter les morts, mais il ajoute modestement qu'il ne réussit pas toujours. Il ne peut ressusciter que les morts dont le corps n'est pas trop abîmé par la mitraille, l'âge et les maladies, c'est-à-dire le 10 p. 100 environ. Il se plaint qu'on n'ait pas répondu à ses propositions précédentes, qu'on l'ait déjà pris pour un fou ; il dit vouloir éviter, autant que possible, une nouvelle visite du médecin aliéniste, et sa lettre qui présente des garanties incontestables de sincérité, est, par ailleurs, pleine de tenue.

***

Et voilà comment, à ma connaissance, la guerre a pu colorer des délires et provoquer indirectement des crises mentales. Il me reste à parler des malades qui doivent leurs troubles

mentaux ou nerveux à l'horreur qu'ils ont éprouvée devant certaines scènes de bataille ou bien aux émotions et aux commotions des bombardements, et dont j'ai compté 348 cas de mars 1915 à janvier 1916 ; mais, dès maintenant, une conclusion générale et rassurante peut être formulée ; c'est que le nombre des affections mentales produites directement ou indirectement par la guerre a été très restreint dans la *n*e armée.

S'il nous était permis d'indiquer même approximativement le chiffre total des militaires de cette armée, on verrait, avec évidence que nos 1 188 malades constituent une proportion des plus faibles.

Il résulte des articles de K. Birnbaum [1] que les médecins allemands ont eu l'occasion de faire des constatations analogues sur la proportion des troubles mentaux et des troubles nerveux dans l'armée allemande. Stransky [2] se fonde sur ces constatations pour opposer la résistance nerveuse de la race allemande à la fragilité nerveuse de la race latine, et Nonne [3] en prend prétexte pour prôner la supériorité de l'éducation allemande à la maison et à l'école, la supériorité de l'alimentation, etc., etc. On peut voir par nos quelques chiffres que ces deux auteurs, qui n'avaient d'ailleurs aucune espèce de renseignements sur la résistance nerveuse de l'armée française, se sont trop hâtés d'interpréter et de conclure.

(*A suivre.*)

DOCTEUR G. DUMAS
Médecin expert pour la psychiatrie au Quartier Général d'une armée.

1. Birnbaum, *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie. Kriegsneurosen und Psychosen.* 1915, nos 11 et 12.

2. Stransky, *Einiges zur Psychiatrie und Psychologie in Kriege. Wiener med. Wochenschr.* 1915, no 27. Cf. Birnbaum, 2e article, p. 9.

3. Cf. Birnbaum, 2e article, p. 9.

GENS D'ALSACE

I

CASPAR BLÉSIUS

Caspar Blésius est un cocher de louage, connaissant les bonnes traditions. Où, soit dit en passant, les connaît-on mieux qu'en Alsace?

Donc, Blésius, qu'il conduise à l'autel la fille d'un brasseur ou celle d'un volailler, Blésius semble mener toujours le cortège d'un archevêque ou d'un roi.

Raide sur le siège de sa voiture, comme un consul romain dans son char triomphal, il laisse tomber son regard sur la foule des curieux. Il conduit ses chevaux à petits pas, il les caresse de son fouet orné d'une touffe de fleurs d'oranger en l'honneur de la mariée. Un bouquet tout semblable remplace la cocarde de son chapeau, un chapeau haut, très haut de forme, qui coiffa le chef du maire de Strasbourg en 1867. La redingote de Caspar est de la même époque, elle appartint au préfet, et le drap en est fin. Et Caspar, très fier de ces vêtements qui lui confèrent une dignité quasi officielle, tient les rênes tendues dans ses mains gantées de fil blanc ; des mains si énormes, que nulle mercière, ni sous les Arcades, ni dans la Grand'Rue, n'a jamais pu les ganter à leur taille. Aussi des bourrelets rouges aux poignets contrastent étrangement avec la blancheur du fil.

Les jours d'enterrement, Blésius se montre tout aussi solen-

nel. Il porte alors des gants noirs, courts autant que les blancs, et son fouet s'orne d'un « flor ». On appelle ainsi à Strasbourg les nœuds de crêpe portés aux funérailles. Au même chapeau très haut, flotte également un « flor », et la même redingote moule ses épaules.

Car Blésius n'a qu'un uniforme pour le deuil et pour l'allégresse, comme nous n'avons tous qu'un visage pour rire ou pour pleurer.

Les jours qui ne sont ni de noce, ni d'enterrement, Caspar, en livrée bleue à passepoils rouges, attend les clients sur le siège de sa « citadine » devant le café Bauzin, sur le Broglie.

Et lorsque par aventure, au moment des grandes fêtes ou des vacances, un voyageur venu de France monte dans sa voiture vaste comme une arche, Blésius ne manque jamais de lui demander un mark de plus que le prix du tarif, caché sous les coussins de la voiture.

Il prouve ainsi au voyageur d'outre-Vosges l'estime profonde qu'il a pour la France et pour sa richesse, car Blésius a servi comme canonnier sous les drapeaux français en 70 et il ne les a pas oubliés.

J'ai dit que Blésius était un homme de traditions : à cause de cela il fêtait annuellement la Sainte-Barbe, avec de vieux camarades, traditionnistes comme lui. Et, comme il n'y a pas de fêtes patriotiques sans ripailles, on choisissait pour célébrer celle-ci un estaminet de la vieille ville, dont le patron était également canonnier. Cela s'appelait au « Grenadier », du nom d'une grande enseigne de l'Empire, et l'on pouvait s'y divertir à son aise sans être molesté par la police allemande.

Car, l'aubergiste avait au fond de sa cour, où les tonneaux s'empilaient sous une treille, une salle aux murs voûtés, — les caves d'un ancien couvent aux airs d'inquisition ; les solides vantaux de chêne de la porte une fois clos, on y hurlait à son aise, sans être entendu.

Donc, chaque année, les soirs de Sainte-Barbe, une dizaine d'hommes solides et trapus, tanneurs, menuisiers et cochers, tous anciens prisonniers de Metz, entraient l'un après l'autre dans l'estaminet bruyant. Ils y prenaient leurs chopes habituelles ; puis, sans avoir l'air de rien, se défilaient l'un après

l'autre, dans la cour où se logeait un petit réduit fort utile aux buveurs.

De là, se glissant derrière les tonneaux, ils disparaissaient dans la porte de l'antique cave. Une table y était préparée sur des tréteaux, avec force bouteilles, et vers sept heures l'aubergiste introduisait un rôti de porc, trônant sur des choux fumants. Le festin commençait.

Alors sonnaient les anciens refrains de régiment et *la Marseillaise* n'était pas oubliée.

Cela durait jusqu'à minuit. On se levait à cette heure, on se quittait de façon bruyante dans la rue, et chacun regagnait son logis.

Seul Caspar, avec un camarade aussi mauvaise tête que lui, se mettait à battre les rues en quête d'une querelle à faire aux soldats... Il leur en fallait trouver deux, trois au plus pour n'être pas rossés eux-mêmes, car les poings et les pieds étaient les seules armes employées par nos hommes. Il fallait aussi rencontrer un adjudant canonnier, car Blésius ne voulait s'en prendre qu'à un gradé de son grade et de même arme que lui. Dans sa tête d'Alsacien, il était de tradition depuis la guerre que chaque nuit de Sainte-Barbe il laissât sur le pavé de Strasbourg un adjudant allemand; c'était réglé pour la vie. Ainsi chaque année il vengeait Metz dans la mesure de ses moyens.

Donc, quand le nombre et la qualité des soldats requis se trouvaient au coin d'une rue, Caspar et son ami se ruaient sur eux, et comme ils avaient été au régiment les premiers à la savate, en peu d'instants l'ennemi gisait à terre, sans avoir pu dégaîner.

Malheureusement l'histoire se terminait toujours au poste ; et c'est alors qu'intervenaient deux nouveaux personnages : Gänse Kättel, la femme de Blésius, et M. Berner son client.

Kättel, de la Robertsau, engraissait des oies pour vivre, et M. Berner marchand de pâtés de foies gras achetait ses foies chez elle.

Kättel, les lendemains de Sainte-Barbe, consciente du malheur arrivé à son homme, mettait dans un panier la plus blanche, la plus grasse de ses oies, couverte d'un torchon de toile. Elle enfilait ses bras dans son « casawek » neuf bordé

d'un velours, ajustait son bonnet, elle empoignait son parapluie bleu et prenait le chemin de la ville.

Dans la boutique de M. Berner, près de la cathédrale, sont rangés sur la devanture les terrines de foies gras renommées dans le monde autant que la cathédrale.

C'est là que s'arrête Gänse Kättel, et elle ouvre la porte de la boutique.

M. Berner, derrière son comptoir, sait déjà ce qui l'amène ; les lendemains de Sainte-Barbe il n'a garde d'être en retard.

— Il est encore au « Raspelhüss » ton Caspar? — demande le pâtissier.

— Ha ! — répond sa femme, — vous seul pouvez m'aider, monsieur Berner.

Alors M. Berner de la tête fait signe que oui, il le peut. Et Kättel découvre l'oie blanche de son panier ; elle la présente au patron. Pour la forme il proteste chaque fois, à chaque lendemain de Sainte-Barbe et Gänse Kättel prie avec insistance : M. Berner consent à la fin... Personne dans toute l'Alsace n'engraisse à point une oie comme Gänse Kättel, il ne sait pas refuser !

...Un quart d'heure après, le pâtissier entre chez le commissaire, et, le jour même Caspar est relâché !

C'est que l'art culinaire de M. Berner a des arguments de bouche auquel aucun fonctionnaire, dans aucun pays du monde, ne serait insensible. Qui donc résisterait au foie gras préparé par les propres mains du maître pâtissier dans une vaste croûte succulente?

Donc, chaque année, quelques jours après la Sainte-Barbe, tandis que M. Berner s'attable devant une blanche oie aux marrons et que ses yeux reluisent, M. le commissaire — en l'honneur de sa fête — la serviette sous le menton en déguste le foie. Il sort les coquilles roses délicatement de la croûte, son cœur est épanoui.

Hélas, toute bonne chose a une fin trop rapide. M. Berner vint à mourir malencontreusement, la même année tout juste que le commissaire fut changé...

Cette année-là, le pauvre Caspar resta dans sa prison. A qui désormais Gänse Kättel offrirait-elle son oie grasse ?

Celui qui m'a raconté l'histoire, un bon vieux qui se chauffe au soleil, sous la statue de Kléber, celui-là n'a pas ajouté si dorénavant Caspar fêta la Sainte-Barbe d'une façon belliqueuse, et je n'ai point pensé à le lui demander.

Mais, en y réfléchissant, cela me semble probable, car Blésius était têtu, — en bon Alsacien.

II

PASTEUR ET CURÉ

Leurs presbytères se touchaient, séparés seulement par le mur des jardins, près de la petite église, où tous deux officiaient le dimanche selon la vieille coutume de nos villages, trop économes pour bâtir deux églises. Dans leurs jardins il y avait beaucoup de fleurs, d'abeilles et d'oiseaux, il y avait aussi des légumes, — de beaux légumes comme il convient à des presbytères d'Alsace, — et des arbres fruitiers.

Le curé et le pasteur étaient des hommes simples, heureux par conséquent.

Une douce amitié ornait leur vie, car dans ce temps paisible, il était permis encore à un pasteur et à un curé de s'aimer.

Cette amitié se noua au jardin, par un beau jour lumineux, voici comment :

M. le pasteur Bonnis avait chez lui dix ruches, et M. le curé Probst en avait au moins douze. Chaque année naturellement les abeilles essaimaient, et un matin, un essaim du curé, suivant une jeune reine éclose, vint s'abattre bourdonnant dans le jardin du pasteur. M. Bonnis était en train de planter ses boutures.

L'air était doux, le ciel souriait. Il se releva de terre, s'épongea le front et considéra l'essaim grappé sur un lilas. Supposant que ce vol provenait du jardin voisin, il pensa tout de suite à le rendre au propriétaire. On voyait par-dessus le petit mur, M. le curé, la soutane relevée et le pied sur sa bêche, suivre les abeilles des yeux.

Pour saisir plus vite le groupe bourdonnant, M. Bonnis négligea de prendre son masque, confiant dans son adresse.

Mais les abeilles, — sans doute plus intransigeantes que leur curé, — les abeilles, ne voulant pas se laisser enchapper par un pasteur, s'élancèrent agressives sur son visage et sur ses mains.

Ce que voyant, M. le curé enjamba le petit mur et vint au secours de son voisin. Il s'inquiéta du pasteur, disparu dans sa cuisine, où il se tamponnait avec force vinaigre. M. le curé, incontinent, proposa un merveilleux onguent, fait par sa gouvernante, un de ces braves onguents de famille, noirâtres, verdâtres et poisseux qui guérissent tous les maux.

Il renjamba le petit mur, en relevant sa soutane, et revint un clin d'œil après, porteur du flacon précieux.

Par effet de l'onguent ou par effet du vinaigre, M. Bonnis sentit la douleur s'en aller, et il put sourire à son bienfaiteur malgré sa face enflée.

De ce jour ils furent amis ; le service rendu enchaîna le cœur du curé, — et comme le pasteur avait une âme élevée, la reconnaissance lui fut douce à porter.

Cette bonne œuvre fit gagner à M. Probst une famille. Il vivait seul avec sa gouvernante et il adorait les enfants. Ceux du pasteur l'appelèrent vite « notre oncle »; le plus petit allait à dada sur son genou, et, pour les autres, les meilleurs fruits étaient toujours réservés.

Du reste le bon curé donnait tout. Si Dortel, sa gouvernante, n'y avait mis bon ordre, je crois que sa garde-robe aurait suivi au village l'argent, les légumes et le miel distribués. Le curé n'allait pas visiter un malade ou un pauvre, sans sortir aussitôt quelque chose de ses poches profondes.

Pasteurs de grand peuples ou de petits troupeaux, quand les bergers sont d'accord, les ouailles ne pensent guère à se quereller. Notre village était un modèle de concorde.

Or, il advint, dans ce village où les jours se suivaient tous pareils, comme les eaux lentes d'un fleuve, il advint qu'un été, l'évêque de Strasbourg choisit le presbytère de M. Probst pour y prendre sa collation, lors d'une tournée épiscopale qu'il voulait faire dans le canton. Monseigneur était archéo-

logue, et l'église du bourg remontait, dit-on, à Charles-le-Chauve.

Tout le village fut en émoi, protestants autant que catholiques. Depuis 1845, lors de la tournée d'un préfet, aucune voiture officielle ne s'était plus arrêtée devant l'auberge de l'Ours.

Catholiques et protestants pensèrent aussitôt à faire valoir leur commune. C'était un grand honneur pour le presbytère, mais un honneur un peu lourd à porter, pour le digne curé.

Il confia au pasteur, son ami, dans le creux de l'oreille, que sans la permission de Dortel, sa gouvernante, il venait d'enlever à son armoire la seule grande nappe et les serviettes dignes de recevoir un évêque. Ce nappage filé par sa mère était allé chez la pauvre Bastian, qui n'avait pas de langes pour son huitième enfant.

Il avait encore un second sujet de trouble, le digne M. Probst : les douze couverts d'argent hérités de sa mère, il les avait vendus pour aider le petit Kunz à entrer au lycée. L'on ne pouvait pas non plus recevoir un évêque avec des cuillers d'étain !

— Mon cher ami, — répondit le pasteur, — voilà bien de quoi vous mettre en souci. Ne suis-je pas votre voisin et votre meilleur ami? Je m'occuperai de l'évêque avec vous. Ma femme arrangera tout. Le maire a des armoires bien garnies, avec son aide nous arriverons à dresser une belle table épiscopale.

Madame Bonnis promit aussi pour l'évêque une tourte aux amandes dont elle avait le secret, car monseigneur était gourmand, et sa suite l'était autant que lui; elle donna encore deux bouteilles de sa liqueur de cassis, de la meilleure année.

Pendant toute la semaine, les enfants — protestants ou catholiques — tressèrent des guirlandes de feuillages et, à chaque entrée du village, s'éleva un arc de verdure. Les fils de madame Bonnis ne furent pas des moins lestes.

Quand, le matin du grand jour, Bernard, l'aîné du pasteur, vit les garçons catholiques enfourcher les gros chevaux de labour auxquels on avait ondulé la queue et la crinière, quand il les vit couverts de bouffettes et de rubans, une grande envie le prit de monter un des brillants coursiers.

Il s'en alla trouver son oncle le curé.

— Oncle, — dit-il, — donne-moi aussi un cheval, pour chercher l'évêque sur la route.

Il restait encore celui de « Strossemichel », le commissionnaire de Strasbourg ; c'était le moins orné, mais Bernard n'était pas difficile. Il enfila son habit des dimanches et se hissa sur le vieux Schimmel. Il se rangea près des autres cavaliers, alignés à droite et à gauche d'un char enguirlandé, où les plus jolies filles du pays, dans leurs robes de coquelicots et leurs nœuds chatoyants, se portaient au-devant de l'évêque, sur la route de Strasbourg.

Tout alla bien pour commencer. Mais quand le cortège passa devant l'auberge du Mouton-d'Or, le vieux Schimmel s'arrêta : c'est là que chaque lundi et chaque vendredi matin, son maitre le commissionnaire buvait sa première chope. On eut beaucoup de mal à l'acheminer de nouveau, et il s'arrêta encore à l'auberge du Poisson, où son maître avait coutume de prendre sa deuxième chope.

Arrivé devant la troisième auberge, Schimmel, qui n'était pas Alsacien pour rien, voyant qu'on bouleversait, en l'honneur de l'évêque, toutes les traditions établies depuis son enfance, Schimmel releva sa vieille queue enrubannée, et brûlant la politesse à toute la compagnie il piqua un galop devers son village.

Bernard arriva ainsi le premier devant le presbytère, tout seul et tout penaud, au milieu des rires de la foule.

M. le curé, en soutane neuve, attendait sur son petit perron avec le bedeau et les enfants de chœur.

On apercevait juste à ce moment, la voiture de l'évêque sur la route.

Monseigneur un instant après, descendit de son carrosse. M. Probst se précipite vers lui, mais dans son émotion, il manqua les marches du perron, il tomba sur les genoux, et balbutia :

— L'honneur, le plaisir, le plaisir, l'honneur...

M. Probst ne retrouvait plus les mots de son compliment tant préparé.

Monseigneur était bienveillant ; il releva le curé, le prit familièrement sous le bras et s'achemina vers l'église, bâtie par Charles-le-Chauve.

Pendant ce temps, dans toutes les cuisines d'alentour on

entendait fourgonner, hacher, battre, pétrir, et à chaque moment, quelque ménagère, rouge et les manches relevées, traversait la petite place, en portant un plateau vers la maison du curé.

C'est ainsi que Monseigneur et sa suite sortirent tout juste de l'église au moment où madame Bonnis tenait dans ses bras la magistrale tourte d'amandes; Monseigneur et ses clercs saluèrent la porteuse en même temps que la tourte et l'on se mit à table dans le jardin de la cure.

Combien de tartes et de tourtes, combien de pâtisseries furent mangées ! Combien de bouteilles furent vidées !

Je ne vous le dirai pas. Madame Bonnis, elle, garda dans tous ses détails, jusqu'en ses vieux jours, le souvenir de cette mémorable journée.

Monseigneur tint à remercier le village de son cordial accueil. Son compliment à madame Bonnis fut des plus chaleureux, et il la pria même de lui révéler le secret de son fondant aux amandes et de son vin de cassis.

Il en huma les dernières gouttes, en croqua les dernières miettes pendant que la dame, radieuse, dictait ses recettes au jeune clerc ecclésiastique...

On parla de la collation de Monseigneur pendant longtemps au village. On en parla jusqu'au jour où un événement moins fastueux, mais assez curieux, vint défrayer les conversations.

M. Bonnis avait des vignes dans un village éloigné, et, chaque automne, il s'y rendait pendant une semaine, entre ses deux prêches du dimanche, pour vendanger son raisin.

Une année, au commencement d'octobre jaunissant, M. Bonnis partit dans ses vignes, selon son habitude. Il y était depuis trois jours quand la vieille Berthold tomba gravement malade.

Lisbeth Berthold n'avait pas la conscience très pure. On disait au village que son homme était mort à force d'être tourmenté par elle. Maîtresse absolue dans sa ferme, elle était si avare que sa bru marchait souvent dans des sabots fendus.

Au troisième jour de son mal, le samedi, Lisbeth pensa : « C'est la fin. »

Elle se rappela toutes les choses que l'on dit à l'église sur les punitions et sur le pardon céleste. La confession et les sacrements ne sont pas d'usage parmi les protestants, mais le pasteur visite volontiers les moribonds qui réclament son assistance.

Donc, Lisbeth, se croyant peu en règle avec son Dieu, fit prier M. Bonnis de venir la secourir. M. Bonnis par malheur n'était pas encore revenu des vendanges.

Lisbeth attendit. Elle attendit deux heures, trois heures, puis elle ne put attendre davantage et elle dit :

— Cherchez monsieur le curé.

Sa bru mit les sabots neufs qu'elle s'était payés depuis qu'elle avait trouvé certaine bourse, et elle s'en alla sonner au presbytère.

M. Probst ouvrant sa porte fut stupéfait par la demande.

Que faire?...

Dortel, en fervente catholique, apporta l'aube ; elle voyait déjà le curé sauvant une âme hérétique.

M. Probst secoua la tête et repoussa l'aube doucement : il réfléchissait.

Jamais cas semblable ne s'était présenté à lui, ni à ses amis curés.

Pourtant, laisser mourir sans consolation une âme repentante?... Non, il devait à son ami le pasteur de le remplacer de son mieux.

Brusquement, il alla prendre le petit crucifix de sa mère, dans sa chambre, et sortit, laissant Dortel avec son aube sur les bras.

L'œil anxieux, la respiration haletante, Lisbeth Berthold attend : « Viendra-t-il?... Ne viendra-t-il pas? »

Son œil fixe la porte.

M. Probst apparaît sur le seuil...

Il s'avance vers l'alcôve où Lisbeth gît sur un lit de plumes et sa tête seule émerge des oreillers, des « plumons » à damiers bleus et blancs qui semblent l'engloutir déjà.

Le curé prend la main décharnée et pose le petit crucifix sur le drap : un peu embarrassé de ce qu'il doit dire, il hésite...

Lisbeth commence :

— Monsieur le curé, pensez-vous que Berthold m'attendra à la porte pour me faire quelque chose?

— A quelle porte, ma bonne Lisbeth?

— A la porte de... la mort. Monsieur le curé, je n'ai pas été toujours bonne pour lui ; il aimait le kirsch, et je ne lui en donnais pas, même quand il était fatigué. Et quand il était fatigué, je l'appelais paresseux, et alors ça le mettait en rage et il travaillait jusqu'à tomber. Je... je... Monsieur le curé, je crois qu'il est mort de trop travailler. Est-ce que le bon Dieu ne me punira pas et que Berthold ne m'attendra pas à la porte, pour me battre ou me jeter en enfer?... J'ai peur, — dit-elle, en se cramponnant à la main du prêtre.

Le curé posa son autre main sur la tête anxieuse et maigre :

— Infinie est la bonté de Dieu ! — dit-il. — Lisbeth, il vous pardonnera. Il ne faut pas avoir peur, Lisbeth. Voulez-vous réciter avec moi les prières que nous avons apprises ensemble à l'école? Voyons, dites : « Notre Père qui êtes aux Cieux... »

— Oui, monsieur le curé, je vais le dire avec vous, mais avant, approchez, j'ai quelque chose à vous dire tout seul.

Faisant signe à sa bru et à la servante de sortir :

— Monsieur le curé, — dit-elle, quand ils furent seuls, — mettez votre main sous le duvet, vous trouverez quelque chose de lourd... Tirez.

Le bon M. Probst tira, et il ramena quelque chose de très lourd et de gros.

— Monsieur le curé, j'aimerais que ce soient les pauvres qui l'aient, puisque mon Sepp est mort sans enfant. Elle... — Lisbeth jeta un coup d'œil farouche vers la porte où sa bru avait passé. — Elle s'achèterait des souliers et un fichu neuf chaque dimanche... Et puis le bon Dieu me pardonnera peut-être mieux comme ça, dites?

— Lisbeth, ne pensez pas à cet argent, vous verrez cela plus tard. Pour l'instant, priez avec moi :

« Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre volonté soit faite... »

Et tandis que les paroles emplissent la chambre de leur

rythme lent, monotone, M. Bonnis paraît sur le seuil. Mais, comme si elle ne l'avait pas aperçu, Lisbeth, regardant toujours le bon curé, redit à l'unisson ses paroles :

« Sur la terre comme au ciel... »

Et M. Bonnis resta sur le seuil, croisa les mains et sa voix se joignit aux leurs.

III

BRACONNIERS DU RHIN

Michel Armand naquit il y a plus de cinquante ans d'une vieille race de chasseurs. Tous les siens, aux larges épaules, aux grandes barbes carrées et souples, aimaient l'eau et les bois.

Michel, enfant, joua dans son jardin avec Léda l'épagneule et Azor le braque, dont le sommeil était coupé par des aboiements de chasse. A travers le grillage, il voyait les perdreaux picorant dans la volière, et il portait son pain aux chevreuils qui, dans un enclos, paissaient sous les pommiers.

Tout petit, il fut bercé par des histoires de chasseurs et de bêtes et il rêvait chaque nuit de forêts magnifiques. Dans sa chambre une vieille tapisserie figurait des cavaliers lancés après des loups et des cerfs ; Michel était bien sûr que, la lampe éteinte, tout le peuple du rideau quittait l'ombre des arbres bleus et verts et se répandait dans la grande pièce où il y avait des recoins si noirs. Il essayait souvent de se tenir éveillé pour voir la chasse, mais le sommeil le prenait toujours en traître, et — par prudence, à cause des loups — il se cachait chaque soir sous les couvertures, pour n'être pas mangé.

Un personnage, légendaire dans sa famille, hantait surtout son imagination, c'était Wildt, le pêcheur du Rhin, Wildt dont on racontait des histoires semblables à celles des Peaux-Rouges dans les livres.

Il y a sur le Rhin, bâtie loin des villages, sur la digue même du fleuve, entourée de roseaux, d'aulnes, de grands peupliers, une vieille maison de pêcheurs avec ses filets et ses barques.

Celui qui la bâtit est mort il y a cent ans. Il avait ses raisons pour l'isoler ainsi. Sans doute on y pêchait d'excellents poissons, mais on y faisait aussi, tout à son aise, la contrebande avec le duché de Bade, de l'autre côté de l'eau.

Le pêcheur des berges du Rhin sait qu'avec de la force et de l'audace, on réussit à traverser les tourbillons que les douaniers, nés ailleurs, n'osent pas affronter : et la nuit au clair de lune ou au petit matin, muni d'une gaffe, on se laisse couler en biais vers la rive allemande.

Le père Wildt à l'œil bleu — un œil qui ne se voit ni aux gens des villes, ni même à ceux des villages — le père Wildt habitait la maison à présent et il y était pêcheur.

Avant l'aube, chaque matin, dans la brume, le long des roseaux, sa silhouette noire se dressait sur la barque, et son bras lançait le verveux.

Dans un grand vivier il enfermait le produit de sa pêche — brochets, carpes, anguilles et perches — jusqu'au vendredi suivant où sa femme les allait vendre au marché de Strasbourg.

Mais, avec ses yeux-là, on n'est pas que pêcheur, et Wildt faisait probablement comme ceux qui habitaient la maison avant lui... il passait le Rhin, la nuit...

Robuste comme un chêne, remuant comme un écureuil, il faisait encore une troisième chose : il gardait une chasse que le père et les oncles de Michel avaient autour de sa maison. Un certain nombre de bécasses, de canards sauvages, de lièvres, s'en venaient finir dans sa casserole, mais Wildt braconnant, empêchait les autres de braconner, et il était précieux pour les chasseurs.

Car personne ne savait épier comme lui le gibier au moment de la passe des canards et des oies sauvages, cette chasse d'hiver que l'on fait à l'affût, quand il gèle à pierre fendre, et que les chasseurs, dans leurs fourrures et leurs hautes bottes, ressemblent à des Esquimaux.

Il parut à Michel que les portes d'un monde merveilleux s'ouvraient devant lui, lorsque, déjà grandet, son père lui

proposa de connaître ce héros légendaire et qu'il l'amena un automne sur la digue, pour y demeurer quelque temps à chasser.

Le Rhin, cette année-là, débordait de ses rives ; les arbres et les maisons émergeaient d'une nappe blanche, étincelante. La voiture, portant Michel et son père, s'aventura bientôt en pleine inondation. Le flot monta jusqu'au marchepied : c'était follement amusant pour Michel de se promener dans une voiture pareille à un bateau. Les pas des chevaux faisaient rejaillir l'eau bruyamment jusqu'à leur poitrail, et les bêtes, conscientes du danger, cherchaient le sol avec leurs sabots.

Alexis était un fameux cocher qui avait fait déjà maints trajets de ce genre ; il connaissait sa route. Quelques pas imprudents et l'équipage voguait en plein fleuve vers Cologne et Mayence... car le Rhin ne badine pas. — La petite maison du pêcheur avec son jardinet parut tout à coup sur la digue, pareille à un îlot, pareille encore à l'Arche de Noé, car la vache, les chiens, le cochon et les poules, devant la maison, contemplaient le miroir d'eau d'un œil consterné. Les filets et les bateaux étaient groupés aussi près de la porte où Wildt se tenait debout, en regardant couler le Rhin.

Quelle vie commença, délicieuse pour Michel ! Toute la journée en barque, à pêcher ou à chasser ; le gibier d'eau, réfugié sur les buttes, était facile à tirer.

Le soir, Wildt faisait cuire des anguilles, ou sautait une matelote au vin rouge :

— Les poissons, — disait-il, — ne doivent pas être touchés par une femme.

Et il se mouchait avec dédain. — La sienne donc ne faisait que la soupe.

Après il racontait quelqu'une de ses aventures — par exemple comment des braconniers l'avaient tenu enneigé dans une cabane trois jours durant, sans boire et sans manger, et comment la troisième nuit il s'était échappé par le toit.

Puis, on allait se coucher, las d'une douce fatigue, qui rendait le corps semblable à une balle de coton.

Quand il fallut repartir, Michel ne le pouvait plus. La vache, les chiens, les poissons, les bateaux étaient des amis qui l'en-

touraient de leurs liens. Contre une fenêtre aux volets clos, un essaim avait bâti une ruche, on y suivait l'activité dévorante des abeilles à travers la vitre, et Michel regardait cela longuement, chaque jour... Comment quitter tant de choses bonnes et rustiques?

Son père, le sentant de sa race, le confia pour quelque temps au garde et à sa femme.

Alors commença une existence plus belle encore, la propre vie de Wildt. Le garçon le suivit partout ; comme les eaux avaient baissé, leurs courses à travers bois et roseaux se prolongeaient pendant des heures. Dans les grandes flaques restées aux creux des terres on pouvait saisir à la main les gros poissons prisonniers. Michel sut bientôt reconnaître la trace que la belette laisse sur une pierre, l'empreinte du chevreuil, de la bécasse et des autres bêtes sauvages. Le cri de la chouette ne lui faisait plus peur ; tous les appels des oiseaux aquatiques lui devinrent familiers. La griserie de la vie primitive le prenait tout entier.

Il fut si bien le camarade de Wildt que celui-ci ne lui cacha plus ses tours. Du reste le père de Michel protégeait Wildt dont le pittoresque lui plaisait, et le garde ne l'ignorait pas.

Wildt, en passant un matin devant le bel étang d'une saulaie, s'assit au bord, avec le garçon, et il lui raconta l'histoire que voici :

Dans l'étang, par un jour accablant d'été, il s'était plongé après avoir déposé sur la rive ses vêtements et son fusil. Il goûtait la fraîcheur de l'eau et regardait filer le fretin entre ses mollets. quand un rire lui fit lever la tête. Deux hommes sur la rive saisissaient son arme et ses hardes.

— Hé ! hé ! mon vieux Wildt, — crie l'un, grand diable que le garde avait pincé à poser ses collets, — je te souhaite bon retour à la maison, et t'enrhume pas, surtout!

— Bon retour, — ajoute le second braconnier, qui tenait le fusil volé.

Là-dessus, ils disparaissent.

Que pouvait entreprendre Wildt. nu comme un ver et désarmé? un homme nu, même un Wildt, est toujours ridicule.

Rageant, pestant, il sort du bois et court vers sa maison

comme s'il avait vingt diables à ses trousses... il avait peur des gendarmes ! (Il en riait encore, de sa peur.)

Il arriva chez lui, haletant, barbouillé, et sa femme qui balayait la cour, lui envoya son balai sur la tête, pensant voir un malfaiteur ou un fou.

— Les gaillards me le payèrent cher, — disait Wildt, — je les ai repincés après ! mais les c....., ils avaient déjà vendu mon beau fusil !

Il s'établit ainsi des inimitiés entre gardes et braconniers, des haines qui entraînent même la mort d'un ou de plusieurs adversaires.

Michel ne passait plus devant l'étang, sans rêver aux fameux braconniers qu'il aurait voulu connaître et son vœu fut exaucé un jour, de façon tragique.

Wildt et Michel étaient ce jour-là à la pêche. Le garde s'avançait dans les roseaux, pendant que dans le bateau amarré, Michel attendait.

Soudain s'élève un bruit de querelle et la voix de Wildt résonne avec colère.

Une lutte tenace et sourde suit, on entend un corps tomber à terre.

Une lutte avec qui? et pourquoi?

Michel sent qu'il se passe une chose grave, là, derrière ces roseaux ; il sent qu'il « doit » faire quelque chose pour aider son ami...

Le fusil est au fond du bateau, il le prend...

En deux bonds, il est auprès du garde et de son agresseur qui le tient terrassé.

Mais deux autres personnages s'approchent aussi, louches.

Michel a épaulé...

— Si quelqu'un bouge, je tire, — crie sa voix claire de fille.

Wildt, à ce moment, par un vigoureux coup de reins se dégage, il empoigne le fusil... le coup part.

Un hurlement y répond et un homme s'affaisse.

Alors le garde saisit Michel par le bras et saute avec lui dans la barque qui s'éloigne, rapide.

Des pierres tombent sur l'embarcation, l'une frappe le garde au front, et il arrive à sa maison, tout saignant.

— Tu as eu peur, petit?

Michel était blême...

— Je ne sais pas, je crois que j'ai peur seulement à présent.

— Allons, mon garçon, ça mérite une goutte de kirsch ; sans toi, j'étais fichu. Tiens, bois comme un homme, ça te remettra. Ces brigands m'avaient pris un beau chevreuil au lacet.

— Ah ! c'est pour un chevreuil que vous vous êtes battus, — dit Michel, qui jusqu'à ce moment ignorait la cause du conflit.

Quand Wildt eut pansé son front avec l'aide de sa femme, il s'assit à la vieille table dont les pieds étaient reliés par des traverses, à la mode de chez nous, et il songea longuement.

Puis il fouilla pour trouver une plume, un papier et il écrivit ceci :

« Monsieur Armand,

» J'ai été attaqué aujourd'hui par trois drôles, j'en ai peut-être tué un. J'aimerais que vous repreniez Michel, parce que ça n'est peut-être plus très sûr chez nous, en ce moment.

» Votre serviteur,

» WILDT »

Et il attendit la nuit close pour porter sa lettre au village le plus proche.

Ainsi se termina le premier séjour de Michel sur la digue.

Combien de fois il y revint, depuis, quand il fut jeune homme ! et quand il fut homme mûr !

Wildt n'y est plus ; depuis bien des années il repose au cimetière du village, parmi tant d'autres morts, — cruelle dérision pour un sauvage comme lui, de ne pouvoir dormir seul au milieu d'une forêt !

Mais son souvenir flotte partout, laissant un parfum âpre aux branches des chênes, à la quenouille des roseaux, aux mailles des filets, et la couleur du Rhin fait penser à ses yeux.

15 Juin 1916.

IV

LES AMIS DE TINE

Le Soldat de Napoléon.

C'était avant la Noël, le ciel était jaune et le vent soufflait à la neige. Dans la remise, Jacques avait tiré la toile de dessus le traîneau, il astiquait les lanternes et remplissait de paille le fond du véhicule rustique. Tine entre, les mains fourrées dans ses moufles :

— Ho ! Jacques, comme on va s'amuser, voici la neige qui arrive. Où donc veux-tu aller avec le traîneau?

— Oui ! ça va tomber ferme, — dit Jacques, en regardant le ciel. — J'irai à la montagne demain pour chercher quelques bouteilles de kirsch, chez Xavery, le marchand de bois. Tu sais bien, le fils du vieux Schmoll, l'homme qui a cent ans?

— Oh ! mon petit Jacques, — crie Tine, — comme je voudrais le voir, l'homme de cent ans, qui a fait les guerres de Napoléon ! Est-ce qu'il sait beaucoup d'histoires? Dis, Jacques, est-ce qu'il y avait encore des fées du temps de Napoléon?

— Je ne pense pas, — fait Jacques en riant.

— Et ne crois-tu pas, Jacques, que s'il y avait encore de bonnes fées, à présent, les Prussiens ne nous auraient pas pris l'Alsace?

— Sacrebleu ! ce n'est pas de bonnes fées, mais de bons généraux qu'il aurait fallu !...

— Dis donc, Jacques, comment c'est fait un homme de cent ans?

— Comme un vieux singe ridé !

— Ne te moque pas de moi, vilain.

— Eh bien, écoute. Schmoll a un grand sabre, un bonnet à poils gros comme un buisson, une barbe blanche jusqu'aux genoux, et des éperons longs comme mon bras. Là, es-tu contente?

— Ho ! mon petit Jacques !... Et sait-il beaucoup d'histoires du temps que Napoléon se promenait sur les routes avec des mille de canons et de soldats, et que ça roulait comme un grand tonnerre? Tu m'as dit ça... Emmène-moi, emmène-moi là-bas, demain, veux-tu?

— Mais oui, si on te le permet.

— Jacques, Jacques ! et voilà la neige qui commence à tomber, regarde !

Tine saute de joie.

— Partons demain.

Le beau départ au matin, avec les sonnailles du cheval, le glissement du traîneau sur la route étincelante ! Médor suit en jappant. Tine, emballée dans ses couvertures, s'est assise à côté de Jacques et, hors du village où les oies encombrent la rue, il lui confie les rênes. Mais Tine veut aussi le fouet — comme un cocher, — dans ses petites mains emprisonnées de moufles.

Clic ! Clac ! elle fouette le long de la grand'route entre les hauts noyers. La neige est éblouissante et gaie. Les villages au loin sont blottis comme dans la ouate et leurs clochers s'élèvent guetteurs, au-dessus des maisons.

On traverse toute la plaine et puis on arrive aux bords de la forêt.

Plus un homme, plus une maison, les arbres dépouillés ont des fleurs de givre et toute la forêt, blanche dans son manteau de neige, dort, silencieuse.

Par instants la cognée d'un bûcheron résonne ; les corbeaux sur les grands hêtres se font d'étranges révérences, puis s'envolent, croassent, et les sons vont mourir dans la mystérieuse forêt.

Tine est muette sur son siège, son fouet muet aussi. Un chevreuil bondit sur les fougères sèches ; un écureuil fait craquer une branche morte, et le cœur tressaille à chaque bruit.

Est-ce là, dans cette forêt qu'habite le grand Schmoll? dans une caverne? ou dans un château de neige? et il doit savoir tuer les ours et les loups... Mais le froid engourdit les rêves ; la nuit vient...

...Jacques a repris les rênes, et les lanternes jettent des

ronds lumineux sur le chemin qui monte, toujours, à travers les grands bois. Le voilà qui débouche sur une prairie blanche où s'élève un clocher...

Dans une vaste cour dont il ouvre la porte grinçante, Xavery enlève Tine, raidie sur le siège. Il l'assoit dans la grande chambre où ronfle le poêle. Le plancher de sapin est blanc comme une nappe déployée ; la table massive avec ses bancs se dresse dans un angle.

C'est l'heure du repas. Bientôt, les fils et les valets entrent, et la chambre paraît à Tine se peupler de géants, tant ces bûcherons sont hauts.

Au bout d'un moment la porte se rouvre encore.

— Père Schmoll, — s'écrie Jacques.

C'est ça, le compagnon de l'Empereur! qui se traîne sur des cannes! Ses genoux tremblent, il a une tête pointue comme un oiseau, ses yeux clignotent : Tine regarde, consternée.

— Bravo ! père Schmoll, on va en boire une fameuse, ce soir. A table ! la compagnie, — crie Jacques.

Schmoll s'assoit, et les autres aussi à la file sur les bancs, tandis que la mère Xavery apporte un monceau de pommes de terre. De leur peau fendue, monte une vapeur appétissante. Les bûcherons piquent dedans avec leurs couteaux et ils les dépouillent sur la table polie, puis, à la ronde, on verse le caillé, qui tremble en blanches masses dans les faïences vertes... Personne ne parle... On entend seul le bruit des fortes mâchoires...

Assise en face de Schmoll, Tine ne le quitte pas des yeux : elle attend ses histoires. Comme ils mangent lentement tous !... Enfin, Jacques débouche la bouteille :

— Père Schmoll, à votre santé !

Tous trinquent, les langues se délient ; ils parlent des Français, de la guerre. Jacques tape sur l'épaule de Xavery, son vieux compagnon d'armes. Il crie, il boit par verrées. Les hommes s'excitent ; seuls la mère Xavery et Schmoll restent silencieux. Jacques pose son verre sur la table et lance à Schmoll :

— Hé là-bas, père ! vous en avez aussi à raconter, vous, des histoires? On se battait ferme de votre temps !

L'ancien lève la tête :

— C'est si vieux !

— Allons donc, commencez vos histoires, on attend.

— Des histoires? Je me serais fait hacher pour l'Empereur quand j'étais jeune, mais voyez-vous, quand on est si vieux que moi, on comprend autrement. La guerre est une bien vilaine chose, allez ! la guerre ne devrait plus exister...

La mère Xavery hoche la tête. Tine prend Jacques par la manche et lui dit à l'oreille :

— Il n'aime pas la guerre, dis?...

— Est-ce que je sais moi ! Il radote le vieux !

Un silence a suivi les mots du centenaire, la bouteille se vide, sans gaîté, bientôt les bûcherons ont sommeil ; ils se lèvent et s'en vont tous.

...La mère Xavery est restée seule avec Tine.

— Schmoll n'aime pas la guerre, dites? — demande l'enfant.

— Ça, ma petite, c'est des histoires d'hommes, si on écoutait les femmes, il n'y aurait plus de ces mauvaises guerres.

Tine la regarde étonnée.

— C'est mauvais la guerre? Mais quand Jacques raconte, c'est amusant.

— Amusant ! mon enfant ! Si tu l'avais vue comme moi ! Après la bataille, tu sais, chez nous, à Reichshoffen, il y a cinq ans, les ruisseaux coulaient rouges ; il y avait des morts, des blessés partout, au milieu des blés foulés, des vignes, — des milliers, des miliers ; — jamais je n'oublierai leurs cris. J'étais descendue avec les autres femmes. Il ne raconte pas ça, ton Jacques, il n'a pas de fils... Pense ! il y avait des cavaliers et des chevaux embrochés dans les pieux des vignes !

Elle se couvre le visage.

— Et on élève ses enfants pour les faire tuer comme ça !

Tine est devenue très pâle, sa lèvre tremble : la Xavery l'aperçoit, et vite elle ajoute :

— Viens, petite, ce n'est pas pour les enfants ces vilaines choses ; allons nous coucher.

Elle soulève le duvet et Tine s'enfouit dans la plume.

Bientôt la Xavery ronfle, mais Tine ne peut dormir.

...Un petit rond de lumière danse sur le plancher, devant le poêle. Sur la commode le hibou empaillé ressemble au père Schmoll...

Les Foulards du Grand-Père.

Dans la chambre des enfants, le poêle ronfle, exhalant une bonne odeur de sapin. Un petit pot de terre ronronne, empli de tisane... La lampe brûle sur la table, et Lissel tricote.

On entend souvent tousser dans le fond de la chambre où Tine et « Petit Frère » sont couchés, enfouis jusqu'aux yeux sous les édredons. C'est qu'ils ont pataugé l'autre jour dans la fontaine gelée, et sucé des glaçons : le jeu a mal fini !

Il y a cependant un adoucissement au régime sévère du rhume qui vous tient enfermé dans les couvertures sans bouger : c'est la bonne tisane qui chauffe sur le poêle et que Lissel achète à l'épicerie du village ; — mélange de réglisse de violette, de bourrache, et aussi de caroube que l'on appelle au pays d'Alsace « le pain de Saint-Jean » (parce qu'on suppose que ce pain a nourri saint Jean dans le désert).

Il y a une autre chose exquise, c'est lorsque maman oint Tine et « Petit Frère » de graisse d'oie chaude, et qu'elle les empaquette ensuite dans les vieux foulards de grand-père.

Mais chut ! six heures sonnent, le coucou fait six révérences et Lissel pose sur le poêle le petit pot de grès contenant la bonne graisse d'oie. — Maman vient...

Elle entre, portant les vieux foulards à fleurs que grand-père mettait dans les poches de sa redingote, avec sa tabatière d'argent.

— Je veux le foulard jaune avec les oiseaux ! — crie Tine.

— Je veux le foulard vert avec le tigre, — clame « Petit Frère » enroué.

Maman sourit.

— Vous n'aurez ni l'un ni l'autre, si vous sortez les bras de vos couvertures, méchants !

— Faut pas que le tigre mange mon polichinelle, — ajoute « Petit Frère » en embrassant la bosse rouge de son ami qui déteint sur sa joue en moiteur.

Voilà que Lissel et maman étendent sur la table un drap replié. Elles y déposent Tine, nue comme un ver et maman trempe ses longs doigts dans la graisse du petit pot. Elle en couvre toute la poitrine de Tine.

On applique le grand foulard jaune sur le corps huileux et en un clin d'œil, Tine est retournée pour subir sur le dos la suite de l'opération.

— Ho ! que c'est bon ! — répète Tine qu'on porte dans ses couvertures, empaquetée de foulards et de linges.

Une bonne nuit de transpiration et demain plus de rhume. C'est là le vieux remède des mamans d'Alsace.

Quand « Petit Frère » à son tour est déposé dans le lit, ficelé comme un saucisson, il crie :

— Maintenant, donne la tisane et raconte l'histoire du petit nègre.

— Vous la savez aussi bien que moi, — répond maman.

— Non, non ! raconte...

Maman s'est assise près des lits ; elle a posé une main sur la tête de Tine, l'autre sur le front de « Petit Frère ». Elle commence :

— Vous savez que les foulards furent rapportés des Indes par un ami de grand-père, qui s'en était allé là-bas, chasser les tigres et les éléphants. Il marchait dans la forêt remplie de singes, de serpents et de bêtes féroces, seul avec son grand fusil.

» Quand il eut tué beaucoup de bêtes, il voulut revenir en France avec leurs peaux et leurs défenses ; il avait aussi trois petits singes vivants dans une cage, et un gros vilain serpent, roulé dans un panier.

— Le panier était bien fermé, dis, maman? — demande « Petit Frère ».

— Certainement, gros poltron... Et le chasseur avait encore des flèches empoisonnées, de belles étoffes. Il s'embarqua donc sur un beau navire. Mais ce beau navire fit naufrage pendant la tempête, et le chasseur perdit tout ce qu'il rapportait, sauf les foulards de grand-père. Et les naufragés se réfugièrent sur un radeau, sans vivres à manger.

A ce moment du récit, Tine et « Petit Frère » anxieux, sortent leurs têtes des couvertures : maman va parler du petit nègre que l'on devait manger tout cru. Un frisson court dans leur dos.

— Déjà un homme s'approche du petit nègre avec un grand couteau, dit maman, lorsque la vigie s'écrie : « Une voile à l'horizon ! » On lâche vite le petit nègre, on court hisser sur le mât la chemise du capitaine et les foulards de grand-père.

— C'était le mien, n'est-ce pas maman, — fait Tine.

— Non, c'était le mien, dis, — interrompt « Petit Frère », pleurnichant.

— C'était je crois l'un et l'autre, pour faire le signal plus grand, — ajoute maman.

...Satisfaits de savoir les naufragés en sûreté sur le nouveau navire, « Petit Frère » et Tine laissent venir à eux le « marchand de sable » qui remplit de ses menus grains les yeux des petits enfants. Tandis que la voix de maman se fait de plus en plus lointaine, le petit homme verse à pleines mains, les paupières se ferment, les têtes s'alourdissent... Maintenant les enfants n'entendent plus la voix de maman...

Elle se lève, doucement, elle dépose un baiser sur chaque front, remet une bûche dans le poêle et souffle la lampe.

Quand le coucou chante minuit, l'œil jaune de la petite veilleuse regarde seule le sommeil calme des petits enfants; Lissel dort aussi.

Odile.

La rue du village était fraîchement balayée et les oies caquetant s'y promenaient en troupeaux : les bœufs du labour et les enfants de l'école ne troublaient pas leur marche lente : c'était le « dimanche ».

De la boulangerie sortait une odeur de galette, et l'aubergiste sur sa porte avait son habit neuf. — Tine entre chez Odile. Au milieu de la cour bien rangée, le vieux Pierre, habillé pour l'église, tortille la mèche d'un fouet. Ses doigts calleux manquent de souplesse et il jure quand la cordelette échappe de sa main.

— Bonjour, Pierre, — crie Tine, — est-ce que ta vieille m'a fait des gâteaux ce matin?

— Vas-y voir, — dit Pierre, clignant de l'œil.

Tine secoue la terre de ses chaussures. Au pied de l'escalier

des sabots sont rangés, car Odile et Pierre ne gravissent qu'en chaussons les marches bien lavées qui mènent à leurs chambres.

Tine monte et pousse la porte, elle entre dans la cuisine. Du four au dressoir elle cherche, fouille : point de galettes.

Elle entre dans la chambre : devant la glace Odile s'habillait pour l'église, et ses bons yeux sourient, en voyant dans le miroir Tine entrebâiller la porte.

— Tu veux ton gâteau, petite gourmande? Vois, je l'ai caché dans le tiroir au pain, à cause des mouches. Il y a beaucoup de sucre aujourd'hui, et des amandes aussi.

Tine se met sur le banc, près de la fenêtre : elle ouvre le long tiroir de la table ; sous une serviette de toile filée à la main, ornée de grands chiffres rouges, elle voit la forme ronde de sa galette. Gourmande, elle la coupe, avec le grand couteau.

— Mange, — dit Odile, — pendant que je finis de m'habiller.

Et elle reprend sa toilette, avec le soin d'un officiant.

De ses cheveux gris nattés en cordelettes elle fait un chignon maigre, puis ses doigts humectés lissent les bandeaux ; et lorsque les cheveux sont lissés et brillants à s'y mirer, elle s'arrête, satisfaite. Ses vieux coudes pointent hors des manches de toile éclatante ; encadrés dans sa chemise aux plis nombreux, son cou et sa tête apparaissent, ridés comme un cuir ancien. Tine les regarde.

— Odile ! tu es bien vieille, dis?

— J'ai été petite comme toi, ma fille.

Tine réfléchit comment Odile avait pu être jeune. La chose lui paraît étrange mais, sans dire mot, elle se remet à manger.

— Oui, il y a plus de sucre que dimanche et de grosses amandes, c'est bon aujourd'hui!

Odile sourit et enfile ses souliers à larges nœuds ; elle vêt sa robe noire, plissée raide sur les hanches. Elle noue son tablier de taffetas brun, croise son fichu aux longues franges, puis elle ouvre la vieille commode. Aussitôt Tine se lève et dresse la tête au-dessus du tiroir.

— Quel bonnet dois-je mettre ? — demande Odile.

— Le brun, — fait Tine d'un air délibéré.

Le bonnet est de brocatelle mordorée à fleurettes noires ; le fond ample, ouaté, forme une auréole. Odile le pose délicate-

ment sur sa tête et noue les brides en papillon ; puis elle prend son mouchoir parfumé de lavande, son livre de prières et referme le tiroir. Ensuite elle sort avec Tine et descend l'escalier.

Derrière la maison se trouvait le jardin, au milieu des vergers. Il n'était pas grand, le jardin de la vieille Odile, mais les choux et les salades y laissaient une petite place aux fleurs qu'elle aimait. Il y avait de grands lys, des rosiers mousseux, de petits œillets sentant le poivre, et ces nigelles bleues dont la fleur se cache dans un fin voile de verdure, ce qui les fait nommer dans le pays d'Odile : « Marguerite au buisson ». Les fleurs étaient plantées le long des buis, bien à portée de la main.

Les cloches sonnaient quand Odile entra dans le jardin. Elle marchait avec précaution, respectueuse de son costume et du livre qu'elle portait ; ses souliers neufs craquaient, son tablier bruissait. Elle se pencha vers les fleurs ; elle prit une branche de thym et une rose ; elle aspira leur parfum, puis elle les déposa dans le livre, la corolle de la rose dépassant les feuillets.

Chaque dimanche, avant l'office, Odile descendait ainsi au jardin pour y cueillir des fleurs odorantes pendant que les cloches sonnaient.

— Tu ne viens pas avec moi, Tine?

— Non ! j'aime mieux rester dans le jardin.

— Alors, adieu et garde bien les petits lapins.

Odile sortit de chez elle avec le vieux Pierre ; ils montèrent la rue du village au milieu des oies tranquilles. D'autres paysans comme eux allaient vers l'église, et de loin Tine les vit, pareils à des insectes, dans leurs costumes d'antan. Les femmes en grosses jupes et en coiffes semblaient des scarabées ; les vieux hommes en frac, en haute cravate, étirés, longs, paraissaient des sauterelles.

Et lorsque tout le monde eut franchi le porche la cloche s'arrêta de sonner.

Dans le jardin Tine rêve.

Étendue près de la ruche bourdonnante elle suit le vol des abeilles. L'air est tiède et parfumé. A travers les paupières de la fillette, les rayons du soleil semblent vivre et bourdonner aussi.

Souvent, le dimanche, elle reste seule ainsi au jardin. Il y fait meilleur qu'à l'église, où l'on s'ennuie tant à rester immobile.

Là-bas Tine a beau respirer des branches de thym, comme Odile, pour ne pas s'endormir. Pendant le long sermon sa tête retombe (et celle d'Odile aussi), mais Odile est vieille... et patiente.

Dans le jardin quelle douceur !

Personne. Pas une voix ; rien que les abeilles, les fleurs, les oiseaux, le vent.

...Une petite langue chaude vient tout à coup caresser son visage. C'est Rim, le chien qui la regarde et remue la queue ; à son cou pend une cordelette rompue. Il se couche contre elle, au soleil, et il s'endort...

...Tine regarde les hirondelles nichées sous le toit. Inlassables, le père et la mère viennent avec la becquée et encore et toujours ; les jeunes crient sans arrêt.

Soudain, elle entend un galop furtif... et dans les choux, devant elle, deux yeux, sous de longues oreilles, la contemplent ; après les premiers, d'autres yeux regardent, d'autres oreilles remuent. Et puis, elle voit le défilé des lapins, grands et petits, sortir de la cage dont Rim a brisé les barreaux. Et tous viennent vers les choux, ils broutent les feuilles croquantes et leurs oreilles remuent craintives, et leurs yeux doux, étonnés, cherchent ceux de Tine. Longtemps elle les regarde manger, se gratter, aller vers d'autres feuilles.

Mais Rim rompt le charme ; il s'éveille. Flairant le vent, d'un bond il est dans les choux. Aussitôt, petites queues, dos ronds, longues oreilles, de détaler par-dessus les carottes, les choux, les salades, en tous sens, éperdus. Alors Tine se fâche et reprend le chasseur par sa corde et tandis qu'elle le tient, les cloches sonnent la sortie de l'église.

...Alors Tine se souvient. Doit-elle rentrer les lapins? Mais d'un brusque mouvement elle se rassoit par terre, tenant Rim. Et les petits lapins craintifs reviennent doucement, lentement vers les choux, et Tine de nouveau les regarde manger, se gratter, sauter parmi les feuilles.

Quand Odile rentra au jardin avec sa robe bruissante et sa rose fanée dans le livre, Tine répondit à son regard :

— Chère Odile, laisse aussi leur dimanche aux petits lapins, aujourd'hui.

H. ROSNOBLET

LETTRE DE VERDUN

Au commandant Marcel Prévost.

Vous avez si aimablement accueilli mes premiers souvenirs de combat que je m'enhardis à leur donner une suite. Me permettez-vous, cette fois encore, de ne voir en vous qu'un frère d'armes et, tout rondement, comme si nous nous étions toujours connus, d'échanger avec vous quelques pensées qui me paraissent susceptibles d'exalter la confiance du pays?

Je voudrais tant qu'on sût ce que font nos soldats, ce qu'ils [donnent, ce qu'ils méritent! D'aucuns s'essaient à dissimuler l'énormité de notre effort de résistance à l'heure où s'écrase sur nos têtes la voûte de fer et de feu créée par le plus puissant génie du mal que le monde ait jamais connu. Ils ont tort. La ruée qui descend vers nous, le tourbillon qui nous enveloppe, l'orage qui nous assourdit sont l'œuvre vraiment extraordinaire de ce génie et, s'il excelle à détruire, nous n'en avons que plus de mérite à lui survivre. Il s'était dit : « Contre toutes les prévisions, les Français m'ont résisté; ils ont même poussé l'audace jusqu'à me battre ; mais je saurai bien accumuler contre eux les formidables ressource de mon infernal empire et un jour, alors qu'ils se glorifieront de m'avoir égalé, je démasquerai brusquement la totalité de mes oyens, — et je les terrasserai. »

m

— Génie du mal, tu t'es trompé ! Mais si notre patrie reconnaissante à son armée veut mesurer ton erreur, qu'elle sache d'abord les garanties dont tu t'étais entouré...

Dans une profonde et large vallée s'étalent en grandes boucles les méandres d'une rivière mal desservie par une pente insuffisante. Les prairies inondées donnent asile aux eaux françaises qui présentent, à quelques kilomètres vers le Nord, une barrière à ne point franchir et qui s'attardent en sol ami. Les routes et les chemins s'éloignent en serpentant vers les coteaux, à découvert d'abord sur des glacis nus et arides, puis plongeant dans les bois où l'œil ne les suit plus. De-ci de-là, sur leur parcours que l'on devine encore, la toiture d'une caserne, le pignon d'une maisonnette, la superstructure d'un ouvrage fortifié émergent de la sombre futaie. Au centre du cirque, la ville se tapit contre les versants les plus abrupts qui descendent du Nord, ses toits grisaille confondent leurs chaos avec la crête de la citadelle et des vieux remparts, les tours carrées de sa cathédrale évoquent la puissance évanouie des antiques prélats.

Paysage de paix? On s'attarderait à le croire, si les souvenirs d'autrefois que notre rêve effleure en descendant des lourds camions n'étaient brutalement chassés par l'aveuglante réalité. Car le sol tremble et paraît moins stable sous nos pieds que ne l'était le plancher trépidant des autos. L'air est sillonné de sifflements étranges que l'on cherche à regarder et qui se concrétisent en explosions volcaniques où la terre, les arbres, les maisons mêlent en gémissant leurs débris arrachés. Des flancs des coteaux et du sein des forêts s'élance la grande voix de nos canons, qui s'amplifie de résonances et d'échos et qui s'harmonise en un grondement continu, son ami, toujours reconnaissable dans la confusion de la bataille. Des oiseaux de proie, qui planent en ronronnant et montrent sous leurs ailes la cocarde tricolore ou la sinistre croix noire, fondent les uns sur les autres et sont jusqu'au zénith les témoins de la haine exhalée de ce monde ; parfois l'un d'eux, bolide incendié, trace sur l'horizon sa course échevelée, et cent mille spectateurs, dans le cirque, applaudissent ou pleurent devant le triomphe ou la chute de leur champion. Plus pai-

sibles d'aspect, les longues chenilles vertes balancent au-dessus des crêtes leur poche d'hydrogène et d'un bout à l'autre du champ de bataille s'observent, s'épient, se défient, laissant descendre par le fil invisible qui les retient au sol le renseignement dangereux comme un venin mortel. Les ondes hertziennes ajoutent à ces duels leurs conflits invisibles et l'on voudrait pouvoir saisir aussi leurs chocs, les actions par lesquelles elles cherchent à se contrecarrer, leur enchevêtrement, les ruses et les envolées savantes qu'elles emploient pour toucher au but, pour faire vibrer l'antenne où les attend l'écouteur impatient. Partout la lutte et nulle part la trêve.

Il faut monter là-haut, vers ce fort qui couronne les bois et qui, dans un fracas indescriptible, s'empanache de fumées noires. Ce ne saurait être un mystère, car l'ennemi le sait aussi bien que nous, le poste de commandement est là, où vont les chemins et le rail, où les fils téléphoniques s'entrecroisent, où les signaux optiques se posent en passant. La perspective des dangers qui nous y attendent fait battre un instant nos tempes sous le casque d'acier qui les enserre, mais qu'importe? Les individus se perdent dans la nuée des combattants, on ne s'appartient plus, on se doit au salut de la ville et du pays. Nous montons. Chaque pas nous révèle les plus saisissantes réalités et, comme si nous en étions à notre première visite aux enfers, nous savons encore nous étonner : cette épreuve ajoutée à tant d'autres arrivera-t-elle à nous blaser? La route stratégique n'est plus ce ruban aux élégants lacets qu'une obstination de poésie me faisait entrevoir il y a un instant, c'est une fondrière épouvantable où s'emmêlent et s'embourbent les véhicules disparates d'une interminable théorie : les camions bâchés de vert, chargés de munitions, de fils de fer, de piquets, de sacs à terre, de vivres, d'artifices, étrange bric-à-brac indispensable aux combattants ; les fragiles autos des officiers de liaison ou d'état-major talonnés par l'urgence de leur mission, qui cherchent à forcer le passage obstrué, bondissant de trou en trou, plongeant leurs roues jusqu'au moyeu dans la boue visqueuse et fuyante des bas côtés, sifflant, cornant, ronflant, crachant brutalement leurs gaz au nez des malheureux piétons ; les fourgons et les chariots de tous les gabarits, aux conducteurs souvent plus bohémiens que

soldats, aux attelages efflanqués, aux planches disloquées et craquant sous le faix ; les cuisines roulantes où, derrière la cheminée de tôle vacillante et grinçante, sous les volutes d'une maigre fumée noirâtre, s'échafaudent pêle-mêle les sacs de pommes de terre, les boules de pain enfilées en chapelet sur une ficelle graisseuse, les inénarrables ustensiles d'une quincaillerie tordue et bosselée, les tonneaux d'où le vin qui suinte se mélange en bouillie à l'argile adhérente... puis, couronnant le tout, le cuisinier béat, torse affalé, jambes pendantes, qui enfreint sans pudeur les consignes les plus sévères en surchargeant le pauvre véhicule, pour goûter un moment de répit qu'il juge indispensable à l'intérêt général !

Nous montons. Lorsque nous pénétrons sous bois, le tableau de bataille se précise : la plupart des voitures s'arrêtent aux lisières pour accomplir leur besogne de ravitaillement en tous les points de bonne réputation, où l'on connaît une certaine discrétion aux obus ennemis ; d'autres s'aventurent encore... et leur chemin se jalonne de cadavres sanguinolents, bêtes ou gens, dont la vue lamentable ferait frissonner des novices, et l'on heurte partout des débris informes, roues, brancards, caisses éventrées, lugubres témoignages d'une audace jamais enrayée. La forêt et ses profonds ravinements répercutent l'écho d'explosions incessantes et sur nos têtes se rabattent en lourde pluie les branchages, les mottes de terre, les éclats. Une odeur âcre et pénétrante nous prend à la gorge, un irrésistible picotement nous attaque aux yeux, nous n'avons que le temps de sortir nos masques et nos lunettes et, cortège dérisoire de ce carnaval de la mort, — car c'est aujourd'hui le « dimanche gras », — nous montons, nous montons toujours.

Auprès de deux maisons éventrées où les blessés et les mourants viennent chercher un refuge illusoire, voici le poste où nos prédécesseurs vont nous passer la prise en charge du secteur. C'est un tunnel du « Péchot » : un compartimentage de sacs à terre y établit, à l'entrée, une chicane contre les gaz, mais arrête du même coup le peu de lumière qu'on voudrait introduire avec soi. Quel intérieur ! Plus de vingt officiers de tous grades travaillent, vont et viennent, causent, mangent,

dorment dans ce taudis. Le vacarme est assourdissant. Nous nous groupons autour d'une table branlante, sous la flamme fuligineuse d'une lampe expirant du manque d'oxygène. Sur une carte maculée et crayonnée de toutes couleurs, on nous expose une situation confuse, comme le sont toutes les situations de combats en cours. Il faudra que nos troupes entrent en ligne à la nuit, sous les feux qui ne cesseront pas, amenées au contact de l'ennemi par des guides dont quelques-uns se perdront ou seront tués, mais dont alors on devra savoir se passer. Et là, toute affaire cessante, elles supporteront le choc, elles attaqueront, elles entreront en liaison avec l'artillerie, elles seront un point dans l'espace, ignorantes des lois de leur gravitation, mais conduites et orientées cependant par les fils invisibles que l'on remet entre nos mains. Nous réglons au mieux tous les détails et, dans tout ce personnel inconnu qui nous apparaît comme un défilé d'ombres chinoises, nous choisissons à tour de rôle celui qui doit nous renseigner ou nous aider.

« — Tiens, mon vieil Honat, c'est toi ! Pas banal de se retrouver dans ce four quand on ne s'est plus vu depuis les deux années d'École vécues côte à côte... Où es-tu maintenant? Tu viens donc de prendre ta part à cette grande bataille? On tâchera de se revoir... Adieu... »

Et c'est ainsi qu'au plus fort de l'affaire, il nous arrive de renouer de vieilles amitiés, d'évoquer le passé, de revivre en quelques secondes l'épopée déjà longue où chacun joue son rôle. En racontant ce que nous avons vu, nous croyons tous avoir connu le plus fort, le plus terrible, le plus sanglant des grands drames du front :

« — C'est bon, on sait ce que c'est : ce ne sera toujours pas pire qu'à Ypres, à Lorette, à Souain, à Bagatelle, à la Grurie, aux Éparges, au Linge, au Vieil-Armand... »

« — Qui vivra, verra... » nous répondent ceux d'ici.

Les consignes passées, nous gagnons le nouveau poste qui nous est assigné : le secteur où nous allons nous engager déborde vers le Nord celui de nos prédécesseurs et nous devons nous placer en un point d'où l'on voie mieux le terrain, d'où les communications avec l'avant soient plus faciles et plus rapides.

Vains mots! Car il n'est facilité ni rapidité capables de résister à l'avalanche. Là comme ici, nous connaîtrons l'isolement d'avec la ligne d'engagement, nous nous consumerons des mortelles angoisses où l'on ignore ce qui se passe au delà de l'infranchissable barrage de feux, et lorsque nous enverrons un de nos officiers pour suivre de plus près le combat, il ne nous rapportera ses lumières, s'il les rapporte, qu'après l'orage. Nous comptons sur l'indéfectibilité de nos troupes; derrière elles nous organiserons et coordonnerons toutes les ressources qui leur sont nécessaires pour vivre et pour combattre, et puis... à Dieu vat! L'ennemi sera bien reçu.

Quelle étrangeté que d'écrire la nouvelle histoire de notre campagne « à la manière de Danrit »! C'est pourtant bien cela : à quelque mille mètres de sa glorieuse dépouille, sous la terre qui boit encore son sang, nous nous croyons engouffrés dans ce fort où sa verve prodigieuse avait dessiné dès longtemps de si justes images. Nous vivons aujourd'hui sa « Guerre de Demain ». Sous le tonnerre qui cherche à nous foudroyer, nous nous enfonçons dans le roc. Étourdis par l'obscurité et frissonnant sous l'impression d'une humidité glaciale, nous pénétrons à tâtons dans une galerie d'où la lumière solaire est complètement exclue. Une porte s'ouvre à droite et, comme des maraudeurs nous fouillons les recoins avec nos lampes électriques : notre domaine consiste en trois ou quatre compartiments séparés par des cloisons en planches, et où se sont donné rendez-vous quelques meubles boiteux échappés à l'incendie d'un pavillon voisin. Nous réagissions d'abord violemment contre la perspective d'un tel emprisonnement et tout nous paraît préférable à cette sépulture ; mais un examen des lieux nous ramène au sens des nécessités inéluctables : les bâtiments extérieurs du fort sont ébranlés sans relâche par le bombardement et aucun travail suivi n'y peut être mené à bien. On s'installe donc en maugréant ; on colle des bougies sur les coins de table, ce qui n'est pas pour égayer un tableau déjà si funéraire ; on étale quelques bottes de paille sur un lit de camp rien moins qu'appétissant; on suspend ses effets aux clous rouillés qui font saillie sur les cloisons. La machine à écrire et le téléphone, supplices jamais épuisés,

emplissent la nef du bruit exaspérant de leur tapotement et de leurs appels impatients. Nous circulons dans tous les sens et, dans ce bourdonnement, les alvéoles de la ruche se cristallisent peu à peu : l'un étale des cartes et, sur les plans du secteur, crayonne la mise à jour de la dernière heure ; l'autre déplie les chemises du dossier, les étiquettes, les aligne et les classe, convaincu par une vieille expérience que l'ordre le plus méthodique doit présider à la mise en train des travaux d'une grosse unité ; celui-ci cherche une bonne place au creux d'un parapet, vers le sommet du fort qu'il a gagné sans trop savoir comment, pour observer le terrain et préciser nos premières visions panoramiques ; celui-là parcourt la crête prudemment afin d'établir avec un strict minimum de sécurité les chaînes de coureurs qui nous doivent relier à l'avant. Il y a de quoi satisfaire l'activité de tous... et la ferblanterie de la popote, en s'empilant sur une vieille caisse, prouve que l'on s'attend à rester là longtemps, qu'il faudra bien y vivre, si toutefois l'on n'y meurt pas.

Partout s'affirme la prise de possession : on visite, on éclaire, on récure. Des approvisionnements de munitions, de matériel et de vivres gisent devant la grille, où les ont apportés les corvées de la nuit précédente : nos territoriaux les amènent par catégories le long des murs dégouttant d'humidité, où les besoins du front ne leur laisseront pas le temps de moisir. Les équipes d'artilleurs de tranchées enfilent à la queue leu leu les galeries étroites et débouchent éblouis dans les caponnières où n'aboutit pourtant, par les créneaux de tir, qu'un filet de pâle lumière : ils comptent leurs munitions et vérifient le jeu des canons-revolvers ou des 12-culasses. A l'étage supérieur, dans les locaux semi-protégés où les vitres et la maçonnerie légère volent en éclats sous les explosions continues, mais où les voûtes tiennent bon, le corps de garde, les cuisines, les postes de secours, les boulangers, et tout un innombrable personnel, s'accommodent tant bien que mal d'une situation extrêmement dure, qui représente le devoir du moment.

Le vieil ouvrage modèle 1874 se comporte comme ces ancêtres des flottes de haute mer réputés pour leur quasi

mystérieuse invulnérabilité. Il est le point de mire du cercle d'artillerie qui l'entoure, on le voit de partout, ses traverses monumentales et l'élévation de son massif central le désignent aux coups ; son antique tourelle cuirassée a faussé son système d'éclipse et lorsque, tournant sur ses galets, elle vomit aux quatre points cardinaux ses flammes et ses obus, les planchettes de tir ennemies en peuvent pointer l'emplacement avec la plus rigoureuse précision. Le chêne cependant brave encore l'ouragan ! A quelques centaines de mètres vers le Nord, il aperçoit la silhouette plus moderne de son cadet, bordé de béton et d'acier, que l'ennemi retient prisonnier dans ses lignes, et il lui jette un superbe défi :

« Frère, lui crie-t-il à travers ses souffrances, le cruel Dieu des guerres nous a séparés. Il nous choisit pour être les deux champions adverses de la lutte suprême. Il ne fera point que la même âme ne nous réunisse à jamais ! Frappe, je ne succomberai pas aux coups qui me viendront de toi. Ne t'émeus point si tes griffes, à ma haute carrure de lion, portent quelques égratignures, déchirent ma crinière ou labourent mes flancs : ici, ceux qui boiront mon sang puiseront l'héroïsme. Jeune lionceau, dont la souplesse et la subtilité se dissimulent si bien sur la colline où nos ennemis t'ont enchaîné, laisse-leur croire que tu les sers ; laisse-les s'enorgueillir du fruit de leur chasse, eux qui se vantent de t'avoir dompté. Samson, que ta force exaspère leur confiance, que ta cécité les aveugle, que ta puissance réveillée, au jour venu, ébranle les colonnes du temple et ensevelisse dans tes ruines cet abominable génie qui t'a choisi pour piédestal. »

Cette apostrophe est toute l'histoire de notre bataille qui ne tend point à vaincre, mais à écraser. Les préliminaires sont finis. L'avalanche du nombre et l'initiative de l'attaque ont acquis à l'adversaire tous les bénéfices que les colossales offensives de cette guerre permettent d'espérer de la première heure. Nous sommes maintenant à forces sensiblement égales, décidés les uns comme les autres à ne pas en démordre. Il reste contre nous l'avantage des lignes enveloppantes et d'un riche réseau ferré, mais la supériorité caractérisée de notre infanterie ne s'intimide pas d'une infériorité momentanée en artillerie et en ressources matérielles.

Le surlendemain de notre arrivée, nous sommes englobés dès le point du jour dans un fracas assourdissant : toutes les batteries ennemies tirent, toutes les nôtres leur répondent; le cirque boisé dont nous occupons le gradin supérieur s'emplit de l'énorme rumeur et tremble sur ses assises ; des entonnoirs plus vastes et plus tourmentés que des cratères disloquent les versants, déchiquettent les crêtes, bouleversent les vallées; l'atmosphère se charge de lourdes émanations qui pénètrent dans les cavernes, s'engouffrent dans les tunnels, cascadent vers les fonds, semant les larmes et l'asphyxie; les canons et les dépôts de munitions sautent ; les bataillons de réserve, qui essaient de se rapprocher pour parer à l'attaque imminente, sont cloués sur place par les larges blessures ouvertes dans leurs rangs.

Que se passe-t-il vers les tranchées, au contact de l'ennemi? Nul ne le saura pendant quelques heures d'angoisse longues comme un siècle. L'observatoire du fort est intenable et les plus héroïques succombent à la tâche : on peut à peine se rendre compte que l'avant brûle comme l'arrière et, la gorge serrée, la fièvre aux tempes, on se demande ce que l'incendie laissera après lui ! Plus de téléphones, plus de liaisons optiques, tout a sombré dans la bourrasque. De temps en temps un coureur arrive jusqu'à nous, mais haletant et couvert de sang, ou tellement contusionné par ses chutes qu'il en a perdu la raison : « C'est fou, nous dit-il en substance, c'est diabolique, c'est la fin du monde, ils sont tous tués ! »

Essayez de vous imaginer que le commandement doit alors garder son sang-froid... Il n'a plus que deux moyens d'action : son artillerie, à laquelle il donne l'ordre de tirer, de tirer quand même, de tirer toujours, quelles que soient ses pertes, en dépit des plus extraordinaires difficultés techniques, alors que toutes les liaisons sont coupées et que l'obscurcissement du ciel empêche même de voir les fusées d'appel ; ses réserves, qu'il sent là, près de lui, hachées par le bombardement, morcelées, fauchées, sanglotantes ! C'est vrai, il n'a plus que ces deux moyens, mais il a aussi, ce qui vaut mieux encore, sa confiance dans ses troupes. Il les a dressées avant la bataille, il sait qu'elles ne failliront et ne faibliront pas, il croit à cette union morale que les obus les plus puissants sont impropres à rompre : les yeux fermés, il voit.

Il voit, sur la gauche, les bataillons brandebourgeois qui déferlent en vagues moutonnantes par les glacis du fort captif, entraînés par les grenadiers que le doigt du kaiser a marqués pour la mort, précédés par des jets de flammes, masques au nez, baïonnette basse... Il sait qu'ils viennent se briser contre la muraille de nos vétérans, ceux de Lorraine, de Champagne et d'Artois.

Il voit qu'au centre de notre ligne les avantages du terrain donnent à l'ennemi l'illusion d'un premier succès, que nos tranchées sont un instant submergées... Il sait que la contre-attaque se déclenche aussitôt et qu'une poignée de Français suffit en de telles circonstances à repousser, puis à tenir en respect une horde d'Allemands.

Il voit que vers la droite nos positions sont inviolables et inviolées... Il sait quels bataillons les défendent !

Mais ce qu'il voit et sait aussi, c'est le prix d'une telle victoire : nos tranchées conservées ou reconquises sont chargées de mourants et de blessés. C'est une belle division qui vient, une fois de plus, de payer avec son sang le salut du pays. Faut-il alors se laisser amollir? Faut-il pleurer les nôtres, ou compter les cadavres ennemis qui s'amoncellent devant eux et les vengent déjà? La guerre paye la guerre. Au plus offrant la sinistre mort octroie largement sa part, et c'est notre consolation de penser que nos sacrifices dans cette lutte gigantesque sont inférieurs à ceux de ses criminels fauteurs. L'entreprise peut se prolonger : à chacune de ses phases nouvelles une chance de plus entrera dans notre camp, du fait même des statistiques impitoyables.

A la nuit, la vie renaît peu à peu sur la grande crête labourée par le feu où nous sommes immobilisés depuis le début de l'engagement, — sinon la vie, car le mot est trop beau, du moins le mouvement. La trombe des obus continue, mais déjà moins violente et surtout moins ajustée sur les cheminements découverts. Les communications se rétablissent de l'arrière vers l'avant, au prix de pertes encore lourdes, mais qui n'empêchent pas la machine de commandement de reprendre son jeu : nos officiers de reconnaissance se glissent dans le noir, se faufilent parmi les explosions, circulent au

milieu des blessés et s'avancent jusqu'au terrain de l'action pour y débrouiller la situation ; de tous les postes de secours, les brancardiers essaiment, trop peu nombreux pour l'énorme besogne où ils se donnent de plein cœur, ne comptant pas leurs propres souffrances. Les caissons d'artillerie sortent comme par enchantement des bois et des ravins aux abords de la ville et s'en vont au grand trot, par les chemins bouleversés, par les champs retournés, à travers de fantastiques obstacles, en dépit d'une impénétrable obscurité, jusqu'aux betteraves qu'ils réapprovisionnent pour la bataille du lendemain; puis, ils s'en reviennent avec les pièces blessées, clopin-clopant, d'entonnoir en entonnoir, retournant vers le parc où les réparations commencent aussitôt. Parmi cet étourdissant va-et-vient d'artilleurs, une fois encore les pitoyables fourgons et la quincaillerie des cuisines roulantes s'ouvrent la voie, car la consigne est d'aller vers l'avant pour ravitailler, pour évacuer, pour soulager les misères, pour collaborer à la bataille... et il n'est pas un seul de ces hommes, qui sous le sordide accoutrement du charretier qu'il paraît être hésite à marcher aussi loin qu'il le faut, tant il est vrai que la bravoure individuelle et l'esprit du devoir de notre troupier se développent aussi bien dans l'ombre et sans contrôle qu'au plein feu de l'action !

Ces esclaves teutons, qu'on nous amène prisonniers, en diront-ils autant? Parlez... le bruit de vos chaînes se trahit dans vos récits comme il sonne sous vos pas. On ne sent chez vous que contraite et violence. Vous vous battez bien, certes, et nous en savons quelque chose, mais où est le mobile généreux qui vous pousse? Vos officiers ne se font pas tuer devant le rang, — où sont-ils? Ils vous mènent par la menace et souvent, lorsque vous vous retournez en cours d'attaque, vous ne les voyez même plus derrière vous... Ils ont fui, peut-être? Vous n'êtes pas loin de nous l'avouer et vous en rougissez de honte. Ils se jouent de vous, ils vous font massacrer : vous commencez à vous en douter et vous en frémissez d'indignation. Parfois cependant nous constatons chez vous comme une émanation de ce souffle d'épopée qui anime nos soldats, et nous nous étonnons de ce rayon d'idéal qui dore pour un temps vos tortures morales. Que trouvons-nous alors? Votre kaiser... l'ombre de votre kaiser que vous croyez un Dieu et qu'on fait

apparaître sur le linceul que sa main vous envoie. On vous fait croire qu'il est là ; que son héroïsme assiste à vos assauts ; que ses récompenses vous seront largement octroyées ; que sa paix vous sera donnée. Malheureux ! Votre foi est trompée et les pleurs que vous versez sur votre naïveté, quand nous démasquons à vos yeux la duperie, augmentent l'amertume de votre destinée.

Les émotions et les fatigues de cette journée ont dépassé ce qu'il est humainement possible de concevoir. L'expérience acquise depuis vingt mois nous aidait à nous en faire, de loin, une pâle idée, mais si loin de la réalité que tous les comptes rendus nous étonnent encore grandement, à leur arrivée tardive : la charge a été écrasante pour les vieilles épaules comme pour les jeunes ! Pouvons-nous donc nous leurrer de l'espoir que d'autres vont venir prendre notre place? Cet incessant roulement d'unités en pleine bataille serait chose impossible : on y est, on y reste, on le sait et on ne demande pas autre chose. Figurez-vous dans ces conditions ce que doit être le courage de nos hommes au soir de tels événements : ils sont dans la fournaise depuis quatre jours ; pendant vingt-quatre heures, leurs souffrances et leurs épreuves ont été portées au maximum, et il n'est pas de paroles humaines qui puissent en donner même une faible image ; ils ont faim et, pour se rassasier, ils mélangent un fond de boîte de conserve aux croûtes d'un biscuit plus dur que de la brique, heureux si l'audace de leurs cuisiniers leur vaut un quart de soupe refroidie ; ils ont soif, ils meurent de soif, et ils ne trouvent qu'un peu d'eau croupissante pour éteindre le feu de leur gorge ; leurs bronches irritées par les gaz sont secouées d'une violente toux et la conjonctivite lacrymogène rend leurs paupières douloureuses. Il n'est qu'un remède à tous ces maux : le réveil des énergies, la remise au travail. Parmi les unités qui se reconstituent et se comptent, les officiers circulent pour répartir la tâche : il faut réparer les parapets éboulés par le bombardement, remettre du fil de fer en tous les points où l'ennemi fit brèche, reconstituer les petits dépôts de munitions et de grenades, reconstruire les abris éboulés, amorcer de nouveaux boyaux, créer des positions de soutien et de repli... Qu'est

devenu l'adversaire? Il importe surtout de ne pas le perdre de vue, de percer à jour ses intentions, et nos patrouilles se portent en avant pour le sonder, le harceler, lui donner la preuve que notre activité n'est nulle part atténuée, que nos forces physiques et morales restent inébranlables.

Une cinquième nuit de veille s'ajoutera aux autres, une sixième journée de lutte grossira les fatigues de la précédente, et ainsi de suite jusqu'à huit jours, dix jours, douze jours pour quelques unités! De nouvelles attaques trouveront immuables à leur poste les mêmes vétérans, et l'extraordinaire endurance de nos troupes opposera aux bataillons allemands la plus cruelle et la plus inattendue des déceptions. Pendant ce temps en effet, ils s'useront au jeu. Ils se renouvelleront tous les deux ou trois jours pour leurs furieuses et stériles offensives. Leurs sacrifices dépasseront les nôtres du triple ou du quadruple. L'écroulement de leurs illusions les ensevelira.

Si une impression devait se dégager nettement de ces pages, je voudrais que ce fût celle de vie intense : le voisinage de la mort, qui nous guette partout au cours de cette lutte, ne nous impressionne nullement et il nous déplairait même de penser que des craintes à notre sujet pussent faire dévier de la grande idée l'esprit de ceux qui nous sont chers. Plus que jamais nous entendons nous battre pour une idée, et c'est pourquoi j'oppose si nettement les sentiments dont nous vibrons à ceux que nous constatons chez l'ennemi. Cette idée, elle n'a pas deux noms et il faut bien l'écrire une fois de plus, car le ridicule de la banalité ne saurait nous toucher : c'est la Victoire, — une victoire à la française, souriante et poétique, que l'humanité soulagée du plus horrible cauchemar fêtera comme une libératrice.

Nos hommes l'entrevoient au plus fort de leurs souffrances, ils lui parlent, ils en font leur amie et la flattent de leurs familières apostrophes. Grâce à elle, ils ne connaissent pas la solitude, et les mourants, à leur chevet sanglant, reçoivent d'un bon mot l'aimable visiteuse. Pour elle je vous ai épargné les détails horrifiants et les scènes réalistes dont s'accompagnent à l'ordinaire nos récits de combats.

Lisez en ce moment les lettres du soldat allemand : toutes sont nuancées d'une indicible tristesse, et les plus belles, — les seules devant lesquelles nous nous inclinions avec respect, — sont celles où on lit une pieuse résignation aux cruelles rigueurs d'une guerre sans issue. Lisez les nôtres, au contraire, et vous y trouverez la douce empreinte de cet Idéal. Elles sont magnifiques de simplicité, de quiétude, de lumineuse confiance. Parlez à nos blessés, à nos amputés, à nos aveugles, dans les hôpitaux où ils sont encore la proie de la douleur physique et dans les foyers où ils renaissent à la tendresse de leur famille : ils vous diront tous que leur sacrifice est gaîment consenti, que leur désir est de revenir au front, que leur volonté est de se rendre utile à leur pays.

Et devant un de ces mutilés, que la médaille militaire vient de marquer au cœur du signe de l'héroïsme, ne rougissez ni de votre émotion ni de vos larmes lorsque vous l'entendrez balbutier ce laconique remercîment : « Mais... je n'ai fait que mon devoir ! »

HENRI RENÉ

CHIENS DE GUERRE

La guerre actuelle aura été féconde en révélations imprévues. Les monstrueux obus de l'artillerie lourde ont modifié nos idées sur l'utilité des forteresses ; les tranchées ont démontré que la guerre de siège peut se faire en pleine campagne, et les aéroplanes ont achevé de donner à la formidable lutte engagée un caractère de fantastique et de merveilleux que n'avaient pas au même degré les combats homériques.

Nous n'acceptons point, sans un secret malaise, ce bouleversement de toutes nos opinions sur la tactique et la stratégie. Par exemple, à l'arrière, le grand public demeure inconsolable du peu de services rendus par les pigeons voyageurs à qui la légende avait attribué, dans l'hypothèse des guerres futures, un rôle de premier plan. Mais d'autre part, les techniciens militaires n'ont point voulu admettre sans discussion que les chiens de berger pouvaient devenir pour nos soldats les auxiliaires les plus précieux. Maintenant, la rude leçon des faits a dessillé tous les yeux, et les chiens sentinelles, les chiens patrouilleurs, les chiens sanitaires, les chiens tracteurs, dans l'extraordinaire diversité de leurs rôles, jouissent à leur tour d'une popularité méritée.

A vrai dire, leur importance était soupçonnée depuis longtemps par les Allemands et par nous-mêmes. Seulement, nos

ennemis possédaient, au début des hostilités, une véritable armée de 3 500 chiens complètement dressés selon les méthodes teutonnes, et ce nombre, s'il faut en croire les spécialistes, a dû être porté depuis à 7 000 environ. Ce chiffre élevé n'a rien de surprenant, si l'on songe que le *Club allemand du Chien de berger*, fondé par le major von Stéfanitz, comprend 5 000 membres, et que le *Livre des Origines* du club, créé il y a vingt ans, doit atteindre maintenant plus de 38 000 inscriptions.

Malgré les efforts tentés par d'éminents spécialistes, dont les noms sont trop connus pour avoir besoin d'être rappelés ici, nous étions donc, à la fin de juillet 1914, en retard sur l'Allemagne dans la préparation du chien de guerre. Mais nous nous sommes rattrapés depuis, beaucoup plus vite qu'on n'aurait pu croire, d'abord parce que nous savons improviser, ensuite parce que nous avons bénéficié du plus heureux concours de circonstances. En effet, ce sont les bons chiens de berger qui font les bons chiens de guerre, et c'est en France — les Allemands le savent bien — que l'on trouve les meilleurs chiens de berger.

En première ligne, au dire des connaisseurs, viennent d'abord le « berger » de Beauce à poil court, et le « berger » de Brie, à poil long. Ce sont de merveilleuses bêtes, d'une intelligence très vive et qui possèdent par surcroît les qualités de l'honnête homme : l'ardeur au travail, la fidélité dans les affections, le sens parfait de l'ordre et de la discipline. Presque sur le même plan, il faut placer le « labrit » des Pyrénées, race de chiens dont le type n'est pas absolument défini, comme pour les briards et les beaucerons, mais dont il existe d'admirables spécimens.

Ce n'est pas tout. On peut dire que dans chaque province française, et notamment dans le Languedoc, la Camargue, la Crau, la Picardie, les Ardennes, les Garrigues, le nord de la France, il existe des chiens de berger dont le plus grand défaut est de n'être point « typés » selon l'expression qu'emploient les éleveurs, mais qui, tous, peuvent former d'excellents chiens de guerre. Ces mâtins, dont l'élevage est totalement négligé, possèdent cependant les mêmes qualités, à peu près, que leurs

congénères des grandes races de la Brie et de la Beauce. Le « bouvier des Flandres » jouit même, à juste titre, d'une réputation de force et de bravoure qui a été consacrée sur le front belge et dans nos tranchées de l'Artois.

La mobilisation canine, si je puis dire, nous donnerait une supériorité d'autant plus grande sur les Allemands, que nos alliés possèdent également de remarquables types de chiens de guerre. Les Anglais emploient le *bob-tail*, à poil long non bouclé, à la queue très courte, de couleur gris cendré ou se rapprochant du bleu, et le *collie*, chien de berger écossais, à poil très long généralement, bien que certains individus parfaitement racés aient le poil très court. Ce chien passe pour être moins intelligent que le bob-tail. Le major Richardson a également tiré un excellent parti, comme chien sanitaire, de l'airedale-terrier, mais à la condition expresse que les sujets employés n'aient jamais chassé. Cent cinquante airedale sont actuellement sur le front.

Nos alliés belges possèdent les vifs et nerveux bergers de Grœnendael, noirs au long poil ; les bergers de Tervueren, au poil de couleur acajou ; les bergers de Malines [illegible] poil court de couleur fauve, et une autre race de bergers à poil dur gris cendré, moins bien définie que les précédentes.

L'armée italienne pourrait être fort bien pourvue de chiens de guerre, avec le berger des Abruzzes, au poil très dense et dont la taille atteint celle de nos grands beaucerons, si la couleur de sa robe, entièrement blanche, ne devait le faire éliminer pour le service de guerre. Il est en effet nécessaire — et cela se comprend facilement — de n'avoir recours qu'aux animaux dont le poil a ces tons neutres ou foncés qui favorisent l'invisibilité à distance. Nos alliés italiens doivent donc se borner à l'emploi de leurs bergers ordinaires, excellents chiens d'ailleurs, très intelligents, et dont la robe, toujours assez claire, est d'un jaune sale tacheté.

Les Russes possèdent un type de berger digne de rivaliser avec notre briard : c'est un animal très fortement établi, d'une souplesse exceptionnelle et très intelligent. Une de nos armées en possède un, dressé au chenil d'Asnières. Il est devenu un chien sentinelle tout à fait supérieur.

Quelles sont, en regard des richesses alliées, les ressources de nos ennemis? Ces ressources sont assez minces en Autriche, où le bouvier hongrois, dit *komondor*, rappelle assez bien notre chien des Pyrénées. Pour les raisons indiquées plus haut, cet animal, quoique de forte taille, ne peut être avantageusement employé, à cause de sa couleur blanche ou blanc sale.

Les Allemands, qui sont de grands emprunteurs, ont d'abord employé comme chien policier — avec l'arrière-pensée, bientôt réalisée, d'en faire un chien de guerre — le terrier anglais d'Airedale. Ils lui ont adjoint trois variétés : 1° le chien de berger allemand dont le berceau, d'après certains cynophiles, serait la vallée de Munster, et auquel, pour cette raison, on donne maintenant le nom de berger d'Alsace ; 2° le *doberman-pinscher*, à poil ras, à courte queue, très musclé et bien établi. Ce chien, aux yeux des profanes, peut assez facilement passer pour un beauceron. Inutile de dire qu'au front, nos chefs d'équipe ne s'y trompent jamais. Le *doberman-pinscher* a le défaut d'être batailleur. Nous en avons quelques-uns en activité de service ; 3° le *rottweiler*, bouvier allemand, qui ne paraît pas jouir auprès des spécialistes, d'une bien vive popularité. En dehors de ces trois variétés, nos ennemis n'ont pas grand'chose. Nous leur demeurons supérieurs, sinon par le nombre, du moins par l'extrême diversité des types que l'on rencontre en France, et par les qualités d'intelligence, de souplesse, d'aptitude au travail communes à chaque variété.

Il convient d'insister sur ce point particulier. Un de nos dresseurs les plus remarquables, M. D..., qui travaille actuellement pour le front, donne de bien curieuses précisions sur la différence de mentalité entre le chien français et le chien allemand :

« Prenez un briard ou un beauceron, et regardez-le bien. Il vous rendra regard pour regard, sympathie pour sympathie ; il s'intéressera à chacun de vos gestes, cherchera à deviner vos pensées et y parviendra souvent. Campé devant vous, il aura l'air de vous dire : « — Voyons, qu'est-ce que tu me veux? Je ne demande qu'à marcher, pourvu que tu t'expliques clairement ! » Tandis que le chien allemand, oh !

non, il n'a pas les mêmes yeux ! Regard atone, mouvements moins souples, caractère plus « cabochard » : il est comme un frère inférieur du chien français ! »

Nous entrons ici dans le domaine des rapports entre les influences ethniques et des aptitudes individuelles. Le chien allemand est-il foncièrement moins intelligent que le français? Et pourquoi? Les techniciens ont cru remarquer que la fréquentation des villes, l'existence pour ainsi dire civilisée que nous faisons au chien domestique, éclaircit le poil de celui-ci. Les chiens sauvages, ou plutôt les chiens primitifs auraient eu la robe plus foncée que leurs descendants. Faut-il croire que « l'ami de l'homme » se modèle sur son maître, au point d'en refléter les qualités ou les défauts? Est-il exact que si vous avez la démarche vive, les gestes prompts, l'allure décidée, votre chien, en vous accompagnant dans vos promenades, sera en perpétuel va-et-vient, et que le chien d'un rêveur, d'un philosophe suivra son maître pas à pas, comme s'il poursuivait à son tour un songe intérieur ou la solution de la quadrature du cercle? Toujours est-il que les professionnels du dressage canin sont unanimes à reconnaître une différence « psychique » énorme entre le *doberman-pinscher* et le berger de Beauce ou de Brie, et ils la caractérisent par cette simple observation : « L'œil du chien allemand manque de franchise. Les chiens de chez nous ont des yeux humains. »

***

Comme les Allemands, nous dressons les chiens de guerre pour la faction en sentinelle, pour la patrouille et la liaison, pour la recherche des blessés et enfin pour le transport des fardeaux.

Le dressage de l'animal n'est point le même, selon qu'il est destiné à tel ou tel service. Pour arriver à faire comprendre au chien ce qu'on attend de sa bonne volonté : à grogner sans aboyer dès qu'il entend un bruit suspect ; à prendre sa garde et à rester en observation sans une minute de distraction ou de défaillance ; à reconnaître, entre plusieurs centaines, la piste de l'homme qu'il doit rejoindre, quand il est agent de liaison ; à découvrir les blessés et à les signaler sans retard ;

à transporter, en pleine nuit, par des sentiers impossibles, des objets de pansement, des vivres, des munitions ; pour lui apprendre à ne pas chasser dès qu'il voit du gibier ; à ne pas faire l'école buissonnière ; à rapporter fidèlement les lettres à celui-là même qui doit les recevoir ; à ne pas se laisser entraîner dans les lignes ennemies par quelque Dalila à quatre pattes ; pour l'habituer au bruit des mitrailleuses, au fracas des canonnades, aux lueurs brusques des projecteurs et des fusées éclairantes ; pour qu'il sache se retrouver dans le désordre d'une bataille au moment de l'assaut ou de la retraite; pour qu'il soit, en un mot, un sûr auxiliaire de nos soldats, — on se doute bien qu'il faut, chez son entraîneur, infiniment de patience, de psychologie et de véritable vocation.

Nos méthodes de dressage, bien différentes des méthodes allemandes, sont basées, tout simplement sur le sens de l'obéissance dont sont pourvus les chiens de bonne race, et leur aptitude à comprendre les ordres clairement donnés. Peu de menaces ; point de punitions corporelles : le chien bien dressé est celui qui, ayant été grondé à propos, n'a cependant jamais été battu. C'est, au fond, une affaire de pure logique plutôt que de méthode. Les entraîneurs français, quand ils consentent à se débarrasser de toute science puisée dans les manuels spéciaux et à s'abandonner à leur inspiration, réussissent merveilleusement le dressage du chien de guerre. Il faut, appliquant les procédés infiniment divers qui ont fait la gloire de James Fillis dans le dressage du cheval de haute école, considérer chaque élève en soi, tenir compte de sa personnalité, se préoccuper de ses goûts, de ses préférences, de ses « idées », enfin. Car un officier, conducteur sur la ligne de feu d'une équipe superbe, me le disait récemment : « Un chien ne ressemble pas plus à un autre chien, comme mœurs, comme caractère, comme manière d'être, qu'un Breton ne ressemble à un Calabrais. Chacun de mes braves toutous a sa façon, bien à lui, de résoudre les difficultés qui se présentent, et de se former une opinion sur sa tâche quotidienne. J'emploie à dessein le mot « opinion ». Qui donc pourrait, après avoir expérimenté, dans les mêmes conditions que les combattants, l'intelligence des chiens, affirmer avec Malebranche que ce sont de pures machines? »

Un grave écueil à éviter : c'est de ne pas demander à l'animal plus qu'il ne peut rendre. A force de voir dans le chien un compagnon adroit et dévoué, l'entraîneur arrive à se figurer de bonne foi que celui-ci pense et sent comme lui. Ce n'est point exact. Il est probable que le Briard le plus délié ne sait pas mieux pourquoi il se bat que le paysan de la Silésie ou de la Forêt-Noire. Le chien est observateur parce qu'il a du flair et de la mémoire ; il arrive parfois à calculer et à déduire, comme ce chien de l'Alaska, employé comme tracteur dans un secteur des Vosges et qui, obligé chaque jour de contourner une montagne pour arriver à destination, s'avisa soudain de prendre un raccourci fort pratique, dont ses conducteurs n'avaient pas eu le soupçon. Mais le chien n'est point un philosophe. N'exagérons pas la portée de ses idées générales. Il faut le spécialiser, et dès qu'il connaît bien sa spécialité, il n'en sortira que pour commettre bévues sur bévues.

Le lecteur comprendra que je ne décrive pas ici les procédés de dressage familiers à nos entraîneurs français : ils sont moins connus qu'on ne le suppose. Il y entre à la fois de l'imagination, de l'observation judicieuse, le fruit d'expériences sans cesse renouvelées et tout cela constitue, pour chaque professeur, une sorte de patrimoine secret qui doit être gardé de la curiosité teutonne. Ce que l'on peut dire, c'est que tout chien ayant chassé doit être écarté des chenils de guerre. Le chien courant pourra faire un pisteur, mais il abandonnera sa piste à la première rencontre d'une trace de gibier. Le chien d'arrêt est pareillement inutilisable : il y a souvent du gibier sur les champs de bataille — on en rencontre même dans les tranchées, où les oiseaux reviennent parfois de la façon la plus imprévue.

On ne fait rien de bon non plus, avec le chien de berger élevé « en chambre ». Le choix des sujets destinés à peupler les chenils de guerre doit être déterminé par une méthode rigoureuse, et les chiens « de salon » ne trouveront jamais grâce devant le connaisseur. Pourtant, il est bon de signaler ici un détail curieux : les types les plus purs de beaucerons et de briards se sont trouvés chez les riches amateurs, désireux de posséder des sujets irréprochables. Dans les Flandres,

en Belgique, nous avons pu récupérer un assez grand nombre de superbes chiens des Pyrénées, achetés par des touristes au cours d'excursions dans les montagnes. Enfin, le chien de berger russe auquel j'ai fait allusion plus haut a pu être utilisé sur notre front, parce qu'une jeune artiste, très applaudie avant la guerre à Saint-Pétersbourg, comme on disait alors, avait eu la fantaisie de se procurer une bête magnifique et qui, à Paris, se trouvait constituer une rareté.

***

En somme, on peut dire que le dressage français a pour but de laisser au chien le maximum d'initiative. Au contraire, le chien de guerre allemand est « caporalisé ». Rien de suggestif comme un manuel teuton de dressage du chien de guerre : l'âme du Borusse brutal mais méthodique, maladroit mais tenace, pauvre en ressources mais habile à s'approprier celles d'autrui, se reflète comme dans un miroir en ces pages rogues. Le premier mot de l'auteur, le major von der Leyen, du 2e bataillon de chasseurs silésiens nº 6, est pour dire — ou plutôt pour avouer — que le terrier d'Airedale se recommande en première ligne. Et il ajoute qu'il y a lieu néanmoins de poursuivre, jusqu'à nouvel ordre, les expériences avec le chien d'arrêt à poil ras.

Ainsi, en quatre lignes, le manuel allemand formule d'abord une déclaration *cynique* : les meilleurs chiens de guerre que puissent utiliser les armées du kaiser doivent provenir d'Angleterre. Il continue par une hérésie impardonnable et qui ne peut laisser aucun doute sur sa parfaite incompétence psychologique en matière de dressage, puisqu'il recommande l'emploi éventuel du chien d'arrêt.

Notons, en passant, que le capitaine von der Leyen conseille de préluder au dressage par des exercices en chambre ; qu'il indique un chiffre maximum de douze chiens par bataillon, et qu'il recommande de faire accompagner les chiens très sûrs, « mais pas très avisés », de chiennes particulièrement intelligentes. Il est bien vrai, d'ailleurs, que les Allemands sont de très grands organisateurs et qu'ils prévoient tout : celui-ci a prévu, dans tout chenil militaire, un petit local pour

y enfermer « les chiennes en folie ». Quelle science du détail ! « Aussitôt, dit le manuel, qu'une chienne aura mis bas, l'officier directeur fera son choix dans la portée. Il ne laissera pas plus de cinq petits à la mère. » Les cinq favorisés du sort ne se doutent point de ce qui les attend. L'inflexible capitaine prescrit que « dès son plus bas âge, le jeune chien ne sortira jamais de sa niche sans être surveillé ». Et vers le septième mois, il commencera les exercices en chambre. On lui mettra le collier de dressage, c'est-à-dire le collier de force, avec des pointes intérieures qui blessent l'animal dès qu'il résiste à la laisse. Quant au dresseur, il peut se dispenser d'étudier, d'observer, de comprendre et même de regarder son élève : le manuel lui indique avec une précision impitoyable tous les mouvements qu'il doit faire. Écoutez plutôt :

« La main gauche du dresseur tiendra la laisse à environ un pied (0 m. 31) du collier, et le reste de la longueur de celle-ci sera maintenue par la main droite reposant sur la hanche. Alors, *sans se soucier de la résistance du chien*, le dresseur marchera tranquillement droit devant lui, le flanc gauche rasant le mur, de manière que le nez du chien touche le jarret gauche de son guide. »

Voilà de quoi plonger les dresseurs français dans une stupéfaction bien légitime. Quelle différence entre la promenade sinistre d'un bourreau, marchant tranquillement (!) en rasant les murs et tirant un malheureux chien affolé de douleur, et nos méthodes à nous, à la fois indulgentes, spirituelles et expéditives. Le dresseur français et son élève sont assis l'un devant l'autre ; ils causent ; ils se font des confidences ; le maître profite de certaines péripéties bien amenées pour faire comprendre au chien ce qu'on attend de lui, et il le traite comme un collaborateur véritable, comme un ami à qui l'on peut accorder une entière confiance.

« Aussitôt que l'animal suivra docilement son dresseur, continue le capitaine von der Leyen, celui-ci fera un à-droite pour marcher vers l'intérieur de la chambre. Le jeune chien ne tardera pas à se précipiter en avant. Le guide aussitôt conversera brusquement à gauche en criant d'un ton bref : « *Derrière !* » et en accompagnant cette interjection d'un coup sec sur la laisse. »

Comment le chien prend-il cet enseignement? Le manuel ne s'en préoccupe pas une minute. « Les exercices se feront journellement pendant une semaine, ne dureront pas plus d'un quart d'heure au début et seront d'une heure vers la fin de la semaine. » Ensuite, l'élève fera pendant six jours les exercices de marche et d'obéissance aux ordres : « *Assis! Ici!* » L'exercice nº 3, qui enseigne au chien à rapporter, durera huit jours. La durée des autres exercices est également fixée par le manuel, et quand le chien a parcouru le cycle complet des épreuves dans le temps déterminé, il est dressé, qu'il le veuille ou non. Il arrive que la malheureuse bête ne connaît pas bien son rôle, se trompe, hésite, donne l'impression de manquer de vigilance. Mais elle n'en a pas le droit. On la considère alors comme une forte tête et on la punit en conséquence. Tant d'heures d'exercice, pendant tant de jours, doivent conférer aux animaux comme aux hommes soumis à la schlague prussienne tous les bienfaits de la « kultur ».

Les objets considérés comme indispensables pour le dressage des chiens sont beaucoup plus nombreux en Allemagne qu'en France. Depuis le collier à pointes intérieures et le fouet de cuir jusqu'à la boîte à messages en zinc, ils constituent une lourde collection des preuves de l'inaptitude teutonne à enseigner clairement quoi que ce soit. On peut mettre en fait que le dressage des chiens français, par les méthodes françaises, peut se réaliser avec un matériel sommaire et littéralement improvisé. Il se fera d'ailleurs infiniment mieux en plein air que dans les chambres de dressage. Mais, par exemple, le dresseur français partagera volontiers son repas avec l'élève et permettra même à celui-ci de coucher dans sa chambre. Sans doute, le capitaine von der Leyen et le baron de Plettenberg n'oublient point de recommander la douceur aux hommes chargés du dressage, seulement l'insistance qu'ils mettent à développer ces prescriptions montre à quel point elles sont nécessaires. En tout cas, il semble bien que les Allemands, en dépit des soins qu'ils ont apporté au dressage des chiens de guerre, n'en aient pas attendu des résultats extraordinaires, et l'énumération des services que ces animaux peuvent rendre, d'après le manuel, est dépassée de beaucoup par celle des exploits accomplis par nos chiens français.

Nos ennemis s'en sont-ils rendu compte? En Belgique et dans les régions envahies du Nord, ils ont opéré la rafle des meilleurs types de chiens de guerre, et les ont envoyés en Allemagne, à moins qu'ils n'aient tenté de les utiliser sur le front. Et ce souci constant des Allemands, relatif à la supériorité de nos espèces canines sur les leurs, explique un fait qui a d'abord paru incompréhensible. On sait qu'en de nombreuses communes occupées par l'ennemi, celui-ci a ordonné que tous les chiens fussent tués. Mais ce n'était point, ainsi qu'on l'avait cru d'abord, par simple esprit d'économie, ni par goût du carnage et de la destruction : les Allemands avaient peur que les chiens français ne réussissent à traverser leurs lignes, en portant des nouvelles à nos soldats. D'où les hécatombes de malheureux animaux qui ont provoqué, parmi les populations des régions envahies, un indicible écœurement.

* * *

Les Allemands ont songé, dès 1885, à utiliser les chiens de guerre. Officiellement, nous n'avions rien préparé avant 1887. A ce moment, le ministre de la Guerre décida de faire quelques expériences peu décisives, puisque les tentatives réalisées demeurèrent sans lendemain. Peut-on dire aujourd'hui qu'à cette époque lointaine, la devise de nos autorités compétentes, en ce qui concernait l'utilisation des chiens aux armées, semblait être : « Ni encouragements, ni organisation »?

La guerre est venue. Il a fallu, pour ainsi dire, tout créer : les chenils, les équipes d'entraîneurs, les méthodes rapides de dressage. Maintenant il semble bien qu'on soit prêt. On a fait appel aux professionnels de la cynégétique, aux amateurs, aux gardes-chasses. Parmi les braves R. A. T. non appelés et auxiliaires, on a recruté des équipes spéciales de dresseurs qui s'acquittent fort bien de leur tâche. Voilà pour l'organisation des cadres. Mais s'il s'agit d'énumérer les services rendus, leur nomenclature, même esquissée, dépasserait les limites de cette étude. D'ailleurs, je ne puis, je le répète, donner aucune précision quant au nombre des chiens employés, ni à leur répartition dans les différents secteurs. Toutefois,

je puis citer quelques exemples à l'appui de ce que peuvent faire les chiens de guerre intelligemment dirigés.

Nous voici dans les tranchées de l'Est. Il fait un brouillard intense. Les hommes ne voient pas à dix mètres devant eux. Ils somnolent presque : la journée va se passer comme tant d'autres, sans action, sans attaque importante de l'ennemi. Le choc régulier des « marmites » tombant à intervalles connus devient berceur ainsi que le tic-tac d'une horloge. Tout à coup, on s'aperçoit que les deux chiens de la compagnie signalent une approche étrangère. Vite, on vérifie : plus de doute, l'ennemi se prépare à attaquer par surprise. Les Allemands sont là, à moins de cent mètres. Leurs uniformes se précisent peu à peu, dans la brume toujours épaisse. Nos soldats se taisent, mais ils se préparent silencieusement. Et quand les Allemands arrivent, ils sont reçus à coups de grenades. La même tentative, deux fois renouvelée, est signalée deux fois par nos bons gardiens, et aboutit deux fois à un échec complet.

On ne compte plus les patrouilles ennemies flairées par les chiens placés en sentinelle, et qu'on a fusillées en pleine nuit. Et combien de postes avancés, dont les emplacements étaient connus des Allemands, n'ont pas été surpris à leur tour, grâce à la vigilance de nos chiens de guerre ! Il ne faut point abuser de cette vigilance : un chien sentinelle, auquel on a eu le tort de faire monter la garde quarante-deux nuits de suite, a contracté un tic nerveux qui l'a rendu inutilisable. Même au repos, dans son chenil, la brave bête restait le cou tendu, l'œil fixe, l'oreille au guet, et cette tension de tous les instincts se soldait par une fatigue extrême et une inappétence absolue. Pour rester dispos, le chien ne doit pas faire plus de quatre ou cinq heures de travail.

Rien n'est émouvant comme la lecture des rapports sobrement écrits et plus féconds en péripéties que le feuilleton le mieux charpenté, que les entraîneurs adressent journellement à leurs chefs. Le caporal M... raconte ceci :

« ... Je suis rentré au poste de commandement de... pour y effectuer une patrouille dans le courant de la nuit. Je vou-

lais savoir si la ferme de la C..., située en avant des... et inoccupée pendant le jour, ne servait pas de poste avancé aux Boches pendant la nuit. La patrouille, sous la direction du lieutenant X..., était composée d'un sergent et d'un homme. Je marchais en avant, tenant en laisse mon chien Faber. A 21 heures 15, nous arrivions à la C... et nous venions, le soldat et moi, de pénétrer dans la ferme, lorsque le chien, ayant signalé des Boches décelés par un léger bruit, mon camarade fit feu dans la direction de ce bruit, et se retira derrière le mur que nous venions de franchir. Aussitôt, un coup de fusil répondit, à environ dix mètres en avant de nous, vers le fond de la ferme. Je ripostai immédiatement par un coup de pistolet automatique dont j'étais armé. Je voulus doubler mon coup, mais j'en fus empêché, mon pistolet ne fonctionnant plus par suite de la position oblique prise par la cartouche montant du chargeur. Me voyant ainsi désarmé, j'hésitai à lancer mon chien que j'avais d'ailleurs beaucoup de peine à contenir. Nous nous sommes repliés, ayant accompli notre mission : la ferme était occupée la nuit par les Boches. »

Autour de ce récit tout sec, mettez de la littérature de roman : représentez-vous les hommes guidés par le chien, le duel dans la nuit, les pièges dont l'obscurité est pleine, l'audace, la ruse, la chance, et vous aurez, dans un chapitre mouvementé, un raccourci exact de la vie d'aventures que mènent nos soldats sur la ligne de feu.

Il y a, on s'en doute bien, le côté comique dans cette trame d'épopée. La saveur de ce comique est parfois assez difficile à rendre, et je ne sais comment vous raconter l'histoire du chien Clou. Ce Clou, chien de rue, bon garçon, fin comme l'ambre, admirablement dressé, donnait toute satisfaction. Il avait des trucs à lui, des audaces heureuses, un esprit d'initiative absolument supérieur et un courage sans défaillance. Or le chien Clou est menacé d'avoir l'oreille fendue, et le rapport de son entraîneur, mentionne en ces termes les déplorables circonstances qui motivent une pareille mesure :

« Le chien sentinelle Clou n'est plus utilisable. Au début, il connaissait parfaitement son métier : il ne veut plus rien faire. J'ai essayé moi-même de le faire tenir à son poste, mais

je n'ai pu y parvenir. Le chien pleure continuellement ou cherche à s'enfuir... »

Pauvre Clou ! Il mérite cependant une large indulgence. Jusqu'aux premiers souffles du printemps, sa conduite fut exemplaire. Mais un beau matin, se souvenant trop de la liberté des rues, de son ancienne bohème et de ses folles amours, il abandonna tout pour courir un formidable guilledou. Jamais matelot ne tira pareille bordée. Il avait oublié les leçons des maîtres, le goût des bons morceaux de viande dont on récompensait son zèle, l'art de débrouiller les pistes et de flairer l'étranger. Le malheureux Clou, victime d'Éros aux flèches perfides, n'était plus qu'un chien sans nez, un vieux marcheur ridicule, lui qui hier encore se classait au premier rang des vrais poilus. Il reviendra, sans doute, à de meilleurs sentiments. Mais il faut bien relever à sa charge deux choses : la première, c'est que ses compagnons n'ont point, comme lui, cédé aux tentations, et la deuxième, qu'il sera toujours un peu sujet à caution. En effet, les bâtards, les mâtins, les « non typés », dont la race n'est pas pure, ont moins de force d'héroïsme que les autres, s'il faut en croire les cynophiles avertis, et ils ne transmettent point leurs qualités personnelles à leur descendance. Voilà un beau sujet de réflexions pour les philosophes. Retenons seulement qu'ils seraient bien imprudents de conclure du chien à l'homme.

Clou n'a point fait école, et son détestable exemple n'est pas suivi. Un sous-lieutenant qui se trouve actuellement dans les Vosges me racontait l'histoire touchante de Toutou, chien réformé appartenant au chenil de X... Le brave animal ne prit point son parti de la réforme : il réussit — Dieu sait comment ! — à rejoindre une équipe de chiens tracteurs qui travaillaient dans la montagne. Il s'approcha d'abord timidement, puis s'enhardit jusqu'à trotter auprès de ses congénères, dans les durs sentiers de là-bas. Un soldat qui observait son manège, s'écria :

— On dirait qu'il veut être attelé !

— Qui ça?

— Mais le nouveau venu, le chien qui descend du ciel ! regarde donc ! Il meurt d'envie de marcher avec les autres !

C'était vrai. Toutou voulait prendre orgueilleusement sa part de peine, de dangers et de gloire. Et maintenant, c'est lui qui marche en tête d'une équipe, lui, le réformé, devenu le plus adroit et le plus courageux.

Les chiens de l'Alaska, ces étranges « malamutes » qui ne savent pas aboyer et hurlent longuement à la lune, témoignent comme nos chiens de France d'un profond attachement pour les hommes. Blessés aux pattes et dételés, ils refusent d'abandonner l'équipe et s'obstinent à conserver leur place.

Le malamute au poil gris des grands loups du Nord arrive à faire, pendant trois nuits consécutives, 70 kilomètres par jour, à une vitesse de 10 à 12 kilomètres. Un attelage de neuf à onze chiens d'Alaska peut traîner 300 kilogrammes sur un traîneau ; ils reconnaissent parfaitement leur chemin par les nuits les plus sombres. Ils ont, au suprême degré, le sens de la direction. On les utilise beaucoup sur les voies ferrées de soixante centimètres où neuf chiens exécutent facilement un travail qui fatiguerait six chevaux sur une bonne route.

Un jour, une compagnie d'alpins allant aux avant-postes, avait laissé en arrière le caporal d'ordinaire avec la cuisine roulante et les mulets. Tout à coup, la voiture disparaît dans la neige ! On appelle les chiens ; ils cherchent, flairent, découvrent l'endroit où gisaient la « roulante » et grâce aux « malamutes », la compagnie avait sa soupe le soir.

Les transports journaliers de vivres, de matériel et de munitions sont donc assurés ainsi dans la neige. Les chiens de l'Alaska ont accompli cet exploit de ramener un général, des officiers d'état-major, des malades et des médecins blessés qui se trouvaient bloqués par les neiges. Où les mulets ne peuvent plus transporter les cartouches, les chiens, portant des bâts ou attelés à des traîneaux spéciaux, assurent le service à une vitesse presque trois fois plus grande. Et jamais ils n'ont eu peur du canon !

Ils rendent encore aux soldats un autre service bien spécial. Dans les heures nocturnes de guet et d'attente, quand l'attention de l'homme est portée à son comble et que ses nerfs vibrent au moindre bruit suspect, il arrive qu'un frôlement, un craquement, une rumeur confuse provoquent chez le

soldat des gestes imprudents, une hâte à se défendre qui peut lui coûter la vie. Or, de l'aveu de tous ceux qui ont passé les nuits dans les postes d'écoute, il est impossible à l'homme de distinguer les « bruits de la nature » des bruits provoqués par la présence d'un ennemi qui rampe, se dérobe, s'arrête et reprend son avance sournoise. Un combattant m'a confié les angoisses folles qu'il avait éprouvées, en pleine nuit, parce qu'une branche d'arbre, fracassée par un obus et à demi pendante, frappait le tronc de l'arbre à intervalles irréguliers, sous la poussée du vent. S'il avait eu auprès de lui un chien sentinelle, il se fût rassuré tout de suite. Le flair de l'animal, en pareil cas, est supérieur à l'ouïe du soldat, et il ne confondra jamais le bruit de l'eau, du vent, des herbes agitées, toutes les rumeurs fortuites de la nuit avec le bruit, si léger qu'il soit, d'un pas humain sur le sol, ou d'un fusil qu'on arme.

Plus tard, quand la toile sera baissée sur le sombre drame qui se déroule en Europe, les historiens de la grande épopée auront le devoir de ne pas oublier les chiens de guerre, précieux auxiliaires de nos héros. En tout cas, ceux-ci n'oublieront pas. Dans la paix des villages, les soldats de France revenus au foyer y feront une place au frère inférieur. Et le combattant qui, dans les régions dévastées par les barbares, ne retrouvera plus ni ses parents, ni sa maison, ni ses amis, verra sa solitude peuplée, s'il ramène avec lui l'humble compagnon des luttes passées, à qui il dira, comme Lamartine :

Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !

EUGÈNE THÉBAULT

L'INTENDANCE AUX ARMÉES

Le service de l'intendance pourvoit à tout ce qui concerne l'entretien des troupes : nourriture, habillement, équipement, harnachement, campement, couchage En même temps, il pourvoit à l'ordonnancement des dépenses et à la vérification des comptes et écritures des corps de troupes.

On entrevoit, par ce simple énoncé, l'ampleur de ses attributions, la variété et la complexité de ses devoirs, la diligence et l'initiative dont il doit faire preuve, pour remplir pleinement en temps de guerre une tâche délicate, souvent périlleuse, toujours compliquée par l'imprévu des opérations et du mouvement des troupes.

L'intendant ou le sous-intendant, placé à côté du commandement, en est un auxiliaire indispensable; mais pour étroite qu'elle doive être, sa subordination garde les caractères d'une collaboration; d'où une certaine élasticité dans sa pratique.

Au commandement d'indiquer les besoins à satisfaire. A l'intendance de rechercher et de proposer les moyens d'y satisfaire, et, une fois ces moyens acceptés, de les mettre en œuvre.

Elle doit, par le soin de tout un ensemble d'affaires, décharger le commandement du souci de toute une série de questions, à la fois accessoires et primordiales : accessoires, car c'est seulement par la stratégie et la tactique (domaine propre du

commandement) que se gagne la victoire ; primordiales, car les troupes ne peuvent vaincre que si elles sont en état de résister à la fatigue, à la faim, aux intempéries. Bien vêtues et bien nourries, des troupes, si elles sont amplement pourvues d'engins de guerre et surtout bien commandées, doivent être victorieuses.

C'est assez dire l'importance du rôle de l'intendance.

Aux yeux du public, l'intendant, que le langage du soldat appelle familièrement « Monsieur Riz-pain-sel », a surtout pour charge de fournir aux troupes tout ce qui est nécessaire à leur subsistance quotidienne. Autrefois, du reste, ne désignait-on pas les ancêtres de nos intendants par le nom bien expressif de « vivriers »?

C'est dans cette partie si importante de son rôle que nous voudrions envisager l'action de l'intendance à la guerre.

***

L'approvisionnement des troupes en campagne s'appelle le ravitaillement.

Le vieil adage « que la guerre doit nourrir la guerre », c'est-à-dire que le soldat doit vivre sur le pays où il opère, est toujours vrai. L'exploitation locale est toujours pratiquée aussi largement que le permettent les ressources des lieux, soit par transactions amiables, soit par réquisitions. Ce n'est pas petite affaire pour l'intendant que de chercher, trouver et rassembler aux points utiles les denrées dont il a besoin. Que de courses et de tractations rapides! Il y faut de l'initiative, du flair, du « débrouillage » et de la méthode.

Mais la guerre moderne rassemble des masses d'hommes considérables sur une superficie où la population normale ne trouve pas en temps de paix tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, et où les ravages causés par la lutte auront détruit ou tout au moins diminué ces ressources. L'arrière, c'est-à-dire la partie du territoire national non occupée, devra donc satisfaire pour la plus grande partie, parfois même pour la presque totalité, aux besoins des effectifs.

Il est donc essentiel d'être, en tout temps, préparé à fournir aux armées les denrées qui leur seront utiles, soit à l'aide de

stocks constitués à l'avance et entretenus au complet dès le temps de paix sur des points déterminés, stocks qui du reste seront vite épuisés, soit plutôt à l'aide des ressources nationales en puissance, dont l'inventaire doit être constamment tenu à jour en vue d'une exploitation raisonnée, une fois venue la guerre.

Cet inventaire est dressé dans chaque département par le comité de ravitaillement, présidé par le préfet, assisté d'un sous-intendant, et composé de fonctionnaires civils, de négociants, d'industriels et d'agriculteurs connaissant bien les facultés de la région.

La tâche du comité de ravitaillement consiste à établir, commune par commune, la statistique des denrées et matières existant, aux diverses époques de l'année, dans le département. En tenant compte des besoins de la population, des quantités nécessaires à l'industrie, etc., on arrive à trouver le disponible pour les besoins militaires.

Cette statistique ne se présente pas sous l'aspect de lignes droites pour chaque espèce de denrées ou matières, mais sous la forme de lignes courbes suivant la saison, les mouvements commerciaux ou industriels. Au lendemain de la moisson, on se trouve au sommet des céréales; à la veille, on était au point le plus bas. En telle saison, on est en pleine transformation des matières premières; en telle autre, au contraire, on touche au maximum de la production. De même pour les exportations et les importations normales qui sont, elles aussi, soumises à des lois de mouvement. Ainsi, la guerre de 1914, survenant au début d'août, a éclaté au moment où nous étions au plus bas de la courbe des céréales.

Par l'examen de ces lignes, on aperçoit d'un seul coup d'œil les facultés de production du pays, ce que l'on peut lui demander, ce qu'il faudra chercher à l'étranger, à tel ou tel moment, en tenant compte, dans cette estimation, de la diminution que provoquera dans tous les genres de production, l'immobilisation des millions de travailleurs qui auront quitté champs et usines pour le fusil.

Par les quatre-vingt-six comités départementaux de ravitaillement est établie la somme de la matière utilisable pour les besoins des armées. Le ministre en règle la répartition entre

les départements et, dans chaque département, le comité fait la même opération entre les communes.

Les stocks ainsi prévus sont perçus à dater de la mobilisation ; mais cette perception, loin de se faire d'un seul coup, s'opère progressivement, à intervalles inégaux, fixés par le journal de ravitaillement qui est pour les denrées et matières ce qu'est le journal de mobilisation pour les hommes et le matériel.

Toutes ces opérations sont effectuées par des civils, réunis en commissions de réception : ils opèrent autant que possible à l'amiable, payant à caisse ouverte, selon un tarif arrêté par le ministre, et n'usant de la réquisition qu'au cas de mauvais vouloir ou de prétentions exagérées des producteurs ou des propriétaires. Une fois achetées, denrées et matières sont à la disposition du ministre qui en prescrit et organise l'utilisation.

On ne saurait, aujourd'hui, trop se féliciter des résultats donnés par la préparation et l'exécution du plan de ravitaillement national, auquel l'intendance, puissamment aidée par certaines autorités civiles, a passionnément consacré ses efforts d'organisation depuis vingt-cinq ans.

***

Les trois grandes unités tactiques sont la division, le corps d'armée et l'armée. Auprès de chacun des généraux de division, de corps d'armée et d'armée se trouve un représentant de l'intendance, sous les titres respectifs de sous-intendant divisionnaire, directeur de l'intendance du corps d'armée, chef supérieur de l'intendance de l'armée. Le directeur est un intendant militaire ou un sous-intendant ; le chef supérieur, un intendant général ou un intendant militaire.

Le sous-intendant divisionnaire et le directeur sont en rapports constants avec leur général ou leur chef d'état-major ; il n'en est pas de même du chef supérieur de l'intendance de l'armée : lui, n'a qu'accidentellement des relations avec le général commandant l'armée ; le représentant du commandement avec lequel il est en contact permanent est le général directeur des étapes et services.

Le sous-intendant divisionnaire est seul de son espèce dans sa division, où il a la responsabilité de l'approvisionnement.

Le directeur de l'intendance qui a pour charge de régler, coordonner et diriger le service de l'intendance selon les prescriptions du commandement, a sous ses ordres les sous-intendants divisionnaires, le sous-intendant du quartier général qui exerce à l'égard des éléments non endivisionnés (artillerie, génie, cavalerie du corps d'armée, services divers, brigade non encadrée à l'occasion) les mêmes attributions que le sous-intendant dans sa division, et enfin le sous-intendant des parcs et convois, et du troupeau de bétail.

A la direction des étapes et services, fraction du quartier général d'armée, le chef supérieur de l'intendance, dans la même dépendance à l'égard du commandement, surveille l'action des directeurs. Il a de plus sous ses ordres, en tant que directeur de l'intendance des étapes, le sous-intendant des étapes, le sous-intendant des convois d'armée, les sous-intendants de la boulangerie d'armée, du troupeau de bétail d'armée, de la gare régulatrice et de la station-magasin.

Faisant vis-à-vis à ces fournisseurs, sont les clients, les corps de troupes, représentés par leurs officiers d'approvisionnement.

C'est entre eux et l'intendance une communication quotidienne et permanente. Ce sont ces deux organes qui pourvoient à l'alimentation du soldat.

***

La quantité de vivres reconnue indispensable au soldat, pour un jour, s'appelle la ration.

Mais à côté de ce minimum, d'une valeur nutritive largement suffisante, les commandants de compagnie, de batterie ou d'escadron ont, grâce à une prime fixe allouée par homme, le moyen de corser et d'améliorer l'ordinaire. D'où la distinction entre les vivres à titre gratuit, c'est-à-dire ceux qui constituent la ration, et les vivres à titre remboursable, c'est-à-dire ceux qui sont payés à l'aide de la prime fixe. L'intendance *doit*, en toutes circonstances, fournir les premiers; pour les

seconds, on se les procure sur place, ou bien l'intendance se charge de les livrer aux unités contre remboursement. C'est, du reste, ce qui a été largement pratiqué depuis que la guerre s'est stabilisée : l'intendance a réuni et fait parvenir régulièrement à l'avant des quantités considérables de denrées de toute nature : chocolat, conserves de poissons, conserves de légumes, confitures, jambons, légumes frais de toutes sortes. Il y a des armées où, l'été dernier, le troupier consommait dans la tranchée des asperges dignes des premiers restaurants de Paris.

Tout cela n'est en somme qu'une complication d'écritures et de comptabilité, puisque c'est toujours l'État qui paie en fin de compte; mais les commandants d'unités ont ainsi une initiative et une liberté d'action qui leur permet de varier heureusement l'ordinaire et d'en rompre la monotonie. Sans la prime fixe, à la disposition du capitaine, pourrait-on, lorsqu'on se trouve dans une région poissonneuse, offrir à la compagnie une matelote d'anguilles ou un plat de brochet? En outre, cette complication d'écritures simplifie les fournitures à faire pour l'intendance, et par là, allège les convois déjà si lourds à mouvoir et si encombrants.

La ration comprend du pain biscuité (pain rassis) ou du pain de guerre (biscuit), de la viande fraîche ou congelée ou bien de la viande de conserve (cette dernière est accompagnée de potage condensé, facile à accommoder), du lard pour l'assaisonnement, du riz ou des légumes secs, du sel, du sucre et du café ; à l'occasion du vin et de l'eau-de-vie. Le pain est à 750 grammes ; le pain de guerre à 300 grammes ; le riz ou les légumes secs à 100 grammes ; la viande fraîche et la viande congelée varient de 400 à 500 grammes ; la viande de conserve de 200 à 300 grammes. Après plus d'une année de guerre, il semble bien que le taux de 400 grammes est suffisant pour la ration de viande, lorsque l'on peut sans trop de peine améliorer l'ordinaire à l'aide de la prime fixe.

***

« Le soldat ne doit pas aller à la recherche de ses vivres ; on doit les lui apporter. »

L'intendance doit donc préparer les quantités de denrées nécessaires, les acheminer, et les faire parvenir régulièrement aux troupes.

L'origine de l'opération, la source pour ainsi dire de ce flot nourricier, est très à l'arrière, loin de l'ennemi, par conséquent à l'abri de ses atteintes. Il y a là de vastes magasins et des ateliers de toutes sortes ; car si nous n'envisageons ici l'intendance que comme pourvoyeuse de vivres, nous ne devons pas oublier qu'elle a également à fournir les armées en vêtements, équipements, etc.

Cette source s'appelle la station-magasin. Chaque armée a la sienne dirigée par un sous-intendant. Le rôle de ce fonctionnaire est capital : il doit entretenir constamment au niveau des effectifs de son armée les approvisionnements nécessaires, et pour cela provoquer les envois de l'intérieur; il dispose des ressources du ravitaillement national et des commandes passées à l'étranger. Il a également à surveiller le fonctionnement d'une boulangerie en continuelle production. Un manque de soin, un moment d'inattention peuvent compromettre le ravitaillement des troupes et entraîner les plus graves conséquences. Il faut donc dans cette charge peu brillante mais si utile, une activité, une initiative, une ponctualité qui ne se ralentissent ou ne s'émoussent ni jour ni nuit.

Chaque jour, *sans ordre*, le sous-intendant de la station-magasin adresse à la gare ou aux gares régulatrices qu'il dessert les quantités de denrées *d'ordinaire* nécessaires pour les effectifs de l'armée ; pour tout le reste il n'agit que sur ordres.

La station-magasin est le réservoir ; la gare régulatrice est le robinet qui en débite le contenu.

Organe d'armée, la gare régulatrice dépend du général commandant l'armée, avec qui le commissaire-régulateur est en rapports continuels par l'intermédiaire ou plutôt en la personne du général-directeur des étapes et des services. Son rôle est, comme son nom l'indique, de régler entre les grands éléments, c'est-à-dire entre les corps d'armée, la répartition des envois de l'arrière.

Quotidiennement, le commissaire-régulateur reçoit de l'armée la situation numérique des rationnaires à pourvoir

par corps d'armée ou éléments indépendants, avec l'indication des gares de ravitaillement, c'est-à-dire des lieux où les vivres doivent être dirigés par voie ferrée, pour être ensuite distribués directement aux parties prenantes, ou bien acheminés par voie de terre, sur les points où se fera la répartition entre les unités. Le régulateur transmet ces indications au sous-intendant affecté à sa gare : celui-ci puise alors dans les approvisionnements expédiés par la station-magasin pour former les trains destinés aux différentes gares de ravitaillement.

Tout ce qui précède s'est en quelque sorte passé derrière le rideau, et n'est que la préparation du spectacle.

Le voici qui commence : le train de ravitaillement est parvenu à sa gare de destination. Les troupes sont cantonnées à telle distance qu'il est facile aux trains régimentaires (convois de subsistances de chaque corps) de venir à pied d'œuvre chercher les vivres.

Grande animation pendant les opérations. Le sous-intendant divisionnaire groupe autour de lui les officiers d'approvisionnement des diverses unités, et procède à la répartition des denrées. Cela ne se fait pas toujours sans tirage ; car, malgré le soin apporté à sa constitution, le train de ravitaillement a parfois des manquants, parfois aussi des excédents. Il faut calmer la mauvaise humeur de ceux qui voient leur portion réduite, persuader ceux à qui l'on tient à faire prendre plus de vivres remboursables qu'ils n'en avaient demandé. Il faut au sous-intendant une ferme diplomatie pour contenter tout le monde, y compris la régulatrice qui n'aime pas qu'on lui renvoie des denrées. Au demeurant, clients et fournisseurs finissent presque toujours par s'entendre.

Pendant ces préliminaires, les voitures des trains régimentaires ont pénétré dans la gare, sous l'œil attentif de l'officier directeur du ravitaillement, qu'assistent les inévitables gendarmes.

Fourgons et fourragères réglementaires, voitures de réquisition des types les plus divers, viennent sans trop de heurts se ranger au long des wagons ; les auxiliaires des officiers d'approvisionnement, munis des bons qui leur ouvrent le droit à la perception des denrées, arrivent à leur tour aux wagons où se fait la livraison. Ici, les bottes de foin et de paille

s'entassent sur les fourragères ; là, les sacs d'avoine s'empilent dans les fourgons ; ailleurs, le pain, le riz, les légumes, le vin (qu'on délivre en supplément depuis le début de la campagne), les légumes frais aussi appétissants que s'ils sortaient du potager, les mille denrées de toutes sortes fournies à titre remboursable trouvent place dans les fourgons et les véhicules les plus divers, tandis que les bouchers accrochent les quartiers de viande congelée aux plafonds des voitures à viande aux parois treillagées. C'est une animation intense : tout se passe cependant avec ordre, au milieu d'un mouvement incessant d'hommes, de chevaux, d'attelages, avec le minimum de cris, chacun donnant son activité à la besogne plutôt qu'à la parole. Dans une gare de ravitaillement bien aménagée, aux dégagements faciles, on peut aisément ravitailler une division de 20 000 hommes et de 3 500 chevaux en une heure et demie ou deux heures.

Ainsi se passent les opérations dans les conditions les plus favorables, celles du reste qui se sont rencontrées le plus fréquemment depuis que la guerre s'est stabilisée dans les tranchées. Les lignes sont pour la plupart à proximité des voies ferrées. Mais, dans certains cas de la lutte présente, et dans la guerre de mouvement, les choses ne vont pas aussi simplement.

Les troupes cantonnent, ou plus exactement les trains réglementaires cantonnent à une distance telle de la gare de ravitaillement qu'il est impossible de leur faire faire le trajet aller et retour qui sépare gare et cantonnements. Un nouvel élément intervient alors, qui joue un rôle capital, et sur la conduite judicieuse duquel repose le ravitaillement.

C'est le convoi administratif. Chaque corps d'armée est pourvu de deux convois, attelés par le train des équipages, et formé chacun de deux sections. Pour chacun des convois, une section demeure à la disposition du corps d'armée, tandis que l'autre, plus en arrière, contribue à constituer le convoi d'armée, sous les ordres du chef supérieur de l'intendance de l'armée, et du directeur des étapes et services. Tantôt l'un seulement de ces organes, tantôt les deux sont en fonctionnement.

Dans l'hypothèse la plus simple, celle de la gare de ravitaillement assez voisine du cantonnement, le convoi de corps

d'armée se rend à cette gare, où il vide le train quotidien de son contenu, le recharge, et le transporte en un point où il trouve les trains régimentaires dans lesquels il se vide à son tour. Dans une autre hypothèse, plus compliquée, le convoi d'armée est à la gare de ravitaillement qui prend alors le nom de gare origine d'étapes ; il vide le train quotidien, se charge de son contenu et le transporte en un point où un second transbordement est effectué par le convoi de corps d'armée, qui va ensuite livrer les denrées aux trains régimentaires.

La pratique du ravitaillement par convoi a été jadis, avant les chemins de fer, la normale de la guerre ; on est encore souvent amené à y recourir. On aperçoit dès lors l'importance de ces organes d'armée et de corps d'armée.

L'instrument est fort délicat à manier, par sa masse d'abord, puis par les difficultés de le conduire sur des routes fatiguées, le plus souvent encombrées de troupes, de matériel, de voitures de toutes sortes. Il y faut infiniment d'adresse et d'ordre. Le commandant, lui, doit donner ses instructions avec la plus grande précision afin d'éviter les heurts et les à-coups, d'où peuvent naître des retards aux conséquences parfois désastreuses ; l'intendance et ses auxiliaires du train des équipages doivent les exécuter avec un soin, une ponctualité, qui exige, particulièrement des sous-intendants chargés des convois, une tension d'esprit continuelle. La moindre erreur dans la composition du chargement du convoi, la moindre défaillance dans la conduite de sa marche, et le ravitaillement d'une division, d'un corps d'armée peut être compromis, le sort de la bataille mis en péril.

Le ravitaillement par convoi sur route, pour indispensable qu'il soit en certaines circonstances, ne devra cependant être pratiqué que lorsqu'il sera complètement impossible de l'éviter, et ce pour sa complexité, même dans la forme la plus simple, pour les fatigues qu'il impose à son personnel et à sa cavalerie, et pour d'autres raisons aussi graves.

En effet, le convoi de corps d'armée doit être chargé à deux jours de vivres pour tout l'effectif. Le jour où il opère, il se vide d'une moitié de son chargement ; si la gare de ravitaillement est trop éloignée pour que la fraction distributrice puisse, le même jour, aller se recharger, le convoi, pendant

vingt-quatre heures, ne se trouvera plus aligné qu'à un jour de vivres ; et il en sera ainsi tant que le rechargement n'aura pu s'effectuer, puisque le lendemain la fraction pleine se videra à son tour, tandis que la fraction vide ira se remplir. Il en est de même pour le convoi d'armée, si lui aussi doit faire pour alimenter les convois des corps d'armée un parcours trop long pour pouvoir se recompléter dans la même journée.

Sans doute n'est-on pas le maître des circonstances ; et les mouvements des troupes règlent-ils ceux des organes d'alimentation. Mais cette vacuité d'une moitié des convois pendant vingt-quatre heures présente les plus graves inconvénients.

On essaiera, évidemment, d'y parer par l'emploi de convois automobiles, au moins pour l'organe d'armée ; la distance qu'ils peuvent parcourir permettra d'arriver assez près des convois de corps d'armée pour que ceux-ci puissent toujours être maintenus à leur complet de deux jours ; mais l'usage en pourra être malaisément généralisé. D'autre part, la circulation de tous ces convois, ajoutée à celle des convois de munitions, des ambulances, des transports de toutes sortes nécessaires à une armée, provoquera des encombrements dont ne sera pas sans souffrir la conduite souple et rapide des opérations.

Il faut donc s'efforcer de pousser les trains de ravitaillement par le rail assez loin, pour que les convois, en accomplissant leur office, puissent venir se recompléter de manière à ce que chaque soir ils se trouvent avec leur chargement intégral de deux jours de vivres.

***

L'usage de la viande frigorifiée ou congelée s'est largement généralisé depuis le début de la guerre. Il y a à cela maintes raisons, dont nous ne retiendrons que deux : diminution de l'encombrement à l'arrière qui n'a plus à se faire suivre d'une aussi grande quantité de bétail sur pied qu'auparavant, et moindre contribution du cheptel national, qui est ainsi moins affecté. Cette viande congelée provient de l'étranger, notamment des pays d'élevage intensif, de l'Amérique et de l'Australie, où l'industrie frigorifique est solidement organisée. La

viande congelée ne peut parvenir à l'avant que par le train de ravitaillement. Elle est alors chargée dans les voitures à viande des trains régimentaires, ou, s'il faut user du convoi, transportée aux lieux où viennent les voitures à viande, par les automobiles de la section de ravitaillement en viande fraîche.

Mais elle n'entre pas seule dans l'alimentation du soldat, à qui on délivre assez fréquemment de la viande fraîche. Celle-ci ne pouvant supporter après abattage les longs trajets en chemin de fer, il est constitué dans chaque corps d'armée d'abord, dans chaque armée ensuite, un troupeau de bétail.

Le troupeau de bétail d'armée n'est qu'une réserve destinée à combler les vides faits dans les troupeaux de corps d'armée, au cas où les envois de viande sur pied effectués de l'arrière n'arriveraient pas en temps voulu.

Le troupeau de bétail de corps d'armée, mis sous la direction du sous-intendant des parcs et convois, a sa place à l'arrière du corps d'armée. Son chef, sur les ordres reçus du directeur, ou bien livre la viande sur pied aux corps de troupes qui en feront eux-mêmes l'abattage (ce procédé n'est employé que dans le cas où le corps d'armée est réparti sur une faible profondeur, ou bien dans celui où le troupeau a une annexe détachée en avant, proche les gares de ravitaillement); ou bien il fait procéder par son personnel de boucherie au sacrifice des quantités nécessaires à l'alimentation du lendemain. Cette viande est alors transportée aux lieux de livraison par la section de ravitaillement en viande fraîche, composée d'automobiles aménagées en garde-manger. Tout le monde sait aujourd'hui que les autobus de Paris remplissent cet office. Ce ravitaillement demande à être réglé avec une grande précision, afin qu'il ne reste pas de viande non distribuée, qui, par les périodes de chaleur surtout, risquerait de s'avarier et d'être perdue.

***

Cette esquisse rapide du mécanisme du ravitaillement aux armées en montre la complexité. Une préparation exacte et détaillée en est la condition absolue. Un soin de tous les instants, une attention perpétuellement en éveil, une prévision

aiguë, une conscience exigeante, un esprit de décision avisé, telles doivent être les qualités maîtresses d'un bon fonctionnaire de l'intendance. La campagne actuelle, où ce corps jadis si malmené a trouvé une si belle revanche, a prouvé qu'il est à la hauteur de sa tâche.

Jusqu'ici, malgré les vicissitudes que l'esprit le plus puissant ne peut prévoir : accidents de chemin de fer qui empêchent les trains d'arriver, enlèvements de convois par l'ennemi, destructions de magasins à vivres, épizooties décimant les troupeaux, avaries de denrées, troubles apportés dans les distributions par les opérations, les troupes ont constamment eu tout ce qui leur était nécessaire. Parfois même elles ont eu plus que le nécessaire, surtout au début de la guerre ; mais qui en ferait sérieusement grief à l'intendance? Le mot a été dit par un officier glorieusement blessé, fait prisonnier, et revenu d'Allemagne après mille péripéties : « Vive l'intendance, qui nous a toujours permis de nous battre le ventre plein ! »

***

LES SOLDATS ET LA PRESSE

La mobilisation a fait surgir en France l'un des plus beaux miracles de cette grande guerre : l'enthousiasme sacré, dont aucun récit peut-être ne ressuscitera jamais l'entière émotion.

Il a jailli du peuple, du plus intime et du plus profond du peuple même. Cependant, hors les ouvrages techniques (H. Hauser, L. Bruneau, M. Schwob, V. Cambon, etc.), les renseignements diplomatiques, commerciaux, consulaires ; hors les livres de Charles Humbert (*Sommes-nous prêts?*), hors les articles de revues, généralement ignorés de la masse, et ceux qui parurent dans quelques organes quotidiens assez répandus, — aucun enseignement, comparable à l'enseignement populaire de la presse pangermaniste, n'avait semé dans les sillons populaires français l'annonce du danger.

Sans que la presse l'eût pressenti ni préparé, l'élan formidable jeta aux frontières assaillies le peuple mêlant ses classes, ses castes, ses riches et ses pauvres. Cela est curieux à observer dans un pays d'opinion, dans un pays où la presse s'honore de former la quatrième puissance. La période immédiate d'avant-guerre, d'ailleurs, était trouble, et les regards se concentraient loin des frontières noires d'orage, sur des scandales parlementaires ou des procès retentissants.

Cette presse, d'ordinaire si sensible à tout ce qui affecte la vie publique, mais prise cette fois au dépourvu, distancée par les faits, presque écartée, quasi inutile, pouvait-elle rattraper son retard et fournir, par la suite, à l'armée, aux citoyens-

soldats, le catéchisme de la gloire, la certitude de la victoire, le viatique de la confiance?

C'est ce que nous allons examiner.

I

Fin juillet 1914, la guerre menace. Les journaux, absorbés par les débats judiciaires en cours, font une petite place, modeste, à la terrible visiteuse. On ne croit pas encore, dans les masses, et dans les salles de rédaction, à sa venue. On s'émeut à peine. Un écho des « On dit que... », de *l'Intransigeant*, donne, à ce propos, la note exacte : « *On regarde son livret, on l'ouvre, on cherche, sur le fascicule rouge, la date d'appel... Deuxième jour... On rêve?... Si c'était vrai, pourtant?* » C'est bien cela et c'est tout. On ne croit pas encore. On n'imagine pas le cataclysme. On le suppose impossible.

Puis, les faits se précipitent. La guerre vient, décidément. Le 30 juillet, *Paris-Midi*, annonce la mobilisation allemande et signale des transports de troupes en France. Mais, comme le *Lokal-Anzeiger* est saisi à Berlin vers 11 heures, pour avoir annoncé la mobilisation allemande, le Gouvernement, pour éviter toute apparence de provocation, fait saisir *Paris-Midi*. Le public respire. Il repousse encore le spectre furieux qui se dresse. Deux jours après, la mobilisation est décrétée. Affichage de la fameuse dépêche : « Le 1er jour de la mobilisation est le 2 août ». Tumulte. Éditions spéciales. Aux armes ! Les camelots glapissent les titres flamboyants des gazettes. On s'arrache les papiers humides d'encre grasse. On dévore les télégrammes qui, d'heure en heure, se succèdent, et l'on rentre au foyer où, déjà, les femmes se raidissent contre l'émotion, où les enfants mêmes ont l'air grave.

Le lendemain, sans autre préparation, on emplit les trains pavoisés, et l'on répond aux saluts multiples jetés de partout par les femmes, les vieillards, les enfants, à ceux qui vont se battre et qui chantent.

Puis, l'armée s'organise, se range, se vêt, s'arme, s'ébranle, et les soldats ne lisent plus. Court délai. Les journaux sont

désorganisés, et les plus importants paraissent sur une maigre feuille. M. Latzarus a exposé, dans la *Revue de Paris*, les raisons les plus apparentes de cet état nouveau de la presse française. La crise du papier, qui réellement sévit aujourd'hui, ne semble pas avoir été, alors, la cause prédominante de la réduction des formats.

Mais les troupes sont en Belgique et se battent, entrent en Alsace, marchent vers leurs positions, ou se préparent. Les trains sont bondés de matériel militaire. Les journaux suivent, pourtant, arrivent jusqu'à l'extrême limite possible. Aux cantonnements, tout près de la ligne de feu, ils parviennent, et tandis que le canon gronde, que les populations fuient, que la menace grossit, on scrute leur page unique, pour y puiser les motifs d'espérance.

Tout de suite, le grand reflux de la retraite se propage. Cette immense poussée vers l'arrière n'arrête pas la presse On la trouve à l'étape, où la première question posée est toujours : « A quelle heure arrivent les journaux? » On s'en empare dès qu'elle se montre. On reçoit en même temps qu'elle les premiers ballots du *Bulletin des Armées de la République*, que M. Messimy vient de créer, et qui est accueilli par un succès de curiosité. Certes, on est fier d'avoir « sa feuille », son journal spécial, mais le brouhaha de la retraite ne laisse pas réfléchir. On le parcourt, si on peut, on marche, on se bat, on marche encore.

Quelques jours se traînent, passent, terribles. La Marne !

La plupart des journaux se sont rassurés un peu, et, timidement, reparaissent sur quatre pages. Ils ont été distancés dès le début par *l'Écho de Paris*, dont la feuille, je crois, est toujours restée double, et qui doit à ce fait peut-être, de pouvoir si abondamment répandre les articles puissants d'Albert de Mun.

La Marne ! C'est un article de Barrès qui l'annonce presqu'à tous, dans le rang. La victoire palpite d'abord entre les lignes, puis s'affirme, s'éploie, prend son vol. Du coup, la presse entière s'enhardit, et l'ordre du jour de Joffre occupe les premières colonnes du format ordinaire retrouvé.

A ce moment, les soldats, — pas encore les poilus ! — sont en complète sympathie avec la presse ; ils en reçoivent

la fierté, le réconfort, la certitude du succès. Fondus dans une union sacrée absolue, ils ne songent pas à retrouver dans le journal l'odeur, même affaiblie, de leurs opinions politiques d'avant-guerre. Peu leur importe l'ancienne nuance de la feuille tombée entre leurs mains. Toutes celles qu'on tient sont bonnes : elles donnent des raisons de foi, et nul ne songe aux journaux de parti ; tous se contentent de la grande presse d'information, la seule régulière, abondante, facile : *le Journal, le Matin, le Petit Parisien,* auxquels se joint sans effort, soutenu par son premier élan, *l'Écho de Paris,* que beaucoup, auparavant, n'avaient jamais lu, ni parfois connu [1].

II

Après cette période de fièvre, de mouvement, de victoire, l'accalmie survient, les tranchées se creusent et s'organisent.

Immédiatement, sans doute, les journaux et les messageries de journaux envisagèrent le problème qui se posait : fournir la ration de lecture quotidienne à deux millions de lecteurs mobilisés de l'Yser aux Vosges.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans le détail de cette organisation, ni d'étudier la manière dont le problème fut résolu. Il nous suffit de constater les résultats. Toutefois, on imagine aisément que la tâche quotidienne d'approvisionnement ne fut pas arrêtée par des difficultés pratiques insurmontables, visant une clientèle à peu près fixe numériquement, et stable géographiquement. Les messageries de journaux, malgré les entraves créées par l'état de guerre, trouvaient des indications certaines dans les modes d'organisation qu'elles avaient déjà expérimentés quand l'exode estival poussait leur clientèle ordinaire hors des centres urbains, la groupant dans les régions maritimes, montagnardes, ou balnéaires.

1. *Le Petit Journal,* également, organe de grande information et journal populaire très répandu, très lu à l'arrière, et d'ailleurs magistralement dirigé, n'a pas semblé alors, au moins dans mon secteur, chercher à atteindre les lecteurs des tranchées.

Elles ne se heurtaient plus, d'autre part, dans l'armée, aux prohibitions de jadis, qui ne permettaient l'entrée des casernes qu'à quelques rares journaux sans couleur politique accentuée, comme, dans ce temps, *le Petit Journal* et *le Petit Parisien.* Maintenant l'approche du rang était libre.

Aussi du jour au lendemain, le problème fut-il à peu près résolu, et les tranchées, pour la plupart, ne manquèrent pas plus de feuilles publiques que de matériel militaire.

Cependant, cette facilité d'approvisionnement resta l'apanage presque exclusif des grands journaux, et, seuls, les dreadnoughts de la presse, *le Matin, le Journal, le Petit Parisien* et *l'Écho de Paris*, parvinrent régulièrement jusqu'à la ligne de feu.

D'autres journaux nombreux, comme *le Figaro, le Gaulois, le Temps*, etc., viennent au « front ». Mais ils ne dépassent guère les rassemblements de l'arrière, les villes ou villages où, en pleine paix, ils pouvaient déjà parvenir. On ne les voit pas dans les tranchées, dont nous nous occupons uniquement ici.

Le poilu — le terme date des tranchées — ne cherche pas les raisons de cet état de choses. Nous l'imiterons. Ce qu'il voit du système est ceci : chaque matin, des cyclistes, autorisés, partent de tous les secteurs vers un point unique — grande ville, station de chemin de fer, centre d'approvisionnement, etc. — Ils reviennent chargés de la manne, la distribuent aussitôt jusqu'aux dernières limites de chaque secteur. Ce sont, le plus souvent, des volontaires, alléchés par la remise que consent le dépositaire pour la vente au numéro. Suivant leur courage, leur clientèle, et aussi la concurrence, ils réalisent un bénéfice quotidien qui varie de deux à cinq francs, rarement plus. Le poids du papier, l'état des routes, le nombre des acheteurs, ne leur permettent pas, en général, de profits supérieurs à ce dernier chiffre.

Dès la distribution faite, les feuilles s'éploient, et tout, corvées, terrassements, écritures, rangements, semble, d'un accord tacite, s'arrêter un instant. C'est l'heure du journal, la trêve du communiqué. Instant bref, mais unique et universel, et que l'arrivée des lettres, même plus tard, ne renouvelle pas. Le journal doit être parcouru tout de suite. C'est

un produit qu'il faut gober frais. La lettre se goûte. C'est un régal intime qui veut une certaine solitude.

III

La stagnation aux tranchées n'a pas amélioré, jusqu'ici, et de façon générale, l'apport et le transport de la presse quotidienne. Cependant, elle a permis à de nouveaux concurrents, ou moins puissants, ou plus timides, de trouver des acheteurs et de se faire représenter jusqu'aux banquettes de tir.

Il y eut d'abord les commandes faites aux cyclistes, que, ceux-ci transmirent aux dépositaires, et qui, peu à peu s'accrurent. Un des premiers organes ainsi demandés fut *Excelsior*, pour les images. Puis, vint *l'Illustration*, à peu près réservée, en raison de son prix, aux officiers, puis *le Pays de France*, *le Miroir*, etc., tout ce qui donnait le document précis où le poilu se voyait vivre et regardait vivre le voisin, puis, enfin, *le Cri de Paris*, *l'Homme Enchaîné*, *l'Œuvre*, *le Temps*, *l'Humanité*, *l'Information*, et les illustrés gais, *Fantasio*, *le Rire*. Le choix est à noter. Il décèle du goût. Rien, là-dedans, de trivial, et rien de ces feuilles « populaires », grossièrement enluminées, que les éditeurs, imitant les Boches et préparant sans le savoir leur invasion, multipliaient partout avant la guerre.

A cet apport déjà considérable de papier, il faut ajouter les journaux venus dans les poches des permissionnaires, jetant soudain aux tranchées de joyeuses réminiscences : *Paris-Midi*, *l'Intransigeant*, *la Liberté*, etc., les apports de la presse régionale, servie aux originaires des départements, de la presse professionnelle et de la presse religieuse. Ils échappent au transport des cyclistes et ressortissent, avec la correspondance, des vaguemestres régimentaires. Ils complètent les informations de la grande presse, et apportent l'air du « pays ». Tels *la Petite Gironde*, *le Petit Marseillais*, *le Lyon Républicain*, *le Bonhomme Normand*, *la Dépêche de Brest*, etc., l'odeur pieuse du cercle diocésain, comme *la Croix*, ou les nouvelles du milieu professionnel comme le *Bulletin des Travailleurs*

municipaux, le Forain, le *Bulletin des Écrivains*, etc. Leur rapprochement dans les sacs écrus des P. T. T. est le meilleur gage de la présence dans le rang, côte à côte, de toutes les professions, de toutes les expressions de la foi, et même de toutes les classes sociales.

Enfin, couronnant l'édifice où figure toujours le *Bulletin des Armées*, aux informations trop tardives pour être goûtées, paraît le journal de tranchées proprement dit, la feuille humoristique du régiment, de la brigade ou de la division. Cette « presse » a remporté un succès d'estime qui lui était bien dû pour sa gaieté vaillante, son esprit, sa crânerie, toutes ses qualités de spontanéité, de gouaillerie et de verve. Mais si son importance a crû en nombre, elle est restée limitée dans son expansion. A l'exception de quelques feuilles comme *le Diable au Cor* des chasseurs à pied, dont le tirage imprimé atteint dix mille exemplaires, *l'Écho des Guitounes* du 144e et quelques rares autres spécimens, la presse des tranchées ne possédait et ne possède aucun élément d'expansion. Son mérite, incontestable et incontesté, est ailleurs que dans le nombre et l'importance de sa clientèle. Tirée, comme *le Cri de Guerre*, du 23e territorial, sur polycopie, dans les gourbis de première ligne, à une centaine d'exemplaires, ou bien à la lithographie comme *le Ver Luisant*, de la 58e section de projecteurs, etc., elle amuse et distrait par rayonnement ; les exemplaires passent de mains en mains, et portent à l'arrière, parfois, des échos de leur bonne humeur. Son action se limite à cela et n'ambitionne rien de plus. C'est un sourire de l'armée, une joyeuse réponse aux journaux boches, tel le *Feldpost*, que des avions ennemis lancent quelquefois sur les lignes.

IV

Voilà donc la librairie des tranchées, le fonds courant du cabinet de lecture du poilu. Nous exceptons volontairement les livres, brochures, revues, etc., tout ce qui n'est pas « du journal ». Il faudrait citer les envois de *Lectures pour Tous*, généreusement consentis par la maison Hachette, la *Revue*

de Paris, dont j'ai fréquemment vu des numéros lus et relus, *la Revue*, etc. Ces périodiques sont adressés individuellement à leurs destinataires. Tel combattant, lettré, les reçoit, par abonnement ou par voie familiale, et les prête, après lecture.

Il nous reste à examiner le jugement du poilu sur la presse, l'action de celle-ci sur celui-là, les évolutions les plus remarquables de tous les deux, et les réactions correspondantes.

Du début à maintenant, le combattant a cherché dans la presse, de prime abord « l'information ». L'immense désir de savoir les phases démesurées de la tragédie où il était acteur infime, assoiffait de nouvelles le poilu le plus humble. L'arrière, sans doute, absorbait vite le contenu des journaux pour apprendre les faits de l'avant. Mais, à l'avant, le poilu, ce citoyen-soldat, isolé, en pleine terre, du foyer, de la famille, de la cité, et, en quelque sorte, de la France entière, le poilu déraciné de son sol et replanté dans un secteur où il ne voyait que le talus le cachant à l'ennemi, cherchait aussi, avec fièvre, une vue d'ensemble que, seule, la presse pouvait lui donner, et dont il essayait de tirer pour lui-même des pronostics de contre-coups immédiats ou lointains.

Il ne savait rien de plus des opérations militaires que le concitoyen resté à l'arrière, et il lui manquait même, pour tromper son attente, le « potin », la nouvelle verbale, voire le « racontar », les « on-dit ». Il consulta donc la feuille publique au front, dans la minute laissée libre par le service formidable de l'installation, de façon aussi curieuse, aussi passionnée, que le faisaient, à l'arrière, et la femme, et les vieillards, et les infirmes... et les embusqués (dont, longtemps, il ne soupçonna même pas l'existence).

Or, la censure veillait, comme chacun sait. La feuille publique, soumise au visa, ne dévoilait des opérations que le « communiqué », toujours bref, et les commentaires des critiques militaires ou militarisés. Les sensations éprouvées à l'arrière et à l'avant, sous l'influence de causes à peu près identiques, durent donc être, longtemps, à peu près semblables, et il n'y eut guère, pour les différencier, que des préférences individuelles, accordant à tel ou tel commentateur une confiance refusée à tels de ses confrères en stratégie. Peut-être pour les soldats, plus que pour les civils — à moins que ce

ne soit le contraire — le grade qui accompagnait la signature en accrut-il l'importance, tout le monde n'étant pas obligé de savoir que tel colonel, mettons le colonel X..., n'a jamais eu ce grade qu'en dehors de l'armée. Sans trahir nul secret de la défense nationale, la vérité autorise à dire qu'un des plus populaires, au front, parmi les commentateurs militaires, semble devoir rester jusqu'au bout un officier retraité avant que d'avoir cousu cinq galons d'or sur sa manche.

Il ne m'appartient pas de rechercher toutes les causes de l'évolution de la presse durant la guerre. Il m'est seulement permis de constater que cette évolution se produisit, en raison de deux clientèles à satisfaire, celle de l'arrière reprenant vie, tandis que celle de l'avant stationnait encore, l'armée étant trop occupée à sa rude besogne, creusant la terre, améliorant la fortification, posant des gabions, ajustant des rondins, sciant des planches, consolidant et préparant les assauts futurs, veillant, sous les obus, sans cesser un jour de combattre.

Or, pendant que ce labeur remplissait des heures monotones, la nouvelle, l'« information » se raréfiait. Malgré l'énorme déroulement de l'aventure guerrière, l'entrée en lice de la Turquie, l'expédition des Dardanelles, la discussion germano-américaine, etc., l'information ne suffit plus, rognée par Anastasie, à remplir les six colonnes de chaque page des journaux. Une véritable morte-saison de faits-divers et de « chiens écrasés » commença. Plus de crimes rocambolesques où bandits, victimes, policiers et juges, offraient au lecteur un feuilleton animé avec suite au prochain numéro. Plus de politique, ou si peu !... Plus de débats parlementaires palpitants, qu'importe au poilu, dans son gourbi, la discussion d'une loi sur les loyers, qu'il ne paie pas, et au sujet d'un logement couvert par le moratorium? Ça ne l'intéresse pas. Il a son idée là-dessus, d'ailleurs...

D'autre part, des intervalles énormes séparaient les opérations. La presse combla tous ces vides en reprenant des formules momentanément abandonnées, et, croyant satisfaire ainsi sa double clientèle, celle de l'arrière et celle de l'avant, publia des reportages « de guerre », des contes « de guerre » aussi, des feuilletons « de guerre », pour la plupart. Puis,

la reprise de la vie économique s'avérant, les théâtres rouvrirent, la publicité ressuscita et la mode renaquit. Ces manifestations publiques, exigeant évidemment l'attention de la presse, l'ont tout de suite retenue. Elles n'obtinrent, de prime abord, dans les tranchées, qu'un succès bien relatif, et, si l'on écarte toute périphrase pour utiliser une expression professionnelle, elles eurent franchement une « mauvaise presse » très accentuée.

Les reportages, souvent consciencieux, parfois bien écrits, ne pouvaient satisfaire des gars qui vivaient mieux le récit que le narrateur lui-même. Le lecteur veillait, mangeait, dormait, travaillait et luttait en première ligne, dans la zone interdite au reporter le mieux avisé, le plus quêteur d'impressions rares et vécues, et il reprochait à celui-ci de ne dépeindre qu'une zone de semi-arrière, qu'il méprisait déjà confusément, dans sa sereine certitude d'être, où il était, plus héroïque. Il trouvait aussi là dedans trop de naïve complaisance à décrire des réceptions faciles, des voyages automobiles, à exposer toutes sortes d'aperçus fort étrangers à sa propre existence, et qui prétendaient, précisément, en retracer les dangers et la noblesse. Le talent du narrateur s'arrêtait forcément à l'infranchissable cordon des sentinelles, refrénant toute curiosité, et le curieux restait au delà du cordon. Au surplus, la presse comprit assez vite l'insuffisance onéreuse de cet expédient, et elle y renonça presque unanimement : elle envoya ses reporters au diable, loin, à l'étranger.

La censure, malgré sa sévérité, ne blanchissait pas tout le papier ; il fallait en noircir à tout prix le plus possible, la presse eut alors recours aux conteurs. Inspirés ou pas, ceux-ci crurent devoir « inventer » des aventures guerrières. Ce fut terrible. L'imagination la plus exercée ne pouvait vraiment entrevoir la réalité d'une guerre sans précédents. Les meilleurs écrivains puisaient vainement dans leurs réminiscences, sans que leurs historiettes parvinssent à dépasser, littérairement, la valeur anecdotique, artificielle, raide et fausse, d'une piètre imagerie militaire. Ni l'horreur de la plaine infernale, ni l'orage des bombardements, ni la puanteur dantesque des gaz, ne se peuvent ressentir artificiellement. On ne les traduit qu'après impression directe. Les contes « de guerre » sem-

blèrent pâles aux poilus, et ils se demandèrent sérieusement si l'on se moquait d'eux à leur servir, comme exactes, des sensations et des images dont le plus simple découvrait la puérilité. Pour rendre leur effort démoniaque, on déroulait du cinéma truqué. Cette tentation éloigna des conteurs, de tous les conteurs, rapidement, la grande majorité des poilus. C'est une question qu'a fort bien comprise et résolue M. Georges Lecomte, l'éminent président de la Société des Gens de lettres, sous les auspices duquel paraissent, depuis peu, dans *Excelsior*, de courts récits sous ce titre : *la Guerre racontée par les écrivains qui la font*. Par malheur, si beaucoup d'écrivains, parmi les plus jeunes et les mieux doués, ont fait noblement à la Patrie le sacrifice de leur vie, le nombre des survivants n'est pas tel, aux tranchées, que cette rubrique puisse être alimentée tous les jours.

Une autre cause, plus importante encore du dissentiment entre la presse et ses lecteurs de l'armée fut l'obstination, peut-être louable, pour faire « tenir » le civil, à imprimer tant d'assurances prématurées. Dès août 1914, des journalistes affirmèrent que l'armée allemande d'invasion comptait dans ses rangs des vieillards, des adolescents, et des infirmes mal armés. Plus tard, la famine de l'empire emplit les colonnes des journaux français. Ensuite, on répéta partout que les Boches manquaient de cuivre, etc. Or, les soldats, aux tranchées, s'ils ne pouvaient vérifier toutes ces assertions, qui voulaient être rassurantes et n'étaient que téméraires, en doutèrent promptement. Aux prises avec une réalité précise, comment auraient-ils ajouté foi aux vieillards, aux impotents, aux gamins, lorsqu'ils étaient en contact avec des ennemis robustes : comment auraient-ils cru au manque de cuivre, quand ils recevaient abondamment des obus dont toute la fusée, pesant plus d'un kilogramme, était en cuivre? Ils crièrent au mensonge...

Et le journal, cependant, arrivait chaque vingt-quatre heures. Et l'on tendait son sou au cycliste, pour l'avoir, chercher de l'information souvent absente, et trouver le conte inutile. Les journaux semblaient vides : leur contenu ne valait pas un sou. Les journalistes connurent la « mauvaise presse », et furent sourdement tenus pour responsables de la stagna-

tion des nouvelles, et presque de la lenteur de la guerre. Seules, les explications données après une opération du secteur, bombardement, attaque, gaz, ramenaient un peu l'attention, excitaient l'intérêt, secouaient la torpeur, et empêchaient qu'on se désaffectionnât peu à peu des feuilles publiques.

Et, soudain, en pleine crise de rapports entre la presse et ses lecteurs de l'avant, survinrent les nouvelles théâtrales et la publicité !

Les mots, dans leur sens concret, rendraient mal la stupéfaction un peu indignée des combattants devant ces ressuscitées. Foule, donc émotive, et foule déjà habituée à l'encens de l'adulation, l'armée des tranchées, en ouvrant le matin, les journaux, et en y lisant le compte rendu d'une première ou d'une reprise, les bons mots d'un cabotin, les nouveaux caprices de la mode féminine, et la réclame des produits de beauté, l'armée des poilus n'en crut pas ses yeux. Elle se sentit, quelques secondes, abandonnée, oubliée, sacrifiée. Heure trouble. Moment, jusqu'à un certain point, angoissant, où l'âme de tous se refermait sur la farouche résolution : tenir, soi, les soldats, seuls, quand même !...

Il ne fallut pas moins que la fièvre endémique d'informations pour éviter une sorte de boycottage quasi universel de la presse aux tranchées. Mais c'est à dater de cet instant, surtout, que partirent du front les demandes de journaux jusqu'alors moins accessibles, de tirages restreints, et qui conservaient, à l'arrière, l'odeur et le goût des politiques de parti. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'un mouvement absolu. Ces demandes, pour mille raisons, ne dépassent pas un faible pourcentage de la clientèle journalière globale. Elles n'en existent pas moins, et cette presse de partis circule de mains en mains plus que n'importe quelle autre. Elle est insuffisante, à coup sûr, à modifier considérablement l'étiage de la vente courante. La grande presse, continuant à parvenir régulièrement et abondamment, trouve toujours un nombre suffisant d'acheteurs, et correspond à une moyenne des effectifs. Mais le coup porté a été ressenti. Il laissera quelques traces douloureuses, à peine atténuées par des campagnes que le bien de l'armée justifiait, plus que par toutes les mesures charitables des journaux envers les infirmes et blessés car, si le soldat

accepte l'idée de la mort, il ne suppose jamais l'infirmité ou la blessure. Les mauvais souvenirs sont combattus par la curiosité naturelle que la presse seule peut satisfaire. Les fluctuations de la vente, donc, doivent rester en relation de l'activité du front. Il n'en subsiste pas moins une cause très certaine de méfiance, dont la presse n'est pas entièrement responsable, dans son ensemble, mais qui influera très probablement, à un moment donné, voire à la paix, sur ses destinées, sa forme et son développement.

La presse, bridée d'ailleurs par la censure, semble porter, d'une part, injustement, la responsabilité de certains silences, d'autre part, moins injustement, l'accusation d'imprévoyance. Le poilu, dans sa vie monacale, altéré de vérité et de justice, lui conserve quelque rancune d'avoir ménagé davantage ses intérêts immédiats à l'arrière, plutôt que d'avoir sacrifié, à son exemple, toutes ses forces, et son existence même au besoin, à la défense du sol et à l'unique préoccupation de ses défenseurs. Cette impression s'atténuera lorsque l'homme, le lecteur, sera replacé dans d'autres conditions que celles que lui fait la guerre. Il pardonnera davantage certaines erreurs et certaines défaillances, quand sa vue, évadée des tranchées, apercevra tout l'ensemble de l'immense tragédie. Il n'oubliera pas tout à fait, cependant, les impressions ressenties durant tant d'heures tragiques, les plus solennelles, les plus réfléchies, de son existence. Et se sachant appelé à transformer selon sa mentalité nouvelle les choses mêmes qu'il aura défendues, il n'est pas douteux qu'il modifiera en conséquence, par la faveur qu'il lui accordera ou refusera, par tous les moyens en son pouvoir la presse d'avant-guerre, dont la grande crise n'a pas transformé, en rapport avec son concept, les modalités, les tendances et l'expression.

L'ordre ignoré que prépare l'effroyable drame actuel, l'ordre qui naîtra demain aura sa presse nouvelle dans un État nouveau. Il serait aussi vain d'en prévoir la formule absolue que d'en nier la certitude. Elle devra, au moins, éviter les défauts principaux dont les événements ont démontré l'existence, et qui, précisément, nécessitent sa transformation.

EMMANUEL BOURCIER

AUTOUR D'YPRES

(MAI 1915)

Deux excursions aux abords des lignes allemandes nous révélèrent la véritable physionomie de cette longue suite de tranchées qui s'étendent de la mer du Nord jusqu'à Belfort.

Un matin, l'auto prit la route d'Armentières. On dépassa cette ville et l'on s'arrêta dans un faubourg appelé la Chapelle d'Armentières. Le terrain plat permettait à la vue de s'étendre au loin. Des maisons ouvrières en briques, d'un étage, bordaient la route. Quelques-unes étaient entièrement démolies, d'autres à peine abîmées, beaucoup étaient habitées. En face de nous, à un kilomètre environ, on voyait quelques fermes. On s'arrêta. Nous étions à 400 mètres des Allemands. Rien ne décelait leur présence, et, si nous n'eussions été avertis, nous serions tombés dans leurs lignes sans nous en douter : partout le silence et nul obstacle devant soi.

Le bourg de Plougstreet nous donna une sensation tout à fait différente. Le village se trouve sur la gauche d'Armentières. Une colline ondulée domine la route que les soldats anglais avaient décorée de noms pittoresques. A un carrefour, une pancarte indiquait que l'on était arrivé à « Hyde Park Corner » (nom de la promenade élégante de Londres, analogue à notre Bois de Boulogne). L'auto s'étant arrêtée à ce coin, le général S..., accompagné de son officier d'ordonnance, partit visiter les tranchées. Profitant de son absence, nous

grimpâmes à travers le bois. Les arbres à moitié brisés, les nombreux trous dans le sol prouvaient que cette partie de la colline avait été criblée d'obus. Arrivés sur le faîte, nous aperçûmes une haie, le long de laquelle avait été placée une large toile grise destinée à dissimuler les silhouettes des soldats qui passaient. De là, nous pouvions très bien dominer tout le paysage environnant.

Au loin s'élevait, sur une hauteur, un clocher d'église à moitié démoli : c'étaient les derniers vestiges du village de Messines. Dans la vallée, on distinguait très nettement une première ligne de tranchées anglaises dont le boyau venait aboutir justement auprès de la haie où nous nous trouvions. Plus loin, une autre ligne se profilait à soixante mètres de la première. C'était les Allemands.

Des coups de fusil partaient de droite et de gauche, mais leur crépitement ne troublait guère le grand silence qui s'étendait sur toute cette région. Des maisons situées sur la route, aucune fumée ne s'échappait. L'espace occupé entre les deux tranchées anglaises et allemandes formait une zone neutre occupée par les fils de fer barbelés.

Les visites d'inspection que faisait le général S... sur tout le front devaient être suivies de l'attaque de la cote 60, près d'Ypres, mais cet événement ne tarda pas à être dépassé en intérêt par la seconde bataille de l'Yser.

La fille d'une cabaretière française tenant un estaminet aux portes d'Ypres, où nous nous rendions tous les jours, nous fit un récit du début de cette bataille :

« Le vendredi 24 avril 1915, à cinq heures et demie de l'après-midi, des artilleurs français portèrent dans la salle de mon cabaret deux de leurs camarades qui avaient les jambes brisées et un fantassin qui n'avait pas de blessure apparente, mais qui gémissait et paraissait déraisonner. Je lui offris de la bière, mais il la refusa, puis, arrachant sa tunique, il dit qu'il étouffait. Il paraissait empoisonné. Il voulut se lever et marcher : peine perdue. Ma mère et moi nous lui donnâmes un verre de lait, puis j'appelai une voiture d'ambulance anglaise qui passait et qui l'emporta.

Pendant ce temps, notre estaminet s'était rempli de soldats

français de toutes armes. Ils racontaient que les Allemands leur avaient envoyé des nuages de gaz asphyxiants.

» Des artilleurs disaient qu'installés aux fenêtres d'une petite ferme, ils avaient aperçu tout à coup les Allemands s'avançant sur eux. Affolés, ils avaient sauté sur leurs chevaux et s'étaient enfuis à bride abattue, abandonnant les pièces de canon qu'ils ne pouvaient défendre. « Les Allemands ont percé la ligne », répétaient-ils sans cesse... »

Sur la route, en effet, arrivaient des artilleurs, des cavaliers, des fantassins. Ils fuyaient à travers champs, sans armes. A eux se joignirent bientôt des Anglais et toute cette masse désordonnée se précipita sur Poperinghe où ils semèrent la panique. L'émoi causé par l'attaque allemande avait été tel qu'un officier anglais, un capitaine, prit un cheval au hasard et s'enfuit affolé, sans veste. Un interprète français, le prenant pour un espion, l'arrêta, revolver au poing, mais tout s'expliqua dans la suite.

La situation fut sauvée par les Canadiens qui, bien qu'au repos à Ypres, n'hésitèrent pas à s'élancer courageusement au-devant des Allemands et arrêtèrent, au prix de pertes terribles, l'avance ennemie.

Le lendemain, un millier d'autobus français amenaient à travers Hazebrouck tout le 8e corps et, de ce fait, la ville reprit l'aspect des journées fiévreuses de novembre. Des zouaves, des Algériens, des régiments de coloniaux aux costumes bleus, avec petit parement jaune sur la capote pour indiquer le numéro du régiment, le 32e, le 37e, passèrent sans arrêt jour et nuit. Des renforts anglais alternaient : quinze mille cavaliers se dirigèrent sur Ypres par la route de Bailleul. Puis des mulets, conduits par des Arabes aux cris gutturaux, débarquèrent en gare.

Dès lors, nous fûmes occupés chaque jour du matin au soir. Nous nous rendions à Poperinghe où se trouvait l'état-major du 5e corps anglais. La ville, effrayée au début par les événements survenus les 25 et 26 avril, avait repris un aspect tranquille, quand le dimanche 27, entre huit et neuf heures du matin, trois obus éclatèrent sur une maison. On crut à une attaque d'avions et l'on n'y prêta pas plus d'attention que de coutume quand, de nouveau le même jour, à six heures, un

obus de 305 tomba sur un immeuble derrière l'église. Nous venions au même moment de nous arrêter sur la petite place de Poperinghe, située à côté de l'hôpital. Nous fûmes donc les témoins de ce bombardement. La ville reçut une douzaine de projectiles, envoyés de trente kilomètres par des canons de marine allemands.

Leur éclatement était formidable, surtout quand l'obus tombait au milieu d'une construction. Un d'entre eux fit écrouler le toit de la maison en face de laquelle se trouvait placée notre voiture. Un éclat de fonte pesant cinq kilos vint tomber devant l'auto. Le chauffeur le ramassa et nous le gardâmes à titre de « souvenir ». Il était encore tout chaud : sa taille et son épaisseur révélaient sa puissance de destruction. A la différence des obus ordinaires dont on entendait le sifflement avant l'explosion, ces projectiles éclataient d'une façon soudaine et causaient une panique indescriptible. Les Allemands bombardèrent de cette manière, un peu plus tard, Dunkerque, Bergues, et récemment Nancy.

La ville de Poperinghe se vida comme par enchantement et alors, à travers les routes, on ne rencontra plus que des réfugiés qui, sans attendre les trains, partaient à pied, un petit baluchon à la main, cherchant à gagner Abbeville et Hazebrouck, distants de quarante kilomètres. Des femmes âgées s'enfuyaient sur les routes ; heureusement des soldats anglais, toujours humains, en installaient beaucoup dans leurs fourragères formées de deux petites voitures en forme de boîtes carrées attachées l'une derrière l'autre. Des bicyclettes chargées de ballots de linge étaient poussées par des hommes, tandis que les petits enfants et les chiens suivaient.

De nombreuses jeunes filles, désireuses d'emporter avec elles leurs plus beaux costumes, étaient vêtues de robes de soie et ce défilé étrange faisait contraste avec la tenue simple des paysans qui continuaient à labourer tranquillement leurs champs.

Pendant les quatre premiers jours de cette seconde bataille de l'Yser, le général S... se rendit chaque matin aux portes d'Ypres. Un beau château entouré d'un superbe jardin, propriété de M. J..., devint le poste de commandement de la 2e armée anglaise.

Nous nous trouvions à un kilomètre à peine d'Ypres, au

passage à niveau du chemin de fer. Le temps était splendide. A chaque moment, on entendait le sifflement des obus qui éclataient sur la ville avec un bruit sourd. Des colonnes de fumée grise ou blanche s'élevaient après chaque coup. Les murs de la cathédrale et les deux tours des halles au blé restaient les seuls témoins de ce spectacle, car toute la population avait cette fois abandonné la ville. Un bruit incessant et formidable résonnait sur notre gauche. C'étaient les Français qui tiraient sur Boesinghe et Lizerne. Le bruit du canon ne s'arrêtait pas et, parfois, c'étaient des rafales de coups qui retentissaient toutes à la fois. Il était impossible d'imaginer un feu d'artillerie plus intense. Du combat, cependant, nous ne voyions que des éclairs de shrapnells qui tombaient sur la route.

Un sergent interprète, le bras en écharpe, venant du village de Saint-Julien, au nord d'Ypres, nous raconta ce qu'il avait vu :

« Les premiers bombardements d'octobre et de novembre ne sont rien à côté de celui-ci. Il n'y a presque plus une seule maison d'épargnée. Les gros 420 en éclatant font écrouler les murailles dont les débris encombrent les rues. Il est d'ailleurs difficile de se frayer un passage. De tous côtés, ce ne sont que civils et soldats tués ou blessés. On aperçoit des cadavres sans tête, des corps sans jambes ou sans bras. Dans un carrefour, un convoi a été atteint : six mules, deux chevaux et leurs conducteurs, des Indiens, gisent déchiquetés à terre. Cette vue est rendue encore plus pénible par le soleil éclatant qui éclaire tout ce tableau. »

Pour nettoyer un peu la ville, les Anglais demandèrent le concours des civils qui n'avaient pas fui ou qui s'étaient réfugiés dans les environs. On les payait dix francs par cheval enterré, et cependant bien peu s'enrôlèrent pour cette besogne.

C'est ainsi qu'Ypres fut détruite peu à peu par un terrible bombardement. De nombreuses maisons, de style Renaissance, y formaient un tableau charmant. Elles furent à peu près toutes démolies de fond en comble. Les Allemands, ne pouvant s'emparer de la ville, la criblèrent d'obus incendiaires pendant plus d'une semaine.

Après Ypres, ce fut au tour de Vlamertinghe, placée sur la grande route de la capitale des Flandres, d'être bombardée. Notre auto y passa au moment où un shrapnell éclata sur l'église. Des débris de briques et de plâtre tombèrent sur le toit de la voiture, et c'est sur une chaussée défoncée que nous traversâmes la ville. De tous côtés les convois filaient au grand trot.

Cependant, le défilé ininterrompu des blessés ne tarda pas à commencer. C'était dans des autos rapides, marquées d'une grande croix rouge, que les blessés anglais étaient ramenés du front. Le rideau d'arrière, roulé, laissait voir des bras, des jambes, des têtes enveloppés dans des linges blancs. Quelques blessés fumaient la pipe. Les hôpitaux d'Hazebrouck furent bientôt combles. On en plaça dans les églises. Le matin, on entendait d'affreux gémissements, et les majors, cependant habitués aux souffrances, étaient découragés devant ces scènes douloureuses. On voulut continuer néanmoins à dire la messe au milieu des blessés : mais on dut y renoncer, car des femmes s'évanouirent en entendant leurs plaintes.

Les tournées du général nous faisaient parcourir le pays. Les inscriptions telles que « Herberg in Transvaal », « Herberg in Saint-Éloi » « Château de l'Hofland, Swan Bierhaus », placées sur les estaminets nous rappelaient que nous étions en plein pays flamand.

Nous retrouvâmes à côté de Poperinghe les troupes indiennes que nous avions laissées à Béthune. Près d'une division de cavaliers — des lanciers — vinrent appuyer les autres troupes britanniques. C'étaient de très beaux hommes, bruns, avec des cheveux noirs, bouclés, parfois assez longs. Très rares étaient ceux qui avaient un visage vulgaire.

Le long des routes, sans cesse passaient à cheval ou à bicyclette, des soldats anglais, avec un brassard bleu et blanc au bras droit. C'étaient les poseurs de fils télégraphiques. Ce service était fort bien organisé, et tous les états-majors, même ceux des brigades, étaient reliés en peu de temps téléphoniquement et télégraphiquement aux postes avancés. Un gros rouleau contenait les fils qui se déroulaient le long des routes, tandis qu'un sergent à cheval, à l'aide d'un

crochet, les suspendait au fur et à mesure le long des arbres et des maisons. On appelait ce service le *Signal Office*.

Les camps d'aviation paraissaient également fort bien dotés d'appareils nombreux. Plusieurs avaient leur gouvernail peint en bleu, blanc, rouge, mais, sous leurs ailes, était dessinée une couronne aux couleurs britanniques. Leur activité était prodigieuse, et on en voyait sans cesse voler au-dessus de Bailleul, Hazebrouck, Saint-Omer. Autour de Cassel nous vîmes passer une escadrille dont le vol rappelait celui des canards sauvages. L'un d'eux en tête, indiquait la route.

Malheureusement, pour établir des camps d'aviation, il fallut souvent couper des arbres gênants. C'est ainsi qu'à Abeele, près de Poperinghe, on émonda le long de la route des ramures superbes et l'on sacrifia quatre ou cinq hêtres.

C'était vraiment dommage car, avec le printemps, les routes étaient devenues ravissantes. Tous les chemins belges étaient bordés d'arbres fort bien entretenus. Les branches entrelacées formaient un dôme couleur vert tendre au-dessus des chemins. La campagne était devenue radieuse et le mois de mai 1915, chaud et pluvieux, fit épanouir des fleurs de toute nuance. La nature, indifférente aux malheurs de l'humanité, prodiguait de nouveau tous ses charmes : les pommiers, les cerisiers, les lilas étaient en fleurs.

Ce fut avec une grande joie que l'état-major anglais de la 2e armée reçut l'ordre, le 3 mai, d'aller s'installer en pleine campagne, dans les châteaux qui entouraient la ville si pittoresque de Cassel.

La villa Marie nous fut attribuée. De là, on dominait toute la vallée. Le temps était radieux. Des merles, des pinsons, des pigeons ramiers faisaient retentir de leurs chants les bosquets et les bois. Les arbres étaient très beaux. Les sapins sombres alternaient avec les merisiers aux frondaisons miroitantes. Dans les prés, des espèces rares aux feuillages verts, légers comme du duvet. Quel plaisir de se réveiller là à l'aube !

Une route conduisait en quelques minutes à la ville de Cassel. Le général F... s'était installé avec son état-major dans cette vieille cité du XVIe siècle au calme provincial. Les Français avaient le droit exclusif de vivre à Cassel, tandis que les Anglais habitaient dans les campagnes environnantes.

Vers le 11 mai, le capitaine L... qui nous avait quittés pendant huit jours pour aller établir des ponts sur l'Yser, revint à Cassel. Il nous raconta l'effet déprimant des gaz employés par les Allemands. Les soldats en souffraient terriblement. « Voilà ce qui reste de mon régiment », lui avait dit un colonel écossais, en lui montrant deux cents hommes étendus à terre incapables de se lever.

Pour parer à ces lâches agressions on envoya d'Angleterre des appareils ingénieux. Les soldats devaient se recouvrir la tête d'une sorte de casque en étoffe ; sur la bouche ils devaient s'appliquer un tampon imbibé d'acide et ils portaient sur le dos deux petites bouteilles à air munies d'un manomètre. C'était bien compliqué !

C'est aussi à ce moment qu'on essaya d'utiliser pour l'attaque des boucliers. C'étaient des pièces de fer hautes de deux mètres sur un mètre et demi de large et montées sur deux petites roues. Un soldat ainsi garanti des balles, poussait l'appareil tandis que deux autres protégés par cet abri mouvant s'avançaient tout en tirant par les meurtrières. Vue ainsi, la guerre mondiale de 1914 rappelait étrangement la manière de combattre d'il y a quatre cents ans, lorsqu'on s'abritait derrière des boucliers pour attaquer les forteresses...

Au cours d'une visite aux tranchées nous assistâmes à la destruction presque complète d'Ypres. Ce fut le spectacle le plus impressionnant de ma campagne.

Partis de Cassel, le 15 mai, au matin, nous nous arrêtâmes vers onze heures aux portes d'Ypres, au faubourg de Krustadt composé d'une rue aux maisons basses, d'un seul étage. Devant les portes jouaient des enfants, à l'intérieur on entendait les voix des femmes. Quelques hommes — les uns vieux, d'autres jeunes — étaient nonchalamment assis sur le bord des trottoirs sans s'inquiéter du sifflement aigu des shrapnells et des détonations forminables des 240. De petits nuages blancs laiteux dénonçaient dans le ciel bleu l'éclatement des shrapnells, tandis qu'une épaisse fumée noire s'élevait près des endroits où tombaient les gros obus. Des briques amoncelées entre deux immeubles indiquaient seules l'emplacement d'une ancienne habitation. La fureur du bombardement avait creusé

dans les champs avoisinants de multiples crevasses à moitié pleines d'eau.

Il faisait un temps merveilleux. Le soleil brillait dans le ciel. Du centre de la ville s'élevait en volutes épaisses un énorme nuage noir. Je voulus, poussé par la curiosité, visiter une dernière fois Ypres, avant sa destruction.

Accompagné du chauffeur je m'avançai vers la ville, le long du faubourg. On voyait encore quelques malheureux habitants aux portes de leurs maisons qu'ils ne voulaient pas abandonner.

Le cadavre d'un cheval blanc barrait la route. Il avait l'air énorme. La chaux qui le recouvrait afin d'éviter les épidémies rendait sa vue plus impressionnante encore. Les habitants n'en paraissaient nullement émus ; des soldats anglais de garde, assis sur des chaises, riaient bruyamment avec des femmes.

Plus loin, une passerelle jetée sur l'Yser au cours tranquille et boueux était gardée par une patrouille. On nous laissa passer.

Les maisons délabrées devenaient de plus en plus nombreuses, mais elles tenaient encore debout. Les toits étaient criblés de trous. Dans quelques immeubles l'œuvre des 420 avait été formidable. Tous les étages s'étaient écroulés et on voyait des lits plantés tout debout dans les caves. La mort avait surpris dans une maison quelques gendarmes belges chargés de la police de la ville. Ils étaient là, debout, vêtus de leurs uniformes, soutenus par l'amoncellement des matériaux écroulés autour d'eux.

Dans les rues régnait un silence impressionnant. De temps à autre un soldat ou un officier anglais passait rapidement en rasant les murs.

Après avoir évité la gare et la gendarmerie qui brûlaient lentement, nous nous engageâmes dans une rue jonchée de tuiles, de matériaux de toute sorte. Les cadavres de chevaux étaient abandonnés à l'endroit où ils étaient tombés. Les autos d'ambulance, ne pouvant les éviter, passaient sur eux.

La grande place évoquait l'image d'un tremblement de terre. De tous côtés, des entonnoirs fantastiques où l'auto aurait pu disparaître tout entière. Des pans de murs, des amoncellements de briques, de pierres, indiquaient ce qui avait été la rue de Lille. Et au-dessus de toutes ces horreurs,

un ciel bleu et clair et l'air transparent de cette journée printanière qui faisait voir distinctement les moindres détails de cette dévastation...

Nous revînmes au faubourg de Krustadt. Sur la route, des gamins montés sur une voiturette attelée de chiens se faisaient traîner gaiement au triple galop...

Sur la droite, on apercevait au loin la colline 60 qu'ont rendue fameuse les multiples bombardements dirigés contre elle tantôt par les Allemands, tantôt par les Anglais. Ce n'était plus qu'une légère hauteur dominée par un moulin autour duquel pleuvaient des obus de tout calibre.

Le soir vers sept heures et demie, nous reprîmes le chemin de Cassel. C'était l'heure de la relève. Des compagnies, très espacées, officiers en tête, se rendaient d'un pas calme aux tranchées. On rencontrait également des équipes de soldats du génie portant des claies, des fils de fer barbelés.

Des voitures de ravitaillement, traînées par six chevaux, légèrement harnachés et montés par trois hommes, passaient au grand trot, apportant des obus, des approvisionnements de toute nature.

Sur les contre-bas de la route, dans les champs, le long des haies, des centaines de chevaux attelés, tout prêts à partir, mangeaient leur avoine. D'autres, attachés par un licol, arrachaient l'écorce des beaux arbres. Les caissons étaient dissimulés sous les branchages.

Des autos rapides de la Croix-Rouge passaient emportant les blessés. Près de Vlamertinghe, des canons monstrueux défilèrent lentement. Ils étaient traînés par des machines actionnées au pétrole, aux courtes cheminées portant d'amusantes inscriptions telles que « Little Willy » (allusion au kronprinz). Parfois les roues de ces tracteurs étaient recouvertes d'une épaisse toile de zinc qui se déroulait lentement sur le sol. De loin, ces roues, semblables à d'immenses pattes d'araignée, donnaient l'illusion de bêtes fantastiques s'avançant lentement dans la nuit.

Ainsi, dès que le jour disparaissait, le canon se taisait, mais la vie devenait de plus en plus intense...

BARON SAILLARD

EN CHALDÉE

Je ne partage pas l'avis de ceux qui pensent que le « Paradis terrestre » se trouvait en Chaldée, dans le pays des deux fleuves, pour cette raison qui me semble être plus que suffisante, que la Chaldée n'existait pas, bien longtemps encore après l'apparition de l'homme sur la terre. On rencontre, en effet, des traces de l'industrie humaine dans les alluvions quaternaires du désert syrien, et tout le monde sait que la formation de ces couches caillouteuses est, de beaucoup, plus ancienne que les dépôts de limons fluviaux.

Au commencement de la période géologique actuelle, les eaux du golfe Persique pénétraient profondément dans l'intérieur des terres, s'avançaient, pour le moins, jusqu'au site de Bagdad et couvraient toute la Susiane, pour venir battre le pied des montagnes du Louristan et des Bakthyaris. Ce n'est que plus tard, et peu à peu, que ces grandes baïes se sont comblées sous l'effet des apports du Tigre et de l'Euphrate, en Chaldée, de la Kerkha, de l'Ab-é-Diz, du Kâroun et du Djerrahi, en Susiane. Le Tigre et l'Euphrate, dont les bouches étaient distinctes à l'époque des rois d'Assyrie (VIIe siècle avant J.-C.), se sont réunis pour former le Chatt-el-Arab, dont le Kâroun, qui jadis se jetait directement dans la mer, est devenu l'affluent ; et les alluvions continuent aujourd'hui d'avancer sur le golfe Persique, par une seule voie, celle du grand fleuve arabique. Mais les progrès sont d'une telle intensité que, tout compte fait, le delta du fleuve chaldéen sera, dans douze

mille ans environ, au détroit d'Ormuz. Là seulement s'arrêtera cet immense comblement, devant les grandes profondeurs de la mer d'Oman. Dans son ensemble, il aura exigé plus de vingt mille ans.

Ainsi, la civilisation la plus ancienne du monde, celle qui a guidé nos premiers pas, celle à laquelle nous reportent les traditions, s'est développée sur un sol récent, à peine formé au temps où l'homme est venu s'y établir. Il connaissait déjà la pierre taillée et le cuivre. C'est là qu'il inventa l'écriture, là qu'il jeta les bases des premières sociétés humaines qui, par petits clans d'abord, se développèrent dans les îles et les presqu'îles, au milieu des lagunes et des marais, par royaumes ensuite, enfin par grands empires basés sur la féodalité des premiers temps. Ces origines se perdent dans le brouillard des millénaires, soixante ou quatre-vingts siècles avant nous, peut-être plus encore ; et ce n'est pas sans une poignante émotion qu'on aborde ce berceau des civilisations, ces terres aujourd'hui désolées, jadis les plus riches, les plus plantureuses de l'Ancien Monde. On éprouve une sorte d'hallucination en face des mystères de cette histoire prodigieuse d'ancienneté, à peine connue, enveloppée de ces fables transmises jusqu'à nous par la tradition, et que les plus vieux écrits, tracés sur l'argile ou sur la pierre, présentent déjà sous la forme légendaire.

Certes la Chaldée du dieu poisson, Oannès, n'était pas ce qu'elle paraît aujourd'hui. Les terres émergeaient à peine des eaux, l'atmosphère était remplie d'une buée chaude ; partout, ce n'étaient que gras pâturages, que forêts de tamaris, de saules et de lauriers-roses. Le poisson, le gibier abondaient ; les troupeaux, dans l'herbe jusqu'au ventre, trouvaient une nourriture facile, et l'homme vivait dans la richesse des biens de la nature. Peu à peu quelques régions se sont asséchées. Les habitants creusèrent alors des canaux pour rendre au sol sa fraîcheur, et la sécheresse gagna de proche en proche, parce que le terrain se relevait chaque année des limons des crues et que les fleuves approfondissaient leur lit. Ce n'est, en effet, que lentement, au cours des siècles, des millénaires, que s'est créé dans le sol aride cet admirable réseau de canaux qui, quatre siècles avant notre ère, causait l'étonnement

d'Hérodote. Plus tard, à la suite de guerres sanglantes, terribles, interminables, les travaux de la paix ont été abandonnés, les canaux se sont comblés, les villes se sont éteintes, et le linceul de la mort s'est abattu sur ce pays qui semblait être dès lors voué au silence pour l'éternité. Cependant, sa triste destinée n'était point encore accomplie ; voici que le canon gronde dans ces solitudes, que des hommes sont venus de très loin pour s'exterminer dans ce désert, jadis arrosé de tant de sang ; mais ce n'est plus la possession de la Chaldée qu'on se dispute là ; c'est l'empire du Monde!

Quand, arrivant de l'Europe ou de l'Inde, après avoir contemplé les côtes brûlées de l'Arabie et de la Perse, le voyageur se trouve en vue des embouchures du Chatt-el-Arab, le décor change subitement, comme en une féerie. Au lieu de montagnes arides, rouges, roses, brillantes, on ne distingue plus à l'horizon qu'un long ruban sombre, bleui par les buées de l'atmosphère ; et les eaux de la mer, tout à l'heure azurées, transparentes, se changent en un flot jaunâtre, boueux, opaque, couvert de branches d'arbres, de joncs, de roseaux entraînés par le courant. C'est l'embouchure du grand fleuve arabe, avec ses forêts de dattiers, ses berges plates couvertes de roseaux, ses lagunes, ses bancs de limon brunâtre luisants sous les rayons du soleil. Un phare indique l'entrée, grande colonne blanche, qui émerge de la verdure, c'est le feu de Fao; mais pour l'atteindre et pénétrer dans le fleuve, il faut franchir la barre et souvent attendre l'heure de la marée haute ; car les vaisseaux de fort tonnage ne peuvent remonter le fleuve. Deux embouchures distinctes se présentent, l'une en territoire persan, le Chatt-el-Béhemchîr, branche qui ne peut être naviguée que par les barques, et le Chatt-el-Arab proprement dit, dont une rive est persane, l'autre turque; mais des deux côtés, les bords sont semblables, voilés de verdure et, de place en place, semés de petits hameaux arabes, construits en roseaux, perdus dans le feuillage, le plus souvent reconnaissables seulement aux fumées bleues qui montent vers le ciel à travers les dattiers.

Après quelques heures de route, on laisse sur sa droite la frontière persane, la bourgade d'El Mohammérah, sur la rive

du Kâroun, fleuve de la Susiane. Puis on arrive à Bassorah, la Venise de la Chaldée, ville turco-arabe, en grande partie peuplée de Chaldéens, de chrétiens de Saint-Jean (Mandéens), bâtie sur une langue de terre entre le fleuve et les marais « Khôrel-Djézaïr », coupée de canaux en tous sens. Bassorah, le grand port de la Chaldée, ne semble exister que depuis les premiers temps de l'Hégire ; son nom nous est donné pour la première fois par les monnaies au type sassanide que les premiers khalifes y ont fait frapper.

Cette digue, sur laquelle est construite la ville, se prolonge jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate, à Kornah, village situé à la pointe, entre les deux fleuves, entouré d'immenses marais : Khôr-el-Djézaïr au sud, Khor-el-Azem au nord, et la vaste nappe d'eau d'Abou-Kélam à l'ouest. Ce sont là les restes d'anciennes lagunes, de parties basses du sol emprisonnées par la marche rapide de l'estuaire.

C'est là, près de Kornah, que les Arabes ont autrefois coulé cinq sur sept des radeaux qui transportaient à la mer les trésors archéologiques découverts par Place et Botta à Ninive, par Oppert à Babylone, et les épaves se sont enfoncées si profondément dans la vase, que jamais on n'en a pu retrouver la moindre trace.

Les deux fleuves frères, nés des montagnes de l'Arménie, où leurs sources sont voisines, diffèrent sensiblement d'aspect et d'allure. Vers la hauteur de Bagdad, le niveau de l'Euphrate est à quatre mètres au dessus de celui du Tigre : aussi, est-ce de l'Euphrate que, dans l'antiquité, partaient tous les canaux sur lesquels étaient bâties les villes chaldéennes. Babylone, Ourouk, Ourou, Souripak étaient situées sur le fleuve lui-même : tandis que dans la plaine, sur les canaux, les villes se comptaient par centaines, et les villages par milliers. Ce n'est que dans les temps moins anciens que les grands centres se sont reportés sur le Tigre. Séleucie, Madaïn, Ktésiphon étaient sur ce fleuve où s'élève encore Bagdad. La raison en est que l'Euphrate, qui se perd aujourd'hui dans des marais pour reprendre plus loin son cours, a cessé d'être navigable depuis l'époque des Séleucides et que le Tigre est, depuis ce temps, la seule voie de communications entre la Haute et la Basse Chaldée, voie qui, d'ailleurs, devient de jour en jour de plus

en plus difficile, par suite des ensablements qui sont d'une rapidité et d'une mobilité extrêmes. Il est rare qu'un Européen prenne pour voyager une autre route que le Tigre ; seules les petites barques peuvent circuler sur le Bas Euphrate ; quant à la voie de terre, elle est si peu hospitalière qu'on ne s'y aventure pas sans de sérieux motifs et sans une bonne escorte.

Avant la guerre, deux services de bateaux à vapeur reliaient Bassorah à Bagdad et faisaient les escales d'Amarah, Koutt-el-Amarah et autres. L'un de ces services était anglais et appartenait à la Société Lynch et Cº ; l'autre était turc et transportait la poste. Ces bateaux, à faible tirant d'eau, étaient soit à aubes, soit à roue arrière, suivant le type adopté par l'armée britannique pour ses transports sur le Haut Nil. Quant aux vaisseaux de mer, ils débarquaient leurs marchandises sur le Chatt-el-Arab, à Bassorah, emporium de la Basse Chaldée, et à El Mohammerah, en territoire persan. La Compagnie Lynch avait également un service sur le Kâroun, entre cette dernière localité et Nasséri-Ahwaz, et plus haut, en amont des rapides, entre Ahwaz et Chouchter. C'est de cette ville que partaient les caravanes vers Ispahan, par un sentier muletier amélioré aux frais de la compagnie anglaise. De Chouchter à Ispahan, on comptait dix-sept jours de route. Quant aux ports de El Mohammerah et de Bassorah, ils recevaient périodiquement la visite du bateau postal de la « British India », venant de Bombay par Kouratchi, Mascate, Bender-Abbas, Bender-Lingah et Bender-Bouchir, d'une autre compagnie anglaise partant directement de l'Europe (Liverpool, Marseille, Port-Saïd, Aden), et, plus rarement d'un navire russe d'Odessa. La navigation française n'était pas représentée. Ainsi les importations et les exportations, au fond du golfe Persique, étaient assurées, moyennant environ 25 shillings par tonne (soit 33 fr. 75) entre l'Europe et la Chaldée ou l'Arabistan. Mais le voyage de Bagdad ou de Chouchter ne se faisait pas toujours sans encombre : non seulement les capitaines couraient les chances de nombreux échouages, mais, souvent aussi, leurs bateaux étaient attaqués par les nomades, tant sur territoire turc que sur le sol persan, et j'ai souvent navigué sur des vapeurs dont les bordages et les cheminées étaient criblés de balles. On n'attachait d'ailleurs

pas d' mportance à ces incidents, sachant que ni les Turcs ni les Persans ne se trouvaient à même de modérer les ardeurs des tribus arabes, et que les réclamations qu'on ferait à ce sujet iraient s'enterrer dans les cartons, à Constantinople comme à Téhéran.

Le Tigre est bien le type de ces cours d'eau que les Grecs de l'antiquité comparaient au serpent. C'est une énorme couleuvre jaune qui, en nombreux méandres, descend de Diarbékir et de Mossoul vers Kornah. Ses détours sont infinis, brusques parfois, comme à Ktésiphon, où le fleuve forme une boucle dont on franchit à pied la corde en un quart d'heure, tandis que le bateau postal met plus d'une heure à en faire le tour. Entre Kornah et Bagdad, les rives sont encaissées, verticales, coupées dans des alluvions argileuses qui se tiennent droites comme un mur et, aux basses eaux, la coupure est si profonde qu'il faut monter dans les mâts du navire pour découvrir la plaine ; alors les tournants présentent à la navigation de réelles difficultés, surtout à la descente de ce courant très violent par endroits, toujours brusque et plein de remous.

Mais le spectacle change du tout au tout quand les eaux sont hautes, c'est-à-dire à l'époque des grandes pluies (décembre-mars) et lors de la fonte des neiges (avril-mai) dans les montagnes de l'Arménie et du Kurdistan. Le fleuve présente alors de grandes variations de niveau, il s'enfle jusqu'à couler à pleins bords, et souvent ses eaux se répandent au loin dans la plaine en grandes nappes jaunes, brillantes, qui s'étendent à perte de vue, et, sur sa rive gauche, les ruisseaux du Louristan et du Zagros, grossis par les pluies, viennent se joindre à lui, alors que pendant la saison sèche, ils se perdent dans les derniers contreforts des montagnes.

Quelques heures suffisent pour que ces crues se produisent et je me souviens avoir assisté un jour à certain débordement de l'Ab-é-Douéridj (au Poucht-é-Kouh) qui s'est produit dans des conditions surprenantes de rapidité et de violence. Le Kébir-Kouh (grand pli du Poucht-é-Kouh) s'était couvert de nuages noirs comme l'encre, et le ciel s'embrasait d'éclairs. Étant en marche, je jugeai prudent de m'arrêter et fis dresser le camp sur de petites hauteurs voisines de la rivière. A

peine étions-nous préparés à tout événement qu'un terrible orage se déchaîna ; la pluie et la grêle faisaient rage. L'Ab-é-Douéridj, rivière qui de coutume est large de dix mètres au plus, s'enfla, déborda en quelques minutes, et ses eaux, s'étendant dans la plaine, couvrirent plusieurs kilomètres de largeur. Le courant était impétueux ; on voyait passer des troncs d'arbres, des moutons, des gazelles, des chacals noyés : le gibier s'enfuyait par bandes et, exténué par la nage, s'arrêtait à mes pieds et me regardait d'un air suppliant. Deux heures après, la trombe était passée ; il ne restait plus dans la plaine que de larges flaques d'eau où de grands poissons, parfois longs d'un mètre, étaient emprisonnés. Une bande de nomades était passée, affolée, emportant ses hardes, courant vers les hauteurs, et elle avait disparu avec ses animaux ; mais elle laissait dans les amas de grêle une petite fille de sept ou huit ans, évanouie, demi-morte de froid. Nous l'avons réchauffée, sauvée. Elle se nommait « Goulaka » (une fleur), mot louri qu'on peut traduire dans notre langue par « Rose ». J'ai confié Goulaka au chef de la première tribu rencontrée sur ma route, laissant quelqu'argent pour qu'elle fût bien traitée, et j'ai su que plus tard on l'avait rendue à sa famille.

Aussi bien pour les grands fleuves que pour les rivières, quelques heures suffisent parfois pour que ces crues se produisent avec une violence extrême. Alors, le gibier surpris s'enfuit par troupes innombrables, par vols immenses. J'ai vu l'horizon tout entier couvert de milliers de gazelles et de sangliers. Les petits lions sans crinière, les hyènes, les lièvres, les chacals, les renards, les porc-épics s'en vont de compagnie, sans songer à mal, et j'ai quelquefois rencontré de véritables bataillons de francolins, fuyant au petit trot leurs domaines inondés. Quant aux rares habitants de ces pays, accoutumés à ces crues, ils prennent le plus souvent leurs précautions, quand vient l'époque des hautes eaux ; mais on cite bien des cas où des campements entiers ont disparu avec leurs troupeaux.

L'Euphrate ne reste pas indifférent pendant que s'enfle son frère de l'Orient ; mais souvent aussi ses crues ne correspondent pas à celles du Tigre, parce que, nés dans les mêmes montagnes, ces deux fleuves suivent des cours différents, et

celui de l'Euphrate est deux fois plus long que celui du Tigre. L'Euphrate sort alors de son lit entre Féloudja et Babylone (Hilleh), coule vers le Sud-Est et ses eaux viennent en une immense nappe se réunir à celles du Tigre; sur sa droite, il se déverse dans les marais de Kerbalah et de Nédjef et, plus en aval, se joignant au Khor-el-Husseiniyeh et aux marais d'Abou-Kélam, il forme un immense lac, profond d'un mètre tout au plus, et dont les eaux s'écoulent lentement dans la direction de Kornah.

C'est en amont de Féloudja que le fleuve occidental se montre avec ses caractères les plus étranges. Là, il coule silencieux entre deux lignes de petites falaises, hautes tout au plus de cinq ou six mètres, au milieu d'un désert aride, inculte, caillouteux. A droite et à gauche, deux bandes de terre arable, fort étroites le plus souvent, sont, par endroits, livrées à la culture, et de grandes roues armées de cruches, tournant seules, faisant entendre des gémissements plaintifs, déversent les eaux dans les champs. Çà et là, à l'abri des inondations, on rencontre de pauvres villages, tristes, qui semblent être abandonnés. Hît, avec ses mines de bitume où jadis s'approvisionnait toute la Chaldée, où les constructeurs de la tour de Babel sont venus chercher le mortier dont les briques de cet énorme zigourat sont cimentées ; puis, en amont, Safâ, Djibbâ, Hadîthè, et d'autres encore, bâtis sur des îles du fleuve, bourgs remontant à la plus haute antiquité, où l'on reconnaît sans peine les sites que signale Ammien Marcellin dans son histoire de l'expédition de Julien le Philosophe.

Enfin, plus haut encore, non loin du confluent du Khabour, on voit se dresser dans le désert des ruines imposantes, des citadelles bâties en briques rouges, rougies plus encore par les incendies. Ce sont les restes de ces forts romains qui, vers Circésium, protégeaient les « limes » orientales, qui gardaient la vallée de l'Euphrate, en avant de la Cœlé-Syrie. Rien n'est plus saisissant que ces vestiges des grandes guerres passées, perdus au milieu des déserts livrés aujourd'hui aux gazelles. On croit voir s'avancer la formidable armée de Chosroes II marchant contre Antioche ou sur Jérusalem, les légions de Valérien, de Julien, descendant le fleuve, tandis que les cava-

liers, lancés dans les solitudes, abattaient de leurs flèches les autruches encore abondantes en ces temps. Ce fleuve qui coule sans bruit au milieu de ce grand silence, qui semble avoir emprunté sa torpeur aux régions qu'il traverse, paraît être abandonné des hommes; on ne voit personne, pas une barque, pas un pêcheur. Les cygnes gris sont là dans leur domaine, ils se promènent sans méfiance d'un bord à l'autre, et le voyageur est contraint de s'arrêter pour la nuit dans les postes des gendarmes (zaptiehs), espacés les uns des autres de vingt-cinq ou trente kilomètres. Ce sont là les seuls refuges.

Mais cet aspect si impressionnant de l'Euphrate est spécial à la partie de son cours située entre Féloudja et Birédjik ; en amont de Meskéneh, il possède encore l'allure de tous les cours d'eau de montagnes, et c'est en face de Bagdad seulement qu'il devient chaldéen.

Parcourir les rives de l'Euphrate et du Tigre est certainement un voyage passionnant ; mais celui qui n'a vu que les fleuves ne connaît pas la Chaldée. C'est la plaine qui s'étend en aval de la cité des khalifes jusqu'à Kornah qu'il lui faut visiter, pour comprendre ce qu'est aujourd'hui la Babylonie, et ce qu'elle était autrefois. De nos jours, immensité sans eau, d'une désespérante horizontalité, parsemée de buttes antiques, ruines de villes dont les noms se sont perdus, du haut desquelles l'horizon apparaît en un cercle immense, troublé par le mirage.

A peine quelques plantes épineuses peuvent-elles croître dans cette plaine au sol luisant, verni par une couche de salpêtre. La terre est noire, sombre, et, malgré les rayons d'un soleil de feu, tout semble obscur. Au loin, des tells bleuâtres, démesurément grandis par les vapeurs frémissantes du sol, s'enfuient, au fur et à mesure qu'on en veut approcher. Puis ce sont les traces laissées par les canaux antiques, légères dépressions, sortes de rides, qui se perdent à l'infini. C'est là, dans cette plaine aujourd'hui désolée que s'est développée la grande civilisation chaldéenne. Le pays était couvert de cités et de villages, de moissons incomparables, et les voiles en nombre infini allaient et venaient sur les canaux, semblables à de grands oiseaux qui volent au ras de terre.

J'ai parcouru tout ce pays à cheval. J'ai visité les ruines informes de Babylone, où des savants allemands faisaient alors d'infructueuses recherches; celles de Niffer, explorées par une mission américaine, et beaucoup plus loin, bien plus au sud, de l'autre côté du Chatt-el-Haï, celles de Telloh, où notre compatriote M. de Sarzec a fait de si belles découvertes.

Niffer et Telloh sont, à vol d'oiseau, distants de cent vingt kilomètres environ ; mais en se rendant de l'une à l'autre de ces ruines, on rencontre à chaque pas des restes de villes disparues, accompagnés des traces de ces canaux qui, jadis, apportaient la vie dans ces cités. Toutes ces ruines sont encore vierges ; elles gardent leurs secrets, parce que les Turcs, détenteurs de richesses dont ils ne sont pas dignes, apportaient toutes les difficultés dans les recherches que désiraient faire les savants étrangers. La science, pour ces Orientaux, n'était qu'un prétexte à bonnes aubaines, que l'occasion d'exploiter le malheureux qui avait le courage de venir en Turquie dans l'espoir de faire avancer les connaissances humaines.

Que de merveilles ne découvrira-t-on pas, dans ces ruines, quand le Destin les aura mises en main d'un peuple civilisé ! Souhaitons qu'elles restent à l'Angleterre ; car, en moins d'un siècle, l'histoire de l'Orient sera complètement remaniée. Des bibliothèques entières sortiront du sol. N'ai-je pas découvert à Yokha, ville ruinée dix-huit cents ans avant notre ère, en creusant avec la main dans les cendres, quelques fragments d'inscriptions? Que sont devenus d'ailleurs ces souvenirs sans valeur? Les douaniers turcs me les ont pris lors de mon retour à Bagdad et, suivant toute vraisemblance, les ont vendus à quelque Syrien.

Au delà de Telloh, la plaine continue, légèrement inclinée vers le golfe Persique, toujours parsemée de buttes antiques. Alors commencent les marais du Sud qui s'étendent sur des milliers et des milliers d'hectares, sont couverts de grands roseaux, peuplés de sangliers et de loutres, d'où s'élèvent au moindre bruit des nuées d'oiseaux aquatiques. On croirait assister à l'une de ces scènes de chasse dans le delta du Nil, figurées dans les mastabas des plus anciennes dynasties pharaoniques.

Le climat de la Chaldée est fort rude. En hiver, la température s'abaisse parfois jusqu'à huit ou dix degrés au-dessous de zéro et, seules, les ardeurs du soleil empêchent la glace de prendre sur les marais ; mais quand vient l'été, le thermomètre indique souvent cinquante degrés de chaleur et le souffle du désert arabique se lève. L'atmosphère se charge alors d'une poussière fine, impalpable, rousse. Le vent emporte, en les roulant, de grosses touffes de plantes épineuses sèches, de chardons bleus ; l'air n'est plus respirable. Tout disparaît derrière ce voile enflammé ; on ne distingue plus à quelques centaines de pas devant soi que des images confuses. C'est au printemps seulement que ce pays a du charme. Dans toutes les régions qui ne sont pas imprégnées de sels, le sol, détrempé par les pluies, se couvre de verdoyantes prairies, émaillées de fleurs. Le soleil dore le renouveau de la nature, la brise est douce et le ciel pur dans tout le pays des deux fleuves. A cette époque, vraiment, la Chaldée est un paradis.

Sur la rive droite de l'Euphrate, au delà de Kerbalah et de Nédjef, commencent les collines du désert arabique, et elles se continuent presque sans fin, privées d'eau et de végétation, à peine habitées, jusqu'à d'énormes distances. Ces pays sont encore inconnus ; peut-être renferment-ils de grandes richesses minérales ; mais la nature et les hommes s'y montrent si peu hospitaliers qu'on ne s'y aventure jamais. C'est une sorte de Sahara.

Sur la rive gauche du Tigre, la plaine sillonnée de cours d'eau temporaires s'étend jusqu'aux derniers contreforts du Jura persan, le Poucht-é-Kouh (dos de la montagne Loure), composé de plis parallèles, abrupts, dominés par le Kébir-Kouh, (la Grande Montagne), d'un accès très difficile. Là, commencent les forêts clair-semées de chênes à glands doux, au feuillage persistant. On ne rencontre plus d'Arabes dans ces montagnes, mais bien des Loures, de race iranienne, proches parents des Kurdes. Ces gens sont nomades, eux aussi, mais ils ne quittent jamais leurs vallées, où ils changent d'altitude suivant les saisons, selon les besoins de leurs troupeaux.

Au nord de Koutt-el-Amara, bourgade qui commande la sortie au Tigre du Chatt-el-Haï, canal qui met en communi-

cation les deux fleuves chaldéens, sont les ruines de Séleucie sur la rive droite du Tigre, en face de celles de Ktésiphon, situées sur la rive gauche. C'est là que les Anglais ont livré aux Turcs une sanglante bataille. Il ne reste plus aujourd'hui de ces villes célèbres que d'informes monticules de terre et la fameuse voûte (Tagh-i-Khesra) du palais de Chosroës, la salle du trône des souverains Sassanides, dont une partie a dernièrement été détruite par un pacha, afin d'en tirer les matériaux nécessaires à la construction d'une école. D'ailleurs cette profanation n'est pas la seule de son genre en Chaldée ; la tour de Babel elle-même a fait tous les frais d'un barrage de l'Euphrate.

Babylone, Séleucie et Ktésiphon n'occupaient pas des points stratégiques. Leur seule importance militaire était dans le fait qu'elles avaient le rang de capitales. Aussi, Julien II, vainqueur des Perses, ne jugea-t-il pas devoir mettre le siège devant Ktésiphon ; et il en serait de même de nos jours pour Bagdad. Cette métropole de l'Orient n'aurait de valeur que par l'armée qui s'enfermerait dans ses murs. Elle constitue un point de concentration, et non une position stratégique qu'on doit nécessairement occuper.

En amont, toujours sur la rive gauche du Tigre, à mi-chemin environ entre Ktésiphon et Bagdad, est le confluent de la rivière Diyala, grand cours d'eau, affluent du Tigre, qui descend du massif montagneux du Zagros, en Kurdistan persan. Enfin l'on arrive à la capitale des khalifes Ommyades, centre de population fort important, mais qui ne renferme plus rien de sa splendeur passée. Un han (caravansérail) et quelques pans de murailles écroulés dans le fleuve sont les seuls monuments datant des premiers âges de la cité. Le mirage d'Hâroun-al-Raschid, la féerie des Mille et une Nuits se sont évanouis.

Bagdad n'est pas, à proprement parler, une ville arabe, car les Arabes vivent peu dans les maisons et préfèrent la vie nomade dans les plaines. La cité est aujourd'hui peuplée de gens appartenant à toutes les races du sud de l'Asie antérieure. Chaldéens, Mandéens, Syriens, Juifs, Persans, Turcs, Arméniens en petit nombre, et Arabes. Elle compte environ cent cinquante mille habitants, alors que son vilayet tout

entier, qui est immense, n'en renferme que six cent mille. Et si nous défalquons des quatre cent cinquante mille qui restent la population de toutes les villes et de tous les villages situés sur le Tigre et sur l'Euphrate, celle de Nédjef et de Kerbalah, nous voyons qu'il reste tout au plus un quart d'habitant par kilomètre carré de la plaine chaldéenne.

Cette population nomade se divise en six grandes tribus : Arabes Zobéïrs, Khazaïls, et Mountéfikhs, entre les deux fleuves; Arabes Chammârs, Béni-Lams et Abou-Mohammeds, sur la rive gauche du Tigre, vers le Poucht-é-Kouh. Tous bandits qui n'ont jamais obéi que de nom au vahli de Bagdad.

J'ai assisté jadis à la perception des impôts dans ces tribus; elle se faisait *manu militari*. Un régiment d'infanterie, quelquefois même deux, et une batterie d'artillerie accompagnaient les employés du fisc, et je me suis laissé dire qu'il n'était pas rare de voir cette petite armée se retirer prestement, sans argent et sans les honneurs de la guerre Mon ami (!) le chef des Béni-Lams, dès qu'il entendait parler d'un prochain voyage des autorités turques, venait camper en territoire persan, sur la rive droite de la Kerkha, à deux kilomètres au plus de Suse, et retournait dans ses pâturages quand le danger était passé. Je l'ai vu s'abstenir ainsi, pendant trois années de suite, de payer quoi que ce soit au Grand Seigneur.

Avant de quitter le domaine de ces nomades, il est nécessaire de dire quelques mots de la Chaldée persane, l'Arabistan, qui, au point de vue géographique et ethnographique appartient à la région que je viens de décrire ; car, dans la plaine arrosée par le Kâroun et ses affluents, seul le pied des montagnes est iranien. Les deux villes de Chouchter (7 à 12 000 habitants) et de Dizfoul (20 à 25 000 habitants) sont en majeure partie peuplées de Persans ; quant au reste du pays, à la plaine qui s'étend jusqu'au Chatt-el-Arab, elle est tout entière livrée à des Arabes tout aussi turbulents et aussi mauvais payeurs d'impôts que leurs frères de Turquie.

La haute main sur l'Arabistan persan est aujourd'hui, beaucoup plus que par le passé, de la plus haute importance pour le gouvernement britannique, et la faute en est à l'auteur même de cet article. En effet, en 1890, je découvrais au pied

des montagnes de l'Ouest de la Perse de vastes gisements de pétrole et, en 1891, notre ministère des Affaires étrangères faisait insérer mon rapport dans les *Annales des Mines*. Pendant dix ou quinze ans, cette découverte est demeurée lettre morte ; soit que l'industrie française ne crût pas devoir la prendre en considération, soit plutôt que nos financiers n'eussent pas de goût pour la lecture des *Annales des Mines*. Bref ce sont des Anglais qui ont demandé la concession de ces riches gisements, concession qui a été rachetée en ces dernières années par la Burmah Oil C° pour la modeste somme d'un million de livres sterling ; et aujourd'hui une industrie considérable se développe en Arabistan. C'est pourquoi, dès le commencement des hostilités, nos alliés se sont assurés de cette province persane. De Chouchter, ils surveillent les nomades Bakthyaris qui, enfermés dans leurs montagnes, sont occupés au Nord, vers Ispahan et Kachan, par les troupes du tsar : et, pendant ce temps, les généraux britanniques remontent le Tigre, s'avancent vers Bagdad jusqu'à Kout-el-Amara. Nous ne savons pas ce qu'ils font sur l'Euphrate ; mais il est à croire que cette voie ne les préoccupe guère, parce qu'elle n'est pas navigable, et que les rives du fleuve, couvertes de marais, ne se prêtent pas à l'évolution d'une nombreuse troupe. Dans tous les cas, l'armée anglaise est en toute sécurité sur ses derrières, tant par l'occupation de Koweit,Bassorah et Kornah que par celle de El Mohammerah, Nasseri-Ahway, Chouchter et Dizfoul. Ces villes sont à cinq ou six jours de navigation de Bombay et, par suite, tous les ravitaillements nécessaires pour la campagne de Chaldée peuvent être rapidement apportés des Indes.

Il existait jadis une route, dont on voit encore les traces dans le Poucht-é-Kouh, qui reliait Persépolis-Passargade à Babylone-Ktésiphon. Cette route passait par Chouchter, Dizfoul et Aivan-i-Kerkha, quelque peu au nord de Suse et sur ces trois points Sapor avait employé les Romains prisonniers, lors du désastre de Valérien, pour bâtir trois ponts sur le Kâroun, l'Ab-é-Diz et la Kerkha. Ces magnifiques constructions sont aujourd'hui ruinées et, depuis la conquête arabe, la route est abandonnée, elle n'avait plus de raison d'être. Il n'existe donc de nos jours, pour passer de l'Arabistan

au plateau, que le sentier muletier du pays des Bakthyaris, voie commerciale, d'importance minime au point de vue militaire. Le seul chemin par lequel puisse passer une armée venant de Perse et allant vers Bagdad, ou inversement, est celui qui traverse la chaîne kurdo-loure du Zagros et longe à quelque distance la rivière Diyala.

Pendant que les Anglais luttent pour atteindre Bagdad, les Russes, sur le plateau persan, ne demeurent pas inactifs. Ils balaient la plaine iranienne, gênés par les nomades Kurdes et Bakthyaris qu'ils refoulent peu à peu dans leurs montagnes. Hamadan, Sulthanâbâd, Kachân, Néhawend, Kenghâver sont en leur pouvoir et ils ont atteint Kirmanchah, pour gagner le col du Zagros, la Mésopotamie, et tendre la main aux troupes anglaises du Tigre.

Cette route Hamadan-Bagdad, qui est peu connue, mérite cependant qu'on parle d'elle ; car elle est appelée à jouer un rôle extrêmement important dans les opérations militaires qui se développent sur le front turco-persan. C'est par elle que sont passées, jadis, la plupart des armées achéménides se rendant d'Ecbatane à Babylone, de celles des Parthes et des Sassanides allant se concentrer à Ktésiphon, sur l'Euphrate, ou dans le Sindjar, c'est par elle que les Arabes vainqueurs de Yezdedjerd III, dans les plaines de Kerbalah, ont pénété, par une marche foudroyante, sur le plateau persan, et sont allés anéantir sous les murs de Néhâwend l'armée en formation du dernier des souverains Sassanides, assurant la conquête de la Perse par l'étendard du Prophète.

Partant de Hamadan (altitude 1 960 mètres), cette route franchit, au col d'Asadâbâd, la ligne de partage des eaux entre le plateau iranien, et le versant du golfe Persique. Ce point (altitude 2 380 mètres) est entre les mains des Russes, de même que Kenghâver (altitude 1 560 mètres), bourg où l'on voit les ruines d'un grand monument parthe ; de même que Bisoutoun (Baghistana, Béhistoun, altitude 1 360 mètres), célèbre par sa stèle de Darius Ier, d'où nos alliés ont chassé l'ennemi. La route gagne ensuite Kirmanchah (altitude 1 470 mètres) près des ruines sassanides de Tagh-i-Bostân (la voûte des Jardins), traverse la vallée de Mahidécht, large et boueuse, passe par Harounâbâd (altitude

1 300 mètres) et Kérind (altitude 1 545 mètres) dans une étroite vallée, et atteint le hameau de Sorkhadizeh (altitude 1 895 mètres), petit village kurde situé dans le col même, au pied méridional du Zagros (Délahô-Kouh), dont la cime presque toujours neigeuse dépasse 4 000 mètres de hauteur.

C'est alors, à partir de Sorkhadizeh, que commence la descente vers la Mésopotamie et, dans cette descente en lacets, très rapide, on retrouve partout les traces des grands travaux effectués jadis par les Achéménides et leurs successeurs, pour aménager la voie et permettre le passage des chars. Vers le milieu de la descente est un Arc sassanide (Tagh-é-Ghirra) et, en quelques heures, on est au village de 'Aligherda (altitude 700 mètres) et à Ser-i-Poul (altitude 610 mètres), l'antique Khalman, au milieu des plantations de dattiers, parmi les ruines de toutes les époques. Cette descente d'environ 1 300 mètres se fait aisément, bien que le régime musuman a't laissé tomber en ruines les grands travaux de ses devanciers.

Les vallées par lesquelles passe cette route depuis Hamadan, jusqu'au pied des montagnes, tiennent lieu de frontière entre les Kurdes, au nord, et les Lours, au sud; et les Iraniens descendent, dans la direction de Bagdad, jusqu'au bourg de Qasr-é-Chirin (altitude 515 mètres), célèbre par les ruines du vaste palais de Chosroes II. Là est la limite de l'empire du Chah, vers la Turquie.

Depuis Hamadan, jusqu'au pied des pentes du Zagros, à Qasr-é-Chirin, on compte de douze à quinze grandes étapes de caravanes et, de la frontière persane à Bagdad, cinq jours par Khanéghin, Kizil-Robât, Chérâban et Bakouba. C'est donc environ six ou sept étapes moyennes qui séparent aujourd'hui les Russes de la capitale des khalifes. Pour eux, la tâche était très ardue de Kenghâver à Sorkhadizeh, parce que dans ce pays montagneux les vallées sont étroites, encaissées entre de hautes falaises, d'où une poignée d'hommes peut, sans courir de dangers, tenir en échec une armée toute entière et lui infliger de sérieuses pertes. Il faut se souvenir que dans tous ces districts la population de race Kurde fait cause commune avec nos ennemis. L'occupation du col de Sorkhadizeh est cependant de première importance et nos

alliés n'ont pas hésité à faire les sacrifices nécessaires pour s'emparer de ce point de premier ordre.

Sorkhadizeh et les hauteurs qui l'avoisinent commandent toute la plaine de Ser-i-poul et de Qasr-é-Chirin qui, elle-même, se trouverait sous le feu de pièces lourdes mises en batterie dans la montagne ; mais le transport d'un matériel pesant n'est pas chose facile dans ce pays, où tous les anciens chemins sont aujourd'hui devenus peu à peu de mauvais sentiers muletiers.

Dans les projets allemands d'organisation de l'Asie antérieure, le col du Zagros était appelé à jouer un grand rôle ; c'est par là que devait passer la voie ferrée reliant Bagdad à Téhéran, avec embranchement vers Kenghâver sur Sulthanâbâd, Ispahan, Chirâz et Kirman. Ces deux lignes étaient destinées à drainer tout le commerce persan au profit de l'Allemagne, et à mettre l'empire du Chah sous la dépendance militaire de la Turquie. Mais le château de cartes s'est écroulé sur les bords de la Marne et, bientôt, les Russes et les Anglais se rejoindront à Bagdad.

Il reste encore à nos alliés une très lourde tâche à remplir. Pour les Anglais, comme pour les Russes, les difficultés sont grandes ; car la nature favorise leurs ennemis. Cependant les obstacles ne sont pas insurmontables, et l'avance se fait sûrement. Et l'on verra un jour tous ces nomades qui causent aujourd'hui encore tant de soucis combattre pour délivrer leur pays des troupes et des fonctionnaires du sultan.

J. DE MORGAN

L'administrateur-gérant : A. BACHELET.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai - Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN